

Loïc CHOLLET

*Les Sarrasins du Nord*

*Une histoire littéraire de la croisade balte*

Thèse de doctorat soumise pour l'obtention du titre de docteur ès lettres  
de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Neuchâtel  
(Institut d'histoire, Chaire d'histoire médiévale)

La thèse a été soutenue et a obtenu l'imprimatur  
le 15 novembre 2017

Membres du jury :

Prof. Jean-Daniel MOREROD, directeur de thèse (Université de Neuchâtel)

Dr. Olivier MARIN, rapporteur (Université Paris-Nord Sorbonne Cité)

Prof. Jean-Claude MÜHLETHALER, rapporteur (Université de Lausanne)

Prof. Werner PARAVICINI, rapporteur (Université de Kiel)

Prof. Mario TURCHETTI, rapporteur (Université de Fribourg)

Prof. Federica DIÉMOZ, présidente (Université de Neuchâtel)

## IMPRIMATUR

La Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, sur les rapports de M. Jean-Daniel Morerord, directeur de thèse, professeur à l'Université de Neuchâtel ; M. Olivier Marin, maître de conférence habilité, Université Paris-Nord Sorbonne Cité ; M. Jean-Claude Mühlethaler, professeur honoraire, Université de Lausanne ; M. Werner Paravicini, professeur honoraire, Christian-Albrechts-Universität zu Kiel ; M. Mario Turchetti, professeur émérite, Université de Fribourg autorise l'impression de la thèse présentée par M. Loïc Chollet en laissant à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 15 novembre 2017

P.O. 

Le doyen  
Pierre Alain Mariaux

# *Les Sarrasins du Nord*

## *Une histoire littéraire de la croisade balte*

### **Résumé**

Dans la lignée de l'histoire connectée, ce travail s'intéresse à un vaste mouvement relativement méconnu dans les pays francophones, et qui touche à l'évangélisation de l'une des dernières populations non-chrétiennes d'Europe : les habitants du sud-est de la mer Baltique. Considérées comme des croisades, les expéditions contre les païens baltes attirent de nombreux chevaliers d'Europe occidentale, surtout lors des derniers siècles du Moyen Âge. L'Ordre des Chevaliers teutoniques, établi dans les provinces de Prusse et de Livonie, organise deux fois par années des expéditions militaires contre les Lituaniens, derniers païens de la région. Après la perte des dernières possessions chrétiennes de Palestine, la croisade balte permet de continuer la guerre contre les « ennemis de la foi » dans une autre partie du monde. De ce fait, une grande partie des acteurs de la Guerre de Cent ans ont été des « voyageurs » de Prusse. Parmi eux, le célèbre maréchal Boucicaut ou Henri de Lancaster, le futur Henri IV d'Angleterre, mais aussi des personnalités moins connues nous ayant laissé de riches témoignages, comme l'écrivain et conseiller royal Philippe de Mézières, ou l'écuyer bourguignon Guillebert de Lannoy.

Travaillant à partir des documents littéraires produits en France et en Angleterre (chroniques, récits de voyage, poèmes, romans), l'auteur essaye de reconstituer les motifs et les attentes des hommes qui ont quitté leurs terres et leurs fonctions pour se rendre, pendant quelques mois, auprès des Chevaliers teutoniques. Pour la plupart d'entre eux, la guerre contre les « Sarrasins » du Nord était une échappatoire, permettant à ces seigneurs impliqués dans la cruelle Guerre de Cent ans de se rassurer sur leur statut, et de vivre une expérience chevaleresque digne des romans courtois. Un certain nombre de textes permettent en outre de se faire une idée de la façon dont les hommes et leur environnement étaient vus par les voyageurs venus de l'Ouest : une partie importante de ce travail est consacré à la représentation du monde balte dans les lettres françaises et anglaises. Loin de n'être que des ennemis bons à convertir ou à tuer, les « Sarrasins » de Lituanie étaient considérés comme des adversaires respectables, voire comme des modèles dont la noblesse de France devrait s'inspirer. Depuis les encyclopédistes du XIII<sup>e</sup> siècle, certains auteurs occidentaux s'intéressent à leurs mœurs et tentent de comprendre leur mode de penser, leur spiritualité. En dépit d'une idéologie de croisade plaçant la conversion des

« mécréants » comme horizon d'attente, clercs et chevaliers savaient faire preuve de curiosité pour ces païens du nord, considérés pourtant à priori comme des « Autres » absolus, leur religion n'étant pas un monothéisme.

Zone frontière par excellence, la région balte est un observatoire privilégié permettant de voir comment s'est effectué le passage de la croisade à la découverte du monde. Au-delà du cas balte, ce travail aborde donc la pratique du voyage aristocratique et la construction des savoirs qui redessinèrent la carte mentale européenne aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

**Mots-clefs :**

Croisade – Europe du Centre-Est – Région balte – évangélisation – droits des non-chrétiens – perception de l'altérité – éthique chevaleresque – pratique du voyage nobiliaire

# *The Saracens of the North*

## *A Literary History of the Baltic Crusade*

### **Summary**

Inspired by the methods of connected history, this study addresses a movement relatively unknown among the French speaking countries, which is the process of Christianization of one of the last non-Christian populations of Europe: the inhabitants of South-Eastern Baltic region. Considered as crusades, the raids against the Baltic pagans attracted a lot of knights from Western Europe, above all during the last centuries of the Middle Ages. Twice a year, the Order of the Teutonic knights, established in Prussia and Livonia, set raids against the Lithuanians, the last pagans of the region. After the loss of the last Christian stronghold in Palestine (1291), the Baltic crusades allowed the knights taking part in it to carry on the war against the “enemy of the faith” in another part of the World. As a matter of fact, many participants in the Hundred Years War also travelled to Prussia as crusaders. Among them, the famous Marshal Boucicaut and Henry of Lancaster, the future King Henry IV, but also less well-known personalities who have left us their testimonies, such as the writer and royal counselor Philippe de Mézières, or the Burgundian squire Guillebert de Lannoy.

Working with literary documents produced in France and in England (chronicles, travel accounts, poetries, and romances) the author tries to reconstitute the reasons (?) and expectations of the men who left their lands and livelihoods to go fighting, on the side of the Teutonic Knights. For the most of them, the war against the “Saracens of the North” was a way out of the cruel realities of the Hundred Years War. The aristocratic “Reisen” against Lithuania allowed the Western guests of the Order to assert their status, and to live a romance-like knightly experience. Some narrative sources also enable the researcher to determine how the men (and quite exceptionally, the women) from the Baltic, as well as their environment, were seen by the travelers from the West. A significant part of this study is thus dedicated to the representation of the Baltic world in the French and English literature. Far from being only enemies to kill or convert, the “Saracens” from Lithuania were seen as respectable adversaries, even as models for the French nobility. From the 13<sup>th</sup> century onward, some Western writers show interest in the Balts’ customs and try to understand their way of thinking and their spirituality. Despite the fact that the crusades’ ideology emphasized the conversion of the so-called “infidels”, clerics

and knights were capable of curiosity toward these pagans of the North, which would *a priori* have been considered as the absolute “Other” – their religion was not a monotheism.

An epitome of the frontier zone, the Baltic area is an excellent case study that allows the researcher to see the ideological and social shift from crusade to discovery of the World. Beyond the case of the Baltic region, this dissertation deals with the practice of aristocratic travel and the construction of the knowledge which produced a mental map of Europe during the 14<sup>th</sup> and 15<sup>th</sup> centuries.

### **Keywords**

Crusades – East Central Europe – Baltic Sea Region – Christianization – Rights of the Non-Christians – Perception of Alterity – Knightly Ethos – Practice of Aristocratic Travel

*A Sabina et Anais*





## Remerciements

Nombreuses sont les personnes sans qui l'écriture de cette thèse n'aurait pas été possible. En premier lieu, je tiens à exprimer toute ma gratitude à mon directeur, M. le Professeur Jean-Daniel Morerod, pour son aide constante, son soutien et ses conseils avisés durant cette belle aventure ; les membres de mon jury de thèse, MM. les Professeurs Jean-Claude Mühlethaler, Werner Paravicini, Mario Turchetti et M. Olivier Marin, dont les remarques ont hautement amélioré la qualité de ce travail ; Mme Rasa Mažeika, MM. les Professeurs Sylvain Gouguenheim, Sławomir Józwiak, Werner Paravicini, Sobiesław Szybkowski, Marek Tamm et M. Olivier Marin, qui ont été mes guides sur les traces des croisés et autres voyageurs dans la Lituanie médiévale ; MM. les Professeurs Olivier Christin et Alain Corbellari de l'Université de Neuchâtel, mais aussi mes collègues et amis Nicolas Balzamo, Simon Gabay, Fabrice Flückiger et Anton Serdeczny pour m'avoir fait profiter de leurs connaissances respectives, de leurs remarques pertinentes et de leur expérience dans le monde de la recherche.

L'auteur de ces lignes a largement bénéficié de plusieurs séjours en Pologne, notamment à l'Université de Gdańsk en automne 2014, ce qui a été rendu possible par une bourse de recherche du Musée d'Histoire Polonaise (Muzeum Historii Polski), à Varsovie. J'en profite pour remercier MM. les Professeurs Sławomir Józwiak, Sobiesław Szybkowski, Tomasz Schramm et Rafał Witkowski pour m'avoir accueilli avec courtoisie et m'avoir permis de me familiariser avec les immenses bibliographies polonaise et lituanienne.

A cet égard, je tiens à remercier mon épouse Sabina pour ses traductions à partir du tchèque, du russe et du roumain, ainsi que Mmes Rasa Mažeika et Rūta Valaitytė pour leurs traductions à partir du lituanien.

De grande utilité ont été les présentations orales que j'ai eu le plaisir de donner lors de plusieurs colloques, notamment *Diversity of Crusading*, organisé à Odense au printemps 2016 par la *Society for the Study of the Crusades and the Latin East* et *Vom Frieden von Kalisch bis zum Frieden von Oliva*, organisé à Varsovie par l'Institut Historique Allemand et les Archives Centrales des Actes Anciens, en mai 2013 ; mais aussi dans le cadre plus intime de séminaires de recherches, en particulier le Séminaire de la Maison des sciences historiques à l'Université de Neuchâtel, les Journées d'études doctorales italo-suisse à l'Université de Turin et l'école doctorale *Contacts et échanges culturels*

*au Moyen Âge* à l'Université de Fribourg. Les conseils et les remarques dont j'ai pu alors bénéficier sont pour beaucoup dans l'orientation de mon travail.

De même, toutes les personnes à qui je me suis permis de demander conseil et qui m'ont aimablement répondu, qui ont lu des chapitres de ce travail, ou m'ont aidé d'une manière ou d'une autre, méritent toute ma reconnaissance : notamment les Professeurs Renate Blumenfeld-Kosinski, Barbara Diaz Kayel, Norman Housley, Zbigniew Kobylński, Paweł Kras, Krzysztof Ożóg, Ludwik Stomma, William Urban, René Wetzel, Stanisław Wielgus, Mmes Diane Antille, Donna Golaz, Elena Guillemard, Catherine Herr-Laporte, Kristina Markman, Christine Morerod, Hitomi Omata Rappo, Nathalie Roman, Claire-Marie Schertz-Lomenech, Rūta Valaitytė, Lysanne Wyser, MM. Kristian Boulinguez, Tim Brennan, Tomas Čelkis, François Fahrni, Stéphane Ischi, Alan Murray, Aleksander Pluskowski, Jaroslav Svátek, Michał Targowski, Ludovic Viallet, (et tous ceux que j'ai malencontreusement oubliés).

Enfin, et surtout, j'aimerais remercier du fond du cœur ma famille pour son intérêt sans cesse renouvelé à mon travail, sa compréhension qui n'eut pas de limite et son soutien, sans lequel rien n'aurait été possible : mon épouse Sabina (ma première lectrice), notre fille Anaïs, mes parents Anne-Marie et Régis, ma sœur Delphine et son ami David.

## Abréviations

- ACC *Acta Concilii Constanciensis*, éd. Heinrich Finke, Johannes Hollnsteiner, H. Heimpel, 4 vol., Münster, Regensburg, 1896-1928.
- BP *Bullarium Poloniae : litteras apostolicas aliaque monumenta Poloniae Vaticana continens*, 7 vol., éds. Irena Sułkowska-Kuraś, Stanisław Kuraś, Maria Kowalczyk, Anna et Hubertus Wajs, Rome-Lublin, Fundacja Jana Pawła II : Polski Instytut Kultury Chrześcijańskiej, Katolicki Uniwersytet Lubelski, 1982-2006.
- CDMP *Codex diplomaticus maioris Poloniae = Kodeks dyplomatyczny wielkopolski*, 10 vol. éd. I. Zakrzewski, F. Piekosiński, J. Kraszewski, W. Lebinski, A. Gąsiorowski, R. Walczak, T. Jasinski, Poznań-Varsovie, 1877-1990.
- CDP *Codex diplomaticus Prussicus. Urkunden-Sammlung zur älteren Geschichte Preussens aus dem Königl. Geheim-Archiv zu Königsberg nebst Regesten*, 6 vols., éd. Johannes Voigt, Königsberg, 1836 – 1861.
- CES *Codex epistolaris saeculi decimi quinti*, 3 vol., éd. Augustus Sokolowski, S. Szujski, Anatol Lewicki, Cracovie 1876-1894.
- CEV *Codex Epistolaris Vitoldi*, éd. Antoni Prochaska, Cracovie 1882.
- CM *Codex Medicensis Seu Samogitae Diocensis*, éd. Paulius Jatulis, Rome 1984.
- DHLF *Dictionnaire Historique de la Langue Française*, 2 vols., dir. Alain Rey, Paris 1992.
- LUB *Liv- Esth- und Kurländisches Urkundenbuch*, 14 vols., éd. F. G. von Bunge, H. Hildebrand, Tallinn, 1853-1914.
- PR Paravicini, Werner, *Die Preussenreisen des Europäischen Adels* (Beihefte der Francia, Vol. 17, 1-2), 2 vol., Sigmaringen 1989-1995.
- SRP *Scriptores Rerum Prussicarum. Die Geschichtsquellen der preußischen der preußischen Vorzeit bis zum Untergang der Ordensherrschaft*, 6 vols., éd. Theodor Hirsch, Max Toeppen, Ernst Strehlke, Walther Hubatsch, Leipzig, 1861 – 1968.



## INTRODUCTION

L'objet de ce travail est une croisade aujourd'hui relativement méconnue en terres francophones, mais qui pourtant faisait partie de la vie des nobles de la fin du Moyen Âge. En 1147, Bernard de Clairvaux parvint à convaincre le pape Eugène III d'accorder des indulgences à ceux qui iraient combattre les païens vivant au bord de la mer Baltique. Sous le motif de la défense et de l'expansion de la Chrétienté, un vaste espace s'étendant du nord de l'actuelle Allemagne à la Finlande devient un objectif des guerriers de Dieu. Deux ordres militaires, purs produits de l'idéologie de croisade, sont le fer de lance de cette lutte : l'Ordre des Chevaliers du Christ, en Livonie, et l'Ordre des Chevaliers teutoniques, en Prusse<sup>1</sup>. Ce dernier s'impose comme le principal moteur de l'expansion du christianisme. Alors que la noblesse appuie l'Ordre teutonique dans sa lutte contre les païens baltes, un débat s'engage parmi les clercs quant à la justification de cette entreprise. La question refait surface après l'évangélisation de la Lituanie (1387), dont les derniers habitants païens reçoivent le baptême en 1417, à la suite d'une décision du concile de Constance.

Durant tout le XIV<sup>ème</sup> siècle, de nombreux chevaliers originaires du Saint Empire mais aussi de France, d'Angleterre, d'Italie et d'ailleurs prêtent main-forte à l'Ordre teutonique dans sa lutte contre les Lituanais, les derniers païens d'Europe continentale<sup>2</sup>. Pour les nobles d'Europe de l'Ouest, la croisade balte représente une alternative séduisante à la reconquête de la Terre sainte, difficilement réalisable après la chute d'Acre (1291). La mode des « ruses », ou « voyages » en Prusse, comme on nomme les expéditions menées aux côtés des Chevaliers teutoniques, s'empare de l'aristocratie occidentale. Des princes aux aventuriers en passant par les poètes et les romanciers, nombreux sont ceux qui visitent les terres de l'Ordre, comme « hôtes » venant participer au combat contre les Lituanais, ou comme ambassadeurs. Leurs expériences trouvent un écho dans les pays de langue anglaise et surtout française : des provinces encore mal connues au XIII<sup>ème</sup> siècle comme la Prusse, la Livonie ou la Lituanie font leur apparition dans plusieurs romans, chroniques, poèmes ; la croisade du Nord devient phénomène

---

<sup>1</sup> La Livonie correspond à la moitié nord de l'actuelle Lettonie et au sud de l'Estonie ; la Prusse au nord-est de la Pologne et à l'enclave russe de Kaliningrad. Voir les cartes en annexe.

<sup>2</sup> Comme le note D. Baronas, « Christians in Late Pagan, and Pagans in Early Christian Lithuania », *Lithuanian Historical Studies* 19, 2004, p. 52, les Lituanais ne sont pas tout à fait « les derniers païens d'Europe » ; au nord de l'actuelle Finlande et de la Russie, des populations sami et finno-ougriennes ont gardé leur religion traditionnelle jusqu'à bien plus récemment.

littéraire. L'on découvre alors un monde fait d'héroïsme, d'aventures, où émerge la figure du Lituanien, « Sarrasin » à convertir ou à combattre, qui intrigue plus qu'il ne dégoûte.

Cette étude porte sur l'imaginaire des croisés originaires des royaumes rivaux de France et d'Angleterre et des territoires voisins, plus ou moins impliqués dans la guerre de Cent Ans<sup>3</sup>. Afin de cerner les raisons pour lesquelles la chevalerie occidentale s'engage dans cette lointaine région, il convient d'examiner le rôle joué par les instances pontificales aux XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles dans la mise en place de la croisade nordique, et l'écho qu'une telle entreprise rencontrait chez les auteurs français ou anglais du temps. Mettre en perspective les témoignages laissés par ceux qui sont allés combattre sur le rivage balte à partir du XIV<sup>ème</sup> siècle et le savoir accumulé en Europe de l'Ouest durant les deux siècles précédents permet non seulement de cerner la place que le front balte jouait dans l'idéologie paneuropéenne de la croisade, mais aussi d'observer la naissance d'une représentation particulière de cette région dans les lettres occidentales. Refuge du rêve pour les chevaliers occupés à la guerre déchirant les royaumes de France et d'Angleterre, la Baltique se fige en une frontière mentale, un monde d'héroïsme situé aux marges de la Chrétienté latine.

### *Sources et méthodologie*

Papes, princes, chevaliers laïcs, membres d'ordres militaires ou simples combattants, ecclésiastiques, missionnaires et légats, les acteurs de ce drame ont été nombreux. Les narrateurs aussi : à partir d'Adam de Brême au XI<sup>ème</sup> siècle, cette longue histoire a été souvent racontée. Les récits les plus détaillés nous sont fournis par des chroniqueurs résidant à proximité de la Baltique, mais l'intérêt pour la région existe ailleurs en Europe, notamment dans les pays de langue française et anglaise. Ainsi, la mort de deux pionniers de la mission auprès des païens baltes, Adalbert de Prague (m. 997) et Bruno de Querfurt (m. 1009), trouve elle un écho dans les chroniques contemporaines d'Adémar de Chabanne (1029) et de Raoul Glaber (1047)<sup>4</sup>. La Papauté romaine puis avignonnaise suit avec un soin certain le destin de ces provinces amenées à rejoindre son obédience, et les ordres religieux ne sont pas en reste. Des chroniqueurs,

---

<sup>3</sup> Par convention, le terme « français » regroupe également les auteurs issus de régions qui ne faisaient pas parties du royaume de France, mais qui en étaient culturellement et linguistiquement proches.

<sup>4</sup> Voir chap. 1 et 8. Donnée sans précision, la date entre parenthèse se réfère à la composition connue de l'œuvre ; précédée de la lettre « m. », elle indique à la mort de l'auteur. Placée avant une date, la lettre « v. » signifie « environ ». Les références complètes des œuvres citées se trouvent en bibliographie.

des encyclopédistes comme Barthélemy l'Anglais ou Thomas de Cantimpré ont rendu compte de l'évangélisation de la Prusse et de la Livonie, tout en s'efforçant de donner un aperçu du mode de vie des natifs. Roger Bacon tire de ce savoir des arguments nourrissant ses attaques contre la conversion par la violence.

À partir du XIV<sup>ème</sup> siècle surtout, des auteurs français et anglais écrivent sur la lutte contre ces « Sarrasins du Nord » que sont, pour beaucoup, les Baltes, et intègrent leurs propres expériences de croisade, ou celles d'informateurs, à leurs œuvres. Parmi eux, Guillaume de Machaut, Jean de Mandeville, Geoffrey Chaucer ou Philippe de Mézières ; mais aussi des personnalités moins connues, comme le patricien messin Jacques d'Esch, les frères Hugues et Guillebert de Lannoy ou le héraut d'armes Gilles le Bouvier, qui ont parcouru la région en croisés et en diplomates juste après la christianisation de la Lituanie. Alors que la diplomatie européenne tente d'intégrer cette nouvelle venue à un vaste projet de croisade, contre les Turcs cette fois-ci, des écrivains comme Antoine de la Sale s'emparent du potentiel héroïque de la croisade balte pour en rendre l'atmosphère dans un mélange de souvenirs épiques et d'adaptation à la géopolitique du temps (*Jean de Saintré*, v. 1456). Enfin, des échos des voyages en Prusse se retrouvent probablement dans le *Mélusine* de Jean d'Arras (1393) et sa version en vers par Coudrette (1401), dans le *Myreur des Histors*, la chronique romancée de Jean d'Outremeuse (v. 1400) ou dans les *Cent Nouvelles Nouvelles* (1464-1467). Les sources narratives qui vont nous occuper appartiennent donc à plusieurs genres littéraires : chroniques, récits de voyage, romans, poèmes didactiques, descriptions du monde, encyclopédies, traités savants, mais aussi lettres et rapports diplomatiques.

Bien sûr, il serait impossible d'observer le phénomène du seul point de vue français ou anglais ; un recours à la correspondance pontificale et ecclésiastique s'impose<sup>5</sup>, mais aussi aux sources narratives produites au sein de l'Ordre teutonique, et plus largement dans l'Empire. Si l'on omet le récit du voyageur anglo-saxon Wulfstan (fin du IX<sup>ème</sup> siècle), les sources écrites concernant le pourtour de la mer Baltique sont assez tardives ; on commence à s'intéresser à la région une fois que celle-ci devient un objectif pour les missionnaires. C'est dans le cadre du grand mouvement d'évangélisation de l'Europe du Nord et de l'Est, autour de l'an mil, que la Baltique émerge dans les textes. Quelques chroniques permettent de suivre les premiers pas de la Chrétienté balte, avant que Bernard de Clairvaux ne lance la croisade dans la région : la *Chronique* de Thietmar

---

<sup>5</sup> Sur ce point, I. Fonnesberg-Schmidt, *The Popes and the Baltic Crusades, 1147-1254*, Leiden 2007, p. 65-75.

de Mersebourg (1018), les *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum* d'Adam de Brême (v. 1075) ou les *Gesta principum Polonorum* du chroniqueur appelé « Gallus Anonymus » (v. 1115). Couvrant les premières décennies de la croisade balte, on citera la *Chronica Slavorum* de Helmold de Bosau (v. 1171) et de son continuateur Arnold de Lübeck (v. 1210), les *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus (entre 1186 et 1208) ou la *Chronica Polonorum* de Vincent Kadłubek (entre 1190 et 1208)<sup>6</sup>.

Deux sources narratives sont particulièrement mises à contribution par les historiens travaillant sur l'activité des ordres militaires, qui commence en Livonie au tout début du XIII<sup>ème</sup> siècle. En premier lieu, la *Chronicon Livoniae* d'Henri de Livonie (v. 1227), un clerc écrivant pour le compte du troisième évêque de Livonie, Albert de Buxhövdén, et qui a travaillé comme vicaire parmi les Lettes, dont il parlait la langue<sup>7</sup>. En second lieu, la *Chronicon Terrae Prussiae* du clerc membre de l'Ordre teutonique Pierre de Dusbourg (1326-1331), adaptée en moyen haut allemand par Nicolas de Jeroschin (*Kronik von Pruzinlant*, 1331-1335). À ces deux chroniques s'ajoute la *Chronique rimée de Livonie* (*Livländische Reimchronik*, 1290-1296), composée par un membre anonyme de l'Ordre teutonique<sup>8</sup>. La seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle est illustrés notamment par le chapelain du maître de Livonie, Hermann de Wartberge (*Chronicon Livoniae*, 1378)<sup>9</sup> et le héraut du grand-maître Conrad de Wallenrode, Wigand de Marbourg (*Chronica nova Prutenica*, 1394)<sup>10</sup>. Pour le début du XV<sup>ème</sup> siècle, les historiens utilisent la *Chronique* attribuée à Jean de Posilge (mort en 1405, et continuée

---

<sup>6</sup> Voir notamment N. Blomkvist, *Discovery of the Baltic: the reception of a Catholic worldsystem in the European north*, Leiden 2005, p. 513-515 *passim*.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 179-180, 510-513 ; J. Brundage, « The Thirteenth-Century Livonian Crusade », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas. Neue Folge* 20/1, 1972, p. 5-6 ; C. Tyerman, « Henry of Livonia and the Ideology of Crusading », dans M. Tamm et al. (éd.), *Crusading and Chronicle Writing on the Medieval Baltic Frontier: A Companion to the Chronicle of Henry of Livonia*, Farnham 2011, p. 23-24. Parmi les nombreux travaux portant sur Henri de Livonie, on citera les plus récents : R. Mažeika, L. Chollet, « Familiar Marvels? French and German Crusaders and Chroniclers Confront Baltic Pagan Religions », *Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, 43, 2016, p. 41-62 ; A. V. Murray, « Henry of Livonia and the Wends of the Eastern Baltic », *Studi Medievali*, 54 (2013), p. 807-833 ; les articles rassemblés dans *Crusading and Chronicle Writing*. Sur l'ensemble de la production historiographique au sein de l'Ordre teutonique, voir notamment les articles réunis dans J. Wenta, S. Hartmann (dirs.), *Mittelalterliche Kultur und Literatur im Deutschordensstaat in Preussen: Leben und Nachleben*, Torún 2008.

<sup>8</sup> E. Christiansen, *The Northern Crusades*, Londres – New York 1980, p. 90-91 ; K. Kļaviņš, « The Ideology of Christianity and Pagan Practices among the Teutonic Knights », *Journal of Baltic Studies*, 37/3, 2006, p. 267-268.

<sup>9</sup> R. Mažeika, L. Chollet, « Familiar Marvels ? », p. 52-62.

<sup>10</sup> La chronique de Wigand, qui se veut une continuation de la *Kronike von Pruzinlant* de Jeroschin, a été composée en moyen haut allemand. Le texte original est en grande partie perdu, mais il a survécu dans une traduction latine composée pour l'historien polonais Jan Długosz dans les années 1460 : R. Mažeika, L. Chollet, *ibid.* ; E. Bojtár, *Foreword to the Past*, Budapest-New York 1999, p. 184.



après sa mort), les *Annales de Toruń* (début du XV<sup>ème</sup> siècle) ou la *Chronique des Grands Maîtres* (anonyme, 1431-1433)<sup>11</sup>. Du côté polonais, il importe de mentionner le célèbre historien Jan Długosz, qui a travaillé à ses *Annales seu Cronicae incliti regni Poloniae* depuis 1460 et environ jusqu'à sa mort (1480)<sup>12</sup>. La première chronique lituanienne, dite de Bychow, date du premier quart du XVI<sup>ème</sup> siècle<sup>13</sup>. Quelques épisodes de la lutte entre Litvaniens, Polonais et Chevaliers teutoniques apparaissent dans la production historique de l'ancienne Russie Kéviennne, notamment dans la *Chronique* de Galicie-Volhynie (v. 1261) ou dans celles de Novgorod et de Pskov (XV<sup>ème</sup> siècle)<sup>14</sup>.

Une première difficulté réside dans la diversité des textes que nous allons aborder, et que nous réunissons, par convention, sous le terme de « littéraire », par opposition aux documents diplomatiques ou comptables<sup>15</sup>. La plupart d'entre eux, qu'ils soient écrits en prose ou en vers, n'appartiennent pas à un genre bien défini, mais relèvent à la fois du roman, du traité de morale, du récit historiographique, de la relation de voyage et de la description du monde. Le médiéviste, comme tout historien travaillant à partir de matériaux littéraires, est habitué à un tel mélange des genres et se garde d'imposer aux textes une classification trop stricte. Néanmoins, et ceci bien que les interférences registrales soient nombreuses d'un genre à l'autre, toutes nos sources narratives ne sauraient être lues sous le même angle : un chroniqueur tel qu'Enguerrand de Monstrelet ou le Religieux de Saint-Denis, qui relatent tous deux la célèbre bataille de Tannenberg (1410), écrivait certainement selon un agenda politique bien précis, et pouvait nourrir des objectifs à portée sociale (moraliser la chevalerie ou illustrer sa grandeur) ; il n'en avait pas moins une prétention à la crédibilité qui n'était pas le fait d'un romancier à l'image de Jean d'Arras. Le Liégeois Jean d'Outremeuse pose un problème différent : son *Myreur des Histoires* se présente comme une chronique universelle, mais inclut de nombreux éléments relevant manifestement de la fiction, du roman de chevalerie<sup>16</sup>. À l'inverse, Philippe de Mézières utilise le style allégorique pour son *Songe du Vieil Pelerin* (1389),

---

<sup>11</sup> S. Gouguenheim, *Les Chevaliers teutoniques*, Paris 2007, p. 406-409.

<sup>12</sup> S. Gouguenheim, *Tannenberg 1410*, Paris 2012, p. 42.

<sup>13</sup> S. Ekdahl, *Die Schlacht bei Tannenberg*, Berlin 1982, p. 344-353. La chronique de Bychow est éditée par N.N. Ulaszczik (éd.), *Khronika Bykhovtsa*, Moscou 1966.

<sup>14</sup> S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 44. Pour une traduction anglaise, G. A. Perfecky (éd.), *The Galician-Volynian Chronicle*, Munich 1973 ; R. Michel, N. Forbes (éd.), *The Chronicle of Novgorod. 1016-1471*, Londres 1914.

<sup>15</sup> Pour une histoire et une définition du concept de littérature, T. Todorov, « la notion de littérature », dans *Idem, La notion de littérature et autres essais*, 1987, p. 9-26.

<sup>16</sup> P. Péporté, *Constructing the Middle Ages: historiography, collective memory and nationbuilding in Luxembourg*, Leiden 2011, p. 171.

mais tient à y faire figurer une peinture du monde tel qu'il lui apparaît ; aussi, son œuvre a, par moment, la prétention au réel d'une chronique ou d'un récit de voyage (l'auteur avait parcouru une bonne partie des pays qu'il décrit)<sup>17</sup>. À cette dernière catégorie appartient sans doute l'œuvre qui a rendu Guillebert de Lannoy célèbre : ses *Voyages et ambassades*, rassemblés par son chapelain après sa mort, à partir des notes prises durant sa longue vie (1386-1462)<sup>18</sup>. Son contemporain Gilles le Bouvier, héraut d'armes de son état (on le connaît comme le « héraut Berry ») a vraisemblablement, lui aussi, visité une bonne partie des régions qu'il décrit dans son *Livre de la Description des Pays* (v. 1451)<sup>19</sup>. En outre, des chroniques peuvent contenir des récits d'aventures nordiques auxquelles ont participé le chroniqueur ou son informateur : ainsi, le très probable auteur de la *Chronique de Metz*, Jacques d'Esch (1371-1455), figure-t-il parmi les croisés qui ont pris part à la campagne menée aux côtés des Chevaliers teutoniques en 1399-1400. De même, le chevalier Jean de Chastelmorand (m. 1429) a sans doute dicté ses souvenirs de Prusse au chroniqueur Jean Cabaret d'Orville pour sa *Chronique du Bon duc Loys de Bourbon* (1429)<sup>20</sup>.

Ces écrits ne sauraient être pris comme des sources d'informations objectives sur la croisade de Prusse, les intentions des acteurs ou le mode de vie de leurs adversaires païens : ils nous renseignent toutefois sur l'horizon d'attente des auteurs et de leur public, et permettent d'approcher la conception que se faisait un certain milieu (clérical, aristocratique) du phénomène qui nous intéresse<sup>21</sup>. La littérature a sans doute joué un rôle dans l'élaboration d'un imaginaire lié à la croisade balte, et fournissait un certain modèle social qui, à son tour, incitait les jeunes seigneurs à visiter eux-mêmes ce haut lieu de chevalerie qu'était devenue, pour les nobles de la fin du Moyen Âge, la Prusse

---

<sup>17</sup> Sur l'écriture de Philippe de Mézières, voir l'introduction de la récente édition du *Songe du Viel Pelerin* par J. Blanchard, Genève 2015 ; et les articles rassemblés dans R. Blumenfeld-Kosinski, K. Petkov (éd.), *Philippe de Mézières and His Age*, Leiden, Boston 2012, ainsi que dans J. Blanchard, R. Blumenfeld-Kosinski (dirs.), *Philippe de Mézières et l'Europe*, Genève 2017.

<sup>18</sup> Une mise au point tenant compte d'un dernier manuscrit récemment redécouvert (Bibliothèque royale à Bruxelles, Ms. II 6978) est faite par J. Svátek, *Discours et récit de noble voyageur à la fin du Moyen Âge*, thèse non publiée, Lille-Prague 2012, p. 42-46, 62.

<sup>19</sup> Voir l'introduction de l'édition d'E. T. Hamy, Gilles le Bouvier dit Berry, *Livre de la description*, Paris 1908, p. 1-28 (en particulier p. 8-9 en ce qui concerne l'Europe du Nord et de l'Est).

<sup>20</sup> O. Mattéoni, « Portrait du prince idéal et idéologie nobiliaire dans "La Chronique du bon duc Loys de Bourbon" » (1429), *Studi Francesi*, 115, 1995, p. 4-9.

<sup>21</sup> Voir notamment la présentation de la méthode appelée « sentiment empathy » par J. Riley-Smith, « Some Modern Approaches to the History of the Crusades », dans T. Nielsen, I. Fønnesberg-Schmidt, *Crusading on the Edge*, Turnhout 2016, p. 16-24. Par exemple, l'analyse de N. Blomkvist, *Discovery*, p. 106-109, portant sur les chroniques écrites plus proches de la Baltique peut s'appliquer aux textes produits en France ou en Angleterre.

teutonique<sup>22</sup>. Que l'on pense aux poèmes didactiques, qui à partir du *Confort d'ami* de Guillaume de Machaut (1357), incitent les prétendants à la chevalerie à tester leur valeur en affrontant les « infidèles », « *En ces voyages d'outremer / Et de Pruce et de Barbarie* »<sup>23</sup>. À l'inverse, plusieurs moralistes, comme Philippe de Mézières ou John Gower, se montrent réservés à l'égard de ces expéditions.

Les textes que nous utiliserons le plus souvent relèvent, quelle que soit leur forme, du récit de voyage. Ce genre a un double objectif. Dans le prologue de son *Livre de la Description des pays*, le héraut Berry dit écrire pour faire « *vëoir le monde, et les diverses choses qui y sont* » à ceux qui « *veullent savoir sans y aller* », et parler « *des païs, des hommes, et des aultres choses estranges* »<sup>24</sup>. Autrement dit, instruire et divertir<sup>25</sup>. Le lecteur moderne ne doit donc pas être surpris d'y trouver, parmi des descriptions se voulant réalistes, des évocations de merveilles appartenant à une tradition ancienne. Un homme comme Guillebert de Lannoy, chevalier, militaire, poète et courtisan du duc de Bourgogne Philippe le Bon, peut évoquer le Prêtre Jean, les châteaux où se déroulèrent les aventures de Lancelot et d'Arthur ou le « *trau saint Patrice* », réputé comme étant une porte d'entrée vers le purgatoire, tout en consignait des notes très précises sur les fortifications mameloukes du Caire ou de Jérusalem et en rendant avec précision les distances entre deux lieux parcourus<sup>26</sup>. La mission que lui avait confiée le duc – espionner en vue d'une éventuelle croisade – ne l'a pas empêché de parsemer ses notes de quelques détails évoquant les merveilles que tous connaissaient. Ses lecteurs, stratèges mais aussi

---

<sup>22</sup> W. Paravicini, « La Prusse et l'Europe occidentale », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 1 (1996), p. 176-191 ; S. Vander Elst, « Chivalry, Crusade, and Romance on the Baltic Frontier », *Mediaeval Studies*, 73, 2011, p. 287-328. Pour une réflexion plus générale sur la littérature de voyage et/ou de fiction comme incitation à la mobilité, F. Hartog, *Miroir d'Hérodote*, 1980, p. 303 ; B. Lévy, « Géographie et littérature. Une synthèse historique », *Le Globe*, 146, 2006, p. 25-52. Sur la notion d'imaginaire comme objet d'étude pour l'historien du Moyen Âge, J. Le Goff, *L'Imaginaire médiéval*, Paris 1985, p. I-VIII.

<sup>23</sup> Jean Petit, *Les condicions qui sont requises à l'enfant d'un seigneur à estre droit gentilz*, v. 2858-2859, dans *Le Livre du champ d'or et autres poèmes inédits*, éd. P. Le Verdier, Rouen 1895, p. 132. Le terme « infidèle(s) » est, par convention, utilisé dans le sens de non-chrétien, et regroupe les païens, chamanistes ou animistes comme les juifs et les musulmans ; une nuance est apportée par C. Carpini, « The Conversion of a People : the Catholic Church in Lithuania between Crusade, Mission and Settlement », *Studia Russica*, 18, 2000, p. 36 et *Idem*, « La Crociata senza Terrasanta. Nota preliminare per una ricerca sulla Crociata nel Baltico », *Res Balticae*, 9, 2004, p. 179-193, pour qui païens ou animistes ne sauraient être considérés comme des infidèles, tout en reconnaissant que du point de vue des médiévaux, tous les non-chrétiens sont rangés dans cette catégorie, qu'ils pratiquent une religion du Livre ou non.

<sup>24</sup> *Le Livre de la Description des pays de Gilles le Bouvier dit Berry*, éd. E. T. Hamy, p. 29.

<sup>25</sup> Sur ce double objectif du récit de voyage, P. Boucheron, « L'invitation au voyage », dans *Héros et merveilles du Moyen Âge*, Paris 2013, p. 78.

<sup>26</sup> J. Svátek, *Discours*, p. 305-306. Sur le « trou de saint Patrick » : W. Paravicini, « Fakten und Fiktionen: Das Fegefeuer des hl. Patrick und die europäische Ritterschaft im späten Mittelalter », dans E. Bremer et S. Röhl (dirs.), *Jean de Mandeville in Europa*, München 2007, p. 111-163.

hommes de cour, pouvaient sans doute distinguer les informations utilitaires des plaisantes<sup>27</sup>.

Nées au cours du Moyen Âge ou puisant leurs racines dans la littérature antique, les merveilles les plus célèbres ont pour fonction de marquer les limites du monde ; le royaume du Prêtre Jean, les Amazones ou les cynocéphales ne sauraient se trouver dans des pays connus. Le savoir livresque issu de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge n'est pas directement remis en cause par l'exploration ; par respect de la tradition, on s'efforce dans une certaine mesure de faire coïncider les données nouvelles avec les catégories héritées des Autorités, mais on n'hésite pas à reléguer les *monstra* toujours plus loin, à mesure que la connaissance du monde progresse<sup>28</sup>. Ces êtres ne sont pas nécessairement considérés comme réels par les auteurs médiévaux et leur public : marqueurs symboliques, ils répondent au goût des lecteurs pour le merveilleux, le fantastique<sup>29</sup>. Plus modestes, les merveilles naturelles<sup>30</sup>, tels qu'hivers particulièrement froids ou marais

---

<sup>27</sup> P. Boucheron, « L'invitation », p. 78-79, qui prend l'exemple d'un autre voyageur bourguignon envoyé comme espion en Orient par Philippe le Bon, Bertrand de la Broquière, lequel fait exactement la même chose dans son *Voyage d'Outremer* (1457) – un récit qu'il publie, contrairement à Lannoy. Voir aussi M. Nejedlý, « Spisy středověkých cestovatelů jako podnět k "poutím mimo vyšlapané stezky" », dans Guillebert de Lannoy, *Cesty a poselstva*, éd. et trad. J. Svátek et al., Prague 2009, p. 113-117. M. Holban, « Du caractère de l'ambassade de Guillebert de Lannoy dans le nord et le sud-est de l'Europe en 1421 », *Revue des études sud-est européennes : Civilisations – Mentalités*, 5, 1967, p. 419-434, a établi deux phases d'écriture du récit de Lannoy : une première, sorte de canevas pour de possibles rapports écrits, qui rend compte de manière assez fidèle des lieux visités et des tâches accomplies en lien avec les fonctions officielles de l'auteur ; puis une deuxième, datant sans doute des vieux jours de Lannoy, où celui-ci aurait dicté quelques souvenirs plus « épiques » à son chapelain, le goût du romanesque et de l'aventure l'emportant sur le souci d'authenticité. M. Nejedlý, « Spisy », p. 112, suppose que l'auteur entendait peut-être développer ses notes pour en faire un récit de voyage en bonne et due forme, mais n'en eut pas le temps ; aussi, ses *Voyages et ambassades* seraient restés à l'état de brouillon. La description que Guillebert de Lannoy nous a laissée des principautés russes de Pskov et de Novgorod est en tout cas considérée comme fiable par les spécialistes ; S. Mund, « Guillebert de Lannoy, un observateur fiable de la réalité russe au début du XV<sup>ème</sup> siècle », dans C. Billen et al. (dir.), *Hainaut et Tournaisis*, Bruxelles 2000, p. 179-193 ; *Idem*, « Opisanie Novgoroda i Pskova v memuarakh Voyages et ambassades rytsarya Gil'bera de Lannoa (1413) », *Drevniaia Rus' : Voprosy medievistiki* 1 (7), 2002, p. 47-50 ; A. V. Soloviev, « Le voyage de messire de Lannoy dans les pays russes », dans D. Gerhard (éd.), *Orbis scriptus*, Munich, Fink, 1966, p. 791-796.

<sup>28</sup> C. Deluz, « Des lointains merveilleux (d'après quelques textes géographiques et récits de voyage du Moyen Âge) », dans C. Deluz (dir.), *De l'étranger à l'étrange ou la conjointure de la merveille*, Aix-en-Provence 1988, p. 157-169 [en ligne] ; N. Bouloux, « Les formes d'intégration des récits de voyage dans la géographie savante. Quelques remarques et un cas d'étude : Roger Bacon, lecteur de Guillaume de Rubrouck », dans H. Bresc, E. Tixier du Mesnil, *Géographes et voyageurs au Moyen Âge*, Nanterre 2010, p. 119-146 [en ligne]. Pour une analyse du cas balte : M. Tamm, « A New World into Old Words: The Eastern Baltic Region and the Cultural Geography of Medieval Europe », dans A. V. Murray (dir.), *The Clash of Culture on the Baltic Frontier*, Farnham 2009, p. 11-35.

<sup>29</sup> P. Boucheron, « L'invitation », p. 79 ; *Idem*, « La fausse lettre du Prêtre Jean », *Héros et merveilles*, p. 80-81 ; C. Deluz, « Des lointains merveilleux » ; J. Le Goff, « Le merveilleux dans l'Occident médiéval », dans *L'imaginaire médiéval*, p. 17-40. Sur le jeu littéraire autour de la frontière entre réel et imaginaire, voir notamment P. Ricoeur, *La Métaphore vive*, Paris 1975, septième étude : « Métaphore et référence », p. 273-321 et T. Todorov, *Littérature et signification*, Paris 1967, en particulier p. 91-118.

<sup>30</sup> Sur les merveilles de la nature, C. Deluz, « Des lointains merveilleux ».

impénétrables, évoquent un monde héroïque, rendant possible l'émergence de souvenirs arthuriens ; dans le cas qui nous occupe, le cadre de la croisade balte se confond volontiers avec celui des romans chevaleresques. Ce qui ne signifie pas que tout ce que l'on trouve dans nos sources littéraires ne soit qu'invention.

Les réflexions d'historiens travaillant sur l'image des populations autochtones dans les récits des chroniqueurs installés sur les rives de la Baltique sont un bon point de départ. Les chroniqueurs cherchant à donner une image complète de tous les protagonistes, on trouve dans leurs œuvres d'intéressantes descriptions « ethnographiques » des peuples baltes. Bien sûr, il importe de ne pas prendre ces témoignages à la lettre, étant donné le risque évident de biais induit par la différence religieuse. Contrairement à une vision assez répandue faisant des païens l'« Autre » absolu, image inversée des bons chrétiens<sup>31</sup>, il a été noté que Pierre de Dusbourg, un clerc membre de l'Ordre teutonique, entendait utiliser les païens comme modèles moraux, pour rappeler qu'à leur manière, ils étaient peut-être plus pieux que bien des chrétiens<sup>32</sup>. Une stratégie littéraire visant à édifier le lecteur, mais aussi à donner des adversaires dignes d'eux aux héros dont on raconte l'histoire. Ainsi, la très épique *Chronique rimée de Livonie* loue la bravoure des ennemis de la croix<sup>33</sup>, alors que les chroniqueurs du XIV<sup>ème</sup> siècle, Hermann de Wartberge et Wigand de Marbourg dépeignent les guerriers lituaniens sous des traits chevaleresques<sup>34</sup>. Dès Henri de Livonie, les princes païens sont individualisés ; certains aident les chrétiens, d'autres les combattent ; on s'allie, on se trahit ; on se méprise, on se respecte. Bien souvent, les pires injures ne sont pas réservées aux païens, mais aux apostats<sup>35</sup>.

---

<sup>31</sup> Par exemple, V. Matuzova, « Mental Frontiers: Prussians as Seen by Peter von Dusburg », dans A. V. Murray (dir.), *Crusade and Conversion on the Baltic Frontier, 1150-1500*, Aldershot 2001, p. 253-259.

<sup>32</sup> S. C. Rowell, *Lithuania Ascending*, Cambridge 1994, p. 39 : « Peter acts as a preacher, holding up the pagan paradigm to his disobedient brethren rather as Tacitus used the idealized ancient Germans to shame the decadence of Rome ». L'« autre » comme miroir de la société dont sont issus l'auteur et ses lecteurs semble être une constante dans la littérature occidentale, même s'il ne s'agit pas forcément de faire honte à ces derniers en leur montrant l'image de vertueux « barbares ». F. Hartog, *Miroir*, p. 52 ; T. Todorov, *Nous et les Autres*, Paris 1989, p. 297-303. Pour une comparaison avec le XVII<sup>ème</sup> siècle, voir S. Requemora, « L'espace dans la littérature de voyage », *Études littéraires*, 34/1-2, 2002, p. 272 : « Les hommes de ce siècle voient-ils alors vraiment l'Autre ? L'Autre n'est-il pas devenu plutôt le prétexte pour tendre un miroir à leur propre société et le reflet où ils cherchent à se voir eux-mêmes ? Ces questions nous renvoient finalement à l'idée d'un Autre ne servant que de référence et renvoyant à un ethnocentrisme plus subtil mais toujours autotélique... ».

<sup>33</sup> K. Kļaviņš, « Ideology », p. 267.

<sup>34</sup> R. Mažeika, L. Chollet, « Familiar Marvels? », p. 52-62.

<sup>35</sup> *Ibid.*; Eadem, « Pagans, Saints, and War Criminals: Direct Speech as a Sign of Liminal Interchanges in Latin Chronicles of the Baltic Crusades », *Viator* 45/2, 2014, p. 271-288.

Dans le cas du célèbre Pierre de Dusbourg, l'historienne canadienne Rasa Mažeika rappelle que sa *Chronique* visait, vraisemblablement, à donner des arguments au grand-maître Werner d'Orseln, dont la position face à la Papauté d'Avignon était rendue difficile. Dusbourg ne présente donc les Prussiens ni comme des « nobles sauvages »<sup>36</sup> ni comme une « image inversée du christianisme »<sup>37</sup>, mais comme des adversaires ambivalents, qui, par leur attitude, doivent permettre de présenter la croisade menée par l'Ordre comme une guerre juste, sans être diabolisés pour autant. Ainsi, on trouve, à côté de *topoi* aisément identifiables (l'adoration de la nature, la stupidité) quelques éléments qui donnent l'impression de détails plus réalistes, presque « ethnographiques », et qui avaient sans doute pour but d'amuser le lecteur<sup>38</sup>. Quant aux injures envers Dieu et à l'apostasie, qui reviennent souvent chez les Prussiens de Dusbourg, elles devaient répondre à deux points de la doctrine médiévale de la guerre juste : se venger des insultes et ramener les apostats dans le troupeau de l'Église<sup>39</sup>.

Les auteurs écrivant en terres baltiques partageaient une même culture chrétienne, latine, avec leurs pairs de France ou d'Angleterre : aux critères juridico-moraux devant justifier l'attitude de leurs patrons s'ajoutent un fond culturel commun, profane et religieux<sup>40</sup>. À titre d'exemple, un *Rolandslied* a été composé en l'honneur du duc de Saxe Henri le Lion, conquérant des Slaves de la Baltique (v. 1130-1195). Les mêmes *topoi* largement répandus apparaissent dans des textes écrits en Prusse, en Allemagne du Nord ou à Paris : par exemple, l'offrande et le bûcher lors des funérailles des païens, ou la forêt et les marais comme refuges de ceux-ci. Fait intéressant, une partie de ces traits sont confirmés par l'archéologie. Ainsi, la crémation et la pratique de l'offrande funéraire ont vraisemblablement existé dans certains contextes, et le caractère marécageux et sauvage de la forêt séparant la Prusse de la Lituanie est bien attesté<sup>41</sup>.

---

<sup>36</sup> S. C. Rowell, *Lithuania Ascending*, p. 40.

<sup>37</sup> V. Matuzova, « Mental Frontiers », p. 253-259.

<sup>38</sup> R. Mažeika, « Violent Victims: Surprising Aspects of the Just War Theory in the Chronicle of Peter von Dusburg », dans A. V. Murray (éd.), *Clash of Culture*, p. 125, parle d'« entertaining *exotica* ».

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 123-137.

<sup>40</sup> Sur ce point, P. Borsa, C. Høgel, L. B. Mortensen E. Tyler, « What is European Medieval Literature ? », *Interfaces* 1, 2015, p. 7-24.

<sup>41</sup> S. C. Rowell, *Lithuania Ascending*, p. 128-130 ; voir notamment les études de M. Tamm, « Inventing Livonia: The Name and Fame of a New Christian Colony on the Medieval Baltic Frontier », *Zeitschrift für Ostmitteleuropa-Forschung* 60/2, 2011, p. 186-209 ; A. Pluskowski, *The Archaeology of the Prussian Crusade: Holy War and Colonisation*, Londres 2013 ; E. Bazaraitė, T. Heitor, « Comparative Study of Christian and Pagan Burial Constructions », *Mosklos – Lietuvos Ateitis / Science – Future of Lithuania* 5/3, 2013, p. 317-318 ; H. Valk, « Christianisation in Estonia: A Process of Dual-Faith and Syncretism », dans M. Carver (dir.), *The Cross goes North: Processes of Conversion in Northern Europe, AD 300-1300*, Woodbridge 2003, p. 571-580.

Aussi on tend à considérer une partie importante des détails racontés par ces chroniqueurs comme crédible. L'historien suédois Nils Blomkvist<sup>42</sup> applique au cas balte les réflexions de Carlo Ginzburg à propos de l'*ekphrasis* dans les œuvres des historiens grecs<sup>43</sup> : les chroniqueurs, en tant qu'historiens mais aussi en tant que créateurs, en tant qu'écrivains, prétendaient convaincre leur public ; celui qui cherche à convaincre ne dit pas forcément ce que lui-même pense être vrai, mais ce que son auditoire considère comme tel<sup>44</sup>. Le but d'une description insérée dans une œuvre littéraire est de créer un effet de réel. On peut donc postuler que pour que le mécanisme soit efficace, un chroniqueur doit rester vraisemblable : c'est ce qui fait la différence entre une fiction à caractère historique et l'œuvre d'un historiographe. Dans le cas des chroniques baltes, on remarque assez souvent une tendance à la rationalisation, une remise en cause des rumeurs. Si les chroniqueurs aiment raconter des histoires pour « faire vrai », ou plus simplement pour amuser leurs lecteurs, cela ne veut pas dire que tout ce qu'ils racontent est systématiquement faux<sup>45</sup>. Tout ne saurait donc être réduit à de simples clichés littéraires déconnectés d'une réalité devenue insaisissable.

Il convient encore de préciser le lien que peuvent avoir les textes produits sur le rivage balte avec ceux qui nous occupent principalement, à savoir les traités, les récits de voyages ou les romans de nos clercs et chevaliers français ou anglais. Les statuts de l'Ordre teutonique mentionnent que lecture doit être faite pendant les repas, « afin que leur bouche ne reçoive pas seulement la nourriture, mais aussi que leurs oreilles soient affamées de la parole de Dieu »<sup>46</sup> ; on suppose que parmi les lectures de table, les œuvres historiques en langue vernaculaire figuraient en bonne place. Se basant sur une allusion de Pierre de Dusbourg, R. Mažeika juge probable que celui-ci ait espéré que sa chronique soit traduite et lue aux repas des membres de l'Ordre, ceci au lieu des « faits des rois et

---

<sup>42</sup> N. Blomkvist, *Discovery*, p. 106-109.

<sup>43</sup> C. Ginzburg, « Ekphrasis and Quotation », *Tijdschrift Voor Filosofie*, 50/1, 1988, p. 3-19.

<sup>44</sup> N. Blomkvist, *Discovery*, p. 109, n. 31.

<sup>45</sup> Comme le note R. Mažeika, « The Grand Duchy rejoins Europe », *Journal of Medieval History*, 21, 1995, p. 290 : « A topos can also be true ».

<sup>46</sup> « ... *ne sole eis fauces sumant cibum, sed et aures esuriant Dei verbum* », *Die Statuten des Deutschen Ordens*, éd. M. Perlbach, Halle 1890, p. 41.

des princes, et des vanités de ce monde »<sup>47</sup> qui occupaient habituellement les chevaliers pendant leurs repas<sup>48</sup>.

Pour Mary Fischer, il ne fait pas de doute que la traduction de Dusbourg par Jeroschin ait fait partie des « textes de dévotion et d'inspiration » en langue vernaculaire que les dirigeants de l'Ordre avaient mis à disposition des nombreux frères qui ne maîtrisaient pas le latin<sup>49</sup>. Par contre, il est envisageable que ce texte ait été destiné à être lu également en présence des hôtes venus combattre les païens aux côtés des Teutoniques, et plus encore à être diffusé au-delà de la Prusse<sup>50</sup>. Le but premier des chroniques de Dusbourg et Jeroschin aurait été de justifier la croisade auprès de la Papauté et de populariser le combat de l'Ordre en terres d'Empire, d'où venaient les principaux soutiens au XIII<sup>ème</sup> et au début du XIV<sup>ème</sup> siècles<sup>51</sup>. Alan V. Murray fait la même constatation en ce qui concerne la *Chronique rimée de Livonie*, dont l'objectif aurait été à la fois de mettre à disposition des Teutoniques l'histoire de leur Ordre en Livonie et d'attirer de nouveaux croisés, sensibilisés aux aléas de la présence chrétienne en Europe du Nord-Est<sup>52</sup>. L'usage des chroniques de l'Ordre ne se limitait donc pas forcément au seul *Tischlesung*. Certes, la lecture de textes davantage religieux aurait été plus à même d'accompagner les repas

---

<sup>47</sup> Il s'agit d'une anecdote au sujet de l'apparition de la Vierge à un chevalier, à qui elle se plaint du choix des lectures faites aux repas des membres de l'Ordre : « *ipse tristitie causam diligencius investigaret, ipsa respondit : hoc movet me ad turbacionem, quod dilecti filii mei, fratres tui, de domo Theutonica non referebant quondam in collacionibus suis, nisi de filio meo et me et de gestis sanctorum ; modo non referunt, nisi de factis regum et principum et seculi vanitate, ita quod filius meus et ego et sanctorum vita rare vel nunquam recitatur* », Pierre de Dusbourg, *Chronicon Terre Prussie*, éd. M. Töppen, *Scriptores Rerum Prussicarum* (après : SRP), vol. 1, Leipzig 1861, p. 95. R. Mažeika (« Violent Victims », p. 125) suppose que cette remarque dévoile l'intention de Dusbourg de proposer un texte certes très héroïque, mais néanmoins assez moralisant pour être digne de remplacer les épopées dont raffolaient les chevaliers ; un mélange des genres qui expliquerait que l'auteur ait placé plusieurs anecdotes amusantes dans son texte. L'édition de la chronique de Dusbourg par M. Töppen reste largement utilisée, mais il vaut la peine de noter qu'une nouvelle édition a vu le jour : *Kronika ziemi pruskiej*, éd. J. Wenta, S. Wyszomirski, Cracovie 2007. Des traductions existent notamment en allemand (*Chronik des Preussenlandes*, éd. et trad. K. Scholz et D. Wojtecki, Darmstadt 1984), en polonais (*Kronika ziemi pruskiej*, trad. S. Wyszomirski, J. Wenta, Toruń 2005) et en italien (*Cronaca della terre di Prussia*, éd. et trad. P. Bugiani, Spoleto 2012) : R. Mažeika, « Violent Victims », p. 123, n. 1 ; A. Murray, « Heathens, Devils and Saracens. Crusader Concepts of the Pagan Enemy during the Baltic Crusades (Twelfth to Fifteenth Centuries) », dans T. Nielsen, I. Fønnesberg-Schmidt (dirs), *Crusading on the Edge*, p. 204.

<sup>48</sup> R. Mažeika, « Violent Victims », p. 124-125. Voir aussi A. Mentzel-Reuters, *Arma Spiritualia*, Wiesbaden 2003, p. 76-82.

<sup>49</sup> *The Chronicle of Prussia by Nicolaus von Jeroschin*, trad. et intro. M. Fischer, Aldershot, Hampshire, 2011, p. 13-14 ; voir aussi le compte-rendu par S. Gouguenheim, *Francia-Recensio* 2011/2 Mittelalter – Moyen Âge (500–1500) [en ligne].

<sup>50</sup> R. G. Pasler, *Deutschsprachige Sachliteratur im Preussenland bis 1500*, Cologne etc. 2003, p. 283-284.

<sup>51</sup> A. Kotov, « Novoe "pole boya" Tevtonskogo ordena », dans : I. O. Dementiev (éd.), *Studia Teutonica*, Kaliningrad 2012, p. 99 (traduction de l'auteur).

<sup>52</sup> A. Murray, « The structure, genre and intended audience of the Livonian Rhymed Chronicle », dans : A. Murray (éd.), *Crusade and Conversion*, p. 235-250.



des Teutoniques<sup>53</sup>, mais comme le montre la remarque de Dusbourg, ceux-ci préféraient se faire lire des épopées plutôt que des œuvres pieuses. À n'en pas douter, les chroniques racontant l'histoire de l'Ordre devaient aussi trouver un public dans les rangs des Chevaliers<sup>54</sup>.

Qu'elles aient été lues lors des repas des seuls Chevaliers teutoniques ou en présence des hôtes de marques, les chroniques composées par des membres de l'Ordre devaient être connues de leurs pairs<sup>55</sup> ; il y a fort à parier que ceux-ci avaient en tête les événements décrits, événements auxquels certains d'entre eux avaient peut-être participé. Aussi étaient-ils en mesure de répondre aux questions des hôtes curieux, de leur conter quelques aventures et de leur dresser le portrait d'ennemis ou d'alliés – par exemple, des fameux Lituaniens, principaux adversaires à partir du XIV<sup>ème</sup> siècle. La transmission orale, attestée au moins dans le cas de Philippe de Mézières, expliquerait ainsi que quelques éléments se trouvent dans les chroniques de l'Ordre teutique et dans des productions littéraires françaises ou anglaises. Enfin, à côté des sources narratives, de rares images nous sont parvenues, et permettent d'appuyer quelques traits spécifiques de la perception de la croisade balte en Europe de l'Ouest ; ces représentations visuelles, fresques, œuvres héraldiques ou illustrations de manuscrits, datent essentiellement des XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècles.

### *État de la question*

La confrontation entre l'Europe chrétienne et les derniers peuples païens du continent a fait couler beaucoup d'encre ; dès le Moyen Âge, chroniqueurs et historiens s'attachent à présenter une version des faits qui fasse jouer le beau rôle à leurs patrons, ou qui corresponde aux causes que l'on entend défendre<sup>56</sup>. C'est ainsi que la Prusse, la Pologne et la Lituanie médiévales font leur apparition dans le champ historique français lorsque Henri de Valois, élu roi de Pologne en 1573, commande plusieurs histoires de ce

---

<sup>53</sup> A. Mentzel-Reuters, *Arma Spiritualia*, p. 81 ; A. Murray, « Livonian Rhymed Chronicle », p. 242.

<sup>54</sup> C'est l'avis de Mme Rasa Mažeika et du Prof. Sylvain Gouguenheim (mail du 1<sup>er</sup> mars 2015), que je remercie. Voir aussi A. Murray, « Livonian Rhymed Chronicle », p. 250 ; K. Kļaviņš, « Ideology », p. 267-268.

<sup>55</sup> Sur la tradition interne à l'Ordre teutique, voir J. Wenta, « Od tradycji ustnej do tradycji pisanej na przykładzie Kroniki Piotra z Dusburga », *Res Historica*, 3, 1998, p. 73-85.

<sup>56</sup> Pour un passage en revue de l'historiographie, D. Buschinger, M. Olivier, *Les Chevaliers teutoniques*, Paris 2007, p. 403-489 ; S. Ekdahl, « Crusades and Colonisation in the Baltic : A Historiographic Analysis », dans A. V. Murray, *The North-Eastern Frontiers of Medieval Europe*, Farnham 2014, p. 1-43.

pays, adaptées d'une œuvre de l'ambassadeur polonais à Paris, Jan Herburt de Fulstin, qui a lui-même utilisé les travaux de Jan Długosz (m. 1480) et de Martin Cromer (m. 1589)<sup>57</sup>. Plus tard, l'auteur protestant Jacques Lenfant insère quelques précisions sur la conversion de la Lituanie et de la Samogitie dans son *Histoire du concile de Constance* (1714), pour laquelle il se base également sur Długosz. Impopulaire pour les historiens polonais comme prussiens – ceux-ci écrivant après la guerre de Treize ans et la sécularisation de l'Ordre en Prusse –, la guerre menée par les Teutoniques représente, à l'époque des Lumières, l'apogée du fanatisme catholique médiéval<sup>58</sup>. À la fin du siècle, en 1784, paraît le premier volume de l'*Histoire de l'Ordre teutonique* par le baron von Wal, lui-même membre de l'Ordre, qui écrit en français et publie à Paris, dans le but, dit-il, de contrer « l'opiniâtreté avec laquelle [les historiens polonais] ont calomnié l'Ordre teutonique »<sup>59</sup>. L'histoire de cet ordre militaire a été pris en otage par les nationalismes du XVIII<sup>ème</sup> siècle finissant, et ceci jusqu'aux années 1950 au moins<sup>60</sup>.

Faire de l'Ordre teutonique un fer de lance de l'impérialisme allemand a été l'une des principales préoccupations des historiens de la Prusse impériale, à partir d'Heinrich von Treitschke. En face, les patriotes polonais et lituaniens (ces derniers, aristocrates polonophiles, s'exprimant dans la langue de Mickiewicz) tels que Theodor Narbutt et Joachim Lelewel s'attachaient à faire revivre la mémoire de leurs ancêtres<sup>61</sup>. De vastes entreprises d'édition de sources venaient à l'aide des historiens du XIX<sup>ème</sup> siècle, et leur utilité ne saurait être mise en doute à l'heure du numérique : entre autres, le *Codex Diplomaticus Lithuaniae*, édité par Edward Raczyński (1845), les *Vetera monumenta Poloniae et Lithuaniae...* par Augustin Theiner (1860-1864, quatre vols.) ou les *Scriptores Rerum Prussicarum* par Theodor Hirsch, Max Töppen et Ernst Strehlke (1861-1874, cinq vols.). Une tradition qui se prolonge jusqu'à nos jours. Citons simplement la

---

<sup>57</sup> Il s'agit notamment de l'*Histoire des Roys et Princes de Pologne* par François Bauduin (1573) et des *Chroniques et Annales de Pologne* (1573), ainsi que d'une *Description du Royaume de Pologne et pays Adjacens* (1573) par Blaise de Vigénère : J. Kłoczowski, M. Wozniwski, « Les premières histoires de la Pologne publiées en France, à l'occasion de l'élection d'Henri de Valois », dans R. Sauzet (dir.), *Henri III et son temps*, Paris 1992, p. 103-109 ; S. Gougouenheim, « Das Echo der Schlacht bei Grunwald im Frankreich des XV. und XVI. Jahrhunderts », dans K. Ożóg, J. Trupinda (dirs.), *Conflictus Magnus apud Grunwald 1410*, Malbork 2013, p. 192-206 ; D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 462-463.

<sup>58</sup> D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 404-415 ; S. Ekdahl, « Crusades and Colonisation », p. 12. Par convention, le terme « catholique » fait référence au christianisme romain, et « orthodoxe » au christianisme grec.

<sup>59</sup> W. E. J. von Wal, *Histoire de l'Ordre teutonique par un chevalier de l'Ordre*, Paris 1784, vol. 1, p. VI-V.

<sup>60</sup> Sur la question, voir notamment S. Ekdahl, « Crusades and Colonisation », p. 12-25.

<sup>61</sup> D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 416-424.

récente édition par Sławomir Józwiak, Adam Szweda et Sobiesław Szybkowski des documents de la mission du légat pontifical Antonio Zeno, chargé en 1422-1423 de trancher les différends entre l'Ordre teutonique et le royaume de Pologne<sup>62</sup> ou celle, préparée par des chercheurs lituaniens et polonais, des documents de l'union de Horodło passée entre la Pologne et la Lituanie en 1413<sup>63</sup>.

Les tensions politiques, exacerbées par les deux guerres mondiales et la récupération du mythe teutonique par l'Allemagne nazie<sup>64</sup>, sont aujourd'hui apaisées ; une meilleure collaboration entre historiens allemands, baltes et polonais est ainsi possible<sup>65</sup>. En guise d'exemple, le six-centième anniversaire de la bataille de Tannenberg (1410), événement dont la mémoire avait longtemps cristallisé les rivalités nationales<sup>66</sup>, a permis de voir plusieurs études de qualité, réunissant des chercheurs d'horizons variés, issus d'Europe et d'ailleurs<sup>67</sup>. À partir des années 1950, les historiens polonais et lituaniens, ayant pris le chemin de l'exil ou non, ont participé à faire connaître le passé de leurs pays en Europe occidentale et en Amérique du Nord<sup>68</sup>. L'éclatement du bloc soviétique a vu un renouveau de l'étude du Moyen Âge balte, rendu possible par l'intérêt porté aux nouveaux États de Lituanie, Lettonie et Estonie, et la fin du carcan idéologique

---

<sup>62</sup> *Lites ac res gestae inter Polonos Ordinemque Cruciferorum: akta postępowania przed Antonim z Mediolanu w latach 1422–1423*, éd. S. Józwiak, A. Szweda, S. Szybkowski, Toruń 2015.

<sup>63</sup> *1413 m. Horodlės aktai: dokumentai ir tyrinėjimai = Akty horodelskie z 1413 roku (dokumenty i studia)*, éd. J. Kiaupienė, L. Korczak et al., Vilnius-Cracovie 2013.

<sup>64</sup> Plusieurs spécialistes de l'Ordre teutonique ont collaboré, d'une manière ou d'une autre, à la propagande du régime hitlérien ou au pillage des archives en pays occupés : parmi eux, Erich Maschke, Erich Weise et Kurt Forstreuter. Voir M. Burleigh, *Prussian Society and the German Order: An Aristocratic Corporation in Crisis c.1410-1466*, Cambridge 1984, p. 38 ; S. Ekdahl, « Crusades and Colonisation », p. 14-15 ; sur le versant soviétique de la récupération historique, voir notamment *ibid.*, p. 16-20 ; B. Schneider, *Erich Maschke*, Göttingen 2016 ; C. Hess, *The Absent Jews*, New York 2017.

<sup>65</sup> S. Gouguenheim, *Tannenberg 1410*, Paris 2012, p. 213 ; S. Ekdahl, « Crusades and Colonisation », p. 24. Une polémique a toutefois eu lieu en 2003, lorsque l'historien russe Yuri Klitsenko attaqua les thèses de William Urban, jugées impérialistes ; *Ibid.*, p. 28-29.

<sup>66</sup> A. Nikžentaitis, Ž. Mikailienė, « Lithuanian Žalgiris, Polish Grunwald: two National Topoi in the Context of Comparative Analysis », *Zapisky Historyczne* 75/2, 2010, p. 5-16 ; S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 209-213.

<sup>67</sup> Notamment les collaborations internationales réunies dans W. Paravicini, R. Petrauskas, G. Vercamer (dirs.), *Tannenberg – Grunwald – Žalgiris 1410*, Wiesbaden 2012 ; K. Ożóg, J. Trupinda (dirs.), *Conflictus Magnus apud Grunwald 1410*, Malbork 2013. À cet intérêt pour la bataille, on peut ajouter l'étude de S. Józwiak, K. Kwiatkowski, A. Szweda et S. Szybkowski, *Wojna Polski i Litwy z zakonem krzyżackim w latach 1409–1411*, Malbork 2010.

<sup>68</sup> Outre l'emblématique médiéviste polonais Bronisław Geremek, citons, plus proches de nos domaines, Oskar Halecki, Henryk Paszkiewicz, Jerzy Wyrozumski, Alexander Gieysztor, Michał Giedroyc, Jerzy Kłoczowski, Petras Klimas, Joseph Koncius ; voir les études réunies dans M. Zadencka et al. (dir), *East and Central European History Writing in Exile*, Leiden 2015.

imposé aux intellectuels d'ex-URSS<sup>69</sup>. L'histoire politique et religieuse particulière de cette région a attiré le regard d'historiens français ou anglo-saxons, qui se sont surtout intéressés à la conquête et à l'intégration des nouvelles provinces dans l'Europe chrétienne (Robert Bartlett<sup>70</sup>), à la destinée de l'Ordre teutonique (Sylvain Gouguenheim et Matthieu Olivier en France, William Urban aux États-Unis<sup>71</sup>) ou du grand-duché de Lituanie, vaste pays multiculturel dirigé jusqu'en 1386 par une dynastie païenne (Stephen C. Rowell, Rasa Mažeika, Michał Giedroyc<sup>72</sup>). À cet égard, la fusion de cultures et de traditions préchrétiennes, catholiques et orthodoxes dans le creuset qu'était la Lituanie médiévale a attiré le regard des historiens de l'art<sup>73</sup> et des spécialistes de la mythologie comparée ou du folklore<sup>74</sup>. La conversion de la Lituanie, son rapprochement avec la Pologne et l'opposition de ces deux puissances à l'Ordre teutonique n'a pas eu pour seul résultat la célèbre bataille de Tannenberg. Une controverse sur les droits des infidèles et sur l'usage de la violence dans la conversion a précédé le baptême de la dernière province païenne de la région (1417). Le processus d'évangélisation autant que les débats

---

<sup>69</sup> R. Mažeika, « The Grand Duchy rejoins Europe », p. 289-303. Citons notamment Edvardas Gudavičius, Alvydas Nikžentaitis, Alfredas Bumblauskas, Stephen C. Rowell, Rymvidas Petrauskas et Rasa Mažeika elle-même.

<sup>70</sup> R. Bartlett, *The Making of Europe*, Londres 1994 ; *Idem*, « The Conversion of a Pagan Society in the Middle Ages », *History*, 70, 1985, p. 185-201.

<sup>71</sup> Voir notamment : S. Gouguenheim, *Chevaliers* ; D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers* ; W. Urban, *The Teutonic Knights: a Military History*, Londres 2003.

<sup>72</sup> S. C. Rowell, *Lithuania Ascending. A Pagan Empire within East-Central Europe, 1295-1345*, Cambridge 1994 ; R. Mažeika, notamment : « When Crusader and pagan agree: conversion as a point of honour in the baptism of King Mindaugas of Lithuania (c.1240-1263) », dans A. V. Murray (dir.), *Crusade and Conversion on the Baltic Frontier, 1150-1500*, Aldershot, 2001, p. 197-214 ; *Eadem*, « Bargaining for baptism: Lithuanian negotiations for conversion, 1250-1358 », dans J. Muldoon (dir.), *Varieties of Religious Conversion in the Middle Ages*, Gainesville 1997, p. 131-145 ; M. Giedroyc, « The Arrival of Christianity in Lithuania: Baptism and Survival (1341-1387) », *Oxford Slavonic Papers*, 22, 1989, p. 34-57. Un survol de l'historiographie est proposé par R. Mažeika, « The Grand Duchy rejoins Europe », p. 289-303 ; A. Bumblauskas, « The Heritage of the Grand Duchy of Lithuania: perspectives of historical consciousness », dans G. Potašenko (éd.), *The Peoples of the Grand Duchy of Lithuania*, Vilnius 2002, p. 7-44. La Lituanie médiévale a aussi ses historiens dans d'autres pays d'Europe, par exemple avec l'Italien Claudio Carpi : *Storia della Lituania*, Rome 2007 ; *Idem*, « The Conversion of a People », p. 35-38 ; *Idem*, « La Crociata senza Terrasanta », p. 179-193 ; *Idem*, « *Contra Gentem Potentem et Durissime Cervicis*: l'immagine della Lituania e del suo popolo tra mito, propaganda e modelli culturali », *Res Balticae*, 8, 2002, p. 193-207.

<sup>73</sup> G. Mickūnaitė, « Art historical research in Lithuania: making local global and the other way around », *Acta historiae artium Balticae* 1, 2005, p. 14-25 ; A. Aleksandravičiūtė, « Research into the Sacral Art of Lithuania: General Trends and Specific Aspects », *ibid.*, p. 26-38. Citons notamment le travail du célèbre historien de l'art J. Baltrusaitis, *Lithuanian Folk Art*, Munich 1948.

<sup>74</sup> Dans leurs œuvres, G. Dumézil (par ex. *Le Problème des Centaures*, Paris 1929) ou C. Ginzburg (*Le Sabbat des sorcières*, Paris 1992) prennent volontiers appui sur des données issues de la culture lituanienne. Les travaux les plus connus portant exclusivement sur la mythologie balte sont ceux de M. Gimbutas, *The Balts*, Londres 1963, et d'A. J. Greimas, *Des Dieux et des hommes : études de mythologie lituanienne*, Paris 1985.

juridiques ont eu, surtout à partir des années 1960, leurs historiens<sup>75</sup> ; un nouveau regard est posé sur la question par des études plus récentes<sup>76</sup>.

Les relations entre Chevaliers teutoniques et païens de la région balte n'étaient toutefois pas que violentes. L'importance de la coopération et du respect mutuel, voire de l'amitié, entre les adversaires a été mise en avant par Rasa Mažeika, Werner Paravicini, Rymvidas Petrauskas ou Stephen C. Rowell<sup>77</sup>. Des études portant sur les chroniques écrites dans le milieu des missionnaires et des ordres militaires (Henri de Livonie et Pierre de Dusbourg surtout) ont permis de remettre en question l'opposition radicale entre chrétiens et païens, qui a longtemps été considérée comme allant de soi<sup>78</sup>. Un changement de paradigme qui a été rendu possible par un vaste mouvement de relecture des sources, élargi par Marek Tamm aux encyclopédies composées en Europe occidentale : repérant les *topoi* littéraires ou les arguments à visée juridique (liés notamment à la théorie de la guerre juste), plusieurs études ont mis à nu le mécanisme d'écriture de ces textes clefs pour l'histoire balte médiévale<sup>79</sup>. Cette région est de plus en plus mise sous le regard des historiens de l'Europe médiévale au sens large, et « testée » par les réflexions théoriques portant sur les concepts d'altérité, de cohabitation religieuse ou de confrontation

---

<sup>75</sup> Notamment S. F. Belch, *Paulus Vladimiri and his doctrine concerning international law and politics*, 2 vol., Londres etc. 1965 ; H. Boockmann, *Johannes Falkenberg, der Deutsche Orden und die polnische Politik*, Göttingen 1975.

<sup>76</sup> Voir notamment les articles réunis dans W. Sieradzan (dir.), *Arguments and Counter-Arguments*, Toruń 2012 ; T. M. Brennan, *Just war, sovereignty, and canon law*, Lawrence, Kansas 2006 (thèse non publiée) ; D. Baronas, S. C. Rowell, *The Conversion of Lithuania*, Vilnius 2015 ; P. Kras, « The Conversion of Pagans and Concept of Ius Gentium in the Writings of Cracow Professors in the First Half of the Fifteenth Century: An Overview », *Bažnyčios Istorijos Studijos - Studies in Church History*, 6, 2013, p. 23-53 ; W. Świeboda, *Innowiercy w opiniach prawnych uczonych polskich w XV wieku*, Cracovie 2013 (résumé en anglais) ; K. Ożóg, *Uczni w Monarchii Jadwigi Andegawenskiej i Władysława Jagielly (1384-1434)*, Cracovie 2004 ; V. Ališauskas (dir.) *Dzieje Chrześcijaństwa na Litwie*, Varsovie 2014 (notamment les deux premiers chapitres, p. 21-119).

<sup>77</sup> R. Mažeika, « An Amicable Enmity: some peculiarities in Teutonic–Balt relations », dans C. Inghrao (éd.), *The Germans and the East*, West Lafayette 2007, p. 49–58 ; W. Paravicini, « Litauer: vom heidnischen Gegner zum adligen Standesgenossen », dans W. Paravicini, R. Petrauskas, G. Vercamer (dir.), *Tannenberg – Grunwald – Žalgiris 1410*, Wiesbaden 2012, p. 253–282 ; R. Petrauskas, « Litauen und der Deutsche Orden: Vom Feind zum Verbündeten », dans *ibid.*, p. 237–251 ; Stephen C. Rowell, « Unexpected Contacts: Lithuanians at Western Courts, c. 1316–1400 », *The English Historical Review*, 111/442, 1996, p. 557-577.

<sup>78</sup> Notamment R. Mažeika, « Violent Victims », p. 123-140 ; R. Mažeika, L. Chollet, « Familiar Marvels? », p. 52-62.

<sup>79</sup> M. Tamm, « A New World into Old Words », p. 11-35 ; *Idem*, « Inventing Livonia », p. 187-209 ; *Idem*, « How to justify a crusade? The conquest of Livonia and new crusade rhetoric in the early thirteenth century », *Journal of Medieval History*, 39/4, 2013, p. 431-455 ; R. Mažeika, « Pagans, Saints and War Criminals », p. 271-288 ; *Eadem*, « Violent Victims », p. 123-137 ; *Eadem*, « Granting Power to Enemy Gods in the Chronicles of the Baltic Crusades », dans D. Abulafia, N. Berend (dirs.), *Medieval Frontiers: Concepts and Practices*, Aldershot 2002, p. 153-171 ; K. Kļaviņš, « Ideology », p. 260-276.

interculturelle<sup>80</sup>. En témoigne la série d'études éditées par Alan V. Murray, qui réunit les travaux de chercheurs anglo-saxons, allemands, scandinaves, baltes, russes et polonais<sup>81</sup>.

Un concept utilisé pour définir les campagnes d'évangélisation et de conquête lancées dans la Baltique, et idéologiquement soutenues par la Papauté, est celui de croisade. C'est avec *The Baltic Crusade* de William Urban (1975) qu'est apparue la notion de croisade balte ; le sujet traité est ce que l'auteur définit comme « a part of one crusade that occurred in the distant past in a remote part of Europe »<sup>82</sup>, à savoir la conquête de la Livonie au XIII<sup>ème</sup> siècle. Le médiéviste américain, qui affirme écrire pour un vaste public<sup>83</sup>, a popularisé la thématique avec ses ouvrages suivants : *The Livonian Crusade* (1980), *The Prussian Crusade* (1982) et *The Samogitian Crusade* (1989). Les bornes géographiques et chronologiques du phénomène sont posées dans un autre livre à grand succès, celui d'Eric Christiansen, *The Northern Crusades* (1980), qui traite du combat contre les Slaves de la Baltique à la suite de l'appel de Bernard de Clairvaux jusqu'à la guerre entre la Pologne, la Lituanie et l'Ordre teutonique au XV<sup>ème</sup> siècle, en passant par la conquête de la Livonie et les campagnes suédoises en Finlande et en Russie<sup>84</sup>. Les termes de croisade balte ou de croisade nordique tendent, dans l'historiographie, à se confondre, même si le terrain privilégié reste la conquête des actuels pays baltes. Le paradigme s'est rapidement imposé dans l'historiographie anglo-saxonne ; Jonathan Riley-Smith inclut la Baltique dans *What were the Crusades ?* (1977) et *Crusades: a Short History* (1987), alors que dans son grand livre sur les croisades tardives (*The Later Crusades*, 1992), Norman Housley consacre plusieurs chapitres à la

---

<sup>80</sup> Notamment N. Blomkvist, *Discovery* ; E. Feistner, « Vom Kampf gegen das "Andere": Pruzzen, Litauer und Mongolen in lateinischen und deutschen Texten des Mittelalters », *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 132, 2003, p. 281-294 ; V. Scior, *Das Eigene und das Fremde*, Berlin 2002. À noter qu'une thèse (non publiée) a été soutenue à l'Université de Poitiers, en 2011, par Agnès Guénoles : *Les peuples païens et l'expansion des États chrétiens au nord-est de l'Europe : discours et politique (fin X<sup>e</sup> - début XIV<sup>e</sup> siècle)*, sous la direction d'Edina Bozóky, Philippe Depreux et Jean-Marie Maillefer.

<sup>81</sup> A. V. Murray (éd.), *Crusade and Conversion on the Baltic Frontier, 1150-1500*, Aldershot 2001 ; *Idem* (éd.), *The Clash of Culture on the Baltic Frontier*, Farnham 2009 ; *Idem* (éd.), *The North-Eastern frontiers of medieval Europe*, Farnham 2014.

<sup>82</sup> W. Urban, *The Baltic Crusade*, De Kalb, Illinois, 1975, p. XI.

<sup>83</sup> Par exemple, la préface de *Tannenberg and After*, Chicago 2002, p. IX-X. À noter que les livres de W. Urban comprennent quelques erreurs factuelles (toponymes, localisations, etc.), mais ont le mérite de proposer une réflexion assez originale quant aux motivations des acteurs historiques ; on lira avec profit ses articles, volontiers polémiques, notamment : « Roger Bacon and the Teutonic Knights », *Journal of Baltic Studies*, 19/4, 1988, p. 363-370 ; « Victims of the Baltic Crusade », *Journal of Baltic Studies*, 29/3, 1998, p. 195-212.

<sup>84</sup> Sur le rôle d'Eric Christiansen et William Urban dans la popularisation du concept de croisade balte, K. Toomaspoeg, « La guerre baltique au regard des sociétés de l'Europe méditerranéenne à la fin du Moyen Âge », dans D. Baloup, P. Josserand (éd.), *Regards croisés sur la guerre sainte*, Toulouse 2006, p. 400, n. 4.

croisade en Europe du Nord-Est<sup>85</sup>. Il va de soi que le concept de croisade balte ne peut fonctionner que selon l'acceptation pluraliste du terme de « croisade »<sup>86</sup> ; c'est dans cette perspective qu'il est utilisé dans la plupart des productions actuelles, notamment celles des historiens finlandais et scandinaves<sup>87</sup>, mais également en France<sup>88</sup> ou en Pologne<sup>89</sup>.

Par « croisade balte », ou « croisade nordique », on entend donc les campagnes lancées dans la foulée de la proclamation de la deuxième croisade par Bernard de Clairvaux (1147), c'est-à-dire des guerres menées contre les païens d'Europe du Nord et entreprises avec la même idéologie, le même état d'esprit que les croisades en Terre sainte ou en Espagne<sup>90</sup>. S'il ne s'agissait pas de récupérer le tombeau du Christ et les lieux de la Passion, le motif d'expansion et de défense de la foi trouvait grâce aux yeux des acteurs et des penseurs du temps<sup>91</sup>. Formellement, seules les premières de ces campagnes bénéficiaient du soutien actif de la Papauté (Eugène III donne aux hommes partis soumettre les païens les mêmes privilèges qu'à ceux qui vont libérer Jérusalem) ; à la suite d'Alexandre IV (m. 1261), qui donne aux Chevaliers teutoniques le privilège de distribuer eux-mêmes des indulgences et d'organiser le prêche de la croisade, les papes successifs tolèrent le phénomène mais n'essayent plus de le contrôler. Jusqu'à l'interdiction de la guerre contre la Lituanie (1395/1403), les campagnes contre les païens étaient menées avec l'accord tacite de la Papauté<sup>92</sup>. Plus que d'une vaste opération menée depuis Rome, la croisade balte relève d'un jeu de va-et-vient entre le centre (Rome ou

---

<sup>85</sup> R. Mažeika, « The Grand Duchy rejoins Europe », p. 289.

<sup>86</sup> J. Riley-Smith, « Some Modern Approaches », p. 9-27 ; J. Paviot, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient*, Paris 2003, p. 12-13 ; voir aussi la préface du même ouvrage par J. Richard, p. 9-10.

<sup>87</sup> Entre autres, T. Lehtonen et K. V. Jensen, *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Helsinki 2005 ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes and the Baltic Crusades*, Leiden 2007 et les récentes études réunies dans T. K. Nielsen et I. Fønnesberg-Schmidt (éd.), *Crusading on the Edge*.

<sup>88</sup> S. Gouguenheim, *Les Chevaliers teutoniques*, Paris 2007 ; D. Buschinger et M. Olivier, *Les Chevaliers teutoniques*, Paris 2007.

<sup>89</sup> M. Gładysz, *The Forgotten Crusaders*, Leiden 2012.

<sup>90</sup> K. Toomaspoeg, « La guerre baltique », p. 400 sq.

<sup>91</sup> K. Guth, « Pomeranian Missionary Journeys of Otto I of Bamberg », dans M. Grevers (éd.), *The Second Crusade and the Cistercians*, New York 1992, p. 14 ; T. Thanase, « L'Universalisme romain à travers les registres de lettres de la Papauté avignonnaise », *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Âge*, 123-2, 2011, p. 587.

<sup>92</sup> I. Fønnesberg-Schmidt, *The Popes*, p. 240-242 ; A. Ehlers, « *The crusade against Lithuania reconsidered* », dans A. Murray, *Crusade and Conversion*, p. 21-44 ; *Idem*, *Die Ablasspraxis des Deutschen Ordens im Mittelalter*, Marbourg 2007, p. 50-59 ; C. T. Maier, *Preaching the Crusades*, Cambridge 1994, p. 92-93.

Paris), diffuseur de concepts idéologiques, et leurs adaptations par des potentats régionaux, dirigeants des ordres militaires y compris<sup>93</sup>.

La participation de Français ou d'Anglais aux combats contre les païens baltes a été mise en avant par des travaux allemands (Erich Maschke, *Burgund und der preussische Ordensstaat*, 1955) et polonais (Andrzej F. Grabski, *Polska w Opiniach Europy Zachodniej XIV-XV w.*, 1968), ou par quelques études portant chacune sur un cas précis<sup>94</sup>, la période la plus traitée étant le XIV<sup>ème</sup> siècle, époque où de nombreux chevaliers et écuyers de toute l'Europe mettaient leurs épées au service des Teutoniques, le temps d'une saison. La présence de nobles laïcs aux côtés des moines soldats « spécialisés » dans la croisade balte était traditionnellement présentée selon le point de vue cher à Johan Huizinga, comme un symptôme de l'« automne » tardo-médiéval<sup>95</sup>. Il faut attendre l'immense travail de Werner Paravicini pour que l'on prenne conscience de l'ampleur et de la complexité du phénomène. Le premier article du médiéviste allemand

---

<sup>93</sup> B. Bombi, « Innocent III and the praedictio to the Heathens in Livonia (1198-1204) », dans T. Lehtonen et K. V. Jensen (dirs.), *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Helsinki 2005, p. 232-238 ; I. Fønnesberg-Schmidt, « Pope Alexander III (1159-1181) and the Baltic Crusades », dans *ibid.*, p. 251.

<sup>94</sup> Par exemple, O. Halecki, « Gilbert de Lannoy and his Discovery of East Central Europe », *Bulletin of the Polish Institute of Arts and Sciences in America*, 2, 1944, p. 314-331 ; V. Kiparsky, « Philippe de Mézières sur les rives de la Baltique », *Neuphilologische Mitteilungen*, 41/3-4, 1940, p. 61-67 ; J. Jakštas, *Das Baltikum in der Kreuzzugsbewegung des 14. Jhs.*, Bonn 1959 ; A. Prioult, « Un poète voyageur : Guillaume de Machaut et la "Reise" de Jean l'Aveugle, roi de Bohême en 1328-1329 », *Les Lettres Romanes*, 4/1, 1950, p. 3-29 ; Th. de Puymaigre, « Une campagne de Jean de Luxembourg, roi de Bohême », *Revue des questions historiques*, 42, 1887, p. 168-180 ; L. Devillers, « Sur les expéditions des comtes de Hainaut et de Hollande en Prusse », *Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire*, 5/4, 1878, p. 127-144 ; F. R. H. Du Boulay, « Henry of Derby's crusade in Prussia », dans F.R.H. Du Boulay, C. Barron (éds.), *Richard II*, Londres 1971, p. 153-172 ; P. Dobrowolski, « "Miles christianus" czy turysta ? Uwagi o wyprawie Henryka Hragiego Derby do Prus w r. 1390-1391 », *Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk. Sprawozdania*, 100, 1984, p. 36-46 ; W. Urban, « When was Chaucer's Knight in "Ruce" ? », *The Chaucer Review*, 18/4, 1984, p. 347-353 ; M. Keen, « Chaucer's Knight, the English Aristocracy and the Crusade », dans V. J. Scattergood, J. W. Sherborne (éd.), *English Court Culture in the Later Middle Ages*, Londres 1983, p. 45-61 ; P. Dembowski, « Reflets chevaleresques du Nord-Est dans l'œuvre de Jean Froissart », *Roczniki Humanistyczne*, 34/2, 1986, p. 137-143 ; C. Higounet, « De La Rochelle à Toruń : aventure de barons en Prusse et relations commerciales », dans *Idem, Paysages et villages neufs du Moyen Âge*, Bordeaux 1975, p. 443-447 ; F. Pasquier, *Gaston Phoebus en Prusse (1357-1358)*, Foix 1893 ; A. S. Cook, « Beginning the Board in Prussia », *Journal of English and German Philology*, 14, 1915, p. 375-388. La participation des chevaliers français et anglais à la croisade balte est également mentionnée par J. Klaczko, « Une Annexion d'autrefois. — Le royaume de Jagello et son dernier historien. Première partie », *La Revue des Deux Mondes* 82, 1869, p. 5-38 et *Idem.*, « Une Annexion d'autrefois. — II. — L'Ordre teutonique et le royaume de Jagello. Dernière partie », *Ibid.*, p. 652-681, qui est l'un des premiers historiens à utiliser l'expression « Sarrasins du Nord » (*Ibid.*, p. 11 sq.).

<sup>95</sup> J. Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge*, trad. J. Bastin, Paris 1975, p. 115. Par exemple, W. Urban résume de manière significative ce qu'est, pour lui, la croisade de Prusse au XIV<sup>ème</sup> siècle dans son premier ouvrage : « Prussia served more as a showplace for the bored chivalry of Europe than a theater for real crusading » (W. Urban, *The Baltic Crusade*, p. 267). Sur les idées de Huizinga, voir notamment M. Vale, *War and Chivalry*, Londres 1981, p. 1-12.



consacré au sujet<sup>96</sup>, suivi des deux volumes des *Die Preussenreisen des europäischen Adels* ont mis un coup de projecteur sur l'importance de la croisade balte dans la vie des nobles de toute l'Europe, ce dont a rapidement tenu compte l'historiographie anglo-saxonne et francophone<sup>97</sup>. Étant donné la prise en compte du caractère réellement européen de la croisade balte, les sources narratives produites en Occident, déjà mises en avant par A. Grabski<sup>98</sup>, reçoivent peu à peu l'attention qui leur est due<sup>99</sup>. L'ancrage du voyage de Prusse dans la culture aristocratique de la fin du Moyen Âge a bien été mis en valeur par W. Paravicini, et les travaux récents en tiennent compte. Toutefois, une étude portant spécifiquement sur la perception et l'imaginaire de la croisade balte dans la production littéraire d'Europe occidentale, y compris à une époque antérieure aux premières « rèses » internationales, restait à écrire. L'ambition de ce travail est de combler ce vide historiographique.

#### *Plan du travail et hypothèse*

Cette recherche est donc focalisée sur la manière dont les lettrés de France et d'Angleterre ont suivi la conquête et l'évangélisation de la Baltique et comment ils ont découvert et assimilé les connaissances sur cette dernière région païenne d'Europe. Les nobles français et anglais partageaient une même culture, et dans une moindre mesure, une même langue ; lorsque le voyage de Prusse battait son plein, ils s'affrontaient dans la guerre de Cent Ans<sup>100</sup>. Pour les chevaliers de France et d'Angleterre, aller combattre l'infidèle dans le lointain Nord-Est permettait de vivre l'idéal chevaleresque et de faire

---

<sup>96</sup> W. Paravicini, « Die Preußenreisen des europäischen Adels », *Historische Zeitschrift* 232, 1981, p. 25-38.

<sup>97</sup> N. Housley, *Later Crusades*, Oxford 1992 ; M. Keen, *Chivalry*, New Haven 1984 (rééd. 2005).

<sup>98</sup> A. F. Grabski, *Polska w Opiniach Obcych, X-XIII w.*, Varsovie 1964 ; *Idem*, *Polska w Opiniach Europy Zachodniej, XIV-XV w.*, Varsovie 1968 ; voir aussi *Idem*, « La Pologne et les Polonais vus par les étrangers du X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle », *Acta Poloniae historica* 13, 1965, p. 22-43.

<sup>99</sup> Les sources francophones sur la croisade balte ont été exploitées à l'occasion de quelques articles, notamment : S. Gouguenheim, « Echo », p. 193-206 ; A. V. Murray, « Saracens of the Baltic: Pagan and Christian Lithuanians in the Perception of English and French Crusaders to Late Medieval Prussia », *Journal of Baltic Studies*, 41/4, 2010, p. 413-429 ; L. Chollet, « Les "Voyages en Prusse" vus de France : la perception de la croisade contre la Lituanie dans quelques sources francophones (1384-1414) », *Studia z Dziejów Średniowiecza*, 19, 2015, p. 51-80. Sur le caractère européen de la noblesse et le rôle que le voyage y joue, W. Paravicini, « Gab es eine einheitliche Adelskultur Europas im späten Mittelalter ? », dans J. Hirschbiegel et al. (dirs.), *Edelleute und Kaufleute im Norden Europas*, Ostfildern 2007, p. 273-302.

<sup>100</sup> Sur ce point, A. Murray, « Saracens », p. 413-429 ; A. Crépin, « Quand les Anglais parlaient français », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 148/4, 2004, p. 1569-1588. Au XIV<sup>ème</sup> siècle, l'anglais est utilisé en parallèle au français, notamment par Geoffrey Chaucer et John Gower.

exister l'ambition d'une Chrétienté réunie dans la lutte contre les ennemis de la foi. Bien que ce travail reste centré sur les productions littéraires des deux royaumes rivaux et des régions francophones relevant de l'Empire (Wallonie, Savoie, Neuchâtel), une ouverture sera faite sur d'autres parties de l'Europe occidentale (Saint Empire, Italie<sup>101</sup>, péninsule Ibérique), même si l'espace imparti à cette étude interdit un traitement exhaustif de la question. Les textes produits dans la région balte seront utilisés comme points de comparaison et pour éclairer les différents contextes auxquels se réfèrent nos auteurs. Pour saisir comment s'est forgée une certaine perception du monde balte dans les lettres occidentales, une chronologie longue est nécessaire. Observer ce que l'on savait de cette lointaine terre de mission et de croisade *avant* que les premiers Français et Anglais ne s'y rendent permet de mettre en avant la continuation, mais aussi l'évolution, d'un certain nombre de parti-pris et de stéréotypes. En ce qui concerne le cadre géographique, nous nous intéresserons essentiellement aux provinces du sud-est de la Baltique, à savoir la Poméranie, la Prusse, la Lituanie, la Livonie et l'Estonie : ce qui correspond approximativement au nord de l'actuelle Pologne jusqu'à l'Estonie, en passant par l'enclave russe de Kaliningrad, la Lituanie et la Lettonie. L'évangélisation de la Scandinavie, de la Finlande et du Nord de l'actuelle Russie sort de notre champ d'étude.

Notre question de départ peut être posée ainsi : que savaient les lettrés d'Europe occidentale du monde balte et du conflit religieux qui s'y déroulait ? Comment ont-ils réagi aux campagnes de conquête et d'évangélisation lancées dans cette lointaine région ? Enfin, en quoi la croisade balte a-t-elle influencé le rapport des Occidentaux à l'altérité religieuse et culturelle, mais aussi leurs goûts de la découverte, leurs vues sur la question des guerres missionnaires ? L'essentiel de nos témoins appartient, par leurs parcours de vie ou le milieu dans lequel ils évoluent, à deux catégories sociales : les clercs et les aristocrates<sup>102</sup>. Les premiers d'entre eux forment la quasi-exclusivité des auteurs qui ont écrit sur la Baltique avant le milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, période d'émergence du voyage de Prusse dans la vie de la noblesse occidentale. Jusqu'à la perte d'Acre (1291), chevaliers et écuyers de France, d'Angleterre et d'ailleurs dirigeaient essentiellement leurs pas vers

---

<sup>101</sup> Par convention, les termes « Italie », « Suisse », « Allemagne », etc. sont utilisés dans un sens géographique, en référence aux nombreuses entités politiques amenées à former les futurs États connus sous ces noms.

<sup>102</sup> Fait remarquable, très peu de marchands nous ont laissé des témoignages sur les affaires baltes ; les seuls documents dont nous avons eu connaissance sont les lettres de récriminations et les documents juridiques liés aux querelles opposant les marchands anglais et bourguignons à leurs concurrents de la Hanse. Ces documents ne concernant pas la situation religieuse (au sens de large) de la région, il n'en sera pas tenu compte.

la Terre sainte. Les affaires baltes leur étaient étrangères ; aussi, les seuls Occidentaux à nous avoir laissé des traces des événements survenus en Europe du Nord-Est étaient les clercs (savants, chroniqueurs, encyclopédistes) intéressés par les progrès de la Chrétienté dans ces contrées éloignées.

La situation évolue au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle ; à la suite de Jean de Mandeville et de Guillaume de Machaut, le voyage de Prusse fait son apparition dans de nombreux poèmes didactiques, récits de voyages ou descriptions du monde prisés par le public aristocratique. Le monde balte (Prusse et Livonie teutoniques, Lituanie païenne puis chrétienne) devient familier aux membres de la noblesse et aux auteurs qui écrivent pour eux. La préoccupation est alors, pour l'essentiel, militaire, chevaleresque : ce n'est pas l'évangélisation de la Lituanie que notent les chroniqueurs, mais la défaite des Chevaliers teutoniques et de leurs hôtes à la bataille de Tannenberg. Si la Papauté d'Avignon et du temps du Schisme (1378-1417) continue de suivre l'évolution de la cause chrétienne dans la région balte et donne tout son appui au baptême de la Lituanie, les ecclésiastiques francophones du XIV<sup>ème</sup> siècle semblent ne s'en être que peu préoccupés<sup>103</sup>. Une situation qui s'explique sans doute par le caractère de plus en plus temporel, « mondain » de la culture écrite ; plus que d'un éventuel désintérêt des ecclésiastiques français pour les affaires baltes, ce changement relève plutôt de l'engouement de l'aristocratie pour l'écrit en vernaculaire à la fin du Moyen Âge<sup>104</sup>. Un changement qui se lit au sens premier du terme, par la langue de nos sources : alors que les premières, jusqu'au XIV<sup>ème</sup> siècle, sont quasiment toutes en latin (langue de l'Église par excellence), le français est privilégié dans le cas des productions émanant de la noblesse, au côté de l'anglais dans le royaume insulaire. Ce qui n'empêche pas qu'une partie importante de nos sources, notamment plusieurs chroniques, soient toujours écrites en latin.

Utiliser des sources composées dans des milieux plus ou moins proches des participants à la croisade balte rend possible une comparaison devant montrer comment les enjeux étaient perçus par les différents témoins : ceux qui, à l'exemple des savants et des chroniqueurs du XIII<sup>ème</sup> siècle, s'intéressent aux affaires de la Chrétienté universelle mais qui n'ont pas eu l'occasion de se rendre eux-mêmes dans ces nouvelles plantations de l'Église, et les nobles qui visitent le front balte pour livrer bataille aux païens. Certes,

---

<sup>103</sup> Pierre d'Ailly et Guillaume Fillastre parlent toutefois des affaires baltes dans le cadre de leur participation au concile de Constance ; voir chap. 5.

<sup>104</sup> Sur ce point, voir B. Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris 1980, p. 315-323.

on ne devrait pas envisager de séparation trop nette entre ces catégories ; l'une des premières œuvres narrant les aventures chevaleresques des croisés de la Baltique est ainsi écrite par un clerc, Guillaume de Machaut, ce qui est aussi le cas du récit de la bataille de Tannenberg raconté par Michel Pintoin, autrement dit le Religieux de Saint-Denis. De plus, la pratique de parrainer un enfant lituanien lors de son baptême, et parfois de l'emmener en Occident, montre que les croisés de Prusse avaient le souci de voir la foi chrétienne s'implanter dans le pays où ils allaient se battre. La prouesse chevaleresque se confond, pour eux, avec le service rendu à Dieu ; si peu d'entre eux nous parlent de motifs spirituels, de rédemption, il n'y a pas lieu de croire que la seule motivation des seigneurs engagés dans la croisade balte ait été la recherche d'honneur mondain<sup>105</sup>. Une chose est sûre : à quelques exceptions près, ces nobles français, anglais, savoyards ne devaient pas espérer un quelconque gain matériel ou financier en se rendant en Prusse<sup>106</sup>. Les moins fortunés d'entre eux pouvaient se faire rembourser leurs dépenses par un prince soucieux de chevalerie, mais beaucoup voyageaient à leurs propres frais.

Pour ce point comme pour d'autres, l'étude des documents comptables et diplomatiques menée notamment par W. Paravicini dans ses *Preussenreisen* se montre d'une aide inestimable. Confronter les sources comptables, épistolaires et narratives permet de mieux saisir la mentalité<sup>107</sup>, les motivations, d'une partie de nos témoins, mais aussi de reconstituer certains événements dont nous parlent les chroniques. Pour reprendre l'exemple des enfants lituaniens baptisés et emmenés en Occident, plusieurs livres de comptes confirment l'existence de cette pratique, que les chroniqueurs mentionnent (et illustrent) avec fierté. Aussi, notre travail sur les matériaux littéraires ou visuels n'est-il possible que grâce au dépouillement attentif des documents d'archives effectué par d'autres chercheurs.

Ce travail s'articule autour de trois parties principales : la première s'intéresse à la croisade balte « vue de loin », autrement dit, à l'attitude des Occidentaux face à l'évangélisation de la région balte avant que le voyage de Prusse ne devienne populaire. L'intérêt des chroniqueurs et des savants français et anglais pour cette lointaine région

---

<sup>105</sup> C. Tyerman, *England and the Crusades*, Chicago-Londres 1988, p. 274-276 ; J. Paviot, « Noblesse et croisade à la fin du Moyen Âge », *Cahiers de recherches médiévales et humanistiques*, 13, 2006, p. 84 ; N. Housley, *Later Crusades*, p. 401 ; W. Paravicini, « Fahrende Ritter: Literarisches Bild und gelebte Wirklichkeit im Spätmittelalter », dans M. Neumeyer (dir.), *Mittelalterliche Menschenbilder*, Ratisbonne 2000, p. 233-237.

<sup>106</sup> M. Keen, « Chaucer's Knight », p. 58-59.

<sup>107</sup> Sur la pertinence du concept de mentalité, dans une acception psychologique et/ou sociologique, F. Hulak, « En avons-nous fini avec l'histoire des mentalités ? », *Philonsorbonne*, 2, 2008, p. 89-109.

commence avec le profond changement survenu autour de l'an mil, quand la Pologne et les pays scandinaves adoptent le christianisme et la royauté ; dans la foulée du baptême de la Pologne (966) et de la création du Saint Empire Romain Germanique (963), des campagnes d'évangélisations sont lancées pour convertir les habitants païens du littoral balte. Le binôme de mission et de lutte contre les païens de la Baltique est systématisé à la suite de l'appel de Bernard de Clairvaux, et s'intègre à l'idéologie paneuropéenne de croisade. Un premier chapitre permettra de faire connaissance avec ceux qui vont nous occuper au cours de ce travail, à savoir les Baltes et leurs voisins directs, mais aussi de présenter quelles sont les bases idéologiques de la croisade du Nord, et comment celle-ci s'insère dans la conception des relations entre chrétiens et infidèles. D'Eugène III à Jean XXII, la politique pontificale a façonné l'attitude des Occidentaux envers les païens de la Baltique, en jetant les bases d'une posture que l'on retrouve, en partie, chez les croisés des siècles suivants. La défense et l'expansion de la Chrétienté servaient de moteur à l'entreprise, mais la possibilité de traiter avec un prince païen désireux de recevoir le baptême n'était jamais négligée. Après avoir présenté les considérations stratégiques et juridiques des papes successifs et de leurs légats, nous verrons quelles étaient les positions des savants et des chroniqueurs de France et d'Angleterre face aux aléas de la christianisation de ces lointains pays. La diffusion de l'idéologie de croisade et son adaptation au contexte balte ont participé à forger une certaine perception de la lutte contre les « Sarrasins du Nord » avant que la noblesse occidentale ne commence à y participer activement.

La deuxième partie est consacrée aux hommes qui se sont déplacés depuis la France, l'Angleterre ou la Savoie pour rejoindre les Chevaliers teutoniques dans leur combat ; c'est la croisade balte « vue de près ». Les chroniques et les récits de voyages, mais aussi les poèmes didactiques florissants à la fin du Moyen Âge, permettent de comprendre les raisons qui ont poussé ces chevaliers et écuyers à traverser une grande partie de l'Europe pour passer quelques mois auprès des Teutoniques avant de rentrer ou de continuer leur périple plus loin. Les textes écrits par des participants aux ruses, ou dont les auteurs ont pu bénéficier de témoignages de première, voire de seconde main, nous renseignent sur la manière dont ces expéditions étaient vécues par les nobles qui s'y trouvaient engagés : aux objectifs affichés par la hiérarchie ecclésiastique s'ajoutent les considérations quant à l'honneur et aux idéaux chevaleresques propres à la noblesse combattante. Après la conversion des derniers païens baltes (1417), l'Ordre teutonique trouve de moins en moins d'hôtes intéressés par ce combat contre des gens que l'on sait

désormais chrétiens. La Lituanie ne disparaît toutefois pas du champ de la croisade ; ses dirigeants successifs prennent soin d'intégrer leur propre politique d'expansion au schéma défendu par Rome. Comme en écho au changement géopolitique, plusieurs textes écrits en France font alors du grand-duc de Lituanie un héros de la guerre contre les infidèles. Les voyages en Prusse restent pendant encore un demi-siècle un souvenir héroïque, avant de se voir tourner en ridicule dans les *Cent Nouvelles Nouvelles* ; déjà critiquée par quelques moralistes qui y voyaient un plaisir mondain, la croisade balte tombe en désuétude.

Deux siècles d'interaction entre les sociétés baltes et occidentales ont produit de nombreux textes, qui portent non seulement sur la croisade ou la progression de la foi, mais qui donnent encore une image plutôt riche de ces lointains païens, de leur religion et de de leurs pays. La dernière partie de ce travail est donc dédiée à la construction d'un imaginaire « balte » dans les lettres occidentales : comment la manière de décrire la nature, le caractère des païens, leur façon de vivre et leur religion a-t-elle évolué sous l'influence de la croisade ? Depuis le XIII<sup>ème</sup> siècle au moins, les terres du Sud-Est de la Baltique sont conçues comme une vaste zone frontière où le christianisme s'oppose au paganisme. Le témoignage direct, la transmission orale ou épistolaire, mais aussi l'émergence d'une tradition littéraire qui fait en partie sienne les *topoi* issus de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge, permet de suivre l'élaboration d'une représentation relativement figée de la nature de ces pays, mais laisse entrevoir un changement de perspective en ce qui concerne leurs habitants. Une comparaison entre les hagiographes ou les chroniqueurs qui nous ont donné les premières peintures des Prussiens baltes en France et en Italie et les traités savants de Barthélemy l'Anglais et de Roger Bacon met ce glissement en évidence : de persécuteurs cruels, les païens baltes deviennent de naïfs idolâtres, dont on pense avoir aisément compris le système de croyance.

C'est une image quelque peu différente que donnent les textes produits dans le milieu de l'aristocratie occidentale, surtout francophone : les Litvaniens – derniers païens baltes – sont des guerriers, dont la religion se réduit en bonne partie à la crémation, réservée aux plus nobles d'entre eux. Comme chez Bacon, leur vie est réglée par la coutume, la solidarité clanique. Pairs autant qu'ennemis, les Litvaniens remplissent leurs quotas d'*exotica* : aussi, se plaît-on à noter quelques curiosités les concernant. Alors que les *roys* litvaniens deviennent des adversaires romanesques, la forêt enneigée et ses marais glacés font office de Brocéliande hivernale. Le monde bien réel du voyage de

Prusse prend des teintes arthuriennes, avant de se confondre avec le cadre d'une lutte épique et fictive entre chrétiens et infidèles.

Ce qui nous amène à notre question de fond. Le voyage de Prusse était peut-être, à l'origine, une « croisade de substitution » pour beaucoup de chevaliers occidentaux. Il n'en devient pas moins un phénomène très prisé parmi une bonne partie de la noblesse, un modèle d'aventure lointaine, effectuée au service de la foi et dans un esprit éminemment chevaleresque. Qu'elle soit peinte dans un roman ou dans une chronique, la croisade balte participe d'une plus large invitation au voyage. Aussi, bon nombre de ses adeptes avaient cheminé dans l'Europe chrétienne et étaient allés affronter le « mécréant » sur d'autres fronts de la Chrétienté, en Espagne ou en Orient. Gadifer de la Salle, ancien croisé de Prusse, s'est même engagé dans une entreprise qui, à plus d'un titre, préfigure les expéditions lancées par les puissances maritimes d'Europe au XV<sup>ème</sup> siècle : la conquête des îles Canaries<sup>108</sup>. La croisade balte a-t-elle servi de marchepied dans la formation d'une mentalité propre aux explorateurs occidentaux, héritiers d'une chevalerie rêvant d'honneur et d'aventure autant que de servir Dieu ? En mettant ces guerriers aristocratiques au contact d'une réalité religieuse différente de la leur, a-t-elle contribué à un changement dans la perception qu'avait l'Occident chrétien des peuples étrangers, « infidèles » ? La fréquentation de la « zone frontière » balte par une partie relativement importante de la noblesse de la fin du Moyen Âge a-t-elle préparé les Occidentaux à la découverte de populations à la religiosité radicalement différente des monothéismes chrétien, juif et musulman<sup>109</sup> ? En quoi la croisade lancée contre les derniers païens d'Europe a-t-elle influencé notre manière de voir l'autre, et – question intrinsèquement liée à la première – de nous définir nous-même en donnant une frontière à l'Europe, « notre » monde ?

Cette région encore très mal connue au XII<sup>ème</sup> siècle, qui se confondait avec une brumeuse Scythie nordique, est apparue dans les textes des clercs occidentaux comme un

---

<sup>108</sup> A. Sardourny, « Les expéditions de Jean de Béthencourt aux Canaries : une préfiguration des expéditions du début des temps modernes ? », dans *La Normandie dans l'économie européenne (XII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, dir. M. Arnoux, A.-M. Flambard Héricher, Caen 2010, p. 201-208 ; M. Keen, « Gadifer de la Salle : A Late Medieval Knight Errant », dans C. Harper-Bill, R. Harvey (dirs.), *The Ideals and Practice of Medieval Knighthood*, Suffolk 1986, p. 74-85.

<sup>109</sup> Discutant les travaux récents ayant montré qu'en dépit de la persistance du discours polémique anti-islam, la perception des musulmans a évolué lors des croisades, N. Housley, *Contesting the Crusades*, Oxford 2006, p. 159, commente : « the demonization of the “Saracens” has softened in the course of fighting the Muslim armies. (...) It is possible that crusading in the Latin East, like warfare between Franks and Muslims in general, was subject to more constraints than the fighting in the Baltic and Albigensian crusades », avant de noter : « The question calls for further research » (*ibid.*, p. 159, n. 57).

terrain de mission, puis de croisade. C'est précisément ce statut qui a incité les chevaliers d'Europe occidentale à s'y rendre. Les appels des Chevaliers teutoniques rencontraient alors une demande dans la noblesse occidentale : un chevalier digne de ce nom doit mettre son épée au service de Dieu, et combattre les mécréants où qu'ils se trouvent est une excellente occasion d'accomplir son devoir. La Baltique faisait certes moins rêver que l'Orient, et présentait bien moins de merveilles que le lointain Nord ou l'Asie des Tatars et des Indiens<sup>110</sup>. Néanmoins, c'était la frontière du monde chrétien qu'il était le plus facile de rejoindre. Si, en Europe occidentale, l'exploration lointaine est née avec Guillaume de Rubrouck au XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>111</sup>, la croisade balte a sans doute participé à diffuser le goût du voyage parmi la noblesse<sup>112</sup>. Sa justification – combattre les infidèles puis les convertir – est celle des premiers explorateurs, à commencer par Gadifer de la Salle et les siens. Lorsque le baptême de la Lituanie rend l'entreprise caduque, nos chevaliers doivent diriger leurs regards ailleurs. Orient, Bohême, Espagne, Afrique du Nord, et au-delà ? L'horizon est ouvert.

---

<sup>110</sup> M. Rodinson, *La fascination de l'islam suivi de Le seigneur bourguignon et l'esclave sarrasin*, Paris, 1989, p. 191 ; S. Mund, « Guillebert de Lannoy », p. 185, remarque toutefois que l'un de nos principaux témoins, Guillebert de Lannoy, consacre bien moins de pages au royaume maure de Grenade, sans doute relativement connu des Français du XV<sup>ème</sup> siècle, qu'aux pays d'Europe du Nord-Est.

<sup>111</sup> P. Boucheron, « L'invitation au voyage », p. 74-79 ; C. Deluz, « Des lointains merveilleux » ; *Eadem*, « Partir c'est mourir un peu. Voyages et déracinement dans la société médiévale », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge- Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 26<sup>ème</sup> congrès, Aubazine 1996, p. 291-303.

<sup>112</sup> C'est notamment l'hypothèse de P. Dobrowolski, « Miles », p. 36-46. Voir aussi W. Paravicini, « Vom Erkenntniswert der Adelsreise: Einleitung », dans R. Babel, W. Paravicini (dir.), *Grand Tour*, Ostfildern 2005, p. 11-20.



PREMIERE PARTIE :

AUX MARGES DE LA CHRETIENNE



## INTRODUCTION DE LA PREMIERE PARTIE

Lorsqu'en mars 1147 Bernard de Clairvaux parcourt l'Empire pour recruter des participants à la croisade en Terre sainte, il est pris à partie par une assemblée de grands seigneurs allemands à Francfort, qui lui proposent d'aller combattre les païens vivant sur les côtes de la mer Baltique plutôt que de s'embarquer pour le lointain Orient<sup>1</sup>. Bernard se laisse convaincre, et le pape Eugène III, qui approuve la mesure, publie le 11 avril la bulle *Divini dispensione*, par laquelle la Papauté apporte son soutien au combat contre les païens d'Europe du Nord-Est. Les indulgences sont les mêmes que celles données aux croisés du Proche-Orient et de la péninsule Ibérique<sup>2</sup> ; ceux qui avaient auparavant juré de libérer le tombeau du Christ reçoivent la permission de marcher contre les Slaves et les Baltes. Un troisième front est ouvert dans la guerre que mène la Chrétienté contre les infidèles<sup>3</sup>.

Avec la démarche de l'abbé de Clairvaux et le soutien d'Eugène III, la Papauté et les personnalités les plus marquantes de l'Église tournent leurs yeux vers cette vaste zone frontière où des chrétiens côtoyaient encore des « infidèles » polythéistes, les affrontant souvent en luttes militaires de dimension locale. Dans un premier temps, la croisade balte est essentiellement une affaire allemande et centre-européenne ; occupés par la plus fameuse croisade en Terre sainte, les chevaliers français et anglais ne s'intéressent guère au front nordique de la Chrétienté. La région fait cependant son apparition dans les lettres occidentales. Jusqu'à la première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, ceux qui, à l'ouest du continent, écrivent au sujet de la Baltique, sont des hommes d'Église, des savants, encyclopédistes et chroniqueurs concernés par l'expansion de la foi. À quoi s'ajoute l'entourage des papes, qui correspondent avec certains princes baltes et s'efforcent de les attirer dans les rets de l'Église. Les connaissances sur la lointaine région balte, diffusées par les réseaux monastiques, viennent nourrir les réflexions des clercs quant au bien-fondé de l'usage de la force dans l'activité missionnaire et s'ajoutent à l'idée contrastée que l'on se fait des ordres militaires. Avant de prendre la route avec les chevaliers de France ou

---

<sup>1</sup> Sur ce qui suit, I. Fannesberg-Schmidt, *Popes*, p. 29-37 ; M. Gładysz, *The Forgotten Crusaders*, p. 69-70.

<sup>2</sup> Les privilèges temporels, notamment juridiques, sont toutefois moindres pour les croisés de la Baltique que pour leurs pairs de Terre sainte : I. Fannesberg-Schmidt, *The Popes*, p. 33-34.

<sup>3</sup> Sur la politique des papes par rapport à la croisade balte, I. Fannesberg-Schmidt, *The Popes* ; E. Pitz, *Papstreskript und Kaiserreskript im Mittelalter*, Niemeyer, Tübingen 1971 ; M. Gładysz, *Forgotten Crusaders*, p. 72 sq.

d'Angleterre, observons ce que leurs compatriotes disaient de la situation balte jusqu'à la première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle.

## CHAPITRE I : SOUS L'ŒIL DE ROME

### *Les derniers païens d'Europe*

Une ligne de démarcation s'est formée en Europe du Nord-Est entre la Chrétienté latine et un monde « infidèle » ou « schismatique » avec l'affirmation des royaumes chrétiens de Pologne, de Hongrie et de Bohême<sup>4</sup>. L'un de ces nouveaux pays en particulier jouera le rôle de « passeur » culturel entre la Lituanie païenne et l'Occident chrétien : c'est le royaume des *Polanes*, une population slave, qui a donné son nom à la Pologne<sup>5</sup>. Formée en tant que communauté étatique sous l'impulsion d'une dynastie que les historiens du XVII<sup>ème</sup> nommeront *Piast*<sup>6</sup>, la *Polonia* se voit imposer le catholicisme par le prince Mieszko en 966. Un choix peut-être autant guidé par le pragmatisme politique que par une réelle ouverture au christianisme et à la culture latine. Pour Mieszko, comme pour les princes scandinaves, tchèques, moraves ou hongrois qui choisissent le christianisme latin pour les pays dont ils tiennent les rênes, le baptême représente une clef pour être accepté comme un dirigeant légitime par les puissances chrétiennes, et notamment par l'Empereur<sup>7</sup>. C'est, en même temps, une impulsion donnée à l'intégration de leurs pays dans l'ensemble culturel et politique élaboré en Europe occidentale durant le Haut Moyen Âge<sup>8</sup>. Les Cisterciens, puis les Dominicains et les Franciscains,

---

<sup>4</sup> Sur l'émergence des royaumes chrétiens de Pologne, Hongrie et Bohême, voir en particulier G. Bühner-Thierry, *Aux Marges du monde germanique*, Turnhout 2014 ; J. Kłoczowski, *La Pologne dans l'Église Médiévale*, Aldershot 1993 ; J. Kłoczowski (dir.), *Histoire religieuse de la Pologne*, Paris 1987 ; P. Knoll, *The Rise of Polish Monarchy*, Chicago 1972 ; N. Berend et al., *Central Europe* Cambridge 2013 ; Eadem (dir.), *Christianization and the Rise of Christian Monarchy*, Cambridge 2007 ; P. Urbańczyk (dir.), *Europe around the Year 1000*, Varsovie 2001. Les dirigeants de Pologne sont appelés « dux », « princeps » ou « rex » dans les documents latins. En fait, certains princes à la tête de la Pologne ont été couronnés rois, mais jusqu'à la réunification sous Ladislas Le Bref, ce n'est pas automatique. Voir 119. Par convention, nous utiliserons le mot « royaume » pour parler de l'État polonais.

<sup>5</sup> B. Guenée, *L'Occident aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Paris 1971, p. 114-115.

<sup>6</sup> T. Dunin-Wasowicz, « Autour du baptême de Mieszko I<sup>er</sup> de Pologne », dans M. Rouche (dir.), *Clovis. Histoire et Mémoire*, Paris 1997, vol. 2, p. 370-371.

<sup>7</sup> Sur le baptême de la Pologne par Mieszko, voir notamment *Ibid.*, p. 369-385 ; R. Michalowski, « La christianisation de la Pologne aux X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles », dans *Ibid.*, p. 419-434 ; Z. Sulowski, « Le baptême de la Pologne », in *Millénaire du catholicisme en Pologne*, Lublin, 1969, p. 33-85 ; P. Urbańczyk, S. Rosik, « The Kingdom of Poland with an Appendix on Polabia and Pomerania between paganism and Christianity », dans N. Berend (dir.), *Christianisation and the rise*, p. 263-300 ; N. Berend, *Central Europe*, p. 118-124 ; E. Weibel, *Mille ans d'Allemagne*, p. 88-91 ; F. Conte, *Les Slaves*, Paris 1986, p. 77-79 ; A. Besançon, « Les baptêmes de l'Europe de l'Est », dans M. Long, F. Monnier (dir.), *La France, l'Église. Quinze siècles déjà*, Genève 1997, p. 16.

<sup>8</sup> A. Vauchez, « La christianisation comme élément d'intégration », dans J. Kłoczowski, H. Łaszkiwicz (éd.), *East-Central Europe in European history*, Lublin 2009, p. 99-100 ; A. Pleszczyński, « Poland as an ally of the Holy Roman Empire », dans P. Urbańczyk (dir.), *Europe around*, p. 409-425 ; L. Körntgen,

s'implantent progressivement dans ces nouveaux royaumes chrétiens<sup>9</sup>. Comme ailleurs en Europe, on commence à rédiger les premières histoires « nationales » ; en ce qui concerne la Pologne, cette tâche est assumée par Gallus Anonymus (mort au début du XII<sup>ème</sup> siècle) et Vincent Kadłubek (mort en 1223), dont le style et le profil témoignent d'une proximité certaine avec les modèles intellectuels occidentaux<sup>10</sup>. Tout en gardant ses spécificités, la classe des *milites* s'identifie peu à peu aux pratiques de la chevalerie occidentale, par ses valeurs esthétiques et culturelles<sup>11</sup>.

Tous les peuples d'Europe du Nord-Est ne suivent pas le même processus. Les populations slaves, baltes et fenniques vivant près de la mer Baltique étaient restées autonomes par rapport au jeune royaume de Pologne. Les Slaves païens, regroupés par leurs voisins allemands sous le nom générique de « Vendes », étaient, jusqu'au XII<sup>ème</sup> siècle, répartis en tribus organisées en cités marchandes ou en principautés<sup>12</sup>. Plus au nord

---

« The Emperor and his Friends : the Ottonian realm in the year 1000 », dans *Ibid.*, p. 465-488 ; A. Gieysztor, « Sylvestre II et les Églises de Pologne et Hongrie », dans *Gerberto. Scienza, storia e mito. Atti del Gerberti Symposium (Bobbio 25-27 luglio 1983)*, Bobbio 1985, p. 733-746. Sur les liens entre Pologne et Europe occidentale (France et surtout Lotharingie) jusqu'à l'époque de la première croisade, M. Gładysz, *Forgotten Crusaders*, p. 19-21.

<sup>9</sup> J. Kłoczowski (dir.), *Histoire religieuse*, p. 72 ; P. Knoll, *The Rise*, p. 15 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 91 ; M. Derwich, « Les deux fondations de l'abbaye de Lubin dans le cadre de l'implantation du monachisme bénédictin en Pologne (moitié du XI<sup>e</sup>-fin du XII<sup>e</sup> siècle) », *Le Moyen Âge*, 2002/1, p. 22-24.

<sup>10</sup> B. Guenée, *Occident*, p. 123. Le chroniqueur anonyme que l'historiographie appelle *Gallus Anonymus* est vraisemblablement d'origine française, allemande ou italienne, alors que V. Kadłubek semble avoir étudié à Paris et à Bologne ; T. Wyrwa, *Pensée politique*, p. 30-38 ; P. Knoll, « Wenta, Jarosław, *Kronika tzw. Galla Anonima: Historyczne (monastyczne i genealogiczne) oraz geograficzne konteksty powstania* », *Speculum* 88/1, 2013, p. 357-358.

<sup>11</sup> Dès le XIII<sup>ème</sup> siècle, la noblesse d'Europe du Centre-Est se distingue par l'organisation de tournois et le port des armoiries. S. Kuczyński, « Le premier armorial polonais du XV<sup>e</sup> siècle », *Les Armoriaux. Histoire héraldique, sociale et culturelle des armoriaux médiévaux* (Cahiers du Léopard d'Or 8), 1998, p. 125-127 ; *Idem*, « Les hérauts d'armes dans la Pologne médiévale », dans B. Schnerb (dir.), *Le héraut, figure européenne (XIV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècle)*, Villeneuve d'Ascq 2006, p. 651-653 ; R. Petrauskas, « Knighthood in the Grand Duchy of Lithuania from the Late Fourteenth to the Early Sixteenth Centuries », *Lithuanian Historical Studies* 11, 2006, p. 44-45 ; P. Gorecki, « Words, Concepts and Phenomena: Knighthood, Lordship and the Early Polish Nobility, c. 1100 – c. 1350 », dans A. Duggan (dir.), *Nobles and Nobility in Medieval Europe*, Woodbridge 2000, p. 137-140. Voir aussi les articles recueillis dans l'ouvrage collectif A. Gaşiorowski (dir.), *Polish Nobility in the Middle Ages*, 1984, p. 87-122.

<sup>12</sup> Pour de bonnes synthèses sur l'histoire de ces populations, parfois aussi appelées « Polabes », C. Lübke, « The Polabian Alternative: Paganism between Christian Kingdoms », dans P. Urbańczyk (éd.), *Europe Around*, p. 379-389 ; S. Rosik, P. Urbańczyk, « The Kingdom of Poland (Appendix) », dans N. Berend (éd.), *Christianisation*, p. 300-318 ; F. Lotter, « The Crusading Idea and the Conquest of the Region East of the Elbe », dans R. Bartlett, A. MacKay, *Medieval Frontier Societies*, Oxford 1989, p. 265-306 ; F. Conte, *Slaves*, p. 80-85 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 132-140. La participation de certains d'entre ces peuples aux guerres menées par Charlemagne est notamment racontée par Eginhard, *Vie de Charlemagne*, chap. 12, éd. et trad. M. Sot et al., Paris 2014, p. 26-29. Pour les Slaves de la Baltique à l'époque païenne et le récit de leur conversion au christianisme, les sources principales sont : Helmold (*Chronica Slavorum*, éd. G. Pertz, Hannovre, 1866), Thietmar de Mersebourg (*Chronicon*, éd. R. Holtzmann, W. Trillmich, Darmstadt 1974), Saxo Grammaticus (*Gesta Danorum*, éd. K. Friis-Jensen, trad. P. Fischer, Oxford 2005), et les trois vies d'Othon de Bamberg (J. Wikarjak, K. Liman, *Monumenta Poloniae Historica, nova series* 7/2, Varsovie 1969). On y ajoute le témoignage du voyageur espagnol Ibrahim Ibn-Yaqub (D. Mishin,

et plus à l'est que ces populations amenées à être converties relativement rapidement, se trouvent les hommes qui vont nous occuper dans les pages à venir. De l'embouchure de la Vistule, soit près de Gdańsk, jusqu'à l'actuelle région de Klaipėda en Lituanie, englobant à l'intérieur des terres le nord-est de l'actuelle Pologne et toute l'enclave russe de Kaliningrad vivaient les Prussiens, qui sont connus par cet ethnonyme (*Pruze* ou *Pruzzi* en allemand, *Prutheni* en latin, aussi appelés Vieux-Prussiens, Borusses ou Pruthènes en français) dès le IX<sup>ème</sup> siècle<sup>13</sup>. Il s'agit d'une population balte, divisée en tribus, dont les principales sont : Galindiens, Sambiens, Nadringiens, Jatvingiens ou Sudoviens<sup>14</sup>. Autour de l'actuelle Vilnius et jusqu'à la côte (région de Palanga) se trouvent les Lituanais, qui se divisent en deux groupes, nommés en fonction de la région qu'ils occupent : *Aukštaitija* (« Hautes terres »), ou « Lituanie propre »<sup>15</sup> pour la région de Vilnius et de Trakai, et *Žemaitija* (« Basses terres »), appelée *Samogitie* en français, pour celle qui s'étend de l'actuelle Kaunas jusqu'à la côte<sup>16</sup>. Gardons cette division en tête, puisqu'elle aura une importance capitale au moment de la christianisation des derniers païens de la région : alors que les Lituanais des Hautes terres seront baptisés avec leur grand-duc en 1387, les *Samogitiens* resteront païens jusqu'en 1417. La première attestation de la Lituanie date de 1009, quant « *Lituae* » est mentionnée dans les *Annales de Quedlimbourg*, qui retracent le martyre de Bruno de Querfurt, tombé sous les coups des païens « aux confins de la Russie et de la Lituanie »<sup>17</sup>.

Au nord des Lituanais et des Samogitiens vivent les différents peuples qui se sont fondus dans l'actuelle Lettonie : Sémigalliens, Coures, Séloniens, Lettes et Lives. Si les

---

« Ibrahim Ibn-Ya'qub At-Turtuhi's Account of the Slavs from the Middle of the Tenth Century », *Annual of medieval studies at CEU* 1994-1995, p. 184-199 ; C. Lübke (éd.), *Regesten zur Geschichte der Slaven an Elbe und Oder (vom Jahr 900 an)*, vol. 2, doc. 139, p. 190-191). Pour les sources archéologiques, voir notamment Z. Vana, *Le monde slave*, p. 213-226 ; J. Herrmann, « Les Slaves du Nord », dans D. Wilson (dir.), *Les mondes nordiques. Histoire et héritage de l'Europe barbare, Ve- XIIIe s.*, Paris 1980, p. 193-206 ; W. Filipowiak, M. Konopka, « The identity of a town: Wolin, Town-State – 9<sup>th</sup>-12<sup>th</sup> Centuries », dans *Quaestiones Medii Aevi Novae*, vol. 13, 2008, p. 243-288 ; A. Gautier, S. Rossignol, *De la mer du Nord à la mer Baltique*, Lille 2012, p. 11-12.

<sup>13</sup> M. Gimbutas, *The Balts*, p. 24.

<sup>14</sup> W. Mannhardt, *Letto-Preussische Götterlehre*, Riga 1936, p. 1-7. Les Jatvingiens, appelés aussi Sudoviens (notamment dans les sources allemandes, *Sudauer*) sont considérés par l'auteur comme parlant une langue balte à part (*Ibid.*, p. 6-7). Pour la question de l'appartenance linguistique de ce peuple qui occupait le sud-est de l'ensemble balte, A. Pluskowski, *The Archeology*, p. 46 ; E. Bojtár, *Foreword*, p. 158.

<sup>15</sup> « *Lituania proper* », S. Rowell, *Lithuania Ascending*, p. XIII.

<sup>16</sup> L. Teiberis, *La Lituanie*, Paris 1995, p. 18-19.

<sup>17</sup> Voir la copie datée de 1550 par P. Albinus (von Weiss) et G. Fabricius (Goldschmidt), Mscr.Dresd.Q.133, Nr. 4 (Dresde, Sächsische Landesbibliothek– Staats- und Universitätsbibliothek, consultable en ligne : <http://digital.slub-dresden.de/werkansicht/df/2891/1/cache.off>) : « *Sanctus Bruno ... XI. conversionis suae anno in confino Rusciae et Lituae a paganis capite plexus cum suis XVIII, VII Id. Martii petiit coelos* » ;

quatre premiers parlent, comme les Lituaniens, les Samogitiens et l'ensemble des tribus prussiennes des langues baltes, les derniers sont de langue fennique, tout comme les Estes ou Estoniens<sup>18</sup>, qui habitent le nord de l'actuelle Estonie. Linguistiquement et culturellement proches de ces derniers sont les Finnois, qui seront évangélisés au cours des XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles par les Suédois<sup>19</sup>. A l'époque qui nous intéresse, d'autres peuples fenniques (Caréliens, Izhoriens et Vodes) vivant dans l'actuelle Russie pratiquaient encore leur religion traditionnelle païenne, avant d'être progressivement évangélisés depuis Novgorod jusqu'au début du XV<sup>ème</sup> siècle<sup>20</sup>.

Les spécialistes considèrent que les peuples baltes et fenniques étaient appelés *Aesti* dans l'Antiquité et le Haut Moyen Âge<sup>21</sup>, jusqu'à ce que cette dénomination ne désigne que les seuls Estoniens<sup>22</sup>. A partir du Moyen Âge central et jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, les peuples baltes ou fenniques de la région sont simplement appelés « Lives », « Samogitiens », « Lituaniens », « Prussiens », « Sémigalliens », etc. Le terme collectif « balte » était utilisé pour parler de la *Mare balticum*, et non des peuples autochtones ; la première occurrence sûre date d'Adam de Brême (vers 1075)<sup>23</sup>. Désignation géographique à l'origine, *balte* s'est appliqué dans un deuxième temps aux populations d'origine allemande installée dans ces régions après la conquête de l'époque médiévale, et par extension à l'espace géographique correspondant à l'ancienne Livonie<sup>24</sup>. Puis, vint le moment où les études linguistiques déterminèrent l'appartenance du lituanien, du letton, et de l'ancien prussien (disparu autour du XVI<sup>ème</sup> siècle) à un groupe linguistique

---

pour une édition récente, M. Giese, *Die Annales Quedlinburgenses*, MGH SRG 72, 2004, p. 527. Pour des attestations du terme « *Lituae* » en rapport avec le même épisode par d'autres chroniques (*Chronique de Magdebourg*, *Annalista Saxo* et *Marianus Scotus*), voir I. Danilowicz, Skarbiec I, p. 36. Le nom de la Lituanie (auj. *Lietuva*) dérive probablement d'un hydronyme ; voir à ce sujet T. Baranauskas, « On the Origin of the Name of Lithuania », *Lituanus* 55/3, 2009, p. 28-36.

<sup>18</sup> Pour éviter la confusion avec les *Aesti* de Tacite et des auteurs du Haut Moyen Âge, nous utiliserons leur ethnonyme actuel pour désigner les habitants fenniques de l'Estonie.

<sup>19</sup> E. Christiansen, *Northern Crusades*, p. 113-122.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 116 ; E. Nazarova, « The Crusades against Votians and Izhorians in the Thirteenth Century », dans *Crusade and Conversion*, p. 177-180 ; J. H. Lind, « Consequences of the Baltic crusades in Target Areas: The Case of Karelia », *Ibid.*, p. 133-150.

<sup>21</sup> W. K. Matthews, « Baltic Origins », *Revue des études slaves* 24/1, 1948, p. 50.

<sup>22</sup> *Wulftsan*, p. 15-17 ; p. 44 ; S. Lebecq, *Hommes, mers et terres du nord au début du Moyen Âge*, vol. 1, Villeneuve d'Ascq 2011, p. 229 ; T. Baranauskas, « Saxo Grammaticus on the Balts », dans T. Nyberg (dir.), *Saxo Grammaticus and the Baltic Region*, 2004, p. 67 ; J.-P. Minaudier, *Estonie*, p. 31-32 ; A. Pluskowski, *Archeology*, p. 44.

<sup>23</sup> Il est possible que la forme *Balcia* que Pline utilise pour désigner une île de l'Europe du Nord soit identifiable à notre « balte », ce qui en ferait la première occurrence. W. K. Matthews, « Baltic Origins », *Revue des études slaves* 24/1, 1948, p. 48-50.

<sup>24</sup> On parle encore de « germano-baltes » pour désigner les minorités allemandes qui habitaient ces régions jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle, et de « barons baltes » pour désigner les *junkers*, aristocrates d'extraction allemande ; J.-P. Minaudier, *Histoire de l'Estonie et de la nation estonienne*, p. 9, n. 1.



commun ; l'on utilisa dès 1845 le terme « balte » pour nommer ce nouvel ensemble<sup>25</sup>. Le terme s'étant répandu en français pour parler non seulement de la mer Baltique, mais aussi des langues baltes et par conséquent des pays baltes, nous l'utiliserons – suivant en cela l'usage de l'historiographie francophone – pour parler des peuples habitant les régions correspondant à l'ancienne Prusse, à la Lituanie et à la Samogitie, ainsi qu'au territoire que l'on appellera la Livonie (c'est-à-dire les actuelles Lettonie et Estonie), à l'exclusion des Slaves habitant la côte, des Finnois vivant en Finlande, et des différents peuples fenniques païens de Russie. Pour notre enquête, « balte » regroupera donc ce qui se réfère aux coutumes des peuples autochtones<sup>26</sup> de la région, qu'ils parlent une langue fennique ou proprement « balte »<sup>27</sup>.

Les Baltes sont connus depuis l'Antiquité. On attribue, sans consensus toutefois, leur première mention à Hérodote<sup>28</sup>. La *Vistula* apparaît sur une carte préparée pour Auguste<sup>29</sup>, et est mentionnée par Pline l'Ancien (m. 79), dans le livre IV de son *Histoire naturelle*<sup>30</sup>, qui relate au moins trois expéditions ayant atteint l'Océan nordique, c'est-à-dire la Baltique<sup>31</sup>. Dans sa *Germania*, Tacite présente de manière relativement détaillée

---

<sup>25</sup> M. Gimbutas, *The Balts*, p. 21 ; le terme « balte » est utilisé pour la première fois dans ce sens par le linguiste G. Neelman, *The Origin of Prussian Language*, 1845 (A. Kuncevicus, dans Z. Kiaupa et al. (éd.), *The History of Lithuania before 1795*, Vilnius 2000, p. 24).

<sup>26</sup> La question de l'autochtonie pose un nouveau problème ; les peuples locuteurs des langues « baltes » dites indo-européennes sont établis dans la région avant le premier millénaire de notre ère (A. Kuncevicus, dans *History of Lithuania before 1795*, p. 24-27 ; J.-P. Minaudier, *Estonie*, p. 35). Les peuples parlant des langues dites « fenniques », qui appartiennent au groupe linguistique ougro-finnois, semblent être parmi les premiers peuples implantés dans la région ; leur implantation à l'Est de la mer Baltique devance celle de leurs voisins de plusieurs millénaires (*Ibid.*, p. 33-34). Par « indigène » ou « autochtone » nous entendrons les populations qui vivaient depuis plusieurs siècles au moins sur le territoire de la mer Baltique, par opposition aux colons majoritairement germanophones originaires de l'Empire, qui peuplent les villes de la région après la conquête du XIII<sup>ème</sup> siècle.

<sup>27</sup> J.-P. Minaudier, *Histoire de l'Estonie*, p. 9, n. 1.

<sup>28</sup> Hérodote, *Enquêtes*, IV, 17, trad. A. Braguet, *Œuvres complètes d'Hérodote et Thucydide*, Paris 1964, p. 294. M. Gimbutas, *The Balts*, p. 101 ; Z. Kiaupa, *History*, p. 17. C'est l'hypothèse que suit, avec réserve, C. Ginzburg, *Le Sabbat*, p. 154-155 ; l'archéologue tchèque Z. Vana les identifie plutôt aux proto-slaves (*Monde slave*, p. 10-11), tout en disant qu'« il s'agit d'une hypothèse que rien n'a permis, à ce jour, d'infirmier ou de confirmer » (p. 11). L'identification des Neures avec les Baltes est discutée par E. Bojtár, *Foreword to the Past*, p. 102-104 ; W. Matthews, « Baltic Origin », p. 51-55 ; B. Lévy, « Les racines culturelles de l'exotisme géographique, du Moyen Âge à la Renaissance européenne », *Le Globe*, 148, 2008, p. 35.

<sup>29</sup> P. Urbańczyk, « On the reliability of Wulfstan's report », dans A. Englert, A. Trakadas (éds.), *Wulfstan's Voyage*, Roskilde 2009, p. 44 ; M. Gimbutas, *The Balts*, p. 21-22 ; A. Kuncevicus, « Origines », p. 33-34 ; *Idem*, dans Z. Kiaupa et al., *Lithuania before 1795*, p. 29-31 ; E. Bazaraitė, T. Heitor, « Comparative study », p. 316.

<sup>30</sup> Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Livre IV, éd. et trad. H. Zehnacker et A. Silberman, Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 72.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 71 ; Pline, Livre XXXVII, 11, trad. J. Bostock, *The Natural History of Pliny*, vol. 6, Londres 1857, p. 402. A. Bliujiene, *Northern Gold*, p. 40-50 ; P. Urbanczyk, « Wulfstan », p. 43-44.

les *Aesti* vivant aux confins de la Germanie, et que les spécialistes identifient aux Baltes<sup>32</sup>. Au deuxième siècle de notre ère, le géographe Ptolémée cite deux tribus distinctes dans la région de la Baltique, les *Galindai* et les *Soudinoi*, qui sont vraisemblablement les ancêtres des habitants des provinces de *Galindia* et *Sudua*, mentionnés dans les sources teutoniques du XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>33</sup>. Dans l'Antiquité, la région balte est essentiellement identifiée au commerce de l'ambre ; c'est encore le cas au VI<sup>ème</sup> siècle, époque où le roi Théodoric le Grand aurait fait écrire par son secrétaire Cassiodore (m. v. 578) une lettre aux *Haesti* pour les remercier de lui avoir fait parvenir des cadeaux faits de cette matière<sup>34</sup>.

De producteurs d'ambre, les Baltes deviennent, dans les sources, un simple peuple pris dans les bouleversements politiques du Haut Moyen Âge avant de susciter un certain intérêt en raison de leur paganisme. Pour Jordanès, qui vers 551 abrège une *Histoire des Goths* de Cassiodore aujourd'hui perdue, les *Aesti* forment un peuple pacifique qui vit à l'est de la Vistule<sup>35</sup> et a été conquis par le roi ostrogoth Hermanaric<sup>36</sup>. Quelques siècles plus tard, Eginhard, dans sa *Vie de Charlemagne* (v. 817-827), les situe à peu près au même endroit, et indique qu'ils sont voisins des Slaves<sup>37</sup>. C'est aussi ce que dit le voyageur anglo-saxon Wulfstan, dont les souvenirs ont été intégrés à l'adaptation vernaculaire de l'*Histoire contre les païens* d'Orose, commandée par le roi Alfred le Grand (m. 899)<sup>38</sup>.

---

<sup>32</sup> Tacite, *La Germanie*, 45, éd. et trad. J. Perret, Paris 1949, p. 98-99. L'identification des *Aesti* avec les tribus baltes de Prusse et de Courlande fait consensus : A. Kuncevicus, « Origines », p. 33-34 ; M. Gimbutas, *The Balts*, p. 21-22 ; Z. Kiaupa, *History*, p. 15-18 ; K. Inno, « Aestii, the Estonians, and the Origin of Eesti », *Ural-Altäische Jahrbücher*, 54, 1982, p. 57-85 ; W. Nowakowski, « Baltes », p. 382 ; J.-P. Minaudier, *Estonie*, p. 31.

<sup>33</sup> W. Nowakowski, « Baltes », p. 388-389. Pour une adaptation du texte en latin du XVI<sup>ème</sup> siècle, voir *Baltų Religijos*, p. 150 ; M. Gimbutas, *The Balts*, p. 22 ; Z. Kiaupa, *History*, p. 18.

<sup>34</sup> M. Gimbutas, *The Balts*, p. 144-145, qui cite T. Hodgins (éd.), *The Letters of Cassiodorus*, Londres 1886, p. 265-266 (version électronique : <http://www.gutenberg.org/files/18590/18590-h/18590-h.htm#v2>). Il est difficile de savoir si cette lettre a réellement été envoyée, ou s'il s'agissait simplement d'un exercice exécuté par Cassiodore sans lien avec une quelconque ambassade ; A. Bliujiene (*Northern Gold*, p. 24, 210-212) et W. Nowakowski (« Baltes », p. 385).

<sup>35</sup> Jordanis, *Getica*, V, 36, éd. T. Mommsen, Munich 1882, p. 63 ; Jordanès, *Histoire des Goths*, trad. O. Devillers, Paris 2004, p. 15.

<sup>36</sup> Jordanis, *Getica*, XXIII, 120, p. 89 ; Jordanès, *Histoire des Goths*, p. 48.

<sup>37</sup> Eginhard, *Vie de Charlemagne*, chap. 12, éd. M. Sot et al., p. 26-27 ; M. Gimbutas, *The Balts*, p. 22.

<sup>38</sup> J. Bately, « Wulfstan's Voyage and his description of Estland: the text and the language of the text », dans A. Englert, A. Trakadas (éds.), *Wulfstan's Voyage*, Roskilde 2009, p. 20-21. Sur le témoignage de Wulfstan, voir les études rassemblées dans *Ibid.*, et S. Lebecq, « Ohthere et Wulfstan: deux marchands-navigateurs dans le Nord-Est européen à la fin du IX<sup>e</sup> siècle », dans J.-C. Hocquet, A. Vauchez (éds.), *Horizons marins, itinéraires spirituels*, Paris 1987, p. 167-169 ; S. Rossignol, « Early Towns and Regional Identities », dans J. Nõmm (éd.), *Ethnic Images and Stereotypes*, Narva 2007, p. 241-252.

Les Prussiens, situés le plus au sud, ont été les premiers à entrer en contact avec le monde romain, puis chrétien. Ils sont décrits par Adam de Brême comme accueillants et honnêtes, une exception louable parmi des païens généralement féroces, au nord desquels le chroniqueur situe un univers de froid, de glace et de ténèbres, peuplés d'Amazones ou de cynocéphales<sup>39</sup> ; depuis l'Antiquité, ces créatures marquent symboliquement les limites du monde connu<sup>40</sup>. Comme l'a bien montré David Fraesdorff, l'imaginaire du Nord comme bastion du paganisme permet de réactiver de très anciens *topoi*, qui font appel à tout un savoir hérité des descriptions par les auteurs gréco-romains de la Scythie, pays barbare situé aux confins nordiques de l'Europe et de l'Asie<sup>41</sup>. À la suite du chanoine de Brême, ces référentiels se font plus discrets, mais les chroniqueurs d'Europe du Nord-Est continuent de caractériser les Baltes comme d'irréductibles païens, avec qui les relations sont en général conflictuelles<sup>42</sup>. A titre d'exemple, le chroniqueur d'origine ouest-européenne Gallus Anonymus décrit les voisins de la Pologne, son pays d'adoption, comme suit : « Sur la mer du Nord [i. e. Baltique], ..., elle a comme voisins trois nations de barbares païens des plus sauvages, la *Selencia*<sup>43</sup>, la Poméranie et la Prusse, contre lesquelles le duc de Pologne combat sans arrêt pour les convertir à la foi »<sup>44</sup>. Sans grand résultat, puisque nous dit le chroniqueur, les chefs païens défaits ne cessent

---

<sup>39</sup> Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis ecclesie pontificum*, éd. B. Schmeidler, Hannovre 1917, IV, 15-19, p. 243-248 ; Adam de Brême, *Histoire des archevêques de Hambourg*, trad. J.-B. Brunet-Jailly, Paris 1989, p. 205-207.

<sup>40</sup> Une littérature importante existe sur les « races monstrueuses ». En lien avec l'Europe du Nord-Est, voir notamment D. Fraesdorff, *Norden*, p. 302-303 ; E. Matthews Sanford, « Ubi lassus deficit orbis », *Philological Quarterly* 13/4, 1934, p. 357-369 ; J. Friedman, *Monstrous Races in Medieval Art and Thought*, Cambridge, Mass., 1981, p. 84-85 ; D. White, *Myths of the Dog-Man*, Chicago 1991, p. 60-63 ; M. Sosnowski, « Prussians as Bees, Prussians as Dogs: Metaphors and the Depiction of Pagan Society in the Early Hagiography of St. Adalbert of Prague », *Reading Medieval Studies*, 39, 2013, p. 25-48 ; J.-C. Ducène, « L'île des Amazones dans la mer Baltique », *Rocznik Orientalistyczny*, 54, 2002, p. 171-182 ; C. Lecouteux, « Les cynocéphales. Étude d'une tradition tératologique de l'Antiquité au XII<sup>e</sup> s. », *Cahiers de civilisation médiévale*, 24/94, 1981 p. 117-128 ; G. Bühner-Thierry, *Aux Marges*, p. 217-222 ; I. Wood, « Categorising the cynocephali », dans R. Corradini, M. Gillis, R. McKitterick, I. van Renswoude (éds.), *Ego Trouble*, Vienne 2010, p. 125-36 ; T. Barnwell, *Missionaries and Changing Views of the Other from the Ninth to the Eleventh Centuries*, Leeds 2011 (thèse non publiée), p. 224-228.

<sup>41</sup> D. Fraesdorff, *Norden*, p. 290-308 ; voir aussi *Idem*, « The Power of Imagination : The Christianitas and the Pagan North during Conversion to Christianity (800–1200) », *Medieval History Journal*, 5/2, 2002, p. 309-332.

<sup>42</sup> Par exemple, Helmold de Bosau, *Chronica Slavorum*, I.1, p. 5-6. T. Baranauskas, « Saxo Grammaticus », p. 63-79 ; M. Gimbutas, *The Balts*, p. 153-154 ; D. Fraesdorff, *Der barbarische Norden*, p. 220 *passim*.

<sup>43</sup> Il s'agit d'un pays slave non identifié, peut-être celui des Lutices (Wilzes) ; Gallus Anonymus, éd. Knoll, p. 12, n. 6.

<sup>44</sup> « *Ad mare autem septemtrionale ... tres habet affines barbarorum gentilium ferocissimas naciones, Selenciam, Pomoraniam et Pruziam, contra quas regiones Polonorum dux assidue pugnatur, ut eas ad fidem convertat* », *Ibid.*, p. 12.

d'apostasier après avoir « cherché le refuge dans le baptême »<sup>45</sup> ; au-delà de ces païens et autres apostats, « il y a d'autres peuples païens barbares et des îles inhabitées, où il y a de la neige et de la glace à perpétuité »<sup>46</sup>.

Une impression partagée jusqu'à la cour des Hauteville de Sicile, où le géographe arabe Muhammad Al-Idrīsī dirige l'exécution d'une mappemonde et en écrit le commentaire (après 1154)<sup>47</sup>. Dans la section consacrée à l'Europe du Nord, on trouve une description du « pays des Madjous », c'est-à-dire des idolâtres<sup>48</sup> : « la majeure partie de ces contrées est déserte et inhabitée, bien qu'on y trouve quelques villages peuplés. Les neiges y sont éternelles »<sup>49</sup>. Le terme de « Madjous » est utilisé dans les textes arabes pour parler des païens, censément adorateurs du feu : appliqué d'abord aux Perses, il devient caractéristique de l'Europe du Nord<sup>50</sup>. Pour Al-Idrīsī, l'*Estlanda* est donc explicitement terre de paganisme, en contraste des autres provinces d'Europe déjà chrétiennes. Plus au nord, c'est l'océan Ténébreux, quantité d'îles désertes, et enfin, celle des Amazones<sup>51</sup> ; comme chez ses pairs chrétiens, l'imaginaire issu de l'Antiquité est convoqué pour illustrer le monde lointain et encore méconnu au-delà de la Baltique<sup>52</sup>. Cet extrait prouve que par le truchement de voyageurs arabes ou chrétiens, marchands ou

---

<sup>45</sup> « *Sepe tamen principes eorum a duce Poloniensi prelio superati ad baptismum confugerunt, itemque collectis viribus fidem christianam abnegantes contra christianos bellum denuo paraverunt* », *Id.*

<sup>46</sup> « *Sunt etiam ultra eas ... alie barbore gentiliu naciones et insule inhabitabiles, ubi perpetua nix est et glacies* », *Ibid.*, p. 12-13. Sur Gallus et les Prussiens, J. Lelewel, *Géographie du Moyen Âge*, vol. 3, p. 157-158.

<sup>47</sup> P. Gautier Dalché, « Géographie arabe et Géographie latine », *Medieval Encounters*, 19/4, 2013, p. 424 ; J.-C. Ducène, « L'Europe dans la cartographie arabe médiévale », *Belgeo*, 3-4, 2008, p. 251-268 [en ligne] ; A. Nef, « Al-Idrīsī, un complément d'enquête biographique », dans H. Bresc, E. Tixier du Mesnil (dir.), *Géographes et voyageurs au Moyen Âge*, p. 63-64. Sur les sources d'Al-Idrīsī, J.-C. Ducène, « L'Europe » ; P. Gautier Dalché, « Géographie », p. 424-425 ; T. Lewicki, « La voie Kiev-Vladimir (Wodzimierz Wolynski) d'après le géographe arabe de XII<sup>e</sup> siècle », *Rocznik Orientalistyczny* 13, 1937, p. 92, 104 ; J. Lelewel, *Géographie*, vol. 3, p. 92, 175. pour la région qui nous intéresse, on peut penser, entre autres, à l'ambassade hongroise qui a été reçue à Palerme aux environs de 1150 ou aux récits de quelques navigateurs scandinaves.

<sup>48</sup> Al-Idrīsī, 4<sup>ème</sup> section, 7<sup>ème</sup> climat, trad. P. A. Jaubert, Paris 1840, vol. 2 p. 431.

<sup>49</sup> *Id.*

<sup>50</sup> B. Lewis, *Comment l'Islam a découvert l'Europe*, Paris 1992, p. 137 ; A. Melvinger, *Les premières incursions vikings dans les sources arabes*, Uppsala 1995, p. 70-85. Le lien entre le feu et la religion des païens d'Europe du Nord peut avoir été renforcé par les pratiques comme la crémation des morts, ou l'usage d'un foyer sacré parmi les Baltes et les Slaves païens (*ibid.*, p. 81-82). Pourtant assez proluxe quant à l'organisation politique et militaire des peuples d'Europe centrale et orientale dont il parle, Ibrahim ibn Yaqub, l'autre auteur arabophone à nous renseigner sur la région, ne dit rien de la religion des *Bruzi* (Prussiens païens), mais il s'étend sur la conversion au christianisme des Bulgares. Voir D. Mishin, « Ibrahim ibn-Ya'qub », p. 189 ; D. Walczak, K. Vandenborre, « Entretien avec Jean-Charles Ducène », *Slavica bruxellensia* 7, 2011, p. 5.

<sup>51</sup> Al-Idrīsī, trad. P. A. Jaubert, p. 433. Il s'agit de deux îles, l'une étant habitée par des femmes, l'autre par des hommes.

<sup>52</sup> H. Norris, *Islam in the Baltic*, p. 8-9 ; sur cette question, J.-C. Ducène, « L'île des Amazones dans la mer Baltique », *Rocznik Orientalistyczny*, 54, 2002, p. 171-182.

diplomates, une certaine connaissance de la région balte et de ses habitants était à la disposition d'un auteur écrivant au milieu du XII<sup>ème</sup> siècle à la cour des rois normands de Sicile<sup>53</sup>. Jusqu'au Moyen Âge central, les Baltes ne font donc en aucun cas figure d'inconnus, mais les connaissances sur ces populations restent assez limitées : pour les contemporains de l'évangélisation de la Baltique, les habitants de la région sont, au fond, des peuples nouveaux, qui restent à découvrir<sup>54</sup>.

Les études spécialisées, notamment archéologiques, bien relayées par une littérature assez récente, permettent de se faire une certaine idée du mode de vie des Baltes avant l'arrivée du christianisme parmi eux<sup>55</sup>. Pour l'essentiel, ces différents peuples vivaient d'agriculture, d'élevage, de chasse, de pêche, mais aussi de commerce, notamment d'ambre<sup>56</sup>. Dès le Haut Moyen Âge, ils échangent avec les Scandinaves, les Russes et les Byzantins<sup>57</sup>. Des relations indirectes ont dû exister à une époque antérieure, puisque les sources archéologiques attestent que des éléments d'origine romaine ont pénétré leur culture matérielle<sup>58</sup>. La présence de l'ambre sur les côtes baltes attire des marchands, qui développent quelques centres d'échanges dans la région<sup>59</sup>. Les Baltes sont confrontés aux Vikings<sup>60</sup>, et certains d'entre eux vont aux X<sup>ème</sup> – XI<sup>ème</sup> siècles piller les

---

<sup>53</sup> W. Mannhardt, *Götterlehre*, p. 12-13 ; préface de l'édition de P. A. Jaubert, p. XX-XXII.

<sup>54</sup> M. Tamm, « Eastern Baltic Regions », p. 13 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 44. Sur le sens du terme de « découverte » (à comprendre du point de vue ouest-européen), *ibid.*, surtout p. 15-21.

<sup>55</sup> Les travaux de Maria Gimbutas restent essentiels pour une première approche de la culture, de la religion et de l'histoire des Baltes avant la conquête du XIII<sup>ème</sup> siècle. Voir notamment M. Gimbutas, *The Balts*. Une autre bonne synthèse en langue anglaise est la première partie (par A. Kuncevicus) de Z. Kiaupa et al., *The History of Lithuania before 1795* ; voir aussi N. Blomkvist, *Discovery* ; A. Bliujiene, *Northern Gold*, Leiden 2011. Plus spécialisé et essentiellement orienté vers la culture religieuse, E. Bojtár, *Foreword to the Past*. A l'exception de A. Greimas, *Des dieux et des hommes*, qui porte plutôt sur la mythologie que sur l'histoire, les travaux fouillés en langue française sur l'époque préchrétienne balte font défaut ; on se référera aux synthèses récentes d'A. Kuncevicus, « Les Origines » dans Y. Plasseraud (dir.), *Histoire de la Lithuanie*, p. 21-45 et J.-P. Minaudier, *Histoire de l'Estonie et de la Nation estonienne*.

<sup>56</sup> M. Gimbutas, *The Balts*, p. 113-123 ; A. Kuncevicus, « Les Origines », p. 32. voir aussi A. Bliujiene, *Northern Gold*.

<sup>57</sup> A. Kuncevicus, « Les Origines », p. 39-40 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 35-36 ; H. Steiner, « Principles of trade and exchange : trade good and merchants », dans *Wulfsan*, p. 302.

<sup>58</sup> J.-P. Minaudier, *Estonie*, p. 37-38. La présence de coutumes ou de mythes similaires dans le monde balte et dans l'espace méditerranéen ou occidental n'est pas sans soulever quelques problèmes. Si l'influence de *topoi* littéraires sur les descriptions de la religiosité balte ne peut être exclue, il ne s'agit pas toujours de simples reprises de thèmes plus anciens que les auteurs occidentaux plaqueraient sur les peuples « étrangers » en Europe du Nord, et qui seraient déconnectés de toute réalité. Toutefois, il n'entre pas dans notre propos de trancher entre une hypothèse diffusionniste ou celle postulant une évolution parallèle, à partir d'un fond commun. Pour une mise au point se référant à d'autres objets, mais qui garde toute sa validité pour ce qui nous occupe, voir C. Lévi-Strauss, « Le dédoublement de la représentation dans les arts de l'Asie et de l'Amérique », in *Anthropologie structurale*, Paris 1958, p. 269-294, surtout p. 272-273, 284 ; C. Ginzburg, *Le Sabbat des Sorcières*, p. 206-212.

<sup>59</sup> A. Bliujiene, *Northern Gold*, p. 313-324.

<sup>60</sup> A. Kuncevicus, « Les Origines », p. 37-38.

côtes de la Scandinavie<sup>61</sup>. Enfin, un art spécifique se développe parmi les différentes populations baltes durant le Haut Moyen Âge et les premiers siècles du deuxième millénaire<sup>62</sup>.

En comparant les sources textuelles de l'époque de la conquête, les textes de lois qui ont été rédigés pour les peuples autochtones au XVI<sup>ème</sup> siècle et les matériaux archéologiques disponibles, N. Blomkvist parvient à dégager une vue d'ensemble de la manière dont les sociétés de la région balte pouvaient fonctionner à l'époque qui nous intéresse<sup>63</sup>. Le constat qui s'impose est celui d'une grande diversité. Les peuples du nord et de l'est des actuels pays baltes, notamment les Lettes, mais aussi une partie des peuples fenniques de l'actuelle Estonie, vivaient pour l'essentiel des produits de la forêt, de chasse et d'agriculture, probablement sur brûlis<sup>64</sup>. Les témoignages des époques médiévale et moderne font état de la place exceptionnelle dont jouissaient les femmes dans ces sociétés, vraisemblablement matrilineaires ; la *Chronique rimée de Livonie* nous dit notamment que certaines d'entre elles montent à cheval « à la manière de leurs pères »<sup>65</sup>. Des indications qui pourraient n'être qu'une forme d'« altérisation » par inversion des catégories de genre, mais qui sont en bonne partie confirmées par l'archéologie et l'étude des codes de lois tardifs<sup>66</sup>.

Les sources narratives ou diplomatiques rapportent, chez les peuples vivant plus au sud (Courlande, Lituanie, Prusse), des rapports de genre eux aussi très différents de la norme chrétienne. Cette fois-ci, ils sont drastiquement inversés par rapport à ce que l'on dit des Lettes ; pour Pierre de Dusbourg, par exemple, les Prussiens tiendraient leurs femmes dans un état nettement inférieur, les obligeant à laver les pieds de leurs hôtes<sup>67</sup>.

---

<sup>61</sup> Le poète Snorre Sturleson raconte notamment que l'on récitait au milieu du XI<sup>ème</sup> siècle des prières dans les églises de Norvège – alors chrétienne – pour se protéger des pirates courres ; M. Gimbutas, *The Balts*, p. 155-158 ; T. Baranauskas, « Saxo Grammaticus », p. 77-79.

M. Gimbutas, *The Balts*, p. 155-158.

<sup>62</sup> Voir par exemple le catalogue de l'exposition *Art of Balts. The Guide of Exhibition*, Vilnius Academy of Arts Press, 2009, et la synthèse de M. Gimbutas, *The Balts*.

<sup>63</sup> Sur ce qui suit, N. Blomkvist, *Discovery*, p. 169-198.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>65</sup> « *Ir wib sint wunderlich gestalt. / Und haben selzene cleit; / Sie riten als ir vater reit.* », *Livländische Reimchronik* v. 346-348, éd. L. Meyer, Paderborn 1876, p. 9 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 180. Pour une traduction en anglais, *Livonian Rhymed Chronicle*, trad. W. Urban, J. Smith, Chicago 2001, p. 5.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 182-194 ; sur les sources archéologiques, notamment pour l'Estonie ; *Ibid.*, p. 196-198 ; R. Mažeika, « "Nowhere was the Fragility of their Sex Apparent": Women Warriors in the Baltic Crusade Chronicles », dans A. Murray (éd.), *From Clermont to Jerusalem*, Turnhout 1998, p. 241.

<sup>67</sup> Pierre de Dusbourg, SRP 1, p. 54. Voir aussi le traité dit de Christbourg, passé entre les Prussiens et l'Ordre teutonique : « *Item promiserunt, quod duas uxores similiter vel plures de cetero non habebunt ; sed una sola contenti cum ipsa contrahet unusquisque sub testimonio competenti et matrimonium illud in ecclesia statutis temporibus cum sollempnitate debita publicabit. Promiserunt eciam, quod nullus eorum*

Quel que soit la crédibilité que l'on puisse accorder à ce genre de descriptions, le supposé caractère « masculin » des sociétés baltes du sud est à mettre en lien avec la propension à la violence que leur attribuent les auteurs chrétiens de l'époque de la conquête<sup>68</sup>. À cet égard, il semble que les structures sociales de ces populations aient été, à l'époque médiévale, relativement bellicistes – peut-être en réaction aux pressions politiques, militaires et culturelles exercées par les royaumes chrétiens voisins<sup>69</sup>. De fait, Coures, Prussiens et surtout Lituaniens sont ceux qui donneront le plus de fil à retordre aux croisés.

En étudiant la mythologie lituanienne, Algirdas Greimas a cru observer une certaine militarisation de la société datant des premiers siècles du deuxième millénaire. Une religion plus structurée, centrée autour d'un dieu guerrier, solaire et masculin (Perkunas), aurait accompagné l'émergence d'un pouvoir fort, issu des clans de guerriers qui se sont vraisemblablement imposés dans les premiers siècles de l'an mil. Pour le grand sémiologue, cette structure sociale aurait permis la naissance du pouvoir dynastique que l'on retrouvera sous le nom de grand-ducal<sup>70</sup>. De leur côté, les sources archéologiques indiquent qu'une organisation sociale de plus en plus hiérarchisée se met en place chez les Coures, Lituaniens et Prussiens<sup>71</sup>. Les clans familiaux et tribaux s'unifient pour former de plus grandes communautés, construisant notamment des forteresses de bois protégées par des palissades<sup>72</sup>. Les sources appellent parfois *rex* les principaux chefs baltes, ce qui

---

*de cetero filiam suam vendet alicui matrimonio copulandam, et quod nullus uxorem filio suo emet vel sibi ; (...). Et (...) uxores nec vendere nec emere promiserunt.* » (PUB, 1/1, doc. 218, p. 161).

<sup>68</sup> Attention à ne pas perdre de vue les biais inhérents aux sources chrétiennes, et qui tendent à renforcer la mise à distance des sociétés « étrangères » en décrivant des rapports de genre soit trop favorables aux femmes (comme dans le cas des Lettes), soit trop défavorables (dans le cas des Prussiens). Faire des adversaires païens des guerriers frustes et très éloignés des normes courtoises et chrétiennes permet aussi de mettre en avant leur altérité ; voir notamment R. Mažeika, « Nowhere... », p. 229-248 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 182.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 172-177 ; sur le cas des Slaves païens de la Baltique, G. Bühner-Thierry, *Aux Marges*, p. 243-245, 249.

<sup>70</sup> A. Greimas, *Des dieux et des hommes*, p. 197-205 ; *Idem*, « Les voix du mythe en Lituanie. Entretien avec Algirdas Julien Greimas », *Lalies* 10, 1992, p. 9-39. Voir aussi G. Beresnevicius, « Religious Reforms of the Balts », dans J. Trinkunas (éd.), *Of Gods and Holidays*, Vilnius 1999, p. 56-61.

<sup>71</sup> Z. Sawicki et al., « Survival at the Frontier of Holy War », *European Journal of Archeology* 18/2, 2015, p. 282-311 ; W. Długokęcki, « Uwagi o Genezie i Rozwoju wczesnosredniowiecznych Prus do Początków XIII Wieku », *Pruthenia* 2, 2006, p. 9-54.

<sup>72</sup> N. Blomkvist, *Discovery*, p. 168-172 ; A. Kuncevicus, « Les Origines », p. 40-41 ; J. Meuvret, *Histoire des pays baltiques*, p. 33 ; G. Iwanowska, « Excavations at the Jegliniec hillfort - recent developments in Balt archaeology », *Antiquity* 65/248, 1991, p. 684-695 ; M. Engel et al., « Grodziska Jaćwieży w perspektywie badań Działu Archeologii Bałtów Państwowego Muzeum Archeologicznego w Warszawie », *Archaeologica Hereditas*, 2, 2013, p. 45-63.

semble attester que leur pouvoir dépassait celui d'un simple chef clanique<sup>73</sup>. Dès le XII<sup>ème</sup> siècle, ceux-ci sont capables de tenir tête aux princes de Kiev et de Novgorod<sup>74</sup>.

Malgré la diversité qui prévalait parmi les différents peuples du sud-est de la Baltique, les textes produits dans l'Europe chrétienne, et même au-delà, leur attribuent un dénominateur commun : le paganisme. Adam de Brême pose les traits essentiels que l'on retrouvera par la suite : les Coures disposent, dit-il, d'un clergé puissant et respecté, alors que les Prussiens, en général bienveillants envers les étrangers, exigent d'eux le respect des bois sacrés<sup>75</sup>. Quand le chanoine de Brême écrivait, ces peuples étaient alors loin d'être soumis aux puissances chrétiennes. C'est à peine si quelques missionnaires avaient tenté d'y apporter la Parole divine, sans succès<sup>76</sup>. Dans son *Histoire des Archevêques d'Hambourg*, les Prussiens, les Coures, les Estoniens et les Slaves encore païens font figure de peuples lointains qui restent à convertir et justifient ainsi la mission de l'archevêque d'Hambourg-Brême, lequel disputait aux rois chrétiens scandinaves l'hégémonie sur ces futures terres de mission<sup>77</sup>.

Des informations plus précises, et que l'on peut considérer comme relativement fiables<sup>78</sup>, parviennent aux auteurs chrétiens dès les lendemains de la conquête de la Prusse et de la Livonie ; après l'implantation des ordres militaires au cours du XIII<sup>ème</sup> siècle, des chroniqueurs au service des Teutoniques mettent en récit la conquête, où les ennemis de l'Ordre tiennent un rôle essentiel. Henri de Livonie (*Chronique de Livonie*, 1225-1229), l'anonyme *Chronique rimée de Livonie* (1290-1296) et surtout la *Chronique de la terre de Prusse* de Pierre de Dusbourg (1326-1331) nous ont laissé des descriptions vivantes et

---

<sup>73</sup> D. Buschinger, M. Olivier, *Les Chevaliers teutoniques*, p. 97 ; Z. Kiaupa, *History of Lithuania*, Vilnius 2005, p. 22.

<sup>74</sup> Sur les expéditions menées par la Rus' kiévienne et Novgorod contre les païens baltes, A. Selart, *Livonia*, p. 62-64 ; H. Paszkiewicz, *The Origin of Russia*, Londres 1954, p. 190-192 ; F. Dvornik, *Slaves*, p. 541.

<sup>75</sup> Adam de Brême, *Gesta*, IV, 16-18, éd. B. Schmeidler, p. 244-246. Un clergé païen semble avoir existé chez les Slaves de la Baltique, peut-être sous influence des sociétés chrétiennes voisines ; Saxo Grammaticus, *Gesta*, 14, 39.7, éd. K. Friis-Jensen, trad. P. Fisher, vol. 2, p. 1278-1281 ; Helmold, *Chronica Slavorum*, I.6, p. 23-24. Pour une discussion des preuves archéologiques, J. Herrmann, « Slaves du Nord », p. 199-200 ; A. Tummuscheit, « Pre-Christian Cult at Arkona. A short summary of the archeological evidence », dans A. Andren, K. Jennbert, C. Raudvere (dir.), *Old Norse Religion in long-term perspectives. Origins, Changes and Interactions*, Lund 2006, p. 234-237.

<sup>76</sup> Adam de Brême, *Gesta*, IV, 16, éd. B. Schmeidler, p. 244 ; Rimbert, *Vita Anskarii*, chap. 30, trad. C. Robinson, *Anskar*, p. 96-100 ; M. Gimbutas, *The Balts*, p. 152-154 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 206-210.

<sup>77</sup> I. Garipzanov, « Christianity and Paganism in Adam of Bremen's narrative », dans *Idem* (dir.), *Historical Narratives and Christian Identity*, Turnhout 2011, p. 13-29 ; H.-W. Goetz, « Constructing the Past. Religious Dimensions and Historical Consciousness in Adam of Bremen's *Gesta Hammaburgensis ecclesiae Pontificum* », dans L. B. Mortensen (éd.), *The Making of Christian Myths in the Periphery of Latin Christendom*, Copenhague 2006, p. 46-47.

<sup>78</sup> Correspondance privée avec Mme Rasa Mažeika (28 août 2014), que je remercie.



colorées des mœurs des païens baltes. Une autre source contemporaine est la *Descriptiones terrarum* anonyme (autour de 1255), sans doute une description des pays avoisinant l'Empire mongol. On trouve également des descriptions de la religion des Baltes dans l'encyclopédie de Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum* (v. 1245) et dans l'*Opus maius* de Roger Bacon (1268), sans doute composées à partir d'informations obtenues par le truchement des réseaux monastiques auxquels appartenaient ces deux auteurs<sup>79</sup>, puis les récits des voyageurs occidentaux des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, qui ont rapporté quelques anecdotes concernant les pratiques culturelles dont ils avaient eu vent lors de leurs pérégrinations dans les terres de l'Ordre teutonique. À cela, ajoutons les chroniques russes, comme la *Chronique des temps passés* (dite *Chronique de Nestor*), composée à Kiev au début du XII<sup>e</sup> siècle, la *Chronique de Volhynie-Galicie*, datée du XIII<sup>e</sup> siècle ainsi qu'un passage d'une adaptation vernaculaire de la chronique byzantine de Jean Malalas<sup>80</sup>. Voilà pour les sources contemporaines ; il nous reste encore les récits de chroniqueurs écrivant après la disparition « officielle » des pratiques païennes baltes, notamment le Polonais Jan Długosz (XV<sup>e</sup> siècle), qui pour sa description des coutumes des Prussiens reprend en partie la chronique de Dusbourg, mais y ajoute une digression quant à l'origine antique de ceux-ci<sup>81</sup>.

L'ensemble de ces textes permet d'observer l'évolution ou la permanence d'un certain nombre de points de vue extérieurs au sujet de la religiosité balte ; cette thématique, développée à partir des auteurs originaires d'Occident (France, Angleterre, Italie) nous occupera dans d'autres chapitres de cette enquête<sup>82</sup>. Pour les spécialistes cherchant à reconstituer la religion préchrétienne des Baltes, ces sources littéraires sont complétées par le folklore, plutôt bien conservé à travers les chants, les contes, les

---

<sup>79</sup> M. Tamm, « Communicating Crusade. Livonian mission and the Cistercian network in the thirteenth century », *Ajalooline Ajakiri* 3/4 (129/130), 2009, p. 357-359 ; W. Urban, « Bacon », p. 195-212.

<sup>80</sup> Il s'agit d'un récit inclut dans une version datée de 1262 de la traduction du *Chronographe* de Jean Malalas, concernant un personnage appelé Sovius, qui a longtemps été considéré comme une figure mythologique balte. La recherche plus récente tend à nuancer le caractère exclusivement balte de ce mythe ; R. Valaityte, « The Myth of Sovijus and its Relation to Lithuanian Cultural Memory », *Tarpdalykiniai kultūros Tyrimai*, 1/1, 2013, p. 14-30 ; I. Lemeskin, « Baltijskaja "basnja" v sostave khronografa 1261 goda. Folklornyj narrativ o Sovii », *Tautosakos darbai (Folklore Studies)*, 30, 2005, p. 140-165. Sur les autres chroniques russes, A. Greimas, *Des dieux et des hommes*, p. 131 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 6-7.

<sup>81</sup> *Annales seu cronicae incliti Regni Poloniae = Historiae Polonicae*, II, éd. Ż. Pauli, A. Przewdziecki, Opera Omnia, vol. 10, Cracovie 1873, p. 151-154 ; *The Annals of Jan Długosz*, trad. M. Michael, Chichester 1997, p. 8-11.

<sup>82</sup> Ces sources sont analysées et traitées dans le chap. 8.

locutions proverbiales et les poèmes épiques<sup>83</sup>, les données de l'archéologie et de la mythologie comparée<sup>84</sup>. Il n'entre pas dans notre propos de tenter ici une présentation, aussi succincte soit-elle, de la complexe mythologie balte. Contentons-nous pour le moment de dire que les Baltes – ici, à comprendre comme les peuples parlant une langue balte<sup>85</sup> – peuvent être considérés comme des polythéistes, au sens que plusieurs dieux et êtres surnaturels figuraient dans leur panthéon. Parmi ceux-ci, on trouve des figures dont les noms varient selon les textes, les régions et les époques, et qui correspondent, pour certains d'entre eux au moins, à la triade dite indo-européenne identifiée par Georges Dumézil<sup>86</sup>. D'autres personnages étaient plus étroitement en rapport avec le monde paysan ; enfin, un certain nombre de fêtes rythmaient la vie, le tout constituant un ensemble cohérent de pratiques et de mythes qui forment cette religion que nous appelons « païenne »<sup>87</sup>. Gardons encore à l'esprit que celle-ci ne saurait être considérée comme un bloc monolithique ; les phénomènes religieux étant étroitement liés aux structures sociales, ils se transforment sous l'impulsion des bouleversements politiques et sociaux<sup>88</sup>, ce qui peut expliquer que la religion des *Aesti* de Tacite diffère assez radicalement de celle que les chroniqueurs médiévaux prêtent aux Prussiens ou aux Lituaniens. Ainsi furent élaborés au fil des siècles et sous diverses influences une religiosité, un panthéon et des mythes complexes, dont les significations et les évolutions dans le temps sont toujours discutées par les spécialistes<sup>89</sup>.

---

<sup>83</sup> A. Greimas, *Des dieux et des hommes*, utilise notamment ce genre de sources, les traitant avec l'approche propre à la sémiotique.

<sup>84</sup> Par exemple, N. Vēlius, « Marija Gimbutas : The Investigator of Baltic Mythology », dans K. Jones-Bley, M. E. Huld (éds.), *The Indo-Europeanization of Northern Europe*, Washington CD 1996, p. 181-190.

<sup>85</sup> Pour une rapide présentation de nos (brèves) connaissances sur la religion des Estoniens et des autres peuples fenniques de Livonie avant la christianisation, voir J.-P. Minaudier, *Estonie*, p. 47-49.

<sup>86</sup> A. Greimas, *Des dieux*, p. 129-135.

<sup>87</sup> *Ibid.*, passim. Voir aussi l'introduction de N. Vēlius, *Baltų Religijos*, p. 67-71.

<sup>88</sup> T. Jonuks, « Archeology of religion: possibilities and prospects », *Journal of Estonian Archelogy*, 9/1, 2005, p. 49 : « Religion is dynamic and undergoes constant changes. Religion is by nature closely related to social structures, and changes in structures inevitably cause changes in religion. Consequently, we cannot talk about an abstract notion called "Estonian prehistoric religion", as in different periods in has displayed different nuances ». La remarque a été dite dans le contexte fennique, mais elle reste bien sûr valide en contexte balte. Voir aussi G. Beresnevicius, « Religious Reforms of the Balts », p. 56. Pour A. J. Greimas, *Des dieux*, p. 17-19, les changements socio-politiques ont une influence sur la religiosité lituanienne, mais en dépit des nombreuses variantes produites au fil du temps, les structures profondes de celle-ci reste dans l'ensemble les mêmes.

<sup>89</sup> R. Valaityte, « The Myth of Sovijus », p. 22-24.

## *Une croisade dans le Nord : propagatio et defensio fidei*

Les premières tentatives de conversion visent les Prussiens dès la constitution du royaume chrétien de Pologne. Le fils de Mieszko I<sup>er</sup>, Boleslas, qui sera couronné en 1025, soutient la mission d'un évêque tchèque, Vojtěch (connu sous son nom chrétien comme Adalbert<sup>90</sup>), lequel est tué par les Prussiens en 997<sup>91</sup>. Boleslas fait amener son corps à Gniezno, qui est érigé en archevêché en 999<sup>92</sup>. En 1009, un second missionnaire, Bruno de Querfurt, marche sur les traces d'Adalbert et subit, lui aussi, le martyre<sup>93</sup>. La mort des deux hommes, rapidement canonisés, connaît un certain retentissement en Europe ; des *Vies* de saint Adalbert et de saint Bruno sont composées dans l'Empire, mais aussi en Italie, et leur destinée est mentionnée dans au moins deux chroniques françaises<sup>94</sup>. L'événement marque aussi le début d'un intérêt polonais pour la mission auprès des infidèles vivant près de la Baltique, mais les efforts des successeurs de Boleslas seront

---

<sup>90</sup> G. Bühner-Thierry, *Aux Marges*, p. 274.

<sup>91</sup> I. Wood, *Missionary Life*, New York 2001, p. 211, 215-220 ; H. Henrix, « Adalbert von Prag (um 956 – 23. April 997) – ein europäischer Heiliger », dans H. Henrix (dir.), *Adalbert von Prag. Brückenbauer zwischen dem Osten und Westen Europas*, Baden-Baden, Nomos, 1997, p. 12. Sa mort est racontée dans plusieurs récits hagiographiques (*Vita Adalberti Prior*, éd. J. Karwasinska, Varsovie 1962) et mentionnée dans les chroniques d'Adam de Brême (*Gesta*, IV, 18, éd. B. Schmeidler, p. 246) ou de Gallus Anonymus (éd. Knoll, 1, 6, p. 3-35). En ce qui concerne les *Vies* d'Adalbert, J. Karwasinska, *Les trois rédactions de « Vita I » de Saint Adalbert*, Rome 1958 ; C. Gaspar, « The Life of Saint Adalbert, bishop and martyr », dans *Saints of the Christianisation of Central Europe (Tenth-Eleventh Centuries)*, Budapest 2012, p. 79-94.

<sup>92</sup> R. Michalowski, *The Gniezno Summit*, Leiden 2016 ; *Idem*, Michalowski, « La christianisation de la Pologne », p. 429 ; L. Körntgen, « The Emperor and his friends », p. 472-474 ; J. Kłoczowski, *Histoire religieuse*, p. 36-37 ; A. Buko, « Between Wolin and Truso: the Southern part of the Baltic Rim at the time of Rise of the Polish State (an archaeological perspective) », dans *The Image of the Baltic. A Festschrift for Nils Blomkvist*, Visby 2012, p. 53-70 ; Z. Sawicki et al., « Survival at the Frontier of Holy War », *European Journal of Archeology* 18/2, 2015, p. 285-286.

<sup>93</sup> Voir « The year 1009: St Bruno of Querfurt between Poland and Rus' », *Journal of Medieval History* 34, 2008, p. 1-22 ; M. Sosnowski, « Prussians », p. 25-48 ; I. Wood, *Missionary*, p. 215-220 ; R. Mažeika, « Probleme der ersten urkundlichen Erwähnung Litauens und der Interpretation der biographischen Quellen des heiligen Bruno », dans V. Dolinskas (dir.), *Lietuvos krikščionėjimas Vidurio Europas kontekst*, Vilnius 2005, p. 86-108 ; R. Wenskus, *Studien zur Historisch-Politischen Gedankenwelt Bruns von Querfurt*, Münster-Cologne 1956.

<sup>94</sup> Le martyre de Bruno est notamment rapporté par *Die Annales Quedlinburgenses*, éd. M. Giese, p. 527 ; Thietmar de Mersebourg, *Chronicon*, VI, 95, éd. R. Holtzmann, p. 388 et Helmold de Bosau, *Chronica Slavorum*, I.1, p. 30-31. Une *Vie* d'Adalbert a été composée en Italie (*Vita Adalberti Prior*, éd. J. Karwasinska, Warsaw, 1962) et une digression portant sur Bruno de Querfurt a été inséré par Pierre Damien dans sa *Vie de saint Romuald de (Petri Damian vita beati Romualdi)*, éd. G. Tabacco, Rome 1957, p. 56-61 ; C. Phipps, *Saint Peter Damian's Vita Beati Romualdi*, thèse non publiée, Londres 1988, p. 215-230). La mort d'Adalbert et de Bruno est également mentionnée par Adémar de Chabannes (*Chronicon*, III, 31, éd. J. Chavanon, Paris 1897, p. 152-153 ; trad. Y. Chauvin, G. Pon, Turnhout 2003, p. 238-241) et Raoul Glaber (*Histoires*, Livre I, 10, éd. M. Arnoux, Turnhout 1999, p. 60 ; trad. *ibid.*, p. 61).

plutôt dirigés vers les Slaves de Poméranie : « laissons les Prussiens avec les bêtes sauvages », disait le chroniqueur Gallus Anonymus<sup>95</sup>.

Les Slaves de la région balte sont soumis à une plus forte pression de la part des puissances chrétiennes. A en croire Adam de Brême, la rapacité des Saxons chargés de leur évangélisation serait la cause des révoltes qui secouent ces terres de mission entre 983 et 1066<sup>96</sup>. La violence supposée des Slaves sert de prétexte à l'appel que contient une lettre du début du XII<sup>ème</sup> siècle au nom des ducs de Saxe, et adressée à plusieurs prélats et princes de France, d'Allemagne et de Lotharingie, notamment au champion de la première croisade Robert de Flandre<sup>97</sup>. Les destinataires sont appelés à prêter main forte à une vaste offensive contre les infidèles vivant près des côtes baltes, visant notamment à reconquérir « notre Jérusalem, libre à l'origine, et rendue esclave par la cruauté des païens »<sup>98</sup>. La tonalité de l'appel s'inscrit à la fois dans la tradition impériale de la lutte contre les infidèles et dans la foulée de la proclamation de la première croisade à Clermont par Urbain II (1095), telle que rapportée par Robert le Moine<sup>99</sup>. On précise encore que grâce à la participation à cette guerre « vous pourrez sauver vos âmes, et si cela se peut, acquérir la meilleure terre dans laquelle on puisse vivre »<sup>100</sup>. Dans une entreprise où la conquête militaire et l'expansion de la foi étaient étroitement liées, les récompenses

---

<sup>95</sup> « *Pruzos cum brutis animalibus relinquamus* », Gallus Anonymus, éd. P. Knoll, p. 196 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 47.

<sup>96</sup> Notamment Adam de Brême, *Gesta*, III, 23, éd. B. Schmeidler, p. 166. Voir aussi G. Bühner-Thierry, *Aux Marges*, p. 239-242 ; F. Dvornik, *Slaves*, p. 264-265.

<sup>97</sup> Le document est édité dans « *Aus Handschriften* », éd. W. Wattenbach, *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde* 7, 1882, p. 624-626. Pour une traduction en anglais, L. et J. Riley-Smith, *The Crusades. Idea and Reality*, Londres 1981, p. 75-77. Traditionnellement, on date la lettre de 1107-1108 ; une fourchette entre 1120-1125 a été proposée par R. Fletcher, *The Conversion of Europe*, p. 486-487. L'auteur peut être un clerc d'origine flamande employé au service de l'archevêque de Magdebourg. La question de savoir si ce document a été envoyé, ou s'il s'agissait d'un brouillon, n'est toujours pas tranchée. Voir notamment G. Constable, « The Place of the Magdebourg Charter », dans *Vita Religiosa*, éd. F. Felten, N. Jaspert, Berlin 1999, p. 283-299 ; K. Jensen, « Crusading at the End of the World. The Spread of the Idea of Jerusalem after 1099 to the Baltic Sea Area and to the Iberian Peninsula », dans T. Nielsen, I. Fonnesberg-Schmidt, *Crusading on the Edge*, p. 168-170 ; M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 21-22 ; I. Fonnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 29-30 ; F. Lotter, « Conquest », p. 275-278 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 17-20 ; R. Bartlett, *Making of Europe*, p. 262.

<sup>98</sup> « *Hierusalem nostra ab initio libera, gentilium crudelitate facta est ancilla* », éd. W. Wattenbach, *op. cit.*, p. 626.

<sup>99</sup> K. Jensen, « Crusading at the End », p. 169 ; G. Constable, « The Place », p. 290, qui fait référence à l'article de P. Knoch, « Kreuzzug und Siedlung », *Jahrbuch für die Geschichte Mittel- und Ostdeutschlands*, 23, 1974. L'influence française est notamment marquée dans la phrase de conclusion : « *Qui Gallos ab extremo occidente progressos in brachio virtutis sue contra inimicos suos in remotissimo triumphavit oriente, ipse tribuat vobis voluntatem et potentiam hos affines et inhumanissimos gentiles subjugare et in omnibus bene prosperari* », éd. W. Wattenbach, *op. cit.*, p. 626.

<sup>100</sup> « *hic poteritis et animas vestras salvificare, et si ita placet optimam terram ad inhabitandum acquirere* », *loc. cit.*

temporelles et spirituelles n'étaient pas incompatibles<sup>101</sup>. À la même époque, le duc de Pologne Boleslas III Bouche-Torse charge l'évêque Othon de Bamberg de la mission auprès des Poméraniens, non sans avoir soumis ceux-ci dans un premier temps<sup>102</sup>. L'entreprise est décrite comme une guerre sainte par le chroniqueur contemporain Gallus Anonymus<sup>103</sup>.

Dans la foulée de l'appel à la croisade du pape Eugène III et de Bernard de Clairvaux, lesquels ont au printemps 1147 promis indulgences et privilèges à ceux qui marcheraient contre les infidèles de l'Est européen, des forces allemandes, danoises et polonaises marchent contre les derniers païens slaves, à l'est de l'Elbe et sur le rivage de la Baltique, sans résultat immédiat<sup>104</sup>. Il faut l'alliance du duc de Saxe Henri le Lion et du roi de Danemark Valdemar I<sup>er</sup> pour que le dernier prince païen de la région, Niklot, soit écrasé<sup>105</sup>. Même s'il est difficile d'affirmer que l'épisode ait été directement provoqué par l'appel de saint Bernard<sup>106</sup>, l'idée d'une croisade nordique fait peu à peu son chemin dans les esprits. Les expéditions orientales ont relativement peu de succès auprès des chrétiens nordiques<sup>107</sup>, mais plusieurs raids sont lancés par des princes polonais contre les Prussiens dans la seconde moitié du XII<sup>ème</sup> siècle. Ces expéditions, qui peuvent avoir été inspirées par les bulles papales ou plus largement par l'enthousiasme général en faveur des croisades, sont racontées comme des guerres saintes par Vincent Kadłubek<sup>108</sup>.

---

<sup>101</sup> N. Blomkvist, *Discovery*, p. 19 ; J. Flori, *Guerre sainte*, p. 323 note que « les mobiles majeurs des croisés sont essentiellement d'ordre spirituel (...). Mais (...) aucune guerre n'a jamais exclu la présence d'autres motivations, y compris matérielles, réelles quoique mineures (...) dans la croisade. Elles s'ajoutent aux récompenses spirituelles, elles ne les effacent pas ».

<sup>102</sup> Bartlett, etc.

<sup>103</sup> Gallus Anonymus, *Cronica*, 3, *epilogus* 1, cité par R. Bartlett, « Conversion », p. 191 ; J. Kloczowski (dir.), *Histoire religieuse*, p. 81-82. Nous reprenons ici l'idée de guerre sainte telle que définit par J. Flori, *Guerre sainte*, p. 271-272. Voir aussi C. Erdmann, *The Origin of the Idea of Crusade*, Princeton 1977.

<sup>104</sup> M. Gładysz, *Forgotten*, p. 69 sq ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 35-36 ; J. Brundage, *The Crusades. A documentary survey*, Milwaukee 1962, p. 104-105 ; F. Lotter, « Conquest », p. 293 ; F. Dvornik, *Slaves*, p. 269 ; R. Bartlett, *The Making of Europe*, p. 15-17.

<sup>105</sup> Helmold, *Cronica*, I, 108 ; Saxo Grammaticus, 14.39, cités par F. Lotter, « Conquest », p. 299-300 ; sur la fin de Niklot et la conversion des Slaves rugiens, *Ibid.*, p. 298-300 ; F. Conte, *Slaves*, p. 83.

<sup>106</sup> De fait, jusqu'à la fin du XII<sup>ème</sup> siècle, l'évangélisation des païens est largement une entreprise locale, menée par les princes et les structures ecclésiastiques de la région, qui en réfèrent rarement à la Papauté ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 34-35, 43-48, 52 ; F. Lotter, « Conquest », p. 278-288 ; J. Riley-Smith, *Les Croisades*, p. 116-117.

<sup>107</sup> J. Ossowska, « Polish Contribution to the expeditions to the Holy Land », *Folia Orientalia* 26, 1989, p. 177-178 ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 64-65. Un prince appelé « roi des Polonais » est mentionné par la chronique grecque de Kinnamos ; M. Gładysz, *Forgotten*, p. 52-53, 98-106 ; D. von Güttnner Sporzynski, « Constructing Memory », p. 13. Sur la réponse polonaise à la croisade de Terre sainte, *Idem, Poland, Holy War, and the Piast Monarchy*, Turnhout 2014 ; J. Kłoczowski, *Histoire religieuse*, p. 81-82.

<sup>108</sup> M. Gładysz, *Forgotten*, p. 92-95, 128 sq ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 151 ; D. von Güttnner Sporzynski, « Constructing Memory », p. 276-291 [numération de l'auteur : p. 1-16] ; *Idem*, « Holy War and Proto-Crusading. Twelfth-Century Justifications for the Campaigns against the Pomeranians and Prussians », dans T. Nielsen, I. Fønnesberg-Schmidt (dirs.), *Crusading on the Edge*, p. 225-244.

D'autres chroniqueurs présentent les expéditions baltes comme faisant partie d'une même grande entreprise menée sur plusieurs fronts contre tous les « ennemis de la Chrétienté »<sup>109</sup>. Pour le Danois Saxo Grammaticus, qui écrit vers 1200 : « le pape a réalisé que l'inondation du paganisme risquait de noyer l'Église, alors il écrivit à toute l'Europe pour appeler les fidèles à combattre contre tous les ennemis de la foi. Chaque province de l'Église reçut l'ordre de combattre les barbares vivant près d'eux »<sup>110</sup>. Si ce ne fut pas forcément le cas des princes contemporains, leurs successeurs – et les chroniqueurs qui écrivaient pour eux – ont su faire leur le programme de Bernard et d'Eugène III, et considéraient la guerre contre leurs voisins païens comme une forme de guerre sainte comparable à ce qui se déroulait alors au Levant<sup>111</sup>.

La progression de l'idée de croisade en Europe du Nord-Est se reflète également par la manière de désigner les adversaires. Ceux-ci sont, jusqu'au milieu du XII<sup>ème</sup> siècle au moins, appelés par leurs ethnonymes, ou qualifiés de *pagani*<sup>112</sup>, *gentiles*<sup>113</sup>, *barbari*<sup>114</sup>. Puis, le chroniqueur Vincent de Prague (m. 1170) note que le duc polonais Ladislas le Banni s'est allié avec des Ruthènes orthodoxes<sup>115</sup> et des « Sarrasins »<sup>116</sup> ; tout porte à

<sup>109</sup> J. Riley-Smith, *Les Croisades*, p. 117 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 214-217.

<sup>110</sup> Saxo Grammaticus, *Gesta Danorum*, 14, 3.5, vol. 2, p. 1000-1001 : « *Per eadem tempora Romanus antistes barbarice tempestatis procella rem diuinam pene obrutam euersamque conspiciens, datis per Europam epistolis uniuersos Christiane credulitatis hostes ab eius cultoribus oppugnari precepit. Singule autem catholicorum prouincie confinem sibi barbariem incessere iubebantur* ». Voir aussi I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 46-47. Une impression similaire se dégage de la *Chronica Slavorum* d'Helmold de Bosau (m. v. 1177) ; J. Riley-Smith, *Les Croisades*, p. 117.

<sup>111</sup> C. Tyerman, « Henry of Livonia », p. 43 ; M. Starnawska, « Military Orders and the Beginning of Crusades in Prussia », *North-Eastern Frontiers*, p. 125 ; J. Ashcroft, « Konrad's Rolandlied, Henry the Lion, and the Northern Crusade », *Forum for Modern Language Studies* 22, 1986 », p. 184-208.

<sup>112</sup> Par exemple, la lettre du pape Alexandre III aux princes de Scandinavie : « *et aliorum paganorum...* », *LUB I-1*, doc. 5, col. 5.

<sup>113</sup> Appel de Magdebourg : « *Gentiles isti pessimi sunt* » (W. Wattenbach, p. 626) ; F. Lotter, « Conquest », p. 277, n. 30.

<sup>114</sup> Saxo Grammaticus, 14, 3.5, vol. 2, p. 1000 : « ... *barbarice tempestatis procella rem diuinam pene obrutam euersamque ... . Singule autem catholicorum prouincie confinem sibi barbariem incessere iubebantur* » ; Gallus Anonymus, *Gesta Principum Polonorum*, livre 1, éd. P. Knoll, p. 12 : « *barbarorum gentilium ferocissimas naciones* ».

<sup>115</sup> « Ruthène », « Ruthénie », dérivant de la *Rus' kiévienne*, définit les habitants et les territoires de l'ancienne principauté de Kiev, c'est-à-dire de grandes parties des actuelles Ukraine, Biélorussie et Russie occidentale ; dans le contexte de l'histoire lituanienne, le mot est utilisé pour parler des Slaves orientaux qui habitent dans le grand-duché ; Z. Kiaupa, *History*, p. 19. Par convention, nous utilisons le terme « russe » pour parler des habitants ou des territoires actuellement situés en Russie (Novgorod, Moscou, etc.) et « ruthène » pour ceux situés en Ukraine ou en Biélorussie ; le terme « russe » peut aussi correspondre à la *Rus' kiévienne*. Pour plus de détails, voir D. Beauvois, dans *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, p. 643 sq.

<sup>116</sup> « *Wladizlaus dux Polonie collecta maxima multitudine tam Sarracenorum quam Rutenorum, Poznañ fratris sui Boleslai civitatem obsidet ; at Boleslaus cum Meskone fratre suo iuniore, plus in Deo quam in numero hominum spem ponens, tantam multitudinem eorum militia, ferro aggreditur, et maxime Sarracenos et Rutenos cede crudeli prosternens, civitatem ab obsidione liberat* », *Vincentii Pragensis Annales*, éd. W. Wattenbach, p. 664 ; M. Gładysz, *Forgotten*, p. 59.

croire qu'il s'agit dans ce cas des Prussiens<sup>117</sup>, ce qui serait une première attestation de l'emploi du terme « Sarrasins » pour désigner des païens baltes. Lorsqu'il relate les expéditions de Casimir le Juste contre les Jatvingiens baltes en 1192, Vincent Kadłubek appelle les ennemis du duc « Saladinistes » et « idolâtres »<sup>118</sup> ; une référence au chef des Musulmans qui donnait tant de fil à retordre aux croisés en Orient<sup>119</sup>. Les païens baltes se trouvent, sur le plan de vocabulaire, assimilés aux musulmans levantins, ce qui deviendra au XIV<sup>ème</sup> siècle une sorte de paradigme, permettant à de nombreux auteurs français et anglais d'appeler « Sarrasins » les Lituaniens. Nous y reviendrons.

Les contacts diplomatiques, mais aussi humains entre les cours princières d'Europe du Nord-Est et d'Occident ont joué un rôle dans ce processus. Une lettre de l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, au roi Sigurd de Norvège (m. 1130) le félicite de ses efforts « pour repousser les ennemis de la croix du Christ des pays chrétiens, non seulement aux limites de vos terres, mais aussi dans l'Orient et le sud lointain »<sup>120</sup> ; l'allusion porte autant sur les guerres menées par le roi contre les Slaves de la Baltique que sur ses combats en Méditerranée<sup>121</sup>. Cet extrait montre qu'un clerc du XII<sup>ème</sup> siècle, fer de lance du mouvement de croisade, pouvait assimiler un simple raid mené contre des païens du Nord aux prouesses d'un croisé<sup>122</sup>. L'exemple polonais permet de suivre des échanges non seulement épistolaires, mais aussi personnels entre les deux régions d'Europe qui nous occupent. Déjà à l'époque de Boleslas Bouche-Torse, soit avant la proclamation de saint Bernard, la cour polonaise entretenait des contacts relativement soutenus avec la Curie, qui envoya au moins trois légats en Pologne entre 1102 et 1147<sup>123</sup>. Parmi ceux-ci, un certain Galon, évêque de Paris, originaire de Lorraine, est nommé pour faire appliquer la réforme grégorienne en Pologne et installe un autre Lorrain, Baudouin, sur le siège épiscopal de Cracovie. Dariusz von Güttner-Sporzynski note que la présence de ces deux hommes aux côtés du duc Boleslas n'est sans doute pas étrangère à la

---

<sup>117</sup> L'historiographie polonaise considère ces « Sarrasins » comme étant des Prussiens, mais qu'il a aussi pu s'agir de Coumans (Polotsves), un peuple turcophone païen d'Europe orientale ; M. Gładysz, *Forgotten*, p. 95, n. 119.

<sup>118</sup> Vincent Kadłubek, livre IV, chap. 19, p. 166 : « *contra Saldanistas, contra sacre professionis hostes, contra spuricissimos idolatras pugnatoros* », cité par M. Gładysz, *Forgotten*, p. 130.

<sup>119</sup> D. von Güttner Sporzynski, « Constructing Memory », p. 14 ; *Idem*, « Holy War », p. 243-244.

<sup>120</sup> « *inimicos crucis Christi a fidelium dominatione ... repuleritis* », cité par N. Blomkvist, *Discovery*, p. 310. *Regesta Norvegica*, éd. E. Gunnes, vol. 1, Oslo 1989, doc. 65, p. 44 ; G. Constable (éd.), *Letters of Peter the Venerable*, vol. 1, doc. 44, p. 140.

<sup>121</sup> *Letters of Peter*, vol. 2, p. 128.

<sup>122</sup> N. Blomkvist, *Discovery*, p. 310-312,

<sup>123</sup> D. von Güttner Sporzynski, « Poland and the Papacy », p. 257.

pénétration des idées de croisade en Pologne ; tous deux avaient été des disciples d'Yves de Chartres, qui a joué un rôle dans l'émergence progressive de ce mouvement<sup>124</sup>. Une fois la Poméranie envahie, Boleslas se tourne vers Rome pour légitimer l'incorporation de ce territoire au royaume polonais ; c'est un clunisien, Gilon de Tusculum, légat pontifical en 1123-1125, qui donne son aval à l'organisation de la nouvelle province ecclésiastique<sup>125</sup>.

Mais plus que l'allée-venue de quelques légats, l'immigration lotharingienne parmi la noblesse et le clergé a pu accélérer la diffusion de l'idéal de croisade<sup>126</sup>. L'étude de Mikółaj Gładysz permet de suivre plusieurs destins individuels, qui illustrent assez bien le processus d'européanisation de l'Europe cher à R. Bartlett<sup>127</sup>. La figure de l'évêque de Płock, Alexandre de Malonne (m. 1156), semble être caractéristique de ce phénomène<sup>128</sup> : né dans le diocèse de Liège, promu au siège de Płock en Mazovie, il est décrit par Vincent Kadłubek comme un fervent défenseur de sa province face aux Prussiens : « un évêque et un chevalier, autant prompt aux armes que pieux »<sup>129</sup>. Le chroniqueur Gallus Anonymus, vraisemblablement originaire d'Europe occidentale et que l'on pense être lié au monastère de Saint-Gilles en Provence, haut lieu de diffusion de l'esprit de croisade, est lui-même un excellent représentant de cette immigration, qui emmène dans ses bagages des idées neuves en Pologne quant à la lutte contre les infidèles, musulmans ou païens<sup>130</sup>. Il n'est donc guère étonnant que son récit de la campagne de Bouche-Torse contre les Poméraniens soit truffé de références implicites à une guerre

---

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 257-259; P. David, « Un disciple d'Yves de Chartres en Pologne – Galon de Paris et le droit canonique », dans *La Pologne au VII<sup>e</sup> congrès des sciences historiques*, vol. 1, Varsovie 1933, p. 99-113. Pour J. Flori, Yves de Chartres « n'est pas un partisan de la croisade » (*Guerre sainte*, p. 157) mais n'en légitime pas moins l'usage de la force dans une guerre contre des ennemis de Dieu, notamment contre les Sarrasins (*Ibid.*, p. 186-187).

<sup>125</sup> D. von Sporzynski, « Poland and the Papacy », p. 262-263.

<sup>126</sup> M. Gładysz, *Forgotten*, p. 20.

<sup>127</sup> Voir notamment R. Bartlett, *The Making of Europe*.

<sup>128</sup> M. Gładysz, *Forgotten*, p. 20-21 ; F. Rousseau, « L'Expansion wallonne et lorraine vers l'Est, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles », *Les dialectes belgo-romans* 1, 1937, p. 184 ; et en particulier l'étude de J. Hockay, « Alexandre et Gauthier. Deux Malonnois en Pologne au XII<sup>e</sup> siècle », *Le Guetteur Wallon*, 1978, N<sup>o</sup> 2, p. 41-61 ; N<sup>o</sup> 3, p. 81-95.

<sup>129</sup> « *idem presul et miles simul armatus et devotus* », 3.8, cité par M. Gładysz, *Forgotten*, p. 20-21.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 23-24. L'origine de Gallus Anonymus fait encore l'objet de discussions dans l'historiographie : alors que l'on lui attribue traditionnellement en lui une origine française (de France centrale, du Nord ou de Provence : par exemple, P. Knoll, *Gallus*, p. XXVII), des études récentes ont proposé de voir en lui un moine originaire de Venise (T. Jasinski, *O pochodzeniu Galla Anonima*, Cracovie 2008) ou d'Allemagne du Sud (J. Wenta, *Kronika tzw. Galla Anonima*, Toruń 2011) : P. Knoll, « Wenta, Jarosław, *Kronika tzw. Galla Anonima* », p. 357-358. Sur les liens du monastère de Saint-Gilles avec la Pologne, P. David, « La Pologne et les pays slaves dans l'Obituaire de Saint-Gilles au XII<sup>e</sup> siècle », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 83/6, 1939, p. 614-616.



sainte et approuvée par Dieu, car livrée, fait-il dire au duc, pour « écraser l'idolâtrie des Poméraniens et leur orgueil martial »<sup>131</sup>. Autre exemple, le chevalier Hugues Butyr, originaire des Pays-Bas, et peut-être le fils d'un participant à la première croisade<sup>132</sup>. Emigré en Pologne avant 1146, il participa à la défense du pays contre les Prussiens, puis mena les armées du duc Boleslas le Frisé contre ceux-ci<sup>133</sup>. S'il s'agit bien d'un rejeton d'une maison impliquée dans la croisade levantine, rien n'empêche de suivre M. Gładysz, pour qui « l'on peut se demander si les activités d'Hugues en Pologne au service de Boleslas le Frisé n'étaient pas pour lui une opportunité de prendre part aux activités de croisade par lui-même, en combattant les "Sarrasins du Nord" »<sup>134</sup>.

Il y aurait donc eu, déjà au XII<sup>ème</sup> siècle, une participation occidentale aux croisades d'Europe nordique. Certes, les « croisés » comme le chevalier Hugues Butyr ou l'évêque Alexandre de Malonne étaient relativement peu nombreux, et s'étant installés pour longtemps en Pologne, ils étaient devenus des acteurs permanents de la vie politique, militaire et religieuse locale. Plus que des combattants zélés attirés par la promesse d'une guerre contre des païens, ils ont été des passeurs, partis vivre en Europe du Nord-Est pour diverses raisons et apportant avec eux les idées de croisade dans leur nouveau pays<sup>135</sup>. Néanmoins, un lien se noue peu à peu entre Baltique et croisade, pour la noblesse chevaleresque internationale comme pour l'Église. La Terre sainte et Jérusalem restent privilégiés, mais cette lointaine région d'Europe apparaît déjà comme une alternative pour ceux qui désirent prendre les armes contre les « ennemis de la foi »<sup>136</sup>.

Au-delà de la défense de la Chrétienté, la mission mobilise l'attention de quelques personnalités ecclésiastiques, comme le fondateur des Prémontrés, Norbert de Xanten, prêcheur itinérant en France et en Flandre avant de devenir archevêque de Magdebourg<sup>137</sup>.

---

<sup>131</sup> « *Pomoranorum ydolatria ac militaris superbia vestris ensibus conteretur* », *Gesta* III, 1, p. 224, cité par D. von Güttnner Sporzynski, « Poland », p. 261. Sur Gallus Anonymus comme représentant de l'idéologie de croisade à la cour polonaise, *ibid.*, p. 260-261 ; M. Gładysz, *Forgotten*, p. 25-26.

<sup>132</sup> Sur ce personnage, *Ibid.*, p. 23.

<sup>133</sup> La participation d'Hugues Butyr dans la guerre contre les Prussiens est mentionnée par Pierre de Dusbourg, SRP 1, p. 39 ; M. Gładysz, *Forgotten*, p. 23, n. 41.

<sup>134</sup> M. Gładysz, *Forgotten*, p. 23.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 38 ; les régions francophones de Lotharingie entretenaient des liens commerciaux et culturels spécifiques avec le nord de l'Empire, ce qui explique que l'on trouve plusieurs de leurs ressortissants en Pologne : L. Génicot, « Wallons en Pologne au moyen âge », *Annales de la Société archéologique de Namur*, 64, 1985/86, p. 9-16 ; J. Hockay, « Alexandre et Gauthier. Deux Malonnois en Pologne au XII<sup>e</sup> siècle », *Le Gueux Wallon*, 1978, N° 2, p. 41-61 ; N° 3, p. 81-95 ; F. Rousseau, « L'expansion wallonne », p. 171-198 ; sur le rôle de la noblesse francophone dans la diffusion du modèle sociétal né en Europe occidentale, R. Bartlett, *The Making of Europe*.

<sup>136</sup> Sur ce rapprochement, notamment M. Gładysz, *Forgotten*, p. 132.

<sup>137</sup> I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 48-49.

Dans la deuxième moitié du XII<sup>ème</sup> siècle, les activités missionnaires s'étendent aux extrêmes limites du pourtour balte. Le pivot de cette nouvelle entreprise est Eskil, l'archevêque de Lund<sup>138</sup>. Exilé en France, celui-ci entend mettre sur pieds une mission auprès des païens de l'actuelle Estonie. Très proche des Cisterciens, il travaille pourtant à la mission estonienne avec un bénédictin, Pierre de Celle, abbé de Moutier-la-Celle<sup>139</sup>. Autour de 1167, un certain Fulco, un moine de la même abbaye, peut-être d'origine danoise<sup>140</sup>, est consacré « évêque des Estoniens » à Sens<sup>141</sup>. En 1171-1172, le pape Alexandre III demande qu'un moine d'origine estonienne accompagne l'évêque, sans doute pour servir de traducteur, et écrit aux princes de Danemark, Suède et Norvège pour leur assurer que des indulgences seraient attribuées à ceux qui, en cas de besoin, iraient combattre les Estoniens<sup>142</sup>. Les privilèges spirituels conférés sont généreux, à peine moins que ceux qui portent sur Jérusalem<sup>143</sup>. Le souverain pontife semble avoir tardé à afficher son soutien à l'entreprise, ce que l'historienne danoise I. Fonnesberg-Schmidt attribue à l'attitude traditionnellement prudente de la Papauté en ce qui concerne la mission auprès des infidèles<sup>144</sup>. A moins que l'influence de l'abbé de Celle n'ait suffi à fléchir le pontife<sup>145</sup>, le revirement de celui-ci peut être attribué à l'archevêque Henri de Reims, qui n'était autre que le frère du roi de France Louis VII, et un proche de saint Bernard comme de l'abbé Pierre<sup>146</sup>.

Une « connexion française » aurait donc servi de pivot à la mise en œuvre du premier projet missionnaire balte : Eskil était un ami des Cisterciens et un admirateur de

---

<sup>138</sup> Sur ce qui suit, *Ibid.*, p. 52-56 ; N. Bourgeois, « Les Cisterciens et la croisade de Livonie », *Revue Historique* 307/3, 2005, p. 526-538.

<sup>139</sup> A. Bysted et al., *Jerusalem in the North*, p. 139-140.

<sup>140</sup> A la suite de P. Johansen, *Nordische Mission*, Stockholm 1951, p. 90, on considère Fulco comme un Français : notamment C. Higounet, *Les Allemands*, p. 226 ; N. Bourgeois, « Cisterciens », p. 527, qui tous deux l'appellent « Foulque ». P. Rebane, « From Fulco to Theodoric : The Changing Face of the Livonian Mission », dans *The North-Eastern Frontiers*, p. 90, n. 12, y voit un Danois, Folke.

<sup>141</sup> *Diplomatarium Danicum*, vol. 1/3, éd. C. A. Christiansen, Copenhague 1977, n. 81, 88 ; *LUB*, I-1, 1853, doc. 2-3-4, col. 2-5 ; I. Fonnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 53 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 648-649 ; P. Rebane, « From Fulco », p. 90-91 ; A. Bysted et al., *Jerusalem*, p. 140.

<sup>142</sup> *LUB*, I, doc. 5, col. 5-6 ; *Diplomatarium Danicum*, vol. 1/3, doc. 27, cité par I. Fonnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 55.

<sup>143</sup> « *Nos enim eis, qui aduersus saepe dictos paganos potenter et magnanimiter decertauerint, de peccatis suis, de quibus confessi fuerint et poenitentiam acceperint, remissionem unius anni, ..., concedimus, sicut his qui sepulcrum dominicum uisitant concedere consueuimus. Illis autem, qui in conflictu illo decesserint, omnium suorum, si poenitentiam acceperint, remissionem indulgemus peccatorum* », loc. cit., cité par I. Fonnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 60. L'indulgence accordée à ceux qui partent en armes contre les Estoniens est égale à celle que reçoivent les pèlerins de Jérusalem, mais les croisés qui s'engagent pour défendre la ville sainte ont droit à une indulgence plénière ; *Ibid.*, p. 61-65 ; C. Tyerman, « Henry of Livonia », p. 31.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>145</sup> P. Rebane, « From Fulco » p. 91-92.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 58-59 ; *Eadem*, « Pope Alexander III », p. 247.

saint Bernard, qu'il rencontra dans les années 1150 lors d'une visite à Clairvaux<sup>147</sup>. Il est séduisant de penser que le prélat danois a agi sous l'influence de Bernard<sup>148</sup>, mais rien ne permet de l'affirmer : Nicolas Bourgeois a bien montré que le projet mis sur pied par l'archevêque Eskil était une affaire essentiellement danoise, et que les amis français du prélat scandinave y ont joué un rôle de relais, non de moteur<sup>149</sup>. La suite de l'aventure est mal connue ; on ne sait même si Fulco s'est réellement rendu en Estonie<sup>150</sup>. Quant à l'archevêque Eskil, il s'est retiré des affaires en 1177, pour terminer sa vie... à Clairvaux<sup>151</sup>. Son successeur, Absalon, ne s'intéresse pas à la mission d'Estonie ; à part quelques raids menés par des princes séculiers, la Baltique orientale sort de la sphère d'influence danoise, mais pour quelques décennies seulement<sup>152</sup>.

La première colonie chrétienne de la Baltique orientale prend pied autour de la Daugava (Dvina), le fleuve qui traverse l'actuelle Lettonie. Cette région est appelée par les marchands allemands Livonie, du nom des Lives, le peuple fennique qui y vivait<sup>153</sup>. Le début de la mission catholique en Livonie est étroitement lié à la personnalité d'un certain Meinhard, un moine du monastère augustin de Segeberg, dans le Holstein<sup>154</sup>. En

---

<sup>147</sup> I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 53 ; Blomkvist, *Discovery*, p. 411-412. N. Bourgeois (« Cisterciens », p. 530-531) rappelle toutefois que les liens entre Eskil et les Cisterciens étaient loin d'être exceptionnels, au regard des habitudes des princes et prélats de l'époque.

<sup>148</sup> I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 53 ; A. Bysted et al., *Jerusalem*, p. 139.

<sup>149</sup> N. Bourgeois, « Cisterciens », p. 532-538.

<sup>150</sup> P. Rebane, « From Fulco » p. 93-94 ; A. Bysted et al., *Jerusalem in the North*, p. 141 ; N. Bourgeois, « Cisterciens », p. 534. P. Johansen, *Nordische Mission*, p. 93. T. Baranauskas, « Saxo Grammaticus », p. 78.

<sup>151</sup> P. Rebane, « From Fulco », p. 95.

<sup>152</sup> A. Bysted et al., *Jerusalem*, p. 142-143.

<sup>153</sup> Cette étymologie est proposée pour la première par Balthasar Russow, dans sa *Chronique de Livonie* (1584) ; elle fait aujourd'hui consensus. Sur ce sujet, voir M. Tamm, « Inventing Livonia », p. 190-192 ; R. Siminski, « *Ex Livonia ultima regione Europae*. L'image de la Livonie dans la Littérature de l'Europe occidentale du IX<sup>e</sup> au début du XVI<sup>e</sup> siècle », dans *De la mer du Nord à la mer Baltique*, p. 192 ; D. Buschinger et M. Olivier, *Chevaliers teutoniques*, p. 106-107. Jusqu'au Moyen Âge central l'ambre, et peut-être plus encore les fourrures, le miel et la cire sont des produits très demandés en Europe occidentale, et au-delà des terres peuplées par les païens, se trouve Novgorod, le grand centre de commerce de la partie nord de la Rus' kiévienne. Un débat sur l'importance de l'influence des marchands allemands au début de la mission, puis de la croisade, en Livonie, remonte aux années 1940, avec la polémique entre P. Johansen, « Die Bedeutung der Hanse für Livland », *Hansische Geschichtsblätter*, 64 (1940), p. 1-55 et L. Arbusow, « Die Frage nach die Bedeutung der Hanse für Livland », *Deutsches Archiv für Geschichte des Mittelalters*, 7 (1944), p. 212-2139. Voir M. Münzinger, « The Profit of the Cross », dans *North-Eastern Frontiers*, p. 330. Pour M. Münzinger, *op. cit.*, p. 351 *passim*, les marchands allemands ont profité de l'évangélisation de la Livonie et de la fondation de Riga, devenue leur principale base dans la région, mais ils ne sont pas forcément à la base du processus, comme le soutenait P. Johansen (*loc. cit.*). Sur cette question, voir aussi N. Blomkvist, *Discovery*, p. 505 ; A. Selart, *Livonia, Rus' and the Baltic Crusades*, Leiden 2014, p. 72-73 ; P. Rebane, « From Fulco », p. 87 ; T. Kala, « The Incorporation of the Northern Baltic Lands », dans A. Murray (dir.), *Crusade and Conversion*, Aldershot 2001, p. 7.

<sup>154</sup> Sur ce qui suit, C. Selch Jensen, « The Early Stage of Christianisation in Livonia », dans *Medieval History Writing*, p. 207-215 ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 65-75 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 505-563 ; P. Rebane, « From Fulco », p. 96 sq. ; A. Selart, *Livonia*, p. 71-80.

1186, il est consacré évêque d'Üxküll par l'archevêque de Hambourg-Brême, Hartwig, qui obtient le soutien de Rome pour la campagne d'évangélisation des Lives<sup>155</sup>. Meinhard, qui disposait vraisemblablement d'une escorte d'hommes d'armes, fait construire des forteresses pour lui et les Lives qui accepteraient de se convertir<sup>156</sup>. Quand ceux-ci prennent les armes pour résister, un compagnon de Meinhard, Théodoric, se rend à Rome pour obtenir la permission de prêcher une croisade en Europe du Nord<sup>157</sup>. La force est également utilisée par son successeur malheureux, Berthold, qui meurt en affrontant ses ouailles révoltées à l'été 1198<sup>158</sup>. Les mésaventures des premiers évêques de Livonie servent à renforcer l'idée que l'épée est nécessaire pour permettre au christianisme de s'implanter parmi les Baltes<sup>159</sup>.

Une mise au point est ici nécessaire. En dépit du vocabulaire de guerre sainte employé par maints chroniqueurs et apologistes, la conversion forcée est restée, durant tout le Moyen Âge, formellement interdite<sup>160</sup>. Pourtant, dans une lettre adressée aux barons allemands au printemps 1147, peu après qu'il ait cédé à leurs demandes, Bernard de Clairvaux leur demande de mener la guerre contre les païens « jusqu'à ce que, avec l'aide du Seigneur, leur religion ou leur nation soit détruite »<sup>161</sup>. Les historiens se sont interrogés sur le sens de cette formule ; le chantre de la deuxième croisade prônait-il la conversion forcée<sup>162</sup> ? Il semblerait plutôt que Bernard ait voulu inciter les croisés à combattre les païens jusqu'à ce que ceux-ci soient convertis ou totalement soumis, au lieu

---

<sup>155</sup> B. Bombi, « Innocent III », p. 232.

<sup>156</sup> C. Jensen, « Early », p. 208-210 ; N. Bourgeois, « Cisterciens », p. 540-543.

<sup>157</sup> Henri de Livonie, I, 12, éd. L. Arbusow, A. Bauer, *Heinrichs Livländische Chronik*, Hannovre 1955, p. 6-7 ; pour une traduction en anglais, Henri de Livonie, *Chronicle*, trad. J. Brundage, New York 2004, p. 29-30. Voir aussi I. Fannesberg-Schmidt, *Popes*, p. 68 ; M. Tamm, « How to justify », p. 440 ; P. Rebane, « From Fulco », p. 99-101.

<sup>158</sup> Henri, II, 1-10, éd. L. Arbusow, A. Bauer, p. 8-11.

<sup>159</sup> P. Rebane, « From Fulco », p. 101-102 ; C. Tyerman, « Henry of Livonia », p. 39 ; N. Bourgeois, « Cisterciens », p. 556. Pour un survol historiographique, *Ibid.*, p. 538-540.

<sup>160</sup> J. Muldoon, *Popes, Lawyers and Infidels*, Philadelphie 1979, p. 11 ; J. Brundage, *Medieval Canon Law*, Londres – New York 1995, p. 19-21.

<sup>161</sup> « ... *donec auxiliante Domino aut ritus ipse aut natio deleatur* », lettre 457 de Bernard de Clairvaux (*S. Bernardi Opera*, vol. 8, n. 457) cité par F. Dvornik, *Slaves*, p. 267.

<sup>162</sup> E. Johnson, dans K. Setton (éd.), *A History of the Crusade*, vol. 3, Madison 1975, p. 553, en fait même le slogan du « mouvement ». Pour J. Riley-Smith, *Les Croisades*, Paris 1990, p. 116, l'argument aurait été utilisé par Bernard pour résoudre le dilemme de la conversion des infidèles dans un sens susceptible de plaire aux barons saxons : « Un des problèmes auxquels on se trouve confronté avec la propagande en faveur des croisades (...) réside dans la contradiction entre le désir de conversion – ou peut-être la conviction que leur succès créerait des conditions politiques favorables au prosélytisme – et la tradition chrétienne bien établie de ne pas obliger les infidèles d'abjurer leurs erreurs mais de les en convaincre. Devant la nécessité d'émouvoir une audience qui n'appréciait pas la subtilité et comprenait à peine les nuances théologiques, Bernard et Eugène III ne furent pas les seuls propagandistes des croisades germaniques conduits à effectuer des déclarations d'une douteuse orthodoxie ».

de trouver un arrangement après une courte période de combats<sup>163</sup>. La lettre indique aussi que, tenaillés par le diable, les païens ne cessent de harceler les chrétiens, risquant de provoquer le découragement et l'apostasie des néophytes ; les princes doivent donc débarrasser la région de ce péril en se montrant implacables<sup>164</sup>. Plus qu'une simple guerre défensive, ce que Bernard prône, c'est la liquidation totale du paganisme ; l'idée étant qu'une fois les païens soumis à un pouvoir chrétien fort, et peut-être plus encore, une fois leurs structures sociales et politiques traditionnelles démantelées, ils cesseront de représenter une menace pour leurs voisins chrétiens, et pourront à leur tour être évangélisés<sup>165</sup>.

A partir de Bernard de Clairvaux, la défense (*defensio*) et l'expansion (*dilatatio*, *propagatio*) de la Chrétienté marchent main dans la main<sup>166</sup>. La lettre adressée par Alexandre III en 1171-2 aux princes scandinaves reflète une idée similaire ; on commence par décrire la menace que les Estoniens font peser sur « les fidèles de Dieu et ceux qui travaillent pour la foi chrétienne »<sup>167</sup>. Les destinataires de la lettre sont incités à prendre les armes pour voler au secours des missionnaires persécutés, « pour défendre bravement la foi chrétienne et étendre le nom chrétien avec force »<sup>168</sup>. Le fait que des chrétiens seraient menacés en Estonie aussi tôt, alors que la mission n'a, au mieux, fait que commencer, est considéré comme relevant de la « fiction légale » par M. Tamm<sup>169</sup> ; c'est un argument qui puise ses forces dans la théorie de la guerre juste et dans la prétention au pouvoir universel de l'Église de la réforme grégorienne<sup>170</sup>. Le vocabulaire utilisé par Innocent III dans une bulle au roi de Danemark, quelques décennies plus tard, reste dans la même veine. Il s'agit « d'étendre les frontières de la Chrétienté » et de protéger les missionnaires que « ceux qui adhèrent aux cultes des idoles ... persécutent

---

<sup>163</sup> F. Lotter, « Conquest », p. 288-292 ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 53, qui cite le *De consideratione*, III :1, PL, vol. 182, cols 757-60 de Bernard.

<sup>164</sup> D. von Güttnner Sporzynski, « Constructing Memory », p. 8-9.

<sup>165</sup> F. Lotter, « Conquest », p. 290-292 ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 32-33. D'après R. Bartlett, « Conversion », p. 197-198, c'est déjà cette idée qui soutenait les mesures radicales prises par Othon de Bamberg et Boleslas Bouche-Torse dans l'évangélisation de la Poméranie.

<sup>166</sup> M. Tamm, « How to justify », p. 441-442. C. Tyerman, « Henry of Livonia », p. 26-27 ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 60-61. J. Jakstas, *Das Baltikum*, p. 144. N. Blomkvist, *Discovery*, p. 214-221, note qu'en proclamant la croisade balte, saint Bernard a contribué à intégrer la tradition locale de la guerre contre les païens, à l'idée plus neuve, paneuropéenne, de croisade.

<sup>167</sup> « *aduersus dei fideles et Christianae fidei cultores* », *LUB I/1*, doc. 5, col. 5 ; *Diplomatarium Danicum*, vol. 1/3, doc. 27, cité par I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 59.

<sup>168</sup> « *ad defendam christianae fidei ueritatem spiritu fortitudinis accingamini, taliter in brachio forti ad propagandam christiani nominis religionem intendentes* », *loc. cit.*, cité par I. Fønnesberg-Schmidt, p. 60.

<sup>169</sup> M. Tamm, « How to justify », p. 438.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 437-440.

méchamment »<sup>171</sup>. Ce qui n'empêche pas Innocent de rappeler que, conformément au droit canon, les Prussiens ne sauraient être convertis contre leur gré et qu'une fois baptisés, ils doivent jouir de leurs droits<sup>172</sup>.

En justifiant la présence d'hommes armés censés défendre les missionnaires et briser la résistance des païens, les papes tendent à légitimer l'utilisation de la force pour amener ceux-ci au baptême<sup>173</sup>. La conversion forcée, qui s'est dans les faits pratiquée au moins depuis Charlemagne, gagne une certaine reconnaissance en 1147 avec l'appel de saint Bernard, puis devient systématique dans la Baltique orientale<sup>174</sup>. En outre, si le droit canon interdit la coercition, il laisse, à partir d'Innocent III, la porte ouverte à l'utilisation de la violence en distinguant la contrainte absolue de la contrainte conditionnelle, qui requiert le consentement de l'individu que l'on baptise ; en clair, si l'on place un infidèle devant le choix entre la conversion ou la mort et qu'il choisit d'accepter le baptême, celui-ci est considéré comme valide<sup>175</sup>.

Un autre argument est fréquemment avancé. A plusieurs reprises, les chroniqueurs racontent que telle ou telle tribu aurait accepté le christianisme à la suite d'une défaite militaire, ou en échange d'avantages quelconques, avant de revenir à ses anciens dieux, « comme des chiens retournant à leur vomi »<sup>176</sup>. Cette référence biblique (Prov. 26 :11) n'est pas sans conséquence, puisque le droit canon autorise l'usage de la violence pour forcer les apostats à l'obéissance ; la coercition se trouve ainsi justifiée face à des Baltes

---

<sup>171</sup> *Bullarium Danicum*, éd. A. Krarup, Copenhague 1932, doc. 73, p. 72. Cette bulle concerne une expédition en Prusse ; une autre bulle, adressée au même roi mais concernant une opération dans la Baltique orientale, donne comme but « *ad extirpandum paganitatis errorem et terminos Christiane fidei dilatandos* » (*Diplomatarium Danicum*, vol. 1/4, n. 162 ; trad. J. Riley-Smith, *The Crusades. Idea and Reality*, p. 77-78), sans jamais mentionner la protection des chrétiens. Voir R. Mažeika, « Granting », p. 154, n. 4 ; M. Tamm, « How to justify », p. 443. Sur la politique balte de Valdemar II, S. M. Szacherska, « Valdemar II's expedition to Pruthenia and the mission of Bishop Christian », *Mediaeval Scandinavia* 12, 1988, p. 44-75 ; A. Bysted et al., *Jerusalem in the North*, p. 232-239 ; M. Gładysz, *Forgotten*, p. 181-182.

<sup>172</sup> M. Tamm, « How to justify », p. 442-443 ; B. Bombi, « Innocent III », p. 232-238.

<sup>173</sup> I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 61 ; M. Tamm, « How to justify », p. 541-542.

<sup>174</sup> M. Tamm, « How to justify », p. 441-444. Du reste, une même justification de la force pour convertir existait dans le contexte de la croisade méditerranéenne : B. Kedar, *Crusade and Mission*, p. 159 sq. Sur Charlemagne, L. G. Duggan, « "For Force Is Not of God"? Compulsion and Conversion from Yahweh to Charlemagne », dans J. Muldoon, *Varieties of Religious Conversions*, p. 49-52.

<sup>175</sup> I. Poutin, « La conversion des musulmans de Valence (1521-1525) et la doctrine de l'Église sur les baptêmes forcés », *Revue historique* 648/4, 2008, p. 837-838 ; 852 ; F. H. Russel, « Augustine : Conversion by the Book », dans *Varieties of Religious Conversions*, p. 26.

<sup>176</sup> C'est, par exemple, la métaphore qu'Henri de Livonie met dans la bouche de l'évêque Berthold, successeur de Meinhard : « Respondet episcopus causam, quod tamquam canes ad vomitum, sic a fide sepius ad paganismum redierint », Henri, II, 5, éd. L. Arbusow, A. Bauer, p. 9 ; N. Bourgeois, « Cisterciens », p. 556 ; Tamm, « How to justify », p. 437-441.

dépeints en rebelles, et non plus en simples païens<sup>177</sup>. L'idée du christianisme progressant à la pointe de l'épée s'exprime cent ans plus tard, chez les acteurs de la croisade balte, ce qui semble indiquer qu'elle a été intériorisée<sup>178</sup>. Dans le prologue de sa chronique, Pierre de Dusbourg constate avec satisfaction qu'au moment où il écrit, « tous les gens de la terre de Prusse sont... exterminés par les frères [teutoniques] »<sup>179</sup> ; le pays est donc débarrassé du paganisme, gagné à la foi catholique. Le propos est bien sûr exagéré, mais l'essentiel est dans l'intentionnalité de l'auteur : faire disparaître les païens revient à « dilater les limites de la Chrétienté » ; une interprétation radicale du programme mis en place par Bernard de Clairvaux, même si, comme le note I. Fonnesberg-Schmidt, la politique pontificale était bien plus réactive que proactive<sup>180</sup>.

### *Les ordres militaires en Prusse et en Livonie*

La première moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle voit une tentative de prise en main de la croisade balte par la Papauté, avec pour corollaire un nouvel écho de l'aventure parmi les auteurs – d'abord ecclésiastiques – d'Europe occidentale. Cette européanisation progressive du phénomène passe notamment par la création d'ordres militaires spécialement affectés à la lutte contre les païens, mais aussi par l'envoi de légats, la participation croissante des Cisterciens puis des Mendians à la prédication dans les nouvelles plantations chrétiennes, et par de retentissants procès opposants prélats, ordres militaires et puissances séculières autour de la Baltique orientale.

Un premier ordre religieux-militaire organisé sur le modèle des Templiers est fondé au début du siècle, sous l'épiscopat du troisième évêque de Livonie, Albert de Buxhövdén, lequel déplace le siège de son évêché à Riga, nouvellement fondée avec l'aide de marchands. Il s'agit de l'Ordre des Chevaliers du Christ de Livonie (*Fratres Militiae Christi*), surnommés « Chevaliers Porte-Glaives » en raison de leurs manteaux

---

<sup>177</sup> C. S. Jensen, « Early Stage », p. 211; C. Tyerman, « Henry of Livonia », p. 35-36 ; M.-H. Vicaire, Dominique, p. 187-188; I. Fonnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 10 ; M. Tamm, « How to justify », p. 440-441 ; K. Guth, « The Pomeranian Missionary », p. 14-15 ; Rasa Mažeika, « Violent Victims », p. 134-135 ; N. Berend (dir.), *Christianisation*, p. 302 ; H.-D. Kahl, « Compellere intrare », p. 161-93, 360-401 ; P. Buc, *Guerre sainte, martyre et terreur*, Paris 2017, p. 274.

<sup>178</sup> R. Mažeika, « Granting », p. 154-156.

<sup>179</sup> SRP 1, p. 23.

<sup>180</sup> I. Fonnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 21. Voir aussi E. Pitz, *Papstreskript*, p. 135-136. R. Mažeika, « Granting », p. 156. C. T. Maier, *Preaching the Crusades*, p. 44-45 ; B. Bombi, « Innocent III », p. 238.

frappés d'une croix et d'une épée<sup>181</sup>. L'installation d'ordres religieux-militaires dans la Baltique et la péninsule Ibérique est rendue possible par l'exemple de la Terre sainte. L'idéologie de ces formations nouvelles se reflète notamment dans le *De Laude novae militiae* (v. 1136) de Bernard de Clairvaux, sorte de manifeste en faveur des Templiers, qui d'après lui représentent l'alliance parfaite entre les qualités des chevaliers et celles des moines<sup>182</sup>. Ils peuvent donc mener une vie pieuse dans leurs couvents tout en faisant trembler les ennemis du christianisme sur le champ de bataille ; tuer l'un de ces derniers leur est, nous dit le saint homme, non seulement permis, mais même méritoire<sup>183</sup>. Pour Jacques de Vitry, fameux prédicateur et évêque de Saint-Jean d'Acre (m. 1240), les ordres militaires participent d'une même mission de défense de la Chrétienté, qu'ils soient implantés en Terre sainte, en péninsule Ibérique ou sur la Baltique orientale : « Tous (...) s'investissent dans la défense conjointe de l'Église contre les infidèles »<sup>184</sup>. Un point de vue partagé par Rome, qui depuis un demi-siècle justifiait l'expansion militaire dans la région balte par la défense de la Chrétienté. En 1204, Innocent III, qui suivait de près le progrès de l'évangélisation en Livonie, approuve le fait que l'évêque Albert ait à ses côtés, outre les Cisterciens et d'autres moines, « des fidèles laïcs, qui sous la règle des Templiers, protègent avec force et courage la nouvelle plantation de la foi chrétienne des barbares qui la harcèlent »<sup>185</sup>.

---

<sup>181</sup> Le cistercien Théodoric, collaborateur de Meinhard et de ses successeurs, est vraisemblablement à l'origine de la fondation de cet ordre ; il semble qu'il ait pris l'initiative pendant qu'Albert était absent, et il n'est pas exclu qu'il ait reçu pour ce faire le soutien du pape Innocent III : H. Samsonowicz, dans *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, p. 69 ; E. Mugurevics, « The Military Activity of the Order of the Sword Brethren (1202-1236) », dans *North Eastern Frontiers*, p. 117 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 539 ; F. Benninghoven, *Schwertbrüder*, Cologne 1965, p. 44-53 ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 91 ; E. Pitz, *Papstreskript*, p. 17 sq. ; J. Brundage, « Thirteenth-Century », p. 3-4 ; B. Bombi, « Innocent III », p. 233-235.

<sup>182</sup> Y. Katzir, « The Second Crusade and the Redefinition of Ecclesia, Christianitas and Papal Coercive Power », dans M. Grevers (éd.), *The Second Crusade and the Cistercians*, p. 3-11 ; A. Graboïs, « Militia and Malitia : the Bernardine Vision of Chivalry », dans *Ibid.*, p. 49-56 ; J. Fleckenstein, « Die Rechtfertigung der geistlichen Ritterorden nach der Schrift "De laude novae militiae" Bernhards von Clairvaux », dans J. Fleckenstein, M. Hellmann (dir.), *Die geistlichen Ritterorden Europas*, Sigmaringen 1980, p. 9-22 ; A. Vauchez, « La notion de Miles Christi dans la spiritualité occidentale aux XIIe et XIIIe siècles », dans M. Aurell, C. Girbea (éds.), *Christianisme et chevalerie*, Rennes 2011, p. 67-76 ; A. Demurger, *Chevaliers du Christ*, Paris 2002 ; J. Flori, *Croisade et Chevalerie*, Paris – Bruxelles 1998, p. 29 cite notamment les critiques d'Isaac de l'Etoile, Sermo 48, P. L., t. 194, col. 533.

<sup>183</sup> J. Flori, *Croisade*, p. 28-29 ; B. Kienzle, J. Walton, « Bernard of Clairvaux (1090-1153) » dans A. Murray (dir.), *The Crusades: an Encyclopedia*, vol. 1, p. 162-163.

<sup>184</sup> J.-B. Pitra, *Analecta novissima spicilegii Solesmensis*, t. II, Frascati 1888, p. 405, trad. par P.-V. Claverie, *Honorius III et l'Orient*, Leiden 2013, p. 236.

<sup>185</sup> « ... fidelium laicorum, qui sub templariorum habitu, barbaris infestantibus ibi novellam plantationem fidei Christianae resistant viriliter et potenter », LUB, I/1, doc. 14, p. 19 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 539 ; B. Bombi, « Innocent III », p. 236.



Le précédent de la Livonie annonce l'aventure des Chevaliers teutoniques en Prusse. Là aussi, un évêque missionnaire ouvre la voie. Christian, un cistercien, est consacré évêque des Prussiens lors du concile de Latran, où il se rend avec des autochtones convertis (1215)<sup>186</sup>. Soucieux de protéger la mission, il n'hésite pas à demander l'aide du bras séculier<sup>187</sup>. Le pape Honorius III accepte d'« absoudre du vœu concernant le voyage à Jérusalem au moins les deux duchés de Pologne qui sont le plus proche des païens, à condition qu'ils combattent contre ces païens »<sup>188</sup>. Mais l'aide apportée par des croisés laïcs ne suffit pas. Les ordres du Temple, de l'Hôpital et de Calatrava sont pressentis pour protéger la mission prussienne<sup>189</sup>, avant que le duc Conrad de Mazovie ne songe à fonder un ordre religieux-militaire « *ad exemplar militie Christi de Livonia* »<sup>190</sup>. Autour de 1225, le même Conrad de Mazovie suit le conseil du duc de Silésie Henri le Barbu, qui avait ses entrées auprès des princes d'Empire, et commence

---

<sup>186</sup> Dès les années 1200, des missionnaires avaient obtenu quelques conversions parmi les autochtones. La venue en Prusse d'un certain Godefroy, prédécesseur de Christian qui aurait baptisé deux chefs autochtones mais dont l'un des compagnons reçoit le martyre, est mentionnée par Albéric de Trois-Fontaines, *Chronica Albrici monachi Trium Fontium*, éd. P. Scheffer-Boichorst, MGH, vol. 23, p. 887. I. Fannesberg-Schmidt, *Popes*, p. 81 ; S. Szacherska « Valdemar », p. 49-50, 67 ; M.-L. Favreau-Lilie, « Mission to the Heathen in Prussia and Livonia: The Attitudes of the Religious Military Orders Toward Christianization », dans G. Armstrong, I. Wood (éds.), *Christianizing People and Converting Individuals*, Turnhout 2000, p. 147 ; M. Gładysz, p. 177-178 B. Kedar, *Crusade and Mission*, p. 141.

<sup>187</sup> L'origine de la rivalité entre Polonais et Prussiens est difficile à saisir ; pour D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers teutoniques*, p. 99, l'enjeu était le contrôle du commerce maritime, ce qui ne vaut que pour les régions côtières. De même, on rappelle l'émergence d'une société hiérarchisée parmi les Prussiens, où le pouvoir a été confisqué par des chefs organisant de fréquentes expéditions de pillage dans les terres voisines. C'est un phénomène analogue à ce qui est généralement accepté pour expliquer l'émergence de l'État lituanien à la même époque : M. Gładysz, *Forgotten*, p. 176-177 ; R. Bartlett, *Making of Europe*, p. 303-306.

<sup>188</sup> « *saltem duorum ducatum Polonie qui sunt magis vicini paganis, a voto Ierosolimitane peregrinationis absolvere dignemur, iniuncto eisdem ut pugnent contra paganos, ipsos eadem indulgentia gavisuri* », *Codex Diplomaticus Prussicus* (après : CDP), 1, doc. 1, p. 2. Voir aussi T. Manteuffel, « La mission balte de l'ordre de Cîteaux », dans *La Pologne au Xe Congrès international des sciences historiques à Rome*, Varsovie, 1953», p. 119 ; M. Gładysz, *Forgotten*, p. 159-160. Sur la politique papale par rapport à la Prusse, *Ibid.*, p. 180-186 ; E. Pitz, *Papstreskript*, p. 85-97 ; I. Fannesberg-Schmidt, *Popes*, p. 177-180

<sup>189</sup> M. Starnawska, « Military », p. 123-134 ; R. Bartlett, *Making of Europe* p. 267 ; M. Gładysz, *Forgotten*, p. 180-181, 209-211. L'éventuelle influence des événements en péninsule Ibérique, où les princes territoriaux utilisaient les ordres militaires comme appuis pour combattre les musulmans n'est pas impossible (notamment via le réseau cistercien et la personnalité d'un homme comme le duc Henri de Silésie), mais reste difficile à prouver.

<sup>190</sup> D'après la confirmation des statuts de l'Ordre par Grégoire IX, en 1228 (*PUB I/1*, doc. 69, p. 51). Plusieurs hypothèses concernant la date de fondation et la personne du fondateur de cet éphémère ordre religieux-militaire, connu sous le nom d'« Ordre de Dobrzyń », sont discutées par M. Gładysz, *Forgotten*, p. 179, n. 14 ; T. Manteuffel, « La mission », p. 117-118, et M. Starnawska, « Military », p. 126-128 ; voir aussi L. Póśán, « Prussian mission and the invitation of the Teutonic Order into Kulmerland », dans *North-Eastern Frontiers*, p. 141-142 ; M. Gładysz, *Forgotten*, p. 178-180 ; S. Szacherska, « Valdemar », p. 49-50.

des pourparlers avec une milice fondée quelques décennies auparavant : l'Ordre des Chevaliers teutoniques<sup>191</sup>.

L'apparition de l'Ordre de l'Hôpital de Sainte-Marie des Teutoniques a sans doute joué un rôle dans l'europanisation de la croisade balte<sup>192</sup>. Cet Ordre hospitalier de Terre sainte, fondé aux environs de 1190 par des pèlerins allemands, ne tarde pas à se militariser<sup>193</sup>. Entre 1211 et 1225, les Teutoniques ont été installés en Hongrie pour défendre le royaume contre les Coumans, un peuple païen d'origine turque installé dans la région de l'actuelle Transylvanie<sup>194</sup>. Bien que liés essentiellement à l'Empire<sup>195</sup>, les Teutoniques ne sont pas des inconnus en France et en Angleterre ; ils semblent notamment avoir été appréciés du roi Louis IX, qui collaborait volontiers avec les ordres militaires lors de son expédition en Terre sainte dans les années 1250<sup>196</sup> ; c'est par la sympathie dont faisait preuve le saint roi envers l'Ordre que l'on a expliqué, au XVI<sup>ème</sup> siècle, la présence de quatre fleurs de lys sur les armes du grand-maître<sup>197</sup>. Quoi qu'il en soit, la participation commune aux aventures proche-orientales semble avoir créé des liens entre l'Ordre et quelques seigneurs français ; d'après Henri d'Arbois de Jubainville, les donations à l'Ordre teutonique en France proviennent, en grande partie, de participants

---

<sup>191</sup> M. Gładysz, *Forgotten*, p. 209-210 ; L. Pószán, « Invitation », p. 143, discute aussi la possibilité de l'influence de l'évêque Christian dans l'appel aux Teutoniques.

<sup>192</sup> Il existe une littérature assez importante consacrée à l'Ordre teutonique. Parmi les ouvrages de référence, citons H. Boockmann, *Der Deutsche Orden*, Munich 1982 ; K. Militzer, *Von Akkon zur Marienburg*, Marbourg 1999 ; M. Tumler, *Der Deutsche Orden*, Vienne 1955. Quelques ouvrages en français existent, parmi lesquels Sylvain Gougenheim, *Les Chevaliers teutoniques*, Alain Demurger, *Chevaliers du Christ*, D. Buschinger, M. Olivier, *Les Chevaliers teutoniques*, H. Bogdan, *Les Chevaliers teutoniques*, Paris 1995 ; K. Toomaspoeg, *Histoire des Chevaliers teutoniques*, Paris 2001.

<sup>193</sup> S. Gougenheim, *Chevaliers teutoniques*, p. 23-24 ; A. Demurger, *Les Hospitaliers*, Paris 2013, p. 75-78.

<sup>194</sup> W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, doc. 3, p. 36-39. Sur l'expérience hongroise de l'Ordre teutonique, H. Zimmermann, *Der deutsche Orden in Siebenbürgen. Eine diplomatische Untersuchung*, Cologne 2001 ; *Idem.*, « Der Deutsche Ritterorden in Siebenbürgen », dans J. Fleckenstein, M. Hellmann, *Die geistlichen Ritterorden Europas*, p. 267-298 ; S. Gougenheim, *Chevaliers*, p. 43-53 ; R. Hautala, « The Teutonic Knights' Military Confrontation with the Cumans during Their Stay in Transylvania (1211-1225) », *Golden Horde Civilisation* 8, 2015, p. 80-89 ; P.-V. Claverie, *Honorius III*, p. 250-252.

<sup>195</sup> K. Militzer, « The Teutonic Knights between Emperors and Popes », dans J. Sarnowsky, *Mendicants, Military Orders, and Regionalism*, Aldershot 1999, p. 72.

<sup>196</sup> S. Lotan, « The Battle of La Forbie (1244) and its Aftermath – Re-examination of the Military Order's Involvement in the Latin Kingdom of Jerusalem in the mid-Thirteenth Century », *Ordines Militares* 17, 2012, p. 53-67.

<sup>197</sup> L'anecdote selon laquelle Louis IX aurait autorisé le grand-maître à faire figurer les fleurs de lys sur sa bannière apparaît en premier dans la *Jüng Hochmeister Chronik* et dans la *Waiblinger Chronik*, avant d'être reprise entre autres par le baron von Wal, *Histoire de l'Ordre teutonique*, vol. 1, p. 466-468, puis T. de Puymaigre, « Une campagne de Jean de Luxembourg », p. 169. L'origine de ce meuble héraldique sur la bannière du grand maître reste inconnue : M. Tumler, *Der Deutsche Orden*, p. 418-419, n. 25.

à la cinquième croisade<sup>198</sup>. Le nombre de possessions françaises de l'Ordre n'est certes pas très important<sup>199</sup>, mais celles-ci permettent aux Teutoniques de s'implanter dans le royaume, où plusieurs commanderies apparaissent au siècle suivant<sup>200</sup>. La présence de l'Ordre est plus significative dans les régions francophones de Lotharingie, notamment à Liège, ce qui peut s'expliquer par la proximité des terres germanophones, où il est solidement implanté<sup>201</sup>. A noter que les statuts de l'Ordre ont été traduits en français, vers le milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>202</sup> ; il nous reste au moins un manuscrit, contre 4 latins, 4 néerlandais et plus d'une vingtaine dans différents dialectes allemands<sup>203</sup>. Les Chevaliers teutoniques ne possèdent pas de terre en Angleterre, mais à partir d'Henri III, les rois s'engagent à leur payer une rente<sup>204</sup>.

A l'instar des autres ordres religieux-militaires médiévaux, l'Ordre teutonique est une organisation relativement complexe, dans laquelle les chevaliers proprement dits ne représentent qu'une minorité. Les ecclésiastiques, évêques, prieurs ou simples prêtres jouent un rôle important dans l'exécution des tâches administratives. Ce sont eux qui entretiennent la mémoire de l'Ordre et qui se chargent de l'essentiel des affaires spirituelles<sup>205</sup>. Originaires pour l'essentiel de la petite noblesse allemande, les chevaliers proprement dits doivent surtout savoir se battre et être de bons administrateurs<sup>206</sup>. Les prescriptions les plus rigoureuses de l'Ordre sont rapidement assouplies, pour permettre

---

<sup>198</sup> H. d'Arbois de Jubainville, « L'Ordre teutonique en France », *Bibliothèque de l'École des Chartes* 32, 1871, p. 63-83. L'étude est effectuée à partir du dépouillement des chartes de la commanderie de Beauvoir (fonds de Clairvaux, archives de l'Aube). Voir aussi K. Miltzer, *Von Akkon*, p. 36 ; S. Lotan, « The Teutonic Knights and their Attitude about Muslims », dans C. Hess, J. Adams (éd.), *Fear and Loathing in the North*, Berlin 2015, p. 317 ; K. Toomaspoeg, *Histoire des Chevaliers teutoniques*, p. 136-137 ; K. Polejowski, « Les comtes de Brienne et l'Ordre teutonique (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle) », *La Vie en Champagne* 32, 2002, p. 4-8.

<sup>199</sup> Comme le fait remarquer W. Paravicini, « La Prusse et l'Europe occidentale », p. 178 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers teutoniques*, p. 84 ; M. Tumler, *Der Deutsche Orden*, p. 178-180.

<sup>200</sup> H. d'Arbois de Jubainville, « L'Ordre teutonique en France », p. 63-67.

<sup>201</sup> W. Paravicini, « Prusse », p. 178 ; D. Heckmann, « L'Ordre teutonique à Metz et à Liège au Moyen Âge », dans J. Sarnowsky, *Mendicants, Military Orders, and Regionalism*, Aldershot 1999, p. 59-68.

<sup>202</sup> H. Suchier, dans *Die Statuten des Deutschen Ordens*, éd. M. Perlach, Halle 1890, p. LIX.

<sup>203</sup> W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, p. 33. Des extraits des statuts sont publiés dans *Ibid.*, doc. 2, p. 33-35. Les statuts sont publiés en version latine, française, allemande, bas-allemande et hollandaise dans *Die Statuten des Deutschen Ordens*.

<sup>204</sup> PR 1, p. 115-117.

<sup>205</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 414.

<sup>206</sup> Sur l'Ordre teutonique comme abritant essentiellement des fils cadets de ministériaux de l'Empire, voir la théorie de M. Hellmann, « Bemerkungen zur sozialgeschichtlichen Erforschung des Deutschen Ordens », *Historisches Jahrbuch im Auftrag der Görres-Gesellschaft*, éd. J. Spörl, München 1961, p. 120-142, présentée par K. Górski, « L'Ordre teutonique », p. 285-294. Pour la Prusse et la Livonie, voir K. Miltzer, *Von Akkon*, p. 424-441.

aux combattants de pouvoir remplir leur devoir militaire<sup>207</sup>. Les combattants non-nobles, les auxiliaires autochtones et les mercenaires forment le gros de la troupe et des garnisons. À la tête de l'Ordre se trouve un grand-maître, élu à vie, qui réside dans un premier temps à Acre, où se trouve le siège de l'Ordre. Il est assisté d'un chapitre général et des principaux officiers, parmi lesquels on peut citer le maréchal<sup>208</sup>.

Les milices nouvellement installées sur le territoire balte sont d'une efficacité redoutable, mais des plaintes émanant des évêques de Prusse et de Livonie ne tardent pas à parvenir jusqu'à Rome ; ni les Porte-Glaives, ni les Chevaliers teutoniques ne semblent être des partenaires faciles<sup>209</sup>. Qui plus est, les Danois ne tardent pas à s'emparer du nord de l'Estonie, et les ducs polonais disputent âprement à l'Ordre teutonique le contrôle de la Prusse<sup>210</sup>. Malgré les moyens limités à sa disposition<sup>211</sup>, Innocent III tente d'imposer la paix entre les différentes factions et de sauvegarder la liberté des convertis, quitte à ne pas exiger d'eux le respect de toutes les prescriptions du christianisme<sup>212</sup>. D'après Henri de Livonie, Césaire de Heisterbach et l'auteur de la *Chronique rimée de Livonie*, il aurait reçu avec grand intérêt le chef live converti Caupo, qui a accompagné le cistercien Théodoric dans l'un de ses voyages à Rome, en 1203<sup>213</sup>. Ce personnage aurait pu jouer le rôle du prince autochtone accédant à la royauté en baptisant son peuple, mais il meurt dans une bataille contre les Estoniens en 1217<sup>214</sup>. Il faudra attendre l'émergence du grand-

---

<sup>207</sup> K. Militzer, *Von Akkon*, p. 70-77, 87-88. L'exigence en matière religieuse demandée aux membres combattants est diversement appréciée selon les auteurs ; pour rester dans le domaine francophone, par exemple K. Górski, « L'Ordre teutonique. Un nouveau point de vue », *Revue Historique* 230/2, 1963, », p. 292 ou H. Samsonowicz, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, p. 672, qui rappellent que les novices avaient entre six mois et une année pour apprendre le *Pater* et le *Credo*, ce qui signifierait qu'ils ne le savaient pas avant d'entrer dans l'ordre ; à l'inverse, H. Bogdan, pour qui « les frères de l'Ordre teutonique n'ont jamais cessé d'être des religieux » (*Les chevaliers*, p. 138).

<sup>208</sup> H. Samsonowicz, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, p. 681.

<sup>209</sup> J. Brundage, « Thirteenth-Century », p. 4-5 ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes* p. 170-176.

<sup>210</sup> Sur ce qui suit, I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 80-81 ; E. Christiansen, *Northern Crusades*, p. 97 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 538-539 ; P. Rebane, « From Fulco » p. 108-113.

<sup>211</sup> E. Johnson, dans *History of the Crusade*, vol. 3, p. 565, rappelle qu'Innocent pas plus que ses successeurs ne pouvaient s'aliéner les princes ou les ordres militaires en prenant des mesures trop draconiennes, quand bien même leurs méthodes leur déplaisaient ; de plus, la croisade ayant déjà été mise en place et légitimée, il était difficile d'en interdire l'usage.

<sup>212</sup> N. Blomkvist, *Discovery*, p. 537-538.

<sup>213</sup> Henri, VII, 3, éd. L. Arbusow, A. Bauer, p. 20-21 ; *Livländische Reimchronik*, éd. F. Pfeiffer, v. 304-436, p. 8-11 ; Danilowicz, *Skarbiec*, I, p. 41 ; *Caesarii Heisterbacensi Liber VIII miraculorum* I, 31, cité par M. Tamm, « Les miracles en Livonie et en Estonie à l'époque de la christianisation (fin XII<sup>ème</sup>-début XIII<sup>ème</sup> siècles) », dans J. Kivimäe, J. Kreem (dir.), *Quotidianum Estonicum*, Krems 1996, p. 38. Le cistercien de Cologne Césaire de Heisterbach a sans doute entendu l'histoire de Caupo de Bernard de Lippe, évêque cistercien de Sémigallie (*Ibid.*, p. 71 ; *Idem*, « Communicating Crusade », p. 357-359).

<sup>214</sup> Sur Caupo, N. Blomkvist, *Discovery*, p. 551-558 ; T. K. Nielsen, « Mission and Submission: Societal Change in the Baltic in the Thirteenth Century », in *Medieval History Writing*, p. 216-231.

duché de Lituanie pour rencontrer à nouveau des princes assez forts pour travailler avec la Papauté à la christianisation de leur pays.

En attendant, le Saint-Siège dépêche plusieurs légats, parmi lesquels Guillaume, évêque de Modène, nommé en Livonie et Estonie (1225-1226, 1229-1230), en Prusse (1228-1230) et dans l'ensemble de la Baltique (1234-1242)<sup>215</sup>. D'après I. Fønnesberg-Schmidt, l'homme montrait un vif intérêt pour la mission auprès des païens baltes, intérêt qu'il paraît avoir partagé avec des personnages aussi importants que le pape Honorius III lui-même, mais encore François d'Assise et Dominique de Guzman<sup>216</sup>. Proche de ce dernier, Guillaume entendait orienter la mission balte vers la prédication et la communication avec les néophytes, notamment en développant l'apprentissage des langues autochtones<sup>217</sup>.

Ce légat est peut-être, si l'on en croit S. Gouguenheim, à l'origine d'un document qui nous renseigne sur les fondements idéologiques de la mission des Chevaliers teutoniques, dont il semble avoir été proche<sup>218</sup>. Il s'agit du traité de Kruschwitz, passé entre Conrad de Mazovie et les représentants de l'Ordre (juin 1230)<sup>219</sup>. Le texte fait dire au duc Conrad que « ces dits frères ont de bonne foi promis, ... d'affronter à nos côtés, en tout temps, sans ruse ni feinte, les Prussiens et les autres Sarrasins à nous avoisinants qui attaquent notre terre, aussi longtemps que ceux-ci sont ennemis de la foi et du culte du

---

<sup>215</sup> Voir notamment Henri, XXIX, 2-3, éd. L. Arbusow, A. Bauer, p. 208-211 ; et les instructions de Grégoire IX à Guillaume de Modène (8 et 9 mars 1238), *LUB* I-1, doc. 157-158, col. 202-204 ; J. Brundage, « Thirteenth-Century », p. 6-7 ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 178-179 ; C. Tyerman, « Henri of Livonia », p. 42 ; B. Kedar, *Crusade*, p. 148-149 ; P.-V. Claverie, *Honorius III et l'Orient*, p. 253-254.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 153-162 ; 173 ; M.-H. Vicaire, *Dominique*, p. 55. Sur la mission balte de Guillaume de Modène : E. Pitz, *Papstreskript*, p. 120-145 ; G. A. Donner, *Kardinal Wilhelm von Sabina*, Helsingfors 1929.

<sup>217</sup> I. Fønnesberg-Schmidt, p. 174-175 ; S. Gouguenheim, « Un Italien dans la Baltique. Guillaume de Modène en Norvège et en Suède », dans T. M. S. Lehtonen et E. Mornet (éds.), *Les élites nordiques et l'Europe occidentale (XIIe-XVe siècle)*, Paris 2007, p. 142.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 141-144 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 170-173 ; D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 105 ; G.-A. Donner, *Wilhelm von Sabina*, p. 264-265 passim ; T. Manteuffel, « La mission », p. 114, 121-122.

<sup>219</sup> Un débat a opposé les historiens pour savoir si ce traité a bien été signé entre Conrad de Mazovie et les représentants de l'Ordre teutonique, ou s'il s'agit d'un faux, forgé par l'Ordre quelques années plus tard pour légitimer a posteriori sa position en Prusse : D. Sikorski, *Przywilej Kruszwicki*, Varsovie 2001, p. 11-40 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 168-173. La question est actuellement tranchée dans le sens de l'authenticité du traité : voir T. Jasinski, « Uwagi a autentycznosci Przywileju Kruszwickiego z Czerwca 1230 R. », *Personae Colligationes Facta*, Toruń, 1991, p. 226-239 ; S. Gouguenheim, « L'Ordre teutonique en Prusse », dans *L'expansion occidentale (XI<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècles)*, Paris 2003, p. 103 ; *Idem*, *Chevaliers*, p. 169. Dès le XIV<sup>ème</sup> siècle, la donation de la Prusse aux Chevaliers teutoniques a violemment opposé les historiens et les juristes polonais et allemands, qui y voyaient le point de départ des querelles opposant l'Ordre au Royaume durant le XIV<sup>ème</sup> et le XV<sup>ème</sup> siècle. Voir S. Gouguenheim, *Chevaliers teutoniques*, p. 415-422. Il reste quelques zones d'ombres en ce qui concerne l'auteur du traité. Si S. Gouguenheim y voit la main de Guillaume de Modène, qui était un ami de l'Ordre (*Chevaliers teutoniques*, p. 169), pour H. Boockmann (*Deutsche Orden*, p. 89), il pourrait s'agir d'un clerc membre de l'Ordre teutonique rompu au droit romain.

Christ »<sup>220</sup>. Les Prussiens sont présentés comme des agresseurs, qu'il faudra détruire par la force si l'on ne peut en venir à bout autrement<sup>221</sup>. Quand ils seront vaincus, leurs biens et leurs personnes pourront être soumis à l'Ordre<sup>222</sup>. Le terme « Sarrasin » utilisé ici à trois reprises pour désigner les Prussiens a un intérêt tout particulier<sup>223</sup>. Au moment de s'établir en Prusse, l'Ordre teutonique reste concerné par les affaires de Terre sainte, où ont servi plusieurs frères qui rejoignent ensuite la Baltique<sup>224</sup>. Pourtant, dans les chroniques de l'Ordre (*Chronique rimée de Livonie*, chroniques de Dusbourg et de Jeroschin), « *Sarrazînen* » et « *Sarraceni* » désignent uniquement les musulmans de Terre sainte ou d'Espagne<sup>225</sup>. Du côté polonais, ce vocable n'est que rarement utilisé dans le contexte balte<sup>226</sup>. Il faudra attendre l'arrivée des croisés venus d'Europe occidentale au XIV<sup>ème</sup> siècle pour que l'usage d'appeler les païens baltes (en l'occurrence, les Lituaniens) « Sarrasins » se généralise<sup>227</sup>.

Dariusz Sikorski montre que le programme ébauché dans le traité rappelle l'idéologie développée par Bernard de Clairvaux, dont on reconnaît l'essentiel des idées<sup>228</sup>. Mais l'historien polonais remarque aussi que le contenu du texte ressemble aux thèses de Thomas d'Aquin sur la guerre juste, au détail près que l'usage de la force pour convertir les païens était interdit par le docteur angélique<sup>229</sup>. Pour D. Sikorski, ce point expliquerait l'utilisation du terme « Sarrasin », lequel pourrait viser à assimiler les Prussiens aux hérétiques ou aux schismatiques, dont la conversion forcée était autorisée<sup>230</sup>. Or, rien n'indique que la conversion des païens, même par la force, ait été le

---

<sup>220</sup> « *Fratres quoque predicti bona fide repromiserunt michi heredibusque meis secundum dei honorem et timorem contra Prutenos et alios Sarracenos nobis conterminos, terram nostram impugnantes, quamdiu hostes fidei sunt et inimici cultus Christi, assistere et sine dolo ac fictione una nobiscum omni tempore militare* », PUB 1/1, doc. 78, p. 60.

<sup>221</sup> PUB 1/1, p. 58.

<sup>222</sup> « *Preterea quicquid de personis vel bonis omnium Sarracenorum captivatione, depredatione, extorsione, occupatione vel subiugatione mobilium sive immobilium, terrarum vel aquarum atque omnium in eis contentorum quolibet modo fratres predicti adipisci potuerint, ...* », PUB 1/1, p. 59.

<sup>223</sup> H. Boockmann, *Deutsche Orden*, p. 89 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 169.

<sup>224</sup> A. Murray, « Saracens », p. 415.

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 415. S. Lotan, « Attitude », p. 323-324, mentionne un membre de l'Ordre teutonique surnommé « *Sarracenus* » par Dusbourg, et suggère que ce surnom peut lui avoir été attribué du fait qu'il a peut-être combattu en Orient avant de poursuivre sa carrière en Prusse.

<sup>226</sup> M. Starnawska, « Military », p. 128; L. Póśán, « Invitation », p. 147. D. Sikorski, *Przywilej*, p. 90. Par exemple, le privilège accordé en mars 1237 par le duc de Mazovie à l'Ordre de Dobrzyń ( PUB 1/1, doc. 126, p. 95-96) parle de « *hereticis et Pruthenis seu cuius(!)libet christiane fidei inimicis* » (p. 95).

<sup>227</sup> Sur cette question, voir l'article d'A. Murray, « Saracens », qui ne mentionne pas le texte du privilège de Kruschwitz.

<sup>228</sup> D. Sikorski, *Przywilej*, p. 56-57.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 57. Sur l'idéologie de la guerre juste et l'installation des Chevaliers teutoniques en Prusse, voir notamment R. Mažeika, « Violent Victims », p. 123-140.

but des Teutoniques ; on parle en effet « de ces dits infidèles, dont on espère la conversion à l'avenir, la grâce de Dieu aidant »<sup>231</sup> : leur conversion reste bien dans l'horizon d'attente, mais personne ne semble imaginer qu'elle ait lieu dans un avenir proche. De plus, l'atmosphère très « Clairvaux » du texte suffit à expliquer l'usage du terme « Sarrasin », que nous avons déjà rencontré dans le contexte balte sous la plume de quelques chroniqueurs du XII<sup>ème</sup> siècle ; au début du siècle suivant, l'empereur Othon de Brunswick faisait également référence aux païens de Livonie en les appelant « Sarrasins »<sup>232</sup>. L'auteur du traité de Kruschwitz étant, qu'il s'agisse effectivement de Guillaume de Modène ou non, très vraisemblablement un proche de la Curie, il n'est guère étonnant qu'il ait recours à ce genre de terminologie pour désigner les ennemis de la Chrétienté. Quoi qu'il en soit, l'utilisation de ce terme rapproche le document de l'atmosphère des croisades d'Orient, et situe ainsi l'action de l'Ordre dans un contexte bien plus large que la géopolitique régionale du nord de la Pologne<sup>233</sup>.

D'autres documents viennent renforcer la position de l'Ordre teutonique. Proche de l'Empereur comme du Pape, le grand-maître Hermann de Salza obtient de précieux privilèges des deux souverains symboliques de la Chrétienté. En 1235<sup>234</sup>, l'empereur Frédéric II octroie aux Teutoniques la bulle dite de Rimini qui leur donne la souveraineté et les privilèges impériaux sur les territoires qu'ils pourront conquérir<sup>235</sup>, tout en accordant sa protection aux convertis de Prusse, de Livonie et d'Estonie (1224, 1228, 1232)<sup>236</sup>. L'initiative vient vraisemblablement de Guillaume de Modène, qui était à ce moment en contact avec l'Empereur<sup>237</sup>. La Papauté n'est pas en reste, puisqu'en 1225, Honorius III prend lui aussi les Prussiens convertis sous sa protection et promet qu'ils

<sup>231</sup> « *ipsos infideles* [note de l'éditeur : « der Sinn fordert : *ipsis infidelibus* »], *quorum exinde speratur conversio, per dei gratiam profuturo* », PUB 1/1, doc. 78, p. 60.

<sup>232</sup> LUB 1/1, doc. 25, col. 33; S. Lotan, « Attitude », p. 322; R. Mažeika, « Of cabbages and knights: Trade and trade treaties with the infidel on the northern frontier, 1200–1390 », *Journal of Medieval History* 20 (1994), p. 64, n. 5.

<sup>233</sup> D. Sikorski, *Przywilej*, p. 58.

<sup>234</sup> La bulle d'or de Rimini est datée de 1226 (ainsi H. Boockmann, *Der Deutsche Orden*, p. 80-87), mais plusieurs historiens ont supposé qu'elle daterait en réalité de 1235 et aurait été antidatée : voir en particulier T. Jasinski, « The Golden Bull Allegedly Issued in 1226 by Friedrich II for the Teutonic Order », *Quaestiones Mediaevi Novae* 3, 1998, p. 221-244, suivi par S. Gouguenheim, « L'Ordre teutonique en Prusse », p. 101-102 ; *Idem*, *Chevaliers*, p. 185-186 ; A. Demurger, *Chevaliers du Christ*, p. 73. Pour D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 104, ce document daterait bien de 1226, mais aurait été « discrètement retouché après 1231-1232 pour tenir compte de l'évolution de la situation sur le terrain ».

<sup>235</sup> W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, doc. 5, p. 46-54; PUB 1-1, doc. 56, p. 41-43. Voir aussi S. Gouguenheim, *Chevaliers teutoniques*, p. 179-183.

<sup>236</sup> PUB 1-1, doc. 52, p. 38-39 ; T. Manteuffel, « La mission » p. 111-112.

<sup>237</sup> E. Pitz, *Papstreskript*, p. 133-134 ; I. Fonnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 204-203.

garderont leur liberté<sup>238</sup>. Pour J. Brundage, il y a tout lieu de penser que ce sont les rapports du même Guillaume de Modène qui ont aiguisé l'intérêt de Rome pour la Baltique, à un moment où les papes essaient de mieux contrôler les territoires conquis par les croisés<sup>239</sup>. Comme l'a montré I. Fannesberg-Schmidt, le petit groupe rassemblé autour d'Honorius III, Dominique de Guzman et du futur Grégoire IX fait preuve d'un intérêt particulier pour la mission auprès des non-chrétiens, ce qui explique qu'Honorius et ses successeurs aient été plutôt disposés à soutenir l'Ordre teutonique, que l'on voyait comme un défenseur efficace des missionnaires<sup>240</sup>. Un peu plus tard, en 1234, Grégoire IX place la Prusse sous la protection de saint Pierre et délègue son administration aux Teutoniques<sup>241</sup>. L'évêque Christian, Conrad de Mazovie et les autres ordres militaires auxquels on avait, dans un premier temps, fait appel, sont mis sur la touche<sup>242</sup>.

Débarassé de ses rivaux, l'Ordre peut se lancer dans la conquête de la Prusse<sup>243</sup>. Des colons, venus essentiellement d'Allemagne et de Pologne, sont appelés pour peupler les terres prises et développer les villes nouvellement fondées, comme Toruń et Chełmno autour de 1230, Elbląg en 1234<sup>244</sup>. L'Ordre se montre assez généreux pour que son appel à la colonisation reste attractif, mais il se réserve un contrôle étendu sur la population<sup>245</sup>. On évite notamment qu'une aristocratie foncière trop puissante ne se développe<sup>246</sup>. En 1237, les Chevaliers Porte-Glaives, affaiblis par une lourde défaite contre les Sémigalliens et les Lituanais (bataille de Saule, 1236), sont incorporés à l'Ordre

---

<sup>238</sup> PUB, I-1, doc. 54, trad. S. Gouguenheim, *Chevaliers teutoniques*, p. 157 ; I. Fannesberg-Schmidt, *Popes*, p. 177-179.

<sup>239</sup> J. Brundage, « Thirteenth-Century », p. 7-8.

<sup>240</sup> I. Fannesberg-Schmidt, *Popes*, p. 162-179 ; C. T. Maier, *Preaching*, p. 51 ; R. Spence, « Pope Gregory IX and the Crusade in the Baltic », *The Catholic Historical Review* 69/1, 1983, p. 18-19. Il semble notamment que le futur saint Dominique ait envisagé de participer lui-même à une croisade missionnaire en Estonie ; M. Tamm, « When Did the Dominicans Arrive in Tallinn ? », *Past: Ajalookultuuri ajakiri*, Special issue on the history of Estonia, 2009, p. 35-36.

<sup>241</sup> W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, doc. 8, p. 72-75 ; PuB 1/1, doc. 108, p. 83-84 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers teutoniques*, p. 173-178, 157-159.

<sup>242</sup> L'Ordre de Dobrzyń est définitivement absorbé par l'Ordre teutonique en 1235 ; M. Starnawska, « Military », p. 129-130 ; D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 102 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 254.

<sup>243</sup> Sur Christian de Prusse, D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 99-103 ; E. Johnson, dans *History of the Crusades*, p. 569-570 ; sur la conquête de la Prusse par l'Ordre teutonique, voir notamment S. Gouguenheim, *Chevaliers*, 189-211 et E. Christiansen, *Northern*, 100-104.

<sup>244</sup> Sur la fondation de Toruń : Pierre de Dusbourg, *SRP* 1, p. 49-50 ; Chełmno : *ibid.*, p. 56 ; Elbląg : *ibid.*, p. 60 ; sur la conquête de la Prusse par l'Ordre teutonique, voir notamment S. Gouguenheim, *Chevaliers*, 189-211 ; E. Christiansen, *Northern*, 100-104 ; E. Johnson, *History of Crusades*, p. 570-572.

<sup>245</sup> W. Paravicini, « L'Ordre teutonique et les courants migratoires en Europe centrale XIII<sup>e</sup> – XIV<sup>e</sup> siècles », dans S. Cavaciocchi (éd.), *Le Migrazioni in Europa Secc. XIII–XVIII*, Florence 1994, p. 312-313.

<sup>246</sup> *Ibid.*, p. 315 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 378-382.



teutonique, qui obtient la gestion de leurs possessions livoniennes<sup>247</sup>. Afin d'apaiser les relations entre l'Ordre et les Prussiens, un traité est passé sous la houlette du légat Jacques Pantaléon de Troyes, le futur Urbain IV ; on prévoit notamment d'accorder des droits égaux à ceux qui se convertiraient (traité de Christbourg, 1249)<sup>248</sup>. La tentative est ruinée par de nouveaux troubles ; pour mater les rebelles ou conquérir d'autres territoires, les Teutoniques font appel, entre autres, au puissant roi de Bohême Ottokar<sup>249</sup>. Fidèle à la politique imprimée par Honorius III, la Papauté continue durant tout le XIII<sup>ème</sup> siècle à soutenir la croisade balte<sup>250</sup>, qui garde alors une importance quasiment égale à celle de Terre sainte<sup>251</sup>.

### *Le grand-duché de Lituanie, un partenaire païen*

Le grand-duché de Lituanie apparaît dans l'histoire européenne sous le pontificat d'Innocent IV (m. 1254), qui est aussi l'un des principaux théoriciens des relations entre pouvoirs chrétiens et infidèles. L'arrivée des Mongols aux portes de l'Occident catholique, dans les années 1240, incite Rome à réfléchir à la manière de traiter avec une puissance non-chrétienne<sup>252</sup>. Lors de leur expansion vers l'Ouest, les Mongols, que l'on

---

<sup>247</sup> W. Hubatsch (éd.), *Quellen zur Geschichte des Deutschen Ordens*, Göttingen 1954, doc. 9, p. 76-79 ; F. Benninghoven, *Schwertbrüder*, p. 353 ; K. Kļaviņš, « Ideology », p. 261, S. Gouguenheim, *Chevaliers teutoniques*, p. 255-257 ; R. Spence, « Pope Gregory IX », p. 15-16.

<sup>248</sup> PUB, 1/1, doc. 218, p. 158-165. Sur ce document, voir notamment R. Wenskus, « Über die Bedeutung des Christburger Vertrages für die Rechts- und Verfassungsgeschichte des Preußenlandes », dans E. Bahr (dir.), *Studien zur Geschichte des Preußenlandes. Festschrift Erich Keyser*, Marbourg 1963, p. 97-118 ; H. Patze, « Der Frieden von Christburg vom Jahre 1249 », *Jahrbuch für die Geschichte Mittel- und Ostdeutschlands* 7, 1958, p. 39-91 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 125-126 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 505-506 ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 234-235 ; C. T. Maier, *Preaching*, p. 91 ; P. Milliman, *Slippery*, p. 56 ; J. Powierski, « Die Stellung der pommerellischen Herzöge zur Preussen-Frage im 13. Jahrhundert », dans U. Arnold, M. Biskup (dir.), *Der Deutschenordensstaat*, Marbourg 1982p. 120.

<sup>249</sup> P. de Dusbourg, *SRP* 1, p. 92 ; D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 114 ; P. Hlaváček, « A Reflection on the Political and Religious Role of Bohemia », dans J. Kłoczowski, H. Łaszkiwicz (éd.), *East Central Europe in European history*, p. 133-134.

<sup>250</sup> Il semble que Clément IV (m. 1268) ait été le dernier pape à avoir directement soutenu la croisade menée par l'Ordre teutonique ; après les révoltes des années 1260, la Papauté laisse les membres de l'Ordre s'occuper eux-même de la prédication et de la distribution d'indulgence aux croisés venus leur prêter main-forte : C. T. Maier, *Preaching*, p. 92-93.

<sup>251</sup> En 1245, Innocent IV rappelle notamment que la croisade de Terre sainte ne doit pas se faire au détriment de celle de la Baltique (PUB, I-1, doc. 169, p. 125) ; C. T. Maier, *Preaching*, p. 78 ; K. Militzer, « The Teutonic Knights », p. 76 ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 240-242 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 224-226 ; A. Ehlers, *Die Ablasspraxis*, p. 38 ; *Idem*, « The Use of Indulgences by the Teutonic Order », dans V. Mallia-Milanes (éd.), *The Military Orders*, vol. 3, Aldershot 2008, p. 141-142.

<sup>252</sup> Sur les contacts avec les Mongols et la réflexion sur les fondements de la tolérance, voir C. Nederman, « Toleration in Medieval Europe : Theoretical Principles and Historical Lessons », dans J. Muldoon (éd.), *Bridging the Medieval-Modern Divide*, Farnham 2013, p. 50 ; J. Muldoon, *Popes*, p. 36 sq.

appelle aussi Tatars, ont dévasté la Hongrie, mis à mal la Pologne<sup>253</sup>. La Chrétienté peut, à raison, se sentir menacée ; mais on s'aperçoit rapidement qu'une fois leurs conquêtes accomplies avec une extrême brutalité, les khans laissent un territoire relativement pacifié, octroyant une large autonomie religieuse et culturelle à ceux qui se sont soumis<sup>254</sup>. On découvre alors un monde nouveau, qui laisse présager de grandes opportunités commerciales et politiques. Innocent IV, qui espère convertir les Mongols pacifiquement, doit traiter avec eux sur un pied d'égalité. Commentant la décrétale d'Innocent III *Quod super his*, qui concerne la commutation des vœux de croisade, le pape élabore une théorie considérant que les infidèles doivent bénéficier de droits politiques et personnels<sup>255</sup>. L'argument clef est le droit naturel : en tant que créatures rationnelles, les infidèles comme les chrétiens peuvent régner ou posséder des biens, et c'est un crime de les en empêcher. Ce n'est que s'ils venaient à manquer de respect à la loi naturelle, par exemple en adorant une idole<sup>256</sup>, que le pape pourrait déclarer leur gouvernement illégitime<sup>257</sup>.

Une ligne plus dure est tracée par un autre commentateur de *Quod super his*, Henri de Suse, dit Hostiensis (m. 1271)<sup>258</sup>. Bien qu'il rejoigne Innocent IV sur plusieurs points essentiels, il s'en distingue en considérant que le pouvoir a été retiré aux infidèles dès l'arrivée du Christ sur Terre<sup>259</sup> ; l'Église peut tolérer leurs États, mais un prince chrétien est autorisé à déclarer la guerre contre ceux-ci<sup>260</sup>. C'est, au fond, un retour à la position carolingienne puis ottonienne ; pourtant, l'approche d'Innocent IV l'emporte parmi les juristes, même si les deux courants de pensée restent vivants jusqu'à la fin du Moyen Âge<sup>261</sup>. En ce qui concerne la coercition, les deux penseurs sont formels : la conversion forcée est interdite, mais le pape peut utiliser la force pour obliger les infidèles à accepter des prêches parmi eux<sup>262</sup>. Il ne s'agit donc pas de condamner l'utilisation de la violence

<sup>253</sup> *A History of the Crusades*, vol. 2, p. 717.

<sup>254</sup> F. Conte, *Slaves*, p. 452.

<sup>255</sup> Le texte est édité dans E. Weise, *Die Staatsschriften des Deutschen Ordens*, vol. 1, p. 48-62.

<sup>256</sup> « *Naturale est unum et solum Deum creatorem colere, et non creaturas* », éd. Weise, *Staatsschriften*, p. 54.

<sup>257</sup> Sur Innocent IV et le *Quod super his*, B. Kedar, *Crusade and Mission*, p. 159-169 ; C. Reid, « Paulus Vladimiri, the Tractatus, Opinio Hostiensis, and the Rights of Infidels », dans P. Krafl (dir.), *Sacri Canonis Servandi Sunt*, Prague 2008, p. 418-419 ; T. Brennan, *Just War*, p. 5-10 ; J. Muldoon, *Popes*, p. 6-15.

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 15-18 ; E. Weise, *Die Staatsschriften*, p. 49 sq.

<sup>259</sup> « *Mihi tamen videtur, quod in adventu Christi omnis honor et omnis principatus et omne dominium et iurisdictio de iure et ex causa iusta et per illum, qui supremam manum habet nec errare potest, omni infideli subtractis fuerint et ad fideles translata* », E. Weise, *Staatsschriften*, p. 63-64.

<sup>260</sup> C. Reid, « Paulus », p. 419-420 ; T. Brennan, *Just War*, p. 19-22.

<sup>261</sup> C. Reid, « Paulus », p. 420.

<sup>262</sup> « *In omnibus autem praedictis casibus et in aliis, ubi licet papae eis aliquis mandare, si non obedient, compellendi sunt brachio seculari, et indicendum est bellum contra eos per papam, et non per alios, ...* », E. Weise, *Die Staatsschriften*, p. 58. L'approche d'Innocent ne signifie pas qu'il ait été moins favorable à

comme appui à la mission ; pour I. Fannesberg-Schmidt, le juriste de formation qu'est Innocent IV, autant intéressé que ses prédécesseurs Honorius III et Grégoire IX aux affaires missionnaires, aurait essayé de donner un cadre légal à un phénomène qui existait depuis longtemps dans les zones où des seigneurs chrétiens combattaient et soumettaient des infidèles<sup>263</sup>. L'idée était de brider l'usage de la violence, et surtout, de permettre qu'il soit supervisé par le Pape, puisque c'est à lui de déterminer si l'on peut ou non recourir à la force<sup>264</sup>.

En 1245, Innocent IV envoie une ambassade à la découverte de l'Asie, afin d'établir des relations diplomatiques avec le nouveau chef suprême mongol ; trois ans plus tard, le roi de France Louis IX lui emboîte le pas<sup>265</sup>. Plusieurs explorateurs, ambassadeurs puis marchands, se mettent à parcourir la route qui mène à la Chine et à la vaste Tartarie. Des contacts diplomatiques, commerciaux et même religieux avec les souverains de ce nouvel empire sont donc possibles<sup>266</sup>, mais Innocent IV préfère assurer la sécurité de la Chrétienté de plusieurs manières. Le saint père propose aux princes russes de Souzdal et de Galicie de collaborer avec l'Ordre teutonique afin de se protéger des attaques mongoles<sup>267</sup>, et soutient les efforts des souverains d'Europe orientale désirant rejoindre le monde catholique<sup>268</sup>. L'idée est de constituer un « cordon sanitaire » protégeant la Chrétienté latine<sup>269</sup>, et correspond à la tradition pontificale, qui favorise volontiers les princes païens ou orthodoxes souhaitant se rapprocher de Rome. Il se trouve que les Teutoniques sont précisément en pleines négociations avec un homme qui entend jouer ce rôle.

---

la croisade balte que ses prédécesseurs ; au contraire, I. Fannesberg-Schmidt rappelle qu'il considérait même celle-ci comme aussi importante que les opérations en Terre sainte, ce qui pourrait s'expliquer par son intérêt pour la mission (I. Fannesberg-Schmidt, *Popes*, p. 240). Mission et croisade continuent donc de fonctionner ensemble. Voir aussi T. Brennan, *Just War*, p. 10 ; 18.

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 240. B. Kedar (*Crusade*, p. 202) a cette belle formule : « the Innocentian conception of crusade paving the way for mission ».

<sup>264</sup> I. Fannesberg-Schmidt, *Popes*, p. 239-240.

<sup>265</sup> J. Muldoon, *Popes*, p. 42-45 ; *A History of the Crusades*, vol. 2, p. 722. L'ambassade mongole auprès de Louis IX est notamment décrite dans *Les Grandes chroniques de France*, vol. 7, éd. J. Viard, Paris 1932, p. 121-124, 128-132. Sur les rapports entre Innocent IV, Louis IX de France et les Mongols, A. Ruotsala, « The Crusaders and the Mongols », dans *Medieval History Writing*, p. 302-309 ; F. Conte, *Slaves*, p. 447-449 ; H. Patze, « Der Frieden von Christburg », p. 74-88.

<sup>266</sup> Bénéficiant de la tolérance dont font preuve les souverains mongols, on met en place une mission pour l'extrême Orient : C. Cahen, « The Mongols and the Near East », dans *A History of the Crusades*, vol. 2, p. 722-723 ; A. Ruostala, *Europeans and Mongols*, Helsinki 2001, p. 38-39.

<sup>267</sup> I. Fannesberg-Schmidt, *Pope*, p. 232.

<sup>268</sup> H. Samsonowicz, dans *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, p. 78-80.

<sup>269</sup> T. Wyrwa, *Pensée politique*, p. 40 ; Valérien Meystowicz, *La Pologne dans la Chrétienté*, p. 26-27 ; J. Lind, « Mobilisation of the European Periphery against the Mongols », dans J. Staecker (éd.), *The Reception of Medieval Europe in the Baltic Sea Region*, p. 75-90.

Au-delà des Prussiens, des Coures et des Jatvingiens se trouve un peuple qui est resté relativement en retrait pendant la conquête de la Prusse et de la Livonie. Vivant à l'intérieur des terres, dans une région séparée des pays côtiers par une épaisse forêt parsemée de zones marécageuses, il n'était pas en première ligne lors des événements du début du siècle<sup>270</sup>. Les chroniques latines ou allemandes appellent les habitants de ces régions « *Letouwen* », « *Lethwini* » ou « *Letthones* »<sup>271</sup>. Dans les bulles papales, leur pays est nommé « *Lectovia* »<sup>272</sup>, « *Luthowia* »<sup>273</sup> : ce sont les Lituaniens. Dès le milieu du XI<sup>ème</sup> siècle, ils affrontent les princes de la Rus' de Kiev<sup>274</sup>. L'épopée du XII<sup>ème</sup> siècle *La Geste du Prince Igor* mentionne le prince russe Iziaslav de Polotsk (m. v. 1185), tombé en les affrontant<sup>275</sup>. Pour Henri de Livonie, ils sont « les seigneurs de tous les peuples, autant chrétiens que païens, qui habitent dans ces pays »<sup>276</sup>. Se basant sur la narration du chroniqueur, Kristina Markman parle même d'un « état prédateur » lituanien<sup>277</sup>. Un point de vue qui semble correspondre à une certaine réalité, même si comme le reconnaît la même auteure dans son travail de thèse<sup>278</sup>, les chroniqueurs proches des ordres militaires avaient tendance à exagérer la puissance de l'ennemi. C'est en tout cas parmi eux que s'organise au début du XIII<sup>ème</sup> siècle la seule forme étatique balte viable sur une longue durée, ce qui paraît avoir considérablement renforcé leur capacité de résistance à la christianisation et aux invasions pendant plus de 150 ans.

L'historiographie explique l'émergence d'un État lituanien par plusieurs facteurs : aux considérations anciennes sur la défense face aux menaces d'invasion venues de l'Ouest<sup>279</sup> s'ajoute l'attention portée plus récemment à l'émergence d'un pouvoir guerrier, résultant de l'importance prise par les raids en terres ruthènes et de la nécessité de les coordonner plus efficacement<sup>280</sup>. Quoi qu'il en soit, des traités passés entre des

<sup>270</sup> S. Rowell, *Lithuania Ascending*, p. 289-290.

<sup>271</sup> Danilowicz, *Skarbiec*, vol. 1, p. 36.

<sup>272</sup> *Id.*

<sup>273</sup> A. Theiner (éd.), *Vetera Monumenta*, vol. 1, Rome 1860, doc. 105, p. 50, cité par M. Hellmann, « Die Päpste und Litauen », dans *La Cristianizzazione della Lituania*, p. 40.

<sup>274</sup> Danilowicz, *Skarbiec*, vol. 1, p. 37-38.

<sup>275</sup> *La Geste du Prince Igor*, trad. C. Pighetti, Paris 2005, p. 55.

<sup>276</sup> « *Erant etiam tunc Lethones in tantum omnibus gentibus in terris istis existentibus dominantes, tam christianis quam paganis* », Henri, XIII, 4, éd. L. Arbusow, A. Bauer, p. 69. D'autres mentions des Lituaniens (« *Litwini* ») dans les sources sont recensées par I. Danilowicz, *Skarbiec*, vol. 1, p. 47 *passim*.

<sup>277</sup> K. Markman, « Tactics of Manipulation », *Comitatus* 42, 2011, p. 120.

<sup>278</sup> K. Markman, *Between Two Worlds*, Los Angeles 2015 (thèse non publiée), p. 80-92.

<sup>279</sup> Voir ce qu'en dit S. C. Rowell, *Lithuania Ascending*, p. 289-291.

<sup>280</sup> *Histoire de la Lituanie*, p. 45, 49-50 ; M. Heller, *Histoire de la Russie et de son empire*, Paris 1997, p. 115-116 ; M. Gładysz, *Forgotten*, p. 176-177 note qu'un processus similaire est accepté dans le cas de la Prusse par l'historiographie polonaise récente ; sur le rôle des pillages en Russie dans l'émergence du pouvoir lituanien, H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 192, qui met toutefois en garde contre une interprétation trop

princes russes et lituaniens dans la seconde décennie du XIII<sup>ème</sup> siècle indiquent que ces derniers avaient déjà atteint une certaine importance sur la scène politique régionale<sup>281</sup>. La Lituanie est sérieusement confrontée à l'expansion des ordres militaires lors de l'expédition lancée de Livonie en 1236, qui se termine par l'anéantissement des Porte-Glaive à la bataille de Saule. La pression militaire, politique et sociale exercée par les arrivants catholiques sur les populations baltes voisines des Lituaniens pousse un certain nombre de Prussiens, de Coures ou de Sémigalliens à fuir vers la Lituanie, linguistiquement, géographiquement et culturellement voisine, et qui les assimile rapidement<sup>282</sup>. Relativement isolé, le pays n'est pas directement menacé par les hordes mongoles. Emmené par une élite de guerriers parmi lesquels émergent quelques dirigeants à la poigne de fer, le jeune État lituanien peut se développer sans trop d'encombres.

Parmi les princes les plus ambitieux se trouve un certain Mindaugas, qui, utilisant autant la force que la conciliation, entreprend de regrouper les divers clans autour d'un pouvoir central<sup>283</sup>. La Lituanie a désormais à sa tête un dirigeant unique, appelé en français moderne grand-duc (*Kunigaikštis* ou *didysis Kunigaikštis*, parfois « grand-prince »). Mindaugas intègre les territoires orthodoxes déjà ciblés par les raids de ses prédécesseurs à l'ensemble politique qu'il est en train de constituer<sup>284</sup>. Souhaitant confirmer son autorité par un titre royal, il traite avec l'Ordre teutonique, qui accepte de négocier une couronne pour lui en échange de son baptême (1251)<sup>285</sup>. Deux ans plus tard, l'évêque de Chełmno couronne Mindaugas roi de Lituanie, avec la bénédiction

---

littérales des sources latines et russes, fortement biaisées (*ibid.*, p. 186-187). S. C. Rowell (*Lithuania*, p. 291-292) ajoute que sans l'action des puissants clans dont ont émergé les dynasties de Mindaugas et de Gediminas, la formation de la Lituanie n'aurait probablement pas été possible. Sur le caractère « impérial » de la Lituanie médiévale, Z. Norkus, « Grand Duchy of Lithuania: A Comparative Historical Sociology Retrospective », *World Political Science Review*, 3/4, 2007, p. 1-41 ; A. Nikžentaitis, « The „Imperial“ Diplomacy of Lithuania », *Lithuanian Foreign Policy Review*, 2004, No. 1-2 (13-14), p. 41-47.

<sup>281</sup> Z. Kiaupa, *History*, p. 28 ; *Histoire de la Lituanie*, p. 50-51 ; H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 196.

<sup>282</sup> N. Blomkvist, *Discovery*, p. 171 ; G. Potašenko, *Multinational Lithuania*, Vilnius 2008, p. 21-22 ; Z. Kiaupa, *History*, p. 42.

<sup>283</sup> E. Christiansen, *Northern*, p. 134 ; H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 199 ; M. Hellmann, « Die Päpste und Litauen », p. 36-46.

<sup>284</sup> J. Kłoczowski (dir.), *Histoire religieuse*, p. 108 ; H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 192 sq., montre que l'expansion lituanienne en terres ruthènes a commencé par de simples expéditions de pillage au début du XIII<sup>ème</sup> siècle, puis s'est transformé en une politique plus réfléchie, où les petites principautés ruthènes voisines de la Lituanie ont été progressivement intégrées au jeune État à l'époque de Mindaugas, sur bases d'accords.

<sup>285</sup> En s'adressant à l'Ordre teutonique pour obtenir une couronne, Mindaugas entendait doubler un prince rival qui avait eu la même idée, mais s'était tourné vers l'archevêque de Riga : R. Mažeika, « Bargaining », p. 131-132 ; *Eadem*, « When Crusader », p. 198. Voir aussi Z. Kiaupa, *History*, p. 28-38 ; J. Muldoon, *Popes*, p. 32-33 ; E. Weibel, *Mille ans*, p. 240.

d’Innocent IV. Celui-ci a été informé des intentions du prince par un ambassadeur lituanien, qui a probablement voyagé jusqu’en Italie accompagné de membres de l’Ordre teutonique<sup>286</sup>. Le pape s’empresse alors d’écrire aux évêques des provinces baltes pour leur enjoindre de soutenir Mindaugas dans son entreprise, et rappelle que ses droits et son pouvoir doivent être respectés<sup>287</sup>. Au principal intéressé, il écrit pour le féliciter et lui faire part de sa protection<sup>288</sup>.

Une cathédrale est fondée sur le site de l’actuelle Vilnius<sup>289</sup>, et un membre livonien de l’Ordre teutonique est désigné pour occuper le siège épiscopal créé pour le jeune diocèse de Lituanie<sup>290</sup>. Toutefois, même si les lettres pontificales mentionnent le baptême d’« une nombreuse multitude de païens »<sup>291</sup>, la christianisation semble, dans les faits, n’avoir concerné que la personne du roi et quelques-uns de ses partisans<sup>292</sup>. De plus, Rome est loin de la Baltique, et les querelles de pouvoir reprennent vite le dessus<sup>293</sup>. En 1261, Mindaugas prend les armes contre l’Ordre teutonique et s’allie aux Prussiens révoltés, avant d’être assassiné deux ans plus tard<sup>294</sup>. C’en est fini, pour le moment, de la christianisation de la Lituanie : la cathédrale bâtie par le malheureux roi est détruite<sup>295</sup>. La Prusse est entièrement soumise à l’Ordre en 1283, quand le chef jatvingien Skomantas accepte le baptême en échange d’une importante donation<sup>296</sup>. Le dernier adversaire païen

---

<sup>286</sup> L’envoyé est notamment mentionné dans A. Theiner (éd.), *Monumenta*, vol. 1, doc. 102, p. 49 ; R. Mažeika, « When Crusader », p. 200 ; M. Hellmann, « Die Pápste », p. 39.

<sup>287</sup> A. Theiner (éd.), *Monumenta*, vol. 1, doc. 101, p. 49. Les autres lettres d’Innocent IV concernant le baptême de Mindaugas sont publiées dans *ibid.*, doc. 102-106, p. 49-51. Voir aussi J. Muldoon, *Popes*, p. 33.

<sup>288</sup> « ... *Regnum Luthawie, ac terras omnes, quas per divine virtutis auxilium iam eripuisti de infidelium manibus, vel eripere poteris in futurum, in ius et proprietatem beati Petri suscipimus, et ea cum... uxore, filiis et familia tuis sub protectione ac devotione sedis apostolice permanere sancimus ...* », A. Theiner (éd.), *Monumenta*, vol., doc. 102, p. 49.

<sup>289</sup> A. Kajackas, « Archeological Investigations of Vilnius Cathedral », dans *La Cristianizzazione della Lituania*, p. 270-272 ; R. Mažeika, « When Crusader », p. 209-210. L’importance de l’actuelle Vilnius dans la religiosité lituanienne date probablement d’avant l’époque de Mindaugas ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 132 sq.

<sup>290</sup> R. Mažeika, « When Crusader », p. 206-7.

<sup>291</sup> « *cum numerosa multitudine paganorum* », Theiner (éd.), *Monumenta*, doc. 102, p. 49. R. Mažeika considère cette formule comme « an expression of pious desire » (« When Crusader », p. 206).

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 206.

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 206-209 ; J. Muldoon, *Popes*, p. 33.

<sup>294</sup> Mindaugas est très certainement tombé sous les coups de rivaux lituaniens, qui s’appuyaient sur le parti païen de la noblesse ; sur les événements des années 1250-1260, Z. Kiaupa et al., *History of Lithuania before 1795*, p. 62-66 ; R. Mažeika, « Bargaining », p. 132.

<sup>295</sup> R. Mažeika, « When Crusader », p. 213.

<sup>296</sup> H. Samsonowicz, dans *Histoire de l’Europe du Centre-Est*, p. 679-680 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 413.

des croisés baltes est désormais le grand-duché de Lituanie, où une nouvelle dynastie ne tarde pas à émerger<sup>297</sup>.

Dans les premières décennies du XIV<sup>ème</sup> siècle, le grand-duc Vytenis<sup>298</sup>, et surtout son frère Gediminas, profitent de la situation difficile de l'Ordre teutonique pour se constituer un réseau d'alliances, et rentrent ainsi dans la politique internationale européenne. Au tournant du XIV<sup>ème</sup> siècle, la situation des ordres religieux-militaires est rendue précaire par l'affermissement des États d'Europe et par la chute de Saint-Jean-d'Acre, qui sonne la fin des principautés latines du Levant (1291)<sup>299</sup>. On connaît le sort qui est fait aux Templiers par le roi de France Philippe le Bel. Les Teutoniques établissent pour un temps leur capitale à Venise, ce qui laisse entendre que la défense de la Terre sainte n'est pas abandonnée. Mais dans les faits, la Baltique est bien leur préoccupation principale<sup>300</sup>. En septembre 1309, le grand-maître Siegfried de Feuchtwangen déplace le siège de l'Ordre à Marienbourg (actuellement Malbork en Pologne), une puissante forteresse construite en Prusse à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>301</sup>.

La position de l'Ordre teutonique est contestée par l'archevêque de Riga, Frédéric de Pernstein, et le duc de Coujavie, Ladislas le Bref, maître d'une Pologne réunifiée<sup>302</sup>. Plusieurs procès, intentés par Riga (1310-1312) et la Pologne (1320-1321, puis 1339) viennent mettre à mal la position internationale des Chevaliers<sup>303</sup>. Des légats sont

---

<sup>297</sup> Sur ces événements, S. Rowell, *Lithuania Ascending*, p. 51-52; Z. Kiaupa et al., *Lithuania before 1795*, p. 64-71, 111-112 ; H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 199-203.

<sup>298</sup> Jusqu'au règne éphémère de Mindaugas II (juillet-novembre 1918), plus aucun dirigeant de la Lituanie ne sera couronné roi selon les normes de l'Europe catholique. Gediminas comme ses successeurs portent donc le titre de *kunigaikstis*, le plus souvent traduit par « grand-duc » ou « grand-prince », et leur État est appelé dans l'historiographie « Grand-Duché de Lituanie », même si le titre « *Rex* » est fréquemment utilisé dans la correspondance diplomatique et les sources narratives avant le XV<sup>ème</sup> siècle. Voir H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 218, n. 5.

<sup>299</sup> Sur ce qui suit, E. Christiansen, *Northern*, p. 146-151 ; N. Housley, *Later*, p. 325-326 ; *Idem*, *The Avignon papacy and the Crusades*, Oxford 1986, p. 266-280 ; S. Gouguenheim, « Le procès », p. 568 ; K. Militzer, « The Teutonic Knights », p. 81 ; M. Aurell, *Des chrétiens*, p. 338-344 ; R. Mažeika, *Violent Victims ?*, p. 127.

<sup>300</sup> La faction « balte » s'était opposée à ceux qui, parmi les Teutoniques, préféraient essayer de reprendre la Terre sainte ; profitant des événements politiques et bénéficiant de l'appui du grand-maître Siegfried de Feuchtwangen, les premiers l'ont emporté : K. Militzer, « Teutonic Knights », p. 78-81 ; N. Housley, *Later*, p. 326 ; S. Lotan, « Attitude », p. 321.

<sup>301</sup> W. Paravicini, *Preussenreisen*, vol. 1, p. 24 (après: PR) ; S. Gouguenheim, « Le procès », p. 569 ; S. Vander Elst, « Chivalry », p. 294 ; R. Wenskus, « Das Ordensland Preußen als Territorialstaat des 14. Jahrhundert », dans H. Patze (dir.), *Der deutsche Territorialstaat im 14. Jahrhundert*, Sigmaringen 1970, vol. 1, p. 347-382.

<sup>302</sup> P. Knoll, *Rise*, p. 14-41 ; N. Housley, *Avignon*, 279-280.

<sup>303</sup> S. Gouguenheim, « Le procès », p. 567-603 ; K. Górski, A. Tomczak, *Polska-Francja*, Varsovie 1983, p. 21-22. Pour les documents du procès d'Inowrocław (1320-1321), voir *Lites ac res gestae inter Polonos ordinemque Cruciferorum*, éd. H. Chłopocka, Varsovie, 1970 ; pour celui de Varsovie (1339), *Lites ac res gestae inter Polonos ordinemque Cruciferorum*, éd. J. Zakrzewski, Poznań 1890, vol. 1.

dépêchés sur place, des tribunaux convoqués, mais les sentences en demi-teinte ne permettent pas de trouver de solutions viables aux conflits, qui resteront encore latents au moins jusqu'à la paix de Kalisz, entre l'Ordre et la Pologne (1343)<sup>304</sup>. Alors que l'archevêque, réfugié à Avignon, tente de défendre ses droit face aux Teutoniques, le duc puis roi de Pologne Ladislas et son fils Casimir cherchent à arrêter l'expansion de l'Ordre en Poméranie orientale<sup>305</sup>. La lutte pour le contrôle du territoire se double d'une stratégie visant à contester aux Teutoniques le rôle symbolique de bouclier contre les infidèles en Europe du Nord-Est. La confrontation avec les Mongols a fait apparaître la Pologne comme l'un des principaux « avant-postes » de la Chrétienté latine, ce qui est parfois interprété dans l'historiographie polonaise comme ayant donné au pays une fonction de « rempart de l'Occident » devant protéger la Chrétienté et répandre la foi du Christ auprès des infidèles<sup>306</sup>. Un point de vue qui semble avoir été utilisé par les maîtres du pays dès l'époque médiévale ; la dévastation de la Pologne et de la Hongrie par les Mongols en 1241 étant relatée par Vincent de Beauvais et Mathieu Paris, on sait qu'un écho de ces événements était parvenu en France et en Angleterre, notamment par voie épistolaire<sup>307</sup>.

---

<sup>304</sup> Le 18 juillet 1312, le légat François de Moliano excommunie les membres de l'Ordre en Prusse et en Livonie ; l'excommunication est toutefois levée en mai de l'année suivante (S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 514) ; les procès de 1321 et 1339 furent gagnés par la Pologne, mais les Teutoniques refusèrent de reconnaître la sentence (prononcée par des juges favorables à la cause polonaise), et le pape se garda de la confirmer : *Ibid.*, p. 516-520 ; P. Knoll, *The Rise*, p. 39, 43, 50-51.

<sup>305</sup> L'Ordre teutonique achète au margrave Valdemar de Brandebourg ses droits sur la région (G. Winter (éd.), *Pommersches Urkundenbuch*, vol. 4/2, Stettin 1903, doc. 2550, p. 380), achat confirmé par l'empereur Henri VII dans une lettre du 12 juillet 1311 (W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, doc. 18, p. 132-135). Un épisode célèbre de cette lutte est la capture violente de Gdańsk par les Teutoniques, en novembre 1308. Le pape Clément V dit, dans une lettre à l'archevêque de Brême, avoir entendu que l'Ordre y aurait tué 10000 personnes (A. Theiner (éd.), *Monumenta*, vol. 1, doc. 204, p. 121) ; un chiffre qui, au vu du nombre d'habitants bien inférieur, est évidemment « une exagération typique des sources médiévales » (S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 516). Sur cette question, *Ibid.*, p. 515-516 ; P. Knoll, *The Rise*, p. 28-31.

<sup>306</sup> J. Tazbir, « The Bullwark Myth », *Acta Poloniae Historica* 91, 2005, p. 73-97 ; P. Knoll, « Poland as "Antemurale Christianitatis" in the Late Middle Ages », *The Catholic Historical Review* 60/3, 1974, p. 381-401. Citons deux exemples dans l'historiographie francophone : T. Wyrwa, *Pensée politique*, p. 40-41 : « Désormais, la Pologne, après sa première bataille livrée contre les hordes orientales en 1241, considéra que sa mission était de défendre l'Europe chrétienne contre le danger de l'Est. (...) Ce rôle de défendre la Chrétienté laissa une empreinte souvent décisive sur la pensée politique polonaise, et ce au cours de tous les siècles de son existence ». Autre exemple, l'historien Valérien Meysztowicz a intitulé un chapitre de son livre *La Pologne dans la Chrétienté, 966-1966*, Paris 1966, « La défense de l'Occident (1241-1683) », faisant correspondre la bataille de Legnica à l'épisode où Vienne est délivrée des Turcs par une coalition placée sous les ordres du roi de Pologne Jean III Sobieski.

<sup>307</sup> G. G. Guzman, « The encyclopedist Vincent de Beauvais and his Mongol extracts », *Speculum* 49, 1974, p. 287-307 ; *Grande chronique de Matthieu Paris*, trad. Huillard-Bréholles, Paris 1840, vol. 5, p. 143-161 ; le chroniqueur anglais fait référence aux lettres parvenues d'Europe centrale, notamment à celles de Frédéric II Hohenstauffen. A. Grabski, « La Pologne », p. 41-42 ; *Idem, Polska w opiniach Obcych*, p. 309-314 ; P. Hlavacek, « Reflexion », p. 133 ; N. Berend et al., *Central Europe*, p. 443-448.



Lorsque les nobles et les prélats réunis en mars 1318 à Sulejów décident d'exhorter Jean XXII à restaurer la royauté polonaise et à en donner la couronne à Ladislas, ils ne manquent pas de rappeler le rôle de la Pologne comme défenseur et propagateur de la foi<sup>308</sup>. Comme l'indique l'historien Henryk Samsonowicz, « Wladyslaw le Bref n'était alors en guerre ni contre la Lituanie païenne ni contre la "Rus'" orthodoxe ; la justification de la pétition n'était ainsi qu'un procédé diplomatique, mais elle indiquait l'orientation des élites dirigeantes dans la politique européenne »<sup>309</sup>. La fonction de défenseur et de propagateur de la foi alors revendiquée par la Pologne n'est probablement pas sans rapport avec le conflit contre l'Ordre teutonique, que l'on sait fermement ancré dans ce rôle<sup>310</sup> ; la stratégie aurait été de faire entendre au Pape que le royaume restauré devait être amené à remplacer la vieille corporation de moines-soldats comme bastion du catholicisme<sup>311</sup>. Peut-être moins convaincu par cet argument que par le poids des alliances politiques, Jean XXII accorde son soutien à Ladislas, qui est couronné roi de Pologne en 1320<sup>312</sup>. La position difficile de l'Ordre teutonique incite le grand-duc Vytenis (m. env. 1316) à se rapprocher de Riga en fournissant une garnison lituanienne à la ville<sup>313</sup>. Son frère et successeur Gediminas continue de collaborer avec les hommes de l'archevêque, tout en se rapprochant de la Pologne<sup>314</sup>. En dépit de sa posture de champion du

---

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 37-38 ; N. Housley, *Avignon*, p. 66-67 ; A. Grabski, « La Pologne », p. 41. La lettre de Jean XXII qui répond aux nobles et prélats polonais concernant le couronnement de Ladislas Le Bref est éditée dans *Codex diplomaticus maioris Poloniae*, vol. 2, éds. J. Kraszewski, W. Lebinski (éd.), Poznań 1878 (après : CDMP), doc. 1013, p. 350-351. En décrivant les maux qui ont ravagé le royaume de Pologne avant sa réunification par Ladislas, le pape mentionne « *quam etiam propter crebros Tartrarorum, Lithuanorum, Ruthenorum, et aliorum paganorum incursus, qui Polonorum gentem, quasi novellam in fide, captivam diversis vicibus abducentes, in miserabilem redegerant servitutem, et lumine fidei derelicto, in nostri contumeliam Redemptoris idolatrie servire cogebant* ».

<sup>309</sup> H. Samsonowicz, *Histoire*, p. 104-105.

<sup>310</sup> A. Grabski, « Pologne », p. 42 ; N. Housley, *Avignon*, p. 280. L'argument faisant de l'Ordre teutonique un bouclier de l'Église et de la foi est notamment utilisé par ses défenseurs lors des procès intentés par l'archevêque de Riga dans les années 1310 ; A. Seraphim (éd.), *Das Zeugenverhör des Franciscus de Moliano (1312)*, Königsberg 1912, p. 175-178 ; N. Housley, *Avignon*, p. 271.

<sup>311</sup> J. Kłoczowski, « Les pays de l'Europe du Centre-Est », p. 171. Sur l'utilisation du concept d'« *antemurale Christianitatis* » dans le discours royal, N. Berend, « Défense de la Chrétienté et naissance d'une identité. Hongrie, Pologne et péninsule Ibérique au Moyen Âge », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 58/5, 2003, p. 1009-1027 ; P. Knoll, « Poland as "Antemurale Christianitatis" », p. 381-401.

<sup>312</sup> W. Abraham, « Staniwisko Kurii papiejskiej wobec koronacji Lokietka », *Księga pamiatkowa wydana przez Uniwersytet lwowski ku wczczeniu 500-letniego jubileuszu Uniwersytetu krakowskiego*, Lwow 1900, p. 1-34 cité par P. Knoll, *The Rise*, p. 38-39. Sur le contexte, *Ibid.*, passim.

<sup>313</sup> S. Rowell, *Lithuania Ascending*, p. 57-58 ; R. Petrauskas, dans *Histoire de la Lituanie*, p. 60-61 ; R. Mažeika, « Bargaining », p. 132 ; K. Markman, « Tactics », p. 127.

<sup>314</sup> *Ibid.*, p. 46.

christianisme en Europe orientale, Ladislas n'hésite pas à marier son fils et héritier Casimir à la fille de Gediminas, baptisée sous le nom d'Anne<sup>315</sup>.

C'est dans ce contexte que le grand-duc Gediminas écrit à Jean XXII, aux villes marchandes d'Allemagne du Nord et aux Franciscains et Dominicains de Saxe, entre 1322 et 1324<sup>316</sup>. Une lettre a même été préparée pour être copiée et envoyée « aux villes aussi loin que Rome », mais elle semble avoir été détruite peu après avoir atteint Riga<sup>317</sup>. Ces missives sont signées « *Gedeminne Dei gratia Letwinorum et multorum Ruthenorum rex* »<sup>318</sup>, une formule faisant sans doute référence à l'expansion lituanienne sur les terres de la Rus' kiévienne (Kiev est prise en 1321), qui a fait passer sous la domination des grands-ducs une population orthodoxe numériquement et culturellement très importante<sup>319</sup>. L'intitulé « *Dei gratia* », quant à lui, indique la volonté de ce prince non baptisé d'être reconnu comme souverain en Lituanie<sup>320</sup>, alors que le terme « roi » était fréquent dans la correspondance diplomatique lituanienne avant que le titre de « *Magnus*

---

<sup>315</sup> P. Knoll, *The Rise*, p. 47 ; S. C. Rowell, « Unexpected », p. 564 ; W. Urban, *The Samogitian Crusade*, Chicago 1989 p. 72-73, 76 ; F. Dvornik, *Slaves*, p. 349. Voir le portrait qu'en donne Jan Długosz : « ... *solatiis, choreis et mundanis laetitias dedita. His enim artibus et moribus a pueritia apud barbaros parentes imbuta, Christianitatis ritu suscepto, illas non reliquerat : quinimo Kazimiro dissimulante magis quam probante ...* » (*Opera Omnia*, vol. 12, p. 194 ; trad. M. Michael, *Annals*, p. 289). Sur la politique matrimoniale de Gediminas, S. C. Rowell, « Pious Princesses or the Daughters of Belial : Pagan Lithuanian Dynastic Diplomacy, 1279-1423 », *Medieval Prosopography* 15/1, 1994, p. 3-79.

<sup>316</sup> Sur l'épisode dit des lettres de Gediminas, voir notamment R. Mažeika, « Bargaining », p. 131-145 ; K. Markman, « Tactics », p. 115-133 ; S. C. Rowell, *Chartularium*, Vilnius, 2003, p. 365-401 ; *Id.*, « The Letters of Gediminas », p. 321-360 ; *Id.*, *Lithuania Ascending*, p. 189-228 ; M. Hellmann, « Die Päpste », p. 46-51.

<sup>317</sup> S. Rowell, « Letters », p. 326-328. Pour une discussion de la chronologie habituellement admise (1322-1324), *Ibid.*, p. 352-353 ; *Idem*, *Chartularium*, p. 370-375. Les lettres sont éditées dans *Ibid.*, et *Gedimino Laiskai*, éd. V. Pašuto, I. Stal', Vilnius 1966 (après : GL). La phrase « *usque Romam* » rappelle une formule utilisée dans les textes russes de la même époque, qui signifiait « jusqu'aux confins de la Chrétienté » ; c'est sans doute dans ce sens qu'il faut la comprendre dans cette lettre du grand-duc (S. C. Rowell, *Chartularium*, p. 372).

<sup>318</sup> Par exemple, GL, p. 23, 29, 37, cité par S. Rowell, « Letters of Gediminas », p. 343.

<sup>319</sup> Lors de l'expansion lituanienne sur les principautés de l'ancienne Rus', les Lituanais ne bouleversent pas les traditions politiques, religieuses et sociales ruthènes et ne demandent qu'une participation militaire aux entreprises dirigées par le grand-duc. Une bonne partie de l'historiographie souligne ainsi que les Lituanais étaient préférés aux Tatars, plus durs et sans cesse divisés entre plusieurs factions rivales (ce qui impliquait une certaine insécurité) ; ainsi, M. Heller, *Histoire de la Russie*, p. 118, Z. Kiaupa, *History*, p. 43-47, H. Paszkiewicz, *Origin*, 221 ; A. Bohdanowicz, « La Horde d'Or, la Pologne et la Lituanie (1242-1430) », *Revue Internationale d'Histoire Politique et Constitutionnelle, Nouvelle Série* 19-20, 1955, p. 192 ; F. Dvornik, *Slaves*, p. 545-547 et N. Riasanovsky, *Histoire de la Russie*, Paris 1994, p. 149-150. À ce sujet, W. Urban, *Tannenberg*, p. 10, avance que les ducs lituanais partageaient l'essentiel des valeurs des nobles et bourgeois ruthènes. D. Beauvois (« Controverses », dans *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, p. 648-649) mentionne toutefois qu'une partie de l'historiographie russe – courants « slavophile » puis « eurasiste » – voit l'influence mongole comme positive, et au contraire se montre hostile à l'Occident, représenté notamment par la Pologne et la Lituanie.

<sup>320</sup> K. Markman, « Tactics », p. 115 ; S. C. Rowell, « The Letters of Gediminas: "Gemachte Lüge"? Notes on a Controversy », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas. Neue Folge*, 41/3, 1993, p. 344.

*Dux* » ne remplace celui de « *Rex* » au XV<sup>ème</sup> siècle<sup>321</sup>. Le but premier de ces lettres est d'inviter les Occidentaux à venir découvrir la capitale du grand-duché, Vilnius, où les chrétiens de confession catholique comme orthodoxe sont les bienvenus, et parfois chargés de missions importantes à la cour ; des franciscains sont notamment employés comme scribe par le grand-duc<sup>322</sup>. L'autre objectif visé par l'envoi des lettres est de se mettre à l'abri des raids teutoniques en négociant directement avec le pape pour une éventuelle conversion.

Dans sa première lettre (1322), le grand-duc accuse notamment les Teutoniques de retarder le baptême de son peuple par toutes sortes de machinations, y compris en s'en prenant à l'archevêque Frédéric de Riga et à ses hommes<sup>323</sup>. La similitude entre ces accusations et celles que l'on rencontre dans d'autres rapports visant les activités des ordres militaires baltes, notamment dans le cadre des procès intentés par le même archevêque, pourrait laisser penser qu'il y a eu connivence entre Gediminas et Frédéric<sup>324</sup>. Les Chevaliers teutoniques eux-mêmes ont accusé l'archevêque d'avoir forgé ces lettres pour leur nuire<sup>325</sup> ; une interprétation qui était encore défendue en 1955 par l'historien allemand Kurt Forstreuter<sup>326</sup>. Or, pour le meilleur spécialiste actuel du grand-duc, S. C. Rowell, le Lituanien devait bien être à l'origine de l'entreprise. Le rôle joué par Riga n'aurait été que celui de messenger, puisque la ville a accepté de transmettre les missives de son allié à leurs destinataires<sup>327</sup>.

---

<sup>321</sup> *Ibid.*, p. 343-345; H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 218, n. 5. L'usage du titre de « *rex* » et de la formule « *Dei gratia* » par un souverain païen qui n'a pas été couronné selon les normes catholiques peut aussi, propose S. C. Rowell, trahir une imitation par le scribe du style diplomatique occidental, notamment des formules utilisées dans la correspondance de Mindaugas et dans les bulles papales (*Chartularium*, Vilnius 2003, p. 396-397).

<sup>322</sup> R. Petrauskas, dans *Histoire de la Lituanie*, p. 65 ; S. C. Rowell, « Letters », p. 339-341.

<sup>323</sup> « *praedecessor noster, rex Mindowe, cum toto suo regno ad fidem Christi fuit conversus, sed propter atroces iniurias et innumerabiles prodidiones magistri fratrum de domo Theutonica omnes a fide recesserunt, sicut proh dolor et nos usque in hodiernum diem in errore ipsorum progenitorum nostrorum permanere. Nam multociens praedecessores nostri nuntios suos dominis archiepiscopis Rigensibus miserunt pro pace facienda, quos crudeliter occiderunt* », *GL*, p. 23. Pour une traduction en anglais de la lettre envoyée à Jean XXII, voir W. Urban, *Samogitian*, p. 70-71.

<sup>324</sup> Par exemple, le témoignage du dominicain de Riga Nicolas Berca, interrogé lors de la légation de Francis de Moliano en 1311-1312 : « ... *dixit, quod postquam audivit et vidit, quod fratres hospitalis predicti fuerunt in partibus Lyuonie, non audivit nec vidit, quod fides christiana ibi profecerit nec quod termini christianorum ibidem fuerunt dilatati, et dixit, quod communiter dicebatur per totam provinciam, quod nisi occuratur severitati dictorum fratrum, fides christiana deperiret in neophitis illarum partium, cum sint fragiles et cito possent subverti a fide christiana* », A. Seraphim (éd.), *Zeugenverhör*, p. 100.

<sup>325</sup> L'accusation est mentionnée dans une lettre adressée par Riga à Lübeck ; *GL*, doc. 15, p. 147 ; S. C. Rowell, « Letters », p. 332-334.

<sup>326</sup> K. Forstreuter, « Die Bekehrung des Litauerkönigs Gedimin », *Jahrbuch der Albertus-Universität*, 6 (1955), p. 142-158 ; pour un survol historiographique de la question, S. C. Rowell, « Letters », p. 345-351.

<sup>327</sup> *Ibid.*, p. 340.

La campagne du grand-duc s'inscrivait dans un conflit beaucoup plus large, opposant le pape Jean XXII à l'empereur Louis de Bavière<sup>328</sup>. En 1317, le grand-duc avait reçu une lettre du pape, qui enjoignait aux princes de Lituanie et de Ruthénie d'accepter le christianisme romain<sup>329</sup>. Cinq ans plus tard, le Lituanien donne une réponse favorable ; l'idée semble lui être venue de se rapprocher des partisans du pape que sont la Pologne et Riga<sup>330</sup>. En 1323, une paix est signée et entre temps, Gediminas écrit une deuxième fois au pape, qui en informe le roi de France Charles IV<sup>331</sup>. En juin 1324, Jean XXII répond à Gediminas et lui annonce que des légats seront bientôt dépêchés<sup>332</sup>. Agacé par le soutien des Teutoniques à Louis de Bavière, le pape leur interdit toute action pouvant faire échouer le baptême<sup>333</sup>. En septembre 1324, les bénédictins français Barthélemy, évêque d'Alet et Bernard, abbé de St. Chaffré du Puy, arrivent à Riga. Ils dépêchent des envoyés à Vilnius, qui rencontrent le grand-duc au cours du mois de novembre<sup>334</sup>. Coup de théâtre : Gediminas, qui confirme le reste du contenu de ses lettres, met en scène son refus du baptême en évoquant le comportement des Chrétiens<sup>335</sup> – de ses ennemis teutoniques du moins : « où trouve-t-on plus d'injustice, d'iniquité, de violence, de malhonnêteté et d'avidité que chez les chrétiens, et surtout chez ceux qui paraissent pieux, comme par exemple chez les croisés [*cruciferi*, c'est-à-dire les Chevaliers teutoniques] »<sup>336</sup>.

<sup>328</sup> K. Markman, « Tactics », p. 121-122.

<sup>329</sup> S. C. Rowell, « Letters », p. 334-335. S. C. Rowell remarque que certaines lettres sont composées selon le modèle de celles envoyées aux princes orthodoxes (*Chartularium*, p. 386). Les missives adressées au Pape ont sans doute été écrites par des franciscains qui travaillaient comme secrétaires à la cour du grand-duc, mais en suivant les instructions de ce dernier, à l'aide d'un interprète (*Idem*, « Letters », p. 339-341).

<sup>330</sup> K. Markman, « Tactics », p. 122 ; S. Gougenheim, « Le Procès », p. 570.

<sup>331</sup> *GL*, doc. 10, p. 84-85 ; S. C. Rowell (éd.), *Chartularium*, doc. 28, p. 92-93. *Idem*, « Letters », p. 331-332 ; K. Markman, « Tactics », p. 118 ; J. Muldoon, *Popes*, p. 86-87.

<sup>332</sup> A. Theiner (éd.), *Monumenta*, vol. 1, doc. 293-295. p. 193-195 ; *Ibid.*, doc. 290, p. 190-192. S. Rowell, « Letters », p. 335 ; *Idem*, *Lithuania Ascending*, p. 219 ; J. Muldoon, *Popes*, p. 87-88.

<sup>333</sup> A. Theiner (éd.), *Monumenta*, vol. 1, doc. 296, p. 196 ; R. Mažeika, S. C. Rowell, « Zelatores Maximi : Pope John XXII, Archbishop Frederick of Riga and the Baltic Mission 1305-1340 », *Archivum Historiae Pontificiae* 31, 1993, p. 41-42 ; S. C. Rowell, « Letters », p. 334-335 ; *Idem*, *Lithuania Ascending*, p. 215-219. Voir aussi J. Muldoon, *Popes*, p. 88 ; J. Richard, « Les Papes d'Avignon et l'évangélisation du monde non-latin à la veille du grand schisme », dans *Genèse et début du grand schisme*, Paris 1980, p. 305-315. T. Thanase, « L'Universalisme romain dans les lettres de la Papauté avignonnaise », p. 590, note que Gediminas s'est surtout adressé à Jean XXII comme à un « arbitre des souverains chrétiens ».

<sup>334</sup> Ce qui suit est reporté par le rapport des délégués papaux sur l'entrevue de Vilnius, inclus dans *GL*, p. 116-145. Voir aussi R. Mažeika, « Bargaining », p. 133-134 ; S. C. Rowell, *Lithuania Ascending*, p. 222-3.

<sup>335</sup> S. C. Rowell, « Letters », p. 337 : « Gediminas' outburst is a public performance for the benefit of his pagan subjects ». Les envoyés précisent bien que le roi donna une audience devant une vingtaine de ses conseillers, « *quod nobis multum displicuit, quia sperauimus ipsum solum invenire* » (*GL*, p. 123).

<sup>336</sup> « *vbi invenitur maior iniuria, maior iniquitas, violentia, perdicio et vsura, quam in hominibus christianis et precipue in illis, qui videntur religiosi, sicut cruciferi* », *Ibid.*, p. 129.

Les auteurs du rapport racontent s'être livrés, en marge des rencontres officielles, à une véritable enquête. Il en ressort que les Teutoniques auraient incité des nobles de Samogitie, province stratégique mais relativement indépendante par rapport à Vilnius, à menacer le grand-duc de rébellion si celui-ci devait accepter le baptême ; qui plus est, les Ruthènes orthodoxes auraient joint leurs menaces à celles des Samogitiens. Le rapport se clôt par un témoignage racontant que le grand-duc pleura pendant la nuit après son entretien avec les délégués, ce qui indiquerait qu'au fond de lui-même, il désirait le baptême mais ne pouvait l'accepter à cause des menaces qui pesaient sur son pays<sup>337</sup>. L'image, toute littéraire qu'elle puisse être, ne pouvait qu'éveiller un peu de sympathie chez le lecteur.

Rien n'empêche de penser que le grand-duc ait, dans un premier temps, envisagé de recevoir le baptême et de faire de la Lituanie un royaume chrétien, et que s'étant rendu compte qu'une conversion mettrait son pouvoir en danger sans lui apporter la paix avec les Teutoniques, il se soit rétracté ; mais une autre explication est proposée par S. C. Rowell<sup>338</sup>. D'après l'historien anglais, Gediminas aurait volontairement demandé à son scribe d'utiliser un ton ambigu pour capter l'attention de ses lecteurs tout en évitant de trop s'engager dans la voie d'une éventuelle conversion<sup>339</sup>. En feignant d'être sur le point de se convertir puis en se rétractant à la dernière minute, le souverain lituanien avait un atout dans les relations diplomatiques : mettre la conversion de tout un peuple dans la balance permettait d'entamer des négociations au moment opportun, quitte à les abandonner par la suite<sup>340</sup>. Il était donc peu tentant de sacrifier cet immense avantage en devenant définitivement chrétien<sup>341</sup>. De plus, le grand-duc devait être conscient qu'adopter une politique de christianisation n'allait pas sans danger<sup>342</sup>. Toutefois, les envois répétés au pape montrent que cette démarche était constante et parfaitement assumée<sup>343</sup> ; pour S. C. Rowell, les lettres de Gediminas sont à considérer comme le chef

---

<sup>337</sup> GL, p. 145.

<sup>338</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 195 sq.

<sup>339</sup> *Ibid.*, p. 196-197. L'explication de S. C. Rowell repose notamment sur l'interprétation ambiguë de la phrase « *fidem catholicam recipere* » (GL, p. 27), qui aurait pu être compris comme « tolérer » autant que comme « recevoir » la foi catholique. Après que le grand-duc ait assuré aux envoyés des légats qu'il n'a jamais voulu que le souhait de son baptême ne figure dans la lettre, ceux-ci ont interrogé le scribe et le traducteur, qui ont tous deux soutenus que c'est bien ce qu'avait demandé le grand-duc (*Ibid.*, p. 139 sq.).

<sup>340</sup> Voir notamment R. Mažeika, « Bargaining », p. 131-145.

<sup>341</sup> S. C. Rowell, « Letters », p. 338-339.

<sup>342</sup> R. Mažeika, « Bargaining », p. 134.

<sup>343</sup> S. C. Rowell compte trois lettres envoyée par Gediminas à Jean XXII, dont deux nous sont parvenues ; le rapport des légats mentionne une première tentative d'envoi, avortée par le fait que les Teutoniques se

d'œuvre d'un diplomate extrêmement doué, qui a su « manipuler la diplomatie chrétienne pour défendre un royaume multiconfessionnel, pluriethnique, de l'attention de ses voisins et persuader les chrétiens catholiques et orthodoxes qu'il était sûr de vivre et de prospérer dans le grand-duché païen de Lituanie »<sup>344</sup>. Une politique de « quasi-conversion » qui deviendra presque une constante dans l'histoire lituanienne, jusqu'à la date de 1387<sup>345</sup>. En outre, utiliser le vocabulaire de la conversion n'était pas une exclusivité lituanienne ; la lettre « mongole » reçue par Louis IX de France en 1248 pouvait laisser entendre que l'immense empire était sur le point de se convertir, alors qu'elle n'émanait que d'un général proposant une alliance momentanée contre les puissances musulmanes<sup>346</sup>.

Si l'on peut suivre l'avis de S. C. Rowell, doit-on en déduire que les auteurs du rapport ont été bernés par le rusé souverain ? Ou peut-on imaginer que ces émissaires, vraisemblablement Rigiens et donc hostiles aux Teutoniques<sup>347</sup>, auraient intentionnellement biaisé leurs notes ? Il semble que ceux-ci aient essayé de sauver ce qui pouvait l'être de la réputation du grand-duc, en ne le dépeignant pas en manipulateur, mais en prince bien disposé quoique malchanceux. En ce qui concerne la manière dont l'Ordre teutonique est décrit dans le rapport, il y a tout lieu de croire que les auteurs devaient être au courant des sentiments du pape vis-à-vis de celui-ci ; du reste, rien n'interdit de penser que les manigances qu'on lui prête ont bien eu lieu. Si Gediminas était un politicien doué, les Teutoniques n'étaient pas en reste. En présentant le souverain lituanien de manière plutôt positive, les envoyés peuvent certes avoir cherché à « sauver la face » tout en faisant porter la responsabilité de l'échec de la conversion à un Ordre teutonique rival, mais cet exemple indique aussi que les organes de la Papauté savaient se montrer bienveillants avec les princes païens même si ceux-ci n'étaient pas fermes

---

seraient saisis des messagers, ce qui explique que l'on a dû faire appel à Riga pour transmettre les lettres (GL, p. 133-135).

<sup>344</sup> S. C. Rowell, « Letters », p. 354 ; le fait de considérer Gediminas comme un habile manipulateur, qui a utilisé la possibilité de se convertir pour renforcer son État alors relativement tolérant « n'a pas été (...) du goût des chercheurs nationalistes » (*Ibid.*, p. 354), qui préféraient voir le Lituanien comme « as stupid or a noble savage » (p. 352). L'approche de S. C. Rowell est suivie par K. Markman (« Tactics », *passim*), qui met l'accent sur la recherche de prestige international et donc d'alliés potentiels derrière la démarche de Gediminas.

<sup>345</sup> S. C. Rowell, « Letters », p. 339 ; R. Petrauskas, dans *Histoire de la Lituanie*, p. 62 ; R. Mažeika, « Bargaining », p. 137 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 260.

<sup>346</sup> A. Ruotsala, « The Crusader and the Mongols », p. 303-304 ; de fait, les doutes soulevés par la lettre étaient assez similaires aux accusations portées par les Teutoniques : était-ce bien là la volonté du khan, ou une manipulation de son entourage nestorien ? Et pouvait-on se fier à des païens comme les Mongols ? Voir *Grandes Chroniques de France*, vol. 7, p. 121-124 ; Matthieu Paris, *Grande Chronique*, vol. 6, trad. par A. Huillard-Bréholles, Paris 1840, p. 499-501.

<sup>347</sup> Remarques personnelles de Mme Rasa Mažeika.

dans leurs intentions<sup>348</sup> ; peut-être espérait-on qu'une autre occasion puisse aboutir, et que la Lituanie deviendrait enfin chrétienne – et donc, que l'on pourrait s'en faire un allié solide dans la lutte contre l'Empereur<sup>349</sup>.

Par la suite, la position du partenaire des Lituaniens, l'archevêque Frédéric de Riga, décline progressivement ; l'« alliance balte » perd de son importance dans la politique pontificale. Jean XXII se détourne alors d'un potentiel allié qui n'avait pas rempli ses promesses, et dont il n'avait plus besoin<sup>350</sup>. Gediminas meurt entre 1341 et 1342<sup>351</sup>. Après quelques troubles, deux de ses fils s'imposent et gouvernent en proches collaborateurs. Algirdas hérite du titre de grand-duc et Kęstutis de celui de duc de Trakai. Au-delà de ses implications politiques particulières, l'histoire des lettres de Gediminas illustre à merveille l'attitude de la Papauté face à l'évangélisation dans la région balte. Depuis Bernard de Clairvaux, les pontifes ont légitimé, encouragé et cherché à encadrer les croisades menées contre les païens. Celles-ci étaient pensées comme un renfort à la mission, assurant la protection des prêtres et des néophytes, et brisant la résistance des autochtones qui refuseraient que l'on prêche sur leurs terres ; pourtant, la Papauté s'est efforcée de sauvegarder les droits de ceux qui viendraient à se convertir. Quand c'est possible, on préfère traiter directement avec un prince qui dispose d'un pouvoir assez solide parmi les siens, comme Caupo en Livonie, ou Mindaugas et Gediminas en Lituanie. Rome entend se porter garant du fait que le prince converti ne perde rien dans l'entreprise ; tout est mis en œuvre pour que l'indépendance de son pays soit renforcée après le baptême<sup>352</sup>. D'une certaine manière, l'Ordre teutonique peut être vu comme un bras armé de l'Église, qui laisserait aux dirigeants païens le choix entre l'affrontement militaire ou la conversion pacifique. Lorsque ce dernier choix l'emporte, la Papauté se tourne systématiquement vers le candidat au baptême afin de lui offrir les meilleures garanties possibles, quitte à mettre l'Ordre sur la touche<sup>353</sup>.

---

<sup>348</sup> R. Mažeika, « Bargaining », p. 134, note bien que ni le pape, ni les légats n'ont rejeté la trêve conclue en 1323.

<sup>349</sup> S. C. Rowell, *Lithuania Ascending*, p. 228. Avant de quitter Vilnius, les envoyés des légats ont assuré les conseillers du grand-duc que « *si maneret firmus et stabilis in bono proposito, (...) potens et magnus efficeretur dominus et rex, sicut aliquis esset in mundo* » GL, p. 137-139.

<sup>350</sup> R. Mažeika, S. C. Rowell, « Zelatores », p. 63.

<sup>351</sup> L. Teiberis, *Lituanie*, p. 37, S. Champenois, F. de Labriolle, *La Lituanie*, Paris 2007, p. 40 et T. Chase, *The Story of Lithuania*, New York 1946, p. 25, rapportent la tradition selon laquelle Gediminas est mort dans le château assiégé de Veliuona ; les premiers rappellent que l'on a attribué sa mort autant à un complot de païens réactionnaires qu'à un engin militaire explosif utilisé par les Chevaliers teutoniques. A l'inverse, S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 270-271, considère que le grand-duc n'a pas connu de mort violente.

<sup>352</sup> J. Jakstas, *Baltikum*, p. 156-157.

<sup>353</sup> *Ibid.*, p. 156-159 : c'est dans cette optique qu'ont eu lieu les négociations avec Gediminas et ses fils ; on peut ajouter celles avec Mindaugas, dans les années 1250.





*De nouvelles terres chrétiennes*

Dans une bulle de 1204 envoyée à l'archevêque de Hambourg-Brême, Innocent III parle de la région balte comme « de la limite de la Terre »<sup>1</sup> ; une formulation qui semble cristalliser l'idée d'une contrée du bout du monde, quasiment inconnue des Européens occidentaux<sup>2</sup>. Puis, les croisades régulières ayant permis l'établissement de centres de pouvoir catholiques en Prusse et en Livonie, ces deux ensembles politiques intègrent la Chrétienté. Danois, Rigiens, Porte-Glaives ou Chevaliers teutoniques y développent des villes, construisent des châteaux et accueillent des Mendiants dans leurs possessions ; forts de l'appui du légat Guillaume de Modène, les Dominicains s'installent en Estonie, en Livonie et en Prusse, où ils collaborent – bon gré mal gré – avec l'Ordre teutonique<sup>3</sup>. Les Franciscains, quant à eux, sont appelés dans les années 1260 pour appuyer la prédication de la croisade<sup>4</sup> avant que le Saint-Siège n'autorise les Teutoniques à s'en charger eux-mêmes, y compris en distribuant des indulgences<sup>5</sup>.

L'historiographie a longtemps présenté l'action des Chevaliers teutoniques comme une entreprise de conversion forcée, ou à l'inverse, comme une conquête purement territoriale, dénuée de toute considération évangélisatrice<sup>6</sup>. Il convient de rappeler que leur rôle assigné par le Saint-Siège était celui de protecteurs armés de la

---

<sup>1</sup> « *in finem etiam orbis terrae* », LUB 1/1, doc. 14, col. 18 ; M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 28.

<sup>2</sup> Sur les documents concernant la Baltique orientale avant les dernières décennies du XII<sup>ème</sup> siècle, L. Arbusow, « Die mittelalterliche Schriftüberlieferung als Quelle für die Frühgeschichte der ostbaltischen Völker », *Baltische Lande* 1, 1939, p. 167-203 ; pour M. Tamm, les textes de cette époque restent très vagues (« Inventing Livonia », p. 196).

<sup>3</sup> M. Tamm, « When Did the Dominicans Arrive in Tallinn? », *Past: Ajalookultuuri ajakiri*, Special issue on the history of Estonia, 2009, p. 35-45. Sur les relations entre Dominicains et Teutoniques, S. Gougenheim, *Chevaliers*, p. 516 ; J. Kłoczowski, *La Pologne*, XIII, p. 509-511.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 51-52, 87-93 ; I. Fonnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 241 ; M.-L. Favreau-Lilie, « Mission », p. 153-154. Pour T. Manteuffel (« Mission », p. 123), le remplacement progressif des Cisterciens par les mendiants en Prusse et en Livonie recouvre l'ensemble de la politique papale, qui au milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle préfère s'appuyer sur les nouveaux ordres mendiants, au détriment des ordres monastiques plus anciens.

<sup>5</sup> C. T. Maier, *Preaching*, p. 92-93.

<sup>6</sup> Pour une mise au point, S. Gougenheim, *Chevaliers*, p. 216-217. L'historiographie francophone récente insiste volontiers sur la saignée provoquée par soixante ans de guerre, de révolte et de répression, sur la dégradation juridique du statut des Prussiens et sur la politique de déplacement forcé pratiquée par l'Ordre. Ainsi, E. Weibel, *Mille ans d'Allemagne*, p. 230-231 ; H. Samsonowicz, *Histoire*, p. 680-681 ; D. Buschinger et M. Olivier, *Chevaliers*, p. 130-133. Pour une approche plus nuancée, J. Sarnowsky, « Preussen und Rhodos als multiethnische Gesellschaften des 15. Jahrhunderts », *Beiträge zur Geschichte Westpreussens* 20/21, 2006/2008, p. 175-181 ; R. Wenskus, « The Teutonic Order and the Non-German Population of Prussia », dans A. V. Murray (dir.), *The North-Eastern Frontiers of Medieval Europe*, Farnham 2014, p. 308-309 ; C. Higounet, *Allemands*, p. 250-251.

mission, non de prédicateurs ; une fois les païens soumis, les Mendiants sont chargés de leur apporter le baptême<sup>7</sup>. Une tâche difficile, étant donné le problème posé par la maîtrise des langues, mais qui n'a pas été aussi vaine que ce que l'historiographie a longtemps affirmé<sup>8</sup>. Dans les possessions de l'Ordre une cohabitation entre les immigrés, originaires essentiellement de l'Empire, et les natifs plus ou moins christianisés semble avoir été la règle ; le christianisme dominait dans les villes et les châteaux, alors qu'un syncrétisme entre ancienne et nouvelle foi se développait à la campagne<sup>9</sup>. Toutefois, Baltes et Allemands se côtoyaient, notamment dans le cadre militaire, puisque de nombreux guerriers autochtones étaient recrutés comme auxiliaires dans les armées chrétiennes<sup>10</sup>. À cet égard, une étude de l'historien letton Kaspars Kļaviņš a pu montrer que les pratiques traditionnelles de certains mercenaires baltes étaient respectées par leurs alliés teutoniques<sup>11</sup>. Les codes de loi rédigés au XVI<sup>ème</sup> siècle, mais qui reflètent des dispositions prises au cours de la conquête, montrent que les peuples baltes et fenniques ont pu garder certains de leurs usages, notamment en ce qui concerne le domaine matrimonial<sup>12</sup>. Bien que les coutumes religieuses et sociales des Baltes persisteront jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle, et même au-delà, le processus d'évangélisation et

---

<sup>7</sup> M.-L. Favreau-Lilie, « Mission », p. 148-149 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 53 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 147-148 ; W. Urban, *Samogitian*, p. 13 : « believing sincerely, as they did, that non-believers (i.e., people who did not share their faith) would reject every peaceful invitation to accept the message of Salvation, they were ready to use force ». Pour W. Urban, « The Teutonic Order and the Christianization of Lithuania », p. 105-106, les Teutoniques basent leur politique sur la parabole du banquet (Luc, 14 :15-24), où le Christ demandait que l'on force les indécis à rejoindre son Église, même contre leur gré : « *compellere intrare* ». C'est aussi l'avis du Prof. Stanisław Wielgus, que je remercie (correspondance personnelle, lettre du 4 février 2011).

<sup>8</sup> M. Tamm, « Culture ecclésiastique », p. 53-54 ; T. Kala, « The Incorporation », p. 15-19 ; *Eadem*, « Rural society and religious innovation », dans A. Murray (dir.), *Clash of Cultures*, p. 184-189. Rappelons que les traces de « survivances païennes » apparaissant dans les documents normatifs étaient censés démontrer l'incapacité du clergé local à maintenir leurs ouailles dans le respect de la foi, et ne peuvent donc pas être prises à la lettre ; *Ibid.*, p. 189. Pour le cas de la Lituanie, S. C. Rowell, « Custom », p. 55-62 ; A. Greimas, « Les voix du mythe en Lituanie », p. 13.

<sup>9</sup> E. Christiansen, *Northern*, p. 200-206, 218 ; R. Bartlett, *Making*, p. 300-301 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 370-373 ; E. Weibel, *Mille ans*, p. 231-232 ; W. Urban, « Victims of the Baltic Crusades », *Journal of Baltic Studies*, 29/3, 1998, p. 204-205. Pour le cas de la Livonie, voir (non sans réserves) E. Mugurevics, « Interactions between Indigenous and Western Culture in Livonia in the Thirteenth to Sixteenth Centuries », dans *North-Eastern Frontiers*, p. 275-285. L'auteur analyse surtout les trouvailles archéologiques, mais avec un point de vue plutôt anti-allemand (l'article original date de 1990) ; pour une approche plus nuancée, K. Kļaviņš, « Ideology », p. 260-276.

<sup>10</sup> K. Kļaviņš, « The Significance of the Local Baltic Peoples in the Defence of Livonia (Late Thirteenth-Sixteenth Centuries) », dans A. Murray (dir.), *Clash of Cultures*, p. 321-340 ; les Chevaliers teutoniques avaient l'habitude d'employer les Turcoples, des soldats turcs chrétiens, comme auxiliaires en Terre sainte : S. Lotan, « Attitude », p. 319.

<sup>11</sup> K. Kļaviņš, « Ideology », p. 260-276.

<sup>12</sup> N. Blomkvist, *Discovery*, p. 191-195.

d'« européanisation » transforme, peu à peu, la société de ces nouvelles terres chrétiennes<sup>13</sup>.

En parallèle à la christianisation de la Prusse, de la Livonie et de l'Estonie, toute la région est progressivement intégrée au savoir « géographique » de la Chrétienté<sup>14</sup>. Dans un premier temps, plusieurs descriptions de ces nouvelles terres de mission visent à s'approprier symboliquement l'espace<sup>15</sup>. À ce genre de textes appartiennent les premières chroniques « locales », comme la *Chronique rimée de Livonie* et celles d'Henri de Livonie ou d'Arnold de Lübeck<sup>16</sup>. Plus intéressant pour notre problématique, le livre XV du *De proprietatibus rerum* du franciscain Barthélemy l'Anglais a été le principal vecteur de la diffusion des connaissances sur la région balte en Europe occidentale<sup>17</sup>. Cette encyclopédie composée autour de 1245 a connu un grand succès, et a été traduite en plusieurs langues vernaculaires à partir du XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>18</sup>. Son auteur, qui a enseigné à Paris puis à Magdebourg, avait visiblement une plutôt bonne connaissance des provinces baltes, notamment de la Livonie. Il est possible que Barthélemy ait été nommé légat par Alexandre IV en Europe centrale pour prêcher la croisade et défendre les droits des néophytes, mais cette hypothétique immersion dans les affaires baltes aurait eu lieu après la rédaction de son encyclopédie, qu'il n'a pas modifiée<sup>19</sup>. Quoiqu'il en soit, il a pu puiser auprès de collègues franciscains un certain nombre d'informations sur la région balte,

---

<sup>13</sup> Voir notamment R. Bartlett, *The Making of Europe* ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 198-20. Dans le cas de la Lituanie, baptisée plus tardivement, le processus d'européanisation est passé par l'influence ruthène, slave et orthodoxe, prépondérante entre le milieu du XIII<sup>ème</sup> et la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle, avant d'être remplacée par l'influence culturelle polonaise, prise de la noblesse dès le XV<sup>ème</sup> siècle ; E. Gudavičius, « Lithuania's Road to Europe », *Lithuanian Historical Studies*, 2, 1997, p. 15-27 ; A. Bumblauskas, « The Heritage of the Grand Duchy of Lithuania », p. 23-25.

<sup>14</sup> Sur le processus d'intégration de nouvelles connaissances à une image du monde héritée de l'Antiquité, voir notamment N. Bouloux, « formes d'intégration », p. 119-146 ; P. Gautier Dalché, « Remarques sur les défauts supposés, et sur l'efficace certaine de l'image du monde au XIV<sup>e</sup> siècle », dans *La Géographie au Moyen Âge. Espaces pensés, espaces vécus, espaces rêvés. Supp. au N° 24 de Perspectives Médiévales*, 1998, p. 43-56.

<sup>15</sup> M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 15 ; *Idem*, « Inventing Livonia », p. 197, qui cite G. Chakravorty Spivak, *The Post-Colonial Critic*, 1990, p. 129 : « when the colonisers come to a world, they encounter it as un-inscribed earth upon which they write their inscriptions ». Un bon exemple de ce phénomène est la chronique d'Henri de Livonie (v. 1224-1227), qui donne l'une des premières descriptions détaillées de la région balte.

<sup>16</sup> A ce sujet, M. Tamm, « Eastern Baltic » ; *Idem*, « Inventing Livonia » ; R. Siminski, « Ex Livonia ».

<sup>17</sup> M. Tamm, « Eastern », p. 17 ; *Idem*, « Inventing », p. 208 ; A. Murray, « Heathens », p. 202.

<sup>18</sup> M. Tamm, « Signes d'altérité. La représentation de la Baltique orientale dans le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais (vers 1245) », dans *Frontiers in the Middle Ages*, p. 153-154. Sur la datation, voir M. C. Seymour et al, *Bartholomaeus Anglicus and his Encyclopedia*, Aldershot 1992, p. 29-35, qui suppose que l'auteur aurait tenu compte des informations transmises par Jean de Plan Carpin, un missionnaire franciscain revenu d'une mission auprès des khans mongols en 1247.

<sup>19</sup> M. Seymour et al, *Bartholomaeus*, p. 7-8 ; J. Lidaka, , article « Bartholomaeus » dans J. Friedman, K. Figg (dir.), *Trade, Travel, Exploration in the Middle Ages : an encyclopedia*, New York 2000, p. 48-49.

alors en train d'être découverte par les conquérants allemands et les missionnaires qui les accompagnent ; l'Ordre Mineur disposait notamment d'un couvent à Riga<sup>20</sup>. Bien que se basant, comme il était habituel, sur les autorités établies (notamment Isidore, Plin et Orose), Barthélemy intègre plusieurs données nouvelles dans le traité de géographie que forme le livre XV de son encyclopédie<sup>21</sup>. Ces informations, attribuées à un ou des contemporain(s) qu'il nomme sans doute de manière imagée « Erodatus », recouvrent de nombreuses régions d'Europe, parmi lesquelles six provinces baltes : la Lituanie, la Livonie, la Revalie (région de Tallinn), la Sambie, la Sémigallie et la Vironie (nord-est de l'Estonie)<sup>22</sup>.

Notre encyclopédiste n'est pas le seul en Europe occidentale à mentionner ces contrées. L'arrivée des Mongols aux portes de l'Europe et le départ de missions franciscaines pour l'Orient créent une demande d'information ; les récits des voyageurs de retour sont très populaires<sup>23</sup>. La région balte est mentionnée par l'émissaire italien d'Innocent IV, Jean de Plan Carpin (1245-1247), qui raconte que le nouveau khan en personne entend envoyer une armée en Prusse et en Livonie, dans le dessein de conquérir l'Europe<sup>24</sup>. La même impression émerge de la chronique du Wallon Albéric de Trois-Fontaines (1241)<sup>25</sup>, qui raconte l'arrivée des Mongols en Europe orientale et, relayant des rumeurs parvenues jusqu'en France, leur prête la destruction de « païens Prussiens sans

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 48 ; *Livre des Propriétés des choses*, trad. B. Ribémont, Paris 1999, p. 32 ; S. C. Rowell, « Of Men and Monsters: Sources for the History of Lithuania in the Time of Gediminas », *Journal of Baltic Studies* 24, 1993, p. 91 ; M. Tamm, « Signes », p. 153-156 ; R. Siminski, « Ex Livonia », p. 202.

<sup>21</sup> M. Seymour et al, *Bartholomaeus*, p. 158-159 ; M. Tamm, « Signes », p. 155-156.

<sup>22</sup> M. Tamm, « Signes », p. 156-157 ; P. Gautier Dalché, « Représentations géographiques de l'Europe – septentrionale, centrale et orientale – au Moyen Âge », dans I. Baumgärtner, H. Kugler (éds.), *Europa im Weltbild des Mittelalters*, Berlin 2008, p. 63-79.

<sup>23</sup> G. G. Guzman, « European clerical envoys to the Mongols: Reports of Western merchants in Eastern Europe and Central Asia, 1231–1255 », *Journal of Medieval History* 22/1, 1996, p. 53-67 ; M. Tamm, « Eastern », p. 34-35 ; A. Kehnel, « Le sacrifice du cheval. Une brève histoire de sa découverte d'Hérodote à Dumézil », dans B. Andenmatten, A. Paravicini Bagliani et E. Pibiri (dirs.), *Le cheval dans la culture médiévale*, Florence 2015, p. 29.

<sup>24</sup> Jean de Plan Carpin, *Storia dei Mongoli*, éd. et trad. E. Menestò, M. C. Lungarotti et al., Spoleto 1989, p. 295-296 ; Jean de Plan Carpin, *Dans l'Empire mongol*, trad. T. Tanase, Toulouse 2014, p. 124. En se rendant en Orient, Jean de Plan Carpin et ses compagnons ont notamment résidé chez le duc Conrad de Mazovie, qui a « invité » l'Ordre teutonique en Prusse ; A. Selart, *Livonia*, p. 212.

<sup>25</sup> Albéric (Aubri) de Trois-Fontaine a longtemps été considéré comme un Champenois, mais M. Schmidt-Chazan (« Aubri de Trois-Fontaines », p. 189-191) a proposé une hypothèse différente quant à son origine : il serait originaire du sud de la principauté de Liège, et aurait composé sa chronique universelle pour des moines champenois intéressés à l'histoire « internationale » de leur ordre ; cette hypothèse est acceptée par M. Tamm, « Communicating Crusades », p. 355-356. Albéric a pu s'informer des affaires baltes lors d'enquêtes menées dans la région de Liège, où Théodoric, le missionnaire cistercien devenu évêque d'Estonie, a trouvé refuge entre 1213 et 1218 et d'où était originaire Baudoin d'Aulne, le légat malheureux de Grégoire IX avec qui notre chroniqueur a pu s'entretenir à plusieurs reprises, ce qui explique qu'il soit relativement bien informé sur les événements de la Baltique : M. Schmidt-Chazan, « Aubri de Trois-Fontaines », p. 177-178 ; M. Tamm, « Communicating Crusade », p. 359-360.

nombre »<sup>26</sup>. A l'inverse, Guillaume de Rubrouck, l'envoyé de Louis IX (1253-1255), fait de la Prusse une citadelle fermement tenue par les Chevaliers teutoniques, qui pourrait même servir de base pour une croisade contre les Tatars<sup>27</sup>.

A la préoccupation mongole devait sans doute répondre un document anonyme appelé *Descriptiones terrarum*, dont un unique manuscrit a été retrouvé en 1979 à Dublin<sup>28</sup>. Il s'agit sans doute d'une introduction à un travail de plus grande ampleur sur l'histoire et les mœurs des Mongols : l'extrait qu'il nous reste offre une description plutôt détaillée de l'Europe du Nord et de l'Est ; le pourtour balte est en particulier bien représenté. L'auteur se présente comme un ancien missionnaire actif dans la région<sup>29</sup>. Il peut s'agir d'un moine irlandais engagé par l'archevêque de Riga Albert Suerbeer, légat d'Innocent IV pour les affaires baltes, ou d'un prélat originaire d'Europe centrale<sup>30</sup>. Pour S. C. Rowell, il y a lieu de penser qu'il était franciscain<sup>31</sup>. Etant donné que les événements racontés avec le plus d'emphase datent de 1255, l'éditeur du texte Malcolm Colker situe la rédaction des *Descriptiones* peu après cette année<sup>32</sup>.

Dans le savoir géographique du XIII<sup>ème</sup> siècle, les provinces baltes sont traitées comme des pays d'Europe du Nord, placés à la limite orientale de la Chrétienté. Barthélemy l'Anglais affirme que la Livonie est séparée de l'Allemagne par la mer, alors que la Vironie est située loin à l'est du Danemark ; la Révalie, autrement dit la région de

---

<sup>26</sup> « [Anno 1221] In isto quoque anno nunciatum est in Francia, quod idem rex David vel eius, ut quidam dicebant, filius iam venerat in Comaniam, que est ultra Hungariam et in partibus Russie. ... de Russis etiam sibi resistentibus multa milia, de Prutenis quoque paganis absque numero interfecit ; ... », Albéric, éd. Paul Scheffer-Boichorst, *Monumenta Germaniae historica*, Hannover 1874, p. 911 ; trad. K. Brewer, *Prester John : the Legend and its Sources*, Ashgate 2015, p. 148. Albéric suit la tradition née à la suite d'un document des années 1220, la *Relatio de Davide*, qui fait de Gengis Khan un roi chrétien nommé David, descendant du Prêtre Jean : *Ibid.*, p. 107 ; J. Richard, « L'Extrême orient légendaire au Moyen Âge : Roi David et Prêtre Jean », *Annales d'Ethiopie* 2/1, 1957, p. 233-235. Toutefois, à la fin du même paragraphe, le chroniqueur met en doute le caractère chrétien de l'énigmatique conquérant : « dicunt enim quidam, quod neque christiani sunt neque Sarraceni », *Chronica Albrici*, p. 911 ; K. Brewer, *Prester John*, p. 146.

<sup>27</sup> Guillaume de Rubrouck, dans *The Texts and Versions of John de Plano Carpini and William de Rubruquis*, éd. C. Raymond Beazley, London 1903, p. 161 ; trad. dans *Deux voyageurs en Asie au XIII<sup>e</sup> s.*, éd. E. Muller, P. Bergeron, Paris 1888, p. 49.

<sup>28</sup> M. Colker, « America Rediscovered in the Thirteenth Century ? », *Speculum* 54/4, 1979, p. 712-726 ; M. Tamm, « Eastern », p. 16-17 ; *Idem*, « Inventing », p. 202-203 ; P. Gautier Dalché, « Représentations », p. 75.

<sup>29</sup> M. Colker, « America », p. 721-722.

<sup>30</sup> W. Urban, « Bacon », p. 365-366 ; J. Wentz, « Zu Gog und Magog. Einige Bemerkungen über die Verfasserschaft der "Descriptiones Terrarum" », *Etudes médiévales* 7, 2006, p. 331-339 ; K. Górski, « The Author of the Descriptiones Terrarum: A New Source for the History of Eastern Europe », *The Slavonic and East European Review* 61/2, 1983, p. 254-258.

<sup>31</sup> S. Rowell, « Of Men », p. 92.

<sup>32</sup> M. Colker, « America » p. 715.

Tallinn, confine à la Scythie, alors que Lituanie, Sambie et Sémigallie y appartiennent<sup>33</sup>. La Scythie fait ici référence à l'Asie du Nord d'après la tradition classique ; mais utiliser ce terme chargé d'une forte connotation « barbare » est aussi un moyen de souligner l'altérité de ces régions – en l'occurrence, le paganisme réel ou supposé des habitants<sup>34</sup>. Un autre célèbre franciscain, Roger Bacon, décrit rapidement les provinces baltes dans son *Opus maius* (1268) et leur consacre quelques pages concernant le déroulement de la mission<sup>35</sup>. Pour Bacon, la Lituanie est un pays aussi grand que l'Allemagne, à l'Ouest de la Russie ; tout comme l'Estonie, la Livonie, la Courlande, la Sémigallie et la Prusse, la Lituanie est baignée par la « mer de l'Est », autrement dit, la Baltique. Les peuples de tous ces pays sont païens<sup>36</sup>. D'autres auteurs mentionnent les régions baltes sans donner de détails, mais tous en font des provinces nordiques : dans le chapitre *De Europa a parte Septentrionis* de ses *Otia imperialia* (v. 1211-1216), Gervais de Tilbury situe la Jatvingie et la Livonie païennes au nord, au-delà de la Pologne<sup>37</sup> ; pour Albert le Grand, la Prusse et la Livonie, forment la limite de l'Europe, juste avant la « Gothie » (Suède) et la « Dacie » (Danemark)<sup>38</sup>. Albéric de Trois-Fontaines place la Livonie « entre la Suède, la Prusse et la Pologne »<sup>39</sup>. Le traité anonyme *Descriptio Europae Orientalis* (v. 1311), qui par son but (promouvoir une campagne contre les chrétiens orthodoxes des Balkans) s'intéresse surtout à l'Europe du Sud-Est<sup>40</sup>, se contente de nommer les *Pruzeni* parmi les

<sup>33</sup> Barthelemeus, *De proprietatibus rerum*, Liber 15, BNF lat. 16098, cité par M. Tamm, « Signes », p. 168-170.

<sup>34</sup> Notamment D. Fraesdorff, *Norden*, p. 290 sq.

<sup>35</sup> Roger Bacon, *Opus Maius*, édité par J. H. Bridges, *The Opus Maius of Roger Bacon*, vol. 1, p. 358-360 ; *ibid.*, vol. 2, p. 366-377 ; *ibid.* vol. 3, p. 120-122 ; N. Bouloux, « Intégration », p. 130 ; R. Siminski, « Livonia », p. 197-198. Pour une traduction, voir *The Opus majus of Roger Bacon*, trad. R. B. Burke, Philadelphie, 1928.

<sup>36</sup> « *Et ab aquilone istius provinciae [la Coumanie] est Russia magna, quae similiter a Polonia in una parte sua extenditur ad Tanaim ; sed in magna sui parte habet Leucoviam [Lituanie] in occidente, quae est terra ita magna sicut Alemannia. ... [Bacon décrit la Scandinavie] Et postea orientem versus est magnum mare praedictum, quod vocatur mare orientale, quia oceanus non se extendit ultra illud mare. [Bacon décrit l'emplacement géographique des villes et provinces baltes] Et istas terras, scilicet Estoniam, Livoniam, Semi-Galliam, Curoniam, circumdat Leucovia praedicta, et eam circumdat Russia magna ex utraque parte dicti maris »*, *The Opus Maius of Roger Bacon*, éd. J. H. Bridges, vol. 1, p. 358-359 ; « *Ritus vero istarum gentium sunt diversi. Nam Prusceni, Curlandi, Livonii, Estonii, Semigalli, Leucovii sunt pagani* », *ibid.*, p. 360 ; P. Gautier-Dalché, « Représentations », p. 74.

<sup>37</sup> « *inter Polloniam et Liuoniam sunt pagani qui Iazuienses dicuntur. Exhinc uersus septentrionem est Liuonia gens paganorum probissima* », Gervais de Tilbury, *Otia*, 2, 7, éd. Banks et Binns, p. 246 ; trad. *Ibid.* p. 247 ; R. Siminski, « Ex Livonia », p. 196.

<sup>38</sup> Albert le Grand, *De natura locorum*, trad. J. P. Tilman, *Geographical Works of Albertus Magnus*, Univ. of Michigan 1971, p. 138 ; la Livonie est située dans le « quartier nord » du monde habitable, avec la Dacia, Gothia, et les pays slaves (*ibid.*, p. 127) ; R. Siminski, « Livonia », p. 197.

<sup>39</sup> « *Hiis diebus in Livonia, que est inter Sueciam et Pruciam et Poloniam* », Albéric, éd. Paul Scheffer-Boichorst, p. 872.

<sup>40</sup> L'attribution du *Descriptio Europae Orientalis* à un dominicain français au service de l'empereur de Constantinople Charles de Valois (O. Górká, *Anonymi Descriptio Europae Orientalis*, Cracovie 1916, p.

peuples de langue slave, sans donner d'indications quant à leur situation géographique<sup>41</sup>. A partir de la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle, les principales provinces baltes apparaissent sur des cartes, notamment la célèbre mappemonde d'Ebtorf, que l'on a longtemps attribuée à Gervais de Tilbury, et qui reprend en bonne partie les commentaires d'Adam de Brême pour l'Europe nordique<sup>42</sup>. Riga y figure en bonne place, apparaissant même comme la cité la plus importante d'Europe du Nord-Est<sup>43</sup>. La cartographie italienne et catalane du début du XIV<sup>ème</sup> siècle autant que les portulans attestent que les principales villes de la côte balte étaient connues à Venise, à Gênes ou à Majorque<sup>44</sup>. La Lituanie vole la vedette à la Prusse et à la Livonie, déjà intégrées à la Chrétienté ; Marino Sanudo, qui devait relativement bien connaître la région, puisqu'il dit s'être rendu jusqu'en Poméranie pour sensibiliser les princes à son projet de croisade, note ainsi dans son *Secreta fidelium crucis* (v. 1321) que les Lituaniens confinent à l'archevêché de Riga et aux Chevaliers teutoniques<sup>45</sup>. Le grand-duché païen fait figure d'ultime bastion du paganisme.

Les provinces baltes faisant, dans la conception géographique médiévale, partie de l'Europe, elles se voient attribuer des caractéristiques positives semblables aux autres pays du continent, comme la vigueur des habitants<sup>46</sup>. Ces derniers ont droit à une certaine

---

III-XVI) est mise en doute par les auteurs d'une récente édition ; *Anonymi Descriptio Europae orientalis*, éd. et trad. T. Živković, V. Petrović, A. Uzelac, D. Kunčar, Belgrade 2013, p. 185-188 ; quant à la date, O. Górka proposait 1308, alors que T. Živković et al., *op. cit.*, p. 187, préfèrent peu après 1311.

<sup>41</sup> « *Notandum autem hic quod Rutheni, Bulgari, Rasenses, Sclavi, Bohemi, Poloni et Pruzeni loquuntur unam et eandem linguam, scilicet Sclauonicam, ex quo patet quod lingua Sclauica maior est et diffusior omnibus linguis mundi.* », *Ibid.*, p. 131. Le fait que les Prussiens parlent une langue non-slave, car différente du tchèque maternel du missionnaire Adalbert de Prague, a été noté par Bruno de Querfurt dans sa *Vie de saint Adalbert* ; M. Sosnowski, « Prussians as Bees », p. 28.

<sup>42</sup> W. Iwanczak, « La mer Baltique dans la cartographie médiévale » dans *De la Mer du Nord à la Baltique*, p. 31 ; L. S. Chekin, *Northern Eurasia in Medieval Cartography*, Turnhout 2006, p. 146-151 ; P. Gautier-Dalché, « À propos de la mappemonde d'Ebtorf », *Médiévales* 55, 2008 [en ligne].

<sup>43</sup> L. Chekin, *Northern Eurasia*, p. 148 : « *Riga Livonie civitas hic* », *Ibid.*, p. 154.

<sup>44</sup> Par exemple, les cartes attribuées à Pietro Vesconte et qui accompagnaient le *Secreta fidelium crucis* de Marino Sanudo (v. 1321-1337), ainsi que la carte de Giovanni da Carignano (v. 13106-1314), celle de Dalorto (1325) et celle de Dulcert (1339) : W. Iwanczak, « Mer Baltique », p. 34-38 ; A. E. Nordenskiöld, *Facsimile-Atlas to the early history of cartography*, New York 1973, p. 52-55 ; A.-D. von den Brincken, « Die kartographische Darstellung Nordeuropas durch italienische und mallorquinische Portolanzeichner im 14. und in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts », *Hansische Geschichtsblätter* 92, 1974, p. 45-58 ; E. Moritz, *Die Entwicklung des Kartenbildes der Nord- und Ostseeländer bis auf Mercator*, Amsterdam 1967, p. 47-55.

<sup>45</sup> « *Ruteni sunt schismatici, qui cum aliis pluribus nationibus sunt Tartarorum de Gazaria dominio subiugati, qui Tartari Christianis Polonis & Vngaris sunt confines: Letoini (?) vero cum Archiepiscopatu Rigensi, & cum domo Alammanorum, confinia sua tenent.* », Marino Sanudo, *Secretum Fidelium Crucis*, Lib. 1, part. V, chap. 1, éd. J. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, vol. 2, Hanovre 1611, p. 32 ; voir S. C. Rowell, « Of Men », p. 93 ; W. Iwanczak, « Baltique », p. 36-37 ; sur le projet de Sanudo, C. Tyerman, « Marino Sanudo Torsello and the Lost Crusade: Lobbying in the Fourteenth Century », *Transactions of the Royal Historical Society*, 32, 1982, p. 57-73.

<sup>46</sup> P. Gautier-Dalché, « Représentations », p. 75.

attention de la part de nos auteurs. En particulier, ceux qui, par leur fonction, ont pu obtenir des informations de première main, distinguent les peuples récemment évangélisés de ceux qui ne le sont pas encore. L'auteur du *Descriptiones terrarum* ne s'étend pas sur l'Estonie et la Livonie, au sujet desquelles il rapporte simplement l'anecdote répandue dans la région du château érigé par les premiers chrétiens, et que les autochtones ont essayé sans succès de jeter à bas<sup>47</sup>. Par contre, notre ancien missionnaire est à même de dresser un état des lieux de la situation religieuse des provinces où il a travaillé : si la Prusse proprement dite a reçu la foi de l'évêque Christian, il a fallu l'intervention du roi de Bohême Ottokar Přemysl pour amener le prince des Sambiens aux fonts baptismaux<sup>48</sup>. L'évangélisation de la Lituanie et de la Jatvingie semble s'opérer de manière plus pacifique<sup>49</sup>. Seuls les Samogitiens donnent du fil à retordre aux missionnaires<sup>50</sup>. Barthélemy l'Anglais note, de son côté, que les habitants de Livonie ont été « forcés de passer du service des démons à la foi et au culte du Dieu unique par les Allemands »<sup>51</sup>, tout comme ceux de Révalie, qui « était une province barbare, très éloignée du Danemark, mais qui obéit maintenant à la foi de Dieu et est soumise au roi du Danemark »<sup>52</sup>. Quant aux Vironiens, ils « étaient barbares, rustres, sauvages et cruels »<sup>53</sup>, avant que leur pays ne soit occupé par les Allemands et les Danois, qui par leur présence, y font progresser la foi catholique. Notre encyclopédiste ne se prive pas de souligner le caractère brutal des natifs, ce qui peut se lire comme une justification de la conquête et de la colonisation<sup>54</sup>.

---

<sup>47</sup> Tamm, « Inventing », p. 203-205 ; c'est un motif courant, présent aussi dans les contes populaires, et qui apparaît à plusieurs occasions chez les chroniqueurs de la Baltique médiévale ; voir notamment l'histoire des châteaux construits par le premier évêque de Livonie, Meinhard, en échange de la conversion des Lives d'Üxküll et de Holme racontée par Henri de Livonie, I, 5-9 (éd. L. Arbusow, A. Bauer, p. 3-4) et l'auteur de la *Chronique rimée de Livonie*, v. 128-228 (éd. L. Meyer, p. 4-5). Le rôle des marchands dans la construction du château d'Üxküll est mis en avant dans la cette dernière chronique ; N. Bourgeois, « Cisterciens », p. 542-543. Voir aussi Adam de Brême, pour qui l'évangélisation de la Courlande a commencé lorsqu'un marchand a reçu l'autorisation du roi de Suède d'y construire une église (Adam, éd. B. Schmeidler, IV, 16, p. 244).

<sup>48</sup> M. Colker, « America », p. 721-722 ; trad. *Ibid.*, p. 715-716.

<sup>49</sup> « *Dicti Lectaui Ietuesi et Nalsani de facili baptizantur eo quod a Christianis nutricibus ab ipsis cunabulis sunt enutriti. Ideo poterimus inter illos securius conuersari* », *Ibid.*, p. 723.

<sup>50</sup> « *In orientali uero plaga posita est terra paganorum que Samoita appellatur. Huic numquam fuit absque gladio predicatum* », *Ibid.*, p. 722.

<sup>51</sup> « ... *quorum ritus fuit mirabilis antequam a cultura demonum ad vnus Dei fidem et cultum per Germanicos cogerentur* », Barthelemeus, cité par M. Tamm, « Signes », p. 169 ; trad. *ibid.*, p. 165.

<sup>52</sup> « *Riualia est prouinciola quondam barbara distans multum a Dacia, nunc autem sub Christi fide regno Dacie est subiecta* », *Ibid.*, p. 169.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>54</sup> M. Tamm, « Signes », p. 147-170.



Toutefois, force est de constater que les habitants des trois régions « scythes », restées païennes en son temps<sup>55</sup>, ne sont pas dépeints sous un jour uniquement négatif. Ainsi, les Sémigalliens sont « barbares et incultes, rustres et cruels »<sup>56</sup>, alors que les Lituaniens sont « des hommes robustes et forts, belliqueux et féroces »<sup>57</sup>, dont les raids en territoires russes sont mentionnés par le voyageur Jean de Plan Carpin<sup>58</sup>. Quant aux Sambiens, déjà loués par Adam de Brême<sup>59</sup>, Barthélémy leur prête, « au milieu des autres barbares, un corps superbe, un esprit hardi, et ressortent parmi les autres nations de la région par leur talent, leurs capacités artistiques et leur savoir-faire »<sup>60</sup>. Ce peuple n'ayant pas encore été évangélisé, son caractère positif ne pouvait pas être attribué aux seules vertus du christianisme<sup>61</sup>. Certains païens peuvent donc présenter des traits tout à fait positifs. De même, Gervais de Tilbury nous dit que la Livonie est habitée par un « peuple très vertueux de païens »<sup>62</sup>, alors qu'il ne donne aucune précision sur les Jatvingiens, mis à part leur identité religieuse<sup>63</sup>. Quoi qu'il en soit, ceux-ci ne sont pas caractérisés par la férocité comme peuvent l'être ceux que Gervais nomme *Coralli* [Coumans ?], qui vivent entre la Russie et la Grèce : « une tribu très féroce de païens qui vit de chair crue pour nourriture »<sup>64</sup>. La connaissance des régions baltes progresse donc au même rythme que la foi chrétienne ; chroniqueurs, encyclopédistes et géographes peuvent s'en réjouir. À partir des années 1220, c'est du succès des Chevaliers teutoniques que dépend le salut de ces habitants « des limites de la Terre »<sup>65</sup>. Voyons comment ceux qui ont à charge de briser les forces des païens tout en protégeant les chrétiens sont considérés par leurs contemporains du XIII<sup>ème</sup> siècle.

<sup>55</sup> Il s'agit de la Sémigallie, la Sambie et la Lituanie ; *Ibid.*, p. 168-170.

<sup>56</sup> « *gens barbara et inculta, aspera et seuera* », *Ibid.*, p. 170.

<sup>57</sup> « *homines robusti et fortes, bellicosi* », *Ibid.*, p. 168.

<sup>58</sup> « *ibamus semper sub periculo capitis propter Luthuanos, que sepe insultum faciebant occulte quantum poterant super terram Ruscie, et maxime in locis illis per que debemus transire* », Jean de Plan Carpin, *Storia dei Mongoli*, éd. et trad. E. Menestò et al., p. 304 ; voir aussi *ibid.*, p. 308.

<sup>59</sup> Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis ecclesie pontificum*, éd. B. Schmeidler, IV, 18, p. 245-246 ; T. Barnwell, « Fragmented identities : otherness and authority in Adam of Bremen's History of the Archbishops of Bremen », dans C. Gantner, R. McKitterick, S. Meeder (dir.), *The Resources of the Past in Early Medieval Europe*, Cambridge 2015, p. 206-224 (en particulier, p. 217-218).

<sup>60</sup> « *Gens inter ceteras barbaras corpore elegans, mente audax, ingenio, arte et artificio alias nationes in circuitu preexcellens* », M. Tamm, « Signes », p. 164.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>62</sup> « *Livonia gens paganorum probissima* », Gervais, *Otia*, II, 7, éd. Binns et Banks, p. 246.

<sup>63</sup> « *pagani qui Iazuienses dicuntur* », *Id.*

<sup>64</sup> « *Coralli, paganorum gens ferocissima, carnibus crudis utens pro cibis.* », *Ibid.*, p. 244.

<sup>65</sup> « *in finem etiam orbis terrae* », LUB 1/1, no. 14, col. 18 ; M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 28.

## *Pour la foi ou le pouvoir ?*

Les témoignages sur les activités de l'Ordre teutonique parvenus en Europe occidentale proviennent essentiellement, au XIII<sup>ème</sup> siècle, de deux milieux : les ordres religieux actifs sur le terrain, Cisterciens et surtout Franciscains, et la chancellerie pontificale<sup>66</sup>. Bien qu'installés sur le rivage balte avec l'approbation du Saint-Siège, les ordres monastiques n'étaient pas exempts de toute critique. Le légat wallon Baudoin d'Aulne, qui a succédé à Guillaume de Modène avant de s'immiscer dans le jeu politique balte pour devenir évêque de Sémigallie, a lancé de graves accusations contre les Porte-Glaives. Celles-ci sont parvenues aux oreilles du pape Grégoire IX, qui les résume dans une lettre en 1234 : les membres de la milice feraient non seulement preuve d'une violence extrême envers les représentants de l'Église, mais encore, ils opprimeraient les néophytes et empêcheraient les autochtones de recevoir le baptême<sup>67</sup>. Des accusations relativement fréquentes, même en contexte méditerranéen<sup>68</sup>, mais qui sont pour beaucoup dans la mauvaise réputation des Porte-Glaives : même les Teutoniques semblent avoir eu des réticences à l'idée de les soutenir<sup>69</sup>. Pourtant, ceux-ci n'étaient pas toujours en odeur de sainteté, comme en témoigne Boniface, ancien évêque de Lausanne en 1239 : « les frères de l'Ordre allemand ne sont pas en grâce auprès du seigneur pape, car ils l'ont offensé, ainsi que je l'ai entendu dire à la Curie, du seigneur pape lui-même »<sup>70</sup>. Grégoire IX, en plein conflit avec l'empereur Frédéric II, n'apprécie sans doute pas la proximité

---

<sup>66</sup> M. Tamm, « Communicating Crusade », p. 341-372 ; *Idem*, « The Livonian Crusade in Cistercian Stories of the Early Thirteenth Century », dans T. Nielsen, I. Fonnesberg-Schmidt (dirs), *Crusading on the Edge*, p. 365-398.

<sup>67</sup> A. Švābe (éd.), *Fontes Historiae Latviae Medii Aevi*, vol. 2/1, Riga 1937, doc. 204, p. 175-181. Sur le contexte, A. Selart, *Livonia*, p. 132-133 ; G. A. Donner, *Wilhelm von Sabina*, p. 167-168 ; R. Spence, « Pope Gregory IX », p. 11-14 ; E. Christiansen, *Northern Crusade*, p. 123.

<sup>68</sup> Voir notamment la lettre de Grégoire IX, qui en 1237 accuse les princes séculiers et les ordres militaires de Terre sainte d'empêcher les esclaves de recevoir le baptême ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 508 ; B. Kedar, *Crusade*, p. 148-147 ; la lettre est éditée dans *Ibid.*, p. 212, doc. 2. Voir aussi les anecdotes racontées par Guillaume de Tyr et Gautier Map selon lesquelles les Templiers empêcheraient volontairement le baptême des musulmans pour garder leur raison d'être ; M. Aurell, *Des chrétiens contre les croisades*, Paris 2013, p. 107-108. Comme le rappelle M. Aurell (*op. cit.*, p. 111-112), les critiques contre les ordres militaires rappellent les accusations d'orgueil lancées fréquemment contre la noblesse ; elles forment donc, dans une certaine mesure, un *topos* utilisé pour des raisons politiques et moralisatrices.

<sup>69</sup> E. Christiansen, *Northern*, p. 98. L'auteur cite un rapport dressé par Hartman von Helderungen, un officier et futur grand-maître de l'Ordre teutonique qui a visité les Porte-Glaives entre 1235-1238 : A. Švābe (éd.), *Fontes Historiae Latviae Medii Aevi*, vol. 2/1, doc. 212, p. 189-192.

<sup>70</sup> « *Fratres autem domus Theuthonicorum non in gratia sunt domini pape, quia offenderunt eum, sicut audivi in curia et ab ipso domino papa* », *Die Berichte der Generalprokuratoren des Deutschen Ordens an der Kurie*, éd. K. Forstreuter, vol. 1, doc. 6, Cologne 1961, p. 174 ; trad. S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 507.

des Teutoniques avec ce dernier<sup>71</sup>. Son successeur, Innocent IV, reste plutôt favorable à l'Ordre, mais ne transige d'aucune manière sur les droits des convertis que son légat Jacques Pantaléon, l'artisan du traité de Christbourg, s'efforce de faire respecter<sup>72</sup>. Porte-Glaives puis Teutoniques trouvent leur légitimité comme bras armés de la mission, mais le Saint-Siège n'entend pas leur donner une licence totale. Une image ambiguë résulte de la tension entre le devoir des ordres militaires et leur comportement sur le terrain, tel que rapporté par les plaintes parvenues jusqu'à Rome.

Une certaine ambivalence prévaut également dans les descriptions que l'on trouve dans les narrations d'Europe occidentale, du moins jusqu'au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, avant que la chevalerie française et anglaise ne s'implique massivement dans la croisade. S. C. Rowell a remarqué que les Franciscains ont été plus soucieux que leurs collègues dominicains de consigner par écrit leurs observations sur les affaires baltes, ce qui permet de se faire une idée d'un réseau d'information qui couvrait toute la Chrétienté<sup>73</sup>, mais aussi d'observer quel regard certains frères mineurs originaires d'Angleterre ou de France portaient sur les activités des ordres militaires chargés de défendre et d'étendre le christianisme dans la Baltique.

Comme en ce qui concerne le portrait des natifs baltes, la diversité des points de vue est la règle. Le franciscain d'origine anglaise Barthélemy notait dans son *De proprietatibus rerum* qu'au moins trois provinces baltes, la Livonie, la Révalie et la Vironie étaient gagnées au christianisme par la conquête danoise et allemande. Arrêtons-nous sur le destin des habitants de Livonie : « [leurs] coutumes religieuses étaient étonnantes avant qu'ils ne soient forcés de passer du service des démons à la foi et au culte du Dieu unique par les Allemands »<sup>74</sup>. Barthélemy ne mentionne directement ni les Porte-Glaives ni les Chevaliers teutoniques, mais le terme « *cogerentur* » laisse présager que c'est par la force que les Livons ont été convertis<sup>75</sup>. Le rôle positif attribué, sans doute, aux moines soldats est confirmé par la dernière phrase du paragraphe consacré à la Livonie, qui clôt la description des rituels païens : « On croit que cette province,

---

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 508-510.

<sup>72</sup> I. Fönnberg-Schmidt, *Popes*, p. 233-235. Sur les rapports des Teutoniques avec la Curie et les affaires juridiques du XIII<sup>ème</sup> siècle, S. Gougenheim, *Chevaliers*, p. 508-513.

<sup>73</sup> S. C. Rowell, *Chartularium*, p. 399: « the records of the friars minor reflect the nature of their authors: a group of preachers spread across the whole of Christendom who used their own history as justification in the face of accusations of heresy ».

<sup>74</sup> « ... *quorum ritus fuit mirabilis antequam a cultura demonum ad vnius Dei fidem et cultum per Germanicos cogerentur* », M. Tamm, « Signes », p. 169.

<sup>75</sup> A. Grabski, *Polska w opiniach obcych*, p. 278.

ensorcelée par l'erreur des démons depuis un temps ancien, est, avec beaucoup d'autres régions assujetties et annexées, en grande partie libérée de ces erreurs par la grâce et avec l'aide de la puissance des Allemands »<sup>76</sup>. Guillaume de Rubrouck, l'envoyé de Louis IX auprès des Mongols, va plus loin lorsqu'il fait de la Prusse, « que depuis peu les Chevaliers teutoniques ont subjuguée entièrement », une citadelle chrétienne pouvant servir de base à une croisade de grande ampleur contre les Tatars : « ils pourraient en faire autant et bien aisément de toute la Russie, s'ils voulaient s'y employer. Car si les Tartares savaient que notre grand pontife, le pape, fit croiser les peuples contre eux, ils s'enfuiraient tous bien vite et s'iraient cacher dans leurs déserts »<sup>77</sup>. Le propos est exagéré, car la principauté russe de Novgorod imposa ses limites à l'expansion catholique<sup>78</sup>, mais la rodomontade du voyageur flamand est révélatrice de la haute estime dans laquelle les chevaliers à la croix noire étaient tenus. Pour ces auteurs, ceux-ci se chargent fidèlement et efficacement de la tâche que leur avait confiée l'Église lors de leur établissement en Prusse, et leurs armes sont un appui important à la cause chrétienne<sup>79</sup>.

Néanmoins, tous ne sont pas nécessairement favorables aux ordres militaires. Commençons par l'auteur du *Descriptiones terrarum*. Nous avons vu que celui-ci distingue les provinces où l'évangélisation peut se dérouler de manière pacifique de celles où le glaive y est nécessaire. Tel est cas de la Samogitie, où « personne n'y a jamais prêché sans l'épée »<sup>80</sup>. À l'inverse, les Lituanais, les Jatvingiens et d'autres habitants des régions baltes reçoivent aisément le baptême, du fait qu'ils sont élevés par des nourrices chrétiennes<sup>81</sup>. L'acculturation en douceur est donc considérée comme un moyen possible de conversion. On apprend ainsi que la Prusse, « avec l'aide de Dieu, a obtenu

---

<sup>76</sup> « *Hec prouincia tali errore demonum antiquissimo tempore fascinata modo in parte magna cum multis regionibus subditis vel adnexis precedente gratia et cooperante Germanorum potentia iam creditur a predictis esse erroribus liberata* », M. Tamm, « Signes », p. 169.

<sup>77</sup> « *Vltra Russiam ad aquilonem est Prussia, quam nuper subiugauerunt totam fratres Teutonici. Et certe de facili acquirerent Russiam, si apponerent manum. Si enim Tartari audirent, quod magnus sacerdos, hoc est, Papa faceret cruce signari contra eos, omnes fugerent ad solitudines suas* », Guillaume de Rubrouck, dans *The Texts and Versions of John de Plano Carpini and William de Rubruquis*, éd. C. Raymond Beazley, London 1903, p. 161 ; trad. Guillaume de Rubrouck, dans *Deux voyageurs en Asie*, p. 49.

<sup>78</sup> E. Nazarova, « The Crusades against Volhynians and Lithuanians », p. 177-195.

<sup>79</sup> Notons qu'un auteur comme Olivier de Paderborn, qui mentionne rapidement la conversion des Baltes, ne l'attribue pas explicitement aux Teutoniques : « *Nunc autem sanam doctrinam secuta, ad episcopum et pastorem animarum suarum conversa, Ihesum Christum, pontificibus suis obediens ecclesiam edificat et frequentat, legibus Christianis pro magna parte subiecta* » ; Olivier de Paderborn, dans H. Hoogeweg (éd.), *Die schriften des Kölner domscholasters, späteren bischofs von Paderborn und kardinal-bischofs*, Tübingen 1894, p. 157.

<sup>80</sup> « *Huic numquam fuit absque gladio predicatum* », M. Colker, « America », p. 722.

<sup>81</sup> « *Dicti Lectaui Ietuesi et Nalsani de facili baptizantur eo quod a Christianis nutricibus ab ipsis cunabulis sunt enutriti. Ideo poterimus inter illos securius conuersari* », *Ibid.*, p. 723.

le commencement de sa conversion de Christian, un cistercien, et le premier évêque de cette région, par la grâce du baptême et non par l'épée »<sup>82</sup>. On sait pourtant que Christian lui-même a appelé à l'aide des croisés, avant d'être supplanté par les Teutoniques. Il est frappant que l'auteur gomme ici le rôle de ces derniers ; face aux moines soldats lourdement armés, un simple évêque missionnaire semble avoir sa préférence. L'auteur, qui dit avoir pris part aux campagnes d'évangélisation auprès des Jatvingiens, a participé à deux cérémonies princières : le couronnement de Mindaugas, « premier roi baptisé »<sup>83</sup> de Lituanie, et le baptême du prince des Sambiens, administré sous la houlette du roi de Bohême<sup>84</sup>.

Ce dernier événement peut être considéré comme l'un des antécédents importants des croisades nobiliaires paneuropéennes dans la région balte. En 1254-1255, Ottokar Přemysl II, le puissant roi de Bohême, a mené avec le margrave de Brandebourg, le duc d'Autriche et d'autres princes une croisade en Sambie, que les Chevaliers teutoniques n'avaient pas encore réussi à mater<sup>85</sup>. C'est en son honneur que fut nommée la ville de Königsberg, fondée sur une citadelle prise aux Prussiens (actuellement Kaliningrad, en Russie)<sup>86</sup>. Les chroniqueurs, y compris Pierre de Dusbourg, insistent sur la présence de nombreux princes aux côtés du roi de Bohême ; ce groupe de grands seigneurs vole quelque peu la vedette aux Chevaliers teutoniques, qui restent toutefois mentionnés comme recevant la protection des néophytes et la gestion de la terre prise aux païens par les *Annales d'Ottokar*<sup>87</sup>. Si cette dernière chronique, de même que le *Descriptiones terrarum*, raconte non sans fierté le baptême du prince sambien par le monarque tchèque, les *Annales de Prague* donnent un aperçu bien plus cru de ce à quoi a pu ressembler

---

<sup>82</sup> « *per deo carum uirum Christianum, primum episcopum eiusdem terre, Cisterciensis ordinis, principium sue conuersionis sumpsit absque gladio per gratiam baptismalem* », *Ibid.*, p. 721.

<sup>83</sup> « *Hec habet etiam ad orientem conterminam Ruscie terram Lectauię. Cuius rex primus Mendogus baptizatus est et in coronacione sua me ibidem existente regnum suum a sede Romana recipiens hoc idem reliquid suis posteris faciendum dummodo eandem ad huiusmodi factum curam adibeant diligentem* », *Ibid.*, p. 722.

<sup>84</sup> « *Hanc Primicius rex quintus Boemorum, qui nunc regnat, cruce signatus personal(ite)r cum copioso exercitu Christianorum dominio subiugauit et potencioem dicte terre de sacro fonte eleuans suo appellauit nomine me presente, anno scilicet primo domini Alexandri pape iiii* », *Ibid.*, p. 721-722.

<sup>85</sup> *Annales Otakariani*, éd. R. Koepke, MGH SS 9, Hannovre 1851, p. 181-182 ; Pierre de Dusbourg, SRP 1, p. 90-92 ; M. Colker, « America », p. 722, n. 18. Un certain Barthélemy, Franciscain, a été chargé par le pape Alexandre IV de prêcher la croisade en Europe centrale (R. Koepke, *op. cit.*, p. 181, n. 79).

<sup>86</sup> P. de Dusbourg, SRP 1, p. 92 ; *Annales Otakariani*, p. 182 ; Sur la croisade de Prusse dans la mise en scène politique d'Ottokar, P. Hlaváček, « Reflection », dans *East-Central Europe*, p. 133 sq. Notons qu'à l'inverse du baron von Wal, fidèle à Dusbourg (*Histoire de l'Ordre teutonique*, 2, p. 9), T. de Puymaigre, « Une campagne de Jean de Luxembourg », p. 169, avance que c'est Louis IX de France qui est honoré par le nom de la ville.

<sup>87</sup> *Annales Otakariani*, p. 182.

l'expédition : « le prince de Bohême et le margrave de Brandebourg entrant en Prusse, la dévastèrent par le vol, l'incendie et la rapine, et ils tuèrent de plusieurs façons un très grand nombre de personnes, n'épargnant ni le sexe, ni l'âge »<sup>88</sup>. Pour l'auteur du *Descriptiones terrarum*, la violence peut donc avoir une certaine légitimité dans la conversion des infidèles, lorsque les méthodes pacifiques ne font pas l'affaire. Plus qu'une critique de leur supposée brutalité, l'absence de mention des Chevaliers teutoniques peut indiquer une certaine défiance de l'auteur envers cette corporation de moines soldats. Ce qui s'expliquerait assez facilement si celui-ci pouvait, selon l'hypothèse avancée par W. Urban, être un proche de l'archevêque de Riga et adversaire de l'Ordre Albert Suerbeer<sup>89</sup>.

De fait, une rivalité politique est souvent sous-jacente aux positions défavorables à l'Ordre teutonique. Christian de Prusse lui-même, l'un des premiers rivaux des Chevaliers, rapporte que ceux-ci préféraient les baptêmes en masse, parfois forcés, et négligeaient de prendre en considération si un individu faisait part de l'intention de se convertir<sup>90</sup>. De telles accusations ne manquent pas de rappeler celles lancées contre les Porte-Glaives par le légat Baudoin d'Aulne, devenu évêque de Sémigallie. Ce personnage est sans aucun doute à l'origine du portrait très sombre de cet ordre militaire que l'on lit sous la plume d'un chroniqueur francophone, Albéric de Trois Fontaines<sup>91</sup>. La dernière rencontre entre les deux hommes, tous deux cisterciens liés au diocèse de Liège, date de 1232, soit à l'époque où les Porte-Glaives n'étaient pas encore unifiés avec l'Ordre teutonique<sup>92</sup>. L'image qu'Albéric donne des membres de la milice armée n'est pas sans rappeler les mots de certains historiens modernes<sup>93</sup> : « alors qu'ils se disent tenir de l'Ordre du Temple, ils ne sont nullement soumis aux Templiers ; mais comme ce sont des

---

<sup>88</sup> « Anno Domini 1255. Princeps Bohemiae et marchio Branburiensis intrantes Prussiam, vastaverunt eam spoliis, incendiis et rapinis, et multimodis mortibus plurimos occiderunt, nulli sexui vel aetati parcentes », *Annales Pragenses*, éd. R. Koepke, MGH SS 9, p. 175.

<sup>89</sup> W. Urban, « Bacon », p. 365-366.

<sup>90</sup> M.-L. Favreau-Lilie, « Mission », p. 151-152.

<sup>91</sup> M. Tamm, « Communicating », p. 366, 368-370, qui rappelle qu'en parlant des affaires baltes, Albéric entendait avant tout illustrer l'importance des Cisterciens pour la cause de la mission. Voir aussi *Idem*, « Livonian Crusade », p. 383-388 ; M. Schmidt-Chazan, « Aubri », p. 176 ; R. Spence, « Pope Gregory IX », p. 8.

<sup>92</sup> M. Tamm, « Communicating », p. 369 ; *Idem*, « Livonian Crusade », p. 373-376. Albéric, qui connaissait bien le milieu liégeois, a pu être en contact avec d'autres personnages qui disposaient d'informations sur la situation balte, puisque Liège a notamment abrité Théodoric, le compagnon cistercien de Meinhard, lors d'un exil loin de son siège estonien : *Ibid.*, p. 376 ; M. Schmidt-Chazan, « Aubri », p. 178, 189-191 ; F. Rousseau, « L'Expansion wallonne », p. 187. En outre, le successeur désigné de Baudouin d'Aulne sur le siège épiscopal de Sémigallie semble avoir été lui aussi Liégeois (*Ibid.*, p. 188).

<sup>93</sup> Par exemple T. Manteuffel, « Mission », p. 110 : « les chevaliers [Porte-Glaives] – moines qui se recrutaient dans une grande mesure d'entre les aventuriers et les individus brouillés avec la loi ... ».

marchands, des gens fortunés et tous ceux qui ont été bannis de Saxe pour des crimes, ils se sont à présent tant accrus qu'ils croyaient pouvoir vivre sans loi ni roi »<sup>94</sup>. Plusieurs chroniqueurs d'Europe occidentale rapportent que des individus chargés de crimes prennent la croix pour aller en Terre sainte, afin d'échapper à la justice ; l'accusation d'Albéric n'est donc pas isolée dans un XIII<sup>ème</sup> siècle où une défiance relative envers la croisade se fait de plus en plus sentir<sup>95</sup>. A l'inverse, Albéric présente la deuxième mission de Guillaume de Modène en Prusse (1228) en des termes qui trahissent ses préférences quant à une approche pacifique de l'évangélisation : « envoyé par le pape comme légat, il attira de nombreux païens à la foi, par sa sagesse et son talent, et non par la force ; et il a appris leur langue en grande partie »<sup>96</sup> ; s'en suit une note sur la traduction d'un « art grammatical », ce qui fait sans doute écho au programme d'apprentissage des langues baltes cher au légat italien<sup>97</sup>.

Le célèbre savant et théologien franciscain Roger Bacon n'aurait sans doute pas manqué d'approuver lui aussi ce genre de méthode<sup>98</sup>. *L'Opus maius* (1268), dédié au pape Clément IV, contient un programme dédié à l'œuvre d'évangélisation, que l'auteur souhaite menée par la parole et le raisonnement intellectuel. Partant de l'idée que « la connaissance des langues est nécessaire aux Latins pour la conversion des infidèles », il se montre très critique de la manière dont les ordres militaires mènent la mission « outre-mer, en Prusse et dans les terres voisines de l'Allemagne », où « ils perturbent la conversion des infidèles à cause des guerres qu'ils mènent sans cesse, et parce qu'ils

---

<sup>94</sup> « *Isti ab episcopo Theoderico primo fuerunt instituti, et cum dicant se Templariorum ordinem tenere, in nullo tamen subiciuntur Templariis, sed cum sint mercatores et divites et olim a Saxonia pro sceleribus banniti, iam in tantum excreverunt, quod se posse vivere et sine lege et sine rege credebant* », Albrici, p. 930.

<sup>95</sup> M. Aurell, *Des chrétiens*, p. 136-137 ; les critiques visent surtout les impôts servant à financer les expéditions, et le manque de moralités des croisés.

<sup>96</sup> « *In Prutia vera, que est ultra Poloniam et ultra Pomeraniam, episcopus Mutinensis Guilelmus, missus a papa legatus, ingenio et sapientia sua, non fortitudine multos paganos ad fidem attraxit, et linguam eorum ex magna parte didicit* », Albrici, p. 921.

<sup>97</sup> « *Insuper principium artis grammaticæ, videlicet Donatum, in illorum barbaram linguam cum maximo labore transtulit.* », *loc. cit.* ; M. Tamm, « Communicating », p. 367-368 ; S. Gouguenheim, « Un Italien dans la Baltique », p. 142. Le commentaire du chroniqueur cistercien est d'autant plus remarquable que le légat italien était plus favorable aux Dominicains qu'aux Moines Blancs dans le contexte de la mission balte : S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 170-173 ; *Idem*, « Guillaume de Modène », p. 141-144 ; T. Manteuffel, « La mission », p. 114, 121-122 ; G.-A. Donner, *Wilhelm von Sabina*, p. 264-265 *passim*.

<sup>98</sup> Sur ce qui suit, S. C. Rowell, « Of Men », p. 91-92 ; W. Urban, « Roger Bacon and the Teutonic Knights », *Journal of Baltic Studies*, 19/4, 1988, p. 363-370 ; J. Tolan, *Les Sarrasins*, p. 301-306 ; B. Kedar, *Crusade*, p. 177-180 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 41 ; A. Power, *Bacon and the defense of Christendom*, Cambridge 2013, p. 238 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 145-146 ; M. Aurell, *Des chrétiens*, p. 318-322. Sur la vie et l'œuvre de Roger Bacon, J. Hackett, « Roger Bacon : his life, career and works », dans J. Hackett (éd.), *Roger Bacon and the sciences. Commemorative essays*, Leiden 1997, p. 9-23.

veulent les dominer entièrement »<sup>99</sup>. Afin de plaider pour une conversion par la parole et basée sur le raisonnement intellectuel, Bacon s’empare du cas balte, qui semble lui paraître le plus à même d’illustrer les conséquences fâcheuses de la politique de conversion armée<sup>100</sup> :

Il n’y a pas de doute que toutes les nations infidèles au-delà de l’Allemagne auraient été converties depuis longtemps, s’il n’était la violence des frères de l’Ordre teutonique, parce que le peuple des païens était souvent prêt à recevoir la foi en paix, après la prédication. Mais ceux de l’Ordre teutonique ne veulent pas se retenir, parce qu’ils veulent les subjuguier et les plonger dans la servitude, et par des ruses très subtiles, ils trompent depuis de longues années l’Église catholique<sup>101</sup>.

La Papauté a largement légitimé l’action de l’Ordre teutonique, pensé comme le protecteur armé de la mission plus que comme le conquérant que dénonce Bacon ; toutefois, il est difficile de dire que les chevaliers à la croix noire ont leurré l’Église. Cette dernière remarque devait sans doute permettre à l’auteur de se mettre à l’abri, en laissant entendre que Rome n’y est pour rien dans l’installation de l’Ordre sur les rivages baltes<sup>102</sup>.

Cette opinion rappelle celles des chroniqueurs des XI<sup>ème</sup> et XII<sup>ème</sup> siècles Adam de Brême et Helmold de Bosau, pour qui la rapacité des ducs saxons empêchait d’évangéliser les Slaves<sup>103</sup>, et pour une époque plus proche de celle de Bacon, le portrait des Porte-Glaives par Albéric de Trois-Fontaines. Au-delà des stéréotypes sur les « mauvais » évangélisateurs, on peut remarquer qu’au XIII<sup>ème</sup> siècle, la situation balte était loin d’être inconnue des commentateurs d’Europe occidentale. Enseignant à l’Université de Paris, Bacon a pu avoir vent des plaintes lancées contre l’Ordre teutonique par Albert Suerbeer, archevêque de Riga et d’Armagh en Irlande, qui a passé un certain

---

<sup>99</sup> « *maxime ultra mare et in Prussia et terris vicinis Alemanniae, quia Templarii et Hospitalarii et fratres de Domo Teutonica multum perturbant conversionem infidelium propter guerras quas semper movent, et propter hoc quod [vol]unt omnino dominari* », Bridges, vol. 3, p. 121.

<sup>100</sup> A. Grabski, *Obcych*, p. 279.

<sup>101</sup> « *Non enim est dubium quin omnes nationes infidelium ultra Alemanniam fuissent diu conversae, nisi esset violentia fratrum de Domo Teutonica, quia gens paganorum fuit multoties parata recipere fidem in pace secundum praedicationem. Sed illi de Domo Teutonica nolunt sustinere, quia volunt eos subjugare et redigere in servitutem, et sub[tilibus] persuasionibus Romanam Ecclesiam jam a multis annis deceperunt* », Bridges, vol. 3, p. 122.

<sup>102</sup> A. Power, *Bacon*, p. 239.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 239 : « Without naming his sources, he offered opinions that had been expressed in very similar words by missionaries such as Henry of Livonia, Helmold of Bosau and Adam of Bremen ». Voir aussi W. Urban, « Bacon », *passim*.



temps en Angleterre et en France, dans l'entourage d'Innocent IV en exil à Lyon<sup>104</sup>. De même, la nouvelle de la conversion de Mindaugas a pu parvenir aux oreilles de notre théologien<sup>105</sup>. Même si, comme le remarque W. Urban, c'est pour illustrer ses théories sur la mission et non pour défendre leur cause que Bacon s'intéresse aux païens de la Baltique<sup>106</sup>, il n'en reste pas moins que le savant anglais était relativement bien informé à leur sujet.

Les païens baltes réapparaissent dans la partie de l'*Opus maius* consacrée à la philosophie morale, qui permet d'en savoir plus sur la manière dont l'auteur pensait les gagner au christianisme. Partant de la tradition franciscaine, qui entend prêcher par la parole et la raison, Roger établit plusieurs types de « religions, qui sont par le monde »<sup>107</sup>. Celles-ci, nous dit-il, ne sont pas irrémédiablement mauvaises, mais attestent de l'ignorance des peuples non-chrétiens ; néanmoins, tous cherchent à connaître Dieu, du fait même de leur pratique religieuse, qui bien qu'erronée, indique une certaine soif de connaissance. Si ces gens venaient à rencontrer des missionnaires assez habiles pour leur démontrer la vérité du christianisme, ils seraient sans aucun doute aisément convertis<sup>108</sup>.

Les « Prussiens et les nations voisines » sont choisies comme exemple des païens, qui forment la première religion, celle dont les sectateurs « ont le moins de connaissance de Dieu ; ils n'ont pas de sacerdoce, mais chacun façonne un dieu selon sa propre volonté, et adore ce qu'il veut, et sacrifie ce qu'il lui plaît »<sup>109</sup>. Leur religion est plus simple que celle des idolâtres (autrement-dit les bouddhistes), qui adorent plusieurs dieux, mais ont néanmoins des prêtres et des temples, et celle des Tatars, qui vénèrent un dieu unique<sup>110</sup>. Bacon utilise ici les informations rapportées d'Orient par les explorateurs franciscains,

---

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 365. Albert Suerbeer a notamment participé au concile de Lyon en 1245 ; A. Selart, *Livonia*, p. 212-213. Sur la dispute entre l'archevêque Albert et les Teutoniques, voir notamment *Ibid.*, p. 197-198 ; P. Milliman, *The Slippery*, p. 55-61.

<sup>105</sup> W. Urban, « Bacon », p. 367.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 363-370.

<sup>107</sup> « *Et nunc recitabo principales nationes apud quas variantur sectae per mundum quo modo currunt ut sunt, Saraceni, Tartari, Pagani, Idolotrae, Judaei, Christiani* », Bridges, vol. 2, p. 367. Roger Bacon utilise le terme « secta » dans le sens de « religion », sans connotation péjorative : Z. Kaluza, « L'œuvre théologique de Richard Brinkley, O.F.M. », *Archive d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 64, 1989, p. 194, n. 60.

<sup>108</sup> J. Tolan, *Sarrasins*, p. 302-303 ; B. Kedar, *Crusade*, p. 177-178.

<sup>109</sup> « *Principales igitur sectae sunt hae. Paganorum prima est, minus de Deo scientium ; nec habent sacerdotium, sed quilibet pro voluntate sua fingit sibi Deum et colit quod vult, et sacrificat ut sibi placet.* », Bridges, vol. 2, p. 370.

<sup>110</sup> « *Deinde sunt Idolotrae, qui sacerdotes habent et synagogas et campanas magnas, sicut Christiani, quibus vocantur ad suum officium, et orationes certas et sacrificia determinata, et ponunt plures Deos, nullum omnipotentem. In tertio gradu sunt Tartari, qui unum Deum adorant omnipotentem et colunt. Sed nihilo minus ignem venerantur et limen domus* », *Ibid.*, p. 370.

Guillaume de Rubrouck et Jean de Plan Carpin, qu'il cite explicitement lorsqu'il parle des Tatars<sup>111</sup>. Notre savant a eu l'occasion de rencontrer personnellement Rubrouck à Paris, et a pu s'entretenir avec lui sur la géographie de l'Asie et le mode de vie de ses habitants<sup>112</sup> ; il y a lieu de penser que ses informations concernant les Baltes lui sont parvenues d'une manière similaire, vraisemblablement par d'autres franciscains. W. Urban imagine qu'il a pu entendre les récits des missionnaires qui ont produit le *Descriptiones terrarum*<sup>113</sup>. Si ceux-ci ont, comme le suppose l'historien américain, voyagé dans le sillage de l'archevêque Albert Suerbeer, notre savant aurait pu les rencontrer et apprendre certains faits de la vie religieuse des Baltes à leur contact<sup>114</sup>. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Si Roger Bacon n'est pas le premier à essayer de comprendre la religion des Baltes<sup>115</sup>, la nouveauté est chez lui de mettre ces connaissances au service d'une théorie sur la mission. Ainsi, la spiritualité simple des Baltes les rendrait faciles à convertir, car ceux qui pratiquent une religion peu élaborée accepteraient plus volontiers les arguments capables de leur démontrer la supériorité du christianisme<sup>116</sup>. En particulier, la croyance des Baltes en un au-delà laisse espérer qu'ils seraient aisément convaincus par des missionnaires leur présentant la doctrine du salut<sup>117</sup>. Ce qui force à penser que c'est bien la violence dont on fait preuve à leur égard qui empêche les Baltes d'être convertis :

Quand les chrétiens parlent avec des païens comme les Prussiens ou d'autres nations voisines, ceux-ci sont facilement convaincus, et se rendent compte qu'ils sont dans l'erreur. La preuve en est qu'ils deviendraient très volontiers chrétiens, si l'Église leur permettait de garder leur liberté et de profiter de leurs possessions en paix. Mais les princes chrétiens qui travaillent à leur conversion, et spécialement les frères de l'Ordre teutonique, désirent les réduire en esclavage, comme en sont conscients les Dominicains

---

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 368-369 ; F. Schmieder, « Les langues de la mission », dans *L'étranger au Moyen Âge*, Paris 2000, p. 278, n. 21 ; N. Bouloux, « Intégration », p. 125 sq ; R. Siminski, « Ex Livonia », p. 197 ; D. Woodward et H. Howe, « Roger Bacon on geography and cartography », dans J. Hackett (éd.), *Roger Bacon and the sciences*, p. 201-202 ; M. Guéret-Laferté, « Le voyageur et le géographe : l'insertion de la relation de voyage de Guillaume de Rubrouck dans l'*Opus majus* de Roger Bacon », dans *La Géographie au Moyen Âge. Espaces pensés, espaces vécus, espaces rêvés*, 1998, p. 81-96.

<sup>112</sup> N. Bouloux, « Intégration », p. 125-126.

<sup>113</sup> W. Urban, « Bacon », p. 365-366.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 365-366.

<sup>115</sup> Voir chap. 8.

<sup>116</sup> « *Et constat sapientiores homines esse apud alios sectas ; et hoc non ignorant pagani et idololatras. Nam quando fit cum eis collatio vincuntur de facili, et suam ignorantiam manifeste percipiunt* », Bridges, vol. 2, p. 376.

<sup>117</sup> C'est du moins la lecture qu'en fait W. Urban, « Bacon », p. 366.

et les Franciscains, ainsi que les autres hommes bons à travers l'Allemagne et la Pologne. Et pour cette raison ils contre-attaquent ; c'est contre la violence qu'ils résistent, pas contre la raison d'une religion meilleure<sup>118</sup>.

Le dernier argument est proche d'une phrase que l'on trouve dans la lettre du grand-duc lituanien Gediminas à Jean XXII datée de 1322 : « Nous n'attaquons pas les chrétiens pour détruire la foi catholique, mais pour résister aux injustices qui nous sont faites »<sup>119</sup>. Même si rien ne permet d'affirmer que le scribe franciscain du grand-duc ait eu l'œuvre de Bacon en tête, la similitude des arguments est frappante. Sans faire de Bacon un inspirateur de Gediminas, on peut supposer qu'un certain point de vue, hostile à la force dans la mission et peut-être surtout à l'Ordre teutonique en tant que rival, avait cours parmi une partie des frères mineurs. Pourtant, les courtes notices de Rubrouck et de Barthélemy l'Anglais relatives à la christianisation de la Prusse et de la Livonie par les Teutoniques indiquent que tous les frères mineurs étaient loin de partager les réticences d'un Bacon quant aux méthodes des moines guerriers.

Même si la peinture du cas balte par l'auteur de l'*Opus maius* est moins subtile que ce que l'on trouve dans le *Descriptiones terrarum*, qui précise que l'épée peut être nécessaire pour seconder les missionnaires auprès de certains peuples, une même ligne de pensée émane des deux documents. C'est l'idée que la douceur devrait être le premier outil employé dans l'œuvre de conversion : exposé théologique pacifique pour Bacon, acculturation par des nourrices pour l'auteur du *Descriptiones*. Si ce dernier montre un point de vue ambivalent quant à la coercition, Bacon condamne radicalement ce style missionnaire, au moins dans le contexte balte<sup>120</sup>, et dresse les Chevaliers teutoniques en

---

<sup>118</sup> « *Et quando Christiani conferunt cum Paganis, ut sunt Praceni et aliae nationes conjunctae, de facili cedunt et vident se erroribus detineri. Cujus probatio est quod libentissime volunt fieri Christiani, si Ecclesia vellet demittere eos in sua libertate et gaudere bonis suis in pace. Sed Christiani principes qui laborant ad eorum conversionem, et maxime fratres de domo Teutonica volunt eos reducere in servitutem, sicut certum est Predicatoribus et Minoribus et aliis viris bonis per totam Alemanniam et Poloniam. Et ideo repugnant; unde contra violentiam resistunt, non rationi sectae melioris.* », Bridge, p. 376-377 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 145-146.

<sup>119</sup> « *nos christianos non impugnamus, ut fidem catholicam destruamus, sed ut iniuriis nostris resistamus* », GL, p. 27.

<sup>120</sup> Roger Bacon n'est pas un pacifiste absolu ; reconnaissant qu'un certain nombre d'infidèles ne pourraient sans doute pas être convertis, même par des missionnaires appliquant ses méthodes, il recommande d'utiliser des techniques scientifiques pour les vaincre ; celles-ci, tels les miroirs censés terroriser les défenseurs et ainsi permettre de prendre Jérusalem sans effusion de sang, relèvent presque de la guerre psychologique : B. Kedar, *Crusade*, p. 178-180.

contre-modèles. Une position qui s'appuie sur une longue tradition de critique envers l'usage de la force dans la mission, et qui n'est pas sans écho dans l'historiographie<sup>121</sup>.

Du reste, les critiques contre les actions des Teutoniques ne sont pas isolées dans l'Europe du XIII<sup>ème</sup> siècle : ainsi, vers 1260 un clerc de Passau mentionne que les hérétiques vaudois, qui sont d'une manière générale opposés à la croisade, « condamnent ceux qui prêchent la croix, [disant] que les Prussiens et les païens ne devraient pas être forcés à la foi par le glaive, mais attirés par la prédication »<sup>122</sup>. En 1274, le dominicain français Humbert de Romans, qui entend favoriser la croisade « missionnaire » en Terre sainte, écrit au pape Grégoire X pour lui dire que les Prussiens ne représentent plus de danger, et qu'il n'est donc plus nécessaire de maintenir la pression militaire en Europe du Nord ; seule une force de défense suffirait<sup>123</sup>. À la fin du siècle, le poète allemand anonyme « le Chancelier » qualifie les croisades de Prusse de « *Pillage et incendies sur le chemin de Dieu* »<sup>124</sup>. Toutefois, ces critiques restent relativement marginales, et relèvent plus de réflexions individuelles, ou de tendances minoritaires internes aux ordres religieux ; dans l'ensemble, l'Église maintient un soutien mesuré mais constant à l'Ordre teutonique.

Dans la première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, les déboires des Chevaliers n'ont pas été sans retentissement en Europe de l'Ouest, même au-delà de l'administration pontificale. Il nous reste au moins un document composé dans la région du lac de Constance qui rend compte des procès intentés par Riga (1310-1312) puis par le royaume de Pologne (1320-1321, 1339), ainsi que de l'affaire des lettres de Gediminas. Le chroniqueur franciscain Jean de Winterthour (m. v. 1348) montrait un vif intérêt pour les affaires de son ordre en Europe centrale et plus largement, pour le conflit entre le Pape et l'Empereur. Partisan de ce dernier, il commente la position de l'Ordre teutonique dans les

---

<sup>121</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 412-413 ; par exemple, E. Lavis, *Histoire de la Prusse*, p. 116-117 : « *Leurs maîtres disent aux prêtres qui les voudraient convertir : "Laissez les Prussiens demeurer Prussiens." Ils les empêchent d'aller à l'église, les accablent de corvées, même les saints jours, et ne se soucient que d'en tirer de l'argent et des services.* ». Il précise encore qu'un évêque de Poznań accuse les Teutoniques d'avoir laissé les deux tiers des Prussiens dans les « *erreurs du paganisme et d'employer ces barbares à la guerre contre leurs voisins* ».

<sup>122</sup> « *Et eos qui crucem predicant, dampnant, quod Pruteni et pagani non sunt gladio cogendi ad fidem sed predicacione alliciendi* », A. Patschovsky, K.-V. Selge (éd.), *Quellen zur Geschichte der Waldenser*, Gütersloh 1973, cité et trad. B. Kedar, *Crusade*, p. 174.

<sup>123</sup> E. Christiansen, *Northern*, p. 152.

<sup>124</sup> « *roup unde brant ûf gotes vart* », *Deutsche Liederdichter des 13. Jahrhunderts*, éd. C. von Kraus, p. 209 ; trad. D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 121.

années 1340, et revient sur la proposition de baptême adressée par Gediminas quelque temps auparavant<sup>125</sup> :

En ces temps-là, comme j'en ai été informé par une relation digne de foi, les porte-croix [*cruciferi* – autrement dit, les Chevaliers teutoniques] qui possédaient déjà une longue et large province en Prusse, réduirent sous leur domination une grande partie du royaume du roi de Lituanie, à qui ils firent la guerre avec puissance. Dans le but de la récupérer, celui-ci promit fermement de recevoir la foi catholique. Mais quand [les Teutoniques] refusèrent de faire ce qui devait être fait, le roi de Lituanie dit : « En cela, je comprends clairement qu'ils ne veulent pas ma foi, comme ils le simulent, mais mon argent : ainsi, je reste dans le paganisme ». Au sujet de ces croisés on rapporte la parole lamentable, et si cela est vrai, hostile à la vraie foi – qu'il n'en soit rien ! – qu'ils préférèrent laisser tous les païens dont ils ont fait leurs tributaires par la guerre dans le paganisme et sous leur tribut, plutôt que les exempter de taxes et de les laisser devenir des pratiquants de la foi catholique, comme ils le réclamaient pieusement et le réclament encore de nos jours<sup>126</sup>.

Même si Jean de Winterthur est plutôt hostile à Jean XXII<sup>127</sup>, force est de constater que les méfaits qu'il attribue (non sans hésitation) à l'Ordre sont dans la droite ligne des accusations portées par les partisans du camp pontifical. Comme le rappelle R. Mažeika, la formulation « *recipere fidem catholicam* » est précisément celle employée dans les lettres que Gediminas a envoyées au pape, aux ordres mendiants et aux villes

---

<sup>125</sup> S. C. Rowell, « Of Men », p. 92-93 ; S. C. Rowell, « Lithuania and the West », *Journal of Baltic Studies* 20/4, 1989, p. 307-308. Jean de Winterthur ne respectant pas une chronologie stricte dans sa chronique, rien n'indique que l'acompte de la conversion avortée d'un « *rex Litaonie* » insérée entre des événements datés de 1343 doive être rapporté à la même année. On peut donc suivre S. C. Rowell, *id.*, qui suppose que Jean de Winterthur a inséré l'affaire des « lettres de Gediminas », relative à une époque antérieure, pour introduire le contentieux entre la Pologne, Riga et l'Ordre teutonique, lequel aboutit à la paix de Kalisz en 1343.

<sup>126</sup> « *Hiis temporibus, quemadmodum fidedingna me informavit relacio, cruciferi dominantes longe lateque in provincia Pruscena rengni regis Litanonie mangnam partem potenter per bella, que sibi intulerant, auferetes in suum dominium redegerunt. Quam ut rehaberet, ipsis fidem catholicam recipere firmiter pollicebatur. Quod dum facere recusarent, rex Litaonie aiebat : "In hoc luculenter comprehendendo, quod non meam fidem, ut simulant, set peccuniam appetunt, et ideo in paganismo perseverabo !" De hiis cruciferis verbum lamentabile et, si ita est, fidei ortodoxe penitus inimicum, quod absit, enarratur, quod omnes paganos, quos per bella sibi tributarios efficiunt, malunt in suo paganismo remanere sub eorum tributo, quam a tributo eorum exemptos, ut devote flagitabant vel adhuc hodierna die flagitant, fieri katholice fidei professores* », *Die Chronik Johannis von Winterthur*, éd. F. Baethgen, Berlin 1924, p. 202 ; trad. B. Kreuler, *Die Chronik Johann's von Winterthur*, Winterthur 1866, p. 257.

<sup>127</sup> I. Heullant-Donat, « En amont de l'observance », dans F. Meyer, L. Viallet, *Identités franciscaines à l'âge des réformes*, Clermont-Ferrand 2005, p. 87.

d'Europe du Nord entre 1322 et 1324<sup>128</sup> ; de même, la manière dont le « roi » de Lituanie refuse le baptême rappelle l'explication que donnent les envoyés des légats de Jean XXII qui ont eu l'occasion de s'entretenir avec le grand-duc. Il y a donc lieu d'identifier le « *rex Litaonie* » avec Gediminas<sup>129</sup>. Le chroniqueur suisse a sans doute été, comme Bacon avant lui, informé des affaires baltes par des collègues franciscains, à moins qu'il ne doive ses informations au seul « chevalier du roi de Cracovie » qu'il cite comme informateur juste après<sup>130</sup>. Jean de Winterthour continue en effet en rapportant que :

L'archevêque de Riga, de l'ordre des frères mineurs, a levé ces accusations contre eux devant le pape il y a plusieurs années, alors qu'il menait un procès contre eux pour l'une de ses terres. On raconte aussi qu'ils n'envahissent pas uniquement les terres des princes infidèles, mais aussi des fidèles, comme le roi de Cracovie, à qui, dit-on, ils ont violemment pris deux terres. Jusqu'à aujourd'hui, celui-ci, bien qu'il soit un roi fort et puissant, ne peut se défendre contre eux, ni reprendre les terres usurpées de leurs mains, tout comme c'est le cas du roi païen de Lituanie, qui a neuf fils, comme l'a dit un chevalier du roi de Cracovie<sup>131</sup>.

Ce dernier est sans doute Casimir le Grand, le fils de Ladislas le Bref, qui a conclu la paix de Kalisz avec les Chevaliers teutoniques en 1343, c'est-à-dire à la période où l'on peut situer les événements racontés dans la chronique avant et après cet épisode<sup>132</sup>. Le fait que Casimir ait eu les mêmes démêlés que son père avec l'Ordre (on lui doit notamment un procès en 1339) permet au chroniqueur de revenir sur les querelles des deux décennies passées<sup>133</sup>. En liant explicitement les propos du « roi de Lituanie » déçu par l'attitude des Teutoniques aux accusations de l'archevêque de Riga, puis aux dommages faits à la Pologne tels que rapportés par un chevalier de ce pays, le texte fait

---

<sup>128</sup> GL, doc. 2, p. 27 ; doc. 3, p. 29 ; S. C. Rowell, « Of Men », p. 92-93 ; *Idem*, « Lithuania and the West », p. 308.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 308.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 316.

<sup>131</sup> « *Quem articulum per multos annos archiepiscopus Rigonensis de ordine fratrum Minorum existens, litigans cum eis pro quadam terra apud summos pontifices contra ipsos excepit. Famatur eciam ipsos non solum terras principum infidelium invadere, sed eciam fidelium, sicut regis Kragowie, cui violenter abstulisse fertur duas terras. Qui licet sit rex fortis et potens, tamen se nequit defendere ab eis nec terras adeptas de manibus eorum eripere usque in hodiernum diem ; similiter nec rex paganus Lytaonie, novem habens filios, ut sermo militantis regi Kragovie me edocuit* », *Die Chronik Johannis von Winterthur*, éd. F. Baethgen, p. 202-203.

<sup>132</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 478-479 ; le texte du traité est édité et traduit par W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, doc. 20, p. 140-145.

<sup>133</sup> S. C. Rowell, « Lithuania and the West », p. 307-308.

apparaître toute la trame des alliances du début du XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>134</sup>. Un franciscain suisse, intéressé par le conflit entre Jean XXII et Louis de Bavière, a donc un avis relativement bien informé sur les affaires baltes. Ses sources polonaises et peut-être franciscaines sont certes biaisées, et le fait qu'il prenne quelque distance avec ses informateurs (« *si ita est* », « *quod absit* », « *famatur* », « *fertur* ») indique qu'il était conscient de rapporter le point de vue des adversaires des Teutoniques. Néanmoins, les charges concernant le manque de zèle à convertir les païens et l'oppression politique qu'on leur imposerait n'étaient visiblement pas rares dans l'Europe du XIV<sup>ème</sup> siècle. Les critiques que l'on a pu lire sous la plume de Roger Bacon et d'auteurs moins célèbres au siècle précédent paraissent avoir été réanimées par les procès internationaux et par les démarches du grand-duc de Lituanie Gediminas. L'Ordre teutonique doit veiller à maintenir sa réputation.

### *L'alternative lituanienne*

Mis en difficulté par les procès retentissants engagés par Riga et la Pologne, les Chevaliers teutoniques entendent défendre leur réputation et s'intégrer davantage dans les réseaux des puissances européennes<sup>135</sup>. C'est à cette tâche que se consacre le grand-maître Charles de Trèves, élu en 1311<sup>136</sup>. Ayant exécuté différentes charges en France et en Lorraine<sup>137</sup>, l'homme est un connaisseur du monde francophone. D'après le

---

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 308, considère que les deux terres prises au roi de Pologne sont sans doute la Poméranie et la Terre de Dobrzyń, que Ladislas le Bref essayait de récupérer par le procès de 1321, ce que son fils Casimir le Grand réessaye en 1339, avant de signer une paix avec l'Ordre en 1343, date à laquelle cet épisode se rapporte dans la chronique.

<sup>135</sup> W. Paravicini, « La Prusse », p. 178, montre que l'Ordre était très présent dans les principautés de l'actuelle Belgique et des Pays-Bas, un peu moins en Italie et en Espagne, et moins encore en France, où H. d'Arbois de Jubainville (« L'Ordre teutonique en France », p. 167 sq.) n'identifie que quatre commanderies au début du XIV<sup>ème</sup> siècle (Beauvoir dans le diocèse de Troyes, Orbec dans celui de Nevers, Vaudeville dans celui de Toul et Saint-Michel l'Hermitage dans celui de Chartres). Durant le XIV<sup>ème</sup> siècle, la commanderie de Beauvoir devient l'unique centre administratif des possessions de l'Ordre en France et connaît une certaine décadence avant d'être reconstruite au XV<sup>ème</sup> siècle. Voir aussi K. Polejowski, « Les comtes de Brienne et l'Ordre teutonique (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle) », *La Vie en Champagne* 32, 2002, p. 4-8. Notons que les commanderies teutoniques en France ne servant pas de relais pour l'appel à la croisade, elles ne jouaient pas de rôle important dans le mouvement de la croisade balte : PR 1, p. 91 ; K. Polejowski, « The Teutonic Order's Propaganda in France during the Wars against Poland and Lithuania (Fifteenth Century) », dans K. Borchardt, L. Jan (éds.), *Die geistlichen Ritterorden in Mitteleuropa. Mittelalter*, Brno 2011, p. 235. Sur le contexte, notamment PR 1, p. 23-24.

<sup>136</sup> N. Housley, *Avignon*, p. 271 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 151. Voir notamment U. Niess, *Hochmeister Karl von Trier (1311-1324)*, Marburg 1992.

<sup>137</sup> Charles de Trèves a notamment été commandeur de Beauvoir pendant dix ans, de 1301 à 1311 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 327-328 ; H. d'Arbois de Jubainville, « L'Ordre teutonique en France », p. 76-81.

chroniqueur Pierre de Dusbourg, « il connaissait le français comme sa propre langue et il parlait au pape et aux cardinaux sans interprètes. Il était si aimable et éloquent, que même ses ennemis se plaisaient à l'écouter »<sup>138</sup>. Charles de Trèves parvient à maintenir de relativement bons contacts avec Rome, ce qui évite une marginalisation dangereuse<sup>139</sup>. Sous son successeur, Werner d'Orseln (1324-1330), le temps de la contre-attaque est venu : accusés par leurs voisins de faillir à leur mission, les hommes de Marienbourg entendent montrer que leur rôle reste celui qui leur a été assigné au début de l'aventure prussienne.

L'échec de la tentative de conversion de Gediminas est une aubaine pour l'Ordre, qui peut affermir ses positions tout en discréditant ses adversaires<sup>140</sup>. Un événement survenu quelques années plus tard vient renforcer sa cause<sup>141</sup>. En février 1326, le roi de Pologne Ladislas le Bref fait appel aux services d'un prince lituanien, David de Grodno, qui mène une armée contre le margrave de Brandebourg, fils de l'empereur Louis IV et allié des Chevaliers teutoniques<sup>142</sup>. Si l'on croit ce que rapportent certains chroniqueurs d'Europe centrale et occidentale<sup>143</sup>, l'emploi de mercenaires lituaniens par le roi de Pologne aurait été sanctionné par le pape, qui n'hésitait pas à faire appel à des souverains infidèles mais favorables aux chrétiens pour atteindre ses buts<sup>144</sup>. Jean XXII, qui avait appelé les princes à se soulever contre l'empereur, n'a probablement pas hésité à soutenir une alliance polono-lituanienne contre son rival, d'autant plus que l'on espérait toujours – au moins formellement – la conversion de Gediminas<sup>145</sup>. Rappelons encore qu'il était conforme au droit canon d'utiliser des infidèles dans une guerre considérée comme juste ; de son point de vue, Jean XXII ne fallait donc pas<sup>146</sup>. Pourtant, les dévastations que les Lituaniens font subir à une terre d'Empire n'ont pas manqué de choquer certains chroniqueurs. Jean de Winterthour, qui compte au rang des adversaires du pape français,

---

<sup>138</sup> « *Linguam Gallicam novit sicut propriam ; sine interprete loquebatur coram papa et cardinalibus ; adeo affabilis et facundus fuit, quod etiam inimici ejus delectabantur eum audire* », Dusbourg, III, 314, éd. SRP 1, p. 178 ; trad. S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 327.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 328.

<sup>140</sup> W. Urban, *Samogitian*, p. 74.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 77-78 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 234-237.

<sup>142</sup> Conformément à la paix signée en 1324, ceux-ci ont laissé passer les troupes lituaniennes : *Ibid.*, p. 235.

<sup>143</sup> L'attaque menée par les Lituaniens contre le Brandebourg est mentionnée par les chroniqueurs Jean de Winterthour, Henri de Selbach (dit « le sourd ») et Guillaume d'Egmond ; *Ibid.*, p. 235-236.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 236 donne l'exemple de l'ilkhan de Perse Abu Saïd que Jean XXII entendait utiliser pour protéger l'Arménie de Cilicie contre les Mamelouks.

<sup>145</sup> D'après les princes de Mazovie, alliés du Lituanien, Gediminas aurait en 1325 promis de recevoir le baptême dans les années qui suivent ; *Ibid.*, p. 236, n. 38.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 236-237.



raconte les atrocités et les blasphèmes qui accompagnent la progression des « païens » au Brandebourg, ceci dans un style qui n'est pas sans rappeler les descriptions des atrocités païennes des premiers siècles de la conquête des pays baltes<sup>147</sup>. Ajoutons que pour lui, ce ne sont pas les Lituaniens qui sont tenus pour responsables de ce « fait exécrable », mais bien le pape en personne<sup>148</sup>.

Le récit du chroniqueur suisse sur l'attaque du Brandebourg, tout stéréotypé qu'il soit<sup>149</sup>, ne reflète pas moins l'indignation qui s'est propagée en Europe, au moins parmi les partisans de l'empereur. Alors que de nombreuses voix s'élèvent dès le XIII<sup>ème</sup> siècle pour rappeler les droits des convertis et prôner une mission pacifique, ce tristement célèbre épisode tombe à pic pour rappeler que les Lituaniens sont loin d'être inoffensifs : ainsi, les grands-ducs auraient beau jeu d'ouvrir leur pays aux missionnaires quand eux-mêmes refusent la conversion au dernier moment et continuent de malmener leurs voisins chrétiens<sup>150</sup>. Pour les défenseurs des Chevaliers teutoniques, la conclusion qui s'impose est sans appel : la conversion pacifique étant inefficace et inutile, seule la force permet de triompher de ces irréductibles païens. En somme, s'ils veulent réussir la mission qui leur a été confiée, les Chevaliers sont obligés de se montrer implacables<sup>151</sup>. Leur argumentation est à rapprocher de l'avis du canoniste Hostiensis (mort en 1271), pour qui depuis l'arrivée du Christ sur la terre, les païens ont perdu tous leurs droits, et peuvent donc être spoliés ou tués sans que cela ne constitue une faute morale<sup>152</sup>.

C'est dans ce contexte que Pierre de Dusbourg, un prêtre de l'Ordre teutonique, compose son *Chronicon Terrae Prussiae* (1326 – continué jusque vers 1330<sup>153</sup>) sur la commande du grand-maître Werner d'Orseln, qui avait semble-t-il besoin d'arguments

---

<sup>147</sup> *Die Chronik Johannis von Winterthur*, éd. F. Baethgen, p. 101-103. Sur la mise en scène de la cruauté des païens, voir chap. 8.

<sup>148</sup> « *Johannis Pape execrabile factum* », *Ibid.*, p. 101; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 236.

<sup>149</sup> La désacralisation d'hosties en particulier est un *topos* attaché aux prétendues atrocités des infidèles ; D. Baronas, « Christians in Late Pagan », p. 63.

<sup>150</sup> E. Christiansen, *Northern*, p. 153 ; N. Housley, *Avignon*, p. 273-274.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 271-272. E. Christiansen, *Northern*, p. 152-154, fait notamment référence à un rapport envoyé quelque temps plus tôt (1273) au pape Grégoire X par l'évêque Bruno d'Olomouc, partisan du roi de Bohême Ottokar Přemysl, l'hôte de l'Ordre teutonique en 1255 : *Relationes Episcopi Olomucensis Pontifici Porrectae*, éd. J. Schwalm, Hannovre 1906, doc. 620, p. 589-594.

<sup>152</sup> « Imperial ideology from Ottonian Germany or the fledgling Christian Polish state is one important aspect of the Adalbertian and Brunonian missions to the Baltic in the late tenth and early eleventh centuries, and the actions of the Teutonic Order certainly found their public justification in an unresolved theological debate (the clear dichotomy between the views expressed by Hostiensis and Innocent IV on pagan dominium) », S. C. Rowell, « Custom », p. 47. Voir aussi E. Christiansen, *Northern*, p. 147, 154. Sans se référer à Hostiensis, W. Urban (*Samogitian*, p. 48-49) étend l'idéologie de la guerre sainte et le non-respect des droits des infidèles à l'essentiel de la pensée médiévale.

<sup>153</sup> PR 1, p. 21, n. 4.

légaux pouvant être envoyés aux défenseurs à la Curie ; la chronique est donc avant tout une justification de l'existence prussienne de l'Ordre<sup>154</sup>. Concrètement, il s'agit d'explicitement sa mission : « *Explicit bellum Prussie. Incipit bellum Lethowinorum* »<sup>155</sup>. Autrement dit, après avoir conquis et pacifié la Prusse, les Teutoniques se dressent contre les Lituaniens<sup>156</sup>. Commence alors une nouvelle étape de la guerre contre les ennemis de la foi, à laquelle ont déjà pris part, du temps où le chroniqueur écrit, de nombreux princes et chevaliers venus de toute la Chrétienté<sup>157</sup>. Le système d'autoreprésentation proposé par Dusbourg repose sur une interprétation guerrière des Écritures, illustrée par les héros belliqueux de l'Ancien Testament, en premier lieu les Macchabées<sup>158</sup>. Radicalisant le propos, un plaidoyer théologique écrit autour de 1335 par un clerc membre de l'Ordre teutonique affirme que celui-ci est une institution d'origine divine, équivalent à la Jérusalem céleste, et que ses adversaires – en l'occurrence, l'archevêque de Riga ! – ne auraient être que des suppôts de Satan<sup>159</sup>.

Le but visé par ce nouveau « profilage » idéologique est bien sûr de rappeler le rôle de l'Ordre teutonique comme défenseur de la Chrétienté ; en somme, affirmer que l'on ne s'est pas installé en Prusse en usurpateur mais en protecteur des chrétiens, et que l'on s'est entièrement dédié à la tâche de défendre ceux-ci contre les agressions des païens. Les religieux chargés de prêcher la croisade – souvent des dominicains ou des membres de l'Ordre teutonique – utilisent les arguments qui ont servi au XIII<sup>ème</sup> siècle contre les Prussiens, à savoir la tâche de combattre les ennemis de la croix et de protéger les fidèles<sup>160</sup>. Les Chevaliers s'appuient sur les documents et les privilèges qui leur ont

---

<sup>154</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 406 : « Pierre de Dusbourg écrit dans cette période délicate, où, à la suite de la prise de Dantzig, des plaintes de l'archevêque de Riga et de la suspicion générale qui frappait les ordres militaires, l'image des Teutoniques se dégradait ». Sur la Chronique de Pierre de Dusbourg et l'idéologie teutonique, *ibid.*, p. 406-407 ; R. Mažeika, « Violent victims ? », p. 123-137.

<sup>155</sup> SRP 1, p. 146.

<sup>156</sup> Pierre de Dusbourg situe le tournant de l'histoire de son ordre en 1283, après la victoire des Teutoniques sur les derniers rebelles prussiens (SRP 1, p. 146), ceci quand bien même les Teutoniques ont combattus les Lituaniens depuis plusieurs décennies : PR 1, p. 23-24.

<sup>157</sup> PR 1, p. 22-24.

<sup>158</sup> S. Gouguenheim, « Les guerres des ordres militaires furent-elles des guerres chevaleresques ? L'exemple de la conquête de la Prusse par l'Ordre teutonique (1230-1283) », dans M. Aurell et C. Girbea (dir.), *Chevalerie et christianisme aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, p. 307-313 ; S. Vander Elst, « Chivalry », p. 306.

<sup>159</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 413-414.

<sup>160</sup> W. Urban, *Samogitian*, p. 20-21. Il ne nous reste que peu d'information en ce qui concerne la prédication de la croisade contre la Lituanie au cours du XIV<sup>ème</sup> siècle ; il semble néanmoins que des campagnes de recrutement aient eu lieu et que celles-ci étaient organisées par l'Ordre, au bénéfice de privilèges reçus au XIII<sup>ème</sup> siècle : A. Ehlers, « The crusade against Lithuania reconsidered », dans A. Murray (éd.), *Crusade and Conversion*, p. 41.

été conférés par la Papauté au XIII<sup>ème</sup> siècle, notamment les lettres d'Alexandre IV, qui leur permettent de donner des indulgences à ceux qui se joignent à leur combat et les autorisent à prêcher la croisade<sup>161</sup>. Même s'il n'a pas formellement autorisé les Teutoniques à distribuer des indulgences à ceux qui participent aux expéditions contre la Lituanie<sup>162</sup>, le Saint-Siège voit celles-ci d'un bon œil, car elles procurent à la noblesse européenne une alternative au voyage en Palestine, rendu de plus en plus difficile depuis la chute des États latins<sup>163</sup>. Que la guerre en Lituanie puisse être considérée comme une croisade au sens « canonique » du terme ou non<sup>164</sup>, tout porte à croire qu'elle fut regardée comme telle par les contemporains, qui se souviennent du rôle joué depuis quelque temps par l'Ordre comme champion de la Chrétienté en Europe du Nord-Est<sup>165</sup>.

Ce qui ne serait, au fond, qu'un retour au « bon vieux temps » de la conquête de la Prusse se double en réalité d'une transformation plus profonde, qui induira un rapprochement du monde balte et de l'Europe occidentale, au travers non plus de rares missionnaires et émissaires pontificaux, mais de nombreux chevaliers amenés à faire le déplacement pour combattre aux côtés des Teutoniques. Malgré quelques tentatives visant à garantir un certain niveau moral parmi ses troupes<sup>166</sup>, le visage de l'Ordre se fait plus chevaleresque et mondain, moins « monastique »<sup>167</sup> ; pour K. Górski, « le règne de Winrich von Kniprode (1351-1382) apporta le triomphe de l'esprit laïque parmi les chevaliers »<sup>168</sup>. Le jugement de l'historien polonais, qui fait référence à la période faste

---

<sup>161</sup> A. Ehlers, « The use of Indulgences », p. 142 ; *Idem*, *Die Ablasspraxis*, p. 38-50.

<sup>162</sup> L'habitude ayant été prise, plus personne ne se souciait du fait que l'Ordre distribuait des indulgences aux participants ; occasionnellement, le pape donne directement une indulgence à un grand seigneur et à sa troupe, comme à Thomas Beauchamp et à Henri de Lancaster. A. Ehlers, « The crusade against Lithuania reconsidered », p. 21-44.

<sup>163</sup> La notion de croisade balte comme « alternative » est notamment utilisée par A. Ehlers en ce qui concerne la commutation des vœux (même s'il n'est pas nécessaire de se vouer pour participer à une expédition en Prusse) : *Ibid.*, p. 35 ; voir aussi PR 1, p. 24. Sur l'attitude générale de la Papauté vis-à-vis de la croisade menée par l'Ordre au XIV<sup>ème</sup> siècle, N. Housley, *Avignon*, p. 292.

<sup>164</sup> Sur ce point, *ibid.*, p. 101, 272 ; A. Ehlers, « Crusade », p. 23-24.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 42-44.

<sup>166</sup> Dans le but probable de répondre aux critiques qui ont fusé contre les ordres religieux-militaires après la perte d'Acre, les grands-maîtres de la première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle avaient engagé des agents pour commercer à la place des chevaliers, et imposé que certains livres bibliques – notamment celui des Macchabées – soient lus en langue vernaculaire lors des repas : K. Górski, « L'Ordre teutonique », p. 293 ; correspondance avec le Prof. Sylvain Gouguenheim (mail du 01.03.2015).

<sup>167</sup> W. Urban, « Samogitian », p. 97-98. W. Urban, « Samogitian », p. 97-98. Sur la culture de cour dans l'État de l'Ordre teutonique, W. Paravicini, « Von der ritterlichen zur höfischen Kultur: Der Deutsche Orden in Preußen », dans J. Wenta et al. (dirs.), *Mittelalterliche Kultur und Literatur im Deutschordensstaat in Preussen: Leben und Nachleben*, Toruń 2008, p. 15-54.

<sup>168</sup> K. Górski, « L'Ordre teutonique », p. 293.

des croisades contre la Lituanie, est bien sûr péremptoire, mais il exprime un phénomène sur lequel on doit s'arrêter.

Il est certes difficile de séparer l'histoire de l'Ordre teutonique et de la croisade balte en deux phases distinctes – l'une « spirituelle » et monastique contre les Prussiens au XIII<sup>ème</sup> siècle, l'autre « temporelle » et chevaleresque au siècle suivant contre les Litvaniens – ou de prétendre que les membres de l'Ordre cachaient, plus ou moins bien selon les époques, leurs ambitions territoriales sous un vernis religieux ; en effet, si les aspects spirituels et temporels étaient bel et bien présents côte à côte dans l'autoreprésentation de l'Ordre, ils n'étaient pas nécessairement antagonistes. Il serait anachronique de concevoir le christianisme médiéval, du moins dans sa version aristocratique et chevaleresque, comme détourné du monde ; non seulement la violence, surtout lorsque tournée vers des « ennemis de la foi », était acceptable pour l'essentiel des chevaliers, mais encore l'honneur pouvait se confondre avec une prouesse militaire exécutée au service de Dieu<sup>169</sup>. De la même manière, depuis la première croisade au moins, il était communément admis que participer à une « guerre sainte » contre les ennemis de l'Église pouvait trouver une récompense légitime dans l'accroissement de la richesse ou du pouvoir<sup>170</sup>. La mentalité des guerriers médiévaux ne souffrait pas de contradiction entre soif d'avantages matériels, souci de sa propre renommée et désir sincère de servir Dieu<sup>171</sup> : l'Ordre teutonique ne faisait aucunement exception, pas plus que les laïcs qui venaient lui prêter main forte<sup>172</sup>. Le roi Ottokar de Bohême, qui a aidé à la conquête de la Sambie en 1255 et dont les successeurs resteront traditionnellement liés à l'Ordre, entendait sans doute tirer de son exploit une gloire utile ; en 1273, l'un de ses partisans, l'évêque Bruno d'Olomouc, écrit au pape Grégoire X pour souligner qu'Ottokar, défenseur des marges orientales de la Chrétienté, mériterait le titre impérial,

---

<sup>169</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », p. 290 ; N. Housley, *Later*, p. 401 ; *Ibid.*, « One man and his wars: the depiction of warfare by Marshal Boucicaut's biographer », *Journal of Medieval History* 29/1, 2003, p. 31-32 ; A. Ehlers, « Crusade », p. 41-42 ; J. Paviot, « Noblesse et croisade », p. 84 ; *Idem*, « Boucicaut et la croisade », dans par M. Nejedlý, J. Svátek, *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge*, Toulouse 2009, p. 82-83, fait remarquer qu'une certaine tension existait parmi la noblesse de la fin du Moyen Âge entre l'idéologie de la croisade et la recherche d'honneur mondain.

<sup>170</sup> J. Flori, *Guerre sainte*, p. 320-323.

<sup>171</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », p. 290, rappelle que dès le XI<sup>ème</sup> siècle « chivalry had found common ground between the desire to win renown through deeds of prowess and the wish to serve God ».

<sup>172</sup> Voir M. Gładysz, *Forgotten*, en particulier p. 333-345.

et qu'il était plus urgent de se protéger contre les Lituanais, les Ruthènes et les Coumans que d'essayer de récupérer Jérusalem<sup>173</sup>.

En outre, une certaine inclinaison « chevaleresque » se fait sentir dans plusieurs productions littéraires de l'Ordre teutonique, à commencer par l'adaptation vernaculaire de l'œuvre de Dusbourg ; Stefan Vander Elst a remarqué que la *Krônike von Prûzinlant* de Nicolas de Jeroschin (v. 1331-1341) utilise un style (versifié), une structure et une langue adaptée au milieu aristocratique des terres germanophones de l'Empire. En y ajoutant plusieurs anecdotes rappelant les romans courtois plutôt que la chronique au ton très religieux de Dusbourg, l'auteur cherchait sans doute à plaire à un public noble<sup>174</sup>. Pour reprendre S. Gouguenheim, cette chronique aux couleurs de poème épique « arrive à point nommé pour galvaniser ceux qui viennent combattre en Lituanie »<sup>175</sup>. Le nombre de manuscrits retrouvés et leur dispersion géographique indiquent que la *Krônike von Prûzinlant* a été diffusée bien au-delà de la Prusse<sup>176</sup> ; elle a eu en tout cas plus de succès que la version latine de Dusbourg<sup>177</sup>. Dans la même optique, le *Chronicon Livoniae* d'Hermann de Wartberge (v. 1378), chapelain du maître de Livonie, justifie la raison d'être de l'Ordre par la seule bravoure de ses membres<sup>178</sup>. L'on y parle surtout hauts faits et batailles, tout comme dans la chronique rimée que compose vers 1394 Wigand de Marbourg, le héraut du grand-maître Conrad de Wallenrod, à une date où la Lituanie était déjà chrétienne<sup>179</sup>. Ces textes, destinés à un public de nobles intéressés avant tout par la chose militaire, avaient pour but de fixer l'image chevaleresque des Teutoniques : aussi, peut-on postuler qu'ils étaient lus lors des lectures de tables réunissant les membres de l'Ordre et leurs hôtes<sup>180</sup>.

Paradoxalement, la chute d'Acre, qui avait entraîné une certaine exaspération envers les ordres militaires, participe à redorer le blason de l'Ordre teutonique. Au début du XIV<sup>ème</sup> siècle, la Méditerranée orientale garde un fort attrait pour de nombreux chevaliers en quête de gloire et de profits, mais aucune entreprise ne parvient à capitaliser

---

<sup>173</sup> *Relationes Episcopi Olomucensis Pontifici Porrectae*, éd. J. Schwalm, p. 589-594. M. Aurell, *Des chrétiens*, p. 325-326 ; PR 1, p. 34 ; A. Grabski, *Polska w opiniach obcych*, p. 272-273. K. Górski, « The Author of the Descriptiones Terrarum », p. 257 remarque toutefois que l'évêque Bruno ne mentionne pas le rôle des Teutoniques dans les exploits de son patron.

<sup>174</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », p. 287-328.

<sup>175</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 407.

<sup>176</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », p. 309 ; R. G. Päsler, *Deutschsprachige Sachliteratur*, p. 279-281.

<sup>177</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 407.

<sup>178</sup> R. Mažeika, L. Chollet, « Familiar Marvels », p. 53-54.

<sup>179</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 408, 414-415.

<sup>180</sup> Correspondance privée avec le Prof. Sylvain Gouguenheim (mail du 1<sup>er</sup> mars 2015).

sur cet élan pour relancer une offensive majeure<sup>181</sup>. La perte du dernier bastion latin interdisant *de facto* toute nouvelle expédition en Palestine, la Prusse apparaît pour ceux qui avaient fait le vœu de se rendre en Terre sainte comme un nouveau terrain de croisade possible<sup>182</sup>. La lutte contre les païens baltes change de visage. Traditionnellement, les hôtes venaient surtout de Scandinavie, des régions septentrionales de l'Empire et d'Europe centrale<sup>183</sup>, l'engagement d'Occidentaux restant, pour le XIII<sup>ème</sup> siècle, douteux. Certes, un procès d'armoirie engagé devant la cour du roi d'Angleterre Richard II révèle qu'un certain Robert Morley serait mort aux côtés des Teutoniques autour de 1288 ; des témoins étaient capables d'affirmer que son corps reposait en Prusse, alors que son cœur avait été ramené en Angleterre<sup>184</sup>. De même, Jean Cabaret d'Orville raconte dans sa *Chronique de Savoie* (v. 1416) qu'un fils du comte Thomas I<sup>er</sup> de Savoie serait tombé en combattant le « *roy de Leyto* » au côté du « *Grant Maistre de Prusse* », en 1235 déjà<sup>185</sup>. Ces deux personnages seraient-ils des pionniers du « voyage en Prusse », ou indiqueraient-ils que des seigneurs d'Europe occidentale participaient à la guerre balte bien avant le XIV<sup>ème</sup> siècle ? Méfions-nous de ces témoignages tardifs. Comme le note W. Paravicini dans le premier cas, il s'agit sans doute d'erreurs, induites par la popularité des ruses à l'époque où ces documents ont été produits<sup>186</sup>. Toutefois, si l'on se rappelle le cas du Flamand Hugues Butyr et du Wallon Alexandre de Malonne, engagés dès le XII<sup>ème</sup> siècle dans la lutte contre les Prussiens, on doit en déduire que quelques individus pouvaient être amenés à accomplir leurs destins de guerriers de Dieu en Europe du Nord-Est<sup>187</sup>. De tels cas étaient néanmoins exceptionnels ; nous sommes bien loin du mouvement qui s'emparera de la noblesse occidentale lors de la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle.

---

<sup>181</sup> N. Iorga, *Philippe de Mézières (1327-1405) et la croisade au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris 1896, p. 31-32 ; 33-44.

<sup>182</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », p. 295 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 154-155.

<sup>183</sup> PR 1, p. 22-23. À titre d'exemple, le dernier noble laïc connu à avoir participé à la conquête de la Prusse est un Saxon, Thierry, margrave de Misnie, en hiver 1272-1273 : Dusbourg (III, 133), SRP 1, p. 116 ; PR 1, p. 21.

<sup>184</sup> PR 1, p. 121 ; T. Guard, *Chivalry*, p. 84 ; M. Keen, *Chaucer's Knight*, p. 50 ; C. Tyerman, *England*, p. 267.

<sup>185</sup> *La Chronique de Savoie de Cabaret*, éd. D. Chaubet, Chambéry 2006, p. 97-98.

<sup>186</sup> PR 1, p. 121, n. 518a.

<sup>187</sup> C. Tyerman, *England*, p. 267, mentionne également le cas d'un certain évêque Thomas, un Anglais qui aurait essayé de convertir la Finlande en 1230, mais le considère comme exceptionnel.

## CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

Dans les textes écrits après l'an mil, l'espace balte apparaît comme l'une des dernières terres de mission de notre continent : après s'être implantée dans les jeunes royaumes scandinaves, en Pologne et en Russie, la foi chrétienne doit être apportée aux peuples encore infidèles du Nord-Est européen. Alors que les princes saxons, danois ou polonais croisent volontiers le fer avec les païens, le recours à la force est institutionnalisé par la Papauté. La proclamation de la croisade en 1147 marque le début de ce que l'historiographie nomme la « croisade balte » : en tant que non-chrétiens, les habitants polythéistes d'Europe du Nord-Est représentent une menace à l'expansion de la foi et, en conséquence, ils doivent être combattus jusqu'à ce qu'ils acceptent le baptême. A partir du XIII<sup>ème</sup> siècle, cette tâche est confiée en premier lieu aux ordres militaires, Porte-Glaives en Livonie, puis Chevaliers teutoniques en Prusse ; les deux corporations sont regroupées en 1237.

Relativement méconnue des auteurs du Haut Moyen Âge, cette nouvelle terre de mission attire les regards de l'élite intellectuelle européenne. Loin de ne former qu'une lointaine « terre des confins », les pays bordant la Baltique sont, à partir du XIII<sup>ème</sup> siècle, connus d'ecclésiastiques membres de l'entourage pontifical, de savants ou de chroniqueurs. Jusqu'à la moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, l'intérêt pour la région est essentiellement lié à la préoccupation des auteurs pour les affaires missionnaires. Si quelques poètes d'expression allemande mentionnent les croisades contre les Slaves et les Baltes, leurs pairs francophones semblent négliger le combat mené dans le Nord<sup>188</sup>. Ceci n'est pas dû à une ignorance de l'Europe centre-orientale, puisque la Pologne comme la Hongrie apparaissent dans plusieurs chansons de gestes françaises<sup>189</sup>. La Pologne, le

---

<sup>188</sup> Plusieurs chercheurs ont tenté de reconnaître des ethnonymes baltes dans la *Chanson de Roland*. Pour K. Kļaviņš, « Le tracé de l'identité européenne de l'Espagne aux Pays Baltes », dans F. Sabaté (éd.), *Identities on the Move*, p. 98, les « Leus » (v. 3258) seraient les Lives. Quant aux « Pincenais » (v. 3241), leur ethnonyme rappelle les « Pincenati », qui pour Adémar de Chabannes sont les Prussiens, mais dont le nom peut aussi désigner les Petchénègues, un peuple turcophone d'Europe orientale. L'auteur d'une édition récente du texte, Cesare Segre, préfère y voir ces derniers (*Chanson de Roland*, vol. 1, Droz, Genève, 2003, p. 309) ; sans doute est-ce aussi le cas des « Pincenars » (v. 1289) de la *Chanson des Saxons* de Jean Bodel (éd. F. Menzel, E. Stengel, vol. 1, Marbourg 1906, p. 77). Les « Esclavoz » (v. 3225) sont mentionnés dans la *Chanson de Roland* parmi les peuples alliés de Marsile ; s'il peut s'agir des païens Slaves de la Baltique, on peut aussi y voir, d'une manière plus générale, les Slaves récemment christianisés de l'Europe centrale.

<sup>189</sup> A. Grabski, « La Pologne », p. 32-33 ; M. Szkilnik, « Entre réalité et stéréotype : la Hongrie de Bertrandon de la Broquère », dans E. Egedy-Kovács (éd.), *Byzance et l'Occident : rencontre de l'Est et de l'Ouest*, Budapest 2003, p. 251-253 ; la Pologne est essentiellement liée au cycle de Charlemagne, comme

grand royaume chrétien confinant à la Baltique, attire bien quelques ecclésiastiques ou chevaliers lotharingiens, mais sans doute pas assez pour que des liens durables s'établissent entre noblesses polonaise et française<sup>190</sup>. Les choses changeront au cours du XIV<sup>ème</sup> siècle, où la participation aux croisades baltes de nombreux Français et Anglais mettra l'aristocratie en contact direct avec cette périphérie du monde chrétien, qui fera alors son apparition dans les chroniques, les romans et les poèmes chers aux chevaliers et aux princes<sup>191</sup>.

Les textes produits en milieu clérical d'Europe occidentale sont loin de donner une image univoque des Porte-Glaives et des Teutoniques. L'avis des clercs occidentaux du XIII<sup>ème</sup> siècle reflète la rivalité sur le terrain entre les ordres militaires et les pouvoirs ecclésiastiques, et la différence d'approche entre missionnaires et guerriers. Albéric de Trois-Fontaine (1241), qui tient ses informations du légat et évêque de Sémigallie Baudouin d'Aulne, n'hésite pas à qualifier les Porte-Glaives de bandits ; quelques décennies plus tard, Roger Bacon attribue aux seuls Teutoniques l'échec de la conversion des Baltes, qu'il impute à leur soif de domination. A l'inverse, Barthélemy l'Anglais (v. 1245), principal diffuseur des connaissances baltes en Europe occidentale, et Guillaume de Rubrouck, revenu d'Orient en 1255, créditent l'Ordre teutonique d'avoir fait passer la Prusse et la Livonie dans la Chrétienté. L'auteur anonyme du *Descriptiones terrarum* (v. 1255), lui-même missionnaire dans la région, se montre plus prudent : tout en reconnaissant que la force est nécessaire pour protéger la mission dans certaines régions, il montre une préférence pour les méthodes pacifiques et ne fait aucune mention des

---

pays soumis ou allié aux Carolingiens ; quant à la Hongrie, elle a une image ambiguë, puisque le pays n'est que lentement considéré comme chrétien, et reste marqué par une certaine étrangeté, orientale et exotique.

<sup>190</sup> Aux XII<sup>ème</sup>-XIII<sup>ème</sup> siècles, un certain nombre de marchands wallons émigrent en Silésie (N. Berend et al., *Central Europe*, p. 263), mais jusqu'à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle, l'ensemble de la Pologne était considéré comme un pays lointain, au point que les Cisterciens n'étaient pas tenus d'envoyer des représentants des monastères polonais chaque année à Cîteaux ; le pays semble avoir été, entre autres, un refuge pour ceux qui devaient fuir de chez eux, comme le relève le chroniqueur Richer de Sens au sujet d'un prêtre nommé Terricus, qui se fait passer pour un chevalier et prétend être apparenté au prince de Pologne pour que celui-ci l'accepte : *Richer Gesta Senoniesis Ecclesiae*, éd. G. Waitz, MGH SS 25, Hannover 1880, p. 287, anno 1217 ; A. Grabski, « Pologne », p. 23-25.

<sup>191</sup> S. Gougouenheim, « Echo », p. 193-194 ; E. Maschke, « Der Ordensstaat Preußen in seinen deutschen und europäischen Beziehungen », dans *Idem* (éd.), *Domus Hospitalis Theutonicorum. Europäische Verbindungslinien der Deutschordensgeschichte*, Bonn-Bad Godesberg 1970, p. 11. En commentant la réception et la diffusion des nouvelles concernant la croisade de Livonie dans les cercles cisterciens, M. Tamm note que « the crusade in Livonia was clearly overshadowed by other, bigger theatres of the Holy War. Thus, the Cistercian network had a very important role in helping to keep Livonia at least marginally in the picture for the learned public of Europe » (« Communicating », p. 369). L'importance des croisades de Terre sainte, mais aussi de celles d'Espagne et d'Albi, a sans doute également joué un rôle dans le désintérêt de la noblesse française pour les affaires baltes.



Teutoniques, mais parle avec emphase de leur adversaire malchanceux, l'évêque Christian de Prusse.

Alors que la lutte contre les païens de Prusse et de Livonie ne concernait que les nobles de Scandinavie et d'Europe centrale, la guerre contre la Lituanie ne tarde pas à attirer de nombreux princes et chevaliers de tout le continent. La position de l'Ordre teutonique, attaqué par Riga et la Pologne au début du XIV<sup>ème</sup> siècle, n'en est que renforcée<sup>192</sup>. Le point de vue des dirigeants occidentaux peut être résumé dans la lettre que cite Juozas Jakštas, envoyée en 1366 par Urbain V à l'empereur Charles IV, et qui qualifie l'Ordre de « mur très sûr de la Chrétienté, glorieux propagateur de la foi chrétienne et assaillant magnifique des infidèles »<sup>193</sup>. Le rôle des Teutoniques est pensé comme celui d'un bras armé, qui, sous le contrôle de Rome, doit protéger les terres chrétiennes limitrophes des attaques des païens et soumettre ceux-ci avant de pouvoir les évangéliser<sup>194</sup>. Au mieux, les armes des Chevaliers servent d'incitateurs pour les princes autochtones, qui préféreraient demander le baptême et traiter directement avec le pape plutôt que d'avoir à affronter ces formidables combattants. La guerre de l'Ordre teutonique n'est donc pas, directement, une guerre d'évangélisation ; contrairement à ce que laisse supposer une partie de l'historiographie, l'Ordre ne pratiquait pas systématiquement la conversion forcée. Au contraire, sa politique religieuse a rapidement su se faire très pragmatique, repoussant l'évangélisation des populations autochtones à un futur calme plutôt que de précipiter les choses. Ce qui ne signifie pas que l'Ordre ait, extrême inverse, totalement négligé de remplir sa mission de « propagateur de la foi » : les Baltes issus de la classe dirigeante sont baptisés et intégrés à la société chrétienne.

Les membres de l'Ordre teutonique s'habituent à cohabiter avec de nombreux autochtones restés païens ou superficiellement christianisés, qui leur servent d'auxiliaires à la guerre, gardent leurs châteaux et effectuent toutes sortes de tâches dans l'armée. Dans une certaine mesure, les Chevaliers respectent les guerriers autochtones et parfois, concluent des alliances militaires avec certains d'entre eux ; une forme de tolérance pragmatique que les Teutoniques partagent avec les maîtres de Riga et les princes

---

<sup>192</sup> PR 1, p. 24.

<sup>193</sup> Raynaldus, XVI, a. 1366, p. 463 : « *murus Christianitatis tutissimus et Christianae fidei propagator mirabilis, et infidelium impugnator magnificus* », cité dans J. Jakstas, *Baltikum*, p. 156.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 156-159, qui cite une lettre de Grégoire XI aux ducs lituaniens Algirdas et Kęstutis pour leur faire part de son plaisir à la nouvelle de leur intérêt à se convertir au lieu de devoir combattre les Teutoniques (A. Theiner (éd.), *Monumenta*, doc. 934, p. 695) ; pour l'historien lituanien, cette lettre « kann als Bilanz der Kreuzzüge gegen die Litauer angesehen werden » (*ibid.*, p. 159) ; E. Christiansen, *Northern*, p. 147-148 ; William Urban, « The Teutonic Order », p. 105-108.

polonais, leurs principaux rivaux. Très vite, la guerre dans la Baltique dépasse l'opposition binaire « chrétiens contre païens » ; les différentes factions rivales s'allient avec des partenaires d'obédience religieuses différentes et s'accusent mutuellement d'aider l'infidèle. C'est un monde complexe que vont découvrir les chevaliers français et anglais partis combattre les « Sarrasins » du Nord aux côtés des Chevaliers teutoniques. Voyons maintenant comment et pourquoi la croisade balte a fait irruption dans la vie de la noblesse d'Europe occidentale.

DEUXIEME PARTIE :

## LE TEMPS DES CROISES



## INTRODUCTION DE LA DEUXIEME PARTIE

Au tout début du XIV<sup>ème</sup> siècle, en 1304, un groupe de chevaliers originaires d'Argovie et des pays rhénans est mentionné par le chroniqueur Pierre de Dusbourg parmi les hôtes de l'Ordre teutonique<sup>1</sup> ; il s'agit des premiers nobles étrangers à venir croiser le fer avec les Lituaniens, derniers païens autonomes de la région balte depuis la soumission de la Prusse (v. 1283)<sup>2</sup>. Parmi eux se trouvent Werner, comte de Homberg (Hohenberg) en Argovie, un jeune *minnesänger* qui se souviendra peut-être de cet épisode lorsque dans l'un de ses poèmes il mentionnera son départ « *zuo den heiden* »<sup>3</sup>. Ces visiteurs venus de loin sont les premiers d'une longue série : alors que des princes polonais, saxons, tchèques ou danois avaient participé à la conquête de la Prusse et de la Livonie, de nombreux seigneurs de toute l'Europe, grands princes ou petits nobles, seront amenés à rejoindre les Chevaliers teutoniques, le temps d'une saison, pour marcher contre le « royaume » de *Lettow, Layco* ou *l'Estoe*, comme on nomme le grand-duché de Lituanie.

Pendant les premières décennies du siècle, ce sont des seigneurs d'Allemagne et de Bohême, un duc de Silésie<sup>4</sup> ; en 1325, et ceci malgré la paix signée à Vilnius l'année précédente, un chevalier quitte Utrecht pour aller combattre les Lituaniens<sup>5</sup>. De la région rhénane et des environs, l'attrait pour la croisade nordique se répand parmi les chevaliers anglais et français, aux côtés desquels de nombreux seigneurs néerlandais ou allemands combattaient lors des premières phases de la guerre de Cent Ans<sup>6</sup>. Lorsqu'en 1329, Jean, comte de Luxembourg et roi de Bohême, participe à sa première expédition en Prusse, il est accompagné de « *multi nobiles regni Alemannie et Anglie* »<sup>7</sup> – parmi lesquels le célèbre poète Guillaume de Machaut, son secrétaire<sup>8</sup>. En 1335, des Français anonymes

---

<sup>1</sup> Dusbourg, SRP 1, p. 170 : « *Anno domini mccciiii peregrini de Alemania inspirante domino inceperunt terram Prussie iterum visitare. Et venerunt nobiles viri, dominus Wernerus comes de Hoinbergk, Adolphus de Winthimel cum fratre suo, et Theodoricus de Elner milites cum fratre suo Arnolde, et plures alii nobiles de Reno.* »

<sup>2</sup> Du moins, depuis le margrave de Misnie en hiver 1272-1273, aucun visiteur n'est mentionné par Pierre de Dusbourg, dont la chronique couvre la période ; SRP vol. 1, p. 170, n. 2 ; W. Paravicini, « La Prusse et l'Europe occidentale », p. 178-179 ; PR 1, p. 21 ; A. Ehlers, *Die Ablasspraxis*, p. 50-52.

<sup>3</sup> PR 1, p. 21, n. 1, qui cite K. Bartsch (éd.), *Die schweizerischen Minnesänger*, Frauenfeld 1917, p. 279, doc. 3, v. 6.

<sup>4</sup> Sur ce qui suit, PR 1, p. 25.

<sup>5</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 231, n. 6.

<sup>6</sup> T. Guard, *Chivalry*, p. 73.

<sup>7</sup> Dusbourg, SRP 1, p. 215.

<sup>8</sup> C'est ainsi que le désigne la critique ; pour une discussion quant à ses fonctions, V. Černý, « Guillaume de Machaut au service du roi de Bohême », dans *Guillaume de Machaut, poète et compositeur*, Paris 1982, p. 67-68.

sont mentionnés en Prusse<sup>9</sup> ; l'année d'après, ce sont des Flamands de langue française, des Bretons, des Normands, des Bourguignons<sup>10</sup>. A partir de 1340, la « rève » ou le « voyage de Prusse », comme on nomme cette pratique, devient « une véritable institution en France et en Angleterre »<sup>11</sup>. Toute l'Europe est concernée par le phénomène : dans la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, des chevaliers viennent d'Italie, d'Ecosse, du sud de la France, de la péninsule Ibérique ou de Pologne<sup>12</sup>. Les nobles français, traditionnellement très impliqués dans le mouvement de croisade<sup>13</sup>, figurent parmi les plus assidus<sup>14</sup>. La plupart d'entre eux viennent de la moitié nord du royaume, du Bourbonnais et du Poitou jusqu'en Flandre, de la Bretagne et la Normandie à la Champagne et à la Bourgogne ducale<sup>15</sup>. La comté de Bourgogne, tout comme la Savoie, la Lorraine, le Hainaut et les autres régions relevant de l'Empire mais linguistiquement, culturellement et politiquement proches de la France sont bien représentés<sup>16</sup>. En ce qui concerne l'Angleterre, les régions d'Est-Anglie, Lincolnshire et Yorkshire ont fourni l'essentiel des croisés insulaires<sup>17</sup>.

Pour ces guerriers, qui outre la langue française, partagent une même culture aristocratique<sup>18</sup>, la croisade balte fait, en quelque sorte, figure d'échappatoire à la longue guerre qui oppose la France à l'Angleterre. Mettre son épée au service de Dieu en combattant les « Sarrasins » de Lituanie permet de purifier son âme – ce sur quoi les textes ne s'attardent guère – mais aussi d'acquérir une gloire mondaine et de faire vivre l'idéal d'une chevalerie unie, au-delà des antagonismes nationaux ou de partis, dans la

---

<sup>9</sup> « *Quidam de Francia* », Wigand de Marbourg, SRP 2, p. 488 ; PR 1, p. 25.

<sup>10</sup> PR 1, p. 25.

<sup>11</sup> W. Paravicini, « Prusse », p. 179.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 178 ; PR 1, p. 88-142. Des hôtes polonais de l'Ordre apparaissent, de façon épisodique, même après la christianisation de la Lituanie, alors que le royaume polonais a joué un rôle important dans le processus ; *Ibid.*, p. 141-142.

<sup>13</sup> X. Hélavry, « Le "dégoût" de la noblesse française à l'égard de la croisade à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle », dans M. Nejedlý, J. Svátek (dirs.), *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge*, p. 17.

<sup>14</sup> A. Murray, « *Saracens* », p. 418. W. Paravicini, PR 1, p. 122 relativise en rappelant que le royaume de France comptait plus de nobles que l'Angleterre, et que par conséquent, plus de documents ont été trouvés.

<sup>15</sup> Sur la provenance des croisés de Prusse, PR 1, p. 103-104, et tab. 8, p. 103. Les provinces du sud du royaume sont un peu moins représentées, mais ont fourni plusieurs croisés, à commencer par le célèbre vicomte de Foix et Béarn, Gaston Fébus, en 1357-1358. Pour une liste des hôtes français de l'Ordre teutonique, *Ibid.*, tab. 7, p. 94-101.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 72-87.

<sup>17</sup> T. Guard, *Chivalry*, p. 93, qui remarque que les aristocrates de l'est de l'Angleterre étaient traditionnellement plus impliqués dans le mouvement de croisade, et que des contacts commerciaux existaient entre les villes portuaires et la Prusse teutonique depuis le XIII<sup>ème</sup> siècle, ce qui explique que le monde balte n'était pas étranger aux chevaliers originaires de ces provinces. Voir la liste des croisés anglais dans *Ibid.*, p. 217-240 ; PR 1, tab. 9, p. 123-127.

<sup>18</sup> Sur l'usage de la langue française en Angleterre, A. Crépin, « Quand les Anglais parlaient français », p. 1569-1588.

lutte contre l'infidèle. Héritière de la fameuse croisade d'Orient, l'entreprise des voyages en Prusse s'impose dans la littérature comme dans la vie des nobles.





### CHAPITRE III : À LA RECHERCHE DE L'HONNEUR

#### *Les rêses de Prusse et les Sarrasins de Lituanie*

Lorsqu'il relate la bataille de Crécy, le moine cistercien qui rédige la *Chronique* de l'abbaye poméranienne d'Oliwa (v. 1348-1351), sujet de l'Ordre teutonique, souligne l'effroi que lui cause l'idée de ce massacre, alors que tant de chevaliers auraient pu sacrifier leurs vies pour protéger la Chrétienté des infidèles<sup>1</sup>. Ce genre de propos se situe dans la droite ligne de l'idéologie de croisade forgée au moins à partir de Bernard de Clairvaux, mais il rencontre également une figure qui nous sera désormais familière : celle du chevalier voyageur<sup>2</sup>. A partir de la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle, ménestrels et chroniqueurs se font fort d'inciter ceux qui aspirent à la chevalerie à chercher l'honneur lors des tournois ou des batailles<sup>3</sup>. Une parfaite illustration de ce modèle se trouve dans le prologue des *Chroniques* de Jean Froissart, chantre par excellence de la chevalerie des derniers siècles du Moyen Âge :

Ossi en armes aviennent tant de grans merveilles et de belles aventures, que (...) vous verés et trouverés en ce livre se vous le lisiés comment pluseur chevalier et escuier se sont fait et avanciet plus par leur proèce que par leur linage. Li noms de preu est si haus et si nobles et la vertu si clère et si belle que elle resplendist en ces sales et en ces places où il a assablée et fuison de grans signeurs et se remonstre dessus tous les autres, et l'enseign-on au doit et dist-on : « Velà cesti qui mist ceste cevaucie ou ceste armée sus (...) ou qui se combati si vassaument ou qui entreprist ceste besongne si hardiement »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> SRP 5, p. 618 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 176.

<sup>2</sup> Sur ce qui suit, W. Paravicini, « Fahrende Ritter », p. 204-254 ; *Idem*, *Die ritterlich-höfische Kultur des Mittelalters*, Munich 2011, p. 17-18 ; *Idem*, « Von der Heidenfahrt zur Kavalierstour. Über Motive und Formen adeligen Reisens im späten Mittelalter », dans H. Brunner, N. R. Wolf, (éds.), *Wissensliteratur im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit*, Wiesbaden 1993, p. 97-98 ; W. van Anrooij, « Heralds, knights and travelling », E. Kooper (dir.), *Medieval Dutch Literature in its European Context*, Cambridge 1994, p. 46-61.

<sup>3</sup> Pour la seconde moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle, voir notamment Baudouin de Condé, *Li contes dou baceler*, dans *Dits et contes de Baudouin de Condé et de son fils Jean*, éd. A. Scheler, Bruxelles 1866, vol. 1, p. 45-62 ; pour le début du XIV<sup>ème</sup> siècle, un bel exemple est l'éloge funèbre de Gauthier de Châtillon, connétable de France, par le ménestrel hennuyer Watriquet de Couvin (1329) : « *Et en la presse des chevaus, / Comme Tristans ou Perchevaus, / I faisoit sa force cognoistre, / Lui douter et son pris acroistre* », *Li dis du connestable de France*, v. 95-99, dans *Dits de Watriquet de Couvin*, éd. A. Scheler, Bruxelles, Devaux, 1868, p. 46. Le même auteur incite, déjà dans le premier tiers du XIV<sup>ème</sup> siècle, les chevaliers à voyager pour parfaire leur renommée (*Li di du preux chevalier*, *Ibid.*, p. 77-97) et à guerroyer contre les infidèles (*Li dis des Mahommés*, *Ibid.*, p. 77-82).

<sup>4</sup> Jean Froissart, dans *Œuvres complètes de Froissart. Chroniques*, vol. 2, éd. J. Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1867, p. 8-9 ; voir aussi W. Paravicini, « Heidenfahrt », p. 113.

Pour les membres de la noblesse qui se plaisent à suivre un mode de vie inspiré des romans courtois, l'interminable lutte entre la France et l'Angleterre, et les multiples troubles qui y sont plus ou moins liés, offrent bien des occasions d'aventures honorifiques, avec leurs batailles rangées, leurs sièges et leurs tournois mettant aux prises les tenants des divers partis. Toutefois, l'aventure magnifiée dans les romans de chevalerie se trouve également ailleurs. Geoffroi de Charny (m. 1356), auteur d'un célèbre *Livre de Chevalerie* et dont la biographie relève à bien des égards d'un modèle du genre, regardait la participation aux tournois ou aux guerres « nationales » comme fort louable, mais considérait que « *doit l'en bien prisier et honorer telz gens qui ainsi mettent leurs corps en peril et travail pour les estranges choses veoir et lointains voiajes faire. Et de ce faire leur soufist pour les grans choses estranges qu'ilz y ont veues et encores ont volenté de veoir* » ; même si les chevaliers qui voyagent ont moins d'occasion de se battre que leurs pairs restés au pays, la chose est tout à fait honorable : « *qui plus fait, miex vault* »<sup>5</sup>. Presque un siècle plus tard, on trouve un même conseil dans un poème didactique de la première moitié du XV<sup>ème</sup> siècle, *Enseignement de la vraie noblesse*, attribué à Hugues de Lannoy<sup>6</sup>, seigneur de Sente en pays wallon et vassal du duc de Bourgogne :

Il est bien seant en temps de paix que jones gentilz hommes voisent serquier les estranges contrees et facent voyages, comme de Jherusalem, Sainte Katherine, Rome, Saint Jacques et les royaulmes chrestiens. Et qui plus est, qu'ilz s'employent en guerre contre les Sarrazins et meschans, car jone homme ne peut nulle part mieulx apprendre les affaires du monde que par voyagier et hanter le fait des armes en estranges contrees et pays<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> Geoffroi de Charny, *The Book of Chivalry*, éd. et trad. R. W. Kaeuper et E. Kennedy, Philadelphia 1996, p. 90-93 (ici, p. 92) ; W. Paravicini, « Heidenfahrt », p. 97-98 ; M. Margue, « Jean l'Aveugle, prince idéal et chevalier parfait : images et réalité », *Hémecht. Zeitschrift für Luxemburger Geschichte*, 48, 1996, », p. 374-375 ; W. van Anrooij, « Heralds », p. 48.

<sup>6</sup> La paternité du texte a longtemps été attribuée à Guillebert de Lannoy, grand voyageur et auteur d'un récit de voyage qui nous sera très utile dans les chapitres suivants ; mais des recherches récentes proposent de voir Hugues de Lannoy, frère aîné de Guillebert, comme l'auteur de l'*Instruction d'un jeune prince*, et d'autres manuels didactiques : *Enseignement de la vraie noblesse* et *Enseignements paternels* ; voir B. Sterchi, « Hugues de Lannoy, auteur de l'Enseignement de vraie noblesse, de l'Instruction d'un jeune prince et des Enseignements paternels », *Le Moyen Âge* 110/1, 2004, p. 79-117. Comme le remarque M. Nejedlý, « Spisy », p. 110, les deux frères appartenaient au même milieu sociologique et se soutenaient mutuellement.

<sup>7</sup> Bruxelles, K. B. R. ms. 11 047, f° 84 v° s., cité par B. Sterchi, « Hugues de Lannoy », p. 113 ; voir aussi M. Nejedlý, « Spisy », p. 110.

Qu'elles aient agi sur les comportements ou qu'elles se contentent de les refléter, ces injonctions ont dû correspondre à une certaine réalité<sup>8</sup>. L'auteur de l'*Enseignement de la vraie noblesse* combattit en Prusse et en Lituanie lors du retour d'un périple qui le mena jusqu'à Jérusalem, alors que son jeune frère, Guillebert, accomplit l'habituelle ruse en Prusse, mais visita aussi le Danemark, la Livonie, Novgorod, Pskov, la Lituanie, la Pologne et la Bohême après avoir parcouru la Terre sainte, la Méditerranée orientale et la péninsule Ibérique comme croisé et pèlerin lors de ses jeunes années.

Bien plus que le pèlerinage, le voyage contre l'infidèle représente une activité typiquement aristocratique : quoi de plus honorable que de partir au loin pour mettre son épée au service de la lutte contre les ennemis de la foi<sup>9</sup> ? Même si la chute d'Acre rend la croisade palestinienne difficilement envisageable – quoique celle-ci reste dans tous les esprits – plusieurs théâtres offrent la possibilité d'un tel engagement. Celui qui veut grandir sa renommée peut continuer la lutte en Méditerranée, en prêtant main forte aux Chevaliers de Saint Jean, établis à Rhodes, ou en participant aux quelques expéditions principales menées occasionnellement contre les Turcs, les Maures et les Mamelouks. A quoi s'ajoute la longue *Reconquista* ibérique, qui débouche au début du XV<sup>ème</sup> siècle sur l'implantation portugaise à Ceuta, en Afrique du Nord. Néanmoins, tous ces champs de bataille, pour glorieux qu'ils puissent être, sont dépassés par le voyage en Prusse<sup>10</sup>. D'après W. Paravicini, il serait difficile de trouver une famille noble d'Europe du Nord-Ouest qui, dans la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, n'aurait pas envoyé au moins un rejeton sur le chemin de Königsberg<sup>11</sup>. Souvent, ceux-ci ont déjà participé à d'autres voyages, guerriers ou non, en pays lointain. L'État de l'Ordre teutonique est un terrain de croisade privilégié par la noblesse occidentale, mais il est loin d'être le seul.

Expédition nobiliaire par excellence, le voyage en Prusse peut s'intégrer à un plus long périple, qui passe en général par Venise et Jérusalem<sup>12</sup>. On voyage parfois seul, mais souvent en groupe d'une dizaine de familiers réunis autour d'un chef<sup>13</sup>. Les périodes de

---

<sup>8</sup> M. Nejedlý, « Spisy », p. 109. Sur la mode des poèmes didactiques visant à entretenir l'idéal chevaleresque, particulièrement florissant à la cour de Bourgogne et d'Angleterre, M. Vale, *War and Chivalry*, Londres 1981, p. 14-32.

<sup>9</sup> W. Paravicini, « Heidenfahrt », p. 98 ; pour le cas des chevaliers anglais, T. Guard, *Chivalry* ; C. Tyerman, *England*.

<sup>10</sup> W. Paravicini, « Heidenfahrt », p. 97.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 205-208 ; W. Paravicini, « Heidenfahrt », p. 96-97.

<sup>13</sup> O. Mattéoni, *Servir le Prince*, Paris 1998, p. 443.

paix entre France et Angleterre permettent d'entreprendre plus facilement ce genre de voyage ; quand on n'a pas besoin de leurs services au pays, les guerriers sont libres d'aller chercher l'aventure ailleurs. De fait, les ruses les plus courues ont eu lieu après la paix de Brétigny (1360) et dans les années 1390, quand Richard II et Charles VI menaient une politique de rapprochement entre leurs royaumes respectifs<sup>14</sup>. Plusieurs grands noms de la noblesse européenne ont fait le déplacement : Jean de Luxembourg, roi de Bohême, en hiver 1328-1329, 1337 et 1344-1345, mais aussi le duc Pierre de Bourbon, qui en 1344-1345 accompagne le précédent, le duc Henri de Lancaster en 1351-1352, Gaston Fébus, comte de Foix et de Béarn, en 1357-1358, le duc Léopold III d'Autriche en 1371-1372 ou Henri « Bolingbroke », comte de Derby, duc Lancaster et futur Henri IV d'Angleterre en 1390-1391 puis une fois encore en 1392<sup>15</sup>. En ce qui concerne l'âge et le rang social, le profil des « hôtes » de Prusse est assez varié<sup>16</sup> : aux grands princes mariés se joignent des comtes, des barons, des seigneurs de la moyenne noblesse déjà établis, mais aussi des écuyers et de jeunes chevaliers, des patriciens. Parfois, ce sont des nobles ruinés ou bannis, des aventuriers et des mercenaires, venus chercher l'honneur et, à partir du XV<sup>ème</sup> siècle, la solde en servant quelque temps l'Ordre teutonique<sup>17</sup>. Certains croisés ont rempli des missions diplomatiques au moins officieuses, comme le Bourguignon Guillebert de Lannoy en 1413-1414, mais la plupart des voyageurs ne se souciaient vraisemblablement pas de ce genre d'activités<sup>18</sup>.

---

<sup>14</sup> PR 1, p. 122 ; S. Rigby, « The Knight », dans A. Minnis, S. Rigby (dirs.), *Historians on Chaucer. The "General Prologue" to the Canterbury Tales*, Oxford 2014, p. 58-59 ; T. Guard, *Chivalry*, p. 76.

<sup>15</sup> Voir le tableau dressé par W. Paravicini, PR 1, p. 147-150, tab. 12 ; sur la participation de Pierre I<sup>er</sup> de Bourbon et les liens entre les ducs de Bourbon, les Luxembourg et l'Empire, J.-L. Fray, « Le mécénat artistique des ducs de Bourbon (XV<sup>e</sup> et début XVI<sup>e</sup> siècles): entre culture du Nord, Italie et France centrale », dans A. Bányai et al. (éds.), *Learning, Intellect and Social Roles*, Debrecen 2014, p. 21-24. Henri de Derby est retourné en Prusse en 1392, avant de se rendre en Terre sainte.

<sup>16</sup> Sur ce qui suit, PR 1, p. 143-161.

<sup>17</sup> W. Paravicini remarque que des mercenaires payés par l'Ordre n'apparaissent qu'à partir de 1409 dans les documents comptables ; PR 1, p. 35. Au XIV<sup>ème</sup> siècle, des aventuriers pouvaient néanmoins aller en Prusse, souvent payés par plus riches qu'eux : W. Paravicini, « Prusse », p. 183, 188. On retrouve notamment les armoiries du célèbre John Hawkwood, alias Giovanni Acuto, dans l'armorial Bellenville parmi une liste de participants à un voyage en Prusse. Il n'est pas donc pas impossible que ce futur condottiere italien soit lui aussi passé par la Prusse ; W. Paravicini, « Prusse », p. 183, 188 ; *Idem*, « Bellenville », p. 112 ; *Idem*, « Fahrende Ritter », p. 218-219 ; *Idem*, « Mercenaires au Voyage de Prusse », dans G. Pépin, F. Lainé, F. Boutouille, *Routiers et mercenaires pendant la guerre de Cent Ans*, Bordeaux 2016, p. 277-301.

<sup>18</sup> Autre exemple, le duc de Gloucester était chargé par son neveu le roi Richard II de négocier certaines affaires avec les représentants de l'Ordre, mais son périple a été annulé à la suite d'une tempête ayant dispersé sa flotte dans la mer du Nord. T. Guard, *Chivalry*, p. 91-92 ; F. R. H. Du Boulay, « Henry of Derby », p. 167-168, qui note qu'au moins dans le cas des Anglais « the professional work of negotiation was done by English clerks and merchants from London and York, not by war-lords whose talents lay elsewhere » (p. 168).

Malgré la diversité apparente des profils, la plupart des voyageurs de Prusse français ou anglais se ressemblent : à l'exception de Guillaume de Machaut, probablement d'origine roturière mais introduit auprès des plus hauts princes de la Chrétienté<sup>19</sup>, il s'agit d'hommes de noblesse plus ou moins ancienne, qui se sont battus sur plusieurs fronts de croisade, qui fréquentent les cercles aristocratiques les plus prestigieux de leurs temps, se piquent de poésie et souvent se connaissent mutuellement<sup>20</sup>. Tels sont les croisés que nous retrouverons au fil de notre histoire. D'autres voyageurs ont parcouru la région non pour combattre les infidèles mais pour accomplir des missions diplomatiques, comme ce fut certainement le cas de l'écrivain Philippe de Mézières en 1364 et du héraut de Charles VII Gilles le Bouvier, dit Berry, au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle.

En se déplaçant jusqu'aux confins nordiques de la Chrétienté, les croisés de Prusse venaient chercher, au moins pour une bonne part, la renommée. Celle-ci est portée par la bouche à oreille, comme nous le dit Froissart dans l'extrait précédemment cité. Il existe toutefois un corps de métier qui s'en est fait une spécialité, plus encore que les chroniqueurs ou les ménestrels : ce sont les hérauts d'armes, dont la principale fonction est d'attribuer l'honneur aux chevaliers qui le méritent, et de propager la bonne renommée de ces derniers<sup>21</sup>. Ces professionnels de la réputation chevaleresque jouent un rôle particulier dans le cas qui nous intéresse, qu'ils soient employés par le grand-maître de l'Ordre teutonique ou par les hôtes de celui-ci. Tout comme les chevaliers dont ils louent les mérites, les hérauts d'armes sont de grands voyageurs : souvent, ils accompagnent

---

<sup>19</sup> Pour un résumé des discussions sur le statut social de Machaut, L. Earp, *Guillaume de Machaut*, New York-Londres 1995, p. 3-5.

<sup>20</sup> Jean de Chastelmorand, Boucicaut et Guillebert de Lannoy étaient membres de la Cour amoureuse, alors que Chastelmorand appartenait à l'Ordre de l'Écu vert, fondé par Jean le Meingre, dit Boucicaut. Tout comme ses deux frères Hugues et Baudoin, Guillebert de Lannoy est l'un des premiers membres de l'Ordre de la Toison d'Or, fondé en 1430 par le duc Philippe le Bon. En outre, Guillebert de Lannoy et Boucicaut ont composé quelques poèmes, en imitant dans le cas du premier le style du célèbre poète savoyard – et lui-même voyageur de Prusse en 1392 – Othon de Grandson ; A. Piaget, « Ballades de Guillebert de Lannoy et de Jean de Werchin », *Romania* 39/154-155, 1910, p. 324-368 ; O. Mattéoni, *Servir*, p. 443-444 ; M. Nejedlý, « Spisy », p. 106-107 ; D. Lalande, Jean II le Meingre, p. 28-29 ; W. Paravicini, « Nobles Hennuyers sur les chemins du monde : Jean de Werchin et ses amis autour de 1400 », dans U. C. Ewert et al. (éds.), *Noblesse: Studien zum adeligen Leben im spätmittelalterlichen Europa*, Ostfildern 2012, p. 292. Voir aussi les notices de Hugues, Guillebert et Baudoin de Lannoy dans R. de Smedt (dir.), *Les Chevaliers d'Ordre de la Toison d'or au XV<sup>e</sup> siècle*, Francfort 2000, p. 14-17, 26-29, 44-45.

<sup>21</sup> W. Paravicini, « Le héraut d'armes : ce que nous savons et ce que nous ne savons pas », dans B. Schnerb (dir.), *Le héraut, figure européenne*, p. 465-490 ; G. Melville, « Pourquoi des hérauts d'armes ? Les raisons d'une institution », dans *Ibid.*, p. 491-502 ; M. Margue, « Jean l'Aveugle, prince idéal et chevalier parfait : images et réalité », *Hémecht. Zeitschrift für Luxemburger Geschichte*, 48, 1996, p. 375-377 ; W. van Anrooij, « Heralds », p. 50-56 ; C. Boudreau, « Messagers, rapporteurs, juges et "voir-disant". Les hérauts d'armes vus par eux-mêmes et par d'autres dans les sources didactiques (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) », dans C. Boudreau et al. (dirs.), *Information et société à la fin du Moyen Âge*, Paris 2004, p. 233-245.

leurs seigneurs jusqu'en Prusse, pénètrent parfois en Lituanie, et choisissent ceux qui sont dignes de siéger à la fameuse Table d'Honneur... ou qui, au contraire, ne sauraient s'y asseoir<sup>22</sup>. La composante « héraldique » du voyage de Prusse est notamment illustrée par deux célèbres armoriaux de la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle, dits de Gelre et de Bellenville, où figurent des listes d'armoiries appartenant très vraisemblablement à de croisés de Prusse<sup>23</sup>. Sous la forme d'*Ehrenreden*, l'armorial de Gelre (dernier quart du XIV<sup>ème</sup> siècle) dresse les louanges de douze chevaliers réputés pour leur valeur et leur courtoisie<sup>24</sup>. Parmi eux, plusieurs sont dits avoir participé aux expéditions de Prusse, comme Rodolphe IV de Nidau, comte titulaire de Neuchâtel (m. 1375) : « il a passé la mer et voyagé en Grèce, en Prusse et en Espagne »<sup>25</sup>. La guerre contre les infidèles assure donc une renommée certaine à ce seigneur de haute lignée, dont le père côtoyait le roi Edouard d'Angleterre et avait été honoré par une rose d'or du pape Jean XXII<sup>26</sup>. Tout comme les chroniqueurs, les ménestrels et les poètes de cour, les hérauts d'armes participent de plein pied à l'élaboration du voyage contre l'infidèle en étape obligatoire pour celui qui aspire à l'honneur. Ainsi, le héraut autrichien Pierre Suchenwirt rédige un poème à la gloire du duc Albert III de Habsbourg, qu'il a accompagné en rève en 1377<sup>27</sup>. Tandis que le rôle des hérauts comme propagateur de l'idéal du chevalier voyageur est attesté pour l'Angleterre par des poèmes de John Gower (m. 1408)<sup>28</sup>, il faut attendre

<sup>22</sup> W. Paravicini, « Heraldische Quellen zur Geschichte der Preußenreisen im 14. Jahrhundert », *Ordines Militares* 4, 1987, p. 111 ; PR 1, p. 329-332 ; W. van Anrooij, « Heralds », p. 54. Sur la table d'honneur, voir ci-dessous.

<sup>23</sup> L'armorial de Bellenville comporte plus d'une dizaine de rôles occasionnels où figurent les armoiries de participants au voyage de Prusse ; quant à l'armorial de Gerle, on y trouve un ensemble d'armoiries brabançonnaises vraisemblablement liées à une expédition du même genre : W. Paravicini, « Heraldische Quellen », p. 111-134 ; *Idem*, « "Bellenville". Wappenbücher, Herolde und Preußenfahrten in europäischer Forschung », *Francia*, 32/1, 2005, p. 185-190 ; *Idem*, « Mercenaires au Voyage de Prusse », p. 291.

<sup>24</sup> B.R. Ms. 15652-56, fol. 9v<sup>o</sup>-21, reprod. J. van Helmont, *Gelre*, Louvain 1992, p. 47-70 ; M. Keen, « Chaucer's Knight », p. 60-61.

<sup>25</sup> « *Over meer heeft he ghevaren / In Grieken, in Prusen inde in Spangen* », B.R. Ms. 15652-56, fol. 15v<sup>o</sup>, reprod. J. van Helmont, *Gelre*, p. 59 ; transcription dans P. Aeschbacher, *Die Grafen von Nidau*, Bienne 1924, p. 237.

<sup>26</sup> PR 1, p. 49. Sur l'honneur réservé à Rodolphe IV après sa mort, P. Aeschbacher, *Die Grafen von Nidau*, p. 236-241 ; sur la rose d'or de Rodolphe III de Nidau, A. Paravicini Bagliani, « Autour de la Rose d'or du "comte de Neuchâtel" au Musée de Paris », dans P. Henry, M. de Tribolet (dir.), *In Dubiis Libertas*, Hauterive 1999, p. 59-65.

<sup>27</sup> Pierre Suchenwirt, *Von Herzog Albrechts Ritterschaft*, cité par SRP 2, p. 161-169 ; voir la traduction de W. Urban, « Peter von Suchenwirt », *Lituanus* 31/2, 1985, p. 5-26 ; E. Lavissee, *Etudes sur l'histoire de la Prusse*, Paris 1879, p. 177-182.

<sup>28</sup> John Gower, *Le Mirour de l'Omme*, v. 23896-23937, dans *The Complete Works of John Gower*, éd. G. C. Macaulay, vol. 1, Oxford 1899, p. 264 ; *Idem*, *Confessio Amantis, Confessio*, v. 4.1620-33, dans *Ibid.*, vol. 2, p. 345 ; S. Vander Elst, « Chivalry », p. 289-290. W. van Anrooij, « Heralds », p. 53-54, note que Geoffrey Chaucer devait certainement connaître le genre des *Ehrenreden*, plutôt familier aux hérauts d'armes du Saint Empire qu'aux poètes anglais ou français, et en aurait utilisé le canevas pour son portrait du chevalier dans le prologue des *Contes de Canterbury*.

Gilles le Bouvier pour qu'un héraut d'armes français ne nous laisse une description du monde balte – et nous sommes au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle, soit plusieurs décennies après les derniers voyages de Prusse.

Le chevalier dont les expéditions lointaines sont racontées par ces professionnels de la renommée est donc assuré de tenir son rang et de jouir de la considération de ses pairs – et parfois de son suzerain, dont le propre honneur est augmenté par les prouesses d'un chevalier de sa cour. Dans ce cas, accomplir un voyage lointain peut se traduire par un avancement, surtout dans les royaumes de France et d'Angleterre<sup>29</sup>. De même, il n'est pas rare que les participants au voyage de Prusse, tout comme ceux qui visitent les hauts lieux de pèlerinages aristocratiques que sont devenus à la fin du Moyen Âge le Saint Sépulcre ou Sainte-Catherine du Sinaï, fassent peindre ou graver leurs armes pour qu'elles restent bien en vue des futurs visiteurs<sup>30</sup>. Emblématiques sont à cet égard les blasons peints ou fixés sur les murs de la cathédrale de Königsberg, lieu de départ des expéditions contre les Lituaniens, avec casques et cimiers, et parfois la figuration des chevaliers armés de pied en cap<sup>31</sup>. Faire figurer ses armes sur les lieux de passage est particulièrement prisé parmi la noblesse des pays germaniques<sup>32</sup>, mais les procès d'armoiries qui nous sont restés pour la cour de Richard II montrent qu'en Angleterre, on pouvait se référer à un blason représenté quelque part en Prusse, notamment à Königsberg, même de longues années après que celui-ci ait été peint<sup>33</sup>.

Avec la participation fréquente des nobles de France et d'Angleterre à la croisade balte, la Prusse et la Lituanie ont fait apparition dans les chroniques, dans les poèmes et les romans composés en Europe de l'Ouest, notamment en langue française. Ces campagnes sont souvent qualifiées de « voyage », ce qui ne saurait nous surprendre

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 47, 52-53.

<sup>30</sup> W. Paravicini, « Heidenfahrt », p. 115-116 ; J.-D. Morerod, « La Force du vœu. Le pèlerinage à Jérusalem de Guillaume de Chalon et ses témoins (1453-1454) », dans A. Paravicini Bagliani et al. (dirs.), *L'itinérance des seigneurs (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, Lausanne 2003, p. 89-102. Au sujet des armoiries, noms ou devises que les voyageurs nobles font figurer aux étapes et aux destinations de leurs parcours, voir l'étude de D. Kraack, *Monumentale Zeugnisse des spätmittelalterlichen Adelsreise*, Göttingen 1997.

<sup>31</sup> Voir notamment *Id.*, tab. 2, p. 322-327, 391-399 ; W. Paravicini, « Heraldische Quellen », p. 120-123 ; *Idem*, « Verlorene Denkmäler europäischer Ritterschaft: Die heraldischen Malereien des 14. Jahrhunderts im Dom zu Königsberg », dans E. Böckler (dir.), *Kunst und Geschichte im Ostseeraum*, Kiel 1990, p. 67-168. La cathédrale est aujourd'hui détruite, mais des représentations des blasons, cimiers et figures qui y étaient peints ont été faites au début du XX<sup>ème</sup> siècle ; *Ibid.*, p. 125-168.

<sup>32</sup> *Idem*, « Heidenfahrt », p. 95. Toutefois, les seigneurs Guillaume de Chalon et Jean de Valangin firent déposer leurs bannières dans l'église de Saint Sépulcre : J.-D. Morerod, « La Force du vœu », p. 98-99.

<sup>33</sup> PR 1, p. 119-121 ; M. Keen, « Chaucer's Knight », p. 53-55.

puisque ce terme s'utilisait pour parler autant de pèlerinage que d'expédition en armes<sup>34</sup>. Souvent, on préfère parler de « *rese* », « *reze* » ou « *reise* » en français comme en anglais ; le latin intègre « *reysa* », au côté de « *expeditio* »<sup>35</sup>. Ce mot a été emprunté, peut-être directement en Prusse, à l'allemand militaire « *Reise* », qui désignait une expédition menée contre les territoires ennemis dans le but d'affaiblir les capacités économiques et la volonté de résistance des populations civiles<sup>36</sup>. L'article du *Dictionnaire de l'ancienne langue française* de Frédéric Godefroy rend *reise* par « expédition militaire, incursion sur une terre ennemie », en donnant plusieurs exemples qui ont à voir avec la Lituanie, mais pas uniquement<sup>37</sup>. En parlant des préparatifs d'une expédition contre le port tunisien de Mahdia, le biographe de Boucicaut parle d'« *aler faire une rese sur les ennemis de la foy* »<sup>38</sup>. Néanmoins, on ne parlait pas de « *rèse* » qu'en cas d'attaque contre des non-chrétiens ; plusieurs utilisations de ce terme s'inscrivent dans le cadre des guerres de Liège ou Metz, c'est-à-dire de régions dont de nombreux chevaliers avaient participé aux guerres de Prusse<sup>39</sup> – un emploi daté de la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle, soit à une époque où le terme avait eu le temps de passer dans le vocabulaire pour désigner une campagne militaire contre les Lituanais. Dans ces territoires proches des terres de langue allemande, ce vocable avait sans doute gardé ou retrouvé son sens originel d'expédition militaire, sans sous-entendre que l'adversaire soit spécifiquement païen. Le parallèle avec le terme *voyage*, utilisé fréquemment comme équivalent de « *rèse* » en français, est patent.

Les « *rèses* », comme nous appellerons désormais ces expéditions, ont généralement lieu deux fois l'an, à l'occasion des fêtes dédiées à la Vierge Marie : celle d'été débute à l'Assomption ou à la Nativité, et celle d'hiver à la Chandeleur<sup>40</sup>. C.

<sup>34</sup> E. Gaucher, « Deux regards sur une défaite : Nicopolis », *Cahiers de recherches médiévales* 1, 1996, p. 97.

<sup>35</sup> A. Murray, « Saracens », p. 414 ; PR 2, p. 13.

<sup>36</sup> *Ibid.* 2, p. 13 ; F. Benninghoven, « Zur Technik spätmittelalterlicher Feldzüge im Ostbaltikum » *Zeitschrift für Ostforschung* 19, 1970, p. 631-633. On retrouve également ce thème dans le contexte des guerres hussites, lesquelles sont nommées « *rayse* » par Leonard Heff, le traducteur de la *Chronica summorum pontificum et imperatorum Romanorum* d'André de Ratisbonne (1471) : P. Soukup, « Religion and violence in the hussite wars », dans W. Palaver et al. (éds.), *The European Wars of Religion*, Farnham 2016, p. 25. D'après P. Soukup (*loc. cit.*), ce terme pourrait être une réminiscence des croisades baltes.

<sup>37</sup> F. Godefroy, *Dict. de l'ancienne langue française*, VI, Paris 1889, p. 755

<sup>38</sup> *Le Livre des Fais du bon messire Jehan le Meingre dit Boucicquaut, mareschal de France et gouverneur de Jennes*, éd. D. Lalande, Genève 1985, p. 221 ; N. Housley, « One man and his wars: the depiction of warfare by Marshal Boucicaut's biographer », *Journal of Medieval History* 29/1, 2003, p. 31.

<sup>39</sup> *La Guerre de Metz en 1324*, str. 153f, éd. E. de Bouteiller, Paris 1875 ; Jean de Stavelot, *Chronique*, éd. A. Borgnet, Bruxelles 1861 p. 196, cités par F. Godefroy, *Dict. de l'ancienne langue française*, p. 755.

<sup>40</sup> D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 164-165 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 245, qui remarque que les dates des *rèses* varient, sans doute pour des raisons pratiques. Voir la liste des *rèses* de 1305 à 1409 établie par W. Paravicini, PR 2, tab. 49, p. 20-45.



Tyerman remarque qu'au XIII<sup>ème</sup> siècle, Henri de Livonie mentionne à plusieurs reprises des expéditions lancées contre les païens à l'occasion d'une fête dédiée à la Vierge<sup>41</sup>. Celle-ci jouit en effet d'un statut particulier dans le système d'autoreprésentation de l'Ordre de la Maison de Sainte-Marie des Teutoniques ; une tradition régionale née au XIII<sup>ème</sup> siècle en fait la patronne de la Livonie, et les noms des principaux châteaux de l'Ordre (Marienburg, Marienwerder) témoignent de l'importance qu'on lui donne au siècle suivant<sup>42</sup>. L'habitude d'engager des raids de grande ampleur en l'honneur de la Vierge, pas plus que celle de combattre aux côtés de croisés laïcs, n'est une innovation du XIV<sup>ème</sup> siècle. En ce qui concerne les dates des rèses, il convient de remarquer que les jours mariaux choisis correspondent à des périodes particulièrement favorables à l'entreprise, puisque les marécages bordant la Lituanie interdisent à une grande armée d'y pénétrer à n'importe quel moment de l'année<sup>43</sup>. Seuls une fin d'été très sèche ou un hiver très froid permettent de traverser la *Wildnis*, cette grande étendue de forêts et de marécages qui sépare la Prusse des terres habitées de Lituanie et de Samogitie ; de fait, comme le disait déjà Barthélemy l'Anglais au XIII<sup>ème</sup> siècle, le meilleur moyen d'envahir la Lituanie est d'attendre que les marais et les rivières soient gelées, ce qui explique que la rèse d'hiver ait été privilégiée<sup>44</sup>. Le fait de mener campagne en hiver étant, dans l'Europe médiévale, relativement rare, cette pratique exceptionnelle est plus souvent mentionnée dans les textes que la rèse d'été, pourtant volontiers fréquentée par les hôtes des Teutoniques<sup>45</sup>.

L'afflux massifs de croisés venus d'Europe occidentale implique encore un changement dans la manière de dénommer l'ennemi lituanien. Alors que Pierre de Dusbourg et les autres chroniqueurs proches de l'Ordre teutonique qualifiaient leurs adversaires baltes de « païens », « démons », « incroyants » ou « fils de Béliar » quand ils ne les appelaient pas tout simplement par leurs ethnonymes<sup>46</sup>, les sources narratives occidentales qualifient fréquemment les Lituaniens de « Sarrasins ». Comment ce terme, utilisé à l'origine pour désigner les Bédouins arabes, puis à partir de la première croisade, tous les musulmans du Proche-Orient<sup>47</sup>, a-t-il fait son apparition dans le contexte balte ?

---

<sup>41</sup> C. Tyerman, « Henry of Livonia », p. 32.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 31-33.

<sup>43</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 245.

<sup>44</sup> M. Keen, « Chivalry », p. 172 ; N. Housley, *Later*, p. 339-341. Voir chap. 7.

<sup>45</sup> PR 2, p. 54-55.

<sup>46</sup> A. Murray, *Saracens*, p. 415 ; S. C. Rowell, « Unexpected », 1996, p. 561, n. 2.

<sup>47</sup> Sur l'origine et les premières occurrences du terme, J. Tolan, *Les Sarrasins*.

Nous avons vu que le document signé entre l'Ordre teutonique et le duc de Mazovie en 1230 appelait déjà les Prussiens *Sarraceni*<sup>48</sup>, usage qui avait fait une timide apparition chez quelques chroniqueurs d'Europe centrale du XII<sup>ème</sup> siècle. A. Murray a montré qu'au cours du XIV<sup>ème</sup> siècle, cette habitude se généralise dans la sphère culturelle francophone et en Angleterre ; c'est à des croisés anglais que l'on doit, en 1349, la première occurrence de ce terme pour désigner les païens baltes dans un contexte laïc et nobiliaire<sup>49</sup>.

En 1356 paraît une œuvre très célèbre, qui a pu influencer la manière dont les Lituanais étaient désignés dans le milieu nobiliaire du XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>50</sup>. Il s'agit du *Livre des merveilles du monde* de Jean de Mandeville, auteur énigmatique que la critique récente considère, sans pouvoir l'affirmer, comme un chevalier anglais ayant vécu à Liège<sup>51</sup>. Cette description du monde effectuée par un auteur prétendant avoir lui-même beaucoup voyagé est pour grande partie une compilation de récits antérieurs agrémentée de légendes connues de l'Antiquité et du Moyen Âge. Son caractère encyclopédique et son immense popularité lui ont, selon S. Röhl, valu de faire référence dans le milieu littéraire parisien<sup>52</sup>. En énumérant les différents chemins par lesquels on peut se rendre en Terre sainte, Mandeville mentionne la voie qui part de la Prusse et traverse un pays de « *Sarazins* », dont il ne donne pas l'identité :

Qar homme ne poet faire ceo chemin bonement, sy noun par temps d'yvern, pur les chaitives eawes et pur les marois qe sont en celles parties, qe homme ne poet passer s'il ne giele durement, et s'il n'ad durement neigee par dessure. Qar si la noif n'estoit, homme ne porroit passer la glace, ne homme ne chival. Il y ad bien III jornees de tiel

---

<sup>48</sup> « ... *contra Prutenos et alios Sarracenos nobis conterminos* », Traité de Kruschwitz, PUB 1/1, doc. 78, p. 60.

<sup>49</sup> Il s'agit d'une supplique au pape d'Avignon pour obtenir une indulgence plénière, ceci pour avoir financé l'érection et la garnison d'un château « *in confinibus Sprucie in terra Sarracenorum videlicet regis de Letto* », PUB 4, p. 416-17 ; A. Murray, « Saracens », p. 416.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 416-418.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 416. Sur les différentes traditions littéraires et les nombreuses hypothèses au sujet de l'identité de Jean de Mandeville, C. Deluz, *Le Livre de Jean de Mandeville*, Louvain-la-Neuve 1988, p. 6-24 ; *Eadem*, *Voyage autour de la Terre*, Paris 1993, p. XII-XIV. Mandeville pourrait être un chevalier anglais de la région de Saint-Alban ayant dû, pour une raison ou une autre, quitter l'Angleterre avant de s'installer à Liège ; si la plupart de ses descriptions de l'Asie relèvent d'une compilation de sources écrites au XIII<sup>ème</sup> siècle, rien n'interdit de penser que ce fils de la noblesse ait accompli un pèlerinage à Jérusalem ou à Sainte-Catherine. Il est en tout cas relativement éduqué : ainsi, C. Deluz note qu'il connaît Isidore de Séville, Oderic de Pordenone, *La Fleur des histoires* du prince arménien Héthoum, les encyclopédies de Brunet Latin et de Vincent de Beauvais, tout comme le *Roman d'Alexandre* et le corpus connu comme la *Lettre du Prêtre Jean* (*Ibid.*, p. XII-XIII).

<sup>52</sup> Un auteur comme Philippe de Mézières a notamment pu y piocher ; S. Röhl, « Le Livre de Mandeville à Paris », dans G. Croenen, P. Ainsworth (éds.), *Patrons, Authors and Workshops*, Louvain etc. 2006, p. 293-294.

chemin a passer par Prusse jusques a la terre de Sarazins habitable. Et convient qe les christiens qe y vont touz les aunz pur combattre a eux portent toutes les vitailles ovesqez eux, qar la ne troeveront ils nuls biens. Et font charoier lour vitaille par dessure la glace as charioz sans roes q'ils appellent *soleies*. Et tant come lour vitaille dure ils poent la demorer, et nient plus, qar la ne troveroient ils qe lour vende rien<sup>53</sup>.

Nous aurons l'occasion de voir que l'auteur s'est sans doute inspiré de Guillaume de Rubrouck et de Marco Polo, auprès de qui il puise plusieurs détails de sa description de l'Asie, pour décrire ce chemin<sup>54</sup>. Toutefois, A. Murray a remarqué que les trois jours nécessaires pour rejoindre la « *terre de Sarazins habitable* », les moyens logistiques mis en œuvre et le paysage fait de marais gelés rappellent tout simplement les rèses contre les Lituaniens – ce que confirme l'allusion aux « *christiens qe y vont touz les aunz pur combattre a eux* »<sup>55</sup>. En outre, Mandeville avoue ne pas connaître la route menant jusqu'à Jérusalem, mais dit avoir parcouru plusieurs pays d'Europe du Nord-Est, ce qui pourrait laisser entendre qu'il a lui-même participé à une rèse – ce qui n'aurait rien d'étonnant pour un aristocrate en exil :

Jeo n'ay point esté par cest chemin et si ay esté as autres terres marchisantz a cest, come en la terre de Russie, et en la terre de Niflan, et el roialme de Crake et de Leto, et en roialme d'Arasten<sup>56</sup>, et en plusours autres lieux en celle marche, mes jeo n'alay unques par cest chemin a Jerusalem pur quoy jeo ne le porroy bien deviser<sup>57</sup>.

L'auteure de l'édition la plus récente du *Livre* de Mandeville, C. Deluz, remarque que celui-ci fait très rarement usage de la première personne dans son œuvre, ce qui tend à donner à ses descriptions un caractère « scientifique » propre aux encyclopédies<sup>58</sup>. Or, le court passage consacré à la Prusse commence justement par une mention de sa propre expérience, exprimée à la première personne, ce qui tranche avec le reste du récit.

---

<sup>53</sup> Jean de Mandeville, *Le livre des merveilles du monde*, éd. C. Deluz, Paris 2000 (après : Deluz 2000), p. 267-268.

<sup>54</sup> X. Walter, *Avant les grandes découvertes*, Roissy 1997, p. 334 ; C. Deluz, « Partir, c'est mourir un peu », p. 298. Voir chap. 6 et 7.

<sup>55</sup> Mandeville, p. 271, n. 34 ; A. Murray, « Saracens », p. 417-418.

<sup>56</sup> Pour C. Deluz (op. cit., p. 271, n. 33), « Arasten » serait un terme désignant « les terres orientales lointaines » dans les chansons de geste.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 266-267.

<sup>58</sup> C. Deluz, *Le livre*, p. 34-35, qui, pour l'absence de la première personne comme caractéristique du discours scientifique, utilise A. J. Greimas, *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, 1976, p. 9-41.

Immédiatement après, Mandeville dit que « *si cest matiere plect a ascun vaillant homme que ad esté par ce chemin, il le poet ycy adjouster si ly plect, a la fin que cils que vouroient faire ceo viage par ceo cousté y puissent savoir quel chemin il y ad* »<sup>59</sup>. Que ceux qui s'y connaissent ajoutent leurs commentaires ; autrement dit, sa description du chemin qui part de Prusse pour Jérusalem est un mélange de souvenirs de rèses (directs ou indirects<sup>60</sup>) et de divers récits de voyages, notamment ceux de Marco Polo et de Guillaume de Rubrouck relatifs à l'Orient tatar. Dans ce contexte, les « Sarrasins » dont parle Mandeville peuvent autant être les Lituaniens que les Tatars, établis en Russie et convertis à l'Islam au XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>61</sup>.

Quel que soit le rôle joué par le « best-seller » de Mandeville, la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle voit s'imposer l'usage de définir les infidèles de la Baltique comme des Sarrasins. Les Lituaniens, avec leurs princes et leur noblesse, rappelaient-ils les Turcs et les Arabes du Moyen Orient aux hôtes occidentaux de l'Ordre teutonique<sup>62</sup> ? D'une manière générale, comme le note John Tolan « pour de nombreux Européens de l'Ouest, et ce tout au long du Moyen Âge, les Sarrasins étaient des païens, et les païens des Sarrasins ; les deux mots deviennent interchangeable »<sup>63</sup>. Toutefois, nos auteurs paraissent avoir été conscients des nuances ethniques qui différenciaient les Lituaniens des Turcs, Tatars ou Persans ; tous sont qualifiés de « Sarrasins », par exemple dans le *Livre des fais du maréchal Boucicaut* (terminé en 1409), mais sans que ce terme n'assimile forcément les Baltes aux musulmans méditerranéens<sup>64</sup>. Ainsi, « Sarrasins » devrait se comprendre comme un simple qualificatif regroupant tous les infidèles, les « ennemis de la Chrétienté »<sup>65</sup> – et occasionnellement comme une insulte, attestée en France dans le cadre de la guerre civile des Armagnacs et des Bourguignons<sup>66</sup>.

Du reste, le rapprochement des païens baltes avec les occupants de la Terre sainte n'était en rien étranger à l'idée d'un unique et gigantesque combat mené sur plusieurs

---

<sup>59</sup> Mandeville, p. 267.

<sup>60</sup> Il reste bien sûr la possibilité que l'auteur se soit renseigné oralement auprès de chevaliers revenus d'une rèse, qui commençaient à devenir populaires à l'époque où il écrivait.

<sup>61</sup> Comme le note A. Murray, « Saracens », p. 418, Mandeville ne distingue pas ses « *Sarazins* » d'Europe orientale de ceux du Proche-Orient, qu'il décrit de manière plus détaillée dans une autre partie de son récit.

<sup>62</sup> A. Murray, « Heathens », p. 222.

<sup>63</sup> J. Tolan, *Sarrasins*, p. 186.

<sup>64</sup> Sur ce point, M. Szkilnik, *Jean de Saintré*, Genève 2003, p. 114.

<sup>65</sup> C'est ainsi que le comprend, entre autres, A. Leguai, « Bourbonnais et Auvergnats à la croisade de Prusse », *Etudes Bourbonnaises* 1991, p. 97, n. 6.

<sup>66</sup> W. Paravicini, « Litauer », p. 254 ; M. Rodinson, *Fascination*, p. 189 ; C. Taylor, *Chivalry and the Ideals of Knighthood in France during the Hundred Years*, Cambridge 2013, p. 221-223. Notons aussi le surnom attribué par ses ennemis à Charles le Téméraire, « Turc d'Occident ».

fronts contre les ennemis de la croix ; c'est sans doute ce qui animait déjà, aux siècles précédents, le rédacteur du traité de Kruschwitz, identifié comme un clerc proche de la Curie, et les chroniqueurs tchèque ou polonais qualifiant les Prussiens de « Sarrasins » ou de « Saladinistes ». L'utilisation de ce terme pour qualifier les païens baltes dans le milieu aristocratique d'Europe occidentale ne fait que renforcer l'identification de la croisade balte avec celles d'Espagne et d'Orient, et permet de capter une partie du capital symbolique attaché aux anciennes expéditions de Terre sainte<sup>67</sup>. Il existe toutefois quelques exceptions ; ainsi, pour le poète Guillaume de Machaut, qui écrivait au même moment que Jean de Mandeville, les païens baltes sont simplement des « *mescreans* »<sup>68</sup>, alors que pour Philippe de Mézières, les Lituaniens du *Songe du Vieil Pelerin* sont « *ydolâtres* », « *sans lettre et sans clergie* »<sup>69</sup>, mais nulle part ils ne sont qualifiés de Sarrasins.

### *Un idéal aristocratique*

Confrontés aux documents comptables et à d'autres pièces d'archives, les sources narratives permettent de reconstituer ce à quoi pouvait ressembler une rèse, telle que la vivaient les chevaliers qui vont nous occuper dans les pages à venir<sup>70</sup>. Une fois arrivés en Prusse, notamment via Toruń, ou débarqués dans les ports de la côte (Gdańsk, par exemple), les « hôtes » sont conduits à Königsberg, la forteresse de Sambie qui sert de point de départ aux rèses<sup>71</sup>. Les chevaliers occidentaux vivent quelque temps aux côtés des membres de l'Ordre dans un cadre raffiné, où on leur propose tournois et banquets<sup>72</sup>. Les privilégiés invités à faire halte à Marienbourg peuvent admirer en sus la richesse des quartiers du grand-maître<sup>73</sup>. Quand les conditions météorologiques le permettent, on pénètre alors en territoire ennemi ; la cible principale est, à partir des années 1330, la

---

<sup>67</sup> John Tolan, *Les Sarrasins*, p. 161 ; 184-187 ; A. Murray, « Heathens », p. 217-223.

<sup>68</sup> Guillaume de Machaut, « Le Confort d'ami », v. 3034, dans *Œuvres*, éd. E. Hoepffner, Paris 1908, vol. 3, p. 107.

<sup>69</sup> Blanchard, vol. 1, p. 207.

<sup>70</sup> Pour ce qui suit, les travaux de W. Paravicini, à commencer par les *Preussenreisen des Europäischen Adels*, vol. 1, 1989, vol. 2, 1995, vols. 3-5 à paraître, sont irremplaçables.

<sup>71</sup> PR 1, p. 192-201, 265-272.

<sup>72</sup> W. Paravicini, « La Prusse », p. 180.

<sup>73</sup> *Id.* ; W. Urban, *Tannenberg*, p. 36-37 ; *Idem*, *Samogitian*, p. 104, 108 rappelle que pour ces hôtes d'appartenance nobiliaire, l'abondance de biens n'est pas contradictoire avec la vocation religieuse de l'Ordre teutonique. À cet égard, K. Górski, « L'Ordre teutonique », p. 292, parle de Marienbourg comme d'« une projection de cette ambition des cadets qui voulaient en imposer à la haute noblesse ».

Samogitie, la très stratégique province côtière qui sépare la Prusse de la Livonie<sup>74</sup>. Le but était d'affaiblir les défenses du grand-duché, pour permettre dans un second temps de pénétrer jusqu'en son cœur<sup>75</sup>. Toutefois, il n'est pas rare que la rève soit annulée, et que les hôtes rentrent sans avoir pu combattre. Prendre part à une véritable bataille est de ce fait quasiment exceptionnel, mais sans doute plus prestigieux encore<sup>76</sup> : W. Paravicini cite l'exemple de l'Ordre du Tiercelet, un ordre de chevalerie fondé par des nobles du Poitou et de la Saintonge, qui indique dans ses statuts que celui des membres ayant participé à un voyage en Prusse pourra l'indiquer sur son enseigne ; une distinction est faite entre « *celi qui fera ladicte reize et sera en bataille* » et celui qui y participera, mais sans s'être battu<sup>77</sup>.

Bien que le combat au côté des Teutoniques soit, du moins à l'origine, récompensé par des indulgences, relativement peu de chevaliers semblent avoir pris la croix avant de se rendre en Prusse<sup>78</sup>. Cette pratique est plutôt l'apanage des magnats, et encore disparaît-elle progressivement à partir des années 1360<sup>79</sup>. Parmi les princes, certains font dire des messes en leur honneur, ce qui peut refléter un souci tout aussi spirituel que mondain<sup>80</sup>. Si la plupart des textes restent muets sur les motivations religieuses de ces « croisés », il paraît probable qu'une partie d'entre eux au moins aient vu dans le fait de combattre des infidèles une forme de pèlerinage, devant leur permettre d'expier leurs péchés et d'obtenir une rétribution spirituelle<sup>81</sup>. Du reste, le conformisme, voire une certaine pression sociale, peut expliquer le succès rapide et croissant du voyage de Prusse dans la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle ; un chevalier digne de ce nom doit partir au loin et se battre pour la croix. Aussi n'y a-t-il pas de contradiction à voir la recherche de reconnaissance et d'honneur se confondre avec la piété pour une partie non négligeable des hôtes de l'Ordre

---

<sup>74</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 254 ; Z. Kiaupa et al., *The History of Lithuania before 1795*, p. 102-103 ; R. Wenskus, « The Teutonic Order », p. 326.

<sup>75</sup> W. Urban, *Samogitan*, p. 11, 54.

<sup>76</sup> PR 2, p. 13-19.

<sup>77</sup> PR 1, p. 104, qui cite M. Vale, « A Fourteenth-Century Order of Chivalry: the "Tiercelet" », *English Historical Review* 82, 1967, p. 332-341.

<sup>78</sup> C. Tyerman, *England*, p. 275.

<sup>79</sup> T. Guard, *Chivalry*, p. 96-97.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>81</sup> Remarque de Rasa Mažeika (Odense, juin 2016). On peut penser notamment au premier duc de Lancaster, Henri de Grosmont, qui dans son *Livre de Seyntz Medicines*, dit regretter avoir fait couler le sang et chercher la gloire durant sa jeunesse ; M. Keen, « Chaucer's Knight », p. 58 ; C. Tyerman, *England*, p. 264-265. Voir aussi A. Ehlers, « The Crusade against Lithuania reconsidered », p. 41-42 ; T. Guard, *Chivalry*, p. 95-97 ; W. Paravicini, « Fahrende Ritter », p. 235.

teutonique : se couvrir de gloire au service de la foi faisait partie intégrante de la dévotion des nobles du Moyen Âge<sup>82</sup>.

Sauf exception, les rèses n'offrent aucune possibilité de s'enrichir, ni par le pillage ni par le salaire<sup>83</sup>, mais elles représentent l'occasion d'accomplir des exploits au service de Dieu, ce que les biographes de nos croisés n'hésitent pas à embellir quelque peu. Ainsi, la dernière expédition de Jean le Meingre, plus connu sous le sobriquet de Boucicaut, se transforme-t-elle, dans *Le livre des fais*, en une campagne héroïque, tout à la gloire du futur maréchal (1391) :

Et en celle besongne, pour ce que messire Bouciquaut vit que la chose estoit grande et moult honorable et belle, et qu'il y avoit grant compaignie de chevaliers et d'escuyers et de gentilz hommes, tant du royaume de France comme d'ailleurs, leva premierement baniere et fist en celle besongne tant d'armes que tous l'en louerent<sup>84</sup>.

La Prusse apparaît ainsi comme un théâtre possible d'héroïsme, au moins sur le mode imaginaire. Car le récit de hauts faits des voyageurs de Prusse ne doit pas toujours être pris au pied de la lettre ; ainsi, lorsque l'auteur anonyme de la *Chronique des quatre premiers Valois* (fin du XIV<sup>ème</sup> siècle) relate l'exploit accompli par l'Anglais Henri de Grosmont, premier duc de Lancaster en 1351-1352 et chevalier célèbre en son temps<sup>85</sup> :

En ce temps estoit le bon duc Henry de Lencastre en Prusse. Et comme il fut à Estonevergne [Königsberg<sup>86</sup>], les crestiens en firent leur chief. Et là estoient moult de grans seigneurs et barons d'Alemaigne. Les crestiens firent leur reze sur le roy de l'Estone [Lituanie<sup>87</sup>] et le roi de Graco [Cracovie<sup>88</sup>], lesquelz s'estoient aliés à grant nombre de mescreans pour desconfire les crestiens. Les crestiens assemblerent aux mescreans qui estoient infini nombre et avoient grant chevalerie. Les Alemans se commencerent si à desconfire que l'estandart des crestiens chey à terre. Et quant ce vit le bon duc Henry de Lencastre, il point celle part et o sa force et chevalerie redrecha la baniere des crestiens.

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 233-237 ; C. Tyerman, *England*, p. 274-276 ; M. Keen, « Chaucer's Knight », p. 58 ; J. Paviot, « Boucicaut et la croisade », p. 82-83 ; N. Housley, *Later Crusades*, p. 401.

<sup>83</sup> M. Keen, « Chaucer's Knight », p. 58-59.

<sup>84</sup> Lalande, p. 77.

<sup>85</sup> P. Dobrowolski, « Miles », p. 37.

<sup>86</sup> PR 1, p. 132, n. 561.

<sup>87</sup> *Id.* Et non « Estonie », comme le proposent K. Fowler, *The King's Lieutenant*, Londres 1969, p. 106 ou T. Guard, *Chivalry*, p. 75.

<sup>88</sup> PR 1, p. 132, n. 561.

Dont par ce fait s'esvertuerent tant les crestiens que par la voulenté nostre Seigneur Jhesu Crist les mescreans furent tous desconfis et les crestiens ourent victoire<sup>89</sup>.

L'histoire serait belle, si le duc Henri n'avait pas été retardé par des incidents survenus sur le chemin, où des nobles allemands ont rançonné tout son équipage<sup>90</sup>. De ce fait, le duc est arrivé après le départ de la rève à la fin de janvier<sup>91</sup>, et si l'on croit le chroniqueur anglais Thomas Gray, « il manqua de combattre avec les infidèles. Henri alla alors à Cracovie, où les Tatars firent une incursion, et repartit peu après son arrivée »<sup>92</sup> ; ce qui illustre le fait que la Pologne pouvait être une destination de croisade occasionnelle, et que combattre les Tatars qui la menaçaient valait bien une rève de Prusse<sup>93</sup>. L'exploit du duc de Lancastre contre les Litvaniens serait donc, pour reprendre l'expression de W. Paravicini, « reine Erfindung »<sup>94</sup> ; à moins que l'auteur de la *Chronique des Valois*, qui écrivait en 1393, ait mélangé les exploits du premier duc de Lancaster avec ceux de son petit-fils homonyme, racontés par au moins deux chroniques anglaises.

Henri de Bolingbroke, comte de Derby puis duc de Lancaster, et futur roi Henri IV d'Angleterre, effectua sa première expédition en Prusse à l'été 1390. Ses aventures sont connues des Anglais par la *Chronique de Westminster* (1394), la continuation de la *Chronique* d'Henri Knighton (1396), l'*Historia Anglicana* ou *Chronica Maiora* de Thomas Walsingham (1422) et le *Liber de illustribus Henricis* de John Capgrave (v. 1446), qui correspondent dans l'ensemble aux chroniques de l'Ordre teutonique<sup>95</sup>. Le

---

<sup>89</sup> *Chronique des Quatre Premiers Valois*, éd. S. Luce, Paris 1862, p. 13-14.

<sup>90</sup> Henri d'Herford, *Liber de rebus memorabilioribus sive Chronicon*, éd. A. Potthast, Göttingen 1859, p. 286 ; Henri Knighton, *Knighton's Chronicle*, éd. et trad. G. H. Martin, Oxford 1995, p. 110-113 ; PR 1, p. 129-134 ; W. Paravicini, « Fürstliche Ritterschaft: Otto von Braunschweig-Grubenhagen », dans *Edelleute und Kaufleute*, p. 87-126 ; P. Dobrowolski, « Miles », p. 37 ; A. Grabski, *Polska w Opiniach Europy Zachodniej*, p. 68-69 ; K. Fowler, *King's Lieutenant*, p. 103-110 ; T. Guard, *Chivalry*, p. 74-75.

<sup>91</sup> Pour Henri Knighton, « ante adventum aduentum suum in Spruciam, treuga per plures annos capta est inter christianos Cristianos et paganos, quod multum ei displicuit », éd. G. H. Martin, p. 112.

<sup>92</sup> « Henry was at a nother tyme yn the wynter in Spruce: but his yorney faillid to fight with the infideles. Henry went thens to Cracow, whitherwith the Tartares enterid; and were departiddeparted a litlelittle afore his cummyng », Thomas Gray, *Scalacronica* (John Leland's Abstract), éd. A. King, Woodbridge 2005, p. 139 ; PR 1, p. 133, n. 562.

<sup>93</sup> Le chroniqueur Geoffrey Le Baker note ainsi : « domino duce Lancastrie Spruciam profecto et deinde apud regem Crakkowye et Polonie contra Turcos demorante », *Chronicon Galfridi le Baker de Swynebroke* (1303-1356), éd. E. M. Thompson, Oxford 1889, p. 119, cité par PR 1 p. 133, n. 562.

<sup>94</sup> PR 1, p. 132.

<sup>95</sup> *The Westminster Chronicle*, éd. et trad. L. C. Hector, B. F. Harvey, Oxford 1982 (après : Westminster), p. 445-449 ; Thomas Walsingham, *The Chronica Maiora*, éd. et trad. J. Taylor, W. R. Childs et L. Watkiss, Oxford 2003-2011, vol. 1, p. 902-903 (après : Walsingham) ; trad. D. Preest, *The Chronica Maiora of Thomas Walsingham. 1376-1422*, Woodbridge 2005, p. 278-279 ; *Knighton's Chronicle*, éd. et trad. G. H. Martin, p. 536-537 ; John Capgrave, *Liber de illustribus Henricis*, dans SRP 2, p. 794-795. Pour les sources prussiennes : Wigand, SRP 2, p. 642-644 ; Posilge, SRP 3, p. 166-168 ; Annales de Toruń, *ibid.*, p. 168.



comte débarqua en août dans la région de Gdańsk, se rendit à Königsberg avant de rejoindre les forces du maréchal de Prusse. Celui-ci, accompagné du duc lituanien Vytautas, l'accueillit « avec un sourire de plaisir et toutes les marques de la courtoisie »<sup>96</sup> ; les chrétiens passèrent le Niémen et gagnèrent une première bataille contre les forces du « roi de Lituanie, nommé Skirgalle »<sup>97</sup>, autrement dit le prince Skirgaila, frère du roi de Pologne Ladislas Jagellon et lieutenant de celui-ci<sup>98</sup>. Là où Wigand de Marbourg ne fait que mentionner la présence du duc de Lancaster<sup>99</sup>, la *Chronique de Westminster* fait des Anglais les principaux artisans de la victoire : « le comte [= Bolingbroke] mérita de nombreux remerciements en conséquence de l'aide apportée par les siens, en particulier par ses archers »<sup>100</sup>. Skirgaila, dit-on, fuit et se réfugie à Vilnius, aussitôt attaqué par les croisés : ceux-ci parviennent à prendre le bourg de Vilnius, mais échouent à faire tomber la citadelle. Qu'à cela ne tienne, l'aventure est tout à l'honneur du prince anglais, et servira à valoriser sa réputation auprès de ses compatriotes<sup>101</sup>. On raconte même que « l'auteur de la capture de la ville est ledit comte, qui avec les siens se distingua dans l'assaut, et planta le premier sa bannière sur les murs de la ville »<sup>102</sup>. D'après Thomas Walsingham, Vilnius tombe « grâce au grand courage du comte et des siens » ; « certains, qui étaient de sa maison, grimpèrent les premiers sur les murs (que

---

Sur l'expédition d'Henry de Derby en Prusse, voir PR 1, p. 134-135 ; P. Dobrowolski, « Miles », p. 36-46 ; F. R. H. Du Boulay, « Henry of Derby », p. 153-172.

<sup>96</sup> « ... quem leta fronte et vultu jocundo satis honorifice suscepit », Westminster, p. 446 ; « Dominus Henricus comes de Derby per idem tempus profectus est in Le Pruys, ubi, cum adiutorio marescalli dicte patrie et cuiusdam regis uocati Wytot, deuicit exercitum regis de Lettowe » (Walsingham, vol. 1, p. 902) ; la rencontre entre Bolingbroke et Vytautas est également mentionnée par John Capgrave, dans sa *Chronice of England* : « a. D. 1390 : In this yer Ser Herry, erl of Derby, sailed into Prus, where with help of the marschale of Prus and of a kyng, that hite Witot, he ovyrcam the kyng of Lettow and mad him for to fle » (éd. Hingeston, Londres 1858, p. 254 ; SRP 2, p. 795).

<sup>97</sup> « ... regis de Lectowe vocat(i) Skyr Gall' », Westminster, p. 446 ; « rex de Lettowe, nomine Skirgalle », Walsingham, vol. 1, p. 902.

<sup>98</sup> Sur Ladislas Jagellon (Jogaila), grand-duc de Lituanie et roi de Pologne, et le prince Vytautas, d'abord rival puis allié de celui-ci, voir ci-dessous, chap. 5.

<sup>99</sup> « Deinde per marschalkum prediclum fit reysa et cum multis peregrinis, signanter cum filio Anglici ducis Lankasten Comes de Terpi etc. Wytaudus dux interfuit, et Samayte ascendunt citra Mimilam », Wigand, SRP 2, p. 642 ; pour le même fragment en allemand, *Ibid.*, p. 643.

<sup>100</sup> « Pro isitis namque sic peractis comes predictus ope suorum et precipue sagittariorum meruit multas grates », Westminster, p. 446.

<sup>101</sup> S. Rigby, « The Knight », p. 59. Par exemple, John Capgrave, *Liber de illustribus Henricis* (v. 1446) : « Unde et anno Domini M.CCC. nonagesimo in Septembri idem Henricus de Lancastria cum nobili comitiva militari mare transit in Prusiam, ubi infra breve tempus post adventum suum confliclus imminebat inter christianos et Saracenos. In quo conflictu egregius adolescens Henricus cum inimicis crucis Christi confligebat, ut amodo nihil majus sibi in animo firmaret quam opprobrium vendicare crucifixi ; pro qua re hoc sibi contigit, ut magna victoria potitus magna in omnium ore laude divulgaretur » (*Idem* SRP 2, p. 794-795). Voir aussi *Knighton's Chronicle*, éd. G. H. Martin, p. 536.

<sup>102</sup> « Causa capcionis predictae civitatis erat prefatus comes, qui revera ibidem cum suis egregie se habebat et primus omnium vexillum suum apposuit super muros ejusdem », Westminster, p. 448.

les autres fussent ignorants ou pleins de torpeurs), et déposèrent sa bannière sur la muraille »<sup>103</sup>. Un cadeau offert par Henri à l'un de ses hommes, que l'on dit avoir été le premier sur la muraille, figure en effet dans son livre de comptes<sup>104</sup>.

Si les chroniqueurs proches de l'Ordre teutonique mentionnent la présence d'Henri de Lancaster, ils ne notent pas que ses hommes furent les premiers à planter bannière sur les décombres de Vilnius<sup>105</sup>. Néanmoins, la chronique de Jean de Posilge (1405), précise que le prince anglais « avait avec lui beaucoup de bons archers, qui firent de bien bonnes choses »<sup>106</sup> ; d'un point de vue strictement militaire, les nobles croisés occidentaux sont en effet bien plus utiles lorsqu'ils emmènent avec eux des soldats spécialisés<sup>107</sup>. Si les chevaliers lourdement armés, montés sur des destriers caparaçonnés, ne sont pas d'une aide irremplaçable dans la *Wildnis* ou lors des sièges<sup>108</sup>, leur présence est essentielle à l'Ordre pour des raisons avant tout diplomatiques. Entretenir des contacts réguliers avec les maisons les plus importantes de la Chrétienté présentait de solides avantages, y compris sur le plan militaire : ainsi en est-il de la compagnie d'arbalétriers génois envoyés par le duc de Bourgogne Philippe le Hardi<sup>109</sup>.

Car les plus grand princes ne se déplacent pas forcément eux-mêmes ; un Henri de Derby, qui après y avoir passé une saison en 1390-1391, retourne en Prusse à l'été 1392<sup>110</sup>, fait presque figure d'exception. A l'inverse, aller se battre aux confins de la Chrétienté peut être une forme de bannissement, ce qu'illustre l'exemple du duc de Norfolk, Thomas de Mowbray, chassé du royaume d'Angleterre sur l'ordre de Richard II

---

<sup>103</sup> « *Ciuitas quoque, uocata Wille, in cuius castellum rex de Lettowe, nomine Skirgalle, confugerat, potenci uirtute dicti comitis maxime atque suorum capta est. Namque qui fuerunt de familia sua primi murum ascenderunt, et uexillum eius super muros ceteris vel torpentibus uel ignorantibus, posuerunt ; captaque sunt ibi, uel occisa, quatuor millia plebanorum* », Walsingham, vol. 1, p. 902.

<sup>104</sup> « *Cuidam valetto domini de Bourser, eo quod recepit vexillum primo super muro civitatis de Welle, XL s.* », L. Toulmin Smith (éd.), *Expeditions to Prussia and the Holy Land made by Henry, earl of Derby, Londres 1894* ; PR 2, p. 153-154.

<sup>105</sup> Ainsi Wigand, SRP 2, p. 642-643 ; les Annales de Toruń, SRP 3, p. 164 : « *Eodem tempore marscalcus fuit cum magno exercitu ante Vilnam et cum eo dominus de Lankasten Anglicus, qui cum suis venerat per mare circa festum Laurentii* » ; voir aussi Posilge, SRP 3, p. 167.

<sup>106</sup> « *Ouch was der herre von Lantkastel von Engelland mit aldo, der vil guter bogenschutczin hatte, dy gar wol totin und her ouch gar menlich mit den sinen, und qwam czu grossim geschefte die reyse, nemlich als das obirste hus wart gewonnen* », Posilge, SRP vol. 3, p. 167.

<sup>107</sup> PR 2, p. 153-155.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 154 ; W. Paravicini, « La Prusse », p. 184.

<sup>110</sup> PR 1, p. 134.

en 1398<sup>111</sup>. Voilà la teneur du décret le concernant tel que rapporté par la *Chronicque de la traïson et de la mort de Richart deux roy Dengleterre* :

Oez le jugement du Roy et du conseil. Il est ainsi que Thomas Mowbray duc de Noruolt sera banny du royaume a tousioursmays. Et commanda le Roy que Thomas de Mowbray deuisast ou il vouldroit demourer ou en Pruce ou en Bahaigne ou en Hongrye, ou quil alast droicte voye oultre mer en la terre des Sarrazins mescreans, et quil ne retournast jamaiz et sans mettre le pie sur la terre Crestiens<sup>112</sup>.

Être envoyé sur les marges de la Chrétienté, sans doute pour y combattre, était certes une punition honorable, mais en aucun cas à prendre à la légère. C'est que le voyage n'est pas sans risque, comme a pu le constater un autre puissant, Thomas de Woodstock, duc de Gloucester. Malgré un départ en grande pompe en été 1391, il n'atteindra pas la Prusse, car son navire ne put franchir la mer du Nord<sup>113</sup>. Aussi, les princes préférèrent-ils donner congé à leurs proches qui en demandent l'autorisation, et ne rechignent pas à supporter leurs dépenses ; la présence de ses familiers sur divers fronts de croisade assure un prestige certain au prince, sans mettre sa personne en danger<sup>114</sup>.

Le voyage en Prusse est donc, surtout, l'affaire de courtisans, sur lesquels s'étendent moins les chroniques, mais qui nous ont parfois laissé de précieux témoignages. Un système de crédit, avec des ramifications allant des villes de Flandre

---

<sup>111</sup> Sur cette affaire, PR 1, p. 128 ; T. Guard, *Chivalry*, p. 85. Aller exercer sa force contre les « Sarrasins » lorsqu'on est chassé de son pays n'est, du reste, pas propre aux croisés de Prusse ; ainsi, le grand seigneur français Charles de Savoisy, en disgrâce momentanée, s'embarqua-t-il à Marseille pour aller faire la course aux navires musulmans, d'où il ramena sans doute un certain nombre de prisonniers ; voir M. Rodinson, *Fascination*, p. 172-173.

<sup>112</sup> *Chronicque de la traïson et de la mort de Richart deux roy Dengleterre*, éd. B. Williams, Londres 1846, p. 22 (graphie et ponctuation simplifiées). W. Paravicini précise que les archives du Parlement notent « *en Almayne, Beme & Hungry* » ; la chronique est sans doute plus précise en comptant la Prusse parmi ces marches de la Chrétienté (*Rolls of Parliament*, III 383, éd. Th. Rymer, *Foedera, conventiones...*, La Haye 1739-1745, III 4, p. 147-149, cité par PR 1, p. 128, n. 531). Mowbray, qui est mort l'année suivante à Venise après avoir effectué un pèlerinage à Jérusalem, ne s'est probablement pas rendu sur le rivage balte.

<sup>113</sup> Le duc de Gloucester a pu débarquer sur les côtes écossaises et être de retour en Angleterre avant Noël ; PR 1, p. 134-135 ; Westminster, p. 478-485.

<sup>114</sup> W. Paravicini, « La Prusse », p. 184-188. Parmi les chevaliers soldés, l'auteur mentionne Gadifer de la Salle, le futur conquérant des îles Canaries ; sur l'intérêt des princes à financer le voyage en Prusse, il peut être intéressant de se référer à la politique du prince Philippe le Hardi, duc de Bourgogne à partir de 1363 : B. Schnerb, *L'État bourguignon 1363-1477*, Paris 1999, p. 115-117 ; *Idem*, *Jean sans Peur*, Paris 2005, p. 72-75 ; J. Magee, « Le temps de la croisade bourguignonne : l'expédition de Nicopolis », dans J. Paviot, M. Chauney-Bouillot (dirs.), *Nicopolis 1396-1996*, Dijon 1997 p. 50-51. Une nuance est apportée par J. Paviot (*Les Ducs de Bourgogne*, p. 56) sur l'encouragement du duc Philippe à s'engager dans les croisades. E. Christiansen, *Northern*, p. 156-157 remarque que plusieurs monarques faisaient des dons aux ordres militaires, ce qui leur permettait de capter une part du prestige de la croisade, sans qu'eux-mêmes doivent y participer.

jusqu'à la Prusse, se met en place dès la moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle pour permettre aux chevaliers de se déplacer sans trop d'argent sur eux<sup>115</sup>. Ceux-ci doivent payer tous les frais lors de leur séjour, et nombreux sont ceux qui s'endettent pendant les périodes d'attente<sup>116</sup>. Il nous reste ainsi une note témoignant d'une dette contractée à Elbląg par les frères Jean et Godefroy le Meingre, dits Boucicaut, et Jean de Sempy, qui promettent de la rembourser après leur retour auprès d'un banquier de Bruxelles<sup>117</sup>. Les princes viennent parfois à l'aide de leurs favoris, comme c'est le cas du duc de Bourgogne Philippe le Hardi, qui à partir des années 1370 finance volontiers les chevaliers désireux de se rendre en Prusse ou couvre leurs frais à leur retour<sup>118</sup>. Son proche collaborateur Pierre de la Trémoille, mais aussi Boucicaut<sup>119</sup>, bénéficiaire de ses largesses, tout comme le sire de Sempy, « pour l'aider à supporter les grands frais et missions qu'il a soutenus au voyage de Prusse, où il fut l'année passée [1392], dont il est encore endetté »<sup>120</sup>. Si l'Ordre teutonique s'enrichit aux dépens des chevaliers désœuvrés qui attendent le départ de l'expédition<sup>121</sup>, l'apport financier n'est pas sa priorité. Bénéficiant de la conjoncture économique généralement favorable aux pays d'Europe centrale, les Teutoniques sont à la tête d'une immense fortune<sup>122</sup>. Cette assurance financière leur permet d'entretenir leurs

---

<sup>115</sup> W. Paravicini, « La Prusse », p. 181-183 ; *Idem*, « Nobles artésiens et marchands lubecquois : une opération de change en 1349 », dans *Edelleute und Kaufleute*, p. 329-335 ; T. Guard, *Chivalry*, p. 92-93. Sur le système de financement du voyage de Prusse, PR 2, p. 163-308 ; W. Paravicini, « Edelleute, Hansen, Brügger Bürger : Die Finanzierung der westeuropäischen Preussenreisen im 14. Jahrhundert », dans *Edelleute und Kaufleute*, p. 315-327.

<sup>116</sup> Par exemple, les chevaliers de France occidentale présentés par C. Higounet, « De La Rochelle à Toruń », p. 443-447. Voir aussi S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 582 ; W. Paravicini, « La Prusse », p. 180-183. *Idem*, « Prasingas švaistymas: žygiai į Prūsiją ir Lietuvą Pierre'o Bourdieu kapitalų teorijos požūriū », *Lietuvos istorijos studijos* 26, 2010, p. 9-21 (résumé en anglais) propose de lier les dépenses des croisés de Prusse comme moyen d'acquiescer de l'honneur à la théorie du capital économique et symbolique de Pierre Bourdieu ; voir aussi *Idem*, « Fahrende Ritter », p. 237.

<sup>117</sup> [anonyme], « Campagne de Boucicault en Prusse », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 38, 1877, p. 491-492 ; PR 2, p. 301-302.

<sup>118</sup> B. Schnerb, *L'État bourguignon*, p. 116-117 ; W. Paravicini, « La Prusse », p. 185-186. Par exemple, le duc Louis II de Bourbon aide son familier Guichard Daupin à s'acquitter des frais de son voyage de Prusse : O. Mattéoni, *Servir*, p. 381, n. 71.

<sup>119</sup> *Itinéraires de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur, ducs de Bourgogne (1363-1419), d'après les comptes de leur hôtel*, E. Petit (éd.), Paris 1888, p. 543 : « Le duc fit don à messire Boucicaut le jeune, chevalier, chambellan du roy et du duc, de la somme de 500 livres pour les frais qu'il fit au voyage de Prusse où il a demeuré longuement. ... le duc fit don à Pierre de la Trimouille, escuyer, son chambellan, de 300 livres pour les frais de son voyage de Prusse » ; le même document mentionne un don fait à l'un des participants à l'expédition du duc Louis de Bourbon contre Mahdia (1390). Voir O. Halecki, *Gilbert de Lannoy*, p. 317.

<sup>120</sup> Arc. Dép. Côte-d'Or, B 11 932, cité et adapté par B. Schnerb, *L'État bourguignon*, p. 116.

<sup>121</sup> T. Guard, *Chivalry*, p. 93, parle d'« enormous financial saving made by the Order with their volunteer armies ».

<sup>122</sup> K. Górski, « The Teutonic Order in Prussia », p. 240-241 ; les Teutoniques ont imposé un quasi-monopole sur la vente de céréales, ce qui assure leur fortune.

hôtes dans un cadre somptueux, qui est pour beaucoup dans le succès des voyages en Prusse.

Alors que leurs familiers vont croiser le fer avec les païens, les princes d'Europe reçoivent fréquemment des cadeaux de la part du grand-maître et de ses ambassadeurs, lesquels s'efforcent d'attirer toujours plus d'« hôtes »<sup>123</sup>. Afin de récompenser ces derniers, pour qui la guerre en Europe du Nord peut paraître plus rude et moins profitable que des campagnes menées en terrain familier<sup>124</sup>, les Teutoniques ont soin de mettre en scène un cérémonial imprégné d'une symbolique chevaleresque, qui fait notamment référence à la célèbre Table Ronde du roi Arthur<sup>125</sup>. Les hôtes qui, d'après les hérauts d'armes, méritent le plus d'être honorés, sont invités à s'asseoir à la table d'honneur (*Ehrentisch*) que l'on dresse avant ou après l'expédition, événement que les hérauts, les poètes et les chroniqueurs se chargeront d'immortaliser. C'est dans le même souci de rendre public leur renommée que les participants à la rève font figurer leurs blasons sur les murs de la cathédrale Sainte-Marie de Königsberg<sup>126</sup>.

L'impression que le décorum et l'atmosphère entretenus par l'Ordre teutonique produisaient sur l'imagination des visiteurs, et de ceux qui entendaient leur prêter la plume, se reflète dans la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon* (1429), de Jean Cabaret d'Orville<sup>127</sup>. Quatre pages de l'édition d'A. M. Chazaud sont consacrées aux aventures prussiennes d'un groupe de chevaliers de l'entourage du duc de Bourbon, emmenés par celui qui a dicté ses souvenirs au chroniqueur, Jean de Chastelmorand<sup>128</sup>. L'homme était célèbre en son temps ; chambellan du duc de Bourbon et de Louis d'Orléans, membre de plusieurs ordres chevaleresques, il participe, entre autres, à la libération des prisonniers capturés à Nicopolis (1397) et aux expéditions méditerranéennes du maréchal Boucicaut<sup>129</sup>. Ce fin connaisseur des affaires orientales, diplomate, guerrier et courtisan doué de « réelles qualités intellectuelles »<sup>130</sup>, est un témoin de choix, mais lorsqu'il assiste

---

<sup>123</sup> Le grand-maître offre volontiers des faucons à ses partenaires politiques ; W. Paravicini, « Prusse », p. 184 ; *Idem*, « Tiere aus Norden », dans *Edelleute und Kaufleute*, p. 249-272.

<sup>124</sup> M. Keen, *Chivalry*, p. 172.

<sup>125</sup> PR 1, p. 324 note néanmoins que la table d'honneur des Teutoniques n'était pas ronde ; voir aussi A. S. Cook, « Beginning the Board in Prussia », p. 375-388 ; W. Urban, *Samogitian*, p. 59, 98-99 ; S. Vander Elst, « Chivalry », p. 304 ; M. Keen, *Chivalry*, p. 173-174.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 172-173 ; N. Housley, *Later*, p. 399-400. Pour plus de détails, PR 1, p. 316-344 ; W. Paravicini, « Verlorene Denkmäler », p. 67-168.

<sup>127</sup> J. Cabaret d'Orville, *Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, ed. A.M. Chazaud, Paris 1876, p. 62-66.

<sup>128</sup> O. Mattéoni, « Portrait », p. 4-9 ; *Idem*, *Servir*, p. 450 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 584-585.

<sup>129</sup> Sur Jean de Chastelmorand, O. Mattéoni, « Portrait », p. 4-6.

<sup>130</sup> O. Mattéoni, « Portrait », p. 5. *Idem*, *Servir*, p. 444, rappelle qu'il est possible que Chastelmorand ait été l'un des informateurs de Christine de Pisan pour son *Livre des faits et bonnes meurs* de Charles V.

Cabaret d'Orville à la rédaction de la chronique, il est dans un âge avancé<sup>131</sup>. Pour O. Mattéoni, celui qui dicte ses souvenirs au chroniqueur à une époque où les croisades baltes sont terminées est un vieil homme nostalgique du temps de sa jeunesse et farouche défenseur de sa classe sociale<sup>132</sup>. Sa description de l'expédition prussienne peut donc être vue comme une illustration des valeurs d'une chevalerie idéalisée, appartenant au passé.

Du reste, la rèse est difficile à situer dans le temps, étant donné le manque de rigueur du texte quant aux dates<sup>133</sup>. Si l'on suit l'ordre chronologique, il s'agirait de l'hiver 1374-1375, ce qui correspond aux documents diplomatiques et aux récits des chroniqueurs prussiens<sup>134</sup>. Pourtant, on nous dit que les Bourbonnais ont rencontré à Marienbourg le maréchal Boucicaut<sup>135</sup>, lequel était en Prusse en 1384-1385<sup>136</sup> et 1390-1391<sup>137</sup> – années lors desquelles, selon les sources prussiennes, les hivers ont été doux, et il n'y eut donc pas de rèse<sup>138</sup>. La contradiction est évidente. Il faut donc supposer que Cabaret d'Orville, ou Chastelmorand, ait amalgamé deux expéditions distinctes en une seule : la rèse de 1374-1375, à laquelle Chastelmorand a certainement participé et pour laquelle il rapporte des éléments vérifiables par ailleurs, et les souvenirs de chevaliers ayant rencontré Boucicaut lors d'une expédition ultérieure<sup>139</sup>. Même si la question de la

---

<sup>131</sup> O. Mattéoni, « Portrait », p. 4, lui prête « environ soixante-quinze ans » en 1429, lorsqu'il dicta ses souvenirs à Jean Cabaret ; il est décédé la même année (*ibid.*, p. 6).

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 22-23.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 4 ; A. Murray, « Saracens », p. 419.

<sup>134</sup> Des arguments convaincants sont proposés par O. Troubat, *La Guerre de Cent Ans et le Prince Chevalier*, Montluçon 2001, vol. 1, p. 571-585, qui note entre autres la présence en Prusse de Hutin de Vermeilles, chambellan du roi Charles V, mentionnée par Cabaret d'Orville et rapportée par Wigand de Marbourg en février 1375 (SRP 2, p. 574-575). Une lettre de Winrich de Kniprode datée de 1375 mentionne une rèse d'hiver lors de laquelle le château de Drakin (Trakai) a été capturé, et où l'armée teutonique était accompagnée de « *magnatibus baronibus nobilibus militibus et militaribus de Francia et Alemaniam* », dans Lucas David, *Preussische Chronik*, éd. Ernst Hennig, vol. 7, Königsberg 1815, p. 129 ; *Ibid.*, 128-130 ; CDP 3, p. XIX. Voir aussi PR 1, p. 97 ; A. Leguai, « Bourbonnais et Auvergnats à la croisade de Prusse », p. 93-97.

<sup>135</sup> « *Et là les gens du duc de Bourbon trouvèrent ... messire Jean Le Maingre dit Boucicaut, qui, par sa chevalerie, fut depuis mareschal de France, et, par son bon sens, gouverneur de la cité de Gennes* », Chazaud, p. 64. Les rèses de Boucicaut datent de l'été 1384, hiver 1384-1385, hiver-été 1390-1391.

<sup>136</sup> Lalande, p. 42, n. 2 ; D. Lalande, *Jean II le Meingre*, p. 18.

<sup>137</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 585-586.

<sup>138</sup> Voir les extraits des *Annales de Toruń* et de la *Chronique* de Posilge, cités par W. Paravicini, PR 2, p. 16-17 ; pour l'hiver 1385, « *fuertunt multi hospites in Prussia ; sed non fuit reysa defectu hiemis* » (*Toruń*, SRP 3, p. 136) ; « *do worin gar vil geste czu Kongsberg, unde man mochte nicht reysen, wend is nicht herte winter was* » (Posilge, *id.*) ; pour l'hiver 1391, « *Non fuit reysa propter tarditatem hyemis* » (*Toruń*, SRP 3, p. 168) ; « *was weich winter, dans man nicht mochte gereysen* » (Posilge, *id.*).

<sup>139</sup> À cet égard, Cabaret d'Orville rapporte que la guerre était menée contre un « *roi de Norgalles* », ce qui peut être une référence au prince lituanien Korybutas, prince de Novhorod Siverskyi (actuellement en Ukraine du Nord), contre qui l'Ordre teutonique guerroyait dans les années 1390. Voir notamment Wigand, SRP 2, p. 641 *passim* ; *Annales de Toruń* et Posilge, SRP 3, p. 172-176 ; E. Raczyński (éd.), *Codex Diplomaticus Lithuaniae*, p. 76-78.

date précise reste ouverte, l'extrait « prussien » de la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon* présente l'intérêt exceptionnel de nous fournir de nombreux détails sur l'une des grandes rèses internationales du dernier quart du XIV<sup>ème</sup> siècle, restitué vraisemblablement d'après les souvenirs, lointains il est vrai, d'un participant.

Voyons donc comment est raconté le retour des croisés en Prusse, à l'issue d'une rèse pleine de succès : les visiteurs sont invités à Marienbourg, où ils ont l'occasion d'assister au cérémonial de la table d'honneur :

Pour l'honneur du jour, le service divin accompli, en son chastel de Mariembourg [le grand-maître] fit couvrir la table d'honneur, et voutt que à celle table fussent assis douze chevaliers de plusieurs royaumes ; et du royaume de France y séirent ou hault dois messire Hutin de Vermeilles, et messire Tristan de Magneliers, que toutes gens clamoient le bon chevalier, et des autres païs deux jusques à XII, par l'ordonnance du maistre, qui furent servis, pour la haultesse du jour, ainsi qu'il leur appartenoit. Et grâces dictes à Dieu, à iceulx douze devisa l'en l'ordre de la table, et comme elle fut estable. Et puis, ung des chevaliers frères de la religion à ung chascun bailla ung mot par escript en lettres d'or sur leurs espauls « Honneur vain tout ! » Et l'en demain les chevaliers prindrent congé du hault maistre de Prusse, et s'en retourna ung chascun en sa contrée<sup>140</sup>.

La table d'honneur dressée dans la plus grande forteresse de l'Ordre teutonique fait, pour l'auteur de la chronique, figure de clou du spectacle. Un point de vue partagé par un certain nombre de contemporains, puisqu'à plusieurs occasions, le grand-maître prend la peine d'écrire à ses destinataires que les participants à la prochaine rèse se verront honorés par la fameuse table, sans doute pour attirer plus de volontaires<sup>141</sup>.

D'autres cérémonies chevaleresques avaient lieu en plein territoire ennemi, comme ce banquet de septembre 1377 célébré en Samogitie, dont fait mention le poète autrichien Pierre Suchenwirt, qui raconte la rèse du jeune duc Albert de Habsbourg<sup>142</sup>. De même, certains chevaliers, comme Boucicaut, trouvent dans les combats contre les Lituaniens l'occasion de lever pour la première fois bannière, autrement dit d'acquérir le

---

<sup>140</sup> Chazaud, p. 65-6.

<sup>141</sup> A. S. Cook, « Beginning the Board in Prussia », p. 375-388.

<sup>142</sup> PR 2, p. 127-129 ; Pierre Suchenwirt, *Von Herzog Albrechts Ritterschaft*, v. 401-410, SRP 2, p. 166-167.

titre de banneret<sup>143</sup>. D'autres se voient confier le privilège de porter des bannières bien spécifiques : celles de Saint Georges et de Marie, coutume répandue sur d'autres fronts de croisade<sup>144</sup>. A en croire les chroniqueurs, ce devait être un honneur recherché, puisque même un prince comme Henri de Derby, duc de Lancaster, « avait un grand intérêt pour la bannière de Saint Georges ; mais il ne l'obtint pas »<sup>145</sup>. A l'inverse, dans le roman d'Antoine de la Sale, *Jehan de Saintré* (v. 1456-1460), la bannière de Notre-Dame est tenue lors d'une grande rève prussienne par un personnage qui porte le nom d'un voyageur de Prusse ayant réellement existé, Gadifer de la Salle, « *quy une aultre foiz l'avoit portee* »<sup>146</sup>. Porter bannière en Prusse peut aussi s'accomplir sous le patronage d'un autre ordre de chevalerie ; ainsi, les statuts de l'Ordre de la Nef, fondé en 1381 par le roi de Naples Charles d'Anjou-Durazzo précise que « *se aucuns des compaignons estoient en Prusse, et sur ce eussent especial licence du prince, il pourront lever et porter baniere ou penon de l'ordre* »<sup>147</sup>.

Sans doute plus facile à satisfaire est l'adoubement en territoire ennemi, pratiqué depuis le tout début du XIV<sup>ème</sup> siècle. En hiver 1305, Werner de Homberg, venu de la lointaine Argovie pour participer à la première rève contre les Lituaniens, reçoit l'ordre de chevalerie devant un château ennemi nommé *Jedemine*, avec d'autres nobles<sup>148</sup>. Philippe Contamine a remarqué qu'à la fin du Moyen Âge l'adoubement correspond moins à un rite de passage pour un jeune noble atteignant l'âge adulte qu'à un événement venant récompenser une carrière d'homme d'armes déjà relativement avancée ; de ce fait, les nombreux écuyers que l'on trouve en Prusse pouvaient déjà avoir une longue expérience militaire derrière eux. À cette époque, où la plupart des adoulements ont lieu

---

<sup>143</sup> En 1391 « [Boucicaut] *leva premierement baniere* » ; Lalande, p. 77. Pour d'autres exemples, PR 2, p. 129-130.

<sup>144</sup> PR 2, p. 139-152 ; on ne sait pas précisément comment le chevalier ou l'écuyer honoré était choisi ; peut-être était-ce par les hérauts d'armes, comme ceux qui siégeaient à la table d'honneur (*ibid.*, p. 150).

<sup>145</sup> *Annales de Toruń*, SRP 3, p. 168 : « *Anno 1391 dux de Lankasten Anglicus fuit in Prussia et habuit multas contentiones pro vexillo sancti Georgii ; sed non obtinuit* » ; l'éditeur du texte (*ibid.*, n. 2) suppose que porter la bannière était un privilège des seigneurs appartenant à l'Empire ; or, W. Paravicini constate que des sujets du roi de France l'ont également obtenu (PR 2, p. 150).

<sup>146</sup> Antoine de la Sale, *Jehan de Saintré*, éd. J. Blanchard, trad. M. Quereuil, Paris 1995 (après : Blanchard, Quereuil), p. 376.

<sup>147</sup> Éd. D'A. Boulton, « The middle french Statutes of the monarchical order of the Ship », *Medieval Studies* 47, 1985, p. 264, cité par PR 1, p. 108, n. 452. La « licence » fait sans doute référence à la permission accordée par le prince de quitter le pays pour se rendre en Prusse (remarque personnelle du Prof. Werner Paravicini, que je remercie).

<sup>148</sup> Dusbourg, SRP 1, p. 170-171 : « ... *ex opposito castris Jedemine, ubi dictus comes de Hoinbergk et plures alii nobiles dignitatem milicie susceperunt* ». Le château « *Jedemine* » est identifié à Vilnius par l'éditeur ; SRP 1, p. 170, n. 5. Sur la pratique de l'adoubement lors des rêves, PR 2, p. 130-132.



à l'occasion de batailles rangées<sup>149</sup>, les auteurs de récits didactiques notent qu'être fait chevalier lors d'une bataille contre des infidèles est tout à fait louable<sup>150</sup>. Ainsi, Hugues de Lannoy, proche des ducs de Bourgogne et lui-même croisé de Prusse, énumère dans l'*Instruction d'un jeune prince*<sup>151</sup>, un autre traité didactique, les occasions de recevoir la chevalerie :

La première, quant empereurs et roys tenoient solempnelles festes, ...

La seconde, que plusieurs aultres, ... sont alés en la sainte terre aourer le saint sépulcre, et illec, par grant dévotion, ont prins ordre de chevalerie.

Et la tierce, que es guerres sur Sarrasins mescréans nostre foy ou es apparans périlz de bataille mortelles ou cruelz assaulx de villes, chasteaulx ou citez, confiant en la grâce de Dieu et en la diligence de leurs corps, en espérance ad ce jour d'acquérir honneur et bonne renommée, ont a telz grands besoings et périlz requis ordre de chevalerie, espérans que par icelle leur force et vertu en croistroit<sup>152</sup>.

Fait caractéristique, la croisade balte apparaît directement dans le prologue du poème, qui met en scène un chevalier picard rentrant par la mer de Prusse et de Livonie, où il est allé « *acquérir honneur et bonne renommée* »<sup>153</sup>. Chassé par une tempête sur les côtes de Norvège, il visite une église du pays, où son clerc découvre le manuscrit contenant lesdites instructions<sup>154</sup>. Rien d'étonnant donc à ce que le frère de l'auteur, Guillebert, ait été adoubé en Prusse après avoir participé à un raid contre les ennemis polonais des Teutoniques<sup>155</sup>. Dans les faits, une telle pratique semble avoir été relativement rare, ce qui devait la rendre encore plus prestigieuse<sup>156</sup>. Jean Froissart raconte que Raoul, fils du comte de Gruyère, avait plusieurs fois refusé d'être adoubé lors de batailles livrées dans le cadre de la guerre de Cent Ans. En 1380, lorsque le comte de

---

<sup>149</sup> P. Contamine, « Points de vue sur la chevalerie en France à la fin du Moyen Âge », *Francia* 4, 1976, p. 281.

<sup>150</sup> N. Housley, *Later*, p. 394.

<sup>151</sup> Sur la paternité de l'*Instruction d'un jeune prince*, l'*Enseignement de la vraie noblesse* et les *Enseignements paternels*, voir B. Sterchi, « Hugues de Lannoy », p. 79-117.

<sup>152</sup> C. Potvin (éd.), *Œuvres de Ghillebert de Lannoy*, Louvain 1878 (après : Potvin), p. 413 ; P. Contamine, « Chevalerie », p. 272.

<sup>153</sup> Potvin, p. 337.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 337-347 ; G. Doutrepoint, *La littérature Française à la cour des ducs de Bourgogne*, Paris 1909, p. 314-315.

<sup>155</sup> Guillebert de Lannoy, *Voyages et ambassades*, dans Potvin, p. 27 ; D'après son épitaphe, l'auteur lui-même aurait « *receut l'ordre de chevalerie au très saint lieu de Jhérusalem* » : B. de Lannoy, *Hugues de Lannoy*, p. 167 ; PR 1, p. 32.

<sup>156</sup> P. Contamine, « Chevalerie », p. 273.

Buckingham, sous les ordres de qui il servait, lui propose de le faire chevalier non loin de Troyes, l'écuyer refuse en ces termes :

Li escuiers s'escusa enssi que escusé s'estoit autrefois [devant Arde et devant Saint Omer], et dist: « Monsigneur, Dieux vous puist rendre et merir le bien et honneur que vous me vollés, mès je ne serai ja chevaliers, se mes naturés sires li contes de Savoie ne le me fait où bataille de crestiiens operé ne soit l'un contre l'autre ». On ne l'examina plus avant: e[n]ssi fu il deportés à estre adonc chevaliers. Et depuis, l'année apriès, le fu il en Prusse; et eurent adonc li crestiiien rèse<sup>157</sup>.

Le choix de refuser l'accolade à l'occasion d'une bataille livrée contre d'autres chrétiens semble tout à fait honorable au chroniqueur, qui définit Raoul comme « *uns mout gentils escuiers de la conté de Savoie* »<sup>158</sup>. Peter Dembowski a bien saisi la valeur exemplaire de ce cas pour illustrer l'attrait des croisades menées contre les infidèles des marges de la Chrétienté sur les nobles de la fin du Moyen Âge ; la Prusse étant l'une des destinations favorites<sup>159</sup>. A tel point qu'elle figure en bonne place sur l'épithaphe des chevaliers bourguignons Hugues de Lannoy et Jean V de Roubaix, tous deux membres de l'Ordre de la Toison d'Or. Le premier mit ses conseils en pratique puisqu'il alla en Terre sainte, où il fut fait chevalier, puis qu'au retour il combattit en Prusse aux côtés du « *maistre de Liflant* » et du duc converti Vytautas<sup>160</sup> ; quant au second, il est célébré pour avoir participé à plusieurs expéditions dans les Balkans, la Méditerranée, en Espagne : « *Et passa les périls mortels de plusieurs batailles contre les infidèles, c'est asçavoir... en Prusse, contre les Rétaux* [sans doute faut-il lire « Létaux », autrement dit les Lituanien], etc. »<sup>161</sup>.

---

<sup>157</sup> *Chroniques de Jean Froissart*, éd. G. Raynaud, vol. 9, p. 264. Voir aussi PR 2, p. 134.

<sup>158</sup> *Chroniques de Jean Froissart*, éd. G. Raynaud, vol. 9, p. 263. On retrouve Raoul de Gruyère impliqué dans une violente rivalité avec un autre croisé de Prusse célèbre en son temps, Othon de Grandson. Voir à ce sujet C. Berguerand, *Le duel d'Othon de Grandson*, Lausanne 2008.

<sup>159</sup> P. Dembowski, « Reflets chevaleresques du Nord-Est dans l'œuvre de Jean Froissart », *Roczniki Humanistyczne* 34/2, 1986, p. 139-140 ; voir aussi PR 1, p. 86 ; P. Contamine, « Chevalerie », p. 273, n. 76 ; J. Jakstas, *Baltikum*, p. 146 ; W. Paravicini, « Heidenfahrt », p. 97.

<sup>160</sup> « *En l'âge de xx ans, receut l'ordre de chevalerie au très saint lieu de Jhérusalem, dont, au retour, avec le maistre de Liflant s'en alla en Prusse, frontière contre les Turcqz, ralla avec le duc Witolt encontre les Tartares, fist congnoître et eslever son nom en plusieurs haulx et valeureux faits, partout plus que home de sa nation piécà* », Epithaphe d'Hugues de Lannoy, cité par B. de Lannoy, *Hugues de Lannoy*, p. 167 ; J. Svátek, *Discours*, p. 231 ; PR 1, p. 32.

<sup>161</sup> Epithaphe de Jean de Roubaix, cité dans T. Leuridan, *Histoire des seigneurs et de la seigneurie de Roubaix*, vol. 2, Roubaix 1862, p. 92. Jean V, seigneur de Roubaix, s'est rendu à deux reprises en Prusse avant 1408 : PR 1, p. 101 ; sur les expéditions auquel a participé le personnage, N. Housley, *Later*, p. 396.

Ce qui attirait les nobles européens en Prusse était sans doute, selon la belle formule de W. Paravicini, « l'idéal réalisé »<sup>162</sup> : si à la fin du Moyen Âge, les idéaux de la noblesse sont, sur le champ de bataille, de moins en moins appliqués, aller combattre l'infidèle aux marges de la Chrétienté devient l'apanage des aristocrates<sup>163</sup>. En analysant le groupe familial d'un voyageur de Prusse poitevin, Gadifer de la Salle (m. 1422/3), le grand spécialiste des *Preussenreisen* a constaté que ces soldats de métier, issus de la petite noblesse, semblaient hantés par la littérature courtoise, la matière de Rome ou de Bretagne : la plupart d'entre eux portent des noms inspirés de romans (Gadifer, Gui d'Amours, Brandelis, Perceval), l'un a même écrit un *Mélusine*, et lorsqu'en 1402 Gadifer s'embarque dans le projet de conquête des îles Canaries, il emporte « des livres de romans »<sup>164</sup>. Ce chevalier poète, membre de la Cour amoureuse de Charles VI, n'en est pas moins un redoutable traîne-sabre, chef de routiers qui a servi les Anglais avant de tenir le parti du duc d'Orléans, tout en étant mêlé à plusieurs affaires troubles<sup>165</sup>.

On peut raisonnablement penser avec W. Paravicini que ce genre de personnages, mu par un goût littéraire qui reflète sans doute la hauteur de ses aspirations, ne dédaignait aucune occasion de croiser le fer avec les « ennemis de la foi ». Qu'on en juge : outre deux voyages en Prusse<sup>166</sup>, Gadifer est allé prêter main forte aux Hospitaliers de Rhodes, a participé à l'expédition de 1390 contre Mahdia en Tunisie, avant d'entreprendre la conquête des îles Canaries au côté de Jean de Béthencourt<sup>167</sup> ! Ce personnage, inspiré et

<sup>162</sup> W. Paravicini, « La Prusse », p. 188 ; P. Dobrowolski, « Miles », p. 40.

<sup>163</sup> T. Guard, *Chivalry*, p. 210-211. Sur l'opposition entre code chevaleresque et pratique militaire à la fin du Moyen Âge, T. Lassabatère, « Théorie et éthique de la guerre chez Eustache Deschamps », dans P. Contamine, O. Guyotjeannin (dirs.), *La guerre, la violence et les gens au Moyen Âge*, vol. 1, Paris 1996, p. 44-45 ; C. Gaier, « La cavalerie lourde en Europe occidentale du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle : un problème de mentalité », dans *Idem* (dir.), *Armes et combats dans l'univers médiéval*, Bruxelles 1995, p. 299-310. Un point déjà soulevé par J. Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge*, p. 113-129.

<sup>164</sup> W. Paravicini, « La Prusse », p. 187 ; M. Keen, « Gadifer de la Salle », p. 84.

<sup>165</sup> W. Paravicini, « Prusse », p. 186-187 ; *Idem*, « Fahrende Ritter », p. 237-240 ; N. Housley, *Later*, p. 396-397 ; M. Keen, « Gadifer de La Salle », p. 74-85.

<sup>166</sup> A l'hiver 1378-1379 et 1390-1391 : PR 1, p. 97-99, p. 176 ; M. Keen, « Gadifer de la Salle », p. 76-78. Ce personnage étant probablement né vers 1350 (*Ibid.*, p. 75), le Gadifer de la Salle repéré par W. Paravicini en Prusse en 1358 (PR 1, p. 96) doit être un homonyme.

<sup>167</sup> W. Paravicini, « Prusse », p. 187 ; M. Keen, « Gadifer de la Salle », p. 74-85. Sur l'identification des chevaliers aux modèles littéraires, S. Vander Elst, « Chivalry », p. 297-301 ; M. Pastoureau, « Jouer au roi Arthur : anthroponymie littéraire et idéologie chevaleresque », dans *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris 2004, p. 293-305. Dans l'extrait de la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon* cité plus haut, on trouve un « messire Tristan de Magneliers » (Chazaud, p. 65) qui est choisi pour siéger à la table d'honneur ; le fait qu'un voyageur de Prusse porte un nom « littéraire » très populaire (M. Pastoureau, *op. cit.*, p. 300-303) semble emblématique du phénomène ; d'autant plus que pour M. Pastoureau, à la fin Moyen Âge, les noms arthuriens sont particulièrement répandus dans la petite noblesse et la haute bourgeoisie, en pleine ascension : « Pour la petite noblesse, c'est un moyen de conserver un peu de son prestige chevaleresque, largement entamé par la guerre de Cent Ans, et de trouver dans le "paraître" anthroponymique une compensation à son déclin économique et politique » (*ibid.*, p. 302). Ce qui, bien sûr,

nourri par la littérature courtoise, deviendra lui-même une figure littéraire, puisqu'en plein XV<sup>ème</sup> siècle, il apparaît dans *Le Jouvencel* de Jean du Bueil et qu'un héros de Prusse du *Petit Jean de Saintré* d'Antoine de la Sale porte son nom<sup>168</sup>. La recherche d'honneur « mondain », le souci de la renommée, et l'aspiration à atteindre aux modèles littéraires du chevalier idéal rejoignent donc l'idéologie mise en place par l'Église à partir du milieu du XII<sup>ème</sup> siècle. La défense de la Chrétienté, qui justifiait les guerres menées contre les voisins non-chrétiens des royaumes de toute l'Europe, est devenue une cause qui attire au XIV<sup>ème</sup> siècle les chevaliers privés de la très honorable croisade en Terre sainte<sup>169</sup>.

Parmi d'autres destinations possibles, l'État de l'Ordre représente « le lieu de rassemblement privilégié des chevaliers occidentaux pour combattre les païens »<sup>170</sup> ; J. Riley-Smith fait même des croisades de Prusse des « paquets-cadeaux destinés à la noblesse européenne »<sup>171</sup>. Il est vrai que celles-ci étaient rendues relativement aisées par les structures – notamment financières – mises en place par l'Ordre teutonique. Pour W. Paravicini, « l'entreprise exerçait une réelle fascination et était auréolée d'un prestige tout particulier »<sup>172</sup> : au décorum mis en scène par les maîtres de la Prusse s'ajoute la traversée de la *Wildnis*, qui a pu être vue par ceux qui y pénétraient pour la première fois comme une matérialisation de la « forêt aventureuse » des romans<sup>173</sup>. Le jeune noble qui participe à une ruse se trouve dans un petit monde idéalisé, avec ses seuls pairs, entourés de hérauts d'armes qui ne manqueront pas de magnifier les exploits accomplis : « ici, le gentilhomme pouvait enfin être ce qu'il voulait et devait être »<sup>174</sup>.

La question se pose de savoir comment, au sein de l'Ordre teutonique, on a eu l'idée de mettre en scène le voyage de Prusse pour qu'il corresponde si bien au goût des nobles européens. Pour W. Urban, le grand-maître Luther de Braunschweig (m. 1335),

---

ne saurait concerner l'ensemble des voyageurs de Prusse : outre les princes comme les ducs de Lancaster et Gaston Fébus, une partie importante des « hôtes » sont des grands seigneurs.

<sup>168</sup> W. Paravicini, « Prusse », p. 186 ; C. A. Knudson, « Saintré's Prussian Expedition », dans *Études de langue et de littérature du Moyen Âge*, Paris 1973 p. p. 275.

<sup>169</sup> Du reste, comme rappelé plus haut (chap. 2), la recherche d'honneur n'est pas incompatible avec un sentiment de piété ; pour le cas de la croisade de Prusse, A. Ehlers, « Crusade against Lithuania », p. 42.

<sup>170</sup> J. Jakstas, *Baltikum*, p. 148 : « Das Ordensland Preussen war sogar der bevorzugte Sammelplatz für die abendländischen Ritter zur Bekämpfung der Heiden ».

<sup>171</sup> « N'étaient la brutalité et les très réelles souffrances qui les caractérisaient, on serait tenté d'écrire que les incursions correspondaient en quelque sorte à la confection de paquets-cadeaux destinés à la noblesse européenne ; leur popularité montrait que le produit pouvait être des plus recherchés lorsque l'emballage s'inspirait des atours de la chevalerie », J. Riley-Smith, *Les Croisades*, p. 242.

<sup>172</sup> W. Paravicini, « Prusse », p. 188.

<sup>173</sup> *Ibid.* ; *Idem*, « Ordre teutonique et courants migratoires », p. 320 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 581. Voir ci-dessous, chap. 7.

<sup>174</sup> W. Paravicini, « Prusse », p. 188 ; P. Dembowski, « Froissart », p. 139-140.

lui-même descendant du premier croisé d'importance à s'être rendu en Prusse au XIII<sup>ème</sup> siècle, serait le véritable promoteur de l'institution des rèses : au cours des années 1320, il aurait eu l'idée d'instaurer la Table d'honneur ainsi que la coutume d'adoubier les jeunes nobles après leur participation au combat contre les Lituaniens<sup>175</sup>. En ce qui concerne la Table d'honneur, W. Paravicini<sup>176</sup> préfère une chronologie plus tardive ; ce rituel serait apparu à l'époque du grand-maître Winrich de Kniprode (1352-1382), et puiserait son inspiration dans les coutumes des ordres de chevalerie d'Europe occidentale, qui, à l'instar de l'Ordre de l'Etoile du roi de France Jean le Bon, choisissent les membres les plus méritants pour les installer à « *une table appelée la table d'onneur* » aux jours de fête<sup>177</sup>. À cet égard, il n'est pas douteux que les rèses très ritualisées proposées par l'Ordre teutonique appartiennent au même mouvement que les ordres de chevalerie séculiers, qui fleurissent dans les États princiers d'Europe à la suite de la création de l'Ordre de la Bande, fondé par Alphonse XI de Castille autour de 1330, et du célèbre Ordre de la Jarretière d'Edouard III d'Angleterre (1348), qui a servi de modèle à beaucoup d'autres. Ces ordres de chevalerie, essentiellement honorifiques, n'avaient que peu de rapports avec les ordres religieux-militaires issus des croisades, tel que l'Ordre teutonique ; mais par leur utilisation massive des références au monde de la littérature courtoise, ils participent à l'exaltation des valeurs chevaleresques que l'on met en scène à Marienbourg ou à Königsberg<sup>178</sup>. Que l'Ordre teutonique ait, comme le suggère Maurice Keen<sup>179</sup>, intentionnellement profité du phénomène de renouveau chevaleresque de la fin du Moyen Âge en encourageant la pratique des voyages en Prusse ou non, la croisade de Lituanie tombait à point nommé pour assouvir la soif d'aventure qui saisissait alors une grande partie de la noblesse.

---

<sup>175</sup> W. Urban, « The Teutonic Knights and Baltic Chivalry », *The Historian*, 56/3, 1994, p. 519-530 ; nous savons pourtant que Werner de Homberg a été adoubé lors d'une rèse contre les Lituaniens déjà en 1305. Sur les connexions familiales entre les grands-maîtres et les princes d'Empire qui ont participé aux rèses, PR 1, p. 145-146. Sur Luther de Braunschweig et les liens de sa famille avec l'Ordre teutonique, W. Paravicini, « Fürstliche Ritterschaft », p. 91-92.

<sup>176</sup> PR 1, p. 327-328.

<sup>177</sup> L. Pannier, *La noble maison de Saint-Ouen, la villa Clipiacum et l'Ordre de l'Etoile*, Paris 1878, p. 90, cité dans PR 1, p. 328, note 506a.

<sup>178</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », p. 301-303 ; M. Keen, *Chivalry*, p. 179-182.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 174 : « The Teutonic knights clearly understood that chivalry was no sham, that the lure of adventure and pride in hard won glory were real and powerful human motives, and that by extolling chivalrous virtue and institutionalising its reward of acclaim they could serve their own ends ».

Parmi les premiers hôtes de l'Ordre teutonique, le plus prestigieux est sans doute le roi de Bohême Jean de Luxembourg, fils de l'empereur Henri VII. Ses exploits nous ont été racontés par son secrétaire, Guillaume de Machaut, avant de servir d'inspiration à d'autres auteurs de la fin du Moyen Âge, tels que Jean d'Outremeuse, Jean d'Arras, Coudrette et Antoine de la Sale. Il convient donc de s'arrêter quelques instants sur ses expériences. Par ses origines familiales, mais plus encore par son éducation et ses relations, Jean de Luxembourg est très lié à la cour de France, notamment aux rois Charles IV et Philippe de Valois<sup>180</sup>. Que ce soit lié ou non à son éducation francophile<sup>181</sup>, Jean se rêvait en chevalier idéal – ou du moins est-ce de cette manière que les lettrés qui lui étaient acquis le présentaient<sup>182</sup>.

Parmi toutes ses expéditions, la croisade de Jean de Luxembourg en Lituanie est restée célèbre ; encore fallait-il qu'elle soit racontée. Ce sera notamment le fait des poètes francophones du XIV<sup>ème</sup> siècle, qui ont en grande partie créé la réputation chevaleresque du roi de Bohême<sup>183</sup>. Autour de 1323, Jean s'est attaché le poète et musicien français Guillaume de Machaut. Né aux environs de 1300 en Champagne, celui-ci est un clerc, peut-être d'origine roturière<sup>184</sup>. Après avoir fréquenté l'Université (il a obtenu le grade de *magister*, et a vraisemblablement commencé des études à la Faculté de théologie<sup>185</sup>), il

---

<sup>180</sup> Bien que possessionnés dans l'Empire, les Luxembourg avaient traditionnellement une politique francophile ; Jean devient roi de Bohême en 1310, après avoir épousé en premières noces Elisabeth, l'héritière de la dynastie tchèque des Přemyslides : M. Margue, « Jean l'Aveugle », p. 367-378 ; V. Žůrek, « Sur les traces des grands croisés. Le goût pour la croisade de Jean et Charles de Luxembourg et l'inspiration française », dans *Histoires et mémoires des croisades à la fin du Moyen Âge*, p. 274 ; T. de Puymaigre, « Jean l'Aveugle et la France », *Revue des questions historiques*, 52, 1892, p. 395-399.

<sup>181</sup> Comme le dit le comte de Puymaigre, *ibid.*, p. 397 : « son éducation fut toute chevaleresque, toute française ».

<sup>182</sup> Jean Froissart, qui relate sa mort héroïque à Crécy, et surtout Guillaume de Machaut ont fait de Jean de Luxembourg l'exemple d'un roi chevaleresque héroïque et généreux envers ses amis ; à l'inverse, le chroniqueur Pierre de Zittau exprime les critiques provenant de Bohême, pour qui Jean négligeait son royaume et se contentait de le piller pour entretenir ses troupes de chevaliers et financer ses expéditions belliqueuses. À ce sujet, voir notamment Pit Péporté, « When "Jan Lucembursky" meets "Jean l'Aveugle": a comparison of King John of Bohemia's representation in the Czech Lands and Luxembourg », *Husitsky Tabor*, 17, 2012, p. 31-34.

<sup>183</sup> V. Žůrek, « Sur les traces », p. 282. M. Margue, « Jean l'Aveugle », p. 375-378, note que des portraits laudatifs de Jean de Luxembourg apparaissent de son vivant ou juste après sa mort, notamment chez le héraut d'armes Jean de Biteri et dans une lettre du pape Clément VI au fils de Jean, le futur empereur Charles IV ; Jean Froissart et Guillaume de Machaut ne sont donc pas ses premiers thuriféraires.

<sup>184</sup> Sur la vie de Guillaume de Machaut, L. Earp, *Guillaume de Machaut*, New York-Londres 1995, p. 3-5 ; *Œuvres*, éd. E. Hoepffner, vol. 1, p. XI sq. ; V. Chichmaref (éd.), *Poésies lyriques*, Genève 1973, vol. 1, p. XI ; A. Prioult, « Machaut », p. 11-12. Sur la relation entre Guillaume de Machaut et Jean de Luxembourg, *ibid.*, p. 13-18 ; T. de Puymaigre, « Jean l'Aveugle en France », p. 408-410.

<sup>185</sup> Hoepffner, vol. 1, p. XII-XIII.

entre au service de Jean de Luxembourg comme secrétaire et aumônier. Impressionné, nous dit Théodore de Puymaigre, « par son esprit, par ses goûts aventureux, par [sa] galanterie chevaleresque »<sup>186</sup>, Jean en fait son familier, et l’emmène avec lui dans ses nombreuses expéditions<sup>187</sup>. Après lui avoir donné le rôle de juge d’un débat amoureux dans son poème *Le Jugement du Roy de Behaingne* (écrit autour de 1340)<sup>188</sup>, Guillaume fait du roi Jean un modèle de chevalerie dans les œuvres qu’il continue d’écrire pour d’autres princes<sup>189</sup>.

C’est dans *Le Confort d’ami*, écrit entre 1356 et 1357 pour le roi de Navarre Charles le Mauvais, alors emprisonné par le roi de France Jean le Bon, que Machaut fixe le portrait du Luxembourg<sup>190</sup>. Le poème, destiné à consoler son destinataire, est surtout l’occasion de conseiller le lecteur et de donner « un véritable traité des devoirs des rois et de la noblesse »<sup>191</sup>, soutenu par de nombreux exemples tirés de la Bible ou de la littérature, mais aussi de l’expérience personnelle de l’auteur. Apparaissant dans la dernière partie du poème, Jean de Bohême est présenté comme un modèle auquel devraient se conformer les princes, et en premier lieu, Charles de Navarre lui-même<sup>192</sup>. Largement diffusé et recopié jusqu’au XV<sup>ème</sup> siècle, *Le Confort d’Ami* est l’une des œuvres les plus influentes de Machaut ; les conseils politiques qu’il y distille autant que le portrait du roi Jean l’Aveugle ont marqué plusieurs auteurs écrivant à sa suite, notamment Eustache Deschamps et Jean Froissart<sup>193</sup>. Pour ce dernier, qui s’essaye à la poésie dans sa *Prison amoureuse* (v. 1371-1373), il est difficile de trouver plus généreux et noble que Jean de Luxembourg :

---

<sup>186</sup> T. de Puymaigre, « Une campagne de Jean de Luxembourg », p. 173.

<sup>187</sup> Il semble que Guillaume ait quitté le service de Jean avant la mort de ce dernier lors de la bataille de Crécy (1346) ; Hoepffner, vol. 1, p. XXV.

<sup>188</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. LIX.

<sup>189</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. XXVII-XXVIII.

<sup>190</sup> *Ibid.*, vol. 3, p. XI-XII. On peut trouver une allusion aux campagnes du roi de Bohême contre la Lituanie dans l’énumération des pays où vont voyager les chevaliers cherchant la renommée que Guillaume insère dans *Le Dit dou Lyon*, composé en 1342 (v. 1444-1455, éd. E. Hoepffner, vol. 2, p. 209-210) ; *ibid.*, vol. 2, p. LXI ; A. Prioult, « Machaut », p. 18. Dans *La Fontaine amoureuse* (v. 1360-1361), le poète dit avoir suivi le roi de Bohême dans des pays étrangers, mais sans préciser qu’il s’agisse de la Prusse ou de la Lituanie (v. 139-155, éd. E. Hoepffner, vol. 3, p. 148).

<sup>191</sup> *Ibid.*, vol. 3, p. II.

<sup>192</sup> W. Voisé, « Guillaume de Machaut w Polsce i o Polsce », *Muzyka* 10/3, 1965 p. 53. Comme le souligne E. Hoepffner, *Oeuvres*, vol. 3, p. XIV-XV, en louant son ancien bienfaiteur, le poète peut avoir essayé de se ménager le roi de France (Jean le Bon était marié à Bonne de Luxembourg, la fille de Jean l’Aveugle) tout en évitant de s’immiscer dans la querelle entre celui-ci et le roi de Navarre.

<sup>193</sup> *Ibid.*, vol. 3, p. XVIII.

[Le roi Jean] tant fu larges et courtois  
Que de Prusse jusqu'en Artois,  
Non, jusqu'en Constantinoble  
Ne eut plus larges ni plus noble<sup>194</sup>.

La Prusse n'a peut-être pas ici comme seule fonction de marquer les limites de l'Europe ; pour Froissart, qui écrit à l'époque où les expéditions baltes sont très à la mode parmi la noblesse, la mention de l'État de l'Ordre teutonique doit évoquer tout un univers chevaleresque à ses lecteurs. Dans la présentation que donne Machaut de Jean en roi chevalier idéal, la ruse à laquelle il participe en 1328-1329 a une place non négligeable. Qui plus est, c'est à lui que nous devons le premier témoignage français sur les croisades baltes<sup>195</sup>.

La participation de Jean de Luxembourg, et par conséquent celle de Guillaume de Machaut, à la croisade contre la Lituanie intervient dans le cadre de la reprise des hostilités à la fin de la trêve négociée en 1324 par les légats du pape entre l'Ordre teutonique et la Lituanie<sup>196</sup>. Tentant de briser l'alliance entre Riga et le grand-duc Gediminas, le grand-maître Werner d'Orseln appelle en 1328 Jean de Luxembourg pour lui proposer de lutter contre les Lituaniens<sup>197</sup>. Sans doute que la tradition unissant les rois de Bohême à l'Ordre teutonique a-t-elle valu au roi Jean de renouer avec les exploits de Přemysl Ottokar, en l'honneur de qui Königsberg a été fondée<sup>198</sup>. Selon T. de Puymaigre, Jean, toujours à la recherche d'aventures, « s'empressa de saisir une nouvelle occasion de tirer l'épée et accueillit joyeusement les ouvertures de Werner d'Orseln »<sup>199</sup> ; peut-être que la mort de Charles IV de France, avec qui il prévoyait d'organiser une croisade au Proche Orient l'a-t-elle décidé à déplacer le but du voyage qu'il s'était engagé à faire en prenant la croix<sup>200</sup>. Le caractère du roi et son ambition chevaleresque ne doivent toutefois

---

<sup>194</sup> *Poésies de Froissart*, éd. Scheller, t. 1, p. 213, cité par T. de Puymaigre, « Jean l'Aveugle et la France », p. 411.

<sup>195</sup> A. Prioult, « Machaut », p. 11.

<sup>196</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 239.

<sup>197</sup> T. de Puymaigre, « Une campagne », p. 171; S. C. Rowell, « Lithuania and the West », p. 314.

<sup>198</sup> P. Knoll, *Rise*, p. 51 ; A. Prioult, « Machaut », p. 23 ; V. Žůrek, « Sur les traces », p. 275 ; T. de Puymaigre, « Une campagne », p. 171.

<sup>199</sup> *Id.* Le caractère aventureux et fantasque du roi de Bohême est relativisé par M. Margue, « Jean l'Aveugle », p. 368-372, qui rappelle que ses actions politiques obéissaient toutes à un même but : obtenir la couronne impériale.

<sup>200</sup> V. Žůrek, « Sur les traces », p. 274-275. La prise de croix de Jean de Luxembourg nous est connue par la réponse de Jean XXII, éditée dans Z. Hledikova (éd.), *Monumenta Vaticana res gestas Bohemicas illustrantia, tomus prodroms, Acta Clementis V., Johannis XXII. et Benedecti XII, 1305-1342*, Prague, 2003, p. 268, n. 395-6, cité par V. Žůrek, loc. cit., n. 3. S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 239, remarque que Jean de



pas faire oublier qu'un motif plus politique a pu inciter l'impétueux monarque à tourner son regard vers le nord. Le roi Jean de Bohême, en tant qu'héritier des Přemyslides dont un représentant avait été couronné roi de Pologne, revendiquait le trône de ce pays depuis 1319, et ce malgré Ladislas le Bref, qui s'emparera de la couronne une année plus tard<sup>201</sup>. De fait, le Luxembourg n'espérait pas posséder l'ensemble du royaume, ce qui, au vu de la position de force que son rival y occupait, n'aurait pas été réaliste ; c'était plutôt la riche Silésie, partagée en de nombreux petits duchés et très autonome par rapport à Cracovie qui excitait son ambition<sup>202</sup>. Aussi, en 1327 a-t-il attaqué les princes de cette région pour ensuite marcher sur Cracovie<sup>203</sup>.

Participer à une rève en Lituanie lui permet donc de se rapprocher des Teutoniques, adversaires du roi Ladislas<sup>204</sup>. En mars 1329, au retour de Lituanie, Jean tourne ses armes contre les Polonais, qui avaient profité d'attaquer l'Ordre, puis marche sur la Poméranie, Dobrzyń et la Cujavie, et, au nom du droit qu'il prétendait détenir sur la couronne polonaise, vend certains de ces territoires à l'Ordre, avant de rentrer en Silésie où il pousse encore quelques ducs à reconnaître son pouvoir<sup>205</sup>. Les intentions du roi de Bohême sont sans doute moins sublimes que ne le laissent entendre Machaut et ses autres thuriféraires, même si le fait de mêler la politique à la croisade contre les Lituaniens n'est bien sûr pas l'apanage du seul Luxembourg : le roi de Hongrie Louis d'Anjou, qui disputait aux fils de Gediminas les terres de l'ancienne principauté russe de Galicie, effectue plusieurs croisades contre ses adversaires païens<sup>206</sup>, et participe en 1344-1345 à

---

Luxembourg avait prévu d'aller combattre les Maures à Grenade cette année-là, mais qu'il préféra aller en Prusse. N. Housley (*Avignon*, p. 67, n. 110) note qu'aucune bulle de croisade relative à l'expédition de Jean de Bohême en Lituanie n'a été découverte.

<sup>201</sup> V. Žůrek, « Sur les traces », p. 282 ; P. Knoll, *Rise*, p. 33 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 240. Václav II de Bohême, de la dynastie des Přemyslides, a régné en Pologne de 1300 à 1305 ; son fils, Václav III, revendiquait le trône polonais, avec le soutien de l'empereur, mais a été assassiné en 1306 (P. Knoll, *Rise*, p. 24-25). Jean de Luxembourg, leur héritier en Bohême, abandonna ses revendications sur la Pologne en 1335.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 59-61.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 60-61 ; A. Prioult, « Machaut », p. 22-23. Pour une discussion sur la chronologie des événements en relation avec l'ordre dans lequel Machaut les énumère (campagne de Silésie, soumission de Wrocław, attaque contre Cracovie, rève en Lituanie et deuxième campagne de Silésie), voir A. Prioult, *loc. cit.*, V. Chichmaref (éd.), *Poésies lyriques*, p. XIX-XXI, et T. de Puymaigre, « Une campagne », p. 172-173.

<sup>204</sup> PR 1, p. 80 ; M. Margue, « Jean l'Aveugle », p. 371.

<sup>205</sup> P. Knoll, *Rise*, p. 51-54 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 240-241 ; T. de Puymaigre, « Une campagne », p. 172-173 ; A. Prioult, Machaut », p. 24-25. Il est par ailleurs fait mention de l'expédition prussienne du roi de Bohême dans le préambule de l'une de ses chartes : E. Christiansen, *Northern*, p. 156.

<sup>206</sup> G. Kristo et al., *Histoire de la Hongrie médiévale*, vol. 2, p. 69-70.

une rève depuis la Prusse aux côtés de notre Jean de Luxembourg et du beau-frère de celui-ci, le duc Pierre de Bourbon<sup>207</sup>.

Signe de l'intérêt du Luxembourg pour cette région, il participe encore à deux rèves, en hiver 1337 et 1344-1345<sup>208</sup>. Dans le premier cas encore, un projet de croisade visant à libérer la Terre sainte venait d'échouer<sup>209</sup> ; Jean, qui avait probablement pris la croix avec Philippe VI de France et d'autres princes<sup>210</sup>, a sans doute préféré, comme le suggère Václav Žůrek, substituer à cette très ambitieuse entreprise une nouvelle expédition lituanienne, qui lui aurait permis d'accomplir son vœu – dont nous n'avons toutefois pas traces dans les sources – tout en marquant sa présence militaire face à son rival polonais<sup>211</sup>. Ces campagnes, entreprises avec son fils Charles, le futur empereur et roi de Bohême<sup>212</sup>, n'ont pas bénéficié de la plume d'un Machaut pour en immortaliser le souvenir ; celui-ci se contente de les mentionner dans le *Confort d'ami*<sup>213</sup>. Il faut dire que notre poète aurait eu du mal à y trouver beaucoup de hauts faits à relater ; retenus en Prusse par le mauvais temps, les croisés devront rentrer sans affronter les païens<sup>214</sup>. A vrai dire, ces campagnes n'apportent rien de bon au roi chevalier. En 1337, il contracte une grave infection à l'œil droit, qui s'aggrave et lui fait perdre la vue ; le roi de Bohême n'y gagne que son surnom de « Jean l'Aveugle », qui n'est pas étranger à la réputation de parfait chevalier que lui vaudra sa mort héroïque à la bataille de Crécy<sup>215</sup>. Mais les chroniqueurs tchèques relatent que l'on considéra, en Bohême du moins, cette maladie comme une punition pour la vente des ornements du tombeau de Saint Wenceslas, à

---

<sup>207</sup> En secondes nocces, Jean de Luxembourg a épousé Bonne, la sœur du duc Pierre I<sup>er</sup> de Bourbon : PR 1, p. 26-27 ; 147.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>209</sup> V. Žůrek, « Sur les traces », p. 276-281. Il s'agit d'une croisade organisée par Philippe de Valois et Pierre Thomas, l'archevêque de Rouen (le futur Clément VI).

<sup>210</sup> T. de Puymaigre, « Jean l'Aveugle et la France », p. 436.

<sup>211</sup> V. Žůrek, « Sur les traces », p. 282.

<sup>212</sup> *Id.* ; PR 1, p. 79-80.

<sup>213</sup> V. Chichmarev (éd.), *Poésies*, p. XXVI, dit qu'il est impossible de savoir si Machaut a pris part personnellement à ces prémisses de campagnes ; le fait est qu'il ne fait que les mentionner à la fin de l'évocation de la rève de 1329 (« *Puis fut il par deus fois en Prusse / A moult grant honneur, et en Russe* », v. 3051-3052, Hoepffner, vol. 3, p. 108).

<sup>214</sup> V. Žůrek, « Sur les traces », 282 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 254 ; pour la rève de 1337, *Chronicon Aulae Regiae*, dans J. Emler (éd.) *Fontes Rerum Bohemicarum*, Prague 1874, vol. 4, p. 334 ; *Chronicon Francisci Pragensis*, *ibid.*, p. 425.

<sup>215</sup> T. de Puymaigre, « Jean l'Aveugle en France », p. 437-439. Sur la cécité du roi Jean, sa mort et la tradition selon laquelle il combattit à Crécy sur un destrier attaché à ceux de ses compagnons, *ibid.*, p. 444-448 ; P. Péporté, « When Jan Lucembursky... », p. 33-34 ; *idem*, *Constructing the Middle Ages*, p. 174-175, n. 1.

Prague, que le roi organisa pour financer son expédition<sup>216</sup>. La participation aux rèses contre la Lituanie n'était donc pas toujours vue comme un acte de piété louable, ou du moins, pas à n'importe quel prix.

En effet, le caractère de Jean de Bohême n'est pas vu que de manière positive. Parcourant l'Europe pour participer à de nombreux tournois et opérations militaires, Jean de Luxembourg était souvent loin de son royaume. Les nobles tchèques, nous dit le chroniqueur Pierre de Zittau, lui reprochaient d'être trop occupé à parfaire sa réputation pour s'occuper de ses sujets autrement qu'en les taxant<sup>217</sup>. Le même auteur se fend d'une narration quelque peu ambiguë de la rèse du Luxembourg :

Cette année au jour de saint Urbain, Jean, roi de Bohême et de Pologne, rentré heureux des régions de Prusse et de Lituanie, est reçu dans la ville de Prague. Lors des guerres, il avait accompli de grandes et magnifiques œuvres contre les Lituaniens et les païens, comme le rapporte la renommée du commun des hommes. En effet, d'après ce que l'on dit, il pénétra jusqu'aux dernières limites du territoire des païens, là où avant ce prince, ne fut personne ne fut dont on garderait la mémoire parmi les modernes<sup>218</sup>.

La formule « *ut dicitur* » juste avant la mention du fait que le roi Jean alla plus loin que tous ses prédécesseurs peut faire ressortir une pointe de moquerie, suggérant que les exploits du roi pourraient avoir été grossis à son retour à Prague ; en partisan de l'aristocratie de Bohême, le chroniqueur raille volontiers les aspirations chevaleresques de celui-ci<sup>219</sup>. Autre critique, le bénédictin néerlandais Guillaume d'Egmond attribue à l'attitude « jusqu'au-boutiste » du roi de Bohême la mort de nombreux frères de l'Ordre teutoniques<sup>220</sup> ; la supposée déroute de l'armée croisée permet à ce partisan de Louis de

---

<sup>216</sup> T. de Puymaigre, « Jean l'Aveugle en France », p. 439 ; sur le pillage du tombeau de saint Wenceslas, *Chronicon Francisci Pragensis*, p. 425.

<sup>217</sup> M. Margue, « Jean l'Aveugle », p. 370 ; P. Péporté, « When Jan Lucembursky... », p. 33-34 ; T. de Puymaigre, « Jean l'Aveugle en France », p. 399.

<sup>218</sup> « *Eodem anno in die beati Urbani Johannes, rex Boemie et Polonie, de partibus Prussie et Litouie feliciter reversus in Pragensi suscipitur civitate ; strenua valde et magnifica contra Lituanos et paganos in bellicis actibus exercuit opera, ut communis omnium hominum preconizat fama. Ipse namque, ut dicitur, ad remotiores paganorum transivit terminos, quam aliquis ante ipsum principum fecerit, cuius memoria apud modernos sit.* », *Chronicon Aulae Regiae*, éd. J. Emler, p. 293.

<sup>219</sup> P. Péporté, *Constructing the Middle Ages*, 178-182.

<sup>220</sup> « *Eodem anno cruce signatis apud Prussiam dira sorte paganis occurritur ; nam de ipsorum fratribus decem duodecies occiduntur, quorum lictores non sine luctu ad propria redeunt, quoniam regis Boemie suffragio tam in campo quam in itinere multa milia perdiderunt et hoc ipsorum regis vitio, qui treugas servare noluit, quas personaliter apud fratres multis precibus et cum instantia procuravit* », *Willelmi Capellani in Brederode postea Monachi et Procuratoris Egmondensis Chronicon*, éd. C. Pijnacker Hordijk,

Bavière de flétrir son rival en donnant une image d'un Jean de Bohême radicalement différente de celle qui s'imposera en France<sup>221</sup>. Le roi chevalier avait donc ses détracteurs, que les aventures baltes laissent de marbre. A l'inverse, lisons le portrait qu'en donne Guillaume de Machaut dans son *Confort d'Ami* :

Pren garde au bon roy de Behaingne  
Qui en France et en Alemaingne,  
En Savoie et en Lombardie,  
En Dannemarche et en Hongrie,  
En Pouleinne, en Russe, en Cracoe,  
En Masouve, en Prusse, en Letoe,  
Ala pris et honneur conquerre<sup>222</sup>.

Avant de prendre la route avec notre poète et son héros, arrêtons-nous sur une question de toponymie. « *Masouve* » désigne la Mazovie (région de Varsovie), qui était un duché plus ou moins indépendant jusqu'au début du XVI<sup>ème</sup> siècle<sup>223</sup> ; c'est en Mazovie, dont les ducs étaient alliés à l'Ordre teutonique, que se déroulaient les combats entre celui-ci et le maître de la Pologne, Ladislas le Bref<sup>224</sup>. On peut par contre être surpris par le dédoublement des allusions à la Pologne, appelée dans ce vers « *Pouleinne* » et « *Cracoe* », qui ne s'explique pas seulement par la licence poétique et l'exigence de la rime. Comme l'a montré le chercheur polonais Roman Grodecki<sup>225</sup>, ces formules ressemblent beaucoup à la titulature de Jean de Luxembourg, qui s'intitulait « *Rex Bohemie et Poloniae* », et se référait à son rival comme un simple « *rex Cracovie* »<sup>226</sup>.

---

Amsterdam 1904, p. 264. La datation de la chronique n'étant pas claire, il est difficile de savoir si cet extrait fait référence à la rève célébrée par Machaut ou à l'une des expéditions ultérieures.

<sup>221</sup> S. C. Rowell, *Lithuania Ascending*, p. 248 ; sur l'orientation « bavaroise » de Guillaume d'Égmond, voir *ibid.*, p. 236 ; *Willelmi Capellani...*, p. XXX-XXXII.

<sup>222</sup> Guillaume de Machaut, *Le Confort d'ami*, v. 2923-2929, Hoepffner, vol. 3, p. 103.

<sup>223</sup> W. Voisé, « Guillaume de Machaut w Polsce », p. 61.

<sup>224</sup> P. Knoll, *Rise*, p. 50-54.

<sup>225</sup> R. Grodecki, *Kongres Krakowski w roku 1364*, Cracovie 1939, cité par W. Voisé, « Guillaume de Machaut w Polsce », p. 61.

<sup>226</sup> W. Voisé, « Guillaume de Machaut en Pologne », dans *Guillaume de Machaut. Poète et compositeur*, p. 51-52 ; P. Knoll, *Rise*, p. 59 ; voir, par exemple, le texte du traité signé le 12 mars 1329 à Toruń, par laquelle Jean de Luxembourg promet de prêter main forte aux Teutoniques contre Ladislas le Bref, accusé de s'être fait le complice des Lituaniens païens : « *Nos Iohannes, Dei gracia Boemie et Poloniae rex ac Lucemburgensis comes, constare volumus (...) pericula quoque letalia ac incommoda gravia, quibus a Lythowanis, Dei et religionis Christianie hostibus pestiferis, a domino Wladislao Cracovie rege et aliis quam pluribus fidei katholice professoribus...* » (F. Piekosiński, I. Zakrzewski (éds.) *Codex Dipl. Poloniae Majoris*, 1878, vol. 2, doc. 1097, p. 430). Sur ce traité, P. Knoll, *The Rise*, p. 51.

Dans le poème de Machaut, « *Pouleinne* » peut donc renvoyer au titre que revendiquait son patron à l'époque où la rèse de 1329 eut lieu, alors que selon les partisans du roi de Bohême du moins, Ladislas ne portait que le titre de « roi de Cracovie », en référence à la capitale du royaume ; c'est aussi ce titre que le chroniqueur Jean de Winterthour donne au roi polonais<sup>227</sup>. Nous rencontrerons encore à plusieurs reprises, chez d'autres auteurs, le personnage du « roi de Cracovie », que l'on peut raisonnablement identifier comme un « roi de Pologne », réel ou imaginaire.

La présence d'une région appelée « *Russe* » n'est pas non plus sans poser de problème ; répété lorsque Guillaume parle plus en détail des rèses nord-européennes de son patron<sup>228</sup>, ce terme peut être une allusion à la Russie, dont Gediminas et ses successeurs revendiquaient la possession dans leurs lettres. Toutefois, W. Urban a montré que le vocable « *Rusye* », ou « *Ruezzen* », utilisé notamment dans des lettres de donation de l'empereur Louis IV de Bavière en 1337<sup>229</sup>, ne signifiait vraisemblablement pas l'ancienne Russie de Kiev, ni les principautés qui s'en sont détachées, mais bien plus probablement la région de *Rossonia*, en Samogitie (auj. Raseiniai)<sup>230</sup>. En suivant le raisonnement de l'historien américain au sujet de Geoffrey Chaucer, qui une génération après Machaut décrit un chevalier ayant mené rèses en « *Lettow* » et en « *Ruce* », on peut imaginer que notre poète a confondu ce toponyme avec la Russie proprement dite, qui par l'intermédiaire des vassaux orthodoxes du grand-duc, fournissait des soldats aux contingents lituaniens<sup>231</sup>. Rien n'interdit toutefois de penser que Machaut, et Chaucer après lui, n'aient pas voulu se priver du plaisir d'exagérer peut-être sciemment les exploits de leurs héros, capables de combattre non seulement en Lituanie, mais aussi dans ce lointain et encore plus mystérieux pays schismatique<sup>232</sup>.

Revenons au poème. Parcourant la Pologne, mais aussi la Prusse, la Lituanie, et d'autres pays, Jean de Luxembourg est un voyageur, qui parcourt l'Europe pour chercher « prix et honneur » ; ses campagnes militaires sont donc présentées sous un jour positif.

---

<sup>227</sup> Voir ci-dessus, chap. 2.

<sup>228</sup> « *Puis fut il par deus fois en Prusse / A moult grant honneur, et en Russe* », *Le Confort d'ami*, v. 3051-3052, Hoepffner, vol. 3, p. 108.

<sup>229</sup> *Tabulae Ordinis Theutonici*, éd. E. Strehlke, Berlin 1869, doc. 210, p. 202 ; doc. 211, p. 203.

<sup>230</sup> W. Urban, « The Correct Translation of "Ruce" », *Journal of Baltic Studies* 13/1, 1982, p. 12-14 ; S. H. Rigby, « The Knight », p. 61.

<sup>231</sup> W. Urban, « When was Chaucer's Knight in "Ruce" ? », p. 347-353.

<sup>232</sup> Sur la perception de la Russie dans l'Occident médiéval, S. Mund, « Constitution et diffusion d'un savoir occidental sur le monde « russe » au Moyen Âge (fin Xe-milieu XVe siècle) (1re partie) », *Le Moyen Âge*, 110/2, 2004, p. 275-314 ; *Idem*, « Constitution et diffusion d'un savoir occidental sur le monde « russe » au Moyen Âge (fin Xe-milieu XVe siècle) (2e partie) », *Le Moyen Âge*, 110/3, 2004, p. 539-593.

Machaut conseille même à Charles de Navarre de l'imiter, en partant se battre à l'étranger lorsque la situation le permet :

Et si tu n'as de guerre point,  
Tu pues mettre dou tien a point,  
Bien acquis, et non autrement,  
Pour servir bien richement  
Tes bons amis, s'ils ont a faire ;  
Ou se hors dou païs vues traire  
Et aler en estrange terre  
Honneur et vasselage aquerre,  
Soit en Castelle ou en Grenade,  
Qui est une voie moult sade,  
En Alemaingne, en Rommenie,  
Ou en Prusse ou en Lombardie<sup>233</sup>.

Quand la paix règne, le prince a le choix entre s'occuper de son domaine et des siens, ou partir au loin pour une expédition en terres étrangères ; pourquoi pas, aux confins de la Chrétienté, là où l'on affronte l'infidèle, en Castille, dans les possessions latines de « *Rommenie* » (Grèce) ou en Prusse. Avant de se rendre en Lituanie, Jean de Luxembourg était en négociation avec le roi d'Aragon pour aller lui prêter main forte contre les Maures, mais ce projet échoua ; son fils, le futur empereur Charles IV, avait lui aussi voulu s'y rendre dans sa jeunesse, avant que son père ne le rappelle à ses côtés<sup>234</sup>. Le voyage d'Espagne est mis en parallèle avec la croisade de Prusse, comme un événement auquel il est convenable pour un prince de participer, si la guerre ne gronde pas à ses portes. Guillaume recommande encore de faire ces expéditions avec « *la milleur chevalerie* »<sup>235</sup> ; pas celle « *qu'on porra pour or trouver* »<sup>236</sup>. L'emploi de mercenaires dans ces guerres lointaines n'est pas indiqué ; ces expéditions semblent réservées à des chevaliers motivés par le souci de leur honneur, pas par le pillage ou le salaire. Voici, nous dit le poète et courtisan Guillaume de Machaut, pourquoi et dans quel état d'esprit il est recommandé

---

<sup>233</sup> *Le Confort d'ami*, v. 3273-3284, Hoepffner, vol. 3, p. 116.

<sup>234</sup> V. Žurek, « Sur les traces », p. 276 ; 284 ; T. de Puymaigre, « Jean l'Aveugle en France », p. 439.

<sup>235</sup> *Le Confort d'ami*, v. 3288, Hoepffner, vol. 3, p. 116.

<sup>236</sup> *Le Confort d'ami*, v. 3290 ; *loc. cit.*

de se rendre en Prusse pour y combattre les païens. Avant de suivre son héros en Lituanie, observons ce que d'autres auteurs en disent.

*L'amour et le renom : les poètes et la croisade balte*

Les poèmes de Guillaume de Machaut peuvent, dans une certaine mesure, refléter la manière dont les nobles évoluant dans la haute société laïque de la fin du Moyen Âge aimaient voir leur propre milieu. Dans le cas qui nous intéresse, le *Confort d'ami* a pu influencer une certaine représentation que l'on se faisait de la croisade contre les Lituaniens. L'œuvre du Champenois a eu un succès certain, et même au-delà de la sphère culturelle française ; en 1449 encore, l'Espagnol Inigo Lopez Mendoza, marquis de Santillane, le cite parmi les meilleurs poètes français dans une lettre « *au Condestable de Portugal* »<sup>237</sup>. Non seulement des grands noms de la poésie française tels que Jean Froissart ou Othon de Grandson, qui était en Prusse en 1392, ont fait des emprunts à ses poèmes<sup>238</sup>, mais il est maintenant admis que le célèbre poète anglais Geoffrey Chaucer (m. 1400) a puisé une partie de son inspiration chez Guillaume de Machaut<sup>239</sup>.

L'aventure balte de Jean l'Aveugle n'est certes pas le sujet le plus prisé des disciples de Machaut, mais il semble possible que sa manière de décrire les ruses comme des expéditions héroïques et violentes, menées autant pour la foi que pour l'honneur guerrier, ne soit pas restée sans influence. On peut notamment rapprocher du portrait du prince voyageur dans le *Confort d'ami* une pièce bien connue des historiens de la croisade balte : la présentation du chevalier dans le prologue des *Contes de Canterbury*, commencé par Chaucer en 1384<sup>240</sup>. Ce personnage, comme le roi de Bohême qui sert de modèle au prince idéal de Machaut, a voyagé aux quatre coins du monde, « *as wel in cristendom as in hethenesse* »<sup>241</sup>, pour acquérir « *sovereyn prys* »<sup>242</sup> :

---

<sup>237</sup> E. Hoepffner, vol. 1, p. VIII ; L. Brind'amour, « La tradition de l'amour courtois », dans T. Klaniczay et al. (éds.), *L'Epoque de la Renaissance*, vol. 1, Amsterdam-Philadelphie 1988, p. 452. Othon de Grandson, qui a participé à une ruse en 1392 aux côtés d'Henri Bolingbroke, est également cité par le marquis de Santillane parmi les plus grands poètes français.

<sup>238</sup> E. Hoepffner, vol 1, p. VII.

<sup>239</sup> W. Calin, « Machaut's Legacy: the Chaucerian Inheritance Reconsidered », *Studies in the Literary Imagination*, 20/1, 1987, p. 9-22 ; Th. P. Campbell, « Machaut and Chaucer: "Ars Nova" and the Art of Narrative », *The Chaucer Review*, 24/4, 1990, p. 275-289.

<sup>240</sup> Geoffrey Chaucer, *Les Contes de Canterbury et autres œuvres*, éd. et trad. A. Crépin et al., Paris 2010, p. 43, n. 2.

<sup>241</sup> *Ibid.*, v. 49, p. 42.

<sup>242</sup> *Ibid.*, v. 67, p. 42.

Maintes fois il fut le premier à la table d'honneur  
En tête de toutes les nations en Prusse.  
En Lituanie il combattit, et en *Ruce*<sup>243</sup>,  
Plus souvent qu'aucun chrétien de son rang<sup>244</sup>.

Parmi les destinations faisant références à des hauts faits connus des hommes du XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>245</sup>, la Prusse figure en bonne place et la mention de la table d'honneur indique que le cérémonial était bien connu des compatriotes de Chaucer au moment où il rédigeait son prologue. Contrairement à ce que suggère Terry Jones dans son célèbre livre, le chevalier des *Contes de Canterbury* n'était vraisemblablement pas pensé comme une figure négative ; au contraire, Chaucer paraît l'avoir choisi pour représenter un personnage bien vu de ses contemporains<sup>246</sup>. La critique a cherché à voir qui a pu servir d'inspiration au poète, sans trouver de candidat idéal ; aussi, préfère-t-on y voir un type plutôt qu'un individu réel<sup>247</sup>. Etant donné l'emphase mise sur ce thème, la figure du chevalier voyageur parcourant les fronts de croisade forme presque un *topos* de la littérature du Moyen Âge tardif<sup>248</sup>.

L'archétype d'une vie chevaleresque telle que mise en scène par les poètes de cour est représenté par *Le livre des fais du bon messire Jehan le Maingre, dit Bouciquaut*

---

<sup>243</sup> Le terme « *Ruce* » a longtemps été traduit par « Russie » (par exemple, *ibid.*, p. 43) ; or, W. Urban postule que l'on devrait plutôt y voir un souvenir du nom de la région de « Rossenia », en Samogitie (auj. Rasenai), éventuellement mélangé avec « Rus' » (le nom de la Russie kiévienne), puisque s'ils s'en informaient, les croisés occidentaux pouvaient être au courant de la présence de soldats ruthènes dans l'armée lituanienne ; voir W. Urban, « The correct translation of "Ruce" », p. 12-18 ; *Idem*, « When was ... », p. 347-353.

<sup>244</sup> « *Ful ofte tyme he hadde the bord bigonne / Aboven alle nacions in Pruce ; / In Lettow hadde he reysed and in Ruce, / No Cristen man so ofte of his degree* », Geoffrey Chaucer, *Les Contes de Canterbury*, v. 52-55, éd. et trad. A. Crépin et al., p. 42.

<sup>245</sup> *Ibid.*, v. 51-66, p. 42. Le poète mentionne notamment Alexandrie, dont la capture par Pierre de Lusignan en 1365 a été célébrée par Guillaume de Machaut ; PR 1, p. 119 ; P. Dobrowolski, « Miles » p. 39-40.

<sup>246</sup> T. Jones, *Chaucer's Knight*, Londres 1980 ; prenant le parti de démontrer le caractère négatif du chevalier, T. Jones dresse un portrait très sombre des ruses, empruntant aux critiques médiévaux tels que John Gower ou Paul Vladimiri : *ibid.*, p. 49-59. Pour un point de vue plus nuancé, M. Keen, « Chaucer's Knight », p. 47 ; W. Urban, « When was... », p. 349 ; S. Rigby, « The Knight », p. 42-62 ; W. Paravicini, « Fahrende Ritter », p. 209-219 ; *Idem*, « Mercenaires au Voyage de Prusse », p. 277-301.

<sup>247</sup> Pour un survol de l'historiographie, PR 1, p. 119 ; W. Urban, « When was... », p. 347-349. W. Urban propose de voir Henri de Derby comme modèle, certes bien « travaillé » : « The Earl of Derby would not have recognized himself, but he would have recognized allusions to his exploits » (*ibid.*, p. 351). Sur le chevalier voyageur de Chaucer, voir notamment M. Keen, « Chaucer's Knight », p. 45-61 ; M. Nejedlý, « Spisy », p. 108.

<sup>248</sup> *Ibid.*, p. 108-111 ; P. Dobrowolski, « Miles », p. 39, qui remarque que la tradition d'énumérer les pays lointains où s'est distingué le héros apparaît déjà dans la chanson de Roland (*Ibid.*, p. 39, n. 13).



(1409)<sup>249</sup>. D'après son auteur, le jeune Boucicaud, né autour de 1364, se rend une première fois en Prusse en été 1384. Quelques mois plus tard, il y retourne pour la rève de l'hiver 1384-1385. Sa troisième participation à une campagne contre les Lituaniens est liée à une autre grande expédition, celle lancée par le duc Louis II de Bourbon en juillet 1390 contre Mahdia, important port d'Afrique du Nord et repaire de corsaires. Ce « voyage de Barbarie », censé rapprocher Anglais et Français en réunissant des chevaliers des deux royaumes, soulève une vague d'enthousiasme pour la croisade, ce qui explique peut-être l'afflux d'hôtes occidentaux en Prusse dans les années 1390-1395<sup>250</sup>. D'après son biographe, Boucicaud aurait voulu prendre part à cette expédition, mais le roi le lui aurait interdit ; déçu, notre chevalier se rend en Prusse pour participer à la rève d'hiver, qui n'a pas lieu. Comme pour Jean de Luxembourg, la Prusse est une alternative à un « voyage » auquel on doit renoncer, prévu contre des « Sarrasins » méditerranéens que valent bien les Lituaniens. Alors qu'il patiente auprès des Chevaliers teutoniques<sup>251</sup>, Boucicaud rencontre son frère Geoffroy, rentré du « voyage de Barbarie » dont il a été privé. En été 1391, il peut enfin combattre<sup>252</sup>.

La raison invoquée pour partir en Prusse ne peut que rappeler les conseils donnés par Machaut dans le *Confort d'ami* : d'après son biographe, Boucicaud effectua sa première rève en 1384 « *comme communement font les bons qui voyager desirent pour accroistre leur pris* »<sup>253</sup>. C'est également ce que dit la *Chronique du duc de Bourbon*, qui raconte le départ des courtisans du duc en Prusse, au moment où celui-ci prend congé de son beau-frère de Savoie :

aucuns de ses gentilhommes lui requirent qu'il lui pleust leur donner licence de aller dehors pour cellui hiver, c'est assavoir en Prusse, ou, pour celle reise accomplir et suivre, alloient maints chevaliers de plusieurs pays. Et fut le duc de Bourbon moult lie de la bonne volenté qu'ils avoient, et leur demanda en riant : « Avez-vous argent ? » - « oui », dirent-ils, « assez, car nous avons bien faites nos besongnes ès voyages dont vous

---

<sup>249</sup> H. Millet, « Qui a écrit *Le livre des faits du bon messire Jehan Le Maingre dit Bouciquaut* ? », dans *Pratiques de la culture écrite en France au XVe siècle*, Turnhout 1995, p. 135-149 propose d'identifier l'auteur avec le chanoine Nicolas de Gonesse, confesseur de Boucicaud ; voir aussi O. Mattéoni, *Servir*, p. 444.

<sup>250</sup> N. Housley, *Later*, p. 355 ; O. Mattéoni, « Portrait », p. 15.

<sup>251</sup> Boucicaud a dû attendre en Prusse de janvier 1390 à août 1391 ; PR 1, p. 270.

<sup>252</sup> Sur la participation de Boucicaud aux croisades en Prusse, PR 1, p. 216 ; J. Paviot, *Boucicaud et la croisade*, p. 78 ; D. Lalande, *Jehan II le Meingre, dit Boucicaud (1366-1421) : étude d'une biographie héroïque*, Genève 1988, p. 17-18, 36-38 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 584-585.

<sup>253</sup> Lalande, p. 40.

venez, et monseigneur le duc d'Anjou nous a donné de son or et de la vaisselle. » Ces paroles escoutées le conte Vert [Amédée VI de Savoie] dit au duc de Bourbon : « Beau frere, vous avez bonnes gens, car ils ne celent point les biens qu'ils ont, mais les veulent employer honnorablement. »<sup>254</sup>.

S'en suit une énumération des chevaliers qui se rendent en Prusse, parmi lesquels on trouve Jean de Chastelmorand, qui a dicté ce passage au chroniqueur. Puis, le duc de Bourbon leur recommande d'être de retour peu après Pâques. Les louanges du comte vert, lui-même héros d'une croisade méditerranéenne en 1366, montrent que Machaut n'est pas le seul à considérer que combattre l'infidèle ne devrait pas être motivé par l'attrait du salaire, et ceci même si le prince payerait volontiers les frais du voyage<sup>255</sup>. Ainsi, les documents comptables nous apprennent que Boucicaut a bénéficié des largesses du duc de Bourgogne Philippe le Hardi, qui couvre les frais de son dernier voyage en Prusse<sup>256</sup> – don sur lequel son biographe ne s'étend pas.

Dans un cas au moins, l'importance de l'autonomie financière des hôtes de l'Ordre teutonique est explicitée. D'après la *Chronique de Metz* (v. 1434-1438), sans doute rédigée par Jacques d'Esch, chevalier appartenant au patriciat messin et lui-même participant à une rève<sup>257</sup>, seuls ceux qui voyagent à leurs propres frais ont le droit de s'asseoir à la table d'honneur. Le « voyage » contre les Lituaniens n'est pas à la portée de tous, et pouvoir l'accomplir à ses frais est une marque d'honorabilité<sup>258</sup>. En novembre 1399, l'auteur supposé de la chronique et quelques compagnons « *s'en allont a Nancey pour aller en la compaignie de Charle duc de Loheraine en Prusse. Et y allont a leur proppre frais et despens* »<sup>259</sup>. Décision qui n'est pas sans faire sourciller le duc de Lorraine, et exciter la jalousie de ses chevaliers :

---

<sup>254</sup> Chazaud, p. 62-63.

<sup>255</sup> O. Mattéoni (*Servir*, p. 381, n. 71) remarque que la proposition de Louis II de Bourbon (la question « avez-vous argent ? » peut se comprendre comme telle) est confirmée par au moins deux documents d'archives, qui font état des dons octroyés par le duc à deux de ses familiers pour leur permettre d'aller en Prusse ou en Hongrie.

<sup>256</sup> *Itinéraires de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur*, éd. E. Petit, p. 543 : « *Le duc fit don à messire Boucicaut le jeune, chevalier, chambellan du roy et du duc, de la somme de 500 livres pour les frais qu'il fit au voyage de Prusse où il a demeuré longuement.* » ; W. Paravicini, « Prusse », p. 185-186.

<sup>257</sup> *Die Metzger Chronik des Jaique Dex (Jacques D'Esch) über die Kaiser und Könige aus dem Luxemburger Hause*, éd. G. Wolfram, Metz 1906 (après : Wolfram), p. LXXIII.

<sup>258</sup> PR 1, p. 157 ; W. Paravicini, « Heidenfahrt », p. 116 ; *Idem*, « Fahrende Ritter », p. 234 ; *Idem*, « Mercenaires au voyage de Prusse », p. 277-278.

<sup>259</sup> Wolfram, p. 336-337.

Item quant on volt alleir en la reise, le duc fist querrir que ciaux de Metz volcissent traire desoubz son panon en la dite reise et il leur paioit vollantier leur despens allans et venant et sejournant. Lesquels de Metz s'acusont qu'ilz ne le pouroient ne non seroient faire, pour tant qu'ilz en seroient blasmez de leur amis. Et pour tant le dit duc leur en monstroit ung pou les greignes ; car se ciaux de Metz heussent prins leur despens dudit duc, ilz n'eussent mis sceus a la table d'onnour, car il ne n'y siet nulz for que ciaux que sont a leur despens. Et pourtant que lesdits de Metz estoient a leur despens, seurent ilz a la dite table d'onnour avec le dit duc et autrez qui y estoient a leur despens ; car on tient ciaux que sont a leur despens a plus grant honneur, que ciaux que sont aus despens d'autruis.

Et ne seurent mie a la table d'onnour sgr. Herman de Biche, sgr. Orlis de Blaumon, ne piece des dis Lorrains, pour tant qu'ilz estient aus frais dudit duc. Lesqueilx avoient aucune foix belcopt d'envie sus ciaux de Metz secreitement, combien c'on leur faisoit adez bonne chiere<sup>260</sup>.

Privés de table d'honneur, les Lorrains font savoir qu'ils sont prêts à s'engager pour un nouveau raid avant de rentrer. Soucieux de relever le défi, Jacques d'Esch fait entendre que lui et ses Messins voulaient « *alleir en Ynflandre [Livonie] veoir une reise* »<sup>261</sup>. Le duc de Lorraine intervient, l'affaire s'arrange et tout le monde rentre en compagnie du prince<sup>262</sup>. Derrière la rivalité entre le patriciat messin et les courtisans du duc se dessine l'idée que seule une rèse couronnée par la table d'honneur est vraiment méritoire. Mais aussi celle, non moins révélatrice, qu'une expédition en Livonie, dans un territoire encore plus lointain, peut être mise en concurrence avec la « classique » rèse de Prusse.

La rivalité entre les nobles, qui emmènent leurs antagonismes voire leurs haines héréditaires avec eux, peut s'exprimer à l'occasion de manière bien plus violente<sup>263</sup>. Réunissant des chevaliers venus de toute l'Europe contre l'infidèle, la croisade de Prusse rappelle les grandes expéditions censées sceller la paix entre factions rivales<sup>264</sup> ; pourtant, l'une des grandes rèses des années 1390 a été le théâtre d'un affrontement mortel entre Anglais, Ecossais et Français. Cette anecdote survenue en été 1391 est connue du

---

<sup>260</sup> *Ibid.*, p. 338.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 339.

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 339-340.

<sup>263</sup> PR 1, p. 130-136 ; T. Guard, *Chivalry*, p. 90-91.

<sup>264</sup> Par exemple, la croisade de Mahdia (1390) ou celle de Nicopolis (1396).

biographe de Boucicaut, l'un des protagonistes, et de chroniqueurs prussiens, anglais et écossais<sup>265</sup>. D'après Walter Bower, l'auteur de la *Scotichronicon* (v. 1447), un certain noble écossais, William Douglas, s'était vu honoré par le grand-maître, qui l'aurait choisi pour siéger à la table d'honneur ; or, un chevalier anglais jaloux, Thomas Clifford, manigance le meurtre de cet implacable ennemi de sa nation<sup>266</sup>.

On ne sera pas surpris d'apprendre que les chroniques anglaises donnent une version passablement différente de l'incident : d'après la *Chronique de Westminster*, William Douglas aurait été chassé d'une église où un prêtre s'apprêtait à célébrer la messe, sous prétexte que l'on ne saurait y tolérer la présence de schismatiques. Furieux, Douglas se retire en faisant porter la faute à Clifford et aux Anglais, partisans du pape de Rome : « une fois la messe terminée, le dit William Douglas, avec l'aide des siens, mena un assaut furieux contre les Anglais, dans les rues, et mutila un certain écuyer, qui, blessé, se lança contre lui avec son épée nue et lui porta un coup mortel, qui l'étendit sans vie par terre »<sup>267</sup>. Le chroniqueur nous dit encore que les Anglais furent rejoints dans la bagarre par des hommes d'Allemagne, de Bohême et de Gueldre, alors que seuls les Français – dont Boucicaut – prirent le parti des Écossais ; « sous la persuasion d'un homme important du pays »<sup>268</sup> on cessa les hostilités, « bien que dans leurs cœurs ils restassent implacablement opposés »<sup>269</sup>. Les hôtes originaires de divers pays et affiliés à des partis

---

<sup>265</sup> Pour la date : PR 1, p. 126.

<sup>266</sup> « (c. LVI. f. 416 s. a. 1390) *Isto anno proditionaliter interfectus est ab Anglicis nobilis Willelmus Douglas de Nyddisdale super pontem de Danskin in Spruza, qui tunc ammiraldus electus fuit ducentarum et quadraginta navium ad oppugnandum paganos, qui eo tunc prae ceteris ad mensam honoris magistri de Spruza ab herellis praeconizatus est. Dominus de Clifford, Anglicus, invidens probitalibus ejus mercede conduxit Anglicos ad delendum memoriam ejus de terra ; ob hoc, quod propter simultates inter eos nescio qua occasione exortas Clifford appellavit ipsum dominum Willelmum de duello, et, die de se defendendo constituto, interim dictus dominus Willelmus transtulit se ad Franciam ad securiora arma sibi componenda. Quo audito Clifford credidit dictum dominum Willelmum subterfugere, ut ad terminum belli constitutum in loco non auderet comparere, et propterea improbe Clifford ipsum scandalizavit. Quod comperiens Douglas conductum petiit et obtinuit et ad locum et terminum statutos comparuit. Sed et Clifford excusationibus chlamidatus ob ingentem fortitudinem Douglas comparere recusavit; et abhinc recessit in Spruzam dictus dominus Willelmus, et ibidem ab Anglis circumseptus in multitudine extinctus est. Ob cujus mortem illud sanctum passagium interceptum est. » (Joannis de Fordun *Scotichronicon cum supplementis ac continuatione Walteri Boweri Insulae s. Columbae abbatis*, éd. Walter Goodall, Edimbourg 1759, cité dans SRP 2, p. 797). On note que d'après l'auteur la chronique, Walter Bower, la mort de William Douglas aurait eu lieu non à Königsberg, mais à Gdańsk, ce qui est contraire aux autres sources narratives dont nous disposons. Sur la haine entre Douglas et les Anglais, *Ibid.*, Lib. XIV. c. LI-LII. s. a. 1387, cité par SRP 2, p. 796-797 ; sur Thomas Clifford en Prusse, PR 1, p. 126.*

<sup>267</sup> « *Qua finita dictus Willelmus Douglas cum suis Anglicos in aperta strata furibundus invasit, quendam armigerum mutilavit ; armiger vero recepto vulnere irruit in eum ense nudo et letaliter vulneravit, qui ex eo vulnere cecidit interfectus* », Westminster, p. 474.

<sup>268</sup> W. Paravicini, PR 1, p. 135, suppose qu'il s'agit du maréchal de l'Ordre teutonique.

<sup>269</sup> « *Tandem ad instanciam cujusdam magni illius patrie quieverunt a bello quamvis animo manebant perseveranter discordes* », Westminster, p. 476. Le meurtre du chevalier écossais est également raconté par *Le Livre des Fais*, éd. D. Lalande, p. 76-77, qui met Boucicaut en scène comme défenseur de l'Écossais

rivaux, qui sont autant de soldats sourcilleux quant à leur honneur, ne cohabitent pas en Prusse sans heurt. Quelques décennies plus tôt, les disputes qui éclatèrent lors de la campagne de 1344 entre Charles de Moravie et Casimir de Pologne, respectivement fils de Jean de Luxembourg et de Ladislas le Bref, servirent de prétexte à une courte guerre des Tchèques contre la Pologne en 1345<sup>270</sup>.

Dans la plupart de nos textes, l'ambiance est toutefois plus à la courtoisie qu'à la mâle rivalité entre professionnels de la guerre. Tel est le cas dans le récit d'une autre grande campagne internationale par Jean de Chastelmorand. Bien qu'ils voyagent à leurs propres frais, lui et ses compagnons ne dédaignent pas les dons que leur octroient la comtesse de Savoie et la reine de Bohême, qu'ils rencontrent lors de leur étape à Prague, où ils croisent la route de chevaliers français allant eux aussi en Prusse :

Et à leur partir, la contesse de Savoie, seur au duc de Bourbon, donna à chascun des compaignons allant en Prusse, ung dyamant dont ils furent moult joyeux du don des dames, et de Savoie se partirent les compaignons, passèrent par Lorraine et Allemaigne, et tirèrent en Boesme à Prague, ou ils trouvèrent la roine tante au duc de Bourbon<sup>271</sup>, qui les vit volentiers et de bon cueur en leur donnant de ses dons<sup>272</sup>.

Le fait que des dames de la haute noblesse cautionnent, par leurs dons, le départ en croisade permet d'en dire un peu plus sur l'imaginaire du voyage en Prusse tel qu'il se reflète dans les sources narratives. Geoffroi de Charny notait déjà, au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, que certains « *gens d'armes* » sont incités par leurs dames à « *travailler et acquerir les biens et grans honnours la ou les bons quierent* »<sup>273</sup>. Dans le domaine littéraires, il n'est pas rare que d'aucuns marchent contre les Lituaniens par amour. Ainsi, Pierre Suchenwirt postule que dans la suite d'Albert d'Autriche, « beaucoup des fiers héros / qui

---

« *occis en trahison de certains Anglais* » (p. 76) ; Wigand de Marbourg, SRP 2, p. 644. PR 1, p. 315, qui considère la version de la *Chronique* de Westminster comme plus crédible ; W. Urban, *Samogitian*, p. 202 ; D. Lalande, *Jean II le Meingre*, p. 38.

<sup>270</sup> G. Kristo, *Histoire de la Hongrie médiévale*, vol. 2, p. 69-71 ; T. de Puymaigre, « Jean l'Aveugle en France », p. 441-442. Sur les querelles, parfois violentes, entre croisés de Terre sainte, voir notamment M. Aurell, *Des chrétiens contre les croisades*.

<sup>271</sup> Il s'agit sans doute d'une allusion à Béatrix de Bohême, seconde épouse de Jean de Luxembourg. Etant donné qu'elle est morte en 1383, la mention de son nom pourrait mettre un *terminus ad quem* à la rèse, mais la chronique nous dit que les chevaliers la rencontrèrent à Prague ; or, la reine Béatrix ne résida que peu dans son royaume, et après la mort de Jean de Luxembourg, en 1346, elle se retira en France, où elle garda toutefois le titre de reine de Bohême. La datation reste donc assez floue ; A. Leguai, « Bourbonnais et Auvergnats », p. 93.

<sup>272</sup> Chazaud, p. 63.

<sup>273</sup> Geoffroi de Charny, *Book of Chivalry*, éd. et trad. R. Kaeuper et E. Kennedy, p. 94.

étaient au service de l'amour / portés par leur ardeur et leur joie, / portaient des guirlandes et des couronnes de plumes d'autruches »<sup>274</sup>. Des poètes anglais de la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle remarquent, non sans réserve, que l'une des raisons pour prendre la croix peut être de servir sa dame<sup>275</sup> ; ainsi John Gower, dans le livre 4 de son *Confessio amantis*, ou Geoffrey Chaucer, qui rend grâce à l'héroïne du *Livre de la Duchesse* de ne pas envoyer ses favoris « *into Walakye, / To Prusye, and into Tartarye, / To Alysaundre, ne into Turkye* »<sup>276</sup>.

Pour S. Vander Elst, cette assimilation de la croisade balte au service à la dame, typique de l'amour courtois, serait en partie dû aux efforts de l'Ordre teutonique, qui avait réussi à entourer ces expéditions bisannuelles d'une aura toute arthurienne. En particulier, la *Krônike von Prûzinland* de Nicolas de Jeroschin regorge d'histoires de nobles dames sauvées des païens, ce qui pourrait avoir participé à l'héroïsation progressive du voyage en Prusse<sup>277</sup>. Les membres de l'Ordre teutonique devaient connaître une bonne partie des anecdotes racontées dans cette œuvre, et pouvaient en communiquer la substance à leurs hôtes<sup>278</sup>. Si l'on considère que ceux-ci partageaient leurs expériences une fois rentrés au pays, cette interprétation ne manque pas d'intérêt. Toutefois, on sait que le service aux dames, qu'il soit lié explicitement à la Prusse ou non, fait pleinement partie de la culture aristocratique de la fin du Moyen Âge. Boucicaut, chevalier « exemplaire » et plusieurs fois voyageur de Prusse, n'a-t-il pas fondé l'Ordre de l'Écu Vert à la Dame Blanche pour servir les veuves et les orphelines<sup>279</sup> ? D'après son biographe, l'amour incite les jeunes nobles à chercher l'aventure pour gagner la renommée<sup>280</sup> :

Amours oste paour et donne hardement, fait oublier toute peine et prendre en gré tout le travail que on porte pour la chose amee. Et qu'il soit vray, qui veult lire les histories des vaillans trespassez, assez trouvera de ce preuve, si comme on lit de Lancelot, de Tristan et de plusieurs autres que Amours fist bons et a renommee attaindre ; et

---

<sup>274</sup> Pierre Suchenwirt, *Von Herzog Albrechts Ritterschaft* (v. 246-249), cité par SRP 2, p. 165 ; S. Vander Elst, « Chivalry », p. 322.

<sup>275</sup> *Ibid.*, p. 287-291.

<sup>276</sup> John Gower, *Confessio Amantis* 4, v. 1620-1633, éd. G. C. Macauley, *The Complete Works of John Gower*, vol. 2, cité par S. Vander Elst, « Chivalry », p. 290 ; Geoffrey Chaucer, *The Book of the Duchess*, 342, v. 1024-26, cité *ibid.*, p. 291, n. 11 ; T. Guard, *Chivalry*, p. 164.

<sup>277</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », *passim*.

<sup>278</sup> Sur la fonction de la chronique de Jeroschin et la discussion quant à sa mise à disposition auprès des hôtes ainsi que de la noblesse allemande, *The Chronicle of Prussia by Nicolaus von Jeroschin*, trad. et intro. M. Fischer, p. 13-14 ; R. G. Pasler, *Deutschsprachige Sachliteratur im Preussenland*, p. 283-284.

<sup>279</sup> M. Szkilnik, *Saintré*, p. 142 ; D. Lalande, *Jean II le Meingre*, p. 94 ; O. Mattéoni, *Servir*, p. 442.

<sup>280</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », p. 300-301.

mesmement en noz vivans assez de nobles hommes en France et d'autre part en veons et avons veu, si comme on dit de messire Othe de Gransson, du bon connestable de Sensarre et d'autres assez, qui lonc seroient a dire, lesquieulx le service d'Amours ot fait devenir vaillants et bien moriginez<sup>281</sup>.

L'exemple d'Othon de Grandson, seigneur savoyard et poète célèbre en son temps (qui, fait intéressant, ne se met jamais en scène comme chevalier), illustre le type de personnage auquel Boucicaut se rattache ; lui-même participa à une rève au côté d'Henri de Derby, en 1392<sup>282</sup>. Certes, la Prusse teutonique est essentiellement représentée comme un monde d'hommes, dont les seigneurs sont supposés vivre en célibataires ; et les comptes ne permettent pas d'observer une quelconque présence féminine auprès des hôtes<sup>283</sup>. Pourtant, le fond imaginaire qui tend à faire de ce genre d'expédition un acte d'amour – la littérature courtoise liant volontiers *amor* et *arma* – se manifeste également en ce qui concerne le voyage de Prusse<sup>284</sup>. De ce fait, la mention du « don des dames » au départ des courtisans du duc de Bourbon peut se rattacher à une certaine tradition courtoise. Dans sa *Chronique de Metz*, Jacques d'Esch raconte que la compagnie du duc de Lorraine assure aux croisés rentrant de Prusse d'être accueillis avec tous les honneurs partout où ils passent :

Et fuit une belle honnour que ciaux de Metz y virent en allant et revenant et sejourant avec le dit duc. Car per toutes lez bonnez villez ou ilz passoient, lez sgrs. princez et autrez leur venoient en l'encontre et lez reconduisoient si nettement comme ilz povoient ; et faisoient dancier les dammez et leur monstroient leur artillerie et la faisoit li boin veoir lez estas et lez honnours dez seigneurs et bonnez villez<sup>285</sup>.

Les danses que l'on partage avec les dames de la noblesse semblent n'être, ici, qu'un élément de l'accueil princier, habituel lorsqu'un important visiteur était de passage dans une ville. Sans doute que la présence du duc est pour partie dans le traitement auxquels les croisés ont droit, mais on remarque que, comme dans la *Chronique du bon*

---

<sup>281</sup> Lalande, p. 27-28.

<sup>282</sup> M. Nejedlý, « Spisy », p. 105-107, identifie les poèmes d'Othon de Grandson comme une source d'inspiration importante pour les poèmes de jeunesse d'un autre croisé de Prusse, Guillebert de Lannoy.

<sup>283</sup> W. Paravicini, « Von der ritterlichen... », p. 36-37. Je remercie le Prof. Werner Paravicini pour cette remarque.

<sup>284</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », p. 322-325.

<sup>285</sup> Wolfram, p. 340.

*duc de Bourbon*, ceux-ci bénéficient de la caution des plus hauts princes et de leurs dames. La participation de ces dernières, toute ritualisée qu'elle puisse être, donne une touche romanesque à l'aventure racontée par nos chroniqueurs. Pierre Suchenwirt fait même du voyage vers la Prusse une traversée d'un « monde de femmes »<sup>286</sup>, en montrant ses héros accueillis uniquement par des dames à Wrocław et à Toruń<sup>287</sup>.

Si Guillaume de Machaut, pas plus qu'Esch ou Chastelmorand, ne lie explicitement le combat contre les Lituaniens au service d'une dame, le moraliste Jean Petit n'hésite pas à faire du voyage lointain, apprentissage obligé pour les fils de la noblesse, une épreuve galante. Ainsi, dans son poème didactique *Le Livre du champ d'or*, fait-il peindre par dame Gentillesse le portrait du jeune noble idéal :

Ainsi la belle servira  
Et, en la servent s'en yra,  
Si tost com se pourra armer,  
En ces voyages d'oultremer  
Et de Puce et de Barbarie.  
Et pour Dieu ne s'espaigne mie,  
Mais a la mort nostre Seigneur  
Vengier mette peine greingneur  
Qu'il pourra, selon sa puissance<sup>288</sup>.

Assimilé au devoir de vengeance contre les ennemis du Christ, la croisade contre de lointains infidèles permet d'apprendre à mener la guerre et à évoluer en société, mais doit surtout transformer le jeune noble en un chevalier prisé – ce qui, dit explicitement l'auteur, ne peut que faciliter sa vie amoureuse :

Lors se verra bon chevalier,  
Et se fera partout prisier,  
En son pais retournera,  
Et ses parens visitera ;  
Et les dames et damoiselles

---

<sup>286</sup> « a sort of world of women », S. Vander Elst, « Chivalry », p. 324.

<sup>287</sup> *Ibid.*, p. 322-324.

<sup>288</sup> Jean Petit, *Les condicions qui sont requises à l'enfant d'un seigneur à estre droit gentilz*, v. 2855-2863, dans *Le Livre du champ d'or*, éd. P. Le Verdier, p. 132. Sur ce poème didactique, *Ibid.*, p. 11-13 ; Nejedlý, « Spisy », p. 107-108 ; W. Paravicini, « Heidenfahrt », p. 113-114.



De son pais et les pucelles  
Diront : c'est monsieur cellui,  
N'est nul qui se compare a lui  
En bonté, n'en sens, n'en vaillance  
En tout le royaulme de France.  
La dame est de bonne heure nee  
Qui pourra de lui estre amee<sup>289</sup>.

L'amour comme moteur de la croisade de Prusse est mis en scène dans un roman du milieu du XV<sup>ème</sup> siècle, *Le Petit Jean de Saintré* d'Antoine de la Sale (v. 1456-1460). Cette œuvre de fiction, composé sur le modèle de la biographie chevaleresque, se veut un « monument à la gloire d'une chevalerie ... qui joue largement au chevalier »<sup>290</sup> ; comme l'a bien montré Michelle Szkilnik, le roman reprend les codes courtois et arthuriens mais les détourne pour en faire une sorte de parodie du genre<sup>291</sup>. Le personnage principal, qui porte le nom de deux chevaliers s'étant réellement rendu en Prusse (autour de 1350 et 1392)<sup>292</sup>, est un jeune niais, « éduqué » par une noble dame, que l'auteur prétend n'appeler que Madame des Belles Cousines eut égard à sa réputation : en imposant à son protégé toutes sortes d'exploits prisées des chevaliers de son temps (tournois, emprises, pas d'armes), elle parvient à en faire l'un des nobles les plus en vue du royaume de France. Alors qu'une croisade se prépare en Prusse, Saintré se voit obligé d'y participer par les injonctions de sa dame, qui lui conseille de profiter de l'occasion pour recevoir les éperons :

Vous, par armes que ayez faittes, a la requeste de monseigneur le roy ne aultres ne avez voullu estre chevalier, vous excusant que jamaiz ne le seriez, se n'estoit contre les Sarrasins, ou soubz la baniere de mondit seigneur ; ... pour ce, me suis appenssee que vraiment il vous fault estre comme voz predecesseurs ont esté, et pour ce faire me semble

---

<sup>289</sup> Jean Petit, *Les conditions*, v. 2881-2892, p. 133.

<sup>290</sup> Pour reprendre l'expression de B. Ribémont, dans sa recension de « M. Szkilnik, *Jean de Saintré. Une carrière chevaleresque au XVe siècle* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2003, mis en ligne le 15 juillet 2008, consulté le 17 août 2014. URL : <http://crm.revues.org/255>, p. 3.

<sup>291</sup> M. Szkilnik, *Jean de Saintré, passim* ; voir aussi J.-C. Mühlethaler, « D'Énée à Jehan de Saintré : l'idéal littéraire à l'épreuve de la cour », dans L. Harf-Lancner et al. (éds.), *Contes de Troie et d'Alexandre*, Paris 2006, p. 115-133.

<sup>292</sup> PR 1, p. 44, 95, 100 ; pour C. Knudson, « Saintré », p. 272, un certain Jean de Saintré est attesté dans les années 1340 et 1350 ; Antoine de la Sale, qui cite son épitaphe (imaginaire ?), le fait mourir en 1368.

que plus sainttement et honnorablement ne le porriez estre que ad ce tressaint voyaige de Prusse, a celle tressainte bataille qui doit estre a l'encontre des Sarrasins<sup>293</sup>.

La croisade, prisee si ce n'est vécue au XV<sup>ème</sup> siècle, est un motif incontournable dans les romans et les biographies chevaleresques de la fin du Moyen Âge<sup>294</sup> ; si l'Orient, sans doute plus prestigieux, est souvent privilégié, La Sale décide de faire se dérouler cet épisode en Prusse, au départ de Toruń<sup>295</sup>, c'est-à-dire là où la plupart des chevaliers ayant pu servir de modèle à son héros se sont rendus<sup>296</sup>. Il serait même tentant de dire que le noble effectuant son voyage en Prusse représente l'archétype dont le romancier se moque. Comme l'a montré M. Szkilnik, la croisade de Prusse, unique occasion où Saintré se bat pour une cause<sup>297</sup>, représente l'ultime aventure que doit effectuer un jeune noble ; c'est, en tout cas, la dernière que Belle Cousine demande au héros d'accomplir<sup>298</sup>. Lorsque celui-ci, après son retour de Prusse, s'engage dans une nouvelle « *emprinse* » sans demander l'avis de sa dame et de son roi, ses ennuis commencent<sup>299</sup>. Au courroux de ce dernier s'ajoute le mépris de la première, qui n'hésite pas à tromper le malheureux jeune homme avec un abbé de son voisinage !

Nous reviendrons sur la couleur grivoise qui entoure le voyage de Prusse, aventure chevaleresque par excellence, dans quelques œuvres du XV<sup>ème</sup> siècle. Contentons-nous pour le moment de mentionner le fait que Jean de Saintré est parti en Prusse sur la demande de sa dame, et qu'il y a été adoubé avant une gigantesque bataille, de la main du roi de Bohême<sup>300</sup>. Le roman, qui reprend et grossit les ficelles des biographies

---

<sup>293</sup> Blanchard, Quereuil, p. 332.

<sup>294</sup> M. Szkilnik, *Saintré*, p. 102 ; J. Taylor, « La Fonction de la Croisade dans *Jehan de Saintré* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 1, 1996, p. 194-195 ; M.-T. de Medeiros, « L'idée de croisade dans la *Méluquine* de Jean d'Arras », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 1, 1996, p. 153-154 ; D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 460-461.

<sup>295</sup> « *Torruin* », Blanchard, Quereuil, p. 360, 362 ; C. Knudson, « Saintré », p. 271.

<sup>296</sup> Sur ce point, *ibid.* p. 271-277.

<sup>297</sup> M. Szkilnik, *Saintré*, p. 141. Pour J. Taylor, « La fonction de la croisade... », p. 193-204, la croisade de Prusse, plongée dans le monde « viril » du compagnonnage chevaleresque, fait du protagoniste un chevalier à part entière, capable d'écarter sa dame et de vivre sans elle ; c'est un détournement du modèle traditionnel de l'amour courtois, où l'amour de la dame représente l'ultime désir du chevalier.

<sup>298</sup> M. Szkilnik, *Saintré*, p. 99-100.

<sup>299</sup> Blanchard, Quereuil, p. 396 sq.

<sup>300</sup> *Ibid.*, p. 214. À cet égard, C. Knudson, « Saintré », p. 274, remarque que La Sale ne mentionne pas que le roi de Bohême soit aveugle, ce qui le conduit à penser qu'il ne s'agit peut-être pas de Jean, mais de son fils Charles ; or, celui-ci n'étant pas resté dans les mémoires comme un héros de Prusse, il y a lieu de penser que le roi en question soit bien Jean de Luxembourg. Même si l'argument « chronologique » n'est pas forcément convainquant lorsqu'il s'agit d'une œuvre littéraire, on peut rappeler que Jean n'était pas encore aveugle lors de sa première expédition prussienne, celle dont Machaut nous a laissé un souvenir. À ce sujet, M. Szkilnik, « Jean de Saintré ou le rêve d'une internationale chevaleresque », dans R. Bellveser et al. (éds.), *La Novel-la de Joanot Martorell*, Valence, 2011, p. 380-381.

chevaleresques du siècle précédent (Boucicaut et Gadifer de la Salle apparaissent comme compagnons de Saintré<sup>301</sup>), fait sien le *nec plus ultra* que représente l'adoubement lors de l'affrontement contre l'infidèle<sup>302</sup> ; Jean de Saintré, qui, tout comme Raoul de Gruyère, refusait de recevoir l'ordre de chevalerie si ce n'est sous la bannière du roi de France ou « contre les Sarrasins »<sup>303</sup>, est dignement adoubé lors du voyage de Prusse. À cet égard, il est remarquable que l'événement soit lié au personnage du roi de Bohême, mis en scène dans le célèbre poème de Machaut<sup>304</sup>.

Il faut dire que ce héros « lituanien », bien connu des Français pour sa mort héroïque à Crécy, est devenu à lui seul un thème littéraire : on le retrouve explicitement dans le *Myreur des Histors* de Jean d'Outremeuse, et il est difficile de ne pas y voir au moins une allusion dans le personnage de Renaud de Lusignan, qui dans le *Mélusine* de Jean d'Arras (1393), vole au secours d'une Bohême assiégée par les « Sarrasins » du roi Selodus de Craco [Cracovie]. L'œuvre était commandée par le duc Jean de Berry, sa sœur Marie de Bar et leur cousin Josse de Moravie, tout trois liés à la maison de Luxembourg. La légende de Mélusine permet d'appuyer les revendications politiques des commanditaires ; en particulier, Jean de Berry lorgnait sur la puissante forteresse de Lusignan, famille que l'on considérait comme liée aux Luxembourg<sup>305</sup>. L'idée était notamment de faire du célèbre roi de Bohême le pivot permettant de rattacher le duc de Berry, son petit-fils, aux Lusignan/Luxembourg<sup>306</sup>. Par ailleurs, l'histoire de Renaud de Lusignan pouvait servir les ambitions de Josse de Luxembourg, cousin et rival du roi Wenceslas de Bohême<sup>307</sup>. Bien que l'on doive se garder de vouloir à tout prix identifier les figures littéraires du *Mélusine* de Jean d'Arras à des personnages historiques<sup>308</sup>, il est sans doute permis de voir un souvenir des aventures lituaniennes de Jean l'Aveugle dans

---

<sup>301</sup> J. Taylor, « Fonction », p. 200-202.

<sup>302</sup> Dans son poème didactique *La Salade*, Antoine de la Sale recommande que l'écuyer soit adoubé sur le champ de bataille ; *ibid.*, p. 196-197.

<sup>303</sup> Blanchard, Quereuil, p. 330 ; M. Szkilnik, *Saintré*, p. 100.

<sup>304</sup> J. Taylor, « Fonction », p. 194.

<sup>305</sup> Jean d'Arras, *Mélusine ou la noble histoire de Lusignan*, éd. et trad. J.-J. Vincensini, Paris 2003, p. 22-23 ; L. Harf-Lancner, « Le roman vrai de Mélusine », dans *Héros et merveilles du Moyen Âge*, p. 40-43 ; notice de J.-C. Mühlethaler, « Lusignan », sur le site du projet *Regeneration*, dirigé par D. Wallace (2010) : <http://www.english.upenn.edu/~dwallace/europe/nodes/lusignan.html>. Voir aussi l'étude de M. Nejedlý, *Středověký mýtus o Meluzíně a rodová pověst Lucemburků, Prague 2014*. L'identification des Lusignans, famille noble de l'ouest de la France possessionnée en Orient (Arménie, Chypre) avec les Luxembourg repose notamment sur le fait que les deux familles possèdent des armoiries semblables.

<sup>306</sup> M.-T. de Medeiros, « L'idée de croisade », p. 149.

<sup>307</sup> M. Nejedlý, *Středověký mýtus*, passim.

<sup>308</sup> *Idem*, « "Comment le roy Selodus fist ardoir le corps du roy Fedric de Bahaigne devant la porte de Prange". Les Tchèques et la croisade contre les Sarrasins dans *Mélusine* de Jean d'Arras (vers 1393) », dans *Histoires et mémoires*, p. 266.

l'histoire du Lusignan/Luxembourg Renaud, devenu roi de Bohême après avoir défait des « Sarrasins » menés par un roi de Cracovie<sup>309</sup>. Fait remarquable, Coudrette, qui a utilisé le roman de Jean d'Arras comme modèle pour son *Mélusine* en prose, a gardé l'épisode pragois des aventures des fils de la fée, alors que son œuvre était dédiée aux Parthenay, une famille qui pouvait se revendiquer des Lusignan mais n'avait aucun rapport avec la Bohême<sup>310</sup>.

Si l'on peut se permettre de voir une inspiration « lituanienne » à cet épisode, on notera avec intérêt qu'en détruisant les païens, Renaud, son frère Antoine et leur cousin le roi d'Alsace volent au secours de la fille du précédent roi de Bohême, tué par le païen Selodus. Une fois Prague libérée et la situation rétablie, Renaud épouse l'héritière et monte sur le trône de Bohême. La défense des chrétiens menacés, chère au discours ecclésiastique sur la croisade, peut tout à fait se coupler à une trame amoureuse et à une politique matrimoniale ambitieuse. L'amour, ou du moins le mariage, est directement lié à l'aventure prussienne de Jean de Luxembourg dans le *Myreur des Histors*, du liégeois Jean des Preis, dit d'Outremeuse (m. v. 1400). Le schéma n'est toutefois pas le même que dans *Jean de Saintré* ou *Mélusine* ; l'œuvre, qui a forme de chronique universelle mais peut se lire comme une fiction romanesque aux influences arthuriennes<sup>311</sup>, présente Jean de Luxembourg en un croisé de Prusse qui a cœur de gagner le « roy » lituanien au christianisme. Devenu ami de celui-ci, le Luxembourg « *se volt aviseir que amour de femme faisoit toute faire* », et lui dépêche donc « *la plus belle pucelle* »<sup>312</sup> de sa compagnie, qui essaye, en vain, de le séduire pour l'inciter à recevoir le baptême<sup>313</sup>.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cet épisode, où les couleurs courtoises traduisent une impression d'intercompréhension entre Lituanien et croisés occidentaux, ce qui mérite un chapitre à part soi. Retenons pour le moment que l'amour terrestre, mis

---

<sup>309</sup> M.-T. de Medeiros, « L'idée de croisade », p. 149 : « Ces "croisades-parties" semblent avoir été fort appréciées de la noblesse occidentale et le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, grand-père du duc de Berry, participa à trois de ces incursions. Or c'est à partir de cette ascendance que Jean de Berry peut revendiquer son appartenance à la noble lignée des Lusignan. Rien de plus normal donc que ce jeu de surimpression qui projette sur les rois de Bohême du roman – l'infortuné roi qui tombe sous les coups de l'assaillant, puis Renaud qui épouse la fille du roi – l'honneur d'en avoir décousu avec les Sarrasins ». L'auteur de l'article note aussi que la pression exercée dans les années 1390 par les Turcs ottomans sur le royaume de Hongrie, gouverné par Sigismond de Luxembourg, peut avoir inspiré cet épisode. Une troisième inspiration possible sera présentée ci-dessous, chap. 5.

<sup>310</sup> Coudrette, *Mélusine*, éd. et trad. M. W. Morris, J.-J. Vincensini, Lewiston 2009, p. 1-30 ; M. Nejedlý, *Středověký mýtus*, 247.

<sup>311</sup> P. Péporté, *Constructing the Middle Ages*, p. 171.

<sup>312</sup> *Ly Myreur des Histors. Chronique et geste de Jean des Preis dit d'Outremeuse*, éd. S. Bormans, Bruxelles 1880, vol. 6 (après : Bormans), p. 415.

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. 415-416.

ici au service d'une tentative de conversion d'un souverain païen, a sa place dans un voyage de Prusse tel que raconté par un chroniqueur wallon épris de romanesque. Ces quelques œuvres marquent une certaine distance par rapport à l'action balte ; on n'y trouve pas la prétention au témoignage direct d'un Machaut, qui dit ne raconter que ce qu'il a vu « *des yeus de [sa] teste* »<sup>314</sup>. Dans le *Confort d'ami*, le poète citait la rèse de Jean l'Aveugle pour donner à ses lecteurs l'exemple d'une action digne d'être entreprise par un grand seigneur. On y va pour l'honneur, nous dit Machaut ; Boucicaut semble marcher sur les traces du glorieux roi de Bohême, puisqu'il y va pour accroître son prix ; les hommes du duc de Bourbon, qui vont là où « *alloient maints chevaliers de plusieurs pays* »<sup>315</sup>, ne disent pas explicitement qu'ils cherchent la renommée, mais le fait que les princes assistant à leur départ les encouragent prouve que l'on est dans la même ligne. Le voyage de Prusse effectué par les familiers du prince attire un peu de gloire sur sa maison, et mérite donc d'être raconté<sup>316</sup>. Le don reçu par la comtesse de Savoie contribue sans doute à fortifier leur détermination, tout comme l'amour, nous dit le biographe de Boucicaut, pousse le chevalier à accomplir de grandes choses... parmi lesquelles, rapporte Antoine de la Sale, le voyage de Prusse. Rien d'étonnant donc à ce que le petit monde des Lituaniens et des Teutoniques inspire une scène courtoise à un Jean d'Outremeuse ou, c'est une hypothèse, à Jean d'Arras. À la suite de Guillaume de Machaut, le roi de Bohême fait figure de croisé balte modèle, presque de « saint patron » de la Prusse.

La recherche de l'honneur, motivé ou non par l'amour d'une dame, la volonté d'imiter ce que font les pairs les plus prestigieux et de se plonger dans un cadre se rapprochant le plus possible des romans chevaleresques expliquent le succès du voyage de Prusse ; la défense des chrétiens opprimés, honorable en soi, donne un but tout à fait acceptable à l'entreprise. Du reste, le caractère mondain de ces motifs n'est pas incompatible avec un réel sentiment de dévotion, motivé peut-être en partie par les indulgences que distribue l'Ordre teutonique. Car les rèses sont certes des opérations militaires, capables de rapporter gloire et honneur, mais elles n'en visent pas moins la

---

<sup>314</sup> « *Car presens fui a ceste feste, / Je le vi des yeus de ma teste* », *Le Confort d'ami*, v. 3049-3050, Hoepffner, vol. 3, p. 108 ; W. Voisé, « Guillaume de Machaut en Pologne », p. 52.

<sup>315</sup> Chazaud, p. 63.

<sup>316</sup> O. Troubat, *Prince Chevalier*, p. 571. Jean de Chastelmorand, dont le récit recueilli oralement est la source principale de Cabaret d'Orville, a participé à la rèse, ce qui explique que celle-ci ait une place importante dans la chronique. Toutefois, si le chroniqueur, qui composait une œuvre de commande (pour Charles de Bourbon, petit-fils du duc), a choisi d'intégrer ce long récit, c'est qu'il jouait un rôle dans la tâche qui lui avait été confiée, autrement dit celle de glorifier la maison de Bourbon.

conversion des infidèles. Reprenons la route avec Guillaume de Machaut et son héros, Jean de Luxembourg. On sait pourquoi on va en Prusse ; observons maintenant ce que l'on pense y faire.

## CHAPITRE IV : ENTRE LE VERBE ET L'ÉPÉE

### *L'épisode de « Medouagle » : convertir ou conquérir ?*

Jean de Luxembourg est donc un prince combattant, qui savait porter le fer aux quatre coins du continent. Pour illustrer les activités de son héros, le poète mentionne avec plus de détails quelques combats en Allemagne ou en Bohême, puis passe à une description de l'expédition de 1328-1329 en Silésie, en Pologne et en Lituanie. C'est l'occasion pour notre poète de revenir sur le voyage qui l'a mené aux confins « des glaces de Lituanie ». Il est étonnant de constater que les Chevaliers teutoniques ne sont pas mentionnés dans ce passage d'une quarantaine de vers. Contrairement aux poètes ou aux chroniqueurs qui présenteront les ruses plus tard, Machaut semble ignorer l'existence de l'Ordre : le lecteur peu familiarisé avec le monde balte pourrait imaginer que Jean de Luxembourg a organisé de son propre chef la campagne, sans aucune intervention du grand-maître Werner d'Orseln et de ses hommes. Ce qui n'est pas sans rappeler la rapide mention de la conquête de la Sambie dans le document *Descriptiones terrarum*, qui n'en attribue la réussite qu'au seul roi Ottokar de Bohême. A l'inverse, la *Chronicon Aulae Regiae* du moine lusacien Pierre de Zittau fait état de l'appui logistique et des conseils fournis par les Teutoniques, sans qui les exploits du roi Jean n'auraient pas été possibles<sup>317</sup>.

Achévé presque trente ans après l'événement, le poème de Machaut ne peut garantir que les souvenirs de l'auteur soient de première fraîcheur<sup>318</sup> ; celui-ci se contente de relater, d'un ton épique, les exploits guerriers de Jean de Luxembourg, sans décrire ses adversaires autrement qu'en les qualifiant de « *mescreant* ». Les Lituaniens ne jouent qu'un rôle passif dans cette affaire<sup>319</sup> ; le seul personnage à agir est Jean, et dans une certaine mesure, Guillaume, qui à deux reprises, rappelle avoir été directement témoin des événements : « *Je le vi, pour ce le tesmong / Car partout en seray tesmong* »<sup>320</sup> nous

---

<sup>317</sup> « *ad hec omnia fratres Crucifieri de domo Teuthonica sua auxilia prebuerunt fideliter et consilia, procurando vehiculorum levium quadraginta quinque milia portancium pro exercitu necessaria et pro rege* », *Chronicon Aulae Regiae*, éd. J. Emler, p. 293-294.

<sup>318</sup> A. Prioult, « Machaut », p. 28-29.

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>320</sup> *Le Confort d'ami*, Hoepffner, vol. 3, v. 3027-3028, p. 107 ; et un peu plus loin : « *Car presens fui a ceste feste, / Je le vi des yeus de ma teste* », v. 3049-3050, *Ibid.*, p. 108. L'éditeur E. Hoepffner précise que Machaut avait pour habitude de se mettre en scène dans ses œuvres, même si le sujet ne le concernait pas

prévient-il au moment d'aborder la première campagne de 1327 en Silésie, qui dans son texte, précède directement l'expédition de Lituanie<sup>321</sup> :

Et puis il s'en alla de la  
Droit en royaume de Cracoe [Cracovie]  
Et par les glaces en Letoe [Lituanie].  
Crestienner fit en une ville,  
Des mescreans plus de sis mille.  
Li lieus avoit nom Medouagle<sup>322</sup>.

Le philologue Vladimir Chichmaref identifie cette ville avec une place forte appelée *Medewagen* par les chroniqueurs allemands, et qui peut correspondre à l'actuel site de Medvegalis, situé au centre-ouest de la Samogitie<sup>323</sup>. En suivant l'identification des autres localités mentionnées plus loin par le poète, il apparaît que l'action se déroule dans cette région, principale cible des ruses : « *Gegusë* » semble correspondre à Geguzkalis, située près de Medvegalis, « *Aukahana* » serait Aukaimas, un sanctuaire païen sur la rivière Dubysa. Quant à « *Xedeyctain* », que V. Chichmaref et A. Prioult identifient avec l'actuelle ville de Keidainiai, située à une cinquantaine de kilomètres au nord de Kaunas, il s'agirait plutôt d'une petite localité près de Medininkai (actuellement Varniai, au centre de la Samogitie) et « *Gedemine* » serait une place forte indéterminée<sup>324</sup>, toujours en Samogitie. Remarquons que Machaut, contrairement à de rares auteurs francophones plus tardifs, ne distingue pas cette province du reste de la Lituanie<sup>325</sup>.

---

directement ; le fait de souligner à deux reprises qu'il a été témoin des actions de Jean de Bohême en Lituanie se rattache à cette stratégie (*Ibid.*, vol. 1, p. II).

<sup>321</sup> V. 3021-3025, p. 107. Pour P. Knoll, *Rise*, p. 51, Jean de Luxembourg transite par Wrocław, où il passe Noël 1328 avant de se rendre en Prusse ; de nombreux princes silésiens rejoignent son ost.

<sup>322</sup> *Le Confort d'ami*, v. 3030-3035, Hoepffner, vol. 3, p. 107.

<sup>323</sup> V. Chichmarev (éd.), *Poésies lyriques*, vol. 1, p. XXIV ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 240. La colline de Medvegalis, que l'on peut identifier avec *Medewagen*, se trouve au centre de l'actuelle région de Samogitie, à 180 km environ de Kaunas.

<sup>324</sup> La meilleure identification est résumée par *ibid.*, p. 240, n. 53, qui cite A. Vaiciulaitis, « Viduriniu amziu poetas Machaut Lietuvoje », *Lietuviu Kataliku Mosklo Akademijos Leidinys*, 3, 1939 (Rome, 1972), p. 318. A. Prioult, « Machaut », p. 25-27, V. Chichmarev, *Poésies*, p. XXIV-XXV. W. Voisé, « Guillaume de Machaut », p. 53 et T. de Puymaigre, « Une campagne », p. 175-176, proposent des identifications différentes – bien plus fantaisistes pour le dernier – sur lesquelles nous ne nous étendrons pas. On remarque la ressemblance phonétique entre le « *Gedemine* » de Machaut, le « *Jedemine* » de Dusbourg, où Werner de Homberg aurait été adoubé, et le nom du grand-duc Gediminas.

<sup>325</sup> S. Zajączkowski, « Wilhelm de Machaut i jego wiadomosci do dziejów Polski i Litwy w XIV w. », *Kwartalnik Historyczny* 43/1-2, 1929, p. 222.



L'épisode de la prise de Medvegalis est relaté par plusieurs sources narratives proches des Chevaliers teutoniques, qui jouent cette fois un rôle important dans le récit. Pierre de Dusbourg raconte qu'en 1329, Jean de Luxembourg arriva en Prusse « avec des nobles de son royaume », d'autres princes « et avec beaucoup de nobles du royaume d'Allemagne et d'Angleterre »<sup>326</sup>. Nous avons vraisemblablement à faire à l'une des premières grandes ruses d'envergure internationale. Le chroniqueur de l'Ordre continue ainsi :

Avec eux tous le frère Werner [d'Orseln] avec deux cent frères, et 18 milliers de combattants, outre les fantassins, marcha contre la Lituanie, et la veille de la Purification de sainte Marie il assiégea le château de Medewagen, et après beaucoup d'assauts, ils [les Lituanien] se soumirent à la foi chrétienne et 6000 hommes dudit château furent baptisés au nom du Seigneur, mais peu après ils apostasièrent<sup>327</sup>.

Même si à la fin du Moyen Âge, les chroniqueurs cherchaient plutôt la précision des chiffres que leur charge symbolique pour signifier qu'un grand nombre de personnes étaient en jeu, il convient de rester méfiant avec les nombres de 18'000 et de 6000<sup>328</sup> ; on remarque toutefois que le nombre de 6000 (3000, rapporte la *Chronicon Aulae Regiae*<sup>329</sup>) correspond à ce qu'avance Machaut. Le nombre de païens à recevoir le baptême a dû être assez important pour que l'anecdote soit mentionnée dans plusieurs textes, dont la chronique du moine bénédictin néerlandais Guillaume d'Egmond<sup>330</sup>. Dusbourg nous apprend, en conclusion de sa narration de l'épisode, que ce baptême n'a pas été très

---

<sup>326</sup> Dusbourg (suppl.), SRP 1, p. 215 : « *Anno domini MCCCXXIX Joannes de Luccelburgk rex Bohemie cum nobilibus regni sui ... et cum multis nobilibus regni Alemannie et Anglie, intravit in terram Prussie.* » S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 239, mentionne que des chevaliers sont venus non seulement d'Allemagne et d'Angleterre, mais aussi des Pays-Bas et de France – sans doute une allusion à la présence de Guillaume de Machaut, puisque W. Paravicini repère les premiers hôtes venus directement de France seulement en 1335-1336 (PR 1, p. 95).

<sup>327</sup> Dusbourg (suppl.), SRP 1, p. 215 : « *Cum hiis omnibus frater Wernerus et fratres CC et XVIII milia pugnatorum preter pedites ivit versus Lethowiam, et in vigilia purificationis beate Marie obsedit castrum Medewage, et post multas impugnationes subdiderunt se fidei cristiane et VI milia hominum dicti castrum sunt in nomine domini baptizati, sed non longe post apostaverunt.* »

<sup>328</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 246 estime à 6000 le nombre d'hommes engagés dans une ruse, en comptant la suite des hôtes, les troupes à pieds ainsi que les soldats mis à disposition de l'Ordre, avant de préciser : « 6000 is simply "a large number" and 400 "a small one" ».

<sup>329</sup> *Chronicon Aulae Regiae*, éd. J. Emler, p. 293. Le texte de *Epitome Gestorum Prussie* dit simplement « *transiens fines Litwanorum quatuor castra cremavit et quintum expugnavit, donec se traderent gratie sue, et baptismum receperunt.* », SRP vol. 1, p. 287.

<sup>330</sup> « *Horum veraciter dissentionis tempore Boemorum rex, qui versus Prusiam potentissime se direxerat ibique occisis supra calculum variis XL vel amplius paganorum milia ad fidem veri numinis converterat.* », *Willelmi capellani...*, éd. C. Pijnacker Hordijk, p. 236.

efficace<sup>331</sup>. Pour le chroniqueur, rien n'indique que le roi de Bohême y ait contribué, même s'il est facile de remarquer que la scène diffère des combats habituellement menés en Samogitie, qui se soldent plus souvent par un massacre que par un baptême collectif, fût-il passager. Le chroniqueur et héraut d'armes teutonique Wigand de Marbourg, écrivant plusieurs décennies après les faits, nous fournit plus de renseignements sur l'épisode du baptême de Medvegalis.

Wigand raconte que « le roi de Bohême proposa d'entrer en terre de Prusse ; ainsi, le duc [comte] de Luxembourg vint avec 300 hommes d'armes et d'autres fidèles du Christ en protection de la foi etc., voulant entrer en Lituanie »<sup>332</sup>. Le temps de conclure une trêve avec la Pologne et la ruse peut débiter. Le siège est mis devant Medvegalis :

Une fois celui-ci pris, ils trouvèrent une grande foule que le [grand] maître voulait totalement anéantir, mais par ses prières, le roi Jean leur sauva la vie, et par le baptême ils furent incorporés à la foi catholique au jour de la Purification de la Vierge ; et ils donnèrent des garanties au maître en ce qui concerne la solidité de leur foi, ce qui plut beaucoup au roi. Mais une fois l'hiver terminé, ils commencèrent à avoir la nausée du baptême et à soupirer après le paganisme. Ainsi, le maître pensait-il que les chances étaient modestes de pouvoir s'attendre à une paix ferme. Or, avec le roi Jean, il a fait l'expérience que la paix serait violée par les païens<sup>333</sup>.

Ainsi, le grand-maître Werner d'Orseln aurait été prêt à massacrer la population du fort, mais son royal hôte aurait intercédé pour que l'on fasse grâce aux Lituaniens et qu'on les baptise. Si l'on compare avec un autre passage de Dusbourg où il est question de la prise d'un fort lituanien, on en déduit que la mise à mort des assiégés était bien le programme habituel des Teutoniques, à quelques nuances près<sup>334</sup>. L'action se situe plutôt

---

<sup>331</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 239-241 ; *Ibid.*, p. 36, parle du succès de Jean de Bohême comme « short-lived ».

<sup>332</sup> « *Anno sequenti rex Bohemie proposuit intrare terram Pruszie, unde dux Lutzelburgensis cum 300 armigeris et aliis christifidelibus in protectionem fidei etc. venit, volens intrare Litwaniam* », Wigand, SRP 2, p. 462-463.

<sup>333</sup> « *Quo obtento, magnam multitudinem ibidem invenerunt, quam magister omnino perdere voluit, sed et rex Johannes precibus suis salvavit vitam eorum, et per baptismum incorporantur fidei katholice in die Virginis purificationis ; et dederunt magistro obsides in robur fidei, quod placuit valde regi. Sed hyeme terminata ceperunt nauseam habere de baptismo et anhelare ad paganismum. Unde magister iudicavit hoc esse verecundum, quod ex pace firmata experiri posset. Sed cum rege Johanne expertus est ex conditione paganica pacem violatam* », *Ibid.*, p. 463.

<sup>334</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 240 ; *Ibid.*, p. 244, précise que la technique de guerre était plus ou moins la même du côté teutonique comme lituanien : déprédation des terres de l'ennemi, massacre des hommes, capture des femmes, des enfants et du bétail, pillage.

lors d'un conflit de frontières « normal » que pendant une ruse, puisqu'une ruse de guerre est employée, et que la présence de nobles venus d'ailleurs n'est pas mentionnée :

En ces temps [1328], 60 frères et une troupe d'hommes de Prusse partirent contre le château de Gartha et comme ils comprirent que ceux-ci étaient prévenus, ils envoyèrent 400 hommes, qui entrèrent sur le territoire dudit château, et le ravagèrent, puis retournèrent à l'armée des frères. Un autre jour, pendant que les Lituaniens, qui croyaient les frères rentrés sur leur terre, étaient allés à leurs champs, les frères avec toute leur armée entrèrent avec puissance sur la dite terre ; et jusqu'à six lieues, ils la dépeuplèrent par l'incendie et la rapine. Mais encore, beaucoup de nobles dudit château avec toute leur maisonnée et leur famille, jusqu'à 94 âmes, se sont adjoints aux frères, et venant en Prusse, reçurent la grâce du baptême<sup>335</sup>.

Les terres des Lituaniens sont brûlées et pillées, mais une partie importante des nobles sont emmenés en Prusse et baptisés ; une pratique attestée dans plusieurs autres chroniques. Si la guerre que mène l'Ordre est violente, les plus importants des Lituaniens ont une échappatoire en acceptant, bon gré mal gré, la conversion. Il y a toutefois une différence avec l'histoire de Medvegalis : à Gartha, seuls les nobles sont sauvés et convertis ; le nombre de 94 personnes, comparé aux 6000 convertis qu'avancent Machaut et Dusbourg, montre une différence non négligeable dans le nombre de Lituaniens que l'on baptise. Néanmoins, rien ne permet d'affirmer que le massacre des païens ait été pratiqué partout : l'extrait cité ne dit rien de la mise à mort de la population de Gartha. Même si bien sûr, les termes « *depopulati sunt incendio et rapina* » ne laisse rien imaginer de bon pour le commun des habitants, il serait exagéré d'imaginer que tous ces derniers aient été mis à mort systématiquement. D'autant que lorsque c'est le cas, les chroniqueurs proches de l'Ordre ne se gênent pas de le mentionner.

Une autre différence est que si les habitants de Medvegalis semblent avoir été laissés sur place, dans le cas de Gartha, l'on prend soin de déporter les nobles convertis en Prusse, pour éviter que ceux-ci soient tentés de « revenir au paganisme » – ou plus

---

<sup>335</sup> Dusburg, SRP 1, p. 214 : « *Eodem tempore LX fratres et familia virorum de Prussia exierunt versus castrum Gartham, et dum intelligerent, eos premonitos esse, miserunt CCCC viros, qui intraverunt territorium dicti castri, et depredaverunt id, et reversi sunt ad exercitum fratrum. Altera die dum Lethowini crederent fratres rediisse ad terram suam, et irent ad agros suos, extunc fratres cum toto exercitu suo intraverunt potenter dictam terram, et usque ad sex leucas eam depopulati sunt incendio et rapina. Plures etiam nobiles de dicto castro cum omni domo et familia sua usque XCIII animas adjuncti sunt fratribus, et venientes in Prussiam baptismi gratiam perceperunt* ».

prosaïquement, de reprendre les armes contre les Teutoniques. La stratégie de l'Ordre semble avoir été, pour les 200 ans de combats contre les païens baltes, proche de ce que l'on voit ici raconté pour la prise de Gartha : une dévastation des campagnes (ce qui est l'usage guerrier habituel dans l'Europe médiévale<sup>336</sup>), puis la conversion des potentats locaux que l'on intègre à la noblesse chrétienne – ce qui peut expliquer que la déportation ait été pratiquée. En Lituanie, comme dans leurs possessions prussienne et livonienne, les Teutoniques utilisent fréquemment la noblesse autochtone, convertie et ralliée, comme un soutien, alors que la majorité des habitants sont laissés, pour l'essentiel, au paganisme<sup>337</sup>. On peut penser qu'en menant ses opérations militaires en Samogitie et ailleurs en Lituanie, l'Ordre cherchait surtout à briser la résistance des Baltes, et si possible à se rallier la noblesse ; il ne s'agissait sûrement pas de convertir tout le monde, même par la menace.

La demande de Jean de Luxembourg avait donc de quoi laisser perplexe le grand-maître, peu enclin à ce genre de marchandage, ce qui explique que selon Wigand, il ne donnait pas grand poids à la paix ainsi obtenue. Il n'est en effet pas surprenant que les habitants de Medvegalis, soumis à ce qui ressemble fort à une conversion forcée (il est peu probable que les croisés leur eussent laissé la vie sauve s'ils avaient décliné l'offre du roi), aient apostasié peu de temps après le départ des troupes chrétiennes. Quoi qu'il en soit, Machaut souligne ce baptême avec fierté ; pour lui, qui ne pouvait pas connaître la suite des événements, c'est un fait glorieux, propre à magnifier la mémoire de Jean l'Aveugle<sup>338</sup>, qui rejoint ainsi son prédécesseur Ottokar Přemysl, crédité par les chroniqueurs de son temps du baptême de la Sambie en 1255.

La conversion des Lituaniens n'est peut-être pas la préoccupation principale des princes d'Europe centrale, mais elle peut s'inscrire occasionnellement à leur agenda politique. Ainsi, en 1349, le roi Casimir le Grand de Pologne propose le baptême et une couronne au duc Kęstutis, fils de Gediminas ; deux ans plus tard, Louis d'Anjou, roi de Hongrie, lui fait la même offre<sup>339</sup>. En 1358, c'est au tour du fils de Jean de Luxembourg, Charles, empereur et roi de Bohême, d'entamer des démarches visant à attirer Kęstutis et

---

<sup>336</sup> P. Contamine, *La guerre au Moyen Âge*, Paris 1980, p. 365.

<sup>337</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 370-373 ; R. Wenskus, « The Teutonic Order », p. 207-238.

<sup>338</sup> Pour W. Voisé, « Guillaume de Machaut en Pologne », p. 52-53, la phrase « *Car presens fui a ceste feste / Je le vi des yeus de ma teste* » porte particulièrement sur la cérémonie de baptême.

<sup>339</sup> S. C. Rowell, « Unexpected », p. 559-560.

son frère Algirdas aux fonts baptismaux<sup>340</sup>. Fidèles à la tradition établie par leur père, les Lituaniens entrent en négociation pour maintenir un calme relatif à leur frontière occidentale, avant de provoquer l'échec de la démarche. A lire ce que rapporte le chroniqueur Hermann de Wartberge, les compensations exigées par les deux frères étaient tout simplement irréalistes<sup>341</sup>. Plus intéressant, « ils demandèrent que l'Ordre soit localisé vers les déserts entre les Tatars et les Ruthènes, pour qu'ils les défendent des assauts des Tatars »<sup>342</sup> ; l'idée étant que si les Lituaniens reçoivent le baptême, leurs anciens adversaires n'auraient plus lieu de tenir la Prusse, et devraient se rendre utiles ailleurs<sup>343</sup>.

En montrant son intérêt pour les affaires baltes et la conversion des derniers païens de la région, le roi de Bohême entend marquer son hégémonie dans les affaires religieuses d'Europe centrale et orientale. En outre, s'attaquer à la tâche impériale par excellence qu'est la conversion des infidèles lui permet de faire de son royaume héréditaire le cœur politique et religieux de l'Empire<sup>344</sup>. À cet égard, il est remarquable que son règne marque la fin de la participation des sujets de la couronne de Bohême aux voyages de Prusse ; lui-même s'y est rendu avec son père Jean, en 1344-1345, sans grande conviction<sup>345</sup>. C'est le moins que l'on puisse dire, puisque d'après son autobiographie, « beaucoup de grands hommes, frustrés de leurs vœux, gaspillèrent des efforts et des dépenses »<sup>346</sup>. Quelle différence d'appréciation par rapport au portrait élogieux qu'un Guillaume de Machaut donne des actions de son père !

L'approche plutôt pacifique de l'empereur Luxembourg lui vaut tout de même les louanges du poète champenois, qui n'a pas maintenu avec lui les liens l'unissant jadis à

---

<sup>340</sup> D'après S. C. Rowell, « Unexpected », p. 572, il s'agissait de reconnaître aux fils de Gediminas leur statut de princes, mais non de leur donner une couronne, ce qui marque une différence par rapport à l'approche du Saint-Siège. Voir aussi R. Mažeika, « Bargaining », p. 137-140 ; D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 141-143.

<sup>341</sup> Wartberge, SRP 2, p. 79-80, note que les émissaires lituaniens demandaient non seulement la Mazovie, mais encore les pays riverains du Danube !

<sup>342</sup> « *Item postulabant, quod ordo locaretur ad solitudines inter Tartaros et Rutenos ad defendendum eos ab impugnatione Tartarorum* », Wartberge, SRP 2, p. 80.

<sup>343</sup> J. Sarnowsky, « The Teutonic Order Confronts Mongols and Turks », dans *Military Orders*, vol. 1, p. 259 ; H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 223 ; C. Carpini, *Storia della Lituania*, p. 37-38.

<sup>344</sup> Sur ces questions, voir notamment S. C. Rowell, « Unexpected », p. 571-574. M. Olivier Marin me signale qu'une lettre du pape Clément VI, datée du 9 mai 1346, mentionne une demande de Charles d'installer en Bohême des bénédictins croates célébrant la liturgie en slavon, dans un but missionnaire. Toutefois, rien ne permet d'affirmer que le grand-duché de Lituanie ait été en particulier ciblé. Voir L. Klicman (éd.), *Monumenta vaticana res gestas Bohemicas illustrantia*, vol. 1, Prague 1903, doc. 653, p. 389-390.

<sup>345</sup> V. Žurek, « Sur les traces », p. 282.

<sup>346</sup> « *multi magni viri suis votis frustrati perdidit labores similiter et expensas* », *Vita Karoli IV*, ch. 16, cité dans SRP 2, p. 734 ; éd. et trad. P. Monnet, J.-C. Schmitt, Paris 2010, p. 128-129. S. C. Rowell, « Unexpected », p. 573 ; V. Žurek, « Sur les traces », p. 282.

son père, mais semble avoir été tenu au courant des grandes lignes de sa politique<sup>347</sup>. Charles de Bohême fait son apparition dans *La Prise d'Alexandrie*, un panégyrique à la gloire du roi de Chypre Pierre de Lusignan, composé peu après 1369<sup>348</sup>. Au début du poème, Machaut présente le voyage effectué par son héros à travers la Chrétienté dans le but de rallier les têtes couronnées à son projet de croisade. En 1364, à Prague puis à Cracovie, il rencontre l'empereur, « *fils dou bon roy de Behaigne* », qui a notamment à son crédit de faire régner la paix sur une grande partie de l'Europe :

Pais a mis par toute Alemaingne,  
 En Osteriche et en Behaingne,  
 En Misce, en Baiviere, en Hongrie,  
 Jusques es marches de Russie,  
 En Morave, en Prusce, en Cracoe,  
 Voire, par Dieu, jusque en l'Estoe,  
 Au meins jusques en Ranguenite,  
 Qui n'est mie chose petite<sup>349</sup>.

Par *Ranguenite*, Stanisław Zajączkowski reconnaît Ragnit, le nom d'une importante forteresse teutonique, étape de nombreuses rèses ; sans doute que Machaut avait en tête quelques souvenirs de jeunesse, et se rappela d'un toponyme entendu lorsqu'il accompagna le père de l'empereur dans son expédition contre les Lituaniens<sup>350</sup>. Dans ce cas, « *l'Estoe* » est sans doute une variante graphique du « *Letoe* » du *Confort d'ami* ; l'un des manuscrits a « *l'Etoe* »<sup>351</sup>, ce qui nous amène au nom couramment attribué à la Lituanie dans les sources francophones du XIV<sup>ème</sup> siècle. La pacification de l'Ordre teutonique et de la Lituanie pourrait ainsi se lire comme une allusion à la politique « lituanienne » de l'empereur. Machaut ne mentionne pas explicitement la tentative d'évangélisation (qui avait par ailleurs échoué), mais il peut avoir été marqué par la « propagande »<sup>352</sup> du roi de Bohême, qui dans sa volonté d'instaurer une *monarchia*

<sup>347</sup> E. Hoepffner, *Œuvres*, vol. 1, p. 29-30.

<sup>348</sup> W. Iwanczak, « Höfische Kultur und ritterliche Lebensformen in Polen vor dem Hintergrund der europäischen Entwicklung », in Th. Wunsch (éd.), *Das Reich und Polen*, 2003, p. 286.

<sup>349</sup> Guillaume de Machaut, *La Prise d'Alexandre*, v. 1033-1040, éd. S. Hardy, *Edition critique de la Prise d'Alexandrie de Guillaume de Machaut*, Orléans 2011 (thèse non publiée), p. 31.

<sup>350</sup> *Ibid.*, p. 32, n. C ; S. Zajączkowski, « Machaut », p. 222.

<sup>351</sup> Il s'agit du ms. BNF 22546 ; *La Prise d'Alexandrie*, éd. M.-L. de Mas Latrie, p. 32, n. C.

<sup>352</sup> Sur l'application du concept de propagande à l'époque médiévale, S. Menache, *The Vox Dei*, New York-Oxford 1990, p. 175-176.

*mundi*, se pensait en protecteur de la Lituanie. À cet égard, lorsque vers 1367-1368 le prince Butautas vient à Prague lui demander asile, l'empereur prend grand soin à le faire baptiser et à s'en faire un familier portant le titre de « *dux Lituanorum* »<sup>353</sup>. On peut supposer que ces éléments n'ont pas échappé à Guillaume de Machaut, qui n'insiste peut-être pas sur l'étendue du pouvoir pacificateur de l'empereur (« *Voire, par Dieu, jusque en l'Estoe, / Au meins jusques en Ranguenite, / Qui n'est mie chose petite* ») par seul effet de style.

Si cette hypothèse est correcte, son informateur était peut-être un chevalier poitevin du nom de Perceval de Coulonge, compagnon du roi de Chypre qui a participé à une rève en Prusse en hiver 1368-1369, soit peu après l'arrivée de Butautas dans l'entourage du roi de Bohême, et juste avant que Machaut n'écrive sa *Prise d'Alexandrie*<sup>354</sup>. Que ce soit par ce personnage ou par d'autres croisés de retour d'une rève, la nouvelle du rapprochement entre la Lituanie et l'Empire a pu parvenir à notre poète, qui dans le *Confort d'ami* saluait déjà la conversion des « *mescreans* » par le père de l'empereur. Ces quelques épisodes, visiblement connus d'au moins quelques poètes d'Europe occidentale<sup>355</sup>, montrent qu'il y avait parmi les puissances d'Europe du Centre-Est une volonté d'évangéliser « pacifiquement » la Lituanie, quitte à aller contre l'Ordre teutonique, lequel considérait ces tentatives comme un empiètement sur sa mission<sup>356</sup>. Une telle approche sera à l'origine de la conversion effective du grand-duché, lorsqu'en 1385, princes polonais et lituaniens entameront des négociations devant mener au baptême du fils d'Algirdas et petit-fils de Gediminas, Jogaila, en échange de la main de la reine de Pologne, Hedwige.

Les démarches hongroise, tchèque et polonaise n'empêchent pas ces pays d'avoir à plusieurs reprises croisé le fer avec les Lituaniens ; toutefois, l'intérêt des puissances

---

<sup>353</sup> S. C. Rowell, « Unexpected », p. 574.

<sup>354</sup> Perceval de Coulonge faisait partie de l'entourage de Jean de Blois, grand seigneur possessionné en Hainaut et Hollande, qui s'est vraisemblablement porté garant de l'emprunt contracté par Coulonge en Prusse, et a essayé en vain de récupérer son argent : W. Paravicini, « Prusse », p. 182-183 ; PR 1, p. 96-97 ; P. Contamine, « De Chypre à la Prusse et à la Flandre. Les aventures d'un chevalier poitevin : Perceval de Couloigne, seigneur de Pugny, du Breuil-Bernard et de Pierrefite (133.-141.) », dans D. Coulon et al (dirs.), *Chemins d'Outre-Mer*, vol. 1, Paris 2004, p. 149-157. En ce qui concerne *La Prise d'Alexandrie*, Perceval de Coulonge est considéré comme un informateur potentiel de Machaut (certes moins important que Jean de Reins) par S. Hardy, *Edition critique de la Prise d'Alexandrie*, p. cxx, n. 149.

<sup>355</sup> Pétrarque fait référence aux négociations entre Kęstutis et Louis de Hongrie en 1351 ; nous y reviendrons (voir chap. 8).

<sup>356</sup> Sur les tentatives de conversion de la Lituanie par Casimir de Pologne et Charles de Bohême, H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 242-243 ; Z. Kiaupa, *History*, p. 54 ; F. Dvornik, *Slaves*, p. 387, J. Jakstas, *Baltikum*, p. 157-159.

d'Europe centrale à l'évangélisation du grand-duché marque une certaine différence d'approche par rapport à l'Ordre teutonique. D'après R. Petrauskas, celui-ci, depuis le début du siècle au moins, ne songeait plus sérieusement à convertir les Lituaniens par une manœuvre diplomatique. Côté de près Gediminas puis ses fils, les responsables de l'Ordre connaissaient bien les ruses de leurs adversaires, et considéraient que seule la soumission du pays – ou au moins de la Samogitie – pourrait permettre au christianisme de s'y implanter. Du reste, aucun des deux adversaires n'avait intérêt à mettre fin aux raids et contre-raids quasiment annuels, qui constituaient une importante source de richesse de part et d'autre<sup>357</sup>.

Même si la plupart de nos auteurs français ou anglais décrivent les ruses dans un registre essentiellement militaire, Guillaume de Machaut n'est pas le seul à parler de conversion dans le cadre de ce genre de croisade. Nous avons déjà fait la connaissance de Gadifer de la Salle, chevalier baroudeur qui s'est rendu à plusieurs reprises en Prusse avant de s'embarquer avec un Normand du nom de Jean de Béthencourt pour entreprendre la conquête des îles Canaries. L'aventure, pour laquelle le pape d'Avignon Benoît XIII a accordé des indulgences, a été racontée dans la chronique *Le Canarien* (1402), due aux chapelains des deux chefs<sup>358</sup>. Le prologue de l'œuvre indique que les rédacteurs se placent dans une tradition bien précise :

Pour ce qu'il est vray que mains chevaliers en oyant retraire les grans aventures, les vaillances et les beaux fais de ceulx qui ou temps passé ont entrepris de faire les voyages et les conquestes sur mescreans en esperance de les tourner et convertir à la foy crestienne, ont pris cuer, hardement et volenté de les ressembler en leurs biensfais, et à fin de eviter tous vices et estre vertueux et que à la fin de leurs jours puissent acquerir vie permanable, Gadifer de la Sale et Jehan de Bethencourt, chevalliers nez du royaume de France, ont entrepris ce voyage à l'honneur de Dieu, et au soustenement et accroissement de nostre sainte creance<sup>359</sup>.

---

<sup>357</sup> R. Petrauskas, « Litauen », p. 240 *passim*.

<sup>358</sup> Il s'agit de Pierre Boutier et de Jean le Verrier. Une seconde version de la chronique a été composée par un neveu de Jean de Béthencourt, qui gomme le rôle joué par Gadifer : G. Doutrepoint, *La Littérature*, p. 243 ; voir les deux versions comparées dans l'édition de E. Serra et A. Cioranescu (éd.), *Le Canarien - Crónicas francesas de la conquista de Canarias*, 3 vols., La Laguna de Tenerife 1959-1964.

<sup>359</sup> *Ibid.*, vol. 3, p. 15.



Il n'est pas fait explicitement référence à la Baltique, mais le parcours des personnages dont il est question, en particulier de Gadifer de la Salle, laisse penser que les voyages en Prusse font partie des expéditions ayant servi de modèles à la conquête des Canaries<sup>360</sup> ; en tout cas, la méthode de conversion est celle qui était habituellement utilisée en Europe du Nord-Est<sup>361</sup>. Les « *voyages et les conquêtes* » aux marges de la Chrétienté auraient donc comme but ultime l'évangélisation des « *mescreans* ». Le ton du prologue, qui mentionne explicitement la recherche de rétribution spirituelle, laisse entendre que les préoccupations des conquérants sont loin d'être uniquement mondaines ; nous sommes ici dans un registre sensiblement différent de la plupart des récits français qui concernent directement les croisades baltes.

L'évangélisation de la Lituanie résultant des actions de l'Ordre teutonique – et non explicitement des seules ruses menées en compagnie des « hôtes » – est mentionnée par Guillebert de Lannoy, qui s'est rendu auprès de l'Ordre comme croisé en 1413, soit après la conversion du pays. Après avoir été adoubé, il quitte la Prusse pour la Livonie, Novgorod, Pskov et enfin la Lituanie, avant de rentrer au printemps 1414 par la Prusse, la Pologne et la Bohême. Lorsqu'il parcourt la Lituanie, il remarque que « *sont les gens dudit royaume cristiens nez nouvellement par la contrainte des seigneurs de l'ordre de Prusse et de Livland* »<sup>362</sup>. Or, le baptême des Lituaniens étant une décision politique, prise par le prince Jogaila (notre futur Ladislas Jagellon), Marienbourg n'y a pas joué un rôle déterminant, si ce n'est peut-être celui d'incitateur ; une réalité qui n'empêche pas Guillebert d'attribuer aux Teutoniques le succès de la conversion des « Sarrasins » que l'on allait combattre en Prusse pendant des générations. Le terme de « *contrainte* » fait comprendre que dans l'esprit du voyageur bourguignon, la manière forte a été utilisée. Ce qui rejoindrait le récit de l'épisode de Medvegalis par Machaut, et plus encore par les chroniques teutoniques ; la force était donc implicitement reconnue comme un moyen pouvant amener à la christianisation des « mécréants » baltes. Néanmoins, l'efficacité de

---

<sup>360</sup> W. Paravicini, « La Prusse », p. 187 : « L'entreprise (...) est d'ailleurs considérée par la chronique "Le Canarien" comme une expédition de croisade et de mission. Ses auteurs font remarquer explicitement que des voyages lointains et des combats contre les païens entrepris par d'autres gentilshommes ont certainement servi de modèle et de motivation à Béthencourt et Gadifer de La Salle. » Voir aussi la communication d'Alan V. Murray, « Unity and Diversity in Crusading : 1096, 1216, 1539 », *Diversity of Crusading. Ninth Quadrennial Conference of the SSCLC*, Odense, 30 juin 2016.

<sup>361</sup> D'après *Le Canarien*, on a d'abord converti le « roi » des Guanches de Lanzarote, puis son peuple l'a suivi ; M. Keen, « Gadifer de la Salle », p. 81 ; A. Sadourny, « Les expéditions de Jean de Béthencourt », dans M. Arnoux, A.-M. Flambard Hélicher (dir.), *La Normandie dans l'économie européenne (XII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, Caen 2010, p. 205-206.

<sup>362</sup> *Œuvres de Ghillebert de Lannoy* (comme n. 31), p. 39-40.

la conversion forcée semble être considérée comme douteuse par certains de nos auteurs français.

Plus tôt pendant son voyage entre la Prusse et la Livonie, Guillebert de Lannoy a laissé une description des rites funéraires des Coures, qu'il dit être « *cristiens natifz par force* »<sup>363</sup>. L'évangélisation de cette population balte soumise au XIII<sup>ème</sup> siècle n'est pas explicitement liée à l'action des Teutoniques, mais Guillebert, qui note avec soin les langues que parlent les peuples dont il traverse le territoire, devait être au courant du fait que les Coures étaient sujets de l'Ordre. Or, leur christianisme apparaît comme bien superficiel, puisque « *ont lesdis Corres, jasoit ce qu'ilz soient cristiens natifz par force une secte que après leur mort ilz se font ardoir en lieu de sépulture, vestus et aournez chacun de leurs meilleurs aournemens en ung leur plus prochain bois ou forest qu'ilz ont, en feu fait de purain bois de quesne* »<sup>364</sup>. On reconnaît la description « habituelle » du bûcher funéraire, ce qui laisse entendre que le chevalier bourguignon attribuait à ces habitants de la Livonie teutonique des mœurs au caractère explicitement païen<sup>365</sup>. Le poète Philippe de Mézières, qui a visité la Prusse comme ambassadeur du roi de Chypre en 1364, notait que les autochtones de ce pays, « *nouvellement venus a la foy* », n'avaient pas intégré correctement la religion chrétienne. Une description détaillée de la Prusse apparaît dans le premier livre de son roman *Le Songe du Vieil Pelerin*, qui met en scène un groupe de figures allégoriques parcourant le monde pour dresser un état de la manière dont la religion catholique se porte. Selon le procédé du rêve allégorique, l'auteur se présente voyageant à côté de la Reine Vérité et de ses suivantes qui, dans chaque pays où elles s'arrêtent, dressent une forge pour examiner la valeur du « besant » local, ceci afin de voir si le signe de Tau y est bien figuré ; autrement dit, si le Christ est convenablement honoré dans le pays<sup>366</sup>. Le résultat est excellent en ce qui concerne les membres de l'Ordre teutonique, le clergé et les bourgeois de Prusse, mais les autochtones ont droit à une appréciation différente :

Et fu trouvé que le signe de Thau y estoit figuré en apparence et non pas en existence, car il sont nouvellement venus a la foy. Et ne pevent pas bien ou veulent laisser

---

<sup>363</sup> Cette phrase est absente du manuscrit de la famille de Lannoy (XVI<sup>ème</sup> siècle) ; C. Potvin, *Œuvres*, p. 30, n. 4.

<sup>364</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>365</sup> N. Blomkvist, *Discovery*, p. 175. Voir ci-dessous, chap. 8.

<sup>366</sup> J. Blanchard, dans *Le Songe du Vieil Pelerin*, Genève 2015, vol. 1, p. LXXVII-LXXX.

en leurs cuers l'ydolatrie et la loy de leurs vieulz anchissours [ancêtres]. Toutefois par l'alkemie soubtille de la saincte religion petit a petit leur besant amendera<sup>367</sup>.

Autrement dit, les Prussiens ne peuvent être convertis en un jour ; Mézières semble être conscient de la lenteur avec laquelle la religion chrétienne s'impose parmi les natifs, dont il note que la place est tout en bas de la hiérarchie sociale<sup>368</sup>. Pour l'auteur, pourtant sensible aux questions religieuses, la conversion des infidèles ne semble pas faire partie des tâches de l'Ordre teutonique, qu'il décrit comme une sorte de modèle pour la chevalerie chrétienne. La consigne que leur donne la Reine Vérité suffit à clarifier quelle est leur mission : « *la guerre contre les anemis de la foy vaillaument poursivés* »<sup>369</sup>. Pour Mézières, comme pour la plupart des francophones écrivant sur la croisade balte, l'Ordre teutonique est essentiellement une corporation guerrière, et son combat contre les Lituaniens est louable en tant que tel. Néanmoins, la christianisation des « mécréants » appartient à l'horizon d'attente des auteurs, et la violence semble être un moyen comme un autre pour y parvenir. En tout cas, elle n'est pas explicitement condamnée par Guillebert de Lannoy, qui dit que les Coures et les Lituaniens ont été convertis par la force et la contrainte<sup>370</sup>. Une conversion qui est perçue par Philippe de Mézières comme toute superficielle ; mais, dans d'autres cas, elle vaut la peine d'être mentionnée comme un beau geste. C'est l'option choisie par Guillaume de Machaut, qui loue Jean de Luxembourg et son fils, l'empereur Charles, pour avoir converti les Lituaniens lors de la rèse du premier, et étendu la paix (chrétienne ?) à tout le pays dans le cas du second. Le poète champenois reste notre guide principal dans les étapes qu'il nous reste à franchir pour comprendre comment le voyage en Prusse pouvait être perçu par les chevaliers occidentaux de la fin du Moyen Âge.

---

<sup>367</sup> P. de Mézières, *Le Songe du Viel Pelerin*, éd. J. Blanchard (après : Blanchard), vol. 1, p. 215.

<sup>368</sup> « *mais en la nef de l'Église estoit tout le peuple du pays naturel qui s'appellent les Prusses ; et estoient sans nombre que plus n'en pooit en la nef de l'Église* » (éd. Blanchard, vol 1, p. 212) ; « *la monnoie de metal, ce sont les harelars, estoient appropriés au commun du pays, assés nouvelement conquesté a la foy, c'est aus Prussenaires* » (*ibid.*, p. 213).

<sup>369</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. 225.

<sup>370</sup> B. de Lannoy note, de manière peut-être un peu péremptoire : « il ne faut pas demander à notre chevalier des déductions trop rigoureuses en cette matière » (*Hugues de Lannoy*, p. 21).

« *Grant destruccion de Sarrasins* » : la guerre en pays balte

Mettre son épée au service de la foi faisait du voyage en Prusse une entreprise toute chevaleresque, honorable et méritoire. Conformément à l'idéologie de la croisade balte, les païens devaient non seulement être combattus (*defensio fidei*), mais aussi convertis (*propagatio fidei*). Nos sources montrent qu'une partie au moins de ceux qui allaient chercher l'honneur en affrontant les Lituaniens pouvaient espérer qu'à l'issue des combats, ceux-ci recevraient le baptême. Pourtant, en dépit des tentatives de conversion plus ou moins pacifique, la guerre reste la réalité de la région durant presque tout le XIV<sup>ème</sup> siècle. S'il est difficile d'affirmer que les Teutoniques n'ont jamais cherché à convertir personne, il semble bien que l'on n'ait pas eu les moyens de poursuivre un effort missionnaire efficace, quelle qu'ait pu être la volonté des grands-maîtres successifs<sup>371</sup>. De ce fait, la campagne contre la Lituanie se transforme en une longue guerre, qui bien que chargée d'une forte connotation religieuse, s'éloigne peu à peu d'une perspective évangélisatrice<sup>372</sup>.

D'après l'historien lituanien J. Jakštas, l'épisode de Medvegalis donne à la ruse du roi de Bohême une touche plus spirituelle, qui la rapproche de l'idée profonde de croisade – au sens où l'action porte également sur la conversion<sup>373</sup>. Pourtant, si on lit la suite du *Confort d'ami*, on s'aperçoit vite que le roi chevalier proposé comme modèle par Guillaume de Machaut n'a pas toujours été aussi magnanime. Directement après avoir mentionné le baptême des habitants de « *Medouagle* », le poète introduit une nouvelle strophe, qui rime avec le nom de la forteresse :

---

<sup>371</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 438-439.

<sup>372</sup> R. Petrauskas, « Litauen », p. 243. Longtemps, l'historiographie attribuait le prétendu retard du baptême des Lituaniens au seul Ordre teutonique ; par exemple, P. Rabikauskas, « Les Jagellons », dans M. Rouche (dir.), *Clovis*, vol. 2, p. 391 : « Aujourd'hui, il est clair que le principal obstacle à la christianisation de la Lituanie d'alors fut justement l'Ordre teutonique, qui considérait comme sa tâche première de conduire au Christ les derniers païens d'Europe. Certes, les papes soulignèrent qu'il était indigne que les convertis se trouvent dans une situation pire qu'avant leur conversion. L'Ordre teutonique cependant, dépendant aussi de l'Empereur, considéra qu'il était de son devoir de soumettre le territoire avant de christianiser ses habitants. Il en résultait un combat sans fin de la part des Teutoniques (...) et de la part des Lituaniens, pour défendre leur liberté difficilement acquise. De part et d'autre, la politique occupait le devant de la scène et repoussait tout effort missionnaire sérieux ». Pour contrebalancer cette opinion, G. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 438-439 : « Il faut aussi nuancer l'image d'un Ordre qui aurait, pour des raisons politiques, tout fait pour empêcher la Lituanie de passer au christianisme ; les sources manquent pour étayer une telle hypothèse, qui repose surtout sur les dénonciations des adversaires des Teutoniques. L'Ordre, de toute évidence, n'avait pas la capacité de procéder à d'efficaces campagnes de conversion. Les prêtres faisaient défaut, de même que les moyens financiers (...). Il semble toutefois indiscutable que les guerres ont davantage été déclenchées par l'Ordre qui voyait dans la Lituanie la suite logique de son expansion, que par les Lituaniens ».

<sup>373</sup> J. Jakstas, « Baltikum », p. 149.

Et ne tien pas que ce soit fable,  
Qu'encor prist il quatre fortresses  
Qui dou pais furent maistresses:  
Xedeyctain et Gedemine,

Gegusë, Aukahan; et si ne  
Demoura la homme ne fame  
Qui ne perdist le corps et l'ame,  
Ne riens qui demourast en vie,  
Maugré le khan de Tartarie  
De qui Litau est tributaire

Et encor leur fist tel contraire  
Qu'il leur gasta plus de pais  
Qu'il n'a de Burges a Paris;  
Car presens fui a ceste feste,  
Je le vi des yeus de ma teste<sup>374</sup>.

La conversion des défenseurs de Medvegalis ressort parmi cette énumération de villes détruites comme une notable exception ; en dépit du khan tatar, que Machaut considère comme le souverain des Lituaniens<sup>375</sup>, le pays est mis à feu et à sang sur le passage du roi de Bohême. Ce qui ressemble assez à la manière dont on mène la guerre sur la frontière balte<sup>376</sup> : Pierre de Dusbourg mentionne non sans détails le sort qui est fait à la citadelle d'Aukaimas, que l'on peut sans trop de risque identifier comme le « Aukahan » dont parle notre poète français<sup>377</sup>. L'action est censée s'être déroulée en 1328, soit peu avant la ruse racontée par Machaut :

---

<sup>374</sup> G. de Machaut, *Le Confort d'Ami*, v. 3036-3050, éd. E. Hoepffner, vol. 3 p. 107-108.

<sup>375</sup> A. Prioult, « Machaut », p. 29; V. Chichmaref (éd.), *Poésies*, p. XXVI : « Si Gédimine se donnait officiellement le titre de prince de Russie, rien d'étonnant à ce que Machaut et ses contemporains l'aient tenu pour un vassal du Khan : à cette époque-là, les princes [russes] étaient réellement tributaires de la Horde d'Or. (...) pour lui Lituanie et Russie ne font qu'un ».

<sup>376</sup> PR 2, p. 56-59 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 244.

<sup>377</sup> *Ibid.*, p. 240, n. 53.

Peu de temps après cela, les frères de Ragnit avec leurs hommes attaquèrent les faubourgs<sup>378</sup> du château d'Aukaim, pendant que les habitants du château dormaient, et brûlèrent tout ; à l'exception de quatre hommes, qui étaient dans le château et des quelques-uns qui s'échappèrent, tous, avec les femmes, les enfants, le bétail et les troupeaux, furent tués par le feu ou par le glaive<sup>379</sup>.

La scène est violente, mais elle aurait tout aussi bien pu se dérouler dans un château assiégé par les païens. A partir du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, Lituanie et Ordre teutonique lancent l'un contre l'autre des raids dévastateurs, les fameuses *Reisen*, les rèses de nos auteurs français. Entre 1362 et 1382, plus d'une cinquantaine de ces expéditions ont été menées depuis la Prusse, et 22 depuis la Livonie<sup>380</sup>. Les ripostes lituaniennes sont un peu moins fréquentes – on en compte plus d'une quarantaine entre 1345 et 1382<sup>381</sup> – mais non moins violentes. De part et d'autre, on vise à faire tomber une forteresse de l'adversaire ou à ravager ses terres, détruire ses récoltes, capturer du bétail ou prendre des prisonniers, hommes, femmes et enfants, lesquels peuvent occasionnellement être massacrés mais sont la plupart du temps gardés comme esclaves<sup>382</sup>. En dehors des grands

---

<sup>378</sup> Dusbourg utilise le terme de « *preurbium* » pour parler des habitations entourant les forteresses construites par les Baltes comme par les Polonais ou les Teutoniques ; A. Pluskowski, *The Archeology of the Prussian Crusade : Holy War and Colonization*, p. 97-98.

<sup>379</sup> Dusburg, SRP, p. 215 : « *Non longe autem post iidem fratres de Raganita cum suis subditis preurbium castris Oukaym dormientibus castrensibus intraverunt et totaliter cremaverunt, et preter III viros, qui in castro fuerant et preter paucos, qui effugerant, omnes cum alii cum uxoribus, liberis, pecoribus et pecudibus aut igne aut gladio sunt consumpti* ». Pour un autre exemple de massacre perpétré par une troupe au service de l'Ordre teutonique : Wigand, SRP 2, p. 572 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 167. La cruauté des Teutoniques constitue un thème prisé du chroniqueur polonais Jan Długosz (m. 1480), qui écrivait à une époque de vives tensions entre son pays et l'Ordre teutonique ; par exemple, ce raid auquel participent des chevaliers français et anglais : « *Vicesima quarta Ianuarii [1349], Magister Cruciferorum de Prussia Henricus cum quadraginta millibus armatorum, qui de Francia et Anglia venerant, terram Lithuanorum ingressus, eam caedibus passim, omnem sexum occidens et actatem, vastat* », *Annales*, IX, éd. *Opera Omnia*, vol. 12, p. 236.

<sup>380</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 440-441. Pour une liste des rèses entre 1305 et 1409, PR 2, tab. 49, p. 20-45.

<sup>381</sup> I. Lalkoū, *Aperçu de l'histoire politique du Grand-Duché de Lituanie*, p. 24.

<sup>382</sup> S. Ekdahl, « Treatment of Prisoners of War », dans *Military Orders*, vol. 1, p. 263-269, suppose que l'Ordre teutonique utilisait les captifs lituaniens pour servir de main-d'œuvre, en remplacement des colons qui ont cessé de venir en Prusse à partir du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle. Cette pratique semble avoir également été pratiquée du côté lituanien ; A. Nikžentaitis, « Prisoners of War in Lithuania and the Teutonic Order State (1283-1409) », *Der Deutsche Orden in der Zeit der Kalmarer Union, 1397-1521 (Ordines militares. Colloquia Toruñensia Historica X)*, éd. Z. H. Nowak, R. Czaja, Toruń, 1999, p. 193-208 ; G. Potašenko, *Multinational Lithuania*, p. 21-22. E. Christiansen (*Northern*, p. 154-155) parle de plusieurs milliers de tués ou prisonniers rien que les raids de 1347, et de 20'000 victimes pour l'ensemble des raids de Gediminas. *Ibid.*, p. 153, note que la capture d'esclaves et les destructions d'églises sont également attribuées aux Lituaniens par la *Chronique Volhynienne* (v. 1291), un texte produit en milieu orthodoxe. Ajoutons que les tribus sujettes de l'Ordre teutonique sont non seulement visées par les raids lituaniens, mais aussi par la politique de Marienbourg, qui n'hésite pas à déporter les populations baltes considérées comme peu fiables : W. Urban, *Samogitian*, p. 46. Le déplacement forcé de population a pu exister dans le cadre d'entreprise de

raids, relativement faciles à prévoir pour la population, les deux camps emploient volontiers des soldats irréguliers, très proches des routiers occidentaux<sup>383</sup>. Les Baltes qui acceptent de servir l'Ordre teutonique se voient offrir des fiefs en Prusse ou d'importantes terres en Lituanie une fois le pays conquis<sup>384</sup>, mais sont également motivés par le code d'honneur traditionnel, qui glorifie le devoir de vengeance – les raids menés par les hommes du grand-duc sur les terres de leurs ancêtres ne devaient pas restés impunis<sup>385</sup>.

Naturellement, les textes français ou anglais ne font référence qu'aux rèses où les hôtes s'illustrent par leur présence. Une atmosphère de violence se dégage alors des textes ; l'apogée du genre est sans doute due au héraut d'armes du duc Albert III d'Autriche, Pierre Suchenwirt, qui prit part à la rèse de son patron en 1377. La critique a remarqué le ton très violent de son poème *Von Herzog Albrechts Ritterschaft*, dans lequel les Lituaniens sont assimilés à des renards et des lapins que l'on chasse, ou à des bêtes sauvages qui attaquent hommes et chevaux avant de se réfugier dans des marais. Le massacre, la capture et l'humiliation de ceux-ci, femmes et enfants compris, sont décrits d'un ton épique et avec un cruel souci du détail<sup>386</sup>. Nos auteurs français et anglais se complaisent moins volontiers dans le morbide, mais le ton général de leurs œuvres laisse entendre à quoi avaient droit les païens qui croisaient la route de l'armée chrétienne. Ainsi, la biographie de Boucicaut, relatant la rèse de l'été 1391 : « *ilz estoient bien .CC.M. chevaulx qui tous passerent ou royaume de Lectho, où ilz firent grant destruccion de Sarrasins, et y pristrent par force et de bel assault plusieurs fors chastiaux* »<sup>387</sup>. *L'histoire des princes de Deols, seigneurs de Chasteau-Raoulx* de Jean de la Gogue (v. 1422) fait allusion à une expédition menée en hiver 1377-1378 par Guy II de Chauvigny, qui bataillait en Italie « *et puis bien peu après il entendist dire, qu'aulcuns seigneurs de*

---

christianisation ailleurs en Europe, lors de la christianisation de la Saxe par Charlemagne ou dans la Pologne des Piasts au X<sup>ème</sup> siècle : R. Michalowski, « La Christianisation de la Pologne aux X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles », p. 423.

<sup>383</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 245-246 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 167.

<sup>384</sup> *Id.* ; W. Urban, *Samogitian*, p. 66 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 201-202. Voir par exemple le cas d'un certain Machuce et ses frères, qui se font octroyer des terres par le commandeur Heinrich de Plotzke en 1311, en attendant qu'ils récupèrent leur héritage en Lituanie : W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, doc. 17, p. 130-131.

<sup>385</sup> W. Urban, *Samogitian*, p. 56, 66-67.

<sup>386</sup> Pierre Suchenwirt, *Von Herzog Albrechts Ritterschaft*, en particulier les v. 256-262, 308-312, 363-367, SRP 2, p. 165-166. Pour un commentaire, W. Paravicini, « Litauer », p. 254 ; S. Vander Elst, « Chivalry », p. 320-327 ; H. Birkhan, « Les croisades contre les païens de Lituanie et de Prusse : idéologie et réalité », dans D. Buschinger (éd.), *La Croisade : réalités et fictions*, Göppingen 1989, p. 40.

<sup>387</sup> Lalande, p. 77.

*chrestienté faisoient assemblée pour aller sur les Sarrazins* », sans doute en Prusse<sup>388</sup>. Ayant reçu la bénédiction de son parent, le pape Grégoire XI, et rassemblé « *une moult belle compaignie de noblesse et de gent de traict* », le seigneur de Chauvigny et ses compagnons partirent de Naples pour l'Europe du Nord : « *se firent compaignons d'armes et s'en allèrent sur le pas de [Prusse] où ils restèrent huit jours et destruisirent bien deux mille de celle gent* »<sup>389</sup>. Quant aux croisés qui accompagnent Henri de Derby en été 1390, la *Chronique de Westminster* nous dit qu'ils attaquèrent Vilnius « avec la volonté de la détruire de manière virile, par le fer et le feu »<sup>390</sup>.

En règle générale, les ruses se résument à de brutales parties de dévastations, où l'on cherche à briser le moral de l'adversaire, à détruire son économie et à prendre des prisonniers<sup>391</sup>. Toutefois, si l'occasion le permet, on en profite pour édifier un fort en territoire ennemi<sup>392</sup> ; c'est ce à quoi a assisté Boucicaut en 1391, événement également célébré dans les *Annales de Toruń*<sup>393</sup>. Si l'on en croit l'auteur du *Livre des faits du maréchal Boucicaut*, le Français est à créditer au même titre que le grand-maître pour l'érection de ce château :

par l'entremise de lui avec le hault maistre de Prusse, fu fondé et fait en cellui pays de Sarrasins, ou royaume de Lectho [Lituanie], malgré leurs ennemis et a force, un fort et bel chastel en une isle, et nommerent le dit chastel en françois « le Chastel des chevaliers », et demourerent sur le lieu le dit hault maistre et Boucicaut accompaignez de belle compaignie de gens d'armes, pour garder la place tant que il fust achevé<sup>394</sup>.

De même, l'aide apportée par l'informateur de Cabaret d'Orville, Jean de Chastelmorand, et ses compagnons, permet non pas de construire, mais de conquérir un

---

<sup>388</sup> L'éditeur de la chronique, A. Grillon des Chapelles, n'est pas parvenu à identifier la destination de Guy de Chauvigny et de ses gens ; W. Paravicini, PR 1, p. 97, 108, considère qu'il s'agit d'une ruse contre les Lituaniens. Les *Annales de Toruń* mentionnent en 1378 un « *filius fratris domini pape Gregorii XI* » (SRP 3, p. 107), que W. Paravicini identifie comme Guy de Chauvigny, gendre de l'un des frères du dernier pape français (PR 1, p. 172).

<sup>389</sup> Jean de la Gogue, *Histoire des princes de Deols, seigneurs de Chasteau-Raoulx*, éd. A. Grillon des Chapelles, dans *Esquisses biographiques du département de l'Indre*, Paris, B. Duprat, 2ème éd., 1865, vol. 3, p. 405.

<sup>390</sup> « ... *ad civitatem in qua rex de Lectowe latebat in magna potencia sunt aggressi, illam igne et ferro viriliter devastantes* », Westminster, p. 446.

<sup>391</sup> PR 2, p. 56-59 ; F. Benninghoven, « *Feldzüge im Ostbaltikum* », p. 631-651.

<sup>392</sup> PR 2, p. 59-64.

<sup>393</sup> SRP, 3, p. 172. Il s'agit du château appelé Ritterswerder, près de Kaunas : S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 584.

<sup>394</sup> Lalande, p. 77 ; PR 2, p. 64 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 584.



château, que l'on peut éventuellement identifier avec la forteresse de Trakai en Lituanie<sup>395</sup> : « *le hault maistre de Prusse, par le secours des chevaliers et autres nobles hommes de plusieurs nations qu'il avoit en sa compaignie, se porta si vaillamment qu'il conquist le chastel d'Endrach sur eulx [les Lituaniens], et les chassierent es grans fourets de Prusse* »<sup>396</sup>.

Une autre méthode utilisée pour marquer l'emprise de l'Ordre sur le territoire et tenir en respect les païens est d'exiger d'eux serments et otages, en général choisis parmi la famille des nobles. Ainsi, la *Chronique de Metz* raconte comment se clôt la rève de l'hiver 1400, lancée contre les Samogitiens, habitants récalcitrants de la dernière province païenne de Lituanie laissée par traité à l'Ordre teutonique<sup>397</sup> : « *Et quant ilz [les Samogitiens] se sentont ainsi promonez, ilz vinxent a obeysance permey ce qu'ilz devoient avoir leur femez et enffens qui estoient prins et donnent seuretei d'estre en obeyxance* »<sup>398</sup>. La pratique est évoquée dans certains traités passés entre l'Ordre teutonique et les princes lituaniens<sup>399</sup>, mais aussi par le chroniqueur prussien Johann de Posilge, notamment à la fin de la rève dont il est question dans la *Chronique de Metz*<sup>400</sup>. Le motif est avant tout politique, mais il peut déboucher sur un début d'évangélisation. Posilge raconte ainsi que l'an suivant, en 1401, les « meilleurs boyards de la terre de Samogitie » ont reçu le baptême avec leur famille à Marienbourg et que leurs enfants ont été gardés comme otages<sup>401</sup>. L'auteur de la *Chronique de Metz* dit qu'à la fin de

---

<sup>395</sup> *Ibid.*, p. 585, remarque que les *Annales de Toruń* signalent la prise de Trakai en août 1391 (SRP 3, p. 172), soit l'année où il situe la rève à laquelle Jean de Chastelmorand et ses compagnons ont pris part. Nous avons vu que d'autres éléments parlent pour la rève d'hiver 1375, notamment la prise d'un « *castrum principale Drakin Kinstuti principis Litwanorum fratris regis* » également mentionnée dans une lettre de Winrich de Kniprode (Lucas David, *Preussische Chronik*, éd. E. Hennig, vol. 7, p. 129).

<sup>396</sup> Chazaud, p. 64.

<sup>397</sup> Le grand-duc Vytautas et le roi de Pologne Jagellon, cousin et suzerain de celui-ci, acceptent de laisser la Samogitie à l'Ordre teutonique par le traité de Salynas/Sallinwerder, en 1398 : E. Weise, *Die Staatsverträge des Deutschen Ordens in Preußen im 15. Jahrhundert*, vol. 1, doc. 1-3, p. 7-13. Voir notamment J. Sarnowsky, « Military Orders and Crusading in the Fifteenth Century: Perception and Influence », dans N. Housley (dir.), *Reconfiguring the Fifteenth-Century Crusade*, Londres 2017, p. 125-126.

<sup>398</sup> Wolfram, p. 337.

<sup>399</sup> Par exemple, le traité de Racianz (1404) : *Staatsverträge*, vol. 1, doc. 23, p. 32.

<sup>400</sup> Posilge, SRP 3, p. 236. Sur la prise d'otage pour valider les serments passés entre l'Ordre teutonique et les représentants des Samogitiens, R. Petrauskas, « Litauen », p. 245 ; L. Chollet, « Vom Friedenverträgen bis zum Konzil von Konstanz: Schemaiten und die Rechtliche Stellung von Heidnischen Völkern », dans A. Bues et al. (dir.), *Od traktatu kaliskiego do pokoju oliwskiego/Vom Frieden von Kalisch bis zum Frieden von Oliva*, Varsovie 2014, p. 227-240.

<sup>401</sup> « *Anno domini XIIIIC primo suntag noch epyphanie domini qwomen ken Marienborg die bestin bayorin der lande von Samaythin, und lyssin sich touffen, und entpfingen den cristingeloubin. Und man sante mit yn etliche prister unde monche, die ir wip und kindir ouch suldin touffin und sie lernen den cristingeloubin. Ouch so hatte der homeister umb ir bete und beger hirvor nicht lang ale ire kinder, die sie deme ordin czu*

l'expédition, les vaincus acceptent de livrer leurs femmes et leurs enfants, mais le thème de la déportation apparaît aussi lorsqu'il résume le déroulement de la rèse : « *Et en celle rotte estoit le dit duc de Lorraine qui fuit fait chevalier et ciaux de Metz, et disoit on qu'ilz avoient bien destruietz LX luez de payx de longe et XL de lairge et y ot III m et Vc villez arses et destruitez et d'omes et de femes et d'enffans prins sens nombre ; car lesdis Salmaite volxent combatre les Crestiens* »<sup>402</sup>. Rien ne permet de dire que ces « *ommes, femes et enffans* » soient uniquement les otages dont il est fait mention juste après, et rien ne dit qu'ils ont été pris dans le but d'être baptisés ; quand bien même Jacques d'Esch l'eut su, il n'a pas daigné le noter.

A l'inverse, la dernière phrase permet d'en dire plus sur la manière dont les expéditions contre les Lituaniens étaient perçues. La capture des prisonniers, peut-être destinés à travailler pour le compte de l'Ordre<sup>403</sup>, est présentée par l'auteur messin comme un acte de répression, justifié du fait que les Samogitiens envisageaient de combattre les chrétiens. La seule intention supposément belliqueuse de ceux-ci suffit comme *casus belli* ; dans le même ordre d'idée, *la Chronique du bon duc Loys de Bourbon* nous apprend que Jean de Chastelmorand et ses compagnons « *estoient venus si bien à point que merveilles. Car le roi de Letho, sarrasin, avoit fort emprins de grever et conquerer l'ordre de Prusse* »<sup>404</sup>. La rèse serait donc, dans ces deux cas, une vengeance, ou une contre-attaque visant à briser l'élan guerrier des païens. La limite entre offensive et légitime défense est floue<sup>405</sup>.

Nous savons que la protection des chrétiens était l'une des grandes causes justifiant la croisade balte au moins depuis Bernard de Clairvaux<sup>406</sup>. Même sans envisager une conversion immédiate des infidèles vaincus, l'idée de secourir des chrétiens potentiellement opprimés semble suffire aux auteurs français de la fin du Moyen Âge pour faire de la rèse une action noble. R. Mažeika a remarqué que plusieurs parmi les chroniqueurs attachés aux ordres militaires baltes cherchaient à démontrer que les actions

---

*gysel hatten gegeben, ouch lossin touffin, wor sie worin geteylet uf die huser bin und her in deme lande.* » Posilge, SRP 3, p. 240.

<sup>402</sup> Wolfram, p. 337. La même rèse est relatée dans les *Annales de Toruń* (SRP 3, p. 235-236) et par Johann de Posilge (*ibid.*).

<sup>403</sup> R. Petrauskas, « Litauen », p. 243 ; sur l'emploi des prisonniers de guerre comme esclaves, W. Paravicini, « Ordre teutonique et courants migratoires », p. 321 ; PR 2, p. 99-105 ; S. Ekdahl, « Treatment », p. 263-269.

<sup>404</sup> Chazaud, p. 64.

<sup>405</sup> Sur ce point, R. Mažeika, « Violent Victims », p. 123-137.

<sup>406</sup> M. Tamm, « How to justify », p. 437-440 ; I. Fønnesberg-Schmidt, *Popes*, p. 61 *passim* ; F. Lotter, « Conquest », p. 289-292.

de ceux-ci correspondaient aux critères juridiques de la guerre juste<sup>407</sup>. Néanmoins, le public aristocratique d'un Jacques d'Esch ou d'un Jean Cabaret d'Orville ne se souciait probablement pas de telles subtilités juridiques ; on peut supposer qu'il était acquis que le simple fait de combattre des infidèles était honorable en soi. De ce fait, souligner que les héros dont on loue les mérites participaient à protéger ou à venger des chrétiens supposément menacés renforce la gloire qu'ils étaient allés chercher en Prusse. Du reste, la volonté de légitimation ne s'arrête pas aux seules actions intentées contre des non-chrétiens, puisque le biographe de Boucicaut, « fidèle » de la croisade balte, note que celui-ci ne prend part qu'à des guerres justes ; et l'on sait que l'homme n'a pas hésité à affronter de nombreux chrétiens, ne fussent-ils que les ennemis du roi de France<sup>408</sup>.

Les rèses ont souvent été décrites comme des sortes de jeux où les croisés « chassent » le païen sans prendre trop de risques<sup>409</sup>. À cet égard, l'extrait d'un « guide de Lituanie » destiné aux armées de croisés montre que l'Ordre planifiait avec sérieux les expéditions auxquels se joignaient les hôtes<sup>410</sup>, mais ne laisse aucun doute quant à leur but : « *le pays, bien peuplé, est propre à être dévasté* »<sup>411</sup>. Toutefois, W. Paravicini<sup>412</sup> note que cette impression est à nuancer : c'est bien d'une guerre qu'il s'agissait, et plusieurs chevaliers occidentaux ne sont pas revenus de Prusse, que ce soit à cause des attaques lituanienes ou des dangers qu'impliquent le terrain et les conditions climatiques rigoureuses<sup>413</sup>. La mention par Froissart de deux Hennuyers morts lors de la rèse où Raoul de Gruyère fut adoubé est là pour nous rappeler que l'aventure était loin d'être dénuée de péril<sup>414</sup>.

Des Anglais sont également tombés lors de ces expéditions, comme ce John Loudham, compagnon de Bolingbroke tué pendant la bataille que livrent les croisés

---

<sup>407</sup> D'où le souci la légitime défense : R. Mažeika, « Violent Victims », *passim*.

<sup>408</sup> J. Paviot, « Boucicaut et la croisade », p. 77, 81.

<sup>409</sup> Par exemple : « [participer aux rèses] permettait de "se maintenir en forme" dans "une espèce de chasse à l'homme" », M. Rodinson, *Fascination*, p. 172, qui cite D. Cantimori et E. Sestan, « Teutonico (ordine) », *Enciclopedia Italiana*, t. 33, 1937, p. 749 et *Idem*, « Prussia », *op. cit.*, t. 28, 1935. L'idée de la rèse comme chasse se retrouve notamment dans le poème de Pierre Suchenwirt ; H. Birkhan, « Les croisades contre les païens de Lituanie et de Prusse : idéologie et réalité », dans D. Buschinger (éd.), *La Croisade : réalités et fictions*, Göppingen 1989, p. 40.

<sup>410</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 245.

<sup>411</sup> SRP 2, p. 679, cité par S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 579.

<sup>412</sup> W. Paravicini, « Prusse », p. 180-181.

<sup>413</sup> PR 2, p. 110-116 ; sur les chevaliers morts en Prusse, *Ibid.*, p. 116-122.

<sup>414</sup> « *Et depuis, l'année apriès [1381], le fu il en Prusse; et eurent adonc li crestiiens rèse : che fu adonc quant li sires de Mastaing et Jehans d'Obies et li aultre de Hainnau i demorèrent* », *Chroniques de Jean Froissart*, éd. G. Raynaud, vol. 9, p. 264 ; l'édition de Kervyn propose la variante : « *et maint autre noble homme de Haynaut y furent occis* », éd. Kervyn, vol. 9, Bruxelles 1869, p. 267, n. 14-15 ; PR 1, p. 86, n. 335. Sur Mastaing et Jean d'Obies, PR 1, p. 78.

contre Skirgaila sur les bords du Niémen, en été 1390<sup>415</sup>. En outre, quelques procès concernant le port d'armoiries engagés devant la Cour de Chevalerie du roi d'Angleterre Richard II font état de chevaliers morts en Prusse. Prenons le cas qui oppose la famille Scrope à celle des Grosvernors en 1386 ; l'un des arguments est fourni par l'histoire de Geoffrey Scrope de Masham, dont plusieurs témoins disent avoir vu la tombe dans la cathédrale de Königsberg, et sont à même de raconter sa fin, en avril 1363 lors de la prise de Veliuona, une forteresse située sur le Niémen<sup>416</sup>. Ainsi, l'écuyer John de Rither : « *mons. Geffray Lescrop alast en la compaignie dez chivalers en Pruce & la a une reise a la saute de Wellon en Leitowe estoit mort en cez armez* »<sup>417</sup>. D'après M. Keen, la mort de ces hommes tombés contre les ennemis de la foi aurait été entourée d'un respect particulier<sup>418</sup> ; moins grave bien sûr, mais tout de même digne d'être noté, Guillebert de Lannoy dit avoir été blessé par un carreau d'arbalète lors de l'assaut sur la ville de Polleur<sup>419</sup>, où il fut adoubé par un membre de l'Ordre teutonique<sup>420</sup>.

Du reste, la guerre contre les Lituaniens n'est pas le propre des seuls Teutoniques et de leurs hôtes. Au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, la richesse des principautés ruthènes de Galicie et de Volhynie<sup>421</sup> excite l'appétit des voisins polonais, hongrois et lituaniens<sup>422</sup>. En 1349, le roi Casimir de Pologne obtient la Galicie, alors que la Volhynie passe sous la suzeraineté lituanienne, ce qui sera une véritable pomme de discorde jusqu'au

---

<sup>415</sup> « *Ibi etenim moriebatur dominus Johannes de Loudham miles, cujus anime etc.* », Westminster, p. 446 ; la mort d'un certain « *miles Johannes de Lutam* » est également mentionnée par Wigand de Marbourg (SRP 2, p. 643), mais située lors de l'assaut contre Vilnius qui a suivi cette première bataille ; PR 1, p. 125 ; pour quelques autres cas, *Ibid.*, 2, p. 117-118.

<sup>416</sup> Voir Wartberge, SRP 2, p. 84 ; Wigand, SRP 2, p. 539, 545-547 ; PR 1, p. 120, n. 511.

<sup>417</sup> Témoignage non daté, dans N. H. Nicolas (éd.), *The controversy between Sir Richard Scrope and Sir Robert Grosvenor in the Courth of Chivalry, A.D. MCCCLXXXV-MCCCXC*, Londres 1832, p. 146, cité par PR 1, p. 120 ; un autre témoignage, celui du chevalier Henri de Ferrers, situe la mort de Geoffrey Scrope non devant « *Wellon* » (Veliuona), mais « *en Lettowe devant un chastelt q home appellast Piskre & la morust* » [Pisten/Pestvénai, à l'est de Veliuona : PR 1, p. 121, n. 511] ; *The Controversy...*, éd. N. Nicolas, p. 188, cité par PR 1, p. 120-121.

<sup>418</sup> M. Keen, *Chivalry*, 1985, p. 195 ; C. Tyerman, *England*, p. 274.

<sup>419</sup> « *Item, vindrent depuis devant une ville fermée nommée Polleur, assise en la Masoen, laquelle fut assaillie moult vaillamment* » (Povin, p. 26) : d'après J. Svátek, *Discours*, p. 212, il pourrait s'agir soit de Ploty (Plathe en allemand), près de Maszewo, en Poméranie, soit de Pultusk, en Mazovie.

<sup>420</sup> « *Auquel assault me fut donné l'ordre de chevalerie par la main d'un noble chevallier nommé le Ruffe de Palleu, et eus illecq le bras perchié d'un vireton très durement* », Potvin, p. 27. Le personnage nommé Ruffe ou Russe (variante dans le ms. de Lannoy) de Palleu peut être identifié avec un membre de la famille Reuss de Plauen, dont plusieurs représentants étaient membres de l'Ordre teutonique et actifs en Prusse : J. Svátek, *Discours*, p. 212.

<sup>421</sup> Que l'on trouve aussi sous les noms « Halytch » et « Vladimir » : F. Dvornik, *Slaves*, p. 543.

<sup>422</sup> Sur la conquête de la Galicie et de Vladimir par Casimir le Grand, voir J. Wyrozumski, « The East and the West in the Politics of Casimir the Great », dans J. Kłoczowski, H. Łaskiewicz (éd.), *East-Central Europe*, p. 193-203 ; W. Urban, *Samogitian*, p. 130-133 ; D. Beauvois, dans *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, p. 650-651.

rapprochement entre les deux pays en 1387<sup>423</sup>. Casimir lance alors plusieurs campagnes soutenues par des bulles de croisade contre les Lituaniens, ce qui renforce l'identification de son royaume à un « *antemurale Christianitatis* », barrage contre les païens et autres schismatiques<sup>424</sup>.

Même s'ils peuvent être des alliés occasionnels contre l'Ordre teutonique<sup>425</sup>, voire des partenaires, comme les négociations visant le baptême le prouvent, les païens lituaniens restent dépeints comme des guerriers implacables par les chroniqueurs polonais<sup>426</sup>. Malgré quelques mariages mixtes entre dynasties princières, il semble que les provinces polonaises limitrophes aient dans l'ensemble plus souffert que la Prusse des raids lituaniens<sup>427</sup>. Et dans ce « jeu à trois »<sup>428</sup>, la Pologne n'a pas que ses voisins infidèles à craindre<sup>429</sup>. En 1331, le roi Ladislas le Bref défait les Teutoniques à la bataille de Płowce ; parmi les hôtes de ceux-ci se trouvait « Thomas d'Ufford, un comte d'Angleterre, qui peu de temps auparavant, était venu avec cent lances aider l'Ordre contre les mécréants »<sup>430</sup>. On oublierait presque que si le roi polonais était à cette époque un allié des Lituaniens, son pays était tout de même chrétien depuis trois siècles et demi<sup>431</sup>.

Même après la conversion de la Lituanie au catholicisme, certains croisés occidentaux se trouvent mêlés à la rivalité polono-teutonique. C'est le cas de Guillebert de Lannoy, qui dans ses *Voyages et Ambassades*, affirme être parti en mars 1413 « *pour aller en Prusse contre les mescréans en une armée que faisoient les seigneurs de*

---

<sup>423</sup> F. Dvornik, *Slaves*, p. 544.

<sup>424</sup> N. Housley, *Avignon*, p. 66-70 ; P. Knoll, *Rise*, p. 174-177 ; *Idem*, « Poland as Antemurale Christianitatis », p. 381-401.

<sup>425</sup> H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 240 ; N. Housley, *Avignon*, p. 277-278.

<sup>426</sup> C'est l'impression que donne Jan Długosz (m. v. 1480), par exemple lorsqu'il décrit une expédition contre Halicz menée en été 1353 par le prince lituanien Liubartas ; *Annales*, IX, éd. Opera Omnia, vol. 12, p. 246. Voir aussi H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 210.

<sup>427</sup> W. Urban, *Samogitian*, p. 133.

<sup>428</sup> Pour qualifier les relations complexes entre la Pologne, la Lituanie et l'Ordre teutonique, N. Housley, *Avignon*, p. 278, parle d'« a fascinating three-cornered contest ».

<sup>429</sup> A cet égard, voir le commentaire de W. Urban, *Samogitian*, p. 55, en référence aux rapports sur le comportement des Teutoniques dressés par les envoyés papaux pour les procès de 1320 et 1339 : « Polish witnesses testifying to papal legates in 1320 and 1339 indicated that the warriors in the order's army practices torture, massacred prisoners, slaughtered innocent civilians, stripped women, abused clerics and destroyed villages, fields, and churches. If that was happening in Christian Poland, one can imagine how they treated pagans in Samogitia ».

<sup>430</sup> « ... zog auch Thomas von Offart, ein grave aus Engellant, der dem orden vnlangst zuvoren mit hundert lantzen ware tzu hulffe kommen gegenst die vnchristen », Wigand (Schütz), SRP 2, p. 483.

<sup>431</sup> Sur la participation de Thomas d'Ufford à la bataille de Płowce (1331), PR 1, p. 27, 178 ; communication de Gregory Leighton, « The Teutonic Order's Behaviour in Fourteenth Century Prussia: Good, Bad or Unavoidable? », *Diversity of Crusading*, Odense, 27 juin 2016 ; W. Urban, *Samogitian*, p. 85-86.

Prusse »<sup>432</sup>. Après avoir patienté un certain temps, « pour ce que la rese de Prusse n'estoit point preste »<sup>433</sup>, il apprend que « que les seigneurs de Prusse feroient rèse, sur l'esté, sur le roy de Poulane et sur le duc de Pomère qui favorisoient les Sarrasins »<sup>434</sup>. Autrement dit, il s'agit d'attaquer le roi Ladislas Jagellon de Pologne et l'un de ses alliés, ici vraisemblablement Bogusław VIII de Słupsk, duc de Poméranie<sup>435</sup> :

Et m'en alay avecq eulz en armes parmy les forestz de Prusse, l'espace de huit jours, costiant les frontières de Poulane, entrèrent à puissance en la duché de Pomère où ils furent quatre jours et quatre nuitz, ardirent bien cinquante villes à clocquiers et prindrent proye de bestial grant nombre<sup>436</sup>.

Le nombre de villages brûlés est certes exagéré<sup>437</sup>, mais l'opération est menée comme s'il s'était agi de païens, dans le même style que celles auxquels Jacques d'Esch ou Boucicaut ont pris part. Comme le montre bien Jaroslav Svátek, l'utilisation de verbes conjugués à la première puis soudain à la troisième personne du pluriel peut indiquer que Guillebert prend une certaine distance avec le comportement des troupes teutoniques<sup>438</sup> ; ce qui pourrait rejoindre l'avis de l'historien polonais Oskar Halecki, pour qui le Bourguignon regrette d'avoir dû se battre contre des chrétiens<sup>439</sup>. Le style dépouillé et le ton neutre du texte interdisent d'en dire plus, mais la précision que l'on attaque des princes chrétiens « qui favorisoient les Sarrasins » ne manque pas d'intérêt. Cette remarque, que l'on imagine entendue de la bouche des Teutoniques et rapportée de

---

<sup>432</sup> Potvin, p. 20. Guillebert lui-même situe son départ au printemps 1412, ce qui placerait sa première aventure balte en 1412-1413 ; or, il a été démontré que celle-ci doit avoir eu lieu en 1413-1414 : E. Gachet, *Examen critique des Voyages et ambassades de Ghillebert de Lannoy*, Bruxelles 1843, p. 14-15 ; M. Holban, « Du caractère », p. 420.

<sup>433</sup> Potvin, p. 23.

<sup>434</sup> *Ibid.*, p. 26. Pour l'historien lituanien P. Klimas (*Ghillebert de Lannoy in medieval Lithuania*, New York 1945, p. 52), la décision d'attaquer les vassaux et alliés du roi de Pologne indiqueraient que les Teutoniques n'osaient pas s'en prendre directement à Vytautas, trop puissant.

<sup>435</sup> Je remercie le Prof. Sobiesław Szybkowski pour cette remarque. Voir aussi J. Zdrenka, *Polityka Zagraniczna Książat Szczecińskich w Latach 1295-1411*, Słupsk 1985, p. 264 ; G. Błaszczuk, *Dzieje Stosunków Polskich-Litewskich. Tom II, Od Krewa do Lublina*, Poznań 2007, p. 479.

<sup>436</sup> Potvin, p. 26.

<sup>437</sup> *Ibid.*, p. 26, n. 7, qui cite J. Lelewel, *Guillebert de Lannoy et ses voyages en 1413, 1414 et 1421*, Poznań-Bruxelles 1844.

<sup>438</sup> J. Svátek, *Discours*, p. 232-233 ; en particulier, p. 233 : « Au début de la campagne, Guillebert signale son appartenance à l'armée de l'Ordre ; ensuite, grâce à l'analyse des formes verbales marquées dans l'extrait, nous pouvons constater que l'auteur du récit garde une certaine distance par rapport aux atrocités commises par les troupes en Poméranie. Cela signifie-t-il que notre voyageur ne participa pas à l'invasion même et qu'il l'a décrite seulement à l'aide d'autres témoignages ? Cette hypothèse semble peu probable car, pour raconter l'épisode de son adoubement (...), Guillebert reprend la première personne ».

<sup>439</sup> O. Halecki, *Gilbert of Lannoy*, p. 318.

mémoire, peut être rapprochée de deux autres textes produits dans des contextes proches du voyage en Prusse.

En rentrant de l'expédition menée en 1390 contre Mahdia, le duc Louis de Bourbon cherchait à compenser le relatif insuccès de l'opération ; son biographe, Jean Cabaret d'Orville, nous apprend que le capitaine génois lui suggéra que « *le chastel de Caillé [Cagliari ?]* », en Sardaigne, ferait une proie honnête, car ses habitants commercent avec les Tunisiens<sup>440</sup>. N. Housley rapproche les arguments des Chevaliers teutoniques rapportés par Lannoy de ceux que les Génois auraient soufflés au duc de Bourbon<sup>441</sup>. Ce qui fait dire à l'historien britannique que « *ceux qui se sont engagés dans une croisade par impulsion chevaleresque n'avaient que peu de compréhension ou d'intérêt pour les régions dans lesquelles ils se battent* »<sup>442</sup>. Une impression qui semble en tout cas valable dans le cas de Philippe d'Artois, comte d'Eu, qui est, comme une bonne partie des participants à l'expédition de Mahdia, un ancien croisé de Prusse, où il s'est rendu lors de l'hiver 1387-1388<sup>443</sup>. En 1393, ce prince de sang répond à une invitation du roi de Hongrie Sigismond de Luxembourg, qui essayait d'organiser une croisade pour défendre son pays contre les Turcs Ottomans. Voici comment Michel Pintoin, l'auteur de la *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, présente l'affaire :

Pendant que la trêve conclue entre la France et l'Angleterre durait encore, monseigneur Philippe d'Artois, comte d'Eu, cousin du roi de France et connétable du royaume, ne voulant pas que l'éclat de sa valeur s'éclipsât au sein du repos, avait résolu d'aller porter secours au roi de Hongrie, qui était vivement pressé par les Turcs et leur chef Lamorat<sup>444</sup>.

Philippe d'Artois parvient à convaincre le roi Charles VI, qui était d'abord réticent à le laisser quitter le royaume ; enfin, il part pour la Hongrie à la tête d'une troupe de chevaliers, d'arbalétriers et de fantassins. Une fois arrivés, les Français « *n'eurent aucune occasion de signaler leur valeur, ainsi qu'ils l'avaient longtemps désiré* »<sup>445</sup>. La raison

---

<sup>440</sup> Chazaud, p. 251-252 ; N. Housley, *Later*, p. 401-402.

<sup>441</sup> *Id.*

<sup>442</sup> *Ibid*, p. 402.

<sup>443</sup> PR 1, p. 98.

<sup>444</sup> *Chronique du religieux de Saint-Denis*, vol. 2, éd. et trad. L. Bellaguet, Paris 1840 (après : Bellaguet), p. 123.

<sup>445</sup> *Id.*

avancée par le chroniqueur fait honneur à la réputation des armes françaises, mais semble avoir plongé le roi Sigismond dans un certain désarroi :

Le roi des Turcs avait été, dit-on, instruit de l'approche des Français, et comme il croyait que le roi de France commandait en personne l'expédition, il s'était retiré après avoir vaincu les Hongrois, et était allé lever de nouvelles forces pour résister à l'ennemi.

Le roi de Hongrie vit avec peine la retraite des barbares. Après avoir fait le plus brillant accueil aux Français et aux auxiliaires des autres pays, et les avoir comblés de présents, il songea à leur fournir l'occasion de combattre, et leur conseilla de tourner leurs forces contre le royaume de Bohême qui confinait au sien. Voici le motif qui le poussait à entreprendre cette guerre. Le roi de Bohême et ses sujets, qui étaient chrétiens, mais qu'on appelait Patarins, parce qu'ils ne pratiquaient pas toutes les observances de la religion chrétienne, refusaient de reconnaître sa souveraineté. Voulant donc les soumettre par la force des armes, le roi de Hongrie fit partir en avant le connétable avec ses Français, et ne tarda pas à le suivre lui-même avec le reste de ses troupes. Les Français entrèrent si soudainement dans le royaume, que tous les habitants s'enfuirent devant eux, comme devant la foudre. Le connétable et ses soldats se répandirent de tous côtés, exercèrent librement, et sans rencontrer la moindre résistance, les plus cruelles dévastations, et mirent tout le pays à feu et à sang. Le roi de Bohême, épouvanté de cette invasion inattendue, et n'ayant pas le temps de rassembler des troupes, s'était enfermé dans la place la plus considérable de son royaume, avec les seigneurs, les nobles dames et les membres du clergé. Il était bien déterminé à s'y défendre ; mais effrayé par le grand nombre des ennemis, il capitula dès le premier assaut<sup>446</sup>.

Le terme « patarin », appliqué d'une manière générale aux hérétiques dualistes, est en particulier associé à la Bosnie médiévale, où les « hérétiques » sont couramment désignés sous ce vocable<sup>447</sup>. Même si l'on comprend « Patarins » comme un synonyme d'hérétique, Pintoin ne fait sans doute pas référence aux idées wyclifites dans la Bohême de 1393 ; sans doute que Sigismond a utilisé les difficultés qu'avait son frère et rival, le roi Wenceslas, avec l'archevêque de Prague Jean de Jenstejn pour accuser l'ensemble de

---

<sup>446</sup> *Ibid.*, p. 123-125.

<sup>447</sup> F. Conte, *Slaves*, p. 593-594 ; pour une mise au point quant au dualisme des Bosniaques et à sa supposée origine bogomile, P.-L. Thomas, « L'Église médiévale de Bosnie était-elle dualiste ? », *Slavica occitania* 16, 2003, p. 113-131.



ses sujets de déviance religieuse<sup>448</sup>. Deux éléments ressortent de cet extrait : d'une part, que les Turcs s'étant retirés, le roi de Hongrie devait donner à ses hôtes l'occasion de se signaler, et d'autre part, que les Tchèques qualifiés de rebelles et d'hérétiques devenaient des cibles légitimes, tout comme les Sardes dans la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon* et les Polonais de Guillebert de Lannoy. Peut-on en déduire qu'il suffisait au promoteur d'une croisade d'accuser n'importe quel rival chrétien de sentir l'hérésie ou d'être trop proche des « Sarrasins » pour autoriser les armées chrétiennes à ravager ses terres à bon droit ?

Une comparaison avec les descriptions d'assauts menés dans d'autres contextes, au cœur de l'Europe occidentale, nous invite à la prudence<sup>449</sup>. Certes, une solidarité entre anciens croisés est attestée par quelques sources narratives. Ainsi en est-il de cet épisode de la guerre de succession de Bretagne raconté par Froissart. En été 1341, le comte de Montfort met le siège devant une citadelle près de Landerneau :

Chils qui chastelains en estoit, veoit que li contes avoit grant host et que tous li pays se rendoit à lui, siques par l'ehort et le conseil monsigneur Hervi de Lyon, avoech qui il avoit estet grans compains en Grenate et en Prusse et en aultres estragnes contrées, il s'acorda au dit conte et li fist féaulté, et demora gardyens del dit chastiel de par le conte<sup>450</sup>.

Froissart suit ici le chroniqueur liégeois Jean le Bel, qui rapporte un autre cas où le connétable de France Raoul de Brienne et le seigneur Jean de Tancarville, perchés sur les murailles de Caen, reconnaissent parmi les assiégeants anglais un ancien compagnon de Prusse :

---

<sup>448</sup> Correspondance privée avec M. Olivier Marin, que je remercie (03 février 2014). Sur la querelle entre le roi Wenceslas et l'archevêque de Prague, O. Marin, *L'archevêque, le maître et le dévot*, p. 384-385 ; F. Dvornik, *Slaves*, p. 508-509.

<sup>449</sup> A ce sujet, des accords pouvaient notamment être conclus entre chrétiens et « infidèles », comme celui que mentionne Jean Cabaret d'Orville (Chazaud, p. 65). Voir T. Lassabatère, « Théorie et éthique », p. 39 : « La guerre est en soi injuste et répréhensible entre chrétiens, mais juste, "raisonnable" et pour ainsi dire obligatoire lorsqu'il s'agit de courir sus aux infidèles. Est-ce à dire que s'élaborent deux conceptions différentes de la guerre : l'une "humanisée" et répondant à l'impérieuse nécessité d'une certaine justice ; l'autre totale et sans merci, affranchie de toute contrainte morale, dans laquelle tous les moyens seraient permis ? Il est plus probable, en réalité, que la croisade se plie elle aussi à l'exigence éthique de justice, de légitimité de la guerre ».

<sup>450</sup> Froissart, éd. Kervyn, vol. 3, p. 369 ; ce passage est repris de la *Chronique de Jean le Bel*, éd. J. Viard, E. Déprez, Paris 1904, vol. 1, p. 258, qui ne mentionne toutefois que la « Guernade », et non la Prusse. PR 1, p. 311. Pour d'autres exemples, *ibid.*, p. 310-313.

Ainsy qu'ilz regardoient en grand paour ces gens tuer, ilz perchurent un gentil chevalier qui n'avoit que un oeil, qu'on appelloit messire Thomas de Holande, et V ou VI bons baceliers avecques luy qui avoient aultres foys compaignié et veu l'ung l'autre en pluseurs chevauchiers en Prusse, en Grenade et en aultre part. Si les appellerent et leur dirent en priant : « Ha ! pour Dieu, seigneurs chevaliers, venez à mont, et nous deffendez des gens sans pitié qui nous tueront s'ilz nous tiennent ainsy que les aultres ». Quant les entendit messire Thomas et il les recongnut, il en fut moult joyeux ; aussy furent les aultres compaignons et monterent en la porte jusques à eulx, et ledit connestable et le chambellan qui là estoient retrais se rendirent prisonniers, et ledit messire Thomas et ses compaignons les recheurent volentiers et se penerent de les garder, et puis mirent bonnes gardes entour eulx affin que on ne leur fist mal<sup>451</sup>.

Peut-être faut-il lier à ces épisodes la fraternité d'armes conclue lors de la rèse de l'hiver 1377-1378 entre Guy II de Chauvigny, seigneur de Châteauroux, et le duc Jean I<sup>er</sup> de Lorraine<sup>452</sup>. La participation commune aux expéditions contre l'infidèle favorise le respect et l'amitié entre seigneurs chrétiens, ce qui peut avoir une implication dans la manière de mener la guerre au pays. Néanmoins, nous avons aussi vu qu'en Prusse, les relations entre croisés issus de partis opposés peuvent être entachées de violence. Et la guerre en Occident n'est pas moins rude, au point que la bonne fortune des seigneurs ayant été reconnu par leurs adversaires ressort comme de notables exceptions dans un univers généralement caractérisé par une extrême brutalité.

A en croire les témoignages, la campagne menée en 1324 par Jean de Luxembourg et ses alliés contre la ville de Metz ne devait pas être bien différente de la rèse lituanienne que raconte Guillaume de Machaut. Le poème *La Guerre de Metz* relate que les armées des princes ligués contre la ville pillèrent l'abbaye de Sainte-Croix, et manquèrent de peu de la brûler ; une chance que n'eurent pas les bourgs et manoirs environnants<sup>453</sup>. Incendier les villages, détruire les récoltes et prendre les chevaux ou le bétail faisait partie des activités habituelles des guerriers du Moyen Âge<sup>454</sup>. Guillebert de Lannoy note que lors

---

<sup>451</sup> *Chronique de Jean le Bel*, éd. J. Viard, E. Déprez, Paris 1905, vol. 2, p. 58. Voir aussi Froissart, éd. Kervyn, vol. 4, p. 406-407 ; PR 1, p. 311.

<sup>452</sup> PR 1, p. 310 ; PR 4, doc. 29 (à paraître).

<sup>453</sup> *La Guerre de Metz*, éd. E. de Bouteiller, p. 172-173 ; T. de Puymaigre, « Jean l'Aveugle en France », p. 416.

<sup>454</sup> C. Taylor, *Chivalry*, p. 207-212. La capture des chevaux est notamment mentionnée par Guillebert de Lannoy, *Œuvres*, éd. C. Potvin, p. 19. Pour d'autres cas, G. Guerrie Dall'oro, « Les mercenaires dans les campagnes napolitaines de Louis le Grand, roi de Hongrie, 1347-1350 », dans J. France (éd.), *Mercenaries and Paid Men*, 2008, p. 61-88.

de la campagne menée par Guillaume de Bavière contre Liège, où il fit ses premières armes, « y eut, de ceste armée de six à sept cens villaiges brulez oudit pais de Liège »<sup>455</sup>.

Dans leur effort de moraliser la chevalerie, les écrivains proches du trône de France se montrent très critiques envers ces exactions ; celles-ci seraient, dit-on, le fait de « guerres mortelles », par opposition aux « bonnes guerres », aux « guerres loyales »<sup>456</sup>. Michel Pintoin, l'auteur de la *Chronique du religieux de Saint-Denis*, semble même considérer que la destruction des terres ennemies ne ferait pas partie des mœurs françaises ; ainsi, lorsqu'il dit qu'en 1392, « le vaillant comte de Saint-Pol était entré en Allemagne à la tête d'un corps nombreux de Français, et il courait le pays à la manière des Allemands, mettant tout à feu et à sang sur son passage, et commettant les plus grands dégâts sur les terres de Wenceslas, roi de Bohême »<sup>457</sup> ; plus loin, le même chroniqueur raconte qu'en 1407, le duc de Lorraine se porta au secours de la ville de Metz, attaquée par des chevaliers allemands : « Le duc rassembla une troupe nombreuse et mit à feu et à sang les terres de l'ennemi ; car c'est ainsi qu'on fait la guerre en ce pays »<sup>458</sup>. Si les institutions étatiques françaises parviennent à limiter, dans une certaine mesure, les ravages causés à l'intérieur du royaume par les guerres privées<sup>459</sup>, les troubles de la guerre de Cent Ans et surtout de la longue querelle des Armagnacs et des Bourguignons laissent le champ libre aux aventuriers de toute sorte<sup>460</sup>. Ceux qui, à l'image des routiers désœuvrés, vivent sur le pays sans obéir aux ordres de leur roi, sont perçus de manière particulièrement négative, car leurs faits d'armes ne visent pas la protection du royaume mais l'enrichissement personnel<sup>461</sup>. Exemple parmi d'autres, Jean Cabaret d'Orville nous raconte que Jean de Chastemorand, notre croisé de Prusse, a dû mettre fin aux pillages

---

<sup>455</sup> Potvin, p. 13.

<sup>456</sup> C. Taylor, *Chivalry*, p. 212-227 ; P. Contamine, « L'idée de guerre à la fin du Moyen Âge ; aspects juridiques et éthiques », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 123/1, 1979, p. 70-86 ; M. Vale, *War and Chivalry*, p. 157-160.

<sup>457</sup> Bellaguet, vol. 2, p. 40-41 ; Valéran de Luxembourg, comte de Saint Pol, était apparenté au roi Wenceslas de Bohême, avec qui il avait des différends en raison d'une dette impayée, nous dit Pintoin (*ibid.*, p. 41) ; B. Schnerb, *L'État bourguignon*, p. 91. Le même comte de Saint-Pol mena un raid sur l'île de Wight en 1403, où ses hommes « alèrent fuster aucuns meschans village du pays et bouter les feux en aucuns lieux » (*La Chronique d'Enguerran de Monstrelet*, éd. Douët d'Arcq, Paris 1857, vol. 1, p. 92).

<sup>458</sup> Bellaguet, vol. 3, p. 369. Pintoin continue toutefois en disant que « les Lorrains n'eussent-ils mérité aucun blâme, s'ils n'eussent étendu leurs ravages jusque sur les terres voisines, dont les habitants étaient étrangers à cette querelle et ne devaient s'attendre à aucune attaque » (*ibid.*) ; au lieu de quoi, ils attaquèrent les terres du duc de Bar, dont le fils s'en plaignit à la cour de France. La pratique d'incendier les villages en Souabe et en Wurtemberg est mentionnée par P. Contamine, *Azincourt*, p. 14.

<sup>459</sup> Par exemple, des tribunaux avaient été fondés pour régler les différends entre chevaliers ; *ibid.*, p. 103-132.

<sup>460</sup> Par exemple, Bellaguet, vol. 4, p. 451-455 ; *ibid.*, p. 513.

<sup>461</sup> T. Lassabatère, « Théorie et éthique », p. 40-41 ; S. Rigby, « The Knight », p. 57-58.

exercés par un écuyer savoyard du nom d'Amédée de Viry sur les terres du duc de Bourbon<sup>462</sup>. Michel Pintoin, qui relate les mêmes événements<sup>463</sup>, nous dit que Viry « courut le pays librement, ravageant tout sur son passage, comme un torrent impétueux, massacrant sans pitié tous les habitants, laboureurs ou autres, qu'il rencontrait, et n'épargnant ni l'âge, ni le sexe, ni le rang. En un mot, il mit tout à feu et à sang »<sup>464</sup>. Contrairement aux ruses de Lituanie, ces faits sont présentés comme étant l'exception et non la règle en France ; il ne s'agirait pas du comportement de chevaliers dignes de ce nom, mais de mercenaires et de soudards, dont la cruauté soulève le cœur d'un Michel Pintoin<sup>465</sup>.

A en croire nos chroniqueurs, les Anglais avaient bien moins de scrupules. À maints égards, les raids menés en France ressemblent beaucoup aux ruses ; c'est la même méthode et le même objectif : « de grandes chevauchées dévastatrices qui ont pour but de ruiner économiquement l'adversaire et de le décourager moralement »<sup>466</sup>. Du moins, à lire Jean Juvénal des Ursins, autre chroniqueur français du règne de Charles VI, vers 1380, les Anglais, cherchant la « *destruction totale* »<sup>467</sup> du royaume de France, n'agissent pas de manière bien différente que les croisés de Prusse :

Souvent venoient en armes d'Angleterre en France, & aucunesfois descendoient en Guyenne, autresfois en Bretagne, Normandie, Picadrie & specialement vers les riuages de la mer, boutoient feu és maisons du plat pays, comme és grains, & par tout où ils pouuoient, prenoient prisonniers, & les menoient en Angleterre, & piteusement les traictoient<sup>468</sup>.

La France, « cette Inde du XIV<sup>ème</sup> siècle »<sup>469</sup>, serait ainsi une autre Lituanie, traitée par les Anglais de la même façon que celle-ci l'est par les Teutoniques et leurs hôtes occidentaux. Pourrait-on dire alors, avec A. Murray, que la surreprésentation de Français

---

<sup>462</sup> Chazaud, p. 294-302.

<sup>463</sup> Bellaguet, vol. 4, p. 241-249.

<sup>464</sup> *Ibid.*, vol. 4, p. 243.

<sup>465</sup> Néanmoins, et ceci malgré les nombreux plaidoyers visant à moraliser la chevalerie française et à discipliner les armées, il semble que les gens d'armes au service du roi de France ne se soient pas comportés de manière bien différente de leurs ennemis anglais, ou des troupes de l'Ordre teutonique en Lituanie ; C. Taylor, *Chivarly*, p. 208-213.

<sup>466</sup> P. Contamine, *Azincourt*, p. 49.

<sup>467</sup> Jean Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI*, éd. Pacard, Paris 1614, p. 2.

<sup>468</sup> *Id.*

<sup>469</sup> Siméon Luce, cité par P. Contamine, *Azincourt*, p. 49.

parmi ces derniers s'explique par l'envie d'une noblesse en butte à la poussée anglaise de compenser son échec, ou de se rassurer, en allant combattre un ennemi moins « coriace » sous d'autres cieux<sup>470</sup> ? L'hypothèse est séduisante<sup>471</sup>, mais l'on doit constater qu'un nombre important d'Anglais se rendaient également en Prusse en même temps que leurs pairs d'Outre-Manche<sup>472</sup>. W. Urban va plus loin, en supposant que les habitudes de la soldatesque employée en France ont contribué à durcir la guerre en Lituanie<sup>473</sup> : pourtant, à lire les témoignages de Machaut, de Dusbourg et de Wigand pour la première grande ruse internationale de 1329, les Teutoniques n'ont pas appris le massacre généralisé au seul contact de leurs hôtes anglais et français<sup>474</sup> !

Dans l'ensemble, on a l'impression que la guerre que l'on menait au cœur de l'Occident médiéval devait ressembler à celle qui faisait rage en Lituanie<sup>475</sup> ; lors de raids destructeurs, le respect du code d'honneur chevaleresque garantissait tout au plus un certain ménagement des combattants nobles<sup>476</sup>. Encore que ce ne fût pas toujours le cas, comme l'a appris à ses dépens Guillebert de Lannoy, capturé lors de la bataille d'Azincourt<sup>477</sup>. Le jeune chevalier, qui était rentré de son premier voyage balte l'année

---

<sup>470</sup> A. Murray, « Saracens », p. 418: « It is even possible that crusading was more attractive to French knights than English, since it was the French armies that had suffered greater military reverses during the first fifty years of hostilities, and we can certainly establish a significant increase in the number of French crusaders traveling to Prussia from around 1362 to 1399 » ; voir PR 1, tableau 5, p. 94-101.

<sup>471</sup> P. Contamine, *Azincourt*, p. 49, constate que « pendant une génération, jusqu'en 1380, la caste militaire [française] n'ose plus heurter de front, en une bataille rangée, les quelques milliers de cavaliers exaltés et intrépides qui peuvent ainsi, tout à leur aise, traverser le royaume de part en part ».

<sup>472</sup> PR 1, p. 123-17.

<sup>473</sup> W. Urban, *Samogitian*, p. 122 : « The ferocity of the foreign crusaders was as remarkable as their staying seven days deep in enemy territory: they boasted of killing everyone they met. Typical brutality and braggadocio of the Hundred Years War. These were the habits of war in the West. The reasoning must have been: what's good enough for Frenchmen is good enough for pagans ». Voir aussi *ibid.*, p. 139.

<sup>474</sup> Du reste, la guerre menée au XIII<sup>ème</sup> contre les Prussiens n'était pas moins cruelle que celle menée en Lituanie au XIV<sup>ème</sup> siècle ; voir par exemple S. Gouguenheim, « Les guerres des ordres militaires... », dans *Chevalerie et christianisme*, p. 292-297.

<sup>475</sup> PR 2, p. 56-59 ; P. Contamine, *La Guerre au Moyen Âge*, p. 460-461.

<sup>476</sup> Par contre, S. Gouguenheim note que pour la conquête de la Prusse au XIII<sup>ème</sup> siècle, « Les méthodes sont celles de la guerre des XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles : rares batailles rangées, nombreux sièges, chevauchées dévastatrices au détriment des paysans » (« Les guerres des ordres militaires », p. 294), tout en constatant que « Ni d'un côté, ni de l'autre, ne semble avoir été observé un quelconque code d'honneur dans une guerre où tous les coups paraissent permis. On observe rarement des comportements nobiliaires, comme il s'en rencontre fréquemment en Europe occidentale » (*ibid.*, p. 295).

<sup>477</sup> Guillebert de Lannoy figure parmi les prisonniers selon Jean le Fèvre, seigneur de Saint-Remy (éd. F. Morand, vol. 1, p. 269) ; celui-ci, s'étant battu du côté anglais, dit s'appuyer sur les témoignages de Guillebert et de son frère Hugues pour établir la liste des tués et des prisonniers côtés français : « *quant à moy, je demouray avec les Anglois ; et depuis, j'ay ouy parler pluseurs notables chevaliers de la partie de France, et par especial à messire Hue et à messire Guillebert de Lannoy, frères, qui furent à ladictte bataille, qui en racontoyent bien au loing* », éd. F. Morand, vol. 1, p. 268. Jean de Wavrin, *Anchiennes cronicques d'Engleterre*, éd. E. Dupont, vol. 1, p. 201, se réfère également aux témoignages des frères de Lannoy, mais compte Hugues et non Guillebert parmi les prisonniers : « *Tant de nobles hommes et gentilz escuiers y morurent que pitié estoit, ... j'ay bien esté adverty de la verité de tout ce quy là fut fait du party des Anglois*

précédente, fait partie de ceux que le roi d'Angleterre, croyant à une réplique française, avait ordonné de mettre à mort<sup>478</sup> :

L'an mille quatre cens et quinse, fus en la bataille de Rousseauville [Azincourt] navré au genoul et en la teste et couchié avecq les mors, mais à les despoullier, je fus prins prisonnier et gardé par une espace et mené en une maison près de là avecq dix ou douse autres prisonniers, tous impotens. Et lors, à une recharge que fist monseigneur le duc de Brabant, on crya que chascun tuast ses prisonniers, dont, pour avoir plus tost fait, on bouta le feu en la maison, où entre nous impotens estièmes. Mais, par la grâce de Dieu, je me trainay hors du feu à quatre piez, où je fus tant que les Anglés, noz ennemis, revindrent, où derechief fus prins et vendu à monseigneur de Cornuaille, cuidant que je fusse un grant maistre, pour ce que, la Dieu mercy, j'estoye assez honnestement en point, quant je fus pris la première fois, selon le temps de lors<sup>479</sup>.

Ce récit illustre crûment le danger inhérent à la vie de guerrier<sup>480</sup>, danger que Guillebert a connu à plusieurs reprises, notamment lors de ses voyages en Prusse et en Espagne<sup>481</sup> ; il montre également que la mise à mort de prisonniers n'était pas réservée aux « mécréants »<sup>482</sup>. Du reste, le code de l'honneur exigeant le respect de l'adversaire noble ne tarde pas à s'appliquer en Lituanie, où officiers teutoniques et ducs païens partagent plus en commun que ne peuvent le laisser penser les brèves descriptions de pillages que nous avons lues jusqu'ici.

---

*comme des Francois : et mesmement en fus largement infourmé par messire Hues de Lannoy et Guilbert, son frere, lequel messire Hues y fut prins prisonnier, mais il eschappa la nuiytié* » (éd. E. Dumont, vol. 1, p. 200-201). Peut-être a-t-il simplement confondu les deux frères.

<sup>478</sup> J. Favier, *La Guerre de Cent Ans*, Paris 1980, p. 442 ; D. Paladilhe, *La bataille d'Azincourt*, p. 120-122 ; le massacre est notamment raconté dans la *Chronique* de Jean le Fèvre, éd. F. Morand, vol. 1, p. 258 (texte modernisé dans P. Contamine, *Azincourt*, p. 200-201).

<sup>479</sup> Potvin, p. 49-50.

<sup>480</sup> En ce qui concerne le réalisme de cet épisode, M. Nejedlý, « Spisy », p. 111, parle d'une « coloration un peu plus personnelle assaisonnée d'un mélange bizarre de vantardise et d'ironie » (trad. Sabina Chollet).

<sup>481</sup> J. Svátek, *Discours*, p. 233-234.

<sup>482</sup> Lorsque les circonstances l'exigeaient, les Teutoniques n'hésitaient pas à passer leurs prisonniers au fil de l'épée (S. Ekdahl, « Treatment », p. 265-266) ; un cas de figure dont se rapprocherait alors la décision d'Henri V.

La guerre, aussi cruelle qu'elle puisse paraître dans nos sources narratives, n'était pas vue comme une fatalité inéluctable. C'est ce que remarque Jacques d'Esch, lui-même ancien croisé de Prusse et probable auteur de la *Chronique de Metz*, dans ce commentaire relatif aux trois princes les plus sages du monde :

Coment le hault maistre de Prusse, que pour le temp estoit, et le roy Sidregal roy de Laitue en Sarasinem, lequel roy s'appelloit le boin roy Sidrega, et le dit empereur Charle avoient la renommee d'estre les III plus saiges princez du monde. Et nom obstant qu'ilz se faisoient ades guerre l'un l'autre, le dit roy de Laitue et le dit halt maistre, s'estoient il bien souvent [accordés] ensemble par esxurement et s'alloient veoir l'un l'autre en leur payx et se faisoient tres bonne chiere l'un l'autre tant comme ilz estoient en sorsceance<sup>483</sup>.

Cette image est passée dans la tradition historiographique messine, sans doute par l'intermédiaire de Jacques d'Esch, qui a pu apprendre en Prusse quels rapports le grand-maître de l'Ordre entretenait avec certains de ses adversaires<sup>484</sup>. Il nous est resté de nombreux traités passés entre l'Ordre teutonique et la Lituanie, surtout pour les dernières décennies du XIV<sup>ème</sup> siècle ; comme l'avait bien compris le chroniqueur messin, on pouvait établir des relations diplomatiques, même à l'époque où Vilnius était gouverné par des princes ouvertement païens<sup>485</sup>. Pour les membres de l'Ordre, les adversaires n'étaient pas que des infidèles amenés à être massacrés ou convertis ; ils étaient aussi des pairs, avec qui l'on partageait un certain style de vie, une certaine façon de combattre<sup>486</sup>. L'historien lituanien Rymvidas Petrauskas remarque avec justesse que les récits des rèses tendent à occulter l'importance des relations personnelles entre nobles lituaniens et

---

<sup>483</sup> Wolfram, p. 315.

<sup>484</sup> PR 2, p. 136. Le « *boin roy Sidrega* » porte le nom du prince Švitrigaila (m. 1452), qui dans les années 1390, disputait le trône grand-ducal à son cousin Vytautas avant de lui succéder en 1431, soit peu avant la date de composition de la *Chronique de Metz* (1434-1438) : G. Wolfram, p. 315, n. 2 ; Z. Kiaupa et al., *The History of Lithuania Before 1795*, p. 205–211. Bien que Švitrigaila ait coopéré occasionnellement avec l'Ordre teutonique, comme la plupart des princes lituaniens, le profil du « *roy de Laitue* » dont parle la *Chronique de Metz* rappelle plus Kęstutis (m. 1382), le contemporain de l'empereur Charles IV de Bohême, dont il est question dans cet extrait. Le « *hault maistre de Prusse* » serait alors Winrich de Kniprode, mort en 1382 (G. Wolfram, p. 136, n. 1).

<sup>485</sup> R. Petrauskas, « Litauen », p. 241 sq. ; W. Paravicini, « Litauer », p. 267.

<sup>486</sup> *Ibid.*, p. 254.

officiers teutoniques, qui comme partout ailleurs dans l'Europe médiévale, jouaient un rôle crucial en politique<sup>487</sup>, et dans le cas qui nous intéressent, permettent notamment de conclure des trêves ou des alliances occasionnelles<sup>488</sup>. Les parties de chasse commune sont souvent l'occasion de rencontres ; à cet égard, les documents diplomatiques nous indiquent qu'un prince lituanien avait le droit de chasser sur les terres de l'Ordre et vice-versa<sup>489</sup>. Surtout à partir de la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle, on s'échange de nombreux cadeaux, parmi lesquels des faucons et même des aurochs ; ces animaux, offerts par les ducs lituaniens, sont parfois renvoyés depuis Marienbourg à des cours d'Europe<sup>490</sup>. L'un des objectifs de cette diplomatie est de limiter les risques inhérents aux raids lancés, quasiment chaque année, sur les terres de l'adversaire ; en dépit du discours généralement très violent qui entoure les récits de ruse, on savait parfaitement où s'arrêter<sup>491</sup>. Si, dans le souci d'une évangélisation efficace, les papes traitent volontiers avec les chefs païens qui envoient des signaux favorables, les Teutoniques n'hésitent pas à négocier avec les ducs lituaniens, même sans qu'il soit question pour ces derniers de se convertir.

Cette intercompréhension mutuelle s'explique en partie par le fait que les guerriers lituaniens ressemblaient passablement à leurs adversaires teutoniques, et partageaient avec ceux-ci un même code de l'honneur. R. Mažeika a pu montrer que la manière dont la *Chronique rimée de Livonie* présente l'« apostasie » du roi Mindaugas (m. v. 1263) révèle qu'un certain respect pour les Lituaniens prévalait au moins depuis la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>492</sup>. Mindaugas ayant, d'après les Teutoniques, fait de grandes donations à l'Ordre, on essayait de le présenter sous un jour favorable, surtout auprès de Rome, car les actes juridiques d'un apostat n'auraient pas eu de valeur<sup>493</sup>. Ce qui explique qu'en 1268 encore,

---

<sup>487</sup> R. Petrauskas, « Litauen », p. 245-246.

<sup>488</sup> *Ibid.*, p. 241-242. Les alliances lituano-teutoniques sont souvent dirigées contre un rival lituanien ou les principautés russes de Novgorod et de Pskov. Des alliances entre princes chrétiens et musulmans n'étaient pas rares à l'époque des royaumes latins d'Orient ; voir notamment A. Maalouf, *Les croisades vues par les Arabes*, Paris 1983.

<sup>489</sup> R. Petrauskas, « Litauen », p. 242 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 268.

<sup>490</sup> *Id.* Sur l'échange d'animaux comme cadeaux diplomatiques, *Idem*, « Tiere aus Norden », p. 249-272 ; *Idem*, « Des animaux pour un roi mourant : Louis XI et les Hanséates de 1479 à 1483 », dans *Edelleute und Kaufleute*, p. 450-471. La pratique, entre seigneurs de différentes religions, est également attestée dans le monde méditerranéen : S. Kinoshita, « "Noi siamo mercatanti Cipriani": How to Do Things in the Medieval Mediterranean », dans R. Blumenfeld-Kosinski, K. Petkov (dirs.), *Philippe de Mézières and his Age*, p. 47.

<sup>491</sup> R. Petrauskas, « Litauen », p. 250-251.

<sup>492</sup> R. Mažeika, « When Crusader », p. 197-214.

<sup>493</sup> *Ibid.*, p. 203. Les donations de 1260 à l'Ordre sont éditées dans W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, doc. 14, p. 114-117 ; plusieurs lettres attestent que Mindaugas a cédé certains territoires à l'Ordre, notamment dans la région côtière de Samogitie ; le monarque lituanien ne s'engageait pas à grand-chose, puisqu'il a vraisemblablement donné des territoires qu'il ne contrôlait pas. Notons que l'authenticité de certains dons est discutée.



soit cinq ans après sa mort, Mindaugas était présenté par le pape Clément IV comme un homme d'« illustre mémoire » – c'est-à-dire un chrétien<sup>494</sup>. Ainsi, la *Chronique rimée*, écrite une trentaine d'année après la mort du roi, essayait de présenter les actions de celui-ci de manière acceptable pour les Chevaliers<sup>495</sup>. La narration attribue le retournement du roi au discours d'un prince païen de Samogitie, Treniota, qui joue essentiellement sur la notion d'honneur<sup>496</sup> ; l'anecdote peut avoir été inventée pour dramatiser l'événement, mais elle signifie aussi que renoncer au christianisme pour respecter son honneur était compréhensible, et d'une certaine manière admissible, pour les membres de l'Ordre teutonique<sup>497</sup>. Ce n'est qu'après la conversion définitive de la Lituanie au christianisme que la figure de Mindaugas prend une teinte plus sombre dans les chroniques de l'Ordre, qui en font un hypocrite rusé, prédécesseur supposé de Ladislas Jagellon et de ses pairs<sup>498</sup>.

Le partage de valeurs communes par les sociétés guerrières aux prises dans la région balte explique qu'à l'instar de Jacques d'Esch, plusieurs auteurs d'Europe occidentale aient pu remarquer qu'un respect, voire une amitié, était possible entre individus chrétiens et païens. Sans doute que l'assimilation – au moins sur le plan du vocabulaire – des Lituanais aux « Sarrasins » du Proche-Orient rendait un tel respect mutuel imaginable, puisque depuis le XIII<sup>ème</sup> siècle au moins, nombre de romans ou de chroniques dépeignaient les adversaires musulmans des croisés de Terre sainte en personnages chevaleresques, partageant un même souci de l'honneur avec leurs pairs chrétiens<sup>499</sup>. Du reste, de tels épisodes apparaissent déjà lors de la conquête de la Prusse racontée par Pierre de Dusbourg<sup>500</sup>, puis deviennent relativement fréquents dans les chroniques prussiennes ou livoniennes de la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>501</sup>. Wigand

---

<sup>494</sup> R. Mažeika, « When crusader », p. 203-205 ; Z. Kiaupa, *History*, p. 36.

<sup>495</sup> Ceci alors que la *Chronique de Galicie*, composée en 1261 dans la Rus' orthodoxe, prétend que le prince lituanien jouait un double jeu (*The Galician-Volynian Chronicle*, éd. et trad. G. Perfecky, Munich 1973, p. 63, cité par E. Christiansen, *Northern*, p. 137). La version de la *Chronique de Galicie* est considérée comme plus réaliste par J. Lind, « Mobilisation », p. 81 ; du reste, les deux interprétations ne sont pas forcément incompatibles.

<sup>496</sup> *Livländische Reimchronik*, éd. L. Meyer, v. 6357-6426, p. 146-147 ; trad. E. Christiansen, *Northern*, p. 137.

<sup>497</sup> R. Mažeika, « When crusader », p. 214.

<sup>498</sup> R. Petrauskas, « Litauen », p. 238 ; M. Olivier, « La figure du roi de Lituanie Mindaugas dans l'Ancienne Chronique des Grands Maîtres », *Bulletin d'Information de la Mission Historique Française en Allemagne* 42, 2006, p. 234-248.

<sup>499</sup> A. Murray, « Heathens », p. 221-222 ; S. Kinoshita, « How to do things », p. 45.

<sup>500</sup> Notamment Dusbourg, SRP 1, p. 142 (sur le respect de l'honneur) ; S. Gouguenheim, « Les guerres... », p. 295 et Dusbourg, SRP 1, p. 101 (sur l'amitié entre le chef prussien Herkus Mantas et un croisé originaire de Magdebourg) ; correspondance privée avec Mme Rasa Mažeika (mail du 27.08.2014).

<sup>501</sup> Sur les contacts entre les membres de l'Ordre teutonique et les princes lituanais, voir notamment A. Nikžentaitis, « Die litauische Gesellschaft der vorchristlichen Zeit (13.-14. Jahrhundert) zwischen Rom und

de Marbourg, notamment, met en scène plusieurs échanges bravaches entre le prince Kęstutis, fils de Gediminas, et les officiers teutoniques<sup>502</sup>. Le même chroniqueur note qu'en 1377, quand l'armée des croisés passe près de Trakai pour attaquer Vilnius, Kęstutis invite le maréchal à des pourparlers et offre à dîner à un membre de l'Ordre teutonique, Günther de Hohenstein, qui est parrain de sa fille Danuta, baptisée et mariée au duc Janusz de Mazovie<sup>503</sup>. Le fils de Kęstutis, Vytautas (devenu grand-duc en 1392/1401) entretenait de bons rapports avec plusieurs Chevaliers, qui faisaient office de personnes de contacts. De ce fait, les membres de l'Ordre teutonique capables de s'immerger dans la société lituanienne et d'en parler la langue étaient très appréciés, de part et d'autre<sup>504</sup>.

De leur côté, les princes lituaniens parlaient couramment l'allemand comme le ruthène, langue de leurs sujets orthodoxes<sup>505</sup>. Habités qu'ils étaient à jouer une politique religieuse pour le moins ouverte, plusieurs parmi eux portaient trois noms, l'un lituanien, le deuxième orthodoxe, le troisième latin<sup>506</sup>. Comme à l'époque de Gediminas, les chrétiens orthodoxes et catholiques étaient les bienvenus à Vilnius tant qu'ils ne créaient pas de troubles. Dès le milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, certains Chevaliers teutoniques capturés sont emmenés à la cour des grands-ducs, où ils servent de conseillers et enseignent les coutumes occidentales aux jeunes princes<sup>507</sup> ; l'historien lituanien A. Nikžentaitis explique ainsi l'éducation et les mœurs « chevaleresques » d'un Kęstutis<sup>508</sup>. De tels cas ont dû parvenir aux oreilles de Philippe de Mézières lors de son passage en Prusse en automne 1364, lorsqu'il relate dans *Le Songe du Vieil Pelerin* l'histoire d'un Teutonique

---

Byzanz », dans M. Müller-Wille (éd.), *Rom und Byzanz im Norden*, Stuttgart, 1997, vol. 2, p. 115-130 ; R. Mažeika, « Amicable Enmity », p. 49-58 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 253-282 ; R. Petrauskas, « Litauen », p. 237-251 ; S. C. Rowell, « Unexpected », p. 557-577.

<sup>502</sup> Notamment l'échange entre le grand-maître Winrich de Kniprode et le prince Kęstutis lors du siège de Kaunas, en 1362 : Wigand, SRP 2, p. 534-536 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 257 ; R. Mažeika, « Amicable », p. 53. Pour K. Kwiatkowski (« Prolog und Epilog *temporis sanctis*. Die Belagerung Kauens 1362 in der Beschreibung Wigands von Marbourg », *Zeitschrift für Ostmitteleuropa-Forschung* 57/2, 2008, p. 250-251), Wigand, qui aurait composé sa chronique sur le modèle du drame liturgique, aurait voulu rappeler le dialogue du Christ et de Ponce Pilate.

<sup>503</sup> Wigand, SRP 2, p. 589. Günther de Hohenstein semble avoir été un interlocuteur privilégié du prince lituanien : S. C. Rowell, « Unexpected », p. 565-566 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 257 ; R. Mažeika, « Amicable », p. 53-54.

<sup>504</sup> R. Petrauskas, « Litauen », p. 248-249.

<sup>505</sup> W. Paravicini, « Litauer », p. 255.

<sup>506</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>507</sup> S. C. Rowell, « Unexpected », p. 563 ; A. Nikžentaitis, « Die litauische Gesellschaft », p. 126-127.

<sup>508</sup> *Ibid.*, p. 127.

fait prisonnier lors d'un accrochage contre les Lituanien et devenu l'ami et le conseiller du grand-duc<sup>509</sup>.

Mézières lui-même ne s'est sans doute pas rendu en Lituanie, mais il a pu entendre l'anecdote à la cour du grand-maître, à Marienbourg<sup>510</sup>. Rares parmi les « hôtes » de l'Ordre étaient ceux qui avaient l'occasion de visiter la principauté païenne par eux-mêmes, en dehors des ruses où ils étaient encadrés par les Teutoniques. Il existe toutefois des exceptions : on sait, par un document comtable du Hainaut, qu'un certain Jacques, bâtard de Briffoeil, rentre en 1387 après avoir été retenu prisonnier par les Lituanien<sup>511</sup>. Cette visite, sans doute involontaire, a eu lieu juste avant que le pays ne passe au christianisme latin. Wigand de Marbourg nous raconte que quelques années plus tôt, en 1382, un noble rhénan de la famille des Isenburg, a décidé de se rendre à Vilnius depuis la Livonie, pour rencontrer le « roi de Lituanie », auprès de qui il reçoit les honneurs et demeure huit jours, avant de rentrer en Prusse<sup>512</sup>. En présentant cette aventure audacieuse à son public, Wigand révèle qu'un tel voyage, organisé par l'intermédiaire de messagers et où l'accord du « roi » lituanien est demandé, était considéré comme possible<sup>513</sup>.

En sens inverse, plusieurs princes lituanien ont eu l'occasion de visiter l'État de l'Ordre teutonique, et bien au-delà. La plupart ont connu la Prusse en tant que prisonniers, dont les plus célèbres sont sans doute Kęstutis et son fils Vytautas. L'évasion du premier, survenue en 1361, est parvenue jusqu'à un chroniqueur anglais, qui lie cet épisode romanesque à la prise de Kaunas survenue l'an d'après. Écrite en anglo-normand par un chevalier originaire du nord de l'Angleterre, la *Scalacronica* de Thomas Gray d'Hetton illustre le retentissement qu'ont pu avoir ces événements dans une région éloignée d'Europe, mais qui fournissait de nombreux « hôtes » aux contingents des croisés de Prusse :

---

<sup>509</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 130-132 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 259. Voir chap. 8.

<sup>510</sup> *Ibid.*, p. 258.

<sup>511</sup> *Ibid.*, p. 259 ; *Idem*, « Nobles Hennuyers », p. 270.

<sup>512</sup> Wigand, SRP 2, p. 620 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 260 ; PR 2, p. 136-137. ; R. Petrauskas, « Litauen », p. 241.

<sup>513</sup> PR 2, p. 136 ; R. Petrauskas, « Litauen », p. 241, n. 21. Se rendre auprès d'un prince infidèle et même le servir comme mercenaire était également possible en contexte musulman. Ainsi, Boucicaut et le comte d'Eu, Philippe d'Artois, servirent-ils un certain temps le sultan Murad, à condition de ne pas devoir se battre contre d'autres chrétiens : N. Housley, « A man and his wars », p. 33 ; S. Rigby, « The Knight », p. 50-51.

En meisme lan susdit, fust le Roy de Lettow pris, par lez seignours de Spruz qe par enbussement ly suppristerent, al issu qe lost dez Cristiens isserent sa terre apres la Pasche, com testousement il lour poursuy<sup>514</sup>.

L'épisode est relaté par Wigand de Marbourg, selon qui c'est bien à la fin d'une ruse que le duc de Trakai est capturé, alors que les Lituaniens harcelaient l'armée chrétienne sur le chemin du retour<sup>515</sup>. Le prisonnier est emmené à Marienbourg, où il n'est gardé que de jour, ce qui lui permet de penser à son évasion<sup>516</sup>. Ayant remarqué un trou dans le mur de la chambre où il est gardé, il s'efforce, avec la complicité d'un serviteur d'origine lituanienne, de l'agrandir, jusqu'au jour où il peut s'enfuir<sup>517</sup>. Une fois hors de sa cellule, il revêt le manteau blanc à croix noire de l'un des frères, puis quitte le château sur le propre cheval du commandeur<sup>518</sup> ! Avec moins de détails, le récit de la *Scalacronica* donne tout de même l'essentiel, y compris sur le rôle joué par un serviteur lituanien de l'Ordre : « *Le auaunt dit Roy de Lettow eschapa meisme la sesoun de prisoun par myne, et par couyn dun renegat Lettow, qe norriz estoit od lez ditz seignours de Spruce* »<sup>519</sup>. Le chevalier Thomas Gray était donc au courant du rôle joué par un « *renegat Lettow* », autrement dit le « serviteur, dit Alpf, qui bien qu'étant chrétien, était à l'origine un païen »<sup>520</sup>. Ce personnage, note S. C. Rowell, illustre l'habitude des Teutoniques d'employer des serviteurs d'origine lituanienne, parfois des prisonniers de guerre<sup>521</sup>, qui – dans ce cas au moins – gardaient une certaine solidarité avec leurs compatriotes récemment capturés. Si le chroniqueur anglais semble accuser le complice du prince de trahison, ou au moins d'ingratitude puisqu'il avait été nourri par les Teutoniques, Wigand s'abstient de condamner explicitement ce personnage, sur lequel il ne s'attarde pas. Il continue plutôt son récit en disant qu'en sortant de Marienbourg, un chevalier teutonique croise Kęstutis et le salue sans le reconnaître, ce qui semble indiquer que le prince

---

<sup>514</sup> *Scalacronica*, éd. A. King, p. 196.

<sup>515</sup> Wigand, SRP 2, p. 527-528.

<sup>516</sup> *Ibid*, p. 528.

<sup>517</sup> Novembre 1361 ; SRP 2, p. 528, n. 554.

<sup>518</sup> Selon le récit de Wigand, SRP 2, p. 528 ; voir aussi S. C. Rowell, « Unexpected », p. 560 ; D. Baronas, « Kestucio pabegimas is Marienburgo », *Lietuvos istorijos studijos* 11, 2003, p. 23-33 (résumé en anglais), suppose que Kęstutis était plus utile à l'Ordre libre qu'en prison ; tant que la Lituanie avait à sa tête ce païen conservateur, qui avait refusé les projets d'évangélisation pacifique, la raison d'être de l'Ordre teutonique n'était pas remise en cause.

<sup>519</sup> *Scalacronica*, éd. A. King, p. 198.

<sup>520</sup> « *descendit in fossam de consilio servitoris, scilicet Alpf dicti, qui licet esset christianus, origine tamen paganus erat* », Wigand, SRP 2, p. 528.

<sup>521</sup> S. C. Rowell, « Unexpected », p. 562.

lituanien devait être familiarisé avec les usages de ses ennemis pour arriver à passer ainsi inaperçu<sup>522</sup>.

Toujours selon Wigand de Marbourg, Kęstutis se réfugie momentanément chez son gendre, Janusz de Mazovie, puis retourne en Lituanie, d'où il repart en guerre contre l'Ordre. C'est alors que les Teutoniques entreprennent d'attaquer Kaunas, importante place forte située au confluent du Niémen et de la Neris, en mars 1362. La *Scalacronica* présente cet assaut comme une suite logique de l'escapade du prince lituanien : « *par enchesoun de quel eschap, la sesoun procheigne, lez ditez seignours firent vn graunt arme par nefte en Lettow assistrent le chastel de Coun sure le Memil [Memel, = Niémen], le pristrent de assaute par beaux fetz darmis* »<sup>523</sup>. La mention du transport fluvial (« *par nefte* »), que l'on retrouve chez Wigand, suggère que Thomas Gray était bien renseigné ; de fait, le chroniqueur teutonique mentionne que des « *hospites de Anglia, Ytalia, Almaniam* » participèrent à l'aventure<sup>524</sup>. Même si le chevalier chroniqueur lui-même n'a pas été de la partie, il en a sans doute entendu parler par des participants rentrés en Angleterre.

Les princes lituaniens sont ainsi connus de quelques chroniqueurs occidentaux, sans doute par le truchement des chevaliers partis se battre en Prusse. Ceux-ci ont l'occasion de rencontrer non seulement les membres de l'Ordre teutonique, mais aussi quelques nobles lituaniens qui participent aux banquets organisés à Marienbourg<sup>525</sup> ou accompagnent les croisés lors des rèses. Parmi eux, le fils de Kęstutis, Vytautas<sup>526</sup>, qui sera amené à jouer un rôle considérable dans la transformation de la Lituanie en principauté chrétienne. Pendant sa jeunesse, celui-ci est un habitué des séjours auprès des Teutoniques, que ce soit en tant que prisonnier ou allié. Occasionnellement, la Prusse lui sert même de refuge lors des disputes qui l'opposent à son cousin Jagellon au début des années 1380<sup>527</sup>. En 1384, il se fait baptiser une première fois et reçoit le nom de Wigand,

---

<sup>522</sup> *Ibid.*, p. 560 ; R. Mažeika, « Amicable », p. 54.

<sup>523</sup> *Scalacronica*, éd. A. King, p. 198.

<sup>524</sup> « *magister (...) perrexit contra Kawen, habens secum hospites de Anglia, Ytalia, Almaniam et navigio prospero vento transeunt Mimelam...* », Wigand, SRP 2, p. 531. Voir aussi K. Kwiatkowski, « Die Belagerung Kauens », p. 238-254.

<sup>525</sup> R. Mažeika, « Amicable », p. 53-54 ; W. Paravicini, « Prusse », p. 180 ; PR 2, p. 127-128.

<sup>526</sup> Witold en polonais. Considéré encore de nos jours comme l'un des héros nationaux lituaniens, il est connu sous le nom de Vytautas le Grand. Nous donnerons donc la forme lituanienne de son nom, comme pour Gediminas (Giedymin), Algirdas (Olgierd), Kęstutis (Kiejstut) et Mindaugas (Mendog ou Mindowe). Parmi les souverains lituaniens, nous n'adaptions que le seul nom de Jogaila, qui est connu en français comme Jagellon (Jagiello en polonais). La dynastie qu'il a fondé porte ce nom jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle.

<sup>527</sup> R. Petrauskas, « Litauen », p. 240.

d'après son parrain Wigand de Baldersheim, commandeur de Ragnit<sup>528</sup>. Il semble que cet ambitieux prince se fit à nouveau baptiser en compagnie de son cousin, avec qui il était momentanément réconcilié, deux ans plus tard ; il reçut à cette occasion le nom de baptême Alexandre, qu'il utilisera désormais dans les documents diplomatiques<sup>529</sup>.

En 1390, Vytautas participe à l'attaque menée contre Vilnius, alors tenu par Skirgaila pour le compte de Jagellon. La *Chronica Maiora* de Thomas Walsingham et la *Chronique de Westminster* rapportent que le duc Henri de Lancaster, comte de Derby et futur roi Henri IV, participe à l'expédition aux côtés du maréchal de l'Ordre et « d'un certain roi appelé "Wytot" »<sup>530</sup>. Dix ans plus tard, Jacques d'Esch, venu en Prusse en 1399-1400, dit combattre au côté du « *duc Withate de Laitue Saraisin, aidant des Prusois* »<sup>531</sup>. Bien qu'il ait reçu le baptême depuis au moins quatorze ans, Vytautas est toujours qualifié de « Sarrasin », autrement dit de païen ; ce qui n'empêche pas le chroniqueur d'admettre que le prince lituanien collabore avec les Chevaliers teutoniques, pour défaire les « *Salmaite* » (Samogitiens), qui « *volxent combattre les Crestiens* »<sup>532</sup>. A en croire l'auteur de la *Chronique de Metz*, des soldats d'origine et de religion très divers participaient à la campagne, puisque Vytautas « *avoit bien que de son payx de Laitue que de Poulaine, que dez Russe, que des Tertez III<sup>XX</sup> millez chevalx* »<sup>533</sup> ; souverain d'un immense pays où cohabitaient, à cette époque, néophytes lituaniens, Ruthènes orthodoxes et Tatars musulmans, le grand-duc de Lituanie menait fréquemment des contingents de soldats issus de ces différents peuples sur le champ de bataille.

Rien ne permet d'affirmer que Jacques d'Esch ait fait la différence entre les obédiences religieuses des hommes de Vytautas, mais ce qui est sûr, c'est que celui-ci était considéré comme un allié des croisés, et que le chroniqueur messin ne semble nullement perturbé par l'idée d'avoir pris part à un combat mené aux côtés d'autant de

---

<sup>528</sup> W. Paravicini, « Litauer », p. 261.

<sup>529</sup> Les circonstances de ce nouveau baptême sont relativement mystérieuse ; Vytautas avait-t-il auparavant été baptisé orthodoxe (F. Dvornik, *Slaves*, p. 555-556) ? La cérémonie de 1386 n'était-elle qu'une confirmation de son premier baptême (J. Koncius, *Vytautas the Great*, Miami 1964, p. 33) ? Voir G. Mickūnaitė, *Making*, p. 5-6 ; S. C. Rowell, « Unexpected », p. 567 ; W. Urban, *Tannenberg*, p. 17, n. 41.

<sup>530</sup> « *cuiusdam regis uocati Wytot* » (Walsingham, vol. 1, p. 902. D'après la *Chronique de Westminster*, Henri rencontre Vytautas peu après son arrivée en Prusse et une courte halte à Königsberg, le temps d'y organiser son armée : « *qui postquam comitis adventus [le maréchal] sibi innotuit assumpto secum rege de Wytort cum multitudine copiosa de suis venit ei obviam ...* », Westminster, p. 446. Sur l'identification du « *rege de Wytort* », *Ibid.*, p. 444, n. 1.

<sup>531</sup> *Metzer Chronik*, éd. Wolfram, p. 337.

<sup>532</sup> *Id.* Nous sommes après le traité de Salynas/Sallinwerder (1398), par lequel la Samogitie, non baptisée, fut cédée à l'Ordre teutonique.

<sup>533</sup> *Id.*

« Sarrasins » et de schismatiques. Pas plus que l’auteur de la *Chronique de Saint Thiébaud de Metz* (1445), qui relate l’expédition à laquelle participa Jacques d’Esch et ses compagnons. Tout comme ce dernier, le chroniqueur anonyme note que « *le duc de Witaire, ung duc Sarazin de Lytowe, que servoit les Prussiens pour celle reze, avoit LXXX<sup>M</sup> chevaulx pour sa route* »<sup>534</sup>, avant de préciser que « *avoit le dit duc de Witaire en sa compaignie tres grand foisons de gens dou pays de Tartarie* »<sup>535</sup>. Les chroniqueurs d’Europe occidentale pouvaient donc identifier quelques figures parmi les princes lituaniens, savaient que ceux-ci collaboraient occasionnellement avec les croisés de Prusse, et leur différence religieuse réelle ou supposée ne les rendait pas nécessairement infréquentables.

Si Vytautas jouait sa carrière en Lituanie, où il réussit à définitivement s’emparer du pouvoir en 1392, plusieurs de ses compatriotes restèrent sous les bannières teutoniques ou gagnèrent l’Europe occidentale. Nous avons déjà évoqué le destin de son frère Butautas, qui a rejoint la cour de l’empereur Charles IV à Prague autour de 1368. Trois ans plus tôt, en été 1365, ce prince avait reçu le baptême à Königsberg sous le nom d’Henri, vraisemblablement d’après son parrain, le commandeur de Ragnit Henri de Schöningen<sup>536</sup>. Deux nobles anglais assistèrent à l’événement : Thomas Beauchamp, comte de Warwick, et Thomas d’Ufford<sup>537</sup>. Il est probable que l’un des suivants de Butautas, un dénommé Survila (peut-être est-il son frère<sup>538</sup>) ait eu comme parrain le comte de Warwick<sup>539</sup> ; on le retrouve, lui ou son fils, sous le nom de Thomas Surville parmi les nobles fidèles à l’Ordre teutonique<sup>540</sup>. Le baptême d’un Lituaniens nommé Thomas a été immortalisé dans deux pièces tardives à la gloire de la famille Beauchamp. Il s’agit du manuscrit illustré du prêtre John Rous, composé vers 1483, et *The Beauchamp Pageant*, qui raconte les exploits du petit fils de Thomas, Richard (v. 1485/1490)<sup>541</sup>. Le *Rous Roll* présente une illustration de Thomas Beauchamp l’aîné portant le bâton de maréchal

<sup>534</sup> *Chronique ou Annales du Doyen de S. Thiébaud de Metz*, cité dans SRP 3, p. 454.

<sup>535</sup> *Ibid.*, p. 455.

<sup>536</sup> W. Paravicini, « Litauer », p. 261.

<sup>537</sup> Wigand, SRP 2, p. 551 ; PR 2, p. 108.

<sup>538</sup> I. Baranauskienė, « Survila ir Survilaičiai – dar kartą apie nepripažintus Kęstučio palikuonis », *Istorija*, 99/3, 2015, p. 18-33 (résumé en anglais). Le texte de Wigand a : « *rey Butaw dictus, ... cum bayoribus suis et aliis et fratre suo Surwillo* » (SRP 2, p. 550) ; pour l’acceptation de « *frater* » au sens de compagnon, S. C. Rowell, « Unexpected », p. 568.

<sup>539</sup> Wigand, SRP 2, p. 550-552.

<sup>540</sup> S. C. Rowell, « Unexpected » p. 569 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 263.

<sup>541</sup> *Ibid.*, p. 261. L’événement est également célébré dans le poème allemand « Le Lituaniens », de Schöndoch (SRP 6, 1968, p. 50-60); *Ibid.*, p. 261-262.

d'Angleterre, un château et une charte, avec à ses pieds un ours muselé, emblème de la famille. À son côté, on voit un enfant, ou un petit personnage, couronné dans un font baptismal (fig. 1) ; le texte qui accompagne l'image nous dit que parmi de nombreux hauts faits, Thomas « a combattu trois ans [= trois fois<sup>542</sup>] chez les païens, et qu'il a ramené avec lui le fils du roi de Lituanie et l'a baptisé à Londres, et l'a appelé Thomas d'après lui-même »<sup>543</sup>. Le second texte, composé dans les mêmes années, raconte que Richard Beauchamp, dernier croisé anglais dont nous connaissons le nom (il était en Prusse en été 1409<sup>544</sup>), a voyagé « en Russie, en Lituanie, en Pologne et en Prusse », où furent également ses aînés, « spécialement le comte Thomas son grand-père, qui a pris en guerre le fils du roi de Lituanie et l'a emmené en Angleterre et l'a baptisé à Londres, en l'appelant Thomas d'après lui-même »<sup>545</sup>.

L'épisode du baptême à Londres repose, d'après S. C. Rowell, sur une interprétation erronée de la chronique de Jean de Reading, moine de Westminster mort en 1369, qui mentionne effectivement le baptême d'« un certain fils du roi de Lituanie », nommé Thomas en l'honneur du comte, mais ne précise pas qu'il fut emmené en Angleterre et encore moins baptisé à Londres<sup>546</sup>. Autre source de confusion possible, la

<sup>542</sup> PR 1, p. 170, n. 140a.

<sup>543</sup> « *he warrdy also in hethenes iij yer and browt with hym the kyngis son of lettow and Xpend hym in london and namyd hym Thomas aftyr hym* », John Rous, *The Rous Roll. With an historical introduction* éd. C. Ross, Gloucester 1980, doc. 47, avec les explications sur l'iconographie ; trad. W. Paravicini, PR 1, p. 170 ; le manuscrit BL Add. MS 48976 est mis en ligne sur le site de la British Library, Digitised manuscripts : [http://www.bl.uk/manuscripts/FullDisplay.aspx?ref=Add\\_MS\\_48976](http://www.bl.uk/manuscripts/FullDisplay.aspx?ref=Add_MS_48976) (consulté le 9 mars 2016). L'ours, muselé ou non, apparaît également aux pieds d'autres membres de la famille (éd. Ross, doc. 48 et 50) et est représenté sur les tombeaux de plusieurs comtes de Warwick : M. Hicks, *Warwick the Kingmaker*, Oxford 1998, p. 61. Un ours a également été sculpté sur la tombe du duc Jean de Berry, ce que M. Pastoureau (*L'Ours*, Paris 2007, p. 266-268) considère comme exceptionnel.

<sup>544</sup> PR 1, p. 34-35.

<sup>545</sup> « *Here sheweth howe Erle Richard from Venuse toke his wey to Russy Lettowe Poleyn and Spruse Westvale and other coostes of Almayn toward Englund by suche Coostes as his Auncestry hadde labored in/ and specially Erle Thomas his grauntfadre. that in warre hadde taken the Kynges son of Lettowe and brought hym into Englund And cristened hym at London namyng hym after hym self Thomas* », *Pageant of the birth, life and death of Richard Beauchamp, Earl of Warwick, K.G., 1389-1439*, éd. J. Hope, H. Dillon, Londres 1914, tab. XXII, trad. W. Paravicini, PR 1, p. 34 ; S. C. Rowell, « Unexpected », p. 568. L'image montre une scène de tournois, à priori sans rapport avec la Lituanie.

<sup>546</sup> La confusion viendrait du sujet correspondant au terme *quo* dans le passage suivant : « *Et ecce dominus Humfridus comes Herefordiae, quamvis iuvenis, intellectis famosus gestis militaribus domini Thomae de Bello Campo, comitis Werwikiae, ac aliorum Angliae nobilium nuper in Saracenos quam humanitas et honorifice se gesserunt, quamplures convertentes ad Christum, e quibus filium regis Lettowe comes ille, proprio nomine baptizatum, de lavacro suscepit, cum quo ac aliis nobilibus nonodecimo die Maii huius anni in Angliam venit ad dictum parlamentum, cum duobus armigeris clam se transtulit versus partes illas, ut consimile sibi nomen aptaret* », *Chronica Johannis de Reading et Anonymi Cantuarensis 1346-1367*, éd. J. Tait, Manchester 1914, p. 172, cité par S. C. Rowell, « Unexpected », p. 568, n. 2. Le sens correct serait que Hereford est allé avec Beauchamp au parlement, pas avec le Lituanien baptisé Thomas : *ibid.*, p. 569. Par contre, pour I. Baranauskienė (« Survila », p. 18-33), le fils de Survila aurait bien accompagné le comte Thomas de Warwick en Angleterre.



chronique *Eulogium Historiarum*, de quelques années antérieure (1366) raconte que le roi de Chypre, Pierre de Lusignan, a visité Londres en novembre 1363, avec, dans sa suite, « un roi païen de Lituanie », prisonnier, et un converti libre, nommé « seigneur de Jérusalem »<sup>547</sup>. W. Paravicini remarque qu'il ne peut pas s'agir de Butautas, qui n'a reçu le baptême que deux ans plus tard, mais peut-être de son frère Waydot, dont les sources teutoniques disent qu'il a été capturé lors de la prise de Kaunas en 1362, événement auquel assistèrent des croisés anglais<sup>548</sup> ; mais rien ne permet de l'affirmer<sup>549</sup>.

Une légende, au moins interne à la famille des comtes de Warwick, se forme toutefois autour d'un prince lituanien baptisé en Angleterre<sup>550</sup>. Extrapolation que S. C. Rowell pointe comme symptomatique de la mode qu'il appelle « *Baltic "pagan chic"* » et de la confusion entre les différents « Sarrasins » que l'on peut rencontrer aux marges de la Chrétienté<sup>551</sup>, mais qui atteste d'une habitude née avec les ruses internationales : celle de parrainer un converti et éventuellement de le ramener en Europe occidentale, peut-être comme preuve vivante du périple accompli parmi ces lointains infidèles<sup>552</sup>. Déjà en 1347, le chroniqueur Jean de Winterthour raconte que le margrave Louis de Brandebourg, fils aîné de l'empereur Louis de Bavière, rentra de Prusse « apportant avec lui un roi des païens captif, ou trois, avec plusieurs de ses satrapes, qu'il a, d'après ce que l'on le rapporte, distribués à divers princes catholiques, comme ses propriétés. Ceux-ci sont le témoignage évident de son magnifique triomphe »<sup>553</sup>. On sait qu'il était d'usage de s'offrir des prisonniers maures en Espagne, autre zone frontière où les nobles accouraient pour combattre l'infidèle ; de rares sources narratives et quelques documents comptables attestent qu'une telle pratique avait également lieu en Prusse<sup>554</sup>. Les Lituanien dont il

<sup>547</sup> « *Eodem anno VI. die mensis Novembris venit rex Cipriao Londoniis conducens secum unum regem Paganum de Lecto dictum prisonarium. Et unum alium magnatem, non prisonarium sed Paganum vocatum "Dominus de Ierusalem", qui conversus est ad fidem Christianum, quem rex Angliae de sacro fonte levavit et ipsum Edwardum nominavit* », *Eulogium historiarum sive temporis...*, éd. F. S. Haydon, Londres 1863, vol. 3, p. 233 ; PR 2, p. 109.

<sup>548</sup> Wigand, SRP 2, p. 537 ; Wartberge, SRP 2, p. 81 sq.

<sup>549</sup> W. Paravicini, « Litauer », p. 262 ; PR 2, p. 109, qui précise : « Die Gleichsetzung von Waydot und Butaut in der älteren Lit. ist irrig » (*ibid.*, p. 109, n. 499). Pour I. Baranauskienė, « Survila », p. 18-33, Vaidotas serait le troisième fils issu du premier mariage de Kęstutis, soit le cadet de Butautas et de Survila.

<sup>550</sup> S. C. Rowell, « Unexpected », p. 569.

<sup>551</sup> *Id.*

<sup>552</sup> *Ibid.*, p. 571 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 260 ; PR 2, p. 108 ; T. Guard, *Chivalry*, p. 95.

<sup>553</sup> « *Anno Domini MCCCXLVII circiter quadragesimam marchio Brandenburgensis, filius senior Ludwici inperatoris, rediit de Lytaonia debellatis ibidem paganis, ducens secum regem I vel tres paganorum captivum cum satrapis suis pluribus, quos, ut fertur, principibus catholicis diversis distribuit possidendos. Qui sui triumphu magnifici sunt evidens testimonium* », *Die Chronik Johannis von Winterthur*, ed. F. Baethgen, Berlin 1924, p. 270 ; trad. PR 2, p. 109. Voir aussi S. C. Rowell, « Unexpected », p. 571.

<sup>554</sup> PR 2, p. 109-110.

s'agit soit capturés lors de la rève, soit achetés à des chrétiens de Prusse, voire à d'autres ressortissants du grand-duché<sup>555</sup>. À lire la chronique d'Hermann de Wartberge, qui dit que lors d'une rève en 1375 on déporta 715 Lituaniens, « à l'exception des prisonniers que les hôtes prirent »<sup>556</sup>, on peut imaginer qu'une partie des jeunes nobles emmenés en Prusse pour y être baptisés étaient distribués ou vendus aux hôtes de passage<sup>557</sup>. En 1377-1378, Guy II de Chauvigny rentra de ce qui semble être la Prusse, « *en ameina un enfant, lequel il fist baptiser* »<sup>558</sup>.

Henri de Derby n'est pas en reste ; alors que la *Chronique de Westminster* raconte qu'en se retirant de Vilnius, « le maréchal de Prusse prit avec lui huit mille prisonniers de Lituanie pour qu'ils soient faits chrétiens, et que le maître de Livonie en prit 3500 »<sup>559</sup>, il semble que quelques-uns d'entre eux aient, bon gré mal gré, rejoint le futur monarque. En effet, ce dernier acheta plusieurs Lituaniens, vraisemblablement deux femmes et des enfants, lors de son premier voyage en Prusse<sup>560</sup>. Ses comptes de voyage mentionnent un Lituanien baptisé, nommé Henri (sans doute en référence à son parrain, qui ne serait autre que le Lancaster lui-même<sup>561</sup>), qui l'accompagne lors de sa seconde rève en 1392, puis en Terre sainte<sup>562</sup>. A Rhodes, le comte acquiert un jeune Turc, converti et également baptisé Henri<sup>563</sup>. La pratique ne concernait pas que les seuls Lituaniens, comme l'illustre le cas de Charles de Savoisy, grand seigneur proche du roi Charles VI et ancien croisé de Prusse, qui selon la *Chronique du règne de Charles VII* du héraut Berry, aurait capturé des

---

<sup>555</sup> *Ibid.*, p. 107. Par exemple, les comptes d'Henri de Derby notent pour son voyage en Prusse de 1390 : « *cuidam homini de Lettowe pro ij pueris ab ipso emptis per dominum, j marc. Pr.* » (L. T. Smiths, *Expeditions*, p. 52, cité par PR 2, p. 107).

<sup>556</sup> « ... fueruntque in dictis terris Letwinorum VII noctibus et eduxerunt secum VII<sup>C</sup> et XV capita utriusque sexus, exceptis captivis, quos hospites ceperant », Wartberge, SRP, vol. 2, p. 107 ; PR 2, p. 105.

<sup>557</sup> *Id.* Pour H. Birkhan, « Les croisades contre les païens... », p. 47, certains Lituaniens pourraient avoir été donnés comme récompenses aux hôtes de l'Ordre teutonique, même s'il admet que ces derniers n'avaient sans doute pas de motivations matérielles.

<sup>558</sup> Jean de la Gogue, *Histoire des princes de Deols*, p. 405.

<sup>559</sup> « *Mareschallus Pruyssianorum duxit secum in Pruyssiam captivos de Lectowe octo milia ut faceret eos Christianos : magister vero de Lyfland duxit secum captivos de Lectowe tria milia et quingentos secundum estimationem rotuli mareschalli* », Westminster, p. 448 ; sur la source nommée « le rouleau du maréchal », PR 2, p. 104-105 ; Walsingham mentionne également ces baptêmes de masse : « *Facti sunt Christiani de gente de Lettow octo, et magister de Lifland duxit secum in suam patriam tria milia prisonum* », Walsingham, vol. 1, p. 902.

<sup>560</sup> PR 2, p. 108 ; P. Dobrowolski, « Miles », p. 41 ; voir les comptes de ses voyages, édités dans L. T. Smiths, *Expeditions*, p. 52, 67, 68, *passim*.

<sup>561</sup> PR 2, p. 108.

<sup>562</sup> « ... *pro Henrico Lettowe* » ; *Expeditions*, p. 90, 91 *passim*.

<sup>563</sup> L. T. Smiths, *Expeditions*, p. LXVI, 230 ; sur ces personnages, PR 2, p. 107-108.

« Sarrasins » lors d'une expédition maritime en Méditerranée, puis les aurait mis à contribution pour construire son château dans l'Auxerrois<sup>564</sup>.

Ceux qui faisaient l'acquisition de ces jeunes convertis semblent s'être souciés de leur entretien ; en tout cas, les comptes mentionnent plusieurs pièces d'habillages, lits, manteaux ou chaussures que l'on achète pour eux<sup>565</sup>. On investit aussi dans leur éducation, comme le sénéchal de Hainaut, Jean de Werchin, qui semble avoir fait inscrire un certain « *Wallerant de Letto* » comme élève du « *Grand Maistre d'Escolle de Tournay* », le fait vêtir et lui paye des professeurs de musique et de chant. Ce personnage est sans doute un Lituanien ramené d'un voyage entrepris peu avant septembre 1407 (date à laquelle il apparaît dans les comptes), et baptisé d'un prénom en vogue dans la puissante famille des Luxembourg, à laquelle Werchin est lié par son épouse<sup>566</sup>. Toujours en Hainaut, les documents comptables font apparaître une « *Magritte le Sarazine* » mariée à Jean de Namur, peut-être un bâtard du comte du même nom, qu'un certain « *Tieris de Mairs ramena de Prusse* » à la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>567</sup>. Depuis 1393, c'est tout un groupe de Lituanien qui sont entretenus par le duc Guillaume de Gueldre et de Juliers<sup>568</sup> ; parmi eux, la mère d'un certain Guillaume, sans doute le bâtard du duc, que les documents

---

<sup>564</sup> C'est le sujet d'une belle étude de M. Rodinson, « Le seigneur bourguignon et l'esclave sarrasin », dans *Fascination*, p. 141-197, qui cite *Les Chroniques du roi Charles VII* par Gilles le Bouvier dit le Héraut Berry, éd. H. Courteault et al., Paris 1979, p. 14. Grand seigneur, quoique de noblesse relativement récente, Charles de Savoisy était en Prusse en hiver 1392-1393, puis y retourne peut-être en 1397-1398, assurément en hiver 1398-1399 (M. Rodinson, *Fascination*, p. 171-172 ; PR 1, p. 100-101.). En difficulté à la cour suite à un fait divers l'ayant mis aux prises avec l'Université, il part en mer en 1404 et d'après le héraut Berry, c'est à cette occasion qu'il capture au moins deux navires musulmans avec leurs équipages.

<sup>565</sup> PR 2, p. 105-110.

<sup>566</sup> *Ibid.*, p. 106. J. Bataille, *Cysoing, les seigneurs, l'abbaye, la ville, la paroisse*, Lille, 1934, p. 302-305 a retrouvé dans les comptes de la baronnie de Cysoing plusieurs entrées, à partir de septembre 1407, concernant Wallerant, éduqué à l'école de Tournai aux frais de Jean de Werchin et de ses proches. Celui-ci, grand voyageur (il a notamment emmené Guillebert de Lannoy avec d'autres jeunes nobles en pèlerinage à Jérusalem en 1405-1407, W. Paravicini, « Hennuyers », p. 281), s'est sans doute rendu en Prusse peu avant 1407, d'où il a pu ramener ce jeune Lituanien. Ainsi, « *Wallerant de Letto* » n'est sans doute pas le fils « du premier mariage de Marguerite de Luxembourg avec le comte de Liche » que suppose J. Bataille (*op. cit.*, p. 302). Voir aussi W. Paravicini, « Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, chevalier errant », dans *Noblesse*, p. 254 ; *Idem*, « Hennuyers », p. 301.

<sup>567</sup> *Ibid.*, p. 301, n. 159, qui cite les comptes du domaine du Quesnoy, année 1402 (Lille, ADN, B 9062). Sur la participation des membres de la famille de Namur au voyage de Prusse, W. Paravicini, « Das Haus Namur im Ostseeraum », dans *Edelleute und Kaufleute*, p. 49-86.

<sup>568</sup> En 1403, après la mort du duc, ils reçoivent une somme d'argent qui leur permet de rentrer en Lituanie ; PR 2, p. 106-107. Voir le commentaire d'E. Schubert, « L'étranger dans l'Allemagne médiévale et moderne », dans *L'Étranger au Moyen Âge*, Göttingen 1999, p. 210-211 : « Cette manière de traiter les hommes, cette identité fondée sur le couple antithétique chrétien-civilisé et païen-sauvage (...) ont de quoi effrayer. Pourtant, ce serait là oblitérer à bon compte la marque d'un progrès culturel : le païen en effet n'est plus nécessairement l'esclave à la différence de ce que l'on voit jusqu'au XIII<sup>ème</sup> siècle dans le monde méditerranéen et comme c'était encore le cas aux VIII<sup>ème</sup> et IX<sup>ème</sup> siècles dans les pays germaniques ».

appellent « *Willemken der heyde* » ou « *van Lyctouwen* »<sup>569</sup>. La plupart de ces émigrés involontaires devaient être baptisés, sauf dans les cas exceptionnels, comme ce jeune Lituanien amené en Frise, et qui, refusant de devenir chrétien, aurait été éliminé<sup>570</sup>. Même si un certain respect pouvait exister, en Prusse comme en Lituanie, entre chrétiens et païens, la conversion au christianisme latin représente la clef essentielle pour qu'un Balte soit définitivement intégré au monde de l'aristocratie occidentale. Du reste, le fait de voir plusieurs croisés figurer comme parrains lors de baptêmes en Prusse<sup>571</sup> ou qui ramènent des Lituaniens dans leurs patries d'origine pour les y faire baptiser illustre l'importance que l'on donnait au caractère missionnaire des rèses, dont le but avoué n'était pas uniquement de faire « *grant destruccion de Sarrasins* », mais bien de promouvoir le christianisme en offrant le baptême aux habitants du pays<sup>572</sup>.

Si l'on peut se référer aux cas suffisamment documentés, la plupart des Lituaniens baptisés sont parfaitement intégrés à leur nouvelle société, au moins les plus nobles d'entre eux<sup>573</sup>. Butautas/Henri, à qui Charles IV a donné le titre de duc de Lituanie, reste un proche de l'empereur, qui l'accompagne en Italie et figure comme témoin dans plusieurs chartes impériales<sup>574</sup>. Son fils Vaidutis, qui semble avoir grandi en Lituanie avant de fuir à son tour en Bohême, où il est baptisé en 1381, paraît avoir suivi des études de théologie à l'Université de Prague et être devenu recteur de l'Université de Cracovie juste avant sa mort, en 1402<sup>575</sup>. Quant à lui, Thomas Surville fait une belle carrière au service de l'Ordre et intègre le milieu de la chevalerie chrétienne. Sa renommée devait être relativement importante, puisque quand il tombe avec son frère Jean devant les Tatars à la bataille de la Vorskla (1399), leurs noms sont les seuls retenus par le chroniqueur prussien Jean de Posilge<sup>576</sup>. Les armes de Thomas Surville figurent dans l'armorial

<sup>569</sup> PR 2, p. 107.

<sup>570</sup> *Ibid.*, p. 105-106 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 260. Il s'agit d'un des deux jeunes garçons emmenés par un noble du nom de Rienck Bockema, qui a accompagné le duc de Gueldre et Juliers à sa rèse de 1393 ; l'histoire de la mort du jeune garçon qui se moquait des sacrements est racontée par le prieur de Thabor, Worp Tyaerda (m. 1538), qui dit encore que le compagnon de ce malheureux est devenu moine (trad. PR 2, *loc. cit.*). W. Paravicini, PR 2, p. 107, suppose que la mère du bâtard Guillaume « *der heyde* » était peut-être restée païenne.

<sup>571</sup> *Ibid.*, p. 108 : « Die Patenschaft für einen Litauer oder eine Litauerin zu übernehmen, gehörte zum guten Ton » ; l'auteur mentionne notamment l'exemple du Néerlandais Jean de Blois, qui en janvier 1368 est le parrain d'une jeune fille lituanienne.

<sup>572</sup> P. Dobrowski, « Miles », p. 41 ; A. Nikžentaitis, « Prisoners of war », p. 195, qui remarque toutefois qu'un tel traitement était exceptionnel.

<sup>573</sup> W. Paravicini, « Litauer », p. 262.

<sup>574</sup> *Id.* ; S. C. Rowell, « Unexpected », p. 570-571.

<sup>575</sup> *Ibid.*, p. 575 ; K. Ožóg, *Uczeni*, p. 39.

<sup>576</sup> Posilge, SRP 3, S. 230 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 263-264.

Bellenville, composé dans la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle par un héraut anonyme ayant vraisemblablement voyagé dans toute l'Europe<sup>577</sup>. A peine plus loin dans l'armorial, les mêmes armes sont répétées mais avec une brisure (fig. 2) ; bien que ce dernier blason soit anonyme, il y a lieu de suivre W. Paravicini, qui l'attribue à Jean Surville, le frère cadet de Thomas. Il est alors remarquable que l'on ait usé de la pratique de la brisure, inconnue en Prusse ou en Pologne, pour distinguer les armes des deux frères lituaniens<sup>578</sup>. Le fait que celles-ci figurent dans un rôle d'armes, expression parfaite, s'il en est, de l'idéologie chevaleresque, indique que Thomas et Jean Surville ont été pleinement admis dans le monde de la noblesse européenne.

En parallèle à l'intégration progressive de quelques individus nobles dans l'aristocratie catholique, une noblesse héréditaire s'impose au cours du XIV<sup>ème</sup> siècle en Lituanie, et fait siennes les habitudes occidentales, y compris le port d'armoiries<sup>579</sup>. L'influence est réciproque, au moins en ce qui concerne l'armement, puisque les Teutoniques n'hésitent pas à utiliser des armes de facture lituanienne, lesquelles sont parfois achetées par des hôtes venus d'Occident<sup>580</sup>. Progressivement, les normes de la guerre chevaleresque pénètrent sur le champ de bataille. Une certaine confiance mutuelle, ou du moins une intercompréhension, rend possibles des pratiques courantes dans l'Occident chrétien : ainsi, certains textes racontent des duels opposant un guerrier païen et un chrétien, parfois un hôte venu de bien loin<sup>581</sup>. Plusieurs chroniqueurs d'Europe centrale racontent que Jean de Luxembourg aurait terrassé un Lituanien gigantesque ; c'est même l'unique détail que donne le Carinthien Jean de Victring (m. v. 1347) lorsqu'il

---

<sup>577</sup> Pour L. Jéquier, *L'Armorial Bellenville. Cahiers d'Héraldique V*, Paris 1993, p. 31-32, l'auteur était probablement un poursuivant puis héraut d'armes des comtes de Hainaut et de Hollande, qui a consigné de nombreuses armoiries à l'occasion de plusieurs voyages à travers l'Europe. Sur l'intérêt de cet armorial quant à l'étude du voyage de Prusse, W. Paravicini, « Bellenville », p. 185-190.

<sup>578</sup> *Ibid.*, p. 188 ; *Idem*, « Litauer », p. 264 ; *Idem*, « Heraldische Quellen », p. 117-118 ; PR 1, p. 287 ; S. C. Rowell, « Unexpected », p. 559, qui voit une tête de chien sur le cimier de Thomas Surville, ce qui, d'après lui, ne serait peut-être pas un hasard pour un converti. Toutefois, W. Paravicini (« Litauer », p. 264, n. 65) remarque que l'animal est désigné comme une panthère dans l'édition récente de M. Pastoureau, M. Popoff, *L'Armorial Bellenville*, Lathuile 2004, doc. 1532, 1534, p. 285-286.

<sup>579</sup> R. Petrauskas, « Knighthood », p. 40-41 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 265 note que la noblesse lituanienne utilisait probablement l'héraldique avant le pacte d'Horodlo (1413), qui fixe le rapprochement des noblesses lituanienne et polonaise.

<sup>580</sup> *Ibid.*, p. 255 ; E. Gudavičius, « Lithuania's Road to Europe », p. 20. Lors de son troisième voyage en Prusse (1344-1345), le comte Guillaume II de Hainaut acheta deux « targes de Prusse » à Königsberg. L'un de ces boucliers, typiques de la région balte, figure dans un inventaire de la salle d'arme des comtes de Hainaut daté de 1358 ; C. Gaier, « Achats d'armes et expéditions militaires en Prusse et autres lieux du comte Guillaume II de Hainaut (1336-1344) », dans *Idem* (dir.), *Armes et combats*, p. 229-242.

<sup>581</sup> *Ibid.*, p. 256.

mentionne la rèse à laquelle prit part le roi de Bohême en 1329<sup>582</sup>. Pierre de Zittau, pourtant critique à l'égard du monarque, rapporte également l'événement<sup>583</sup>. Il ne s'agit pas encore à proprement parler d'un duel entre chevaliers, exécuté selon les normes courtoises ; c'est pourtant sous cet angle que le chroniqueur Jean d'Outremeuse rapporte l'histoire dans son *Myreur des Histors* (v. 1400)<sup>584</sup>. Nous y reviendrons.

Pour W. Paravicini, le respect dû aux adversaires païens nobles est avant tout le propre des membres de l'Ordre teutonique, qui vivaient sur une longue période dans la région balte ; leur attitude étant sans doute plus nuancée que celle de la plupart des hôtes de passage<sup>585</sup>. Pourtant, certains parmi ces derniers devaient être au courant des contacts existant entre les adversaires. Le court extrait de Jacques d'Esch sur l'amitié entre le « *roy de Laitue* » et le grand-maître, comme la scène du duel entre Jean de Bohême et son adversaire lituanien chez Jean d'Outremeuse et celle du prisonnier teutonique chez Mézières sont là pour en témoigner<sup>586</sup>. De même, le fait que l'on traite avec les « Sarrasins » n'avait rien de secret pour les hôtes étrangers, comme l'attestent les souvenirs de Jean de Chastelmorand, courtisan du duc de Bourbon et informateur du chroniqueur Cabaret d'Orville :

Et tant firent chrestiens que les sarrasins furent tous lies d'eulx en realler en leur pays, parmi l'ordonnance faite que, de certain temps, les Sarrasins de Letho ne de Norgalles ne pilleroient nulles esglises des chrestiens ne les bruslerioient, ne aussi les chrétiens, chevaliers de la religion, tant de Prusse, comme de Niffelant [Livonie], en leur pays de Letho ou es marches, n'arderoient les saints bois (que ainsi ils appellent) des pins, ou ils consumoient les corps de leurs morts par feu et en faisoient sacrifice<sup>587</sup>.

---

<sup>582</sup> « *Hoc tempore Iohannes rex Bohemie contra Lituanos profectionem fecit et habito congressu cum eis, fortissimus eorum prosternitur, cuius longitudinis mensuram rex pro miraculo transmisit, ita ut excessiva magnitudo corporis sui visa plurimos traheret in stuporem* », *Iohannis abbatis Victoriensis liber certarum historiarum*, éd. F. Schneider, Hannovre 1910, vol. 2, p. 135 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 256 ; S. C. Rowell, « Of Men », p. 93.

<sup>583</sup> « *Unus procerum gentilis tunc occiditur, qui habuisse XII pedes in longitudine perhibetur* », *Chronicon Aulae Regiae*, éd. J. Emler, p. 294 ; T. de Puymaigre, « Jean de Luxembourg en France », p. 423.

<sup>584</sup> W. Paravicini, « Litauer », p. 256 ; PR 2, p. 256 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 240.

<sup>585</sup> « Gleichwohl gab es zwei Wege, den vornehmen Gegner vom Tier in einen Menschen zurückzuverwandeln: Man konnte in ihm, der zu Pferde saß wie man selber, der kämpfte wie man selber, der herrschte wie man selber, den Standesgenossen und edlen Heiden sehen. Andererseits aber verwandelte ihn die Taufe. Dabei ist stets zu beachten, daß die im Lande Ansässigen eine andere Haltung zum Gegner einnahmen als die nur für kurze Zeit zum Zweck des Heidenkampfes zugereisten Fremden. Das war im Heiligen Land nicht anders gewesen. », W. Paravicini, « Litauer », p. 254-255.

<sup>586</sup> Voir ci-dessous, chap. 8.

<sup>587</sup> Chazaud, p. 65.

Il nous reste des documents attestant que des trêves étaient possibles entre l'Ordre teutonique et ses ennemis, y compris lituaniens<sup>588</sup>, mais aucun accord concernant le respect des bois sacrés et des églises n'est mentionné. On sait toutefois que les Teutoniques savaient faire preuve d'une certaine tolérance, toute pragmatique, envers les pratiques païennes de leurs sujets baltes ; l'épisode raconté par Chastelmorand paraît donc crédible<sup>589</sup>. Il nous renseigne également sur la perception des ruses dans la conscience de la chevalerie occidentale. L'auteur de la chronique ne voit aucun déshonneur au fait que la campagne se termine par une trêve rendant la cohabitation religieuse possible ; bien au contraire, puisqu'il enchaîne directement sur l'évocation de la fameuse table d'honneur :

Si fut octroyé d'une part et d'autre, et par ainsi fut la paix créée par les provinces; et le hault maistre de Prusse qui vit que celle reise s'estoit si bien portée à l'honneur de soi (...) festoya la chevalerie qui o lui estoit moult haultement, et pour l'honneur du jour, le service divin accompli, en son chastel de Mariembourg fit couvrir la table d'honneur<sup>590</sup>.

Si l'on s'en tient à cet extrait, les ruses ressemblent à des épisodes de guerre médiévale typique, des raids menés sur les terres de l'adversaire, qui se terminent par la conclusion d'une paix provisoire en attendant la prochaine occasion d'en découdre<sup>591</sup>. L'idéologie des croisades baltes telles que mises en place sous la houlette de la Papauté s'est peu à peu adaptée aux exigences du terrain ; les païens sont régulièrement attaqués pour défendre la Chrétienté et étendre ses frontières, mais les combattants savent qu'il est possible de trouver un *modus vivendi* avec eux. Aussi, la clause du traité concernant le respect des églises peut se lire comme un moyen de défendre le christianisme : les Lituaniens, brisés par les faits d'armes des croisés, jurent de ne pas brûler les églises voisines à condition que les Teutoniques fassent de même. Une paix religieuse qu'imposeraient les circonstances, en quelque sorte. Même si la conversion des « Sarrasins » de Lituanie reste envisagée comme un but dans certains textes, ceux qui relatent le voyage en Prusse savent que l'art de la guerre exige certains compromis ; aussi, l'on ne s'offusque pas de constater que les Lituaniens ne sont pas systématiquement évangélisés, ni même qu'on garantisse leur liberté religieuse à l'occasion d'un traité. A

---

<sup>588</sup> Par exemple, la trêve entre l'Ordre teutonique, le roi de Pologne, « *Lithwanos et Ruthenos* », le 8 avril 1391 : *Codex Diplomaticus Lithuaniae*, éd. E. Raczyński, Wrocław 1845, p. 77 ; CDP 4, p. 126-128.

<sup>589</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 121.

<sup>590</sup> Chazaud, p. 65.

<sup>591</sup> P. Contamine, *La Guerre au Moyen Âge*, p. 365.

titre de comparaison, dans le *Mélusine* de Jean d'Arras, les croisés emmenés par les fils de la fée, Urien, Guyon et Geoffroy, acceptent de conclure une paix avec les « Sarrasins » de Damas, sans exiger la conversion ; dans le contexte oriental aussi, une paix religieuse imposée par réalisme politique et intérêts communs était considérée comme louable<sup>592</sup>.

Jusqu'à la conversion de la Lituanie, la plupart des hôtes occidentaux avaient peu de contacts avec les Baltes, qu'ils ne rencontraient qu'en tant que domestiques ou soldats auxiliaires, éventuellement comme ennemis lors d'un accrochage en campagne ou comme prisonniers<sup>593</sup>. De fait, W. Paravicini postule que les aristocrates de passage étaient trop centrés sur eux-mêmes pour vraiment s'intéresser aux autochtones baltes<sup>594</sup>. Une telle impression ressort du poème de Guillaume de Machaut, où les Lituaniens ne jouent qu'un rôle passif : être baptisés ou mis à mort<sup>595</sup>. De même, la biographie de Boucicaut ne parle des « Sarrasins » que pour dire que beaucoup d'entre eux ont été détruits ; s'il est impossible de savoir ce que le maréchal en pensait, son biographe nous dépeint les Lituaniens comme des infidèles tout ce qu'il y a de plus atones, qui ne jouent d'autre rôle que celui de se faire massacrer. Bien que l'usage du terme « Sarrasin » puisse le suggérer, les païens baltes n'étaient pas nécessairement confondus avec les musulmans de Turquie ou d'Afrique du Nord, mais ils leur étaient implicitement assimilés ; ce sont des infidèles qui, en tant que tels, représentent une menace pour la Chrétienté, et qu'il est donc glorieux de combattre. Même si dans les faits, la guerre qu'on leur mène n'est pas forcément plus violente ni plus cruelle que celle qui ravage la France à la même époque.

Une certaine coexistence entre adversaires, rendue possible par le partage de valeurs communes, est soulignée par certains voyageurs, dont Jacques d'Esch, Jean de Chastelmorand et Philippe de Mézières, qui remarquent que les rapports entre les Teutoniques et leurs ennemis allaient bien au-delà du simple affrontement guerrier. Lorsqu'il est possible de procéder à un baptême, celui d'un prince ou d'un groupe entier

---

<sup>592</sup> Jean d'Arras, *Mélusine*, éd. J.-J. Vincensini, p. 648-650 ; M.-T. de Medeiros, « L'idée de croisade », p. 150-151. W. Besnardeau, *Représentation littéraires de l'étranger au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris 2007, p. 138, remarque qu'à partir du XII<sup>e</sup> siècle, les « Sarrasins » des chansons de geste ne sont plus systématiquement convertis ou tués : « laisser un musulman dans sa propre foi (donc renoncer au prosélytisme militant habituel) semble marquer un pas supplémentaire dans la prise en compte de l'autre et d'un respect plus grand de sa différence ».

<sup>593</sup> PR 1, p. 287 sq ; 2, p. 84 sq.

<sup>594</sup> « Mir scheint, daß sie viel zu sehr mit sich selbst beschäftigt war, um den anderen in seiner Eigenart auch nur wahrzunehmen », W. Paravicini, « Litauer », p. 260.

<sup>595</sup> A. Prioult, « Machaut », p. 29, remarque qu'il faudra attendre Guillebert de Lannoy pour voir un voyageur occidental s'intéresser aux coutumes et au mode de vie des autochtones ; on pourrait ajouter Philippe de Mézières, dont le *Songe du Vieil Pelerin*, paru peu après la naissance de Guillebert, prouve que l'auteur s'intéressait aux païens lituaniens.



de la population, le fait est rapporté avec fierté<sup>596</sup> ; le Lituanien concerné devient, à certaines occasions, un faire-valoir du héros dont on raconte la ruse, comme dans le cas de Survila, baptisé en présence de Thomas Beauchamp. De ces figures émerge une certaine individualité, notamment celle du grand-duc Vytautas, prince lituanien converti et, dans sa jeunesse, allié des Teutoniques. La situation ambiguë des guerres baltes est amenée à changer par le baptême proclamé en 1387, et qui se conclura bien plus tard par la conversion de la Samogitie, officiellement reconnue en 1417 par le concile de Constance.

---

<sup>596</sup> Le baptême des ennemis infidèles à la fin du combat est un classique de la littérature chevaleresque ; à commencer par la *Chanson de Roland*, qui se termine par la conversion de la reine d'Espagne et l'évangélisation du pays de Bramimonde (v. 3975-3991), éd. et trad. P. Jonin, Paris 1979, p. 378.



## CHAPITRE V : LA LITUANIE CHRETIENNE

### *Un roi lituanien pour la Pologne*

Alors que dans le dernier quart du XIV<sup>ème</sup> siècle le voyage en Prusse bat son plein, plusieurs changements surviennent dans la vie politique et religieuse de la Lituanie, qui à terme signifieront la fin de la croisade balte et un tournant dans la manière dont les lettrés occidentaux perçoivent le grand-duché. Dans une étude récente, D. Baronas explique le basculement de la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle par une évolution des partis à l'intérieur de la noblesse lituanienne<sup>1</sup>. Bien que le pouvoir ait été tenu, depuis la mort de Mindaugas, par une dynastie païenne, les chrétiens catholiques et orthodoxes n'étaient pas absents de la vie politique et sociale du grand-duché. Tout en s'efforçant de maintenir la cohérence sans rien n'imposer à personne<sup>2</sup>, Gediminas et ses fils s'appuyaient sur les tenants de la religion traditionnelle – et leur politique rencontrait une adhésion certaine tant que le succès militaire était au rendez-vous. La particularité religieuse lituanienne permettait de faciliter les négociations internationales en faisant miroiter la conversion, mais elle servait aussi de prétexte à la continuation des raids incessants contre le grand-duché<sup>3</sup>. Selon cette interprétation, la prise retentissante de Kaunas en 1362, racontée par la *Scalacronica*, aurait sonné l'heure des « partis chrétiens », menés par les jeunes fils d'Algirdas et de Kęstutis.

Plusieurs raisons peuvent avoir poussé la jeune génération de princes lituaniens à envisager sérieusement la conversion<sup>4</sup>. A l'époque où le pouvoir des grands-ducs s'affirme en Lituanie comme à l'international, le pays manque de structures éducatives, gérées dans les pays voisins par l'Église<sup>5</sup>. À cela s'ajoute l'obligation de trouver un allié stable. Les projets d'Algirdas, qui se rêvait en héritier de la Rus' kiévienne, sont contrecarrés par l'Église orthodoxe, plutôt favorable au grand-prince de Moscou, alors en pleine ascension. La Moldavie, la Valachie et la Bessarabie passent sous contrôle

---

<sup>1</sup> D. Baronas, « Christians in Late Pagan », notamment p. 61-65.

<sup>2</sup> A cet égard, S. C. Rowell a pu parler de « Pax Lithuanica » (*Lithuania*, p. 294).

<sup>3</sup> W. Urban, *Samogitian*, 140-142.

<sup>4</sup> Sur cette période, D. Baronas, « Christians in Late Pagan », p. 51-81 ; D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 221-260 ; M. Giedroyc, « Arrival of Christianity in Lithuania : baptism and survival », p. 34-57 ; H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 223. Sur la fille de Vytautas régente de Moscou et veuve du grand-prince, I. Lalkoū, *Aperçu*, p. 28 ; sur la suzeraineté lituanienne dans l'actuelle Roumanie, N. Riasanovsky, *Histoire*, p. 150 ; sur le soutien de l'Église russe à Moscou, M. Heller, *Histoire*, p. 119-120.

<sup>5</sup> Z. Kiaupa, *History*, p. 43 ; Z. Sulowski, « baptême », p. 53, remarque que c'est l'une des raisons qui a rendu le christianisme attractif aux royaumes de l'Europe centrale ou septentrionale aux X-XI<sup>èmes</sup> siècles.

lituanien à la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle et Algirdas entreprend d'écrire au patriarche de Constantinople pour présenter la Lituanie comme un rempart de l'Église orthodoxe contre l'Ouest latin, mais sans résultat ; la balance penche en faveur des princes moscovites. À la mort d'Algirdas (1377), le grand-maître Winrich de Kniprode entreprend de faire tomber la diarchie en soutenant le fils du défunt, Jogaila, contre le vieux Kęstutis. Jogaila prend Vilnius avec l'aide des Teutoniques et force son rival à se rendre ; celui-ci, emprisonné, meurt dans des circonstances peu claires en été 1382<sup>6</sup>. Jogaila peut s'emparer du pouvoir, que lui dispute pendant une dizaine d'années son cousin Vytautas, à son tour allié occasionnel de l'Ordre. Ainsi commence le règne de celui que l'on retrouvera en français sous le nom de Jagellon, fondateur de la dynastie qui porte son nom et qui a régné en Pologne et en Lituanie jusqu'en 1572<sup>7</sup>.

En Pologne, l'époque est également marquée par de grands changements. Le roi Casimir le Grand, sans héritier direct, choisit son neveu Louis d'Anjou, roi de Hongrie, pour lui succéder (novembre 1370). Profitant de la rare présence du monarque, la haute noblesse s'arroge une part importante du pouvoir<sup>8</sup>. À la mort de Louis d'Anjou (10 septembre 1382), le trône de Pologne échoit à sa jeune fille Hedwige, couronnée « *rex* » en 1384 et fiancée à Guillaume d'Autriche, un prince de la maison de Habsbourg<sup>9</sup>. Le pouvoir effectif est détenu par l'oligarchie cracovienne, composée de membres de la haute noblesse et de prélats, qui ne veut pas du Habsbourg comme roi. C'est à ce moment-là que des émissaires lituaniens, notamment Skirgaila, un frère de Jagellon, proposent un marchandage aux magnats polonais : le grand-duc serait prêt à recevoir le baptême pour épouser Hedwige et devenir ainsi roi de Pologne et en échange, il s'engage à convertir la Lituanie<sup>10</sup>. La proposition est tentante ; d'une part, la conversion du dernier bastion

---

<sup>6</sup> L'historiographie tend à considérer que Kęstutis, son épouse et ses proches, ont été exécutés, probablement sur l'ordre de Jagellon. Lors du concile de Constance, les délégations polonaises et lituaniennes unirent leur voix pour nier cette accusation : S. C. Rowell, « Pious Princesses », p. 25, n. 44 ; W. Urban, *Samogitian*, p. 171.

<sup>7</sup> H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 233-235.

<sup>8</sup> B. Guenée, *Occident*, p. 154-155 ; H. Samsonowicz, *Histoire de l'Europe du Centre Est*, p. 91 ; Z. Wojciechowski, *L'État polonais au Moyen Âge*, Paris 1942, p. 112-123 ; S. Gawlas, « Polen – eine Ständegesellschaft an der Peripherie des lateinischen Europa », dans R. C. Schwinges et al. (éds.), *Europa im späten Mittelalter. Politik – Gesellschaft – Kultur*, Munich 2006, p. 237-261 ; J. Moreau-Reibel, « Un tournant de la pensée politique en Pologne (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) », p. 225-226 ; O. Halecki, « From the Union with Hungary to the Union with Lithuania : Jadwiga, 1374-1399 », dans W. F. Reddaway et al. (éd.), *The Cambridge History of Poland*, New York 1950, p. 189-190.

<sup>9</sup> Sur Hedwige d'Anjou, voir notamment O. Halecki, *Jadwiga of Anjou and the rise of East Central Europe*, Boulder etc. 1991.

<sup>10</sup> F. Dvornik, *Slaves*, p. 553. H. Paszkiewicz (*Origin*, p. 237 sq.) déduit des fréquentes ambassades lituaniennes en Pologne et du voyage diplomatique en Prusse, en Mazovie et en Hongrie accompli en 1379 par le frère de Jagellon, Skirgaila, que l'initiative est venue de Vilnius ; ce qui toujours d'après lui, semble

européen du paganisme amènerait une gloire certaine à l'Église polonaise, alors que le rapprochement entre les deux pays permettrait de mettre un terme aux raids lituaniens et de gagner un appui solide contre l'Ordre teutonique, dont la mainmise sur les régions septentrionales du royaume inquiète la noblesse<sup>11</sup>. Face aux Tatars et à Moscou, les deux pays ont également un intérêt géopolitique commun<sup>12</sup>. Comme au temps de Ladislas le Bref, le grand empire païen est un parti intéressant, nettement plus que l'Autriche.

Du côté lituanien, Jagellon semble avoir préféré la conversion de son pays à une éternelle résistance armée contre les Teutoniques. Dans un premier temps, c'est le monde orthodoxe qui est en vue, lorsqu'en 1384, le grand-prince Dimitri de Moscou propose à Jagellon d'épouser sa fille et de convertir toute la Lituanie à la foi orthodoxe. Ce projet ne se concrétisant pas<sup>13</sup>, l'option catholique s'impose<sup>14</sup>. Le 14 août 1385, un accord est conclu à Krewo entre Jagellon et les délégués polonais, qui lui promettent la main d'Hedwige et l'accession au trône de Pologne en échange de sa conversion et de celle de son pays. Les deux États devant être réunis sous la couronne du roi de Pologne<sup>15</sup>, il s'agit plus d'une union personnelle que de la fusion entre la Pologne et la Lituanie<sup>16</sup>.

---

confirmé par le fait que la Lituanie était alors dans une situation nettement plus critique que la Pologne – et avait donc plus besoin d'aide. Sur le voyage de Skirgaila, D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 242-243 ; W. Urban, *Samogitian*, p. 168-170.

<sup>11</sup> D. Beauvois, *La Pologne*, p. 47-48: « *La partie polonaise voyait dans une union avec la Lituanie le moyen de mettre fin aux incessantes incursions de ce pays et de reprendre le contrôle de la Ruthénie rouge, de la Volhynie, voire de la Poméranie et de Gdańsk* ». Voir aussi H. Paskiewicz, *Origin*, p. 239-241 et W. Urban, *Samogitian*, p. 179-180.

<sup>12</sup> H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 245-6.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 236-237, précise que l'alliance avec Moscou n'était pas dans les intentions de Jagellon, surtout que le grand-prince Dimitri, lui-même en difficulté avec les Tatars, n'aurait pas pu fournir à la Lituanie une aide importante contre l'Ordre teutonique. Voir aussi G. Potašenko, *Multinational Lithuania*, p. 30 ; F. Dvornik, *Slaves*, p. 553 et P. Rabikauskas, « Jagellons », p. 393-394.

<sup>14</sup> Le point de vue traditionnel de l'historiographie est illustré, en langue française, par F. Dvornik, *Slaves*, p. 553, n. 8 : « *Seule l'acceptation du christianisme latin pouvait mettre un terme à l'activité "missionnaire" de l'Ordre* » et *ibid.*, p. 555 ; P. Rabikauskas, « Jagellons », p. 393 : « *L'armée des Chevaliers [Teutoniques] arriva, à ce moment-là, presque à proximité immédiate de la capitale Vilnius. L'échappatoire à cette situation critique fut la disparition du fondement idéologique du combat pour la christianisation de la Lituanie. Les Lituaniens devaient avoir eux-mêmes l'initiative de leur conversion et la mener à bien de manière autonome* ». Pour une approche récente, insistant plus sur les décisions du « parti » catholique lituanien, D. Baronas, « Christians in late pagan », p. 51-81 ; H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 246-247 notait déjà que les influents marchands allemands de Vilnius, lassés par les incursions de l'Ordre teutonique, peuvent avoir joué un rôle dans les démarches de Jagellon, et que l'obtention d'une couronne – même celle d'un pays « étranger » – représentait en outre un grand avantage pour le prince (*Ibid.*, p. 244).

<sup>15</sup> Le texte latin dit : « *Terras suas Lithuaniae et Russiae Coronae Regni Poloniae perpetuo applicare* » (T. Wyrwa, *La pensée...*, p. 67, citant H. Moscicki, *Unia Litwy z Polska. Dokumenty i wspomnienia*, Varsovie 1919, p. 5-8). Pour une édition du traité de Krewo, St. Kutrzeba, Wł. Semkowicz (éd.), *Akta unji Polski z Litwą 1385 – 1791*, Cracovie 1932, doc. 1, p. 1-3.

<sup>16</sup> J. Koncius, *Vytautas the Great*, p. 32 ; T. Wyrwa, *La pensée politique polonaise*, p. 67-68. Plus récemment, voir surtout R. Frost, *The Oxford History of Poland-Lithuania: Volume I: The Making of the Polish-Lithuanian Union 1385-1569*, Oxford 2015.

Le 15 février 1386, à Cracovie, le grand-duc de Lituanie est baptisé par l'archevêque de Gniezno, Bodzanta de Kosowice, et reçoit le prénom chrétien de Ladislas (ou Władysław, en polonais) ; il sera désormais connu comme Ladislas Jagellon. Le 18 février 1386, il épouse Hedwige et est couronné roi de Pologne le 4 mars par l'archevêque de Raguse Maffiolo Lampugnano, le légat du pape romain Urbain VI<sup>17</sup>. Contraints ou non, les princes lituaniens et ruthènes témoignent rapidement de leur fidélité à Jagellon, mais aussi à Hedwige et dans certains cas, à la couronne polonaise<sup>18</sup>. Au début de l'année suivant son couronnement<sup>19</sup>, Jagellon proclame la foi catholique à Vilnius et y fait édifier une cathédrale sur les ruines du temple païen<sup>20</sup>. L'année d'après, un évêché est créé, avec le Polonais Andrzej Jastrzębiec comme premier titulaire, et d'autres églises sont bâties ailleurs en Lituanie<sup>21</sup>. La nouvelle province ecclésiastique est rattachée au diocèse de Gniezno, des missionnaires dominicains, franciscains et augustins sont établis dans le pays et des églises paroissiales voient le jour<sup>22</sup>. Lorsque Jagellon et Hedwige entreprennent de restaurer l'Université de Cracovie (1400), tombée en désuétude après sa fondation par Casimir le Grand en 1364, ils justifient la création d'une faculté de théologie par le besoin de former des prêtres pour l'évangélisation de la Lituanie<sup>23</sup>. Quelques années avant sa mort (17 juillet 1399), la reine avait financé la création d'un collège lituanien à l'Université de Prague, qui devait accueillir les étudiants en théologie amenés à travailler à la mission dans le grand-duché<sup>24</sup>.

La cour et l'Église de Pologne ont certes participé à la propagation du christianisme auprès des Lituaniens – et la reine Hedwige semble avoir eu à cœur de poser

---

<sup>17</sup> J. Koncius, *Vytautas*, p. 33.

<sup>18</sup> Par exemple, CEV, doc. 29 et 30, p. 10 ; sur le contexte : D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 261-326 ; W. Urban, *Samogitian*, p. 179-180 ; J. Koncius, *Vytautas*, p. 33-34.

<sup>19</sup> J. Lelewel (*Histoire de la Lithuanie et de la Ruthénie*, Paris-Leipzig 1861, p. 142) retient la date du 20 février, alors que P. Rabikauskas (« *Jagellons* », p. 395-396) dit que la date exacte n'est pas connue, mais qu'on peut la situer peu de temps avant le Carême.

<sup>20</sup> A. Kajackas, « Archeological Investigations », p. 273-276.

<sup>21</sup> Sur la christianisation de la Lituanie, voir notamment D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 261-326 ; D. Baronas, « Christians in Late pagan », p. 65-68 ; J. Kłoczowski, « La Pologne et la christianisation de la Lituanie », dans *Cristianizzazione della Lituania*, p. 148-151 ; M. Zahajkiewicz, « Théorie et pratique de l'évangélisation dans le processus de christianisation de la Lituanie », dans *op. cit.*, p. 205-218 ; P. Rabikauskas, « *Jagellons* », p. 396 ; S. Zajączkowski, « The Christianisation of Lithuania by Poland », dans J. Braun (éd.), *Poland*, p. 189-193.

<sup>22</sup> J. Kłoczowski, « Pologne », p. 150 ; C. Carpini, « The Conversion of a people », p. 37 ; *Idem*, *Storia della Lituania*, p. 54-55. Pour les détails sur l'organisation des paroisses, des écoles, le rôle des mendiants dans la prédication, l'emploi des sermons et la constitution de fraternités, D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 459-517.

<sup>23</sup> P. Knoll, « *A Pearl of Powerful Learning* »: *The University of Cracow in the Fifteenth Century*, Leiden 2016, p. 34 *passim*.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 29-30 ; O. Marin, *L'archevêque*, p. 116 ; K. Ożóg, *Uczni*, p. 35.

sa pierre à l'édifice<sup>25</sup> – mais c'est avant tout le choix du prince et de ses proches qui a défini l'orientation religieuse et géopolitique du grand-duché<sup>26</sup>. À cet égard, Jagellon semble avoir pris soin de présenter le passage à la nouvelle religion comme une initiative venant de lui-même, et non de l'étranger<sup>27</sup>. La religion jouant, dans l'ancienne Lituanie, le rôle de tissu social, il était somme toute naturel de suivre le prince au moment où celui-ci décide de recevoir le baptême<sup>28</sup>. De plus, la noblesse autochtone était déjà largement familiarisée au mode de vie occidental, et n'avait ainsi que peu de réticence à embrasser la foi catholique<sup>29</sup> ; enfin, une communauté chrétienne relativement importante existait dans les principaux centres urbains de Lituanie, ce qui fait que la nouvelle foi n'était pas inconnue des habitants<sup>30</sup>.

En 1392, Jagellon laisse les rênes du grand-duché à son cousin Vytautas, avec qui il s'est définitivement réconcilié la même année, lors du traité d'Astrava ; en mars 1401, celui-ci obtient le titre de grand-duc à la suite de l'Union de Vilnius et Radom<sup>31</sup>. Bien

---

<sup>25</sup> Le rôle d'Hedwige est souvent mis en avant dans l'historiographie polonaise ; cette femme populaire, cultivée et dévouée peut certes être vue comme un jouet entre les mains de l'oligarchie de Cracovie, mais semble avoir joué un certain rôle en secondant son mari dans les efforts d'évangélisation menés en Lituanie et en maintenant des relations cordiales avec l'Ordre teutonique. Participant à la rénovation de l'Université de Cracovie, elle meurt en 1399, une année avant d'en voir le fruit. La mémoire nationale polonaise l'a rapidement considérée comme une sainte, et Jean-Paul II l'a officiellement canonisée en 1997. Voir T. Silnicki, « Queen Jadwiga (1374-1399) », dans J. Braun (éd.), *Poland*, p. 211-244 et O. Halecki, « Jadwiga », p. 188-209. Contrairement à ce qu'affirme le chroniqueur Jan Długosz, la reine ne s'est toutefois pas rendue elle-même en Lituanie pour participer à l'évangélisation ; P. Rabikauskas, « Jagellons », p. 395 ; T. Wyrwa, *La Pensée*, p. 69. Sur Hedwige d'Anjou, comme passeuse de culture entre l'Occident et la Pologne, M. Bogucka, « The court of Anne Jagiellon. Its size, Structure and Functions », dans U. Borkowska, M. Hörsch (éds.), *The Culture of the Jagellonian and related Courts*, Ostfildern 2010, p. 99 ; K. Ożóg, « University masters at the royal court of Hedwige of Anjou and Wladyslaw Jagiello », dans P. Gorecki et al. (éd.), *Central and Eastern Europe in the Middle Ages : a cultural history*, Tauris 2009, p. 147-160.

<sup>26</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 441.

<sup>27</sup> P. Rabikauskas, « Jagellons », p. 395 ; J. Kłoczowski, « Pologne », p. 147.

<sup>28</sup> A. Besançon, dans *La France et l'Église*, p. 18 : « Ce peuple qui devant les Teutoniques tenait aussi furieusement à sa religion qu'à son indépendance, se laissa baptiser avec la docilité d'un agneau aussitôt que son prince lui en donna l'exemple et l'ordre. » D. Baronas et S. C. Rowell remarquent aussi que la religion traditionnelle des Litvaniens était loin d'être aussi « militante » et exclusive que les sources teutoniques ne le laissent entendre ; il n'y avait pas de religion païenne unifiée, mais plusieurs pratiques et coutumes propres aux artisans, aux soldats, etc. Aussi, le christianisme n'était-il pas confronté à un front « anti-chrétien » uni : D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 277, 333-335 (sur le cas spécifique de la Samogitie) ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 118 sq.

<sup>29</sup> S. C. Rowell, « Unexpected », p. 557.

<sup>30</sup> D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 221-226 ; les enquêtes archéologiques ont notamment révélé la présence de croix dans le cimetière de la ville de Kernavė, ce qui indique que les communautés chrétiennes (orthodoxes ou catholiques) n'étaient pas cantonnées dans la capitale.

<sup>31</sup> Le texte de l'Union de Vilnius et Radom est édité dans L. Ryszczewski et al. (éds.), *Codex Diplomaticus Poloniae quo continentur Privilegia*, Varsovie 1847, vol. 1, doc. 151, p. 271-274. La date à laquelle Vytautas devient officiellement grand-duc de Lituanie n'est pas très claire ; pour certains historiens, comme T. Wyrwa (*Pensée*, p. 70), il a reçu ce titre en 1401 avec l'Union de Vilnius et Radom, alors que pour J. Koncius (*Vytautas*, p. 113-114) il portait le titre grand-ducal depuis 1392, l'acte de 1401 lui donnant le pouvoir à vie en Lituanie. R. Forst, *Poland-Lithuania*, vol. 1, p. 86, remarque que le titre porté par Vytautas

qu'officiellement Jagellon reste *supremus dux Lithuania*, son cousin gouverne le pays de manière autonome<sup>32</sup>. Prince énergique, Vytautas aurait été à la fin de sa vie – en 1430 – prêt à se faire couronner roi, avec l'appui de Jagellon et Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie et roi des Romains, même si la légende veut que les nobles polonais aient intercepté la couronne envoyée par le pape<sup>33</sup>. La Lituanie reste donc formellement attachée à la Pologne par l'union dynastique, mais maintient une certaine autonomie.

Le baptême du souverain lituanien est connu très tôt au-delà des frontières. Les premiers concernés sont sans doute les Habsbourg, dont l'un des représentants, Guillaume, a été éconduit pour que sa fiancée Hedwige puisse épouser Jagellon<sup>34</sup>. Un dédommagement financier est versé au père du malchanceux, le duc Léopold. S'estimant floué, celui-ci essaye de protester mais ne rencontre pas de soutien en dehors des Chevaliers teutoniques, et lorsqu'après la mort d'Hedwige, en juillet 1399, Guillaume d'Autriche essaya de faire valoir sa prétention au trône polonais, même le grand-maître de l'Ordre Conrad von Jungingen prendra ses distances<sup>35</sup>. Tout porte à croire que pour les dirigeants de l'Europe chrétienne, le baptême de Jagellon et la conversion de la Lituanie étaient plus importants que le respect des droits du prince autrichien<sup>36</sup>.

Les lettres diplomatiques qui nous sont restées attestent que l'Église de Rome suivait avec soin le processus. Le 24 juillet 1386, autrement dit déjà avant le baptême officiel de la Lituanie, Maffiolo Lampugnano, le légat « romain » qui a présidé au couronnement de Jagellon, peut annoncer à l'archevêque de Cologne cette bonne nouvelle :

Avec un très grand bonheur, nous avons découvert de manière évidente que l'illustre prince Ladislas, roi de Pologne, venant alors des ténèbres des erreurs à la lumière de la vérité, et ayant reçu avec la dévotion de l'humilité le sacrement du baptême, en

---

(*dux, magnus dux, supremus dux*) change selon les circonstances et les sources. Quelle que ce soit la titulature exacte, il importe pour nous de savoir que Vytautas dirigeait de manière effective le pays depuis son deuxième retournement, en 1392 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 6 : « *Formally, Vytautas governs Lithuania under Jogaila's supremacy until 1401, when he received the grand-ducal title for life. In fact, soon after his installation in Vilnius [1392], Vytautas acts and is perceived as the Grand Duke* ».

<sup>32</sup> R. Frost, *Poland-Lithuania*, p. 92-93.

<sup>33</sup> L. Teiberis, *La Lituanie*, p. 47.

<sup>34</sup> Sur ce qui suit, voir notamment O. Halecki, *Queen Jadwiga*, p. 113-172 ; S. Gougouenheim, *Tannenberg*, p. 25-26.

<sup>35</sup> G. Błaszczuk, *Dzieje*, p. 101 ; 104.

<sup>36</sup> T. Silnicki, « Queen Jadwiga », p. 121-123 ; sur les démarches autrichiennes pour faire reconnaître les droits de Guillaume de Habsbourg sur le trône polonais, A. Grabski, *Polska w Opiniach Europy Zachodniej*, p. 195-201 ; O. Halecki, *Queen Jadwiga*, p. 167 sq.



compagnie de certains ducs ses frères et d'une grande multitude de son peuple de Lituanie, est célébré par tous comme révérent Dieu et la religion chrétienne de manière authentique et reconnue<sup>37</sup>.

La conversion personnelle de Jagellon s'est donc accompagnée de celle de plusieurs de ses « frères » et d'une partie non négligeable de courtisans<sup>38</sup>. La suite de la lettre informe le puissant archevêque, membre du collège des électeurs impériaux, que le mariage entre Hedwige et Jagellon « existe d'une façon qui plait au seigneur et a été consommé de manière louable »<sup>39</sup>, ce qui écarte les revendications des Habsbourg et de leurs alliés. Jagellon est, en outre, engagé du côté romain<sup>40</sup>, ce qui, dans le contexte du Schisme, a son importance. Malgré les quelques tentatives engagées par Clément VII d'Avignon pour faire imposer « son » candidat à la succession de Louis d'Anjou<sup>41</sup>, la Pologne – et avec elle la Lituanie en voie de conversion – reste attachée à Rome, tout comme l'Ordre teutonique<sup>42</sup>.

Dans une bulle du 30 décembre 1387, le pape de Rome, Urbain VI, fait part de sa joie aux ducs de Mazovie et à d'autres princes polonais à la nouvelle de la conversion du grand-duc de Lituanie<sup>43</sup>. En dépit du rapport de l'archevêque de Raguse, il faut attendre presque deux ans pour que le pontife ne gratifie Jagellon d'une lettre de congratulation. Pour N. Housley, un tel retard est imputable à l'obstruction faite par les Teutoniques et à la moindre efficacité des canaux de communication polonais<sup>44</sup>. On peut aussi penser avec O. Halecki que le pape a simplement attendu que l'affaire opposant les Habsbourg à Jagellon soit réglée avant de normaliser ses relations avec ce dernier. En

---

<sup>37</sup> « *altissimo prosperante illustrem principum dominum Wladislaum regem Polonie, tamquam ab erroribus tenebris ad lumen veritatis venientem, cum quibusdam ipsius ducibus fratribus ac sue gentis Litwanice magna multitudine evidenter invenimus cum humilitatis devocione sacramentum baptismati recepisse, qui verus et approbatus dei et religione christianie cultor ab omnibus predicatur* », A. Lewicki (éd.), *Codex epistolaris saeculi decimi quinti*, vol. 2 (après : CES), doc. 8, p. 10.

<sup>38</sup> R. Frost, *Poland-Lithuania*, p. 76.

<sup>39</sup> « *disponente domino extat matrimonium laudabiliter consumatum* », CES 2, doc. 8, p. 10.

<sup>40</sup> « *dictusque dominus Wladislaus in manibus nostris tactis sacrosanctis ewangeliiis prestitit iuramentum, quod exnunc in antea velit esse obediens sancte Romane ecclesie, domino Urbano pape moderno ac eius successoribus ad sedem apostolatus canonice sublimandis* », *loc. cit.*

<sup>41</sup> Ladislas le Blanc (mort en 1388) était un prince de la maison des Piast, qui avait pris part en 1366 à une croisade en Lituanie aux côtés des Chevaliers teutoniques, puis est devenu bénédictin à Dijon, pour être relevé de ses vœux et envoyé en Pologne par Clément VII pour en revendiquer le trône ; K. Górski, *Polska-Francja*, p. 23-24 ; N. Valois, *La France et le grand schisme d'Occident*, Paris 1896, vol. 2, p. 310-311.

<sup>42</sup> Sur cette lettre et la mission du légat Lampugnano en Pologne, O. Halecki, *Queen Jadwiga*, p. 158-159.

<sup>43</sup> La bulle est éditée dans Lucas David, *Preussische Chronik*, éd. E. Hennig, vol. 7, p. 201-203, n. ; voir aussi *Bullarium Poloniae*, vol. 3, doc. 50, p. 10-11 ; I. Danilowicz, *Skarbiec*, vol. 1, doc. 549, p. 270 ; A. Procharska (éd.), *Codex Epistolaris Vitoldi*, Cracovie 1882 (après : CEV) doc. 36, p. 14.

<sup>44</sup> N. Housley, *Later*, p. 354-355.

effet, Urbain explique, dans cette même lettre aux princes polonais, qu'étant donné la plainte autrichienne au sujet du mariage d'Hedwige, il ne peut pas qualifier Jagellon, « très cher et aimé fils en Dieu », de roi, mais seulement de duc<sup>45</sup>. Celui-ci est pourtant nommé aux côtés d'Hedwige et appelé « roi de Pologne » dans les bulles suivantes, ce qui paraît attester que la validité du mariage ainsi que le titre royal de Jagellon ont enfin été reconnus<sup>46</sup>.

Moins de trois mois plus tard, le 12 mars 1388, Urbain VI écrit à l'évêque de Poznań, Dobrogost, au sujet d'une église fondée à Vilnius, au lieu même où, avant le baptême du roi, « les Lituaniens et les autres infidèles adoraient superstitieusement, en ce sanctuaire, les vaines puissances des dieux et des idoles »<sup>47</sup>. L'église, dédiée à la Trinité et à Saint Stanislas, reçoit le statut de cathédrale, et un évêque est nommé pour occuper le siège épiscopal<sup>48</sup>. Le cardinal italien Bonaventura, envoyé avant 1388 par le pape pour établir un rapport dans l'affaire opposant Jagellon aux Habsbourg, peut constater l'existence de l'évêché de Vilnius<sup>49</sup>. La Papauté se tient informée par ses légats, qui comme aux siècles passés, sont dépêchés pour se renseigner et épauler les efforts de conversions, et par les missives des prélats polonais – en premier lieu, celles de l'énergique évêque Dobrogost de Poznań, à qui Grzegorz Błaszczyk attribue le succès de la campagne d'information au sujet du baptême de la Lituanie<sup>50</sup>. À titre d'exemple, le 17 avril 1388, Urbain VI écrit à Jagellon pour lui faire part des bonnes impressions de l'évêque, qui l'a informé de la progression de la foi en Lituanie<sup>51</sup>. L'année précédente, une ambassade polonaise s'était rendue auprès du pontife à Lucques<sup>52</sup>.

La Lituanie est donc, aux yeux de Rome, en bonne voie d'évangélisation. Mieux encore ; son prince peut devenir, de païen qu'il était, un champion du Christ. Le premier

---

<sup>45</sup> « *Ipsum [Jagal] pocius carrissimum in Christo quam dilectum filium, si rigor justitiae sineret, et regem quam Ducem appellaremus, sed voces interpellantium, qui pro sua consequenda justitia, ad cognitionem iudicii et decisionem patris spiritualis...* », Lucas David, *loc. cit.* ; I. Danilowicz, p. 270.

<sup>46</sup> Voir notamment BP 3, doc. 51, p. 11 ; n° 52, p. 11 ; O. Halecki, *Jadwiga*, p. 170.

<sup>47</sup> « *Litwani et alii infideles in quodam fano vana deorum et idolorum numina supersitione colebant* », BP, *loc. cit.* ; I. Danilowicz, *Skarbiec*, vol. 1, doc. 551, p. 270-271 ; sur les bulles d'Urbain VI concernant la conversion de la Lituanie et la légitimité de Jagellon comme roi de Pologne, O. Halecki, *Jadwiga*, p. 169-171. La bulle est éditée au complet dans J. Fijalek, W. Semkowicz (éd.), *Codex diplomaticus ecclesiae cathedralis necnon Dioeceseos Vilnensis*, Cracovie 1932, vol. 1, doc. 10, p. 20-22.

<sup>48</sup> BP, *loc. cit.* ; I. Danilowicz, *loc. cit.*

<sup>49</sup> La mission du cardinal Bonaventura est racontée par le chroniqueur padouan Andrea Gatari ; A. Grabski, « *Jadwiga-Wilhelm-Jagiello w opiniach europejskich* », *Nasza Przeszłość*, vol. 23, Cracovie 1966, p. 117-166 ; O. Halecki, *Jadwiga*, p. 167-170.

<sup>50</sup> G. Błaszczyk, *Dzieje*, p. 444-5.

<sup>51</sup> BP 3, doc. 53, p. 11.

<sup>52</sup> O. Halecki, *Jadwiga*, p. 170.

avril 1388, le pape écrit directement à « l'illustre roi de Pologne Ladislas, très cher fils en Dieu » pour lui octroyer des indulgences afin de combattre « en faveur de la foi contre les Turcs, les Tatars, et les autres nations barbares ennemies du nom chrétien »<sup>53</sup>. Dans une seconde lettre du 17 avril, le souverain pontife demande à Jagellon de conclure la paix avec l'Ordre teutonique<sup>54</sup>. Ces bulles attestent d'efforts importants pour intégrer le roi converti à la politique européenne : en incitant Jagellon à se croiser contre les musulmans et à régler pacifiquement ses relations avec l'Ordre, Urbain VI entendait le traiter comme un souverain chrétien légitime, lui demandant d'appliquer le programme habituel taillé sur mesures pour un prince idéal : en paix avec ses voisins chrétiens, en croisade contre les infidèles. Tout semble indiquer qu'à Rome, on a rapidement intégré le fait qu'une fois le souverain de la Lituanie converti, son peuple ne représente plus de menace. Les ruses effectuées depuis un bon demi-siècle avec l'accord plus ou moins tacite de la Papauté doivent à présent être remplacées par une expédition contre d'autres infidèles, ayant cette fois-ci le statut officiel d'une croisade, avec indulgences données aux combattants sur la permission explicite du Saint-Siège. En 1395, le roi des Romains, Wenceslas de Luxembourg, interdit les croisades contre le grand-duché, ce qui, malgré les protestations des Chevaliers teutoniques, est confirmé en 1403 par le pape de Rome Boniface IX<sup>55</sup>.

A partir du printemps 1388 en tout cas, l'isolement diplomatique de la Lituanie est brisé<sup>56</sup>. Un document que l'on peut dater d'entre 1386 et 1388<sup>57</sup>, trouvé et édité par l'historien français Noël Valois, atteste que la cour française a été tenue au courant de la conversion du souverain lituanien relativement rapidement. Il s'agit d'une lettre envoyée par la chancellerie de Charles VI à Ladislas Jagellon, où l'on apprend que c'est par

---

<sup>53</sup> « *Urbanus episcopus servus servorum die carissimo in Christo filio Wladislao regi Polonie illustri ... in favorem predictae fidei contra Turcos Tartaros et alias barbaricas naciones Christi nominis inimicos ...* », CES 2, doc. 13, p. 17 ; BP 3, doc. 52, p. 11.

<sup>54</sup> BP 3, doc. 54, p. 12 ; CES 2, doc. 14, p. 18-19.

<sup>55</sup> L'interdiction par Wenceslas de Luxembourg est mentionnée par Posilge, SRP 3, p. 196-197. Une protestation du grand-maître Conrad de Jungingen est éditée dans CDP 5, doc. 137, p. 186-192. Pour W. Urban (*Samogitian*, p. 211), le roi des Romains, dont la faiblesse politique et l'instabilité étaient connues, aurait agi sous l'influence de Jagellon. Sur l'interdiction des croisades contre la Lituanie chrétienne, voir aussi G. Błaszczuk, *Dzieje*, p. 445 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 441-442 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 37 ; D. Buschinger – M. Olivier, *Chevaliers*, p. 256 et J. Koncius, *Vytautas*, p. 74-75.

<sup>56</sup> G. Błaszczuk, *Dzieje*, p. 44-445 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 36-38.

<sup>57</sup> Alors qu'A. Grabski (*Polska*, 1968, p. 209) situe la date de rédaction « vraisemblablement » en 1386, pour J. Jakstas, *Baltikum*, p. 172, la lettre daterait d'après 1388 ; son argument est que Charles VI n'étant majeur qu'à partir de cette année, il n'aurait pas pu signer en son nom propre. Le Prof. Sobiesław Szybkowski me fait toutefois remarquer que dès 1383, Charles signait des ordonnances en son nom de roi (« *Karolus Dei gracia Francorum rex* »), par exemple, les lettres relatives au commerce adressées au grand-maître de l'Ordre teutonique, dans K. Koppmann (éd.), *Hanserecesse* 1/3, Leipzig 1875, doc. 164, 165, p. 141-142.

l'intermédiaire d'un membre de l'Ordre teutonique que le roi français a appris l'événement : « de la relation de notre cher Jean de Strate, chevalier de l'éminent ordre des seigneurs chevaliers de Prusse, nous avons appris que votre personne, avec quatre autres de vos frères, est digne d'être visitée pieusement et sainement, avec bonté et dignité »<sup>58</sup>. Jean de Strate, que Charles VI recommande à son destinataire, est décrit comme un sujet français membre de l'Ordre teutonique, « une personne assidue à la défense de la vraie foi, par de nombreuses œuvres de chevalerie »<sup>59</sup>. Les données recueillies par W. Paravicini confirment cet impressionnant palmarès ; chevalier flamand, Jean de Strate (ou Jan van der Straten) s'est vraisemblablement rendu quatre fois en Prusse comme hôte, entre 1363 et 1377, avant de devenir membre de l'Ordre teutonique<sup>60</sup>. Un parcours exceptionnel pour un sujet du roi de France<sup>61</sup>.

Un ajout écrit en marges du manuscrit Arsenal 2683 du *Songe du Vieil Pelerin* indique que son auteur, Philippe de Mézières, a été tenu au courant de la christianisation de la Lituanie après avoir terminé la rédaction de son œuvre, en 1389. D'après les recherches menées par Joël Blanchard, l'écrivain aurait fait rédiger par un scribe professionnel ce « manuscrit "matrice" »<sup>62</sup> autour de 1390<sup>63</sup>, avant de le modifier par des ajouts, dont quelques-uns de sa propre main<sup>64</sup>. C'est le cas de deux passages qui font figurer la Lituanie parmi les pays chrétiens, ce qui signifie que Mézières a eu connaissance de la conversion du pays – ou a décidé que cette nouvelle donne devait être prise en compte – après avoir terminé la rédaction de l'ouvrage confié au scribe, soit après 1390<sup>65</sup>. A noter que les deux phrases qui nous intéressent sont intégrées dans le corps du

---

<sup>58</sup> « *ex relacione dilecti nostri Johannis de Strata, militis in religione eximia dominorum Pruscie militantium, didiscimus, personam vestram, una cum quatuor aliis fratribus vestris germanis, tam salubriter, clementer et eleganter et pie visitare dignatus est...* », Bibl. Cambrai, Ms. 940, n° 100, fol. 43 v., cité par N. Valois, *La France et le Schisme*, vol. 2, p. 311-312, n. 3.

<sup>59</sup> « *prefati militis, de regno nostro oriundi, personam ... multisque laboribus milicie, maxime pro fidei orthodoxe defensione frequentius attritam* », *Ibid.*, p. 311 ; J. Jakstas, *Baltikum*, p. 173 ; A. Grabski, *Polska* 1968, p. 209 ; K. Polejowski, « Teutonic Order's Propaganda », p. 237.

<sup>60</sup> PR 1, p. 71.

<sup>61</sup> Remarque du Prof. Sobiesław Szybkowski, Gdańsk, octobre 2014.

<sup>62</sup> J. Blanchard, *Songe*, p. XXIII.

<sup>63</sup> En se basant sur une analogie entre l'âge du roi et le nombre de cors du cerf-volant figurant sur une miniature du manuscrit Arsenal mss. 2682-2683, J. Blanchard, *op. cit.*, p. XV, n. 4, pense pouvoir situer l'exécution de ce manuscrit dans l'année des 21 ans de Charles VI, soit entre fin 1389 et le 2 décembre 1390.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. XII-XXIII. Je remercie Mme Claire-Marie Schertz-Lomenech pour m'avoir fait bénéficier du manuscrit microfilmé.

<sup>65</sup> J. Jakstas, *Baltikum*, p. 172, n. 12, qui situe la date d'écriture de cette note autour de 1388-1389, est donc inexact ; quoi qu'il en soit, Philippe de Mézières étant mort en 1405, l'historien lituanien n'a pas tort de considérer cet extrait comme l'un des témoignages les plus précoces d'Europe occidentale concernant la conversion de la Lituanie (p. 172).

texte d'un manuscrit du *Songe* rédigé quelques années plus tard, vraisemblablement pour le connétable de France, Arthur de Richemont. Ce qui peut indiquer que le caractère chrétien de la Lituanie était considéré comme acquis au début du XV<sup>ème</sup> siècle, date de composition de ce deuxième manuscrit<sup>66</sup>.

L'extrait qui nous intéresse se trouve au livre III du *Songe*, qui regroupe les conseils que l'auteur donne au roi Charles VI, destinataire de l'œuvre. Il y est notamment question des ambassadeurs que la cour de France devrait envoyer aux têtes couronnées de par le monde. L'un d'entre eux devrait se rendre en Norvège, Suède et Danemark, puis en Prusse, « *au grant maistre de l'amirable et sainte religion* »<sup>67</sup>. Le même ambassadeur « *porra aler aussi ou royaume de Polane, qui joint a Prusse, et es seignouries d'entour, partout faisant son office* »<sup>68</sup>. La note marginale, vraisemblablement de la main de Mézières lui-même, ajoute :

duquel royaume de Polane le roy de Laito [Lituanie], a cause de sa feme, roine de Polaine, fille du vaillant roy de Honguerie, est devenu rois et bon Crestien, avec .iiii. de ses freres et son peuple de Laito, par la bonté de mon Pere, a grant honneur de la foy crestienne<sup>69</sup>.

Le lecteur aura reconnu Jagellon et son épouse Hedwige d'Anjou. La mention du baptême des quatre frères de Jagellon rappelle le message envoyé par Charles VI au roi néophyte, ce qui attesterait une source commune : en l'occurrence Jean de Strate, le chevalier teutonique flamand mentionné dans la lettre du roi de France<sup>70</sup>. Philippe de Mézières, bien que retiré au couvent des Célestins de Paris à partir de 1380, était resté proche de la cour, et continuait d'écrire pour promouvoir la libération de la Terre sainte. L'ancien chancelier de Chypre, qui se maintenait au courant des affaires religieuses et politiques d'Europe, a sans doute entendu parler de la conversion du nouveau roi de

---

<sup>66</sup> Le manuscrit de Richemont n'a pas été identifié avec certitude ; il a toutefois servi de modèle au manuscrit de la BNF (ms. fr. 22542) utilisé par G. Coopland pour son édition du *Songe du Vieil Pelerin*. G. Coopland reconnaît s'être rendu compte que le meilleur manuscrit est celui de l'Arsenal (Arsenal 2682-3), plus ancien ; aussi, il se contente d'indiquer quand il y a un changement par rapport à la version de l'Arsenal et celle du MS de Vienne (Bibl. Imp., 2551), qui semble être une copie plutôt fidèle de celui de l'Arsenal. Sur la datation du MS de la BNF, G. Coopland, *Songe*, vol. 1, p. 15-16 ; J. Blanchard, *Songe*, p. XXXV-XXXVI.

<sup>67</sup> *Songe*, éd. Blanchard, vol. 2, p. 1262.

<sup>68</sup> *Id.*

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 1263.

<sup>70</sup> J. Jakštas, *Baltikum*, p. 172 ; A. Grabski, *Polska* 1968, p. 210.

Pologne<sup>71</sup>. Qui plus est, les informations dont il disposait sont plus fournies que celles données par la chancellerie royale dans la lettre adressée à Jagellon. Mézières a-t-il eu vent de ces détails par d'autres canaux, ou Jean de Strate était-il le seul informateur ?

La missive envoyée par Charles VI au roi de Pologne est plus laconique que l'ajout marginal que l'on trouve dans le manuscrit du *Songe*. Ni le rôle joué par Hedwige, ni la conversion du peuple lituanien n'y trouvent mention. D'après J. Jakštas, qui estime que la lettre date d'après 1388, cela indiquerait que la cour française a été informée du baptême du seul prince, et non de celui de son peuple. Curieusement, l'historien lituanien en attribue la faute à la personne même du messenger<sup>72</sup>. Celui-ci, en tant que membre de l'Ordre teutonique, aurait cherché à protéger les intérêts de sa corporation, laquelle aurait voulu empêcher que la christianisation de la Lituanie ne soit connue en Europe occidentale afin de ne pas mettre en cause sa raison d'être. Jean de Strate, toujours d'après J. Jakštas, aurait pris soin de laisser dans l'ombre l'évangélisation du peuple lituanien, pour ne pas répandre en France – grande pourvoyeuse d'« hôtes », on le sait – une nouvelle gênante... L'hypothèse est osée, d'autant plus que rien ne permet d'affirmer que la lettre date d'après le baptême proclamé à Vilnius au début de 1387. Une année s'étant écoulée entre le baptême personnel de Jagellon et le moment où il proclame le christianisme dans le grand-duché, il est fort possible que Jean de Strate soit parti de Prusse sans avoir eu connaissance des événements survenus à Vilnius<sup>73</sup>.

Mais comment expliquer alors que Mézières ait, lui, eu connaissance du baptême des Lituaniens ? Avait-t-il eu accès à d'autres réseaux d'information, qui lui auraient permis de compléter ses connaissances de la situation lituanienne ? Ou plus probablement, le vieux poète, sensible aux affaires religieuses européennes, aurait pris la peine de noter la conversion du peuple lituanien en même temps que le rôle d'Hedwige, alors que pour les diplomates de la cour royale, mentionner la conversion personnelle de Jagellon et de ses frères aurait suffi dans une missive adressée de roi à roi. Dans ce cas,

---

<sup>71</sup> Le mariage de la reine Hedwige d'Anjou et du grand-duc de Lituanie est également mentionné par Antoine de la Sale, qui consacre un court extrait de *La Salade* (v. 1442-1444) à Louis d'Anjou et à ses filles : « *La II<sup>me</sup> de ses deux filles fust Madame Avigan [Hedwige], qui fust mariee au filz du roy de Lecthoen, sarrasin et hors de nostre foy. Ceste dame succeda après son pere, le roy de Honguerie, es royaumes de Poullaine et de Craco. Lesquelx royaumes ledit roy avoit eu par succession maternelle. Lequel roy Loÿs trespassa en l'an de Nostre Seigneur mil III<sup>c</sup> III<sup>xx</sup> et deux* » (Antoine de la Sale, *Œuvres complètes*, 1, éd. F. Desonay, Paris-Liège 1935, p. 181). On remarque que si les informations concernant les Anjous sont correctes, l'auteur ne mentionne pas que le « *roy de Lecthoen* » (c'est-à-dire Jagellon) a reçu le baptême ; A. Grabski, *Polska* 1968, p. 211.

<sup>72</sup> Sur ce qui suit, J. Jakštas, *Baltikum*, p. 172-173.

<sup>73</sup> Remarque du Prof. Sobiesław Szybkowski, Gdańsk, octobre 2014.

le message complet délivré par Jean de Strate aurait été que Jagellon, ses quatre frères, et son peuple de Lituanie ont reçu le baptême à l'occasion du mariage du prince à la reine de Pologne. Ce qui se rapprocherait des informations connues des réseaux pontificaux, telles que l'atteste la lettre du légat Maffiolo Lampugnano à l'archevêque de Cologne<sup>74</sup>.

Le dossier des relations diplomatiques entre la France et la Pologne de Ladislas Jagellon est compliqué par une note des *Voyages et ambassades* de Guillebert de Lannoy, qui a parcouru la Livonie, la Russie, la Lituanie et la Pologne après avoir effectué une rève aux côtés des Teutoniques à l'automne 1413. Arrivé au printemps suivant dans le royaume, il rencontre Jagellon à Kalisz, qui le reçoit avec les honneurs, et passe les fêtes de Pâques avec lui. Le jeune chevalier, à qui le grand-maître Henri de Plauen avait déjà confié une lettre appelant la noblesse bourguignonne à l'aide<sup>75</sup>, se voit demandé de remplir une autre mission diplomatique, quelque peu antagoniste :

Me fist ledit roy (...) s'œoir à sa table, puis au partir me donna une coupe dorée, armoyée de ses armes, et escripvy par moy lettres de créance au roy de France laquelle créance estoit qu'il se complaignoit de luy, qui estoit principal de tous les roys cristiens, pour ce que tous les rois cristiens l'avoient visité par leurs ambaxades depuis sa nouvelle créacion d'avoir esté fait roy cristien, et ledit roy de France non<sup>76</sup>.

Les lettres que mentionne Lannoy n'ont pas été conservées<sup>77</sup> ; toutefois, d'après J. Svátek, rien ne permet de mettre en doute leur authenticité, puisque comme l'indique la chronique de Długosz, Jagellon se trouvait effectivement à Kalisz à Pâques 1414, ce qui correspond aux indications fournies par le voyageur français<sup>78</sup>. En outre, comme le souligne O. Halecki, la présence de plusieurs hôtes français à la cour polonaise est attestée pour les années 1412-1415<sup>79</sup>. Le peu de détails fournis par les documents comptables ne permet pas d'identifier notre Bourguignon, mais il apparaît que sa rencontre avec le roi n'a rien d'impossible.

---

<sup>74</sup> CES 2, doc. 8, p. 10.

<sup>75</sup> PR 1, p. 40.

<sup>76</sup> Potvin, p. 47.

<sup>77</sup> J. Svátek, *Discours*, p. 264.

<sup>78</sup> « [1414] *Jagello in majorem Poloniam ex Cracovia divertit et pascham domini apud Calisch cebravit* » (Długosz, Lib. XI cité par J. Lelewel, *Lannoy*, p. 52, n. 50) ; J. Svátek, *Discours*, p. 264. La mention de Pâques fait dire à Lelewel, *loc. cit.* que c'est bien en 1414 que Lannoy a parcouru la Pologne, et non 1413.

<sup>79</sup> O. Halecki, *Gilbert*, p. 322 ; F. Piekosinski, *Rationes Curiae Vladislai Jagellonis et Hedvigis Regum Poloniae (1388-1420) = Rachunki Dworu Króla Wladyslawa Jagielly*, Cracovie 1896, p. 405-462 *passim*, mentionnent plusieurs « *hospites de Francie* » de passage à la cour.

D'après l'éditeur polonais des *Voyages et ambassades*, J. Lelewel, ce commentaire attesterait le manque de suivi diplomatique entre la France et la Pologne, expliqué par la folie de Charles VI et la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons ; les affaires de Pologne auraient tout simplement été oubliées<sup>80</sup>. Pourtant, nous savons que le roi de France avait recommandé l'un de ses sujets à son homologue polonais peu après le baptême de ce dernier, même si la plainte rapportée par Lannoy paraît indiquer que le message n'est pas arrivé à destination. Si l'on suit J. Jakštas, pour qui le messenger Jean de Strate aurait joué un double jeu, on peut penser que celui-ci aurait tout simplement négligé de remplir sa mission. Cette hypothèse, toutefois, ne tient pas compte du caractère « international » des liens qui unissaient les nobles de la fin du Moyen Âge ; nous savons qu'avant comme après la conversion de la Lituanie, officiers teutoniques et nobles lituaniens ou polonais pouvaient entretenir des relations courtoises, voire ponctuellement s'entraider. De plus, un messenger ayant donné sa foi ne trahirait sûrement pas intentionnellement sa mission, même pour défendre les intérêts du groupe auquel il appartient. Il n'en reste pas moins qu'apparemment, le message et le messenger ne sont pas parvenus auprès de Jagellon, qui en 1414 encore, se plaignait de n'avoir reçu la visite d'aucun ambassadeur français. En l'absence de sources, nous sommes réduits à des conjectures<sup>81</sup>.

Une autre hypothèse est avancée par K. Górski, qui fait porter la responsabilité de l'échec des relations diplomatiques entre Charles VI et Jagellon au duc de Bourgogne Philippe le Hardi, qu'il estime être un allié de l'Ordre teutonique<sup>82</sup>. Une lettre datée de la fin de l'année 1389 par laquelle le grand-maître remercie le duc de Bourgogne d'avoir rendu possible l'amitié entre le roi de France et l'Ordre peut aller dans ce sens<sup>83</sup>. Le prince, alors l'homme fort du royaume, collaborait avec Marienbourg, notamment en

---

<sup>80</sup> J. Lelewel, *Lannoy*, p. 53, n. 51 ; Potvin, p. 47, n. 1.

<sup>81</sup> La visite de Jean de Strate n'est pas mentionnée dans les recueils de documents diplomatiques polonais édités. Il serait difficile de déduire de ce silence que Jean de Strate n'a pas atteint la cour polonaise ; en effet, la première visite de Guillebert de Lannoy n'est pas mentionnée explicitement, pourtant son témoignage porte à croire qu'il a bien rencontré Jagellon. Par contre, sa deuxième visite en 1421, comme ambassadeur officiel cette fois-ci, est mentionnée dans *Liber cancellariae Stanislai Ciolek*, vol. 1-2, éd. J. Caro, Vienne 1871, doc. 46-47, p. 85-86, et une lettre de Jagellon à Charles VI dans *Ibid.*, doc. 54, p. 94-96 ; *Index actorum saeculi decimi quinti*, éd. I. Lewicki, Cracovie 1888, doc. 1116, p. 131 et doc. 1185 p. 138, ainsi que par Jan Długosz, *Annales XI*, éd. *Opera Omnia*, vol. 13, p. 273-274. Voir J. Lelewel, *Lannoy*, p. 64, n. 62.

<sup>82</sup> K. Górski, *Polska-Francja*, p. 25 ; A. Grabski, *Polska* 1968, p. 192-193.

<sup>83</sup> *Index actorum*, doc. 119, p. 15 ; CDP 4, doc. 61, p. 82-83 ; aussi édité et traduit en allemand par W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, doc. 23b, p. 152-153.



faisant venir des navires de Prusse pour garnir sa flotte basée en Flandre<sup>84</sup>. On sait par ailleurs que Philippe le Hardi soutenait volontiers ses familiers désireux de se croiser en Prusse ; des sympathies qui ne sont peut-être pas gratuites de la part du puissant duc de Bourgogne, également maître de la Flandre. Des lettres du 1<sup>er</sup> mai 1389 attestent que le grand-maître lui promet de l'aide dans des démêlés avec les marchands hanséatiques, et enjoint à ceux-ci de trouver une issue amicale avec le Bourguignon<sup>85</sup>. Plus tôt, des relations commerciales avaient été établies entre Marienbourg et la cour de France ; en 1383, Charles VI octroyait la liberté d'entrer et de commercer sur les territoires français aux marchands prussiens<sup>86</sup> et avisait le grand-maître Conrad Zöllner von Rothenstein qu'il avait ordonné de ne plus molester les marchands hanséatiques<sup>87</sup>.

La Prusse jouait donc un rôle dans la politique du duc de Bourgogne ; avant d'entreprendre l'expédition censée venir appuyer le roi Sigismond de Hongrie contre les Turcs et qui s'est terminée par le désastre de Nicopolis (1396), le Hardi entendait organiser une croisade internationale aux côtés de l'Ordre teutonique. L'idée était de réunir en une grande aventure contre l'infidèle les ducs de Lancaster et d'Orléans aux troupes de son propre fils Jean, comte de Nevers, pour concrétiser le rapprochement franco-anglais des années 1390<sup>88</sup>. Alors que des négociations étaient entamées avec le grand-maître Conrad de Jungingen, celui-ci fait savoir en octobre 1394 que pour des raisons d'ordre climatique l'expédition ne peut être garantie<sup>89</sup>. L'idée d'une grande ruse en Prusse est abandonnée, et c'est la Hongrie qui est choisie... avec les résultats que l'on sait.

La France, et surtout les régions aux mains du duc de Bourgogne, avaient besoin de l'Ordre teutonique, mais cela ne signifie pas que l'on négligeait d'entretenir des

---

<sup>84</sup> J. Paviot, *La Politique navale des ducs de Bourgogne*, Lille 1995, p. 50-51. Des vaisseaux de Prusse étaient notamment prévus pour l'invasion de l'Angleterre, que Philippe de Bourgogne entendait mener en 1386 ; P. Contamine, *Azincourt*, p. 70. Jean Cabaret d'Orville fait dire au duc de Bourgogne, dans son discours au conseil du roi : « monseigneur [le roi Charles VI] il faut que vous mandez au hault Maistre de Prusse, qui bien est vostre allié, qu'il vous envoie ce nombre qu'il pourra de vaisseaulx » (*Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, éd. A. Chazaud, p. 182).

<sup>85</sup> CDP 5, doc. 37 et 38, p. 46-48. Voir aussi W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, doc. 23a, p. 151.

<sup>86</sup> CDP 4, doc. 17, p. 18.

<sup>87</sup> *Ibid.*, doc. 16, p. 18.

<sup>88</sup> Voir notamment O. Catellieri, *Geschichte der Herzöge von Burgund 1363-1477*, vol. 1: *Philipp der Kühne*, Leipzig 1910, doc. X, p. 145-146 : « pour accomplir le voiage, que nous avons emprins de faire au plaisir de Dieu à la nouvelle saison prochain venant avecques noz tres chiers neveu et frere les ducs d'Orleans et de Lancastre devers les parties de Honguerie ou de Prusse ». Voir aussi J. Magee, « Le temps de la croisade bourguignonne », p. 54 ; A. Grabski, *Polska* 1968, p. 192.

<sup>89</sup> CDP 5, doc. 57, p. 70 : « tamen de futuris contingentibus non possit dari veritas determinata, presertim cum per magnas aquas vastasque solitudines necnon per discriminosa viarum pericula transire nos oporteat in expeditionibus nostris » ; J. Paviot, *Les Ducs de Bourgogne*, p. 25.

relations diplomatiques avec la Pologne. En effet, en avril 1400, lorsque Charles VI envoya une ambassade composée d'universitaires et de conseillers, parmi lesquels Simon de Cramaud, Jean Courtecuisse et le chambellan du roi Guillaume de Tignonville, auprès des princes d'Empire pour tenter de les rallier à la cause du pape d'Avignon, il lui octroya des lettres de créance pour se rendre auprès de Jagellon, appelé « *serenissimo principi regi Polonie et Sarakonie* »<sup>90</sup>. On ne sait pas si cette ambassade a rejoint la Pologne<sup>91</sup> ; il n'est possible de la suivre par la Flandre et Liège que jusqu'à Francfort, où elle assista à la diète impériale. En dépêchant ses ambassadeurs, le but premier du conseil royal était de régler les problèmes du schisme, tout en s'immisçant dans la politique intérieure de l'Empire. Si une visite diplomatique à la cour polonaise faisait apparemment partie de son programme, cela n'était pas l'unique tâche de l'ambassade<sup>92</sup>. Toutefois, le royaume de la Vistule n'était pas oublié.

En dépit de la plainte de Ladislas Jagellon transmise par l'intermédiaire de Guillebert de Lannoy, il paraît clair que des tentatives avaient été faites à Paris pour établir des relations diplomatiques avec le roi de Pologne, dont on savait qu'il a reçu le baptême avec certains de ses « frères » ; comme le prouve la note laissée vraisemblablement par Philippe de Mézières en marge d'un manuscrit du *Songe du Vieil Pelerin*, la conversion du peuple de Lituanie était connue des élites du royaume de France. A-t-on besoin d'imaginer des manœuvres des Chevaliers teutoniques ou de leur allié bourguignon pour expliquer que les ambassades françaises n'aient pas atteint la Pologne ? La question reste ouverte. L'hypothèse de J. Jakštas a cela d'intéressant qu'elle prend en compte les graves tensions qui existaient entre Marienbourg, Cracovie et Vilnius après la conversion du grand-duché et de ses dirigeants.

---

<sup>90</sup> H. Moranvillé, « Relations de Charles VI avec l'Allemagne en 1400 », *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 47, 1886, pièce justificative n° IV, p. 501. Le terme « *Sarakonie* » peut être une déformation du titre « *rex Cracovie* », fréquemment attribué aux monarques polonais, mais rappelle aussi une contamination de *Saraceni*, ce qui renverrait à la manière de qualifier les païens baltes à l'époque où les ruses battaient leur plein. Si l'on retient cette interprétation, on ne peut que constater la difficulté de perdre les vieilles habitudes linguistiques au sujet des Lituaniens, même dans un domaine aussi formel que la diplomatie.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 491 ; O. Halecki, « Lannoy », p. 321. Ce dernier (*loc. cit.*, n. 18) ajoute que « d'autres chercheurs français » pensent que la lettre date de 1397, sans donner plus de précision.

<sup>92</sup> H. Moranvillé, « Relations », p. 491-493.

## *L'Ordre teutonique face à la nouvelle donne*

L'acte de 1387 promu par Jagellon marque la fin de l'exception lituanienne sur le plan religieux. Théoriquement, la mission de l'Ordre teutonique touche à sa fin<sup>93</sup>. Pourtant, le grand-maître Conrad Zöllner est loin d'être satisfait<sup>94</sup>. Une partie de l'historiographie considère que les Teutoniques refusaient de reconnaître la christianisation de la Lituanie pour ne pas perdre leurs fiefs de Prusse et de Livonie, pour ne pas voir leur raison d'être s'évanouir. Les chevaliers à la croix noire auraient alors tout mis en œuvre pour faire échouer les plans d'évangélisations préparés à Cracovie et à Vilnius<sup>95</sup>. Ce qui expliquerait le soutien apporté à Guillaume d'Autriche par le grand-maître, car si l'on parvenait à établir qu'Hedwige était déjà mariée avec le prince autrichien, cela signifierait que son union avec Jagellon serait illégitime, et que celui-ci n'aurait donc aucun droit à la couronne polonaise<sup>96</sup>. Plus grave, Marienbourg accuse Jagellon et Vytautas de n'avoir accepté le baptême que pour la forme, sous-entendant que l'évangélisation de la Lituanie serait un leurre<sup>97</sup>. À cet égard, les officiers de l'Ordre teutonique, qui avaient en mémoire les quasi-conversions coutumières des grands-ducs lituaniens, ont pu sincèrement douter que les cousins seraient plus fermes dans leurs démarches que ne le furent leurs prédécesseurs<sup>98</sup>.

Plusieurs lettres attestent que les deux parties cherchaient à orienter la politique pontificale dans un sens qui leur serait favorable<sup>99</sup>. Dès 1386, Jagellon expliquait au pape

---

<sup>93</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 446 ; *Idem*, *Tannenberg*, p. 26.

<sup>94</sup> W. Urban, « Teutonic Order », p. 130-131.

<sup>95</sup> C'est la version retenue majoritairement par l'historiographie polonaise ; pour un exemple récent, G. Błaszczyk, *Dzieje*, p. 444. Voir aussi S. Ekdahl, « Christianisierung – Siedlung- Litauerreise. Die Christianisierung Litauens als Dilemma des Deutschen Ordens », dans V. Dolinskas (dir.), *Lietuvos krikščionėjimas Vidurio Europas kontekste = die Christianisierung Litauens im mitteleuropäischen*, Vilnius 2005, p. 189-205.

<sup>96</sup> Hedwige avait été formellement mariée à Guillaume à l'âge de cinq ans ; la question était de savoir si ce mariage avait été consommé ou non. G. Błaszczyk, *Dzieje*, p. 444-445 ; R. Frost, *Poland-Lithuania*, p. 34.

<sup>97</sup> *Id.*

<sup>98</sup> Cette question est très débattue ; W. Urban (*Samogitian*, 180 passim) rappelle que les Chevaliers n'étaient pas les hypocrites ou les « fanatiques » dépeints par une partie de l'historiographie ou de la littérature, mais des moines-guerriers dévoués à leur cause et qui se méfiaient des promesses lituaniennes, trop souvent trahies. Plus nuancé, R. Petrauskas, « Litauen », p. 243-244, rappelle que les officiers de l'Ordre teutonique n'avaient pas de relations sociales en Prusse et en Livonie, et qu'ils appartenaient, en bonne partie, à la génération qui avait longtemps combattu les Lituaniens païens ; en conséquence, il leur était difficile d'abandonner leur schéma mental belliciste pour faire place à la coopération. S. Gouguenheim (*Chevaliers*, p. 446) résume en disant : « *En guerre depuis un siècle, les Teutoniques étaient en quelque sorte prisonniers de la longue durée et se refusaient à croire qu'un seul événement ponctuel puisse tout changer* ».

<sup>99</sup> Sur ce qui suit, S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 27-28 ; S. C. Rowell, « The Grand Duchy of Lithuania and the Beginning of the Union with Poland : the Background to Grunwald », dans *Tannenberg – Grunwald – Žalgiris*, p. 43-51.

que le grand-maître faisait tout pour l'empêcher de recevoir le baptême<sup>100</sup>, alors qu'en mai 1388, celui-ci fait part au Saint-Siège de ses inquiétudes quant à une apostasie des « Lituaniens et des Ruthènes »<sup>101</sup>. Dans les années qui suivent, les Teutoniques, par le biais des lettres et des ambassadeurs qu'ils envoient aux cours d'Europe, affirment que le baptême de Jagellon et de Vytautas est tout sauf solide<sup>102</sup>, alors que leur procureur à la Curie s'efforce d'émettre des doutes sur l'efficacité de la campagne d'évangélisation<sup>103</sup>. En 1403, des lettres en allemand et en latin sont expédiées au roi de France et à d'autres princes, pour se plaindre du prétendu double jeu du roi de Pologne et de son cousin Vytautas, comparant les néophytes lituaniens à des chiens retournés à leur vomi, selon la métaphore biblique utilisée pour qualifier les apostats et les relaps (Prov. 26 : 11)<sup>104</sup>.

L'idée était-elle, en s'adressant à un milieu aristocratique, de faire jouer les relations patiemment construites au fil des ans par l'entremise des ruses, pour convaincre les princes européens que l'ennemi si héroïquement combattu pendant de longues décennies ne pouvait être soudain devenu un partenaire chrétien respectable ? A cet égard, la terminologie employée dans les documents de l'Ordre se fait plus dure à l'égard des Lituaniens après le baptême de ceux-ci. Nous avons vu que les chroniqueurs de l'Ordre désignaient les païens baltes par leurs ethnonymes, quitte à leur attribuer quelques épithètes tels que « incroyants » ou « fils de Bélial », et qu'ils réservaient en règle générale l'usage du terme « Sarrasins » pour désigner les musulmans du Proche-Orient. Malgré l'assimilation des païens baltes à ces derniers par les hôtes occidentaux, il semble

---

<sup>100</sup> I. Danilowicz, *Skarbiec*, vol. 1, doc. 524, p. 261. En automne 1385, le prince lituanien André avait donné sa principauté de Polostk à l'Ordre teutonique pour le reprendre en fief de celui-ci, ce qui indique qu'une alliance commune contre Jagellon était vraisemblablement envisagée ; CDP 4, doc. 33, p. 39. En juillet de la même année, l'Ordre passe une alliance avec les ducs de Szczecin « « *weder den vorenantzen Jagail, syne nochkomen, kunige, kunigrich und die Crone zcu Polan* », *ibid.*, doc. 38, p. 45. Voir S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 25.

<sup>101</sup> CEV, doc. 41, p. 15 ; CDP 4, doc. 52, p. 68-69.

<sup>102</sup> *Hochmeister Chronik*, SS III, 610, cité par H. Gersdorf, *Der Deutsche Orden im Zeitalter der polnisch-litauischen Union*, Marbourg, 1957, p. 253, n. 19.

<sup>103</sup> W. Urban, « The Diplomacy of Teutonic Knights at the Curia », *Journal of Baltic Studies* 9/2, 1978, p. 116-128 ; *Idem*, *Samogitian*, p. 180-183 ; H. Gersdorf, *Der Deutsche Orden*, p. 102 : « Der Kampf mit den Waffen in alter Weise musste zu diesem Zeitpunkt viel weniger aussichtsreich erscheinen als die Bewahrung des Ansehens, das der Orden im Reich und Europa genoss. Der Hochmeister wandte ein neues propagandistisches Mittel an, das man bis dahin in dieser Form noch nicht kannte: das Rundschreiben an die Kurfürsten ». Notons que si le nombre de lettres écrites par les Teutoniques et leurs rivaux polonais et lituaniens à partir de la conversion de 1387 est plus importante, une telle pratique n'était pas tout à fait inconnue, comme témoignent les lettres écrites par Gediminas au pape, aux ordres religieux et aux villes d'Empire. Encore qu'écrire à des princes relève d'une stratégie sensiblement différente.

<sup>104</sup> CDP 5, doc. 135, p. 181-186 ; « *ad solitum prodicionis vomitum redeundo* » (*ibid.*, p. 184). La même expression était déjà utilisée en 1396, dans un document où Vytautas jure de rester fidèle au christianisme (CDP 5, doc. 40, p. 114). Voir G. Mickūnaitė, *Making*, p. 40-41.

qu'à l'époque où la Lituanie était païenne, cette habitude n'eut pas prise sur les clercs de l'Ordre teutonique. Pourtant, dès la fin des années 1380, l'Ordre se met à taxer ses adversaires baltes de « Sarrasins »<sup>105</sup>. Comme le souligne E. Christiansen<sup>106</sup>, l'utilisation de ce terme dans le vocabulaire des Chevaliers teutoniques *après* la christianisation de la Lituanie n'est pas innocente. Tout se passe comme si l'on s'était efforcé de maintenir un climat de croisade, en assimilant les adversaires néophytes aux Ottomans qui menaçaient l'Europe balkanique, et surtout en escamotant le fait qu'après 1387, les Litvaniens étaient officiellement chrétiens. Pour que cette politique appelée « illusionniste »<sup>107</sup> fonctionne, il importait donc de se réapproprier le vocabulaire des croisés venus de France ou d'Angleterre.

Plusieurs sources semblent attester que ces derniers n'avaient pas saisi tout de suite le changement qui avait eu lieu dans le grand-duché. La dernière ruse à laquelle participe le maréchal Boucicaut date de 1391, soit quatre ans après l'introduction du christianisme à Vilnius, et tous les Litvaniens semblent être considérés comme des « Sarrasins », sans que distinction ne soit faite entre néophytes et païens. Plus explicitement, la *Chronique de Westminster*, qui raconte la ruse de l'été 1390 à laquelle a participé Henri de Derby, fait du « roi » Skirgaila (autrement dit le frère de Jagellon, régent de Lituanie) le chef de « païens », quand bien même celui-ci a été baptisé orthodoxe<sup>108</sup>. Le caractère païen des Litvaniens n'est mentionné que discrètement, comme quelque chose de connu ; tout porte à croire que les lecteurs de la *Chronique* savaient contre qui était allé se battre le comte de Derby, et que le caractère néophyte d'une partie au moins des Litvaniens n'était pas pris en compte<sup>109</sup>. Il peut être utile de

---

<sup>105</sup> Le ton semble s'être encore durci après la défaite de Tannenberg (1410). À titre de comparaison, le terme « *barbari* » n'est appliqué aux Litvaniens qu'après leur conversion de 1387, et dans un sens rétrospectif : A. Murray, « Saracens », p. 415 ; S. Rowell, « Unexpected », p. 561, n. 2 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 255.

<sup>106</sup> E. Christiansen, *Northern*, p. 176 ; voir aussi N. Housley, *Later*, p. 356-357 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 36-37.

<sup>107</sup> Le terme a été introduit par E. Maschke, « Burgund und der preußische Ordensstaat. Ein Beitrag zur Einheit der ritterlichen Kultur Europas im Spätmittelalter », dans *Idem* (éd.), *Domus Hospitalis Theutonicorum*, p. 15-34. L'article a été publié une première fois dans *Syntagma Friburgense. Historische Studien Hermann Aubin dargebracht zum 70. Geburtstag*, 1955.

<sup>108</sup> R. Frost, *Poland-Lithuania*, p. 30.

<sup>109</sup> Notamment lors de la bataille au bord du Niémen : « *Veneruntque ad dictum passagium, ubi invenerunt vij. duces cum magna multitudine armatorum vexilloque regis de Lectowe vocat(i) Skyr gall' palam expanso : igitur facto congressu cum paganis passagium predictum super eos Christiani adipiscuntur, ...* » (Westminster, p. 446) ; puis lorsque les captifs sont emmenés en Prusse et en Livonie « *ut faceret eos Christianos* ». Thomas Walsingham mentionne également la conversion des Litvaniens (Walsingham, vol. 1, p. 902, p. 198), ce qui indique que le fait que ceux-ci soient païens était largement admis ; aucune distinction entre Samogitiens et néophytes originaires de Lituanie proprement dite n'est faite.

rappeler ici que l'auteur mentionne à plusieurs reprises un certain « rouleau du maréchal », ce qui semble trahir l'utilisation d'une source écrite, sans doute également utilisée quelques décennies plus tard par Thomas Walsingham<sup>110</sup>. Il s'agit probablement d'une note confectionnée en Prusse par l'un des participants à la rève, qui l'aurait ramenée en Angleterre à son retour<sup>111</sup>. Quoi qu'il en soit, force est de constater que l'informateur de nos chroniqueurs suit la ligne des Chevaliers teutoniques, ce qui ne saurait nous étonner étant donné que ceux-ci avaient tout loisir de présenter leur point de vue à leurs hôtes.

Peu après l'accession de Jagellon au trône polonais, une rivalité militaire, diplomatique et idéologique oppose l'Ordre teutonique non seulement à la Lituanie, mais aussi à la Pologne<sup>112</sup>. La noblesse polonaise, qui garde une certaine prépondérance dans le gouvernement, voyait d'un mauvais œil la puissance teutonique s'étendre en Europe du Nord. L'expansion territoriale de l'Ordre avait en effet atteint son maximum à la fin du siècle, avec l'acquisition de l'île de Gotland en mai 1399<sup>113</sup> et de la Nouvelle Marche (Neumark) en septembre 1402<sup>114</sup>. En outre, l'Ordre parvient à faire déposer l'archevêque de Riga, réfractaire à sa politique, et installe à sa place Jean de Wallenrode, neveu du grand-maître Conrad de Wallenrode (1393)<sup>115</sup>.

La rivalité polono-teutonique se reflète dans les chroniques proches de l'Ordre. Johann de Posilge, par exemple, raconte que les Polonais tombés aux mains des Teutoniques n'étaient pas mieux traités que leurs compagnons russes ou lituaniens<sup>116</sup>. Certaines sources narratives produites en Europe occidentale confirment cette animosité. On apprend ainsi dans la *Chronique de Westminster* qu'au retour de la rève en Lituanie, le maréchal de l'Ordre teutonique a eu vent d'une tentative d'invasion polonaise : « le

---

<sup>110</sup> Westminster, p. 444-445, n. 1.

<sup>111</sup> A ce sujet, PR 2, p. 104-105 ; Westminster, p. 444-445, n. 1 ; F. R. H. Du Boulay, « Henry of Derby », p. 156 sq. La chronique de Thomas Walsingham présente les mêmes événements, mais donne certains détails supplémentaires, ce qui indique que l'auteur n'a pas uniquement résumé les faits présentés par la *Chronique* de Westminster.

<sup>112</sup> G. Błaszczuk, *Dzieje*, 2, p. 444 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 446-447.

<sup>113</sup> W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, doc. 27, p. 162-167 ; E. Weise (éd.), *Staatsverträge* 1, doc. 6-7, p. 15-17.

<sup>114</sup> W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, doc. 28, p. 168-171 ; E. Weise (éd.), *Staatsverträge* 1, doc. 11-17, p. 20-27.

<sup>115</sup> Peu satisfait de son rôle d'archevêque de Riga, l'ambitieux Jean de Wallenrode (v. 1370-1419) se rapproche du roi de Hongrie, Sigismond de Luxembourg, dont il devient un conseiller, et joue un rôle important au concile de Constance ; puis, définitivement brouillé avec l'Ordre, il finira sa vie comme prince-évêque de Liège : B. Jähnig, *Johann von Wallenrode O.T.*, Bonn-Godesberg 1970 ; D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 296-297 ; Kłoczowski, « Les pays de l'Europe du Centre-Est », p. 112 ; W. Urban, « The Teutonic Knights at the Council of Constance », dans M. Pelaez (éd.), *Estudios de Historia de la Iglesia*, Barcelone 1990, p. 4050-4051.

<sup>116</sup> Posilge, SRP 3, p. 176 ; S. Belch, *Paulus Vladimir*, vol. 1, p. 123 ; W. Urban, *Samogitian*, p. 197, 199, 203.

huitième jour après le retour du maréchal et du comte [de Derby] à Königsberg, la nouvelle parvint que le roi de Pologne et de Cracovie préparait l'invasion de la patrie prussienne avec une immense armée »<sup>117</sup>. Henri se voit demander de l'aide, et accepte d'affronter le roi de Pologne. Les chroniqueurs proches de l'Ordre ne mentionnent pas de guerre contre la Pologne dans la première moitié de l'année 1391<sup>118</sup>, mais cette indication dénote clairement un biais hostile envers Jagellon ; il n'est ainsi pas étonnant qu'un frère de celui-ci soit compté parmi les morts à la fin de l'assaut contre Vilnius<sup>119</sup>. De la même manière, la *Chronique des Quatre Premiers Valois* situe un « *roi de Graco* » comme allié du « *roy de l'Estone* », adversaire des chrétiens lors d'une rèse qui voit la participation d'un duc de Lancaster pouvant avoir emprunté des traits autant au grand-père qu'au petit-fils<sup>120</sup>. Pour A. Grabski, le chroniqueur a sans doute entendu cet avis de la bouche de croisés récemment rentrés de rèses, qui eux-mêmes n'auraient fait que répéter ce que leur avaient dit les membres de l'Ordre teutonique<sup>121</sup>.

Fait intéressant, la chronique se termine en 1393, qui est aussi la date de rédaction du *Mélusine* de Jean d'Arras. Ce célèbre roman met en scène un groupe de chevaliers menés par l'un des fils de la fée pour porter secours au roi de Bohême, dont la capitale est assiégée par un certain « *Selodus, roy de Craco* », lequel, à la tête d'une armée de « *payens* » et de « *Sarrasins* », fait trembler jusqu'au duc de Bavière<sup>122</sup>. Alors que l'épisode peut être une allusion à la rèse de Jean de Luxembourg, roi de Bohême et grand-père maternel du duc Jean de Berry, l'un des commanditaires de l'œuvre<sup>123</sup>, la figure de

<sup>117</sup> « *Die namque octavo postquam prefatus mareschallus et dictus comes pervenerunt cum suis ad civitatem de Conygsbrok' in Pruyssia, venerunt nova quod rex Polanie et de Crakowe paravit se cum ingenti exercitu Pruyssie patriam debellare* », Westminster, p. 448.

<sup>118</sup> Toutefois, les *Annales de Toruń* et la *Chronique* de Posilge mentionnent qu'en 1390, le roi de Pologne avait interdit de traverser son royaume pour se rendre en Prusse ; SRP 3, p. 168.

<sup>119</sup> « *nam interfectus fuit ibidem frater regis Polanye* », Westminster, p. 448 ; pour Thomas Walsingham, « *captaque sunt ibi, vel occisa, quatuor millia plebanorum, fratre Regis de Poleyn, inter caeteros, ibi perempto, qui adversarius noster fuit* » (Walsingham, vol. 1, p. 902). Wigand de Marbourg mentionne la mort d'un « *quidam rex nomine Karigal* » (SRP 2, p. 643), qui était l'un des frères de Jagellon et de Skirgaila (*ibid.*, n. 1888).

<sup>120</sup> « *Les crestiens firent leur reze sur le roy de l'Estone et le roi de Graco, lesquelz s'estoient aliés à grant nombre de mescreans pour desconfire les crestiens* », *Chroniques des Quatre Premiers Valois*, p. 14. Le « *roy de Craco* » apparaît à plusieurs reprises dans la chronique : par exemple, il figure parmi les alliés du roi d'Angleterre Edouard I<sup>er</sup>, qui est dit attaquer la Flandre en 1329 (p. 4) ; bien qu'adversaire de la France, ce personnage figure donc parmi les princes chrétiens. Si chronologiquement, le « *duc de Lencastre* » pourrait être Henri Grosmont, lequel se rendit en 1351-1352 auprès de l'Ordre teutonique, le contexte tendu entre l'Ordre et la Pologne rappelle plutôt les années 1390, lors desquelles son petit-fils, Henri de Derby, a fait sa fameuse rèse. A. Grabski, *Polska* 1968, p. 68-69.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>122</sup> Dans l'édition de J.-J. Vincensini, p. 496-546 ; voir aussi la version en vers de Coudrette, *Mélusine*, éd. et trad. M. W. Morris, J.-J. Vincensini, Lewiston 2009.

<sup>123</sup> Voir ci-dessus, chap. 4.

l'ennemi semble surgir plus directement des années 1390. Martin Nejedlý a sans aucun doute raison de mettre en doute l'idée selon laquelle le Selodus de Jean d'Arras devrait nécessairement correspondre à une figure historique<sup>124</sup>. Toutefois, il est frappant de voir apparaître un « *roy de Craco* » comme chef de « *Sarrasins* » en Europe centre-orientale, et ceci précisément à l'époque où les ruses contre l'axe polono-lituanien battaient leur plein<sup>125</sup>.

Au début des années 1390, plusieurs auteurs anglais et français considéraient donc les Lituaniens comme toujours païens, et n'hésitaient pas à faire de leurs alliés polonais des ennemis de la cause chrétienne. Ce point de vue peut refléter celui d'une partie au moins des hôtes de l'Ordre teutonique. Ainsi, Jan Długosz raconte qu'en 1390, des chevaliers polonais et français voulaient se battre en duel à Prague, devant le roi Wenceslas, avant que celui-ci ne les réconcilie. L'affaire remontait à une querelle survenue lors du siège de Vilnius, en 1390 : « les Polonais étant accusés par les Français d'apporter leur aide aux barbares contre les fidèles, [ils] réfutèrent en disant agir pieusement et de manière sainte, car ils défendaient, en faveur de la foi, des néophytes contre des religieux pervers »<sup>126</sup>. Wigand de Marbourg, qui relate une scène similaire située en 1394, raconte que le maréchal de l'Ordre Werner Tetinger tenta de refroidir le zèle de ses hôtes en leur disant que « il n'obtient aucun honneur, celui qui leur livre un duel [aux chevaliers polonais], car ce sont des ennemis de la foi »<sup>127</sup>. A. Grabski remarque que si les chevaliers français accusaient leurs pairs polonais de soutenir les « barbares »

---

<sup>124</sup> M. Nejedlý, « Les Tchèques et la croisade », p. 266 ; voir aussi *Idem*, *Středověký mýtus*, p. 358 ; M.-T. de Medeiros, « L'idée de croisade », p. 149. Dans son édition de la version en vers de Coudrette, E. Roach (*Coudrette, Le Roman de Mélusine ou Histoire de Lusignan*, Paris 1982, p. 191, v. 2475 passim) a choisi la variante *roy de Traquo* (v. 2475), et propose d'identifier, non sans réserve, ce personnage avec le roi de Bohême Ottokar Přemysl II, tout en reconnaissant que le conquérant de la Sambie en l'honneur de qui fut nommée Königsberg n'avait rien d'un païen ! Gardons-nous donc de voir derrière cette figure de fiction uniquement « le » Jagellon historique – Jean d'Arras a pu entendre parler d'un certain roi de Cracovie dans un contexte défavorable, et garder ce titre pour en faire un adversaire de ses héros. Du reste, l'avancée ottomane dans les Balkans et les appels à l'aide du roi Sigismond de Hongrie (appartenant justement à la maison de Luxembourg) ont pu donner une source d'inspiration supplémentaire à l'auteur.

<sup>125</sup> La Pologne est directement mise en cause dans le revirement de Vytautas, qui en 1392 s'allie à Jagellon et tourne ses armes contre les Teutoniques ; par exemple, Wigand, SRP 2, p. 648.

<sup>126</sup> « *Polonos Francigenis criminantibus, quod barbaris contra fideles opem ferrent, Polonis refellentibus, sancte et pie agere, dum neophytos in fidei favorem defensarent contra perversos religiosos* », J. Długosz, *Annales X*, dans *Opera Omnia*, éd. I. Zegota Pauli, A. Przewdziecki, vol. 12, Cracovie 1876, p. 491-492. La même anecdote est racontée par Posilge, SRP 3, p. 201, et Wigand, SRP 2, p. 660, qui la situe en 1394 ; A. Grabski, *Polska* 1968, p. p. 69-70, 193-194 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 36.

<sup>127</sup> « *Francigine volebant cum Polonis equitare pro armis et equis ; sed magister intercept propter melius, et marschalcus Wernherus Tetinger ait : neminem honorem contingere, qui cum eis equitaret, cum sint fidei impugnatores* », SRP 2, p. 660. Wigand ne précisant pas le motif du défi et situant la scène quatre ans après Długosz, il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un autre duel.



lituaniens, ils ne les traitaient pas moins comme leurs égaux, autrement dit, comme d'autres chevaliers chrétiens ; les visiteurs venus d'Occident ne partageaient pas forcément l'intransigeance des officiers teutoniques<sup>128</sup>.

Les tensions entre le camp polono-lituanien et leurs adversaires se cristallisent autour de la très stratégique Samogitie, qui était la cible principale des ruses depuis le début du XIV<sup>ème</sup> siècle. Cette province côtière n'a pas été concernée par la campagne d'évangélisation lancée par Jagellon et Vytautas en 1387. D'après G. Błaszcyk, la Samogitie aurait été formellement évangélisée en même temps que le reste du grand-duché<sup>129</sup>, sans que Vilnius n'ait eu la possibilité d'y imposer le christianisme, faute de coopération des boyards locaux<sup>130</sup>. A l'inverse, D. Baronas et S. C. Rowell postulent que suite à une manœuvre de l'Ordre teutonique, la province n'a pas été incluse dans le diocèse de Vilnius. Les Chevaliers teutoniques ayant brandi les prétendues donations de Mindaugas, par lesquelles le roi converti du XIII<sup>ème</sup> siècle est censé avoir cédé la Samogitie à l'Ordre, la Papauté n'aurait pas pu disposer de ce territoire au statut juridique contesté<sup>131</sup>. Quoiqu'il en soit, le pouvoir des grands-ducs n'y est pas très solide à la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>132</sup> ; les chefs de clans qui tiennent le pays se placent alternativement sous l'obédience lituanienne puis teutonique, ceci afin de se garantir un maximum d'autonomie<sup>133</sup>. Au tournant du XV<sup>ème</sup> siècle, Vytautas cède à deux reprises la province à l'Ordre (traité de Salinwerder, 1398 ; traité de Racianz, 1404<sup>134</sup>). L'homme fort de Vilnius était alors préoccupé par ses campagnes contre les Tatars, et devait faire une concession à Marienbourg, qui renforce ainsi la légitimité de ses actions en territoire balte,

---

<sup>128</sup> A. Grabski, *Polska* 1968, p. 69-70.

<sup>129</sup> G. Błaszcyk, *Dzieje*, p. 216.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>131</sup> Sur les donations de Mindaugas et leur importance dans la politique de l'Ordre teutonique, voir entre autres R. Mažeika, « When crusader », p. 203. D. Baronas et S. C. Rowell (*Conversion*, p. 336-337) remarquent que l'Ordre teutonique a fait exécuter des copies de ces documents, et les ont utilisées dans des négociations avec la Pologne en 1389 (H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 57) ; les auteurs supposent que les « donations de Mindaugas » ont été présentées à la Curie, mais le fait que les archives du pontificat d'Urbain VI sont perdues rend cette idée purement hypothétique.

<sup>132</sup> D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 336.

<sup>133</sup> A partir des recherches menées par V. Almonaitis (*Zemaitijos politinė padėtis 1380-1410 metais*, Vilnius 1998, p. 180), G. Błaszcyk (*Dzieje*, p. 216) a retracé la situation politique de la Samogitie ainsi : de 1384 à 1389, partie autonome de la Lituanie ; de 1390 à 1392, indépendante, mais sous l'influence politique de Vytautas puis de l'Ordre teutonique ; de 1392 à 1397, partie autonome de la Lituanie ; de 1397 à 1400, indépendante ; de 1400 à 1401, partie de l'Ordre teutonique ; de 1401 à 1404, partie de la Lituanie ; de 1404 à 1406, indépendante ; de 1406 à 1409, partie de l'Ordre teutonique ; de 1409 à 1410, partie de la Lituanie.

<sup>134</sup> Les matériaux des traités (traités préliminaires et principaux, annexes) sont édités par E. Weise, *Die Staatsverträge*, vol. 1, doc. 1-3, p. 7-13 (traité de Salinwerder/Salynas) ; *Ibid.*, doc. 22-31, p. 31-40 (traité de Racianz) ; voir entre autres S. Kubon, « Der Friede von Racianz/Raciazek », *Ordines Militares* 18, 2013, p. 39-53.

puisqu'en cherchant à s'imposer en Samogitie, les Teutoniques peuvent affronter des ennemis restés effectivement païens – et non des néophytes protégés par le pape<sup>135</sup>.

C'est sans doute dans cette région que l'on doit situer une partie au moins des aventures baltes de nos croisés français et anglais<sup>136</sup>. Du moins, l'auteur de la *Chronique de Metz* note explicitement que la rève à laquelle lui-même et ses compagnons ont participé, et qui était menée de concert avec Vytautas, était dirigée contre les « *Salmaite* », c'est-à-dire les Samogitiens<sup>137</sup>. La rève, selon le chroniqueur messin, avait pour but de briser la force des païens, qui « *volxent combatre les Crestiens* »<sup>138</sup> ; un but défensif donc, qui laisse dans l'ombre la mission évangélisatrice. Il semble en effet que lorsque l'Ordre possédait le pays, l'on se soit contenté de briser la résistance politique des païens, et d'essayer de se créer des appuis parmi la noblesse, que ce soit par la force ou la séduction : comme noté dans la *Chronique de Metz*, les nobles samogitiens qui acceptaient de prêter serment devaient fournir des otages<sup>139</sup>, mais ils recevaient aussi des privilèges confirmant leur statut<sup>140</sup>. A quelques occasions, le baptême des nobles ralliés à l'Ordre est noté<sup>141</sup>, mais dans l'ensemble, les Teutoniques préféraient ne pas troubler la situation religieuse de leurs sujets, auprès de qui ils se savaient très peu en faveur. Même si la présence de Vytautas a permis à quelques occasions de brûler les bois sacrés<sup>142</sup>, on évitait d'allumer le brasier de la révolte en convertissant le pays par la force, ce qui par ailleurs aurait été interdit par le droit canon<sup>143</sup>.

---

<sup>135</sup> J. Koncius (*Vytautas*, p. 48, 70, 76-77) explique le geste de Vytautas en disant qu'il n'avait pas l'intention d'abandonner les Samogitiens, qu'il tenait en haute estime, et qu'il comptait leur venir en aide dès qu'il aurait les mains libres. Pour une interprétation plus neutre, G. Mickūnaitė, *Making*, p. 6-7 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 479 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 159 ; W. Urban, *Tannenberg*, p. 87 sq. ; *Idem*, *Samogitian*, p. 210-216.

<sup>136</sup> La bataille des bords du Niémen racontée par les chroniques anglaises de Westminster et de Thomas Walsingham s'est vraisemblablement déroulée au moins à proximité de la province païenne ; on sait par d'autres sources qu'elle mettait aux prises des soldats samogitiens, fidèles à Vytautas, contre les Lituanais de Skirgaila (Posilge, SRP 3, p. 164 ; *Annales de Toruń*, *Ibid.*, p. 165). À l'inverse, la *Chronique de Metz* note qu'une dizaine d'années plus tard, les croisés se sont battus contre les Samogitiens, cette fois-ci dans le camp adverse de Vytautas, de nouveau allié à l'Ordre.

<sup>137</sup> Wolfram, p. 337.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 337.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 337 ; voir ci-dessus, chap. 4.

<sup>140</sup> D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 339 ; R. Petrauskas, « Litauen », p. 245.

<sup>141</sup> Notamment Posilge, SRP 3, p. 240 ; D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 340.

<sup>142</sup> G. Mickūnaitė, *Making*, p. 7 ; W. Urban, *Tannenberg*, p. 120. La prise d'un bois sacré est également mentionnée par la *Chronique de Metz* (p. 337), mais comme un fait militaire permettant la soumission des Samogitiens, non leur conversion.

<sup>143</sup> Sur ce sujet, D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 337-341 ; R. Wenskus, « Teutonic Order », p. 326 ; W. Urban, *Samogitian*, p. 224-227 et *Tannenberg*, p. 120-122. L'historiographie nationaliste lituanienne explique notamment le conservatisme religieux des Samogitiens par la brutalité des guerres menées par l'Ordre ; par exemple, J. Koncius, *Vytautas*, p. 129-130. À l'inverse, D. Baronas et S. C. Rowell

La collaboration n'était toutefois pas amenée à durer ; lorsque la Samogitie se soulève en 1401, Vytautas et le grand-maître écrivent aux princes de la Chrétienté pour s'accuser mutuellement d'avoir manqué à la justice, et de cacher leurs sombres desseins sous des dehors chrétiens<sup>144</sup>. Utilisant le même *medium* que ses adversaires, le souverain de Lituanie avait fait sienne la pratique, répandue en Europe occidentale, d'envoyer des lettres justificatives aux voisins<sup>145</sup>. L'Ordre teutonique n'arrive pas à créer une grande dynamique anti-lituanienne ; quelques chevaliers occidentaux s'engagent bien à son côté, mais ils sont bien moins nombreux que dix ans auparavant<sup>146</sup>. Le temps des grandes ruses internationales semble passé.

### *La bataille de Tannenberg*

Malgré les troubles secouant la Lituanie, une « *paix armée* »<sup>147</sup> précaire a prévalu entre l'Ordre et la Pologne durant les deux décennies suivant l'accession au trône de Jagellon. Les choses changent lorsqu'une nouvelle révolte secoue la Samogitie en mai 1409. Si l'on suit le récit de Jan Długosz, toute la région été touchée par la famine ; les Polonais ayant entrepris d'envoyer du grain en Lituanie, par voie fluviale, les Teutoniques auraient intercepté les navires en y découvrant, selon leurs dires, des armes, logiquement

---

(*loc. cit.*) postulent que l'attachement militant des Samogitiens au paganisme est en grande partie une invention des chroniqueurs teutoniques, puis polonais.

<sup>144</sup> CEV, doc. 238, p. 75-76 ; *Ibid.*, doc. 241, p. 77-78 ; CDP 6, doc. 109, p. 111-112. Le grand-maître a notamment envoyé des plaintes contre Vytautas au duc de Bourgogne (CDP 6, doc. 116, p. 155-156) ainsi qu'au roi de France, au pape et au collège des cardinaux (*Ibid.*, doc. 122, p. 163-165). Sur le contexte, voir G. Mickūnaitė, *Making*, p. 40-42 ; H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 72-82 ; K. Polejowski, « The Teutonic Order's Propaganda », p. 237-238 ; W. Urban, *Tannenberg*, p. 92-93 et J. Koncius, *Vytautas*, p. 73-80 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 169-170 et D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 258 : « *Les accusations des uns et des autres, de fait, se ressemblent. Chacun reproche à l'autre son appétit de puissance et de conquête territoriale sous couleur d'évangélisation. Chacun affirme que l'autre commet en temps de guerre les pires crimes contre les églises et les ecclésiastiques* ».

<sup>145</sup> Par exemple, les lettres adressées par le duc Charles, fils de feu Louis d'Orléans, au roi et aux villes du royaume pour réclamer justice après le meurtre de son père commis sur l'ordre de Jean de Bourgogne – et justifier la guerre contre celui-ci ; *Chronique du religieux de Saint-Denis*, éd. L. Bellaguet, vol. 4, p. 419-435 ; B. Schnerb, *L'État bourguignon*, p. 154-155. Voir notamment V. Novák, « La source du savoir. Publication officielle et communication informelle à Paris au début du XV<sup>e</sup> siècle », dans C. Boudreau et al. (dirs.), *Information et société*, p.162-163.

<sup>146</sup> PR 1, p. 30-34 (tab. 3) ; W. Paravicini, « Vom Kreuzzug zum Soldzug : Die Schlacht bei Tannenberg und das Ende der Preussenfahrten des europäischen Adels », dans K. Ożóg, J. Trupinda *Conflictus Magnus apud Grunwald 1410*, Malbork 2013, p. 119-120.

<sup>147</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 447.

destinées aux rebelles Samogitiens. Vrai ou pas, le prétexte d'une invasion de la Pologne était trouvé<sup>148</sup>.

Traditionnellement, l'historiographie impute la responsabilité des événements au grand-maître Ulrich de Jungingen, réputé belliqueux<sup>149</sup>. Un point de vue plus nuancé devrait toutefois être adopté. Une partie des nobles polonais pouvaient percevoir la mainmise croissante de l'Ordre sur le nord du royaume comme une provocation<sup>150</sup>, mais beaucoup d'entre eux qui étaient possessionnés près de la zone frontalière avaient aussi l'habitude de cohabiter avec ce puissant voisin<sup>151</sup>. Une étude récente menée par un collectif d'historiens polonais a montré que la partie la plus intéressée à la guerre était sans doute Jagellon et Vytautas : la révolte samogitienne, effectivement soutenue par le grand-duc, faisait peut-être même partie d'un plan visant à pousser Jungingen à la guerre. Du reste, celui-ci s'est vu ouvertement provoqué par l'archevêque de Gniezno, qui lui a fait savoir qu'une attaque contre la Lituanie, représailles obligées, ne resterait pas impunie. Acculé, le grand-maître aurait alors décidé de lancer ses troupes contre la Pologne<sup>152</sup>. En manœuvrant pour forcer leur adversaire à commencer la guerre, les dirigeants de Pologne et de Lituanie s'assuraient non seulement la sympathie des nobles des régions frontalières, dont les possessions seraient tout à coup dévastées par les troupes de l'Ordre, mais aussi des princes occidentaux et de l'Église<sup>153</sup>.

---

<sup>148</sup> Jan Długosz, *Annales*, X, éd. *Opera Omnia*, vol. 12, p. 572-574.

<sup>149</sup> Pour un résumé de la question, S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 28-30. Quelques exemples dans l'historiographie anglo-saxonne : E. Christiansen, *Chevaliers*, p. 219 ; W. Urban, *Samogitian*, p. 225-226 ; *Idem*, *Tannenberg*, p. 105 : « one could properly say that he [Ulrich] was less wise than Conrad. At least, less patient ». Pour une présentation de la marche à la guerre selon le point de vue traditionnel, *Ibid.*, p. 127-130 ; J. Koncius, *Vytautas*, p. 77-80. Une synthèse en langue polonaise et une discussion des problèmes historiographiques est proposée par G. Błaszczuk, *Dzieje*, p. 297-317.

<sup>150</sup> W. Urban, *Tannenberg*, p. 105 ; voir aussi *ibid.*, p. 126, n. 83 : la mort d'Hedwige en 1399 aurait poussé Jagellon à se rapprocher du camp des « patriotes » polonais, bien plus vindicatifs que la reine, qui tenait à maintenir la paix avec l'Ordre. Traditionnellement, on considère que la coopération mise en place par le grand-maître Conrad de Jungingen et Vytautas aurait été ruinée par leur défaite face aux Tatars sur la Vorskla, en 1399 (pour l'historiographie française : A. Prioult, « La politique de Vytautas le Grand jusqu'en 1409 et la bataille de Tannenberg-Gründwald », *Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais*, 1948 (troisième trimestre), p. 94). Un point de vue relativisé par D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 382-383. Sur l'expansion de l'Ordre dans les régions polonaises (Terre de Dobrzyń) ou proches de la Pologne (Neumarkt), voir D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 259-262.

<sup>151</sup> S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 25 ; S. Józwiak et al., *Wojna*, p. 749.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 55, 748 ; S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 31.

<sup>153</sup> S. Józwiak et al., *Wojna*, p. 748-750. Quant à la raison de l'attitude de Jagellon et de Vytautas, il semble probable que ce soit ce dernier qui ait poussé Jagellon à la guerre, par ambition de récupérer la Samogitie (remarque de S. Józwiak, e-mail, 4 août 2016). Sur le lien entre la Samogitie et le reste de la Lituanie à cette époque, G. Mickūnaitė, *Making* p. 7 : « Samogitia is *de facto* united with the grand duchy ».

L'invasion du nord de la Pologne marque le début d'une campagne diplomatique de grande ampleur<sup>154</sup>. Alors que l'Ordre se contente d'accuser la Lituanie et la Pologne d'aider les rebelles, ses adversaires préparent des arguments bien plus efficaces sur le plan idéologique<sup>155</sup>. A l'Université de Cracovie, les théologiens réfléchissent au concept de guerre juste, en se penchant notamment sur les droits des infidèles à jouir d'une certaine liberté, ce qui priverait les ruses d'une partie de leur légitimité<sup>156</sup>. Le 9 septembre 1409, le chevalier polonais Jarosław d'Iwno, porte-bannière de Poznań, reçoit une lettre de créance pour qu'il puisse se rendre auprès du roi de France Charles VI<sup>157</sup>. Deux lettres, datées du même jour, l'accompagnent vraisemblablement<sup>158</sup>. L'une est signée au nom du roi de Pologne, l'autre du grand-duc de Lituanie<sup>159</sup>. À côté des plaintes portant sur les conflits territoriaux, le pouvoir polonais et lituanien accuse l'Ordre d'utiliser la conversion des infidèles comme prétexte pour usurper les terres des Samogitiens, tout en

---

<sup>154</sup> Sur ce sujet, A. Szweda, *Polish and Teutonic diplomatic activity in Europe during the conflict of 1409–1411*, History.pth.net.pl 1 (2011). Lien Internet: <http://www.history.pth.net.pl/article,1> (consulté le 11.11.2014).

<sup>155</sup> Sur la « propagande » polonaise et teutonienne lors de la guerre de 1409-1411, S. Gougenheim, *Tannenberg*, p. 41-47 ; S. Józwiak et al., *Wojna*, p. 187-189 ; P. Knoll, *University of Cracow*, p. 227-233 ; S. Ekdahl, *Die Schlacht bei Tannenberg*, p. 320-344 ; G. Błaszczuk, *Dzieje*, p. 445-448 ; A. Grabski, *Polska* 1968, p. 227-249 ; M. Biskup, « Dyplomacja Polska w Czasach Andegawenów i Jagiellonów (1370-1572) », dans G. Labudy, W. Michowicza, *Historia Dyplomacji Polskiej, X-XX w.*, Varsovie 2002, p. 71-75 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 41 ; L. Chollet, « Ecrire l'histoire de la conquête : l'utilisation de l'histoire dans la polémique contre l'Ordre teutonique au sujet des droits des infidèles (1386-1418) », *Hereditas Monasteriorum* 4, 2014, p. 26-29.

<sup>156</sup> S. Gougenheim, *Chevaliers*, p. 488 : « La "guerre de la plume" remplaçait celle du glaive. Or l'Ordre manquait de juristes, au contraire de la Pologne ». W. Urban, *Samogitian*, p. 101, et D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 258, rappellent que l'Ordre a essayé de fonder une université à Chełmno en 1386, sans succès, puis envoyait de « jeunes Prussiens prometteurs » étudier à l'étranger « pour en faire par la suite les avocats de sa cause » (*loc. cit.*). L'Université de Cracovie a été fondée en 1364 par le roi Casimir ; après une période de déclin qui fit suite à la mort de ce dernier, elle a été restaurée par Ladislas Jagellon (1400), qui y fit établir une faculté de théologie ; en dernier lieu, voir P. Knoll, *University of Cracow* ; P. Moraw, « Die Hohe Schule in Krakau und das europäische Universitätssystem um 1400 », *Studien zum 15. Jahrhundert*, éd. J. Helmrath, H. Müller, 1994, vol. 1, p. 521-539. En français, C. Morawski, *Histoire de l'Université de Cracovie*, vol. 1, Paris-Cracovie 1900 ; et plus récemment, les études rassemblées dans J. Wyrozumski (éd.), *L'Université et la ville au Moyen Âge et autres questions du passé universitaire*, Cracovie 1993.

<sup>157</sup> « *Serenissimo principi domino Karolo regi Francie etc., illustri fratri nostro carissimo, Wladislaus Dei gracia rex Polonie Lithwanieque princeps supremus et heres Russie etc. salutem et perfectam in Christi amore caritatem. Serenissime princeps illustris, frater noster carissime! Ad vestre fraternitatis presenciam nobilem Jaroslaum Jwensky vexilliferum Poznañiensem et capitaneum de Frawenstat, militem nostrum fidelem dilectum, exhibitoem presencium de nostris intencionibus et legacionibus vobis oretenus referendis plene et distincte informatum dirigimus, studiosius rogitantes, quatinus sibi in referendis ex parte nostri fidem dare velitis hac vice per omnia creditivam. Datum in Woyborz nona die mensis Septembris anno Domini millesimo quadringentesimo nono* », CDMP 7, éd. A. Gašiorowski, T. Jasiński, Varsovie-Poznań 1985, doc. 647, p. 434-5.

<sup>158</sup> A. Szweda, *Polish and Teutonic diplomatic activity*. Sur cet épisode, voir aussi S. Józwiak et al., *Wojna*, p. 187-201.

<sup>159</sup> CEV, doc. 426, p. 194-199 ; *Ibid.*, doc. 427, p. 199-201.

refusant de reconnaître les efforts faits en Lituanie pour y implanter le christianisme<sup>160</sup>. L'efficacité de l'évangélisation des Baltes, qui a servi d'argument à la mise en place des croisades en Europe nordique, est directement questionnée ; la politique teutonique ne serait que pillage et oppression, illégitime et inefficace du point de vue missionnaire. Précédé par le héraut d'armes *Pollalant*<sup>161</sup>, le chevalier Jarosław semble avoir accompli sa mission auprès des cours européennes, et pas uniquement en France. Par le truchement d'une lettre d'un envoyé du grand-maître en Angleterre, Dietrich de Logendorf, on sait que les Polonais se sont présentés devant Henri IV en automne 1409, après avoir rencontré le roi de France et le duc de Bourgogne. L'ancien croisé de Prusse devenu roi annonça à l'émissaire prussien qu'il avait ostensiblement décliné la demande d'aide polonaise – sans toutefois s'engager du côté de l'Ordre autrement que par de belles paroles<sup>162</sup>.

A la suite de cette première crise, Wenceslas de Bohême, le roi des Romains alors en difficulté, tente d'imposer une trêve, à la condition que les Polonais cessent de soutenir les Samogitiens<sup>163</sup>. Les dirigeants teutoniques auraient vraisemblablement préféré une solution diplomatique au conflit, mais Cracovie n'entendait pas en rester là. Tout en faisant échouer les arbitrages proposés par Wenceslas, puis par son frère Sigismond de

---

<sup>160</sup> L'accusation la plus détaillée se trouve dans la lettre écrite au nom de Vytautas ; *Ibid.*, doc. 427, p. 201 : « *Ipsi quidem pro modico reputant quod a viginti quattuor annis stavimus fidei catholice in augmento, sed [...] Samogitorum terris, quas fere per quiennium accipare (!) conati fuerunt, quos et quantos ad baptismi gratiam promoverunt, cur non dicunt ? Cur tacent, noxas proprias explicare ?* ». La lettre signée de Jagellon mentionne également le problème de la Samogitie ; *Ibid.*, n° 426, p. 197 : « *Item circa fedus predictum donaveramus eisdem quasdam terras cum gentibus utpote Samagitos ut ipsos baptizarent. Ipsi autem nullum baptizaverunt infra quinquennium, gaudentes solum de possessione terre, nec querentes que dei sunt sed que sua* ». Voir aussi la lettre de Jagellon datée du 10 septembre, dans Długosz, *Annales*, X, éd. *Opera Omnia*, vol. 12, p. 584-588.

<sup>161</sup> S. Kuczyński, « Le premier armorial polonais », p. 127 ; *Idem*, « Les hérauts d'armes », p. 654-656 : à partir de 1403, on trouve mention d'un « *heraldus regis Laurentius* », qui porte le nom officiel de *Pollalant*, par analogie avec les hérauts *Gelre*, *Preussenland*, *Ungarland*, etc.

<sup>162</sup> K. Koppmann (éd.), *Hanserecesse* 1/5, Leipzig 1880, doc. 639-640, p. 492-495 ; J. H. Wylie, *History of England under Henry the Fourth*, Londres 1898, vol. 4, p. 14-15 ; S. Kuczyński, « Les hérauts d'armes », p. 655-656 ; S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 33-34 ; A. Szweda, « Diplomacy » ; S. Józwiak et al., *Wojna*, p. 193-196 ; A. Grabski, *Polska* 1968, p. 231-233.

<sup>163</sup> S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 35-36. Le biographe de Paul Vladimiri, S. Belch, *Paulus Vladimiri*, p. 124-125, cite le manuscrit d'une première version d'un discours prononcé à Constance par le juriste cracovien où il explique que lors de la révolte de 1409, les chefs samogitiens ont envoyé des lettres justifiant leur cause aux princes d'Europe, ainsi qu'une ambassade au roi de Pologne, et qu'ils menaçaient de se soumettre aux Tatars si celui-ci refuse de les soutenir.

Luxembourg, Jagellon et Vytautas préparent minutieusement l'invasion de la Prusse<sup>164</sup>. En juin 1410, les forces des deux pays sont rassemblées, et le 1<sup>er</sup> juillet, l'armée polono-lituanienne passe la Vistule. Outre les troupes polonaises et lituaniennes, la coalition regroupe des contingents russes et tatars, alliés et vassaux, de même que des mercenaires moldaves et tchèques, qui sont commandés par un futur chef de guerre hussite, Jan Žižka z Trocnova. De leur côté, les Teutoniques se sont employés à engager une immense armée de mercenaires, et à faire venir les habituels « hôtes » d'Europe occidentale<sup>165</sup>. Ces derniers ne sont guère nombreux<sup>166</sup>, mais les documents d'archives autant que les sources narratives laissent voir que quelques chevaliers étaient venus de France ou d'Allemagne occidentale pour soutenir l'Ordre<sup>167</sup>. D'après les *Annales de la Province et du Comté du Hainaut*, de rédaction tardive (v. 1648), le puissant cardinal français Pierre d'Ailly aurait apporté son soutien aux Teutoniques en fournissant des indulgences à ceux qui iraient leur prêter main forte<sup>168</sup> :

Furent publiées indulgences au pays de Haynaut par Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, pour ceux qui iroient à l'assistance des chevaliers de l'Ordre teutonique en Prusse, qui avoient guerre puissante contre les Polonois, Lithuaniens, Tartares et autres nations ennemies de l'Empire. Sur ce quelque nombre de chevaliers et gentilhommes

---

<sup>164</sup> S. Józwiak et al., *Wojna*, p. 211-231 ; S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 33-38 ; S. Ekdahl, « Politics, Diplomacy and the Recruitment of the Mercenaries before the Battle of Tannenberg-Grunwald-Žalgiris in 1410 », dans *The Military Orders*, vol. 5, p. 329-336 ; W. Urban, *Tannenberg*, p. 131-134. Les pourparlers de Prague se terminent en fiasco en février 1410, lorsque les Polonais, mécontents de la sentence rendue par Wenceslas, refusent d'en entendre lecture, prétendant ne pas comprendre l'allemand ni le tchèque (l'histoire est racontée par J. Długosz, *Annales*, XI, éd. *Opera Omnia*, vol. 13, p. 2-5). Une rencontre organisée en avril par Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie, à Kežmarok, prévoyait que l'on se réunisse à Toruń en compagnie du grand-maître, mais Jagellon négligea tout simplement de s'y rendre. À l'inverse, au moins deux rencontres « secrètes » avaient été organisées avec des hauts responsables tels que le duc Janusz de Mazovie, l'archevêque de Gniezno ainsi que le prince tatar Dzelal-ed-Din en décembre 1409 (Brześć) et en avril 1410 (Nowy Sącz). Une stratégie avait été mise en place, visant à leurrer les Teutoniques sur le point de départ de l'invasion, ce qui conduisit S. Józwiak et al. à penser que Jagellon et Vytautas visaient clairement la guerre (*Wojna*, p. 230-231).

<sup>165</sup> PR 1, p. 34-39 ; sur la préparation de l'invasion de la Prusse, la défense de celle-ci, et les alliances effectuées de part et d'autres, voir notamment S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 33-40 ; S. Józwiak et al., *Wojna*, p. 328-384.

<sup>166</sup> S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 34, rappelle que ni la France, ni l'Angleterre (alors en pleine guerre) n'étaient en mesure d'envoyer beaucoup d'hôtes aux Teutoniques.

<sup>167</sup> W. Paravicini, PR 1, p. 39 estime à 100 ou 200 hôtes volontaires, soit plus que lors des premières années du XV<sup>ème</sup> siècle, mais pas assez pour jouer un rôle militaire significatif.

<sup>168</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 583 ; PR 1, p. 38 ; S. Wielgus, *The Medieval Polish Doctrine of the Law of Nations: Ius Gentium*, Lublin 1998, p. 58.

du dit pays de Haynaut s'armèrent et se transportèrent en Prusse. Les principaux chevaliers furent: messires Huges de Lalaing et Guillaume de Pottes<sup>169</sup>.

L'affrontement, l'un des plus grands de l'Europe médiévale par les forces en présence, a lieu le 15 juillet 1410, entre les villages de Tannenberg et de Grunwald<sup>170</sup>. La victoire appartient au camp polono-lituanien ; le grand-maître est tué avec les principaux dignitaires, et les troupes de l'Ordre qui ne sont pas décimées fuient ou préfèrent se rendre. Si l'on peut croire le chroniqueur Enguerrand de Monstrelet, plusieurs Français sont tombés au combat : « *Entre lesquelz furent mors le grant maistre de Pruce et ung gentil chevalier de Normandie, nommé sire Jean de Ferrières, filz au seigneur de Viewville. Et de Picardie, y mourut le filz du seigneur du Bois d'Annequin* »<sup>171</sup>. La machine de guerre teutonique, qui tenait en respect les royaumes séculiers d'Europe du Nord, est mise à mal. Quelques jours après la bataille, Jagellon met le siège devant le château de Marienbourg. De nombreux chevaliers, bourgeois et évêques font allégeance à la Pologne, quitte à expulser de leurs villes les châtelains fidèles à l'Ordre. Jagellon fait enterrer le corps de Jungingen à Marienbourg alors que sa chancellerie prépare les documents confirmant la situation légale de ses nouveaux vassaux<sup>172</sup>. C'est grâce à l'énergie d'un simple chevalier teutonique, Henri de Plauen, que l'Ordre évite le pire. Il faut dire que Jagellon est abandonné par Vytautas, dont les troupes souffrent de dysenterie<sup>173</sup> ; l'armée polonaise ne peut pas à elle seule tenir le siège face aux forces

---

<sup>169</sup> François Vinchant, *Annales de la Province et Comté du Hainaut*, vol. IV, Mons 1860, p. 40-41. Le personnage nommé Hugues de Lalaing peut être plutôt Simon de Lalaing, dont la présence à Tannenberg est signalée par Monstrelet ; PR 1, p. 38.

<sup>170</sup> Puisque cette bataille est connue dans l'historiographie occidentale sous le nom de « Tannenberg », nous utiliserons ce nom, qui est celui employé par les historiens allemands. On l'appelle « Grunwald » en Pologne, « Žalgiris » en Lituanie. Une importante littérature scientifique existe sur cette bataille ; voir en dernier lieu S. Gouguenheim, *Tannenberg* ; le travail collectif de S. Józwiak et al., *Wojna* ; les recueils d'articles de W. Paravicini et al., *Tannenberg – Grunwald – Žalgiris* ; K. Ożóg, J. Trupinda, *Conflictus Magnus* ainsi que le commentaire de K. Ożóg, dans l'ouvrage commémoratif d'A. Bujak, K. Ożóg, L. Sosnowski, *The Glory of Grunwald*, Cracovie 2010. Pour une recension des discussions récentes, K. Kwiatkowski, « New Research into the Battle of Grunwald/Tannenberg/Žalgiris. Attempt at an Overview », *Historical Annals* 79, 2013, p. 1-31.

<sup>171</sup> *La chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, éd. Douët d'Arcq (après : Douët d'Arcq), vol. 2, p. 76. Leur mort à Grunwald est mentionnée par PR 1, p. 101 ; S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 52.

<sup>172</sup> *Ibid.*, 159-160.

<sup>173</sup> La raison du retrait de Vytautas est souvent discutée. J. Koncius (*Vytautas*, p. 87) résume plusieurs variantes, qui vont d'une maladie à une trahison ; *ibid.* p. 116 résume la position géopolitique du Lituanien, qui n'entendait pas détruire l'Ordre mais plutôt garder un faible contre-poids face à une Pologne en qui il n'avait pas une confiance absolue : « His policy was to play one power against the other while at all times adding to his own influence and prestige at the expense of both ».



teutoniques qui se regroupent depuis la Livonie et la Neumark<sup>174</sup>. De plus, le roi Sigismond de Hongrie, allié des Teutoniques, menace le sud de la Pologne ; Jagellon doit se retirer et les négociations peuvent s'ouvrir. L'Ordre, affaibli mais pas à terre, accepte les conditions polonaises : concessions territoriales (notamment la Samogitie, qui retourne à Jagellon et à Vytautas jusqu'à leur mort<sup>175</sup>) et paiement d'une indemnité de guerre. On désigne aussi le pape comme arbitre suprême pour les conflits suivants. En février 1411, la paix de Toruń est signée<sup>176</sup>.

Les vainqueurs profitent de leur avantage pour resserrer les liens entre leurs pays. Signé le 2 octobre 1413, l'union de Horodło consacre l'alliance de plusieurs familles nobles polonaises et lituaniennes, et voit certaines structures politiques polonaises être appliquées à la Lituanie<sup>177</sup>. Tout comme le traité de Toruń, celui de Horodło contient une injonction à propager la foi chrétienne<sup>178</sup>. D'après Jan Długosz, une fois la cérémonie terminée, Jagellon et Vytautas se rendent en Samogitie, où le roi entreprend de prêcher à la population, fait construire des églises et désacraliser les idoles et les autels païens<sup>179</sup>. Même si le récit de Długosz n'est jamais pris à la lettre, de nombreux historiens considèrent qu'il reflète les actions de Jagellon en automne 1413, et attribuent cet embryon de conversion au désir de celui-ci de battre en brèche les accusations des Teutoniques, qui n'auraient pas manqué de fuser si rien n'avait été fait pour évangéliser les Samogitiens<sup>180</sup>. Or, D. Baronas et S. C. Rowell ont récemment montré que les

---

<sup>174</sup> K. Ożóg, *Grunwald*, p. 288, explique que l'armée polono-lituanienne n'était pas à même d'assiéger Marienburg : « Capturing the powerful fortress of Malbork was too difficult a task for the Polish and Lithuanian forces, who had no military means to lay a regular siege. King Ladislaus and the Grand Duke Witold never decided to conduct a general attack, afraid of heavy losses among their fighters, who even without that were troubled by illnesses and shortage of food ». A l'inverse, les Teutoniques ont stocké assez de nourriture pour soutenir un long siège ; *ibid.*, p. 73.

<sup>175</sup> Cette clause est mentionnée dans le traité de paix de Toruń (1er février 1411); *Staatsverträge*, éd. E. Weise, doc. 83, p. 86.

<sup>176</sup> Le traité principal est édité dans *Ibid.*, doc. 83, p. 84-89; pour les pièces annexes, *Ibid.*, doc. 82, p. 82-83, doc. 84-85, p. 89-90. Voir aussi S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 479-480.

<sup>177</sup> Le texte de l'Union d'Horodło est édité dans L. Ryszczewski et al. (éds.), *Codex Diplomaticus Poloniae quo continentur Privilegia*, vol. 1, doc. 162, p. 286-289 ; *1413 m. Horodlės aktai / Akty Horodelskie z 1413 roku: dokumentai ir tyrinėjimai = Akty horodelskie z 1413 roku (dokumenty i studia)*, éd. Jūratė Kiaupienė, Lidia Korczak et al., Vilnius-Cracovie 2013 ; voir aussi I. Danilowicz, *Skarbiec*, vol. 2, doc. 1025-1026, p. 16-18. Sur l'Union de Horodło et une synthèse des discussions historiographiques polono-lituanienne, G. Błaszczuk, *Dzieje*, p. 369.

<sup>178</sup> *Staatsverträge*, doc. 83, p. 88 ; *1413 m. Horodlės aktai*, p. 38-39, cité par D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 342.

<sup>179</sup> J. Długosz, *Annales XI*, éd. *Opera Omnia*, vol. 13, p. 159-163.

<sup>180</sup> Z. Kiaupa, *History*, p. 71-72 ; O. Halecki, « Problems of the New Monarchy : Jagello and Vitold » dans W. F. Reddaway et al. (éd.), *The Cambridge History of Poland*, p. 217-218. Sur la christianisation de la Samogitie, voir aussi P. Rabikauskas, « Jagellons », p. 397 ; *Idem*, « La Cristianizzazione della Samogizia », dans *La Cristianizzazione della Lituania*, p. 227-229 ; V. Gidžiūnas, « The Introduction of Christianity into

souverains de Pologne et de Lituanie ne se sont probablement pas rendus personnellement au cœur de la province, et que si un certain nombre de nobles samogitiens ont été baptisés après la paix de Toruń, rien n'indique qu'ils l'aient été précisément à l'automne 1413. La raison est sans doute que l'Église n'avait pas donné l'autorisation explicite d'organiser une structure ecclésiastique pour cette province<sup>181</sup>.

De leurs côtés, les Chevaliers teutoniques entendent tourner la défaite à leur avantage, en la présentant comme la débâcle du christianisme devant une coalition d'hérétiques, de païens et d'infidèles<sup>182</sup>. Alors qu'il était encore assiégé dans Marienbourg, Plauen écrit dès juillet 1410 cet appel à l'aide :

A tous les princes, barons, chevaliers et hommes en armes et tous les autres Chrétiens loyaux que ces lettres atteignent. Nous, frère Henri de Plauen, castellan de Swetz, agissant en place du grand-maître des Chevaliers teutoniques de Prusse, vous notifions que le Roi de Pologne et le Duc Vytautas, avec une grande force et des Sarrasins infidèles ont assiégé le château de Marienbourg. Dans ce siège, vraiment toutes la faculté et toute la puissance de l'Ordre sont engagés. Ainsi, nous vous demandons, pour autant que vous le puissiez, illustres et nobles seigneurs, de permettre à vos sujets qui désirent nous assister et nous défendre par amour du Christ et de toute la Chrétienté, ou, en un mot, pour une bonne indemnité et un salaire, de venir à notre aide aussi tôt que possible pour qu'avec votre assistance nous puissions leur résister et les chasser.<sup>183</sup>

D'une part, le recours aux mercenaires est directement évoqué ; il est admis que le voyage de Prusse pourrait être un simple moyen de gagner de l'argent, tout en combattant pour une noble cause<sup>184</sup>. D'autre part, nous retrouvons le terme *sarrasin*,

---

Lithuania », *Lituanus* 4, 1957, 4, p. 13. ; S. Zajączkowski, « The Christianisation of Lithuania », p. 194-197.

<sup>181</sup> D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 342-347.

<sup>182</sup> S. Gougenheim, *Chevaliers*, p. 490-493 ; S. Ekdahl, *Tannenberg*, p. 180-192.

<sup>183</sup> « *Universis principibus, baronibus, militibus et scutiferis ac aliis quibuscumque Christi fidelibus, ad quos presentes littere preveniunt. Nos frater Henricus de Plohen, commendator Swetzie, locum tenens generalis Magister Pruscie Ordinis Theutonicorum, notificamus vobis, quod rex Polonie et Witaldus dux cum magna potencia una cum infidelibus Sarracenis domum nostram Marigenburg hostiliter obsederunt. In qua obsidione vero tocius Ordinis potestas et potentia consistunt. Igitur rogamus vos illustres et nobiles dominos, ut qui amore Christi et tocius Christianitatis aut prorsus potenti solacio et stipendio nos defendere velint, quatinus etiam quanto cicius poteritis, nos vestro fideli auxilio iuvare et defendere velitis, ut vestro iuvamine ipsis resistere et eosdem a nobis expellere possimus et valeamus* », éd. M. Biskup, « Das Echo der Tannenbergschlacht und der Belagerung Marienburgs im deutschen Zweig des Deutschen Ordens im Sommer 1410 », dans U. Arnold (dir.), *Beiträge zu der Geschichte des Deutschen Ordens*, vol. 2, Marbourg 1993, p. 120 ; trad. W. Urban, *Tannenberg*, p. 163.

<sup>184</sup> S. Ekdahl, *Tannenberg*, p. 10-12 ; voir ci-dessous, chap. 6.

auparavant inusité dans la production littéraire et épistolaire de l'Ordre. D'après W. Urban, il ne ferait pas que souligner la présence dans les troupes polono-lituanienne de Tatars musulmans, mais aurait pour but d'exaspérer le « *sentiment anti-polonais* » qui pouvait exister alors<sup>185</sup>. On peut toutefois supposer que l'auteur de la lettre cherchait autant à stigmatiser l'adversaire qu'à évoquer directement chez ses lecteurs le décor exotique d'une croisade conventionnelle, renouant avec les « beaux jours » des années 1390.

Henri de Plauen, élu grand-maître à la fin de l'année 1410, est le dernier dirigeant de l'Ordre qui recourra de manière répétée à l'appel à l'aide auprès de la noblesse occidentale<sup>186</sup>. Jusqu'à sa chute en octobre 1413, ses lettres, relayées par les commanderies d'Allemagne ou par divers messagers, continuent d'arriver auprès des cours européennes<sup>187</sup>. L'exemple cité ici donne le ton général de ces appels : le roi de Pologne a trahi la Chrétienté en s'alliant avec des infidèles pour faire couler le sang chrétien. L'une des thématiques utilisées est d'insister sur la cruauté des Tatars, qui représentaient de fait la majorité des soldats « infidèles » enrôlés dans la coalition polono-lituanienne<sup>188</sup>. Les instructions préparées par Plauen pour le voyage du commandeur de Toruń, Georg Eglinger, auprès des « princes et seigneurs d'Allemagne etc. » sont claires : il doit raconter à ses nobles auditeurs que peu avant la bataille de Tannenberg, les Tatars se sont livrés à des actes tels que viols, infanticides, anthropophagie et profanation d'hosties lors de la prise de Gilgenbourg (actuellement Dąbrowno, en Pologne)<sup>189</sup>. Pour expliquer la défaite de l'Ordre à Tannenberg, le nouveau grand-maître fait appel à ce que nous appellerions aujourd'hui une « théorie du complot » – manière commode de sauver l'honneur tout en laissant espérer des chances de vengeance<sup>190</sup>. Le bouc émissaire est la Ligue du Léopard, une organisation de nobles séculiers de la région de Chełmno fondée en 1397, qui s'opposaient au pouvoir autoritaire de l'Ordre et semblent avoir souhaité l'incorporation de leur terre à la Pologne<sup>191</sup>. On accuse ces chevaliers, qui en tant que vassaux de l'Ordre ont participé à la bataille de Tannenberg, d'avoir baissé leur bannière prématurément, ce qui aurait causé la panique dans les rangs et provoqué la défaite ; leur

---

<sup>185</sup> W. Urban, *Tannenberg*, p. 163.

<sup>186</sup> PR 1, p. 39.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 39-41 ; H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 90-96.

<sup>188</sup> S. Gougenheim, *Chevaliers*, p. 490-493 ; S. Ekdahl, *Tannenberg*, p. 219-221.

<sup>189</sup> CEV, p. 233-247 ; S. Gougenheim, *Chevaliers*, p. 491 ; S. Ekdahl, *Tannenberg*, p. 188-192.

<sup>190</sup> W. Urban, *Tannenberg*, p. 168.

<sup>191</sup> S. Gougenheim, *Chevaliers*, p. 548.

chef, Nicolas de Renys, est décapité sans procès en 1411<sup>192</sup>. Le seul fait probant étant que les chevaliers de la bannière de Chelmino se sont effectivement rendus pendant la bataille – comme beaucoup d’autres combattants<sup>193</sup>.

De son côté, la Pologne maintient la ligne idéologique forgée en 1409 : le royaume est dans son bon droit, les « infidèles » ayant servi lors de la bataille ne sont que des sujets qui exécutaient leur devoir, et l’Ordre teutonique, entaché du péché d’orgueil, a été justement puni. De telles idées sont autant destinées à soutenir la cause polonaise à l’étranger qu’à conforter les troupes, comme c’est le cas du sermon délivré peu avant la bataille par l’évêque de Płock Jacob Kurdwanowski<sup>194</sup> ou celui appelé *De bellis iustis*, vraisemblablement écrit et publié entre 1410 et 1414 par le chapelain de la reine<sup>195</sup> et conseiller royal Stanislas de Skarbimierz<sup>196</sup>. Au lendemain de la bataille, Jagellon écrit à sa seconde épouse, la reine Anne, et aux prélats Nicolas Kurowski, archevêque de Gniezno et Albert Jastrzębiec, évêque de Poznań, pour leur faire part de la victoire<sup>197</sup>. Ce dernier envoie une lettre aux Polonais en place à la Curie, pour les informer de ce qui s’est passé à Tannenberg et leur fournir des arguments à même de répondre aux accusations de l’Ordre<sup>198</sup>. C’est la première fois que la place des infidèles et des « schismatiques » dans la guerre polono-teutonique est justifiée<sup>199</sup>. À l’automne 1411, le futur évêque de Poznań André Laskary (Andrzej Łaskarz) se rend auprès du pape

---

<sup>192</sup> W. Urban, *Tannenberg*, p. 168, 181-182 ; sur les origines et l’histoire de la ligue du Léopard, *ibid.*, 124-125 ; H. Kruse, W. Paravicini et A. Ranft (dirs.), *Ritterorden und Adelsgesellschaften im spätmittelalterlichen Deutschland*, Francfort 1991, notice 40, p. 183-188.

<sup>193</sup> K. Ożóg, *Grunwald*, p. 259.

<sup>194</sup> P. Knoll, *University of Cracow*, p. 231 ; S. Wielgus, *Ius Gentium*, p. 59-60 et 73.

<sup>195</sup> Il s’agit d’Anne de Cilly, seconde épouse de Ladislas Jagellon. Hedwige d’Anjou est morte en 1399.

<sup>196</sup> Ou *De bello justo*, comme écrit G. Błaszczyk, *Dzieje*, p. 446 ; le traité est édité par L. Ehrlich, *Polski wykład prawa wojny xv wieku: kazanie Stanisława ze Skarbimierza De bellis iustis*, 1955, p. 90-145 ; sur Stanislas de Skarbimierz, voir H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 171-175 ; B. Chmielowska, « Stanislas de Skarbimierz, le premier recteur de l’Université de Cracovie », *Mediaevalia Philosophica Polonorum* 24, 1979, p. 73-112.

<sup>197</sup> La lettre à la reine Anne est éditée dans SRP 3, p. 425-426 ; celle à l’archevêque de Gniezno par E. Schnappel, « Vom Streitplatz zum Tannengebge », *Prussia* 31, 1935, p. 65-67 ; celle à l’évêque de Poznań par SRP 3, p. 426-427. Voir S. Gougouenheim, *Tannenberg*, p. 41-47.

<sup>198</sup> SRP 3, p. 427-429.

<sup>199</sup> S. Gougouenheim, *Tannenberg*, p. 185-186.

« pisan » Jean XXIII<sup>200</sup> pour plaider la cause polonaise, et expliquer qu'en luttant contre l'Ordre, Jagellon n'aurait fait que mener une guerre juste<sup>201</sup>.

### *L'écho de la défaite en Europe occidentale*

Quel a été l'impact de ces démarches diplomatiques auprès des cours occidentales ? La bataille, qui a mis aux prises un nombre impressionnant de soldats, a été notée par des chroniqueurs de toute l'Europe<sup>202</sup>. Certains, comme l'auteur de la *Chronique* de Lübeck, dite de Rufus (v. 1430)<sup>203</sup>, ou l'Anglais Thomas Walsingham (m. 1422) se montrent favorables au roi de Pologne et condamnent l'Ordre pour son orgueil et sa rapacité<sup>204</sup>. Pour Walsingham, « l'ennemi du genre humain » a semé le scandale entre chrétiens ; le « roi de Cracovie », ayant reçu le baptême, s'est tourné vers les maîtres de la Prusse, qu'il pensait à même de le défendre contre ses anciens alliés restés païens, lesquelles menacent de le tuer. Mais les Teutoniques, « qui, avant que le roi ne devienne chrétien, avaient pour habitude d'envahir ses terres et d'en tirer du butin par le droit de la guerre », préférèrent attaquer celui-ci, pour le mettre en difficulté et éviter ainsi de devoir renoncer à leurs rentables opérations. Mal leur en prit ; non seulement, le roi converti les écrasa, mais il conquiert encore leurs terres, tout en se montrant magnanime envers ses nouveaux sujets et en respectant leurs privilèges<sup>205</sup>.

---

<sup>200</sup> Avant la conclusion du concile de Constance, trois papes revendiquaient le pouvoir sur l'Église ; celui de Rome, celui d'Avignon, et le pape que s'est choisi le concile de Pise, Alexandre V, puis Jean XXIII. La Pologne, tout comme l'Ordre teutonique, reconnaissait la légitimité de ce dernier. T. Brennan, *Just War*, p. 112-113.

<sup>201</sup> Le discours de Laskary ne nous est connu que par une copie partielle envoyée par le procureur de l'Ordre, Pierre Wormditt, au grand-maître ; *Berichte*, vol. 2, éd. H. Koeppen, doc. 75, p. 158-159 ; S. Gougenheim, *Chevaliers*, p. 489. Le texte est édité par S. Ekdahl, *Die Schlacht bei Tannenberg*, p. 297-307.

<sup>202</sup> Sur l'écho de la bataille de Tannenberg dans les chroniques d'Europe occidentale, voir S. Gougenheim, *Tannenberg*, p. 40 sq ; E. Christiansen, *The Northern Crusades*, p. 221 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 42 ; et la liste exhaustive contenue dans S. Ekdahl, *Die Schlacht*.

<sup>203</sup> *Die sogenannte Rufuschronik*, dans C. Hegel, K. Koppman (éd.), *Die Chroniken der Niedersächsischen Städte: Lübeck*, vol. 3, Leipzig 1902, p. 52.

<sup>204</sup> E. Christiansen, *Northern*, p. 221.

<sup>205</sup> « Anno gratie millesimo .cccc.º .xiº. (...) hostis humani generis, inuidens clementis Christiani orbis, graue dispendium intulit Christianis. Rex siquidem de Krakow tactus affectu Christianitatis suscepti (...). Ob quam causam omnes noti et amici sui se elongauerunt ab eo et disposerunt, ut uel ipsum peruerterent aut certe bello delerent. Qui, cum cognouisset molliciones eorum, tanquam Christianus uicinis Christianis contra hostes fidei sue subsidium expetiuit. Erant autem contermini sibi domini de Le Pruis qui priusquam Christianus effectus esset terras suas inuadere consuerunt et exinde predas opimas marcio iure referre. Sed iam ratione religionis sue cessare necesse fuit. Nichilominus domini de Le Prus, comperto quod affines sui persequi eum corditer statuissent, ipsi, ut acrius afflictum affligerent, non uerentes Dei uindictam bellum sibi immisericordes et crudeles indixerunt, quamuis ipse ab eis suffragia contra Sarracenos primitus implorasset. Itaque positus inter cudem et malleum, quo se uerteret ignorabat ; sed tandem animatus, ut

Pour d'autres chroniqueurs, la bataille est une tragédie ayant mis aux prises deux armées chrétiennes. Jean Brandon, chroniqueur de l'abbaye des Dunes à Bruges (m. 1428), écrit que « beaucoup sont venus d'Allemagne, de France, d'Angleterre, de Brabant, de Flandre, et d'autres régions occidentales auprès du grand-maître, croyant, comme on le rapporte, combattre contre des infidèles et des ennemis de la foi chrétienne ; mais, malheureusement, chacune des deux armées était chrétienne »<sup>206</sup> ; la victoire est polonaise, « après un échange réciproque de coups et une grande effusion de sang chrétien »<sup>207</sup>. S'en suit la dévastation des terres de Prusse et de Livonie, puis l'élection d'un nouveau grand-maître et la signature de la paix de Toruń, au sujet de laquelle le chroniqueur flamand semble plutôt bien informé. Se référant sans doute à l'un des articles du traité, il rapporte que l'on s'est mutuellement promis de convertir les infidèles à la foi, ou de les expulser<sup>208</sup>.

Un ton moins passionné est adopté par l'humaniste italien Énée Sylvio Piccolomini, qui aborde l'histoire balte dans plusieurs ouvrages. Le futur pape Pie II montrait un certain intérêt pour la région, lui qui avant son élection au trône de Saint

---

*creditur, et indutus uirtute ex alto, quo maius imminebat periculum se convertit, et licet hostes prestarent et numero et apparatu, inuocato neophitus Christi nomine commisit cum Prusiensibus et fecit stragem maximam de eisdem. Quo facto non solum sibi subegit hostes, sed omnem regionem eorundem, in hoc tamen pie consulens subiectis nouiter ut permetteret eos suis antiquis gaudere libertatibus et mercimonia prout soliti fuerant exercere », Walsingham, vol. 2, p. 594-596 ; trad. Ibid., p. 595-597 et D. Preest, *The Chronica Maiora of Thomas Walsingham*, p. 380 ; T. Guard, *Chivalry*, p. 88. Le texte de Walsingham est repris, avec la date rectifiée, par le chroniqueur anglais John Capgrave (m. 1464), dans sa *Cronicle of England* : « a. D. 1410. [...] the kyng of Crakow touchid with the Holy Gost was baptized in the name of the Trinite. Alle thei that were Sarasines laboured eythir to perverte him, or elles to distroye him; therfor he disposed him to gete help of christen men and supposed that the heres of Pruse schuld best help. Thei, seing that his frendis were turned fro him, set upon him on the othir side only to destroy him. Behold what zelaturis thei were of oure feith! Here religion was ordeyned to defende the feith: and now covetise stereth hem to distroye it! The kyng, that was newly Cristis child, thoute it was best first to fite ageyn these religious renegatis. He faute with hem and put hem to flite and conqwered al the cuntre, suffering hem to use her eld lawes and customes », F. C. Hingeston (éd.), *The Chronicle of England by John Capgrave*, Londres 1858, p. 298 ; SRP 2, p. 795, trad. par E. Christiansen, *Northern*, p. 221.*

<sup>206</sup> « *Quamplures tunc ex Theutonia, Alemannia, Francia, Anglia, Brabantia, Flandria et ceteris partibus occidentalibus, ea de causa ad magistrum Prusiae confluxerant, aestimantes, ut fertur, contra incredulos et fidei hostes christianae conflagere. Sed, proch dolor ! utriusque partis christianus erat exercitus », Jean Brandon, *Chronodromon*, éd. Kervyn de Lettenhove, *Chroniques relatives à l'histoire de Belgique sous la domination des ducs de Bourgogne*, vol. 1, Bruxelles 1870, p. 145. Voir PR 1, p. 37.*

<sup>207</sup> « *...ost mutuum caedem utrimque actam et multam christiani sanguinis effusionem », Jean Brandon, *Chronodromon*, éd. Kervyn, p. 145.*

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 145-146 ; le chroniqueur liste notamment une partie des personnalités ayant apposé leur sceau au traité final ; voir *Staatsverträge*, vol. 1, doc. 83, p. 88-89. Le traité de Toruń (1411) contient effectivement une clause visant à promouvoir la foi chrétienne sur les terres des deux adversaires : « *Item dominus rex et dux Wytoudus omnes incredulos in terris eorum constitutos ad hoc debent tenere, quod fidem assumant cristianam et pro ampliacione fidei ecclesias construere, sacerdotes in eis locare et omnes errores paganicos evellere. Similiter magister et ordo tam in Prussia quam in Livonia incredulos ad fidem convertere tenebuntur » ; *ibid.*, p. 88 ; D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 342.*

Pierre (19 août 1458) était pressenti pour occuper le siège épiscopal de Warmie, en Prusse, et fréquentait la cours du grand-maître comme celle du roi de Pologne<sup>209</sup>. Pour S. Gouguenheim, Piccolomini a eu le mérite d'emprunter aux pamphlets des deux adversaires, ce qui confère une certaine impartialité à ses récits<sup>210</sup>. La bataille de Tannenberg est racontée plusieurs fois, comme résultant d'une lutte politique entre le roi de Pologne et l'Ordre teutonique plus que comme un acte de guerre contre des mécréants<sup>211</sup>. Si l'origine du roi polonais est mentionnée, elle ressort plus comme une anecdote – dont le futur pontife est friand – que comme un élément à charge allant dans le sens des Teutoniques<sup>212</sup>.

De même, la relation insérée par Conrad Justinger dans sa *Chronique de Berne* (v. 1430) raconte l'événement d'un ton très neutre ; la participation d'infidèles ou l'origine du roi de Pologne ne sont pas mentionnés, la bataille semblant n'avoir mis aux prises que les Polonais et les Chevaliers teutoniques<sup>213</sup>. Les illustrations de Diebold Schilling l'Ancien, à la fin du siècle, ne permettent pas d'identifier les adversaires des Teutoniques comme infidèles (figs. 3 et 4)<sup>214</sup>. Du reste, la tradition historiographique bernoise considère que les Chevaliers ont été perdus par leur rapacité, car les deux parties ayant fait appel à des mercenaires, « une grande chevalerie vint auprès de l'Ordre teutonique, qui voulait épargner son argent, et a laissé les chevaliers et les écuyers lui tourner le dos ; ceux-ci allèrent auprès du roi de Pologne, qui les accueillit volontiers »<sup>215</sup>. Le recrutement tardif des mercenaires de l'Ordre s'explique probablement plus par les manœuvres diplomatiques de leurs adversaires que par la négligence<sup>216</sup>, mais qu'à cela ne tienne,

---

<sup>209</sup> S. Ekdahl, *Tannenberg*, p. 244-259 ; S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 45-46 ; Énée Sylvio Piccolomini, *Europe (c. 1400-1458)*, trad. R. Brown, Washington 2013, p. 150, n. 338.

<sup>210</sup> C'est le cas pour le plus détaillé, *Historia de Europa*, SRP 4, p. 233 ; S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 46.

<sup>211</sup> *Libro de viris aetate sua claris* (1444-1450), SRP 4, p. 239-240 ; *De situ et origine Pruthenorum* (1454), SRP 4, p. 219 ; *De dictis et factis Alfonsis* (1456), cité par S. Ekdahl, *Tannenberg*, p. 247, n. 16 ; *Historia de Europa* (1458), SRP 4, p. 233 (trad. R. Brown, *Europe*, p. 151-153) ; S. Ekdahl, *Tannenberg*, p. 249, n. 25. Pour le XVI<sup>ème</sup> siècle, voir notamment François de Belleforest, *Cosmographie Universelle*, Paris 1575, col. 1608 – lequel reprend en bonne partie Énée Sylvio Piccolomini.

<sup>212</sup> Ainsi dans *Libro de viris aetate sua claris*, SRP 4, p. 239-240.

<sup>213</sup> *Conrad Justingers Berner-Chronik*, éd. E. Stierlin, J. R. Wyss, Berne 1819, p. 268.

<sup>214</sup> La bataille est racontée et illustrée dans la *Berner Chronik* (Berner Burgerbibliothek, Mss.h.h.I.1, fol. 304, env. 1485) et la *Spiezer Chronik* (Berner Burgerbibliothek, Mss.h.h.I.16, fol. 567, env. 1483) de Diebold Schilling l'Ancien, qui reprend le texte de Conrad Justinger.

<sup>215</sup> « also zoch gross Ritterschafft tu dem tütschen Orden, die wollten ihr Gelt spären, und liessen Ritter und Knechte von ihnen riten, die fuhrent all zem Küng von Poland ; der nam sie gern », *Conrad Justingers Berner-Chronik*, éd. E. Stierlin, J. R. Wyss, p. 268.

<sup>216</sup> S. Ekdahl, « Politics, Diplomacy and the Recruitment of the Mercenaries », p. 329-336.

Justinger affirme « que Dieu a puni l'Ordre pour son arrogance »<sup>217</sup>. Bien qu'Henri de Plauen ait tout mis en œuvre pour diffuser sa vision des faits, les chroniqueurs des pays occidentaux sont loin d'avoir retenu uniquement une explication unilatérale de l'événement.

En France, pourtant, les documents du XV<sup>ème</sup> siècle font ressortir une opinion plutôt favorable à Marienbourg. Commençons par les deux chroniqueurs qui nous ont laissé des relations relativement détaillées de l'événement, et qui nous renseignent sur la manière dont la nouvelle a été transmise<sup>218</sup>. Michel Pintoin, l'auteur de la *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, dit dès le début de sa narration que c'est un messenger de l'Ordre teutonique qui a directement informé la cour de France. L'historien suédois Sven Ekdahl a montré qu'il s'agit vraisemblablement du chevalier Wenceslas de Miska, envoyé dès août 1410 auprès des princes d'Europe par Sigismond de Hongrie, pour porter une lettre appelant à la défense de l'Ordre<sup>219</sup> :

Le mois suivant, un envoyé des religieux de l'Ordre teutonique vint annoncer au roi le triste et déplorable échec que les chrétiens avaient essuyé en Prusse, en combattant contre les Turcs. Je m'informai avec intérêt auprès de cet envoyé des circonstances de cette bataille ; je retracerai ici sommairement le récit qu'il m'en fit<sup>220</sup>.

Tout comme Michel Pintoin, le chroniqueur d'obédience bourguignonne Enguerrand de Monstrelet dit tenir ses informations directement de Prusse : « *tout ce fut rapporté par héraulx, et aussi par le bastard d'Escoce, qui se appelloit conte de Hembe* »<sup>221</sup>, ce qui atteste du rôle des hérauts d'armes comme messagers de l'Ordre

---

<sup>217</sup> « *man seit, Gott plaget den Orden von Hochfart wegen* », *Conrad Justingers Berner-Chronik*, éd. E. Stierlin, J. R. Wyss, p. 268. Contrairement à ce que peut laisser croire Jan Długosz, il est peu probable qu'un contingent suisse ait participé à la bataille de Tannenberg : G. Marchal, « Schweizerfahne und Schweizer in der Schlacht bei Tannenberg 1410? : zum schweizergeschichtlichen Ertrag einer Faksimileedition der "Banderia Prutenorum" », *Revue d'Histoire Suisse* 28/1, 1978, p. 66-72 ; PR 1, p. 85, n. 322.

<sup>218</sup> *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, éd. L. Bellaguet, vol. 4, p. 335-337 ; *Monstrelet*, éd. L. Douët d'Arcq, vol. 2, p. 61-63, 75-77. Voir aussi la version, légèrement différente, proposée dans *Chroniques d'Enguerrand de Monstrelet*, vol. 2, éd. J. A. Buchon, Paris 1826, p. 123-125, 138-140.

<sup>219</sup> S. Ekdahl, *Tannenberg*, p. 183-184, qui précise qu'après la mort de son rival Ruprecht de Palatinat (18 mai 1410), Sigismond entendait se faire élire roi des Romains ; aussi, il avait intérêt à se présenter en protecteur zélé de l'Ordre. La lettre de Sigismond transmise par Wenceslas de Miska est éditée dans SRP 3, p. 403-404.

<sup>220</sup> Bellaguet, vol. 4, p. 335.

<sup>221</sup> Douët d'Arcq, vol. 2, p. 76. W. Paravicini (« *Kreuzzug* », p. 121) pense qu'il est possible d'identifier ce « *conte de Hembe* » à Alexander, comte de Mar, fils illégitime d'Alexander Stewart, comte de Buchan, qui est probablement allé en Prusse en 1408-1409.



auprès de la cour française<sup>222</sup>. Directement après, on apprend que « *Si y estoient aussi le seigneur de Quievrain et Jehan de Gros, hennuiers* »<sup>223</sup>, que l'annaliste du XVII<sup>ème</sup> siècle François Vinchant compte parmi les fuyards<sup>224</sup> ; ont-ils eu aussi rapporté quelques informations à notre chroniqueur ? Les chroniqueurs français font donc tous deux ressortir le point de vue cher aux Chevaliers teutoniques. S'il est difficile de savoir la date précise à laquelle ces textes ont été composés, ils reflètent les premiers arguments forgés par la chancellerie teutonique, avant que la polémique ne se complexifie lors du concile de Constance<sup>225</sup>.

Michel Pintoin, qui relate directement le récit que lui fit l'envoyé de l'Ordre, rend compte de l'affaire des armes supposément fournies aux rebelles de Samogitie :

Le roi chrétien de Cracovie, cédant aux instantes prières d'un roi sarrasin son frère, lui avait expédié par la Prusse une provision de blé, et y avait fait cacher des cuirasses en quantité suffisante pour équiper trois cents hommes. Les chevaliers de Prusse, ayant été informés de cet envoi, s'en saisirent en vertu du droit commun, attendu qu'il n'était pas permis à des chrétiens de fournir des armes aux infidèles et en disposèrent à leur gré. Cette circonstance alluma une guerre acharnée entre les deux nations. Le roi de Cracovie et son frère, après avoir vainement demandé par messages et par lettres la restitution des armes saisies, se liguèrent, malgré la diversité de leurs croyances, pour tirer vengeance de l'outrage qui leur était fait<sup>226</sup>.

---

<sup>222</sup> A. Szweda, « Diplomacy » ; S. Ekdahl, *Tannenberg*, p. 186 ; PR 1, p. 37 ; S. Gouguenheim, « Echo », p. 196, considère que la chronique du Religieux de Saint-Denis représente d'une certaine manière l'opinion de la cour et de l'élite parisienne. D'une manière générale, Monstrelet dit travailler à partir des témoignages de « *plusieurs hommes nobles et autres notables personnes* », « *roys d'armes, heraulx et poursuyvans dignes de foy et de credence qui ont esté presens au besongnes* » ; H. Moranvillé note que si cette indication apparaît au prologue du Livre II, le chroniqueur ne spécifie pas ses sources pour le Livre I, où se trouve la description de la bataille de Tannenberg. H. Moranvillé, « Note sur l'origine de quelques passages de Monstrelet », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 62, 1901, p. 56. Sur la place de Monstrelet dans l'historiographie bourguignonne, M. Zingel, « Les princes et l'histoire. L'exemple des ducs Valois de Bourgogne », dans C. Grell, W. Paravicini et J. Voss (éds.), *Les princes et l'histoire du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Actes du colloque organisé par l'Université de Versailles-Saint-Quentin et l'Institut historique allemand, Paris/Versailles, 13-16 mars 1996*, Bonn 1998, p. 205-220.

<sup>223</sup> Douët d'Arcq 2, p. 76.

<sup>224</sup> « *et d'autant que les Hongrois s'enfuirent aussi, lesdits seigneurs messires Simon de Lalaing, seigneur de Kiervaing, et Jean de Grez, chevaliers hennuyers, avec eux bien vingt-quatre hommes du pays de Haynaut eurent moyen de se sauver et retourner sains et saufs en leurdit pays* », François Vinchant, *Annales de la province et comté du Hainaut*, p. 41 ; PR 1, p. 38, n. 102. Monstrelet, que Vinchant suit certainement pour ce passage, précise également que les deux seigneurs fuyards étaient accompagnés de « *bien vingt quatre gentilz hommes de leur pays* » (Douët d'Arcq 2, p. 76).

<sup>225</sup> S. Ekdahl, *Tannenberg*, p. 185-186.

<sup>226</sup> Bellaguet 4, p. 335.

Le chroniqueur distingue clairement le roi de Cracovie, chrétien, de son frère sarrasin, « roi » de Lituanie ; même plus de vingt ans après son baptême, le grand-duché semble être considéré comme païen dans son entier. Il est vrai que la situation de la Samogitie, dont la rébellion a servi de *casus belli*, et la présence de Tatars musulmans dans les troupes lituaniennes peuvent donner l'impression que l'armée du grand-duc est plus « sarrasine » que chrétienne ; mais le résumé que donne Pintoin ne permet pas de préciser si le chroniqueur connaissait ces détails. Etant donné le climat d'animosité qui a suivi la bataille, il y a lieu de penser que le messager peut avoir lui-même qualifié le grand-duc et ses sujets de « Sarrasins », pour mieux faire ressortir la trahison du roi de Pologne<sup>227</sup>. La lettre que Sigismond lui a ordonné de transmettre ne qualifie les Lituaniens ni de « Turcs » ni de « Sarrasins », mais parle de Teutoniques « vaincus par des cohortes et une foule nombreuse de païens féroces lituaniens, sarmates [*Samartanorum*], ruthènes et tatars, et d'autres ennemis et persécuteurs célèbres de la croix du Christ et de toute la religion chrétienne »<sup>228</sup>.

Reprenons le récit du Religieux. Une fois entrés en Prusse, les hommes de Jagellon « coururent » le pays, comme cela se fait dans une guerre médiévale typique ; après deux semaines d'inaction<sup>229</sup>, les Teutoniques réagissent, et alignent une force certes inférieure en nombre à celle des envahisseurs, mais assez redoutable pour que ceux-ci doivent mettre au point une ruse de guerre :

Mais, ayant appris que les chevaliers chrétiens s'étaient réunis au nombre de sept cents, et s'étaient adjoint quatre-vingt mille Prussiens, ils se mirent en embuscade dans une épaisse forêt, laissant deux cent mille de leurs gens parcourir le plat pays. Dès que les chrétiens se trouvèrent en présence de ces derniers, ils fondirent sur eux, en invoquant l'assistance du Seigneur. Après un combat acharné, ils en tuèrent cent trente mille, et mirent le reste en déroute. Cette victoire éclatante leur eût acquis une gloire immortelle,

---

<sup>227</sup> A. Demurger, « Le Religieux de Saint Denis et la croisade », dans F. Autrand et al. (éds.), *Saint-Denis et la royauté*, Paris 1999, p. 186 : « le roi de Pologne est chrétien, il est difficile de le cacher ». Dans sa lettre de 1410, Henri de Plauen parle de « Sarrasins » pour désigner l'armée des alliés polonais et lituaniens ; si l'on admet que l'envoyé de l'Ordre teutonique ait bien utilisé le terme de *Sarrasins* pour qualifier les Lituaniens, et que ce ne soit pas une interprétation de Pintoin, ce passage serait une attestation supplémentaire du fait que ce mot, appliqué aux Lituaniens, revient de Prusse vers l'Europe occidentale, où il semble avoir pris source.

<sup>228</sup> « ... *paganorum rabidorum Littuanorum, Samartanorum, Rutenorum et Tartarorum et aliorum crucis Christi totiusque christiane religionis notiorum emulorum et persecutorum cohortibus multiplicatis et catervis devicti ...* », SRP 3, p. 403.

<sup>229</sup> Bellaguet 4, p. 335.

et eût jeté l'épouvante parmi leurs adversaires, s'ils se fussent arrêtés quelque temps pour reprendre haleine. Mais, emportés par une folle ardeur et par le désir de signaler leur vaillance, ils poursuivirent les fuyards jusqu'à la forêt. Alors les trois cent mille hommes qui étaient en embuscade sortirent tout à coup de leur retraite et assaillirent vigoureusement ces gens harassés de fatigue. Les chrétiens, dans l'état de désordre et d'épuisement où ils se trouvaient, ne purent soutenir avec leur petit nombre un choc si rude ; ils furent vaincus, et des sept cents chevaliers de l'Ordre teutonique quinze seulement parvinrent à s'échapper. Parmi les autres chrétiens, il y en eut, dit-on, soixante mille de tués ; le reste fut fait prisonnier<sup>230</sup>.

La fuite des Lituaniens, qui ont attiré à leur poursuite les cavaliers de l'armée ennemie et ont permis au reste des troupes coalisées de vaincre, est relatée par plusieurs chroniques contemporaines, polonaises comme teutoniques<sup>231</sup>. On a supposé qu'il s'agissait d'une ruse employée notamment par les Tatars, qui composaient une partie importante du contingent lituanien ; Vytautas, commandant en chef de l'armée coalisée, aurait pu s'en inspirer pour tromper l'adversaire<sup>232</sup>. Une lettre découverte par S. Ekdahl confirme cette hypothèse, et précise que ce sont essentiellement les hôtes (volontaires comme mercenaires) qui se sont précipités à la poursuite des Lituaniens, disloquant ainsi l'ordre de l'armée prussienne<sup>233</sup>. La narration de l'émissaire telle que rapportée par le chroniqueur laisse entendre que si les « chrétiens » ont été vaincus, c'est par trop de bravoure de leur part ; à l'inverse, les ennemis n'ont pas triomphé grâce à leur valeur, mais en tendant une embuscade<sup>234</sup>. C'est dire au fond que Tannenberg n'a pas seulement opposé deux camps religieux (des « vrais » chrétiens du côté de l'Ordre contre des parjures, de faux convertis, des infidèles et des schismatiques de l'autre), mais aussi deux

---

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 335-337.

<sup>231</sup> Par exemple, la *Chronica Conflictus*, attribuée à une personnalité influente de l'entourage de Ladislas Jagellon (Nicolas Trąba ou Zbigniew Oleśnicki), et la *Chronique* de Posilge. La fuite des Lituaniens est reprise par Jan Długosz, qui l'utilise pour décrédibiliser ces derniers et mettre en avant la bravoure polonaise (*Annales XI*, éd. *Opera Omnia*, vol. 13, p. 54-55). Jacques Lenfant, dans son *Histoire du Concile de Pise* (Amsterdam, 1724, p. 19), remarquait déjà que la version rapportée par le Religieux de Saint Denis diffère passablement de celle du célèbre chroniqueur polonais : S. Ekdahl, *Tannenberg*, p. 183-186 ; *Idem*, « The Turning Point in the Battle of Tannenberg (Grunwald/Žalgiris) in 1410 », *Lituanus* 56/2, 2010.

<sup>232</sup> Un point soulevé notamment par les historiens Stanisław Kujot (1910) et Constantine Jurgela (1961), que semble accréditer un extrait de la chronique lituanienne tardive dite de Bychow (premier quart du XVI<sup>ème</sup> siècle) ; S. Ekdahl, « Turning Point ».

<sup>233</sup> Il s'agit du document Nr. 2024 dans les Ordensbriefarchiv (OBA), XX. Hauptabteilung Staatsarchiv Königsberg, Geheimes Staatsarchiv de Berlin. S. Ekdahl attribue cette lettre à un important chef militaire ami de l'Ordre, sans doute un mercenaire ; voir à ce sujet S. Ekdahl, « Die Flucht der Litauer in der Schlacht bei Tannenberg », *Zeitschrift für Ostforschung*, 12, 1963, p. 11-19 ; *Idem*, « Turning Point » ; PR 2, p. 162.

<sup>234</sup> S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 44-45.

manières de combattre : l'une chevaleresque, quitte à devenir téméraire, l'autre lâche et rusée<sup>235</sup>. Par l'imprudence des Teutoniques et de leurs hôtes, Tannenberg ressemble à un autre Nicopolis<sup>236</sup>.

Le chevalier hongrois conclut son récit au chroniqueur français par l'intervention du roi Sigismond, qui préparait une contre-offensive au moment où le messenger a quitté la cour<sup>237</sup> : « Le roi de Hongrie, informé de la déplorable issue de cette bataille et de l'appui que le roi de Cracovie avait prêté aux Sarrasins, en fut vivement courroucé. Il manda aussitôt à son frère monseigneur Wenceslas, roi de Bohême, de lui envoyer des secours, et avant que je partisse pour venir ici, il était déjà en marche pour aller ravager les terres de Cracovie et de Pologne et le pays adjacent »<sup>238</sup>. Motivé par une alliance avec l'Ordre et une méfiance commune envers la Pologne, le comportement de Sigismond est réduit, chez Pintoin, à une simple question de morale : le seul fait que le roi de Pologne se soit allié à des « Sarrasins » expliquerait que l'on monte une coalition internationale contre lui<sup>239</sup>.

Enguerrand de Monstrelet donne une version un peu plus détaillée des événements, mais où le beau rôle est également joué par les Chevaliers teutoniques et leurs hôtes occidentaux. Le chroniqueur picard raconte, quelques pages avant la bataille proprement dite, les événements survenus en 1409. D'après ses informateurs, le conflit ne serait pas dû à une malencontreuse livraison d'armes aux païens, mais aux intrigues du roi de Pologne, animé de haine à l'encontre du grand-maître à la suite d'une « grande

---

<sup>235</sup> L. Stomma (*Królów Polskich Przypadki*, Varsovie 1993, p. 76-81) remarque que Jagellon agit plus comme un commandant « moderne » sur un champ de bataille que comme un roi idéal du Moyen Âge, à la Jean l'Aveugle.

<sup>236</sup> Sur les critiques de Pintoin envers la chevalerie française, jugée responsable du désastre de Nicopolis : N. Housley, « Le Maréchal Boucicaud à Nicopolis », dans J. Paviot, M. Chauney-Bouillot (dirs.), *Nicopolis 1396–1996*, Dijon 1997, p. 85-99 ; E. Gaucher, « Deux regards sur une défaite : Nicopolis », *Cahiers de recherches médiévales* 1, 1996, p. 93-104 ; L. Chollet, « Voyages en Prusse », p. 67-68.

<sup>237</sup> S. Ekdahl, *Tannenberg*, p. 184 ; la lettre de Sigismond aux princes d'Europe centrale et occidentale se conclut ainsi : « *Sumus enim nos cum cholletaliis principibus et dominis Christi fidelibus in campo in propria persona pro bello campestri utique faciendo constituti* » (SRP 3, p. 403), ce qui semble indiquer que le messenger Wenceslas de Miska est bien l'homme que Pintoin considère comme un envoyé de l'Ordre teutonique.

<sup>238</sup> Bellaguet 4, p. 337.

<sup>239</sup> L'argument est proche de celui que donne Guillebert de Lannoy, qui dit avoir appris, une fois en Prusse, que « les seigneurs de Prusse feroient rèse, sur l'esté, sur le roy de Poulane et sur le duc de Pomère qui favorisoient les Sarrasins » (Potvin, p. 26), mais rappelle aussi d'autres anecdotes, comme l'attaque du duc de Bourbon sur « le chastel de Caillé » (Chazaud, p. 251), dont les défenseurs sont accusés par les Génois de commercer avec les Turcs. Voir plus haut, chap. 4.

*discorde* »<sup>240</sup>. Celle-ci semble due à l'ambition de Jagellon, dont la personnalité est présentée selon le point de vue cher aux Teutoniques :

Ce roy de Poulaine avoit jadis esté Sarrazin, et fut filz du roy de Lictuaire [Lituanie], qui par grant convoitise de régner et ambicion, occist son père, et pour ceste cause, fut-il chassé hors du pays, et s'en ala à refuge devers le roy de Poulaine qui pour lors régnoit, lequel le reçeut honnorablement, et fut grandement privé et familler de lui, et aussi acquist l'amour des princes et du royaume, pour quoy, après la mort dudit roi de Poulaine, les Poulenois esleurent icellui homicide à Roy, et le firent baptizer et estre chrestien, et puis espousa et print à femme la vesve dudit Roy<sup>241</sup>.

On sait que Jagellon n'a pas été un intime de Louis d'Anjou, qu'Hedwige n'est pas la veuve de ce dernier mais sa fille, et que ce n'est pas le père, mais l'oncle du Lituanien qui a vraisemblablement été victime d'assassinat. L'extrait de Monstrelet comporte bien quelques erreurs, mais le ton général ressemble beaucoup à l'image diffusée par les Chevaliers teutoniques. Le dernier point, en particulier, semble avoir joué un certain rôle dans la « propagande » anti-Jagellon, puisque les délégués polonais au concile de Constance se sont sentis obligés de laver leur roi de telles accusations<sup>242</sup>. Plus tard, lorsqu'il raconte la bataille de juillet 1410, Monstrelet insère une autre digression : « *le roy de Poulane, qui estoit grant ennemy au Grant maistre de Pruce, lequel roy s'estoit naguères fait faintement chrestien pour parvenir à ce royaume ...* »<sup>243</sup>. On reconnaît un autre poncif de la propagande teutonique ; le prince meurtrier et fuyard parvenu au pouvoir dans son pays d'accueil ne peut qu'être un mauvais chrétien, un converti hypocrite.

Pour le chroniqueur bourguignon, l'homme qui occupe le trône de Pologne est non seulement un fourbe et un « *homicide* », mais encore un insatiable ambitieux. On apprend en effet que Jagellon convoitait non seulement la Lituanie et la Pologne, mais encore la Hongrie :

Et depuis le temps que ledit roy de Poulaine fut baptisé, il obtint ledit royaume assez eurement, et tant que par son orgueil il convoita le royaume de Hongrie, disant

---

<sup>240</sup> Douët d'Arcq 2, p. 61.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>242</sup> S. C. Rowell, « Pious Princesses », p. 25 ; W. Urban, *Samogitian*, p. 171.

<sup>243</sup> Douët d'Arcq 2, p. 75.

qu'il y avoit droit en partie à cause de sa femme<sup>244</sup>. Et pour ce, print occasion de travailler ceulx de Hongrie et de Pruce, en mandant secrètement par ses lectres au roy de Lictuaire, son cousin germain, à lui alié, qu'il entrast en Pruce. Du maistre duquel pays, le roy de Hongrie estoit grant ami<sup>245</sup>.

On en déduit que le roi entendait réduire la puissance des Teutoniques avant de se tourner vers son principal objectif. Voilà pourquoi il entre en Prusse avec « *très grant ost de diverses nacions* » ; mais voyant l'armée que lui opposent les Teutoniques, « *le roy de Poulaine avecques tout son ost se parti, ouquel estoient vingt mille Poulenois, sans les Tartarins et autres chrestiens à lui aliez dont il avoit grand nombre*<sup>246</sup>, et retourna en son pays »<sup>247</sup>. Les Prussiens parviennent à capturer « *bien mille desdiz Sarrazins* » et à en tuer plusieurs. Entre-temps, le plan machiavélique du Lituanien est déjoué par les espions hongrois, qui interceptent ses lettres :

Si manda le roy de Poulaine secrètement par ses lectres au roi de Lictuaire (...), qu'il entrast en Pruce vers la mer, et lui, avecques ses Poulenois, viendroit à l'encontre de lui par autres parties, en destruisant tous le pays. Mais son entencion fut descouverte, parce que lesdictes lectres et son messenger, furent trouvez et rencontrez du roi de Hongrie. Lequel, quant il fut adverti des besongnes dessusdictes, y mist si bonne provision avec ledit maistre de Pruce, chascun en son pays, que les dessusdiz ne leur portèrent guères de dommages<sup>248</sup>.

L'année suivante, le temps de la contre-attaque est venu. Nous sommes à l'été 1410 :

Le XVI<sup>e</sup> jour de juing de cest an mil cccc et x, le Grant maistre de Pruce, acompaigné de plusieurs ses chevaliers frères et autres de diverses nacions, jusques au

---

<sup>244</sup> Monstrelet semble confondre la généalogie de la reine Hedwige (m. 1399) avec celle d'Anne de Cilly, seconde épouse de Ladislas Jagellon (m. 1416) : « *Laquelle vesve [fille] avoit une seur qui estoit femme du roy de Hongrie. Lesdictes deux seurs estoient filles d'un conte d'Alemeigne nommé le conte de Ceilly, de la lignée royale dudit royaume* » (Douët d'Arcq 2, p. 62).

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 62-63.

<sup>246</sup> L'édition d'A. Buchon, *Chroniques d'Enguerrand de Monstrelet*, vol. 2, Paris 1826, p. 124 a « *auquel étoient vingt mille Tartarins et plus, sans les Poullenois et autres chrétiens à lui alliés, dont il avoit grand nombre* », ce qui insiste sur les Tatars, et a plus de sens puisque « autres chrétiens » devrait faire référence aux Polonais, non aux Tatars.

<sup>247</sup> Douët d'Arcq 2, p. 62.

<sup>248</sup> *Ibid.*, p. 63.

nombre de trois cens mille chrestiens, descendirent ou royaume de Lictuaire pour le destruire et dépopuler. Au devant desquelz vint tantost à l'encontre le Roy d'icellui royaume, et avecques lui le roy de Sarmach ; et estoient bien quatre cent mille Sarrasins. Si s'assemblèrent l'un contre l'autre à bataille, et eulx assemblez, lesdiz chrestiens eurent la victoire<sup>249</sup>.

Parmi les vainqueurs, il y eut peu de tués, mais beaucoup de blessés. Par contre, vingt-six mille Sarrasins restent sur le champ de bataille, dont « *l'admiral de Lictuaire et le connestable de Sarmach* »<sup>250</sup>. Monstrelet raconte encore que parmi les vaincus, ceux qui survécurent préférèrent s'enfuir. Jagellon a-t-il profité de cette défaite pour exciter les Lituaniens à reprendre le combat ? On pourrait le croire :

Et assez tost après, le roy de Poulane, qui estoit grant ennemy au Grant maistre de Pruce, (...) vint avec ses Poulenois en l'aide desdiz Sarrasins, ausquelz il exhorta moult de recommencer la guerre à l'encontre des Pruciens<sup>251</sup>.

Huit jours après la première bataille « *se rassemblèrent l'un contre l'autre, c'estasavoir ledit roy de Poulane ... contre ledit maistre de Pruce et plusieurs autres grans seigneurs chrestiens. Lesquelz par lesdiz Sarrasins furent déconfis* ». L'affrontement fait de nombreuses victimes : 60'000 du côté teutonique, 110'000 du côté polono-lituanien<sup>252</sup>. Fort de leur victoire, les « Sarrasins » ravagent la Prusse, prennent douze villes et les mettent à mal ; le pays doit son salut à l'énergie d'« *ung vaillant chevalier, nommé Charles de Maroufle, de l'Ordre de Pruce* », qui rassemblant « *grant nombre de chrestiens* », arrive à chasser l'envahisseur. Même si le nom ne correspond pas, on aura reconnu le rôle joué par Henri de Plauen<sup>253</sup>.

Comme chez Michel Pintoin le rôle principal dans la victoire polono-lituanienne revient aux Lituaniens, qualifiés de Sarrasins, ce qui peut être une reprise du terme dont se servaient les informateurs de nos chroniqueurs. Toutefois, contrairement au Religieux

---

<sup>249</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>250</sup> *Id.*

<sup>251</sup> *Id.*

<sup>252</sup> « *et en y de mors en la place soixante mille ou plus. ... Néanmoins lesdiz Sarrasins n'emportèrent point la gloire, ne la victoire, sans perte. Car, sans les Poulenois, dont il en mourut bien dix mille, moururent bien aussi le nombre de six vingt mil Sarrasins* », *Ibid.*, p. 76-77.

<sup>253</sup> A. Prioult, « Vytautas », p. 102 ; S. Gouguenheim, « Echo », p. 198, qui note que le terme *maroufle* a, dans le français du XV<sup>ème</sup> siècle, le sens de voleur, homme malhonnête.

de Saint-Denis, Monstrelet fait figurer les Tatars dans l'ost du roi de Pologne, ce qui n'est peut-être pas sans lien avec le fait que la « propagande » teutonique ait insisté sur la cruauté et le comportement blasphématoire de ces farouches guerriers musulmans<sup>254</sup>. Monstrelet mentionne, aux côtés des Lituaniens, un roi puis un connétable de *Sarmac(h)*, autrement dit *Sarmatie*, un terme général utilisé pour désigner l'Europe orientale<sup>255</sup> : il est possible d'y voir une allusion au chef du contingent tatar, Dzelal-ed-Din<sup>256</sup>, à moins que ce terme ne se soit confondu avec le nom de la Samogitie. À cet égard, la lettre envoyée par le roi Sigismond parle bien de « *paganorum rabidorum Littuanorum, Samartanorum, Rutenorum et Tartarorum* »<sup>257</sup> – le deuxième de ces termes pouvant être un amalgame de *Samagitorum* et de *Sarmatorum*, c'est-à-dire les noms latins des habitants de la province rebelle et des « barbares » de l'Est européen. Même si rien n'indique que Monstrelet ait eu accès à la lettre du roi de Hongrie, celle-ci peut attester qu'une confusion s'est opérée au moment où la nouvelle de Tannenberg s'est répandue en Europe occidentale.

Dans le récit de Monstrelet, les Polonais semblent n'avoir participé que de manière marginale à l'affrontement : « *lesdiz Sarrasins n'emportèrent point la gloire, ne la victoire, sans perte. Car, sans les Poulenois, dont il en mourut bien dix mille, moururent bien aussi le nombre de six vingt mil Sarrasins* »<sup>258</sup>. L'affaire opposait, essentiellement, les Teutoniques aux Lituaniens ; les Polonais, que l'on sait être chrétiens de longue date, ne s'y trouvent engagés que parce qu'ils ont un roi d'origine lituanienne. Celui-ci apparaît, chez le chroniqueur bourguignon, comme le principal moteur de la coalition anti-teutonique ; c'est lui qui, incapable de vaincre par ses propres forces, appelle les Lituaniens. S'il n'est pas explicitement condamné pour avoir collaboré avec des infidèles, il porte la responsabilité d'avoir mené des troupes « sarrasines » ravager la

---

<sup>254</sup> La diabolisation des Tatars infidèles, alliés devant porter opprobre au roi de Pologne, est restée un poncif de l'argumentaire teutonique jusqu'à l'époque du Concile de Constance : S. Ekdahl, *Tannenberg*, p. 219-221, publie côte à côte un extrait de la chronique de Posilge (v. 1413), d'une lettre d'Henri de Plauen datée du 21 février 1412 et du discours prononcé par le procureur de l'Ordre en février 1416 à Constance. La façon dont sont décrites les atrocités commises à Gilgenbourg est très similaire ; on peut donc penser que, dans ce cas du moins, la lettre de 1412, et éventuellement la chronique de Posilge, ont servi de canevas au discours de Constance. Voir aussi S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 490-493 ; *Idem*, *Tannenberg*, p. 193-197.

<sup>255</sup> Douët d'Arcq 2, p. 75 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 42 ; S. Mund, « Constitution », part. 1, p. 289. Par exemple, Sylvio Enée Piccolomini, qui situe la Prusse à la frontière entre la « Sarmatie » et l'Allemagne (*Historia de Europa*, XXIX, éd. SRP 4, p. 231).

<sup>256</sup> G. Mickūnaitė, *Making*, p. 42 ; M. Bumblauskas, *Žemaitijos Christianizacija ir Pagonybės Veiksnyis (XV-XVI a.)*, Vilnius 2014 (thèse non publiée), p. 85-86.

<sup>257</sup> SRP 3, p. 403.

<sup>258</sup> Douët d'Arcq 2, p. 76-77.



Prusse. Un point de vue somme toute assez proche de l'hypothèse récemment avancée par S. Józwiak et al., pour qui la guerre aurait été voulue et minutieusement préparée par Jagellon et Vytautas<sup>259</sup>.

Toutefois, Jagellon n'est pas le seul responsable de la tragédie. En énumérant les pertes du côté teutonique, Monstrelet se fait l'écho d'une rumeur étonnante : « *comme il fut commune renommée, la bataille fut perdue par la coulpe du grant connestable de Hongrye, lequel estoit en la seconde bataille des chrestiens, et se parti, lui et ses Hongrois, sans cop férir* »<sup>260</sup>. On sait qu'en 1411, le nouveau grand-maître Henri de Plauen fit exécuter le chef de file de la Ligue des Lézards, organisation de nobles prussiens hostiles au pouvoir de l'Ordre, et qui étaient accusés d'avoir provoqué la défaite en cessant de se battre. A lire Monstrelet, cette explication était parvenue jusqu'en France ; mais pourquoi attribue-t-il ce rôle peu glorieux précisément aux Hongrois ? A ce sujet, S. Ekdahl remarque que la politique du roi Sigismond, qui avant la reprise des hostilités en été 1410 prétendait imposer la paix, a perturbé le recrutement des mercenaires par Ulrich de Jungingen, tout en permettant à ses adversaires de s'armer. Les rescapés de la débâcle en tenaient certainement rigueur au Luxembourg, et ont pu faire entendre un autre son de cloche que l'ambassadeur hongrois questionné par Michel Pintoin<sup>261</sup>.

Une autre explication est amenée par S. Gouguenheim, pour qui la défaite de Nicopolis a servi de modèle à ce passage<sup>262</sup>. Le souvenir du désastre, encore fort au sein du parti bourguignon jusqu'au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle, n'a sans doute pas échappé à Monstrelet au moment où il s'agissait de raconter la perte d'une armée croisée. Or, les Hongrois, connus pour leur combat face aux Turcs et jusqu'alors représentés en tant qu'alliés fidèles de la cause chrétienne (notamment dans le *Mélusine* de Jean d'Arras<sup>263</sup>), perdent en prestige après la célèbre *desconfiture*. Si Froissart ou le Religieux de Saint-Denis font part des conseils judicieux que le roi Sigismond tenta de donner aux seigneurs

---

<sup>259</sup> S. Józwiak et al., *Wojna*.

<sup>260</sup> Douët d'Arcq 2, p. 76. Le « *grant connestable de Hongrye* » est vraisemblablement le palatin Nicolas Gara, commandant de l'unité hongroise.

<sup>261</sup> S. Ekdahl, « Politics, Diplomacy and the Recruitment of Mercenaries », p. 329-336.

<sup>262</sup> S. Gouguenheim, « Echo », p. 205.

<sup>263</sup> « *cent bacinéz de Hongres* » participent à la bataille livrée devant Prague contre les Sarrasins du roi Sélodus de Craco (Vincensini, p. 516). Pour M.-T. de Medeiros (« L'idée de croisade », p. 149), Jean d'Arras a pu être influencé par les appels à l'aide de Sigismond, qui ont attiré le comte d'Eu en 1393, puis le même personnage avec d'autres seigneurs français trois ans plus tard, pour finir prisonniers ou tués à Nicopolis.

français avant que l'on engage le combat<sup>264</sup>, les laudateurs de ces derniers attribuent la défaite à la prétendue lâcheté du monarque et de ses troupes<sup>265</sup>. Les Hongrois, boucs émissaires commodes pour les partisans de l'aristocratie française, sont naturellement désignés comme les responsables de l'autre défaite majeure subie aux mains de l'infidèle au tournant du siècle. L'ombre de Nicopolis plane sur les récits français de Tannenberg ; pour Pintoin, les Teutoniques ont perdu à cause de leur témérité, tout comme les chevaliers français sur le Danube. Pour Monstrelet, ils ont été trahis par les Hongrois, qui avaient déjà abandonné leur poste quatorze ans plus tôt. Ces deux clefs d'interprétation, somme toute assez simples, permettent d'expliquer une défaite qui, prise en tant que telle, n'est pas pour faire briller l'étoile de la chevalerie chrétienne<sup>266</sup>.

La nouvelle de la défaite ayant été transmise auprès de la cour et de la noblesse française par des croisés de Prusse et des messagers de l'Ordre teutonique, il n'est pas surprenant que l'entourage du roi ait pris fait et cause pour les chevaliers à la croix noire. Ceux-ci étaient, sans doute, plus familiers aux princes français que leurs adversaires, contre qui allaient encore se battre de nombreux chevaliers dans les années 1390<sup>267</sup>. En tout cas, Charles VI, tout comme le roi anglais Henri IV, se fend de quelques lettres en faveur des Teutoniques – mais rien de plus<sup>268</sup>. Dès 1411, le roi de France écrit au pape

---

<sup>264</sup> Froissart, éd. Kervyn, vol. 15, p. 313-315 ; *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, éd. L. Bellaguet, vol. 2, p. 483-485, 495, 499.

<sup>265</sup> Notamment le *Livre des Fais* de Boucicaut, éd. D. Lalande, p. 106-107, ou Eustache Deschamps, balade 1316, dans *Œuvres complètes de Eustache Deschamps*, éd. G. Raynaud, Paris 1891, vol. 7, p. 77-78. Si Froissart raconte bien la fuite de Sigismond, il l'attribue au fait que les Français n'ayant pas écouté son avis, ses barons lui conseillèrent de fuir pour sauver sa vie, afin que le royaume de Hongrie ne soit pas détruit en entier (éd. Kervyn, vol. 15, p. 316-317). Sur les deux points de vue quant à la défaite, voir E. Gaucher, « Deux regards sur une défaite : Nicopolis », *Cahiers de recherches médiévales* 1, 1996, p. 93-104 ; N. Housley, « Le Maréchal Boucicaut à Nicopolis », p. 93-95 ; E. Antoche, « Expéditions de Nicopolis et de Varna : une comparaison (part. 2) », *Analele Universitatii Dunarea de Jos din Galati. Istorie* 4, 2005, p. 97-98 ; J.-M. Delaville Le Roulx, *La France en Orient au XIV<sup>e</sup> siècle. Les expéditions du maréchal Boucicaut*, Paris 1886, p. 277 ; J. Paviot, *Les Ducs de Bourgogne*, p. 38.

<sup>266</sup> Commentant la supposée fuite des Hongrois à Nicopolis, N. Housley, « Le Maréchal Boucicaut à Nicopolis », p. 93, parle d'« une explication, donc, recourant principalement à l'accusation familière de trahison par des gens lointains et étrangers ».

<sup>267</sup> Pour S. Gouguenheim (« Echo », p. 198), le parti-pris pro-teutonique de la cour peut s'expliquer par l'influence allemande venant de l'entourage de la reine Isabeau de Bavière. Rappelons qu'à partir de 1392, le roi Charles souffrait d'une grave maladie mentale, laquelle lui laissait de moins en moins de moments de rémission.

<sup>268</sup> Le continuateur de la chronique de Posilge mentionne que les rois de France et d'Angleterre ont écrit au pape pour lui demander de prendre l'Ordre sous sa protection, et au roi de Pologne pour lui demander de respecter la paix ; SRP 3, p. 328. Des lettres du roi d'Angleterre et du duc de Bourgogne sont également mentionnées dans la correspondance du procureur de l'Ordre à la Curie, Pierre de Wormditt, au grand-maître sous la date du 18 février 1412 ; *Berichte*, vol. 2, éd. H. Koeppen, doc. 68, p. 136-140. Pour les lettres des rois de France et d'Angleterre au pape, à Jagellon et à Sigismond de Luxembourg, PR 1, p. 40, n. 119 ; sur l'attitude d'Henri IV après Tannenberg, J. H. Wylie, *History of England*, vol. 4, p. 18-21.

Jean XXIII pour lui demander de prendre l'Ordre sous sa protection<sup>269</sup>, et le 12 janvier 1412, s'adresse directement à Jagellon pour l'inciter à respecter la paix avec les Teutoniques<sup>270</sup>. La lettre est chargée de menaces : pour l'amour de Dieu et du Christ autant que pour l'intérêt du bien public, le roi de Pologne devrait s'efforcer de parvenir à une paix avec l'Ordre, et si cela ne devait pas avoir lieu « il nous appartient d'apporter, avec les autres bons et fidèles chevaliers catholiques, notre aide et notre faveur à la défense du dit ordre », afin de le protéger de la destruction<sup>271</sup>. L'attitude relativement hostile de la cour française peut expliquer que Jagellon ait confié à Guillebert de Lannoy des lettres par lesquelles il se plaint de la froideur du monarque français à son égard<sup>272</sup> ; gageons que si le message de congratulation adressé au Lituanien peu après sa conversion en 1387 n'est pas parvenu à destination, et que la seule missive délivrée est celle de 1412, le roi de Pologne a pu se sentir quelque peu froissé.

Pourtant, l'engouement pour une campagne contre l'alliance polono-lituanienne n'est pas à la hauteur de ce qu'aurait pu espérer Marienbourg. Relativement peu de chevaliers se mettent en marche, même dans les régions où la noblesse était traditionnellement engagée dans la croisade nordique<sup>273</sup>. Si aucun Anglais ne fait le déplacement, on trouve encore quelques Français, parmi lesquels Guillebert de Lannoy, qui nous renseigne admirablement bien sur cette période<sup>274</sup>. La question se pose toutefois de savoir ce qui a poussé ce jeune noble à aller prêter main forte aux Teutoniques en 1413. Dans ses *Voyages et ambassades*, il dit être parti « pour aller en Prusse contre les mescréans en une armée que faisoient les seigneurs de Prusse »<sup>275</sup>, ce qui peut être un écho de la « propagande » teutonique répandue en France<sup>276</sup>. À titre d'exemple, O. Halecki rappelle qu'encore en avril 1413, le grand-maître écrivait au roi de France et au

<sup>269</sup> Ordensbriefarchiv/Regesta I, n° 1544, Geheimes Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz, cité par PR 1, p. 40, n. 119.

<sup>270</sup> S. Gougouenheim, « Echo », p. 198 ; K. Polejowski, « Teutonic Order's Propaganda », p. 238. La lettre est éditée dans I. Danilowicz (éd.), *Skarbiec*, vol. 2, doc. 973, p. 6 ; W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, doc. 31, p. 186-189. Comme le souligne H. Boockmann (*Falkenberg*, p. 91, n. 162), le fait que le roi Charles demande à Jagellon de respecter la paix avec l'Ordre peut être un écho des lettres envoyées par Plauen en Europe occidentale.

<sup>271</sup> « ad defensionem dicti ordinis oporteret nos unacum aliis bonis fidelibus catholicis idem prebere opem et favorem equitatis », W. Hubatsch, *Quellen*, doc. 31, p. 188.

<sup>272</sup> S. Gougouenheim, « Echo », p. 198-199.

<sup>273</sup> PR 1, p. 39-41.

<sup>274</sup> Sur les quelques Français souhaitant aller en Prusse après l'été 1410, PR 1, p. 40.

<sup>275</sup> Potvin, p. 20.

<sup>276</sup> J. Svátek, *Discours*, p. 232. Sur la propagande de l'Ordre teutonique en Europe, voir aussi K. Toomaspoeg, « La guerre baltique et l'Europe méditerranéenne », dans D. Baloup, Ph. Josserand (dirs.), *Regards croisés sur la guerre sainte. Guerre, religion et idéologie dans l'espace méditerranéen latin (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*, Toulouse 2006, p. 408.

duc de Bourgogne pour leur demander des renforts, évoquant le bon souvenir de la table d'honneur et rappelant le rôle de la dynastie française dans la défense de la Chrétienté<sup>277</sup>. Une lettre qui, en l'occurrence, ne saurait avoir provoqué le départ de Guillebert, puisque celui-ci dit être parti au mois de mars<sup>278</sup>.

Du reste, ce jeune noble amateur de voyages n'avait peut-être pas besoin d'entendre ces appels à l'aide pour partir faire « son » voyage de Prusse, activité très prisée de la génération antérieure à la sienne. De son temps encore, plusieurs nobles des provinces de la France du Nord vont combattre sur les rives de la Baltique. C'est le cas notamment de son frère aîné Hugues, qui autour de 1406, y accompagne le sénéchal de Hainaut Jean de Werchin, mentor des deux frères<sup>279</sup>. En 1411, soit après Tannenberg, quelques chevaliers français font le déplacement<sup>280</sup>. Les derniers d'entre eux, originaires du Hainaut, iront encore en Prusse aussi tard que 1419<sup>281</sup>. Peut-être plus que la « propagande » de l'Ordre ou le parti-pris de la cour en faveur de ce dernier, le maintien d'une tradition de croisade balte dans le milieu nobiliaire de la France du Nord explique que Guillebert ait décidé de se rendre en Prusse, même à une date relativement tardive<sup>282</sup>. En guise de comparaison, le dernier hôte anglais des Teutoniques dont nous connaissons l'identité n'est autre que le petit-fils de Thomas Beauchamp, Richard, vraisemblablement pour payer tribut à la tradition familiale<sup>283</sup>. Il s'y arrête en été 1409, en rentrant d'un long voyage qui lui a fait voir la Terre sainte, Venise, et à en croire le *Beauchamp Pageant*,

---

<sup>277</sup> CEV, doc. 542, p. 261-262. L'appel mentionne l'attaque menée par Jagellon et Vytautas « *cum Lithwanis, Ruthenis, Tartaris, paganis* ». Sur cette lettre, O. Halecki, « Gilbert », p. 318 ; H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 112, n. 262.

<sup>278</sup> Potvin, p. 20 ; O. Halecki, « Gilbert », p. 318.

<sup>279</sup> PR 1, p. 32-33, 101 ; W. Paravicini, « Jean de Werchin », p. 254 ; *Idem*, « Fahrende Ritter », p. 225-230 ; J. Svátek, *Discours*, p. 231-232 ; B. de Lannoy, *Hugues de Lannoy*, p. 21-25. Jean de Werchin et les siens, dont Hugues de Lannoy, avaient prévu de se rendre une deuxième fois en Prusse en 1408 ; en mai, ils donnèrent une fête de départ dans une auberge de Tournai, mais le comte de Hainaut les rappelle à son service. Sur le rôle de Werchin dans la formation du jeune Guillebert et de son aîné : W. Paravicini, « Nobles Hennuyers », p. 291-292 ; B. de Lannoy, *Hugues de Lannoy*, p. 17-18 ; M. Nejedlý, « Spisy », p. 102-103.

<sup>280</sup> Il s'agit de l'écuyer Laurent du Jars, peut-être originaire du Berry, de Charles d'Estouville et d'Aubert de Villequierville, tous deux de Normandie, et de l'écuyer la Roque, bourguignon ; un certain « K. de P. » est repéré en 1414 ; PR 1, p. 40-41.

<sup>281</sup> Il s'agit d'un petit groupe de nobles réunis autour d'un certain seigneur d'Audrignies, puis de Jean et Michel de Ligne : W. Paravicini, « Kreuzzug », p. 124 ; *Idem*, « Nobles Hennuyers », p. 275.

<sup>282</sup> J. Svátek, *Discours*, p. 231 : « La source de son intention semble avoir été double : la tradition familiale et locale et la propagande de l'Ordre teutonique ».

<sup>283</sup> PR 1, p. 34, 169-170. Le père de Richard, également appelé Thomas, a fait « son » voyage en Prusse avec deux de ses frères en 1367-1368 ; voir PR 1, tab. 20, p. 171. En 1410, des Anglais anonymes ont participé à Tannenberg ; PR 1, p. 127. La présence de Richard en Prusse est mentionnée dans le *Beauchamp Pageant*, composé entre 1485-1490 : « *Here sheweth howe Erle Richard from Venuse toke his wey to Russy, Lettowe, Poleyn an Spruse, Westvale and other coostes of Almayn toward Englonde by suche coostes, as his auncestry hadde labored in* » ; *Pageant*, éd. J. Hope, H. Dillon, tab. XXII ; PR1, p. 34.

« la Russie, la Lituanie, la Pologne, la Prusse, la Westphalie et d'autres côtes d'Allemagne »<sup>284</sup> ; la Prusse n'était qu'une étape parmi d'autres, et d'après un relevé de compte trouvé à Cologne, on sait que Richard avait déjà quitté le grand-maître avant que celui-ci ne déclare la guerre à la Pologne le 6 août<sup>285</sup>.

Il n'en reste pas moins que le seigneur de Lannoy n'était pas un croisé tout à fait ordinaire. L'examen des sources teutoniques a mené W. Paravicini à en déduire qu'il était seul lors de son voyage de 1413 ; contrairement à ses pairs, il ne faisait pas partie d'un groupe de voyageurs<sup>286</sup>. On sait qu'il rencontra personnellement plusieurs têtes couronnées d'Europe du Nord-Est, et que Jagellon ainsi que le grand-maître de l'Ordre lui ont confié chacun une mission diplomatique<sup>287</sup>. Même s'il est hasardeux de postuler qu'il ait pu remplir le rôle d'un ambassadeur officieux, tout porte à croire que la présence d'un chevalier français, échanson du duc de Bourgogne qui plus est<sup>288</sup>, était la bienvenue pour des rivaux en mal de reconnaissance internationale. Aussi, on peut suivre J. Svátek, qui postule que les égards du grand-maître envers Guillebert peuvent se lire comme une tentative visant à séduire l'un des rares croisés d'importance venus auprès de l'Ordre<sup>289</sup>, et qui pouvait influencer la manière dont la situation balte serait comprise par ses compatriotes. Il n'y a ainsi rien d'étonnant au fait que, lors de son séjour en Prusse, Guillebert se soit vu confiée une lettre du grand-maître, par laquelle celui-ci appelle le duc de Bourgogne et d'autres nobles de France et des Pays-Bas à lui envoyer des renforts<sup>290</sup>. Les Teutoniques avaient fort à cœur de recruter des croisés français, et Guillebert était l'homme de la situation.

On le voit, notre Bourguignon se trouvait en Prusse à une époque bien particulière. Les années qui suivent Tannenberg sont relativement difficiles pour l'Ordre teutonique, en proie à des difficultés économiques et financières, mais aussi politiques<sup>291</sup>. Incités par

---

<sup>284</sup> *Pageant*, éd. J. Hope, H. Dillon, tab. XXII ; PR 1, p. 206.

<sup>285</sup> PR 1, p. 34-35.

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 41 ; voir notamment la lettre de recommandation du grand-maître Michael Kùchmeister, qui ne mentionne que son seul nom ; doc. 20, annexe 2, dans PR 4 (à paraître).

<sup>287</sup> J. Svátek, *Discours*, p. 140 parle de « dimension "proto-diplomatique" ».

<sup>288</sup> *Ibid.*, p. 230-231.

<sup>289</sup> *Ibid.*, p. 262. Notamment : « *Item, de Danzique, m'en alay devers le grant maistre à Mariembourg, sur le Wissele, et de Mariembourg à Melunghe [Elblag], où il y a quatre lieues. Et depuis, avecq ledit grant maistre, qui bonne chièr me faisoit, m'en alay avecq luy esbatre en plusieurs de ses villes, cours et chasteaulx de leurs seignouries, et revins à Melunghe, qui est très belle petite ville et commanderie, assise sur deux rivières* », Potvin, p. 25. Il est à remarquer que Guillebert a été reçu de manière tout aussi honorable par le roi Eric de Danemark et Ladislas Jagellon, tous deux ennemis du grand-maître.

<sup>290</sup> PR 1, p. 40 ; doc. 108, édité dans PR vol. 4 (à paraître).

<sup>291</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 479-480 explique que l'indemnité demandée par Jagellon n'était pas particulièrement élevée, et qu'elle n'est pas seule à avoir ruiné l'Ordre ; l'indemnité ne venait « que »

la montée en puissance de la Pologne, plusieurs partenaires se désolidarisent. Les ducs poméraniens de Szczecin et de Wolgast-Słupsk, qui depuis la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle essayaient de protéger leur indépendance en s'alliant tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre des adversaires, se rangent du côté de Jagellon<sup>292</sup>. Quant à elle, la noblesse de Prusse tente de secouer le joug des Teutoniques, dont la mainmise sur les affaires du pays est de moins en moins tolérée<sup>293</sup>. Plus grave peut-être, les riches villes de Gdańsk et Toruń sont tentées par une alliance polonaise, vellétés violemment réprimées par Henri de Plauen<sup>294</sup>. Ce dernier, qui rêve de revanche et refuse de licencier ses mercenaires, ne fait pas que des heureux, même parmi les Chevaliers. Au retour de la rève menée en automne 1413 en compagnie de l'Ordre teutonique, Guillebert de Lannoy eut vent de la chute de l'ombrageux grand-maître<sup>295</sup> :

Et tantost après le retour d'icelle [rève], fut le hault maistre, qui par maladie estoit demouré à Mariembourg, prins prisonnier par le mareschal et autres commandeurs, ses hayneurs. Sy fut dégradé et déposé de son estat pour aucunes deffaultes qu'ilz luy imposioient, et fut mis en une forte tour où il fut grant temps plain d'impacience, mais depuis, ung peu après ce, se raffirma et luy fut rendue une petite commanderie, puis fut mis hors de prison, mais finalement il morut de doel et d'anoy<sup>296</sup>.

---

s'ajouter aux dévastations de la guerre, au coût des mercenaires et aux emprunts à rembourser à la Hongrie et à la Bohême. Voir aussi N. Housley, *Later*, p. 367-368 ; M. Burleigh, *Prussian Society*, p. 73-81.

<sup>292</sup> Ainsi, le 29 août 1410, le duc de Słupsk Bogusław VIII rend hommage au souverain polonais pour une partie de ses terres, et jusqu'à sa mort (1418), il se tiendra de son côté : J. Zdrenka, *Polityka Zagraniczna*, p. 264 ; G. Błaszczuk, *Dzieje*, p. 479.

<sup>293</sup> W. Paravicini note que jusqu'à la moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, Prussiens et Polonais pouvaient être intégrés à l'Ordre, avant que les chevaliers originaires d'Allemagne ne bloquent les accès aux offices et ne s'entre-déchirent en factions différentes ; « Ordre teutonique et courants migratoires », p. 312, 315-316. Naît alors l'idée que les détenteurs légitimes de la Prusse ne sont pas les Teutoniques, tous nés en Allemagne, mais la vieille noblesse prussienne, d'origine autochtone ou immigrée ; F. Dvornik, *Slaves*, p. 582 ; S. Gougenheim, *Chevaliers*, p. 541-544 ; M. Burleigh, *Prussian Society*, p. 37-41.

<sup>294</sup> En 1411, le grand-maître réunit les délégués des villes et de la noblesse pour faire voter de nouvelles taxes afin de pouvoir payer les mercenaires et les indemnités dues à la Pologne, mais il fait face au refus de Gdańsk et Toruń. Son courroux s'abat sur la première des deux villes, qui tente de résister alors que les riches citoyens de la deuxième fuient en Pologne. Les magistrats de Gdańsk se rendent le 5 avril 1411, mais le jour suivant, deux bourgmestres et un conseiller sont exécutés sans aucune procédure, sur ordre du commandeur de l'Ordre, qui n'est autre que le frère du grand-maître. Peu après, c'est au tour de Nicolas de Renys, le chef de la Ligue du Léopard d'être accusé de complot en même temps qu'un officier de l'Ordre. Renys est décapité, incriminé de la trahison qui aurait entraîné la défaite de Tannenberg. S. Gougenheim, *Chevaliers*, p. 549-551 ; D. Buschinger, *Chevaliers*, p. 270 ; W. Urban, *Tannenberg*, p. 179-180.

<sup>295</sup> Potvin, p. 28, n. 4. Guillebert n'a vraisemblablement pas assisté à l'événement (octobre 1413), puisqu'il dit s'être rendu à Gdańsk après la rève. Sur la guerre préventive menée par Henri de Plauen contre la Pologne, PR 1, p. 39 ; M. Burleigh, *Prussian Society*, p. 82.

<sup>296</sup> Potvin, p. 27-28.

Détesté par la noblesse et la bourgeoisie urbaine, le grand-maître n'était pas en faveur auprès de ses propres officiers, lassés autant par la mainmise du « clan Plauen » sur les fonctions prestigieuses que par sa politique jusqu'au-boutiste<sup>297</sup>. À la tête des mécontents se trouve le maréchal, Michael Kűchmeister de Sternberg, qui relègue les partisans d'Henri de Plauen, puis se fait élire au poste suprême au début de l'année suivante. L'ancien grand-maître est envoyé dans la commanderie d'Engelsbourg, au sud-ouest de la Prusse<sup>298</sup>. Lannoy, qui entretenait de bonnes relations avec lui<sup>299</sup>, semble déplorer ce « putsch » ; en tout cas, il rend visite à l'infortuné au printemps 1414, lorsqu'il repasse en Prusse après avoir visité Novgorod et la Lituanie, et avant d'aller en Pologne : « *Et passay par ung chastel nommé Ingleseberch [Engelsbourg<sup>300</sup>] ouquel on tenoit le hault maistre qui la saison devant avoit esté dégradé et demis de sa seignourie, et alay devers luy pour le visiter en sa misère, dont j'en euz grant pitié* »<sup>301</sup>. Si Guillebert s'abstient de commentaire trop explicite quant à l'action de Kűchmeister<sup>302</sup>, Cracovie n'hésite pas à faire savoir qu'il lui dénie toute légitimité, du moins pendant un certain temps<sup>303</sup>.

Comme l'atteste la rėse à laquelle Guillebert de Lannoy a participé, la situation politique reste tendue, malgré la paix de Toruń<sup>304</sup>. Le fait que l'attaque porte précisément contre la Pologne et le « *duc de Pomėre* » est révélateur : ce dernier personnage est vraisemblablement Bogusław VIII de Słupsk, le duc de Pomėranie qui s'est rangé fermement du côté polonais<sup>305</sup>. Guillebert ajoute que ces deux princes « *favorisoient les Sarrasins* », ce qui rappelle la « propagande » teutonique auprès des cours d'Europe occidentale<sup>306</sup>. Par ailleurs, Jagellon continue sa campagne épistolaire auprès des princes

<sup>297</sup> Sur le « putsch » de Kűchmeister, les différentes stratégies et les tensions internes à l'Ordre teutonique, W. Urban, *Tannenbergh*, p. 195-199 ; D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 269-272 ; M. Burleigh, *Prussian Society*, p. 81-83 ; W. Nűbel, *Michael Kűchmeister*, Bad Godesberg 1969, p. 59-68.

<sup>298</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>299</sup> Le grand-maître lui fit visiter ses domaines (Potvin, p. 25) et il fut adoubé par un membre de sa famille, sans doute un homonyme (*Ibid.*, p. 27) ; J. Svátek, *Discours*, p. 212, 262.

<sup>300</sup> *Ibid.*, p. 262, n. 303.

<sup>301</sup> Potvin, p. 45.

<sup>302</sup> Pour L. Quarré-Reybourbon (*La vie, les voyages et aventures de Gilbert de Lannoy, chevalier lillois au XV<sup>e</sup> siècle*, Lille 1890, p. 9), Guillebert « accepte le fait accompli ».

<sup>303</sup> W. Urban, *Tannenbergh*, p. 199.

<sup>304</sup> Selon l'interprétation de l'historien polonais J. Lelewel, le témoignage du chevalier français prouverait que l'Ordre a rompu la paix avec la Pologne ; J. Lelewel (*Lannoy*, p. 23, n. 19, suppl., p. 17, n. 19), cité par Potvin, p. 27, n. 6.

<sup>305</sup> Je remercie le Prof. Sobiesław Szybkowski pour cette remarque. Voir aussi J. Zdrenka, *Polityka Zagraniczna*, p. 264 ; G. Błaszczuk, *Dzieje*, p. 479.

<sup>306</sup> Voir ci-dessus, chap. 4.

chrétiens pour faire valoir son bon droit<sup>307</sup>. A l'été 1412, Sigismond de Hongrie, récemment élu roi des Romains, propose un arbitrage et l'envoi d'un commissaire qui devra définir les frontières des territoires disputés entre l'Ordre, la Lituanie et la Pologne – entre autres, celles de la Samogitie<sup>308</sup>. Les conclusions de celui-ci, le juriste hongrois Benedict Macra, sont taxées de partialité par les Teutoniques et l'arbitrage rendu en 1414 par Sigismond à Buda reste pour ainsi dire lettre morte<sup>309</sup>. Les armes sont destinées à parler à nouveau : alors que le nouveau grand-maître Kùchmeister entendait jouer la carte de l'apaisement, Jagellon envahit à nouveau la Prusse à l'été 1414, sans résultat déterminant<sup>310</sup>. C'est alors que l'on choisit de porter la cause devant un arbitre peut-être encore plus prestigieux que Sigismond de Hongrie.

### *La Lituanie au concile de Constance*

L'idée s'impose peu à peu de mener l'affaire devant le concile tenu à Constance pour mettre fin au schisme et réformer l'Église<sup>311</sup>. Dès le 15 août 1414, Jean, comte Palatin du Rhin et duc de Bavière, incitait Jagellon à ne pas tenter l'invasion de la Prusse, mais à demander un arbitrage au concile qui allait s'ouvrir<sup>312</sup>. À l'automne 1414, l'évêque de Lausanne Guillaume de Challant est envoyé par le pape « conciliaire » Jean XXIII pour demander aux princes et prélats polonais de se rendre à Constance<sup>313</sup>. Le légat est

---

<sup>307</sup> Voir par exemple les lettres de Jagellon aux princes chrétiens éditées par E. Raczynski (éd.), *Codex Diplomaticus Lithuaniae*, Wrocław 1845, doc. 6.11, p. 150-151, doc. 7.2, p. 161-164.

<sup>308</sup> Le juriste hongrois Benedict Macra (ou Makrai), accompagné de l'évêque de Poznań André Laskary, représentant du roi de Pologne, et du secrétaire de Vytautas, le Polonais Mikołaj Cebulka, se rend en 1412 et 1413 en Lituanie, en Samogitie puis dans les régions disputées entre l'Ordre teutonique et le royaume de Pologne. Voir notamment W. Sieradzian, « Benedek (Benedict) Makrai as a Subarbiter in the Conflict between the Teutonic Order and its Neighbour Countries in 1412-1413 », dans *Idem, Arguments and Counter Arguments*, p. 157-168 ; les actes relatifs à la mission de Macra sont édités dans *Lites ac res gestae inter Polonos Ordinemque Cruciferorum*, éd. I. Zakrzewski, J. Karwasinska, 3 vol., Poznań-Varsovie 1890-1935.

<sup>309</sup> Sur l'arbitrage de Buda, voir D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 271-273 ; A. Hilckman, « Paweł Włodkowic, a Forerunner of the Modern Doctrine of States », dans J. Braun, *Poland*, p. 272 ; J. Koncius, *Vytautas*, p. 91-93 ; W. Urban, *Tannenberg*, p. 193-194. Un certain « *domino archanorum consiliano ac capellano regis Francie* » est mentionné au côté de Sigismond : *Lites*, éd. I. Zakrzewski, vol. 2, p. 69, 90.

<sup>310</sup> Afin d'éviter une bataille rangée, Kùchmeister retire ses troupes et les fait se barricader dans les châteaux : W. Urban, *Tannenberg*, p. 202-203 ; T. Brennan, *Just War*, p. 115-116.

<sup>311</sup> G. Błaszczyk, *Dzieje*, p. 428-429 ; S. Belch, *Paulus Vladimiri*, p. 112 et W. Urban, *Tannenberg*, p. 205-207. Sur ce qui suit, voir notamment W. Brandmüller, *Das Konzil von Konstanz*, Paderborn 1997, vol. 2, p. 150-175 ; et les belles études de H. Boockmann, *Falkenberg* ; S. Belch, *Paulus Vladimiri*, vol. 1.

<sup>312</sup> E. Raczynski (éd.), *Codex Diplomaticus Lithuaniae*, doc. 8.6, p. 187-188.

<sup>313</sup> *Monumenta* 2, doc. 16, p. 14 ; BP 3, doc. 1450, p. 233 ; A. Lewicki (éd.), *Index Actorum*, doc. 775, p. 93. Jean XXIII est le successeur d'Alexandre V, élu par le concile de Pise en 1409. Tous trois partisans du



également chargé de négocier une trêve de deux ans, par laquelle les deux parties acceptent que leurs différends soient arbitrés par le plus grand tribunal de la Chrétienté latine d'alors<sup>314</sup>. À la fin de l'année, l'Ordre, la Pologne et la Lituanie envoient leurs représentants dans la ville allemande<sup>315</sup>.

Au début de l'année 1415, le procureur du grand-maître, Pierre Wormditt, appelle contre le roi de Pologne<sup>316</sup>. Rappelant les services que l'Ordre teutonique a rendus à la Chrétienté en la protégeant des infidèles, il évoque la symbiose entre l'Ordre et ses protecteurs occidentaux, en ce qui peut être une allusion aux règnes des décennies précédentes<sup>317</sup>. Or, convaincre le concile n'est pas une tâche aisée ; dès le 17 janvier, Jean XXIII retire à l'Ordre les privilèges reçus deux siècles auparavant, avant de revenir sur cette décision quelques mois plus tard<sup>318</sup>. À la fin du mois de février, le souverain pontife nomme Jagellon vicaire général à Novgorod, Pskov et dans les autres provinces où vivent « des schismatiques et des hérétiques, des rebelles infidèles et des ennemis de la foi et de l'Église »<sup>319</sup>, avec pour mission de les soumettre à l'autorité de Rome<sup>320</sup>. En somme, la mission traditionnelle des Teutoniques passe à leurs adversaires<sup>321</sup>. Mais Jean XXIII n'est pas un allié solide ; installé comme un jouet entre les mains du puissant Sigismond de Luxembourg, il est contesté par le concile, qui le dépose après qu'il ait tenté de fuir (29 mai 1415)<sup>322</sup>. À défaut de convaincre un pape délégitimé, les deux parties essayent de

---

pape de Rome, la Pologne, la Lituanie et l'Ordre teutonique décident de suivre le pape « pisan » et son successeur.

<sup>314</sup> *Staatsverträge* 1, doc. 105, p. 107-109; G. Błaszczuk, *Dzieje*, p. 429 ; T. Brennan, *Just War*, p. 117 ; Nöbel, *Michael Küchmeister*, p. 84.

<sup>315</sup> *Staatsverträge* 1, doc. 107, p. 109 ; H. Koeppen (éd.), *Berichte*, vol. 2, N° 110, p. 222-223 ; CES, doc. 56, p. 64-67; I. Danilowicz (éd.), *Skarbiec*, vol. 2, doc. 1087, 1088, p. 29. H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 198 ; T. Brennan, *Just War*, p. 119-122; W. Urban, « Constance », p. 4050.

<sup>316</sup> Le traité est édité dans *Staatschriften* 1, doc. 2, p. 70-111, et résumé par T. Brennan, *Just War*, p. 122-126 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 223-224 ; N. Housley, *Later*, p. 359 ; W. Urban, « Constance », p. 4045.

<sup>317</sup> « *Quantum huic ordini prestiterunt Francigene, quantum Anglici, quantum Hispani ac Scoci, quantum Germani, quos ideo ultimo loco nomino eo, quod ex eorum germine germen prodigit* », *Staatschriften* 1, p. 74 ; M. Olivier, « "Veteres relegentes historias" : la place des chroniques dans la polémique entre l'Ordre teutonique et la Pologne au Concile de Constance (1414-1418) », dans P. H. Andersen et D. Buschinger (éds.), *Chroniques en tous genres*, Amiens 2006, p. 91.

<sup>318</sup> CES, doc. 57, p. 67-69 ; H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 199.

<sup>319</sup> « *in quibus huiusmodi scismatici et heretici infideles rebelles seu hostes tam fidei quam ecclesie* », CES, doc. 58, p. 70.

<sup>320</sup> *Id.* ; H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 201.

<sup>321</sup> Sur la « polonophilie » de Jean XXIII, T. Brennan, *Just War*, p. 127 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 224. Pour W. Urban (« Constance », p. 4046-4049), l'Ordre teutonique comptait sur la sympathie traditionnelle des papes pour les ordres militaires et l'idéologie de croisade, mais Jean XXIII avait pris conscience que la Pologne et la Lituanie étaient devenues les puissances les plus importantes de la région.

<sup>322</sup> *Ibid.*, p. 4052. Jean XXII est notamment abandonné par les prélats français Pierre d'Ailly et Guillaume Fillastre, qu'il avait pourtant créés cardinaux ; B. Guenée, *Entre l'Église et l'État. Quatre vies de prélats français à la fin du Moyen Âge (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris 1987, p. 270, 280-281.

s'attirer la sympathie des princes et des ecclésiastiques présents au concile, qui sont autant d'appuis potentiels. N. Housley a notamment remarqué que chaque prélat peut influencer la décision du prince auquel il est attaché, ce qui compte dans une lutte où Teutoniques comme Polono-Lituanien cherchent à consolider leurs réseaux d'alliance, ne serait-ce que pour s'assurer le recrutement des mercenaires<sup>323</sup>.

Dans la longue passe d'arme entre délégués teutoniques et polono-lituanien, la délégation d'une soixantaine de nobles samogitiens, arrivée à Constance le 28 novembre 1415, a été particulièrement remarquée<sup>324</sup>. Quelques jours plus tard, l'évêque de Poznań André Laskary introduit les nouveaux venus devant le concile, en les présentant comme un témoignage de l'action évangélisatrice menée par le roi de Pologne et le grand-duc de Lituanie<sup>325</sup>. Après avoir attendu en vain le retour de Sigismond, qui parcourait l'Europe pour convaincre les papes rivaux de se retirer<sup>326</sup>, les délégués polonais lancent une première liste d'accusations contre l'Ordre teutonique, qui répond aussitôt<sup>327</sup>. Nous sommes le 13 février 1416. Peu après, vraisemblablement le 17 février, le porte-parole des Samogitiens délivre un discours connu comme la *Propositio Samagitarum*<sup>328</sup>.

L'auteur de ce texte reste inconnu : les recherches récentes tendent à l'identifier comme un membre de la chancellerie du grand-duc de Lituanie, peut-être Nicolas

---

<sup>323</sup> N. Housley, *Later*, p. 358-359 ; *Idem*, « A crusade against the Poles? Johannes Falkenberg's "Satira" (1412) » (à paraître, texte communiqué par l'auteur). L'importance de la communication peut être illustrée par la remarque de Robert Hallam, évêque de Salisbury et l'un des principaux conseillers de Sigismond, qui reproche au procureur de l'Ordre Pierre Wormditt que les Teutoniques ne s'occupent plus de défendre l'Église, mais plutôt de la corrompre. Un avis que Wormditt attribue aux manœuvres des délégués polonais : H. Koeppen (éd.), *Berichte*, vol. 2, doc. 125, p. 264-265 ; H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 205-206.

<sup>324</sup> P. Rabikauskas, « La Cristianizzazione della Samogizia », dans *Idem* (dir.), *La Cristianizzazione.*, p. 229 ; W. Urban, *Tannenberg*, p. 226-227.

<sup>325</sup> Le discours de Laskary est rapporté par le journal de Jacopo Cerretano, éd. par H. Finke *et al.* (éd.), *Acta Concilii Constanciensis*, Münster 1823 (après : ACC), vol. 2, p. 266-267, trad. par L. Loomis *et al.* (éds.), *The Council of Constance : the Unification of the Church*, New York 1961, p. 502-504 ; D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 349-350.

<sup>326</sup> *Ibid.*, p. 350 ; H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 206-207 *passim*.

<sup>327</sup> D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion* p. 351. La *Propositio Polonorum contra Ordinem*, lue à cette occasion, est éditée dans CEV, Appendix, doc. 6 A, p. 1001-1018, et P. Janutis (éd.), *Codex Medicensis Seu Samogitae Diocensis*, Rome 1984 (après : CM), doc. 2, p. 13-18. Le texte peut être attribué au recteur et diplomate Paul Vladimiri (Paweł Włodkowic) ou à Nicolas Trąba, archevêque de Gniezno et chef de la délégation polonaise ; S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 225, n. 60.

<sup>328</sup> Edité dans CEV, Appendix, doc. 6 B, p. 1018-1024 et CM, doc. 1, p. 1-13. La date de lecture du texte, habituellement le 13 février, est mise en cause par D. Baronas et S. C. Rowell (*Conversion*, p. 347-353), qui lui préfèrent le 17, conformément aux indications données par le cardinal français Guillaume Fillastre ; *Fillastres Gesta concilii*, éd. ACC 2, p. 58 ; trad. M. Loomis, *Constance*, p. 280. L'intervention des Samogitiens est également rapportée par Ulrich de Richental, *Chronik des Constanzer Concils*, éd. M. R. Buck, Hilesheim etc. 2004 p. 88-89, 92-93 (après : Richental), trad. L. Loomis, *op. cit.*, p. 139.

Sepienski, secrétaire de Vytautas<sup>329</sup>. Ce qui est certain c'est que celui ou ceux<sup>330</sup> qui ont préparé le texte devaient avoir une bonne connaissance de la réalité samogitienne, et un certain talent pour dénicher des exemples concrets parlant en défaveur de l'Ordre teutonique<sup>331</sup>. L'envoi de cette délégation appartient à une stratégie élaborée sous l'égide de Jagellon et de Vytautas<sup>332</sup>. L'enjeu était de présenter la Lituanie, convertie depuis une trentaine d'année, comme un partenaire essentiel de la Chrétienté latine, capable de faire progresser la foi là où les Chevaliers teutoniques n'avaient été d'aucune utilité<sup>333</sup>. La politique prudente de ces derniers vis-à-vis de la Samogitie, par ailleurs partagée par Vytautas lors de ses rapprochements avec l'Ordre<sup>334</sup>, peut servir de preuve visant à démontrer l'hypocrisie des Teutoniques, qui accusent leurs ennemis de laxisme mais négligent de baptiser la population des provinces dont ils ont la charge<sup>335</sup>.

<sup>329</sup> K. Ożóg, *Uczni*, p. 211. Voir aussi G. Błaszczuk, *Dzieje*, p. 458 ; D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 352 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 93, n. 169 ; P. Rabikauskas, « *Samogizia* », p. 229-232 ; V. Gidžiūnas, « *Konstanz* », dans S. Suziedelis (dir.), *Encyclopedia Lituanica*, Boston 1973, vol. 3, p. 164. Le biographe de Paul Vladimiri, S. Belch, *Paulus Vladimiri*, vol. 1, p. 166, pense identifier l'auteur comme étant Paul Vladimiri lui-même, ou l'évêque de Poznań, André Laskary.

<sup>330</sup> D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 352, y voient le résultat d'un travail d'équipe, effectué à la chancellerie du grand-duc. Sur la présence de Polonais proches des milieux académiques à la chancellerie lituanienne, S. Szybkowski, « Polish Staff as a Social Group in the Chancellery of Grand Duke Witold », *Quaestiones Medii Aevi Novae* 3, 1998, p. 75-94.

<sup>331</sup> G. Mickūnaitė, *Making*, p. 93, n. 169.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. 43-44 ; l'envoi de cette ambassade de néophytes peut avoir été suggéré par la délégation polonaise à Constance.

<sup>333</sup> Sur ce point, D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 347-353 ; Z. Kiaupa, *History*, p. 71-72 ; W. Urban, *Tannenberg*, p. 255 : « One might be skeptical about the Samogitian enthusiasm for converting to Roman Catholicism, but it was the start of a missionary process that the Teutonic Knights had never dared attempt ».

<sup>334</sup> G. Mickūnaitė, *Making*, p.7 ; R. Petrauskas, « Litauen », p. 245.

<sup>335</sup> Par exemple, la lettre de septembre 1409 vraisemblablement emmenée en France par le banneret Jarosław d'Iwno, CEV, doc. 427, p. 201. Voir L. Chollet, « D'une cohabitation à l'autre : controverses autour des Chevaliers teutoniques et de la Samogitie, dernière province païenne d'Europe (1398-1417) », dans C. Maurer, C. Vincent (dir.), *La coexistence confessionnelle en France et en Europe Germanique et Orientale du Moyen Âge à nos jours*, Lyon 2015, p. 191-205. Une telle approche perdure chez une partie des historiens polonais, mais pas uniquement ; ainsi, O. Halecki : « Problems of the New Monarchy », p. 218 : « Not much more than a year after this, the new monarchy demonstrated before the whole civilized world that it was able to solve by peaceful means the great problem of spreading Christianity and Western civilisation in the East of Europe ». Pour G. Błaszczuk (*Dzieje*, p. 217), auteur d'une synthèse récente sur l'union polono-lituanien, par la conversion de la Samogitie, Jagellon et Vytautas ont d'une part démontré leur droit à une terre acquise récemment (par la paix de Toruń) et d'autre part fait valoir des méthodes d'évangélisations pacifiques, qui différaient de celles employées par l'Ordre teutonique. Une position en grande partie reprise par l'historien italien C. Carpini, « The Conversion of a people », p. 35-38 et *Idem*, « Dilitatio Christianitatis : Nota sull'insediamento della Chiesa Cattolica in Lituania », *Res Balticae* 10, 2004, p. 223-229. La conversion très « politique » de la Samogitie est perçue de manière assez différenciée par l'historiographie francophone. L'historien du concile de Constance, Jacques Lenfant, qui construit son récit à partir de Długosz (*Annales XI*, éd. *Opera Omnia*, vol. 13, p. 159-163) et le suit en plaçant une première conversion des Samogitiens en 1413, fait du passage de la Samogitie au christianisme un changement en douceur, presque naturel : « Les pauvres Samogites, qui s'étoient imaginez qu'on ne pouvoit commettre impunément un tel sacrilège [la désacralisation du feu et du bois sacré], commencèrent à avoir mauvaise opinion de leurs Dieux, de ne point s'être défendus, et de ne point avoir vengé la

Le discours reflète donc les idées que Vilnius et Cracovie souhaitaient faire circuler auprès des princes et des prélats d'Europe catholique. Dès le préambule, on annonce que les Samogitiens sont, par leur langue et leurs origines, des Lituaniens<sup>336</sup>, et que c'est du grand-duché qu'ils doivent recevoir le christianisme<sup>337</sup>. En tout cas pas des Chevaliers teutoniques, qui n'ont rien fait pour les évangéliser<sup>338</sup> : « avec une raison simple et tout à fait inexpérimentés dans la foi du Christ, nous avons compris que [les Teutoniques] ne connaissaient que les choses du monde, mais ne pensaient pas aux choses célestes »<sup>339</sup>. Le texte reprend les critiques déjà anciennes contre les ordres militaires baltes, supposés être motivés par la rapacité et la soif de territoire plus que par l'évangélisation des infidèles. L'on fait ainsi dire aux Samogitiens qu'eux-mêmes ont constaté le manque de zèle des Teutoniques, ce qui les aurait poussés à demander l'aide de Vilnius : « il se trouve qu'ils [les Teutoniques] n'ont baptisé personne des nôtres pendant qu'ils ont gouverné notre terre, excepté ceux que les illustres princes et seigneurs Ladislas, roi de Pologne, et Alexandre alias Vytautas, grand-duc de Lituanie, ont baptisés »<sup>340</sup>. L'idée est de démontrer que le seul pouvoir légitimement à même d'évangéliser les Samogitiens est celui du grand-duc de Lituanie, parent « naturel » qui a, lui, pris la tâche missionnaire à cœur. Les ambassadeurs concluent en demandant que l'on respecte leur volonté, et que l'on confie leur évangélisation à des prélats lituaniens, l'évêque de Vilnius et l'archevêque latin de Lviv<sup>341</sup>.

---

profanation de leur culte. De sorte que du consentement de tous, un de leurs plus vieux Concitoyens déclara publiquement au Roi "Que puisque leurs Dieux avaient été assez lâches pour se laisser vaincre par celui des Polonois, ils étoient résolus à abandonner leur culte et à s'attacher à celui du plus puissant" » (Jacques Lenfant, *Histoire du Concile de Constance*, vol. 1, Amsterdam 1714, p. 342-343) ; une idée reprise par E. Lavissee quant à l'ensemble de la Lituanie : « Ladislas Jagellon (...) ne rencontra pas grande résistance ; pour la Lithuanie, ce temps était venu où les dieux s'en vont tout seuls » (E. Lavissee, *Prusse*, p. 185). À l'inverse, pour H. Bogdan, *Les Chevaliers teutoniques*, p. 166, le baptême de la Samogitie a été imposé par Jagellon « par le fer et le feu » (toujours, suivant Długosz, en 1413).

<sup>336</sup> L'appartenance des Samogitiens au peuple lituanien est volontiers mise en avant par Vytautas (par exemple, CEV, doc. 391, p. 166-167). Voir A. Dubonis, « Das Grenzgebiet zwischen Litauen und dem Deutschen Orden », dans *Tannenberg – Grunwald – Žalgiris*, p. 6.

<sup>337</sup> CM, p. 2-3.

<sup>338</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>339</sup> « *mox nostri rudi et simplici racione in fide Christi penitus imperita comperimus eosdem, non alia nisi mundana sapere, de celestibus autem nichil penitus cogitare* », *Ibid.*, p. 5-6.

<sup>340</sup> « *nec occurrit aliquis quem ipsi baptizassent de nostris interim quod terram nostram gubernarunt, preter hos quos incliti principes domini Wladislaus, rex Polonie, et Alexander alias Witowdus, magnus dux Lithuanie, baptizarun* », *Ibid.*, p. 10-11.

<sup>341</sup> *Ibid.*, p. 12. Comme le montre S. Belch (*Paulus Vladimiri*, vol. 1, p. 449-451), nous sommes ici très proche des idées développées au même moment à l'Université de Cracovie, notamment par le recteur Paul Vladimiri.

Le 24 février, les délégués de l'Ordre teutonique tentent de répondre par une longue *Responsio Ordinis contra propositionem Polonorum in causa Samaytarum*, que le concile refuse d'écouter jusqu'au bout<sup>342</sup>. C'est une réfutation du discours des Samogitiens, que l'on dit avoir été écrit à l'injonction de Vytautas<sup>343</sup>. Concernant le baptême des Samogitiens, les délégués de l'Ordre se contentent de faire savoir que ceux-ci sont si « durs du cerveau et féroces » que l'on craignait une rébellion<sup>344</sup> ; aussi, seuls quelques dizaines de nobles ont été baptisés à Marienbourg, et leurs enfants gardés comme otages<sup>345</sup>. Toutefois, l'auteur de la réponse se dit ravi d'apprendre que les Samogitiens désirent recevoir le baptême, mais réclame qu'une délégation du concile accompagne les prélats demandés par leur porte-parole<sup>346</sup>.

La présence de ces païens venus du Nord, qui disent ardemment désirer le baptême que leur refuseraient les officiers teutoniques, a dû provoquer une certaine émotion parmi les auditeurs<sup>347</sup> – ce qui n'est peut-être pas sans rapport avec la distribution de riches cadeaux que le procureur de l'Ordre mentionne dans une lettre au grand-maître<sup>348</sup>. Le chroniqueur de Constance Ulrich de Richental raconte même qu'un important prélat, l'Italien Jean Dominici, manifesta l'envie de se charger en personne du travail de mission<sup>349</sup> :

Après que les envoyés furent entendus, le cardinal Jean de l'église de St-Sixte, cardinal de Raguse, (...) demanda la permission d'aller à eux, parce qu'il irait, selon la volonté de Dieu, sincèrement et avec joie essayer de récupérer les brebis égarées de Notre

<sup>342</sup> Fillastre, ACC 2, p. 58. La réponse des délégués de l'Ordre est éditée dans CEV, Appendix doc. 6 D, p. 1033-1038.

<sup>343</sup> « *ad iussum Wytaudi* », *Ibid.*, p. 1038 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 44.

<sup>344</sup> « *Sed quia Samaytharum gens durissime cervicis et ferocissima semper fuit, multus timor fuit ordini de rebellione eorundem* », CEV, Ap. doc. 6, p. 1034.

<sup>345</sup> « *Eciam tunc circa LXXX. senes Samaythi baptizati in Marienburg qui iuvenes eorum pro obsidibus ducebant ad Prussian* », *Id.*

<sup>346</sup> Sur la réponse des Teutoniques, H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 206-207, P. Rabikauskas, *Samogitia.*, p. 226-227, 230 ; D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 352.

<sup>347</sup> *Ibid.*, p. 353 ; T. Brennan, *Just War*, p. 130 ; W. Urban, « Constance », p. 4054.

<sup>348</sup> Lettre datée du 4 janvier 1416, éditée dans H. Koeppen (éd.), *Berichte*, vol. 2, doc. 139, p. 290. Voir aussi Nöbel, *Michael Kuchmeister*, p. 88 ; W. Urban, *Tannenberg*, p. 227 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 223-228.

<sup>349</sup> Pour D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 353-354, le cardinal Dominici entendait se consacrer à l'union avec l'église grecque plutôt qu'au baptême des Samogitiens ; H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 208, n. 66, et W. Brandmüller, *Konzil*, vol. 2, p. 161, préfèrent l'option samogitienne, ce qui correspond au texte de Richental, puisque dans la narration, la volonté de départ du prélat suit immédiatement l'appel des Samogitiens. On sait par ailleurs que ce proche de Sigismond de Luxembourg reçut, en 1418, le mandat de Martin V pour négocier le retour dans le giron de Rome des hussites de Bohême et des Byzantins ; B. Weber, « Toward a Global Crusade ? The Papacy and the Non-Latin World in the Fifteenth Century », dans N. Housley (dir.), *Reconfiguring the Fifteenth-Century Crusade*, Londres 2017, p. 20

Seigneur Dieu. La permission lui fut donnée, et deux évêques élus ainsi que trois docteurs de l'Ordre des Mendiants allèrent avec lui pour enseigner la foi chrétienne<sup>350</sup>.

Le cardinal ne se rendit peut-être pas lui-même en Samogitie, mais quelques observateurs ont dû y être envoyés<sup>351</sup>, puisque le chroniqueur raconte que le 17 juin suivant, « toutes les nations s'assemblèrent et les envoyés qui étaient allés auprès des païens apparurent devant eux. Ils se plaignirent des seigneurs Teutoniques, les frères de Prusse, qui s'opposèrent à eux et empêchèrent les païens de devenir chrétiens »<sup>352</sup>. D'après Richental, les arguments des Teutoniques étaient d'ordre juridique, puisqu'ils répondirent qu'« ils avaient une fois conquis ce peuple par l'épée, et que [les Samogitiens] appartenaient à l'archevêque de Riga, en Livonie, qui est une province de l'Ordre »<sup>353</sup>. Les revendications territoriales qui avaient empêché l'évêché de Vilnius d'être étendu à la Samogitie refont surface. Le concile n'entend toutefois pas se laisser distraire<sup>354</sup> :

[toujours selon les Teutoniques :] si ce peuple désirait devenir chrétien, les seigneurs [teutoniques] et l'archevêque [de Riga] les feraient chrétiens. Mais le concile assemblé interdit aux seigneurs Teutoniques de le faire et leur ordonnèrent, par leur obéissance au concile, de ne plus mettre d'obstacles sur le chemin de ce peuple et de ne plus interagir avec lui. Dorénavant, la Samogitie devrait appartenir au Saint Empire romain, et être sujet de l'Empereur pour les questions temporelles et de ses prêtres et évêques pour les questions spirituelles. Et les messagers furent renvoyés avec les pleins pouvoirs<sup>355</sup>.

---

<sup>350</sup> « *Do nun die botschaft verhört ward, do erbat sich [urloub?] der cardinal, der da haisset Johannes tituli sancti Sixti, cardinalis Ragusini, ... das er gern und luterlich durch gottes willen varen wölt, ob er kain verloren schäflin unserm herrgott wider bringen möcht. Der war im och geben und szwen wihbischoff und dry doctores von den betterlorden, die sy soltend cristan globen leren und die füren mit inn hin* », Richental, p. 89.

<sup>351</sup> H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 208, n. 66, précise que Richental est le seul à mentionner le fait que le cardinal de Raguse, avec les deux évêques et les trois docteurs, soient envoyés en Samogitie.

<sup>352</sup> « *An unssers herren frontlichnams aubent warend all naciones by ainandern und kam für die botschaft die gesendet was zu den haiden und klegtend die von den tütschen herren, den brudern von Prüssen, wie das sy sy gesumpt hettind und dawider wärind, das sy nit cristan wurdint* », Richental, éd. 92-93.

<sup>353</sup> « *sy hettind sy vormauls mit dem swert bezwungen und soltind gehören zu dem ertz bistumb zu Rig in Nifenland, das inen zugehörte* », *Ibid.*, p. 93.

<sup>354</sup> Sur la question, D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 354.

<sup>355</sup> « *Und wöltind sy cristan werdand, so söltind sy sy ze cristan machen und ir ertz bistumb. Do ward in gemainen concilium denselben tütschen herren verboten und gebotten by gehorsammi desselben conciliums, das sy sy in kain weg nit söltind summen und och nüntz mit inn ze schaffend haben, und das dieselben Samaritan nun hinnahin zugehören söltind dem hailgem römschen rich und in weltlichen sachen gehorsam sin dem römschen rich und in gaistlichen sachen iren bischoffen und lüpriestern. Und also wurden die botten wider hin in gesant mit vollem gewalt* », Richental, p. 93. Même si la Samogitie relève politiquement de la Lituanie et non de l'Empire, la mention de la suzeraineté impériale doit sans doute se lire comme une allusion au rôle traditionnellement attribué à l'Empereur comme protecteur des chrétiens.

Au mois d'août suivant, le concile confie officiellement la tâche d'organiser la nouvelle province ecclésiastique à l'archevêque de Lviv et à l'évêque de Vilnius<sup>356</sup>. Ceux-ci s'y rendent en été 1417, et commencent leur travail missionnaire dans une région où les pratiques païennes sont en grande partie déjà abandonnées<sup>357</sup>. Un évêché est fondé pour la Samogitie avec à sa tête Mathias de Trakai, qui comprend le dialecte local<sup>358</sup>. Malgré des révoltes qui secouent la région en mai 1418<sup>359</sup>, le christianisme se répand peu à peu. En 1422, la province revient définitivement à la Lituanie à la suite de la paix du lac de Melno signée entre le grand-duché et l'Ordre teutonique<sup>360</sup>.

Convaincre le concile que le baptême de la Samogitie doit s'opérer sous l'égide de Vilnius est une première victoire pour les dirigeants de Pologne et de Lituanie. L'évangélisation de la dernière province païenne balte remet directement en question le rôle de l'Ordre teutonique. Trente ans après le baptême de la Lituanie « proprement dite », plus aucune exception ne pourrait justifier que l'on continue à soutenir une corporation qui n'a plus de « Sarrasins » à combattre<sup>361</sup>. Pour parfaire le travail, la délégation polonaise entend tailler en pièce les arguments des Chevaliers teutoniques, dont les liens étroits avec de nombreuses cours européennes pouvaient encore assurer une certaine sympathie<sup>362</sup>. C'est notamment l'affaire du recteur de l'Université de Cracovie, Paul Vladimiri<sup>363</sup>. Celui-ci n'est pas le chef de la délégation polonaise, mais il est rôdé à la

<sup>356</sup> ACC 2, p. 576 ; P. Rabikauskas, « Samogitia », p. 231 ; H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 207-208.

<sup>357</sup> C'est l'interprétation de D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 354-361, qui remarquent d'une part que les documents datant de quelques années avant 1417 montrent qu'un certain nombre de Samogitiens nobles portaient déjà des noms chrétiens, et font même état d'une forêt « *que Sancta tempore paganorum vocabatur* » (*Lites*, éd. I. Zakrzewski, vol. 2, doc. 32, p. 137) dans les négociations menées en 1413 sous l'égide de l'envoyé de Sigismond de Hongrie, Benedict Macra. Les auteurs remarquent d'autre part que les lettres échangées entre le grand-duc et l'Ordre teutonique ne mentionnent aucune opposition de la population locale à la venue des missionnaires sur ses terres. Ainsi, la description épique de Długosz (*Annales XI*, éd. *Opera Omnia*, vol. 13, p. 159-163), qui montre des missionnaires fracassant les objets de culte devant des païens tétanisés, est à prendre avec réserve.

<sup>358</sup> D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 358-360 ; P. Rabikasuskas, « Samogitia », p. 231-232 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 44.

<sup>359</sup> D. Baronas, « Christians in Late Pagan », p. 68-71, préfère ne pas voir dans ces révoltes des « réactions païennes », mais des troubles sociaux.

<sup>360</sup> *Staatsverträge* 1, p. 160.

<sup>361</sup> Notamment H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 207.

<sup>362</sup> P. Kras, « Conversion », p. 31-38 ; D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 347-353 ; P. Knoll, *University of Cracow*, p. 234-244.

<sup>363</sup> Sur la vie et l'œuvre de Paul Vladimiri, le travail de référence reste S. Belch, *Paulus Vladimiri* ; voir aussi les études plus récentes de P. Kras, « Conversion », p. 23-53 ; P. Knoll, *University of Cracow*, p. 237-244 ; A. Lenartowicz, « Paweł Włodkowic and Andreas Laskary as the Authors of the Polish Revindication Programme against the State of the Teutonic Order in 1412-1418 », dans W. Sieradzan (dir.), *Arguments and Counter Arguments*, p. 111-122 ; L. Chollet, « Ecrire l'histoire », p. 17-47 ; *Idem*, « Croisade ou évangélisation ? La polémique contre les Chevaliers teutoniques à l'aune des témoignages des voyageurs

diplomatie et connaît très bien les rouages de la chancellerie pontificale. Né autour de 1370 dans la région de Dobrzyń, contestée par l'Ordre teutonique et la Pologne, Vladimiri (Paweł Włodkowic) a étudié le droit canon à Prague et à Padoue, où il fait la connaissance de Francesco Zabarella, champion du conciliarisme et l'un des chefs de file du concile de Constance. Une partie de l'historiographie polonaise attribue à l'influence de Paul Vladimiri et d'André Laskary, son compagnon d'étude en Italie, la décision de Boniface IX d'interdire les ruses sur la Lituanie en 1403<sup>364</sup>. Ce qui est sûr, c'est que les Polonais bien en place auprès des papes pouvaient présenter les intérêts de leur pays de manière favorable ; ainsi, lorsqu'il se trouvait auprès d'Alexandre V en 1409, Vladimiri a pu attirer l'attention du pontife « pisan » sur le sort de la Samogitie<sup>365</sup>. Nommé recteur de l'Université de Cracovie en 1414 et 1415, cet intellectuel et diplomate est choisi pour présenter les pamphlets polonais devant le concile de Constance.

Au début de l'été 1416, il prononce un discours devant la « nation germanique » du concile, c'est-à-dire devant les représentants des principautés d'Empire, d'Europe centrale, de Scandinavie et d'Ecosse<sup>366</sup>. Le *Tractatus de potestate papae et imperatoris respectu infidelium* pose l'essentiel de son argumentation juridique et philosophique<sup>367</sup>. Ce long discours se trouve résumé dans un second traité, *Opinio Ostiensis*, lu peu après devant l'ensemble du concile<sup>368</sup>. Le propos est de démontrer que les infidèles vivant dans la région balte jouissent de droits leur permettant de posséder licitement leurs terres et d'avoir des États, et que même le Pape ou l'Empereur n'ont pas à distribuer leurs biens sans leur consentement. Son argumentaire repose essentiellement sur les idées

---

français de la fin du Moyen Âge », *Ordines Militares* 20, 2015, p. 175-203 ; *Idem*, « Paul Vladimiri et le Ius Gentium polonais: un droit de résistance au début du XV<sup>ème</sup> siècle ? », dans P. Arabeyre, K. Fiorentino (dirs.), *Résistances au droit et droit de résistance*, Dijon 2012, p. 43-67 ; T. Wünsch, « Paulus Vladimiri und die Genese des „realistischen Denkens“ in der Lehre von den internationalen Beziehungen: Der Krieg zwischen Polen und dem Deutschen Orden als Stimulus für ein neues politiktheoretisches Paradigma », dans W. Paravicini et al., *Tannenberg – Grunwald – Žalgiris*, p. 27-42 ; K. Ożóg, *Uczni*, p. 206-217 ; *Idem*, *The Role of Poland in the Intellectual Development of Europe in the Middle Ages*, Cracovie 2009, p. 111-119 ; F. Russell, « Paulus Vladimiri's attack on the Just War: a Case Study in Legal Polemics », dans B. Tierney, P. Linehan (dirs.), *Authority and Power*, Cambridge etc. 1980, p. 237-254 ; T. Brennan, *Just war* ; C Reid, « Paulus Vladimiri », p. 418-423 ; S. Kwiatkowski, *Der Deutsche Orden im Streit mit Polen-Litauen*, Stuttgart-Berlin-Cologne 2000 ; H. Boockmann, *Falkenberg*.

<sup>364</sup> Voir notamment S. Belch, *Paulus Vladimiri*, p. 122-124.

<sup>365</sup> A. Lenartowicz, « Paweł Włodkowicz », p. 116.

<sup>366</sup> Sous l'influence de Sigismond de Luxembourg, le concile est organisé en « nations » ; B. Guinée, *Entre l'Église et l'État*, p. 281.

<sup>367</sup> *De potestate papae et imperatoris respectu infidelium* est édité par S. Belch, *Paulus Vladimiri*, vol. 2, p. 792-844 et L. Ehrlich, *Pisma Wybrane*, vol. 1, p. 2-112 ; pour une traduction en polonais et en anglais, L. Ehrlich, *ibid*.

<sup>368</sup> *Opinion Ostiensis* est édité par S. Belch (éd.), *Paulus Vladimiri*, vol. 2, p. 864-884 et L. Ehrlich (éd.), *Pisma Wybrane*, vol. 1, p. 113-137 ; pour une traduction en polonais et en anglais, L. Ehrlich, *ibid*.



développées par Stanislas de Skarbimierz, mais aussi sur le débat entre Innocent IV et Hostiensis, qui avaient théorisé les relations entre les chrétiens et les infidèles, et la pensée de son maître de Padoue, Francesco Zabarella, lequel est plus proche de la ligne du célèbre pape juriste<sup>369</sup>.

S'il s'agit de mettre en cause les donations faites à l'Ordre teutonique au XIII<sup>ème</sup> siècle, Vladimiri se garde bien d'attaquer les principes mêmes de la croisade balte ; le prologue du *De potestate* expose que du temps où Conrad de Mazovie avait fait appel à l'Ordre, la Pologne était effectivement menacée par ses voisins païens, mais qu'une fois ceux-ci pacifiés, il n'y avait plus de raison de continuer à les harceler. La défense de la Chrétienté reste en principe un motif légitime pour user de violence, mais il ne peut être valide qu'en cas de menace réelle. C'est dire, implicitement, que la présence de l'Ordre teutonique sur le rivage balte n'a plus raison d'être puisque les Samogitiens sont en passe d'être convertis, mais que l'on pourrait avoir besoin d'une force armée en cas d'attaque menée par d'autres infidèles. Ainsi, on ménage la possibilité du roi polonais ou de son allié lituanien à recourir à la croisade contre leurs rivaux orientaux, Russes ou Tatars<sup>370</sup>.

Du reste, Paul Vladimiri ne cherche pas à cacher le fait que le roi de Pologne et le grand-duc de Lituanie avaient recours à des soldats infidèles ; au contraire, la présence de ces derniers dans l'armée polono-lituanienne, qui avait été largement dénoncée par l'Ordre teutonique, doit être justifiée<sup>371</sup>. Aussi, une partie du *Tractatus de potestate* vise à démontrer que la Pologne et la Lituanie menaient une guerre juste, et que par conséquent, on avait le droit de recourir à l'aide de non-chrétiens. Puisqu'en vertu de la doctrine d'Innocent IV ceux-ci ont des droits politiques, ils peuvent légitimement posséder une armée, et un pouvoir chrétien forcé de résister contre un agresseur illégitime peut leur demander assistance<sup>372</sup>.

Lu au cours de la seconde moitié de 1416, *Causa inter Reges Poloniae et Cruciferos*<sup>373</sup> est une charge directe contre l'Ordre teutonique. Ceux-ci auraient

---

<sup>369</sup> P. Kras, « Conversion », p. 45 ; C. Reid, « Paulus Vladimiri », p. 418-420 ; T. Brennan, *Just War*, p. 298-301.

<sup>370</sup> N. Housley, *Later*, p. 360-361 ; F. H. Russel, « Just War », p. 252-253 ; W. Urban, « Constance », p. 4058 ; J. M. Jensen, *Denmark and the Crusades, 1400-1650*, Leiden 2007, p. 55.

<sup>371</sup> S. Gouguenheim, *Tannenberg*, p. 193-197. Par exemple, la remarque de Guillebert de Lannoy, pour qui le roi de Pologne et le duc de Poméranie « favorisoient les Sarrasins » ; L. Chollet, « Croisade ou évangélisation ? », p. 185-186.

<sup>372</sup> *Idem*, « Paul Vladimir », p. 43-67.

<sup>373</sup> La date exacte de rédaction et de distribution du traité devant le concile est discutée : S. Belch, *Paulus Vladimiri*, vol. 1, p. 169 sq. penche pour juillet 1416, alors qu'en se référant à la mention de la bataille de Tannenberg, L. Ehrlich, *Pisma Wybrane*, vol. 1, p. XXXI et p. 265, situe la rédaction du texte à la fin de

abandonné leur statut d'hospitaliers originel pour jouer le rôle de seigneurs en Prusse ; leurs activités militaires ne seraient ainsi plus dédiées à la défense de la Terre sainte, mais à la conquête de pays qui appartenaient aux païens ; et s'ils prétendent vouloir convertir ceux-ci, user de la force pour imposer le baptême est interdit par le droit canon<sup>374</sup>. En cachant de sombres desseins sous l'apparence de la vertu, l'Ordre teutonique ferait preuve de simulation, et répandrait une doctrine dangereuse<sup>375</sup>. Les discours suivants poursuivent cette polémique<sup>376</sup>, amplifiée par la découverte, à Paris, d'un traité composé quelques années plus tôt (autour de 1412) par un défenseur de l'Ordre teutonique présent au concile, le dominicain Johannes Falkenberg<sup>377</sup>. La *Satira contra haereses et cetera nefanda Polonorum et eorum regis Iyageyel fideliter conscripta* décrit le roi de Pologne comme un faux converti hypocrite et manipulateur, responsable de nombreuses atrocités habituellement attribuées aux païens, et réclame sa mise à mort ainsi que celle de ses sujets. À la fin de l'année 1416, ce pamphlet est à Constance, en mains polonaises<sup>378</sup>. Remarquant que les conclusions de celui-ci rappellent la thèse du tyrannicide, condamnée

---

1416 ou au début de 1417. Le texte est édité, publié et traduit par L. Ehrlich (éd.), *Pisma Wybrane*, vol. 1, p. 144-271 et vol. 2, p. 2-168, qui l'appelle selon son incipit « *Ad Aperiendam* ».

<sup>374</sup> *Ibid.*, p. 166-167. Vladimiri fait notamment référence au canon *De Iudeis* du concile de Tolède, intégré dans le Décret de Gratien ; voir D. 45, c. 5, trad. et cité par Isabelle Poutrin, « La conversion », p. 841.

<sup>375</sup> *Causa*, cité par Ehrlich, *Op. cit.*, p. 161-162, 168, 199-200, 203 *passim*.

<sup>376</sup> A titre d'exemple, *Articuli contra Cruciferos de Prussia*, compris dans le plus long *Tractatus de Ordine*, présenté en novembre 1417 (S. Belch, *Paulus Vladimiri*, vol. 1, p. 175 *sq.*) : « *oppresserunt et laeserunt, quamvis tyrannice, inique et iniuste* », cité par S. Belch (éd.), *Paulus Vladimiri*, vol. 2, p. 984.

<sup>377</sup> Johannes Falkenberg a écrit l'un des discours en faveur de l'Ordre, appelé, selon son incipit, *Veteres relegentes historias*, sans doute terminé au tournant de 1416-1417 ; ce texte est édité par E. Weise, *Staatsschriften*, doc. 8, p. 175-228. Voir H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 242 *sq.* Falkenberg avait vécu un certain temps en Pologne, qu'il a dû quitter après quelques démêlés avec les partisans de Jagellon. Ce pamphlétaire zélé avait sans doute composé le texte incriminé par la délégation polonaise, la *Satira contra haereses...*, en pensant le soumettre à Henri de Plauen pour lui servir dans sa « guerre de plume » contre Jagellon et Vytautas, mais le grand-maître devait le refuser, ne voyant probablement rien de bien neuf à ce long traité verbeux et bourré de stéréotypes habituellement dirigés contre les infidèles et les hérétiques ; H. Boockmann (*op. cit.*, p. 96-102) remarque en effet que la ligne de la *Satira* est en grande partie celle des lettres envoyées par Henri de Plauen pour demander du secours après Tannenberg. Il semble qu'en 1412, le dominicain ait essayé de faire approuver sa thèse par l'Université de Paris, ce qui explique que c'est de là que le texte a pu rebondir sur le devant de la scène quelques années plus tard. Voir *ibid.*, p. 195 ; N. Housley, « Falkenberg » ; F. Cheneval, « Jean Falkenberg et Paul Vladimiri critiques de Dante », dans S. Włodek (éd.), *Société et Église*, Turnhout 1995, p. 101-115 ; S. Sobiecki, « Cracow », dans D. Wallace (dir.), *Europe, a literary history*, Oxford 2016, p. 561-562.

<sup>378</sup> On sait qu'à la fin de l'année 1416 la *Satira* se trouve à Constance, en provenance de Paris. D'après Jan Długosz (*Annales XI*, éd. *Opera Omnia*, vol. 13, p. 199-201), les docteurs de l'Université de Paris ont donné le texte de Falkenberg à l'archevêque de Gniezno, qui accompagnait le roi Sigismond dans une mission diplomatique. Pour H. Boockmann (*Falkenberg*, p. 263, n. 352), quelques universitaires parisiens proches du parti orléanais auraient pu amener eux-mêmes la *Satira* à Constance, peut-être parce que Falkenberg leur était connu comme un défenseur de Jean Petit, l'auteur de la thèse du tyrannicide. Ce pamphlet, d'abord une pièce au dossier franco-bourguignon, serait passé en mains polonaises pour servir à la campagne contre l'Ordre teutonique. Voir *ibid.*, p. 263-264. Sur Jean Gerson et son combat contre les idées de Jean Petit, M. Turchetti, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris 2001, p. 319-328.

par le concile l'année précédente, les délégués polonais attaquent son auteur pour hérésie. L'idée est de flétrir l'Ordre teutonique en faisant condamner l'un de ses principaux défenseurs<sup>379</sup>.

Tous les écrits en faveur des Teutoniques n'avaient pas une tonalité aussi extrême, mais la ligne générale reste la même que celle inaugurée par le discours du procureur Pierre Wormditt : les chevaliers à la croix noire protègent efficacement la Chrétienté contre des hordes impies et cruelles que les machinations du roi de Pologne ont lancé contre des pays chrétiens. Pour répondre à Vladimiri, les délégués de l'Ordre ont fait appel à d'autres plumes<sup>380</sup>, dont celle d'un évêque bénédictin portugais, André Dias d'Escobar, qui en novembre 1417 produit une défense de l'Ordre reposant essentiellement sur l'argument d'Hostiensis, pour qui la terre entière est soumise aux chrétiens, en tant qu'héritiers de Jésus Christ. Par conséquent, toute guerre contre des infidèles serait juste, et peut même leur apporter le baptême, une fois ceux-ci vaincus<sup>381</sup>. La réponse la plus aboutie est sans doute celle d'un docteur de Bamberg, Johannes Urbach, qui lit son *De statu Fratrum Ordinis B. Mariae Virginis Teutonicorum et pugna eorum adversus infideles* entre juillet 1416 et 1417<sup>382</sup>. Il s'agit d'une défense des actions de l'Ordre teutonique, légitimées notamment par l'agressivité dont feraient preuve les infidèles<sup>383</sup>. Autant les attaques de Vladimiri que la défense de l'Ordre par Urbach montrent que la croisade comme moyen de défendre une Chrétienté attaquée n'est pas mise en cause ; tout l'enjeu est de savoir si les infidèles concernés sont pacifiques ou non, d'où l'importance de la perception que l'on se fait de ces derniers lorsqu'il s'agit de décider de la validité de la guerre qu'on leur fait.

---

<sup>379</sup> H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 263-265 ; N. Housley, « Falkenberg », p. 10 ; W. Urban, « Constance », p. 4057.

<sup>380</sup> D'autres auteurs ont également été engagés par l'Ordre teutonique pour écrire en sa défense ; la recherche tend à les identifier à Giacomo Balardi Arrigoni, évêque de Lodi, Ardicinus de Novare et Dominique de Ponte, de la région de Venise (tous deux avocats du concile) ainsi qu'à un clerc d'Augsbourg Rudolf Arzt. H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 246-256 ; M. Olivier, « Chroniques », p. 89.

<sup>381</sup> Le discours d'André d'Escobar, évêque de Ciudad Rodrigo, est édité dans *Staatschifte* 1, doc. 16, p. 391-413. Voir E. Christiansen, *Northern*, p. 232 ; H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 252-256 ; P. Buc, *Guerre sainte*, p. 349-351. Pour M. Olivier (« Chroniques », p. 90), la trame historique du discours d'André Diaz d'Escobar s'inspire directement du prologue du mémoire de Pierre Wormditt, lu au début de l'année 1415.

<sup>382</sup> T. Brennan, *Just War*, p. 229-296. S. Belch, *Paulus Vladimiri*, vol. 2, p. 1112, pense que le traité a été lu peu après juillet 1416, alors que E. Weise, *Staatschriften* 1, p. 309, le situe en juillet 1417.

<sup>383</sup> J. Sarnowsky, « Military Orders », p. 126-127 ; T. Brennan, *Just War*, p. 229 ; S. Belch, *Paulus Vladimiri*, vol. 2, p. 1108. Le traité est édité par S. Belch, *Paulus Vladimiri*, vol. 2, p. 1116-1180 et E. Weise, *Staatschriften* 1, doc. 14, p. 318-380 ; trad. T. Brennan, *Just War*, p. 422-532.

Aussi, une partie importante de l'argumentaire des partis rivaux repose sur l'histoire, ancienne ou récente<sup>384</sup>. L'angle d'attaque polono-lituanien consiste à peindre les actions des Chevaliers teutoniques sous un jour très sombre, ceci afin de délégitimer leur combat contre l'infidèle. Alors que l'Ordre entend se poser en défenseur d'une Chrétienté harcelée par d'intraitables païens, l'auteur de la plainte lue par les représentants des Samogitiens illustre son propos par plusieurs exemples nominatifs, devant éclairer la vraie nature de la guerre teutonique<sup>385</sup>. Parmi ceux-ci, l'histoire tragique de cette famille :

Un homme, parmi les plus puissants barons de notre terre, nommé Kircutis, ayant une fille très belle, fut privé avec violence de sa fille par ces frères [les Teutoniques]. Son fils, le frère de cette vierge, ne pouvant plus supporter de tels abus, tua, ce qui est bien connu, l'un de ces frères qui violait sa sœur, en le transperçant de son épée<sup>386</sup>.

La description précise de l'acte et la mention du nom du boyard concerné vise sans doute à donner un parfum de réel aux accusations<sup>387</sup>. D'autres exemples, plus généraux, participent à forger l'image de Chevaliers teutoniques à mille lieux des guerriers de Dieu célébrés en France :

Trois nobles hommes, qui se cachaient pour ne livrer d'aucune manière leurs fils comme otages, furent brûlés par le feu avec deux femmes captives et des hommes, en assez grand nombre, furent enchaînés avec leurs épouses et emmenés en Prusse ; hélas ! Ces croisés, ayant rejeté le respect de la croix – ce que nous rapportons avec douleur –

---

<sup>384</sup> Sur l'utilisation de l'histoire par les délégués polonais et lituaniens et les défenseurs de l'Ordre teutonique : M. Olivier, « Chroniques », p. 87-97 ; L. Chollet, « Ecrire l'histoire », p. 17-47.

<sup>385</sup> CM, p. 9-10 ; L. Chollet, « D'une cohabitation à l'autre », p. 202.

<sup>386</sup> « *Nam vir quidam de pocioribus baronibus terre nostre Kircutis nomine habens filiam elegantissimam, per eosdem fratres violenter privatus dicta filia sua, cuius filius, frater eiusdem virginis, tantas oppressiones per amplius sustinere non valens, quendam ex fratribus predictis circa sororem suam in ea stupri vim exercentem transfixum gladio notabiliter interemit* », CM, p. 10.

<sup>387</sup> Comme le montre R. Kotecki, « The Desecration of Holy Places according to Witnesses' Testimonies in the Polish-Teutonic Order Trials of the 14<sup>th</sup> Century », dans W. Sieradzan (dir.), *Arguments and Counter-Arguments*, p. 84 *sq.*, les faits reprochés aux Teutoniques correspondent aux accusations habituellement formulées lorsqu'il s'agit d'accabler l'adversaire. Le même auteur (*ibid.*, p. 87) affirme toutefois que les témoignages détaillés compilés dans les actes des procès du XIV<sup>ème</sup> siècle entre Pologne et Ordre teutonique permettent d'appréhender la réalité de la guerre, au-delà des stéréotypes. Peut-on supposer que les témoignages contenus dans la plainte des Samogitiens, riches en détails, reflètent fidèlement les traitements subis par les habitants de la province ?

violèrent nos sœurs et nos petites filles prises de forces ; cela est connu du public et pourra être prouvé<sup>388</sup>.

Nous reconnaissons la pratique de la déportation et de la prise d'otages, que reflète par exemple la *Chronique de Metz*. Le viol n'est bien sûr pas mentionné comme un fait glorieux par les sources occidentales ni teutoniques, et les quelques notes concernant des femmes lituaniennes ramenées par les croisés d'Europe occidentale ne nous permettent pas de savoir comment celles-ci étaient traitées. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est que l'une d'entre elles fut mariée à un noble du comté de Namur, et qu'une deuxième donna un fils au comte Guillaume de Gueldre<sup>389</sup>. D'une manière générale, et ce en dépit de la morale courtoise affichée dans les romans de chevalerie, le viol était couramment pratiqué par les gens de guerre, notamment dans la France de la guerre de Cent Ans<sup>390</sup>. De même, nous avons vu à travers le récit des misères de Guillebert de Lannoy à Azincourt que la mise à mort par le feu était un moyen d'exécution parfois utilisé sur le champ de bataille, même entre armées chrétiennes. Rien n'interdit donc de supposer que des crimes du genre de ceux mentionnés par la *Propositio Samagitarum* aient été pratiqués lors des ruses ou par les forces armées qui devaient tenir le pays pour le compte des Teutoniques. Il s'agirait alors de ces crimes « faisant partie d'une "normalité" du temps de guerre » qui ne deviennent visibles que lorsqu'ils sont dénoncés<sup>391</sup>.

Si la *Propositio* ne fait pas explicitement référence aux ruses impliquant des croisés étrangers à l'Ordre et à ses troupes, ce n'est pas le cas des discours de Paul Vladimiri. Le recteur de Cracovie se base certes essentiellement sur le droit, mais ne

---

<sup>388</sup> « ...tribus viris nobilibus, qui se, ne filios suos obstagio aliquater exponerent, abscondebant, cum duabus captis mulieribus et igne combustis, nonnullisque viris huiusmodi cum uxoribus eorum ligatis et in Prussiam deductis, heu sorores filiasque nostras iuenculas ipsi Cruciferi, reverencia crucis postposita, vi captas, quod dolenter referimus, stupraverunt, quod publice notorium est et poterit comprobari. », CM, p. 9-10.

<sup>389</sup> Voir plus haut, chap. 5.

<sup>390</sup> Par exemple, *Chronique du religieux de St-Denis*, éd. Bellaguet, vol. 5, p. 324-327. Notamment N. Gonthier, « Les victimes de viol devant les tribunaux à la fin du Moyen Âge d'après les sources dijonnaises et lyonnaises », *Criminologie* 27/2, 1994, p. 10, 26-27 ; D. Buschinger, « Le viol dans la littérature allemande au Moyen Âge », dans D. Buschinger, A. Crépin (éds.), *Amour, mariage et transgressions au Moyen Âge*, Göppingen 1984, p. 369-385 ; D. Rieger, « Le motif du viol dans la littérature de la France médiévale entre norme courtoise et réalité courtoise », *Cahiers de civilisation médiévale* 31/123, 1988, p. 241-267.

<sup>391</sup> O. Berger, « José Cubero, *La femme et le soldat, viols et violences de guerre du Moyen Âge à nos jours* », *Revue historique des armées* [En ligne], 270 | 2013, mis en ligne le 10 juin 2013, consulté le 16 février 2016. URL : <http://rha.revues.org/7669>.

néglige pas de faire référence à l'histoire, comme dans le prologue du *De potestate*<sup>392</sup>. On y lit que l'Ordre teutonique avait été installé par les princes polonais pour protéger leurs possessions contre des Prussiens alors violents, puis que les « Porte-Croix » (*Cruciferi* – il s'agit des Chevaliers teutoniques), mirent toute la région sous leur coupe, y construisirent des villes fortes et des châteaux : « et ils sont appelés en conséquence seigneurs de Prusse »<sup>393</sup>. La pacification des Prussiens ne signifiait pas pour autant l'arrêt des activités belliqueuses des nouveaux maîtres des lieux, qui s'en prirent aux Lituaniens, quand bien même ceux-ci désiraient vivre en paix avec les chrétiens. C'est ainsi qu'est née l'institution des rèses :

Et bien que, une fois les Prussiens soumis à sa force, la cruauté des païens ait cessé de s'en prendre aux chrétiens – sauf quand provoqués par les insultes des chrétiens, ils les leur rendaient – ces Porte-Croix ne cessèrent d'attaquer les infidèles, même doux et tranquilles, d'envahir leurs terres et leurs domaines, et de les dresser les uns contre les autres en les excitant. Au premier prétexte, comme si la rage des païens se déchaînait toujours contre les fidèles du Christ, ils appellent les chrétiens à l'aide, et ils se font presque une règle d'envahir avec une grande armée deux fois l'an les régions païennes à deux moments, l'Assomption et la Purification de la glorieuse Vierge Marie ; ces occasions, ils les appellent vulgairement des rèses [*reysas*].

C'est ainsi qu'une erreur se transforme en coutume : les fidèles du Christ, pour combattre en troupe, croyant faire preuve de zèle envers Dieu, se réunissant en foule pour étendre la foi catholique, attaquent durement le peuple tranquille des païens. S'ensuivent des homicides, et les fidèles s'avancent avec les infidèles dans le même danger de damnation ; des pillages ont lieu, ainsi que d'innombrables autres crimes<sup>394</sup>.

---

<sup>392</sup> Sur les sources de Paul Vladimiri, J. Wyrozumski, « L'idée de tolérance à l'université de Cracovie dans la première moitié du XV<sup>ème</sup> siècle », dans S. Włodek (éd.), *Société et Église*, p. 139 ; S. Wielgus, *Ius Gentium*, p. 68-72.

<sup>393</sup> « et "domini de Prussia" ideo appellantur », Paul Vladimiri, *Tractatus de potestate*, éd. S. Belch, *Paulus Vladimiri*, vol. 2, p. 792.

<sup>394</sup> « ... tamen Cruciferi etiam mansuetos infideles et quietos impugnare et ipsorum terras et dominia invadere eosque suis irritationibus huiusmodi contra se et contra alios provocare – in quantum in eis est – usquemodo non cessarunt. Sed sub primo colore, quasi adhuc rabies paganica in Christicolis desaeviret, convocant in subsidium christianos, assumunt sibi quasi pro regula cum valido exercitu invadere partes infidelium bis in anno, his scilicet diebus et temporibus, videlicet Assumptionis et Purificationis gloriosae Virginis Mariae ; quas vices suo vulgari sermone reysas vocant. Sicque in consuetudinem error deducitur, quod fideles Christi causa exercendae militiae credentes obsequium praestare Deo, in multitudine illuc confluunt et occasione catholicae fidei ampliandae gens quieta infidelium crudeliter impugnatur. Hinc sequuntur homicidia, vadunt fideles cum infidelibus pari damnationis periculo ; rapinae fiunt et alia nefanda infinita », *Ibid.*, p. 792-793.

En citant l'extension de la foi comme but supposé des rèses, le maître de Cracovie fait directement référence à l'un des arguments utilisés depuis le XIII<sup>ème</sup> siècle en faveur de la croisade balte ; si défendre la Chrétienté contre des infidèles agressifs était légitime (justifiant ainsi l'appel aux Teutoniques par Conrad de Mazovie), on ne saurait propager le christianisme à tout prix. Sous la plume de Vladimiri, les rèses se résument à des déchaînements de violence inutiles à la progression de la foi. Celle-ci ne s'obtient pas à la pointe de l'épée, mais par l'intercession de l'Esprit saint, lequel agit dans le cas qui nous intéresse par l'intermédiaire des Polonais<sup>395</sup>. Les Teutoniques, qui avaient considérablement augmenté leurs richesses aux temps des rèses, « regardent ces événements miraculeux et comme s'ils supportaient mal que la raison d'occuper les terres et domaines s'amenuise à ce point pour eux, ils envahissent avec une plus grande cruauté (...) ces néophytes »<sup>396</sup>.

Les agresseurs commettent alors de nombreux crimes, dont certains apparaissent depuis le XIII<sup>ème</sup> siècle dans les accusations portées contre les ordres religieux : « tant parmi les baptisés que parmi ceux qui ne le sont pas encore, ils en font périr beaucoup cruellement, ne respectant même pas la condition ecclésiastique. Ils brûlent leurs églises toutes neuves, et commettent d'innombrables actes que l'honnêteté commande de taire »<sup>397</sup>. Fait-il allusion aux viols dénoncés dans la *Propositio Samagitarum* ? Ce que l'on doit comprendre du discours, c'est que la violence dont font preuve les Teutoniques a décuplé depuis que la Lituanie a été baptisée<sup>398</sup>. Or, les extraits de chroniques ou autres récits de rèse des chevaliers occidentaux ne permettent pas d'affirmer que l'on se soit particulièrement déchaîné après la date de 1387, et que l'on traitait plus mal les néophytes que les Samogitiens restés païens quasiment jusqu'à l'époque du concile.

L'avis du recteur Vladimiri sur les rèses est sans appel : qu'elles soient dirigées contre des néophytes ou contre des païens pacifiques, elles sont illégales, car il ne s'agit plus de défense, mais de conquête. Faire « *grant destruccion de Sarrasins* », pour reprendre l'expression du biographe de Boucicaut<sup>399</sup>, ne saurait se légitimer par le seul désir d'accroître la foi chrétienne. La sixième question de la seconde partie de *De*

---

<sup>395</sup> *Ibid.*, p. 793.

<sup>396</sup> « *Considerant haec mirabilia Cruciferi et quasi moleste ferentes, quod eis causa occupandi possessiones et dominia praedictorum taliter deperiret, maiori ferocitate invadunt ... dictos neophytos* », *Ibid.*, p. 794.

<sup>397</sup> « *et tam baptizatos, quam etiam alios nondum baptizatos, multos crudeliter perimunt, etiam sacerdotali conditioni vel ordini non parcentes. Cremant ipsorum novellas ecclesias et alia innumera faciunt, quae honestas postulat subticere* », *Id.*

<sup>398</sup> C'est une impression qui ressort d'une partie de l'historiographie ; par exemple, W. Urban, *Samogitian*.

<sup>399</sup> *Le Livre des fais*, éd. D. Lalande, p. 77.

*potestate* concerne directement la pratique des règles<sup>400</sup> : « [on se demande] s'il est tolérable ou licite que les chrétiens affluent au secours des Porte-Croix pour attaquer les infidèles parce qu'ils sont infidèles, soit sous le prétexte d'augmenter la foi chrétienne, soit qu'il s'agisse d'exercer la chevalerie ? »<sup>401</sup>. A quoi la réponse est explicite :

C'est une erreur qu'aucune raison ne peut faire admettre (...) car tous ceux qui prêtent volontairement leur être aux Porte-Croix pour attaquer les infidèles dociles ne peuvent être excusés d'un péché mortel, qu'ils soient leurs sujets ou pas (...). La guerre des Espagnols contre les Sarrasins est juste, car elle vise à récupérer des terres chrétiennes dans lesquels les Chrétiens habitaient d'abord. Ainsi, le chevalier catholique qui n'est pas le sujet de celui qui combat doit être parfaitement certain de la justice de la guerre qu'il mène, sinon, s'il est dubitatif ou incertain, il s'expose à un grave danger<sup>402</sup>.

Ceux qui s'embarquent dans une expédition contre l'infidèle devraient donc se renseigner, car si la croisade ibérique est juste, ce n'est pas que le cas de son pendant nordique, qui n'est pas une reconquête, mais une simple invasion. On peut certes imaginer que la Pologne ait entendu se ménager des appuis auprès des puissances engagées dans la *Reconquista*, mais il est remarquable que, selon Vladimiri, tous les fronts de croisades ne se valent pas. Une position qui tranche avec l'habitude de la chevalerie française ou anglaise et les idées de la plupart de ses thuriféraires. Les « hôtes » venus appuyer l'Ordre teutonique participent donc à une guerre injuste, ce qui est encore prouvé par un examen des critères devant définir la justice d'un conflit. Aux cinq points de Raymond de *Peñafort*, devenus classiques, Vladimiri ajoute une particularité d'une grande importance en ce qui concerne les règles<sup>403</sup> :

On peut ajouter un sixième point : à savoir la période favorable, car il y a des périodes durant lesquelles les guerres, même justes, sont interdites. Et cette

---

<sup>400</sup> J. M. Jensen, *Denmark*, p. 55.

<sup>401</sup> « *An sit tolerabile vel licitum, quod christiani confluunt Cruciferis in subsidium ad impugnandum infideles ex eo quia infideles, sive hoc dicatur causa fidei christianae ampliandae, sive sit causa militiae exercendae ?* », Belch, *Paulus Vladimiri*, vol. 2, p. 796.

<sup>402</sup> « *error nulla ratione tolerabilis, ... cum omnes voluntarie auxilium praestantes Cruciferis impugnandi mansuetos infideles a mortali peccato excusari non possunt, sive sint eorum subditi, sive non ... Bellum autem Hispanorum contra Saracenos est iustum (...) ideo, quia est ad recuperationem christianarum terrarum et in quibus christiani prius habitabant. Debet enim miles catholicus, bellanti non subditus, esse certissimus de iustitia belli, quod bellando prosequitur ; alioquin, si est dubius, vel incertus, gravi se exponit periculo* », *Ibid.*, p. 823.

<sup>403</sup> Sur Vladimiri et la guerre juste ; F. Russell, « Just War », p. 237-254.



interdiction est en vigueur surtout durant les jours de grande fête, durant lesquelles on doit interrompre tout travail et vaquer à la prière et aux œuvres spirituelles. Seule la nécessité qui ne connaît plus la loi excuse du péché de combattre durant ces jours ; se défendre soi ou ses biens, mais non attaquer les autres<sup>404</sup>.

On se souvient que les expéditions internationales lancées contre la Lituanie avaient traditionnellement lieu à l'occasion des fêtes mariales, ce qui, d'après le recteur polonais, constitue une atteinte au respect dû aux jours saints<sup>405</sup>. Les chevaliers qui se rendent en Prusse, attirés par les lettres du grand-maître leur promettant la table d'honneur et autres vanités<sup>406</sup>, risquent leur âme, car la politique de l'Ordre a causé la mort de nombreux soldats chrétiens, mercenaires ou simples volontaires abusés par ses mensonges. C'est le propos d'un autre discours, *Causa inter Reges Poloniae et Cruciferos*, où l'auteur fait allusion au sort des hôtes tombés à Tannenberg :

Il doit être dit, quoiqu'avec tristesse, que récemment, même pas sept ans plus tôt, comme l'atteste la renommée générale, ils [les Teutoniques] ont perdu en un jour jusqu'à cent mille, ou à peu près, chrétiens en armes, qu'ils ont séduits par cette erreur et par le salaire, lesquels ils menaient témérairement à la guerre pour la domination de la Samogitie qu'ils essayaient, et essaient encore, d'usurper<sup>407</sup>.

A lire Paul Vladimiri, on a l'impression que les hôtes de l'Ordre teutonique sont plus des dupes que des criminels. Trompés par les flatteries du grand-maître, ils croient accomplir leur devoir chevaleresque en combattant dans une guerre injuste alors que, bien souvent, les Teutoniques se contentent de les faire attendre pour mieux sucer leurs biens : « ces dits frères, par leur ruse et tromperie, tiraient d'eux or et argent sous le prétexte de

---

<sup>404</sup> « *Posset addi sextum, scilicet : habilitas temporis. Quia quaedam sunt tempora, quibus bella, etiam iusta, sunt prohibita. Et maxime diebus solemnium festivatum subest prohibitionis ratio, quibus cessandum est ab omni opere servili, et vacandum orationi et spiritualibus operibus. Sola enim necessitate quae legem non habet, excusatur aliquis a peccato pugnando his diebus : se, vel defendendo, non autem impugnando* », Belch, *Paulus Vladimiri*, vol. 2, p. 824-825.

<sup>405</sup> N. Housley, *Later*, p. 359 ; PR 2, p. 55.

<sup>406</sup> Le discours *Articuli contra Cruciferos* contient une description du système de communication épistolaire de l'Ordre ainsi que de la table d'honneur, par laquelle les Teutoniques prétendent honorer leurs hôtes ; S. Belch, *Paulus Vladimiri*, vol. 2, p. 929 ; PR 1, p. 320-321 ; M. Keen, *Chivalry*, p. 173 ; A. S. Cook, « Board », p. 376-377.

<sup>407</sup> « ... *hic oportet licet dolenter dicere, quod nuper nondum VII annis elapsis vulgari fama attestante ad C milia vel quasi Christianorum armatorum isto errore per eos seductorum et precio conductorum bellando temere uno die perdididerunt passive occasione dominij dictorum Samagitarum quod taliter usurpare conabantur et conantur* », *Causa*, éd. L. Ehrlich, *Pisma wybrane*, vol. 1, p. 207.

causes honnêtes, c'est-à-dire pour les personnes qui leur fournissent la nourriture contre de l'argent »<sup>408</sup>. Autrement dit, ceux que nomme Enguerrand de Monstrelet dans sa relation de la fameuse bataille sont loin d'avoir connu une mort glorieuse.

Quel effet cette condamnation du voyage en Prusse a-t-elle pu produire sur ceux qui assistaient au concile ? Le sujet a sans doute moins occupé les délégués occidentaux que la polémique autour de la *Satira* de Johannes Falkenberg, qui est examinée par une Commission de la Foi à partir de septembre 1417. Voyant que ce pamphlet ne sera pas condamné, les délégués polonais, Vladimiri en tête, en appellent bruyamment à un futur concile lors de la dernière session, le 22 avril 1418<sup>409</sup>. Un événement raconté en détail par l'un des participants français les plus en vue, Jean Gerson<sup>410</sup>. L'affaire n'a pas manqué d'intéresser la délégation française, étant donné la proximité entre ce traité et les thèses soutenues par Jean Petit, l'auteur de la *Justification du duc de Bourgogne* (1408), qui faisait l'apologie du meurtre de Louis d'Orléans, qualifié de tyrannicide<sup>411</sup>. Un court texte de l'un des chefs de file du parti « anti-bourguignon », le cardinal Pierre d'Ailly, touche plus particulièrement à la question de la guerre contre les infidèles<sup>412</sup>. Il s'agit sans doute d'un travail préparatoire composé dans la première moitié de l'année 1417, visant à élaborer la sentence de la Commission de la Foi devant statuer sur la *Satira*, et dans laquelle siégeait Pierre d'Ailly<sup>413</sup>. Le cardinal y discute non seulement les thèses de Falkenberg, mais aussi celles de Vladimiri<sup>414</sup>. Sur le principe, la position du Français est

---

<sup>408</sup> « *dicti fratres, hac ipsorum calida astucia et calidate astuta, aurum et argentum taliter ab eis extrahebant, plerumque eciam sub velamine honestatis, videlicet per personas intermedias eisdem pro pecuniis victualia ministrando* », *Articuli contra Cruciferos*, éd. Belch, *Paulus Vladimiri*, vol. 2, p. 929 ; trad. A. S. Cook, « Board », p. 377 ; T. Jones, *Chaucer's Knight*, p. 55.

<sup>409</sup> H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 282 sq. ; P. Knoll, *University of Cracow*, p. 243-244 ; N. Housley, « Falkenberg ».

<sup>410</sup> Jean Gerson, *Acta in Consilio Constantiensi*, dans *Opera Omnia*, vol. 5, éd. L. Ellies du Pin, La Haye, 1728, col. 713-716. Je remercie le Prof. Barbara Diaz Kayel pour m'avoir transmis cette précieuse information.

<sup>411</sup> H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 265-279 ; W. Brandmüller, *Konzil*, vol. 2, p. 171-175 ; E. de Bonnechose, *Réformateurs avant la réforme: Jean Hus, Gerson et le Concile de Constance*, vol. 2, Paris, 1860, p. 256 ; B. Diaz Kayel, « At the Threshold of Modernity : the Relationship with Non-Christian Peoples in Paweł Włodkowic and Francesco de Vitoria », conférence donnée à l'Université de Varsovie, 26 février 2016 (texte communiqué par l'auteure) ; N. Housley, « Falkenberg ».

<sup>412</sup> Sur la participation de Pierre d'Ailly au concile de Constance, B. Guenée, *Entre l'Église et l'État*, p. 275-291.

<sup>413</sup> H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 265-266, n. 362. Il nous est resté plusieurs projets de sentences, édités dans AAC, vol. 4, doc. 450 et 454 ; un résumé de la sentence est donné par Jan Długosz, *Opera Omnia*, vol. 13, p. 212-214. L'un des autres membres prépondérants de la commission était le cardinal Francesco Zabarella, le maître de Paul Vladimiri durant ses études à Padoue.

<sup>414</sup> Le texte est édité par E. Weise, *Staatschiffte* 1, doc. 11, p. 265-270, qui en donne une interprétation erronée, puisqu'il assure qu'Ailly soutenait les thèses de Falkenberg, alors que le texte dit exactement le contraire ; à ce sujet, H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 252, note 305 ; 266, n. 362 ; N. Housley, « Falkenberg » ; P. Buc, *Guerre sainte*, p. 352.

assez proche de celle du recteur polonais<sup>415</sup>, mais il précise qu'une enquête devrait être menée pour que l'on puisse juger les torts de chacun en toute connaissance de cause<sup>416</sup>. Sa directive est un document essentiellement juridique, qui reste très général, et n'a pas pour ambition de s'étendre sur le cas balte ; l'ethnonyme des Lituanais, des Samogitiens ou des Tatars n'est même pas mentionné<sup>417</sup>. Quoiqu'il en soit, l'homme qui avait, semble-t-il, donné des indulgences aux soldats du Hainaut partis prêter main-forte aux Teutoniques avant Tannenberg se montre bien plus mesuré.

L'arrière-plan politique permet également d'expliquer l'intérêt des délégués danois pour les pamphlets de Vladimiri, dont le *Tractatus de potestate* a été copié dans un manuscrit du XV<sup>ème</sup> siècle<sup>418</sup>. Pour J. Jensen, les arguments du recteur cracovien avaient été soigneusement relevés par les hommes du roi Eric, alors en pleins démêlés avec l'Ordre teutonique<sup>419</sup>. Ce dernier n'est certes pas condamné, comme le demandait Paul Vladimiri, mais la victoire du camp polono-lituanien est ailleurs. L'essentiel était de profiter du forum international qu'était le concile pour s'imposer comme un acteur incontournable de l'accroissement de la foi catholique, auprès des païens de Samogitie, mais aussi en ce qui concerne l'union des églises grecque et romaine<sup>420</sup>. Les charges contre la croisade balte n'étaient qu'une pièce d'un jeu plus large.

Jagellon et Vytautas entendant assurer une place à la Lituanie parmi les nations chrétiennes, le mouvement pacificateur qui émane du concile est une bonne occasion pour démontrer l'importance politique de leurs pays respectifs. Des diplomates polonais participent à une trêve négociée à Paris entre la France et l'Angleterre, et le roi Charles VI appuie le renouvellement de la trêve entre Pologne et Ordre teutonique<sup>421</sup>. Au mois d'août 1416, Jagellon écrit au concile pour lui faire part de sa volonté de respecter cette paix, d'écraser l'hérésie, de baptiser la Samogitie et de ramener les Ruthènes dans le giron de Rome<sup>422</sup>. Quelques jours plus tard, l'Université de Cracovie écrit sur les mêmes

---

<sup>415</sup> H. Boockmann, *Falkenberg*, p. 266, n. 362,

<sup>416</sup> « *Stet igitur principalis inquisicio contra predicta, quoniam in paucioribus via magis* », *Staatsschiffte* 1, doc. 11, p. 270.

<sup>417</sup> S'il parle de « *Materia dominorum Prutenorum cum dominis Polonis* » (*ibid.*, p. 268), d'Ailly se contente de mentionner la catégorie très générale des « *infideles* ».

<sup>418</sup> Il s'agit d'un manuscrit exécuté en Suède (alors unie au Danemark) et conservé à la bibliothèque d'Uppsala : *Mittelalterliche Handschriften der Universitätsbibliothek Uppsala*, éd. M. Andersson-Schmitt et al., vol. 1, Stockholm 1988, doc. C. 43, p. 288 ; J. M. Jensen, *Denmark*, p. 56.

<sup>419</sup> *Ibid.*, p. 55-56 ; le roi de Danemark a envoyé deux ambassadeurs au concile.

<sup>420</sup> D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 361, 366-378 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 43-47.

<sup>421</sup> K. Polejowski, « Teutonic Order's Propaganda », p. 239.

<sup>422</sup> I. Danilowicz (éd.), *Skarbiec*, vol 2, doc. 1158, p. 40-41 ; A. Lewicki (éd.), *Index actorum*, doc. 912, p. 108 ; W. Brandmüller, *Konzil*, vol. 2, p. 164-165.

matières<sup>423</sup>. En septembre, le concile répond en félicitant le roi pour ses bonnes intentions<sup>424</sup>, et peu après son élection, Martin V écrit à son tour à Jagellon pour l'approuver de se tenir loin des hérétiques hussites<sup>425</sup>. En novembre 1417, l'archevêque Jean de Lviv et l'évêque Pierre de Vilnius, chargés l'année précédente de mettre en œuvre la mission en Samogitie, écrivent au concile et au « futur unique et suprême pontife romain » pour les tenir au courant du bon déroulement de leur mission, rendue possible par la pleine collaboration de Jagellon et de Vytautas<sup>426</sup> ; une courte lettre écrite par la chancellerie du roi de Pologne accompagne le rapport<sup>427</sup>. En janvier 1418, Sigismond de Luxembourg félicite ce dernier et son « frère » Vytautas pour leur zèle à étendre la foi<sup>428</sup>.

Le même mois, Vytautas et Jagellon envoient auprès du concile le moine orthodoxe Grégoire Tsamblak, créé « *archipresu[l] seu metropolitu[s] tocius Russie ac plage orientalis* »<sup>429</sup>, afin qu'il puisse négocier la réunion des églises grecque et romaine. Ulrich de Richental, visiblement impressionné, a eu l'occasion d'assister à une messe orthodoxe donnée par l'archevêque pour les hommes de sa suite : « je les ai vu à beaucoup d'autres occasions, mais jamais ils n'ont été aussi splendides ni aussi solennels »<sup>430</sup>. Tsamblak n'étant pas reconnu par une grande partie des institutions de rite grec, l'entreprise est vouée à l'échec, mais elle attire un certain prestige à ses commanditaires<sup>431</sup>. Richental note que le prélat lituanien était accompagné de princes de foi grecque et de

---

<sup>423</sup> *Ibid.*, doc. 913, p. 108 ; F. Skobel, *Codex diplomaticus Universitatis studii generalis Cracoviensis*, vol 1, Cracovie 1870, doc. 58, p. 110-113. Peu avant, en juillet 1416, le grand-maître de l'Ordre teutonique avait écrit au concile quant aux affaires concernant la paix avec la Pologne (H. von der Hardt (éd.), *Magnum Oecumenicum Constantiense*, vol. 4, Francfort 1699, col. 871-874).

<sup>424</sup> CES, doc. 67, p. 80-81.

<sup>425</sup> I. Danilowicz (éd.), *Skarbiec*, vol. 2, n° 1180, p. 46. D'après W. Urban (« Constance », p. 4058-4061), Martin V (Odo Colonna) était, au moment de son élection, plutôt favorable aux Teutoniques, mais il changea d'attitude dans les années 1420, en remarquant l'affaiblissement de l'Ordre. Il semble surtout qu'il se soit efforcé de maintenir la paix entre les deux rivaux.

<sup>426</sup> CES, doc. 78, p. 93-96.

<sup>427</sup> *Ibid.*, doc. 77, p. 92-3.

<sup>428</sup> *Ibid.*, doc. 88, p. 108-109.

<sup>429</sup> *Ibid.*, doc. 81, p. 98-100.

<sup>430</sup> « *Dero messen hett er vil ze Costenz die wil und er da was. Ich hab söllich messen och vil anderswa gesehen, sy warend aber nit so köstlich, noch als demütig, als die* », Richental, éd. Buck, 2004, p. 141 ; trad. L. Loomis, *Constance*, p. 176-180. Le manuscrit Konstanz, Rosgartenmuseum, Hs. 1, Bl. 1r-150r, fol. 120r-122r (v. 1465) présente cinq illustrations de la messe célébrée par Grigory Tsamblak. Voir Ulrich Richental, *Chronik des Konzils zu Konstanz, Faksimile der Konstanzer Handschrift*, éd. J. Klöcker, Darmstadt, Theiss, 2015.

<sup>431</sup> Sur Gregory Tsamblak et son rôle dans la politique lituanienne, G. Podskalsky, « L'intervention de Grigorij Camblak, métropolit de Kiev, au concile de Constance (février 1418) », *Revue des Études Slaves* 70, 1998, p. 289-297. L'intervention de Tsamblak est aussi rapportée par Guillaume Fillastre, qui mentionne en outre que des lettres du roi de Pologne et du grand-duc de Lituanie ont été lues après le discours du prélat orthodoxe : *ibid.*, p. 295-296 ; Fillastre, AAC 2, p. 164-167 ; trad. L. Loomis, *Constance*, p. 434-437.

serviteurs au nombre de trois cents, mais aussi de « païens de Tatarie et de Turquie, qui tiennent la foi de Mahomet »<sup>432</sup> ; « beaucoup pensèrent que, si la réforme de l'Église avait déjà eu lieu, ils seraient devenus chrétiens »<sup>433</sup>.

D'autres exemples montrent que certaines personnalités ayant assisté au concile ont été sensibles aux vellétés missionnaires des dirigeants de Pologne et de Lituanie. Ulrich de Richental a cité le cas de l'archevêque de Raguse, qui entendait se consacrer à l'évangélisation de la Samogitie ; et lui-même a décrit les échanges entre Teutoniques, Polonais et Samogitiens d'une manière qui ne laisse pas de doute sur ses sympathies. Le cardinal français Guillaume Fillastre, qui tint lui aussi une chronique du concile, fait preuve d'un certain intérêt pour cette région<sup>434</sup>. Son commentaire est plus neutre que celui de Richental, mais il prend soin de noter que le pays des Samogitiens « est une vaste région, grande, disent-ils, comme la moitié de l'Italie »<sup>435</sup>. Quelques années après la fin du concile, en 1420, il participe à un arbitrage entre Teutoniques et Polonais, en exhibant une carte aujourd'hui perdue<sup>436</sup>. Sa prise de position semble avoir été en faveur de la cause polono-lituanienne ; quatre ans plus tard, il doit, en raison de son âge, décliner une invitation de Ladislas Jagellon à assister au baptême de son fils, le futur Ladislas III<sup>437</sup>. Au début des années 1420, Vytautas commande une carte de Constantinople au Florentin Cristoforo dei Buondelmonti, qui avait vécu plusieurs années en Grèce<sup>438</sup>. Des contacts se sont donc noués entre les souverains de Pologne et de Lituanie et quelques humanistes

---

<sup>432</sup> « Und komend vil haiden mit im, uss der Tartarye und uss der Türggye, die da habend des Machometen glouben », éd. Buck, p. 136.

<sup>433</sup> « Und maint man, wär die reformacion für sich gangen, sy wärind och cristan worden », *Id.*

<sup>434</sup> Sur ce qui suit, C. Deluz, « L'Europe selon Pierre d'Ailly ou selon Guillaume Fillastre ? De l'Ymago Mundi aux légendes de la carte de Nancy », dans D. Marcotte (dir.), *Humanisme et culture géographique à l'époque du Concile de Constance*, Turnhout, 2002, p. 155-158 ; J. Babicz, « Le cardinal Fillastre (1347-1428), rédacteur présumé de la carte utilisée pendant le procès polono-teutonique », *Communication au 12<sup>e</sup> Congrès d'Histoire de la Cartographie*, Paris, 1987, p. 1-10.

<sup>435</sup> « illa gens Samaytarum, que est magna regio, ut ferunt, sicut dimidia Ytalia, ... », Fillastre, AAC 2, p. 58.

<sup>436</sup> Il s'agit peut-être d'une œuvre du Danois Claudius Clavus (Claus Clausson Swart), à qui Fillastre avait commandé une carte pour illustrer sa traduction de la *Géographie* de Ptolémée (1427) ; U. Ehrensward, *The History of the Nordic Map*, Helsinki 2006, p. 35-37.

<sup>437</sup> CES 2, doc. 145, p. 182-183. Une inscription sur la copie conservée à Cracovie parle de « Gregorius cardinalis sancti Marci » (*ibid.*, p. 183), mais il doit bien s'agir de Guillaume Fillastre.

<sup>438</sup> D'après G. Ragone, Guilbert de Lannoy aurait pu jouer le rôle d'intermédiaire entre Vytautas, qu'il avait rencontré en 1421, et Buondelmonti, qui a pu se trouver à Constantinople en même temps que Guilbert, en 1422 ; G. Ragone, « Il Liber insularum archipelagi di Cristoforo dei Buondelmonti : Filologia del testo, filologia dell'immagine », dans D. Marcotte (dir.), *Humanisme et culture géographique à l'époque du Concile de Constance*, Turnhout 2002, p. 177-217 ; *Idem*, « "Membrana maxima" : Cristoforo dei Buondelmonti, Vytautas of Lithuania and the First Modern Map of Constantinople », dans I. Valikonytė (éd.), *Lietuva ir jos kaimynai: nuo normanų iki Napoleono*, Vilnius 2001, p. 150-188 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 260-261.

occidentaux<sup>439</sup>. Au lendemain du concile de Constance, les petits-fils de Gediminas, secondés par une administration composée essentiellement de clercs polonais et par l'élite intellectuelle, politique et ecclésiastique du royaume, semblent avoir réussi à imposer la présence d'un grand-duché de Lituanie encore en grande partie non-catholique dans l'Europe chrétienne<sup>440</sup>. L'exception balte touche à sa fin.

---

<sup>439</sup> A cet égard, on rappellera le rôle du concile de Constance comme « foyer majeur de la diffusion du premier humanisme » : F. Delivré, « 1414. Le concile de Constance », dans P. Boucheron (dir.), *Histoire du Monde au XVème siècle*, Paris 2009, p. 309-310. Voir aussi la thèse de C. Revest, *Romam veni. L'humanisme à la curie de la fin du Grand Schisme, d'Innocent VII au concile de Constance (1404-1417)*, soutenue en 2012 à Paris-Sorbonne.

<sup>440</sup> Sur l'appui des lettrés polonais à la politique de Ladislas Jagellon et Vytautas, S. Sobiecki, « Cracow », p. 551-565 ; K. Ozóg, « University masters », p. 156-160.

## CHAPITRE VI : VERS D'AUTRES HORIZONS

### *Les derniers croisés de Prusse*

Le concile de Constance marque un tournant non seulement dans la manière dont la Lituanie est perçue par les responsables politiques de l'Europe chrétienne, mais aussi dans le destin des voyages en Prusse ; deux phénomènes qui sont étroitement liés<sup>441</sup>. La première moitié de la décennie 1390 a vu un pic de participation à la croisade balte, qui bénéficie sans doute de l'effet d'entraînement provoqué par l'expédition de Louis de Bourbon contre Mahdia (1390) et les différents projets visant à arrêter la progression des Turcs dans les Balkans, jusqu'à la défaite de Nicopolis. En étudiant la croisade dans l'Angleterre de la fin du Moyen Âge, Timothy Guard a montré que la mainmise croissante de la couronne sur la noblesse diminuait la possibilité des chevaliers d'aller chercher l'aventure loin du royaume, et ceci même si la croisade gardait une grande importance dans l'idéologie royale<sup>442</sup>. Dans le cas qui nous concerne, les coûts du voyage en Prusse étaient devenus tels que seuls les riches magnats pouvaient encore se le permettre. À la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle, les participants prenaient rarement l'initiative eux-mêmes, mais se réunissaient en général autour d'un prince, tel qu'Henri de Derby, le futur Henri IV. Une fois devenu roi (4 février 1399), celui-ci entretenait scrupuleusement son image d'ancien croisé, mais ne fit rien pour relancer le mouvement, ni en Prusse ni ailleurs<sup>443</sup>.

Malgré une baisse de participation depuis la fin des années 1390, un certain nombre de chevaliers continuent à se rendre en Prusse au moins jusqu'à la bataille de Tannenberg. La conversion du grand-duché de Lituanie était certes connue des principales têtes couronnées, mais il restait assez de « Sarrasins » à combattre en Samogitie. À l'occasion, les croisés pouvaient même s'allier au grand-duc converti Vytautas pour harceler ces irréductibles païens ou mener campagne contre les princes tatars rivaux du maître de Vilnius. L'interdiction d'attaquer la Lituanie chrétienne, proclamée par le roi des Romains Wenceslas en 1395 et confirmée par le pape Boniface IX en 1403, ne signifie donc pas la fin immédiate du voyage de Prusse.

---

<sup>441</sup> Sur ce point, W. Paravicini, « Kreuzzug », p. 119-126 ; D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 327-378.

<sup>442</sup> T. Guard, *Chivalry*, p. 114-115, 211-216.

<sup>443</sup> *Idem*, p. 86-87.

A partir de la seconde décennie du XV<sup>ème</sup> siècle, la situation évolue. Lorsque Guillebert de Lannoy se trouve en Prusse, en 1413, il évoque les rèses au passé. La notation suit immédiatement une description de Königsberg, où l'on se souvient que les armoiries des participants aux rèses étaient peintes sur les murs de la cathédrale : « *et voit on en celle ville les armes, le lieu et la table d'honneur du temps des reises de Prusse* »<sup>444</sup>. La variante du manuscrit de la famille de Lannoy, vraisemblablement copié au XVI<sup>ème</sup> siècle, est encore plus explicite : « *où on solloit jadis couvrir la table d'honneur, au temps des rèses de Prusse* »<sup>445</sup>. Le jeune homme, parti auprès des Teutoniques comme son frère aîné avant lui, constate que les grandes heures des « *rèses de Prusse* » appartiennent au passé<sup>446</sup>. Il est vrai qu'après lui, bien peu de chevaliers accompliront le voyage ; un certain « K. de P. », Français, en 1414, puis un groupe de Hennuyers en 1419 sont les derniers hôtes francophones repérés par W. Paravicini<sup>447</sup>. Plusieurs princes allemands, réunis autour de l'archevêque de Cologne et de son frère se rendent encore en Prusse en 1422, mais arrivent trop tard pour changer quoi que ce soit à la guerre qui s'est soldée par la paix de Melno et le retour définitif de la Samogitie au grand-duché<sup>448</sup>. Pour la noblesse allemande, l'Ordre teutonique reste une importante institution aristocratique, qui recevait bon nombre de cadets dans ses rangs<sup>449</sup>. Pourtant, si le combat qu'il mène est toujours perçu comme dirigé contre les ennemis de la foi, il ne concerne plus les païens de Lituanie : les croisés princiers de 1422 pensaient marcher contre les hussites, et non contre d'éventuels néophytes baltes<sup>450</sup>.

Au moins deux sources concernant les événements qui ont suivi la bataille de Tannenberg laissent voir le profil des hôtes évoluer. En énumérant les participants à la bataille de Koronowo, gagnée par Jagellon en octobre 1410, Jan Długosz fait tenir la bannière de l'Ordre à un certain « Henri, originaire de France »<sup>451</sup>. A lire le chroniqueur

<sup>444</sup> Potvin, p. 25 ; W. Paravicini, « Verlorene Denkmäler », p. 85 ; D. Kraack, *Monumentale Zeugnisse*, p. 398-399.

<sup>445</sup> Potvin, p. 25, n. 8.

<sup>446</sup> PR 1, p. 41 ; J. Svátek, *Discours*, p. 245-246.

<sup>447</sup> PR 1, p. 41 ; W. Paravicini, « Kreuzzug », p. 124.

<sup>448</sup> *Ibid.*, p. 126 ; PR 1, p. 41-42, qui note que les croisés se montrèrent particulièrement exigeants en ce qui concerne les remboursements de leurs frais – ce qui signifie que prêter main-forte à l'Ordre teutonique désormais plus n'avait rien d'un devoir généreux !

<sup>449</sup> « Gegenüber Polen spürten Fürsten und Adel im Reich nach wie vor die Verpflichtung, den Orden zu schützen, als Adelsinstitut, nicht als Einrichtung zur Ausbreitung des christlichen Glaubens. Das anderssprachige, sozial nicht integrierte Ausland hatte daran keinen Teil mehr », W. Paravicini, « Kreuzzug », p. 126. Sur ce point, voir aussi PR 1, p. 42-43.

<sup>450</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>451</sup> Jan Długosz, *Annales*, XI, éd. *Opera Omnia*, vol. 13, p. 99 : « *huius ferentarius erat Henricus Francus genere, in fuga captus* ».



polonais, on peut voir en lui un hôte comme nous les connaissons, qui ne diffère guère de ces Hennuyers, Normands ou Picards qui ont participé à Tannenberg et dans quelques cas, y ont laissé la vie. D'autres types de personnages ne tardent toutefois pas à apparaître dans le récit ; peu après cette nouvelle victoire polonaise, l'Ordre contre-attaque avec « un grand nombre de nouveaux chevaliers mercenaires, de langues et de nationalités diverses »<sup>452</sup>. Pour échapper aux duels que leur offrent les Polonais, ceux-ci proposent de se battre devant le roi de France, d'Angleterre ou de Naples<sup>453</sup>. Ces chevaliers, peut-être Français ou Anglais, sont moins sourcilleux quant à leur honneur que leurs prédécesseurs qui, vingt ans auparavant, avaient accepté de se battre contre les Polonais à Prague, défi un peu plus facile à relever.

Długosz, thuriféraire de la noblesse polonaise écrivant plusieurs décennies après les faits, avait sans doute intérêt à présenter les hôtes de l'Ordre comme des individus douteux, motivés par l'appât du gain plutôt que comme les parangons de la chevalerie que mettent en scène les sources françaises ou anglaises. Toutefois, nous sommes ici dans un contexte bien précis ; le chroniqueur ne relate pas une ruse contre des païens, mais la guerre qui mettait aux prises l'Ordre et la Pologne, longtemps après la conversion de la majeure partie de la Lituanie. Cela suffit-il à expliquer que les hommes se battant aux côtés des Teutoniques après Tannenberg soient dépeints comme de simples mercenaires ? Nous avons déjà cité la lettre d'Henri de Plauen, envoyée en juillet 1410, et par laquelle il priait ses destinataires de laisser leurs sujets aller servir l'ordre « *amore Christi et tocius Christianitatis aut prorsus potenti solacio et stipendio* »<sup>454</sup>.

Les Teutoniques, longtemps habitués à bénéficier du service de volontaires, doivent se résoudre à engager des mercenaires, tout comme le roi de Pologne<sup>455</sup>. A lire l'appel du grand-maître, on a l'impression qu'après Tannenberg, le recours aux soudoyés s'impose comme une nécessité, à tel point qu'ils sont mis sur le même pied que les croisés. Autrement dit, aller en Prusse dans le seul but de combattre l'infidèle semble ne plus suffire<sup>456</sup>. Comment expliquer la perte de popularité de l'institution qu'était devenu

---

<sup>452</sup> *Ibid.*, p. 102 : « *Collegerat posthaec Prussiae Magister Henricus de Plawen magnum numerum mercenariorum novorum militum, ex variis nationibus et linguis* ».

<sup>453</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>454</sup> M. Biskup, « Das Echo der Tannenberg Schlacht », p. 120.

<sup>455</sup> PR 1, p. 35-36 ; S. Ekdahl, « The Teutonic Order's Mercenaries during the "Great War" with Poland-Lithuania (1409-1411), dans J. France (éd.), *Mercenaries and paid men*, p. 345-361.

<sup>456</sup> A cet égard, rappelons qu'il est impossible de réduire la motivation des hommes qui rejoignent l'Ordre après Tannenberg à la seule volonté de gagner une solde, tout comme il serait osé de prétendre que les hôtes de la « grande époque » n'étaient pas sensibles aux questions matérielles. Même si au XIV<sup>ème</sup> siècle, l'Ordre

le voyage en Prusse depuis la moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle ? Plusieurs réponses sont possibles, sans que l'une, bien entendu, n'exclue les autres.

Un contemporain de Guillebert de Lannoy, Gilles le Bouvier, dit « Berry », qui en tant que héraut d'armes a voyagé à travers l'Europe avant d'écrire son *Livre de la description des pays*, parle des rèses qui avaient lieu en Prusse « devant les guerres de France »<sup>457</sup>. Contrairement à Lannoy, le Bouvier ne s'est vraisemblablement pas rendu en Prusse comme croisé, mais comme diplomate ; d'après l'éditeur E. T. Hamy, il a dû parcourir l'Europe centrale entre 1440 et 1448, lors d'un ou de plusieurs voyages<sup>458</sup>. Même si environ trente ans séparent son périple de celui de Guillebert, le souvenir des rèses contre les infidèles était encore relativement présent à l'esprit de ses lecteurs. Les « guerres de France » semblent faire ici référence aux luttes qui opposèrent les partisans du duc de Bourgogne à ceux de feu Louis d'Orléans après l'assassinat de ce dernier en 1407<sup>459</sup>, ce qui, du point de vue chronologique, correspond assez bien à la période de déclin du voyage en Prusse. On pourrait même y voir l'une des causes du phénomène, en tout cas en ce qui concerne la chevalerie française : selon une hypothèse défendue par E. Christiansen, la querelle des Armagnacs et des Bourguignons aurait trop occupé les nobles français pour qu'ils trouvent le temps d'aller en rèse<sup>460</sup>. La même réflexion peut être tenue en ce qui concerne la reprise de la guerre de Cent Ans à partir de 1410, surtout si l'on pense à la bataille d'Azincourt (1415), qui voit la mort de nombreux chevaliers français. Nous avons vu que les grandes croisades des années 1390 réunissant Français et Anglais étaient liées aux trêves ou aux efforts de rapprochement entre les deux royaumes, notamment à l'époque de Richard II ; lorsque l'on ne se battait pas au pays, les nobles étaient libres d'aller exercer leurs armes sur les infidèles. Peut-on en déduire, *a contrario*, qu'un pays déchiré par la guerre avait beaucoup moins de croisés à envoyer en Prusse<sup>461</sup> ?

---

teutonique semble ne pas avoir fourni de gages aux hôtes de passage, le remboursement des frais de ces derniers par leurs princes respectifs pouvait être une bonne incitation. Par ailleurs, ces derniers mettaient volontiers au service de l'Ordre une compagnie de soldats professionnels, payés : PR 1, p. 36 ; W. Paravicini, « La Prusse », p. 184-187 ; pour une étude détaillée concernant le financement, PR 2, p. 163-318.

<sup>457</sup> Gilles le Bouvier dit Berry, *Livre de la description*, éd. E. T. Hamy (après: Hamy), p. 116.

<sup>458</sup> *Ibid.*, p. 8-9. La mention du fait que le roi de Pologne est aussi roi de « l'Estau [Lituanie] » pourrait permettre de dater la visite du héraut Berry dans la région à une date postérieure au 25 juin 1447, quand Casimir, grand-duc de Lituanie, a été couronné roi de Pologne. *Ibid.*, p. 99-100.

<sup>459</sup> PR 1, p. 43, qui donne la date de 1411 pour le début de la guerre civile en France.

<sup>460</sup> E. Christiansen, *Northern*, p. 230 ; voir aussi T. Guard, *Chivalry*, p. 215.

<sup>461</sup> C'est l'hypothèse qu'avance W. van Anrooij, « Heralds », p. 49.

De même, on a longtemps insisté sur le rôle de la bataille de Tannenberg dans le prétendu déclin de l'Ordre teutonique<sup>462</sup>. Dans cette optique, il serait tentant d'imaginer que l'écrasante défaite des Chevaliers ait entamé leur prestige auprès de la noblesse européenne. Même si ceux-ci essayaient de tourner l'événement à leur avantage en le faisant passer pour un martyr souffert des mains des ennemis du Christ, bien peu de chevaliers occidentaux ont volé à leur secours dans les années qui ont suivi la bataille. En outre, comme nous l'avons vu dans le cas de Guillebert de Lannoy, il est difficile de savoir si ceux qui allaient en Prusse après Tannenberg le faisaient pour protéger un Ordre teutonique menacé ou tout simplement par tradition familiale. En tout cas, malgré le soutien affiché à l'Ordre par les rois de France et d'Angleterre, la défaite ne permet pas de relancer les rênes de la « grande » époque de 1390-1395. La compensation financière exigée par les vainqueurs à la paix de Toruń (février 1411) et le recours aux mercenaires a sans doute pesé dans la balance, en mettant à mal les finances de l'Ordre. Néanmoins, S. Gouguenheim remarque que Lannoy parle des terres de l'Ordre comme de régions encore riches en 1413. Malgré l'agitation de la noblesse et des villes après la défaite, la situation semble s'être rapidement stabilisée ; en tout cas, la Prusse telle que le noble wallon a pu la voir ne ressemblait pas à un pays ruiné<sup>463</sup>. La situation économique ou politique de l'Ordre teutonique n'explique donc pas à elle seule le déclin des voyages en Prusse.

L'explication la plus convaincante, et qui a l'avantage d'inclure les autres, est sans doute celle avancée par W. Paravicini, qui remarque avec justesse que ni la défaite de Tannenberg, ni les difficultés économiques rencontrées par l'Ordre après la paix de Toruń n'ont empêché les hôtes d'aller en Prusse, ne serait-ce qu'en plus petit nombre<sup>464</sup>. La véritable responsable de l'arrêt de la croisade balte est, à l'évidence, la christianisation de la Lituanie. Parcourant le grand-duché dans les premiers mois de 1414, Guillebert de Lannoy note que « *sont les gens dudit royaume cristiens nez nouvellement par la contrainte des seigneurs de l'ordre de Prusse et de Livland* »<sup>465</sup>. Fait-il le lien avec l'arrêt

---

<sup>462</sup> Par exemple, A. Prioult, « Vytautas », p. 105, qui note aussi qu'après Tannenberg, les Teutoniques étaient empêchés « d'attaquer, sans rime ni raison, les Lithuaniens et de prêcher la Croisade, qui lui valait de sérieuses ressources ».

<sup>463</sup> S. Gouguenheim, « Echo », p. 199. N. Housley, *Later*, p. 367, remarque que l'indemnité due au roi de Pologne a moins pesé sur les finances de l'Ordre que le recours aux mercenaires, rendu nécessaire par la menace d'une nouvelle guerre.

<sup>464</sup> W. Paravicini, « Kreuzzug », p. 125-126. Sur ce point, voir aussi N. Housley, *Later*, p. 362 ; W. Urban, « Tannenberg/Grunwald Today », dans *Conflictus Magnus*, p. 91-97 ; W. van Anrooij, « Heralds », p. 56-57, qui rappelle qu'au XV<sup>ème</sup> siècle, de moins en moins de chevaliers accomplissaient le voyage aristocratique, même si celui-ci reste pratiqué.

<sup>465</sup> Potvin, p. 39-40.

des rêses, qu'il avait constaté quelques mois plus tôt ? Estimait-il que les Teutoniques ayant rempli leur mission en forçant les Lituaniens à accepter le baptême, et implicitement à les pacifier, il n'y avait plus lieu de se déplacer jusqu'en Prusse pour combattre l'infidèle ? On ne peut que le supposer.

En 1410, un chevalier originaire de Misnie, Luppold de Köckritz, faisait savoir à Ulrich de Jungingen qu'il combattrait sans salaire contre Vytautas, perçu comme un païen, mais pas contre le roi chrétien de Pologne. Deux décennies plus tard, en 1429, une lettre envoyée par les représentants des commanderies d'Allemagne au grand-maître Paul de Rusdorf relate que les princes et les chevaliers de l'Empire voulaient bien combattre aux côtés de l'Ordre « pour la chevalerie » (c'est-à-dire gratuitement), mais seulement tant que l'ennemi était infidèle<sup>466</sup>. Pour S. Ekdahl, il ne fait pas de doute que la nouvelle de l'évangélisation de la Lituanie ait forcé Marienbourg à recruter de plus en plus de mercenaires, ses hôtes habituels n'étant pas prêts à se battre gratuitement contre des chrétiens<sup>467</sup>. Affaiblir le grand-duché fraîchement converti et son allié polonais manquait d'honneur<sup>468</sup>.

Déjà après le baptême de 1387, le caractère chrétien des maîtres du grand-duché a poussé quelques nobles à changer d'attitude quant à la perspective de ravager leurs terres. Ainsi, Henri de Derby, qui participe à l'assaut contre Vilnius en automne 1390 ; si l'informateur du moine de Westminster et de Thomas Walsingham était au courant de la participation de Vytautas à la campagne, il y a fort à parier que la présence du Lituaniens converti dans l'armée des Teutoniques devait être connue du prince anglais. Lorsqu'à l'été 1392 ce dernier est de retour sur le rivage balte, Vytautas est devenu maître dans son pays et s'est réconcilié avec Jagellon. Pour Giedre Mickūnaitė, ce pourrait être l'une des raisons qui a motivé l'Anglais à abandonner la Prusse et à se rendre en pèlerinage à Jérusalem<sup>469</sup>. Rien ne prouve que le comte ait refusé d'attaquer le grand-duché puisqu'il

---

<sup>466</sup> Ces exemples sont tirés de S. Ekdahl, « The Teutonic Order's Mercenaries », p. 358 ; N. Housley, *Later*, p. 362.

<sup>467</sup> *Ibid.*, p. 345-361.

<sup>468</sup> E. Christiansen, *Northern*, p. 230.

<sup>469</sup> G. Mickūnaitė, *Making*, p. 37 ; A. Grabski, *Polska* 1968, p. 191-192 ; à l'inverse, F. R. H. Du Boulay, « Henry of Derby », p. 167, suppose que c'est la défection de Vytautas qui incita le comte à quitter la Prusse, alors que pour C. Tyerman, *England*, p. 273, le grand-maître aurait évité de lancer une nouvelle expédition pour éviter que son hôte ne s'attarde sur ses terres. En tout cas, W. Paravicini, PR 1, p. 134 note qu'à l'été 1392, quand Henri de Derby était auprès des Teutoniques, il n'y eut pas de ruse. Dans la suite d'Henri de Derby se trouvait le célèbre poète Othon III de Grandson, qui avait fui la Savoie pour l'Angleterre, et, accompagné de son fils bâtard, a fait le long voyage de 1392-1393 en compagnie du futur roi (*Ibid.*, p. 86-87).

savait que son prince était chrétien, mais l'historienne lituanienne n'a sans doute pas tort de rapprocher ce changement de programme des conclusions de Thomas Walsingham quant à la bataille de Tannenberg, présentée comme une juste punition contre un Ordre teutonique coupable d'avoir attaqué un prince converti<sup>470</sup>. Même s'il n'y a pas forcément corrélation entre les deux événements, le fait est que l'on se rendait compte que les Litvaniens n'étaient plus de simples « Sarrasins »<sup>471</sup>.

L'attitude des Anglais peut aussi être le reflet d'une certaine mésentente envers les maîtres de la Prusse ; dans les années 1380, des tensions sont apparues entre l'Ordre teutonique et l'Angleterre, sans doute nourries par une rivalité économique<sup>472</sup> ; et il semble que les troubles occasionnés par les suivants d'Henri de Derby en 1390-1391 – responsables de la mort d'un noble écossais ! – aient conduit les Chevaliers à préférer se passer des services de ces hôtes encombrants<sup>473</sup>. C'est ainsi que l'on peut expliquer une missive au roi Richard II du grand-maître Conrad de Jungingen, qui en 1394 cherche visiblement à décourager les vassaux de son destinataire à se rendre en Prusse<sup>474</sup>. Quoiqu'il en soit, après cette date, plus aucun Anglais ne fait le déplacement. Il faut attendre 1409 pour voir Richard de Warwick s'arrêter brièvement dans l'État de l'Ordre en rentrant de Terre sainte ; seuls quelques anonymes, sans doute de moins haut rang, combattront à Tannenberg<sup>475</sup>.

Des documents concernant d'autres régions d'Europe peuvent nous renseigner sur l'état d'esprit des nobles à la suite de la conversion de la Lituanie. Une lettre envoyée au grand-maître par le procureur de l'Ordre à la Curie en mai 1403 rapporte que les seigneurs d'Italie du Sud font preuve d'intérêt pour les affaires de Prusse. Ainsi, le commandeur teutonique des Pouilles est-il souvent questionné par « beaucoup de grands seigneurs du pays, qui sont allés en Prusse et aussi en Lituanie » ; « ils lui demandent sans cesse, quand ils vont à lui, si l'Ordre mène toujours la guerre contre les païens, et à ce sujet il ne sait

---

<sup>470</sup> Walsingham, vol. 2, p. 594-596 ; C. Tyerman, *England*, p. 262 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 37.

<sup>471</sup> *Id.*

<sup>472</sup> Voir notamment, pour les années 1370-1385, les plaintes des marchands anglais contre l'Ordre teutonique lues devant le roi d'Angleterre : CDP 5, doc. 13, p. 11-16. Jusqu'en 1391, des tensions entre marchands prussiens et anglais persistent ; ainsi, la demande du grand-maître concernant les biens de ses sujets, *Ibid.*, vol. 4, doc. 98, p. 140-141. Sur les négociations, voir notamment *Westminster*, p. 330-331, 386-369 ; W. Urban, « When was... », p. 353, n. 17 ; PR 1, p. 128.

<sup>473</sup> W. Urban, « When was... », p. 351.

<sup>474</sup> PR 1, p. 128 ; document publié dans PR 4, doc. 103 (à paraître).

<sup>475</sup> PR 1, p. 127-128.

parfois pas quoi leur répondre »<sup>476</sup>. Le commandeur de Sicile est dans la même situation ; si l'on peut croire le contenu de la missive, on trouverait encore de nombreux chevaliers intéressés par un nouveau voyage de Prusse<sup>477</sup>. Or, la même année, le pape romain confirmait l'interdiction prononcée par Wenceslas de Luxembourg d'attaquer la Lituanie chrétienne (1395) ; peut-être plus que d'une irrésistible envie d'en découdre, le rapport adressé par le procureur de l'Ordre reflète les questions qui agitaient la noblesse d'une région aussi éloignée que l'Italie du Sud, visiblement habituée aux ruses de Prusse<sup>478</sup>, mais qui ne sait pas si de telles expéditions ont encore lieu d'être.

La Prusse des Chevaliers teutoniques reste une destination prisée des aristocrates de toute l'Europe occidentale, mais dès la première décennie du XV<sup>ème</sup> siècle, on ne s'y rend plus forcément pour combattre l'infidèle. W. Paravicini postule que l'Ordre teutonique reste respecté par la noblesse européenne, plutôt comme institution aristocratique que comme athlète du Christ<sup>479</sup>. Les recherches du médiéviste allemand ont mis en lumière quelques voyages effectués autour de 1410, où la Prusse apparaît comme une étape, sans doute prestigieuse, mais non comme un but en soi. Richard Beauchamp, qui au retour d'Orient, visite la région sans y combattre en 1409, est plus proche du voyageur ou du pèlerin « non armé » que du croisé, tout comme le Castillan Alfonso Mudarra, qui comptait visiter l'*Ordensstaat* en se rendant en Terre sainte, et est finalement passé par la Pologne et la Lituanie, où il rencontre Vytautas en mai 1412<sup>480</sup>. Tout ceci sans que la bataille de Tannenberg, connue des princes et des chroniqueurs de France, d'Angleterre et d'ailleurs, ne remette en question le changement en cours dans la perception de l'Ordre teutonique.

---

<sup>476</sup> « vyl grosir hern in den landen syn, dy czu Prussen und ouch czu Lyttawen gewest syn ... Dy frogen in czu allen ce[ite]n, wen he czu in kummet, ab der orden noch kryget mit der heydenschafft, und do weys he czu ceyti[n ni]cht uff czu entwerten », K. Forstreuter (éd.), *Berichte*, vol. 1, doc. 269, p. 378 ; trad. PR 1, p. 107 ; doc. 107, PR 4 (à paraître).

<sup>477</sup> « Und ouch desgleichin schribit mir der lantkomptir von Sicilien ... », *Ibid.*, p. 379. Sur les rapports entre les Teutoniques et la noblesse sicilienne, K. Toomaspoeg, *Les Teutoniques en Sicile*, Rome 2003, p. 381-388.

<sup>478</sup> PR 1, p. 107-108.

<sup>479</sup> *Ibid.*, p. 208 : « Bis 1438 reisten noch mehrere Fürsten und Herren über Preussen ins Heilige Land oder haben es wenigstens beabsichtigt zu tun. Preussen blieb Kreuzzugsland, die Preussenfahrt gehörte zum Kanon adligen Reisens auch dann noch, als der Anlass, weshalb es ursprünglich aufgesucht wurde, längst entfallen war » ; *Idem.*, « Kreuzzug », p. 126.

<sup>480</sup> W. Paravicini, « "Fürschriffen und Testimonia." Der Dokumentationskreislauf der spätmittelalterlichen Adelsreise am Beispiel des kastilischen Ritters Alfonso Mudarra 1411-1412 », dans J. Helmreich et al. (dirs.), *Studien zum 15. Jahrhundert*, Munich 1994, vol. 2, p. 903-926. Mudarra avait avec lui une lettre de recommandation pour le grand-maître, mais l'a ramené en Castille. S'est-il tout de même rendu en Prusse ? Ou les tensions entre la Pologne, la Lituanie et l'Ordre teutonique l'ont-elles incité à rejoindre directement la Terre sainte par la Moldavie ? *Ibid.*, p. 908-909 ; PR 1, p. 41, 113.

A la suite de l'enthousiasme « prussien » des années 1390, la région balte perd en quelque sorte son statut de marges de la Chrétienté, et partant, de front de croisade. Nul doute que la conversion de la Samogitie, cible principale des ruses des dernières années du XIV<sup>ème</sup> siècle, y soit pour quelque chose. L'action des délégués polonais et lituaniens au concile de Constance a permis d'assurer à la monarchie jagellonienne le rôle clef dans la conversion de cette dernière province païenne balte (1417), mais surtout de diffuser la nouvelle loin à la ronde. L'information était alors rendue accessible non seulement aux chevaliers qui s'étaient rendus sur place et avaient constaté, comme c'est peut-être le cas de Guillebert de Lannoy, que les guerres de l'Ordre n'étaient plus dirigées contre des païens, mais encore aux prélats, diplomates, clercs et princes qui assistaient au concile et pouvaient à leur tour confirmer que les adversaires des Teutoniques étaient désormais bel et bien convertis. Les doutes qui pouvaient prévaloir quant au bien-fondé de continuer le combat en Prusse, tels qu'ils se dégagent des lettres des commandeurs italiens au procureur de l'Ordre<sup>481</sup>, ont trouvé réponse, pour partie au moins, lors des débats du concile<sup>482</sup>.

Avec la diffusion de la nouvelle concernant le baptême de la Samogitie, l'Ordre perd une partie de sa crédibilité<sup>483</sup>. Bien qu'il ait encore trouvé des défenseurs lors du concile, son échec à faire approuver une nouvelle expédition contre la Pologne et la Lituanie peut avoir découragé la chevalerie européenne de renouer avec la pratique des ruses<sup>484</sup>. Comparé à la menace turque et à l'agitation hussite, le combat lituanien de l'Ordre teutonique paraissait relativement marginal, voir suranné<sup>485</sup>. Non que la corporation en tant que telle soit négligée, mais l'on espère utiliser ses ressources dans un but considéré comme plus pressant. L'idée des ducs Lituaniens Algirdas et Kęstutis, qui lors des négociations avec l'empereur Charles IV en 1358 avaient suggéré, en cas d'acceptation du baptême, de déplacer l'Ordre « *ad solitudines inter Tartaros et*

---

<sup>481</sup> PR 1, p. 107-108 ; doc. 107, PR 4 (à paraître).

<sup>482</sup> Sur ce point, D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 347-361 ; N. Housley, *Later*, p. 362. À titre de comparaison, G. Mickūnaitė, *Making*, p. 36-38, remarque que Vytautas était encore considéré comme un païen par les chroniqueurs russes jusqu'en 1426, ce qui s'explique sans doute par l'âpre rivalité qui l'opposait à Moscou.

<sup>483</sup> W. Paravicini, « Kreuzzug », p. 126 ; K. Ożóg, *Grunwald*, p. 82 : « Yet the latter (pagans) were increasingly few, and – after the Christianisation of Lithuania (...) – the forays of the Teutonic Knights were only of a plundering and imperialist nature. Neither before nor after the Battle of Grunwald was the Order able to prove to Europe that they acted in the defence of the Faith ».

<sup>484</sup> Pour le cas des chevaliers anglais, T. Guard, *Chivalry*, p. 86.

<sup>485</sup> W. Paravicini, « Kreuzzug », p. 125.

*Rutenos* »<sup>486</sup> refait surface. Ce sont d'abord les Polonais, puis les Danois, qui tentent d'employer les Teutoniques sur d'autres fronts de croisade, avant que l'idée ne soit reprise par le roi Sigismond de Hongrie. A partir de 1429, quelques contingents teutoniques servent sur le Danube, sans que l'entreprise ne prenne réellement forme<sup>487</sup>.

Quelques années auparavant, lors d'un grand voyage diplomatique effectué en 1421-1422, Guillebert de Lannoy rend visite au grand-maître avant de rencontrer Jagellon et Vytautas. Le seigneur bourguignon, alors ambassadeur officiel des rois de France, d'Angleterre et du duc de Bourgogne, avait entre autres tâches de préparer une croisade contre les Turcs<sup>488</sup>. C'est aussi l'objectif d'un envoyé du roi d'Aragon auprès du grand-maître, en 1455<sup>489</sup>. La lutte contre les infidèles – sans que l'on précise de qui il s'agit – continue de servir d'argument aux Teutoniques, notamment lors des quêtes effectuées en France<sup>490</sup>. En 1438, le roi Charles VII appuie les envoyés de l'Ordre venus récolter de l'argent « *pour defendre et garder certains pors et passaiges contre les infideles et ennemis de la foi catholique* »<sup>491</sup>. Quelques années après le début de la Guerre de Treize ans, quand les Teutoniques manquaient cruellement de fonds, l'évêque d'Orléans autorise une quête en leur faveur (1455), justifiée par le fait que le grand-maître « ne cesse de faire continuellement et assidument la guerre aux perfides Sarrasins, ennemis de la foi catholique et de Notre Seigneur Jésus-Christ »<sup>492</sup>. Fait caractéristique, les missions de paix – notamment bourguignonnes – envoyées auprès de Marienbourg et de Cracovie incitaient les belligérants à se réconcilier pour organiser une croisade commune contre les Turcs<sup>493</sup>.

---

<sup>486</sup> Selon la chronique d'Hermann de Wartberge ; SRP 2, p. 80.

<sup>487</sup> J. Sarnowsky, « The Teutonic Order », p. 259-262 ; *Idem*, « Military Orders », p. 141 ; N. Housley, *Later*, p. 365-366 ; S. Ekdahl, « Christianisierung – Siedlung – Litauerreise », p. 197 ; H. Zimmermann, « Der deutsche Ritterorden in Siebenbürgen », p. 297. A noter que Sigismond de Luxembourg souhaitait utiliser les ressources de l'Ordre teutonique contre les Turcs ottomans, mais aussi contre les hussites.

<sup>488</sup> Guillebert, courtisan de Philippe le Bon, était en premier lieu chargé d'annoncer la conclusion du traité de Troyes (1420) aux souverains de Pologne et de Lituanie et au grand-maître de l'Ordre teutonique ; J. Svátek, *Discours*, p. 271 ; PR 1, p. 41.

<sup>489</sup> *Ibid.*, p. 113. En sens inverse, Hans von Baysen, un membre de l'entourage du grand-maître Michael Kuchmeister, a participé à la lutte contre les Maures aux côtés du roi du Portugal entre 1416 et 1419 : W. Paravicini, « Zeitenwende. Edelleute aus dem Ordensland Preussen und Livland im Westeuropa des 15. Jahrhunderts », dans P.-J. Heinig et al. (dir.), *Reich, Regionen und Europa in Mittelalter und Neuzeit*, Berlin 2000, p. 414-421 ; *Idem*, « Prusse », p. 188-189.

<sup>490</sup> K. Polejowski, « Teutonic Order's Propaganda », p. 239-242.

<sup>491</sup> C. Laloire (éd.), *Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes*, vol. 3, Paris 1878, doc. 165, cité par *ibid.*, p. 239, n. 20.

<sup>492</sup> C. Laloire (éd.), *op. cit.*, doc. 177, cité et trad. par H. d'Arbois de Jubainville, « L'Ordre teutonique en France », p. 82, et K. Polejowski, « Teutonic Order's Propaganda », p. 241 ; A. Grabski, *Polska* 1968, p. 186-187.

<sup>493</sup> K. Polejowski, « Teutonic Order's Propaganda », p. 241.



Le ton des chroniqueurs commentant la lutte de Casimir IV Jagellon contre les Chevaliers teutoniques se fait plutôt neutre, même si l'on rappelle volontiers que ces derniers « *sont gens de religion, et ordonnez pour faire resistance contre les infidelles* »<sup>494</sup>. Au début du siècle suivant, la danse macabre peinte par Niklaus Manuel Deutsch entre 1516 et 1519 dans l'ancien cimetière du cloître des Dominicains de Berne met en scène un chevalier teutonique à l'allure martiale (fig. 5), qui raconte ainsi sa destinée :

La Mort s'adresse au chevalier :  
Frère chevalier par la volonté de Dieu,  
Vous avez beaucoup fait pour la foi  
Et protégé la Chrétienté  
Risquant votre vie avec bravoure.

Le chevalier lui répond :  
J'ai combattu les Turcs et les païens  
Et j'ai eu beaucoup à souffrir des incroyants<sup>495</sup>.

L'image, occupant un espace deux fois plus grand que les autres figures, peut se lire comme une démonstration de puissance, et le texte se fait moins moqueur que pour d'autres personnages appartenant à la noblesse et à l'Église. Sans doute que le rôle de défenseur de la Chrétienté attribué aux Teutoniques trouvait grâce aux yeux du peintre, lui-même homme de guerre. A noter que le donateur de la scène, Rudolf von Fridingen, n'était autre que le commandeur de Köniz, près de Berne, et lui-même membre de l'Ordre teutonique<sup>496</sup>.

Ces exemples montrent que la Prusse teutonique reste liée à l'idée de croisade, même si la stratégie autant que l'adversaire sont totalement différents par rapport à la

---

<sup>494</sup> Mathieu d'Escouchy, *Chronique*, éd. G. du Fresne de Beaucourt, Paris 1863, vol. 2, p. 272. Voir aussi Énée Sylvio Piccolomini, *Historia de Europa*, XXIX, éd. SRP 4, p. 233-235.

<sup>495</sup> « *Der tod spricht zum Ritter / Ritter Bruder vs Gottes Krafft / Dem glouben hannd Ir vil gutts geschafft / Vvnd ouch beschirmt die Christen heÿt / Den Tod versucht mit Mannheÿt / Der Ritter gibt antwort. / Mit Türcken und Heÿden han Ich gestritten / von de unglöübigen vil erlitten* », Niklaus Manuel Deutsch, éd. et trad. J. Tripps, « *Tu seras le festin des vers* ». *La Danse macabre de Niklaus Manuel Deutsch à Berne, d'après les copies à la gouache d'Albrecht Kauw (1649)*, Berne, 2006, p. 47 ; J. Sarnowsky, « Teutonic Order », p. 262 ; *Idem*, « Military Orders », p. 130.

<sup>496</sup> J. Tripps, *Danse macabre*, p. 46.

période faste des « voyages » contre les Lituaniens<sup>497</sup>. La défaite de Nicopolis (1396) a certes été un traumatisme pour la chevalerie chrétienne, mais si elle a contribué au déclin des voyages en Prusse, c'est surtout en tournant les regards vers l'adversaire redoutable qu'était devenu l'empire ottoman, à prendre bien plus au sérieux que les princes néophytes de Lituanie<sup>498</sup>. Au combat contre les Turcs s'ajoutent les guerres que mène, sans succès, Sigismond de Luxembourg pour faire revenir les partisans tchèques de Jean Hus dans l'obédience de l'Église romaine<sup>499</sup>. La répression anti-hussite, échelonnée entre 1420 et 1431, occupe essentiellement la noblesse de l'Empire<sup>500</sup>, mais la question n'était pas ignorée en terres francophones. Du fond de son cachot, le poète bourguignon Jean Régnier appelle « *Ceux qui voudroient faire la guerre, / Soient de France ou d'Angleterre* » à marcher :

... sur les Boesmiens.  
La pourront ilz conquister terre,  
Et leur salvation acquerre,  
Et y faire beaucoup de biens ;  
Car Boesmes sont heresiens  
Et vallent pis que Suriens<sup>501</sup>.

Cet extrait d'une œuvre composée en 1432 rappelle à maints égards les conseils que prodiguaient les poèmes didactiques un demi-siècle plus tôt. Notons toutefois que les hussites de Bohême n'étant pas de simples « mécréants » mais des hérétiques, ils sont une cible encore plus légitime pour les gens de guerre<sup>502</sup>. Guillebert de Lannoy lui-même a été mandaté par son patron, Philippe de Bourgogne, pour rédiger un *Avis pour*

---

<sup>497</sup> PR 1, p. 41 ; J. Sarnowsky, « Military Orders », p. 123-160.

<sup>498</sup> W. Paravicini, « Kreuzzug », p. 119 ; E. Christiansen, *Northern*, p. 166 ; B. Weber, *Lutter contre les Turcs*, Rome 2013, p. 36-37, 74.

<sup>499</sup> W. Paravicini, « Von der Preussenfahrt zum Hussitenkreuzzug », dans B. Jähnig (dir.), *Beiträge zur Militärgeschichte des Preussenlandes von der Ordenszeit bis zum Zeitalter der Weltkriege*, Marbourg 2010, p. 121-159.

<sup>500</sup> H. Nicholson, *The Crusades*, Westport, Conn. – Londres 2004, p. 69-71 ; F. G. Heymann, « The Crusades against the Hussites », dans *A History of Crusades*, vol. 3, p. 586-647 ; P. Soukup, « Crusading against Christians in the Fifteenth Century: Doubts and Debates », dans N. Housley (dir.), *Reconfiguring the Fifteenth-Century Crusade*, Londres 2017, p. 85-122 (en particulier p. 91-98).

<sup>501</sup> V. 2067-2078, *Les Fortunes et Adversitez* de Jean Régnier, éd. E. Droz, Paris 1923, cité par G. Gros, « Croisade contre les Boesmes, ou guerre et paix chez Jean Régnier », *Cahiers de recherches médiévales* 1, 1996, p. 123.

<sup>502</sup> *Ibid.*, p. 123-126.

*entreprendre la guerre contre les herectiques de Behaigne (1428)*<sup>503</sup>. Le duc, qui se pose volontiers en champion de la Chrétienté, et s'inquiétait par ailleurs de voir se développer des hérésies assimilables au hussitisme sur ses propres terres, entendait afficher son soutien envers le roi Sigismond<sup>504</sup>. C'est en ce sens qu'en 1429, il dépêche Guillebert « *en ambaxade, pour le fait des Housses, en Hongrie, devers le roy des Romains* »<sup>505</sup>. Le seigneur de Lannoy est également l'un des représentants du duc au concile de Bâle, où il prononce un discours plein de menaces envers les hussites<sup>506</sup>. Ceci sans que les pères du concile, finalement parvenus à un compromis avec ceux-ci (1431), ne tiennent compte des rodomontades bourguignonnes<sup>507</sup>.

Malgré ces quelques tentatives, qui tiennent autant du vœu pieux que du jeu politique, la Bohême ne devient pas la Prusse du XV<sup>ème</sup> siècle. Quelques chevaliers originaires des régions francophones participent toutefois à la croisade, comme ces Liégeois mentionnés par Jean de Stavelot<sup>508</sup>, ou cet autre Wallon, Jean de Wavrin, proche des frères de Lannoy et auteur des *Anchiennes cronicques d'Engleterre*<sup>509</sup>. Son récit nous apprend qu'un groupe de Savoyards y était aussi, sans doute avec l'approbation du duc Amédée VIII. Tous participaient à la campagne de 1421, qui s'est terminée par la débandade de l'armée croisée avant même que bataille ne soit livrée<sup>510</sup>. En 1427, Guillaume d'Aarberg, seigneur de Valangin, rejoint une nouvelle expédition. Son testament montre qu'au second quart du XV<sup>ème</sup> siècle, la volonté « *de partir en armes pour aller au saint voiage, compaignie, guerre et armee qui de novel est ordonnée et emprinse faire sur les annemis et adversaires mescreans de la foy catholique et*

---

<sup>503</sup> Potvin, p. 227-249.

<sup>504</sup> Sur cette question, J. Svátek, *Discours*, p. 58-60 ; O. Marin, « Histoires pragoises. Les chroniqueurs français devant la révolution hussite », dans *Francia – Forschungen zur Westeuropäischen Geschichte*, 34/1, 2007, p. 44.

<sup>505</sup> Potvin, p. 164-165. J. Svátek (*Discours*, p. 59) note que Guillebert participa probablement, avec d'autres ambassadeurs bourguignons, aux négociations que mène Sigismond à Presbourg (Bratislava) en avril 1429.

<sup>506</sup> Voir *Monumenta Concilium Basiliense*, t. V. *Tagebücher und Acten*, éd. G. Beckmann, R. Wackernagel et G. Coggiola, Bâle 1904, p. 46-47 (à la date du 3 avril 1433), cité par J. Svátek, *Discours*, p. 59-69, n. 155.

<sup>507</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>508</sup> *Chronique de Jean de Stavelot*, éd. A. Borgnet, Bruxelles 1861, p. 187-194 ; A. Vantuch, « La participation liégeoise à la croisade contre les Hussites en 1421, d'après Jean de Stavelot », *Liège et Bourgogne*, Liège 1972, p. 45-54.

<sup>509</sup> Correspondance privée avec M. Olivier Marin.

<sup>510</sup> O. Marin, « Histoires pragoises », p. 48-49. La chronique de Laurent de Březova, secrétaire de la cité de Prague, mentionne que l'armée réunie par le roi des Romains Sigismond en 1420 comporte des croisés venus non seulement des terres d'Empire (Suisse y compris) et d'Europe orientale, mais également de France et d'Angleterre ; F. G. Heymann, « The Crusades against the Hussites », p. 595-597.

*crestienne* »<sup>511</sup> pouvait encore habiter un noble ayant l'ambition de tenir son rang, notamment face à son suzerain et rival le comte de Neuchâtel<sup>512</sup>. Comme à l'époque des ruses contre la Lituanie, prendre part à ce genre de croisades reste un élément de distinction sociale.

D'autres destinations étaient en outre possibles, en lien avec la lutte contre les Ottomans. Les *Anchiennes cronicques d'Engleterre*, qui relatent définitivement des événements survenus bien loin de ce pays, intègrent les souvenirs du neveu de l'auteur, Waléran de Wavrin, capitaine général de la flotte du duc de Bourgogne, chargé en 1444 d'appuyer l'armée croisée qui devait attaquer le sultan. Alors que l'aide bourguignonne ne parvint pas à empêcher les troupes turques de traverser le Bosphore, l'on se livra pendant quelques années à la piraterie au détriment des « Sarrasins », mais aussi des chrétiens orthodoxes comme catholiques. L'un des compagnons de Wavrin, Jacques de Thoisy, s'attira notamment les foudres de Gêne pour avoir écumé la mer Noire, jusqu'aux côtes géorgienne de Mingrélie<sup>513</sup>. Aventuriers, nobles en mal de distinction ou défenseurs zélés de la cause chrétienne avaient encore de quoi faire, même cinquante ans après le baptême de Vilnius. Au détriment de la Baltique, la Méditerranée, l'Europe centrale et les Balkans deviennent le nouveau théâtre dans lequel se déroule ce genre de lutte. Toutefois, si l'on ne se rend plus aux côtés des Chevaliers teutoniques pour y combattre les Litvaniens, le souvenir du voyage en Prusse reste présent dans le domaine de la littérature jusqu'au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle. L'ennemi, alors, n'est plus celui que l'on s'attend à trouver dans des textes relatant les aventures des hôtes de l'Ordre teutonique.

### *Les Litvaniens, héros de la croisade ?*

Pendant quelques décennies après son baptême, la Lituanie fait figure de dernier venu parmi la Chrétienté. L'idée que l'on s'en faisait peut se refléter dans une fresque de

---

<sup>511</sup> Extrait du préambule du testament de Guillaume d'Aarberg, seigneur de Valangin, le 3 juillet 1427 (AEN, Anciennes Archives, U5, no 4) ; transcription par le Prof. Jean-Daniel Morerod.

<sup>512</sup> Sur la politique des seigneurs de Valangin à la fin du Moyen Âge et leur volonté de s'affirmer face aux comtes de Neuchâtel, J.-D. Morerod, C. de Reynier, « Nidau und Aarberg-Valangin », dans W. Paravicini et al. (dirs.), *Höfe und Residenzen im spätmittelalterlichen Reich. Grafen und Herren*, vol. 2, Sigmaringen 2012, p. 1069-1074.

<sup>513</sup> J. Paviot, « La piraterie bourguignonne en mer Noire à la moitié du XV<sup>e</sup> siècle », dans J.-C. Hocquet, A. Vauchez (éds.), *Horizons Marins, Itinéraires spirituels*, Paris 1995, p. 204-214 ; N. Iorga, « Les Aventures "sarrazines" des Français de Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle », dans C. Marinescu (dir.), *Mélanges d'Histoire Générale*, Cluj 1927, p. 7-56.

l'église de Saint Pierre le Jeune de Strasbourg, peinte entre le milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle et le tournant du siècle suivant, qui met en scène les nations marchant en direction de la Croix : la Lituanie (*Litavia*) est représentée derrière *Oriens*, laquelle suit immédiatement *Polonia* et *Hungaria*. Les deux dernières figures sont à pied, alors que les autres sont à cheval ; *Polonia* semble regarder en direction de *Litavia* (fig. 6). Une représentation qui illustre assez bien le rôle attribué au grand-duché ; nation fraîchement convertie, mais aussi *antemurale christianitatis*<sup>514</sup>.

Dès la conversion de Ladislas Jagellon et la proclamation du baptême à Vilnius, le pape de Rome écrivait au nouveau maître de la Pologne et de la Lituanie pour lui enjoindre de s'allier à l'Ordre teutonique pour écraser les Tatars infidèles et ramener les schismatiques dans le giron de l'église romaine<sup>515</sup>. Ce qui correspond tout à fait aux plans de Jagellon et de Vytautas, ou en tout cas à l'image qu'ils entendent donner d'eux-mêmes<sup>516</sup>. Dès l'automne 1396, les cousins écrivent directement au patriarche de Constantinople pour lui proposer d'organiser un concile œcuménique en Lituanie devant rendre possible l'union entre les églises grecque et romaine, tout en promettant à Sigismond de l'aide dans le combat contre les Turcs : croisade et union de l'Église sont intimement liées<sup>517</sup>. Vytautas surtout a su mettre à profit la conversion de la Lituanie pour attirer sur ses ambitions orientales les faveurs de la Papauté<sup>518</sup>. Après quelques succès militaires contre les Tatars en 1397-1398, le grand-duc tente une opération de grande envergure : il s'agit de défendre Kiev, alors possession lituanienne, menacée par le prince tatar Timur Kotluk, le protégé du puissant Tamerlan<sup>519</sup>. À cette occasion, Jagellon envoie l'évêque de Poznań Albert Jastrzębiec à Rome pour obtenir une bulle de croisade : le 5

---

<sup>514</sup> A. Nikžentaitis, « Litauen unter den Großfürsten Gedimin (1316-1341) und Olgerd (1345-1377) », dans M. Löwener (dir.), *Die "Blüte" der Staaten des östlichen Europa im 14. Jahrhundert*, Wiesbaden 2004, p. 74-76 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 253. La circulation des modèles rend difficile la datation de la fresque, compliquée par une restauration du XIX<sup>ème</sup> siècle. A. Nikžentaitis, *op. cit.*, p. 74, propose la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle, alors que W. Paravicini, *loc. cit.*, postule le début du siècle suivant. Voir aussi A. Châtelet, C. Issenmann, « Première approche des peintures murales de Saint-Pierre-le-Jeune », *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire* 24, 1981, p. 95-108.

<sup>515</sup> Voir ci-dessus, chap. 5.

<sup>516</sup> Voir notamment D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 361, 379 sq.

<sup>517</sup> Ainsi, la réponse du patriarche, qui fait savoir que la guerre contre les infidèles empêche de discuter de la réunion des églises, et conseille donc aux princes Jagellon et Vytautas d'aider le roi Sigismond à combattre les Turcs ; *Acta Patriarchatus Constantinopolitani, 1315-1402*, éd. F. Miklosich, I. Müller, Vienne 1862, doc. 515, p. 280-281, trad. par D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 380.

<sup>518</sup> Notons que contrairement à ce qu'a pu rapporter une partie de l'historiographie russe, Vytautas n'avait pas l'intention de conquérir tous les territoires de l'ancienne Rus', mais uniquement de reprendre pied dans les régions qui avaient échappées à l'hégémonie lituanienne lors des troubles des années 1380 ; *Ibid.*, p. 380.

<sup>519</sup> Sur ce qui suit, notamment *ibid.*, p. 380-382.

mai, Boniface IX écrit à l'évêque de Cracovie et lui demande de prêcher la croisade pour défendre la foi catholique « contre la fureur haineuse des Tatars, païens, Turcs et autres nations barbares »<sup>520</sup>. La riposte est attribuée à « l'illustre Ladislas, roi de Pologne, qui sans se lasser, est conduit à la défense et à l'exaltation de la Foi Catholique, son athlète promptissime, son vigile infatigable »<sup>521</sup>. La bulle demande que la croisade soit prêchée « dans le royaume de Pologne, dans les principautés, duchés et autres seigneuries de Lituanie, Russie [Ruthénie], Podolie, Valachie »<sup>522</sup>, ce qui indique qu'à cette date la Lituanie est considérée par Rome comme un pays où la croisade peut être prêchée ; c'est-à-dire une terre chrétienne, et non une cible potentielle.

Si le grand-duc pose volontiers en défenseur de la Chrétienté, il n'hésite pas à s'adjoindre les forces du prince tatar Tokhtamysh, l'un des prétendants au pouvoir suprême sur la Horde d'Or<sup>523</sup>. L'aventure, à laquelle ont participé un contingent de l'Ordre teutonique mais aussi des chevaliers polonais et « de diverses parties du monde »<sup>524</sup>, se termine par une cuisante défaite à la bataille de la Vorskla<sup>525</sup>. La politique subtile du Lituanien a cette fois-ci échoué, mais il n'en obtient pas moins un certain prestige et s'impose peu à peu comme un partenaire des chevaliers chrétiens désireux de croiser le fer avec les ennemis de la foi<sup>526</sup>. Lorsqu'en 1406, il marche sur Moscou, toujours en compagnie des Teutoniques, les hérauts du duc de Bourgogne et du comte de Hollande-Hainaut l'accompagnent, ce qui représente une sorte de consécration pour ce

---

<sup>520</sup> « *contra detestandam rabiem prefatorum Tartarorum, Paganorum, Turcorum et aliarum barbararum nationum* », *Monumenta* 1, doc. 1054, p. 771 ; la bulle est éditée dans *op. cit.*, p. 769-771 ; voir aussi I. Danilowicz (éd.), *Skarbiec*, vol. 2, doc. 703, p. 317-317.

<sup>521</sup> « *Wladislai Regis Poloniae Illustris, quo ad defensionem et exaltationem Catholicae fidei, ipsius athlete promptissimi pervigilis indefessi ducitur incessanter* », A. Theiner, *Monumenta*, p. 770. A noter que la bulle cite directement l'évêque de Poznań et envoyé de Jagellon comme source d'information.

<sup>522</sup> « *in Regno Poloniae, principatibus, ducatus et dominiis aliis Lithwaniae, Russiae, Podoliae, Walachiae* », *id.*

<sup>523</sup> D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 381-382 ; L. Bohdanowicz, *Les Musulmans en Pologne*, Jérusalem 1947, p. 8.

<sup>524</sup> *Annales de Toruń*, SRP vol. 3, p. 230 : « *Multi nobiles de Polonia perierunt et de diversis mundi partibus* » ; PR 1, p. 31 ; W. Paravicini, « Kreuzzug », p. 119 ; J. Sarnowsy, « Military Orders », p. 138-139.

<sup>525</sup> Sur les expéditions de Vytautas contre les Tatars et leur importance politique, G. Mickūnaitė, *Making*, p. 33-35, 39.

<sup>526</sup> *Ibid.*, p. 39-40. Par exemple, les *Chroniques et Annales de Pologne* adaptée par Blaise de Vigénère en 1573 pour Henri de Valois, mentionnent les deux « voyages » de Vytautas contre les Tatars (p. 270-271). Rappelons que contrairement à ce qu'a longtemps retenu une partie de l'historiographie (pour la France : A. Prioult, « Vytautas », p. 94), la défaite n'a pas eu de conséquence directe sur la coopération entre le grand-duc et l'Ordre teutonique ; D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 382-383.

prince aspirant à faire sienne l'institution de la chevalerie<sup>527</sup>. À cet égard, l'épithaphe d'Hugues de Lannoy, le frère aîné de Guillebert, indique une évolution révélatrice :

En l'âge de xx ans, receut l'ordre de chevalerie au très saint lieu de Jhérusalem, dont, au retour, avec le maistre de Liflant s'en alla en Prusse, frontière contre les Turcqz, ralla avec le duc Witolt encontre les Tartares, fist congnoître et eslever son nom en plusieurs haulx et valeureux faits, partout plus que home de sa nation piéçà<sup>528</sup>.

Le « *duc Witolt* » (autrement dit Vytautas) est donc mis sur pied d'égalité avec l'Ordre teutonique, comme s'il s'agissait d'un personnage connu des destinataires de l'épithaphe. Quand et à quelle occasion Hugues de Lannoy a-t-il rejoint Vytautas dans ses opérations militaires ? A-t-il, comme Richard Beauchamp dans les mêmes années, fait halte en Prusse et en Lituanie à son retour de Terre sainte ? W. Paravicini place l'épisode à l'été 1406 ; l'aîné de notre Guillebert serait parti pour servir l'Ordre en la compagnie de Jean de Werchin, le sénéchal de Hainaut, puis une fois en Prusse, serait parti combattre aux côtés de Vytautas<sup>529</sup>. Le chroniqueur Jan Długosz raconte que lors d'une campagne lituanienne contre Novgorod, un chevalier polonais porte la bannière de Saint-Georges, une tradition éminemment liée au monde de la croisade, et que nous savons prisées des hôtes de l'Ordre teutonique<sup>530</sup>. Grâce à son énergique grand-duc, la Lituanie récemment christianisée paraît capable de capitaliser sur l'élan des voyages en Prusse pour damer le pion à son rival, et s'attirer les bonnes grâces des visiteurs de marque venus de toute l'Europe<sup>531</sup>. Une position qui, sur le long terme, n'est peut-être pas sans conséquence dans la perte de prestige de l'Ordre<sup>532</sup>.

---

<sup>527</sup> D'après les extraits du livre des dépenses de l'Ordre teutonique, édité dans CEV, p. 970 : « *Item IIII. marc czwen herolden des heczogen von Hollant und des heczogen von Burgundie, als sie mit Wytolt us der Russchen reise qwommen* ». R. Petrauskas, « Litauen », p. 243 ; *Idem*, « Knighthood », p. 48 ; *Idem*, « Kształtowanie się instytucji dworu wielkksiążęcego w Wielkim Księstwie Litewskim (koniec XIV – połowa XV wieku) », *Politeja* 16/2, 2011, p. 170 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 266 ; J. Sarnowsky, « Military Orders », p. 139.

<sup>528</sup> B. de Lannoy, *Hugues de Lannoy*, p. 167 ; le mausolée d'Hugues de Lannoy, édifié dans l'église St-Pierre de Lille, a été détruit, mais il nous reste le texte de l'épithaphe, recopié dans plusieurs manuscrits et édité plusieurs fois ; voir *Ibid.*, p. 168, n. 32 ; J. Svátek, *Discours*, p. 231 ; PR 1, p. 32.

<sup>529</sup> PR 1, p. 32 ; 206-207. Pour le comte B. de Lannoy (*Hugues de Lannoy*, p. 22-23), Hugues aurait effectué deux voyages dans la région balte, autour de 1408-1409.

<sup>530</sup> R. Petrauskas, « Knighthood », p. 48.

<sup>531</sup> G. Mickūnaitė, *Making*, p. 39-40, qui note qu'un certain prince, apparemment de la région du Tyrol, a demandé aide et conseil à Vytautas pour se rendre en Terre sainte (*Liber Cancellariae Stanislae Ciołek*, éd. J. Caro, vol. 1-2, doc. 85, p. 157 ; G. Mickūnaitė, *op. cit.*, p. 90, n. 134).

<sup>532</sup> W. Paravicini, PR 1, p. 33-34 : « Aber der Strom der frühen 1390er Jahre hatte sich doch in ein dünnes Rinnsal verwandelt, und daß die Gäste ab 1399 weniger gegen die Litauer als mit dem vom Orden

Sous le règne de Vytautas, le pays voit naître une culture de cour à l'européenne, dont le développement a été favorisé par les contacts avec le monde catholique qui prévalaient, nous le savons, sous les prédécesseurs du grand-duc. Avec la christianisation du pays, le modèle de la chevalerie s'impose en Lituanie, influencé par les usages de Prusse, mais aussi de Pologne et de Silésie<sup>533</sup>. Limités dans un premier temps à la cour grand-ducale, les codes propres à la culture chevaleresque permettent de distinguer les nobles fidèles à Vytautas<sup>534</sup>. À partir de 1404, les boyards les plus importants sont adoubés, et un héraut d'armes, Nicklus Luczke, est appointé ; son successeur, un certain Jonas, reçoit le nom de *Litherland*, selon l'habitude qui consiste à nommer les hérauts d'après les pays qu'ils représentent<sup>535</sup>. Des nobles étrangers ont même été adoubés de la main de Vytautas lui-même, à l'instar de Benedict Macra, l'envoyé hongrois chargé par le roi Sigismond, en 1413, de résoudre la dispute territoriale entre l'Ordre teutonique, la Lituanie et la Pologne<sup>536</sup>. Parfois adversaire, plus souvent partenaire, l'Ordre teutonique a largement influencé la naissance de la culture chevaleresque en Lituanie<sup>537</sup>, mais R. Petrauskas note que les hérauts étrangers et les autres visiteurs ont joué un rôle non négligeable dans la diffusion des habitudes et des valeurs qui y sont propres<sup>538</sup>. Volontiers généreux<sup>539</sup>, Vytautas en profite pour resserrer les liens de son pays avec les cours d'où ses hôtes proviennent<sup>540</sup>. Ainsi, peut-être plus que d'actions strictement politiques et

---

unterstützten Herzog Witold von Litauen gegen Tataren und schismatische Russen zogen verdeutlicht das Hauptproblem des Ordens seit der polnisch-litauischen Union von 1386: den Verlust des heidnischen Gegners ».

<sup>533</sup> Sur ce qui suit, R. Petrauskas, « Knighthood », p. 39-66 ; *Idem*, « Dworu », p. 155-185 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 253-282 ; L. Pósan, « Ritterkultur im Spätmittelalterlichen Litauen », dans A. Bányai et al. (éds.), *Learning, Intellect and Social Roles*, p. 51-58 ; R. Čapaitė, « The everyday life of Grand Duke Vytautas of Lithuania according to Contemporary Correspondance », *Lithuanian Historical Studies*, 8 2003, p. 1-26. Sur la chevalerie comme modèle commun à la noblesse européenne, W. Paravicini, « Adelskultur », p. 273-302 ; *Idem*, *Die ritterlich-höfische Kultur*.

<sup>534</sup> R. Petrauskas, « Knighthood », p. 58. S. Kuczyński, « Hérauts d'armes », p. 654, constate que dans la Pologne jagellonienne comme en Lituanie, la culture chevaleresque et courtoise a été mise au service du prestige de la fonction royale.

<sup>535</sup> *Ibid.*, p. 655 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 269 ; *Idem*, « Héraut d'armes », p. 476 ; R. Petrauskas, « Knighthood », p. 47-49 ; voir la liste des nobles lituaniens adoubés dans *ibid.*, p. 61-65.

<sup>536</sup> *Ibid.*, p. 47 ; R. Čapaitė, « Everyday life », p. 15. L'événement est notamment connu par une lettre de protestation de l'Ordre teutonique, qui considérait l'adoubement de Macra comme un indice de sa partialité : CEV, doc. 709, p. 256-258.

<sup>537</sup> R. Petrauskas, « Knighthood », p. 47.

<sup>538</sup> *Ibid.*, p. 48-51.

<sup>539</sup> La générosité de Vytautas est notée avec emphase par Guillebert de Lannoy ; Potvin, p. 41 ; R. Petrauskas, « Knighthood », p. 48. Voir chap. 8.

<sup>540</sup> *Ibid.*, p. 50-51.



militaires, les expéditions réunissant Lituanien, Teutoniques et hôtes occidentaux relèvent du processus d'intégration du grand-duché dans l'Europe catholique<sup>541</sup>.

Cette nouvelle manière de percevoir la Lituanie est favorisée par une certaine évolution de la mentalité chevaleresque quant à la pratique du voyage. A partir des dernières années du XIV<sup>ème</sup> siècle, les aristocrates ne se déplacent plus uniquement comme croisés ou comme pèlerins, mais aussi dans le but de parcourir d'autres pays, « à la manière noble »<sup>542</sup>. L'attitude préconisée par Geoffroi de Charny dès le milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, c'est-à-dire voyager pour « *moult d'estranges choses et diverses ... veoir* »<sup>543</sup> est peu à peu rentrée dans les mœurs de la noblesse. On ne cherche plus nécessairement à guerroyer contre les « Sarrasins » ou à obtenir des indulgences, mais on se contente de visiter les lointains cours princières, qui deviennent des buts de voyage et non plus de simples étapes<sup>544</sup>. La curiosité pour les pays parcourus, l'envie de « *vëoir le monde* », pour reprendre une expression chère à Guillebert de Lannoy, devient un motif tout à fait louable<sup>545</sup>.

Cette nouvelle manière de voyager s'étend rapidement à toute la Chrétienté : dès la seconde décennie du XV<sup>ème</sup> siècle, des seigneurs prussiens, livoniens, mais aussi lituaniens, quittent leur pays pour fréquenter quelque temps les cours étrangères. Le chroniqueur Jan Długosz relate qu'en 1412, un Lituanien participa à un tournoi organisé à Buda, par Sigismond de Luxembourg, et en 1467-1469, un seigneur orthodoxe du grand-duché, Alexander Soltan, parcourt une grande partie de l'Europe, fréquentant notamment les cours de France, de Bourgogne, de Portugal et d'Angleterre après avoir été fait chevalier au Saint Sépulcre<sup>546</sup>. Dès les années qui suivent Tannenberg, la noblesse

---

<sup>541</sup> *Ibid.*, p. 48, qui cite une lettre de Vytautas à la branche livonienne de l'Ordre teutonique, datée de 1426, concernant une expédition à venir, et pour laquelle le grand-duc invite chevaliers et écuyers livoniens à le rejoindre, « ... *umb ritterschafft adir umbe andir sachin wellen czu uns in unser heer komen* » (CEV, doc. 1234, p. 732).

<sup>542</sup> Un sauf-conduit délivré en 1387 par le roi d'Aragon au seigneur Henri de Gera mentionne « *more nobilium aliena climata lustraturus* » (J. Vincke, « Zu den Anfängen der deutsch-spanischen Kultur- und Wirtschaftsbeziehungen », *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*, 14, 1959, p. 163, cité par W. Paravicini, « Heidenfahrt », p. 105).

<sup>543</sup> Geoffroi de Charny, *The Book of Chivalry*, éd. et trad. R. Kaeuper et E. Kennedy, p. 90.

<sup>544</sup> W. Paravicini, « Heidenfahrt », p. 103-108, qui remarque que la menace turque n'a pas joué un rôle mobilisateur pour relancer la pratique de la croisade au XV<sup>ème</sup> siècle (*Ibid.*, p. 98).

<sup>545</sup> *Ibid.*, p. 100-103, 105 ; A. Bertrand, « Un seigneur bourguignon en Europe de l'Est : Guillebert de Lannoy (1386 – 1462) », *Le Moyen Âge* 95/2, 1989, p. 293-309. Voir aussi W. Paravicini, « Seigneur par l'itinérance ? Le cas du patricien bernois Conrad de Scharnachtal », dans A. Paravicini Balgiani et al. (dirs.), *L'itinérance des seigneurs*, p. 28-71 (notamment p. 44).44) ; *Idem*, « Fahrende Ritter », p. 240-242.

<sup>546</sup> Les seigneurs de Prusse et de Livonie commencent à parcourir l'Europe au moment où leurs pairs arrêtent de participer aux rèses. Le premier cas connu est le Prussien Hans von Baysen, qui se rendit au Portugal pour rencontrer le roi et guerroyer contre les Maures : W. Paravicini, « Zeitenwende », p. 413-

lituanienne fait donc sienne la pratique du « voyage nobiliaire », alors que la cour grand-ducale devient une étape prisée d'un certain nombre de voyageurs désireux de fréquenter de lointains centres de culture chevaleresque. On peut supposer que les voyages de Richard de Warwick en 1409 et d'Alfonso Mudarra en 1411-1412 soient plus motivés par ce but pacifique que par l'envie d'en découdre contre de supposés infidèles<sup>547</sup>. Quant à Guillebert de Lannoy, le vocabulaire qu'il emploie lors de sa traversée de la Lituanie en hiver 1414, où il semble avoir cherché à rencontrer le grand-duc, souligne que son but n'était pas, alors, de faire rève « *contre les mescréans* »<sup>548</sup>. Si à la fin de l'automne 1413, Guillebert quitta la Prusse pour la Livonie dans l'espoir de pouvoir participer à une nouvelle rève, ce n'est plus en croisé ni en combattant qu'il visite la Lituanie au début de l'année suivante : « *de Zeghewalde [en Livonie, auj. Sigulda, Lettonie], me party, pour m'en aler vëoir le royaume de Létau, devers le duc Witholt, roy de Létau et de Samette et de Russie* »<sup>549</sup>. Quelques mois plus tard, le chevalier bourguignon quitte l'État de l'Ordre teutonique « *pour aler ou royaume de Poulane, devers le roy de Poulane, pour vëoir sa court, son estat et son païs* »<sup>550</sup>.

Le second voyage de Guillebert en particulier nous laisse comprendre quelle place avait pris la Lituanie dans les plans de croisade échafaudés en Europe occidentale. Guillebert, alors ambassadeur officiel des rois d'Angleterre et de France (nous sommes après le traité de Troyes), et surtout du duc de Bourgogne, « *principal esmouveur* »<sup>551</sup>, doit se rendre en Terre sainte *via* la Prusse, la Pologne, la Lituanie et les principautés de Valachie et de Moldavie, alors dépendantes du grand-duché. Le but de ce voyage est non seulement d'annoncer la conclusion du traité de Troyes aux souverains de ces pays, mais aussi de sonder les possibilités d'organiser une grande croisade contre les Turcs, ce qui

---

442 ; *Idem*, « Litaueur », p. 269-270 ; R. Petrauskas, « Knighthood », p. 54. Sur le voyage d'Alexandre Soltan, voir en particulier : A. et W. Paravicini, « "Alexander Soltan ex Lithuania, ritum graecorum sectans". Eine ruthenisch-polnische Reise zu den Höfen Europas und zum Heiligen Land 1467-1469 », dans E. Hübner et al. (dirs.), *Zwischen Christianisierung und Europäisierung*, Stuttgart 1998, p. 367-401.

<sup>547</sup> D'après le poème illustré *The Beauchamp Pageant*, Richard « *from Venuse toke his wey to Russy Lettowe Poleyn and Spruse Westvale and other coostes of Almayn toward Englonde* », éd. J. Hope, H. Dillon, tab. XXII, trad. PR 1, p. 34 ; S. C. Rowell, « Unexpected », p. 568. On a conservé plusieurs lettres de recommandation indiquant que le chevalier castillan Alfonso Mudarra a visité la cour de Vytautas en 1412, et peut-être la Prusse teutonique : W. Paravicini, « "Fürschriffen und Testimonia." », p. 903-926. PR 1, p. 41, 113 ; PR 4, doc. 92, Nr. 86 (à paraître) ; R. Petrauskas, « Knighthood », p. 46.

<sup>548</sup> Pour reprendre l'expression qu'il utilise au tout début de son récit (Potvin, p. 20). Une fois en Lituanie, Guillebert dit avoir visité plusieurs « *cours dudit Witholt* » (p. 38), et a rencontré « *deux des seurs de la femme dudit duc Witholt, sy alay devers elles* » (p. 40) à Vilnius, avant de trouver le grand-duc, à la chasse, dans un lieu qu'il nomme Posur (p. 42). Voir aussi J. Svátek, *Discours*, p. 262 sq.

<sup>549</sup> Potvin, p. 38.

<sup>550</sup> *Ibid.*, p. 44-45.

<sup>551</sup> *Ibid.*, p. 51.

assurera à Philippe le Bon la première place parmi les princes chrétiens<sup>552</sup>. Notre chevalier bourguignon ne parcourt donc plus la région balte comme croisé, mais en tant que diplomate, et officieusement, espion<sup>553</sup>.

Les notes qu'il nous a laissées permettent de suivre de manière relativement détaillée son parcours : après avoir traversé l'Empire et les duchés poméraniens, Guillebert et ses compagnons se rendent en Prusse, où ils rencontrent le grand-maître, « nommé messire Micquiel Cocquemeistre »<sup>554</sup>. Celui-ci « fist grant honneur » à l'ambassadeur, « en [lui] donnant plusieurs disners, puis [lui] donna ung ronssing [roncin] et une belle haghénée [haquenée] », c'est-à-dire deux chevaux utilisés essentiellement pour le voyage ou le travail<sup>555</sup>. Les Bourguignons continuent leur route par la Pologne, où le roi les retient pendant six jours et leur offre de très riches dîners, avant qu'ils ne pénètrent en Lituanie pour rencontrer le grand-duc Vytautas<sup>556</sup>. Des dons sont échangés, « joyaulx du roy d'Angleterre »<sup>557</sup> contre de luxueux habits, des chevaux et des armes offerts à Guillebert et aux hommes de sa suite<sup>558</sup>. Ceux-ci passent neuf jours aux côtés du prince lituanien, avant de traverser la Valachie et la Moldavie, accompagnés par les hommes du grand-duc, pour rejoindre Caffa, en Crimée, puis Constantinople.

On ne sait pas combien de temps notre voyageur passa auprès des Chevaliers teutoniques, et le fait qu'il raconte avec bien plus de détails ses séjours polonais et surtout lituanien tient aux énumérations des dons qu'il y reçut, et aux aventures qu'il dit y avoir vécu en approchant la mer Noire. Toutefois, on peut déduire de son compte-rendu que la Lituanie, tout comme la Pologne, devait jouer un rôle tout aussi important que l'État des Teutoniques dans les plans de croisades élaborés par les Bourguignons. Alors qu'au début

---

<sup>552</sup> Sur les projets de croisade bourguignons et leur rôle dans la politique de Philippe le Bon, O. Marin, « Filip Dobrý, Burgundsko a křížové výpravy », dans Guillebert de Lannoy, *Cesty a poselstva*, p. 42-71 ; J. Paviot, *Ducs de Bourgogne*, p. 117-176 ; J. Jefferson, *The Holy Wars of King Wladislas and Sultan Murad*, p. 299-301.

<sup>553</sup> J. Svátek, *Discours*, p. 55-56 ; les activités d'espionnage de Guillebert se concentrent plus sur les régions proches de la Terre sainte, dominées par les Turcs et les Mamelouks.

<sup>554</sup> Potvin, p. 52.

<sup>555</sup> *Id.*

<sup>556</sup> Potvin, p. 53. La visite de Guillebert (nommé Guillaume, *Vilhelmus*) est mentionnée par Długosz, *Annales XI*, éd. *Opera Omnia*, vol. 13, p. 273-274. Voir C. Potvin, p. 52-53, n. 7 ; J. Lelewel, *Lannoy*, p. 64, n. 62 ; J. Svátek, *Discours*, p. 264-265, n. 310.

<sup>557</sup> Potvin, p. 55 ; l'ambassade était faite au nom du roi d'Angleterre, institué héritier du royaume de France à la mort de Charles VI par le traité de Troyes (*Ibid.*, p. 53, n. 5). On peut avoir une idée de ce qu'étaient ces « joyaulx », en se rapportant au texte de Długosz. Guillebert dit avoir offert « les joyaux du roy d'Angleterre » à Jagellon, et l'historien polonais précise : « ... *galea ferrea crista aurea insigni et duobus angicis arcubus, praesentatis* », J. Długosz, *Opera Omnia*, vol. 13, p. 273.

<sup>558</sup> Potvin, p. 56-57.

de son premier voyage, la préférence de Guillebert allait aux « seigneurs de Prusse »<sup>559</sup>, il semble accomplir son ambassade de 1421 de manière plus neutre. Du reste, Vytautas apparaît comme tout aussi bienveillant que son royal cousin, respectant les règles d'hospitalité et mettant ses ressources à disposition pour aider l'ambassadeur venu de l'Ouest.

Le temps où la Lituanie était un pays « sarrasin », contre lequel marchaient les croisés, est bien loin<sup>560</sup>. En 1429, une année avant sa mort, Vytautas est admis dans l'Ordre du Dragon, que Sigismond de Luxembourg avait fondé en 1408, dans le but de réunir les tenants de la lutte contre les Ottomans. Le grand-duc reçoit le privilège d'y enrôler d'autres seigneurs, et sa femme, Juliana, devient également membre de l'Ordre, ce qui en fait la seule représentante de sexe féminin avec l'épouse de l'empereur<sup>561</sup>. Avec leurs grands-ducs successifs, les nobles lituaniens se sont progressivement intégrés au mouvement paneuropéen de croisade<sup>562</sup>. En 1482, les palatins de Vilnius et de Trakai sont nommés parmi les destinataires d'une lettre de Sixte IV concernant la croisade contre les Turcs<sup>563</sup>, et deux ans plus tard, le staroste de Samogitie affirme au grand-maître se tenir prêt à défendre la Chrétienté aux côtés des Teutoniques<sup>564</sup>. La Lituanie devenue un athlète zélé du christianisme, ses rivaux se trouvent naturellement dépeints comme des ennemis de la foi<sup>565</sup> : en 1500, le grand-duc Alexandre entend fonder un ordre de chevalerie censé se consacrer à la lutte contre Moscou « et d'autres infidèles »<sup>566</sup>. Ambitions politiques et adaptation du style venu d'Occident au contexte local ne pourraient mieux se confondre.

La Lituanie comme partenaire et alliée des puissances chrétiennes apparaît dans quelques romans français, et ceci quasiment dès les années qui suivent la conversion de 1387. Le premier auteur à mettre en scène une Lituanie intégrée aux projets de croisade paneuropéenne est sans doute Philippe de Mézières, qui avait à cœur de réunir les princes

---

<sup>559</sup> J. Svátek, *Discours*, p. 262-265.

<sup>560</sup> W. Paravicini, « Litauer », p. 253, situe le processus d'intégration de la Lituanie à l'Europe chrétienne dans une période s'étendant de la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle aux années 1430-1450.

<sup>561</sup> R. Petrauskas, « Knighthood », p. 54-55. Les privilèges accordés au Lituaniens tiennent peut-être des tentatives de rapprochement entre celui-ci et Sigismond, qui essayait de lui obtenir une couronne : Z. Kiaupa et al., *History of Lithuania before 1795*, p. 157-159.

<sup>562</sup> R. Petrauskas, « Knighthood », p. 53 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 270.

<sup>563</sup> *Brevia Romanorum Pontificum ad Poloniam*, éd. H. Wojtyška, Rome 1986, p. 52, cité par R. Petrauskas, « Knighthood », p. 53.

<sup>564</sup> Geheimes Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz, Berlin, PK, OBA 17114, cité par R. Petrauskas, « Knighthood », p. 53, n. 66.

<sup>565</sup> D. Baronas, « Christians in Late Pagan », p. 70 ; O. Halecki, « La Pologne et la question d'Orient », dans *La Pologne au VII-e congrès*, Varsovie 1933, vol. 1, p. 434-437.

<sup>566</sup> J. Caro, *Geschichte Polens*, vol. 5/2, Gotha 1888, p. 1022-1024, cité par R. Petrauskas, « Knighthood », p. 54-55.

chrétiens dans une grande entreprise de libération de la Terre sainte. Rappelons que ce cadet d'une famille de la petite noblesse picarde se distingue par ses activités littéraires, mais aussi politiques. Ayant été le chancelier du roi de Chypre Pierre de Lusignan (mort en 1369), il devient conseiller à la cour de Charles V, qui lui confie entre autres l'éducation du dauphin<sup>567</sup>. En 1380, il se retire au couvent des Célestins, à Paris, mais reste actif<sup>568</sup>. Il travaille notamment à la création de son Ordre de la Passion de Jésus-Christ, qu'il rêve en fer de lance de la reconquête de la Terre sainte. Ayant lui-même participé lorsqu'il avait une vingtaine d'année à l'expédition du prince savoyard Humbert II du Viennois en 1347 contre Smyrne, où il fut fait chevalier<sup>569</sup>, puis à la croisade menée par Pierre de Lusignan contre Alexandrie en 1365, Philippe déplore que ces victoires n'aient pas été suivies d'effets durables. La faute, dit-il, à la désunion entre les princes chrétiens, et à la légèreté des croisés, qui se retirent aussitôt la victoire obtenue<sup>570</sup>. Seule une entreprise de grande envergure permettrait de libérer la Terre sainte et de mettre fin à l'expansion turque en Europe. Pour ce faire, la paix doit régner sur la Chrétienté ; aussi, Mézières place beaucoup d'espoir dans les jeunes rois de France et d'Angleterre, Charles VI et Richard II<sup>571</sup>.

---

<sup>567</sup> J. Blanchard (trad.), *Le Songe du Vieil Pèlerin*, Paris 2008, p. 18-19 ; P. Contamine et J. Paviot (éd.), *Une Epistre lamentable et consolatoire*, Paris 2008, p. 29-30.

<sup>568</sup> Tout en continuant de conseiller le roi Charles VI, il entretient de bons rapports avec le frère de ce dernier, Louis d'Orléans, et avec le roi d'Arménie, Léon de Lusignan, réfugié à la cour de France, et qui essaye de convaincre les princes chrétiens de le rejoindre dans une grande croisade ; J. Blanchard, *Songe*, p. 19-20 ; J. Paviot, *Ducs de Bourgogne*, p. 18-24.

<sup>569</sup> Sur la vie de Philippe de Mézières, l'ouvrage de référence reste celui de N. Iorga, *Philippe de Mézières et la croisade* (ici, essentiellement p. 13 ; p. 29-32 passim.) ; voir aussi A. Dupront, *Le mythe de croisade*, Paris 1997, vol. 1, p. 256-298 ; J. Jakštas, *Baltikum*, p. 160 sq. ; et plus récemment, les articles réunis dans R. Blumenfeld-Kosinski et K. Petkov, *Philippe de Mézières and his Age* et dans J. Blanchard, R. Blumenfeld-Kosinski (dirs.), *Philippe de Mézières et l'Europe*.

<sup>570</sup> J. Williamson, « Philippe de Mézières and the Idea of Crusade », dans *Military Orders*, vol. 1, p. 358-364 ; J. Blanchard, *Songe*, p. 15.

<sup>571</sup> Une paix est signée en juin 1389 entre les deux souverains, l'année où Mézières rédige son *Songe du Vieil Pèlerin* ; A. Curry, « War or Peace ? », dans *Philippe de Mézières and his Age*, p. 305-306. Sur l'idéologie de Philippe de Mézières, notamment M. Hanly, « Philippe de Mézières and the Peace Movement », dans *ibid.*, p. 61-82 ; P. Buc, « L'Épître lamentable au regard de l'exégèse et de la tradition des croisades », dans J. Blanchard, R. Blumenfeld-Kosinski (dirs.), *Philippe de Mézières et l'Europe*, p. 205-220 ; A. Marchandisse, « Philippe de Mézières et son *Epistre au roi Richart* », *Le Moyen Âge* 116/3, 2010, p. 605-623 ; M. Głodek, *Utopia Europy zjednoczonej*, Słupsk 1997. Un tel programme n'était pas rare dans la France de la guerre de Cent Ans ; pour un autre cas, C. Deluz, « Croisade et paix en Europe au XIV<sup>e</sup> siècle. Le rôle du cardinal Hélie de Talleyrand », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 1, 1996, p. 53-64. L'idée d'établir la paix entre les États chrétiens pour pouvoir mener une résistance efficace contre les Turcs reste l'un des grands axes de la pensée politique de tout le XV<sup>e</sup> et du début du XVI<sup>e</sup> siècle ; par exemple Erasme de Rotterdam, *La Formation du prince chrétien*, éd., trad. et introduction de M. Turchetti, Paris 2015, p. 43-70. Voir aussi P. Buc, *Guerre sainte*, p. 53-54 passim.

Son œuvre majeure, *Le Songe du Vieil Pelerin* (1389), représente le programme politique de Mézières<sup>572</sup>. Dans les livres II et III, les personnages allégoriques se retrouvent en France après avoir parcouru le monde. La Reine Vérité y tient de longs discours au « *jeune Moïse* », autrement dit Charles VI, à qui est dédié le roman<sup>573</sup>. C'est l'occasion pour l'auteur de délivrer ses idées quant au « saint passage d'outremer », qui devra réunir toute la Chrétienté dans un même effort, afin de ne pas se solder de manière aussi pitoyable que les croisades auxquelles il a participé dans sa jeunesse. La première exigence est de conclure la paix entre les royaumes chrétiens, tâche qui revient au roi de France<sup>574</sup>. C'est dans ce but que l'on devra envoyer des ambassadeurs auprès de « *tous les seigneurs du monde* », y compris au « *souldam de Babilone [Égypte]* », au « *Grant Caan de Tartarie* » et « *aus seigneurs de Thurquie* »<sup>575</sup>. Il s'agira ensuite de conclure « *bonne pais, ou si longues trives qui la vaille* » avec l'Angleterre<sup>576</sup>, de préparer les troupes françaises et d'aviser « *tous les roys, princes et seignouries de la Crestienté* » par le truchement des ambassadeurs, « *en requerant ... qu'il se veullent disposer au service de Dieu* »<sup>577</sup> – en clair, qu'ils se préparent à la croisade. Celle-ci doit commencer, précise Philippe, par un message adressé au sultan d'Égypte, pour qu'il soit « *honestement amonestés qu'il doie rendre et de fait la sainte cité de Jherusalem et toute la Terre Sainte, le royaume d'Armenie et tout ce qui appartient a la Crestienté* »<sup>578</sup>. Et si le sultan

<sup>572</sup> La critique a bien montré que le roman allégorique défend les idées qui sont celles de Mézières : l'arrêt des hostilités entre royaumes catholiques et leur union sous le patronage de la France, ceci devant permettre de canaliser les énergies guerrières vers une croisade dûment organisée en Terre sainte ainsi qu'une réforme morale, politique et judiciaire de la Chrétienté ; M. Radkovska, « *Le Songe du Vieil Pelerin : l'idée de croisade rêvée et vécue chez Philippe de Mézières* », dans M. Nejedlý, J. Svátek (dirs.), *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge*, Toulouse 2009, p. 32-33 ; J. Blanchard, *Songe*, p. 24-27. J. Jakštas, *Baltikum*, p. 170, voit même dans la croisade « le couronnement » de l'œuvre.

<sup>573</sup> D. Delogu, « *How to become the "Roy des Frans"* », dans *Philippe de Mézières and his Age*, p. 148.

<sup>574</sup> « *Toutes les fois que ton serviteur apercevra ou royaume la ou il conversera que aucune guerre se doie movoir, son office sera d'offrir au roy ou prince avec lequel il sera, ou nom de ta royale amistié, aler a l'autre partie et a son povoir traitier de reparer ladicte dissencion. Et se le cas se trouvera grant et appareillié a une grosse guerre, lors ton serviteur offrera aus parties que ta royale magesté mandera tes sollempnelz ambaxaours et messages pour doucement traictier et apointer la besoingne. Et peut estre souvensteffois que les parties, pour la reverence et amour de ta magesté royale, se sourmettront de leurs debas au bon apointement de ta magnitude royale. Et par ceste voie et euvre de misericorde paou de guerres entre les Crestiens sourdront que, par la bonté de Dieu et gracieuse pratique proposee, ne soient reduites a bons termes et a pais desiree, qui sera un tresgrant bien a la louenge de mon Père et grant gloire de ta royale magesté* », Blanchard, vol. 2, p. 1258-1259.

<sup>575</sup> *Ibid.*, p. 1260-1261. Voir aussi J. Jakštas, *Baltikum*, p. 170-171.

<sup>576</sup> « *que tu [la reine Vérité s'adresse toujours à Charles VI] aies bonne pais, ou si longues trives qui la vaille, a ton frere d'Engleterre, et par consequent que les terres et forteresses, pour lesquelles et par lesquelles la male beste, c'est assavoir la guerre, crueusement a exercé son office, soient et de fait rendues et disposees selonc le traictié qui sera acordé a la paix* » Blanchard, vol. 2, p. 1268.

<sup>577</sup> *Ibid.*, p. 1272.

<sup>578</sup> *Ibid.*, p. 1280.

ne donne pas satisfaction, « *vous procederés au service de Dieu, selonc ce que par sa sainte grace il vouldra doucement inspirer* »<sup>579</sup>.

Le temps est venu pour Philippe de décrire l'assaut gigantesque des chrétiens en armes, qui fondront sur les puissances musulmanes, dans un effort parfaitement coordonné. Ici, comme lors de la description des ambassades, la Lituanie chrétienne fait son apparition dans une note de Philippe lui-même, ajoutée en marge du manuscrit « matrice » Arsenal 2683<sup>580</sup>. On y lit que les Lituaniens, désormais chrétiens suite au mariage de Jagellon avec Hedwige de Pologne, accompagneront leurs anciens adversaires dans le grand mouvement vers la Terre sainte : « *Et les seigneurs de Prusse avec le roy de Laito [Lituanie] a toute leur poissance en conquestant a la foy catholique passeront parmy le royaume de Russie et des païs d'utour en venant vers Constantinople et se adjousteront avec les Allemans pour reprimer la poissance des Turs* »<sup>581</sup>.

Ainsi, tout comme la France et l'Angleterre, la Lituanie et l'Ordre teutonique se trouvent réunis dans la paix et peuvent travailler ensemble à la lutte contre les infidèles. Il est vrai que des princes lituaniens ont souvent combattu un ennemi commun de concert avec les Teutoniques ; Mézières a-t-il entendu des chevaliers de passage à la cour relater les entreprises menées par le grand-duc au tournant du siècle<sup>582</sup> ? Quoi qu'il en soit, force est de remarquer qu'il considérait la Lituanie comme un partenaire chrétien, avec lequel on doit compter<sup>583</sup>. Un honneur qui n'est pas réservé aux chrétiens orthodoxes d'Orient et des Balkans, qui comptent plutôt parmi les adversaires que parmi les alliés des croisés, puisque parmi ceux-ci, « *le roy de Honguerie et de Behaigne [Bohême] et l'Empereur, s'il y sera, et la puissance des Alemans alassent par terre tout droit en Constantinoble, en recouvrant a la foy catholique et obeissance de l'Église de Romme le royaume de Rasse*<sup>584</sup>, *l'empire de Boulgarie et l'empire de Constantinoble* »<sup>585</sup>. Au moment où

---

<sup>579</sup> *Id.*

<sup>580</sup> Voir chap. 5.

<sup>581</sup> Blanchard, vol. 2, p. 1273. Sur la mention des Lituaniens chrétiens dans le projet de croisade de Mézières, M. Radkóvská, « *Le Songe du Vieil Pelerin* », p. 41 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 258 ; J. Jakštás, *Baltikum*, p. 174.

<sup>582</sup> L'auteur étant mort en 1405, il n'a pas pu être tenu informé de l'expédition contre Moscou de 1406, à laquelle a participé les hérauts Bourgogne et Hollande. Néanmoins, on sait que la cour de France avait été informée de la christianisation de la Lituanie par Jean de Strate, émissaire du roi de Pologne et membre de l'Ordre teutonique (voir ci-dessus, chap. 5). Mézières a donc pu retenir l'information, et ajouter ainsi la Lituanie aux puissances croisées en même temps qu'il a noté le baptême du pays, quelques folios plus haut.

<sup>583</sup> J. Jakštás, *Baltikum*, p. 175-176.

<sup>584</sup> Il s'agit probablement de la Rascie, nom donné à une partie de la Serbie médiévale.

<sup>585</sup> Blanchard, vol. 2, p. 1273 ; sur le traitement des chrétiens orthodoxes dans le projet de Mézières, J. Svátek, « Guillebert de Lannoy, un seigneur bourguignon espion », dans M. Nejedlý, J. Svátek (dirs.), *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge*, Toulouse 2009, p. 91-92.

Mézières a ajouté la note marginale concernant la Lituanie, la place du pays dans le camp catholique était, pour lui, clairement établie ; la « *gent sans lettre et sans clergie, mais assés bien combatans* »<sup>586</sup> de la première partie du *Songe* s'est par l'effet du baptême transformée en combattante de la foi, animée du zèle des néophytes<sup>587</sup>.

De quoi rappeler les souhaits du pape de Rome qui essayait d'organiser une croisade à la tête de laquelle devait se trouver Jagellon, roi de Pologne et grand-duc de Lituanie, réconcilié avec les Chevaliers teutoniques. Aussi, G. Mickūnaitė relie-t-elle ce passage de Mézières, dont les idées étaient bien en vue à la cour du roi anglais Richard II, à un extrait de la *Chronica Maiora* de Thomas Walsingham, qui sous l'année 1401 rapporte cette nouvelle parvenue en Angleterre par le truchement de marchands grecs : un certain « *rex de Letto* » se serait converti au christianisme après avoir ravagé les environs de Jérusalem et défait le prince « Bassak, fils de Baltazardan ». Ce dernier, placé parmi les ennemis de l'empereur byzantin, peut être le sultan ottoman Bajazet, le vainqueur de Nicopolis<sup>588</sup>. L'écho des premières campagnes de Tamerlan en Turquie et les rumeurs sur sa conversion au christianisme se mêlent sans doute aux nouvelles concernant la lointaine Lituanie et son prince<sup>589</sup>. Peut-être que le programme élaboré par Mézières a renforcé cette tendance, mais on remarque qu'un certain nombre d'auteurs considèrent de plus en plus le Lituanien comme un partenaire potentiel du combat contre les Turcs<sup>590</sup>.

---

<sup>586</sup> Blanchard, vol. 1, p. 207.

<sup>587</sup> Jakštas, *Baltikum*, p. 176.

<sup>588</sup> « *Eo tempore allata sunt noua in Angliam per mercatores Grecos, quod multum letificauerunt imperatorem Constantinopolitanum et omnes amicos eius. Nunciatus est suiquidem regnum suum hostili terrore uacuatam, et quod rex de Letto, commisso bello contra Bassak, filium Baltazardan illustrem, quem admiratum appellant, eundem Bassak in bello peremerit, et destruxerit Ierusalem et in circuitu regionem ; et quod idem rex de Letto conuersus fuit ad Christianitatis ritum, propter tam gracious uictoriam a celo sibi datam, cum sexangita millibus hominum secte sue, qui, in signum sue fidei iam utuntur albis uestibus supra armaturam suam, insertis crucibus rubri coloris in eisdem uestimentis* », Walsingham, vol. 2, p. 310. Trad. *Ibid.*, p. 311 ; D. Preest, *The Chronica Maiora of Thomas Walsingham*, p. 320. Voir aussi G. Mickūnaitė, *Making*, p. 88-89, n. 123.

<sup>589</sup> *Ibid.*, p. 38. D'après Walsingham, cette nouvelle est parvenue à l'empereur Manuel de Byzance lors de sa visite en Angleterre, en hiver 1400-1401. Comme le rappellent les éditeurs de la *Chronica Maiora*, il ne saurait s'agir d'un compte-rendu de la capture de Bajazet à la bataille d'Ankara (1402), mais plutôt des premiers succès de Tamerlan face aux forces ottomanes (Walsingham, vol. 2, p. 310-311, n. 437). Ces événements étaient connus des chroniqueurs français, comme Michel Pintoin et le biographe de Boucicaut : M. Rodinson, *Fascination*, p. 188.

<sup>590</sup> G. Mickūnaitė, *Making*, p. 38-40.



### *La menace tatare : un nouveau front de croisade*

Une croisade internationale rassemblant tous les pays de la Chrétienté est mise en scène par Antoine de la Sale dans son roman *Jean de Saintré*, achevé en 1456. Contrairement à ce qu’imaginait Mézières, elle n’a pas pour terrain d’action le Proche-Orient mais l’Europe orientale, puisque son point de départ est la Prusse. La corporation chevaleresque par excellence qu’est l’Ordre teutonique joue le rôle d’organisateur de la croisade, qui ressemble fort à une ruse gigantesque<sup>591</sup>, dirigée contre une coalition de princes infidèles digne de rivaliser avec celle que mène le roi Marsile, adversaire de Charlemagne dans la *Chanson de Roland*<sup>592</sup> :

De la partie des Sarrasins estoient la plus grant armee que jamais, depuis la loy de Mahomet, ilz eussent faite, car tous les souldans, les roys, les seigneurs des troiz regions [Asie majeure, Perse ou Turquie, Syrie – y furent] ... . Et de ces troiz regions a celle bataille furent tant de roys, de seigneurs et de peuple que toute la terre en estoit couverte, penssans conquerir le surplus<sup>593</sup>.

Un tel rassemblement de Sarrasins n’est pas sans rappeler le passage en revue des troupes de Bajazet par Froissart, au moment où il décrit la bataille de Nicopolis<sup>594</sup>. Tout comme le chroniqueur hennuyer faisait figurer les « *Lectuaire* » [Lituanien] entre les « *Sarrazins, payens, Persains, Tartres, (...), Turs et Suriens* »<sup>595</sup>, Antoine de la Sale n’hésite pas à mêler des populations d’Europe orientale non-musulmane à sa coalition « sarrasine » : « *En la .iiij.<sup>me</sup> bataille furent les roys de la grant Ermenie, de Fex et de Allappie ; et Bagazul, seigneur de Ballaquie, qui avoient .xl<sup>m</sup>. chevaulx et de troiz a quatre cens milles hommes a piet, de Hermenie, de Barbarie, de Russie, et de Samate, et*

---

<sup>591</sup> Sur ce point, on peut sans doute donner raison à F. Pall, « "Bazgazul", domn al Valahiei, într-un roman francez din secolul al XV-lea », *Studii. Revista de Istorie* 11/1, 1958, p. 95, pour qui la bataille est inspirée par les ruses du XIV<sup>ème</sup> siècle, auxquels ont participé le vrai Jean de Saintré et d’autres personnages du roman, dont Boucicaud ; voir aussi V. Agrigoroaei, « *Bazgazul, seigneur de Ballaquie*. À la recherche du valaque musulman de steppe », *Studia Patzinaka*, 4 / 2007, p. 197-198.

<sup>592</sup> Pour K. Kļaviņš, « Le tracé de l’identité européenne », p. 102, l’expédition prussienne de *Jean de Saintré* se situe « dans la tradition de la Chanson de Roland ».

<sup>593</sup> Blanchard, Quereuil, p. 372-374.

<sup>594</sup> « *Sus le commandement et pryère du souldan, du caliphe de Baudas et de l’Amorath-Bacquin s’enclinèrent plusieurs roys sarrazins, et descendirent ces pryères et mandemens jusques en Perse, en Mède et en Tarse, et d’autre part sur le septentrion ou royaulme de Lecto [Lituanie] et tout oultre jusques sur les bornes de Prusse* », J. Froissart, *Chroniques*, éd. Kervyn de Lettenhove, vol. 15, p. 263.

<sup>595</sup> *Ibid.*, p. 324.

de Tartarie, que toute la terre couverte en estoit »<sup>596</sup>. Le personnage de Bagazul, seigneur de Balaquie, ressemble à une cristallisation de plusieurs princes balkaniques, chrétiens orthodoxes devenus « sarrasins » pour le besoin du roman<sup>597</sup>. La région appelée « *Samate* », d'où Bagazul et les siens ont tiré une partie de leurs troupes, pose un problème intéressant : pour Vladimir Agrigoroaei, il pourrait s'agir de la Samogitie<sup>598</sup>, nommée « *Sammette* » par Guillebert de Lannoy<sup>599</sup>, « *Salmete* » dans la *Chronique de Metz*<sup>600</sup> et « *Sameth* » dans la *Chronique de Saint Thiébaud de Metz*<sup>601</sup>. Cette région située entre la Russie et la Tartarie pourrait aussi rappeler la Sarmatie, nom que d'après la tradition classique, on donnait à l'Europe orientale<sup>602</sup>. Comme à d'autres occasions, nous sommes probablement devant un cas de confusion ou d'amalgame de plusieurs désignations, qui est peut-être ici un rappel du caractère « sarrasin » de la Samogitie, restée païenne plus longtemps que le reste du grand-duché. Si l'hypothèse est correcte, on aurait une attestation du souvenir des ruses se déroulant précisément dans cette région, et ceci près de quarante ans après son évangélisation à l'époque du Concile de Constance.

---

<sup>596</sup> Blanchard, Quereuil, p. 378.

<sup>597</sup> V. Agrigoroaei, « Bazgazul », p. 195-218, identifie plusieurs souverains valaques bien connus des auteurs latins ayant pu se confondre dans le même Ba(z)gazul, ennemi de la Chrétienté catholique : Jean Kalojan, prince des Bulgares et des « *Blachi* » (m. 1207), Basarab I<sup>er</sup>, prince de Valachie (m. 1352) et Alexandre le Bon (m. 1432), voïvode de Moldavie ayant fourni un contingent à l'armée polono-lituanienne à Tannenberg.

<sup>598</sup> V. Agrigoroaei, « Bazgazul », p. 201-203, qui fait notamment référence aux noms donnés à la région dans les sources latines et allemandes : « Dans le traité de Vilnius, conclu en 1323 entre la Lituanie et l'Ordre de Livonie, la région est nommée *Samaythen*. Les sources latines et allemandes des siècles XIII-XV la mentionnent sous d'autres formes: *Samaiten*, *Samaitae*, *Zamaytae*, *Samogitia*, *Samattae*, ou *Samethia*. » (*ibid.*, p. 201, n. 30). Comme le note V. Agrigoroaei, p. 201, il ne s'agit certainement pas de la Samarie, qu'Antoine de la Sale, plutôt bon connaisseur de la géographie européenne, n'aurait pas placée en Europe orientale. Les autres régions vassales de Bagazul sont identifiées comme telles : Hermenie est l'Arménie, terre considérée comme chrétienne mais à la position ambiguë pour les auteurs occidentaux ; la Tartarie et la Russie sont claires, et la Barbarie désigne sans doute un espace peuplé de non-catholiques baltes ou « russes », rappelant les « *barbari* » scythes du nord de la mer Noire (*ibid.*, p. 203-205).

<sup>599</sup> Potvin, p. 28, 29.

<sup>600</sup> Wolfram, p. 337.

<sup>601</sup> *Chronique ou Annales du Doyen de S. Thiébaud de Metz*, SRP 3, p. 455.

<sup>602</sup> Je remercie le Prof. Alain Corbellari pour cette remarque. Voir par exemple la description de la guerre entre l'Ordre teutonique de la Pologne (1409-1410) dans la *Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, éd. Douët d'Arcq, vol. 2, p. 75 : « *Au devant desquelz vint tantost à l'encontre le Roy d'icellui royaume [Lituanie], et avecques lui le roy de Sarmac ... [parmi les morts :] l'admiral de Lictuaire et le connestable de Sarmach* » ; pour G. Mickūnaitė, *Making*, p. 42, ce « *roy de Sarmac* » peut être une allusion au chef tatar qui participait à la coalition polono-lituanienne. Un autre exemple de confusion peut être la lettre envoyée par le roi Sigismond de Hongrie aux princes d'Europe occidentale et centrale en août 1410, et qui parle de « *paganorum rabidorum Littuanorum, Samartanorum, Rutenorum et Tartarorum* » (SRP 3, p. 403). Voir ci-dessus, chap. 5.

La Lituanie proprement dite est bien présente dans la bataille, mais du côté des chrétiens<sup>603</sup>. Une longue liste des participants français, avec mention des armoiries et des cris de guerre<sup>604</sup>, ouvre la description de « *ce tressaint passaige de Prusse* »<sup>605</sup>, puis l'auteur énumère les princes, seigneurs et prélats impériaux « *qui y furent* »<sup>606</sup>, parmi lesquels, bien sûr, « *le maistre de Prusse et tout l'Ospital, .iiij<sup>m</sup>. chevaulx, .ij<sup>m</sup>. hommes de trait et .v<sup>m</sup>. combatans a piet* »<sup>607</sup>. Suivent les représentants des empereurs d'Allemagne, Constantinople, Trébizonde et Bulgarie<sup>608</sup>, puis « *le roy de Behaigne [Bohême] en personne* »<sup>609</sup>, avec de nombreux princes de sa compagnie, et « *le duc de Lettonen, pour le roy de Pollayne, qui portoit de geulles au cheval d'argent, chevauchié d'um homme d'or armé, tenant une espee d'argent ou poing, croisee et pommee d'or* », avec les ducs, comtes et seigneurs de sa suite<sup>610</sup>.

Les armoiries attribuées au « *duc de Lettonen [Lituanie]* » correspondent au symbole utilisé sur les sceaux des grands-ducs, attesté depuis Algirdas en 1366<sup>611</sup>. À partir du moment où Jagellon devient roi de Pologne, le cavalier monté sur un cheval blanc fait son apparition aux côtés de l'aigle polonais sur le blason royal écartelé de Pologne et de Lituanie, dans le cérémonial de cour ou sur les pièces de monnaie. L'ancien emblème des princes païens est adapté au style héraldique en vigueur dans le monde catholique<sup>612</sup>. Dans

<sup>603</sup> A. Grabski, *Polska* 1968, p. 186. C'est l'un des arguments qui permettent à V. Agrigoroaei, « *Bazgazul* », p. 197-198, de réfuter l'interprétation selon laquelle la bataille est une réminiscence de Tannenberg ; en effet, si les principaux protagonistes (Teutoniques, Polonais, Lituaniens, Tchèques, Hongrois, Tatars, Russes, Valaques) sont présents, les Polonais et les Lituaniens figurent pour la Sale dans le camp chrétien, ce qui est évidemment en contradiction avec les récits de Tannenberg connus en France.

<sup>604</sup> Blanchard, Quereuil, p. 336-372 ; l'hypothèse que l'auteur se soit inspiré d'un recueil héraldique est discutée par P. Knudson, « *Saintré's Prussian Expedition* », p. 271-277.

<sup>605</sup> Blanchard, Quereuil, p. 332.

<sup>606</sup> *Ibid.*, p. 368-372.

<sup>607</sup> *Ibid.*, p. 368.

<sup>608</sup> Ces trois derniers étant curieusement placés du côté des Latins ; pour V. Agrigoroaei, « *Bazgazul* », p. 198, l'empereur de Bulgarie est une allusion au titre de *Basileus*, que portaient les souverains bulgares à partir de Jean Kalojan (m. 1207).

<sup>609</sup> Blanchard, Quereuil, p. 370.

<sup>610</sup> *Ibid.*, p. 370.

<sup>611</sup> D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 283 ; J. Galkus, *Lietuvos Vytis / The Vytis of Lithuania*, Vilnius 2009, p. 13-15, qui note que de nombreux princes et seigneurs se faisaient représenter à cheval, l'épée dégainée ; l'adoption d'un tel symbole par Algirdas peut avoir été influencée par les standards occidentaux ou russes. Sur l'héraldique lituanienne et la naissance des armoiries nationales, E. Rimša, *Heraldry: past to present*, Vilnius 2005, p. 58-71.

<sup>612</sup> J. Galkus, *Vytis*, p. 15-16. Fait intéressant, un traité géographique et héraldique castillan datant des années 1340-1350, le *Libro de Conoscimento de todos los reynos*, attribuait une étoile à six branches comme armoirie au « *roi de Litefamia* » [Lituanie] ; C. R. Markham (éd.), *Book of knowledge of all the kingdoms, lands, and lordships that are in the world*, Londres 1912, p. 8, fig. 11. L'étoile à six branches, également attribuée à quelques souverains musulmans ou orthodoxes, peut être un rappel du caractère « étranger » de la Lituanie ; toutefois, on ne saurait y voir un lien avec le judaïsme, puisque ce n'est qu'en 1356 et uniquement à Prague que ce symbole a été adopté comme drapeau de la communauté juive. Voir G.

le grand-duché, Vytautas utilise volontiers le cavalier sur ses sceaux et bannières ; d'après Długosz, les étendards lituaniens déployés à Tannenberg présentent ce symbole, avec quelques variantes<sup>613</sup>. Les armoiries lituaniennes ont également été exposées au concile de Constance et recopiées à deux reprises par le chroniqueur Ulrich de Richental, et se trouvent dans deux armoriaux du XV<sup>ème</sup> siècle, ceux de Bergshammar (Suède, 1436) et de Gymnich (Flandre, 1445)<sup>614</sup>. Le court passage d'Antoine de la Sale atteste qu'un écrivain français de la moitié du siècle, très versé dans l'héraldique, connaissait lui aussi les armoiries du grand-duché.

Dans *Jean de Saintré*, ce prince lituanien croisé, peut-être une réminiscence de Vytautas, joue un rôle non négligeable dans la victoire chrétienne. L'avant-garde est composée de « *la baniere de France, celle de l'ordre de Prusse, celles des cinq prelas, avec celles de certains ducz, contes, princes et barons allemans, avec celles des Engloiz* », alors que « *le roy de Behaigne et sa compaignie, qui estoient .x<sup>m</sup>. chevaulx, feroient une des eslles au dextre costé* ». L'aile gauche est confiée au duc de Lituanie : « *le duc de Lettonen, avec la banyere du roy de Pollayne, dont il avoit la charge, et sa compaignie, qui estoient .xj<sup>m</sup>. chevaulz, feroient l'autre elle au senestre costé* »<sup>615</sup>. Une fois la bataille engagée, le roi de Bohême et le duc de Lituanie viennent en aide à l'avant-garde, dont les combattants français, Jean de Saintré en tête, ont déjà défait « *le Turcq* », maître de l'armée sarrasine<sup>616</sup> :

Pour assembler ilz [les Sarrasins] venoyent ; mais ad ce cop fust heure que, pour secourir l'avant-garde qui treslasse estoit, le roy de Behaigne et sa bataille, qui faisoit une des elles, de l'un des leez, et le duc de Lettonem, qui ... faisoit l'autre elle, de l'autre leez, et qui la baniere de Pollayne gouvernoit, les vindrent tellement hurter que tous passerent jusques aux banyeres, dont l'une fut portee a terre<sup>617</sup>.

---

Scholem, « The Curious History of the Six-Pointed Star. How the "Magen David" Became the Jewish Symbol », *Commentary* 8, 1949, p. 243-251 ; S. C. Rowell, « Of Men », p. 92 ; Idem, *Lithuania Ascending*, p. 32-33 ; G. Pasch, « Drapeaux du "Libro de Conoscimiento" », *Vexillologia* 1/2, 1969, p. 18 ; A. Gieysztor, « Polska w "El libro del Conoscimiento" z polowy XIV wieku », *Przegląd Historyczny* 56/3, 1965, p. 406.

<sup>613</sup> J. Długosz, *Annales XI*, éd. *Opera Omnia*, vol. 13, p. 41-42 ; J. Galkus, *Vytis*, p. 18-19.

<sup>614</sup> *Ibid.*, p. 21-23 ; l'original de la chronique illustrée de Richental est perdu, mais plusieurs copies ont été exécutées au XV<sup>ème</sup> siècle. On peut y voir deux blasons attribués à Vytautas, dont l'un présente le cavalier blanc, et les armoiries de Jagellon, écartelé de Pologne et de Lituanie : Ulrich Richental, *Chronik des Konzils zu Konstanz*, Faksimile der Konstanzer Handschrift, Darmstadt 2015, fol. 135v, 137v.

<sup>615</sup> Blanchard, Quereuil, p. 374-376.

<sup>616</sup> *Ibid.*, p. 378 sq.

<sup>617</sup> *Ibid.*, p. 382.

Plus qu'un allié secondaire, le duc lituanien est l'un des artisans de la défaite infligée aux Sarrasins, sorte d'anti-Nicopolis dont on pouvait encore rêver dans les milieux aristocratiques au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle<sup>618</sup>. Discutant l'hypothèse faisant de la bataille un écho du célèbre Tannenberg<sup>619</sup>, V. Agrigoroaei remarque que dans le roman, Pologne et Lituanie se trouvent dans le camp chrétien : « pour un français du XV<sup>e</sup> siècle elles étaient des terres catholiques, bien comprises entre les frontières de la vraie foi soutenue par les efforts de la Papauté »<sup>620</sup>. Il n'est pas à exclure que l'affrontement épique décrit par Antoine de la Sale soit une réminiscence tournée en positif des grandes défaites « chrétiennes » de la fin du Moyen Âge, Nicopolis et Tannenberg en tête, mais ce que l'on doit remarquer, c'est que les Lituaniens, encore considérés comme infidèles et assimilés aux Turcs par Michel Pintoin ou Enguerrand de Monstrelet, sont devenus de fidèles alliés de la chevalerie chrétienne. Comme dans le projet de Philippe de Mézières, Teutoniques et Lituaniens se battent côte à côte pour la cause de la Chrétienté, unis derrière la bannière du royaume de France, représenté en l'occurrence par Saintré et les siens.

Plus que jamais, le caractère chrétien de la Lituanie est établi ; ce qui est confirmé par l'identification de l'adversaire contre qui cette ruse géante se met en marche. En effet, un glissement apparaît à partir du milieu du XV<sup>ème</sup> siècle, où l'ennemi principal des croisés de Prusse, quand il est nommé, n'est plus lituanien mais turc ou tatar. De la même manière qu'Antoine de la Sale fait combattre les Lituaniens, les Teutoniques et leurs hôtes contre une coalition de musulmans et de schismatiques, le héraut Berry donne des adversaires clairement définis aux chevaliers qui allaient en Prusse « *devant les guerres de France* »<sup>621</sup> :

Ou moys de février partoient de Puce, et (...) entroient au pais de Tartarie (...)  
Et quant ilz sont en Tartarie ilz boutent feux par les pays, et font de domaige beaucoup.  
Puis s'en retournent avant que les glaces fondent qu'ilz ne porroient résister contre la  
puissance du grant Can de Tartarie<sup>622</sup>.

---

<sup>618</sup> Jean de Saintré: *A Late Medieval Education in Love and Chivalry*, trad. R. L. Krueger, J. H. M. Taylor, Philadelphia 2014, p. XXI .

<sup>619</sup> *Id.* ; F. Pall, « Bazgazul », p. 95.

<sup>620</sup> V. Agrigoroaei, « Bazgazul », p. 214 ; voir aussi p. 197-198, 205-206.

<sup>621</sup> Hamy, p. 116.

<sup>622</sup> *Ibid.*, p. 117.

Cette scène de marais en pays tatar, sur laquelle nous reviendrons, peut faire écho à un célèbre texte composé une centaine d'années plus tôt, le *Livre des merveilles* de Jean de Mandeville (v. 1356-7). Le visage que l'auteur prête aux adversaires des croisés de Prusse interdit de les identifier sans équivoque aux seuls Lituaniens. Lors de la courte description des rèses que Mandeville donne en évoquant les différents chemins de pèlerinage pour Jérusalem, il précise qu'une fois « *les christiens qe y vont touz les aunz pur combattre* » entrés dans « *la terre de Sarazins habitable* », ils sont aisément repérés par des espions : « *Et quant ly espeyes voient ly christiens venir sur eux, ils corrent as villes et crient a haute voiz : "Kera, Kera, Kera", et tantost ils s'arment et s'assemblent* »<sup>623</sup>. Dans la partie de son *Livre* consacrée à l'empire mongol, Mandeville précise que ces redoutables guerriers des steppes « *alerent gaigner mointe pais et mointe regioun jusques a la terre de Prusse et de Rossie et se firent appeler Chan* »<sup>624</sup>. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que l'auteur, qui dit avoir voyagé « *en la terre de Russie, et en la terre de Niflan, et el roialme de Crake et de Leto* »<sup>625</sup> mais ne précise pas avoir participé à une rèse, ait donné les Tatars comme adversaires aux chrétiens de Prusse. Une hypothèse à laquelle se rallie W. Xavier, pour qui le « *Kera, Kera, Kera* » poussé par les « Sarrasins » dont il est question ne serait autre qu'un cri de guerre mongol<sup>626</sup>.

Le très populaire récit de Mandeville a-t-il influencé Berry et La Sale pour leurs mises en scène de rèses parties de Prusse mais dirigées contre les Tatars, les descendants des Mongols convertis à l'islam au XIV<sup>ème</sup> siècle ? On ne saurait l'exclure<sup>627</sup>. Il existe toutefois une autre possibilité, en aucun cas contradictoire. Au lendemain de la bataille de Tannenberg, et surtout lors du concile de Constance, l'Ordre teutonique insistait sur la participation des auxiliaires tatars à l'invasion lituano-polonaise de la Prusse. Les chroniqueurs Michel Pintoin et Enguerrand de Monstrelet ont, eux aussi, bien noté ce fait, au point que le premier qualifiait les adversaires des Teutoniques de « Turcs »<sup>628</sup>. Alors

---

<sup>623</sup> Mandeville, éd. Deluz, 2000, p. 268.

<sup>624</sup> *Ibid.*, p. 385.

<sup>625</sup> *Ibid.*, p. 266-267. Sur la possibilité d'un voyage en terres baltes effectué par Mandeville, chap. 3.

<sup>626</sup> X. Walter, *Avant les grandes découvertes*, p. 337. C. Deluz (2000, p. 271, n. 36), quant à elle, rapproche ce cri de guerre du « *houra* » russe, connu de depuis les guerres napoléoniennes. Juste avant de parler de la Prusse et de la Lituanie, Mandeville avait décrit le pays des Tatars (C. Deluz 2000, p. 265-266), ce qui peut renforcer l'idée d'une certaine confusion entre les différents « Sarrasins » de la région.

<sup>627</sup> Sur ce point, voir A. Murray, « Saracens », p. 413-429, qui considère que c'est Mandeville qui a popularisé l'identification des Lituaniens comme Sarrasins.

<sup>628</sup> Voir ci-dessus, chap. 5. A noter que Monstrelet fait non seulement figurer les « Tartarins » dans l'armée polono-lituanienne (éd. Douët d'Arcq, vol. 2, p. 62), mais parle encore du « *roy* » et du « *connestable de Sarmac(h)* » (*Ibid.*, p. 75), ce qui peut être un amalgame entre la Samogitie et la Sarmatie antique ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 42.

que les Lituaniens – Samogitiens mis à part – étaient déjà connus comme chrétiens, les Tatars constituaient sans doute des ennemis bien plus crédibles. Et leur puissance n’a pas été démentie au cours des premières décennies du XV<sup>ème</sup> siècle ; leurs raids sur les marges orientales de la Lituanie, et jusqu’en Pologne, n’avaient rien à envier aux expéditions menées par leurs coreligionnaires turcs dans les Balkans. Alors que face à ces derniers, la Hongrie était perçue comme le bouclier de la Chrétienté<sup>629</sup>, ce rôle était attribué, pour l’Europe orientale, aux Chevaliers teutoniques et à la Lituanie chrétienne, mais peut-être plus souvent encore, à la Pologne.

*Le Livre de la Description des Pays* du héraut Berry, composé autour de 1451 mais qui ne mentionne pas la défaite subie par la coalition polono-hongroise à Varna (1444)<sup>630</sup>, fait de la Pologne un pays aux prises avec toutes sortes de pillards sarrasins ou pirates catalans<sup>631</sup> :

Les Sarazins et les Castelans qui sont subgetz du roy d’Aragon viennent souvent descendre en son païs [au roi de Pologne], et là prennent hommes et femmes, et enffans masles et fumelles et les mainent vendre en leur païs, ou là où bon leur samble, et sont esclaves toute leur vie. Ce roy tient moult de païs dont il en a moult de désert pour la guerre qu’il a à iceulx qui lui font guerre du costé de la mer, car il est roy de Poulaine, de Craco, et de l’Estau, et duc de Wirot. Et tient toute la terre qui est de la mer maiour jusques en Nortvèghe qui est sur la mer occident et puet finer ce roy de troys cent mille hommes à cheval, armes à la guise de son païs, c’est cellui qui garde de venir le Can deçà la Russie, pour ce que il est seigneur d’une partie d’icelle Russie, et pour les grans guerres, qui sont et ont esté d’une part à d’aultre entre crestiens et sarrazins en celle marche<sup>632</sup>.

Le roi polonais doit non seulement défendre son pays contre les raids des marchands d’esclaves, musulmans autant que chrétiens, mais c’est encore lui qui interdit au puissant chef tatar de passer en Europe catholique. Alors que les rêses de l’Ordre teutonique sont reléguées à un passé datant de quelques décennies, la Pologne représente désormais le principal adversaire des infidèles dans les marges orientales de la Chrétienté.

---

<sup>629</sup> N. Housley, *Crusading and the Ottoman Threat*, Oxford 2013, p. 40-50.

<sup>630</sup> Le héraut Berry a sans doute visité la Hongrie en 1443, soit juste avant la célèbre bataille (E. Hamy, p. 8-9) ; il note toutefois que les Hongrois font « souvent grant guerre aux Sarazins » (*Ibid.*, p. 98).

<sup>631</sup> Commentant la question des preneurs d’esclaves, A. Grabski (*Polska* 1968, p. 39-40, n. 65) suppose que Le Bouvier fait référence aux victimes ruthènes, parmi lesquels pouvaient à l’occasion se trouver des sujets du roi de Pologne.

<sup>632</sup> Hamy, p. 99-100.

Les Polonais, qui « *entendent latin, spécialement prestres et clers* », méritent de ce fait les louanges du héraut d'armes : « *croient bien en Dieu et sont bons catholiques et deffendeurs de la foy* »<sup>633</sup>. Du reste, le pays, que l'auteur a probablement visité après le couronnement de Casimir IV (25 juin 1447), qui est aussi grand-duc de Lituanie, apparaît « dans tout l'éclat de sa plus grande puissance »<sup>634</sup>. Le roi possède non seulement Pologne et Lituanie, mais encore une partie de la Russie, et curieusement, jusqu'à la Norvège<sup>635</sup>. Le grand-duché, qui n'est listé que comme possession du roi de Pologne, est même confondu avec la Livonie : « *Du costé de devers le couchant [de la Pologne] est le royaulme de l'Estau que pluseurs gens appellent le païs de l'Inflent [Livonie]* »<sup>636</sup>. A une époque où les rêses de Prusse n'étaient plus qu'un souvenir, la géographie balte était devenue quelque peu confuse.

De son côté, Antoine de la Sale précise dans son *Jean de Saintré* que le « *duc de Lectonem* » a la charge de la bannière du roi de Pologne, tout comme un certain duc de Misgrave « *o la baniere du roy de Honguerie* »<sup>637</sup> ; il s'agit donc d'un vassal. Lorsque Vytautas (m. 1430) était encore vivant, la dépendance formelle de celui-ci par rapport à Jagellon semble avoir échappé à Pintoin et à Monstrelet, qui lui donnent un titre royal et précisent qu'il est le « frère » du roi de Pologne ; autrement dit, son allié, et non son subordonné. A l'inverse, la prépondérance de la Pologne par rapport à la Lituanie apparaît clairement chez le héraut Berry et Antoine de la Sale, qui écrivent un peu plus tard. Une évolution révélatrice de la perception que l'on se faisait de la situation politique et religieuse de l'Europe orientale.

<sup>633</sup> *Ibid.*, p. 101 ; A. Grabski, *Polska*, 1968, p. 82-83.

<sup>634</sup> Pour reprendre une expression d'E. Hamy, p. 19.

<sup>635</sup> Hamy, p. 99-100 : « *Ce roy tient moult de païs ... car il est roy de Poulaine, de Craco, et de l'Estau, et duc de Wirot. Et tient toute la terre qui est de la mer maiour jusques en Nortvèghe qui est sur la mer occident* ». On reconnaît la juxtaposition des titres de roi de Pologne et de Cracovie, propre aux auteurs français des XIV<sup>ème</sup>-XV<sup>ème</sup> siècles. Le terme *Wirot*, que E. Hamy rapproche de *Vironia* (nord de l'Estonie, alors possession teutonique) n'est pas clair ; peut-il révéler un souvenir de la figure de Vytautas ? En ce qui concerne la mention de la Norvège parmi les possessions polonaises, il peut s'agir d'une confusion entre la Pologne-Lituanie et l'autre grande union dynastique d'Europe du Nord, celle des trois royaumes scandinaves suite à l'Union de Kalmar (1397).

<sup>636</sup> *Ibid.*, p. 101. L'identification de la Lituanie (*Lestau, L'Estau*) avec la Livonie (*Linflent, L'Inflent*) revient dans une deuxième partie du *Livre*, quand Le Bouvier décrit les pays voisins des Tatars : « *Et le roy de Lestau, que aucunes gens appellent son païs, Linflent qui est oultre Norveghe et Pruce, joignent à Tartarie* » (*Ibid.*, p. 80). Cette province, située entre le « païs de Tartarie », la Suède et ses possessions finlandaises, la Norvège et la Prusse, est vraisemblablement la Livonie (*Liflant, etc.*).

<sup>637</sup> Blanchard, Quereuil, p. 370. Faut-il voir dans le nom « Misgrave » une influence du margraviat de Misnie (Meissen en allemand), une province relevant non pas de la Hongrie, mais de l'Empire ?



Au XIV<sup>ème</sup> siècle, le royaume de Pologne, qui depuis le règne de Ladislas le Bref (m. 1333) aimait se voir en « bastion de la Chrétienté »<sup>638</sup>, était certes moins connu que l'Ordre teutonique, mais apparaissait tout même dans quelques textes relatifs à la croisade. Le roi Casimir le Grand joue notamment un rôle dans la *Prise d'Alexandrie* de Guillaume de Machaut (v. 1369), où le poète mentionne la présence de Pierre de Lusignan au congrès organisé en automne 1364 par Casimir, l'empereur Charles de Bohême et le roi de Hongrie Louis d'Anjou<sup>639</sup>. Malgré le bon accueil qu'on lui fit, le Lusignan n'obtint rien de plus que des promesses<sup>640</sup>, et trois ans plus tard, le pape écrit au roi polonais pour l'encourager à soutenir l'effort de croisade, ceci alors que l'expédition du roi de Chypre s'est soldée par un échec, en dépit de la prise retentissante d'Alexandrie<sup>641</sup>. Le royaume de Pologne, qui retrouvait une certaine importance dans la politique régionale, jouait donc un rôle dans les projets de croisade qu'en cette seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, on essayait d'organiser à l'échelle européenne. Curieusement, la Pologne n'est pas mentionnée parmi les pays dont partiront les croisés du *Songe du Vieil Pelerin*. Philippe de Mézières estimait-il que les chevaliers polonais accompagneraient Jagellon, « *roy de Layco* », pour combattre aux côtés des Lituaniens et des Prussiens ? Alors que l'auteur a consacré de longues pages au pays des Teutoniques et à celui de leurs adversaires, il ne s'étend pas sur le royaume à l'aigle blanc. La seule information qu'il donne concerne le mariage de la reine avec Jagellon, « *roy* » de Lituanie, un pays qui semble l'avoir bien plus intéressé.

C'est ce mariage qui a, pour ainsi dire, donné toute sa place à la Pologne sur la scène européenne<sup>642</sup>. Si, dans les années qui ont suivi la conversion de Jagellon, quelques chroniqueurs ou romanciers français ont pu placer le « *roy de Craco* » parmi les

<sup>638</sup> A ce sujet, J. Tazbir, « Bullwark Myth », p. 73-97 ; P. Knoll, « Poland as "antemurale christianitatis" », p. 381-401 ; N. Berend, « Défense de la Chrétienté », p. 1009-1027. Voir chap. 1.

<sup>639</sup> Contrairement à son habitude, Machaut ne mentionne pas avoir été présent, ce qui peut indiquer qu'il n'a pas assisté personnellement à la rencontre entre les monarques : E. Hoepffner, *Œuvres*, vol. 1, p. 29-30 ; W. Voisé, « Machaut w Polsce », p. 54-62 ; S. Kuczyński, « Hérauts d'armes », p. 653. Mézières, qui secondait alors Pierre de Lusignan dans ses efforts diplomatiques, n'a pas non plus assisté au congrès : N. Iorga, *Philippe de Mézières*, p. 188-201. Froissart, ainsi que d'autres chroniqueurs, font assister le Lusignan aux noces de Charles IV de Bohême avec Elisabeth, la fille de Casimir et d'Aldona de Lituanie en 1363 (V. Chichmaref, *Poésies*, p. XV-XIX ; K. Górski, *Polska-Francja*, p. 23) ; or, le voyage de Pierre à Prague puis à Cracovie est à situer une année plus tard, en 1364 : N. Iorga, *op. cit.*, p. 195 ; M. Nejedlý, *Středověký mýtus*, p. 333.

<sup>640</sup> N. Iorga, *Philippe de Mézières*, p. 196-197 ; P. Contamine, J. Paviot (éds.), *Epistre*, p. 20-21.

<sup>641</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>642</sup> D. Barons, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 327 sq. Sur la Pologne comme allié des puissances chrétiennes et adversaire de l'infidèle, A. Grabski, *Polska* 1968, p. 81-84.

adversaires de la Chrétienté<sup>643</sup>, la Pologne devient par la suite un allié recherché. Et ceci non seulement du pape et des poètes rêvant à la croisade, mais également de certaines têtes couronnées. En 1419, le roi de Danemark Eric de Poméranie s'allie avec Jagellon contre l'Ordre teutonique, qu'il accuse... de collaborer avec des infidèles<sup>644</sup>. Peu avant la bataille d'Azincourt (1415), le roi d'Angleterre Henri V écrivait à Jagellon pour lui demander de soutenir sa cause contre Charles VI de France<sup>645</sup>, ce à quoi le monarque polonais répond qu'il vaudrait mieux s'employer à défendre la foi contre les infidèles, et incite donc le roi anglais à conclure la paix avec son rival<sup>646</sup>. D'après J. Svátek, le principal motif de l'ambassade de Guillebert de Lannoy en Pologne et en Lituanie, en 1421, était d'annoncer la conclusion du traité de Troyes, qui proclamait Henri V d'Angleterre héritier du royaume de France ; tout porte à croire que le Lancaster était loin de considérer ses pairs d'Europe centrale comme marginaux<sup>647</sup>. Si l'on peut se fier au style hyperbolique du chroniqueur polonais Jan Długosz, qui relate le passage de l'ambassadeur à la cour de Jagellon, Guillebert garda un bon souvenir du roi de Pologne : « Rentré dans sa patrie, il fut plein des louanges du roi de Pologne Ladislas, et de sa courtoisie auprès des Bourguignons et des Anglais ; et jusqu'au jour de sa mort, il célébrait des actions de grâces en faveur du roi Ladislas »<sup>648</sup>.

Plus directement lié au contexte de croisade, il semble attesté que plusieurs chevaliers polonais ont participé aux opérations contre les Maures en Afrique du Nord, lors des premières décennies du XV<sup>ème</sup> siècle<sup>649</sup>. Antoine de la Sale énumère ainsi les

---

<sup>643</sup> Notamment le *Mélusine* de Jean d'Arras (1393) et la *Chronique des Quatre Premiers Valois* (après 1393). Dans ces deux cas, il peut s'agir d'échos de la « propagande » teutonique, qui considérait le baptême de Jagellon comme une ruse et le rapprochement de la Pologne avec le grand-duché comme une trahison à la cause chrétienne ; voir ci-dessus, chap. 5.

<sup>644</sup> J. M. Jensen, *Denmark*, p. 56 ; O. Halecki, *La Politique scandinave des Jagellons*, Varsovie 1930, p. 4-6.

<sup>645</sup> CEV, doc. 738, p. 391-392 ; l'éditeur, A. Prochaska, situe cette lettre en 1417, mais O. Halecki (« Gilbert de Lannoy », p. 324, n. 25) a montré qu'à partir de la réponse de Jagellon (CEV, doc. 714, p. 377-378), on doit la dater d'avant la bataille d'Azincourt.

<sup>646</sup> CEV, doc. 714, p. 377-378. Sur cet épisode, O. Halecki, « Gilbert de Lannoy », p. 323-324 ; N. Housley, *Later*, p. 370.

<sup>647</sup> J. Svátek, *Discours*, p. 271 ; voir aussi M. Holban, « Du caractère », p. 421-422. Les lettres d'Henri V à Jagellon et à Vytautas sont éditées dans *Liber cancellariae Stanislai Ciolek*, vol. 1-2, éd. J. Caro, doc. 46-47, p. 85-86, et une lettre de Jagellon à Charles VI dans *Ibid.*, doc. 54, p. 94-96 ; A. Lewicki (éd.), *Index actorum saeculi XV*, doc. 1116, p. 131 et doc. 1185 p. 138.

<sup>648</sup> « *In patriam deinde reversus magnis laudibus Wladislai Polonie regis in se benignitatem apud Burgundos et Anglicos implevit et usque in diem mortis sue graciaram acciones in Wladislaum regem celebrabat* », J. Długosz, *Annales XI*, éd. *Opera Omnia*, vol. 13, p. 274. Voir aussi J. Svátek, *Discours*, p. 264-265, n. 310 ; O. Halecki, *Gilbert*, p. 321-322.

<sup>649</sup> *Id.* ; A. Szweida, « Diplomacy » note que Jaroslaw d'Iwno, qui joua le rôle d'ambassadeur de Jagellon auprès des cours occidentales en 1409, combattit peut-être contre les Maures en Espagne.

participants à l'attaque portugaise sur Ceuta en 1415 dans son *Du réconfort de Madame de Fresne* (1458) : « et si estoient le seigneur de Plomellau baron, et messire Henry de Donru, chevaliers de Poullayne »<sup>650</sup>. Le même auteur raconte encore qu'à Paris, Jean de Saintré affronta lors d'une emprise un certain seigneur de Loisellench, chevalier polonais qui, par la suite, participa à la croisade de Prusse sous la bannière de son roi, portée par le duc de Lituanie<sup>651</sup>. Si l'on en croit Philippe de Mézières, l'un des premiers adhérents à son Ordre de la Passion serait le voïévode polonais « *Albert Pachost* » (Wojciech z Pakości), héros de la défense de la Cujavie contre l'Ordre teutonique et grand dévot, que le Vieux Pelerin aurait rencontré à Jérusalem en 1347<sup>652</sup>. Lorsqu'il relate la bataille de Varna (1444) à partir des souvenirs de son neveu Wallerand, le chroniqueur Jean de Wavrin fait combattre les « *Poullans* » aux côtés des « *Hongres* », accomplissant de beaux actes de bravoures face aux Turcs<sup>653</sup>. Dans le domaine littéraire également, le pays figure comme allié épisodique de quelques héros courtois. Ainsi, dans le roman *Cleriadus et Méliadice*, composé à la cour du duc de Bourgogne Philippe le Bon, vers 1440-1450, le « *roy de Poulaine* » appelle le héros pour le soutenir dans sa lutte contre un certain « *duc de Gravelaine* », qui n'est toutefois pas caractérisé comme « sarrasin »<sup>654</sup>. En dépit

---

<sup>650</sup> J. Nève, *Antoine de la Salle: sa vie et ses ouvrages d'après des documents inédits, suivi du "Réconfort de madame du Fresne"*, Paris-Bruxelles 1903, p. 143 ; A. Grabski, *Polska*, 1968, p. 63.

<sup>651</sup> Blanchard, Quereuil, p. 370. Ce personnage est peut-être inspiré par un certain Bartosz (Bartholomé) de Wezenborg, un puissant baron polonais qui autour de 1375 s'est vraisemblablement rendu jusqu'à Paris pour participer à un tournoi offert par le roi Charles V, et en 1379-1380 rançonna un groupe de chevaliers français rentrant de Prusse, peut-être pour éponger une dette que lui aurait dû le roi de France ; PR 1, p. 239-242 ; T. Poklewski-Koziell, « Barthossius Wezenborg, un grand chevalier polonais qui ne savait pas parler (2<sup>e</sup> moitié du XIV<sup>e</sup> siècle) » dans *Châteaux, nobles et aventuriers*, Bordeaux 1999, p. 54-56 ; A. Grabski, *Polska* 1968, p. 66. Pour sa part, M. Szkilnik, « Jean de Saintré », p. 383-384, remarque que le personnage de Loisellench tient autant du géant exotique que du chevalier courtois : « Polonais, le chevalier vient des marges de l'Europe, d'une région où peut-être, aux yeux d'Antoine, les mœurs et les codes chevaleresques ne sont pas solidement établis » (p. 383).

<sup>652</sup> N. Iorga, *Philippe de Mézières*, p. 76 ; J. Williamson, « Philippe de Mézières », p. 361 ; Głodek, *Utopia*, p. 133-134 ; L. Burkiewicz, « A Cypriot royal mission to the Kingdom of Poland in 1432 », *Crusades* 10, 2011, p. 103.

<sup>653</sup> Jean de Wavrin, *Anchiennes cronicques d'Engleterre*, éd. E. Dupont, vol. 2, p. 83 *passim*. À ce sujet, A. Grabski, *Polska* 1968, p. 418-423, qui cite le discours de l'évêque de Chalon, Jean Germain, au roi Charles VII : « *si... le roy de Polene ne fut mort, la Grece estoit recouverte pour les chrestiens* » (« Le Discours du voyage d'outremer », éd. C. Schefer, *Revue de l'Orient latin* III, 1895, p. 330). N. Housley, *Later*, p. 370, note toutefois qu'avant la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, la croisade contre les Turcs n'est pas une priorité pour la cour polonaise.

<sup>654</sup> *Cleriadus et Meliadice*, éd. G. Zink, Genève 1984, p. 613 ; V. Agrigoroaei, « Bazgazul », p. 198, considère le duc de Gravelaine comme « un ennemi non identifiable ». Sur le contexte de création, notamment L. Amor, « Droit canon et littérature chevaleresque : l'image du *rex inutilis* dans le roman de *Cleriadus et Meliadice* », *Médiévales* 57, 2009, p. 137-150.

des querelles momentanées ayant suivi le baptême de Jagellon, les Polonais semblent, pour les écrivains français, faire partie de « l'internationale de la chevalerie »<sup>655</sup>.

La montée en puissance de la Pologne apparaît dans les textes de manière presque simultanée à un effacement de la Lituanie, ce qui correspond à la destinée de la dynastie régnant dans ces pays<sup>656</sup>. Après la mort de Vytautas, le 27 octobre 1430, la Lituanie est divisée entre deux factions soutenant chacune un prétendant au trône grand-ducal, Švitrigaila et Sigismond. Le premier est vaincu en 1435 et doit s'exiler, alors que son vainqueur est assassiné le 20 mars 1440. Après quoi, les boyards lituaniens se choisissent le jeune fils de Jagellon, Casimir, comme grand-duc. En juin 1447, celui-ci devient roi de Pologne, après trois ans d'interrègne ayant fait suite à la mort de son frère Ladislas III à la bataille de Varna (1444), événement qui a peut-être contribué à renforcer l'identification du royaume comme « fer de lance » de la Chrétienté<sup>657</sup>. À partir de Casimir, le roi de Pologne sera aussi grand-duc de Lituanie. Même si le grand-duché, dirigé par une oligarchie composée des principaux magnats, gardera une certaine autonomie, le fait qu'il n'y ait plus à sa tête un prince aussi charismatique que Vytautas a sans doute contribué à assimiler la Lituanie à la Pologne dans la mentalité des auteurs occidentaux de la seconde moitié du XV<sup>ème</sup> siècle. Ainsi, le couple antagoniste « Ordre teutonique / Lituanie » familier aux auteurs du siècle précédent cède-t-il la place à celui formé par la puissante Pologne chrétienne et les principautés tatars, nouveaux avatars de l'ennemi infidèle en Europe orientale.

#### *Vaine gloire et cadre grivois : la croisade de Prusse brocardée*

Les ruses auxquelles accourait la noblesse pendant la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle perdent de leur importance après la christianisation du grand-duché : aux Lituaniens chrétiens on préfère d'autres adversaires, comme les rebelles hussites, les Tatars, les Turcs Ottomans, ou les Mamelouks d'Égypte, véritables maîtres de la Terre sainte. Longtemps populaire parmi les écrivains et les chroniqueurs de tout le continent,

---

<sup>655</sup> A. Grabski, *Polska* 1968, p. 61-84. Les armoiries des principaux clans polonais figurent dans l'armorial de la Toison d'Or, à la suite d'une représentation du roi de Pologne monté et armé : *Le Grand Armorial équestre de la Toison d'or*, fac-similé effectué par M. Pastoureau et M. Popoff, Saint-Jorioz 2001, vol. 1, fol. 119-121 ; identifications dans *ibid.*, vol. 2, p. 244-258.

<sup>656</sup> Sur les événements politiques et dynastiques, voir Z. Kiaupa et al., *History of Lithuania before 1795*, p. 204-222.

<sup>657</sup> J. Jefferson, *The Holy Wars of King Wladislas and Sultan Murad*, Leiden 2012, p. 493-496.

la croisade de Prusse tombe en désuétude. Or, déjà au XIV<sup>ème</sup> siècle, quelques voix dissonantes se faisaient entendre<sup>658</sup>. A Vienne, en pleine terre d'Empire, le poète Henri le Teichner (m. 1378) n'hésitait pas à qualifier les ruses d'inutile gaspillage des ressources<sup>659</sup> : « ils ne font qu'emporter l'argent de leur pays dans celui des païens »<sup>660</sup>. Loin d'un Jean Petit ou d'un Guillaume de Machaut, le poète autrichien entend rappeler à la noblesse que sa tâche principale est de maintenir l'ordre sur ses terres, et non de courir l'aventure à l'étranger<sup>661</sup>. Le voyage en Prusse, dont « un sage ne peut se réjouir »<sup>662</sup>, ne serait que l'occasion d'aller s'encanailler dans de lointains pays : alors que « celui qui part en croisade contre les Prussiens devrait avoir un courage plein de chasteté », le poète nous avoue que « j'en ai entendu plus d'un dire que s'il devait rester à la maison, il n'aurait pas la possibilité d'aller voir d'autres femmes »<sup>663</sup>.

Lui aussi en relation avec la cour des Habsbourg, le Teichner est un ami de Pierre Suchenwirt, l'auteur de *Von Herzog Albrechts Ritterschaft* ; fait intéressant, ce dernier se montre à certaines occasions critique envers ces nombreux hommes d'armes « de haute et de basse condition », qui « vont accomplir des raids dans de nombreux pays étrangers et laissent leur propre population dévastée et désolée par le pillage et l'incendie »<sup>664</sup>. Le fait d'avoir rapporté dans un style plein d'emphase les hauts faits de son patron lors d'une croisade en Lituanie n'empêche pas notre héraut d'armes de se montrer réservé quant à la mode qui consiste à partir chercher l'aventure au loin – même si la Prusse n'est pas

---

<sup>658</sup> W. van Anrooij, « Heralds », p. 49-50, cite quelques critiques contre l'habitude du voyage aristocratique datant de la chute d'Acre et des premières décennies du XIV<sup>ème</sup> siècle.

<sup>659</sup> Henri le Teichner, « Daz di herren nicht frid schaffen », *Die Gedichte Heinrichs des Teichners*, éd. H. Niewöhner, Berlin 1954, vol. 2, poème 353, p. 95-97.

<sup>660</sup> « sie furen nur die phennig / ausdem land in di haidenschaft », v. 100, *Ibid.*, p. 97 ; trad. H. Birkhan, « Croisades », p. 49. Voir aussi SRP 2, p. 170-173.

<sup>661</sup> H. Birkhan, « Croisade », p. 48-50 ; PR 2, p. 182 ; W. van Anrooij, « Heralds », p. 50 ; O. Brunner, *Land and Lordship: Structures of Governance in Medieval Austria*, Philadelphie 1992, p. 219, n. 78. Voir aussi H. Bögl, *Soziale Anschauungen bei Heinrich dem Teichner*, Göppingen 1975 (en particulier p. 122-129) et K. O. Seidel, "Wandel" als Welterfahrung des Spätmittelalters im didaktischen Werk Heinrichs des Teichners, Göppingen 1973.

<sup>662</sup> « als nu von Prauzzen raiz : / dez vrawt sich fil selten ein waiz », Der Teichner, poème 353, v. 51-52, éd. H. Niewöhner, p. 96 ; trad. S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 579.

<sup>663</sup> « wer gen Prausen varen tut, / der sol haben chauschen mut... », v. 129-130 ; « Ich han manigen horen sprechen, / wann er solt da haim beleiben, / er cham nymmer zu andern weiben », Der Teichner, poème 353, v. 122-124, éd. H. Niewöhner, p. 97.

<sup>664</sup> « Maniger oben unde niden / Reit in maniges vremde lant / Und laet mit raub und auch mit prant / Di sein verhuesten und verhern », dans *Peter Suchenwirt's Werke aus dem 14. Jahrhundert*, éd. Primisser, doc. 12, v. 44-47, p. 48 ; trad. O. Brunner, *Land and Lordship*, p. 219.

explicitement mentionnée dans cet extrait. Ici, le devoir de protection auquel le seigneur est lié prime sur la recherche d'honneur personnel<sup>665</sup>.

A la même époque, autour de 1376-1379, le poète anglais John Gower dénonçait dans son *Mirour de l'Omme* les chevaliers qui partaient « *devers Espruce et Tartarie* »<sup>666</sup> pour trois raisons, dont seule la dernière (servir Dieu) est méritoire :

La primere est, si j'ensi die  
De ma prouesce enorguillie,  
« Pour loos avoir je passeray »  
Ou autrement, « C'est pour m'amy,  
Dont puiss avoir sa druerie,  
Et pour ce je travailleray »  
...  
Si tu d'orguil voes travailler  
Pour vaine gloire seculer,  
Dont soietz le superiour  
Des autres, lors t'estuet donner  
Ton garnement et ton denier  
As les heraldz, qu'il ta valour  
Et ta largesce a grant clamour  
Facent crier ;  
...  
Et d'autre part si ta covine  
Soit pour la cause femeline  
Dont tu as le cuer enamouré,  
Et sur ce passes la marine,  
A revenir si la meschine  
Ou dame slonc son degré,  
Pour quelle tu t'es travaillé,  
Ne deigne avoir de toy pité,  
Tout as failly du medicine<sup>667</sup>.

---

<sup>665</sup> *Ibid.*, p. 218-222. A noter qu'autour de 1356-1357, Suchenwirt a écrit un poème satirique et ludique où un personnage aspirant à la noblesse se rend en Prusse, mais rentre immédiatement après son départ. Pour W. van Anrooij, ce poème se situe probablement dans une tradition carnavalesque et de moquerie envers les roturiers prétendant à noblesse ; W. van Anrooij, « Heralds », p. 54-55, 60, n. 52.

<sup>666</sup> John Gower, *Le Mirour de l'Omme*, v. 23895, dans *The Complete Works of John Gower*, éd. G. C. Macaulay, vol. 1, Oxford 1899, p. 264.

<sup>667</sup> *Ibid.*, v. 23899-23937, p. 264.

Rares sont les chevaliers à partir pour de bonnes raisons ; à en croire Gower, la plupart d'entre eux sont motivés par l'orgueil et la vaine gloire, quand ce n'est pas dans le but de plaire à une femme. Le voyage contre les infidèles effectué dans cet état d'esprit ne peut être qu'incertain ; non seulement, il exige de fortes dépenses, puisque le chevalier qui veut que son nom soit célébré doit payer les hérauts d'armes, mais encore il ne permet pas d'assurer le succès auprès des dames qu'un Jean Petit promettait à ses lecteurs<sup>668</sup>. La raison est, bien sûr, qu'une entreprise de la sorte ne saurait être faite pour des raisons mondaines : « *Car nul puet estre bien vaillant, / s'il dieu ne mette a son devant* »<sup>669</sup>.

Dans une œuvre plus tardive, le *Confessio Amantis* (entre 1390-1393), le poète va plus loin, en suggérant que faire usage de violence, même contre des infidèles, va à l'encontre des principes de la foi<sup>670</sup>. Une position qui le rapprocherait de son compatriote Roger Bacon ou du Polonais Paul Vladimiri<sup>671</sup>, même si dans d'autres poèmes, il prend parti en faveur de la lutte contre l'infidèle<sup>672</sup>. On peut suivre S. Vander Elst, qui note que Gower n'était pas opposé à toute forme de croisade, mais à celles entreprises pour de « mauvais » motifs, ceux qu'il énumérait déjà dans le *Mirour de l'Homme*<sup>673</sup>. Parmi ce genre d'expéditions, celles qui avaient la Lituanie pour cible figurent en première place. Ainsi dénonce-t-il ceux « qui cherchent la grâce de l'amour », et se précipitent « *somtime in Prus, somtime in Rodes, / And somtime into Tartarie* », pour que les hérauts crient devant eux « *Vailant, vailant, lo, wher he goth !* »<sup>674</sup>. Une prise de position qui ne l'a pas empêché de dédier deux versions du son *Confessio Amantis* à Henri de Derby, qui représente l'archétype du prince préoccupé par la « *vaine gloire seculer* »<sup>675</sup>, étalant sa fortune et sa puissance par sa participation aux voyages de Prusse<sup>676</sup>.

En France, le plus virulent des critiques est sans doute Philippe de Mézières, qui pourtant ne tarit pas d'éloge envers les Chevaliers teutoniques eux-mêmes, mais n'hésite pas à flétrir leurs hôtes. A première vue, il paraît évident que ce chantre de la moralisation

<sup>668</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », p. 289-291 ; voir ci-dessus, chap. 3.

<sup>669</sup> John Gower, *Le Mirour*, v. 23911-2392, p. 264.

<sup>670</sup> *Idem*, *Confessio Amantis*, v. 3.2488-2515, éd. G. C. Macauley, *Complete Works*, vol. 2, p. 293-294.

<sup>671</sup> Par exemple, T. Jones, *Chaucer's Knight*, p. 49-55.

<sup>672</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », p. 288. T. Guard, *Chivalry*, p. 177-178, parle de convention littéraire, mais note que ce poème « reflects the ambivalence towards the knightly code which seemed to take hold in some quarters ... fed by the stagnation of the Hundred Years War and papal schism ».

<sup>673</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », p. 288-289.

<sup>674</sup> John Gower, *Confessio*, v. 4.1620-33, p. 345.

<sup>675</sup> *Idem*, *Le Mirour*, v. 23918, p. 264.

<sup>676</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », p. 288.

de la chevalerie n'ait pu être que favorablement disposé envers l'Ordre<sup>677</sup>. Parmi les pays évoqués par les figures allégoriques du *Songe du Vieil Pelerin*, seule Venise mérite autant de louanges<sup>678</sup>. Le poète a-t-il été ébloui par la force déployée par un Ordre teutonique qu'il a connu à son apogée lors de son passage en Prusse en 1364 ? A-t-il été séduit par la politique dite « illusionniste » menée, selon la théorie d'E. Maschke, par les Teutoniques au XIV<sup>ème</sup> siècle pour faire revivre un monde chevaleresque en déclin<sup>679</sup> ? Prenons garde à ne pas prendre toutes les louanges de Mézières comme des témoignages d'admiration sans recul. L'État des Chevaliers teutoniques joue en effet un rôle bien précis dans son programme politique : celui de tendre un miroir aux souverains de l'Europe chrétienne, et en premier lieu au roi de France et à ses conseillers<sup>680</sup>. C'est ce qu'exprime la reine Vérité, le personnage allégorique qui sert en quelque sorte de guide moral au lecteur : « *Ceste sainte religion ... fait grant vergongne, non tant seulement aus autres religions de chevalerie de l'esglise de mon Pere, mais a tous les princes des Crestiens* »<sup>681</sup>.

Il est toutefois permis de penser que Philippe a été réellement enthousiasmé par cette organisation de moines-guerriers à la tête d'un État puissamment tenu, considéré jusqu'à la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle au moins comme un modèle de chevalerie par la noblesse européenne<sup>682</sup>. Marzena Głodek a remarqué que derrière la description de la Prusse mise dans la bouche de la Vérité se cache un plaidoyer pour l'organisation de l'Ordre de la Chevalerie de la Passion de Jésus-Christ<sup>683</sup>. La corporation rêvée par Philippe ressemble par beaucoup de points à l'Ordre teutonique, notamment par le fait qu'elle devra assumer la conquête puis la défense de la Terre sainte, mais encore sa colonisation. D'après le programme développé dans les règles de l'Ordre de la Passion, les membres mariés y seront envoyés avec leurs épouses, en tant que colons ; ceux-ci devront faire souche et permettre un peuplement d'origine européenne, ce qui garantirait une présence catholique

---

<sup>677</sup> G. Coopland, *Songe*, vol. 1, p. 127.

<sup>678</sup> Et cela même si la Sérénissime a encouru la colère de Philippe en 1366, lorsque son projet de croisade s'est heurté aux objectifs commerciaux de Venise et à son désir de paix avec le monde musulman. M. Balard, « Les Républiques Maritimes italiennes », dans *Philippe de Mézières and his Age*, p. 273-276.

<sup>679</sup> M. Głodek, *Utopia*, p. 83. Sur la politique « illusionniste » de l'Ordre teutonique, E. Maschke, « Burgund », p. 15-34 ; *Idem*, « Ordensstaat », p. 1-14 ; K. Górski, « Ordre teutonique », p. 292.

<sup>680</sup> G. Coopland, *Songe*, vol. 1, p. 34-37 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 586.

<sup>681</sup> Blanchard, vol.1, p. 215.

<sup>682</sup> J. Jakštas, *Baltikum*, p. 182-183.

<sup>683</sup> M. Głodek, *Utopia*, p. 82.



sur le long terme<sup>684</sup>. Si la règle de l'Ordre teutonique n'envisageait pas le mariage pour ses membres, il est connu que les Chevaliers ont eu recours à de nombreux colons pour peupler la Prusse et la Livonie. Tout comme le grand-maître teutonique, les dirigeants de l'Ordre de la Passion seront à la fois guerriers et administrateurs territoriaux.

Rien ne prouve que Philippe se soit inspiré de l'action de l'Ordre teutonique pour établir le fonctionnement de son ordre de chevalerie, mais le parallèle est frappant. De la même façon, l'auteur, qui montre une certaine admiration pour le fonctionnement des États guerriers que sont l'Égypte des Mamelouks, l'Empire ottoman ou la « Tartarie »<sup>685</sup>, sait rester pragmatique quant à l'organisation militaire de son ordre. Les chevaliers en seront certes le fer de lance, mais à leurs côtés combattront des archers, arbalétriers, et de nombreux gens de pieds<sup>686</sup>. En observant les armées turques, tatares et surtout mameloukes, Philippe a compris que la discipline est la clef de la réussite dans le domaine militaire<sup>687</sup>. En somme, si l'Ordre de la Passion entend atteindre son but, il ne devra pas perdre de vue les impératifs stratégiques, et faire bon usage des auxiliaires moins nobles mais dont l'action peut être décisive sur le champ de bataille. Ce mélange d'idéal chevaleresque et de pragmatisme n'est pas sans rappeler le fonctionnement militaire et administratif de l'Ordre teutonique, dont l'efficacité a fait ses preuves lors du siècle précédent la visite de Philippe en Prusse.

A l'inverse des Teutoniques, dont le fonctionnement a pu servir de modèle pour les projets de Mézières, leurs hôtes représentent tout ce que l'auteur du *Songe* abhorre. Alors que les « seigneurs de Prusse » ont choisi de consacrer leur vie au combat contre les « ennemis de la foi », les chevaliers qui participent aux règles ressemblent à ceux que Philippe a connus lors des croisades de Smyrne et d'Alexandrie. Une fois la victoire obtenue, ou la saison terminée, on se retire et on ne se préoccupe plus de la situation du pays où l'on faisait mine de combattre. Sans doute n'est-ce pas un hasard si, dans le long passage consacré à la Prusse, Mézières ne fait aucune mention de la présence des

---

<sup>684</sup> R. Blumenfeld-Kosinski, K. Petkov, « Introduction », dans *Philippe de Mézières and his Age*, p. 4-5 ; J. Williamson, « The "Chevalerie de la Passion Jhesu Crist" : Philippe de Mezieres' Utopia », dans D. Buschinger, W. Spiewok (éds.), *Gesellschaftsutopien im Mittelalter / Discours et figures de l'utopie au Moyen Âge*, Greiswald 1994, p. 165-173 ; P. Contamine, « La place des femmes dans les deux premières règles (1367-1368 et 1384) de l'ordre de la chevalerie de la Passion de Jésus-Christ de Philippe de Mézières », dans P. Henriot et A.-M. Legras (dir.), *Au cloître et dans le monde. Femmes, hommes et sociétés*, Paris, 2000, p. 79-88.

<sup>685</sup> J. France, « Philippe de Mézières and the Military History of the Fourteenth Century », dans *Philippe de Mézières and his Age*, p. 285-289 ; J. Coopland, *Songe*, vol. 1, p. 121.

<sup>686</sup> J. France, « Military », p. 290-291.

<sup>687</sup> *Ibid.*, p. 287 ; N. Iorga, *Philippe de Mézières*, p. 70-71.

chevaliers qui, à son époque, viennent accomplir une ruse aux côtés des Teutoniques<sup>688</sup>. Le portrait laudatif de ces derniers doit être mis en parallèle avec les critiques adressées à l'aristocratie chrétienne dans les textes relatifs à l'Ordre de la Passion de Jésus-Christ. Mézières avait rédigé environ trois versions successives de la règle de « son » ordre : la première, semble-t-il, à la fin de l'année 1367<sup>689</sup> ; puis, une deuxième en 1384<sup>690</sup> et une troisième en 1396, peu avant que la chevalerie française ne parte pour l'expédition qui devait aboutir à la catastrophe de Nicopolis<sup>691</sup>.

Il nous est resté plusieurs manuscrits de la troisième et dernière rédaction de l'Ordre de la Passion de Jésus-Christ. Celui de l'Arsenal (ms. 2251), édité par M. Brown dans sa thèse de doctorat (1971), nous laisse voir ce que Philippe de Mézières pouvait penser des voyageurs de Prusse<sup>692</sup>. Fidèle au style allégorique qui lui est cher, il place dans la bouche de la reine Providence cette condamnation sans appel :

Il sont aucuns chevaliers dit la royne Providence es vii. langaiges de la crestiente et par especial es royaumes de France et d'Engleterre, d'Almaigne et d'Escosse, trop plus qu'es autres langes, qui pour acquerre voullance et prouesse mondaine vestus par dehors d'un manteau de devocion (...) emprendant les voyages, c'est assavoir en Prusse ou en Grenate en Barbarie en Turquie en Honguerie en Servie ou en la double Ablaquie. Et toutes les foiz que aucuns chevaliers au monde renommez des dessus diz royaumes de leur propre volente et sans meur conseil precedent emprendreent les voyages, les autres les sivent ligierement encores moins avisez, comme une brebis fait l'autre et ce avient aucunesfoiz pour aucunes nouvelles ligieres et volans qui ne sont point toutes vrayes ny entieres ilz se mettent au chemin et ont ja determine combien ilz doivent demourer aiant petit regart a la neccessite et pourfit de la guerre qu'ilz trouveront<sup>693</sup>.

---

<sup>688</sup> Mézières mentionne pourtant « *l'aide des Crestiens d'Almaigne et de Polane* » apportée à l'Ordre teutonique lors de ses premières années (Blanchard, vol. 1, p. 214).

<sup>689</sup> P. Contamine, J. Paviot (éds.), *Epistre*, p. 25 ; P. Contamine, « "Les princes, barons et chevaliers qui a la chevalerie au service de Dieu se sont ja vouez". Recherches prosopographiques sur l'ordre de la Passion de Jésus-Christ (1385-1395) », dans M. Nejedlý, J. Svátek (dirs.), *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge*, Toulouse 2009, p. 44.

<sup>690</sup> J. Blanchard, *Songe* 2008, p. 20 ; P. Contamine, J. Paviot (éds.), *Epistre*, p. 36-37.

<sup>691</sup> *Ibid.*, p. 41 ; M. Rodinson, *Fascination*, p. 189-190 ; N. Iorga, *Philippe de Mézières*, p. 489 sq.

<sup>692</sup> M. Brown, *Philippe de Mézières' Order of the Passion: an annotated edition*, Lincoln, Nebraska 1971 (thèse non publiée), p. 67-74 ; Arsenal, ms. 2251, fol. 4 et 31, cité par P. Contamine, « Recherches prosopographiques », p. 62-63 ; W. Paravicini, « Fahrende Ritter », p. 217-218.

<sup>693</sup> M. Brown, *Order of the Passion*, p. 67 (ponctuation simplifiée).

La méconnaissance de la situation politique dans laquelle on va se battre ; la volonté d'obtenir « vaillance et prouesse » sous couvert de dévotion ; enfin, le fait de s'imiter les uns les autres, par effet de mode : voilà ce qui correspond assez bien au profil des croisés de Prusse. Autre élément qui dérange Mézières, le luxe dont s'entourent certains croisés de haut rang<sup>694</sup> :

Et toutesfoiz au chemin ilz ne vont pas comme pellerin humblement au service de Dieu mais comme princes, les menistreulz et les hyraux precedens a grans po[m]pes et a grans paremens en robes et en vaiselle d'argent saisans les grans disuers garnis des viandes oultrageuses. [... ces chevaliers] dependent plus en un moys qu'ilz ne deverolent faire en iii. si n'est pas grant merveille s'ilz s'en retournent tost a pou de prouffit de la guerre<sup>695</sup>.

Une telle façon de faire est non seulement inutile, mais encore dangereuse pour la cause chrétienne, car « *quant les dessus diz chevaliers se sont partiz voire a moitie ou a quart de leur ouvraige et du service qu'ilz deussent faire a Dieu lors les ennemis queurent sus aux crestiens et ont les grans victoires* »<sup>696</sup>, comme cela arriva en Terre sainte après l'époque de Richard Cœur de Lion et de Saint Louis. Ces chevaliers, qui « *a l'indignacion de la crestiente des frontieres* »<sup>697</sup>, « *ainsi légierement emprendent leur voyage et tost s'en retournent aiment par amours une royne qui est appelée Vayne Gloire* »<sup>698</sup>. C'est ainsi que, s'adressant directement à un personnage représentant ce genre de guerriers frivoles, la reine Providence lui demande s'il a bien accompli son voyage pour l'amour de Dieu, et en essayant de cacher ses hauts faits aux yeux du monde ; or, force est de constater que « *entre les chevaliers errans telle monnoye se treuve pou aujourduy* »<sup>699</sup>. Plus probablement, « *tu es vrays amoureux de la dicte royne emplumee et pour estre guerredonne de sa monnoye volage, et a ton retour estre assiz par grant honneur a la table de marbre tu as fait ton voyage principalement et est plus tost retourne pour acquester nouvel honneur et estre escripts en nombre des preux* »<sup>700</sup>.

---

<sup>694</sup> Par exemple, le riche appareil du comte Henri de Derby nous est connu grâce aux notes laissées par son trésorier ; on sait notamment que ce prince anglais voyageait avec des ménestrels, et que son séjour en Prusse lui a coûté une petite fortune. Voir L. Toulmin Smiths (éd.), *Expeditions to Prussia* ; F. R. H. Du Boulay, « Henry of Derby », p. 153-172.

<sup>695</sup> M. Brown, *Order of the Passion*, p. 67-68.

<sup>696</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>697</sup> *Id.*

<sup>698</sup> *Id.*

<sup>699</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>700</sup> *Ibid.*, p. 73-74.

Il serait tentant de voir dans ce passage une allusion à la table d'honneur dressée pour les participants les plus méritants aux rèses, ou plus largement, à ceux qui font figurer leurs blasons dans la cathédrale de Königsberg. Néanmoins, le texte indique que le chevalier concerné se dépêche de rentrer pour siéger à la « table de marbre » ; celle-ci doit donc être située en France. Plusieurs ordres de chevalerie, comme celui de l'Étoile, fondé par le roi de France Jean le Bon, avaient pour coutume de se réunir autour d'une table d'honneur, sur le modèle des chevaliers du roi Arthur<sup>701</sup>. La matière en laquelle la table est faite nous donne un élément supplémentaire. Mézières connaissait certainement la table de marbre du palais royal, à Paris, consacrée à la connétablerie, l'amirauté et la juridiction des eaux et forêts<sup>702</sup>. On peut donc supposer qu'il ait visé à la fois l'habitude de siéger aux différentes tables d'honneur et l'ambition d'obtenir un office à la cour ; ainsi, le « mauvais » chevalier voyagerait non seulement pour enrichir sa gloire personnelle, mais aussi pour favoriser son avancement<sup>703</sup>. Ce comportement bien éloigné de l'idéal chrétien laisse deviner le mépris dans lequel Philippe tenait les rèses de Prusse et les autres expéditions du même genre.

Tout comme John Gower, qui dédicace son *Confessio Amantis* à Henri de Derby, meilleur exemple anglais du croisé « mondain » qu'il dénonce<sup>704</sup>, Mézières est en porte-à-faux avec ses puissants soutiens. En effet, le comportement qu'il brocarde correspond au profil même des quatre « évangélistes », de célèbres chevaliers qui ont accepté de participer à la création de l'Ordre<sup>705</sup>. Parmi eux, Boucicaut, archétype du « voyageur » belliqueux et prêt à tout pour mettre à mal les Sarrasins, et Othon de Grandson, qui a accompagné Henri de Lancaster en Prusse en 1392 et dont la poésie est admirée par beaucoup de « mondains »<sup>706</sup>. Le moraliste Mézières, qui échafaudait de grands projets depuis sa cellule du couvent des Célestins, parlait-il encore le même langage que ceux qui avaient promis de le rejoindre<sup>707</sup> ? Peut-on imaginer que les nobles français, anglais

---

<sup>701</sup> PR 1, p. 328. Contrairement à son habitude, Mézières ne dit pas explicitement que la « table de marbre » est une allégorie.

<sup>702</sup> Remarque personnelle du Prof. Werner Paravicini (email du 15 novembre 2016).

<sup>703</sup> Pour le cas anglais, C. Tyerman (*England*, p. 271) a remarqué que plusieurs des compagnons soldés par Henri de Derby lors de son voyage en Prusse ont reçu un office important après la prise de pouvoir du Lancaster et son couronnement comme Henri IV.

<sup>704</sup> S. Vander Elst, « Chivalry », p. 287-288.

<sup>705</sup> P. Contamine, « Recherches prosopographiques », p. 43-67.

<sup>706</sup> Pour M. Nejedlý, « Spisy », p. 105-106, les poèmes de jeunesse de Guillebert de Lannoy reflètent notamment l'influence d'Othon de Grandson.

<sup>707</sup> Sur le caractère utopique du projet de Mézières, P. Contamine, « Recherches prosopographiques », p. 62-63, qui demande : « en 1395-1396, y croyait-il encore ? » (p. 63). M. Nejedlý, *Středověký mýtus*, p. 331-334 rapproche l'enthousiasme de Jean d'Arras pour la croisade des idées de Philippe de Mézières, en

ou écossais qui pensaient intégrer l'Ordre de la Passion ne voyaient en celui-ci qu'une corporation chevaleresque de plus, avant tout honorifique ? Pour Christopher Tyerman, l'Ordre de la Passion aurait surtout séduit le roi anglais Richard II et ses proches, favorables à un rapprochement avec la France et pour qui la perspective d'une croisade en Terre sainte aurait eu comme but de faire accepter ce programme aux « durs » de la famille royale. Une fois que le roi apporta son soutien au projet de Mézières, même ceux qui étaient loin de partager ses idéaux se seraient plus ou moins vu contraints d'y adhérer<sup>708</sup>.

L'année où Mézières rédige cette troisième règle, plusieurs membres voués à son ordre sont pris ou tués à Nicopolis ; parmi eux, d'anciens croisés de Prusse, dont Boucicaut, Philippe de la Trémoille et Philippe d'Artois, le connétable de France qui a dévasté la Bohême trois ans auparavant alors qu'il pensait aller combattre les Turcs<sup>709</sup>. Notre infatigable moraliste saute sur l'occasion pour adresser au duc de Bourgogne son *Epistre lamentable et consolatoire*, où, sous prétexte d'expliquer les causes de la défaite, il répète les idées qui lui sont chères<sup>710</sup>. Pour Mézières, les croisés ont cédé à « *Orgueil, Envie et Division, Inobedience, Legierté, Oultrecuidance et Propre Voulenté et pluseurs autres vices de la mesnie d'Orgueil* »<sup>711</sup>. Comme pour Michel Pintoin, le désastre s'explique par le comportement des nobles français, débauchés et plus préoccupés par leur confort et leur gloire personnelle que par les considérations stratégiques propres à ce type de guerre<sup>712</sup>.

---

précisant que les deux hommes se connaissaient et fréquentaient le même milieu. Néanmoins, s'il chérissait lui aussi Pierre de Lusignan comme un modèle, la préférence du Vieil Solitaire allait clairement à la reconquête de la Terre sainte plutôt qu'aux expéditions en Prusse ou ailleurs. En ce qui concerne la divergence de vue entre le Vieil Solitaire et une partie de la noblesse voyageuse, M. Rodinson (*Fascination*, p. 191-193) oppose les figures de Mézières à celle de Charles de Savoisy, chevalier tourné essentiellement vers des préoccupations profanes ; aussi fait-il remarquer qu'à part son voyage en Prusse, Savoisy n'a participé à aucune entreprise de croisade et n'a pas adhéré à l'Ordre de la Passion fondé par Mézières.

<sup>708</sup> Ainsi, C. Tyerman (*England*, p. 294-295) remarque que Thomas de Gloucester, adversaire de Richard II et un « dur » parmi les princes anglais, avait rejoint l'Ordre fondé par Mézières, peut-être pour ne pas trop ouvertement déplaire à son souverain, ce qui l'amène à commenter : « The cohesion and enthusiasm of the order may only have existed in Mézières's mind » (*Ibid.*, p. 295). Quant à lui, T. Guard, *Chivalry*, p. 171-173, attribue à l'Ordre de la Passion une fonction essentiellement diplomatique, inséparable des échanges entrepris pendant la période de rapprochement franco-anglais des années 1390.

<sup>709</sup> D. Lalande, *Jean II le Meingre*, p. 58-59. Pour une liste des membres de l'expédition de Hongrie, J.-M. Delaville Le Roulx, *La France en Orient*, vol. 2, p. 78-86 et B. Schnerb, « Le contingent franco-bourguignon à la croisade de Nicopolis », dans J. Paviot, M. Chauney-Bouillot (dirs.), *Nicopolis 1396-1996*, p. 72-74.

<sup>710</sup> N. Iorga, *Philippe de Mézières*, p. 500-503.

<sup>711</sup> P. Contamine, J. Paviot (éds.), *Epistre*, p. 121.

<sup>712</sup> *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, éd. Bellaguet, vol. 2, p. 483-485, 495, 499 ; D. Lalande, *Jean II le Meingre*, p. 60-61 ; J. Paviot, *Les Ducs de Bourgogne*, p. 38.

Ce qui ressort des écrits de Philippe de Mézières, c'est que les expéditions aristocratiques telles que les ruses de Prusse ou les « voyages » dans les Balkans, effectués sans planification, sont inutiles et même dommageables à la cause chrétienne. À première vue, on pourrait penser que l'auteur du *Songe du Vieil Pelerin* distingue drastiquement les Chevaliers teutoniques de leurs hôtes, qui se rendent en Prusse pour dorer leur blason, puis rentrent se vanter de leurs exploits avant de repartir ailleurs. Or, on peut imaginer que Mézières, plutôt bon observateur de la réalité de son temps, savait parfaitement que les Teutoniques étaient les premiers à favoriser le climat d'ostentation qu'il déplore chez les croisés « mondains » : derrière la description très favorable de la Prusse teutonique, on trouve moins un panégyrique des frères de l'Ordre tels que Mézières les a connus qu'un discours sur ce que devrait être la chevalerie. Du portrait idéalisé des Teutoniques et défavorable de leurs hôtes découle une critique cinglante visant l'institution du voyage en Prusse, entrepris avec légèreté, en méconnaissance des réalités locales et surtout sans lien avec l'objectif ultime que s'est fixé le Vieil Solitaire : la libération de la Terre sainte. Sans doute, le fait que Philippe de Mézières soit l'un des premiers auteurs européens à avoir reconnu la christianisation de la Lituanie, et implicitement, la désuétude de la croisade balte, n'est pas un hasard<sup>713</sup>.

Un contemporain de Mézières, membre du même cercle et lui aussi partisan de la croisade en Terre sainte, fait preuve d'une certaine réserve au sujet des expéditions prussiennes. Les critiques d'Eustache Deschamps sont toutefois d'un genre bien différent. Poète de cour ayant à cœur de célébrer le pouvoir royal, Deschamps soutient, comme d'autres auteurs gravitant autour du trône de France à la fin du Moyen Âge, la récupération des valeurs chevaleresques au profit de la cause royale. Tout comme Mézières, il se fait le chantre d'une chevalerie disciplinée, domptée. S'il célèbre un Bertrand du Guesclin ou un Enguerrand de Coucy, c'est qu'ils ont su mettre leur valeur au service du roi : liée aux vertus chevaleresques traditionnelles, la fidélité au monarque représente pour le poète une forme d'idéal<sup>714</sup>.

---

<sup>713</sup> Comme dans le *Songe du Vieil Pelerin* écrit plusieurs années auparavant, Mézières entend utiliser la « chevalerie d'Allemagne » contre les Turcs, et cite « les seigneurs de Prusse » en exemple : *Epistre*, éd. P. Contamine, J. Paviot p. 189 ; P. Buc, « L'épître lamentable », p. 215.

<sup>714</sup> Sur ce point, T. Lassabatère, *La Cité des Hommes*, Paris 2011, p. 324-331 ; *Idem*, « Comment Dieux a confirmée noblesce. Identité fonctionnelle et culturelle de la noblesse dans l'œuvre d'Eustache Deschamps », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 13, 2006, p. 53-68 ; *Idem*, « Théorie et éthique », p. 35-48.

Pour Eustache Deschamps comme pour Philippe de Mézières, la libération de la Terre sainte serait possible si les princes de toute la Chrétienté pouvaient oublier leurs querelles et mettre leurs forces en commun<sup>715</sup>. À l'inverse de ce qu'on lit chez le Vieil Solitaire, la croisade de Nicopolis aurait pu représenter la concrétisation d'un tel programme ; les Français y sont tombés en héros, et la cause de la défaite est à chercher dans la fuite honteuse du roi de Hongrie<sup>716</sup>. Le voyage en Prusse est traité de manière plus ambiguë<sup>717</sup>. Dans son *Miroir du mariage*, le poète affirme, en conformité avec les idées dominantes de son temps, qu'un chevalier doit sans cesse courir guerres et tournois<sup>718</sup> :

... Et puis après  
Fault d'aller en Pruce soit près  
Ou en Yfflelent [Livonie], a la rese  
De l'esté : cilz est bien sur brese,  
Qui a telz faiz a poursuir<sup>719</sup>.

Toutefois, bien qu'il en reprenne les ficelles, le *Miroir du mariage* n'est pas un simple poème didactique comme nous en avons déjà lu : déployant toute la verve de son pessimisme, Deschamps y énumère plutôt les maux qui attendent les parents, depuis la naissance de leurs enfants jusqu'à l'arrivée de ceux-ci à l'âge adulte<sup>720</sup>. Parmi les problèmes qui se posent, le choix de carrière de sa progéniture n'est pas le moindre ; faire de son fils un clerc, un magistrat ou un marchand coûte cher et n'est pas sans risque, d'autant plus que les parents sont rarement payés de reconnaissance pour les sacrifices

---

<sup>715</sup> Voir notamment son poème *Pour conquérir de cuer la Terre sainte*, 49, *Œuvres complètes*, éd. A. Queux de St-Hilaire, vol. 1, p. 138-139 ; commenté et cité par H. Millet, dans J.-P. Boudet, H. Millet (dir.), *Eustache Deschamps en son temps*, Paris 1997, p. 72-73. Sur Deschamps et la croisade, *Ibid.*, p. 83-86 ; J. Paviot, *Ducs de Bourgogne*, p. 21-22 ; A. Dupront, *Mythe de croisade*, p. 212-217 ; T. Lassabatère, « Théorie et éthique », p. 38-39.

<sup>716</sup> Notamment la balade dite « Pour les Français morts à Nicopolis », 1316, *Œuvres complètes*, éd. G. Raynaud, 1891, vol. 7, p. 77-78, qui est proche du point de vue défendu notamment par le *Livre des Fais de Boucicaut* (Lalande, p. 106-107). Plus ambiguë est une autre balade, *Faïcte pour ceuls de France quant ilz furent en Hongrie* (balade 1427, *Ibid.*, 1893, vol. 8, p. 85-86), qui sous la forme d'un *ubi sunt*, insiste sur l'orgueil puni par Dieu. Sur Deschamps et Nicopolis, K. DeVries, « Killing of Prisoners at battle of Nicopolis », dans L. J. Andrew Villalon, D. J. Kagay, (éd.), *Crusaders, Condotierris and Cannon Law*, Leiden-Boston 2003, p. 166.

<sup>717</sup> Enguerrand de Coucy, notamment, était en Prusse en hiver 1364-1365, et y retourna peut-être en hiver 1369-1370 (PR 1, p. 96-97).

<sup>718</sup> T. Labassatère, « Noblesse », p. 61.

<sup>719</sup> Eustache Deschamps, *Le Miroir de Mariage*, XXIII, v. 2191-2195, dans *Œuvres complètes*, éd. G. Raynaud, vol. 9, p. 74.

<sup>720</sup> Voir notamment J. Quillet, « Le *Miroir de mariage* d'Eustache Deschamps », dans D. Buschinger, A. Crépin (éds.), *Amour, mariage et transgressions au Moyen Âge*, p. 457-464.

consentis. La chevalerie représente certes le métier le plus prestigieux, mais c'est aussi le plus exigeant, car il suppose une vie pleine de dangers, et demande une haute moralité à celui qui veut être digne de cet état. Le chevalier le plus prisé du royaume perd « *le bien, / l'onneur, la grace et le renom* »<sup>721</sup> s'il a le malheur de fuir ne serait-ce qu'une seule fois lors d'une bataille. Le meilleur moyen d'assurer à son fils une honnête carrière chevaleresque est de l'envoyer à l'étranger, pour qu'il soit toujours occupé à montrer sa bravoure :

Or fault avoir pour voyageier  
Grant argent, pour boire et mangier  
Et pour acquerir renommée.  
Sera ta vie bonneurée,  
Qui bon fil chevalier aras,  
Qui tant de coust y metteras,  
Et si mourra en my les champs<sup>722</sup> ?

Le bon chevalier, celui qui mérite les louanges du poète, assure en mourant le salut de son âme et le renom de sa lignée ; mais une telle destinée « *advient po souvent* »<sup>723</sup>. Même la participation à la ruse de « *Pruce* » et d'« *Yfflelent* », à grand prix, ne permet pas d'assurer une fin honnête. Comme chez Philippe de Mézières, la croisade de Prusse est identifiée à un phénomène mondain, étape obligée des jeunes aristocrates désireux de tenir leur rang, et qui est souvent source de gaspillage. On remarque un certain décalage par rapport au ton employé par le biographe de Boucicaut ou Cabaret d'Orville, lesquels cherchaient tous deux à défendre les valeurs de l'ancienne chevalerie.

Comme en pied de nez aux chantres de la noblesse « voyageuse », Deschamps n'hésite pas, à d'autres occasions, à traîner l'institution aristocratique des voyages en Prusse dans la boue. Dans une ballade laissée sans titre, des roturiers devenus brigands se font passer pour des chevaliers : « *Reprendre leur fault leur mestier / mais pour faire nouvelle prusse, / donnez leur l'ordre du cordier* »<sup>724</sup>. La moquerie envers les trop

---

<sup>721</sup> Eustache Deschamps, *Le Miroir de Mariage*, XXIII, v. 2227-2229, p. 75-76.

<sup>722</sup> *Ibid.*, v. 2369-2375, p. 80.

<sup>723</sup> *Ibid.*, v. 2392, p. 81.

<sup>724</sup> Eustache Deschamps, Ballade 909, v. 19-20, dans *Œuvres complètes*, éd. A. Queux de Saint-Hilaire, vol. 5, p. 103. Contrairement à ce que suppose l'éditeur (*ibid.*, n. f), « prusse » ne doit sans doute pas se lire « prouesse ».



nombreux ordres de chevalerie se double d'une allusion sarcastique aux ruses contre les lointains « Sarrasins » du Nord, lorsque dans le même poème, l'auteur dit à ces faux chevaliers, mais vrais pillards : « *Il vous vaulsist mieulx estre en Russe* »<sup>725</sup> ! Dans le même ordre d'idée, Deschamps dédie un rondeau entier au phénomène des ruses, sur le mode d'une plainte envers un proche voulant aller en Prusse :

En Pruce vont pluseurs ceste saison,  
Et je doubt bien de vostre voulenté,  
Que ne soyez du voyage tempté.

De vostre honneur ay joye, c'est raison ;  
Maiz quant partout ara vo cuer pensé,  
En Pruce vont pluseurs ceste saison,  
Et je doubt bien de vostre voulenté.

Un tour vendrez avant en vo maison,  
Si vous vaudra ce que j'ay amassé  
Et direz lors comme réconforté :  
En Pruce vont pluseurs ceste saison,  
Et je doubt bien de vostre voulenté,  
Que ne soyez du voyage tempté<sup>726</sup>.

Le ton est ambigu ; s'agit-il de regrets, de reproches ou de moquerie ? Si l'on choisit de lire ce poème comme le préconise l'éditeur A. Queux de Saint-Hilaire, c'est-à-dire « une dame parle à son mari allant guerroyer en Prusse »<sup>727</sup>, on ne peut exclure que la phrase « *Si vous vaudra ce que j'ay amassé* » en particulier ne soit chargée de sous-entendu grivois<sup>728</sup> : Eustache Deschamps délaissait à l'occasion son style moralisateur

---

<sup>725</sup> *Ibid.*, v. 47. Qu'il s'agisse d'une allusion à une région de Samogitie, comme le pense W. Urban, « The correct translation of "Ruce" », p. 12-18, dans le cas de Geoffrey Chaucer, ou d'une confusion entre la Russie et les pays ciblés par les croisés de la Baltique, ce terme nous renvoie sans équivoque à l'univers des ruses de Lituanie. Sur la portée critique et ironique de cette balade, L. Hablot, « L'emblématique princière dans l'œuvre d'Eustache Deschamps », dans M. Lacassagne, Th. Lassabatère (dir.), *Les "dictes vertueulx" d'Eustache Deschamps : forme poétique et discours engagé à la fin du Moyen Âge*, Paris 2005, p. 105.

<sup>726</sup> Eustache Deschamps, Rondeau 686, dans *Œuvres complètes*, éd. A. Queux de Saint-Hilaire, vol. 4, p. 145.

<sup>727</sup> *Ibid.*

<sup>728</sup> L'éditeur traduit par « Et ce que j'aurai économisé vous servira » (*Ibid.*, n. a).

pour se laisser aller à de belles gauloiserie<sup>729</sup>. Mais l'hypothèse est fragile, d'autant plus que rien ne permet d'affirmer que le rondeau doit être mis dans la bouche d'une épouse et non d'un père, par exemple. Dans ce cas, l'allusion porterait plutôt sur le gaspillage des biens, déjà abordé par le poète.

Le thème de l'infidélité de la femme laissée seule pendant le voyage de son mari, bien connu des fabliaux, est explicitement transféré au voyage de Prusse dans au moins deux œuvres littéraires<sup>730</sup>. En accusant les participants aux ruses d'infidélité, le poète viennois Henri le Teichner fait remarquer que les femmes de ces chevaliers aux mœurs légères ne sont pas non plus faites de fer<sup>731</sup>. Le croisé de Prusse cocufié apparaît dans le recueil au ton très libre des *Cent Nouvelles Nouvelles*, composé à la cour de Philippe le Bon autour de 1462. Sur le modèle du *Décameron* de Boccace, il met en scène le duc et ses courtisans se racontant des histoires drôles ou étranges, souvent truculentes, qui mettent en scène des personnages de conditions diverses. La seizième nouvelle concerne directement notre sujet<sup>732</sup>. En voici le prologue :

En la conté d'Artoys nagueres vivoit ung gentil chevalier, riche et puissant, lyé par mariage avecques une tresbelle dame et de hault lieu. (...) Et car alors, la Dieu mercy, le trespuissant duc de Bourgoigne, conte d'Artois, et leur seigneur, estoit en paix avec tous les bons princes chrestians, le chevalier, qui tresdevot et craignant Dieu estoit, delibera a Dieu faire sacrifice du corps qu'il luy avoit presté, bel et puissant (...). Et pour faire son oblacion en lieu eleu et de luy désiré (...) se met a voye devers les bons seigneurs de Perusse, vraiz champions et defenseurs de la tressaincte foy chrestiane. Tant fist et diligenta qu'en Perusse après plusieurs adventures que je passe, sain et sauf se trouva, ou il fist assez largement de grans proesses en armes<sup>733</sup>.

Jusque-là, nous avons une description complète, quoique stéréotypée, de ce qu'était le voyage de Prusse : le chevalier qui profite de la situation paisible de sa contrée pour partir au loin, accomplir de belles prouesses au service de Dieu, et le renom qu'il y

---

<sup>729</sup> J.-P. Boudet, H. Millet, *Eustache Deschamps*, p. 219-239.

<sup>730</sup> Voir notamment « L'enfant de neige ». Je remercie le Prof. Alain Corbellari pour cette précieuse remarque.

<sup>731</sup> « *dw vrawn sind nicht staelein. / si habent auch fleich un pain* », Henri le Teichner, poème 353, éd. H. Niewöhner, v. 138-139, p. 97 ; H. Birkhan, « Croisades », p. 49.

<sup>732</sup> *Les Cent Nouvelles Nouvelles*, éd. F. P. Sweetser, Genève 1966 (après : Sweetser), p. 109-114 ; PR 1, p. 44 ; A. Grabski, *Polska* 1968, p. 186 ; E. Maschke, « Burgund », p. 31-32. Sur la participation d'Artésiens au voyage de Prusse, W. Paravicini, « Nobles artésiens... », p. 329-335.

<sup>733</sup> Sweetser, p. 109. Sur ce recueil, voir notamment les articles réunis dans J. Devaux et A. Velissariou (dirs.), *Autour des Cent Nouvelles nouvelles*, Paris 2016.

gagne. La suite du texte entraîne toutefois le lecteur dans une direction tout à fait différente, qui tranche drastiquement avec ce à quoi nous ont habitués les auteurs des décennies précédentes :

Or ne vous fault pas celer que madame, qui demourée est, ne fut pas si rigoureuse que a la pryere d'ung gentil escuier, qui d'amours la requist, elle ne fust tantost contente qu'il fust lieutenant de monseigneur, qui aux Sarrazins se combat. Tantdiz que monseigneur jeune et fait penitence, madame fait gogettes avecques l'escuier. Le plus des foiz monseigneur se disne et souppe de bescuit et de la belle fontaine, et madame a de tous les biens de Dieu si largement que trop ; monseigneur au mieulx se couche en la paillace, et madame en ung tresbeau lit avec l'escuyer se repose. Pour abreger, tandiz que monseigneur aux Sarrazins fait guerre, l'escuier a madame combat<sup>734</sup>.

Ce qui s'écrivait déjà à Vienne dans le second quart du XIV<sup>ème</sup> siècle, à une époque où la pratique du voyage en Prusse battait son plein, est gaillardement assumé par l'auteur anonyme des *Cent Nouvelles Nouvelles* : l'héroïque croisé de Prusse, qui se pense volontiers comme un parangon de la chevalerie, a bien des chances de se trouver cocu à son retour.

Chez Antoine de la Sale, ce n'est qu'après l'épisode prussien que le roman devient graveleux ; la grande croisade balte, où le héros est adoubé par le roi de Bohême en personne, représente la dernière étape nécessaire à accomplir quand un jeune noble prétend à la chevalerie. La faute de Saintré est d'avoir voulu en faire trop, et d'être reparti courir l'aventure alors que tous s'attendaient à ce qu'il demeure à la cour. La punition que lui inflige Madame des Belles Cousines est à mettre en parallèle avec le courroux du roi ; les mésaventures de Saintré, humilié par Madame et son nouvel amant, Monsieur l'Abbé, sont les conséquences directes de son zèle à rechercher l'honneur sans en avoir été requis. Du reste, après une période d'humiliations, le malheureux chevalier parvient à tuer l'abbé puis à se venger de Madame. La position du héros est rétablie, mais son prestige en prend un coup : que vaut l'honneur gagné contre les Sarrasins si peu après son retour, le gentilhomme est traîné dans la boue par une amante infidèle ?

Cette parodie de biographie chevaleresque place la croisade de Prusse dans une position très ambiguë. Dans les *Cent Nouvelles Nouvelles*, la moquerie est bien plus

---

<sup>734</sup> Sweetser, p. 110.

claire : « *Comme vous avez oy fut le chevalier trompé. Et n'ay point sceu, combien que pluseurs gens depuis le sceurent, qu'il en fut jamas adverty* »<sup>735</sup>. L'intrigue est assez commune à ce genre de littérature<sup>736</sup>, mais le fait que le cocu rentre précisément de Prusse ne manque pas d'intérêt. Même l'insistance sur les conditions de vie spartiate du malheureux croisé est peut-être ironique ; en tout cas, si ce n'était peut-être plus le cas au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle, les contemporains d'un Henri de Derby devaient savoir qu'un voyageur de Prusse était loin de dormir sur de la paille.

La nouvelle dont il est question, du reste, est bien dans le ton général du recueil ; les maris trompés sont légion, y compris les nobles, et ce sont bien souvent des clercs qui en sont responsables. Une des histoires tranche toutefois avec cette ambiance de vaudeville. Sans doute n'est-ce pas insignifiant pour notre propos qu'elle ait comme thème la défaite de Nicopolis. La 69<sup>ème</sup> nouvelle raconte l'histoire du chevalier Clais de Utenhove, un Flamand ayant réellement pris part à l'expédition<sup>737</sup>. D'après le narrateur, il se fait capturer par les Turcs, mais à l'inverse de Jean sans Peur ou de Boucicaut, il n'est pas rançonné ; les vainqueurs le gardent comme esclave, et il reste neuf ans en Turquie. Pendant ce temps, « *sa bonne et loyale femme* »<sup>738</sup>, restée à Gand, est poussée à se remarier par sa famille, ce qui ne l'enchant guère, car contrairement à la protagoniste de la seizième nouvelle, tout ce qu'elle désire est de rester fidèle à son mari :

[elle] prioit Dieu journallement que bref le peust ravoit et reveoir par deçà, si encores il estoit vif ; s'il estoit mort, que, par sa grace luy voulsist ses pechez pardonner et le mettre ou nombre des glorieux martirs qui pour le reboutement des infideles et l'exaltacion de [l]a sainte foy catholicque se sont volontairement offers et habandonnez a la mort temporelle<sup>739</sup>.

Mais sa maisonnée parvient à la persuader que son héros de mari est mort, du fait que s'il était vivant, les Turcs auraient demandé une rançon. En conséquence, elle accepte

---

<sup>735</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>736</sup> Une note de l'un des éditeurs, P.-L. Jacob (*Les Cent Nouvelles Nouvelles*, Paris 1858, p. 8-9, n. 4) la rapproche entre autres de la septième journée, sixième nouvelle, du *Décameron* et de la première journée, sixième nouvelle, de l'*Heptaméron* de Marie de Navarre.

<sup>737</sup> Sweester, p. 422-425. Clais de Utenhove survécut, et fut, plus tard, récompensé pour son courage par Jean sans Peur qui le fit bailli de Biervliet en 1411 : B. Schnerb, « Le contingent franco-bourguignon », p. 70 ; *Idem*, *Jean sans Peur*, p. 104-105 ; J. Devaux, « Les *Cent Nouvelles Nouvelles* et le didactisme bourguignon », dans J. Devaux et A. Velissariou (dirs.), *Autour des Cent Nouvelles nouvelles*, p. 46-49.

<sup>738</sup> Ainsi dit le résumé placé dans la table des matières : Sweetser, p. 14.

<sup>739</sup> *Ibid.*, p. 423.

de se remarier avec un autre chevalier ; mais après quelques mois, Clais parvient à s'échapper de sa prison orientale, et peut rentrer en Flandre. Le thème est ici proche d'une nouvelle du *Décameron*, qui met en scène un croisé fait prisonnier en Orient, et qui rentre dans les mêmes conditions pour retrouver sa femme juste avant que celle-ci ne doive céder à la pression de se remarier<sup>740</sup>. Or, dans la version des *Cent Nouvelles Nouvelles*, les époux sont bien moins chanceux : quand le héros de Nicopolis rentre, sa femme, déjà remariée, se meurt de regret en apprenant qu'elle lui a été infidèle.

Alors que la croisade de Prusse peut servir de cadre à une bonne histoire d'adultère, la mésaventure de Nicopolis était restée entourée d'un respect certain : le fait que l'on n'ironise pas sur les malheurs conjugaux de Clais de Utenhove, mais qu'au contraire on raconte son histoire sur un ton tragique, est significatif. Sans doute, le fait que l'entreprise était étroitement liée à la maison de Bourgogne a-t-il poussé l'auteur à faire preuve de retenue devant les malheurs d'un compagnon de Jean sans Peur, père du commanditaire du recueil<sup>741</sup>. Toutefois, on ne peut que faire ressortir la différence entre les protagonistes des deux nouvelles, toutes deux racontées par Monseigneur le duc en personne : au chevalier d'Artois, parti en Prusse pour y faire retentir sa prouesse s'oppose son malheureux pair de Flandre capturé alors qu'il tentait d'arrêter les Turcs. Face à l'héroïsme un peu suranné des « voyages » nordiques auxquels on participait il y a de cela deux ou trois générations, les affaires orientales restent d'une actualité brûlante. Contrairement à ce qu'affirme l'un des éditeurs du texte, P. L. Jacob, il y a lieu de penser que l'auteur était loin de confondre la Prusse et la Hongrie<sup>742</sup>.

En effet, Philippe le Bon avait fait de l'idée d'une grande croisade contre les Turcs un pilier de sa politique européenne<sup>743</sup>. Le projet n'a finalement jamais eu lieu, mais le duc semble y avoir tenu, envoyant même quelques espions en Europe orientale et en Terre sainte : parmi eux, Guillebert de Lannoy, que nous connaissons bien, puis Bertrandon de la Broquière en 1432-1433. Fait significatif, Lannoy semble avoir passé plus de temps

---

<sup>740</sup> Boccace, *Le Décaméron*, dixième journée, neuvième nouvelle, éd. V. Branca, Turin 1980, vol. 2, 1429-1463 ; trad. C. Bec et al., Paris 1994, p. 821-840.

<sup>741</sup> Le culte autour des héros de Nicopolis persiste jusqu'au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle dans les milieux bourguignons ; M.-G. Martenet, « Le Récit de la bataille de Nicopolis (1396) dans les *Chroniques* de Jean Froissart : de l'échec à la gloire », *Questes* 30, 2015, p. 125-139 ; J. Magee, « Le temps de la croisade bourguignonne », p. 55 ; B. Schnerb, *Jean sans Peur*, p. 109.

<sup>742</sup> Au début la nouvelle 16, P. L. Jacob note à propos de la destination du chevalier d'Artois : « Il s'agit sans doute de la croisade de Jean-sans-Peur contre les Turcs, à la fin du quatorzième siècle. Le narrateur confond ici la Prusse avec la Hongrie, où les seigneurs bourguignons allèrent combattre contre le sultan Bajazet » (p. 88, n. 4).

<sup>743</sup> O. Marin, « Filip Dobry », p. 42-71 ; J. Paviot, *Ducs de Bourgogne*, p. 117-176 ; J. Jefferson, *Holy Wars*, p. 299-301.

dans les dépendances balkaniques de la Lituanie que dans l'État de l'Ordre ; sans doute que le pays de Vytautas, allié à la Pologne, était pensé comme une pièce importante d'un hypothétique front oriental de la Chrétienté. Comme chez le héraut Gilles le Bouvier ou le romancier Antoine de la Sale, les Litvaniens convertis depuis quelques générations sont intégrés au réseau des puissances chrétiennes. La croisade de Prusse tombe en désuétude, et devient objet de moquerie, l'énergie étant désormais dirigée contre l'Empire Ottoman. Les textes littéraires semblent suivre ici l'évolution géopolitique.

## CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE

Dans les œuvres littéraires françaises ou anglaises des XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècles, l'espace baltique apparaît comme une terre d'héroïsme, où l'on peut accomplir de hauts faits au service de Dieu et se distinguer d'entre ses pairs par sa prouesse. La région est pour l'essentiel divisée en deux parties : la Prusse de l'Ordre teutonique, où l'on se rassemble pour pénétrer chez les païens et ravager leurs terres ; et la Lituanie, où vivent des gens que l'on sait être « infidèles » et que l'on tend à appeler « Sarrasins », sans nécessairement les confondre avec les musulmans du Proche-Orient et du Maghreb. Le voyage en Prusse, devenu autour de 1350 une véritable institution aristocratique, s'inscrit dans le prolongement des croisades menées au XIII<sup>ème</sup> siècle en Livonie et en Prusse pour y soutenir l'accroissement de la Chrétienté latine. La défense et l'expansion de la foi restent le fondement idéologique du mouvement.

De fait, la conversion des infidèles est relativement peu mentionnée par les auteurs occidentaux : Guillaume de Machaut, l'un des premiers à relater ses souvenirs de Prusse, crédite le roi Jean de Bohême d'avoir fait baptiser un certain nombre de « mécréants », et ceci sans aucune allusion au rôle joué par l'Ordre teutonique. Au tout début du XV<sup>ème</sup> siècle (1402), les auteurs de la chronique *Le Canarien* donnent comme modèles aux conquérants des îles d'autres croisés, qui sont allés « *sur mescreans en esperance de les tourner et convertir à la foy crestienne* »<sup>744</sup> ; il y a lieu de penser que le chroniqueur avait notamment en tête le voyage de Prusse, auquel participa l'un de ses héros, Gadifer de la Salle. Si relativement peu de textes le disent explicitement, la conversion des Lituaniens appartenait à l'horizon d'attente d'au moins une partie des hôtes occidentaux de l'Ordre teutonique. Pour ces derniers, qui ne restaient en général que quelques semaines sur la côte balte, participer à l'évangélisation du pays signifiait le plus souvent assister au baptême de nobles lituaniens, mais aussi parfois ramener quelques individus, convertis ou non. Un geste appréciable pour les commentateurs ; par exemple, le *Beauchamp Pageant* (v. 1485/1490) et le *Rous Roll* (v. 1483) rappellent avec fierté que Thomas Beauchamp a fait baptiser un noble lituanien, sans doute Thomas Surville, dont le blason figure dans l'armorial Bellenville.

---

<sup>744</sup> *Le Canarien*, éd. E. Serra, A. Cioranescu, vol. 3, p. 15.

A l'inverse, Philippe de Mézières remarque, dans son *Songe du Vieil Pelerin* (1389), que les Prussiens, sujets des Teutoniques depuis le XIII<sup>ème</sup> siècle, « *veulent laisser en leurs cuers l'ydolatrie et la loy de leurs vieulz anchissours* »<sup>745</sup>. L'Ordre ne serait, à l'en croire, pas très efficace pour évangéliser les autochtones, ce qui n'est pas sans rappeler les débats récurrents sur le mode de conversion dans la région balte. Toutefois, pour Mézières, les Teutoniques sont moins des missionnaires que des guerriers : ajoutant que « *par l'alkemie soubtille de la sainte religion petit a petit leur besant amendera* »<sup>746</sup>, il semble considérer que l'évangélisation ne peut s'opérer que sur la longue durée. Du reste, cette remarque lui permet de ne pas trop égratigner les seigneurs de Prusse, qu'il utilise comme modèles pour une chevalerie idéale, disciplinée et astreinte à la défense de la Chrétienté – à l'opposé des aristocrates laïcs que, dans la troisième rédaction de la règle de son Ordre de la Passion, il accuse de frivolité, du fait qu'ils n'effectueraient les voyages en Prusse et ailleurs que pour dorer leurs blasons : une critique qui rejoint celles du poète anglais John Gower (m. 1408) et du Viennois Henri le Teichner (m. 1378). Le service de Dieu invoqué comme prétexte pourrait, alors, cacher une simple soif de gloire toute terrestre, illustrée par le luxe dans lequel se drapent les croisés.

Bien peu d'auteurs du temps explicitent les scrupules d'un Philippe de Mézières, qui n'a pas visité la région balte comme croisé mais comme ambassadeur. Pour l'essentiel des chroniqueurs et des écrivains, le voyage en Prusse est une entreprise glorieuse, justifiée implicitement par le but d'étendre le christianisme, mais qui est avant tout l'occasion d'accomplir de beaux faits d'armes. La brutalité y est bien présente, mais pas nécessairement plus que lors des troubles qui ensanglantent la France de la guerre de Cent Ans. La lutte contre les « Sarrasins » de la Baltique est parfois décrite comme défensive, notamment lorsque Lituanais ou Samogitiens avaient « *fort emprins de grever et conquerer l'ordre de Prusse* »<sup>747</sup> ou « *volxent combattre les Crestiens* »<sup>748</sup>. Mais la plupart du temps, on a l'impression que les « *mescreants* » sont traités en ennemis du simple fait de leur différence religieuse, et que leur faire la guerre n'a pas besoin de plus amples justifications. Pour nos chroniqueurs et leur public aristocratique, insister sur la violence de l'adversaire a surtout comme objectif de rehausser la valeur du héros capable

---

<sup>745</sup> Blanchard, vol. 1, p. 215.

<sup>746</sup> *Id.*

<sup>747</sup> Chazaud, p. 64.

<sup>748</sup> Wolfram, p. 337.



de briser son orgueil ; ainsi, dans le *Mélusine* de Jean d'Arras (1393), où Renaud de Lusignan châtie le roi de Craco qui assiégeait Prague et extermine son armée composée de Sarrasins, qui peuvent bien être inspirés par les Lituaniens que l'on allait combattre dans les années 1390.

Le baptême du grand-duché, survenu en 1387, complique quelque peu la donne. Si la plus grande partie de la Lituanie proprement dite est christianisée par l'ordre du grand-duc Ladislas Jagellon, baptisé et couronné roi de Pologne l'année précédente, la Samogitie échappe à l'entreprise. Quand bien même la Papauté et les principales cours princières sont rapidement tenues au courant de l'événement, les chevaliers d'Europe peuvent continuer à se rendre en Prusse pour combattre les « Sarrasins » en Samogitie voisine. Le grand-duc Vytautas, maître de la Lituanie à partir de 1392, accompagne parfois les croisés et invite quelques nobles occidentaux à l'accompagner dans ses expéditions contre les principautés russes et tatares. La cour de Lituanie devient peu à peu un but de visite en soi pour la chevalerie européenne : on vient de France, d'Espagne ou d'Angleterre pour rendre visite au grand-duc, et souvent à la même occasion, au grand-maître de l'Ordre teutonique.

Toutefois, la rivalité entre la Pologne et la Lituanie d'une part, l'Ordre teutonique de l'autre, ne tarde pas à s'envenimer. Le conflit est en partie vidé à la bataille de Tannenberg (1410), qui voit la victoire de la coalition polono-lituanienne. En dépit des appels à l'aide du nouveau grand-maître et des paroles de soutiens que lui adressent les rois de France et d'Angleterre, on ne note aucun engagement massif de la chevalerie européenne. Ceux qui se rendent encore auprès des Teutoniques le font peut-être autant par tradition familiale que pour venger l'honneur. Parmi les rares chevaliers à faire le déplacement, Guillebert de Lannoy, en 1413, parle des « rèses de Prusse » au passé ; il semble être conscient d'être l'un des derniers à accomplir cette forme de croisade.

L'une des conséquences les plus importantes de la victoire polono-lituanienne est le retour de la Samogitie à Jagellon et à Vytautas, du temps de leur vivant. Le pouvoir polono-lituanien entend légitimer son emprise sur la région en faisant baptiser ce dernier bastion du paganisme en Europe continentale. L'argument est présenté devant le concile de Constance, qui en 1417, avalise officiellement l'évangélisation de la province et en attribue la tâche aux prélats lituaniens. Le forum international qu'est le concile permet de diffuser la nouvelle dans les principaux cercles de pouvoir, où l'on apprend que la raison officielle d'entreprendre le voyage en Prusse a cessé d'être. Le nombre de chevaliers à se rendre auprès de l'Ordre teutonique, déjà en baisse depuis 1395 environ, chute

drastiquement. Au XV<sup>ème</sup> siècle, on va se battre contre d'autres ennemis, Turcs, Tatars ou hussites, qui apparaissent dans les textes sous un jour bien plus menaçants. Dans le *Livre de la description des pays* du héraut Gilles le Bouvier (v. 1451) et le roman *Jean de Saintré* d'Antoine de la Sale (v. 1456), les voyages en Prusse sont présentés comme un phénomène typique du siècle précédent, mais placent les Lituaniens du côté des chrétiens ; pour ces auteurs, l'ennemi ne peut être que turc ou tatar.

Environ un demi-siècle après sa conversion officielle, la Lituanie continue d'apparaître dans le contexte de la lutte pour la Chrétienté. Toutefois, dans *Jean de Saintré*, le « *duc de Lettonen* » jouit d'un certain prestige, mais il n'est qu'un vassal du roi de Pologne, alors que pour le héraut Berry, l'essentiel du mérite revient aux Polonais, principaux « *deffendeurs de la foy* »<sup>749</sup>. Le royaume à l'aigle blanc, dont la noblesse était intégrée depuis la moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle au moins dans le milieu de l'aristocratie occidentale, était sans doute plus familier aux Français que la lointaine Lituanie, surtout connue pour son exception religieuse. Terre de croisade, pays « sarrasin » parce que non catholique, le grand-duché rejoint le monde de la chevalerie chrétienne sous le règne de Vytautas, avant de s'effacer au profit de régions plus attractives, peut-être plus dangereuses, sans doute plus héroïques. À la suite de son baptême, la Lituanie perd un peu de visibilité. Néanmoins, tout un savoir s'est élaboré pendant les années où l'on pénétrait sur ses terres pour y combattre ; à la suite des savants du XIII<sup>ème</sup> siècle, les chevaliers occidentaux se sont tenus informés des coutumes de leurs adversaires. Ils se plaisent à narrer les rites de ces « Sarrasins », mais aussi le climat dans lequel se déroulaient les combats. Pour compléter le tableau des représentations de la croisade balte dans l'Occident médiéval, il nous reste à évoquer quel imaginaire surgissait dans l'esprit des nobles de la fin du Moyen Âge à l'évocation des aventures de Prusse et de Lituanie.

---

<sup>749</sup> Hamy, p. 101.

TROISIEME PARTIE :

UN MONDE D'HONNEUR ET DE GLACE



## INTRODUCTION DE LA TROISIEME PARTIE

En parallèle à la croisade contre les païens de la Baltique, un imaginaire particulier s'est élaboré autour de ces régions des marges de la Chrétienté. Les lettrés d'Europe occidentale ont découvert le monde balte au moment où les premières entreprises de christianisation étaient échafaudées, avant que la conquête de la Livonie et de la Prusse ne mette les savants occidentaux au contact d'informations neuves. Dans la seconde moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle, un savoir partagé par les lettrés de toute l'Europe latine se met peu à peu en place au sujet de ces lointaines plantations nordiques de la Chrétienté et des hommes qui y vivent. Enfin, entre le XIV<sup>ème</sup> et le XV<sup>ème</sup> siècle, époque où de nombreux chevaliers français et anglais participent au combat contre les « Sarrasins » de Lituanie, une certaine image littéraire du monde balte se cristallise.

Nous connaissons la manière dont ces textes présentent les activités des chevaliers allés combattre en Prusse ; aux appels de l'Ordre teutonique, qui reposent sur l'idéologie de la *defensio et propagatio fidei* mise en place au XII<sup>ème</sup> siècle par Rome, répondait la soif d'aventure et d'héroïsme d'une chevalerie chrétienne en mal de croisade. Nous avons parcouru les descriptions des batailles épiques que livraient les Luxembourg, Boucicaut ou Lancaster contre des « Sarrasins » et des « mécréants » identifiés comme lituaniens jusqu'à la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle, puis comme tatars à partir du moment où la conversion effective de la Lituanie est devenue un fait connu de tous les lettrés d'Europe. Inséparable du succès de la croisade balte, le décorum chevaleresque mis en scène sous l'égide des Teutoniques est bien représenté dans ces textes : l'adoubement avant le combat, la table d'honneur, les bannières fièrement dressées et même la mort au combat. Toutefois, les choses de la guerre n'étaient pas seules à intéresser nos auteurs. La géographie et la nature balte, les bêtes qui y vivent et que l'on y chasse, trouvent un intérêt non négligeable aux yeux de certains d'entre eux, souvent eux-mêmes d'anciens voyageurs. Les hommes ne sont pas en reste ; avant leur conversion, les Lituaniens étaient certes représentés comme des ennemis, mais cela n'empêchait pas que leur religion intrigue les hôtes venus de l'Ouest, qui savaient à l'occasion apprécier les qualités de quelques individus. Par le truchement des croisés, les princes païens de la Baltique deviennent des personnages littéraires, courtois ou cruels, parfois individualisés, souvent très colorés.

Un certain nombre de textes nous ont laissé, outre les récits des croisades, une peinture assez détaillée du monde balte et de ses habitants. La plupart d'entre eux ont été

composés en français et datent de l'époque où les « voyages de Prusse » battaient leur plein, entre 1360 et 1400 : le *Songe du Vieil Pelerin* de Philippe de Mézières (1389), le *Myreur des Histors* de Jean d'Outremeuse (v. 1400), probablement aussi le *Livre* de Jean de Mandeville (1356) et le *Mélusine* de Jean d'Arras (1393). Un peu plus tardif sont les notes de voyage du chevalier bourguignon Guillebert de Lannoy, l'un des derniers Occidentaux à avoir participé à une « rèse » en 1413-1414. Pour lui, qui est retourné en Prusse puis en Lituanie et en Pologne comme ambassadeur quelques années plus tard (1421), il s'agissait moins d'une croisade que d'un voyage de découverte. Tel est aussi le cas de son contemporain Gilles le Bouvier, le héraut d'armes Berry, dont le *Livre de la description des pays* (v. 1451) renferme quelques informations sur la région balte, sans doute obtenues lors d'un voyage autour de 1447. À quoi s'ajoutent des chroniques, comme celle consacrée au duc Louis de Bourbon, que dicta l'ancien croisé de Prusse Jean de Chastelmorand à l'auteur, Jean Cabaret d'Orville (1429), ou la *Chronique de Metz*, composée par un autre croisé de Prusse, le patricien Jacques d'Esch (m. 1455).

Une fois les Litvaniens convertis, les rèses perdent du prestige, et le grand-duché s'efface peu à peu des lettres. La Lituanie intéresse encore l'humaniste italien et futur pape Énée Sylvio Piccolomini, qui y consacre notamment plusieurs pages de son *De Europa* (1458). Son récit est composé à partir d'informations glanées auprès d'un missionnaire qu'il dit avoir rencontré lors du concile de Bâle, et de sources antérieures. À partir de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, les textes produits en France relèvent moins de témoignages directs de voyageurs que de compilations d'œuvres écrites en Pologne ou en Allemagne. C'est le cas des chroniques commandées par Henri de Valois à l'occasion de son couronnement comme roi de Pologne (1573) et reposant sur la tradition historiographique polonaise<sup>1</sup>, ainsi que de la *Cosmographie Universelle* de François de Belleforest (1575), adaptation française de Sebastian Münster (1544), lequel s'appuie notamment sur Énée Sylvio Piccolomini et le *Tractatus de duabus Sarmatiis, Asiana et Europiana* de Mathias de Miechow (1517), mais aussi sur le témoignage du voyageur et diplomate Sigismond von Herberstein, lui-même auteur d'un *Rerum Moscovitarum Commentari* (1549)<sup>2</sup>. À cette tradition appartient également la *Cosmographie Universelle*

<sup>1</sup> *Histoire des Roys et Princes de Pologne* de François Bauduin (1573), *Chroniques et Annales de Pologne* (1573) de Blaise de Vigénère et *Description du Royaume de Pologne et pays Adjacens* (1573) par le même auteur ; J. Kłoczowski, M. Wozniweski, « Les premières histoires de la Pologne », p. 103-109.

<sup>2</sup> T. Jaroszevska, « À la découverte de l'Europe de l'Est : Tractatus de duabus Sarmatiis, Asiana et Europiana de Mathias de Miechow (1517) », dans *Les représentations de l'Autre du Moyen Âge au XVII<sup>e</sup> siècle*, Saint-Étienne 1995, p. 17-29 ; M. McLean, *The Cosmographia of Sebastian Münster*:

d'André Thevet (1575), qui consacre un passage à la Lituanie<sup>3</sup>. Dans les cosmographies françaises du XVI<sup>ème</sup> siècle, cette dernière est traitée comme un pays relativement marginal, entre Moscovie et Pologne ; les notes concernant les coutumes des habitants ou la tyrannie des grands-ducs sont en bonne partie inspirées de Piccolomini et, dans une moindre mesure, de Münster<sup>4</sup>. Il faut attendre l'œuvre du baron von Wal, lui-même allemand et membre de l'Ordre teutonique, qui diffuse son *Histoire de l'Ordre teutonique* en langue française (1784-1790), pour voir un certain regain d'intérêt pour la question. Voyons donc quelle image du monde balte savants, chevaliers, chroniqueurs et poètes du Moyen Âge ont laissée à leurs successeurs.

---

*Describing the World in the Reformation*, Farnham 2007, p. 233-238 ; S. Mund, *Orbis Russarum*, Genève 2003, p. 242.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 421-422 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 249, n. 488.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 203-206.





## CHAPITRE VII : LE CADRE

### *Des sources invisibles ?*

La première question qui se pose concernant l'émergence d'un imaginaire « balte » dans les lettres d'Europe occidentale est celle des sources. Le jeu entre tradition écrite (autorités) et orale (témoignages, récits de voyage) est sans doute à la base de la majeure partie de nos textes<sup>1</sup>. S'il est relativement aisé d'établir une tradition littéraire<sup>2</sup>, la question de l'oralité pose plus de problèmes. Pour comprendre comment une certaine perception du monde balte et de ses habitants s'est imposée dans la littérature occidentale, on peut partir des conclusions de M. Tamm concernant l'image de la Livonie et les réseaux d'informations des Cisterciens et des Mendians au XIII<sup>ème</sup> siècle. Le médiéviste estonien a montré que les clercs écrivant en terres francophones ou germanophones (Barthélemy l'Anglais, Roger Bacon, Albéric de Trois-Fontaines, Césaire de Heisterbach) ont eu recours à des informations transmises oralement, de manière directe ou non, par des confrères de leurs ordres respectifs ayant été actifs sur le terrain de la mission balte<sup>3</sup>. Roger Bacon a de surcroît bénéficié d'un informateur de qualité, en la personne de Guillaume de Rubrouck, qu'il a rencontré à Paris après son retour du pays des lointains Tatars<sup>4</sup>.

Quant à eux, les nobles qui effectuaient le très aristocratique voyage de Prusse avaient l'occasion de rencontrer de nombreux pairs, et de discuter avec eux. Les échanges verbaux entre chevaliers voyageurs faisaient partie intégrante de la culture commune de la noblesse ; partager la route avec d'autres nobles permettait de raconter ses aventures, de parler des pays que l'on avait déjà visités, et d'apprendre aussi en écoutant ses compagnons. Autrement dit, se forger une opinion et influencer celle d'autrui<sup>5</sup>. Il n'y avait certes pas que la route comme lieu d'échange ; la cour, qui accueillait autant de

---

<sup>1</sup> Ainsi en est-il d'Adam de Brême, le premier auteur qui nous renseigne en détail sur la région : N. Blomkvist, *Discovery*, p. 572 ; D. Fraesdorff, « The Power of Imagination », p. 318.

<sup>2</sup> Un bon exemple est celui des Amazones et de la Scythie, repris des auteurs classiques par Adam de Brême. Voir notamment J.-C. Ducène, « L'île des Amazones », p. 171-182.

<sup>3</sup> M. Tamm, « Communicating Crusade », p. 341-372 ; *Idem*, « Livonian Crusade », p. 365-389 ; *Idem*, « Inventing Livonia », p. 186-209.

<sup>4</sup> Notamment N. Bouloux, « Formes d'intégration », p. 119-146.

<sup>5</sup> M. Nejedlý, « Spisy », p. 101 ; PR 1, p. 230-231.

poètes que de chevaliers ou de hérauts revenus de voyage, était un centre de diffusion important des nouvelles<sup>6</sup>.

Dans le contexte méditerranéen, Maxime Rodinson postule que Charles de Savoisy, l'un de ces grands seigneurs ayant combattu sur les fronts balte, méditerranéen et pendant la guerre de Cent Ans, a eu l'occasion d'évoquer la civilisation maghrébine avec Pero Niño, le corsaire espagnol qui le guida lors d'un raid maritime contre l'Angleterre. De retour à la cour de France, le même Savoisy aurait pu discuter avec un poète tel qu'Eustache Deschamps, qui se plaît à parsemer son œuvre de quelques « souvenirs » d'Orient<sup>7</sup>. Autre exemple, le chevalier poitevin Perceval de Coulonge, ancien croisé de Prusse, a peut-être été l'un des informateurs de Guillaume de Machaut pour sa *Prise d'Alexandrie*. Cet infatigable baroudeur ayant servi le roi de Chypre Pierre de Lusignan a certainement rencontré Philippe de Mézières ; on sait encore qu'il connaissait Jean d'Arras, qui le mentionne dans son *Mélusine*<sup>8</sup>. Même si Perceval n'a vécu que quelque temps en Prusse, et ceci au début de sa carrière (en hiver 1368/1369), on peut imaginer qu'il a transmis quelques anecdotes sur la région aux poètes et romanciers qu'il fréquentait.

Les récits concernant les contrées lointaines devaient être, à en croire Geoffroi de Charny, fort populaires. En amorçant sa courte description du voyageur idéal, notre expert en chevalerie annonce que :

Ceux qui entendent leurs corps a faire par grant emprise d'entreprendre a aler en lointains voiage et pelerinages et en pluseurs paÿs estranges et lointains, et moult d'estranges choses et diverses peuvent veoir, dont autres gens qui point n'avroient hors esté s'esmerveilleroient pour les merveilles estranges et diverses choses que racontent et dient ceulx qui les ont veues, et envis le peuvent croire, et s'en moquent li aucun et dient que c'est tout bourde<sup>9</sup>.

---

<sup>6</sup> P. Dobrowolski, « Miles », p. 44-45 ; W. van Anrooij, « Heralds », p. 54. Sur la cour des Anjous comme lieu d'échange, notamment en ce qui concerne les affaires de Hongrie : V. Agrigoroaei, « Bazgazul », p. 213-214. Sur la transmission orale des nouvelles à la fin du Moyen Âge, V. Novák, « La source du savoir », p. 151-163.

<sup>7</sup> M. Rodinson, *Fascination*, p. 187-188, qui précise que Deschamps dit avoir été rudoyé par le même Charles de Savoisy – qu'il devait donc connaître personnellement.

<sup>8</sup> P. Contamine, « De Chypre à la Prusse et à la Flandre », p. 149-157 ; PR 1, p. 97 ; M. Nejedlý, *Středověký mýtus*, p. 86 ; W. Paravicini, « Mercenaires », p. 286-288. D'après Guillaume de Machaut, son informateur principal est l'écuyer Jean de Reins ; S. Hardy, *Édition critique de la Prise d'Alexandrie*, p. 170-171, v. 5899-5940. Sur le possible rôle de Perceval de Coulonge comme informateur supplémentaire, *ibid.*, p. cxx, n. 149.

<sup>9</sup> Geoffroi de Charny, *The Book of Chivalry*, éd. et trad. R. Kaeuper et E. Kennedy, p. 90.

En effet, d'aucuns moralistes se devaient de mettre en garde contre la vantardise des voyageurs rentrés au pays, toujours prompts, disait-on, à forcer le trait pour s'assurer un maximum de succès. Ainsi, dans sa dernière rédaction de l'Ordre de la Passion (1396), Philippe de Mézières met dans la bouche de la reine Providence cette remarque :

quant tu emprends ton voyage ensivant les autres ou estre des premiers, se tu estoies certains comme de la mort que quant tu seras retourné a ton hostel, c'est assavoir que mal [nul ?] homme vivant ou femme ne sceust riens de ton voyage, ou que de tout en tout les gens l'eussent oublié, sans jamaiz estre nouvelle que tu eus esté hors par creature mortelle, excepte le douz Jhesu Crist mon tres amé pere qui tout scet et tout voit, pour le quel sans moyen et non pour acquerir la faveur de la royne emplumee [Vaine Gloire] tu devoyes emprendre ton voyage ; je te demande en bonne verite s'il estoit ainsi (...). Mais toutesfoiz entre les chevaliers errans telle monnoye se treuve pou aujourduy<sup>10</sup>.

Un voyage accompli pour le seul amour du Christ se ferait donc en toute discrétion, et supposerait que l'on ne raconte pas ses aventures au retour. On comprend en creux que l'un des traits caractéristiques des « mauvais » chevaliers serait la vantardise. Jean Petit est plus explicite. Dans son poème didactique *Le Livre du champ d'or*, le théologien raconte comment un jeune noble doit partir « *En ces voyages d'outremer / Et de Pruce et de Barbarie* », pour le service d'une dame ou par désir de venger « *la mort nostre Seigneur* »<sup>11</sup>. Les conseils d'un « *expert et bon chevalier* », l'expérience de voyages lointains et les souffrances vécues lors du périple en feront un chevalier digne de ce nom, prisé des dames et des pucelles. Mais gare à celui qui, voulant se donner plus de prix, exagérerait la teneur des nouvelles que l'on ne manquera pas de lui demander :

Pluseurs prieront qui leur die  
L'estat du pais de Surye,  
Et la manière de la guerre  
Du pais de la Sainte Terre.  
Lors fault qu'en plusieurs lieux le compte,

---

<sup>10</sup> M. Brown, *Order of the Passion*, p. 72-73.

<sup>11</sup> Jean Petit, *Les condicions qui sont requises à l'enfant d'un seigneur à estre droit gentilz*, v. 2855-2863, dans *Le Livre du champ d'or*, éd. P. Le Verdier, p. 132 ; M. Nejedlý, « Spisy », p. 107-108. Voir chap. 3.

Mais garde bien qu'il ne raconte  
Fors que la pure verité;  
Car ce qui sera recité  
Par lui sera de ville en ville  
Porté, si tost com tourne bille.  
Pourquoy seroit grant villennie  
S'il estoit prins en menterie<sup>12</sup>.

Dans le même ordre d'idée, John Gower rappelle que les chevaliers rentrés de croisade qui voudraient entendre leurs hauts faits chantés par les hérauts d'armes doivent payer ces derniers ; les nouvelles ne circulaient pas toujours gratuitement<sup>13</sup>. En ce qui concerne plus particulièrement notre sujet, rappelons le rapport du procureur de l'Ordre teutonique à la Curie, qui écrit que les seigneurs de Sicile et des Pouilles aiment entendre parler des affaires de Prusse, où plusieurs parmi eux se sont rendus lors de leur jeunesse<sup>14</sup>. Henri de Derby, une fois devenu roi d'Angleterre, se plaisait à évoquer ses souvenirs de règne avec les envoyés du grand-maître, qui, à la fin de l'année 1409, étaient venus lui demander de l'aide contre la Pologne et la Lituanie<sup>15</sup>. La transmission orale des nouvelles concernant la Baltique, apparemment populaires parmi l'aristocratie, explique que plusieurs auteurs aient pu saisir des informations parfois non négligeables, tel que l'atteste le récit de la bataille de Tannenberg chez Michel Pintoin et Enguerrand de Monstrelet, qui disent tous deux avoir été mis au courant de l'événement par messagers, croisés et hérauts d'armes.

À l'occasion, un document écrit peut être une source digne d'être mentionnée, comme ce « rouleau du maréchal » (*rotulus mareschalli*) que cite à plusieurs reprises le moine de Westminster. Cette pièce comptable probablement parvenue en Angleterre par le truchement d'un des hommes du comte de Derby a également servi de sources à un autre chroniqueur, Thomas Walsingham<sup>16</sup>. La communication épistolaire est attestée dans certains cas, par exemple lorsque le comte de Foix Gaston Fébus écrit depuis Königsberg

---

<sup>12</sup> Jean Petit, v. 2889-2904, dans *Le Livre du champ d'or*, éd. P. Le Verdier, p. 133.

<sup>13</sup> John Gower, *Le Mirour de l'Omme*, éd. G. C. Macaulay, vol. 1, p. 264. Voir S. Vander Elst, « Chivalry », p. 287-291.

<sup>14</sup> PR 1, p. 107-108.

<sup>15</sup> K. Koppmann (éd.), *Hanserecesse* 1/5, doc. 639, p. 493 ; J. H. Wylie, *History of England*, vol. 4, p. 8-9. Pour F. R. H. Du Boulay, « Henry of Derby », p. 153, cette supposée nostalgie appartient au registre de la politesse diplomatique : « Henry was an accomplished diplomatic liar ... playing off Germans and Poles against each other ».

<sup>16</sup> PR 1, p. 328, n. 510 ; PR 2, p. 104.

à deux de ses agents pour leur demander de payer une dette contractée en Prusse (février 1358)<sup>17</sup>. La matière de la lettre est ici toute pratique ; toutefois, on ne peut exclure que ce *medium* ait parfois été utilisé dans un autre but, puisque l'on apprend de l'hôte des Teutoniques dont parle l'auteur des *Cent Nouvelles Nouvelles* que « *le grand bruyt de sa vaillance fut tantost espandu en pluseurs marches, tant a la relacion de ceulx qui veu l'avoyent, en leur païs retournez, que par lectres que les demourez rescrivoient a pluseurs qui grand gré leur en sceurent* »<sup>18</sup>. L'oral et l'écrit devaient donc être deux moyens relativement courants de se tenir informé des affaires de la Baltique.

Les auteurs qui ont eu l'occasion de se rendre eux-mêmes en Prusse et en Lituanie peuvent, quant à eux, se prévaloir de leur propre expérience ; une bonne partie de nos descriptions de combat ou de traversée de la *Wildnis* reposent sans doute sur des souvenirs personnels, peut-être exagérés, il est vrai. Guillaume de Machaut tient ainsi à faire savoir qu'il a assisté en personne aux événements qu'il décrit : « *Je le vi, pour ce le tesmong / Car partout en seray tesmong* »<sup>19</sup>, dit-il en préambule de sa narration des campagnes de Jean de Luxembourg en Pologne et en Lituanie. Puis au moment de décrire le baptême des défenseurs du fort de Medvegalis attaqué par les croisés : « *Car presens fui a ceste feste, / Je le vi des yeus de ma teste* »<sup>20</sup>. En outre, les auteurs-voyageurs ont pu avoir accès à des données supplémentaires en s'informant directement auprès des Teutoniques. Philippe de Mézières annonce tenir certaines histoires « *pour vraye[s] des anciens et vaillans chevaliers de la religion susdite [i. e., de l'Ordre teutonique]* »<sup>21</sup>. Cet autre amateur d'anecdotes qu'est Guillebert de Lannoy a sans doute appris beaucoup auprès de ses guides. La question reste à savoir dans quelle langue ce noble possessionné sur la frontière linguistique entre dialectes romans et germaniques pouvait s'entretenir avec le grand-maître et ses hommes. Tout ce que l'on sait, c'est que lors de son deuxième passage en Prusse en 1421, il laissa « *Aggregy de Hem* », un seigneur de sa parenté « *avecq le hault maistre, nommé messire Micquiel Cocquemeistre [Küchmeister], où il demoura*

---

<sup>17</sup> F. Pasquier, *Gaston Phoebus en Prusse*, avec la lettre éditée (à partir d'une copie fautive), p. 8-11 ; voir les points de correction amenés par W. Paravicini, *Gaston Fébus en Prusse*, Ostfildern 2008, p. 44, 63, n. 96.

<sup>18</sup> Sweetsers, p. 110.

<sup>19</sup> Guillaume de Machaut, « Le Confort d'ami », dans *Œuvres*, éd. E. Hoepffner, vol. 3, v. 3027-3028, p. 107.

<sup>20</sup> *Ibid.*, v. 3049-3050, p. 108. Pour F. Hartog (*Miroir*, p. 272-279), le « j'ai vu » est la marque d'énonciation par excellence visant à légitimer un récit de voyage.

<sup>21</sup> Blanchard, vol. 1, p. 209. Sur l'usage de témoignages oraux (directs ou indirects) comme outil de légitimation, F. Hartog, *Miroir*, p. 279-282.

*deux ans pour apprendre alemant* »<sup>22</sup>. Les études menées au sujet du passage du même Guillebert dans les principautés russes de Novgorod et de Pskov ont montré qu'il utilise des termes d'origine germanique pour désigner les réalités locales ; on peut supposer qu'une partie au moins de ses informateurs appartenaient au milieu des marchands hanséatiques<sup>23</sup>. Dans le domaine de la communication, les hérauts d'armes ont sans doute joué un rôle, puisque la maîtrise des langues faisait partie de leurs qualités, au moins pour certains d'entre eux<sup>24</sup>.

Un élément supplémentaire attestant de la communication orale entre visiteurs francophones et membres de l'Ordre teutonique est l'utilisation d'un terme d'origine germanique pour désigner la Livonie, la province « nordique » de l'Ordre, moins parcourue que la Prusse, mais connue des hôtes. Les chroniques en langue vernaculaire avaient *Yfland*, *Lifland*, voir *Niflant*, par contamination du pays des Niebelungen<sup>25</sup>. Il est aisé de voir que nos auteurs français avaient fait leur la forme allemande : Jean de Mandeville parle de « *la terre de Niflan* »<sup>26</sup>, Philippe de Mézières de « *Iffelant* »<sup>27</sup>, Jacques d'Esch de « *Yflandre* »<sup>28</sup>, Guillebert de Lannoy du « *païs de Liuf(f)lant* »<sup>29</sup>, alors que l'épithète funéraire de son frère Hugues a « *Liflant* »<sup>30</sup>. Jean Cabaret d'Orville, quant à lui, reprend vraisemblablement la forme utilisée par son informateur, le vieux Jean de Chastelmorand : « *Niffelant* »<sup>31</sup>. À l'inverse des auteurs proches du milieu des voyageurs de Prusse, ceux du XIII<sup>ème</sup> siècle, qui écrivaient en latin, désignaient la même province comme *Livonia* ou *Liunia*, tout comme les chroniques latines de l'Ordre teutonique et les documents pontificaux<sup>32</sup>. M. Tamm a remarqué que l'utilisation de la forme latine est typique du monde clérical, et révèle que le réseau d'informateurs était lié au milieu des Cisterciens ou des Mendicants<sup>33</sup>. On peut en déduire que nos auteurs français, qu'ils soient

---

<sup>22</sup> Potvin, p. 52 ; W. Paravicini, « *Zeitenwende* », p. 413 ; *Idem*, « *Von der ritterliche...* », p. 22.

<sup>23</sup> S. Mund, « *Guillebert de Lannoy* », p. 188-191 ; A. V. Soloviev, « *Lannoy* », p. 793.

<sup>24</sup> W. van Anrooij, « *Heralds* », p. 52.

<sup>25</sup> C'est notamment dans la *Chronique Rimée de Livonie* que la province est nommée *Niflant*, par influence de la célèbre épopée ; K. Kļaviņš, « *Ideology* », p. 267-268.

<sup>26</sup> Deluz, 2000, p. 266.

<sup>27</sup> Blanchard, vol. 1, p. 225.

<sup>28</sup> Wolfram, p. 339.

<sup>29</sup> Potvin, p. 28 : « *Liufflant* » ; puis « *Liuf(l)ant* » (p. 29 sq.).

<sup>30</sup> B. de Lannoy, *Hugues de Lannoy*, p. 167.

<sup>31</sup> Chazaud, p. 64-65.

<sup>32</sup> Par exemple, pour les auteurs écrivant en Europe occidentale : Albéric, *Chronica Albrici monachi Trium Fontium*, éd. P. Scheffer-Boichorst, p. 872, 887, 912 ; *The Opus Maius of Roger Bacon*, éd. J. H. Bridges, vol. 1, p. 358-360 ; Gervais de Tilbury, *Otia*, 2, 7, éd. Banks et Binns, p. 246 ; Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum*, éd. M. Tamm, « *Signes* », p. 169.

<sup>33</sup> M. Tamm, « *Inventing Livonia* », p. 193-195.

eux-mêmes passés par l'*Ordensstaat* ou non, avaient entendu désigner la province par le terme germanique, sans doute utilisé par les Teutoniques eux-mêmes, leurs hôtes de langue allemande et les guides mis à disposition des voyageurs francophones. À cet égard, le « *Layco* »<sup>34</sup> que Philippe de Mézières utilise pour désigner la Lituanie, ainsi que les termes phonétiquement proches que l'on trouve dans les textes français, révèlent sans doute une même origine<sup>35</sup>.

Certes, la volonté d'assurer le lecteur de la véracité du récit n'empêche pas nos auteurs de grossir le trait à l'occasion ; ainsi, un Guillebert de Lannoy, qui rapporte avec exactitude la distance séparant deux lieux identifiables par les historiens modernes<sup>36</sup>, ne résiste pas toujours à la tentation de l'hyperbole ou de la vantardise<sup>37</sup>. En aucun cas les récits de nos voyageurs ne doivent être lus comme des sources fiables quant aux réalités qu'ils prétendent rapporter. Néanmoins, ils reflètent autant qu'ils participent à créer un imaginaire, une perception partagée du monde balte qui n'est sans doute pas isolée du succès du voyage de Prusse. L'action performative de la littérature sur le phénomène du tourisme moderne a été bien mise en lumière : un écrivain célèbre incite fréquemment ses lecteurs à marcher sur les traces de ses personnages, et une région dans laquelle se déroule l'action d'un roman à succès peut se voir, soudain, fort prisée<sup>38</sup>. La littérature didactique et les chroniques louant les mérites des chevaliers les plus fameux de leur époque ont sans doute contribué à rendre le voyage de Prusse populaire auprès des jeunes nobles. Dans un second temps, certains poèmes ou romans ont pu, à leur tour, participer à l'émergence d'un

---

<sup>34</sup> Blanchard, vol. 1, p. 207 sq.

<sup>35</sup> V. Kiparsky, « Philippe de Mézières », p. 62, n. 1. *Ibid.*, p. 66, note aussi que dans le *Songe du Vieil Pelerin*, les Prussiens sont désignés par un terme dérivé de l'allemand « *prützenaere* ». De la même manière, Guillebert de Lannoy utilise la forme allemande « *Correlant* » (Potvin, p. 29-30) et non le *Curonia* latin ; mentionnant l'isthme de Courlande, longue presqu'île permettant de passer de « *Keininczeberghe* » (Königsberg/Kaliningrad) à « *Memmelle* » (Memel/Klaipėda), Guillebert dit que « *nomme l'on ce chemin le Strang* » (Potvin, p. 28), d'après le terme allemand. À cet égard, C. Potvin note que « l'orthographe de Ghillebert de Lannoy semble avoir pour but de rendre aussi exactement que possible, pour un lecteur français, la prononciation allemande » (p. 25, n. 5). L'isthme de Courlande était, au Moyen Âge, tenu par les Chevaliers teutoniques. Cette région est aujourd'hui séparée entre la Russie (enclave de Kaliningrad) et la Lituanie. Voir notamment A. Gierszewski, « Organization of Teutonic Military Infrastructure on Curonian Spit from 1283 A. D. up to 1525 A. D. », *Baltijos Regiono Istorija ir Kultura: Lietuva et Lenkija = History and Culture of Baltic Region : Lithuania and Poland*, Klaipėda 2007, p. 9-24.

<sup>36</sup> Remarque de R. Witkowski, que je remercie (Poznań, octobre 2014).

<sup>37</sup> M. Nejedlý, « Spisy », p. 111 ; M. Holban, « Du caractère », p. 423 sq. ; J. Svátek, *Discours*, p. 236.

<sup>38</sup> B. Lévy, « Géographie et littérature », p. 25-52. En ce qui concerne la littérature médiévale, C. Deluz, « Partir, c'est mourir un peu », p. 296, postule que les romans de chevalerie, mais aussi toutes les histoires relevant du folklore ou de la mythologie christianisée, peuvent avoir sensibilisé les nobles à la recherche aventureuse d'un autre monde – et plus prosaïquement, à la fièvre du voyage. En tout cas, P. Dobrowolski, « Miles », p. 44, remarque que la famille d'Henri de Derby possédait un manuscrit du *Livre de Mandeville*. Voir aussi M. Keen, « Gadifer de la Salle », p. 84 ; W. Paravicini, « La Prusse », p. 187.

imaginaire lié à ces voyages<sup>39</sup>. De terrain de croisade, la Baltique devient ainsi terre de légende ; moins populaire que l'Orient et moins énigmatique que le Nord lointain, elle fournit tout de même quelques figures romanesques aux auteurs francophones et s'impose comme un monde à part, aux marges de la Chrétienté. Jusqu'à l'adoption du christianisme par la Lituanie et la fin des ruses menées par l'Ordre teutonique, la région balte présente un certain nombre de curiosités « exotiques » qui n'étaient pas dédaignées par les auteurs francophones.

### *Des forêts enneigées et des marais gelés*

Le succès des croisades de Prusse est sans doute dû, en grande partie, au cadre. W. Paravicini a montré que l'Ordre teutonique savait mettre à profit un décor raffiné pour créer une ambiance éminemment chevaleresque permettant à ses hôtes de se sentir à leur place. Les tournois, la chasse, mais plus encore l'adoubement devant l'ennemi infidèle, la coutume de porter les bannières et la table d'honneur devaient évoquer aux chevaliers de passage le monde littéraire qui leur était familier<sup>40</sup>. Le cadre créé par l'homme a sans doute joué un rôle dans le succès de cette entreprise, mais la nature n'est pas en reste. L'un des éléments clefs de cette plongée dans l'univers arthurien devait être le passage de la *Wildnis*, cet immense espace forestier et marécageux qui séparait les terres tenues par l'Ordre de celles de leurs ennemis. Plusieurs jours étaient nécessaires pour traverser cette région quasiment inhabitée : Jean de Mandeville, l'un des premiers auteurs à l'évoquer, raconte qu'« *il y ad bien III jornees de tiel chemin a passer par Prusse jusques a la terre de Sarazins habitable* »<sup>41</sup> ; mieux encore, Jean de Chastelmorand parle des « *grans fourest de Prusse, qui durent plus de huit journées* »<sup>42</sup>, alors que pour le héraut Berry, les marais entre la Prusse et le pays infidèle « *durent XIII journées* »<sup>43</sup>. Guillebert de Lannoy, qui dit avoir traversé les forêts qui séparent la Prusse de la Pologne, relate :

---

<sup>39</sup> B. Lévy, « Géographie et littérature », p. 12. Voir aussi F. Hartog, *Miroir*, p. 303 : « Jamais le récit n'est surgissement originel, il est toujours pris dans un autre récit et le parcours du récit de voyage est aussi parcours d'autres récits : le sillage des découvreurs du Pacifique, avant de se muer en écriture, commence par recouper l'écriture de récits antérieurs. Et Christophe Colomb s'est embarqué avec le livre de Marco Polo ».

<sup>40</sup> W. Paravicini, « La Prusse », p. 176-191.

<sup>41</sup> Deluz, 2000, p. 267.

<sup>42</sup> Chazaud, p. 64.

<sup>43</sup> Hamy, p. 117.



« *m'en alay avecq eulz en armes parmy les forestz de Prusse, l'espace de huit jours, costiant les frontières de Poulane* »<sup>44</sup>.

Pénétrer pour la première fois dans un univers où la nature règne en maître, et y vivre plusieurs jours d'affilée, devait produire une impression certaine sur ces jeunes nobles originaires d'une France où la déforestation avait réduit les espaces sauvages à une peau de chagrin<sup>45</sup>. Aussi, W. Paravicini peut-il postuler que si la cour du grand-maître évoquait un autre Camelot aux visiteurs, la *Wildnis* devait être Brocéliande, la « forêt aventureuse »<sup>46</sup>. Familière au lectorat de Chrétien de Troyes et de ses héritiers, la forêt était l'endroit où l'aventure guette le héros ; c'était aussi, sur le plan symbolique, un monde en marges de la civilisation chrétienne, peuplé de figures inquiétantes, longtemps associées au paganisme<sup>47</sup>. Pour les aristocrates nourris aux romans de chevalerie, traverser la *Wildnis* devait être une manière digne de commencer l'expédition contre les « Sarrasins » de Lituanie.

Dans les textes plus anciens, la nature apparaît sous une forme plutôt contrastée. Alors qu'aux IX<sup>ème</sup> et X<sup>ème</sup> siècles, le navigateur anglo-saxon Wulfstan et le voyageur andalou Ibrahim Ibn Yaqub décrivaient la relative richesse des côtes poméranienes et prussiennes<sup>48</sup>, le chroniqueur Thietmar de Mersebourg (m. 1018) situe la mise à mort d'Adalbert de Prague par les Prussiens dans un pays inculte, sec et plein d'épines<sup>49</sup>. À l'inverse, dans la lettre envoyée depuis Magdebourg aux princes et prélats de la Chrétienté pour les appeler à combattre les Slaves païens, leur terre est décrite comme très prometteuse<sup>50</sup>. Ici s'affrontent deux *topoi* largement répandus : celui de la terre promise,

---

<sup>44</sup> Potvin, p. 26.

<sup>45</sup> C. Higounet, « Les forêts de l'Europe occidentale du V<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle », dans *Paysages et villages neufs du Moyen Âge*, p. 37-63 ; J. Le Goff, « Lévi-Strauss en Brocéliande », dans *L'Imaginaire médiéval*, p. 184-186.

<sup>46</sup> W. Paravicini, « Ordre teutonique et courants migratoires », p. 320 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 581. L'impression produite sur l'un des premiers témoins de la croisade balte, le chroniqueur Henri de Livonie, a été étudiée par T. K. Nielsen, « Henry of Livonia on Woods and Wilderness », dans M. Tamm et al. (éd.), *Crusading and Chronicle Writing*, p. 157-178 ; *Idem*, « Saints, Sinners and Civilisers – or Converts, Cowards and Conquerors. Cultural Encounters in the Medieval Baltic », dans K. V. Jensen et al. (éd.), *Cultural Encounters during the Crusades*, Odense 2013, p. 67-72.

<sup>47</sup> M. Tamm, « Signes d'altérité », p. 161-162 ; T. K. Nielsen, « Henry of Livonia on Woods and Wilderness », p. 157-178 ; R. Bartra, *Wild Men in the Looking Glass : The Mythic Origins of the European Otherness*, Ann Arbor 1994, p. 81 ; M. Pastoureau, « La forêt médiévale : un univers symbolique », dans A. Chastel (dir.), *Le Château, la chasse et la forêt*, Bordeaux 1990, p. 83-98 ; C. Higounet, « Les forêts de l'Europe occidentale », p. 54-55 ; J. Le Goff, « Lévi-Strauss en Brocéliande », p. 151-187.

<sup>48</sup> D. Mishin, « Ibrahim ibn-Ya'qub », p. 184-199.

<sup>49</sup> D. Fraesdorff, *Norden*, p. 248-249.

<sup>50</sup> « *Gentiles ist pessimi sunt, sed terra eorum optima, carne, melle, farina, avibus, et si excolatur omnium de terra ubertate proventuum, ita ut nulla ei possit comparari* », éd. W. Wattenbach, p. 626 ; M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 21-22.

de la richesse des pays étrangers, et celui du paysage oppressant et inhabitable, caractéristique supposée des terres païennes<sup>51</sup>.

Le contraste entre une mise en scène de la fertilité et de la nature sauvage peut s'expliquer par le programme idéologique qui sous-tend les productions textuelles à partir du XII<sup>ème</sup> siècle. D'une part, la description de terres riches et fertiles devait attirer les colons, comme c'est le cas pour l'appel de Magdebourg ; d'autre part, la présence de forêts et de marécages marque le caractère sauvage de l'espace à conquérir<sup>52</sup>. Autrement dit, ces « terres promises » n'attendent que d'être prises pour que l'on puisse en tirer le maximum<sup>53</sup>. Ainsi, il n'est peut-être pas innocent que Barthélemy l'Anglais, pas plus que l'auteur des *Descriptiones terrarum*, ne mentionnent les villes et les forteresses de Livonie, qui pourtant existaient déjà à leur époque<sup>54</sup>. Pourtant, le fait de voir l'abondance de lacs, de rivières, de marais et de forêts apparaître dans les descriptions de la région balte à côté de mentions d'une relative richesse en blé ou en poisson peut également être le reflet d'une certaine réalité contemporaine<sup>55</sup>. Gardons-nous donc d'y voir uniquement des clichés littéraires ; M. Tamm remarque en effet que Barthélemy mentionne la fertilité et l'abondance d'eau pour des régions que rien ne permet de considérer comme païennes<sup>56</sup>.

Entre le stéréotype de la fertilité et celui de la nature inhospitalière, c'est clairement ce dernier qui l'emporte. Déjà pour le géographe Muhammad Al-Idrīsī, qui écrivait à la cour de Sicile au XI<sup>ème</sup> siècle, les villes baltes et leurs habitants sont plongés

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 22-25 ; R. Siminski, « Ex Livonia », p. 200. Pour comparaison, le premier chroniqueur de la Pologne médiévale Gallus Anonymus fait de la « *Sclavinia* » une terre promise, ce qui, d'après P. Knoll (Gallus, p. 14-15, n. 5), ressemble plus à un cliché littéraire qu'à la réalité économique contemporaine.

<sup>52</sup> Sur l'eau et la forêt comme marqueurs d'altérité, M. Tamm, « Signes », p. 162-163 ; P. Gautier Dalché, « Représentations », p. 74.

<sup>53</sup> M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 21-22 ; *Idem*, « Inventing Livonia », p. 198-199 ; A. Grabski, « La Pologne », p. 26-27.

<sup>54</sup> M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 25 ; *Idem*, « Inventing Livonia », p. 206. S. Rossignol, « Early Towns », p. 241-252 fait la même constatation en observant l'évolution du IX<sup>ème</sup> au XII<sup>ème</sup> siècles : alors que Wulfstan, qui n'avait aucun intérêt à présenter les Prussiens comme barbares, mentionne leurs villes, le chroniqueur polonais Gallus Anonymus décrit leur pays comme désert – autrement dit, une terre païenne prête à être conquise.

<sup>55</sup> D. Makowiecki, « Exploitation of Early Medieval Aquatic Environments in Poland and other Baltic Sea Countries : and Archaeozoological Consideration », dans *L'Acqua nei secoli altomedievali*, Spoleto 2008, vol. 2, p. 757. En ce qui concerne la fertilité, les chroniques russes du XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles mentionnent la richesse des terres des Jatvingiens ; A. Kuncevicus, « Origines », p. 40-41. Pour des descriptions de la fertilité de la Livonie chez Arnold de Lübeck, Henri de Livonie, Barthélemy l'Anglais et jusqu'à Münster, M. Tamm, « Signes », p. 160 ; *Idem*, « Eastern Baltic », p. 22-25 ; R. Siminski, « Ex Livonia », p. 200.

<sup>56</sup> M. Tamm, « Signes », p. 163.

dans un monde glacial, hivernal<sup>57</sup> ; le caractère païen des Baltes semble aller de pair avec la rudesse de la nature qui les entoure. Les marais en particulier sont liés à l’habitat des païens baltes depuis Adam de Brême, qui raconte que les Prussiens vivent « au-delà de marécages inaccessibles et n’admettent le joug d’aucun maître »<sup>58</sup> ; à noter que déjà chez Tacite, les marais et les forêts recouvraient l’essentiel de la Germanie<sup>59</sup>. Pour Barthélemy l’Anglais, la Lituanie « est protégée par des forêts et des marais, il y a peu de protections autres que les rivières, les forêts et les marais. C’est pourquoi il difficile de conquérir cette région en été ; on ne le peut qu’en l’hiver, lorsque les plans d’eau et les fleuves sont gelés »<sup>60</sup>. On sait par d’autres sources que les lacs, les marécages et les grands espaces forestiers appartiennent à la réalité du terrain à l’époque des croisades baltes<sup>61</sup>. Une donnée topographique ou naturelle a pu être mise en avant dans la littérature, peut-être au détriment d’autres éléments qui avaient moins de sens pour les auteurs<sup>62</sup>. Si parmi les réalités très diverses de la nature balte on ne parle que de la forêt et des marécages, c’est parce qu’ils marquent un paysage symbolique, que leur évocation pose une ambiance connue des lettrés occidentaux, et qui appartient à l’horizon d’attente de leurs lecteurs.

Du reste, il n’y a pas que les provinces baltes où les éléments naturels servent à évoquer un autre monde littéraire. Lorsque Guillebert de Lannoy relate son voyage au « *trau Saint-Patrice* », lieu de pèlerinage en Irlande où la légende situe une porte sur le purgatoire, notre Bourguignon prend soin de raconter les forêts si épaisses que l’on doit y pénétrer à pied, « *pour ce que nulz chevaux n’y peuvent passer, pour les arbres abatus* »<sup>63</sup>, et les lacs que l’on doit traverser pour atteindre le but du pèlerinage, situé,

<sup>57</sup> Al-Idrīsī, *Livre de la récréation de l’homme désireux de connaître les pays*, 4<sup>ème</sup> section, 7<sup>ème</sup> climat, trad. P. A. Jaubert, Paris 1840, vol. 2 p. 431.

<sup>58</sup> « *Pretera inaccessi paludibus nullum inter se dominum pati volunt* », Adam de Brême, *Gesta* IV, 18, éd. B. Schmeidler, p. 246. On rapprochera cet extrait de Gallus Anonymus, 2, 42 au sujet de l’habitat des Prussiens : « *Terra enim illa lacubus et paludibus est adeo communita, quod non esset vel castellis vel civitatibus sic munita; unde non potuit adhuc ab aliquo subiugari, quia nullus valuit cum exercitu tot lacubus et paludibus transportari* », éd. et trad. P. Knoll, p. 194-195.

<sup>59</sup> Tacite, *La Germanie*, 5, éd. et trad. J. Perret, p. 73.

<sup>60</sup> « *Nemoribus autem et paludibus est munita, paucas habens alias munitiones preter flumina, nemora et paludes. Et ideo in estate vix potest illa regio expugnari, sed solum in hyeme, quando aque et flumina congelantur* », M. Tamm, « Signes », p. 168, trad. *Ibid.*, p. 162 ; voir aussi « *De Sambia* », p. 169.

<sup>61</sup> Notamment les *Lithauische Wegeberichte*, des rapports préparés pour faciliter les ruses, et en particulier la traversée de la *Wildnis* ; T. Čelkis, « *Keliais po viduramžių Lietuvą. II: XIII–XV amžiaus pradžios karo žygių sąlygos* », *Lituanistica* 59/3 (93), 2013, p. 125–137 (résumé en anglais) ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 49.

<sup>62</sup> T. Barnwell, *Missionaries*, p. 213.

<sup>63</sup> Potvin, p. 170.

comme il se doit, sur une île<sup>64</sup>. Guillebert semble avoir tenu à ce voyage, qu'il dit avoir tenté de faire déjà après son premier périple balte, avant qu'il ne soit capturé par les Anglais. À en croire ses notes, il put l'accomplir en 1430, après une ambassade auprès du roi d'Écosse<sup>65</sup>. Autant que la Prusse, le nord-ouest des îles Britanniques semble avoir plongé notre voyageur dans un univers romanesque : au moins trois châteaux construits près de la frontière anglo-écossaise seraient, d'après la rumeur, liés aux histoires de Lancelot et d'Arthur<sup>66</sup>. À l'inverse des villes relevant du roi d'Angleterre, la terre des « *Hirlandois sauvaiges* »<sup>67</sup> est caractérisée par sa pauvreté. Même le « *roy Auraly* », un vassal du roi d'Angleterre, « *demeure en une meschante place et povre tour sur la ville* » de Cavan, « *povre ville non fermée* »<sup>68</sup>. Avec ses îles, ses lacs, ses forêts, sa désolation et ses légendes, l'Irlande, fréquemment traitée comme une terre des marges de la Chrétienté<sup>69</sup>, n'a rien à envier à la Lituanie – si ce n'est, bien sûr, les Sarrasins à combattre<sup>70</sup>.

En ce qui concerne les pays de la Baltique, ce qui ressort des textes occidentaux est moins la forêt en tant que telle que le climat glacial qui accompagnait les ruses d'hiver, les plus fréquentées mais aussi les plus racontées<sup>71</sup>. Le jugement du célèbre encyclopédiste du XIII<sup>ème</sup> siècle Barthélemy l'Anglais, pour qui l'on ne pouvait envahir la Lituanie qu'en hiver à cause des cours d'eau et des marais, est répété par de nombreux auteurs. Déjà en 1356, Jean de Mandeville développe cette idée<sup>72</sup> :

Qar homme ne poet faire ceo chemin bonement, sy noun par temps d'yvern, pur  
les chaitives eawes et pur les marois qe sont en celles parties, qe homme ne poet passer

---

<sup>64</sup> Potvin, p. 169-171. Sur cet épisode, M. Nejedlý, « Spisy », p. 111-112 ; et l'étude de W. Paravicini, « Fakten und Fiktionen », p. 111-163.

<sup>65</sup> Potvin, p. 166-167.

<sup>66</sup> « *on dist qu'en ce chastel [Bambourg] fut la doloureuse garde que Lancelot du Lacq par sa proëscie fit depuis nommer la joyeuse garde* » (*Ibid.*, p. 168) ; « *Et y a ung très fort chastel assis sur une roche, que fist le roy Artus, comme on dist* » (*Id.*), « *Passay par Carliel, très belle petite ville fermée et très beau chasteau et éveschiet, où le roy Artus tenoit sa court et son hostel, comme on dist.* » (*Ibid.*, p. 168-169) ; W. Paravicini, « Fakten und Fiktion », p. 139.

<sup>67</sup> Potvin, p. 171.

<sup>68</sup> Potvin, p. 169.

<sup>69</sup> Voir par exemple J.-M. Boivin, *L'Irlande au Moyen Âge*, Paris-Genève 1993.

<sup>70</sup> Le parallèle entre les « confins » baltes et celtiques est proposé par P. Dembowski, « Reflets chevaleresques », p. 137-143, notamment à partir du *Méliador* de Jean Froissart. Voir aussi W. Paravicini, « Fakten und Fiktion », p. 140.

<sup>71</sup> W. Paravicini, PR 2, p. 54-55, remarque qu'en Europe occidentale, on menait rarement une expédition militaire en hiver ; aussi, les ruses d'hiver devaient être vues comme « typiquement » prussiennes, quand bien même d'importantes ruses avaient lieu en été.

<sup>72</sup> Sur l'identification de cet extrait aux guerres de Prusse, PR 2, p. 53 ; A. Murray, « Saracens », p. 416-417.

s'il ne giele durement, et s'il n'ad durement neigee par dessure. Qar si la noif n'estoit, homme ne porroit passer la glace, ne homme ne chival<sup>73</sup>.

Par la suite, cette donnée est intégrée à plus d'une description des campagnes lituaniennes. Pour Philippe de Mézières, c'est le golfe de Courlande qui marque l'entrée sur le territoire des païens : « *toutes les fois qu'i [le grand maître] fait besoing aler en ost contre le roy de Laito et passer la glace de l'estanc de Quemsberch [Königsberg], qui a en travers .vii. lieues d'Alemaigne* »<sup>74</sup>. Lorsqu'il raconte la ruse de l'hiver 1400 contre les Samogitiens, l'ancien croisé Jacques d'Esch précise que :

On queil payx ait pou de forteressez for que plaitez villez ; car on ne puet entrer on dit pays, se dont n'est par tres grant sachoibre ou per tres grant temp de gellee et de nois. (...) Car le dit payx est baix et plain de crallierez et de mairesierez et n'est d'autre chose fort. Et se tiennent pour ainsi fort payx qu'ilz ne veullent a nullui obeyr for qu'a yaulx meysmez, se dont n'est par maistrise<sup>75</sup>.

Un dernier point qui n'est pas sans rappeler Adam de Brême et sa description des Prussiens de Sambie, vivant au-delà des marécages et ne reconnaissant l'autorité d'aucun maître : l'insubordination politique et le fait d'habiter dans un environnement inhospitalier devait évoquer le caractère barbare des païens de la Baltique. Ces deux caractères forment un *topos* qui reste attaché aux pays « infidèles » de la région, même après la fin de la croisade contre les Lituaniens. Au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle encore, le héraut Berry (Gilles le Bouvier) présente ainsi le territoire où les croisés pénétraient à l'époque où l'on venait en Prusse pour harceler ce qu'il appelle la « *Tartarie* »<sup>76</sup> :

Et joignant de ce païs [la Prusse] sont les maraiz de Multitude, où devant les guerres de France aloient voiaer les nobles chevaliers et escuiers des Marches de France, et des aultres royaulmes joignans. Et montoient en mer, en Flandres, et s'en aloient en Pruce. Ou moys de février partoient de Pruce, et passoient iceulx maraiz, et menoient leur

---

<sup>73</sup> Deluz, 2000, p. 267.

<sup>74</sup> Blanchard, vol. 1, p. 215. V. Kiparsky, « Mézières », p. 66, précise que le golfe de Courlande, « en effet, est large d'environ 45 kilomètres, c'est-à-dire presque 6½ lieues allemandes ».

<sup>75</sup> Wolfram, p. 337-338.

<sup>76</sup> Voir ci-dessus, chap. 3 et 6. Les marais séparant la Prusse du « pays des Tatars » sont mentionnés à une autre occasion, quand Le Bouvier décrit les voisins occidentaux du grand Khan : « ... et au droit de Pruce sont les grans marés de Motilde qui ont dix journées de large et en yver passent les seigneurs de Pruce et d'Alemaigne et aultres seigneurs de par le monde les marés par dessus la glace et destruisent le païs du Tartre, puis s'en retournent avant que l'iver passe » (Hamy, p. 80).

vivres en charrectes et charios. Et entroient au país de Tartarie et passoient les glaces qui estoient en ce maraiz. Et de nuit se repousoient sur yllectes de boys et de terre qui sont esdits marais, qui durent XIIIIII journées, car aultrement ne porroient passer, sinon l'iver. Et quant ilz sont en Tartarie ilz boutent feux par les pays, et font de domaige beaucoup. Puis s'en retournent avant que les glaces fondent qu'ilz ne porroient résister contre la puissance du grant Can de Tartarie. Et y passent cent mille personnes de tous les royaumes crestiens. Et appellons ce voiage le *Reses de Pruce*<sup>77</sup>.

En ce qui concerne le domaine des représentations symboliques, le fait d'insister sur les marais impénétrables devant protéger les infidèles n'est pas innocent ; l'élément aquatique est, tout comme la forêt, un marqueur d'altérité mettant en évidence le caractère « barbare », non-chrétien de ceux que l'on va combattre<sup>78</sup>. Il est relativement aisé de suivre, sur ce point, une tradition littéraire prenant forme à l'époque où les rèses de Prusse sont devenues populaires. Associée à la Baltique depuis Adam de Brême, la thématique du marais est popularisée par l'encyclopédie de Barthélemy l'Anglais, adaptée en français sur commande du roi Charles VI en 1372<sup>79</sup>. Les auteurs écrivant au tournant du XV<sup>ème</sup> siècle ont pu tout simplement trouver cette information chez le célèbre encyclopédiste, ou chez Jean de Mandeville. Ce dernier, que l'on sait être au moins partiellement un voyageur de cabinet, a vraisemblablement puisé une partie de sa peinture du périple hivernal en partance de Prusse dans les récits de voyage en Orient, fort populaires à partir du XIII<sup>ème</sup> siècle :

Il y ad bien III jornees de tiel chemin a passer par Prusse jusques a la terre de Sarazins habitable. Et convient qe les christiens qe y vont touz les aunz pur combattre a eux portent toutes les vitailles ovesqez eux, qar la ne troeveront ils nuls biens. Et font charoier lour vitaille par dessure la glace as charioz sans roes q'ils appellent *soleies*. Et tant come lour vitaille dure ils poent la demorer, et nient plus, qar la ne troveroient ils qe lour vende rien<sup>80</sup>.

---

<sup>77</sup> Hamy, p. 117.

<sup>78</sup> M. Tamm, « Signes », p. 162-163.

<sup>79</sup> « *Lectone est une prouince en Scicie dont les gens sont fort hardis en bataille & fiers & et de grand courage, en ce pais la terre porte moult de biens & si y a moult de marestz en plusieurs lieux, de bois, de riuieres & d'eaues, & est moult plaine de bestes sauuages & p[r]iuées. En ceste region il y a peu de de fortresses fors que de bois, d'eaues & de mares, & pource en Esté on ne la peult assaillir : mais en yuer tant seulement quand les eaues & les riuieres sont engelées* », *Le Grand Propriétaire de toutes choses*, éd. P. Farget, Paris 1556, col. 130. Voir l'introduction de B. Ribémont, *Le Livre des propriétés des choses*.

<sup>80</sup> Deluz, 2000, p. 267-268.

La nécessité de prendre ses vivres avec soi, du fait que l'on ne saurait acheter quoi que ce soit auprès des habitants, rappelle le récit de Guillaume de Rubrouck, l'émissaire franciscain de Louis IX parti en 1253 auprès du grand khan mongol. À noter que cet auteur, dont l'œuvre a connu une immense popularité, ne parle pas en ces termes de la Prusse ni des régions baltes, mais de la Russie soumise au joug tatar<sup>81</sup>. Tout comme Marco Polo, dont la description des bains de vapeurs russes a vraisemblablement donné une autre idée à Mandeville pour sa peinture des terres sarrasines situées non loin de la Prusse<sup>82</sup> :

Et sachez q'y gele plus fort assez en celles parties qe de cela. Et pur ceo ad chescun estuves en sa maisoun, et en celles estuves ils mangent et font lour besoignes ceo qu'ils poent. Qar ceo est as parties septentrionels, ceo est a dire vers bise ou il fait vivement froid, qar le solail n'approche point ou poy vers celles parties. Et pur ceo en droit septentrion, ce est au droit north, est la terre si froide qe l'em ne poet habiter<sup>83</sup>.

Jean de Mandeville a sans doute compilé ici plusieurs encyclopédies et récits de voyages composés au siècle précédent, tout en influençant peut-être à son tour Jacques d'Esch et Gilles le Bouvier. Les marais gelés de Lituanie ne seraient-ils donc qu'une création littéraire, popularisée par des auteurs ayant, consciemment ou non, su capter la charge symbolique d'une telle description ?

Certains détails techniques laissent imaginer que plusieurs d'entre eux parlaient d'expérience, ou avaient au moins entendu quelques récits de croisés revenus de rèse. Ainsi en est-il du passage où Mandeville parle des « *charioz sans roes q'ils appellent soleies* »<sup>84</sup> ; Guillebert de Lannoy, qui s'est sans aucun doute rendu sur la Baltique, dit

---

<sup>81</sup> Racontant leur progression dans la région du Don soumis aux Tatars, Guillaume de Rubrouck raconte qu'il lui était impossible ainsi qu'à ses compagnons d'acheter de la nourriture avec de l'argent européen ; aussi, étaient-ils totalement dépendants de leurs guides (Guillaume de Rubrouck, dans *The Texts and Versions of John de Plano Carpini and William de Rubruquis*, éd. C. Raymond Beazley, p. 162). Ce qui peut également attester une reprise de Rubrouck par Mandeville est la mention de Batu khan, juste avant la description des rèses de Prusse. Toujours dans le souci de répertorier les routes qui mènent à Jérusalem, Mandeville mentionne le pays des Tatars, en parlant de « *lour prince qe governa le pais q'ils appellent Batho* » (Deluz, 2000, p. 266) ; le puissant chef mongol étant nommément mentionné par le voyageur flamand (Rubrouck, *op. cit.*, p. 162 *passim*).

<sup>82</sup> Le voyageur vénitien lie explicitement l'usage des étuves à la rigueur du climat : « et s'il n'y avait pas les nombreuses étuves, les gens ne pourraient éviter de mourir de froid » (Marco Polo, *Il Milione*, éd. L. F. Benedetto, Florence 1928, trad. S. Mund, « Constitution », part. 2, p. 565) ; sur les étuves comme symbolisant le froid russe, *ibid.*, p. 549, 565-566.

<sup>83</sup> Deluz, 2000, p. 268.

<sup>84</sup> Ce point a été soulevé par A. Murray, « Saracens », p. 417-418. Voir aussi PR 2, p. 52-66.

avoir parcouru la Livonie, la Russie et la Lituanie sur des « *sledes* »<sup>85</sup>. Il s'agit ici de traîneaux, appelés *sledy* en russe, *slede* en bas-allemand et en flamand, *slito* en haut-allemand<sup>86</sup> ; comme le remarque Stéphane Mund, c'est probablement aux langues germaniques de ses guides que Guillebert a emprunté le mot<sup>87</sup>. Du reste, l'utilisation de traîneaux pour permettre à l'armée croisée de traverser les marais gelés lors d'une rève d'hiver est bien documentée<sup>88</sup>. Il n'y a donc rien d'improbable à ce que nos auteurs se soient contentés de rapporter ce qu'eux-mêmes avaient vu ou entendu raconter. Il en va de même des « *yllectes de boys et de terre qui sont esdits marais* »<sup>89</sup> sur lesquels les croisés se reposent. Le héraut Berry, qui a visité la région plusieurs décennies après la fin des rêses, a simplement gardé en mémoire le souvenir des camps que l'armée teutonique dressait pour passer la nuit dans la *Wildnis*<sup>90</sup>. De même, les *Wegeberichte*, de courtes descriptions des routes à utiliser par l'armée teutonique, font état des difficultés climatiques et naturelles, et laissent entendre qu'il était effectivement préférable d'attendre que les zones marécageuses soient gelées ou très sèches pour s'y aventurer<sup>91</sup>. Les comptes laissés par certains croisés font état de haches utilisées pour se tailler un chemin dans la *Wildnis*, qui était donc bien connue des futurs hôtes de l'Ordre teutonique. Même les chariots devant porter les bagages du riche Henri de Derby n'ont pas été assez solides pour affronter les conditions du terrain<sup>92</sup>.

Vécue par ceux qui participaient à la rève d'hiver et avaient l'occasion de quitter les châteaux de l'Ordre pour pénétrer en territoire ennemi, la traversée de la *Wildnis* couverte de neige et de glace devient un motif obligé de toute narration d'un voyage en Prusse<sup>93</sup>. L'une des descriptions les plus saisissantes de l'hiver lituanien est peut-être due à Guillaume de Machaut, qui dans le *Confort d'ami*, rappelle que son patron, Jean de

---

<sup>85</sup> Potvin, p. 32 sq.

<sup>86</sup> A. Soloviev, « Lannoy », p. 792, n. 10 ; J. Svátek, *Discours*, p. 356-357.

<sup>87</sup> S. Mund, « Guillebert de Lannoy », p. 191.

<sup>88</sup> PR 2, p. 55, 77 ; T. Guard, *Chivalry*, p. 87. L'éditrice du *Livre de Mandeville*, C. Deluz (2000, p. 271, n. 35), fait également le rapprochement entre le « *soleies* » de Mandeville et le terme flamand *slede*, qu'elle suppose que l'auteur a pu apprendre à Liège, où il semble avoir longtemps séjourné.

<sup>89</sup> Hamy, p. 117.

<sup>90</sup> PR 2, p. 88-89, 112. T. Čelkis note que des ponts étaient parfois construits pour permettre aux armées teutoniques de traverser certaines rivières ; T. Čelkis, « KeliAIS po viduramžiu Lietuvą », p. 125-137 (résumé en anglais).

<sup>91</sup> *Id* ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 49.

<sup>92</sup> T. Guard, *Chivalry*, p. 87-88, qui mentionne les comptes relatifs à l'expédition de Thomas Stafford, lequel devait accompagner le duc de Gloucester en 1391 (Staffordshire Record Office, D644/1/2/4 mm. 3, 4), ainsi que L. Toulmin Smiths (éd.), *Expeditions to Prussia*, p. 50.

<sup>93</sup> PR 2, p. 94.



Bohême, mena la guerre « *par les glaces en Letoe* »<sup>94</sup>. D'après A. Prioult, un extrait d'un autre poème, *Le dit dou lyon* (1342), pourrait être un rappel de ce que vécut l'auteur lors de sa participation à l'aventure<sup>95</sup>. Pestant contre les jeunes seigneurs douillets qui n'osent s'aventurer au-delà de la cour, Guillaume leur oppose une vie de véritable guerrier :

Je soushaide que tels gens fussent  
En païs ou il ne sceüssent  
Chemin, ne voie, ne sentier ;  
...  
Et si feïst si grant froidure,  
Comme il doit faire par nature  
A Noël, pour vëoir la guise ;  
Et si ventast li vens de bise  
Taillans, bruians, fort, roide et sec,  
...  
Et qu'il fust noire nuit serrée,  
Pleinne de froit et de jalée,  
Si ne peüssent chevauchier ;  
N'il n'eüst ville ne clochier  
Près a trois lieues ou a quatre,  
Par quoy il s'alassent esbattre ;  
Et que d'aucune mortel guerre  
Fussent espandu par la terre  
Tout environ li annemi<sup>96</sup>.

Le poète champenois ne précise pas s'il s'agit d'une allusion à son équipée lituanienne, mais la nature hivernale et le climat extrême forment le décor d'une aventure guerrière jugée digne d'un vrai chevalier<sup>97</sup>. Dans les textes plus tardifs, même l'arrivée en Prusse, pourtant terre des très chrétiens Chevaliers teutoniques, ressemble à un périple à travers un désert de neige et de glace. Pour se rendre à Marienbourg, les figures

---

<sup>94</sup> *Le Confort d'ami*, v. 3034, Hoepffner, vol. 3, p. 107.

<sup>95</sup> A. Prioult, « Machaut », p. 18-20 ; S. Hardy, *Edition critique de la Prise*, p. lxxxiv.

<sup>96</sup> Guillaume de Machaut, *Le dit dou Lyon*, v. 1271-1299, éd. E. Hoepffner, vol. 2, p. 203-204.

<sup>97</sup> Un climat extrême n'est toutefois pas le propre des campagnes en territoire balte. La Flandre et les principautés situées au nord du royaume de France avaient de quoi rivaliser avec la Prusse, même si la *Wildnis* n'y trouve pas son équivalent en termes d'espace entièrement sauvage : voir par exemple la campagne de Charles VI contre Gand, en novembre 1382 (F. Autrand, *Charles VI*, Paris 1986, p. 126).

allégoriques du *Songe du Vieil Pelerin* de Philippe de Mézières « *se mistrent au chemin et trespasèrent par mainte grant forest, par mainte riviere engellee, passant dessus la glace* »<sup>98</sup>. De manière encore plus formidable, Jean de Chastelmorand et ses compagnons « *entrèrent es glaces gelées des palus de Prusse, et tant se trainèrent par les glaçons, comme il est delà la coustume, qu'ils vindrent à Mariembourg, le grant hostel de la religion des chevaliers de Prusse* »<sup>99</sup>.

À la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle, le pays des Teutoniques est devenu, dans le milieu aristocratique, synonyme de nature farouche et désolée. Ainsi, Froissart fait-il dire aux barons et écuyers de France qui suivirent l'amiral Jean de Vienne dans une expédition en Écosse : « *En quelle Prusse nous a chi amenés li amiraux?* »<sup>100</sup>. Toutefois, contrairement aux ruses contre les païens baltes, la campagne menée pour appuyer les alliés écossais « *ne nous est point proufitable, ne honnerable* »<sup>101</sup> : le pays est pauvre, la noblesse en est absente, et les seigneurs français n'ont pas droit au confort auquel ils sont habitués. Et surtout, il n'y a pas d'infidèle à combattre. L'habitude de parler de manière imagée de la Prusse comme des confins du monde est illustrée par Eustache Deschamps, qui, dans sa ballade « *Helas ! bien doy mon temps plaindre et gemir* », dit avoir cherché la Vérité jusqu'en Prusse et en Russie<sup>102</sup>. Le même poète lie également les expéditions baltes à l'inconfort et au froid, lorsque dans son « *Autre balade sur les mandemens faiz pour la guerre de France* », il déconseille de participer à une guerre ayant lieu en hiver : « *Et si estes du chief trop dolereux : / Autre querez qui ceste rese face* »<sup>103</sup>. W. Paravicini remarque que le mot étranger *rèse* est cité sans explication, ce qui laisse penser qu'à l'époque où Deschamps écrivait, il était entré dans le vocabulaire de son public, qui devait comprendre de quoi il s'agissait<sup>104</sup>.

Au XV<sup>ème</sup> siècle, non seulement la Prusse et la Lituanie, mais aussi la Pologne et la Russie, sont couramment décrites comme des régions froides<sup>105</sup>. Guillebert de Lannoy, qui a visité les principautés de Novgorod et de Pskov pendant l'hiver 1413-1414, garde ses expressions les plus épiques pour dépeindre l'hiver russe et ses « *merveille[s] de*

---

<sup>98</sup> Blanchard, vol. 1, p. 210.

<sup>99</sup> Chazaud, p. 64.

<sup>100</sup> Froissart, éd. J. Kervyn de Lettenove, vol. 10, p. 336 ; PR 2, p. 94.

<sup>101</sup> Froissart, p. 337.

<sup>102</sup> Eustache Deschamps, « *Helas ! bien doy mon temps plaindre et gemir* » (Chançon royal 40), 355, éd. A. Queux de Saint-Hilaire, vol. 3, Paris 1882, p. 85.

<sup>103</sup> *Ibid.*, vol. 5, p. 63, n° 879.

<sup>104</sup> PR 2, p. 112.

<sup>105</sup> A. Grabski, *Polska*, 1968, p. 113-114.

*froit* »<sup>106</sup>, mais note tout de même que « *fit cette saison sy grant froidure es païs de Russie, de Létau et de Liuflant, que moult de poeuple morut et engella de froit* »<sup>107</sup>. Quant à lui, Gilles le Bouvier reconnaît que la Prusse « *est un très bon païs de blez et de bestial et de poissons* »<sup>108</sup>, « *moult fertil païs et abondant en blez* »<sup>109</sup>, mais fait de la Lituanie « *le plus froit païs du monde, car il est entre le couchant et le levant* »<sup>110</sup>. Humanistes voyageurs ou écrivain à partir de sources de deuxième main leur emboîtent le pas, à l'exemple du futur Pie II, Énée Sylvio Piccolomini, qui raconte que la Lituanie est un désert de glace que l'on doit parcourir de nuit, en s'orientant d'après les étoiles, comme sur la mer<sup>111</sup>. Un avis amené à passer chez les cosmographes du XVI<sup>ème</sup> siècle, à l'exemple de l'adaptateur de Sebastian Münster, François de Belleforest<sup>112</sup>.

#### *De l'héroïsation à l'intérêt « touristique »*

Activité éminemment aristocratique encadrée par des officiers de l'Ordre teutonique soucieux de faire vivre leurs hôtes dans le cadre le plus chevaleresque possible, mais aussi plongée dans un monde d'aventures où l'on traverse d'immenses forêts pour aller combattre les ennemis de la foi, le voyage en Prusse est célébré par ceux qui entendaient honorer le mode de vie des nobles de leur époque. Le réalisme avec lequel on peignait ce phénomène s'évapore quelque peu à partir du XV<sup>ème</sup> siècle, quand se rendre auprès des Teutoniques pour combattre les païens devient de plus en plus rare. Le voyage de Prusse entre progressivement dans le domaine de la fiction pure, se confondant avec les grandes croisades épiques chez Antoine de la Sale, et même avec le cycle arthurien, lorsqu'un armorial imaginaire des Chevaliers de la Table Ronde (v. 1440-1450) intègre un certain Hoscalem le Prussien, qui crie « *Pruce, Pruce !* »<sup>113</sup> et lui attribue des armories, comme à tous les autres chevaliers.

<sup>106</sup> Potvin, p. 34-35 ; S. Mund, « Constitution », Part. 2, p. 548-550.

<sup>107</sup> Potvin, p. 44.

<sup>108</sup> Hamy, p. 81.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>111</sup> Énée Sylvio Piccolomini, *Historia de Europa*, XXVI, éd. SRP 4, p. 237.

<sup>112</sup> François de Belleforest, *Cosmographie Universelle*, col. 1815.

<sup>113</sup> PR 1, p. 43, n. 154a pour le texte qui accompagne Hoscalem sur le manuscrit BN fr. 1437, fol. 142v-143 : « *Cy devise de Hostalem le Prucien. [H]ostalem estoit du royaume de Prusse, grant chevalier et maigre, noirs cheveux, petit visaige et brun, mais du tout le demourant du corps estoit si bien fait que mieulx ne convenoit. Vist legier et preux estoit. Mais conduisoit bien une bataille. Gracieux et de bonnare fut. Et portoit en ses armes d'argent a troyz rubis, tymbré et porté de deux ailles de gueulles becqués et*

De même, si l'immense Wildnis enneigée, avec ses forêts impénétrables et ses marais gelés, avait de quoi rappeler une autre Brocéliande aux croisés – et plus encore au public des écrivains relatant leurs aventures – il n'y a rien d'étonnant à voir certaines figures littéraires apparaître dans nos récits. Après avoir raconté l'arrivée épique de ses héros à Marienbourg, Jean Cabaret d'Orville nous apprend que ceux-ci « *estoient venus si bien à point que merveilles. Car le roi de Letho, sarrasin, avoit fort emprins de grever et conquerer l'ordre de Prusse, et pour estre plus fort, s'estoit adjoint au roi de Norgalles* »<sup>114</sup>. Ce dernier personnage est difficilement identifiable<sup>115</sup> ; peut-être s'agit-il de Korybut, le prince lituanien de Novhorod-Siverskyi (actuellement dans le nord de l'Ukraine), contre qui les Teutoniques et leurs hôtes combattaient dans les années 1390<sup>116</sup>. Même si le récit de Cabaret et de son informateur, Chastelmorand, se réfère probablement à la ruse de 1374-1375, le fait que le chroniqueur mentionne la présence de Boucicaut à Marienbourg peut laisser entendre qu'il y a eu confusion avec une autre expédition, peut-être celle à laquelle le maréchal prit part en été 1391 ; mais il ne s'agit que d'une hypothèse.

Quoiqu'il en soit, le *roi de Norgalles* n'apparaît sans doute pas ici par hasard : ce terme révèle une connotation romanesque, arthurienne, qui n'est pas sans intérêt. Le même mot désignait à l'origine le nord du Pays de Galles, mais le sens est peu à peu devenu flou pour les auteurs français<sup>117</sup>. Dans le cycle de Tristan en prose, *Norgalles* est un royaume dont le souverain, Lamorat, combat le roi d'Irlande, lequel est aidé par Tristan<sup>118</sup>. C'est dans ce sens que le terme apparaît dans *Le Chevalier errant*, le roman rédigé par Thomas III d'Aléran, marquis de Saluces, autour de 1394<sup>119</sup>. Quelques décennies plus tard, un certain Galegant, roi de Norgalles, fait son apparition aux côtés

---

*membrees d'or, co[r]jonees de mesmes. Et disoit en son port : Pruce, Pruce* ». Pour M. Pastoureau, *Armorial des chevaliers de la table ronde*, Paris 1983, doc. 100, p. 76, ce personnage serait « parfois appelé "le Troyen" ; inconnu de tous les répertoires ».

<sup>114</sup> Chazaud, p. 64.

<sup>115</sup> A. Murray, « Heathens », p. 219, traduit par « Novgorod » ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 585, par « Norvège ».

<sup>116</sup> Je remercie Mme Rasa Mažeika pour cette intéressante remarque. La participation de Korybut et de ses « Russes » à la guerre menée contre l'Ordre en 1390-1391 est mentionnée par les chroniques et les traités de paix ; Wigand, SRP 2, p. 641 *passim* ; SRP 3, p. 172-176 ; E. Raczyński (éd.), *Codex Diplomaticus Lithuaniae*, p. 76-78. Sur le problème de datation quant à l'extrait prussien de Cabaret d'Orville, voir ci-dessus, chap. 3.

<sup>117</sup> J. Marx, *La Légende arthurienne et le Graal*, Genève 1952 p. 365, n. 4. Ce sens est encore attesté à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle, dans *L'Histoire de l'Ecosse* de George Buchanan (trad. J. Aikman, *History of Scotland*, vol. 1, Glasgow 1827, p. 102).

<sup>118</sup> E. Löseth (éd.), *Le Roman en prose de Tristan*, Genève 1974, p. 341-347.

<sup>119</sup> Thomas III de Saluces, *Il libro del Cavaliere errante*, éd. Marco Piccat, Boves 2008, p. 720-721 ; Thomas III de Saluces, *Le Chevalier errant*, trad. D. Chaubet, Turin 2001, p. 111-112.

d'Hoscalem le Prussien dans le même armorial factice de la Table ronde<sup>120</sup>. À la fin du Moyen Âge, le mot avait pris, au moins dans certains contextes, une forte connotation arthurienne. La présence d'un « *roi de Norgalles* » comme allié du « *roi de Letho* » n'est donc pas surprenante. Bien sûr, Cabaret d'Orville ou Chastelmorand (qui écrivaient en 1429, soit presque un demi-siècle après les événements) n'avaient certainement pas imaginé qu'un éventuel souverain gallois serait accouru au secours de Jagellon ; il s'agit plutôt de contamination d'un terme propre à l'espace baltique (peut-être Novhorod, ici) avec ce vague « *Norgalles* » chargé d'un coloris arthurien qui n'est pas étranger à l'ambiance des voyages en Prusse.

Le même processus est sans doute à l'œuvre chez les auteurs qui utilisent des termes issus non pas de la matière de Bretagne, mais de la géographie classique pour désigner certaines régions proches de la Prusse – à l'instar de la « Sarmatie », qui fait son apparition aux lendemains de la bataille de Tannenberg pour désigner, dans la chronique d'Enguerrand de Monstrelet, l'origine d'une partie des vainqueurs<sup>121</sup>. Chez le héraut Berry, c'est dans « *les maraiz de Multitude* » qu'« *aloient voiajer les nobles chevaliers et escuiers des Marches de France* »<sup>122</sup>. Un peu plus tôt, l'auteur précise que dans ces « *marés de Motilde* », situés « *entre Pruce et Tartarie* », naissent les rivières qui coulent en Russie<sup>123</sup>. Pour l'éditeur, E. T. Hamy, il s'agit des marais de Pinsk (ou marais du Pripiat), au sud de l'actuelle Biélorussie, qui sont ici désignés par le terme antique « marais méotides ». Or, il est peu probable que les Teutoniques, dont les rêses visaient avant tout la Samogitie, aient pu traverser tout le grand-duché pour pénétrer dans cette région située beaucoup plus au sud. Au XI<sup>ème</sup> siècle, Adam de Brême utilisait la même dénomination (en parallèle de « marais de Scythie ») pour qualifier soit l'ensemble de la mer Baltique, soit un espace correspondant au lagon de Szczecin, aujourd'hui partagé

---

<sup>120</sup> M. Pastoureau, *Armorial des chevaliers de la Table ronde*, doc. 79, p. 68.

<sup>121</sup> Monstrelet parle du « *roy* » et du « *connestable de Sarmac(h)* » (Douët d'Arcq, vol. 2, p. 75). Il s'agit peut-être d'un amalgame entre le nom de la Samogitie et celui de la Sarmatie antique ; voir par exemple la lettre du roi Sigismond de Hongrie transmise par le chevalier Wenceslas de Miska (20 août 1410) : « *paganorum rabidorum Littuanorum, Samartanorum, Rutenorum et Tartarorum* » (SRP 3, p. 403). De la même manière, Énée Sylvio Piccolomini appelle les Samogitiens « Massagètes » : « *Inter Livoniam et Prusciam parvam terram esse ferunt unius ferme diei itinere quam Massagete colunt, gens neque gentilis neque vera christiana, Polonorum imperio parens, atque hinc regnum Polonie ad mare protenditur et Balthem quem diximus sinum* » (*De Livonia*, éd. SRP 4, p. 231). L'identification des « *Massagete* » du futur pape avec les Samogitiens est alors évidente ; *Ibid.*, p. 231, n. 2 ; *Europe*, trad. R. Brown, p. 148, n. 331.

<sup>122</sup> Hamy, p. 116.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 99.

entre l'Allemagne et la Pologne<sup>124</sup>. Chez ce chroniqueur, les marais méotides, qui dans la géographie antique désignaient la mer d'Azov<sup>125</sup>, ont visiblement migré avec toute la cosmographie « scythe » pour être collés aux régions mal connues d'Europe du Nord<sup>126</sup>. Gilles le Bouvier, notre héraut d'armes écrivant au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle, a sans doute, lui aussi, fait appel au vocabulaire classique pour désigner une réalité propre au monde balte : la *Wildnis*. Le terrain marécageux que devaient traverser les croisés pour aller attaquer les « Sarrasins » au-delà de la Prusse est alors rangé avec le bassin de la Pripiat sous le même terme aux couleurs antiques de « marais méotides ». Parlant d'un phénomène encore très médiéval, le héraut Berry a su s'adapter à l'horizon d'attente et aux connaissances de son public, aux goûts déjà marqués par la culture de la Renaissance<sup>127</sup>.

L'attrait de la culture classique et de l'histoire ancienne explique sans doute que le Bouvier place dans les environs de la terre des Teutoniques une cité mythique liée au passé légendaire de la France : « *Près de ce país de Pruce est la cité de Cinquambre où ceulx de Troyes la grant, après le siège qui y fut, vindrent habiter, et de là vindrent en France, et fondèrent la cité de Paris* »<sup>128</sup>. D'après une légende née au Haut Moyen Âge, les ancêtres des Francs quittèrent Troie pour fonder la ville de Sicambre, près des marais méotides, avant de migrer en Gaule<sup>129</sup>. Dès le XI<sup>ème</sup> siècle, cette cité est identifiée à Buda, qui était déjà une importante ville du jeune royaume de Hongrie<sup>130</sup>. Gilles le Bouvier

<sup>124</sup> Adam de Brême, *Gesta*, II, 22, éd. B. Schmeidler, p. 79-80 ; *ibid.*, IV, 10, schol. 116, p. 237 ; *ibid.*, IV, 20, p. 248-249.

<sup>125</sup> L. Chekin, *Northern Eurasia*, p. 22 sq., 75 sq ; S. Mund, *Orbis Russiarum*, p. 305.

<sup>126</sup> M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 12 ; D. Fraesdorff, *Norden*, p. 291-294 ; L. Chekin, *Northern Eurasia*, p. 75.

<sup>127</sup> L'influence des humanistes et de leur attrait de la culture antique sur les auteurs français du XV<sup>ème</sup> siècle est soulignée par M. Vale, *War and Chivalry*, p. 163.

<sup>128</sup> Hamy, p. 117.

<sup>129</sup> Sur la question, J. Poucet, « Le mythe de l'origine troyenne au Moyen Âge et à la Renaissance : un exemple d'idéologie politique », *Folia Electronica Classica* 5, 2003 (en ligne). La tradition de l'origine troyenne des Francs s'est mise en place à la suite de l'*Historia Francorum* du pseudo Frédégaire (vers 660) et des *Gesta Regum Francorum*, un texte anonyme daté de 727. C'est ainsi que ce dernier texte présente la fondation de Sicambre : « D'autres chefs, à savoir Priam et Antéonor, avec ce qui restait de l'armée troyenne (12.000 hommes) montèrent dans des navires, s'éloignèrent et arrivèrent aux rives du fleuve Tanaïs. Pénétrant avec leurs bateaux dans le Palus-Méotide, ils le traversèrent et parvinrent dans la région des Pannonies non loin du Palus-Méotide. Ils entreprirent d'y construire une ville, en souvenir des leurs, qu'ils appelèrent Sicambrie. Ils habitèrent là pendant de nombreuses années et se développèrent en une grande nation », *Gesta Regum Francorum*, in: *MGH, Scriptores rerum Merovingicarum*, II, éd. B. Krusch, Hanovre 1888, p. 242-243, trad. J. Poucet, *op. cit.*

<sup>130</sup> Notamment Sigebert de Gemblours et Hugues de Saint-Victor ; voir Jean LeVèvre, *Annales de Hainaut*, éd. de Fortia d'Urban, vol. 19, Paris 1836, p. 400-401 ; A. Joly, *Benoit-de-Sainte-More et le Roman de Troyes ou les métamorphoses d'Homère et de l'épopée gréco-latine au Moyen Âge*, Paris 1871, p. 122-124. Dans son *Histoire de la Hongrie*, composée dans la seconde moitié du XV<sup>ème</sup> siècle, l'humaniste italien Antonio Bonfini rappelle l'identification de Buda avec la mythique Sicambre en nous parlant de « *Budam*

intègre donc dans sa description de l'Europe orientale la tradition de l'origine troyenne des Français. Remarquons que curieusement, Gilles place Sicambre « *près de ce país de la Pruce* » et non à côté de la Hongrie, qu'il mentionne pourtant ailleurs dans le *Livre de la description des país*. Tout se passe comme si les lieux mythiques, qui ont ici une forte résonance avec la tradition politique française, font partie du même monde « prussien » que les personnages aux noms arthuriens mentionnés dans les chroniques du XV<sup>ème</sup> siècle.

Outre la nature sauvage, le climat extrême et le décorum mis en scène par les Teutoniques, plusieurs légendes ont visiblement frappé l'imagination de quelques visiteurs. Parmi celles-ci, une au moins est directement liée à la forêt, qui sert de cadre à la valorisation des maîtres de la Prusse. Utilisant explicitement les Chevaliers teutoniques comme modèles pour la chevalerie occidentale<sup>131</sup>, Philippe de Mézières se plaît à dépeindre ceux-ci sous un jour héroïque, mais leur prête encore un caractère spirituel plus marqué que la majorité de nos auteurs. Ainsi en est-il de la longue louange que dans le *Songe du Vieil Pelerin*, il place dans la bouche de la Reine Vérité. Après que le test des besants eut révélé la quasi-perfection des Teutoniques, celle-ci commente en donnant un aperçu de l'histoire de l'Ordre :

Il me souvient et de veue que la lumiere du besant de ceste sainte religion fu si grande a son comencement que .xii. chevaliers tant seulement de la religion, qui s'estoient partis de Surie et de la terre de promission quant la malediction de Dieu fu mandee sus la Crestienté d'orient pour leurs pechiés, et la grant cite d'Acre derrainement perdue aux Crestiens. Lors .xii. chevaliers de ceste sainte religion, qui la vraye croix plongie en la fontaine de lumiere portoient en leurs cuers, tous desarmés et a pié, chascun s'espee, sa lance et son escu, vindrent en ceste contree de Prusse qui estoit lors ydolastre. Et en la parfonde forest espierent ung grant chaisne ; firent un fossé entour, et en petites logetes, qu'il firent sur ledit arbre lesdis chevaliers se herbergoient de jour, et a la nuit couroient sus aux mescreans. Les dessusdiz .xii. chevaliers de ceste religion gainnoient grandement de la despouille des anemis de la foy et petit a petit tant multiplierent a l'aide des Crestiens d'Alemaigne et de Polane qu'il firent entour le chaisne une ville cloose de

---

*vetere, quam Sicambria prius appellabant* » (A. Bonfini, *Rerum Ungaricarum*, Francfort 1581, p. 141). Puis, les auteurs de l'époque moderne qui écrivent sur l'origine troyenne des Francs continuent de situer Sicambre en Hongrie ; par exemple, Gilles Corrozet, *La Fleur des antiquitez*, Paris 1543, folio XXX verso : « *Francus coment dict est filz du trespreux Hector. Apres la finalle destruction de Troye foda la cite de Cicambre, au pays de Panonye ou Hongrie la basse, & espousa la fille de Rhemus Roy de Gaule, fondateur de Reims en Champaigne, & regna ledict Francus ou Francion sur les Celtes peuple de Gaule* ».

<sup>131</sup> Voir ci-dessus, chap. 6.

palis ; et monterent a cheval et chevaucherent de jours par telle maniere que en procès de tamps, par grans labours et merueilleuses batailles, multipliant leur besant, conquistrent ceste region de Prusse a la foy de mon Pere. Et la ou l'arbre dessusdit estoit, aujourd'uy est la meilleur cité de Prusse appelée Thoron<sup>132</sup>.

L'histoire du château sur le chêne est mentionnée dans plusieurs sources prussiennes, notamment chez Pierre de Dusbourg et dans différents documents iconographiques, diplomatiques ou dans les chroniques du XV<sup>ème</sup> siècle<sup>133</sup>. D'après la tradition historique interne à l'Ordre, une forteresse aurait été construite autour d'un grand chêne, non loin de la Vistule. Une ville aurait par la suite été fondée à proximité de ce château, mais dû être transférée là où se situe l'actuelle Toruń à cause des inondations<sup>134</sup>. Pour J. Jakštas, Philippe de Mézières aurait puisé cette anecdote dans les chroniques teutoniques<sup>135</sup> ; néanmoins, il est plus probable qu'il ait recueilli cette histoire directement auprès des Chevaliers eux-mêmes<sup>136</sup>. L'adaptation vernaculaire de Dusbourg par Nicolas de Jeroschin ayant vraisemblablement été lue aux membres de l'Ordre<sup>137</sup>, tout porte à croire qu'aux moins une partie de ceux-ci avaient en tête le « mythe fondateur » de leur corporation, et auraient été à même d'en communiquer oralement la substance à Mézières. Illustration de la « persistance obstinée de la propagande de l'Ordre »<sup>138</sup>, ce passage du *Songe du Vieil Pelerin* fait en outre ressortir la manière dont l'auteur se réapproprie la tradition teutonique à ses propres fins.

---

<sup>132</sup> Blanchard, vol. 1, p. 213-214.

<sup>133</sup> Pierre de Dusbourg : « *Frater Hermannus Balke magister Prussie ... edificavit anno domini MCCXXXI castrum Thorun. Hec edificacio facta fuit in quadam arbore quercina, in qua propugnacula et menia fuerant ordinata ad defensionem* », SRP 1, p. 49-50. Le poste renforcé dans le chêne est également mentionné par un rapport attribué à Hermann de Salza, la *Translatio et miracula sanctae Barbarae*, les chroniques d'Oliwa et de Blumenau, et par une pièce des procès polono-teutoniques de 1339 ; voir SRP 1, p. 50, n. 3 ; S. Szczepanski, « *Arbor custodie que vulgariter dicitur Wartboun. The function and existence of the so-called "watchtower trees" in Pomesania and Żuławy Wiślane in the 13th–14th centuries* », *Zapiski Historyczne*, 76/1, 2011, p. 7-8 ; PR 1, p. 270-271.

<sup>134</sup> SRP 1, p. 50.

<sup>135</sup> En lisant la phrase « *et la ou livre dessus dit estoit aujourduy en la meilleure cite de prusse appelle thoron* », J. Jakštas, *Baltikum*, p. 181, qui utilise le manuscrit de la Librairie publique de Cleveland : W f091.94 M579, fo. 30v. L'historien lituanien en déduit que Mézières cite les *Annales de Toruń*, alors que les éditeurs du texte, G. Coopland comme J. Blanchard, lisent « l'arbre » et non « livre » (Blanchard, vol. 1, p. 214 ; G. Coopland, *Songe*, vol. 1, p. 240).

<sup>136</sup> M. Głodek, *Utopia*, p. 81-82. Sans se référer à Philippe de Mézières en particulier, S. Szczepanski (« *Arbor* », p. 8-9) indique que la légende du château de Toruń a pu se transmettre par la tradition orale.

<sup>137</sup> Nicolas de Jeroschin, trad. et introd. M. Fischer, p. 13-14 ; R. G. Päsler, *Deutschsprachige Sachliteratur*, p. 277-284.

<sup>138</sup> PR 1, p. 270.



Les débuts de l'Ordre racontés par Philippe correspondent, dans les grandes lignes, à ce que l'on connaît : la fondation en Terre sainte, le combat contre les Prussiens, et même l'aide apportée par les croisés allemands et polonais. Or, la chronologie qu'avance Mézières est erronée ; les Teutoniques ont en effet entrepris la conquête de la Prusse bien avant la chute d'Acre et la disparition des États latins en Terre sainte<sup>139</sup>. De plus, la chronique de Dusbourg ne présente pas Toruń comme le premier avant-poste de l'Ordre en Prusse<sup>140</sup>. L'orientation donnée au récit montre pourtant la permanence d'un thème cher à l'historiographie teutonique, à savoir la centralité de la mission prussienne parmi les tâches de l'Ordre. En présentant la chute d'Acre comme point de départ de l'aventure balte des Teutoniques, le récit rapporté par Mézières expose la conquête de la Prusse comme la continuation des croisades en Terre sainte. N. Housley peut ainsi faire le parallèle avec l'*Oesterreicher Reimchronik* (1301-1319) d'Ottokar de Styrie, qui dit que le grand-maître Conrad de Feuchtwangen jura de venger la perte d'Acre en détruisant le paganisme en Prusse et en Livonie<sup>141</sup>. Une fois évincé d'Orient par l'ultime victoire musulmane, les Teutoniques auraient entrepris de continuer le combat contre d'autres infidèles ; la croisade balte, et partant, l'institution des rèses de Prusse, seraient ainsi la suite logique des aventures en Terre sainte. Cette vue s'est également imposée à Énée Sylvio Piccolomini et à travers lui, à Sebastian Münster et François de Belleforest, au détail près que l'humaniste italien et ses continuateurs rapprochent la chute d'Acre du règne de Frédéric II, de manière à ce que celui-ci apparaisse comme le protecteur de l'Ordre<sup>142</sup>.

D'autres détails, aux connotations plus mystiques, renforcent l'identification de l'Ordre teutonique avec un corps missionnaire, presque apostolique. Le nombre de douze chevaliers venus de Terre sainte vers la Prusse (qui peuvent correspondre aux sept frères laissés dans le château de Toruń, chez Dusbourg<sup>143</sup>) ne manque pas de rappeler les douze apôtres<sup>144</sup>. De même, le motif du refuge dans le chêne témoigne d'une forte charge

---

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 270, n. 59.

<sup>140</sup> Un château appelé *Vogelsang* aurait été fondé peu auparavant sur l'autre rive de la Vistule : Dusbourg, SRP 1, p. 46-7.

<sup>141</sup> N. Housley, *Later*, p. 327 ; S. Lotan, « Attitude », p. 324.

<sup>142</sup> Énée Sylvio Piccolomini, *Historia de Europa*, XXVI, éd. SRP 4, p. 232 ; Sebastian Münster, *Cosmographie Universelle*, Bâle 1552, p. 874-875 ; voir aussi la traduction de François de Belleforest, *Cosmographie Universelle*, col. 1602-1603, qui parlent tous deux de la chute de « Ptolémaïde, qui est une ville de Syrie », et non d'Acre.

<sup>143</sup> Dusbourg, SRP 1, p. 50.

<sup>144</sup> PR 1, p. 270, n. 58.

symbolique. Des postes d'observations installés sur des arbres existaient dans l'Allemagne médiévale (ils sont notamment bien attestés en Saxe et en Hesse), et des défenses militaires ont parfois été incorporées aux forêts sous la forme de haies renforcées ou d'arbres entrelacés<sup>145</sup>. En ce qui concerne la Prusse, l'étude de Seweryn Szczepanski montre que des *Wartbaumen* étaient utilisés dans l'État de l'Ordre teutonique, et rien n'interdit de penser que le premier château de Toruń ait effectivement été bâti autour d'un édifice de cette sorte<sup>146</sup>. Néanmoins, au-delà de l'image spectaculaire ayant pu séduire Mézières, ce thème appelle quelques réflexions.

Il est établi que le chêne a été un arbre sacré pour la religiosité balte comme germanique – et pour beaucoup d'autres<sup>147</sup>. L'*Histoire de l'Ordre teutonique* du baron von Wal explique que l'arbre autour duquel les Chevaliers ont bâti Toruń faisait partie d'un groupe de quatre grands chênes sacrés pour les Prussiens<sup>148</sup>. Il pourrait être tentant de voir ici un indice attestant qu'au-delà des différences religieuses, un même système de pensée, encore teinté de paganisme, prévalait chez les Teutoniques comme chez leurs adversaires baltes et païens<sup>149</sup>. L'arbre-refuge, immortalisé par Dusbourg et repris par Mézières, rappellerait un ancien culte des arbres propre autant aux populations baltes que germaniques, et adapté à la légende de l'Ordre teutonique<sup>150</sup>. Ce serait aller bien vite en besogne. En effet, le fait même que l'arbre, et peut-être plus encore la forêt, ait été lié au culte préchrétien semble en faire un enjeu essentiel du processus de christianisation. La *Légende dorée* de Jacques de Voragine recueille plusieurs histoires de saints qui ont coupé

---

<sup>145</sup> R. Brechmann, *Des Arbres et des Hommes*, Paris 1984, p. 310 ; R. Bourdu, M. Joussaume, « Mystique ou profane. L'arbre, les dieux et les hommes », *L'Univers du Vivant* 9, 1986, p. 74. Commentant l'histoire du chêne de Toruń, qu'il relate avec plus de détails que Mézières, W. von Wal (*Histoire*, vol. 1, p. 241, n. 1) mentionne une citadelle bâtie dans un arbre en Westphalie.

<sup>146</sup> S. Szczepanski, « Arbor », p. 5-18 ; communication privée avec M. Michał Targowski (courriel du 14 octobre 2014).

<sup>147</sup> J. Brosse, *Mythologie des Arbres*, Paris 1989, p. 112-115.

<sup>148</sup> W. von Wal, *Histoire*, vol. 1, p. 201-202, 240. L'historien allemand reprend ici un thème apparu au XV<sup>ème</sup> siècle chez Simon de Grunau, *Preussische Chronik*, éd. M. Perlbach, vol. 1, p. 180, cité par S. Szczepanski, « Arbor », p. 7 ; *loc. cit.*

<sup>149</sup> C'est l'hypothèse avancée, non sans réserves, par K. Kļaviņš (« Ideology », p. 260-276) à partir des procès de l'enquête du légat pontifical Francis de Moliano (1312).

<sup>150</sup> Une telle hypothèse aurait en outre comme conséquence de renforcer la nature « païenne » des Teutoniques, mise en avant de manière polémique par certains auteurs (par exemple, Werner Gerson, *Le nazisme, société secrète*, Paris 1969 ou René Alleau, *Hitler et les sociétés secrètes*, Paris 1969), qui entendent montrer que les fondements du nazisme se trouvent enfouis dans l'histoire ancienne de l'Allemagne, et notamment dans l'Ordre teutonique. S'il est, comme montré ici et ailleurs dans ce travail, impossible de séparer drastiquement le monde « chrétien » du monde « païen », gardons-nous de voir les Teutoniques comme les héritiers inchangés d'un vieux paganisme « germanique ».

des arbres afin de détourner les païens de leur culte traditionnel<sup>151</sup>. La prise de possession symbolique du paysage passe également par l'édification de monastères en forêt, qui ont pour fonction de « neutraliser les forces démoniaques qui s'y étaient réfugiées »<sup>152</sup>. Une telle « christianisation » de la nature a également existé dans les pays baltes à l'époque médiévale<sup>153</sup>. D'après l'informateur d'Énée Sylvio Piccolomini, le missionnaire Jérôme, les Samogitiens auraient adoré de nombreux bosquets sacrés, que l'on avait bien du mal à faire couper<sup>154</sup>. De même, l'un des quatre chênes sacrés mentionnés par von Wal, qu'il situe sur les lieux de l'ancienne Romowe, la capitale païenne balte inventée par Dusbourg<sup>155</sup>, aurait été abattu sur ordre de Kniprode pour être remplacé par un monastère augustin, « en réparation à cet outrage fait au vrai Dieu » qu'était l'utilisation de ce chêne pour un culte polythéiste<sup>156</sup>. Qu'elles aient un fondement historique ou non, ces anecdotes s'insèrent parfaitement dans la tradition hagiographique du missionnaire devant couper l'arbre sacré des païens pour les amener au christianisme, bien connue d'un auteur comme Philippe de Mézières.

De plus, la symbolique du chêne comme refuge est attestée dans un contexte chrétien, comme c'est le cas de la légende du prophète Isaïe, scié avec le chêne dans lequel il s'était caché<sup>157</sup>. En France, « le symbolisme du chêne allie habituellement robustesse, abri, résistance et force spirituelle »<sup>158</sup>, pour reprendre Jean-Loïc Le Quellec, qui montre que de nombreuses légendes de chouans réfugiés dans un chêne ont essaimé pendant les guerres de Vendée, soit dans un autre contexte de lutte armée de chrétiens contre des « ennemis de la foi »<sup>159</sup>. Dans le domaine français toujours, on trouvait

---

<sup>151</sup> Par exemple, la légende de saint Nicolas de Patras ou celle de saint Germain d'Auxerre : Jacques de Voragine, *Legenda aurea*, éd. G. P. Maggioni, trad. G. Agosti, Florence 2007, vol. 1, p. 46-47, 772-773 ; pour une version en moyen français, *La Légende dorée, dans la révision de 1476 par Jean Batallier, d'après la trad. de Jean de Vignay (1333-1348)*, éd. B. Dunn-Lardeau, Paris 1997, p. 122, 668 ; pour une traduction en français moderne, *La Légende dorée*, trad. A. Boureau et al., Paris 2004, p. 31, 560. Voir aussi J. M. Howe, « The Conversion of the Physical World. The Creation of a Christian Landscape », dans J. Muldoon, *Varieties of Religious Conversions*, p. 63-78.

<sup>152</sup> J. Brosse, *Mythologie*, p. 226. Voir aussi *ibid.*, p. 263-267 ; R. Brechmann, *Arbres*, p. 336.

<sup>153</sup> J. Brosse, *Mythologie*, p. 224-226.

<sup>154</sup> Énée Sylvio Piccolomini, *Historia de Europa*, XXVI, éd. SRP 4, p. 239.

<sup>155</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 126.

<sup>156</sup> W. von Wal, *Histoire*, vol. 1, p. 201-202 ; *ibid.*, vol. 3, p. 446-448. L'auteur suit ici des auteurs du XVI<sup>ème</sup> siècle, notamment l'*Historia Prussiae* de Jan Leo (m. 1635), et les *Acta Borussica* de Gaspar Stein (m. 1652).

<sup>157</sup> M. Pastoureau, « La forêt médiévale : un univers symbolique », dans A. Chastel (dir.), *Le Château, la chasse et la forêt*, Bordeaux 1990, p. 91 ; R. Bernheim, « The Martyrdom of Isaiah », *The Art Bulletin*, 34/1, 1952, p. 19-34.

<sup>158</sup> J.-L. Le Quellec, *Dragons et Merveilles*, étude « Le chouan dans le chêne », p. 79.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 63-95.

jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle plusieurs dizaines de chapelles construites dans des arbres (dont beaucoup de chênes)<sup>160</sup>, et plusieurs légendes mettent notamment en scène une image de la Vierge découverte dans un arbre<sup>161</sup>. Restons prudent : plusieurs siècles séparent le récit de Mézières de la révolte chouanne. Mettre en parallèle des éléments puisés à des époques éloignées et dans des contextes différents ne permet bien sûr pas d'échafauder une théorie complète, mais on peut imaginer que Philippe de Mézières, dans sa volonté d'assimiler les Teutoniques à une chevalerie aux reflets christiques, ait été sensible à ce genre de *topoi*.

Du reste, la « *parfonde forest* » dans laquelle les Teutoniques auraient établi leur forteresse est à elle seule un refuge bien connu, pour les bandits et toute sorte d'êtres inquiétants, mais aussi pour les malheureux persécutés<sup>162</sup>. Lieu de refuge mais aussi zone frontière entre le monde civilisé, chrétien, et le monde étranger, à proprement parler « sauvage »<sup>163</sup>, la forêt appelle à la métamorphose, notamment spirituelle<sup>164</sup>. Les Teutoniques, cachés sur leur chêne au cœur des bois, et qui ne sortent que la nuit pour courir « *sus aux mescreants* », rappellent les chrétiens de Prusse, mentionnés au XIII<sup>ème</sup> siècle dans une lettre du pape Grégoire IX :

Nous avons appris que les Prussiens païens, qui répugnent à reconnaître le vrai Dieu et le Seigneur Jésus-Christ, ont brûlé plus de dix mille villages situés aux frontières de la Prusse ainsi que plusieurs églises et monastères. C'est pourquoi aujourd'hui il n'y a pas d'autre lieu pour le culte divin que les bois dans lesquelles se cachent de nombreux fidèles<sup>165</sup>.

Comme le montre bien S. Gouguenheim, cette missive réactive le motif des fidèles réfugiés au fond des bois, un lieu commun de la littérature hagiographique des premiers siècles<sup>166</sup>. Sous la plume de Mézières, les Teutoniques ressemblent autant aux héritiers vengeurs de ces malheureux qu'aux moines venus implanter le christianisme dans cette

---

<sup>160</sup> R. Bourdu et M. Joussaume, « Mystique ou profane. L'arbre, les dieux et les hommes », p. 71-72.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 70-71. M. Nicolas Balzamo me signale que des légendes similaires sont attestées dès la fin du XV<sup>ème</sup> siècle en France.

<sup>162</sup> R. Brechmann, *Arbres*, p. 311-318 ; M. Pastoureau, « La forêt médiévale », p. 84. Que l'on pense aux figures de la littérature médiévale qui trouvent momentanément leur refuge dans la forêt, comme Tristan et Iseult.

<sup>163</sup> M. Pastoureau (*ibid.*, p. 97, n. 22) rappelle que le terme « sauvage » (*silvaticus*) vient du latin *silva*, signifiant « forêt ».

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 84, 90.

<sup>165</sup> PUB, I-1, n° 87, trad. S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 152.

<sup>166</sup> *Id.*

terre « païenne » par excellence qu'était la forêt balte. À la différence près que le Vieux Solitaire ne fait aucune mention de la cruauté des païens. Les Teutoniques ne sont pas des persécutés mais des défenseurs du christianisme, des athlètes du Christ : en Prusse, ils n'ont pas gagné la couronne du martyr, mais la gloire du conquérant. La conclusion du discours de la Reine Vérité se veut une valorisation de cet ordre religieux-militaire modèle : « *Chascune nuit se lievent a matines et en leur chastiaus et convents, mainent vie de moisnes, et as chevauchies contre les anemis de la foy, quant il sont armés, soubz la baniere de la crois, chascun ressamble un prince* »<sup>167</sup>.

Guillebert de Lannoy, qui parcourt les terres de l'Ordre teutonique quelques décennies après Mézières, a lui aussi eu vent de l'histoire du chêne. Attendant de recevoir le sauf-conduit qui doit lui permettre de pénétrer en Pologne, le seigneur bourguignon en profite pour visiter la Prusse. Parmi les quelques lieux qu'il a retenus dans ses notes, on trouve *Altenhaus*, ou Vieux-Toruń. Guillebert évoque rapidement le pèlerinage que l'on y fait, et les reliques de sainte Barbe que l'on y garde, avant de raconter l'histoire marquante du lieu :

Et de là, fus mené sur le rivièrre de le Wisle, à une lieue de Thore, en une islette où jadis, du temps que tout le païs de Prusse estoit mescréant, les seigneurs des Blans Manteaux, de l'ordre de Prusse, firent leur première habitacion sur ung gros foellu arbre de quesne, assis sur le bort de la rivièrre, où ilz firent ung chastel de bois et le fortifièrent de fossez autour arrousez de laditte rivièrre, dont depuis par leur vaillance, à l'ayde et retraitte dudit chastel, concquirent tout le païs de Prusse et le mirent à nostre créance, et est ce lieu là nommé Aldenhoux<sup>168</sup>.

La mention « *fus mené* » indique que des guides lui faisaient visiter la région ; on peut donc supposer que ceux-ci lui ont raconté l'histoire du chêne, sans doute bien connue des Teutoniques et des hommes à leur service<sup>169</sup>. Le fait que l'on trouve la même anecdote chez Mézières et Lannoy laisse entendre que celle-ci devait être un thème apprécié des guides narrant l'histoire de la région aux voyageurs. L'image des Teutoniques réfugiés sur un chêne pour y installer leur première base dans une région alors païenne avait sans doute de quoi frapper les visiteurs venus de l'Ouest ; le ton, chez Lannoy, est toutefois moins connoté religieusement que dans le *Songe du Vieil Pelerin*. L'image des

---

<sup>167</sup> Blanchard, vol. 1, p. 216.

<sup>168</sup> Potvin, p. 46.

<sup>169</sup> Remarque du Prof. Sławomir Józwiak (courriel du 18 octobre 2014).

Teutoniques que l'on peut dégager des notes de notre voyageur est globalement positive, mais elle ne jouait sans doute pas le même rôle que chez Mézières.

Aristocrate et diplomate voyageant autant par plaisir que par devoir, Guillebert de Lannoy sait apprécier les curiosités qu'il voit sur sa route. Par exemple, lors de son passage en Égypte en 1422, il rapporte la légende voulant que le Prêtre Jean, dont, à partir du XIV<sup>ème</sup> siècle, on situe le royaume en Afrique et non plus en Inde, puisse dévier le cours du Nil à sa guise<sup>170</sup>. Les mentions plutôt sèches que Guillebert nous a laissées de ses différents périple interdisent de dire ce qu'il pensait des merveilles qu'il y décrit ; si M. Nejedlý a raison et que notre voyageur pensait utiliser ses notes pour en faire un récit de voyage plus développé, peut-être avait-il prévu de donner un peu plus de relief à ces épisodes, qui n'auraient pas manqué de plaire à ses éventuels lecteurs<sup>171</sup>. Gageons que l'histoire du chêne de Toruń appartienne à la même catégorie d'anecdotes plaisantes, sans doute au goût de Guillebert et de ses contemporains.

Au-delà de l'identification à un monde littéraire ou d'une héroïsation aux couleurs christiques, le monde balte renferme un lot de curiosités, vues ou entendues par nos voyageurs, qui les intègrent soigneusement dans leurs écrits ou les racontent autour d'eux, une fois rentrés au pays. Ainsi, Guillebert relate l'histoire du château construit sur un chêne par les premiers Teutoniques de Prusse d'un ton plus neutre que Mézières, presque badin ; sans doute qu'en composant ses notes de voyage, il retenait plus les curiosités devant plaire à ses lecteurs potentiels que les images à même de les édifier. De même, la Samogitie (Guillebert l'a sans doute traversée en automne) n'est pas particulièrement froide, mais inhabitée : « *quant on a passé oultre ledit Strang<sup>172</sup>, on entre ou païs de Sammette, mais on treuve bien douse lieues de désertes solitudes, sans trouver quelque trace de humaine habitacion tousjours costoyant la mer à main senestre* »<sup>173</sup>.

Parmi les curiosités, on connaît les terribles hivers, les marais recouverts de neige et de glace, le « désert », la forêt, et ses arbres-refuges ; les animaux qui peuplaient ce paysage ne manquaient pas d'intérêt pour les chasseurs passionnés qu'étaient nos nobles

---

<sup>170</sup> L'historien d'origine arménienne Héthoun de Korikos, mort en 1308, est l'un des premiers à situer le royaume du Prêtre Jean en Afrique et à rapporter qu'il peut dévier le cours du Nil ; communication orale de Ahmed Abdelkawy Sheir, « The Legend of Prester John and its Implications on the Crusading-Muslim Conflict in the Twelfth and Thirteenth Centuries », dans *Diversity of Crusading*, Odense, juin 2016. Sur le traitement du Prêtre Jean par Guillebert de Lannoy, M. Nejedlý, « Spisy », p. 114-116.

<sup>171</sup> *Id.*

<sup>172</sup> Il s'agit de l'isthme de Courlande, tenu par l'Ordre teutonique : A. Gierszewski, « Organization of Teutonic Military Infrastructure on Curonian Spit », p. 9-24.

<sup>173</sup> Potvin, p. 28-29.

voyageurs. Pour W. Paravicini, certains passages du *Livre de la Chasse* de Gaston Fébus pourraient être des souvenirs du voyage que celui-ci accomplit auprès de l'Ordre teutonique en 1357-1358 ; la mention du renne, « *veü en Nouroegue et Xuedene* » indique vraisemblablement que le célèbre vicomte de Foix profita de ce voyage en Europe du Nord-Est pour visiter non seulement la Prusse, mais encore la Livonie et les possessions du roi de Suède et de Norvège, Magnus Eriksson<sup>174</sup>. Sur les terres de l'Ordre teutonique, les hôtes les plus prestigieux étaient emmenés à la chasse aux bêtes sauvages, dont les plus prisées étaient les bisons et les aurochs, inconnus en Europe occidentale<sup>175</sup>. Guillebert de Lannoy ne dit pas avoir eu le privilège de chasser auprès du grand-maître<sup>176</sup>, mais peut se vanter d'avoir été invité à partager cette très noble activité avec le roi de Pologne Ladislas Jagellon, qu'il rencontre à deux reprises alors que celui-ci est à la chasse<sup>177</sup>. La plus impressionnante devait être celle à laquelle le seigneur bourguignon prit part en 1421, non loin de Lviv :

Item, de Prusse, m'en alay devers le roy de Poulane, [...] lequel je trouvoy parfont es désers de Poulane, en ung povre lieu, nommé Oysemmy<sup>178</sup>, vers lequel je fis mon ambaxade de la paix [...], lequel me fist très grant honneur, et envoya au devant de moy bien trente lieues, pour moy faire venir à ses despens. Et me fist faire oudit désert ung très beau logis tous de vertes foelles et ramsseaux, pour tenir mon estat emprès luy, et me mena à ses chasses pour prendre ours sauvages en vie<sup>179</sup>.

Ambassadeur introduit auprès des principales têtes couronnées d'Europe du Nord et de l'Est, Guillebert de Lannoy est aussi l'un des rares privilégiés à avoir pu parcourir la Lituanie quelques décennies après sa conversion. En 1414 déjà, il a eu l'occasion de visiter le zoo privé du grand-duc Vytautas, aux abords de sa résidence de Trakai.

---

<sup>174</sup> Gaston Fébus, *Livre de Chasse*, éd. G. Tilander, Karlshamn 1971, p. 67 ; W. Paravicini, *Gaston Fébus en Prusse*, p. 51-52, 69-70, n. 72 ; *Idem*, « Tiere aus Norden », p. 259. F. Pasquier, *Gaston Phoebus en Prusse*, p. 5. Les rennes, comme d'autres animaux nordiques, deviendront à la mode dans les ménageries des princes de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle ; W. Paravicini, « Animaux », p. 464-466.

<sup>175</sup> PR 1, p. 300-303 ; A. Pluskowski, « What is exotic ? Sources of animals and animal products from the Edges of the Medieval World », dans G. Jaritz, J. Kreem, *The Edges of Medieval World*, Budapest 2009, p. 123 ; P. Dobrowolski, « Miles », p. 40.

<sup>176</sup> Guillebert raconte toutefois pour 1413 : « *m'en alay avecq luy [le grand-maître] esbatre en pluisieurs de ses villes, cours et chateaux de leurs seignouries* » (Potvin, p. 23).

<sup>177</sup> Guillebert de Lannoy mentionne avoir rencontré en 1414 près de Kalisz le roi polonais, « *qui estoit illecq venu esbatre pour chassier en ses forests, et fus huit jours devers luy* » (Potvin, p. 46).

<sup>178</sup> Ozimina, un village situé entre Sambir et Drohobytch, actuellement en Ukraine. Potvin, p. 53, n. 3.

<sup>179</sup> Potvin, p. 53.

Guillebert raconte qu'il avait quitté Vilnius pour « *une très grosse ville en Létau, nommée Trancquenne* »<sup>180</sup>, qui « *est ... au duc Witholt* »<sup>181</sup>. Notre voyageur ne rencontre pas le prince lituanien, mais bénéficie de ses largesses ; ce sont vraisemblablement ses hommes qui lui font visiter la réserve d'animaux sauvages que Vytautas, conformément à la mode de son temps, entretient pour émerveiller les visiteurs<sup>182</sup>. Le zoo de Trakai laisse voir les plus impressionnantes des bêtes autochtones :

*Item, en laditte ville de Trancquenne, y a ung parcq enclos, ouquel sont de toutes manières de bestes sauvaiges et de venoisons dont on peut finer es forests et marches de par de là. Et sont les aucunes comme boeufz sauvaiges, nommez ouroflz, et autres en y a comme grans chevaulz nommez weselz et autres nommez hellent, et y a chevaulz sauvaiges, ours, porcz, cerfz et toutes manières de sauvagines*<sup>183</sup>.

Les « *bœufz sauvaiges nommez ouroflz* » peuvent être des bisons d'Europe, qui vivaient dans les forêts de l'ancienne Lituanie, ou plus probablement des aurochs<sup>184</sup>. W. Paravicini traduit le nom du deuxième animal par « bison », alors qu'en son temps, J. Lelewel remarquait que le terme « *weselz* » rappelle l'allemand *ezel* (âne), ce qui pourrait indiquer que Guillebert parle de chevaux oreillard, qui lui auraient simplement évoqué des ânes<sup>185</sup>. Quant à eux, les « *chevaulz sauvaiges* », sont probablement les tarpans ou *konik*, qui vivaient à l'état sauvage en Europe orientale jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>186</sup>. L'animal nommé « *hellent* » pose moins de problème ; il s'agit vraisemblablement de l'élan, animal rare et imposant qui vivait près des marécages lituaniens<sup>187</sup>. D'après les linguistes, ce mot prend racine dans le lituanien *elnis*, avant de transiter par l'allemand *elend* ; Guillebert de Lannoy serait le premier auteur à importer

---

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>182</sup> R. Čapaitė, « Everyday life », p. 19-20.

<sup>183</sup> Potvin, p. 41-42.

<sup>184</sup> J. Lelewel (*Lannoy*, p. 43) et J. Svátek (*Discours*, p. 365) proposent d'y voir des bisons, alors que pour l'article du *Dictionnaire Historique de la Langue Française*, il s'agirait d'une première attestation de l'auroch en langue française : DHLF, 1, p. 144.

<sup>185</sup> W. Paravicini, « Tiere aus Norden », p. 259 ; J. Lelewel, *Lannoy*, p. 43-44, n. 40 ; J. Svátek, *Discours*, p. 365.

<sup>186</sup> A. Grabski, *Polska* 1968, p. 114-115.

<sup>187</sup> D. Makowiecki, « Exploitation of Early Medieval Aquatic Environment », p. 770-771.



le nom de cet animal en français<sup>188</sup> – ce qui attesterait que ceux qui lui faisaient visiter la Lituanie communiquaient avec lui en allemand.

Les maîtres de la Prusse, de la Pologne et de la Lituanie eux-mêmes utilisent volontiers cette faune particulièrement imposante pour mettre en valeur leur puissance<sup>189</sup>. L'Ordre teutonique envoie, à l'occasion, des faucons, aurochs ou bisons aux cours princières, jusqu'en France et en Bourgogne<sup>190</sup>. Pétrarque (m. 1374) note en marge de son manuscrit de Virgile que d'aucuns procureurs de l'Ordre teutoniques lui ont parlé des aurochs (*uri*), qui vivent « aux confins du pays des Lituaniens, contre qui l'Ordre mène une guerre incessante », avant de préciser : « j'ai vu les cornes de la bête de mes propres yeux ; elles sont étonnantes de par leur taille et leur beauté »<sup>191</sup>. Plus tard, au début de l'année 1417, Jagellon envoie trois « grandes bêtes » au concile de Constance en guise de cadeau diplomatique. Les animaux ne survivent pas au voyage ; aussi, doit-on les saler pour les conserver. Le chroniqueur Ulrich de Richental dit avoir pu goûter la chair de ces animaux, et admiré l'un d'entre eux, « qui est le plus grand ... [qui] ressemblait au bœuf que l'on appelle *büffel* »<sup>192</sup>.

Les commentateurs ne voient pas uniquement la faune lituanienne avec des yeux de chasseurs impressionnés par un tel gibier, mais savent aussi apprécier la valeur commerciale que représentent les bêtes à fourrure de l'Europe du Nord-Est. Depuis le Moyen Âge, la richesse générée par le commerce des fourrures en Russie est si célèbre qu'elle en devient un stéréotype<sup>193</sup> ; si ce trait apparaît moins souvent dans les descriptions de la Lituanie, il ressort néanmoins de quelques textes<sup>194</sup>. Dans le récit que le chroniqueur Cabaret d'Orville rapporte d'après le témoignage de Jean de Chastelmorand, l'armée croisée prit le château d'Endrach (Trakai ?) aux Lituaniens, « *et les chassèrent es grans fourrests de Prusse, qui durent plus de huit journées, esquelles sont les bestes hermines, létisses, gris et martres sebellines, dont les riches fourreures*

---

<sup>188</sup> Sur ce point, J. Svátek, *Discours*, p. 365-366 ; DHLF, 1, p. 668. Les élans sont appelés « *hellez* » par Philippe de Comynes : W. Paravicini, « Animaux », p. 450.

<sup>189</sup> A. Grabski, *Polska* 1968, p. 115.

<sup>190</sup> W. Paravicini, « Litauer », p. 268 ; *Idem*, « Tiere aus Norden », p. 253-258, 264-267.

<sup>191</sup> « *De his didici a procuratoribus Theutonice Militie esse scilicet eos et hoc nomine dici in confinibus Lutuīnorum cum quibus est ipsi Militie assiduum bellum. Cornua eorum ipse vidi mire magnitudinis simul et pulchritudinis* », *Petrarcae Vergilianus Codex*, Géorgiques II, 373-375, folio 31, cité et trad. S. C. Rowell, « A Pagan's Word », p. 160.

<sup>192</sup> « *Das dritt, das was das grösst, ... was gleich wie die oxsen die man nempt büffel* », Richental, éd. Buck, p. 100 ; trad. L. Loomis, *Constance*, p. 149.

<sup>193</sup> S. Mund, « Constitution », part. 2, p. 545-546. Nous savons qu'Adam de Brême déjà parlait de la manière dont les Prussiens pratiquent le commerce de fourrures (*Gesta*, IV, 18, éd. B. Schmeidler, p. 245-246).

<sup>194</sup> Voir notamment A. Grabski, *Polska*, 1968, p. 114-115.

sont apportées par les provinces du monde »<sup>195</sup>. Quant à lui, le héraut Gilles le Bouvier se plaît à énumérer les animaux que l'on mange et que l'on vend dans le royaume de Pologne (qui recouvre, dans ses écrits, le grand-duché de Lituanie), mais aussi en Livonie, confondue alors avec « *le royaume de l'Estau [Lituanie]* »<sup>196</sup>. Son intérêt semble avoir été surtout économique<sup>197</sup>, voir « ethnographique », lorsqu'il raconte que les habitants de Livonie « *peschent moult de poissons en la mer, qui sèchent à la froideur, et les marchans de Danemarche et d'Angleterre les vont acheter* », alors que « *ces gens menguent les poissons tous crus* »<sup>198</sup>. Chez Gilles le Bouvier, le climat et le milieu naturel expliquent les mœurs alimentaires des Livoniens : « *ces gens ne boivent point de vin, car il n'y en croist point. Ilz sont blons et blans, et sont noris de letaiges et de cervoises, de chers et de poissons et sont gens de sang, et sont grans mangeurs pour la froideur du pais* »<sup>199</sup>.

La nature sauvage et hivernale faisait assurément partie de l'horizon d'attente de ceux qui étaient amenés à lire ou à se faire lire les aventures de nos croisés de la Baltique ; il s'agissait d'un décor convenu, s'insérant aisément dans une narration héroïsante où, à l'occasion, l'ennemi se voyait attribuer un nom issu du monde arthurien. Mais ni la Prusse, ni la Livonie, ni même la Lituanie longtemps païenne ne faisaient office de « réserves de merveilles ». Le Nord mythique ne commençait, pour nos auteurs, qu'à partir de la rive nord de la mer Baltique, au-delà de la Finlande (alors possession suédoise) et de la lointaine Laponie. Chez Philippe de Mézières, Suède et Norvège se trouvent « *dessoulz l'estoille tremontane* »<sup>200</sup> ; la « *mer Océane devers septentrion* » est peuplée de « *mervilles, fantosmes et deableries, que c'est une merveille a ouir, si comme il me fu conté pour vray ou royaume de Norwegue* »<sup>201</sup>. Philippe, « *pour que nature humaine se leite fort d'oïr choses merveilleuses, especiallement quant elles procedent de Dieu* », se plaît à décrire l'une d'entre elles, à laquelle il prétend avoir lui-même assisté : la pêche au hareng dans le détroit du Sund, avec ses pêcheurs zélés et ses poissons pris en grand

---

<sup>195</sup> Chazaud, p. 64-65.

<sup>196</sup> Hamy, p. 101.

<sup>197</sup> Pour la Pologne : « *En ce royaume a assez chevaulx, martres, gris, bièvres, et menuvier, blez, gros bestial, et n'y croist point de vin* » (Hamy, p. 99) ; et sur les régions séparant la Lituanie des pays tenus par les Tatars : « *Il y a XIII journées de désers et là prent-on les bestes dont on fait les pannes [fourrures], plus qu'en nul autre pais* ».

<sup>198</sup> Hamy, p. 101.

<sup>199</sup> Hamy, p. 80.

<sup>200</sup> Cette formule est employée au sujet de la région qu'il appelle « *Godlant* », à savoir une partie de la Suède ; J. Blanchard, vol. 1, p. 226 ; J. Jakštas, *Baltikum*, p. 165-166.

<sup>201</sup> J. Blanchard, vol. 1, p. 227.

nombre<sup>202</sup>. Mézières se contente de mentionner les fantômes de la mer et quelques particularités du climat norvégien<sup>203</sup>, mais il n'évoque pas les monstres que les médiévaux aiment à imaginer aux limites du monde<sup>204</sup>.

D'autres auteurs n'ont pas cette réserve. Immédiatement après avoir raconté pour la deuxième fois la Livonie, avec ses pêcheurs, ses marais gelés et ses guerres contre les Tatars, le héraut Berry enchaîne sur une évocation de ce qui peut être la Finlande ou la Laponie :

Entre ce país de l'Inflent et le royaulme de Sueghe, en une contrée dudit país, a petites gens qui n'ont que deux piés de grant au plus et habitent en terre. Et quant on va en leur país ilz s'enfuient et se boutent en terre quant ilz voient les grans gens. Aultre país y a il ès ysles de ce mesme país ou a géans merueilleusement grans qui vivent des bestes sauvaiges qui mengussent et ne bougent de là où ils sont pour la profondeur des eaues qui sont entre eulx et les aultres país. En ce país a une aultre contrée où n'est point de nuit, ains y est continuellement jour. Et aultres país y a où est peu de jour, ains y est continuellement nuit. En ces contrées sur la mer sont les merueilleux et grans poissons plus que en nulles des autres mers<sup>205</sup>.

Aux échos des réalités « ethnographiques » ou naturelles locales<sup>206</sup> se mêlent des légendes issues de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge, faisant des « îles » du Nord un refuge de géants, et de bien d'autres « races monstrueuses ». Tout comme Adam de Brême plaçait ses Amazones et autres cynocéphales aux confins du royaume de Suède alors qu'il décrivait de manière relativement précise la Prusse et la Courlande, le Bouvier renvoie les merveilles nordiques dans la même région, moins connue et plus fantastique que les pays du sud de la mer Baltique. Le déterminant n'est pas ici religieux (les possessions suédoises de Finlande sont chrétiennes depuis le XII<sup>ème</sup> siècle), mais géographique ; bien peu d'Occidentaux ont participé aux croisades occasionnellement lancées par les rois suédois, et qui visaient plus à soumettre les territoires orthodoxes de

---

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 227-230.

<sup>203</sup> « *Et en celui pays estrange et lointaing, fait si grant froit que a paine y peut on vivre. Et en yver les jours y sont si cours que a grant paine aucuns jours y peut on jugier s'il est ou jour ou nuit* », *Ibid.*, p. 227.

<sup>204</sup> Voir notamment D. Fraesdorff, *Norden* ; *Idem*, « The Power of Imagination », p. 309-332.

<sup>205</sup> Hamy, p. 101-102.

<sup>206</sup> Pour l'éditeur E. T. Hamy (p. 101, n. 5), les « petites gens » dont parle Berry seraient les Lapons, ou Sami ; les « grans poissons » rappellent les orques, baleines ou narvals alors que les contrées de jour et de nuit continuelle peuvent être un écho du phénomène bien connu en Laponie, où le soleil ne brille que quelques heures en hiver, et bien plus longtemps en été.

Novgorod qu'à évangéliser les lointains Sami<sup>207</sup>. Le Nord reculé peut donc servir de refuge aux *mirabilia* que les lecteurs pouvaient espérer trouver sous la plume du héraut Berry ou de Mézières.

La Lituanie païenne, longtemps terre de croisade et connue des nobles d'Europe occidentale, n'est donc pas à proprement parler une contrée merveilleuse, mais elle est tout à fait digne de servir de cadre à de belles aventures chevaleresques. L'immense forêt enneigée que l'on doit traverser pour pénétrer sur le territoire ennemi n'abrite ni géants ni animaux fantastiques, mais elle pouvait plonger les croisés (et leurs lecteurs) dans une ambiance héroïque. Malgré le caractère exceptionnellement sauvage de la *Wildnis* et le climat qui doit avoir marqué les nombreux participants aux ruses d'hiver, la nature balte était relativement familière à nos auteurs<sup>208</sup>. Les marais gelés et les bois enneigés sont décrits de manière presque conventionnelle dans de nombreux textes, et servent peut-être à renforcer le caractère païen de cette terre de croisade. Il est temps maintenant de faire plus ample connaissance avec ceux que l'on venait combattre.

---

<sup>207</sup> W. Paravicini, *Gaston Fébus en Prusse*, p. 51, postule que Gaston Fébus, le vicomte de Foix et Béarn, a pu être l'hôte du roi de Suède et Norvège Magnus Eriksson, lequel était marié avec une princesse wallonne, Blanche de Namur, et avait guerroyé contre Novgorod.

<sup>208</sup> *Idem*, « Tiere aus Norden », p. 271-272.

## CHAPITRE VIII : LES HOMMES

« *humanum sanguinem sitientes* » : de cruels persécuteurs

Une tradition remontant au Haut Moyen Âge, et qui emprunte autant à la Bible qu'aux Autorités classiques, situe toute sorte d'êtres monstrueux dans les terres païennes d'Europe du Nord. L'aura fantastique qui entoure les derniers représentants d'une religion polythéiste vivant relativement près des chrétiens occidentaux<sup>1</sup> permet de réactiver les codes anciens définissant, sur le plan symbolique, les peuples des confins : Scandinaves, Finnois, Slaves et Baltes<sup>2</sup>. Après l'évangélisation de ces pays autour de l'an mil et la conquête de la région balte par les ordres militaires au XIII<sup>ème</sup> siècle, des informations détaillées – et moins fantastiques – parviennent aux auteurs européens<sup>3</sup>. Amazones, cynocéphales ou anthropophages sont progressivement rejetés dans les espaces les plus lointains possibles : à l'extrême Nord et à l'extrême Est, bien loin d'une Baltique désormais familière<sup>4</sup>.

Cependant, les souvenirs de cette tradition ne disparaissent pas tout à fait. Une carte de l'Italien Giovanni da Carignano (v. 1310) fait figurer les Amazones près de la mer Baltique, en indiquant qu'elles y auraient autrefois demeuré<sup>5</sup>. Les cynocéphales apparaissent, eux, dans quelques textes épiques allemands, mais dont l'action porte plus sur l'Orient que sur la Baltique<sup>6</sup>. On chercherait en vain des descriptions aussi

---

<sup>1</sup> Les Sami et les Caréliens vivent dans des régions bien plus éloignées que les Baltes. Voir D. Baronas, « Christians in Late Pagan », p. 52.

<sup>2</sup> Sur ce point, voir notamment D. Fraesdorff, *Norden*, p. 290-308 ; V. Scior, *Eigene*, p. 119-125 ; I Wood, « Categorising the cynocephali », p. 125-136 ; M. Sosnowski, « Prussians as Bees », p. 25-48 ; G. Bühner-Thierry, *Aux Marges*, p. 217-222.

<sup>3</sup> R. Siminski, « Ex Livonia », p. 190, 203 ; M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 11-35 ; Idem, « Inventing Livonia », p. 186-209.

<sup>4</sup> D. White, *Myths*, p. 63-64.

<sup>5</sup> W. Iwanczak, « mer Baltique », p. 34-35 ; A. E. Nordenskiöld, *Facsimile-Atlas*, p. 52. Durant le Moyen Âge central et tardif, ces êtres ne sont liés à la Baltique quasiment plus que sur les cartes, ce qui est sans doute le reliquat d'une vieille tradition. La nature relativement conservatrice de la cartographie médiévale est illustrée par une carte préparée par le Danois Claudius Clavus pour le cardinal français Guillaume Fillastre (m. 1428), qui au XV<sup>ème</sup> siècle parle encore de « *Perversa Prutenorum nacio* », en référence au caractère païen des Prussiens, que nous savons convertis depuis la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle. A. E. Nordenskiöld explique cette incongruité par le fait que Clavus aurait en partie copié une carte datant du XIII<sup>ème</sup> siècle ; *Ibid.*, p. 54-55 ; U. Ehrensward, *The History of the Nordic Map*, p. 35-45.

<sup>6</sup> La plupart des cynocéphales de la littérature allemande apparaissent en lien avec l'épopée d'Alexandre. Dans un cas au moins, le poème *Guillaume d'Autriche* de Jean de Würzburg (1314), des Lituaniens portent des têtes de chien : « *rysen, lût an zungen, / manigen Litschen jungen / die hundes haupt do trügen, / die*

fantastiques dans les textes produits en France et en Angleterre. Jusqu'au XIII<sup>ème</sup> siècle, les païens de la Baltique sont plutôt caractérisés par leur violence. C'est même, avant tout, leur comportement prétendument agressif envers les missionnaires qui sert de justification aux croisades lancées en Europe du Nord<sup>7</sup>. Déjà dans les appels de la première moitié du XII<sup>ème</sup> siècle, ils sont dépeints sous des traits menaçants<sup>8</sup>. De concurrents commerciaux ou militaires, ils se transforment dans les textes en tenants d'une religion militante, qui fait preuve d'une farouche intolérance envers les chrétiens. La violence provoquée par l'incompréhension mutuelle entre les représentants de deux sociétés obéissant chacune à ses propres conventions se traduit, pour les auteurs chrétiens, par une attitude unilatéralement hostile de la part des Baltes<sup>9</sup>.

C'est avec le récit du voyageur anglo-saxon Wulfstan que ceux-ci font leur apparition dans la littérature de l'Occident médiéval, à la fin du IX<sup>ème</sup> siècle. L'auteur, très vraisemblablement un navigateur proche de la cour du roi Alfred le Grand, ne s'intéresse pas à l'évangélisation des habitants de la Baltique, et donne une description relativement neutre de leurs mœurs<sup>10</sup>. Tel n'est pas le cas des *Vies* de saint Adalbert et saint Bruno de Querfurt. Ces deux personnages ayant gravité dans l'entourage des empereurs Othon III et Henri II, ils étaient devenus à leur mort des célébrités, dont on relatait le martyre jusqu'en France et en Italie<sup>11</sup>. Les textes consacrés aux martyrs de Prusse produits en Europe occidentale autour de l'an mil nous montrent des tueurs de saints tels que l'on s'attend à en trouver dans ce genre de littérature<sup>12</sup>, même si l'on peut

---

*stachen noch enslügen, / ir wer was mit geschütz* » (v. 7771-7775), Johann von Wurzburg, *Wilhelm von Osterreich aus der Gothaer Handschrift*, éd. E. Regel, Berlin 1906, p. 107. Plus d'un siècle plus tôt, des hommes à têtes de chien pouvant être identifiés aux païens slaves apparaissent dans le *Rolandslied* du clerc Conrad (v. 1170), lequel calque la campagne de Charlemagne sur celle de son patron Henri le Lion, duc de Saxe et conquérant des Slaves de la Baltique : « *der künec von Funde - / ir houbet scain sam der hunde. / die fuorte alle geschüzze, / sît wart ez unnütze* » (v. 2655-2658), *Das Rolandslied des Pfaafen Konrad*, éd. D. Kartschocke, Stuttgart 1993, p. 190, cité et trad. M. A. Wagner, *Cheval*, p. 474, n. 4 ; C. Lecouteux, « Cynocéphales », p. 124-125 ; S. Rowell, « Of Men », p. 75 ; H. Birkhan, « Les croisades », p. 40 ; J. Ashcroft, « Konrad's Rolandslied », p. 184-208.

<sup>7</sup> Voir ci-dessus, chap. 1.

<sup>8</sup> N. Blomkvist, *Discovery*, p. 132-140 ; 170-177.

<sup>9</sup> Sur ce point, *Ibid.*, p. 536-537, qui pour qualifier l'attitude des auteurs chrétiens, parle d'une « classic ethnocentric attitude » (p. 536). Le regard biaisé des chroniqueurs catholiques peut être illustré par Henri de Livonie, I, 9 (éd. L. Arbusow, A. Bauer, p. 4), qui raconte que les LIVES sont allés laver le baptême qu'ils ont reçu dans l'eau du fleuve, ce qui aurait été une mauvaise interprétation de la coutume du sauna, inconnue du chroniqueur. Voir C. S. Jensen, « The Early Stage of Christianisation in Livonia », p. 213, n. 20, qui cite J. Lind, *Danske Korstog – Krig og Mission i Osteroen*, Copenhague 2004.

<sup>10</sup> N. Vêlius, *Baltų Religijos*, p. 53-54. Nous reviendrons sur la description des coutumes funéraires des « Estes » chez Wulfstan.

<sup>11</sup> A. Grabski, *Polska* 1964, p. 258-260 ; D. Baronas, « The Year 1009 », p. 1-22.

<sup>12</sup> I. Wood, *Missionary*, p. 250-253 ; M. Sosnowski, « Prussians as bees », p. 25-47.

y déceler quelques nuances. La première *Vie* de saint Adalbert (*Vita Prior*), très vraisemblablement due au bénédictin italien Jean Canaparius (m. 1004)<sup>13</sup>, précise que le missionnaire aurait d'abord été capturé, puis emmené devant un personnage important parmi les Prussiens, qui lui aurait fait savoir qu'il devait quitter la région au plus vite, faute de quoi il serait tué :

« Tu as bien de la chance », lui dirent-ils, « que tu aies pu venir jusqu'ici impunément ! Seul un retour rapide peut te faire espérer de garder la vie sauve ; rester ici ne serait-ce qu'un court instant causerait ta perte. Nous-mêmes et tout ce royaume, dont nous tenons l'entrée, obéissons à une seule loi et vivons selon un seul ordre. Mais vous, qui êtes d'une loi étrangère et inconnue, si cette nuit vous ne disparaîsez pas, vous serez décapités demain matin »<sup>14</sup>.

La religion des païens se résume ainsi à une coutume ethnique, pratiquée par tous les habitants du pays<sup>15</sup>. L'introduction d'étrangers, porteurs d'une « loi »<sup>16</sup> inconnue, risque de mettre en danger la cohésion sociale ; bien que décrite dans un style épique et avec force références bibliques, comme on peut l'attendre d'un clerc, la mise à mort de l'évêque tchèque répond à une logique sociale, celle de « barbares »<sup>17</sup>, certes, mais pas de simples caricatures d'idolâtres. La longue digression sur le successeur d'Adalbert, Bruno, que le bénédictin italien Pierre Damien insère dans sa *Vie de Romuald* (v. 1042) donne une image assez similaire du paganisme balte. Il est dit, en effet, que c'est la conversion d'un « roi » local<sup>18</sup> qui a poussé le frère de ce dernier à tuer le missionnaire<sup>19</sup>. L'histoire est assez détaillée ; on apprend d'abord que Bruno était allé chercher le martyr

---

<sup>13</sup> C. Gaspar, « The Life of Saint Adalbert », p. 88-92 ; I. Wood, *Missionary*, p. 215.

<sup>14</sup> « "Magnum sit tibi", inquiunt, "quod huc usque impune uenisci ; et sicut celer reditus spem utiq̄ ita tibi paruq̄ morę necis dampna creabunt. Nobis et toto huic regno, cuius nos fauces sumus, communis lex imperat et unus ordo uiuendi. Vos uero, qui estis alterius et ignotę legis, nisi hac nocte discedatis, in crastinum decapitabimini" », *The Life of Saint Adalbert*, éd. et trad. C. Gaspar, p. 172-173.

<sup>15</sup> Sur la religion des païens comme coutume, voir S. C. Rowell, « Customs », p. 46-47 sq ; *Idem*, *Chartularium*, p. 386.

<sup>16</sup> Le terme de « loi » est, au Moyen Âge, fréquemment utilisé pour désigner les différentes obédiences religieuses, sans être en soi connoté péjorativement ; par exemple, J. Tolan, *Les Sarrasins*, p. 330-331 ; S. C. Rowell, « Customs », p. 51.

<sup>17</sup> « barbaries », *The Life of Saint Adalbert*, éd. et trad. C. Gaspar, p. 178.

<sup>18</sup> Le texte dit « rex russionum » ; étant donné que Bruno est dit avoir été expulsé de Prusse, où il était venu chercher le martyr, il peut s'être rendu aux confins de la Russie de Kiev, ce qui expliquerait qu'un tel titre ait été attribué au chef local, qui n'était vraisemblablement pas le grand-prince lui-même, comme on l'a parfois affirmé. D. Baronas, « The Year 1009 », p. 6-7, 18-19.

<sup>19</sup> C. Phipps, *Peter Damian*, p. 225 ; Peter Damiani, *Vita Beati Romualdi*, XXVII, éd. G. Tabacco, Rome 1957, p. 59-60.

parmi les Prussiens, qui dérangés par les miracles ayant suivi la mort d'Adalbert, ne voulaient pas répéter l'expérience en tuant un deuxième personnage de la sorte<sup>20</sup>. Expulsé, le missionnaire se serait rendu dans une région indéterminée, vraisemblablement sous domination russe<sup>21</sup>, aux confins de la Prusse et de la Lituanie, comme nous disent les *Annales de Quedlimbourg*<sup>22</sup>. Toujours selon Pierre Damien, le « roi » de la région se convertit après avoir soumis Bruno à une épreuve du feu, visant à tester la force de la divinité dont il se faisait le messenger<sup>23</sup>. À la suite de quoi, l'auteur raconte le martyre proprement dit, où l'on peut lire le déchirement provoqué dans cette société païenne par la conversion du roi et les luttes de pouvoir qui l'ont suivie :

Le roi décida qu'il laisserait le royaume à son fils, et qu'il ne se séparerait en aucune manière de Boniface [Bruno] tant qu'il vivrait. Alors en l'absence de Boniface, le frère du roi, qui habitait avec lui, a été tué par le roi en personne, parce qu'il ne voulait pas croire. Et un autre frère, qui vivait alors séparé du roi, vint bientôt vers l'homme vénérable ; il ne voulut pas écouter ses paroles, mais, était rempli d'une grande colère contre lui à cause de la conversion de son frère, il le fit prisonnier. Ensuite, craignant que s'il ne le laisse en vie, le roi ne le sauve d'entre ses mains, il le fit décapiter en sa présence, et en la compagnie de nombreux hommes<sup>24</sup>.

Le fait que le meurtre du frère qui « ne voulait pas croire » ait eu lieu en l'absence du missionnaire ne permet pas de dire que Pierre Damien l'attribue à l'influence de Bruno. Toutefois, nous voyons ici l'éclatement de la structure sociale, qui est présenté par l'hagiographe comme un préalable à l'évangélisation de toute la société, puisque les miracles apparus immédiatement après la mort du saint permettent la conversion de tous les païens et la réconciliation des deux frères<sup>25</sup>. Sous la plume des hagiographes italiens, les Prussiens ne sont pas de simples brutes tuant le missionnaire avant même d'essayer

---

<sup>20</sup> « *Illi vero timentes ne, sicut post martirium beati Adalberti coruscantibus miraculorum signis Sclavonicę gentis plerique conversi sunt* », *Ibid.*, p. 58.

<sup>21</sup> D. Baronas, « The Year 1009 », p. 6-7.

<sup>22</sup> Voir ci-dessus, chap. 1.

<sup>23</sup> Petri Damiani, XXVII, éd. G. Tabacco, p. 58-59 ; J. Tolan, *Le Saint chez le Sultan*, Paris 2007, p. 209-210.

<sup>24</sup> « *Decrevit autem rex ut regnum relinquens filio, ispe quamdiu viveret se a Bonifatio nullatenus separaret. Frater autem regis cum ipso pariter habitans, dum nollet credere, absente Bonifatio ab ipso rege peremptus est. Alius vero frater, qui iam a regis erat cohabitatione divisus, mox ut ad eum vir venerabilis venit, audire eius verba noluit, sed de conversione fratris nimia adversus eum ira succensus continuo comprehendit : deinde timens ne si vivum teneret, rex eum de manibus eius eriperet, in sua presentia, circumstante non parva hominum multitudine, decollari precepit.* », Petri Damiani, XXVII, éd. G. Tabacco, p. 59-60.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 60.



de comprendre son message. À la lecture de tels récits, certes bourrés de lieux communs et de références bibliques<sup>26</sup>, on serait tenté de voir la suppression du missionnaire comme une tentative de la part des païens de remédier au désordre provoqué par l'introduction d'une nouvelle religion. La mise à mort des futurs saints, nécessaire à la structure narrative du récit, s'explique en quelque sorte par l'assimilation du paganisme à une coutume qui ne tolérerait pas d'autres cultes<sup>27</sup>.

Les destins des deux martyrs sont également parvenus aux Français Adémar de Chabannes (m. 1034) et Raoul Glaber (m. env. 1047). Les contacts n'étaient alors pas rares entre les royaumes de France, de Pologne et de Russie<sup>28</sup>. Les chroniqueurs se tenaient informés du vaste mouvement d'évangélisation de ces régions<sup>29</sup>, qui tend à être réduit aux figures des célèbres Adalbert de Prague et Bruno de Querfurt<sup>30</sup>. Adémar de Chabannes consacre quelques pages de sa chronique à ces deux évêques missionnaires, qu'il présente comme des courtisans d'Othon III ayant décidé de se rendre auprès des « Slaves » pour leur amener l'évangile<sup>31</sup>. A l'inverse de l'auteur de la *Vita Prior*, Adémar ne précise pas que le missionnaire tchèque ait reçu un premier avertissement des Prussiens, mais ne raconte que sa mort, survenue neuf jours après son entrée sur leur territoire<sup>32</sup> :

Le trouvant plongé dans son oraison, ces gens, rendus très féroces par l'idolâtrie, le percèrent de leurs traits et de leurs épées et le firent martyr du Christ. Ensuite, ils lui coupèrent la tête, engloutirent son corps dans un grand lac, et jetèrent sa tête aux bêtes dans un champ<sup>33</sup>.

---

<sup>26</sup> C. Phipps, *Peter Damian*, p. 222-3, 228.

<sup>27</sup> S. C. Rowell, « Customs », p. 47-48. Sur l'importance de la religion comme coutume sociale dans la Lituanie médiévale et ailleurs en Europe, *ibid.*, p. 46-64.

<sup>28</sup> V. Sidorova, « The Slavic World in French Historical Writings of the Eleventh Century », dans M. Homza et al. (éds.), *Slovakia and Croatia. Historical Parallels and Connections (until 1780)*, Bratislava-Zagreb 2013, p. 98, 101. L'auteure cite l'exemple d'Anne de Kiev, fille du grand-prince de la Rus' kievienne, Jaroslav, dont le mariage avec le roi Henri de France a peut-être été arrangé par un prince polonais en exil, Casimir. I. Wood, *Missionary*, p. 251-252 note que la Prusse était plus « étrangère » aux contemporains que les pays slaves, déjà en grande partie christianisés.

<sup>29</sup> Adémar de Chabannes, *Chronique*, trad. et introd. Y. Chauvin, G. Pon, p. 39-40.

<sup>30</sup> V. Sidorova, « Slavic World », p. 100.

<sup>31</sup> Adémar, *Chronique*, III, 31, éd. J. Chavanon, p. 152-154 ; trad. Y. Chauvin, G. Pon, p. 236-241.

<sup>32</sup> Le texte a *Pincenati*, que les traducteurs Y. Chauvin et G. Pon identifient aux Prussiens. Pour D. Baronas (« The year 1009 », p. 12), Adémar confond leur ethnonyme avec celui des Petchenègues, un peuple turc d'Europe orientale auprès de qui Bruno de Querfurt est allé prêcher.

<sup>33</sup> « ... reperientes eum orationi incumbere, missilibus quam feereis confodientes, Christi martirem fecerunt. Deinde, secto capite, corpus ejus in lacum magnum demerserunt ; capud autem bestiis in campum projecerunt », Adémar, éd. Chavanon, p. 153.

La mise à mort de l'évêque par les javelots et sa décapitation figurent également dans la *Vita prior* de saint Adalbert (v. 999)<sup>34</sup>, ce qui laisse de prime abord supposer que le chroniqueur ait eu accès à ce texte ou qu'il ait simplement entendu relater la même histoire. Une autre piste est cependant possible. En étudiant les sources narratives concernant l'autre grand missionnaire du temps, Bruno de Querfurt, D. Baronas postule qu'Adémar aurait été tenu au courant de l'histoire de ce saint par des moines grecs, que l'on sait avoir visité l'Aquitaine depuis le mont Sinai<sup>35</sup>. En effet, le chroniqueur français raconte que « la nation des Russes » racheta le corps du martyr, « et construisit un grand monastère en son honneur »<sup>36</sup>, ce qui est absent des textes saxons<sup>37</sup>. Bruno de Querfurt, qui a collaboré autant avec l'empereur Othon et le roi Boleslas de Pologne qu'avec le grand-prince de la Rus' kiévienne Vladimir, a été pendant quelques années après sa mort « revendiqué » autant par les églises grecque que romaine<sup>38</sup>. Rien n'empêche donc de penser que notre chroniqueur ait eu vent de cette page d'histoire non par des Latins, mais par des Grecs ; il est ainsi envisageable que les mêmes informateurs lui aient également compté les aventures du premier martyr de Prusse, Adalbert<sup>39</sup>.

Quant à lui, Raoul Glaber donne davantage de détails. Plus proche des textes hagiographiques italiens que d'Adémar de Chabannes, il s'efforce d'expliquer la fureur des païens, provoquée par le fait qu'Adalbert, qui avait déjà converti un certain nombre de Prussiens, se soit attaqué à leurs lieux sacrés :

Un jour, il fit abattre un arbre impie, situé au bord d'un fleuve, et auquel le peuple, par superstition, offrait des sacrifices. Ayant érigé et consacré un autel en cet endroit, l'évêque s'apprêta à dire la messe. Mais, alors même qu'il célébrait le sacrement, il fut frappé des traits lancés par les impies, et la fin de la célébration fut aussi celle de sa vie<sup>40</sup>.

---

<sup>34</sup> *The Life of Saint Adalbert*, éd. C. Gaspar, p. 176-181.

<sup>35</sup> D. Baronas, « The Year 1009 », p. 13.

<sup>36</sup> « *Corpus ejus Russorum gens magno precio redemit, et in Russia monasterium ejus nomini construxerunt* », Adémar, ld. J. Chavanon, p. 153.

<sup>37</sup> D. Baronas, « The Year 1009 », p. 13.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 9-13.

<sup>39</sup> R. Mažeika, « Heiligen Bruno », p. 98-99, rappelle qu'Adémar entretenait une confusion certaine entre les différents peuples et principautés d'Europe orientale, ce qui nous interdit de trop spéculer à partir de ses écrits.

<sup>40</sup> « *Contigit enim ut die quadam, precipiente eodem episcopo, quedam profana arbor, sita iuxta fluvium, cui etiam superstitione immolabat universum vulgus, videlicet excisa convelleretur. Constructoque ac sacratio in eodem loco altare missarum sollempnia per se episcopus explere paravit. Qui, dum in ipsis sacramentis peragendis esset constitutus, ictibus iaculorum ab impiis perfossus, tandemque sacrum*

L'arbre sacré, auquel les païens sont censés vouer un culte, est un motif ancien, qui apparaît déjà dans la littérature chrétienne de l'Antiquité. De la même manière, le fait qu'Adalbert détruit l'arbre pour construire un autel au même endroit rappelle la politique traditionnellement attribuée à Grégoire le Grand, qui consistait à détruire les idoles mais à garder les temples pour les convertir en églises<sup>41</sup>. Rien n'interdit de penser que Raoul ait puisé ces éléments dans un fond littéraire qu'il connaissait bien pour les appliquer à l'histoire d'Adalbert. En outre, on retrouve dans cet extrait l'idée que le missionnaire, en s'attaquant à l'arbre sacré, commet un sacrilège aux yeux des Prussiens ; comme pour les auteurs italiens, ceux-ci réagiraient ainsi à une provocation, alors que pour Adémar ils sont simplement « rendus très féroces par l'idolâtrie ». Le chroniqueur aquitain est, dans sa concision, le plus sévère envers les Baltes ; ceux-ci sont, pour lui, de simples persécuteurs et leur comportement est réduit à une mise à mort particulièrement cruelle des missionnaires.

Le supplice que font subir les Prussiens à leur malheureux pasteur, tout classiquement « hagiographique » qu'il soit, n'en souligne pas moins leur brutalité. Mais le sort de Bruno rapporté par Adémar de Chabannes est pire encore et, à maints égards, plus éloquent : « Les *Pincenati* [Prussiens] en effet, enragés par une fureur diabolique, lui tirèrent toutes les entrailles du ventre par un petit trou qu'ils lui firent sur le flanc et achevèrent d'en faire un très valeureux martyr de Dieu »<sup>42</sup>. L'éviscération figure dans d'autres textes parmi les supplices que les Baltes sont censés infliger aux chrétiens qu'ils capturent ; d'après Henri de Livonie, des païens liva ont procédé de la sorte avec quelques malheureux captifs<sup>43</sup>. Si ce genre de torture ne peut que rappeler les martyrs antiques, le chroniqueur du XIV<sup>ème</sup> siècle Pierre de Dusbourg prend la peine de préciser que les supplices infligés par les Prussiens révoltés (c'est-à-dire des apostats, et non de « simples » païens<sup>44</sup>) surpassent ceux auxquels se livraient les Romains :

---

*sollempne peractum simulque presentis vitę imposuit terminum* », Raoul Glaber, *Histoires*, Livre I, 10, éd. et trad. M. Arnoux, Turnhout 1999, p. 60-61.

<sup>41</sup> B. Judic, « Le corbeau et la sauterelle. L'application des instructions de Grégoire le Grand pour la transformation des temples païens en églises », dans L. Mary et M. Sot (éd.), *Impies et païens entre Antiquité et Moyen Âge*, Paris 2002, p. 97-125 ; L. G. Duggan, « Compulsion and Conversion », p. 56-58 ; J. M. Howe, « The Conversion of the Physical World », p. 67. Sur le motif de l'arbre sacré coupé par le missionnaire, voir chap. 7.

<sup>42</sup> « *Nam Pincenati, diabolico furore sevientes, viscera omnia ventris per exiguum foramen lateris ei extraxerunt, et fortissimum Dei martirem perfecerunt* », Adémar, éd. J. Chavanon, p. 153.

<sup>43</sup> Henri, X, 5, éd. L. Arbusow, A. Bauer, p. 36. Un supplice du même acabit est dit avoir été infligé à l'*advocatus* danois Hebbe, XXVI, 6 ; *ibid.*, p. 190 ; T. K. Nielsen, « Mission and submission », p. 223.

<sup>44</sup> R. Mažeika, « Violent Victims », p. 134-135.

Parmi eux il y avait un frère [de l'Ordre teutonique] qui a été tué de cette façon : les Prussiens le ligotèrent vivant à un arbre par les mains, et ils coupèrent son nombril, qui retenait attachées ses viscères, et les attachèrent à l'arbre ; avec force coups, ils le forcèrent à tourner autour de l'arbre jusqu'à ce que ses viscères restent collés à l'arbre, et ainsi dans la confession de la vraie foi il rendit l'âme à Dieu et mourut. On peut tourner et retourner les pages des écrits martyrologiques, on ne trouvera pas un tel martyr. Même Tarquin le Superbe, l'inventeur de tous les tourments, n'en a pas inventé un de la sorte. D'où il ressort que ceci est inhabituel, et n'a jamais été entendu dans le monde<sup>45</sup>.

Le chroniqueur se trompe quand il dit que personne n'a jamais entendu parler d'un tel supplice. Robert le Moine nous rapporte que dans son sermon lançant la première croisade (1095), Urbain II a décrit les tortures pratiquées par les « Persans » qui s'étaient emparés de la Terre sainte dans des termes très proches : « ceux qu'ils veulent faire périr d'une mort honteuse, ils leur percent le nombril, en font sortir l'extrémité des intestins, la lient à un pieu ; puis, à coups de fouet, les obligent de courir autour jusqu'à ce que, leurs entrailles sortant de leur corps, ils tombent à terre, privés de vie »<sup>46</sup>. L'éviscération apparaît, aux côtés d'autres atrocités, parmi les supplices que l'on attribue aux Vendes dans l'appel dit de Magdebourg, datant du début du XII<sup>ème</sup> siècle (vraisemblablement autour de 1108) ; ce qui n'a rien d'étonnant, puisque ce texte, rempli par ailleurs de références bibliques, reflète la diffusion des idées de croisade en Europe du Nord, en particulier celles contenues dans les œuvres de Robert le Moine<sup>47</sup>. Quelques décennies plus tard, Helmold de Bosau reprend l'histoire des intestins enroulés autour d'un poteau dans une description pathétique des tortures que les mêmes païens slaves infligeraient aux

---

<sup>45</sup> « *Inter istos quidam frater sic martirium fuit passus, Prutheni ligaverunt eum vivum per manus ad arborem, et excisum umbilicum ventris sui, cui adhebat viscus, affixerunt arbori, quo facto plagis multis compulerunt eum ut circuiret arborem quousque omnia viscera ipsius arbori adhererunt, et sic in confessione vere fidei reddens deo spiritum expiavit. Volve et revolve omnia scripta martirologii, non occurret tibi tale genus martirii. Nec Tarquinius superbus primus inventor omnium tormentorum genus hujusmodi invenit. Unde patet, quod fuit insolitum et a seculo inauditum* », Dusbourg, SRP 1, p. 88. L'anecdote est reprise par J. Voigt, *Geschichte Preussens*, vol. 2, Königsberg 1827, p. 613–614.

<sup>46</sup> Robert le Moine, *Histoire de la première croisade*, livre 1, éd. et trad. M. Guizot, *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, vol. 24, Paris 1825, p. 302 ; L. Tracy, *Torture and Brutality in Medieval Literature*, Woodbridge 2012, p. 15, 125-126, n. 76.

<sup>47</sup> K. Jensen, « Crusading at the End », p. 168-169 ; G. Constable, p. 283-299 ; voir notamment la traduction de l'appel de Magdebourg, p. 296-297.

chrétiens<sup>48</sup>. Il semble que ce motif soit resté un *topos* attaché aux infidèles, ou plus généralement, aux persécuteurs de chrétiens<sup>49</sup> : on le trouve jusqu'à l'époque moderne au détour de divers récits cherchant à souligner la cruauté des protagonistes, par exemple celle des soudards protestants dans les pamphlets écrits pendant les guerres de religion dans la France du XVI<sup>ème</sup> siècle<sup>50</sup>. Rien de vraiment étonnant, donc, à ce qu'il apparaisse sous la plume d'auteurs cherchant à noircir les Baltes, païens endurcis ou apostats.

Dans le cas des Vendes, N. Blomkvist a remarqué que leurs activités maritimes qualifiées par les auteurs chrétiens de « piraterie » ressemblent beaucoup à celles de leurs voisins ; aussi fallait-il exagérer leur altérité, les rendre inhumains, pour justifier « l'élimination de ce concurrent efficace des réseaux commerciaux »<sup>51</sup>. Réduire « ceux d'en face » à une simple figure de brute sanguinaire peut donc cacher une attaque envers un adversaire commercial, surtout si celui-ci est resté païen<sup>52</sup>. Le but « politique » de telles descriptions horrifiantes n'est pas à perdre de vue, mais une autre clef d'interprétation est proposée par M. Tamm, au moins pour le XIII<sup>ème</sup> siècle. L'utilisation d'un registre rappelant la martyrologie antique n'est pas chose rare dans les chroniques du temps, et les récits d'Henri de Livonie ou de Pierre de Dusbourg s'inscrivent sans doute dans ce renouveau du macabre hagiographique. Ce qui est attesté par ces descriptions effroyables est moins la cruauté propre à une région ou à une époque que la

---

<sup>48</sup> « *Quanta enim mortium genera Christicolis intulerint, relatu difficile est, cum his quidem viscera extorserint palo circumducentes, hoc cruci affixerint, irridentes signum redemptionis nostrae* », Helmold, *Chronica Slavorum*, I :52, cité par N. Blomkvist, *Discovery*, p. 134.

<sup>49</sup> A l'inverse, le chroniqueur polonais du XV<sup>ème</sup> siècle, Jan Długosz, raconte que c'est un chef prussien, ennemi des chrétiens, qui a été torturé de la sorte après sa capture : *Annales VII*, éd. *Opera Omnia*, vol. 11, p. 236. M. Tamm a montré que les chroniqueurs (à l'instar d'Henri de Livonie) n'hésitaient pas à mettre en scène des guerriers chrétiens affligés d'épouvantables tortures à leurs ennemis païens ou hérétiques ; M. Tamm, « Martyrs and Miracles », p. 153-154.

<sup>50</sup> D. Crouzet, *Les Guerriers de Dieu*, Seyssel 1990, p. 624. Une torture similaire était également attribuée à certains pirates de l'époque moderne : B. R. Burg, *Sodomy and the Pirate Tradition*, New York 1983, p. 162.

<sup>51</sup> « The Vends' bad reputation may be largely a reflection of their commercial strength. What was piracy to Christian *scriptores* could have been trade wars and struggles for the sea routes, and their capture of Christians may have been little different from the procedures followed by Christian powers. It certainly looks as if otherness was deliberately used for political purposes – and looks successfully so. The change in Europeanization strategy during the 1140s, turning from negotiations to crusades, became at the same time the elimination of this efficient competitor to the Christians' commercial networks », N. Blomkvist, *Discovery*, p. 140. E. Christiansen, *Northern*, p. 114, rapporte que plusieurs princes chrétiens, notamment scandinaves, recouraient fréquemment à la piraterie. Saxo Grammaticus (14, 6.2, éd. K. Friis-Jensen, trad. P. Fisher, vol. 2, p. 1024-1027) mentionne le zèle des pirates chrétiens de Roskilde, qui font pénitence avant de partir en mer ; contrairement aux Rugiens ou aux Coures païens, leur comportement envers les chrétiens capturés est, selon Saxo, tout à fait humain. Sur les activités de pirate des Rugiens ; F. Conte, *Slaves*, p. 88-89.

<sup>52</sup> N. Blomkvist, *Discovery*, p. 132-140.

réappropriation de motifs anciens par les auteurs, et dans le cas balte, l'assimilation des païens avec les persécuteurs de l'Antiquité<sup>53</sup>.

Bien que les premiers textes hagiographiques écrits dans le milieu monacal d'Italie nous présentent des païens relativement policés, du moins assez pour avertir les missionnaires avant de les exécuter, les Prussiens d'Adémar ont tous les qualificatifs requis pour servir d'épouvantails à même de justifier une croisade. C'est cette image sombre que l'on trouve sous la plume des papes au début du XIII<sup>ème</sup> siècle. La liste des atrocités qu'Honorius III attribue aux Prussiens dans ses lettres aux évêques allemands est longue : infanticide<sup>54</sup>, prostitution des filles et des femmes, immolation des prisonniers « à leurs dieux », pratiques magiques sanglantes<sup>55</sup>. Etant donné que le souverain pontife mentionne explicitement l'évêque Christian de Prusse comme source d'information, on peut imaginer que ces descriptions viennent du missionnaire lui-même, et qu'elles ont pour but de stimuler le zèle des prélats à financer son entreprise ou à soutenir la croisade, qui en servant de bras armé à la christianisation de ces régions, pourrait mettre fin à de telles pratiques<sup>56</sup>. Le successeur d'Honorius, Grégoire IX, ajoute de nouveaux détails. Lisons la lettre qu'il destine en 1232 aux frères prêcheurs de Bohême afin qu'ils prêchent une croisade contre les Prussiens, suivant une demande des évêques de Mazovie, Włocławek et Wrocław, qui s'étaient plaints des ravages causés par lesdits païens :

Ces païens en effet ont frappé à mort du glaive plus de vingt mille chrétiens et les ont condamnés à une mort ignominieuse, en outre ils en détiennent plus de quinze mille dans les chaînes de la servitude et pressant ce qui reste des populations de Mazovie, Cujavie et Poméranie, ils s'acharnent à les mener à leur perte. Ils épuisent par des travaux continuels et épouvantables les jeunes gens qu'ils ont capturés ; ils immolent par le feu en l'honneur de leurs démons les jeunes filles couronnées de fleurs par dérision ; ils tuent les vieillards, ils assassinent les enfants, empalant les uns sur des pieux, fracassant les autres contre des arbres. Que dire d'autre ? Ils s'abreuvent de sang humain, à la manière des bêtes sauvages, et outrageant le Seigneur, que bon nombre d'entre eux ont abandonné

---

<sup>53</sup> M. Tamm, « Martyrs and Miracles », p. 152-154 ; voir aussi H. Birkhan, « Croisades », p. 36-37.

<sup>54</sup> PUB I-1, doc. 24, p. 18: « *inter alia enormitatis facinora, que perpetrant, femini sexus soboles, quocumque mater pariat, inhumana immanitate perimunt preter unam, tamquam propagationi velint humani generis obviare* ». Il convient de rappeler que du point de vue chrétien, un rapport différent au genre est en lui-même un marqueur d'altérité ; dans le contexte balte, voir N. Blomkvist, *Discovery*, p. 169-198.

<sup>55</sup> PUB I-1, doc. 29, p. 20: « *passim et sine verecundia plures eorum prostituunt filias et uxores ac captivos immolant diis suis, intingentes gladios et lanceas, ut prosperam fortunam habeant, in sanguinem predictorum* ».

<sup>56</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 151. Voir aussi N. Vélius, *Baltų Religijos*, p. 55.

après avoir reçu la grâce du baptême, préférant les ténèbres à la lumière, ils infligent aux fidèles de telles tortures que l'on est frappé de stupeur et qu'elles offrent plus matière à pleurer qu'à discourir.<sup>57</sup>

S. Gouguenheim n'a pas tort de lire cet extrait comme une réactualisation de thèmes issus de la martyrologie ayant pour but de réchauffer le zèle des lecteurs<sup>58</sup>. En filigrane derrière les éléments factuels destinés à susciter l'horreur, nous retrouvons les principaux axes du discours justifiant la croisade balte : à la nécessité de protéger les fidèles de la cruauté des Prussiens s'ajoute le fait que « bon nombre » d'entre eux ne sont pas d'authentiques païens ignorant tout du christianisme, mais des apostats, contre qui la violence est légitime. Leur attribuer toutes ces cruautés ne semble être au fond qu'un exercice de style, un ornement censé rehausser le caractère détestable de ceux contre qui l'on va se battre. Le fait que cette lettre reprenne certainement le texte des suppliques des évêques polonais<sup>59</sup>, et ne soit donc pas forcément attribuable à la seule imagination de l'entourage pontifical, n'empêche pas de voir ici un sommet du style dans lequel Rome dépeint les Baltes restés attachés à leurs coutumes traditionnelles, au moment où la croisade se met en place<sup>60</sup>.

---

<sup>57</sup> « *Ex literis sane venerabilium fratrum nostrorum .. Mazoviensis, .. Wladislaviensis et .. Wratislaviensis episcoporum et capitulorum suorum, necnon prudentium virorum relatu percepimus, quod pagani Pruteni verum deum et dominum Jesum Christum agnoscere respicientes, ultra decem milia villarum in Pruscie confinio positarum, claustra et ecclesias plurimas combusserunt. Quare ad cultum divini nominis preterquam in silvis, in quibus multi de fidelibus latitant, locus hodie non habetur. Ipsi etiam plures quam viginti millia christianorum in occisione gladii posuerunt et ignominiosa morte dampnarunt, et adhuc de fidelibus ultra quinque millia detinentes in compede servitutis, reliquos habitatores Mazovie, Cuiavie et Pomeranie instanter perdere moliantur ; iuvenes, quos capiunt, continuis et horrendis laboribus consumendo, virgines pro ridiculo floribus coronatas in ignem demoniis immolant, senes occidunt, pueros necant, quosdam infigendo verubus, quosdam ad arbores allidendo. Quid ultra ? Ipsi ferarum more humanum sanguinem sitiens, in contumeliam creatoris, quem multi eorum post receptam baptismi gratiam reliquerunt, luci tenebras preferendo, illa fidelibus infligunt iacula tormentorum, que stuporem afferunt cogitata et potius fletus materiam offerunt quam relatus » (PUB, 1/1, doc. 87, p. 66-67), trad. S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 152.*

<sup>58</sup> Sur ce qui suit, *ibid.*, p. 152-153. On pense aussi au discours d'Urbain II pour prêcher la première croisade, tel que rapporté par Robert le Moine, qui clôt la liste des viols et tortures attribuées aux « Persans » par la formule « il serait plus fâcheux d'en parler que de s'en taire », Robert le Moine, éd. et trad. Guizot, p. 302. La réactualisation des motifs de la littérature martyrologique antique suit sans doute le même processus que celui que nous avons vu pour Henri de Livonie ; M. Tamm, « Martyrs and Miracles », p. 153.

<sup>59</sup> S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 152. A. Grabski, « Pologne », p. 39-41, relie ces descriptions à l'idée d'une Pologne rempart de la Chrétienté, qui aurait pris racine au XI<sup>ème</sup> siècle, époque où les tribus prussiennes et poméranienes parvinrent à la connaissance des lettrés occidentaux par le retentissement du martyre de saint Adalbert et de Bruno de Querfurt. Voir aussi *Idem, Polska w opiniach obcych*, 1964, p. 269-277.

<sup>60</sup> Pour une comparaison avec l'exemple finnois, M. Lamberg, « Finns as aliens and compatriots in the late Medieval kingdom of Sweden », dans O. Merisalo (éd.), *Frontiers in the Middle Ages*, p. 125-127. Voir aussi P. Line, « Sweden's conquest of Finland », dans A. Murray (dir.), *North-Eastern Frontiers*, p. 57-83 ;

En comparaison avec ce que nous venons de lire, le cistercien Albéric de Trois-Fontaines fait preuve d'une étonnante sobriété quand il note, sans aucun commentaire, les martyres d'un certain Philippe, qui a accompagné le missionnaire Godefroy prêcher auprès des Prussiens, de l'évêque Berthold de Livonie, tombé au combat contre les Lives, puis de Théodoric, fer de lance de la Livonie chrétienne et l'un de ses probables informateurs<sup>61</sup>. La guerre contre les païens peut également servir de cadre à des récits de miracle, comme pour le clerc de l'abbaye de Saint Gilles en Provence, Pierre Guillaume, qui dans ses *Miracula beati Egidii* situe un épisode miraculeux juste après l'entrée de Boleslas Bouche-Torse dans Szczecin, prise sur les « païens, qui étaient ses voisins, et qui étaient dits Poméraniens ». Le duc polonais mérite d'être appelé « de noble mémoire » pour les avoir longtemps combattus, mais aucune mise en scène de la cruauté de ces infidèles slaves n'apparaît dans le texte<sup>62</sup>. La Livonie inspire d'autres récits de miracles. Le cistercien Césaire de Heisterbach, de Cologne, qui a été informé par l'abbé de Dunamunde puis évêque de Sémigallie Bernard de Lippe, fait jouer dans plusieurs *exempla* le rôle de paisibles néophytes aux Livoniens, qui lui servent à introduire quelques points de doctrine<sup>63</sup>. Tous les Baltes des écrits cléricaux ne sont donc pas des Nérons.

---

D. Fewster, « Approaches to the Conversion of the Finns : Ideologies, Symbols and Archeological Features », dans *Ibid.*, p. 43-56.

<sup>61</sup> « *Abbas Godefridus de Luckina in Polonia cum monacho suo Philippo Wisselam fluvium, paganos dividens et christianos, transivit et Pruthenis paulatim predicare incipiens, ducem Phalec ad fidem convertit et postmodum fratrem eius regem Sodrech. Monachus Philippus ibi martirizatus est; (...) In Livonia Bertoldus secundus episcopus martirio coronatur* », Albéric, éd. P. Scheffer-Boichorst, MGH, vol. 23, p. 887. La mort en martyr de Théodoric est mentionnée deux fois (sous l'année 1215 puis 1221) : « *In partibus Livonie martirizatus est domnus Theodoricus, primus episcopus Estonie, qui successerunt duo...* » (*Ibid.*, p. 902) ; « *Theodoricus Estonie episcopus martirizatur in Livonia pro Christo* » (*Ibid.*, p. 912). Curieusement, le chroniqueur liégeois fait du premier évêque de Livonie, Meinhard, un martyr, alors qu'Henri de Livonie dit qu'il mourut paisiblement ; mais là encore on ne trouve aucun détail de la manière dont les païens l'auraient fait mourir : « *[Bertoldus] qui etiam secundus factus episcopus post Maynardum, qui fuit ex regularibus et primus predicaverat in illa provincia, diu perseveravit et postmodum interfectus martirium promeruit.* », *ibid.*, p. 872 ; voir M. Tamm, « Communicating », p. 365-367. Le martyre d'Adalbert de Prague est également mentionné avec sobriété : « *Hoc tempore sanctus Adalbertus Pragensis episcopus cognomento Guiciheth apud Bructios, id est Prucios, martirizatur* », Albéric, éd. P. Scheffer-Boichorst, p. 781.

<sup>62</sup> « *Inclitae memoriae Bolizlaus dux Poloniae, ... saepius experti sumus, cum gentilibus, qui contermini sibi sunt et Pomerani vocantur, diuturno proelio decertat* », *Petri Guillelmi Miracula beati Egidii*, éd. G. Pertz, MGH SS t. 12, Hannover 1856, p. 320. Sur le combat de Boleslas Bouche-Torse raconté par Pierre Guillaume, A. Grabski, *Polska w opiniach obcych*, 1964, p. 263.

<sup>63</sup> *Caesarii Heisterbacensi, Dialogus miraculorum*, IX, 37 ; *Libri VIII miraculorum II*, 18 ; I, 31, cités par M. Tamm, « Les miracles en Livonie », p. 37-39 ; voir aussi *ibid.*, p. 29-78 ; *Idem*, « Communicating », p. 341-372 ; *Idem*, « Livonian Crusade », p. 373-383.



Fondamentalement, l'élément qui marque la différence des Baltes par rapport aux auteurs médiévaux écrivant à leur sujet est leur vie religieuse. J'emprunte à R. Mažeika une analyse pertinente de la manière dont la religiosité balte était interprétée par les élites chrétiennes, et par les auteurs proches de l'Ordre teutonique en particulier<sup>64</sup>. Lorsque Pierre de Dusbourg raconte l'arrivée des Teutoniques en Prusse, le trait qui caractérise les autochtones est l'ignorance : « les Prussiens n'avaient pas connaissance de Dieu ; ceci parce qu'ils étaient ignorants, ils ne pouvaient pas le comprendre grâce à leur raison, et parce qu'ils ne connaissaient pas les lettres »<sup>65</sup>. On ne peut pas demander à des gens n'ayant jamais eu connaissance des Écritures d'être chrétiens. Mais les païens vivant à l'époque du chroniqueur n'ont pas droit au même traitement. Cent ans après l'implantation de l'État de l'Ordre teutonique sur leur terre, l'excuse de l'ignorance n'est plus recevable. Refuser le baptême et se conduire en païen alors que l'on aurait pu apprendre à connaître la vraie foi au contact des chrétiens établis en Prusse paraît être, pour le chroniqueur, de l'entêtement. Ce qui correspond à l'attitude générale du monde chrétien, qui sait dans certaines régions, notamment les principautés hispaniques, se montrer tolérant envers les musulmans soumis, mais qui refuse, officiellement du moins, de reconnaître le droit aux polythéistes vivant au contact des chrétiens de pratiquer leurs rites<sup>66</sup>. Cependant, cette intolérance envers le paganisme est loin d'avoir été absolue, même au sein des provinces teutoniques<sup>67</sup>.

Expliquer le paganisme des Prussiens par leur ignorance n'empêche pas Dusbourg de reconnaître une certaine puissance aux entités que vénèrent ceux-ci, toutefois moins en tant que divinités proprement dites qu'en tant que démons<sup>68</sup>. Le christianisme médiéval considère en effet, à la suite d'Augustin, que les dieux des païens sont des démons<sup>69</sup>, aux

---

<sup>64</sup> Sur ce qui suit, R. Mažeika, « Granting », p. 158-159 ; *Eadem*, « Violent Victims ? », p. 124-125.

<sup>65</sup> Dusbourg, SRP 1, p. 53 : « *Pruteni noticiam dei non habuerunt. Quia simplices fuerunt, eum ratione comprehendere non potuerunt, et quia literas non habuerunt* ».

<sup>66</sup> R. Mažeika, « Granting », p. 159, n. 20 ; voir aussi R. Bartlett, *Making of Europe*, p. 296.

<sup>67</sup> Ce qui est source de critiques envers les Teutoniques, comme on le voit dans le cas du procès de Riga et des témoignages recueillis par le légat Francis de Moliano ; K. Kļaviņš, « Ideology », p. 260-276.

<sup>68</sup> Sur ce qui suit, R. Mažeika, « Granting », p. 160 sq. Pour le Haut Moyen Âge occidental, voir B. Filotas, *Pagan survival*, Toronto 2005, p. 95-97.

<sup>69</sup> R. Mažeika, « Granting », p. 160 ; l'avis d'Augustin (*La Cité de Dieu*, 9) est basé sur son interprétation du psaume 95:5, qui dans la Vulgate dit : « *quoniam omnes dii gentium daemonia* ». Sur ce sujet, voir aussi A.-I. Bouton-Touboulic, « Le *De divinatione daemonum* d'Augustin », dans F. Lavocat, P. Kapitaniak, Closson (dir.), *Fictions du diable*, Genève 2007, p. 15.

pouvoirs desquels est attribué le succès de nombreuses pratiques magiques<sup>70</sup>. Si Dusbourg, un prêtre écrivant pour une audience capable de comprendre le latin, attribue un certain pouvoir à ces entités (notamment en ce qui concerne la divination<sup>71</sup>), l'auteur de la *Chronique rimée de Livonie*, destinée autant aux membres de l'Ordre qu'à la noblesse allemande, en fait des êtres surnaturels dotés de pouvoirs tout à fait redoutables<sup>72</sup>.

L'avis des chroniqueurs de la région est loin d'être isolé, puisqu'il se trouve même partagé par la tête de l'Église. Dans sa bulle de croisade de 1199, Innocent III se fend d'une courte notice sur les païens de Livonie : ceux-ci sont qualifiés de « peuples barbares, qui rendent l'honneur dû à Dieu à des bêtes brutes, à des arbres feuillus, à des eaux limpides, à des herbes verdoyantes et à des esprits immondes »<sup>73</sup>. La religion des Baltes se définit, pour le puissant pontife, par deux grandes tendances : d'une part, le culte des éléments de la nature, et de l'autre celui des esprits immondes, des démons. Dans une lettre de l'un de ses successeurs, Innocent IV (1244), on apprend que les habitants de la Baltique « détournant la gloire du Dieu incorruptible pour la semblance de l'image corruptible des hommes, des oiseaux, des quadrupèdes et des serpents, ils préférèrent servir la créature plutôt que le créateur »<sup>74</sup>. Un même propos se retrouve presque cent ans plus tard chez Pierre de Dusbourg, qui juste après avoir introduit l'ignorance des Baltes, nous dit que « parce qu'ils ne connaissaient pas Dieu, il se trouve qu'ils adoraient par erreur toute créature comme un dieu : ainsi le soleil, la lune et les étoiles, le tonnerre, les oiseaux et les quadrupèdes, jusqu'aux crapauds. Ils avaient des bois, des plaines et des sources sacrées, où ils n'osaient pas faucher ou cultiver les champs, ni pêcher »<sup>75</sup>. Pour le chroniqueur de l'Ordre, les païens sont des ignorants, mais qui n'ont rien en commun avec les tortionnaires décrits plus haut. Dusbourg, tout comme Henri de Livonie au

---

<sup>70</sup> M. Tamm, « Signes », p. 165-166.

<sup>71</sup> R. Mažeika, « Granting », p. 162.

<sup>72</sup> *Ibid.*, *passim*. Voir aussi A. Murray, « Heathens », p. 211-216.

<sup>73</sup> « ... *populos barbaros, qui honorem Deo debitum animalibus brutis, arboribus frondosis, aquis limpidis, virentibus erbis et spiritibus immundis impendunt* » Bulle *Sicut Ecclesiasticae*, dans W. Holtzmann (éd.), *Die Register Innocenz III*, vol. 2, n° 182, p. 348.

<sup>74</sup> LUB 1/1, doc. 179, col. 234: « *mutantes gloriam incorruptibilis Dei, in similitudinem imaginis corruptibilis hominis et volucrum, quadrupedum et serpentium, et creature servire quam Creatori potius eligentes* » ; voir M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 28-29 ; T. Kala, « The Incorporation », p. 17, pour qui il est difficile de savoir si cette information était parvenue spécifiquement à Innocent IV ou s'il s'agissait d'une reprise d'une correspondance plus ancienne.

<sup>75</sup> « *Et quia sic deum non cognoverunt, ideo contigit, quod errando omnem creaturam pro deo coluerunt, scilicet solem, lunam et stellas, tonitrua, volatilia, quadrupedia eciam, usque ad bufonem. Habuerunt eciam lucos, campos et aquas sacras, sic quod secare aut agros colere vel piscari ausi non fuerant in eisdem* », Dusbourg, SRP 1, p. 53.

XIII<sup>ème</sup> siècle, garde ses imprécations les plus violentes pour les apostats, qui reniant le baptême, se salissent d'un crime ne concernant pas les « vrais » païens<sup>76</sup>. Si l'on considère qu'en écrivant sa *Chronicon Terrae Prussiae*, Dusbourg devait fournir au grand-maître un récit à même de justifier la raison d'être de l'Ordre teutonique auprès du Pape, il n'est guère surprenant que l'on y trouve des Prussiens dépeints sous un jour qui pouvait correspondre à l'horizon d'attente de l'entourage de Jean XXII<sup>77</sup>.

De manière générale, l'image des Baltes comme adorateurs des éléments de la nature est largement répandue, y compris en France, comme nous l'avons vu avec Raoul Glaber<sup>78</sup>. Depuis les Germains de Tacite<sup>79</sup> et les pénitentiels du Haut Moyen Âge, la religion des peuples du Nord est fréquemment liée à l'adoration de la nature<sup>80</sup>. Dans le cas qui nous intéresse, les archéologues, mythologues et anthropologues confirment que certains bois, sources ou pierres jouaient un rôle dans la religiosité balte traditionnelle ; le fait que les bois et autres sources sacrées des « barbares » soient devenus d'inévitables *topoi* littéraires n'empêche pas ces éléments d'avoir réellement formé une topographie sacrée pour les anciens Baltes<sup>81</sup>.

La vénération des bois, déjà présente chez Adam de Brême pour les Prussiens, apparaît notamment chez les encyclopédistes du XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>82</sup>. Parmi les ordres mendiants, des informations commencent à circuler sur la région balte, où la particularité religieuse permet de puiser plusieurs exemples venant illustrer des thématiques plus générales. Voyons notamment le dominicain Thomas de Cantimpré, qui termine vers 1263 son *Bonum universale de apibus*, un long traité doctrinal dans lequel il incorpore de nombreux *exempla* ou souvenirs personnels<sup>83</sup>. Dans un passage consacré aux démons, l'auteur fait référence aux Prussiens, qui servent à illustrer une rubrique consacrée « à la

---

<sup>76</sup> R. Mažeika, « Violent Victims », p. 134-135

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 123-137. Les lettres pontificales ne figurent pas parmi les sources identifiées du chroniqueur, mais comme l'indique J. Wenta, on sait que Dusbourg s'est servi de nombreux documents qui nous restent inconnus. J. Wenta, « Od tradycji utsnej », p. 73-74.

<sup>78</sup> M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 29-30, cite notamment Henri de Livonie, XXIII, 9, éd. L. Arubosw, A. Bauer, p. 164-167 ou l'auteur anonyme de la *Descriptiones terrarum*, dans M. Colker, « America rediscovered », p. 722.

<sup>79</sup> Tacite, *La Germanie*, 9-10, éd. et trad. J. Perret, p. 75-77.

<sup>80</sup> B. Filotas, *Pagan survival*, p. 120-152 ; 195-200.

<sup>81</sup> A. Pluskowski, *Archeology*, p. 68-75 ; N. Vêlius, *Baltų Religijos*, p. 70 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 120-122 ; E. Bojtár, *Foreword*, p. 319-320. Pour B. Filotas, *Pagan survival*, p. 145-146, la même réflexion peut être menée quant aux bois sacrés des Celtes et des Germains des VI-VIII<sup>ème</sup> siècles ; voir aussi J.-L. Brunaux, « Les bois sacrés des Celtes et des Germains », dans *Les Bois sacrés. Actes du Colloque International* (Naples 1989), Naples 1993, p. 57-65.

<sup>82</sup> M. Colker, « America », p. 722, n. 20 ; W. Mannhard, *Götterlehre*, p. 232 et 249 ; R. Mažeika, « Granting », p. 61.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 60-61.

troisième espèce de démons », ceux « desquels les païens conservent les bois sacrés depuis un temps ancien »<sup>84</sup>. Ainsi, nous explique-t-il, « jusqu'à maintenant, les infidèles de Prusse révèrent les bois consacrés et n'osent pas les entailler, ni jamais y pénétrer, sauf s'ils veulent y faire des sacrifices à leurs dieux »<sup>85</sup>. Étant donné l'implication des Dominicains dans la prédication en Prusse, notre encyclopédiste a pu être en contact personnel avec les membres de son ordre qui s'y sont rendus et ont eu l'occasion d'entendre parler des pratiques des Baltes<sup>86</sup>. Une certaine connaissance des pratiques religieuses de ces derniers pouvait donc, par le truchement des contacts entre Prêcheurs, parvenir à un savant originaire du Brabant. Une fois cette description posée, l'auteur identifie les divinités auxquels ces bois sont consacrés avec les démons mentionnés par Augustin dans la *Cité de Dieu*<sup>87</sup>. Comme dans la bulle d'Innocent III citée plus haut, l'usage des bois sacrés est directement lié à l'adoration des démons.

Du reste, la couleur classique ne se limite pas aux références aux Pères de l'Église pour définir le paganisme balte. M. Tamm a bien montré que la description des pratiques divinatoires qu'un autre encyclopédiste, Barthélemy l'Anglais, attribue aux habitants de Livonie est saturée de termes qui renvoient directement à l'Antiquité romaine : « ils adoraient de nombreux dieux par des offrandes impures et non consacrées, demandaient aux démons des prédictions [*responsa*], faisaient appel aux arts prémonitoires [*auguriis*] et divinatoires [*diuinationibus*] »<sup>88</sup>. L'art de la divination, rendue possible par l'intercession de démons, est l'une des pratiques traditionnellement attribuée aux païens<sup>89</sup> ; les Baltes des auteurs du XIII<sup>ème</sup> siècle sont *autres*, mais pas inconnus. Depuis Adam de Brême, on utilise un vocabulaire et des références familières aux lecteurs pour rendre intelligibles leurs pratiques religieuses<sup>90</sup>. Le prélat historiographe Olivier de

<sup>84</sup> « *Hinc de Dusijs, vel Dusionibus, quae est tertia species daemonum, sequitur. Dusiorum daemonum opera mula percepimus : & hi sunt, quibus gentiles lucos plantatos antiquitus consecrabant* », Thomas de Cantimpré, *Bonum universale de apibus*, éd. G. Colvenerius, Douai 1627, L. 2, chap. 57, p. 548.

<sup>85</sup> « *His adhuc Prussiae gentiles siluas aestimant consecratas, & eas incidere non audentes, nunquam ingrediuntur easde, nisi cum in eis dijs suis voluerint immolare* », Thomas de Cantimpré, *Bonum universale de apibus*, éd. G. Colvenerius, p. 548.

<sup>86</sup> Mannhardt, *Götterlehre*, p. 48.

<sup>87</sup> « *Hi sunt etia daemones de qui[bus] beatissimus Augustinus in libro de civitate Dei evidentissime scribit (...)* », *ibid.*, p. 458.

<sup>88</sup> M. Tamm, « Signes », p. 166 ; pour le texte de Barthélemy, « *Nam deos plures adorabant prophanis et sacrilegis sacrificiis, responsa a demonibus exquirebant, auguriis et diuinationibus seruebant* » (*Ibid.*, p. 169). L'auteur de *Descriptiones terrarum* note au sujet des Prussiens de Sambie « *Auguria multum sequebantur* », éd. M. Colker, « America », p. 722.

<sup>89</sup> M. Tamm, « Signes », p. 166 ; B. Filotas, *Pagan survival*, p. 95-97.

<sup>90</sup> M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 27, 34-35.

Paderborn va plus loin dans les quelques phrases de son *Historia regum Terre Sancte* (v. 1220) qu'il dédie aux progrès de la christianisation dans l'Europe du Nord-Est<sup>91</sup> :

Le peuple de Livonie, d'Estonie, de Prusse, abusé par de nombreuses erreurs et ignorant le fils de Dieu et le mystère du verbe incarné, adorait les bois des gentils, les dryades, hamadryades, oréades, napées, hydriades, les satyres et les faunes. Il séparait pour eux des bois sacrés, qu'aucune cognée n'était supposée violer, et où les sources et les arbres, les monts et les collines, les grottes et les vallées étaient vénérées, comme si une quelconque vertu ou auspice pouvait être trouvée en ceux-ci<sup>92</sup>.

La religion des Baltes, dont on peut penser que certaines pratiques avaient effectivement lieu dans les bois ou près de sources ou de pierres spécifiques<sup>93</sup>, n'est plus simplement réduite à une adoration de la nature pour elle-même. Elle est lue ici avec le vocabulaire de la poésie classique, ce qui trahit peut-être moins une assimilation *stricto sensu* du paganisme balte à celui des anciens Romains qu'un goût tout littéraire pour la matière antique<sup>94</sup>. Plus d'un siècle plus tard, Pétrarque note, en marge de son manuscrit de Virgile, que la pratique romaine consistant à sacrifier un animal pour confirmer un traité est encore attestée de son temps en Lituanie<sup>95</sup>. Il faisait sans doute référence au geste spectaculaire du duc Kęstutis, qui en 1351 saigna un bœuf lors de la confirmation d'un traité passé avec le roi Louis de Hongrie, ce que le célèbre poète a pu apprendre cinq ans plus tard lors d'une mission diplomatique à Prague, à la cour de l'empereur Charles IV<sup>96</sup>. Non seulement, on utilise habituellement des termes tirés du registre classique pour interpréter la religion balte, mais encore, sous la plume de l'un des premiers humanistes,

---

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>92</sup> « *Nam gens Livonum, Estonum, Prutonum variis erroribus delusa ignorans Dei filium et incarnati verbi mysterium, numina gentilium colebat, driades, amadriades, oreades, napeas, humides, satiros et faunos. Separabat enim sibi lucos, quos nulla securis violare presumpsit, ubi fontes et arbores, montes et colles, rupes et valles venerabantur, quasi aliquid virtutis et auspitii reperiri posset in eis* », Olivier de Paderborn, *Historia regum Terre Sancte*, in H. Hoogeweg (éd.), *Die Schriften des Kölner Domscholasters*, p. 156-157, cité par M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 29, n. 72. Voir aussi E. Bojtár, *Foreword*, p. 290.

<sup>93</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 120-122 ; A. Pluskowski, *Archeology*, p. 72-75 ; M. Bertasius, « Horse Graves, Sacrifice, and the Performers of Public Rituals », *Archeologia Baltica* 11, 2009, p. 306 ; pour le domaine estonien, H. Valk, « Christianisation in Estonia », p. 571-579 ; A. Murray, « Heathens », p. 210.

<sup>94</sup> N. Vėlius, *Baltų Religijos*, p. 68 ; sur l'habitude des auteurs du Moyen Âge et de la Renaissance à donner des noms inspirés de l'Antiquité aux divinités des Baltes, *ibid.*, p. 61 ; A. Greimas, « Les voix du mythe en Lituanie », p. 15.

<sup>95</sup> « *Comperi hunc morem feriendi federis et easdem imprecationes in caput frangentis fidem apud Lutuinos et id genus hominum etiam nunc servari* », *Petrarcae Vergilianus Codex*, *Enéide* VII, 641, folio 174, cité et trad. S. C. Rowell, « A Pagan's Word », p. 160.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 159-160 *Idem, Lithuania*, p. 32, 145 ; *Idem*, « Of Men », p. 93.

les derniers païens d'Europe servent de modèles pour aider à comprendre les coutumes des anciens Romains.

Peut-être faut-il lier à la « romanisation » du paganisme balte une tradition qui fait d'un peuple en particulier, les Sémigalliens, les descendants de Gaulois égarés en Europe du Nord. Certes, en un temps où Français comme Anglais prétendaient descendre des Troyens et des Romains, se voir attribuer de prestigieuses origines antiques n'a rien de spécifiquement balte. L'assimilation des Sémigalliens à un peuple ancien semble être due à un jeu de mot, ce qui est au fond assez typique de la mentalité historiographique du Moyen Âge<sup>97</sup>. Pour Barthélemy l'Anglais, « les Sémigalliens [*Semigalli*] sont appelés ainsi parce qu'ils descendent des Gaulois [*Gallis*], ou des Galates et de ces peuples »<sup>98</sup>. Albéric de Trois-Fontaine, le chroniqueur cistercien de la région de Liège, nous raconte une histoire plus détaillée sur les origines fabuleuses de ce peuple (v. 1232)<sup>99</sup> :

Pourquoi cette terre est-elle dite Sémigallie ? Réfère-toi à l'histoire de Brennus et de Belus, et des Gaulois sénonais qui une fois Rome prise, édifièrent Sena la Vieille, Senigallia, et d'autres cités d'Italie. Certains d'entre eux entrèrent dans la mer Noire [*mare Ponticum*] par la mer Adriatique et le bras de saint Georges, et de là par le fleuve Dniepr [*Nepre*] ils obtinrent une terre près de la Russie, qu'ils nommèrent Semigallie ; et ainsi l'ancien s'accorde au nouveau<sup>100</sup>.

Le chroniqueur danois Saxo Grammaticus, qui appelle les Sémigalliens « Hellespontin », semble faire référence à la même légende<sup>101</sup>. Le premier chroniqueur de la Pologne, Gallus Anonymus, attribue quant à lui une origine saxonne aux Prussiens ; l'ancienneté n'impose pas autant de respect que dans le cas des Sémigalliens, mais faire de ces païens les descendants du puissant peuple vaincu par Charlemagne qui auraient

---

<sup>97</sup> B. Guenée, *Histoire et culture historique*, p. 175-176 ; A. Grabski, « La Pologne », p. 32.

<sup>98</sup> « *Vnde Semigalli sunt dicti qui ex Gallis sive Galatis et illis populis processerunt* », M. Tamm, « Signes », p. 170 ; T. Baranauskas, « Saxo », p. 68 ; N. Vėlius, *Baltų Religijos*, p. 59.

<sup>99</sup> M. Tamm, « Communicating », p. 369.

<sup>100</sup> « *Cur Semigallia dicatur illa terra, revolve historiam Brennii et Beli et Senonensium Gallorum, qui capta Roma Senam veterem et Senegalliam et quasdam Italie civitates edificaverunt. Horum quidam per mare Adriaticum et per brachium sancti Georgii mare Ponticum intraverunt, inde per fluvium Nepre iuxta Russiam quandam provinciam obtinuerunt, quam Semigalliam vocaverunt, et talis est concordia novorum et veterum* », Albéric, éd. P. Scheffer-Boichorst, p. 930.

<sup>101</sup> T. Baranauskas, « Saxo », p. 68.

refusé le christianisme et migré dans une autre région de l'Europe nordique ne manque pas de sel<sup>102</sup>.

Comme le veut la mode de l'époque, le passé, carolingien ou antique, est mis à contribution pour définir les peuples nouveaux qui apparaissent dans les textes du XIII<sup>ème</sup> siècle. Dans l'effort des clercs pour définir l'identité des Baltes, et surtout leur religion, l'*interpretatio romana* rejoint l'*interpretatio christiana*<sup>103</sup>. Néanmoins, ces deux filtres se rejoignent pour nous laisser voir une image assez cohérente de la vie spirituelle des Baltes telle qu'on la comprenait en Europe occidentale : c'est l'ignorance du vrai Dieu qui explique que les païens vénèrent les forces de la nature, qu'Olivier de Paderborn assimile aux nymphes et aux faunes de l'Antiquité. Livrés aux illusions des démons, que, selon l'avis d'Augustin, ils prennent pour des dieux, ils se distinguent par des pratiques magiques telles que la divination. En cela, les Baltes païens ressemblent aux anciens Grecs ou Romains, ou aux adversaires des Hébreux dans l'Ancien Testament<sup>104</sup>. Avec la pénétration des missionnaires dans le monde balte, ce tableau d'ensemble intègre quelques éléments « ethnographiques », qui reflètent sans doute les coutumes des autochtones et nous éclairent sur la compréhension de leur religiosité dans les milieux lettrés à partir du XIII<sup>ème</sup> siècle.

### *Comprendre la religion païenne : le bûcher funéraire*

S'il est une coutume spectaculaire des Baltes païens qui marque l'imaginaire occidental, c'est la crémation des morts et l'offrande que l'on place sur leurs bûchers<sup>105</sup>. Ces éléments sont déjà en partie visibles dans le court récit du navigateur Wulfstan, qui à la fin du IX<sup>ème</sup> siècle, nous a laissé une première description détaillée des rites funéraires des *Estum* (vraisemblablement une tribu prussienne). La crémation, avec armes et vêtements, clôture une série de rituels, parmi lesquels l'exposition du mort dans son domicile, des banquets en son honneur, une course à cheval et la division de son

---

<sup>102</sup> « *Tempore namque Karoli Magni, Francorum regis, cum Saxonia sibi rebellis existeret, nec dominacionis iugum nec fidei christiane susciperet, populus iste cum navibus de Saxonia transmeavit et regionem istam et regionis nomen occupavit. Adhuc ita sine rege, sine lege persistunt, nec a prima perfidia vel ferocitate desistunt* », Gallus, éd. et trad. P. Knoll, 2, 42, p. 194-195.

<sup>103</sup> E. Bojtár, *Foreword*, p. 318 ; A. Pluskowski, *Archeology*, p. 67. Le phénomène apparaît également dans les sources russes concernant la religiosité des Lituaniens ; A. Greimas, « *Sovys* », p. 55-57.

<sup>104</sup> R. Mažeika, L. Chollet, « *Familiar Marvels ?* », p. 56.

<sup>105</sup> M. Tamm, « *Eastern Baltic* », p. 30-31 ; N. Vélius, *Baltų Religijos*, p. 75.

patrimoine entre les vainqueurs<sup>106</sup>. Dans les grandes lignes, ces quelques notes correspondent avec ce que l'on sait des pratiques funéraires baltes<sup>107</sup>. La crémation des morts, bien attestée par l'archéologie, a été établie parmi les peuples baltes entre le IX<sup>ème</sup> et le XI<sup>ème</sup> siècle, coexistant selon les régions avec d'autres pratiques funéraires (notamment l'ensevelissement avec armes, bijoux et chevaux pour les nobles) avant de se répandre parmi les guerriers au XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>108</sup>. Il est donc probable que le peuple dont nous entretenons Wulfstan ait eu recours à ce type de funérailles. Notre navigateur doit, en toute logique, avoir une source pour ces informations : sans doute a-t-il entendu raconter ces faits lors de ses voyages dans la région<sup>109</sup>. Le fait qu'il insiste sur les rites funéraires, inconnus et vraisemblablement étonnants du point de vue de son public, n'est pas un hasard<sup>110</sup>. Pour les voyageurs chrétiens, le bûcher funéraire revient quasiment toujours comme l'un des points marquants de la description des Baltes et de leurs coutumes. Si pour Tacite et les auteurs de l'Antiquité, les Baltes sont liés à l'ambre, pour les auteurs du Moyen Âge, ils tendent à se définir par leurs coutumes funéraires, et en particulier par le fait de brûler leurs morts<sup>111</sup>.

La crémation et l'offrande funéraire réapparaissent dans plusieurs textes du XIII<sup>ème</sup> siècle et resteront intimement liés au monde balte. Ces témoignages, concordants entre eux, peuvent nous aider à comprendre les mécanismes d'interprétation de la religion

<sup>106</sup> « Wulfstan's voyage and his description of Estland », éd. et trad. J. Bately, dans *Wulfstan*, p. 16-17. Sur le terme *Estum/Aesti* et son emploi chez Wulfstan, S. Lebecq, *Hommes, mers et terres*, p. 229.

<sup>107</sup> Même si, pour P. Urbańczyk, « Wulfstan », p. 47, cette description ne saurait être prise pour argent comptant ; une remarque qui s'applique à l'ensemble de notre corpus. Pourtant, les spécialistes de la mythologie balte s'accordent à la considérer comme plutôt réaliste. Par exemple, d'après *Le Livre Sudovien*, un document du XVI<sup>ème</sup> siècle, une course de chevaux avait toujours lieu lors des funérailles (N. Vèlius, *Baltų Religijos*, p. 76). Le fait que des courses de chevaux étaient pratiquées aux funérailles dans plusieurs cultures (balte, mais aussi grecque, voire indienne) a été vu comme un trait commun à plusieurs peuples dits indo-européens (par exemple V. Toporov, « Konnyye sostyazaniya na pokhonorakh », dans V. Ivanov, L. Nevskaya, *Issledovaniya v oblasti balto-slavyanskoy dukhovnoy kul'tury. Pogrebal'nyy obryad*, Moscou 1990, cité par E. Bojtár, *Foreword*, p. 251). Cette hypothèse est critiquée, non sans arguments, par E. Bojtár, *Foreword*, p. 251-252. La pratique qui consiste à ne pas brûler ou enterrer tout de suite le corps du défunt semble être attestée dans une large partie de l'Europe orientale : M. Gimbutas, *The Balts*, p. 186. A. Greimas, « Sovys », p. 50, note que « dans les temps anciens, les Lithuaniens avaient pour coutume de faire asseoir le mort à la table du banquet ».

<sup>108</sup> A. Kuncevicus, « Les Origines », p. 41-42 ; P. Walter, « The Ditty of Sovijus », p. 72 ; E. Bazaraitė, T. Heitor, « Comparative study », p. 318 ; A. Greimas, « Sovys », p. 44.

<sup>109</sup> Wulfstan citant deux noms d'origine locale (*Truso* et *Ilfing*, empruntés au vieux-prussien), il a dû avoir un contact direct avec des autochtones, ou au moins des personnes qui connaissaient bien la région (probablement des marchands ou d'autres navigateurs). P. Urbańczyk, « Wulfstan », p. 45-46.

<sup>110</sup> S. Lebecq, « Ohthere et Wulfstan », p. 168 ; M. Jagodzinski, « The Settlement of Truso », dans *Wulfstan*, p. 194 note que Wulfstan a choisi de décrire en détail les coutumes des « Estum » au lieu du port marchand de Truso, où il se rendait, car celui-ci était vraisemblablement déjà connu de son public, alors que son récit sur les Baltes pouvait étonner et intéresser celui-ci.

<sup>111</sup> *Baltų Religijos*, p. 75 ; T. Jonuks, « Archeology of Religion », p. 43 ; M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 30.



des natifs. Ils illustrent l'intérêt que l'on porte aux éléments les plus « exotiques » de leur culture, qui se distingue alors sensiblement d'une simple réduction à la religion des anciens Romains. Si l'on excepte le navigateur anglo-saxon du IX<sup>ème</sup> siècle, le premier auteur d'Europe occidentale à décrire en détail les funérailles baltes est Barthélemy l'Anglais, dans le paragraphe consacré à la Livonie du Livre XV de son *De proprietatibus rerum* (v. 1245). Après avoir dit que les habitants ont récemment abandonné le culte des démons, il se fend de quelques précisions sur leur religion, et notamment sur leurs coutumes funéraires :

Les dépouilles des morts n'étaient pas enterrées : ils faisaient un très grand bûcher et les brûlaient jusqu'à ce qu'elles soient réduites en cendres. Après la mort, ils revêtaient leurs amis de vêtements nouveaux et leur donnaient pour viatique des moutons, des bœufs et d'autres animaux. Ils leur attribuaient de même des esclaves hommes et femmes ainsi que bien des objets, qu'ils brûlaient avec les morts, croyant que ceux-ci, après la crémation, arriveraient sans encombre dans une région d'êtres vivants, où ils trouveraient, avec tous les esclaves et les bêtes qui avaient été brûlés pour eux, une terre où ils vivraient longtemps dans l'abondance<sup>112</sup>.

Le rituel funéraire est ce qui distingue le mieux le christianisme du paganisme ; autrement dit, le bûcher et l'offrande funéraire apparaissent comme étant *les* marqueurs d'altérité par excellence<sup>113</sup>. M. Tamm remarque que les rites tels que décrits par Barthélemy sont « opposés dans tous les détails à ceux pratiqués par les chrétiens »<sup>114</sup>. Cette description, qui succède précisément à la mention des pratiques divinatoires des Lives, ferait de la religion balte une inversion du christianisme, construite à l'aide de *topoi*

---

<sup>112</sup> « *Mortuorum cadauera tumulo non tradebant, sed pocius facto rogo maximo vsque ad cineres comburebant. Post mortem autem suos amicos nouis vestibus vestiebant et eis pro viatico eius oues et boues et alia animantia exhibebant. Seruos etiam et ancillas cum rebus aliis ipsis assignantes vna cum mortuo et rebus aliis incedebant, credentes sic incensos ad quartam viuorum regionem feliciter pertingere et ibidem cum pecorum et seruorum sic ob gratiam domini combustorum multitudine felicitatis et vite temporalis patriam inuenire* », Barthélemy, éd. M. Tamm, « Signes », p. 169 ; trad. *Ibid.*, p. 165.

<sup>113</sup> M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 30, qui cite cette belle formule de F. Hartog, *Miroir*, p. 149 : « dis-moi comment tu meurs et je te dirais qui tu es ».

<sup>114</sup> M. Tamm, « Inventing », p. 207.

hérités de l'Antiquité<sup>115</sup>. La crémation d'un païen mort pourrait, par exemple, trahir une influence des funérailles de César chez Suétone<sup>116</sup>.

Bien au-delà du cas balte, cette pratique fait, pour les auteurs du Moyen Âge, partie prenante des mœurs païennes. La littérature médiévale d'inspiration antique utilise volontiers ce thème pour illustrer les derniers honneurs rendus aux guerriers tombés sur le champ de bataille. Si dans son adaptation du *Roman de Troie*, Benoît de Sainte-Maure fait ensevelir et non brûler Patrocle<sup>117</sup>, l'auteur du *Roman d'Enéas* raconte que lors de l'invasion du Latium par Enée et ses compagnons, on profite d'une trêve pour dresser les bûchers et brûler les morts, « *selonc la coustume de Troie* »<sup>118</sup>. L'épisode est narré sans aucune nuance de condamnation, comme si l'on considérait logique que des païens aient accompli ces rites « *A la lor loy et a lor guise* »<sup>119</sup>.

Du reste, des témoignages arabes du X<sup>ème</sup> siècle rapportent que les Slaves ou les Varègues scandinaves brûlaient leurs morts et sacrifiaient des êtres humains, des animaux et des biens, ce qui indique que des auteurs indépendants les uns des autres attribuaient des usages analogues aux païens nordiques<sup>120</sup>. L'offrande funéraire, par inhumation ou incinération, et notamment celle du cheval, paraît avoir été largement pratiquée dans l'Europe préchrétienne et une grande partie de l'Asie, ce que l'archéologie atteste en

---

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 206-207. Pour une réflexion sur les problèmes de méthodologie concernant l'approche des pratiques païennes à travers les sources écrites chrétiennes, et l'écueil de la réduction à de simples « reprises littéraires », M.-A. Wagner, *Le cheval*, p. 435-444.

<sup>116</sup> Suétone, *Vies des douze Césars*, LXXXIV, éd. et trad. H. Ailloud, Paris 1989, p. 59-60. Sur la réappropriation de Suétone par les auteurs du Moyen Âge, J. Monfrin, « Humanisme et traductions au Moyen Âge », *Journal des savants*, 1963, p. 161-190. Tacite mentionne la pratique de la crémation chez les Germains : *La Germanie*, 27, p. 86.

<sup>117</sup> Benoît de Sainte-Maure, *Le Roman de Troie*, v. 10371-10398, éd. et trad. E. Baumgartner et F. Vieillard, 1998, p. 252-255.

<sup>118</sup> *Le Roman d'Enéas*, v. 6157, éd. et trad. A. Petit, Paris 1997, p. 388.

<sup>119</sup> V. 6149, *loc. cit.* Voir aussi v. 6133-6157, p. 387-388 pour le passage entier, et v. 2110-2213, p. 166-173, pour le bûcher de Didon, qui représente toutefois un cas marginal. D'après le Prof. René Wetzell (correspondance privée, 30 oct. 2015), la littérature médiévale de langue allemande ne compte pas de bûcher funéraire. Celui-ci fait par contre son apparition dans le poème anglo-saxon de Beowulf (v. VII<sup>ème</sup> - IX<sup>ème</sup> siècle) ; *Beowulf*, strophe LII, éd. J. Queval, Paris 1981, p. 178-179. Le court passage de l'adaptation russe de la *Chronique de Malalas* (XIII<sup>ème</sup> siècle) concernant l'histoire légendaire de Sovij, censé avoir introduit la crémation parmi les Lituaniens, lie explicitement cette pratique avec celle des anciens Hellènes : A. Greimas, « Sovys », p. 55.

<sup>120</sup> Le témoignage le plus célèbre est celui du voyageur Ibn Fadlân, secrétaire d'une mission du calife de Bagdad auprès des Bulgares de la Volga ; « Récit de voyage », in *Voyageurs arabes*, éd. P. Charles-Dominique, Paris 1995, p. 58. Le peuple des *Rus'* dont il s'agit est souvent considéré comme des Scandinaves (E. Weber, « Ibn Fadlân chez les Russes » in *Slavica Occitania*, 8, 1999, p. 318 ; F. Conte, *Slaves*, p. 123-125, 134), mais S. Boskovic y voit une population slave : S. Boskovic, « Les survivances du paganisme slave dans les rites funéraires serbes », *Revue du Centre Européen d'Etudes Slaves* 2, 2013 [en ligne]. Autre époque et autre contexte, la chronique russe de Galicie-Volhynie mentionne la crémation des Lituaniens décédés, sous le règne de Mindaugas : G. Vélius, « Istoriniai šaltiniai », p. 65-72 (trad. R. Mažeika).

Europe centrale<sup>121</sup>. Dans le contexte balte, un certain nombre de sites a été mis au jour, lesquels indiquent que la crémation d'humains, de chevaux et d'objets précieux telle que le racontent les sources écrites semble avoir été pratiquée jusqu'aux XIII-XIV<sup>èmes</sup> siècles<sup>122</sup>. On sait également que l'inhumation côtoyait la crémation (peut-être réservée aux nobles)<sup>123</sup> ; quant à elle, la pratique de l'offrande funéraire est attestée de l'ancienne Prusse à l'Estonie, en passant par la Lituanie<sup>124</sup>. Même s'il reste bien sûr très difficile d'interpréter ces trouvailles, il semble envisageable que les deux pratiques fondamentales rapportées par nos auteurs aient pu exister, à tout le moins dans certains contextes et dans certaines régions du monde balte.

Il est bien clair que les descriptions qui vont nous occuper ne doivent pas être lues comme des documents ethnographiques, mais comme des tentatives d'intégrer dans un système de représentation ancien des données nouvelles, produites par la rencontre avec des peuples méconnus<sup>125</sup>. Ce qui nous importe est moins de savoir si Barthélemy l'Anglais a fidèlement rapporté ce qui se passait lorsqu'un Prussien ou un Live décédait, que comment lui et ses pairs ont traité les informations qui leur étaient parvenues. Car l'analyse de Barthélemy l'Anglais est rapidement rejointe par d'autres textes. Une courte notice du *Descriptiones terrarum* rapporte que les Sambiens, un peuple prussien, « *consommaient les morts avec des chevaux, des armes et de nobles vêtements. De fait, ils croient qu'ils peuvent les utiliser, avec d'autres choses brûlées, dans un monde à venir* »<sup>126</sup>. Quant à lui, Roger Bacon n'échappe pas à l'habituelle réduction de la religion balte à l'adoration de la nature<sup>127</sup>, mais ce qu'il nous dit des coutumes funéraires des Prussiens permet de rapprocher son texte de celui Barthélemy l'Anglais, ce qui laisse

<sup>121</sup> M.-A. Wagner, *Cheval*, p. 101-111.

<sup>122</sup> M. Bertasius, « Horse Graves », p. 305-313 ; A. Pluskowski, *Archeology*, p. 77-81 ; E. Bazaraitė, T. Heitor, « Comparative study », p. 317-318 ; M. Tamm, « Inventing », p. 207 ; *Idem*, « Eastern Baltic », p. 31-32, n. 84 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 128-130.

<sup>123</sup> E. Bazaraitė, T. Heitor, « Comparative study », p. 316-321 ; H. Valk, « Neighbouring but distant: Rural burial traditions of Estonia and Finland during the Christian Period », *Fennoscandia archaeologica* 11, 1994, p. 71.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 71-72 ; *Idem*, « Christianisation in Estonia », p. 575 ; M. Tamm, « Inventing », p. 207 ; S. Urbanavičienė, « Survivals of Paganism in 14<sup>th</sup>-17<sup>th</sup> Century Graves in Lithuania », dans M. Müller-Wille (éd.), *Rom und Byzanz*, vol. 2, p. 131-142.

<sup>125</sup> M. Tamm, « Inventing », p. 208.

<sup>126</sup> « *Et mortuos cum equis et armis et nobilioribus uestibus comburebant. Credunt enim quod hiis et aliis que comburuntur in futuro seculo uti possint* », *Descriptiones terrarum*, éd. M. Colker, « America », p. 722 ; M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 31. Le fait que la première phrase soit au passé, mais la seconde au présent, indique-t-il que, pour l'auteur, la croyance a survécu à la pratique ?

<sup>127</sup> « *Pagani vero simul colunt inferiora et coelestia. Quicquid enim eis occurrit utile, sive Sol sive Luna sive animal sive lucus sive aqua sive ignis, sive aliud aliquid, colunt per amorem. Quicquid vero eis terribile est colunt per timorem* », Bridges, vol. 2, p. 372.

entendre qu'il a puisé ses informations auprès du même réseau franciscain<sup>128</sup>. Pour Bacon, les païens se caractérisent par un fort attachement à leurs coutumes, ce qui ne saurait nous étonner étant donné la tradition faisant de leur religion un ensemble de rites cimentant la société<sup>129</sup>. Le franciscain anglais met de plus l'accent sur un certain matérialisme, qui se traduirait selon lui par la crémation des corps et la pratique de l'offrande funéraire, que nous savons être devenues un élément habituel des descriptions des mœurs des païens baltes :

Les vrais païens, comme les Prussiens et ceux des nations voisines, ont l'habitude de vivre selon la coutume et pas selon la loi de la raison. Leurs intérêts sont centrés sur les plaisirs, les richesses et l'honneur de cette vie, et ils croient que la vie à venir est similaire à celle-ci dans tous les aspects. Ainsi à leur mort ils se font brûler en public, avec leurs pierres précieuses, de l'or, de l'argent, leurs destriers, leur famille, leurs amis, toutes leurs richesses et leurs biens, espérant profiter de toutes ces choses après la mort<sup>130</sup>.

L'interprétation des trois auteurs est la même : l'au-delà en lequel croient les Baltes est une répétition de la vie terrestre, où le défunt retrouvera les biens qui lui ont appartenu<sup>131</sup>. Une telle « croyance » semble être généralement attribuée aux païens par les auteurs ecclésiastiques, du moins si l'on se réfère à un extrait du *De cognitione sui* d'Hélinand de Froidmont (m. v. 1229), qui, citant la description des Enfers dans l'*Enéide*, commente en disant qu'il est erroné de croire « que les âmes des défunts apparaissent à beaucoup de gens pleurant les châtements de leurs péchés avec l'apparence qu'ils avaient lorsqu'ils vivaient : c'est-à-dire les paysans en habits campagnards, les chevaliers en armes, comme le vulgaire l'affirme au sujet de la mesnie Hellequin »<sup>132</sup>. L'allusion à ce

---

<sup>128</sup> M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 19, n. 32 ; P. Gautier Dalché, « Représentations », p. 74.

<sup>129</sup> S. C. Rowell, « Custom », p. 46 sq.

<sup>130</sup> « *Pagani vero puri qui consuetudine vivendi pro ratione legum utentes, ut Praceni et nationes confines eis, deliciis divitiis et honore istius vitae detinentur, cum intentione alterius, ut qualis fuerit hic et quantus, talis et tantus aestimatur fore in vita futura. Unde in morte faciunt se comburi publice cum lapidibus pretiosis et auro et argento et dextrariis et familia et amicis et omnibus divitiis et bonis, sperantes quod post mortem omnibus his gaudebunt* », Roger Bacon, éd. J. H. Bridges, vol. 2, p. 369 ; trad. R. B. Burke, *The Opus majus of Roger Bacon*, vol. 2, p. 789.

<sup>131</sup> N. Vélius, *Baltų Religijos*, p. 76. C'est ainsi que l'on interprète de nos jours les trouvailles archéologiques des tombes coumanes, par exemple : A. Kehnel, « Le sacrifice du cheval », p. 17-18.

<sup>132</sup> « *Haec autem falsitas opinionis, vel opinio falsitatis, inde, nisi fallor, sumpsit initium, quod animae defunctorum suorum peccatorum poenas lugentes multis apparere solent in eo habitu, in quo prius vixerant : id est rustici in rusticano, milites in militari, sicut vulgus asserere solet de familia Hellequini* », Helinandus Frigidi Montis, *Flores Helinandi*, part. 2, cap. 10, *Patrologia latina*, vol. 212, col. 731 (mis en ligne sur [www.mlat.uzh.ch](http://www.mlat.uzh.ch))

cortège des âmes des morts permet à l'auteur d'opposer la conception supposément païenne de l'autre monde comme similaire à la vie terrestre à celle que défend le christianisme<sup>133</sup>. Ainsi, l'au-delà des païens ne peut qu'être « inférieur » à celui des chrétiens, puisqu'il n'est qu'une répétition de la vie terrestre. C'est ce qui ressort de la chronique de Pierre de Dusbourg :

Les Prussiens croyaient aussi à la résurrection des corps, mais pas comme ils le devaient. Ils croyaient en effet que l'on soit noble ou homme du commun, riche ou pauvre, faible ou puissant, on le resterait dans la vie future, après la résurrection. Pour cette raison, il était d'usage, quand un homme noble mourait, que ses armes et son cheval, tous ses serviteurs, ses parures précieuses, ses chiens de chasse et ses faucons et beaucoup d'autres choses rappelant son statut soient brûlés avec lui. Quand un homme du commun mourait, tout ce qui avait rapport avec son activité était brûlé. Ils croyaient que tout cela allait ressusciter avec lui pour lui servir comme dans sa vie précédente<sup>134</sup>.

Dusbourg n'est pas le seul chroniqueur de la région balte à mentionner ce genre de rites. Henri de Livonie note qu'après une tentative d'assaut menée contre Riga, les Coures se replient puis récupèrent leurs morts sur le champ de bataille, et qu'une fois de l'autre côté de la Daugava, ils les brûlent et les pleurent pendant trois jours<sup>135</sup>. Pour N. Blomkvist, l'utilisation de la première forme du pluriel dans sa description du siège de Riga pourrait indiquer que le chroniqueur a été présent lors des événements, et donc qu'il a pu être témoin de la scène de crémation<sup>136</sup>. À la différence de Dusbourg, Henri ne lie pas la crémation des corps à la croyance en un au-delà, mais lorsqu'il relate que des femmes lituaniennes se sont pendues en apprenant que leurs maris ont été tués dans une

---

<sup>133</sup> M.-A. Wagner, *Le cheval*, p. 563-565 ; sur la christianisation de la chasse sauvage ou mesnie Hellequin, voir entre autres C. Ginzburg, *Sabbat*, p. 112 sq. ; M. Chalvet, *Une histoire de la forêt*, Paris 2011, p. 99-106.

<sup>134</sup> « *Prutheni resurrectionem carnis credebant, non tamen, ut debebant. Credebant enim, si nobilis vel ignobilis, dives vel pauper, potens vel impotens essent in hac vita, ita post resurrectionem in vita futura. Unde contingebat, quod cum nobilibus mortuis arma, equi, servi et ancille, vestes, canes venatici, et aves rapaces, et alia, que spectant ad miliciam, urerentur. Cum ignobilibus comburebatur id, quod ad officium suum spectabat. Credebant, quod res exuste cum eis resurgerent, et servirent sicut prius* », Dusbourg, SRP 1, p. 54.

<sup>135</sup> « [1210] *Quos videntes Curones a civitate recedunt et collectis interfectis suis ad naves revertuntur et transita Duna triduo quiescentes et mortuos suos cremantes fecerunt planctum super eos* », Henri de Livonie, XIV, 5, éd. L. Arbusow, A. Bauer, p. 77 ; N. Blomkvist, *Discovery*, p. 173-174 ; K. Kļaviņš, « Ideology », p. 264.

<sup>136</sup> N. Blomkvist, *Discovery*, p. 173.

bataille, il ajoute qu'elles l'ont fait en pensant les retrouver dans une autre vie<sup>137</sup>. On a l'impression que ces auteurs essayent de donner du sens à des événements à première vue incompréhensibles : si ces femmes se suicident, c'est parce qu'elles croient qu'elles retrouveront leurs maris. De la même manière, si les amis et les parents d'un personnage décédé brûlent ses biens avec lui, c'est parce qu'ils croient qu'il les utilisera après la mort<sup>138</sup>. Un tel processus de rationalisation ne date pas des historiens du Moyen Âge ; François Hartog l'a repéré à l'œuvre chez Hérodote et ses pairs de l'Antiquité<sup>139</sup>.

Le parallèle entre les écrits des savants anglais et les documents produits sur le rivage balte peut nous aider à comprendre la manière dont la religiosité des païens était interprétée dans l'Occident médiéval. Outre les chroniqueurs Henri de Livonie et Pierre de Dusbourg, qui, d'une certaine manière, n'étaient pas plus à l'abri d'une *interpretatio romana* que les auteurs écrivant à Magdebourg ou à Paris, un document juridique nous donne quelques éclaircissements. C'est le traité de Christbourg, conclu en 1249 sous la houlette du légat Jacques Pantaléon entre les représentants des Teutoniques et des Prussiens, lesquels doivent jurer de renoncer aux pratiques païennes. Parmi celles-ci, les rédacteurs du traité leur prêtent des coutumes funéraires qui nous sont maintenant familières :

En outre, les dits néophytes, (...) promirent fermement et fidèlement, d'une volonté spontanée, qu'eux ou leurs descendants ne conserveront pas leurs morts brûlés ni enterrés avec des chevaux ou des hommes, ni avec des armes ou des habits ou n'importe quoi d'autre de précieux, ni selon n'importe quels autres rites des païens, mais qu'ils enseveliront leurs morts selon la coutume des chrétiens, dans le cimetière et pas en dehors<sup>140</sup>.

---

<sup>137</sup> Henri, IX, 5, éd. L. Arbusow et A. Bauer, p. 28 ; M. Gimbutas, *The Balts*, p. 188.

<sup>138</sup> Notons que dans l'Occident chrétien, certains princes ou prélats sont enterrés avec leurs attributs ; voir notamment T. Meier, *Die Archäologie des mittelalterlichen Königsgrabes im christlichen Europa*, Stuttgart, Thorbecke, 2002 (compte-rendu par E. Dabrowska, *Le Moyen Âge* 111, 2005, p. 709-714).

<sup>139</sup> F. Hartog, *Miroir*, p. 194-199.

<sup>140</sup> « Porro neophiti sepe dicti, specialiter autem illi de Pomezania, Warmia et Natania, (...) coram nobis et aliis supradictis deo et Romane ecclesie ac fratribus sepe dictis voluntate spontanea firmiter et fideliter promiserunt, quod ipsi vel heredes eorum in mortuis comburendis vel subterrands cum equis sive hominibus vel cum armis seu vestibus vel quibuscunque aliis preciosis, vel eciam in aliis quibuscunque ritus gentilium de cetero non servabunt, sed mortuos suos iuxta morem christianorum in cimiteriis sepelient et non extra », PUB 1-1, doc. 218, p. 161 ; trad. D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 98 ; S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 149 ; W. Hubatsch (éd.), *Quellen*, doc. 10, p. 80-99.

L'ensevelissement est mentionné au côté de la crémation, ce qui pourrait indiquer que les rédacteurs du traité ont bénéficié de renseignements assez précis quant aux différentes pratiques funéraires des Baltes<sup>141</sup>, et que contrairement aux chroniqueurs et aux savants, ils ne se sont pas contentés de retenir uniquement la très spectaculaire crémation. Le document donne encore d'autres détails que taisent Barthélemy ou Roger. Un peu plus loin, le texte du traité nous dit que les Prussiens :

promirent de ne plus recevoir parmi eux les Tulissones ou Ligaschones, ces fieffés menteurs et histrions, qui pour ainsi dire en tant que prêtres des païens, président aux funérailles des défunts et sont, hélas !, promis aux tourments infernaux. Tenant pour bien ce qui est mal, ils louent les défunts pour les vols, pillages et autres crimes et péchés que ces derniers commirent de leur vivant. Criant les yeux levés au ciel, ils affirment mensongèrement voir le défunt voler au milieu du ciel sur son cheval, orné de ses armes étincelantes, tenant au poing un épervier, et s'avançant dans l'autre monde à la tête d'une grande troupe. Avec de pareils et semblables mensonges, ils séduisent le peuple et le ramènent aux rites païens<sup>142</sup>.

La présence de ces personnages semble à première vue confirmer ce que disent les chroniqueurs et encyclopédistes de la même époque : quoi de plus « normal », en effet, que de voir un mort chevaucher en armes, avec son faucon sur le bras, s'il doit jouir de tous ses biens dans l'autre monde ? Du point de vue des rédacteurs du traité, les *Tulissones* et les *Ligaschones* auraient tout intérêt à profiter d'un événement aussi important pour la communauté que les funérailles d'un puissant pour maintenir leur pouvoir en prétendant voir le défunt s'élever au-dessus du bûcher. Or, les résultats de la recherche sur la mythologie balte peuvent éclairer ce passage d'une lumière différente. Ce que le texte nous dit, c'est que ces personnages sont, selon les coutumes de leur peuple, à même de voir les âmes des morts. Endre Bojtár les compare aux chamanes eurasiatiques<sup>143</sup>, dont

---

<sup>141</sup> A. Pluskowski, *Archeology*, p. 78-80.

<sup>142</sup> « *Promiserunt eciam, quod inter se non habebunt de cetero Tulissones vel Ligaschones, homines videlicet mendacissimos histriones, qui quasi gentilium sacerdotes in exequiis defunctorum ve tormentorum infernalium promerentur, dicentes malum bonum et laudantes mortuos de suis furtis et spoliis, immundiciis et rapinis ac aliis viciis et peccatis, que, dum viverent, perpetrarunt ; ac erectis in celum luminibus exclamantes, mendaciter asserunt, se videre presentem defunctum per medium celi volantem in equo, armis fulgentibus decoratum, nisum in manu ferentem et cum comitatu magno in aliud seculum procedentem ; talibus et consimilibus mendaciis populum seducentes et ad ritus gentilium revocantes* », PUB 1-1, doc. 218, p. 161.

<sup>143</sup> E. Bojtár, *Foreword*, p. 327-329. Voir aussi S. Gouguenheim, *Chevaliers*, p. 149-150 ; A. Pluskowski, *Archeology*, p. 68.

on retrouve les caractéristiques fondamentales chez de nombreux « sorciers » de l'Europe médiévale et moderne<sup>144</sup>. Le chroniqueur Pierre de Dusbourg attribue un trait similaire à un prêtre païen nommé Criwe, dont il fait une sorte de figure inversée du pape, obéi de tous les Baltes<sup>145</sup> :

Au sujet de leurs morts, il y avait aussi cette illusion diabolique : quand un membre de la famille d'un homme mort va voir Criwe, et lui demande s'il a vu quelqu'un passer autour de sa maison tel ou tel jour, ou lors d'une nuit particulière, Criwe décrit avec une grande précision l'apparence du mort avec ses armes et ses habits, ses familiers et ses chevaux, et pour plus de certitude, il affirme souvent qu'il a laissé une certaine figure avec sa lance ou un autre instrument sur le linteau de la porte<sup>146</sup>.

Que l'on considère les *Tulissones*, *Ligaschones* et autres Criwe comme des chamanes ou comme de simples « fieffés menteurs », on doit en déduire que l'image du mort s'élevant au-dessus du bûcher, en armes et sur son cheval, avait une signification particulièrement importante dans la religiosité traditionnelle des Prussiens. Les spécialistes estiment que la pensée préchrétienne balte concevait l'au-delà comme un lieu lointain, que l'on rejoignait à cheval ou en bateau, en suivant le chemin du soleil<sup>147</sup>. Si l'on compare avec ce que nous savons des autres systèmes mythologiques d'Europe et d'Asie centrale, il n'est pas trop imprudent de voir le cheval comme un agent psychopompe, rendant possible l'accès à l'au-delà<sup>148</sup>. Un même raisonnement peut être, avec une certaine prudence, tenté pour ce qui concerne la crémation ; les anthropologues et mythologues qui se sont penchés sur la question supposent que le feu était un élément

---

<sup>144</sup> Sur ce point, je me permets de renvoyer essentiellement aux travaux de C. Ginzburg, notamment *Le Sabbat des Sorcières* et *Les Batailles nocturnes* ; voir aussi *Idem*, « Les origines du sabbat », dans N. Jacques-Chaquin et M. Préaud (dir.), *Le sabbat des sorciers. XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Grenoble 1993, p. 17-21 ; E. Pócs, « Le sabbat et les mythologies indo-européennes », dans *ibid.*, p. 23-31. Pour le cas balte, E. Bojtár, *Foreword*, p. 277.

<sup>145</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 125-128 ; A. Murray, « Heathens », p. 208-209. D'après Dusbourg, Criwe est notamment censé siéger dans un lieu nommé *Romowe*, qu'il fait dériver du mot « Rome ».

<sup>146</sup> « *Circa istos mortuos talis fuit illusio dyaboli, quod cum parentes defuncti ad dictum Criwe papam venirent, querentes, utrum tali die vel nocte vidisset aliquem domum suam transire, ille Criwe et dispositionem mortui in vestibus, armis, equis et familia sine hesitatione aliqua ostendebat, et ad majorem certudinem ait, quod in superliminari domus sue talem figuram cum lancea vel instrumento alio dereliquit* », Dusbourg, SRP 1, p. 54.

<sup>147</sup> M. Bertasius, « Horse Graves », p. 307-312 ; Gimbutas, *The Balts*, p. 190.

<sup>148</sup> E. Bazaraitė, T. Heitor, « Comparative study », p. 317 ; C. Westerdahl, « The Horse as a liminal agent », *Archeologia Baltica* 11, 2009, p. 323-324. Sur le cheval psychopompe dans les anciennes religions d'Europe centrale et nordique, M.-A. Wagner, *Le cheval*, p. 11 sq.



sacré chez les Baltes, devant permettre d'entrer en communication avec l'autre monde<sup>149</sup>. Comme le cheval, le feu avait sans doute un rôle symbolique important dans les funérailles. On peut alors supposer que le scribe chargé de rédiger le traité de Christbourg a noté assez fidèlement les coutumes funéraires des Baltes, sans doute connues par le truchement des missionnaires et de divers témoins, mais leur a donné un sens correspondant à la vision chrétienne du paganisme : les chamanes conduisant la cérémonie funéraire devenant des manipulateurs qui « avec de pareils et de semblables mensonges, ... séduisent le peuple et le ramènent aux rites païens ». On retrouve l'idée d'infidèles naïfs, qui du fait de leur ignorance sont aisément trompés par des « histrions » avides de pouvoir. Selon cette logique, les vrais ennemis du christianisme ne seraient pas les païens eux-mêmes, mais leurs prêtres<sup>150</sup>.

En partant de l'hypothèse que la crémation et l'offrande funéraire, ont, au moins dans certains cas, été pratiquées, il y a lieu de penser que les différents acteurs aux contacts de la réalité balte avaient entendu parler de ces impressionnantes funérailles, ou en ont été eux-mêmes témoins, comme cela semble être le cas d'Henri de Livonie au moment où il décrit la scène lors de laquelle les guerriers coures brûlent leurs morts après l'attaque sur Riga<sup>151</sup>. Un phénomène aussi marquant que la crémation des morts et la pratique de l'offrande funéraire devait être connu de beaucoup parmi la communauté des chrétiens de la Baltique<sup>152</sup>. Ces éléments, « exotiques » à souhait, n'ont pas manqué d'être notés par les missionnaires franciscains, qui ont diffusé leurs connaissances auprès de collègues en France ou ailleurs. La courte notice des *Descriptiones terrarum* concernant la crémation des morts en Sambie atteste du fait que des missionnaires actifs sur le terrain ont pris soin de collecter ces informations<sup>153</sup>. Barthélemy l'Anglais ou Roger Bacon ayant vraisemblablement eu l'occasion d'entendre de telles histoires de leurs collègues qui ont séjourné dans la région balte, il n'y a rien d'étonnant à ce que ces auteurs intéressés par cette « nouvelle » terre de mission les aient incorporées à leurs œuvres respectives<sup>154</sup>. Ce

---

<sup>149</sup> Correspondance avec M. Aleksander Pluskowski, que je remercie. Voir aussi P. Walter, « The Ditty of Sovijus », p. 75-76 ; A. Greimas, « Sovys », p. 41-58 ; N. Vélius, *Baltų Religijos*, p. 71.

<sup>150</sup> L'idée du prêtre ou du sorcier « infidèle » et manipulateur comme principal adversaire des missionnaires apparaît encore en plein XX<sup>ème</sup> siècle, du moins dans le contexte de la mission belge au Congo : P. Delisle, « Un Tintin au Congo flamand au service des missions chrétiennes. *Le Bâton du Féticheur*, de Renaat Demoen (1949-1950) », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 101/246, 2015, p. 121-140.

<sup>151</sup> N. Blomkvist, *Discovery*, p. 173.

<sup>152</sup> A. Pluskowski, *Archeology*, p. 80.

<sup>153</sup> M. Colker, « America », p. 722 ; M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 31.

<sup>154</sup> Sur l'attitude de Roger Bacon et de Barthélemy l'Anglais quant aux « nouvelles » régions de l'Europe orientale, voir notamment N. Bouloux, « Formes d'intégration », p. 119-146.

qu'Anne Kehnel appelle le « frisson de l'érudit », qui aime parsemer son texte de quelques curiosités exotiques pour maintenir éveillée l'attention de ses lecteurs, n'est sans doute pas étranger à l'intérêt des auteurs occidentaux pour ces coutumes spectaculaires et « barbares »<sup>155</sup>.

Face à la diversité des types de funérailles pratiquées parmi les différents peuples et groupes sociaux, seuls ceux qui faisaient le plus de sens pour les auteurs chrétiens ont été retenus : la crémation et l'offrande de biens et de chevaux. Ce genre d'obsèques, peut-être réservées aux princes<sup>156</sup>, pouvait évoquer des souvenirs de l'histoire antique. La pratique, aux antipodes de la façon de faire chrétienne, est comprise comme un trait typique du paganisme ; aussi, elle impressionne et pose des questions. On essaye de l'expliquer par ce que l'on croit savoir de la religion des païens, autrement dit que leur au-delà n'est qu'une répétition de la vie terrestre. Implicitement, c'est la tradition antique qui est, encore une fois, appelée pour donner les clefs d'interprétations. Le fait que les Baltes placent les richesses du mort sur le bûcher pour être brûlées avec lui est considéré comme une preuve que leur conception de la vie après la mort correspond bien à ce que l'on imaginait. Choisies parmi d'autres pratiques, vidées du sens qu'elles avaient pour les natifs, la crémation et l'offrande funéraire deviennent, dans la littérature du XIII<sup>ème</sup>, des éléments distinctifs de la religion balte.

Cette tradition reste bien établie pour les auteurs des siècles suivant relatant les périples des chevaliers français venus prêter main-forte aux Teutoniques dans leur croisade contre la Lituanie païenne. Ainsi, Jean Cabaret d'Orville, qui a consigné les souvenirs que lui dicta le vieux croisé Jean de Chastelmorand (*Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, 1429), évoque le traité passé à l'issue d'une ruse entre les chevaliers chrétiens et leurs adversaires :

Et tant firent chrestiens que les sarrasins furent tous lies d'eulx en realler en leur pays, parmi l'ordonnance faite que, de certain temps, les Sarrasins de Letho ne de

---

<sup>155</sup> A. Kehnel, « Le sacrifice du cheval », p. 22-24, qui rappelle que cette perspective impliquait souvent un fort sentiment de supériorité de l'auteur « civilisé » écrivant au sujet des « barbares » ; décrire des coutumes étranges, en opposition avec la conception chrétienne du monde, pouvait aussi faire ressortir la sauvagerie du peuple concerné et ainsi justifier la mainmise chrétienne (concrètement, celle des patrons de l'auteur) sur celui-ci. Pour A. Kehnel (*op. cit.*, p. 24) c'est en particulier le cas de Giraud de Barri dans sa *Topographia Hiberniae*, et il est difficile de ne pas penser au même biais dans le cas balte. Voir notamment M. Tamm, « Inventing » ; *Idem*, « Eastern Baltic » ; N. Blomkvist, *Discovery*.

<sup>156</sup> E. Bazaraitė et T. Heitor avancent que pour les XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles environ, « only famous figures are cremated » (« Comparative study », p. 320).

Norgalles ne pilleroient nulles esglises des chrestiens ne les bruslerioient, ne aussi les chrétiens, chevaliers de la religion, tant de Prusse, comme de Niffelant, en leur pays de Letho ou es marches, n'arderoient les saints bois (que ainsi ils appellent) des pins, ou ils consumoient les corps de leurs morts par feu et en faisoient sacrifice<sup>157</sup>.

Le respect des bois sacrés et leur usage dans la crémation des morts sont mentionnés en passant, comme une curiosité livrée au lecteur dans le feu de l'action ; le récit enchaîne directement sur la conclusion du traité et l'honneur qui en découle pour les participants à la ruse. Jacques d'Esch, racontant dans sa *Chronique de Metz* l'expédition à laquelle lui-même a participé en hiver 1400, opère exactement selon le même processus :

... quant ilz sentont la force desdis Crestiens, ilz [les Samogitiens] recullont arrier et s'en allont fuiant en ung mervilleux boix, qu'ilz appelloient le Saint Boix, ou onque Crestien n'avoit esteit, et onqueil boix, quant ilz se sentient constrains, ilz s'i alloient adez salver. Et y avoit de tres fort fermeteit de gros mairiens on dit boix et de belz edeficez et fuit gaigniez par les Crestiens<sup>158</sup>.

Là encore, la description du bois sacré des Samogitiens est immédiatement suivie des termes de l'accord que leur imposent les vainqueurs. Ces deux descriptions portent sur les adversaires des croisés, Lituaniens dans un cas, Samogitiens dans l'autre. Un troisième auteur à décrire les rites des natifs baltes, Guillebert de Lannoy, ne le fait pas dans le cadre de ses souvenirs de ruse proprement dits (il a combattu les Poméranien chrétiens alliés aux Polonais), mais lorsqu'il rend compte de son voyage de Königsberg à Riga, le long de la côte, en automne 1413. Fait intéressant, ce n'est pas dans une Samogitie déserte qu'il situe ces pratiques, mais dans un territoire appartenant à la province teutonique de Livonie : la Courlande. L'extrait dont il est question atteste que pour notre voyageur bourguignon, des rites manifestement païens étaient pratiqués au sein d'une population pourtant soumise à l'Ordre teutonique au XIII<sup>ème</sup> siècle :

Idem, ont lesdis Corres, jasoit ce qu'ilz soient cristiens natifz par force une secte que après leur mort ilz se font ardoir en lieu de sépulture, vestus et aournez chascun de

---

<sup>157</sup> Chazaud, p. 65.

<sup>158</sup> Wolfram, p. 337.

leurs meilleurs aournemens en ung leur plus prochain bois ou forest qu'ilz ont, en feu fait de purain bois de quesne. Et croyent, se la fumièere va droit ou ciel, que l'âme est sauvée, mais, s'elle va soufflant de costé, que l'âme est périee<sup>159</sup>.

Ces trois textes réactivent les traits caractéristiques attribués aux païens baltes, autant dans les encyclopédies occidentales que dans les chroniques écrites par des membres de l'Ordre teutonique (on pense inévitablement à Pierre de Dusbourg) ou dans différentes lettres pontificales et documents administratifs. Chez Chastelmorand et Lannoy, la crémation des morts est directement liée aux bois sacrés, un autre poncif des descriptions du paganisme balte depuis Adam de Brême au moins<sup>160</sup>. Pour Jacques d'Esch, ceux-ci font figure d'ultimes refuges pour les païens de Samogitie ; on ne saurait trouver de meilleur exemple illustrant l'assimilation de la forêt au paganisme !

Il y a fort à parier que ces voyageurs, que l'on devine curieux et s'enquérant volontiers de quelques détails sur les régions qu'ils traversent, aient entendu ces récits directement de leurs guides, ou de quelque officier teutonique avec qui ils avaient pu s'entretenir. Ceux-ci leur auraient alors raconté des anecdotes tirées de la tradition interne à l'Ordre, reposant en bonne partie sur les chroniques et les souvenirs personnels des chevaliers. À ce sujet, Philippe de Mézières précise à deux reprises avoir entendu une belle histoire directement liée au bûcher funéraire de la bouche de vieux Chevaliers teutoniques, qui l'ont par ailleurs assuré de son authenticité : « *je recorderay ce qui me fu recordé et pour verité, et n'a pas trop long tamps qu'il avint* »<sup>161</sup>. Puis, après avoir raconté l'aventure : « *ceste histoire contee pour vraye des anciens et vaillans chevaliers de la religion susdite* »<sup>162</sup>. La transmission orale étant attestée dans ce cas, rien n'interdit de penser que nos autres voyageurs aient eux aussi obtenu leurs informations de membres de l'Ordre teutonique, ou de guides connaissant l'histoire locale. Il est également possible que, par ailleurs, nos chevaliers français aient eu connaissance du passage sur les rites funéraires des habitants de Livonie dans l'adaptation vernaculaire de Barthélemy l'Anglais par Jean Corbechon (1372) ou du passage lituanien du *Songe du Vieil Pelerin*

---

<sup>159</sup> Potvin, p. 30.

<sup>160</sup> Le fait d'imaginer que la crémation des morts ait lieu *dans* un bois sacré est à priori étonnant ; d'après l'archéologie, des sites particuliers dédiés aux funérailles et/ou aux banquets rituels ont pu exister. Ceux-ci se trouvaient-ils dans une clairière ou une zone déboisée, elle-même à proximité d'une forêt (remarque de Mme Rasa Mažeika, courriel du 17.07.2015) ?

<sup>161</sup> J. Blanchard, vol. 1, p. 207.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 209.

de Mézières, resté relativement populaire jusqu'à la fin du XV<sup>ème</sup> siècle<sup>163</sup>. Toutefois, Guillebert de Lannoy semble considérer la Courlande comme une province distincte de la Lituanie et de la Livonie ; si influence il y a pu avoir, il ne s'agit pas d'une simple reprise. En outre, aucun de nos textes n'est directement tiré de l'adaptation de Barthélemy en français<sup>164</sup>.

De même, Guillebert est le seul à lier directement la crémation à la divination quant au sort de l'âme du défunt. Comme nous le savons, l'au-delà des Baltes est parfois évoqué, mais sans que la fumée du bûcher ne soit mise à contribution. Ce passage de Lannoy a été rapproché, à juste titre, de l'extrait du traité de Christbourg (1249) faisant mention des pratiques divinatoires des *Tulissones* et *Ligaschones*, ces prêtres païens dont on dit qu'ils prétendent voir les morts chevaucher en armes au-dessus de leur bûcher<sup>165</sup>. Etant donné la dernière phrase de l'extrait, Jean Meuvret a cru y voir une preuve attestant l'influence du christianisme sur l'ancienne coutume païenne de la crémation<sup>166</sup>. Toutefois, la mention de la fumée comme indicateur du sort de l'âme rappelle trop une légende médiévale bien précise pour ne pas penser à un emprunt de la part de Guillebert : celle voulant que ce soit par la direction de la fumée que Caïn et son frère Abel aient su si Dieu avait refusé ou accepté leurs sacrifices<sup>167</sup>. Rien n'exclut bien sûr que le jeune Bourguignon n'ait entendu parler des pratiques divinatoires auxquelles les Baltes étaient censés se livrer lors de funérailles ; cherchant à rendre compréhensible ce qui lui avait échappé, il a vraisemblablement eu recours à une légende connue de lui-même pour donner un sens à la pratique à première vue étrange de brûler les corps des défunts<sup>168</sup>.

Selon l'habitude bien connue des anthropologues, la peinture d'un peuple « étranger » met souvent en valeur les pratiques funéraires de ceux dont on parle<sup>169</sup>. Représentant l'opposé de ce à quoi les auteurs chrétiens étaient habitués, ce type de

---

<sup>163</sup> P. Contamine, J. Paviot (éds.), *Epistre*, p. 37-38 ; la probabilité qu'un noble cultivé tel que Guillebert de Lannoy ait eu connaissance de l'œuvre de Mézières m'a été suggérée par le Prof. Alain Corbellari.

<sup>164</sup> Voici comment Corbechon a rendu le passage consacré aux rites funéraires des natifs de Livonie : « *Ilz ne mettoient point en terre les corps mors ; mais les ardoient iusques à la cendre. Et quand vn de leurs amys estoit mort ilz le vestoient de robes neusves & luy bailloient bestes, or & argent, varletzs & chamberieres ainsi comme pour aller en vn grand voyage, & tout ce ilz boutoient au feu avec le mort & cuydoient que tout ce qui estoit avec luy deuient en vne region de vie & auoir le seruice des choses qui estoient arses avec luy* », *Le Grand Propriétaire de toutes choses*, éd. P. Farget, col. 130.

<sup>165</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 124, n. 32.

<sup>166</sup> J. Meuvret, *Histoire des pays baltiques*, p. 40-41. Il s'agit de la phrase : « *Et croyent, se la fumièrre va droit ou ciel, que l'âme est sauvée, mais, s'elle va soufflant de costé, que l'âme est périé* » (Potvin, p. 30).

<sup>167</sup> N. Vélius, *Baltų Religijos*, p. 513 (trad. Rūta Valaitytė) ; A. Scheiber, « La fumée des offrandes de Caïn et d'Abel. Historique d'une légende », *Revue des Études Juives*, nouv. série 15 (115), 1956, p. 9-24.

<sup>168</sup> Je remercie le Prof. Olivier Christin pour cette remarque.

<sup>169</sup> M. Tamm, « Eastern Baltic region », p. 30.

funérailles constituait un puissant marqueur d'altérité, signifiant sans équivoque le caractère païen, étranger, des Baltes<sup>170</sup>. La crémation des corps comme inversion des normes chrétiennes est clairement soulignée dans le *Roman de Mélusine* de Jean d'Arras (1393), et dans la mise en vers de la même histoire par Coudrette (1401). Deux des fils de la fée, Antoine et Renaud de Lusignan, accompagnés du roi d'Alsace, volent au secours du frère de celui-ci, Frédéric, roi de Bohême, assiégé dans sa capitale par un certain Selodus, roi de Cracovie, à la tête d'une armée de « Sarrasins ». Nous avons vu que cet épisode, qui met en scène l'intronisation du premier Lusignan/Luxembourg comme roi de Bohême, peut être un écho des guerres de Jean l'Aveugle contre les Lituaniens autant que des accusations teutoniques contre Jagellon, le prince converti couronné roi de Pologne contre qui les hôtes de l'Ordre teutonique se battaient dans les années 1390<sup>171</sup>. Non content d'avoir tué le roi de Bohême avant que les Lusignans ne viennent délivrer Prague, Selodus inflige à sa dépouille un sort absolument contraire à ce que les lois de la courtoisie auraient exigé : « *Et le roy de Craquo fait prendre le corps du roy Fedric tout mort et le fist ardoir devant la porte pour plus esbahir ceulx de la cite de Prange* »<sup>172</sup>. Le poème de Coudrette ajoute un détail technique, qui évoque le bûcher funéraire de manière plus terrible encore : « *Lors alumer ung grant feu font / Et de busche mette en ung mont, / Pres de la porte le feu firent* »<sup>173</sup>. Brûler les chrétiens semble faire partie du plan de Selodus, qui cherche à faire céder les assiégés par la terreur ; apprenant que ceux-ci refusent de se rendre, le roi des païens « *fu moult courrouciéz et jura ses dieux que tous seroient ars en pouldre* »<sup>174</sup>.

La ville est sauvée, on s'en doute, par l'arrivée d'Antoine et de Renaud, avec à leurs côtés le roi d'Alsace et le duc Othon de Bavière. A l'issue d'un combat épique, Renaud de Lusignan tue Selodus et met en fuite l'armée sarrasine. Alors que les deux frères s'installent dans le camp ennemi – qu'ils mettent au pillage – le roi d'Alsace et le duc Othon sont accueillis par Eglantine, la malheureuse fille du roi de Bohême : « *Mon chier oncle, vous soiéz le tresbienvenus ! Mais, s'il eust pleu a Dieu que vous feussiez venu deux jours plus tost, vous eussiez trouvé monseigneur mon pere en vie, que le roy*

<sup>170</sup> *Id.*, *passim*. Sur l'inversion comme procédé littéraire de fabrication de l'étranger, et les écueils à une lecture binaire (« eux/nous ») des récits de voyage ou « ethnographiques », F. Hartog, *Miroir*, p. 225-237.

<sup>171</sup> Voir ci-dessus, chap. 3 et 5.

<sup>172</sup> Vincensini, p. 518.

<sup>173</sup> Coudrette (v. 2357–2359), éd. M. Morris, J.-J. Vincensini, p. 208.

<sup>174</sup> Vincensini, p. 520 ; M. Nejedlý, *Středověký mýtus*, p. 359.

*Selodus a mis mort et puis a fait ardoir le corps pour plus despiter la foy catholique* »<sup>175</sup>. Pour venger l'affront, le roi d'Alsace décide de faire brûler tous les ennemis qui seraient trouvés, « *mors ne en vie* »<sup>176</sup>. Sur une colline près de la ville, on construit un immense bûcher, où l'on plaça les corps des ennemis, avec celui du roi Selodus au sommet : « *feussent tous les payens ars et bruiz, et tous les crestiens enseveliz et mis en terre sainte* »<sup>177</sup>. Des funérailles dignes de lui sont organisées pour le roi Frédéric, dont les restes reçoivent une sépulture<sup>178</sup>. La situation est donc rétablie. L'importance des rites funéraires peut se refléter dans le fait que les vignettes peintes sur l'un des manuscrits (Arsenal 3353, première moitié du XV<sup>ème</sup> siècle) ne représentent pas de scènes de batailles, mais la crémation du roi Frédéric par les païens, puis la mise au tombeau de sa dépouille (fig. 7 a et b).

Si l'on admet que les « Sarrasins » du roi de Cracovie sont des Lituanien et non des musulmans<sup>179</sup>, force est de constater qu'à la fin de cette aventure, chacun quitte le monde d'ici-bas en accord avec ses propres rites – et ceci même si la crémation des païens est présentée comme une punition infligée en guise de vengeance. Du reste, Selodus n'est pas stigmatisé parce qu'il aurait fait brûler le corps de ses hommes tombés au combat, mais celui du roi de Bohême. Si la crémation représente l'inversion de la norme, Selodus transgresse celle-ci en réduisant en cendres la dépouille d'un roi chrétien, lequel devrait recevoir une sépulture en accord avec sa religion. La transgression est soulignée par la réponse d'Antoine de Lusignan au roi d'Alsace, lequel lui apprend comment il se venge de leur ennemi, qui « *avoit fait ardoir le corps [de Frédéric] ou despit de toute crestienté* »<sup>180</sup> : « *Par mon chief, (...) vous avéz tresbien fait ! Et vrayement, le roi Selodus fist grant mesprison et grant cruaulté, car puisque uns homs est mort, c'est honte a son ennemy de le plus touchier* »<sup>181</sup>.

Même si l'on peut imaginer que les aventures pragoises des fils de Mélusine aient été, dans une certaine mesure, inspirées par des figures contemporaines, cet épisode n'appartient pas moins au monde de la fiction ; Jean d'Arras n'a pas la prétention de décrire quelque chose de réel, mais de plonger ses lecteurs dans un monde épique, où ses

---

<sup>175</sup> Vincensini, p. 528–530.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 530.

<sup>177</sup> *Id.*

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 530-542.

<sup>179</sup> Voir ci-dessus, chap. 3 et 5.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 530-532.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 532.

héros affrontent des Sarrasins particulièrement haïssables. Si la crémation des corps est dépeinte en termes aussi noirs, c'est plus pour le besoin de la narration (faire ressortir la cruauté de Selodus) que pour condamner le paganisme *ipso facto*, d'autant plus que c'est la dépouille d'un chrétien qui est brûlée. Force est de constater que les voyageurs Jean de Chastelmorand ou Guillebert de Lannoy ne parlent pas dans les mêmes termes des rites que les païens appliquent à leurs propres morts<sup>182</sup>.

Alors qu'un Barthélemy l'Anglais annonçait triomphalement que les Livoniens ne pratiquaient leurs rites qu'avant « d'avoir été forcés de passer du service des démons à la foi et au culte du Dieu unique »<sup>183</sup> ou qu'un Roger Bacon entendait utiliser la prétendue simplicité des païens de Prusse pour illustrer sa théorie de la conversion par la parole<sup>184</sup>, ni Lannoy ni Chastelmorand ne portent de jugement explicite sur les rites funéraires des Baltes. Comme l'a remarqué F. Hartog, décrire des pratiques barbares d'un ton neutre, en utilisant un vocabulaire technique, peut être un moyen de produire de l'altérité<sup>185</sup> – et sans marques d'énonciation, de « livrer de l'altérité à l'"état brut" ou "sauvage" »<sup>186</sup>. On ne saurait donc voir dans l'absence de condamnation une preuve de respect ou de tolérance. Nos croisés de Prusse ne considéraient certainement pas que le paganisme ait pu valoir la foi chrétienne. Or, à l'inverse peut-être des clercs écrivant dans le sillage de leurs collègues missionnaires, ces nobles participant occasionnellement aux rites de l'Ordre teutonique avant de rentrer chez eux ne percevaient plus forcément le paganisme des Baltes comme une menace. Bien loin d'être un culte aux démons tel qu'on l'écrivait au XIII<sup>ème</sup> siècle dans le milieu ecclésiastique, cette religion étrangère – réduite à ses seuls rites funéraires – devient une curiosité, au même titre que les forêts recouvertes de neige ou les marais protégeant la Lituanie en été<sup>187</sup>.

Il est même un auteur comme Philippe de Mézières, ardent propagandiste de la moralisation de la chevalerie, qui n'hésite pas à faire des Lituaniens un miroir permettant une critique de la société française de son temps ; un rôle dans lequel ces farouches

---

<sup>182</sup> Sur cet épisode, R. Mažeika, L. Chollet, « Familiar Marvels ? », p. 46-47.

<sup>183</sup> « ... *quorum ritus fuit mirabilis antequam a cultura demonum ad vnius Dei fidem et cultum per Germanicos cogerentur* », M. Tamm, « Signes », p. 169 ; trad. *ibid*, p. 165.

<sup>184</sup> Sur ces exemples, voir ci-dessus, chap. 2.

<sup>185</sup> F. Hartog, *Miroir*, p. 266-268.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 268.

<sup>187</sup> Au sujet des extraits de Mézières, Lannoy ou Pétrarque concernant la religion des Lituaniens, S. C. Rowell, « Of Men », p. 93 note : « In the cases of all these diplomats, the Lithuanian information is given in a scholarly manner or as private information which was not intended to demean the exotic pagans ».



guerriers païens rejoignent leurs adversaires teutoniques<sup>188</sup>. Le grand-duché apparaît dans le premier livre du *Songe*, où l'auteur met en scène le voyage des figures allégoriques devant juger l'état spirituel des différentes parties du monde. Avant de se rendre en Prusse, l'auteur, la reine Vérité et ses compagnes visitent le « *royaume de Layco [Lituanie]* », « *es darraines confines de Tartarie* »<sup>189</sup>. Contrairement aux auteurs qui assimilent les Lituanais aux Tatars, Philippe semble distinguer les deux peuples, puisque les deux États sont traités séparément, dans des chapitres différents. Les habitants de ce « *royaume de Layco* » sont « *gent sans lettre et sans clergie, mais assés bien combatans, tesmoins les vaillans croisiés de Prusse. Les chambrières des dames firent leur enquete et trouverent que cest gent sont ydolâtres* »<sup>190</sup>. Les Lituanais sont donc des guerriers respectables, mais païens. Comme pour ce qui suit, les sources de Philippe sont essentiellement de seconde main : en l'occurrence, le portrait des Lituanais tient beaucoup aux récits et aux témoignages glanés auprès des membres de l'Ordre teutonique<sup>191</sup> ou de leurs hôtes occidentaux (« *croisiez* » pourrait être compris dans ce sens-là, même s'il semble plus probable d'y voir les Teutoniques eux-mêmes, selon l'interprétation de J. Blanchard<sup>192</sup>). S'il y a lieu de penser que l'écrivain s'est bien rendu en Prusse, comme ambassadeur du roi de Chypre en 1364, il n'a probablement pas visité la Lituanie lui-même, mais a pu en entendre parler à Marienbourg<sup>193</sup>.

Ce qui a le plus impressionné Mézières chez les Lituanais, ce sont les coutumes funéraires accompagnant la mort du grand-duc, ici appelé roi, selon l'habitude occidentale<sup>194</sup>. Au XIV<sup>ème</sup> siècle, les descriptions de funérailles ne concernent plus d'anonymes guerriers, mais les princes lituanais, comme Gediminas (1342) ou son frère Vytenis (1316), décédés avant que Philippe ne visite la Prusse<sup>195</sup>. De tels événements

---

<sup>188</sup> Si l'utilisation des Lituanais comme miroirs n'est pas explicitée, tel est le cas en ce qui concerne les Tatars, qui « *se gouvernent ... si sagement, si justement et a telle magnificence qu'il se puet dire que leur biau gouvernement condampne la policie et orgueil des princes crestiens* », J. Blanchard, vol. 1, p. 546. Voir ci-dessous.

<sup>189</sup> Blanchard, vol. 1, p. 207.

<sup>190</sup> *Id.*

<sup>191</sup> PR 1, p. 270.

<sup>192</sup> J. Blanchard, traduction du *Songe*, p. 176, n. 1.

<sup>193</sup> W. Paravicini, « Litauer », p. 258 ; pour S. Józwiak et J. Trupinda, Philippe décrit Marienbourg d'une manière qui correspond à ce à quoi le siège de l'Ordre pouvait ressembler dans la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, ce qui signifie qu'il l'a probablement visité personnellement. Voir S. Józwiak, J. Trupinda, *Organizacja życia na zamku krzyżackim w Malborku w czasach wielkich mistrzów (1309-1457)*, Malbork 2011 (2<sup>ème</sup> édition), p. 214-215.

<sup>194</sup> S. C. Rowell, « Letters », p. 343-345 ; H. Paszkiewicz, *Origin*, p. 218, n. 5.

<sup>195</sup> G. Vėlius, « Istoriniai šaltiniai apie mirusųjų deginimo paprotį Lietuvoje, išimtys ar taisyklė? » *Lituanistica* (2001), p. 65-72 (trad. R. Mažeika) ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 130-131. En accord avec la version traditionnelle de la mort de Gediminas, censé avoir été tué au combat devant Veliuona, V.

devaient produire une forte impression sur les chroniqueurs de la région. Ainsi, Hermann de Wartberge raconte-t-il qu'Algirdas, « grand roi des Lituaniens », mourut en 1377 et qu'il fut brûlé « en grande pompe, avec dix-huit destriers, selon leurs rites »<sup>196</sup>. Comme l'a remarqué R. Mažeika, Wartberge, qui écrit à la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle et dans une optique plus « militaire » que missionnaire, s'abstient de condamner explicitement ce type de funérailles – ce en quoi il rejoint nos voyageurs français<sup>197</sup>. Lisons donc ce que rapporte Philippe de Mézières :

Et quant leur roy est mort ses barons l'arment de toutes ses armes, et le metent sus un biau cheval bien armé de ses armes et entour le roy mort il font une grant assamblee de sapins composee en maniere que on fait les mesengiers, et par election les barons prenent le plus grant ami que le roy avoit, et li presentent cest honneur, c'est assavoir qu'il doye tenir compaignie a son seigneur qui tant l'ama et estre ars avec lui et aler en Paradis. Ledit ami se tient pour honnoré a toujours maiz de tenir compaignie a son seigneur et de sa propre volenté se met dedans le mesengier de bois emprés du roy son seigneur mort, qui est assis sus son cheval tout vif. Et lors les barons a grant devocion et a grans oroisons et regrés boutent le feu oudict mesengier de bois et ardent leur roy et son bon ami. Et les ames s'en vont tantost en Paradis ordené a telz gens<sup>198</sup>.

Le tableau rappelle, encore une fois, l'entrée « Livonie » de l'encyclopédie de Barthélemy l'Anglais<sup>199</sup>. L'adaptation de Jean Corbechon ayant été commandée en 1372 pour la bibliothèque du roi Charles V, Mézières n'aurait eu aucune difficulté à puiser quelques renseignements dans ce « best-seller » de la fin du Moyen Âge. Toutefois, il est probable que le Vieil Solitaire ait obtenu l'essentiel de ses connaissances directement en Prusse, auprès des Teutoniques : immédiatement après avoir évoqué le bûcher funéraire,

---

Kisparsky, « Philippe de Mézières », p. 65, suppose que Mézières n'aurait pas utilisé la formule « mourut » mais « fut tué » ; or, les historiens actuels s'accordent pour considérer cet épisode comme légendaire. Autre interprétation erronée, D. Bell, *Etude sur le Songe du Vieil Pelerin*, Genève, Droz, 1955, p. 33, n. 30 identifie le roi « Layco » avec Jagellon, ce qui s'explique par la confusion entre le nom du pays, *Layco* (l'un des termes français désignant « Lituanie »), et celui du roi régnant à l'époque où Mézières rédige le *Songe*.

<sup>196</sup> Wartberge, SRP 2, p. 113: « *Eodem anno circa idem tempus Algarden summus rex Letwinorum mortuus est. In exsequiis magna pompa in cremacione diversarum rerum ac 18 equorum dexteriorum secundum ritum eorum.* »

<sup>197</sup> R. Mažeika commente : « He adds no commentary, no condemnation. The marvel seems to be not in the cremation to accompany the dead but in the sacrificing of 18 horses of the most expensive type », *Eadem*, L. Chollet, « Familiar Marvels ? », p. 55.

<sup>198</sup> Blanchard, vol. 1, p. 207.

<sup>199</sup> M. Tamm, « Eastern Baltic », p. 31.

il enchaîne avec une anecdote qu'il dit tenir « *des anciens et vaillans chevaliers de la religion susdite* »<sup>200</sup>.

Que Mézières ait puisé dans la tradition écrite ou dans ses souvenirs personnels, sa peinture des funérailles lituaniennes est révélatrice de la façon dont il pouvait percevoir et utiliser l'altérité balte. Tout d'abord, l'usage du terme « paradis » suggère une intéressante adaptation des catégories chrétiennes à un contexte païen. Aux premiers siècles du christianisme, les théologiens Tertullien, Jean Chrysostome ou Clément d'Alexandrie admettaient que des païens vertueux qui n'ont pas eu connaissance du Christ pouvaient être sauvés et aller au paradis ; plus tard, vers le XII<sup>ème</sup> siècle, l'opinion selon laquelle un païen vertueux pouvait être *in extremis* sauvé par un miracle s'est développé, plus dans le domaine littéraire que purement théologique<sup>201</sup>. Mais ces cas sont exceptionnels, et ce n'est sans doute pas l'idée de Mézières en ce qui concerne les Lituaniens païens, qui ne sont pas destinés au salut, mais dont les âmes vont simplement « *en Paradis ordené a telz gens* ». Or, l'utilisation du terme « paradis » est attestée au XIII<sup>ème</sup> siècle, notamment dans le *Roman de la Rose*, pour désigner, par analogie avec le sens chrétien, « le lieu de séjour des divinités païennes »<sup>202</sup>. Comme dans le *Paradis de la reine Sibylle* d'Antoine de la Sale (v. 1442-1444), le terme prend un sens différent, plus proche d'un au-delà, d'un autre monde, qui n'est pas forcément celui auquel les âmes des justes sont destinées<sup>203</sup>. C'est probablement dans ce sens-là qu'il faut comprendre l'utilisation de ce terme par Mézières ; celui-ci ne suggère probablement pas que les Lituaniens non-baptisés puissent aller au paradis promis, selon la tradition chrétienne, aux justes après leur mort, mais il semble imaginer que les païens, qui ont une religiosité « erronée », croient en un au-delà analogue à celui des chrétiens<sup>204</sup>. Au fond, il s'agit du même mécanisme que l'appel à la fumée du sacrifice de Caïn et d'Abel par Guillebert de Lannoy.

Le sacrifice du meilleur ami du « roi » pose un problème différent. Si l'on en croit M. Gimbutas, la mise à mort des familiers d'un prince peut être envisagée pour expliquer les tombes « collectives » que l'on trouve dans les régions baltes depuis l'époque chalcolithique ; la famille, les amis et les esclaves préférés du prince défunt auraient eu

---

<sup>200</sup> Blanchard, vol. 1, p. 209.

<sup>201</sup> J. Russell, *A History of Heaven*, Princeton 1997, p. 128-129.

<sup>202</sup> DHLF, vol. 2, p. 1422 ; A. Tobler - E. Lommatsch (dir.), *Altfranzösisches Wörterbuch*, Berlin 1969, vol. 7, p. 192.

<sup>203</sup> Je remercie le Prof. Alain Corbellari pour cette remarque.

<sup>204</sup> Je remercie M. Nicolas Balzamo pour cette remarque.

l'obligation de l'accompagner dans sa dernière demeure<sup>205</sup>. Ce fait semble plus rare pour l'époque médiévale. Toutefois, une source tardive, la *Chronique polonaise, lituanienne, samogitienne et de toute la Russie* de Matthieu Strykowski (m. vers 1582) mentionne la mise à mort d'une compagne du grand-duc Gediminas lors de ses funérailles – événement auquel Mézières peut avoir fait allusion<sup>206</sup>. S. C. Rowell note que le chroniqueur polonais du XVI<sup>ème</sup> siècle ne connaissait pas le récit de l'auteur français<sup>207</sup> ; nous aurions donc deux sources indépendantes qui décriraient, de manière assez proche, la même histoire. Néanmoins, nous savons que la mise à mort d'humains apparaît souvent dans les descriptions des funérailles des païens d'Europe du Nord, et des Baltes en particulier ; l'influence d'une tradition littéraire commune ne saurait être exclue.

De la même manière, le fait de brûler le prince mort « *sur son cheval tout vif* » fait écho aux récits qui, jusqu'à Długosz et Strykowski (respectivement pour la crémation des Samogitiens au début du XV<sup>ème</sup> et pour celle de Gediminas en 1342), décrivent les funérailles des Baltes païens, lors desquelles le mort est assis sur un cheval sellé, prêt à être monté<sup>208</sup>. Quelques traces laissées sur des sites de crémation, en Prusse, laissent entendre que des chevaux étaient brûlés lors de rituels, jusqu'au XIII<sup>ème</sup> siècle – ce genre de matériaux étant bien sûr difficile à interpréter. D'après les archéologues, il peut s'agir de restes de repas rituels pris sur les lieux de crémations, mais une offrande funéraire ne saurait être exclue<sup>209</sup>. Pour les périodes antérieures (V<sup>ème</sup> siècle environ), les preuves archéologiques attestent que dans plusieurs cultures de la région, des chevaux étaient enterrés aux côtés des défunts<sup>210</sup>. Rien n'empêche donc de penser que le sacrifice d'un cheval ait pu avoir lieu en guise d'adieu des boyards à leurs princes.

---

<sup>205</sup> M. Gimbutas, « Religion and Mythology of the Balts », dans J. Trinkunas (éd.), *Of Gods and Holidays*, p. 27. La mise à mort d'un ami du prince lors des funérailles de celui-ci doit être distinguée de l'immolation de prisonniers teutoniques par le feu, mentionnée à trois reprises dans les chroniques de l'Ordre ; A. Nikžentaitis, « Prisoners », p. 198-199 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 124. Je remercie Mme Rasa Mažeika pour cette remarque.

<sup>206</sup> Maciej Strykowski, *Kronika polska, litewska, zmodzka i wszystkiej Rusi*, éd. M. Malinowski, vol. 1, Varsovie 1846, p. 385-386 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 130-131 ; G. Vėlius, « Istoriniai šaltiniai », p. 65-72 (trad. R. Mažeika).

<sup>207</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 131.

<sup>208</sup> J. Długosz, *Annales XI*, éd. *Opera Omnia*, vol. 13, p. 160 ; M. Strykowski, *Kronika*, p. 385-386. Voir aussi M. Gimbutas, « Religion and mythology of the Balts », dans J. Trinkunas (éd.), *Of Gods and Holidays*, p. 26 ; N. Vėlius, « Mythology and religion of the early Lithuanians », dans *ibid.*, p. 49.

<sup>209</sup> Correspondance privée avec M. Aleksander Pluskowski. Sur la crédibilité des sources narratives en rapport avec les sources archéologiques, voir notamment la synthèse de S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 128-130.

<sup>210</sup> M. Bertasius, « Horse Graves », p. 305-313 ; A. Bliujiene, *Northern Gold*, p. 207-209. Z. Vana, *Monde slave*, p. 57-61, note que cette coutume est également attestée dans les tombes avars, et a été reprise par les Slaves qui vivaient à proximité.

Du reste, la présence de chevaux et d'armes aux funérailles d'un grand ne devait pas être entièrement étrangère à un homme tel que Philippe de Mézières. Il est en effet attesté que lors d'obsèques princières ou nobiliaires, il était de coutume en France, en Angleterre, en Savoie ou en Flandre d'offrir les chevaux et les armes du défunt à l'abbaye où devait reposer le corps<sup>211</sup>. Les animaux, revêtus de housses armoriées ou bardés de fer, étaient conduits par des écuyers lors du cortège funéraire, et prenaient ainsi une part importante à la cérémonie<sup>212</sup>. Dans son étude consacrée au symbolisme du cheval dans les cultures germaniques, Marc-André Wagner a bien montré que, dès l'Antiquité, le cheval psychopompe mis en scène lors des funérailles des personnages de haut rang (que ce soit par un sacrifice ou par une course de chevaux) se confondait avec une marque de prestige, réservée à l'aristocratie guerrière. De ce double symbolisme, seul le deuxième a survécu un certain temps parmi les usages de la noblesse européenne<sup>213</sup>.

Fait rare dans la littérature ecclésiastique, Jacques de Vitry (m. 1240) faisait du cheval un symbole du guerrier de Dieu. Sur le plan de l'allégorie, il assimile les quatre chevaux de Zacharie 1, 8 (roux ou rouge, blanc, noir et bai) aux quatre ordres religieux-militaires engagés dans la défense de la foi : alors que le cheval bai représente autant l'Ordre de Calatrava que « les frères dits de la Chevalerie du Christ de Livonie et de Prusse », le cheval noir « figure les frères de l'Hôpital de Sainte-Marie des Allemands qui portent une croix noire »<sup>214</sup>. Le même auteur ajoute que le cheval mène le croisé mort pour la foi directement auprès de Dieu<sup>215</sup> ; plutôt qu'une allusion au rôle psychopompe de l'animal (ce qui n'aurait aucun sens en contexte chrétien), M.-A. Wagner préfère y

---

<sup>211</sup> A. Paravicini Bagliani, « L'offrande des chevaux. Une question ouverte », dans E. Maier et al. (dir.), *A Cheval entre histoire et droit*, Lausanne 1999, p. 109-117 ; N. Pollini, *La Mort du Prince*, Lausanne 1994, p. 88-90 ; C. Beaune, « Mourir noblement à la fin du Moyen Âge », dans *La Mort au Moyen Âge*, Strasbourg 1975, p. 125-143 ; M. Gaude-Ferragu, *D'or et de cendres*, Villeneuve d'Ascq 2005, p. 178-182. Je remercie le Prof. Jean-Daniel Morerod pour avoir attiré mon attention sur ce point.

<sup>212</sup> Par exemple, les cérémonies funèbres du duc de Bourgogne Philippe de Rouvres (1361), E. Petit, *Histoire des ducs de Bourgogne*, vol. 9, Paris 1905, p. 252-253 ; de Bertrand du Guesclin (1380), M.-A. Wagner, *Cheval*, p. 111 sq ; de Louis de Male, comte de Flandre (1384), B. Schnerb, *L'État bourguignon*, p. 75-78.

<sup>213</sup> Sur ce point, M.-A. Wagner, *Cheval*, p. 121-131 ; le « cheval de deuil », à savoir un seul cheval accompagnant le corps d'un chevalier dans le cortège funèbre, était fréquent parmi la noblesse des pays occidentaux, et pas uniquement lors des obsèques des princes (*ibid.*, p. 127). De même, le Prof. Jean-Daniel Morerod me signale que le don de chevaux à un monastère était pratiqué par la noblesse du Pays de Vaud, et pas seulement par les membres de la maison de Savoie ; ainsi, les Illens et les Blonay laissent des chevaux à l'abbaye de Hautcrêt. Voir aussi M.-A. Wagner, *Cheval*, p. 511-513.

<sup>214</sup> J.-B. Pitra, *Analecta novissima spicilegii Solesmensis*, t. II, Frascati 1888, p. 405, trad. par P.-V. Claverie, *Honorius III et l'Orient*, p. 236.

<sup>215</sup> M.-A. Wagner, *Cheval*, p. 552 *passim*.

voir une héroïsation du cavalier combattant pour la cause de Dieu et de son Église<sup>216</sup>. Une certaine valorisation du cheval accompagnant son cavalier dans la mort existait donc en contexte chrétien, essentiellement comme marque du prestige aristocratique. En insistant sur le rôle du cheval dans la cérémonie funéraire des grands-ducs lituaniens, Philippe de Mézières donne une touche éminemment aristocratique à l'événement : ne concernant que le « roi » et ses boyards, celui-ci met en scène des Lituaniens nobles, miroirs des courtisans français qui devaient constituer le lectorat du *Songe du Vieil Pelerin*.

Par ailleurs, les archéologues tendent à penser que dans la Lituanie du XIV<sup>ème</sup> siècle (et peut-être était-ce aussi le cas dans la Courlande du début du XV<sup>ème</sup>), la crémation était réservée à la caste guerrière, voir aux seuls membres de la famille régnante<sup>217</sup>. Alors qu'au XIII<sup>ème</sup> siècle, une lettre d'Innocent IV ou un traité de Roger Bacon mentionnaient les « superstitions » telles que l'idolâtrie au côté de la crémation et de l'offrande funéraire, ni Mézières, ni Lannoy, ni Chastelmorand ne semblent s'être préoccupés de ce que pouvaient adorer ces « *ydolatres* » et ces « *Sarrazins* ». Les cultes des arbres et des serpents qui avaient attiré l'attention des clercs avant d'être consignés par Énée Sylvio Piccolomini (par le truchement du missionnaire Jérôme de Prague, que l'humaniste dit avoir rencontré au concile de Bâle<sup>218</sup>) ne trouvent grâce aux yeux de nos très aristocratiques voyageurs. Leur Lituanie est un pays d'héroïsme, où l'on se bat avec des gens qui nous ressemblent ; les païens devaient être des adversaires dignes des nobles chevaliers venus les affronter. Quand bien même auraient-ils entendu parler d'autres pratiques religieuses locales, nos auteurs ont décidé de ne retenir, pour leurs écrits, que celle qui faisait sens et permettait d'entretenir cette atmosphère d'héroïsme : les flammes du bûcher funéraire, le corps du païen en armes juché sur son cheval<sup>219</sup>. Une mise en scène très proche des sacrifices humains qui, si l'on en croit les chroniqueurs de l'Ordre,

---

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 552 sq.

<sup>217</sup> G. Vélius, « Istoriniai šaltiniai », p. 65-72 (trad. Rasa Mažeika) ; M. Gimbutas, « Religion and mythology of the Balts », dans *Of Gods and Holidays*, p. 24-26 ; A. Kuncevicus, « Origines », p. 42 ; A. Bliujiene, *Northern Gold*, p. 206-209.

<sup>218</sup> Énée Sylvio Piccolomini, *Historia de Europa*, XXVI, éd. SRP 4, p. 237 ; le fait qu'Énée Sylvio ne mentionne pas le bûcher des Lituaniens nobles s'explique sans doute par le fait qu'à l'époque où Jérôme de Prague (un homonyme du célèbre réformateur et compagnon de Jean Hus) a pu accomplir sa mission en Lituanie, la noblesse était entièrement chrétienne ; de plus, les rites qu'il mentionne relèvent probablement plus d'un syncrétisme que de « pur » paganisme. Voir notamment D. Baronas, « Christians in Late Pagan », p. 71-75.

<sup>219</sup> F. Hartog, citant Italo Calvino, rappelle que « ce qui commande au récit, ce n'est pas la *voix*, c'est l'*oreille* » (*La Citta invisibile*, 1972, p. 143, cité par F. Hartog, *Miroir*, p. 302) ; autrement dit, le voyageur qui veut faire part de ses souvenirs tend à adapter son récit à ses auditeurs ou à ses lecteurs, à essayer de capter leur intérêt en sélectionnant ce qui est à même de plaire à un public donné.

avaient parfois lieu en l'honneur des dieux ancestraux. L'immolation de prisonniers de guerre, en armes et montés sur leurs chevaux, a, semble-t-il, eu lieu jusqu'à une époque très tardive (le dernier cas est situé par Wigand de Marbourg en 1389, en Samogitie<sup>220</sup>). De telles pratiques ont dû frapper les imaginations. Or, jusqu'à preuve du contraire, aucun de nos auteurs français ou anglais n'y fait allusion. Seule la crémation du corps du roi Frédéric de Bohême dans le *Mélusine* de Jean d'Arras en est, peut-être, un lointain écho.

### *L'honneur des païens*

Les Lituaniens auxquels ont affaire les voyageurs français de la Baltique sont dépeints comme des membres de la caste guerrière qui entourait le grand-duc et participait à ses guerres contre l'Ordre teutonique ; ce sont des pairs, qui partagent certaines valeurs avec leurs adversaires venus d'Europe occidentale. A lire Jean de Chastelmorand, on a l'impression que les Lituaniens sont traités en égaux des « *chrestiens* » avec lesquels ils passent l'accord concernant le respect mutuel des lieux de cultes. Les chroniqueurs de Prusse ou de Livonie racontent plusieurs épisodes mettant en scène des rapports égalitaires entre hauts responsables teutoniques et lituaniens : on s'invective sur un ton bravache, on dîne ensemble, parfois on pactise. Dans ces textes, les princes lituaniens n'ont rien du triste Selodus de Jean d'Arras ! Fait remarquable, ce n'est qu'à partir de la conversion de Jagellon et de Vytautas que le ton des chroniqueurs se fait plus dur, ce qui reflète l'attitude des officiers teutoniques, visiblement bien moins à l'aise face à ces princes convertis – ayant donc une légitimité aux yeux du reste de l'Europe – qu'à leurs prédécesseurs ouvertement païens<sup>221</sup>. Trop individualisés pour être réduits à de simples figures de « nobles sauvages », les ducs de l'époque païenne sont, pour les chroniqueurs teutoniques, des aristocrates qui méritent une considération certaine – et c'est aussi le cas pour certains de leurs hôtes<sup>222</sup>.

Quelques sources occidentales mettent en scène des rapports d'amitiés, ou en tout cas de respect mutuel, entre nobles chrétiens et païens, rendus possibles par le partage de valeurs communes. La description des funérailles réservées aux princes lituaniens permet

---

<sup>220</sup> Wigand, SRP 2, p. 638. Sur la question des sacrifices de prisonniers, R. Mažeika, L. Chollet, « Familiar Marvels ? », p. 55-56 ; D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 229-230 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 124.

<sup>221</sup> Voir ci-dessus, chap. 6.

<sup>222</sup> Sur ce point, voir R. Mažeika, L. Chollet, « Familiar Marvels ? », p. 41-62.

à Philippe de Mézières d'introduire, « *pour faire un paou rire les lisans de cestui Songe* »<sup>223</sup>, une histoire dont le thème littéraire peut être rapproché d'une nouvelle du *Décameron* mettant en scène un noble de Pavie fait prisonnier lors de la croisade par Saladin, et qui, par ses talents de fauconnier, devient l'intime de celui-ci<sup>224</sup>. Au vu des contacts qu'il entretenait avec les poètes de son temps (notamment Pétrarque et Chaucer), il est probable que Mézières ait eu connaissance de l'œuvre de Boccace<sup>225</sup>. Le motif peut avoir été emprunté à un auteur influent du temps, mais le cadre de l'histoire appartient bien au contexte balte : un chevalier, membre de l'Ordre teutonique, a été capturé par les Lituanais à l'issue d'une bataille, lors de laquelle il a perdu un œil. Le chevalier borgne est amené auprès du « roi », qui le garde à ses côtés. Les deux hommes se lient d'amitié, et au décès du roi, on doit choisir qui aura l'honneur de l'accompagner dans la mort :

Les barons orent leur conseil pour veoir qui averoit l'onnour d'acompaigner le roy. Et fu entre eulz une grant altercation, pour ce que chascun voloit avancier son ami<sup>226</sup>. À la fin de leur question fut trouvé et de tous accordé que le chevalier susdit de Prusse estoit celui qui devoit avoir l'onnour, et que c'estoit celui que le roy avoit mieulx amé. Penserent les barons qu'il en averoit grant joye, et lui vindrent presenter cest honnour avec belles parolles, en lui loant et approuvant ses vertus et l'amour que le roy li avoit moustré<sup>227</sup>.

Le malheureux accepte en apparence, mais cherche à échapper au bûcher funéraire : « *Quant le chevalier crestien ouï ces nouvelles et qu'il convenoit qu'il fust ars tous vifs avec le roy, s'il ot dolour au cuer nulz le ne doit demander* »<sup>228</sup>. Après s'être recommandé à Dieu, il dit à ses hôtes :

Seigneurs, ... vous savéz bien et je le say les grans vertus, vaillances et perfections que nostre seigneur et roy avoit, si me suy apensé que mon imperfection ne li faisse damage a l'ame. Vous veés que je n'ay que un eul, dont j'ay tresgrant desplaisir.

---

<sup>223</sup> Blanchard, vol. 1, p. 207.

<sup>224</sup> Boccace, *Le Décaméron*, dixième journée, neuvième nouvelle, éd. V. Branca, Turin 1980, vol. 2, 1429-1463. C'est cette nouvelle qui sert à introduire l'article de S. Kinoshita, « How to do things », p. 41-60.

<sup>225</sup> M. Hanly, « Philippe de Mézières and the Peace Movement », p. 61-82.

<sup>226</sup> V. Kiparsky, « Philippe de Mézières », p. 63, n. 1, remarque que le terme « *avancier* » prête à confusion ; au sens de « mettre en avant » (selon la traduction de J. Blanchard, *Songe*, 2008, p. 177), ce qui sous-entendrait que les barons lituanais essaieraient de se dérober, il vaudrait mieux y lire celui de « devancer ».

<sup>227</sup> Blanchard, vol. 1, p. 208.

<sup>228</sup> *Id.*



Et pour ce que je n'ay pas tous mes membres, j'ay grant paour que je ne soye pas dignes d'accompagner a un si parfait seigneur. Toutefois se vous jugiés que je li doye tenir compaignie, je suy tout pres, ne je ne porroye avoir plus grant joye<sup>229</sup>.

Les « barons » lituaniens constatent qu'en effet, le Teutonique borgne ne peut pas avoir l'honneur d'être brûlé avec leur roi défunt : « *Ilz pristrent un aultre des amis du roy, remercierent au chevalier crestien, et le tindrent pour bon et loyal* »<sup>230</sup>. Le chevalier est laissé libre de partir, et rentre auprès des siens alors que le roi lituanien est brûlé avec un autre de ses amis : « *Bonne fu la perte de l'euil du chevalier, car s'il en eust eu .ii., il eust esté ars avec le roy* »<sup>231</sup>. Une conclusion qui n'est pas sans rappeler un commentaire d'Adam de Brême sur les pratiques sacrificielles des Estoniens, qui se doivent d'offrir une victime sans infirmité physique à leurs dragons, sans quoi ceux-ci refusent l'offrande<sup>232</sup>.

Cette anecdote, insérée pour amuser les lecteurs du *Songe* et leur donner à lire quelques détails piquants sur les coutumes des Lituaniens<sup>233</sup>, a-t-elle un fondement historique ? Philippe précise à deux reprises, avant de raconter son histoire et juste après la conclusion de celle-ci, qu'elle lui a été relatée par des vétérans de l'Ordre teutonique, qui lui ont assuré qu'elle est vraie et qu'elle s'est déroulée « *n'a pas trop long tamps* »<sup>234</sup>. Pour W. Paravicini, cette histoire, tout comme la légende du chêne de Toruń que Philippe relate peu après, appartient au système d'autoreprésentation de l'Ordre teutonique<sup>235</sup>. S'il est vrai que le chêne de Toruń est mentionné en termes proches par les chroniques de l'Ordre, celles-ci ne donnent qu'un écho sensiblement amoindri de l'histoire qui nous intéresse ici. La *Chronique* de Wigand de Marbourg mentionne effectivement l'existence d'un chevalier allemand qui aurait été capturé par les Lituaniens, amené auprès de Gediminas et serait devenu l'un de ses favoris. Mais ce personnage, dont l'histoire paraît

---

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 208-209.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>231</sup> *Id.*

<sup>232</sup> Adam de Brême, *Gesta*, IV, 17, éd. B. Schmeidler, p. 244 ; V. Kiparsky, « Philippe de Mézières », p. 65. Ce thème se rapproche d'un conte présent notamment en Inde, qui met en scène des adorateurs de la déesse Kali refusant de sacrifier un homme parce que celui-ci vient de se couper un doigt, lequel conclut que « tout fut pour le mieux » ; M. Quentric-Séguy, *Au Bord du Gange*, Paris 1998, p. 166-171.

<sup>233</sup> J. Jakštas, *Baltikum*, p. 178.

<sup>234</sup> Blanchard, vol. 1, p. 207 ; 209.

<sup>235</sup> PR 2, p. 116. Voir ci-dessus, chap. 7.

vraisemblable<sup>236</sup>, est censé avoir quitté le service du grand-duc avant la mort de celui-ci<sup>237</sup>.

L'anecdote telle que Philippe la rapporte montre qu'il avait saisi un point essentiel de la guerre menée en terre balte : en dépit des différences religieuses, hyperbolisées par la pratique de la crémation et la mise à mort volontaire d'un proche du souverain lituanien, un certain respect mutuel, allant même jusqu'à l'amitié, pouvait unir des membres de l'Ordre teutonique et de la cour lituanienne. Au moment fatidique, le chevalier teutonique « *se recommanda a Dieu et a la sainte vraye crois, et quant il ot faicte son oroison a Dieu, il appella tous les barons* »<sup>238</sup>. On ne mentionne pas que ce fut une démarche secrète ; ce qui n'a rien de surprenant, étant donné la relative tolérance dont les chrétiens bénéficiaient dans le grand-duché. Philippe avait donc conscience du fait qu'un chrétien intégré à la cour du souverain païen de Lituanie pouvait continuer à pratiquer sa religion : « *de tout en tout si fioit de lui, nonobstant qu'il fust crestien* »<sup>239</sup>. Nous sommes ici bien loin des croyants forcés à se cacher dans les forêts que mettait en scène la lettre de Grégoire IX au début de la conquête de la Prusse. Le souverain lituanien est présenté chez Philippe comme un personnage digne de respect, ce qui n'est pas sans rappeler les documents produits à l'occasion des démarches de Gediminas auprès du pape Jean XXII.

De même, les codes de la courtoisie semblent, sous la plume de Philippe, s'appliquer aux nobles lituaniens : le chevalier teutonique, du fait d'avoir attiré l'attention des boyards sur son infirmité, est tenu pour « *bon et loyal* ». À ce sujet, Joël Blanchard a fait remarquer que le terme « honneur », dont Mézières, prenant le contre-pied de la littérature chevaleresque de son temps, est pourtant avare<sup>240</sup>, apparaît avec force en ce passage ; dans le court extrait qui concerne les pratiques funéraires baltes et l'aventure du

---

<sup>236</sup> On a vu que des chrétiens étaient employés à la chancellerie grand-ducale, et que des prisonniers teutoniques étaient affectés à l'éducation des jeunes princes ; A. Nikžentaitis, « Die litauische Gesellschaft », p. 126-127.

<sup>237</sup> Wigand, SRP 2, p. 494-495 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 131.

<sup>238</sup> Blanchard, vol. 1, p. 208.

<sup>239</sup> *Id.* Voici encore un parallèle qui peut être fait avec la nouvelle de Boccace mentionnée ci-dessus (dixième journée, neuvième nouvelle) ; dans celle-ci, le héros Torello de Stra, une fois capturé par les hommes de Saladin, est libéré par celui-ci, qui reconnaît ses talents de fauconnier. L'auteur dit que le héros « *per altro nome che il Cristiano dal Saladino non era chiamato* » (Boccace, *Décaméron*, éd. V. Branca, p. 1445), sous-entendant qu'il pouvait pratiquer sa religion – ce qui ne l'a pas empêché dans la suite de la nouvelle de nouer une solide amitié avec un Saladin très au fait de la courtoisie.

<sup>240</sup> En évitant d'utiliser trop souvent ce terme, Mézières aurait voulu marquer une prise de distance vis-à-vis des valeurs chevaleresques « mondaines » (recherche d'honneur individuel et séculier) pour leur préférer une acception plus spirituelle du concept d'honneur ; l'honneur que les chevaliers devraient viser est celui de la foi chrétienne, un « honneur collectif », plutôt que la gloire personnelle. J. Blanchard, « Les hiérarchies de l'honneur », p. 799-801.

Teutonique borgne, le mot est utilisé pas moins de neuf fois, dont sept en lien avec la pratique du sacrifice volontaire<sup>241</sup>. S'agit-il d'ironie ? Mézières marque-t-il son dédain pour l'utilisation abusive du concept d'honneur en le liant à une pratique incontestablement païenne ? Gardons-nous d'une interprétation anachronique<sup>242</sup>.

Plusieurs chroniqueurs de la région balte font état de la propension au suicide des Lituaniens, comme lorsque des femmes se pendent en apprenant que leurs maris ont été tués au combat, chez Henri de Livonie (1205)<sup>243</sup>, ou qu'une « vieille païenne » extermine la garnison du fort de Pilenai avant que celui-ci ne tombe aux mains des croisés, puis se tue de ses propres mains, chez Wigand de Marbourg (1336)<sup>244</sup>. Crime absolu selon la doctrine chrétienne, le suicide peut, au moins dans le dernier cas, se transformer en une mort honorable, digne des ennemis que les croisés de la Baltique étaient invités à combattre : mieux vaut mourir libre que survivre enchaîné<sup>245</sup>. On retrouve la même ambiguïté chez Philippe de Mézières. Le sacrifice consenti par les guerriers lituaniens pour suivre leur souverain dans la mort pourrait être assimilé au rôle idéalisé du chevalier chrétien qui dans son souci d'honorer le serment vassalique, n'hésiterait pas à donner sa vie pour protéger celle de son suzerain<sup>246</sup>. Les boyards lituaniens seraient alors à rapprocher des guerriers sarrasins qui, dans un autre passage du premier livre du *Songe*, couvrent de leur corps leur seigneur lâchement assassiné par le roi de Castille Pierre le Cruel<sup>247</sup>. Le récit de ce crime commis par un roi chrétien sur un prince musulman

---

<sup>241</sup> Blanchard, vol. 1, p. 207-209 ; les deux autres occurrences sont celles-ci : après la bataille, lorsque le Teutonique est capturé, « *Il fu prisonnier au roy et en telle maniere se porta ledit chevalier de Prusse, que le roy le prist en trop grant amour, et le tenoit pres de lui et lui faisoit grans biens et honnours* » (p. 207-208) ; puis lorsqu'il est libéré par les boyards lituaniens, le chevalier « *retourna a sa sainte religion a grant honneur* » (p. 209).

<sup>242</sup> J. Blanchard, « Les hiérarchies de l'honneur », p. 799, n. 27 : « On pense naturellement à une forme de dérision, mais peut-être est-ce un réflexe de notre temps ».

<sup>243</sup> Henri, IX, 5, éd. L. Arbusow, A. Bauer, p. 28.

<sup>244</sup> Wigand, SRP 2, p. 489-490 ; voir R. Mažeika, « Nowhere... », p. 242.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 242-243.

<sup>246</sup> Le parallèle avec les martyrs chrétiens, très présents dans les chroniques teutoniques, fait moins de sens car Mézières ne dit pas que les boyards acceptent de mourir pour leurs dieux, mais pour accompagner leur « roy ». Une conception aussi « jusqu'au-boutiste » de la fidélité vassalique n'est toutefois attestée, en littérature du moins, que dans des cas marqués par une certaine ambiguïté, comme Roland ou Vivien ; merci au Prof. Alain Corbellari pour cette intéressante remarque. Voir Y. Robreau, *L'Honneur et la honte*, Genève 1981, p. 130-132 ; L. Halkin, « Pour une histoire de l'honneur », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 4/4, 1949, p. 434-435 ; T. Lassabatère, « Théorie et éthique », p. 44 ; S. Rigby, « The Knight », p. 54 ; *Idem*, « Wise but worthy? : Virtuous and Non-Virtuous Forms of Courage in the Later Middle Ages », *Studies in the Age of Chaucer* 35, 2013, p. 329-371.

<sup>247</sup> Blanchard, vol. 1, p. 446-447. Il s'agit de Mohammed al-Ahmar, sultan de Grenade tué en 1362 par les hommes de Pierre de Castille. À noter que les Nasrides de Grenade avaient, jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, une garde composée de chrétiens ; J. Svátek, « Les voyages de Guillebert de Lannoy en péninsule Ibérique au début du XV<sup>e</sup> siècle », *Publication du Centre Européen d'Etudes Bourguignonnes* 51, 2011, p. 29.

appelle un commentaire de Philippe quant à l'état de la moralité de la chevalerie chrétienne : « *Je ne say pas bien, a grant dolour recitant, se un tel cas avenoit a un roy crestien s'il trouveroit aujourd'hui ses chevaliers qui autel li feissent* »<sup>248</sup>. Philippe laisse ses lecteurs comprendre que les princes occidentaux et leurs vassaux auraient certaines choses à apprendre des Teutoniques, mais également des « mécréants », musulmans espagnols ou païens baltes. L'insistance sur le sens de l'honneur des nobles lituaniens pourrait indiquer une reconnaissance de la part de Mézières envers ces guerriers infidèles qui semblent respecter un certain code chevaleresque mieux qu'un bon nombre de chrétiens.

Le terme « honneur » apparaît encore à deux reprises lorsque l'auteur parle de l'Ordre teutonique ; la Reine Vérité et ses compagnes ont été « *bien recueillies et grandement honourees* »<sup>249</sup> en Prusse, et le traitement égalitaire des Chevaliers en ce qui concerne les provisions, les armes et les biens matériels est qualifiée d'« *ononour gardee de la religion* »<sup>250</sup>. La Prusse et la Lituanie apparaissent comme un ensemble géographique à la fois très réaliste et fantasmé, un « étranger proche » où les valeurs chères à Philippe – les « vraies » valeurs chevaleresques qu'il entend défendre dans l'Ordre de la Passion – sont encore respectées par les deux adversaires, bien que ceux-ci soient divisés par leur appartenance religieuse. En cela, cet épisode participe à une forme d'idéalisation du monde balte, où semblent s'affronter deux corporations éminemment chevaleresques ; un monde que les croisés laïcs, aristocrates imbus de leur gloire personnelle et mondaine, semblent souiller par leur présence, si l'on se réfère aux pamphlets que le même Philippe de Mézières écrira quelques années après avoir terminé le *Songe*<sup>251</sup>.

Ce ne serait pas la première fois que Philippe interpréterait des sociétés étrangères de façon à en faire des mondes idéaux, à même de servir de modèles à ses propres desseins : dans le *Songe du Vieil Pelerin*, la « Tartarie » régie par les lois des khans, où règne la justice<sup>252</sup>, et le monde pacifique mais très ordonné des Bragamains indiens, qui

---

<sup>248</sup> Tout comme pour l'histoire du Teutonique borgne, Mézières mentionne sa source d'information : « *Cest cruaulté du roy Piere fu recitee au Viel Pelerin par une personne notable qui estoit lors privés et singular serviteur dudit roy Piere et se trouva present avec son seigneur a la mort du roy rouge dessusdicte* », Blanchard, vol. 1, p. 447.

<sup>249</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>251</sup> Voir ci-dessus, chap. 6.

<sup>252</sup> *Ibid.*, p. 195

« *tiennent a la lettre la loy de nature* »<sup>253</sup>, sont des exemples de sociétés utopiques, à qui il ne manquerait que le christianisme pour qu'elles soient parfaites<sup>254</sup>. Notons toutefois que dans ces deux cas, Philippe ne se base que sur des sources de seconde main ; n'étant jamais allé ni en Inde ni en Chine, il cite les témoignages prétendument fiables de marchands qu'il dit avoir rencontrés personnellement, et qui auraient vécu longtemps dans ces pays<sup>255</sup>. Les descriptions de ces lointaines contrées sont toutefois bien moins précises que celles des régions où Philippe s'est rendu ; le légendaire, l'utopique, prend le pas sur le réalisme habituel du récit<sup>256</sup>.

L'Inde de Mézières est celle du Prêtre Jean et de l'apôtre Thomas, dont la foi aurait été abandonnée suite à l'invasion mongole. Il est à noter que tout comme les Lituaniens, les Bragamains, l'une des figures positives alimentant l'imaginaire merveilleux de l'Inde au Moyen Âge, honorent un roi, qui semble, dans cette société idéale, ne jouer qu'un rôle représentatif : « *Il ont un roy, non pas pour faire justice de eulz, car le cas ne si offre point, mais il ont roy tant seulement pour honnour et reverence et monstrier une honeste obediencie* »<sup>257</sup>. La reine Vérité et ses compagnes visitent la Chine des Tatars après avoir transité par « *la terre et ysle de Femenie* »<sup>258</sup>, où vivent les Amazones – autre merveille exotique chère à l'imaginaire médiéval. Elles visitent Cambalech (Pékin), la capitale du pays, puis se rendent vers le grand khan, qui nomadise avec son armée « *enmy les champs, en une cité portative, faicte de tentes et de paveillons* »<sup>259</sup>. À cette étape du voyage, le pays est l'un des plus dignes de louange :

---

<sup>253</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>254</sup> J. Blanchard, « Hiérarchies de l'honneur », p. 802. À la suite des voyageurs du milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle, le caractère raffiné, civilisé et ordonné des pays d'Orient, et en particulier de la Chine des Yuan (héritiers de Kubilai Khan), s'est imposé comme stéréotype dans les lettres occidentales ; K. P. Phillips, *Before Orientalism*, p.148-171 ; C. Deluz, « Partir c'est mourir un peu », p. 300. Sur le mécanisme d'idéalisation des « autres » à des fins politiques, T. Todorov, *Nous et les Autres*, p. 304-310 (qui, à partir d'exemples des Lumières, constate que l'on savait assez bien que les sociétés « exotiques » n'étaient pas « parfaites », mais que l'on se contentait d'en tirer quelques traits communément admis pour les exploiter dans le but de tendre un miroir à la société occidentale).

<sup>255</sup> Philippe dit tenir ses renseignements sur l'Inde d'un certain marchand génois, rencontré lorsqu'il servait le roi de Chypre, et qui affirmait y avoir vécu 50 ans : « *Et fu approuvé devant le roy l'estat et la bonne vie dudit marchand, et que des merveilles d'Inde il en pooit mieulx parler, et lui donnoit on plus grant foy que a plusieurs autres qui s'estoient vantés qu'il eussent esté en Inde la Majour* » (Blanchard, vol. 1, p. 187). Pour ce qui concerne la Chine (alors soumise au pouvoir des Tatars), Philippe dit écrire « *selonc ce que me raconta un mien ami especial appellé Bargadin, nés a Mes en Lorraine, qui avoit demouré.viii. ans en la cité de Cambalech [Pékin]* » (Blanchard, vol. 1, p. 195).

<sup>256</sup> G. Coopland, *Songe*, vol. 1, p. 118-120.

<sup>257</sup> Blanchard, vol. 1, p. 189.

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>259</sup> *Ibid.*, p. 196.

« *justice, pais et misericorde y regnoient plus qu'en nul autre royaume qu'elles [les dames] eussent trespasé excepté la terre des Bragamans* »<sup>260</sup>.

Comme le souligne l'un des éditeurs du texte, George Coopland, Mézières semble moins livrer une analyse nuancée de la politique tatare – les khans, souvent divisés entre eux, ne reculent pas devant la violence pour s'imposer face à leurs rivaux – qu'une critique indirecte de la politique française, en préparant le terrain pour les parties suivantes du *Songe*<sup>261</sup>. Dans le livre II, la justice rapide du khan est explicitement citée comme un exemple d'efficacité à même d'instaurer la discipline dans son immense armée<sup>262</sup> : « *toutefois il [les Tatars] sont ydolotres, sans science divine ou civile, et par la loy naturele et morale il se gouvernent ... si sagement, si justement et a telle magnificence qu'il se puet dire que leur biau gouvernement condampne la policie et orgueil des princes crestiens* »<sup>263</sup>. L'Égypte, bien que soumise aux Mamelouks sans scrupules et volontiers pillards<sup>264</sup>, ressemble, du moins en apparence, car « *il n'est pas or, quanqu'il appert* »<sup>265</sup>, à un pays bien ordonné : « *[les dames] n'avoient trouvé en tout le Quayre ung mal vestu [n]e meshaigné en la rue, ne aucun malade, et que les hospitaus estoient tous ouvers et plains de malades bien servis, les uns garis et les autres en convalessence* »<sup>266</sup>. Philippe, dont le but ultime était de plaider pour une réforme en profondeur de la Chrétienté, n'hésitait donc pas à invoquer des exemples étrangers, orientaux ou musulmans, pour souligner les aspects que l'on devrait améliorer dans l'Europe chrétienne. Il est donc tout à fait envisageable que « sa » Lituanie païenne, dont les guerriers sont « *assez bien combatant* » et où les nobles n'hésitent pas à suivre leur roi dans la mort tout en traitant avec respect leur hôte chrétien, réponde à un même usage.

La description de la Lituanie dans cette première partie du *Songe du Vieil Pelerin* montre que Philippe a saisi toute la complexité du monde balte, où malgré le climat de guerre entretenu par la croisade, une véritable cohabitation était de mise, entre nobles du moins. Il faut dire que la coexistence culturelle n'était pas étrangère à l'auteur du *Songe*,

---

<sup>260</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>261</sup> G. Coopland, *Songe*, vol. 1, p. 120-121.

<sup>262</sup> Blanchard, vol. 1, p. 546-547.

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 546.

<sup>264</sup> « *Les Megoules, ce sont les Tartres [Mézières confond vraisemblablement les Mamelouks d'origine turque et circasienne avec les Tataro-Mongols] occisans et gouvernans les josnes Souldans, ont usurpé la seigneurie par faulseté et par tyrannie, et faignent de bien gouverner le Souldan et la chose publique. Mais chascun boute en son sac, et tire yaue a son molin* », Blanchard, vol. 1, p. 200.

<sup>265</sup> *Id.*

<sup>266</sup> *Ibid.*, p. 199-200.

ancien chancelier de Chypre. Le monde méditerranéen était, à l'époque médiévale, une « zone d'intelligibilité »<sup>267</sup> par excellence. Les contacts entre chrétiens et infidèles n'étaient donc pas pour surprendre Philippe de Mézières. Mais il n'est pas sans intérêt de constater que, du moins dans le cas de l'anecdote du prisonnier du grand-duc, c'est par la bouche des Teutoniques que Philippe a entendu ce portrait « chevaleresque » des Lituaniens. Le respect qui prévalait entre les hommes du grand-maître Kniprode et ceux du duc Kęstutis renforce l'image de l'adversaire païen que donnent les chroniques écrites au sein de l'Ordre depuis le XIII<sup>ème</sup> siècle : une image de guerriers certes infidèles mais honnêtes et pieux à leur manière, que Philippe, tout comme les historiographes de l'Ordre, peut avoir utilisé afin de tendre un miroir à ses lecteurs chrétiens<sup>268</sup>.

L'amitié entre nobles chrétiens et païens telle que racontée par Mézières et les chroniqueurs de l'Ordre teutonique présuppose que des normes communes soient partagées. Pour les auteurs écrivant au cœur de l'Europe chrétienne, celles-ci ne peuvent être que chevaleresques. Le Liégeois Jean d'Outremeuse, auteur du *Myreur des Histors* (v. 1400), une chronique universelle qui tire volontiers sur le roman d'inspiration arthurienne, met en scène l'histoire de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, qui livra un duel avec un « roi » lituanien avant de devenir l'ami de celui-ci<sup>269</sup>. S. C. Rowell remarque que plusieurs chroniques d'Europe centrale racontent que Jean de Bohême aurait terrassé un gigantesque Lituanien<sup>270</sup> ; événement qui n'avait rien d'un duel chevaleresque<sup>271</sup>, mais dont un écho a pu parvenir à Jean d'Outremeuse, lequel aura transformé l'histoire à sa guise. Du reste, nous savons que depuis Guillaume de Machaut, les aventures baltes du Luxembourg sont un sujet prisé des poètes et écrivains francophones. Aussi, Jean d'Outremeuse a pu tout simplement développer la scène du baptême de la forteresse lituanienne « *Medouagle* » (*Medvegalis*) selon sa propre imagination<sup>272</sup>. Quoiqu'il en

<sup>267</sup> Pour reprendre une expression de S. Kinoshita, dans « How to do things », p. 43. Sur Chypre comme « zone frontière » à l'époque de Philippe de Mézières, *ibid.*, p. 41-60 ; sur le caractère multiethnique de la Prusse teutonique et de Rhodes, possession des Hospitaliers, J. Sarnowsky, « Preussen und Rhodos », p. 175-188.

<sup>268</sup> Sur la valorisation des païens par les chroniqueurs des ordres militaires, K. Kļaviņš, « Ideology », p. 267 ; S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 39.

<sup>269</sup> Les princes lituaniens, même ceux qui n'appartiennent pas à la famille de Gediminas, sont fréquemment appelés « *rex* » par les sources latines ; *ibid.*, p. 240, n. 45.

<sup>270</sup> *Iohannis abbatis Victoriensis*, éd. F. Schneider, vol. 2, p. 135-135 ; *Chronicon Aulae Regiae*, éd. J. Emler, p. 294. Voir S. C. Rowell, « Of Men », p. 93 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 256 ; V. Žūrek, « Sur les traces », p. 283 ; T. de Puymaigre, « Jean de Luxembourg et la France », p. 423 ; *Idem*, « Une campagne de Jean de Luxembourg », p. 176-178.

<sup>271</sup> W. Paravicini, « Litauer », p. 256.

<sup>272</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 240. Sur Machaut, Jean de Luxembourg et les Lituaniens, voir chap. 3 et 4.

soit, cet extrait dénote une appropriation de la « matière de Prusse » par les auteurs de la fin du Moyen Âge, et indique que jusqu'en Wallonie, on supposait qu'un code commun régissait la conduite des nobles païens et chrétiens.

Le nom prêté au roi lituanien, Margalis, ne manque pas d'intérêt. Ce nom peut être rapproché de Marger (lit. Margiris), un prince mentionné par Wigand de Marbourg, qui en fait le chef de la garnison de Pilenai, attaquée en 1337 par un groupe de croisés<sup>273</sup>. Il est toutefois difficile d'affirmer que le Marger de Wigand et le Margalis d'Outremeuse soit le même personnage<sup>274</sup>. La forme du nom donnée par l'auteur liégeois rappelle également le personnage de Margariz, un chef sarrasin mis en scène dans la *Chanson de Roland* et dépeint de manière plutôt positive<sup>275</sup>. Jean d'Outremeuse aurait-il entendu un voyageur rentré de Prusse prononcer le nom d'un certain chef balte, qu'il aurait retranscrit dans son œuvre en Margalis, par contamination avec le personnage du célèbre roman ? Nommé « roy » au début de l'histoire, Margalis porte également le titre oriental de « soldans », autrement dit sultan. Pourtant, et même si le chroniqueur ne précise à aucun moment qu'il s'agisse d'un Lituanien, le contexte ne nous laisse pas de doute.

Le texte du *Myreur des Histors* raconte que le roi de Bohême alla en Prusse avec plusieurs compagnons<sup>276</sup>. Une fois arrivés « *al Hospital* », autrement dit auprès des Chevaliers teutoniques, ils apprennent que les « Sarazins » viennent de faire une razzia sur les terres chrétiennes. Entendant cela, le roi Jean jure de récupérer le bétail volé, et envoie ses espions se renseigner. On apprend que les Litvaniens tiennent leurs prises près d'une « *forte maison qui avoit non Galidane, où ilh avoit grant planteit de Sarazins* »<sup>277</sup>. Thierry d'Orge, l'un des hommes de la suite de Jean de Bohême, se charge d'aller reprendre « *buefs, vaches et mutons* » et tue le chef des gardes : « *Thiri le ferit tellement del espee qu'ilh le fendit jusqu'en dens* »<sup>278</sup>. Appeurés, les païens « *s'enfuirent parmi I montagne* »<sup>279</sup>, alors que ceux de la ville sortent à la rencontre des chrétiens : « *si les*

---

<sup>273</sup> Wigand, SRP 2, p. 489-490.

<sup>274</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 240, n. 54 ; W. Paravicini, « Litauer », p. 256, considère l'identification comme « *durchaus verlässlich* ». Voir aussi *Idem*, PR 2, p. 135, qui à ce sujet remarque que « *der Autor hat weniger erfunden als man vermutet* ».

<sup>275</sup> « *Margariz est mult vaillant chevalers, / Et bels et forz e isnels e legers* », *La Chanson de Roland*, Strophe CIII, v. 1311-1312, éd. et trad. P. Jonin, p. 160.

<sup>276</sup> Ceux-ci sont identifiés à des personnages historiques de l'entourage de Jean de Luxembourg par T. de Puymaigre, « Une campagne », p. 416-417.

<sup>277</sup> Jean d'Outremeuse, *Ly Myreur des Histors*, éd. S. Bormans, vol. 6, p. 412.

<sup>278</sup> *Ibid.*, p. 413.

<sup>279</sup> *Id.*



conduisoit li roy Margalis qui estoit I vielh homme »<sup>280</sup>. Prévenu, le roi de Bohême arrive à la tête de ses troupes. C'est alors qu'une grande bataille commence, opposant 20'000 païens à 4000 chrétiens. Les Wallons y font tant de prouesses que « là furent les Sarazins affolleis et ochis et reculeis laidement, et s'enfuirent y pluseurs »<sup>281</sup>.

Jusque-là, le récit de Jean d'Outremeuse ressemble à une chanson de geste dont l'action se passerait en Lituanie ; le style épique, la description de combats héroïques ne peuvent que rappeler la *Chanson de Roland* et les textes du même genre. Autrement dit, nous sommes dans la même tradition que le *Roman de Mélusine* ou le *Petit Jean de Saintré*. C'est alors que le chroniqueur introduit l'histoire du duel qu'offre Margalis à son ennemi :

Quant Margalis veit chu, si escriat ses gens et jurat que ilh ferat as Cristiens doleur ; et regardat à diestre de li, si voit le roy de Bohemme, et le cognut à lyon d'argent à la cove forchue : si alat vers luy et li escrie haltement que ilh presist batalhe contre li corps à corps, par teile convent : s'ilh le poioit conquere, qu'ilh s'en r'yroit en Ycoine<sup>282</sup> ne jamais ne feroit guere al Hospitale, et yroient tous marchans en sa terre ; et se li roy de Bohemme estoit conquis, ilh li auroit enconvent d'aidier conquere le royalme de Franche ; et enssi l'ont-ilhs creanteit ; et fissent leur batahles departir<sup>283</sup>.

S'il est plus que contestable qu'un duc lituanien ait eu l'ambition de conquérir la France, l'ouverture au commerce proposée par Margalis rappelle la politique des grands-ducs, qui concluaient volontiers des arrangements commerciaux avec leurs voisins chrétiens<sup>284</sup>. S. C. Rowell note en outre que Medvegalis, la ville où le baptême décrit par Machaut a eu lieu (événement qui a peut-être servi de base à l'intrigue du *Myreur des Histors*) se situe sur un important axe commercial<sup>285</sup>. Dans l'ensemble, cet accord montre

---

<sup>280</sup> *Id.*

<sup>281</sup> *Ibid.*, p. 414. La présence d'une montagne contraste par rapport aux autres descriptions de la nature, qui insistent au contraire sur le caractère marécageux et forestier de la Lituanie : peut-être s'agit-il d'une reprise d'un stéréotype biblique, celui de la montagne comme ultime refuge du paganisme. Ce qui rapprocherait ce texte – qui reste malgré tout dans le registre romanesque – d'un passage de la chronique de Jan Długosz où le chroniqueur polonais met en scène les hommes de Jagellon éteignant le feu sacré des Samogitiens, lequel était censé brûler sur une colline (*Annales XI*, éd. *Opera Omnia*, vol. 13, p. 159-160) ; D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 357.

<sup>282</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 33, propose d'y voir une déformation de Jukainiai, en Samogitie, et non pas de l'Iconium (Konya) turque que propose l'éditeur S. Bormans (p. 414, n. 1). Encore qu'une influence du nom de la ville anatolienne, plus connue, ait pu prévaloir sur celui de la localité balte.

<sup>283</sup> Bormans 6, p. 414.

<sup>284</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 33 ; voir notamment R. Mažeika, « Of Cabbages and Knights », p. 63-76.

<sup>285</sup> S. C. Rowell, *Lithuania*, p. 240, n. 54.

néanmoins que pour le chroniqueur, le souverain païen ressemblait à un roi comme un autre, qui maîtrise l'héraldique et est capable de reconnaître le prestigieux roi de Bohême à ses armes<sup>286</sup> ; tout comme il respecte les règles du duel aristocratique, ce qui n'est pas forcément le cas de son peuple. En effet, on apprend que lors du combat singulier, livré le lendemain devant la ville lituanienne, les habitants de celle-ci volèrent au secours de leur prince :

Les Sarazins qui de la vilhe regardoient la batalhe, dessent entre eaux : « Se nos perdons Margalis, nos n'aurons jamais honneur. Ors li alons aidier, car chi Cristiens est durement fors et valhans. » Adonc s'en armat XIII et s'en vinrent vers la batalhe ; quant li roy Johans les choisit [aperçut<sup>287</sup>], si dest à Margalis : « Faux trahitre, nuls ne se puet gardeir de trahison : je voy chis mult de Sarazins venir por moy destruire. » Quant Margalis veit chu, si fut trop corochiet et dest al roy de Bohemme : « Par ma foid, riens n'en savoie ; et partant je me reng à toy, salve ma vie et que je puisse escaper peir par ranchon ; et en-alons al Hospitale. »<sup>288</sup>

Les deux rois rentrent au château de l'Ordre – « *l'Hospitale* » –, Jean de Luxembourg demandant aux « *Cristiens ... qu'ilh portassent honneur le sarazin, car ilh estoit proidhomme* »<sup>289</sup>. Le Luxembourg propose au vaincu de s'en tenir quitte quant à la rançon, mais Margalis insiste pour payer 20'000 florins d'Allemagne, tout en lui restant attaché : « *Là soy departirent les oust et cascon r'allat en son lieu ; mains Margalis s'en alat aveque le roy de Bohemme, où ons li faisoit mult grant honeur : et li prioit-ons tous les jours de croire en Dieu, mains ilh le refusoit todis* »<sup>290</sup>. C'est ainsi que Jean d'Outremeuse introduit l'histoire d'une pucelle chargée de convertir le roi lituanien par amour<sup>291</sup>. Anecdote galante, qui renforce la touche courtoise de l'épisode tout en rappelant que l'on pouvait attribuer la conversion d'un souverain non-chrétien à l'action d'une femme, ou du moins, à la promesse d'un mariage avantageux. Ce qui n'est peut-être pas sans rapport avec l'union du prince Jagellon et de la reine Hedwige de Pologne<sup>292</sup>.

---

<sup>286</sup> T. de Puymagigre, « Une campagne », p. 177-178.

<sup>287</sup> Bormans 6, p. 414, n. 5 : *Choisit*, aperçut.

<sup>288</sup> *Ibid.*, p. 414.

<sup>289</sup> *Id.*

<sup>290</sup> *Ibid.*, p. 415.

<sup>291</sup> Voir ci-dessus, chap. 3.

<sup>292</sup> Sur le mariage de Jagellon et d'Hedwige, qui a conduit à l'évangélisation de la Lituanie, et son écho en France, voir ci-dessus, chap. 5.

L'histoire de Margalis se conclut par son décès, puis la mention que son fils devint « *sultan* » après lui, et « *oit la filhe le conte de Clermont en Franche* »<sup>293</sup>. Comme le note W. Paravicini, un tel mariage n'est pas attesté dans l'aristocratie française, mais le simple fait qu'un chroniqueur imaginatif le tienne pour crédible est révélateur du respect dont on pouvait faire preuve envers un prince lituanien, nécessairement converti<sup>294</sup>.

### *Coutume sociale et diversité religieuse*

Si l'on se réfère à l'histoire de Margalis et de la pucelle chrétienne, on doit convenir que le *Myreur des histours*, chronique romancée écrite par un homme qui, d'après nos connaissances, ne s'est jamais rendu sur le rivage balte, fait partie des textes médiévaux qui présentent le paganisme lituanien d'une manière assez conforme à ce qu'avancent les recherches récentes<sup>295</sup>. Jean d'Outremeuse nous raconte que « *li roy de Bohemme se volt aviseir que amour de femme faisoit toute faire* »<sup>296</sup>, et envoie la fille de Thierry d'Orge, « *la plus belle pucelle, jovene et tenre* » auprès de Margalis, avec pour mission explicite de le séduire : « *li roy l'infourmat d'aleir al soldant Margalis et entrast à parler à li d'amours* ». Ce qu'elle fit très bien. Dans une scène archétypale, la jeune fille va se promener de beau matin dans un verger, où se trouve le Lituanien ; elle chante une douce chanson d'amour et cueille des fleurs, quand sa cible « *vint à lee ... et le saluat en Dieu qu'elle creoit* ». Dès lors, elle lui déclare son amour :

Vos m'aveis enchantee, car onques n'amay homme por amours ; or suy-je de vos enamoree, et se vos creiies en Dieu et en sa meire, je ay mis en vos toute mon amour de cuer, de corps et de penseez ; et seroit nostre amour asseis toist achivee, se en mon loy creiez ; mains à homme de vostre loy ne seray jà donnee. Dols sire, car soit vostre cuer à no loy atournee et baptiziés, et je seray toute vostre<sup>297</sup>.

---

<sup>293</sup> Bormans 6, p. 416.

<sup>294</sup> W. Paravicini, « Litauer », p. 256 ; voir aussi S. C. Rowell, « Unexpected », p. 564. On pense notamment aux fils et petits-fils de Kęstutis qui ont reçu le baptême et ont été intégrés à la haute noblesse chrétienne, comme Butautas ; voir chap. 4.

<sup>295</sup> Voir notamment D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*.

<sup>296</sup> Bormans 6, p. 415.

<sup>297</sup> *Id.*

Margalis est immédiatement séduit, mais il doit repousser ses avances : « *cherte, belle, nullement ne guerpiroie ma loy, ne qui me donroit Franche, le royaulme ; mains se vos tenoie en Prusse, vos en sieriés damme et royne souveraine* »<sup>298</sup>. Courroucée, la pucelle lui répond qu'elle « *ameroie mies eistre arse en I feu que guerpir la loy cristiane* »<sup>299</sup>, puis s'en va, laissant le païen à ses réflexions : « *ly renoier ma loy m'est trop dure, car je n'auroie parens ne ami, se je chaioie en povreteit, qui me dewist aidier* »<sup>300</sup>. Ce n'est ainsi pas par respect ou par crainte d'éventuelles divinités païennes que Margalis refuse le baptême, mais pour une raison que nous appellerions sociologique. La religion, ici appelée « *loy* », selon l'une des acceptions de ce terme, est l'expression d'un ensemble de liens sociaux rendant possible le mariage entre deux personnes et permettant de s'assurer de la solidarité de la communauté. Bien que le Lituanien soit traité en ami par le roi de Bohême, et que sa conversion lui permettrait d'être intégré à l'aristocratie chrétienne, il préfère rester païen pour ne pas s'aliéner l'aide des siens. Un peu plus tard, lors du banquet d'adieu pris en commun, le roi Jean dit à la jeune séductrice que si le Lituanien l'épousait, elle recevrait le duché de Luxembourg, ce qui ne parvient pas à faire céder Margalis<sup>301</sup>.

Quelle explication Jean d'Outremeuse donne-t-il à l'attitude de ce dernier ? Revenons à la scène du verger. Laissé seul, Margalis comprend que le baptême le condamnerait à l'isolement social ; mais qu'importe ! L'amour de sa belle compenserait tous ses maux : « *tous solas, tous desduis en lee troveroie* »<sup>302</sup>. C'est alors que tombe cette phrase, qui tranche curieusement par rapport au ton presque sociologique de l'ensemble : « *et s'en faloit pou qu'ilh ne renoiast sa loy ; mains li dyable le tenoit trop fort en ses laches, car ilh dest qu'ilh amoit mies à morir d'amours que eistre recreans* »<sup>303</sup>. Le diable comme garant du paganisme semble n'être ici qu'un ornement littéraire. Il n'en révèle pas moins une condamnation certaine de l'attitude du roi lituanien, qui se traduit par sa fin tragique – on comprend que c'est bien d'amour qu'il mourut<sup>304</sup>. La situation est restaurée par le destin de son fils et successeur, qui a sans doute reçu le baptême pour épouser la fille d'un puissant comte français.

---

<sup>298</sup> *Id.*

<sup>299</sup> *Id.*

<sup>300</sup> *Ibid.*, p. 416.

<sup>301</sup> *Id.*

<sup>302</sup> *Id.*

<sup>303</sup> *Id.*

<sup>304</sup> Après avoir une dernière fois refusé la conversion, Margalis se retire, accompagné des chevaliers de Prusse ; « *mains ilh ne passat gaire après qu'ilh morut* » (*Id.*).

L'histoire tragique du roi Margalis, qui s'insère dans la tradition des amourettes entre chrétiens et sarrasins<sup>305</sup>, donne au lecteur moderne un aperçu de la manière dont les milieux lettrés médiévaux pouvaient considérer la religion des païens baltes. Si l'on considère l'allusion au diable comme une simple figure de style, le paganisme du roi se réduit à une coutume sociale lui assurant la solidarité de sa communauté. A en croire le chroniqueur anglais Thomas Walsingham (*Chronica Maiora*, 1422), c'est à cause de sa conversion au christianisme que les « connaissances et amis » de Ladislas Jagellon « se distancèrent de lui, et décidèrent qu'ils le renverseraient ou assurément le tueraient en bataille »<sup>306</sup>. Un prince voulant accepter le baptême et qui se trouve en conséquence menacé par ses sujets, voilà qui n'est pas sans rappeler la manière dont le grand-duc Gediminas, grand-père de Jagellon et de Vytautas, est présenté dans les rapports des envoyés des légats, dépêchés en 1324 pour négocier sa conversion à la foi catholique<sup>307</sup>.

Le paganisme balte comme ciment de la société est présenté dans plusieurs textes antérieurs à l'apparition du voyage de Prusse comme activité de la noblesse occidentale, et ceci dès que l'écho des premiers martyres baltes parvint en Occident, peu après l'an mil. Dans la digression consacrée par Pierre Damien à Bruno de Querfurt, c'est lorsque la conversion du roi par le missionnaire perturbe la structure traditionnelle de la société que des meurtres surviennent<sup>308</sup>. De manière plus explicite, Jean Canaparius fait dire aux Prussiens, lesquels menaçaient le prédécesseur de Bruno, Adalbert, que « nous-mêmes et tout ce royaume, ... obéissons à une seule loi et vivons selon un seul ordre. Mais vous, qui êtes d'une loi étrangère et inconnue, si cette nuit vous ne disparaîsez pas, vous serez décapités demain matin »<sup>309</sup>. Deux siècles plus tard, Roger Bacon fait de la coutume le fondement de la société des païens : « les vrais païens, comme les Prussiens et ceux des nations voisines, ont l'habitude de vivre selon la coutume et pas selon la loi de la

---

<sup>305</sup> C. Girbea, *Le Bon Sarrasin*, p. 451-484.

<sup>306</sup> « *Rex siquidem de Krakow tactus affectu Christianiatis suscepit baptismum in nomine sancte et indiuidue Trinitatis. Ob quam causam omnes noti et amici sui se elongauerunt ab eo et disposuerunt, ut uel ipsum peruerterent aut certe bello delerent* », Walsingham, vol. 2, p. 594. Les éditeurs de la chronique traduisent « *peruerterent* » par « to change his mind » (*Ibid.*, p. 595). D. Preest, *The Chronica Maiora of Thomas Walsingham*, p. 380, traduit quant à lui par « overthrow him ».

<sup>307</sup> GL, p. 116-145.

<sup>308</sup> Petri Damiani, XXVII, éd. G. Tabacco, p. 59-60.

<sup>309</sup> « *"Magnum sit tibi", inquit, "quod huc usque impune uenisci ; et sicut celer reditus spem utiq̄ ita tibi paruq̄ morę necis dampna creabunt. Nobis et toto huic regno, cuius nos fauces sumus, communis lex imperat et unus ordo uiuendi. Vos uero, qui estis alterius et ignotę legis, nisi hac nocte discedatis, in crastinum decapitabimini"* », *The Life of Saint Adalbert*, éd. et trad. C. Gaspar, p. 172.

raison »<sup>310</sup>. Dans leur rapport, les émissaires des légats français dépêchés par Jean XXII pour négocier la conversion du prince lituanien Gediminas (1324) font-ils dire à celui-ci « que les chrétiens rendent un culte à leur dieu selon leur usage, les ruthènes selon leur rite, les polonais selon leur usage et nous honorons dieu selon notre rite, et nous avons tous un seul dieu »<sup>311</sup>. Une phrase que R. Mažeika croit ne pas avoir été créée de toutes pièces par des émissaires chrétiens, sans doute peu habitués à ce genre d'arguments<sup>312</sup>.

L'exemple de Gediminas permet à S. C. Rowell de définir le paganisme lituanien comme une coutume sociale<sup>313</sup>. Jusqu'à la conversion de Jagellon, les grands-ducs successifs pouvaient se montrer ouverts à la culture chrétienne, marier leurs enfants à des princes catholiques ou orthodoxes et employer des clercs franciscains à leur cour. Néanmoins, il était essentiel qu'ils continuent à officier lors des cérémonies religieuses traditionnelles, sans quoi leur rôle de dirigeant aurait été remis en question. Si l'on en croit les chroniques russes, Mindaugas continua de présider aux crémations et de sacrifier aux dieux anciens même après sa conversion<sup>314</sup>. De même, la *Chronique rimée de Livonie* attribue le retour au paganisme du même personnage à son sens de l'honneur, ce qui en d'autres termes peut se comprendre comme une solidarité « ethnique » envers ses pairs restés païens<sup>315</sup>. Une notion similaire pourrait éclairer la scène rapportée par Thomas Gray concernant l'évasion de Kęstutis, aidé par un serviteur lituanien des Teutoniques<sup>316</sup>. D'après cette interprétation, les religieux chrétiens auraient été tolérés en Lituanie tant qu'ils servaient auprès de leurs coreligionnaires ; mais gare à ceux qui se livraient à un prosélytisme trop agressif. À ce sujet, D. Baronas et S. C. Rowell considèrent que les martyrs aussi bien catholiques qu'orthodoxes mis à mort sous le règne de Gediminas et de ses fils auraient été supprimés pour avoir attaqué trop violemment le culte païen et le mode de vie de la population locale. Il se serait donc agi de mesures exceptionnelles prises

---

<sup>310</sup> « *Pagani vero puri qui consuetudine vivendi pro ratione legum utentes, ut Praceni et nationes confines eis* », Roger Bacon, *Opus Maius*, éd. J. Bridges, vol. 2, p. 369.

<sup>311</sup> « ... *christianos facere deum suum colere secundum morem suum, ruthenos secundum ritum suum, polonos secundum morem suum et nos colimus deum secundum ritum nostrum, et omnes habemus vnum deum* », GL, p. 128. La traduction russe donne : « ... у всех один бог » (*ibid.*, p. 128) ; R. Mažeika traduit par « we all have the one God » (« Bargaining », p. 132).

<sup>312</sup> R. Mažeika, « Granting power », p. 170.

<sup>313</sup> S. C. Rowell, *Chartularium Lithuaniae*, p. 386 ; *Idem*, « Customs », *passim*. L'assimilation du paganisme à la coutume intervient dans d'autres contextes, sans lien avec les Baltes ; voir par exemple le drame liturgique *Le jeu de l'Antéchrist* (XII<sup>ème</sup> siècle), présenté par P. Buc, *Guerre sainte*, p. 132.

<sup>314</sup> *The Galician-Volynian Chronicle*, éd. et trad. G. A. Perfecky, Munich 1973, p. 63, cité par E. Christiansen, *Northern*, p. 137 ; G. Vėlius, « Istoriniai šaltiniai », p. 65-72 (trad. R. Mažeika).

<sup>315</sup> R. Mažeika, « When Crusader », p. 197-214.

<sup>316</sup> *Scalacronica*, éd. A. King, p. 196-198. Voir ci-dessus, chap. 4.

pour éviter des troubles sociaux, et non d'une politique de terreur visant à tenir les Lituanais éloignés du christianisme<sup>317</sup>.

Les textes produits dans le milieu des croisés français et anglais ne disent pas explicitement que l'importance sociale du paganisme lituanien ait été perçue par les témoins occidentaux, mais les extraits de Jean d'Outremeuse et Thomas Walsingham que nous venons de lire peuvent parler en ce sens. Certes, l'histoire du roi Margalis aurait tout aussi bien pu se situer dans l'Orient des croisades ; néanmoins, le fait que le chroniqueur liégeois ait donné à son protagoniste un nom à consonance « balte » indique qu'il disposait d'informations assez précises, sans doute obtenues par le truchement des nombreux chevaliers des pays wallons qui, au tournant du XIV<sup>ème</sup> siècle, accomplissaient le voyage en Prusse et pouvaient s'informer des coutumes lituanaises auprès de leurs hôtes. Qui plus est, la solide tradition cléricale et savante quant au caractère « coutumier » du paganisme devait être connue d'une partie au moins du public aristocratique. Malgré l'universalisme du christianisme, amené à se répandre aux confins du monde, on pouvait comprendre que l'attachement au paganisme n'était pas qu'entêtement diabolique, mais respect de liens sociaux auxquels la noblesse occidentale était sensible. La religion de l'adversaire païen peut ainsi devenir compréhensible.

Ceci explique qu'un homme comme Guillebert de Lannoy, l'un des derniers hôtes des Chevaliers teutoniques, n'ait pas été outre mesure rebuté par la diversité religieuse de la cour du grand-duc Vytautas. Après avoir parcouru, lors de son premier voyage en 1414, la Prusse, la Livonie puis les principautés de Novgorod et de Pskov, Guillebert entre en Lituanie, où il cherche à rejoindre le grand-duc. Après être passé par « *l'une des cours dudit Witholt [Vytautas] nommée la Court-le-roy* »<sup>318</sup>, il arrive à Vilnius, « *la souveraine ville de Létau* »<sup>319</sup>. Le prince n'est pas là, mais le jeune Bourguignon peut rendre visite à deux princesses lituanaises, « *deux des seurs de la femme dudit duc Witholt* »<sup>320</sup>. En ce qui concerne la ville, il y voit un château de pierre, de terre et de bois, édifié sur une colline sablonneuse, où « *se tient coutumièrement ledit duc Witholt, prince de Létau, et y tient sa court et sa demeure* ». Le reste de la ville est « *très mal amaisonnée de maisons de bois* », mais « *y a aucunes esglises de brique* »<sup>321</sup>. En effet, nous sommes plus de 25

---

<sup>317</sup> D. Baronas, S. C. Rowell, *Conversion*, p. 217-218.

<sup>318</sup> Potvin, p. 38. Il s'agit probablement de Švenčionys, à l'est de l'actuelle Lituanie ; J. Svátek, *Discours*, p. 265, n. 311.

<sup>319</sup> Potvin, p. 39.

<sup>320</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p. 39.

ans après le baptême de Jagellon et de son cousin Vytautas ; la Lituanie est désormais chrétienne. Aussi, Guillebert peut-il constater que « *sont les gens dudit royaume cristiens nez nouvellement* », ce qu'il attribue à la contrainte exercée par les « *seigneurs de l'ordre de Prusse et de Liuflant* »<sup>322</sup> ; « *et ont es bonnes villes esglises fondées, et aussy par les villaiges en font fonder de jour en jour, et y a oudit pays de Létau douze évesquiez* »<sup>323</sup>. Le chiffre de douze évêchés est sans doute exagéré, mais l'intérêt est de noter que le pays est considéré comme définitivement chrétien<sup>324</sup>.

C'est dans cette Lituanie fraîchement évangélisée que Guillebert va faire sa première rencontre avec une certaine diversité religieuse – ou en tout cas, c'est la première fois qu'il en rend compte<sup>325</sup>. Notre voyageur, soucieux de ce genre de détails, nous renseigne sur la langue et l'apparence des Lituanais : « *et ont ung langaige à part eux. Et ont les hommes leurs cheveulz longs et espars sur leurs espauls, mais les femmes sont aornées simplement aucques à la coustume de Picardie* ». On compare à ce que l'on connaît<sup>326</sup>. Le même mécanisme se répète lorsque Guillebert décrit une autre grande ville de Lituanie, Trakai :

Et y a deux chasteaulz dont l'un est moult viel, fait tout de bois et de cloyes de terre placquies, et est ce viel chastel assis sur ung costé d'un lacq, mais d'autre part siet en plaine terre. Et l'autre chastel est en la moyenne d'un autre lacq, au trait d'un canon près du viel chastel, lequel est tout neuf, fait de bricque à la manière de France<sup>327</sup>.

La ville de Trakai paraît donc familière à Guillebert, quand bien même elle est « *malement maisonnée de maisons toutes de bois, et non point fermée* »<sup>328</sup>. Le lieu porte la marque de Vytautas ; son château de brique, construit sur une île, a été érigé sur ses ordres selon les meilleurs standards du temps. C'est, comme le zoo que ses hommes ont

---

<sup>322</sup> Sur ce point, voir ci-dessus, chap. 4.

<sup>323</sup> Potvin, p. 39-40.

<sup>324</sup> Le manuscrit de la famille de Lannoy a le nombre plus modeste de « *troys* » évêchés ; C. Potvin, p. 40, n. 1.

<sup>325</sup> D'après ses *Voyages et ambassades*, Guillebert s'est rendu quelques années plus tôt auprès de l'émir de Grenade ; or, il ne nous dit rien de son parcours à travers la principauté musulmane, ce qui laisse S. Mund, « *Guillebert de Lannoy* », p. 185, supposer que l'Europe du Nord-Est était moins connue, plus « *exotique* » que l'émirat de Grenade.

<sup>326</sup> F. Hartog, *Miroir*, p. 237-242.

<sup>327</sup> Potvin, p. 40.

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. 40.



fait visiter à Guillebert, un moyen de démontrer sa puissance aux hôtes<sup>329</sup>. Ce qui ne manque pas d'effet :

Item, tient ledit Witholt, prince de Létau, ceste ordre d'honneur parmi son pays que nulz estrangiers, venans et passans par icelui, riens n'y despendent, ains leur fait le prince délivrer vivres et les conduire sauvement partout où ilz veulent aller parmy ledit païs, sans coustz et sans frais. Et est ledit Witholt moult puissant prince, sy a conquesté douse ou trèse que royaumes, que païs, à l'espée. Et a toudis dix mille chevaulz de sa selle, appartenans pour son corps<sup>330</sup>.

Parmi ces royaumes figure la Samogitie, longtemps disputée aux Chevaliers teutoniques. En introduisant son arrivée en Lituanie, notre voyageur reprend la titulature des souverains lituaniens en vigueur depuis Gediminas : « *me party, pour m'en aller ... devers le duc Witholt, roy de Létau et de Samette et de Russie* »<sup>331</sup>. Voici l'homme que Guillebert a pu connaître, quelques années après son aîné, dont l'épithète nous apprend qu'il combattit « *avec le duc Witolt contre les Tartares* », autour de 1406<sup>332</sup>. Les deux frères semblent avoir été séduits par ce prince catholique aux airs de protecteur de la chevalerie, comme Vytautas lui-même aimait se mettre en scène. Le crypto païen qui servait d'épouvantail aux pamphlétaires de l'Ordre teutonique jusqu'au concile de Constance se révèle être un prince tout à fait digne de son statut, qui sait accueillir généreusement les visiteurs. La Lituanie n'est plus, comme chez Jean de Mandeville un demi-siècle plus tôt, un pays où les chrétiens doivent emporter leurs vivres avec eux « *qar la ne troveroient ils qe lour vende rien* »<sup>333</sup>. Bien sûr, il ne s'agit plus de visiter le pays en croisé, mais en hôte d'honneur. Toutefois, la générosité de Vytautas n'est pas nécessairement le reflet de son seul statut de chrétien, puisque Guillebert raconte également avoir bénéficié, lors d'un voyage antérieur, de la bienveillance de l'émir de Grenade, qu'il visitait pourtant après l'avoir combattu<sup>334</sup>. Les règles de la diplomatie internationale ne connaissent pas la frontière religieuse.

Néanmoins, le grand-duc Vytautas garde une image ambiguë ; si lui-même semble être un bon chrétien, ses fréquentations ne sont pas des plus recommandables. Dès son

---

<sup>329</sup> J. Svátek, *Discours*, p. 365.

<sup>330</sup> Potvin, p. 41.

<sup>331</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>332</sup> B. de Lannoy, *Hugues de Lannoy*, p. 167.

<sup>333</sup> Deluz 2000, p. 267-268.

<sup>334</sup> J. Svátek, *Discours*, p. 261.

premier voyage, en 1414, Guillebert remarque en effet que la ville de Trakai a une population passablement cosmopolite :

Item, demeurent en laditte ville de Trancquenne et au dehors en plusieurs villaiges, moult grant quantité de Tartres, qui là habitent par tribut, lesquels sont drois Sarrasins, sans avoir riens de la loy de Jhésucrist, et ont ung langaige à part nommé le Tartre. Et habitent samblablement en laditte ville Allemans, Létaus, Russes et grant quantité de juifz, qui ont chascuns langaige espécial<sup>335</sup>.

La cohabitation de ces différents peuples est mentionnée sans le moindre commentaire négatif ; la présence de Russes ou de Ruthènes orthodoxes ne choque guère notre Bourguignon, pas plus que celle des juifs – lesquels sont probablement des Karaites, une population de langue turque convertie au judaïsme et installée par Vytautas en Lituanie, où ils servent comme mercenaires<sup>336</sup>. Autre auteur et autre lieu, le héraut Berry note sans sourciller dans son *Livre de la Description des Pays* (v. 1451) que « *en ces Espaignes, et en Arragon a grant multitude de Sarrazins et de Juifs, qui tiennent terres, maisons et possessions, et communiquent avecques les crestiens* »<sup>337</sup> ; si leur présence pouvait paraître relativement exotique aux yeux des Français, elle reste acceptable<sup>338</sup>. Celle des Tatars, qui « *sont drois Sarrasins* », ne semble pas déranger Guillebert en tant que telle ; comme nous allons le voir, c'est leur proximité avec le grand-duc qui le perturbe quelque peu.

Notre Bourguignon, qui en 1414 rencontre finalement Vytautas lors d'une partie de chasse<sup>339</sup>, parle plus en détail du prince et de sa cour à l'occasion de son ambassade effectuée en 1421 pour le compte du duc de Bourgogne et des rois de France et d'Angleterre. Lors de son passage par la Pologne déjà, l'ambassadeur profite de la bonne entente entre le roi Ladislas Jagellon et le sultan pour lui demander une lettre de recommandation devant lui faciliter la traversée de l'Empire ottoman. Entreprise qui,

---

<sup>335</sup> Potvin, p. 41.

<sup>336</sup> R. Witkowski, « Some remarks on the history of the Karaites in the Grand Duchy of Lithuania in the 15<sup>th</sup> century », *Karaite Archives* 1, 2013, p. 217-218 ; A. B. Zakrzewski, « Les tatares dans le Grand Duché de Lituanie, XV<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècles », dans I. Valikonytė (éd.), *Lietuva ir jos kaimynai*, p. 208-227.

<sup>337</sup> Hamy, p. 132.

<sup>338</sup> Pour le héraut Berry, la présence en terres chrétiennes de « *Sarrazins et de Juifs* » s'explique par des raisons économiques : « *Et les tiennent les roys, pour le prouffit qu'ilz ont d'eulx* » (*loc. cit.*) ; *Ibid.*, p. 24.

<sup>339</sup> Potvin, p. 43.

d'après son hôte royal, risque d'être difficile étant donné les troubles survenus après la mort du sultan Mehmet I<sup>er</sup><sup>340</sup> :

Et me bailla lettres, que je demandoie de luy, adreschans à l'empereur de Turquie, avec lequel il estoit alyez contre le roy de Hongrie, pour moi faire avoir mes saufconduits parmy la Turquie, mais il me dist que ledit empereur estoit mort, par quoy toute la Turquie estoit en guerre, et n'y pourroye passer par terre<sup>341</sup>.

Après six jours passés au côté du roi de Pologne, Guillebert se rend auprès de Vytautas, qu'il rencontre dans une ville nommée « *Kamenich* »<sup>342</sup>, « *ensamble sa femme, acompaigné d'un duc de Tartarie et de plusieurs autres ducs, ducesses et chevalliers en grant nombre* »<sup>343</sup>. Lorsque Vytautas lui offre « *cent ducas d'or et vingt cinq keuchelles*<sup>344</sup> d'argent, vaillant cent ducas », il se doit de refuser, « *pour ce que à celui temps et heure s'estoit aliez avecq les Housses contre nostre foy* »<sup>345</sup>. Le voyageur bourguignon fait ici référence à la politique du grand-duc, qui soutenait son neveu Korybutas, auto-proclamé régent de la Bohême hussite, contre Sigismond de Luxembourg, lequel avait hérité de la couronne du pays à la mort de son frère Wenceslas<sup>346</sup>. L'alliance avec les hérétiques pose problème, d'autant plus que Philippe le Bon prenait fait et cause contre les partisans de Jean Hus – et Guillebert lui-même a été

---

<sup>340</sup> J. Svátek, *Discours*, p. 56.

<sup>341</sup> Potvin, p. 53-54.

<sup>342</sup> « *Passay par la basse Russie et m'en alay devers le duc Witholt, grant prince et roy de Létau, que je trouway à Kamenich, en Russie* » (Potvin, p. 53). Il peut s'agir soit de Kamenets au sud de l'actuelle Biélorussie, ou de Kremenets en Ukraine occidentale ; nous sommes donc dans la partie orthodoxe et slavophone du grand-duché. Plus loin, Guillebert parle d'« *un autre Kemenich* », en « *Lopodolie* » (Podolie). Les toponymes « Kamenets » et ses dérivés sont fréquents dans les pays de langue slave ; le « *Kemenich en Lopodolie* » peut être Kamianets-Podilsky en Ukraine occidentale. Voir C. Potvin, p. 55, n. 4 ; J. Svátek, *Discours*, p. 258, n. 286.

<sup>343</sup> Potvin, p. 55.

<sup>344</sup> Lorsqu'il décrit son séjour à Novgorod, Guillebert explique que la « *keuchelle* », ou « *keucelle* », est une monnaie utilisée en Russie ; Potvin, p. 33.

<sup>345</sup> Potvin, p. 57. Ce n'est pas la première fois que Guillebert a refusé le don d'un souverain qu'il a visité. Lorsqu'en 1413, il a rencontré le roi du Danemark Eric de Poméranie, il dit avoir refusé d'être reçu dans son ordre de chevalerie, « *pour ce qu'il estoit lors ennemy des seigneurs de Prusse, où je aloye en leur armée que on appelloit pour lors reises* » (Potvin, p. 24). J. Svátek, *Discours*, p. 232, n. 171, note que « La prise de position "teutonique" au début de la partie "prussienne" des *Voyages et ambassades* n'empêcha pourtant pas à Guillebert de visiter à tour de rôle tous ces souverains mentionnés ci-dessus » ; *ibid.*, p. 262-263 remarque que Guillebert ne se comporte pas de la même manière lorsqu'il est engagé dans l'armée des Teutoniques en automne 1413, et lorsqu'il se déplace en voyageur indépendant.

<sup>346</sup> G. Mickūnaitė, *Making*, p. 48. D'après W. Urban (« Constance », p. 4060), le pape Martin V (m. 1431) auraient eu des doutes quant à la politique de Vytautas et de Jagellon vis-à-vis des hussites. Pourtant, en 1421 encore, le pontife écrivait à Jagellon pour le louer de ses efforts en vue de ramener les Tchèques dans le giron de l'Église ; CES, doc. 98, p. 127.

chargé de rédiger divers traités sur la question<sup>347</sup>. Toutefois, les autres cadeaux sont acceptés, et Lannoy se fait fort d'en énumérer la longue liste<sup>348</sup>. Les réceptions officielles lui permettent d'observer la cour cosmopolite du grand-duc :

Et me donna trois fois à disner, me assit à sa table où estoit assise la ducesse, sa femme, et le duc sarrasin de Tartarie, parquoy je vëy mengier char et poisson à sa table, par ung jour de vendredy. Et y avoit ung Tartre qui avoit sa barbe longue jusques dessoubz le genoul, enveloppée d'un coeuvrechief<sup>349</sup>.

L'apparence physique de ce dernier personnage ajoute au caractère exotique de la scène. En outre, fait étonnant pour un chrétien – Guillebert se doit de le relever –, Vytautas accepte que l'on mange de la viande à sa table un vendredi. La présence des Tatars nous renvoie à un point particulier de la « propagande » teutonique ayant suivi la bataille de Tannenberg<sup>350</sup>. Les lettres envoyées par le grand-maître Henri de Plauen et les discours des pamphlétaires chargés de défendre l'Ordre teutonique au concile de Constance insistaient sur la cruauté de ces guerriers musulmans, auxiliaires de l'armée polono-lituanienne accusés de tous les maux : meurtres, viols, infanticide, blasphème et anthropophagie. Les Lituaniens, et même les Samogitiens, païens jusqu'en 1417, n'étaient sans doute plus assez effrayants, plus assez « étrangers », pour jouer le rôle du persécuteur impitoyable. Depuis 1390 environ, les principales cours d'Europe savaient que la Lituanie avait reçu le baptême, et les princes polono-litaniens faisaient connaître partout où ils le pouvaient leurs intentions de convertir les Samogitiens au plus vite. Si les Teutoniques voulaient évoquer des infidèles à même de soulever le cœur de leurs lecteurs, il fallait appeler les Tatars à la rescousse. Du reste, déshumaniser un auxiliaire de l'adversaire, à défaut de viser directement celui-ci, était une technique assez fréquente dans l'Europe médiévale. Ainsi trouve-t-on dans la chronique d'Enguerrand de Monstrelet un passage où les Irlandais employés par le commandement anglais lors du siège de Rouen (1418) sont dépeints comme des croque-mitaines n'ayant rien à envier aux féroces guerriers des steppes :

---

<sup>347</sup> Voir ci-dessus, chap. 7.

<sup>348</sup> Sur les dons reçus par Guillebert et offerts par lui-même au nom du roi d'Angleterre, J. Svátek, *Discours*, p. 268-273, qui distingue les cadeaux diplomatiques et ceux plus « utilitaires » (montures, vêtements, armes, nourriture).

<sup>349</sup> *Ibid.*, p. 55-56.

<sup>350</sup> Voir ci-dessus, chap. 5.

Et avoit ledit roy d'Angleterre en sa compaignie bien huit mille Yrlandois, dont la plus grant partie aloient de pié, ung pié chaussé et l'autre nu, sans braies et povrement habillez, aians chascun une targète et petites javelines avec gros couteaulx d'estrange façon ... Lesquelz Yllandois, durant ledit siège, couroient souvent le pays de Normandie avecques les autres Anglois et faisoient maulx infinis et inestimables, ramenans à leur ost grans proyes. Et mesmement lesdiz Yrlandois de pié prenoient petis enfans en leurs berceaulx et autres bagues, à tous lesquelz montoient sur vaches, portant lesdiz petis enfans et bagues devant eulx sur lesdictes vaches, et furent par plusieurs foiz trouvez des François en cel estat<sup>351</sup>.

Là encore, l'Irlande rejoint la Lituanie dans son rôle de marges du monde chrétien<sup>352</sup>. Guillebert, qui a visité ces deux pays, ne semble pas avoir été témoin d'une telle agitation. Déjà en 1414, soit avant que les porte-paroles de l'Ordre teutonique ne lisent leurs pamphlets à Constance, il remarque la présence des Tatars à Trakai, sans en être autrement ému. Il aura l'occasion de faire plus ample connaissance avec ceux-ci lors de son second voyage. Prince d'un immense territoire à la limite de l'Europe catholique, Vytautas n'a pas de scrupule à composer avec les coutumes de ses nombreux sujets, et à s'allier avec des voisins de foi étrangère. Ainsi, Guillebert note qu'il « *estoit aliez avecq le roy de Poulane et avecq les Tartres contre le roy de Hongrie* »<sup>353</sup> – une politique qui, au lendemain de Tannenberg, a valu de vifs reproches aux Polonais et aux Lituaniens, mais dont notre ambassadeur ne tarde pas à bénéficier :

Et me bailla ledit duc, au partir, telles lettres qu'il me failloit pour passer par son moyen parmy la Turquie, escriptes en tartarie, en russie et en latin. Et me bailla pour moi conduire deux Tartres, et sèze que Russes, que Wallosques [Valaques], mais me dist bien que ne pourroye passer par la Dunowe [Danube], pour la guerre qui estoit partout en Turquie pour la mort de l'empereur<sup>354</sup>.

L'avertissement déjà donné par Jagellon est répété ; on en déduit que les souverains de Lituanie de même que de Pologne étaient bien informés de la situation des

---

<sup>351</sup> Monstrelet, éd. Douët d'Arcq, vol. 3, p. 284-285. Sur la mauvaise réputation des Irlandais, J.-M. Boivin, *L'Irlande au Moyen Âge*.

<sup>352</sup> Voir ci-dessus, chap. 7.

<sup>353</sup> Potvin, p. 56.

<sup>354</sup> *Id.* ; J. Svátek, *Discours*, p. 272.

Balkans sous domination ottomane<sup>355</sup>. Optant, selon les conseils de son hôte, pour une route plus à l'est, Guillebert et son escorte pénètrent aux confins méridionaux du grand-duché, puis en Valachie et en Moldavie. Le gouverneur de la province lituanienne de Podolie lui ayant aussi vivement déconseillé de se rendre en Turquie, Guillebert décide de rejoindre Caffa, possession génoise en Crimée.

Guillebert vivra alors successivement trois aventures, lors desquelles sa vie aurait selon ses dires été mise en danger. Le voyageur bourguignon reconnaît à deux reprises avoir été sauvé par des Tatars ; la première fois, lorsque « *ung Tartre, très loyal homme* », ramena tous les chevaux de l'escorte qui s'étaient enfuis, sans quoi « *nous estièmes tous mors dedens lesdittes forests et grands désers, car nous estièmes loing de ville qui fut habitée, plus de sept journées* »<sup>356</sup>. Plus loin durant son périple, lorsqu'il traverse une région déchirée par des troubles politiques, Guillebert et son escorte sont attaqués par les hommes d'un des khans rivaux<sup>357</sup> : « *par quoi je fus en grant péril, mais sy bien m'en vint que, à ce jour, moy et mes gens, portièmes les chapeaux et livrées de Witholt, et iceulx Tartres de celle embusche estoient des gens du viel empereur de Salhat, qui estoit mort et qui avoit esté grant amy audit Witholt* »<sup>358</sup>. Guillebert et les siens en sont quittes pour une rançon.

Il est difficile d'établir si ces anecdotes remplissent le rôle de simples aventures exotiques placées là pour amuser le public auquel Guillebert destinait ses notes<sup>359</sup>, ou si elles reflètent les dangers réels encourus par notre voyageur dans des régions politiquement troublées. Quoi qu'il en soit, nous remarquons que les Tatars respectent les codes militaires que les hommes d'Henri V semblent avoir négligés, eux qui, sur ordre de leur roi, n'ont pas hésité à brûler vifs leurs prisonniers<sup>360</sup>. Que ces épisodes aient été inventés ou non, il est apparent que pour Guillebert, les Tatars sont moins « barbares », moins « étrangers » que ne l'étaient les Anglais. Quant au grand-duc lui-même, on

---

<sup>355</sup> Sur les contacts diplomatiques des grands-ducs lituaniens avec les sultans et les khans tatars, D. Kolodziejczyk, « Entre l'antemurale Christianitatis et la raison d'État. L'idée de Croisade en Pologne aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles » dans M.-M. de Cevins, *L'Europe centrale au seuil de la modernité*, Rennes 2010, p. 24-25.

<sup>356</sup> Potvin, p. 62.

<sup>357</sup> Sur la situation politique et la lutte entre les différents princes tatars, J. Lelewel, *Lannoy*, p. 78-81, n. 83 ; E. Gachet, *Lannoy*, p. 39-40.

<sup>358</sup> Potvin, p. 63.

<sup>359</sup> C'est le point de vue de M. Holban, « Du caractère », p.419-434, qui remarque que de nombreuses incohérences rendent cette partie du récit hautement improbable.

<sup>360</sup> Potvin, p. 49-50. Sur les mésaventures de Guillebert, qui raconte avoir échappé de peu au massacre des prisonniers français par Henri V à la suite de la bataille d'Azincourt, voir chap. 4.

chercherait en vain le manipulateur des pamphlets de l'Ordre, ou le tyran que dépeindra, quelques décennies plus tard, Énée Sylvio Piccolomini dans son *De Europa* (1458). Sous la plume du voyageur bourguignon, Vytautas n'a rien du despote amateur d'ours et de supplices sanglants tel que présenté par le futur pape<sup>361</sup>. De même, Jagellon ne ressemble pas à l'ambitieux qui, d'après les informateurs de Michel Pintoin et Enguerrand de Monstrelet, aurait entraîné la Pologne dans une longue guerre pour écraser l'Ordre teutonique à la bataille de Tannenberg (1410). Les princes d'origine lituanienne Jagellon et Vytautas sont certes des convertis – Guillebert le note explicitement dans le cas du premier<sup>362</sup> – qui pratiquent une politique religieuse pour le moins souple, mais ils ne méritent pas la condamnation du Bourguignon.

Au contraire, Vytautas semble l'avoir séduit par sa puissance, et la présence de Tatars à sa cour peut avoir été vue comme un signe de sa suprématie, tout comme les ambassadeurs de Novgorod et de Pskov que Guillebert a eu l'occasion de rencontrer en 1421<sup>363</sup>. Tout comme ses auxiliaires tatars ne sont ni de « nobles sauvages » ni l'« image inversée du christianisme », Vytautas est une figure quelque peu ambiguë certes, mais plutôt positive. Ce prince puissant, décrit comme un protecteur de la chevalerie si ce n'est de l'orthodoxie chrétienne, annonce le portrait laudateur du défenseur de la Chrétienté que l'on trouvera dans le *Petit Jehan de Saintré* et dans le *Livre de la description des pais* du héraut Berry, lequel conformément à l'évolution géopolitique fait jouer ce rôle au roi de Pologne<sup>364</sup>.

---

<sup>361</sup> Voir notamment Énée Sylvio Piccolomini, *Historia de Europa*, XXVI, éd. SRP 4, p. 237. Pour G. Mickūnaitė, *Making*, p. 206, 255-259, le sombre portrait de Vytautas s'explique par la tradition classique chère à Piccolomini et à ses continuateurs, et qui tend à considérer qu'un dirigeant aux pouvoirs étendus est nécessairement un tyran, caractérisé par une forte propension à la cruauté et préférant la compagnie des bêtes sauvages à celle des hommes ; une tradition visiblement étrangère à Guillebert de Lannoy et à ses contemporains. Voir aussi C. Carpini, « L'imaginne della Lituania », p. 199-201. Sur l'image du tyran dans les écrits humanistes, M. Turchetti, *Tyrannie et tyrannicide*, p. 335-365 ; et sur le motif de la tyrannie des Turcs face à la liberté des Européens, N. Bisaha, *Creating East and West*, Philadelphia 2004, p. 79-81.

<sup>362</sup> Voir ci-dessus, chap. 5.

<sup>363</sup> Potvin, p. 56.

<sup>364</sup> Voir chap. 6.





## CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE

La région balte, connue des Romains pour le commerce de l'ambre, n'intéressait que peu les lettrés occidentaux avant que le christianisme ne progresse en Europe du Nord et de l'Est sous l'impulsion d'énergiques princes locaux. Fait révélateur, on doit les premières descriptions de la Baltique à un navigateur en contact avec les milieux marchands, et au clerc d'un archevêque chargé de la mission nordique ; soit, respectivement, à Wulfstan (fin IX<sup>ème</sup> siècle) et à Adam de Brême (v. 1075). Le fait que le récit du premier ait été intégré à une adaptation vernaculaire de l'*Histoire contre les païens* d'Orose n'est pas moins significatif : l'exploration à but commercial va de pair avec la volonté de connaître le monde et l'idée que le christianisme est amené à s'imposer jusqu'aux confins de celui-ci.

En terres francophones, les premiers auteurs à s'intéresser au monde balte sont les chroniqueurs Adémar de Chabannes et Raoul Glaber, qui, au XI<sup>ème</sup> siècle, rendent compte des martyrs d'Adalbert de Prague et de Bruno de Querfurt, premiers apôtres des Prussiens. Pour le chroniqueur aquitain, ces derniers se distinguent par leur cruauté ; au fond, ils ne font que remplir leur rôle, à savoir donner la palme du martyr aux deux courageux missionnaires. Raoul Glaber donne un détail supplémentaire, quand il raconte qu'Adalbert fut tué parce qu'il avait coupé un arbre vénéré par les païens. L'adoration de la nature, motif traditionnel des récits hagiographiques, introduit l'idée du paganisme comme coutume sociale, ce qui apparaît dans la *Vie* de saint Adalbert par le Bénédictin italien Canaparius et dans la digression consacrée à saint Bruno par Pierre Damien. À partir de la mise en place des croisades en Europe du Nord aux XII<sup>ème</sup>-XIII<sup>ème</sup> siècles, l'intérêt pour les régions baltes renaît. Les réseaux monastiques, cisterciens puis dominicains ou franciscains, rendent désormais possible un ajustement des connaissances au sujet de ces nouvelles terres de mission. Un certain savoir, mélange d'observations recueillies « sur le terrain » et de stéréotypes hérités du Haut Moyen Âge et de l'Antiquité, se met alors en place.

Conformément au symbolisme traditionnel des éléments de la nature, mais aussi à la réalité du terrain, les provinces baltes sont décrites par l'encyclopédiste Barthélemy l'Anglais (v. 1245) comme marécageuses et couvertes de forêt, mais néanmoins fertiles. La description des habitants répond, elle aussi, à un mélange de *topoi* et d'un certain réalisme. Au-delà des bourreaux mis en scène par Adémar de Chabannes, les tortures que

l'on trouve dans quelques chroniques locales ou autres appels à l'aide envoyés par les évêques missionnaires ne rencontrent aucun écho parmi les clercs écrivant en Europe de l'Ouest. Roger Bacon (1268) fait même des Prussiens de naïfs païens, victimes de l'expansionnisme brutal des Chevaliers teutoniques.

Le portrait des Baltes qui se dégage des écrits de Barthélemy l'Anglais ou de Roger Bacon est commun à ce que l'on disait d'eux dans toute la Chrétienté. Prussiens, Coures, Lituaniens ou Livoniens sont essentiellement réduits à leur religiosité : conformément à la tradition augustinienne, leurs dieux sont des démons, qui les aident à pratiquer la divination. Ils adorent en outre la nature, en particulier les bois et les sources. Lorsque les leurs décèdent, ils ne les enterrent pas mais les brûlent, avec leurs richesses, et, parfois, des chevaux ou même des êtres humains. Car les Baltes croient, dit-on, que l'au-delà n'est que répétition de la vie terrestre ; un individu décédé retrouve donc son rang après avoir été brûlé, et il doit pouvoir jouir de ce qu'il possédait de son vivant. Des observations qui, dans l'ensemble, rencontrent celles des archéologues modernes et des spécialistes de la mythologie balte ; mais qui, en contexte chrétien, marquent clairement l'altérité des natifs de la Baltique. Revêtus de leurs oripeaux romains, ceux-ci ressemblent aux ancêtres des autres Européens<sup>1</sup>. En dépit de leur ignorance de la vraie foi, ils ne sont pas désespérément perdus. On laisse entendre qu'une fois à même de recevoir la parole du Christ, ils pourront faire de bons chrétiens.

L'évangélisation appartient bien à l'horizon d'attente des chevaliers et écuyers qui, aux XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècles, se pressent pour soutenir l'Ordre teutonique dans sa croisade, mais les descriptions laissées par quelques « hôtes » ne laissent pas transparaître la même charge idéologique que chez un Barthélemy l'Anglais ou un Roger Bacon. Les coutumes des Baltes sont racontées d'un ton neutre, sans condamnation explicite ; un style qui renforce le caractère « étranger » de ceux que l'on décrit, mais qui laisse aussi voir une transformation dans la manière dont les rites païens sont exposés. De pratiques barbares amenées à disparaître sous l'influence bénéfique du christianisme, elles deviennent de simples curiosités, des *exotica* détaillées afin de plaire au lecteur. Du reste, les rites des païens baltes sont sensiblement moins diversifiés dans ces récits de voyage que sous la plume des savants du XIII<sup>ème</sup> siècle : si les bois sacrés et la divination apparaissent toujours, ces deux éléments sont supplantés par le bûcher funéraire.

---

<sup>1</sup> Sur le stéréotype du « sauvage » comme un parallèle à nos propres ancêtres, voir T. Todorov, *Nous et les Autres*, p. 297-303.

A en croire les recherches récentes des archéologues, la crémation des morts aurait été, dans la Lituanie du XIV<sup>ème</sup> siècle, réservée à l'élite des guerriers. Le bûcher des Lituaniens ou des Coures est non seulement un symbole de leur caractère païen, mais aussi de leur noblesse. Les « Sarrasins » de Lituanie sont, pour les auteurs français et leur public, des pairs, avec qui un certain nombre de valeurs chevaleresques est partagé. Ainsi, Jean d'Outremeuse (v. 1400) peut-il insérer une histoire d'amour impossible entre une pucelle française et le roi balte Margalis (individualisé au point qu'il porte un prénom), et Philippe de Mézières (1389) utiliser l'image des boyards lituaniens tout autant que des Chevaliers teutoniques pour tendre un miroir à ses lecteurs. Le terrain de croisade balte apparaît dans les textes produits en Europe occidentale comme un monde d'héroïsme aristocratique, où les alliés comme les ennemis correspondent aux standards fantasmés par ceux qui prenaient part aux ruses. Comme en réponse aux efforts de l'Ordre teutonique pour entourer son entreprise d'une aura de prestige, la Prusse prend des couleurs romanesques, jusqu'à compter d'occasionnelles références arthuriennes dans quelques œuvres de la fin du Moyen Âge. Un certain Hoscalem le Prussien figure dans un armorial fictif de la Table Ronde et un « *roy de Norgalles* » se tient aux côtés des Lituaniens dans la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon* de Jean Cabaret d'Orville.

Dans cet univers où les relents littéraires se confondent avec la réalité de la croisade balte, la nature même se transforme : les chroniqueurs, poètes ou romanciers relatant le voyage en Prusse reprennent les stéréotypes anciens et les développent pour en faire un décor digne de cette très aristocratique activité. La forêt et les marécages ne marquent pas seulement le caractère païen, insoumis, des Baltes, comme chez Adam de Brême et Barthélemy l'Anglais. Gelés, couverts de neiges, ils évoquent les dangers et la magnificence de la ruse d'hiver, la plus prisée des expéditions mises sur pied par l'Ordre teutonique. De même, des dénominations géographiques héritées de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge font leur apparition chez un auteur tardif, le héraut Gilles le Bouvier, dit Berry, lequel a visité la Pologne autour de 1447, soit plus de vingt-cinq ans après les dernières ruses internationales. Sicambre, la ville mythique fondée par les Francs après qu'ils eurent abandonné Troie, est située non loin de la Prusse, alors que les chevaliers de France et d'alentour allaient chevaucher sur les marais méotides couverts de glace pour affronter les Tatars. Du fait de son éloignement temporel par rapport aux événements décrits autant que de son intérêt pour la matière antique, le Bouvier annonce l'approche des cosmographes de la Renaissance, tels qu'Énée Sylvio Piccolomini, Sebastian Münster et François de Belleforest. La représentation médiévale du monde balte, construite à partir

de *topoi* antiques, de stéréotypes littéraires et d'observations glanées auprès des missionnaires et des hôtes de l'Ordre teutonique, puis enrichie par les expériences de ces derniers et remodelée selon les normes de l'idéologie chevaleresque, sera peu à peu intégrée, épurée et remplacée par le modèle d'interprétation humaniste.

## CONCLUSION GENERALE

Nous voilà au terme de notre voyage. Il est l'heure de nous pencher sur ce qui nous reste de cette longue aventure. Quels legs nous ont laissé les acteurs, les commentateurs, les penseurs de la croisade balte, et en particulier les Français et les Anglais qui, huit ou six siècles avant nous, ont été en contact, direct ou indirect, avec le monde païen de la Baltique ? Résultat de l'adaptation d'une idéologie élaborée au cœur de la Chrétienté à un contexte local, la croisade du Nord était intimement liée à la vie intellectuelle et artistique de l'Europe occidentale. Le rôle de saint Bernard de Clairvaux est celui d'un passeur ; sa proclamation de Francfort en mars 1147 a eu pour effet d'inscrire une « guerre sainte » née de la confrontation entre les derniers païens de la région balte et les puissances chrétiennes locales (Saint Empire, royaumes de Pologne et du Danemark) dans un système idéologique international : celui de la Chrétienté latine en expansion, unie sous la tutelle de la Papauté. L'eupéanisation de la lutte contre les païens baltes a eu pour effet l'apparition des ordres militaires dans le Nord-Est de l'Europe et l'incorporation de nouvelles provinces dans la culture commune à l'Occident chrétien. Les régions passées sous le contrôle des croisés ont reçu la foi chrétienne et la culture latine, mais le processus est également allé en sens inverse ; les membres de l'entourage pontifical tout comme les clercs écrivant en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, ont dû intégrer ces nouvelles provinces à leurs connaissances.

Une intégration visible notamment dans les écrits historiographiques et savants du XI<sup>ème</sup> au XIII<sup>ème</sup> siècle : alors que les martyres des premiers apôtres de la Prusse trouvent un écho chez les hagiographes et les chroniqueurs, l'intérêt pour la région diminue en Europe occidentale jusqu'à la conquête chrétienne en Livonie puis en Prusse. Les réseaux monastiques permettent la diffusion des informations concernant ces nouvelles plantations de la foi ; ainsi, savants et encyclopédistes peuvent-ils utiliser de nouvelles connaissances au sujet de ces lointains pays et de leurs habitants. Les textes donnent désormais une image relativement cohérente du monde balte, de la nature, du climat, et des mœurs des habitants. Une image construite à partir d'observations récoltées sur le terrain par divers informateurs (marins, commerçants, militaires, missionnaires) et de poncifs littéraires, souvent hérités des auteurs de l'Antiquité.

Dans ce jeu entre perception du réel et adaptation de *topoi* anciens, les pays « infidèles » proches de la mer Baltique sont définis par une nature à la fois fertile et

hostile. Fertile, parce que terre promise dont les chrétiens sont invités à se saisir ; hostile, parce que dernier refuge du paganisme dans un continent presque entièrement évangélisé. Les habitants de ces lointaines régions païennes sont essentiellement réduits à leur religiosité, caractérisée par un certain matérialisme, un attachement aux coutumes et la conviction que l'au-delà équivaut à une répétition de la vie terrestre. Autrement dit, une croyance considérée comme naïve, inférieure au christianisme, qui évoque aux lettrés une réminiscence de l'ancienne religion romaine.

Pour les commentateurs du XIII<sup>ème</sup> siècle, le monde des païens baltes est un monde ancien, amené à disparaître sous l'impulsion du christianisme. Tous, toutefois, ne sont pas d'accord sur la façon dont l'évangélisation doit se réaliser. Si un Barthélemy l'Anglais ou un Guillaume de Rubrouck louent l'Ordre des Chevaliers teutoniques pour avoir conquis la Prusse et la Livonie et y avoir implanté la foi du Christ, Roger Bacon accuse cette puissante corporation religieuse et militaire de n'être intéressée que par la domination temporelle, et de retarder l'évangélisation des natifs par sa brutalité et sa rapacité. Des critiques couramment adressées aux puissances séculières chargées de la mission, et auxquelles la Papauté romaine puis avignonnaise prête l'oreille, surtout lorsque la conversion d'un prince balte est mise dans la balance.

Au tournant du XIV<sup>ème</sup> siècle, la dernière puissance païenne du continent est le grand-duché de Lituanie. Devant l'échec de plusieurs tentatives d'évangélisation pacifique, l'idée s'impose que seule la force parviendra à faire plier les princes réfractaires. L'Ordre teutonique bat le rappel pour faire venir de nombreux hôtes, des chevaliers laïcs qui s'engagent à ses côtés le temps d'une saison, pour la « rèse » d'été ou celle d'hiver ; si le terrain le permet, l'on s'engage en territoire ennemi pour dévaster la campagne, prendre ou édifier une forteresse. Une sorte de rituel militaire s'installe ; raids et contre-raids se succèdent pendant un demi-siècle, jusqu'à ce que le prince lituanien Jagellon épouse la reine Hedwige de Pologne et introduise le christianisme en Lituanie (1387). Malgré l'interdiction formelle d'envahir le grand-duché désormais chrétien, les rèses se concentrent sur la Samogitie, dernière région païenne jusqu'à son évangélisation en 1417.

En privant la chevalerie européenne de tout espoir un tant soit peu réaliste de reconquérir la Terre sainte, la chute d'Acre a eu un effet inattendu sur l'émergence du monde balte dans les lettres occidentales. Jusqu'à la première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, les rares auteurs écrivant sur le sujet étaient des clercs assez curieux pour s'intéresser aux aléas de la Chrétienté dans ces lointaines régions du Nord-Est. Peu de Français ou

d'Anglais faisaient eux-mêmes le déplacement, et les rares à s'être rendus en Pologne pour y combattre les païens ne nous ont laissé aucun témoignage connu. L'Ordre teutonique reçoit volontiers l'aide de croisés laïcs, mais jusqu'à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle ceux-ci viennent essentiellement d'Europe centrale et de l'Empire. Dans la première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, le voyage en Prusse devient un phénomène prisé des nobles de toute l'Europe, de France et d'Angleterre en particulier. Les romanciers et poètes de cour, comme les chroniqueurs louant les hauts faits de la noblesse, ne vont pas tarder à s'emparer de cette aventure nordique.

Alors que plusieurs poèmes didactiques incitent le jeune noble à tester la valeur de ses armes contre les « Sarrasins » en Prusse et en Orient, des moralistes réfléchissent au bien-fondé de l'entreprise : ne vaudrait-il pas mieux se concentrer sur la reconquête de la Terre sainte ? Qu'à cela ne tienne ; la guerre des « seigneurs de Prusse » contre les « mécréants » offre un cadre à de belles intrigues romanesques et sert de miroir à une chevalerie que l'on voudrait toujours meilleure. Dans les œuvres produites en milieu nobiliaire, le monde balte prend une teinte aristocratique, arthurienne : les marais gelés, les forêts couvertes de neiges, servent de décor à une aventure où l'on combat des « Sarrasins » qui nous ressemblent. Le paganisme, réduit à une coutume sociale et illustré par la crémation des guerriers morts, est le trait distinctif d'adversaires « étrangers » mais nobles, capables de respecter les traités de paix et de faire preuve de loyauté à l'égard de leurs hôtes.

Suivie de loin par de rares auteurs du XIII<sup>ème</sup> siècle, la croisade balte était donc connue, presque familière, des aristocrates des XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècles. Il reste à se poser la question de l'impact que le phénomène a pu avoir sur la mentalité de ceux qui y ont participé, et sur celle de leurs contemporains, de leurs successeurs, de leurs descendants. Les conséquences, intimement liées entre elles, sont de plusieurs sortes. La première, assez évidente, est l'apparition d'une délimitation orientale de la Chrétienté, de l'Europe chrétienne, puis de l'Europe tout court, dans la pensée ouest-européenne. Jusqu'à la conversion de la Lituanie en 1387-1417, la région balte était perçue comme une vaste zone frontière, divisée entre la Prusse et la Livonie qui faisaient offices de bastions chrétiens, et la Lituanie païenne<sup>1</sup>. Au-delà, c'était la Russie schismatique, la Tartarie, puis

---

<sup>1</sup> Sur le concept de zone frontière et son application à la Baltique médiévale, I. Sooman, S. Donecker, *The "Baltic Frontier" Revisited*, Vienne, 2009 (en particulier L. Kaljundi, « Medieval Conceptualisations of the Baltic Sea Region. Performing the Frontier in Helmold of Bosau's "Chronicle of the Slavs" », p. 41-25-40 et S. Donecker, « The Medieval Frontier and its Aftermath. Historical Discourses in Early Modern

le lointain Nord et ses merveilles. Une fois le grand-duché converti et dynastiquement lié au royaume de Pologne, il devient *antemurale christianitatis*, fer de lance de la croisade<sup>2</sup>. Ses maîtres successifs s'efforcent d'intégrer leurs plans d'expansion politique au schéma idéologique défendu par Rome. Dans le domaine des lettres, le changement de camp de la Lituanie s'observe facilement ; au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle, ce sont eux qui font face à l'envahisseur infidèle – un rôle joué dorénavant par les Tatars « sarrasins » ou les Russes « schismatiques ». La christianisation des Lituaniens a éliminé, en quelques décennies, leur caractère païen des textes occidentaux ; les bûchers funéraires et les pouvoirs démoniaques des divinités disparaissent progressivement. Certes, un esprit curieux tel qu'Énée Sylvio Piccolomini peut, au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle encore, intégrer ce que le missionnaire Jérôme de Prague lui a raconté des rites lituaniens dans son *De Europa*<sup>3</sup> ; des rites qui, encore teintés de réminiscences antiques, rappellent plus les descriptions « proto-ethnographiques » du temps de la Renaissance et de la contre-réforme que les mises en scènes stéréotypées chères aux médiévaux. L'approche du paganisme balte, et lituanien en particulier, évolue. À l'image de païens « antiquisants » et nobles des auteurs médiévaux succède celle de campagnards engoncés dans d'archaïques superstitions. Ainsi, on ne brûle plus les guerriers morts sur leurs destriers, mais on élève des serpents dans un coin de sa ferme<sup>4</sup>. Pour les lettrés qui s'y intéressent, la Lituanie est, à partir du XV<sup>ème</sup> siècle, une terre chrétienne, dirigée par des princes chrétiens, mais où la population est un peu plus superstitieuse qu'ailleurs<sup>5</sup>.

De plus, les changements dynastiques survenus après la mort du grand-duc Vytautas ont fait du grand-duché de Lituanie un État plus ou moins dépendant de la

---

Livonia », p. 41-61) ; W. Urban, « Frontier thesis and the Baltic Crusade », dans A. Murray (dir.), *Crusade and Conversion*, p. 45-71 ; K. Kļaviņš, « Le tracé de l'identité européenne », p. 95-110 ; A. Selart, « Political Rhetoric and the Edges of Christianity : Livonia and its Evil Enemies in the Fifteenth Century », dans G. Jaritz, J. Kreem, *The Edges of Medieval World*, Budapest 2009, p. 55-69 ; A. Bues, « "Die letst gegent und provintz der cristen", or where is the Baltic ? », dans A. Bues (dir.), *Zones of Fracture in Modern Europe*, Wiesbaden 2005, p. 27-43 ; N. Berend, « Frontiers », dans H. Nicholson (éd.), *Palgrave Advances in the Crusades*, Basingstoke 2005, p. 148-171 ; R. Bartlett, « Heartland and Border: The Mental and Physical Geography of Medieval Europe », dans H. Pryce (éd.), *Power and Identity in the Middle Ages*, Oxford 2007, p. 23-36 ; L. Jeanpierre, « Frontière », dans O. Christin (dir.), *Dictionnaire des Concepts Nomades*, Paris 2010, vol. 1, p. 157-169.

<sup>2</sup> W. Paravicini, « Litauer », p. 253-282 ; E. Gudavičius, « Lithuania's Road to Europe », p. 15-27.

<sup>3</sup> Énée Sylvio Piccolomini, *Historia de Europa*, XXVI, éd. SRP 4, p. 238-239. Il s'agit d'un homonyme du célèbre réformateur et ami de Jean Hus, mort brûlé au concile de Constance en 1416.

<sup>4</sup> Je remercie Mme Rasa Mažeika pour cette remarque.

<sup>5</sup> S. C. Rowell, « Customs », p. 46-64, remarque qu'à l'époque moderne, la situation religieuse de la Lituanie, pourtant évangélisée bien plus tard que le reste de l'Europe, n'est pas fondamentalement différente des autres pays européens, où jésuites comme pasteurs réformés traquent les « superstitions » perçues comme des reliquats du paganisme, mais qui relèvent plutôt d'un syncrétisme.



Pologne. Si, formellement, les boyards lituaniens gardent une autonomie certaine par rapport à Cracovie, à partir de 1447, le titre de grand-duc est porté par l'héritier du trône de Pologne. En conséquence, les auteurs occidentaux tendent à considérer la Lituanie comme une simple province polonaise. À la christianisation du pays correspond, dans les textes occidentaux, son effacement ; à l'inverse, la Pologne gagne en reconnaissance. Avec l'incorporation de la Lituanie, le royaume à l'aigle blanc a hérité du contact direct avec la Moscovie et les pays tatars. Les historiens ont montré que l'identité nationale polonaise a été marquée par la fonction d'*antemurale christianitatis* prétendument dévolue à tout le royaume, mais il n'est pas douteux que ce rôle ait également été perçu en Europe de l'Ouest<sup>6</sup>. Pour les auteurs occidentaux, la Pologne jagellonienne puis la République des Deux Nations (1569-1795) ressemble à celle que décrit le héraut Berry dans son *Livre de la Description des pays* (v. 1451) : un pays des marges, attaché fermement à la foi catholique et perpétuellement en guerre contre des ennemis infidèles, schismatiques ou mauvais chrétiens<sup>7</sup>. La Pologne-Lituanie remplace l'Ordre teutonique comme marteau des infidèles, et la limite de l'Europe chrétienne se déplace un peu plus à l'Est. Fait emblématique, l'adaptation française des *Chroniques et Annales de Pologne* par Blaise de Vigénère (1573) raconte que le grand-duc Vytautas « *entra dans la Scythie* »<sup>8</sup> pour combattre les hommes de Tamerlan, en 1399 ; la Lituanie chrétienne ne plus relève donc plus de la catégorie « scythe » propre aux ennemis de la foi.

A n'en pas douter, la croisade nordique a joué un rôle dans l'élaboration d'une carte mentale de l'Europe. Les provinces de la Baltique une fois converties au christianisme romain deviennent « nôtres », et émerge l'idée d'une région de contact avec le monde non-catholique, puis non-occidental ; un contact souvent décrit comme belliqueux, volontiers émaillé d'atrocités de part et d'autre. L'image de « bouclier de la Chrétienté » que les rivaux polonais et teutoniques tentaient, à partir du XIV<sup>ème</sup> siècle, de

---

<sup>6</sup> A. Lawaty, « The Figure of "Antemurale" in the Historiography at Home and in Exile », dans M. Zadencka et al. (éds.), *East and Central European History Writing in Exile*, p. 360-375 ; J. Tazbir, « The Bulwark Myth », p. 73-97 ; P. Knoll, « Poland as "antemurale christianitatis" », p. 381-401.

<sup>7</sup> Ainsi, les *Chroniques et Annales de Pologne* de Blaise de Vigénère (Paris 1573, p. 472-477) et la *Cosmographie Universelle* de François de Belleforest (col. 1813) mettent en valeur l'héroïsme des commandants polonais et lituaniens contre les Tatars et les Moscovites. Au processus d'héroïsation de la résistance polonaise contre l'infidèle ou le schismatique appartient un document supposément publié en 1590 à Lyon puis à Paris, et dont une édition moderne est rendue par Karol Sienkiewicz : *La défaite des Tartares et Turcs faite par le seigneur Jean Zamoïsky, chancelier et capitaine général de la couronne de Pologne*, éd. K. Sienkiewicz, Paris, J. Techener, 1859. Dans le domaine littéraire, cette tradition est illustrée à merveille par la trilogie d'Henryk Sienkiewicz consacrée à la Pologne-Lituanie du XVII<sup>ème</sup> siècle : *Par le Fer et le Feu* (1884), *Le Déluge* (1886) et *Messire Wolodyowski* (1888).

<sup>8</sup> Blaise de Vigénère, *Chroniques*, p. 270.

donner d'eux-mêmes s'est définitivement ancrée dans l'imaginaire occidental. La croisade a eu un impact à long terme sur les pays qui en étaient le théâtre<sup>9</sup>, mais aussi dans la perception que les lettrés du cœur de l'Europe ont de ceux-ci. Dans la littérature française ou anglaise, l'identité des « zones frontières » est durablement marquée par la longue confrontation entre chrétiens et infidèles. À l'héroïsation du temps des premiers croisés a succédé une méfiance, un mépris pour ces régions où les chrétiens se confondent volontiers avec leurs adversaires, leur empruntant des traits posés comme caractéristiques des « autres » : cruauté, duplicité, irrationalité, mais aussi magnificence, sens de la démesure. Autrement dit, les chrétiens du Levant, d'Espagne, des Balkans et d'Europe orientale deviennent rapidement aussi « exotiques » que ceux qu'ils sont supposés combattre<sup>10</sup>.

Le fait que les mêmes chevaliers allaient combattre en Prusse, en Livonie, en Hongrie a sans doute participé à forger, dans l'imaginaire des lettrés occidentaux, l'idée d'un vaste front oriental de la Chrétienté, d'une immense zone frontière s'étendant des pays de la Baltique à ceux des Balkans<sup>11</sup>. À la « légende noire » espagnole répond sans doute une « légende noire » de l'Est européen<sup>12</sup> : aussi n'est-ce pas un hasard de voir, dans les écrits d'Énée Sylvio Piccolomini, un Vytautas despotique et sanguinaire – à l'opposé du prince généreux que Guillebert de Lannoy dit avoir connu ! – côtoyer l'emblématique Vlad Dracula comme figure du tyran oriental, du cruel satrape des marges

---

<sup>9</sup> Par exemple, A. Dupront, *Mythe de croisade*, vol. 1, p. 439.

<sup>10</sup> Le mépris et l'incompréhension des Français d'Europe pour leurs coreligionnaires établis en Terre sainte sont bien attestés dans les textes médiévaux ; voir notamment M. Aurell, *Des chrétiens*. On remarquera que les Francs d'Orient sont appelés « Poulains », selon le terme qui désigne les Polonais à la fin du Moyen Âge. En ce qui concerne l'Espagne et la « légende noire espagnole », A. Sanchez Jimenez, « La Leyenda Negra: para un estado de la cuestión », dans Y. Rodríguez Pérez, A. Sánchez Jiménez (dirs.), *España ante sus críticos: las claves de la Leyenda Negra*, Madrid 2015, p. 23-44, et *Idem*, « Littérature et stéréotype : la construction littéraire de l'Espagne », leçon inaugurale, 16 avril 2014, Université de Neuchâtel.

<sup>11</sup> A. Selart, « Political Rhetoric », p. 65.

<sup>12</sup> K. Kļaviņš, « Le tracé de l'identité européenne », p. 105-110, a remarqué que les historiens baltes du XVIII<sup>ème</sup> et du XIX<sup>ème</sup> siècle ont pris l'habitude de lire la conquête de la Prusse et de la Livonie selon le « paradigme de Las Casas » ; les traits des Teutoniques étant calqués sur ceux prêtés aux conquistadores. Dans l'historiographie et la littérature française, les Teutoniques autant que leurs adversaires slaves et baltes sont en général dépeints de manière relativement sombres : brutaux et fanatiques pour les premiers, barbares et arriérés pour les seconds : D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 459-488. Sur les stéréotypes généralement défavorables au sujet de l'Europe du Centre-Est au XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, voir par exemple P. Wandycz, « Western Images and Stereotypes of Central and Eastern Europe », dans A. Gerrits, N. Adler (dirs.), *Vampires Unstaked. National Images, Stereotypes and Myths in East and Central Europe*, Amsterdam etc. 1995, p. 5-23.

européennes<sup>13</sup>. Les hommes à tête de chiens et les Amazones disparaissent, mais les monstres des confins restent.

Un saut dans le temps s'impose ; l'histoire des idées s'écrit sur le temps long<sup>14</sup>. Un exemple suffira. Sans souscrire aux idées qui la sous-tendent, on ne peut être que frappé par le parallèle entre les textes du XV<sup>ème</sup> siècle faisant de la Pologne et de la Lituanie des avant-postes de la Chrétienté latine contre un monde oriental, infidèle et orthodoxe, et la théorie dite du « choc des civilisations » de Samuel Huntington<sup>15</sup>. Pour le géopoliticien américain, la Lituanie, la Lettonie et l'Estonie, catholiques et protestantes, appartiennent à la civilisation occidentale, tout comme les pays d'Europe centrale, alors que la Biélorussie et l'Ukraine font partie d'une civilisation qu'il définit comme « slavo-orthodoxe », et dont le centre serait la Russie. La théorie de S. Huntington a été, à juste titre, critiquée et en bonne partie rejetée par le milieu académique, mais les développements politiques récents semblent indiquer que l'idée des États baltes comme une frontière armée entre l'Ouest et l'Est n'est visiblement pas près de disparaître<sup>16</sup>.

Heureusement, les contacts dans les zones frontières ne sont pas que guerriers, et l'image que se sont forgés les lettrés au sujet de ces régions n'est pas faite de fer et

---

<sup>13</sup> Europe, p. 141-142 ; *Mémoires d'un pape de la Renaissance*, Paris 2001, p. 379-382 : voir l'analyse de G. Mickūnaitė, *Making*, p. 255-259, sur la construction du tyran oriental dans les œuvres des penseurs politiques occidentaux de l'époque moderne – laquelle remarque que les auteurs étrangers sont bien plus durs envers Vytautas que les chroniqueurs lituaniens du XVI<sup>ème</sup> siècle. À titre d'exemple, André Thevet reprend l'histoire selon laquelle un Lituanien préférerait se pendre plutôt que d'être mis à mort sur l'ordre de Vytautas, « le plus cruel des hommes » (*Cosmographie moscovite*, éd. A. Galitzin, Paris 1863, p. 82). Un thème également abordé par Montaigne, mais dans un sens positif cette fois-ci : « On dict que Vuitolde, prince des Lituaniens, fit autrefois cette loy que les criminels condamnez eussent à executer eux mesmes de leurs mains la sentence capitale ... trouvant estrange qu'un tiers, innocent de la faute, fust employé et chargé d'un homicide » (*Les Essais*, éd. Pierre Villey, 1965, p. 799, cité par G. Mickūnaitė, *Making*, p. 250, n. 496).

<sup>14</sup> Sur la question de la Pologne comme zone frontière depuis Hérodote jusqu'aux traités européens, F. Rosset, « Infinitude et labilité : d'une frontière fantôme à l'est de l'Europe », dans S. Ghervas, F. Rosset (dirs.), *Lieux d'Europe. Mythes et limites*, Paris 2008, p. 139-147.

<sup>15</sup> S. Huntington, *Le choc des civilisations*, Paris 1997, p. 175-183. Pour une analyse de l'approche « huntingtonienne » des croisades, K. V. Jensen, « Cultural Encounters and Clash of Civilisations. Huntington and Modern Crusading Studies », dans K. V. Jensen et al. (dirs.), *Cultural Encounters during the Crusades*, p. 15-26.

<sup>16</sup> M. Klare, « À Washington, scénarios pour un conflit majeur », *Le Monde diplomatique*, septembre 2016, p. 1-9. À cet égard, la théorie de P. Buc, *Guerre sainte*, selon laquelle un même fond culturel expliquerait la violence dont peut, dans certains contextes, faire preuve l'Occident chrétien et postchrétien, prend tout son sens. Même si une telle réactualisation a toujours ses limites (et l'auteur en est conscient), le lien qui est fait entre les arguments des défenseurs de l'Ordre teutonique à Constance et ceux de George W. Bush justifiant l'invasion de l'Irak en 2003 ne manque pas d'intérêt : dans les deux cas, la guerre était présentée comme une mesure de défense préventive et devant apporter, à terme, le salut ou la liberté au peuple visé (*Ibid.*, p. 351-352 *passim*).

de feu<sup>17</sup>. En ce qui concerne plus particulièrement les pays de la Baltique, l'imaginaire né au Moyen Âge est amené à une longue survie littéraire. La figure du païen noble ou redoutable s'efface, mais le décor reste le même – tout au plus se déplace-t-il à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle vers une Moscovie jugée plus « exotique »<sup>18</sup>. M. Nejedlý a sans doute raison de considérer Guillebert de Lannoy comme un précurseur de la longue lignée d'écrivains ayant consacré des morceaux de bravoure à l'hiver russe<sup>19</sup>, mais son récit repose sur une tradition bien établie : les impressions des « merveilles de froid » vécues lors de son périple entre Novgorod et Pskov sont certes personnelles et ne relèvent pas uniquement du *topos* littéraire, mais l'ambiance glaciale et les forêts gelées appartiennent bien à l'imaginaire de la croisade balte. Le cas du voyageur bourguignon permet de voir comment s'effectue le glissement de l'exotisme « prussien » à l'exotisme russe ou moscovite : ce n'est plus en traversant la *Wildnis* que l'hiver se fait le plus féroce, mais en parcourant dans un traîneau les vastes étendues séparant les deux puissantes cités russes. De même, ce ne sont pas les Lituaniens, « *cristiens nez nouvellement* »<sup>20</sup>, qui impressionnent, mais les habitants de Novgorod, qui achètent leurs épouses au marché, et « *changent leurs femmes, l'une pour l'autre, pour une keucelle d'argent ou deux* »<sup>21</sup>.

---

<sup>17</sup> Un point de vue plus nuancé apparaît par exemple chez le voyageur et écrivain François Le Gouz de La Boulaye (1623-1668), qui fidèle à la tradition, considère la Pologne comme un bastion de la Chrétienté, mais note sans commentaire négatif que plusieurs religions cohabitent dans le royaume, et que les dirigeants de celui-ci préfèrent l'entente à la confrontation face aux Turcs et aux Tatars ; G. Cesbron, « "En passant par la Pologne..." avec François Le Gouz de La Boulaye voyageur angevin du XVII<sup>e</sup> siècle », *Représentations de l'Autre*, p. 31-38. Prenant le contre-pied du stéréotype guerrier illustré par les textes de la fin du Moyen Âge et de l'époque moderne, certains historiens proposent une vision positive de la zone frontière est-européenne, qui insiste sur le rôle de « passeur » de la Lituanie multiculturelle. Ainsi, J. Wyrozumski, « L'idée de tolérance », p. 143, écrit en parlant de Paul Vladimiri et de ses pairs polonais : « *Ils profitèrent de l'expérience de la Pologne et de la Lituanie (...). Leur attitude très humaine à l'égard des infidèles, ou non-chrétiens, est née dans les circonstances réelles d'un État multi-ethnique et multi-confessionnel, dans le voisinage du monde schismatique et même encore païen* ». Une thèse développée notamment par D. Kołodziejczyk, « Entre l'antemurale Christianitatis et la raison d'État », p. 19-26 ; A. B. Zakrzewski, « Les Tatares dans le Grand Duché de Lituanie », p. 220-222 ; B. Diaz Kayel, « Just War against Infidels? Similar Answers from Central and Western Europe », *Studia Philosophiae Christianae* (à paraître). Sur les contacts relativement pacifiques entre catholiques, orthodoxes, juifs et musulmans dans la Lituanie de l'époque médiévale et moderne, S. C. Rowell, « Christian Understanding of the Faith through contacts with Non-Christians in the late-mediaeval Grand Duchy of Lithuania », *Bažnyčios Istorijos Studijos - Studies in Church History* 6, 2013, p. 9-22.

<sup>18</sup> Sur ce point, voir S. Mund, *Orbis Russarum*. À cet égard, notons qu'à partir du XV<sup>ème</sup> siècle, l'ennemi face à qui la Livonie et la Prusse sont censées jouer le rôle de bouclier n'est plus la Lituanie païenne, mais la Russie orthodoxe : A. Selart, « Political Rhetoric », p. 55-69 ; A. Bues, « Where is the Baltic ? », p. 27-43.

<sup>19</sup> M. Nejedlý, « Spisy », p. 111.

<sup>20</sup> Potvin, p. 39.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 33-34 ; la « keucelle » est, d'après Guillebert, une monnaie russe. L'information concernant l'échange des épouses a été remise en question par certains historiens, lesquels s'entendent toutefois sur la fiabilité d'ensemble du témoignage de Lannoy sur la Russie ; S. Mund, « Guillebert de Lannoy », p. 190 ; *Idem*, « Opisanie Novgoroda I Pskova », p. 50.

À la cour du grand-duc Vytautas, les boyards lituaniens semblent être passés inaperçus ; ce sont les Tatars que Guillebert remarque, avec leurs longues barbes et leur habitude de manger de la viande le vendredi, et les ambassadeurs russes avec leurs somptueux présents<sup>22</sup>.

Comme une conséquence de la conversion des Lituaniens, l'exotisme propre à la représentation de l'Europe du Nord-Est se déplace en même temps que la frontière religieuse. La disparition progressive du monde balte des lettres françaises s'explique sans doute par la fin de la croisade et l'assimilation de la Lituanie au modèle commun de la Chrétienté latine<sup>23</sup>. Pour reprendre les catégories de Tzvetan Todorov<sup>24</sup>, la conversion des Lituaniens les a fait passer du statut d'« autres » parce qu'infidèles au vaste « nous » que constituait la Chrétienté médiévale. Une fois devenus chrétiens, ces célèbres « Sarrasins » du Nord perdent leur altérité et cessent d'intéresser les écrivains ; les « autres » fascinent sans doute plus que ceux qui sont devenus « comme nous »<sup>25</sup>. Pour les auteurs de l'époque moderne, ce ne sont plus les Baltes qui font figure de « nobles sauvages » ou de terribles croque-mitaines, mais les lointains Amérindiens.

A partir du XVI<sup>ème</sup> siècle, les Lituaniens, les Prussiens, les Livoniens, n'intéressaient plus guère que les missionnaires soucieux d'extirper les superstitions de leurs diocèses, ou les savants désireux, au contraire, de recueillir celles-ci. À cette double catégorie, inaugurée par Énée Sylvio Piccolomini et son informateur Jérôme, appartiennent pour l'essentiel des Allemands de la Baltique et des Polonais (ou des Lituaniens polonisés)<sup>26</sup>. Tout au plus, les cosmographes de la cour française comme André Thevet ou François de Belleforest reprennent-ils les histoires racontées par Piccolomini<sup>27</sup>. Il faudra attendre le mouvement romantique et l'intérêt pour l'univers d'inspiration médiéval pour que le paganisme balte réapparaisse dans toute sa splendeur ; d'abord chez les Polono-Lituaniens, à commencer par Adam Mickiewicz, qui publie deux

---

<sup>22</sup> Potvin, p. 55-56.

<sup>23</sup> D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 461.

<sup>24</sup> Voir notamment T. Todorov, *Nous et les Autres*.

<sup>25</sup> Il existe toutefois une petite dizaine de mémoires de voyageurs français du XVII<sup>ème</sup> siècle relatant leurs expériences de voyage en Lituanie ; voir R. Kamuntavicius, « Memoirs of French travellers : a source of Lithuanian History in the Second Half of the Seventeenth Century », *Lithuanian Historical Studies* 3, 1998, p. 27-48.

<sup>26</sup> Notamment Simon Grunau (v. 1470-1537), Lucas David (1503-1583), Jan Lasicki (1534-1602), Mattias Prätorius (v. 1635-1704) : A. Greimas, *Des dieux et des hommes* ; N. Vèlius, *Balty Religijos*, p. 50-78.

<sup>27</sup> André Thevet, *Cosmographie moscovite*, éd. A. Galitzine, p. 84-90 ; François de Belleforest, *Cosmographie Universelle*, col. 1816. La crémation des morts apparaît toutefois chez Belleforest, dans la description consacrée à la Samogitie : *ibid.*, col. 1818.

nouvelles mettant en scène des princes lituaniens en lutte contre l'Ordre teutonique : *Grażyna* en 1823 et *Conrad Wallenrod* en 1828, et à la fin du siècle, par Henryk Sienkiewicz et son célèbre *Les Chevaliers teutoniques* (1900)<sup>28</sup>. Après avoir servi d'étendard aux patriotes romantiques du XIX<sup>ème</sup> siècle et de la première moitié du XX<sup>ème</sup>, le paganisme reste lié à l'identité des trois Républiques baltes, comme manière de s'auto-définir par rapport aux voisins catholiques et orthodoxes ou de revendiquer un particularisme culturel et historique<sup>29</sup>.

En France, le caractère païen, sauvage, de la Lituanie est merveilleusement illustré par la nouvelle *Lokis* de Prosper Mérimée (1869), lequel a choisi la Samogitie pour raconter l'histoire d'un homme né d'une comtesse enlevée par un ours<sup>30</sup>. Un thème commun au folklore européen, mais que l'érudit slavophile Mérimée ne situe sans doute pas par hasard dans la dernière province païenne d'Europe<sup>31</sup>. G. Mickūnaitė y voit une persistance du thème de l'« oursophilie » lituanienne, qui prendrait ses sources dans le portrait par Piccolomini du grand-duc Vytautas et de son frère et successeur malchanceux, Sigismond (Zigimantas), censés garder des ours comme animaux de compagnie ou instruments de supplice<sup>32</sup>. Du reste, la Samogitie de *Lokis* ressemble, l'hiver mis à part, à celle que dépeignent les chroniques et les récits de voyage de nos auteurs médiévaux : un pays sauvage, couvert de forêts et de marécages, où abondent les « superstitions » archaïques, préchrétiennes. Au combat héroïque entre christianisme et paganisme succède, chez Mérimée, celui de l'homme et de l'animal, de la civilisation et de la nature – l'un de ses thèmes favoris, qu'il aime placer dans les contrées qu'il concevait sans doute comme les marges de son monde : Espagne, Corse, Maghreb et Lituanie<sup>33</sup>.

---

<sup>28</sup> D. Buschinger, M. Olivier, *Chevaliers*, p. 431-442.

<sup>29</sup> I. Sooman, S. Donecker, « Introduction », *The « Baltic Frontier » Revisited*, p. 22. Voir aussi la postface de J.-P. Minaudier au roman d'Andrus Kivirähk, *L'Homme qui savait la langue des serpents* (2007, trad. fr. 2013).

<sup>30</sup> La naissance monstrueuse du comte Michel Szémioth est suggérée mais non explicitée, ce qui participe à l'ambiance de la nouvelle ; M. Simonsen, « Nature et culture dans Lokis de Mérimée », *Littérature*, 23, 1976, p. 81-93 ; J. Decottignies, « "Lokis" : fantastique et dissimulation », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 71/1, p. 19-29 ; M. Pastoureau, *L'Ours*, p. 288-290.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 285-290 ; R. Schmittlein, *Lokis. La dernière nouvelle de Prosper Mérimée*, Bade 1949, p. 35-39. En ce qui concerne ses sources, Mérimée utilise notamment les œuvres littéraires d'Adam Mickiewicz et les ouvrages de Charles Edmont Chojecki ; ses contacts avec les émigrés polonais et lituaniens lui ont sans doute fourni quelques détails, notamment sur la légende familiale des Szémioth, dont il attribue le nom au personnage principal de la nouvelle : *Ibid.*, p. 39-76.

<sup>32</sup> Énée Sylvio Piccolomini, *Historia de Europa*, XXVI, éd. SRP 4, p. 237 ; G. Mickūnaitė, *Making*, p. 256. L'ours comme animal de compagnie du grand-duc Sigismond semble avoir été inventé par Piccolomini ; S. C. Rowell, « Of Bears and Traitors, or : Political Tensions in the Grand Duchy, ca. 1440-1481 », *Lithuanian Historical Studies* 2, 1997, p. 45-53.

<sup>33</sup> K.-B. Tolo, *L'intertextualité chez Mérimée: l'étude des sauvages*, Birmingham, Alabama, 1998.

Après leur conversion, les Litvaniens ont donc cessé de fasciner, mais leur pays, confondu avec la plus familière Pologne, reste l'une des parties de l'immense zone frontière orientale qui se dessine dans l'esprit des penseurs européens ; une région au caractère éminemment ambigu, ni vraiment « nôtre », ni tout à fait « étrangère ». Voilà le premier legs de cette page d'histoire européenne. Néanmoins, la croisade menée contre les Baltes, et la participation de nombreux chevaliers occidentaux à celle-ci, ont eu d'autres résultats que l'émergence d'une frontière mentale à l'Est de la Chrétienté. Dans la longue histoire du voyage, ce mouvement représente une étape à part. Pendant exclusivement aristocratique des grands pèlerinages à Jérusalem, Rome ou Saint Jacques de Compostelle, la pratique des ruses, ouverte à une large partie de la noblesse, a pu servir à diffuser le goût du voyage et de l'exploration parmi les Européens appartenant à cette classe sociale. Là encore, l'intérêt porté à la croisade balte ne fait sens que si on la met en parallèle avec les expéditions du même genre lancées ailleurs, mais auxquelles participaient les mêmes personnes (ou au moins des individus issus du même milieu).

La Baltique comme zone frontière faisait, pour les hommes qui nous ont occupés au cours de cette étude, partie d'un ensemble cohérent, défini comme les marges de la Chrétienté. Pour les clercs comme pour les chevaliers, le christianisme doit progresser partout où il y a des hommes à convertir, des schismatiques ou des hérétiques à ramener dans le giron de l'Église. Ceux qui refusent d'accueillir les missionnaires, ou qui menacent leurs vies, doivent être combattus sans pitié ; religion à vocation universaliste, le christianisme ne saurait souffrir d'entrave à son expansion<sup>34</sup>. Fondamentalement, il importe peu aux idéologues de la croisade et à ceux qui mettent cette idéologie en pratique que « l'ennemi » soit païen ou musulman : ce qui compte est son statut d'infidèle, et son caractère prétendument agressif, réfractaire<sup>35</sup>.

Alors que les thuriféraires de l'Ordre des Chevaliers teutoniques présentent leur action dans la Baltique comme une prolongation de la guerre en Terre sainte, les panégyriques et autres poèmes didactiques à destination des jeunes nobles postulent une équivalence entre les différents théâtres de la lutte pour la foi. À première vue, le comportement des acteurs semble correspondre au modèle imprimé par les textes. À cet égard, le chevalier poitevin Gadifer de la Salle est presque archétypal, mais annonce en

---

<sup>34</sup> Sur la tension entre le caractère universaliste, inclusif, du christianisme, et son caractère exclusif (les non chrétiens sont voués à l'enfer s'ils refusent de se convertir), K. V. Jensen, « Cultural Encounters and Clash of Civilisations », p. 22-24, et l'essai de P. Buc, *Guerre sainte*, notamment p. 337-357.

<sup>35</sup> J. Flori, *Guerre sainte*, p. 228-230.

même temps quelque chose de foncièrement nouveau. L'homme avait, comme beaucoup de nobles de son temps, pris part à la croisade de Prusse en 1378-1379 et en 1390-1391, puis à celle de Mahdia la même année. En 1402, alors qu'il avait atteint une position tout à fait honorable à la cour, il décide de suivre un aventurier normand, Jean de Béthencourt, qui entendait voguer jusqu'aux îles Canaries pour les conquérir et les soumettre à la foi chrétienne<sup>36</sup>.

L'aventure canarienne est un fiasco, mais elle reste une étape importante dans l'expansion occidentale par-delà les océans<sup>37</sup>. Le prologue de la chronique consacrée aux péripéties des deux hommes place l'expédition dans la suite des entreprises d'évangélisation auxquelles les chevaliers des temps passés se consacraient<sup>38</sup>. L'une des premières aventures coloniales européennes plongerait donc ses racines dans l'idéologie de croisade, soutenue notamment par l'institution des rêses de Prusse<sup>39</sup>. L'américaniste Irving Leonard a montré que les conquistadores avaient emporté, tout comme Gadifer de la Salle, des romans de chevalerie avec eux<sup>40</sup>. La conquête de l'Amérique est, par certains aspects, l'héritière des croisades européennes : entreprise visant, en théorie, à imposer la foi aux non chrétiens, elle est nourrie d'idéaux chevaleresques tirés des romans, lectures favorites des nobles et de ceux qui aspiraient à la noblesse<sup>41</sup>. Plus qu'avec la conquête de la Terre sainte – motivée par un autre but que la christianisation des infidèles – celle du Nouveau Monde présente des ressemblances frappantes avec la *Reconquista* ibérique et la croisade balte. Le premier cas est assez évident : 1492 est l'année du premier voyage de Colomb et celle de la prise de Grenade.

Le parallèle entre la conquête de la Baltique et celle de l'Amérique a été tenté dès le XVI<sup>ème</sup> siècle<sup>42</sup>. Les présupposés idéologiques des conquérants (les « infidèles » valent

---

<sup>36</sup> M. Keen, « Gadifer de la Salle », p. 74-81.

<sup>37</sup> A. Sadoury, « Les expéditions de Jean de Béthencourt », p. 201-208 ; pour M. Keen, « Gadifer de la Salle », p. 85 : « The Canaries chapter in the eventful and romantic life of Gadifer de la Salle ... permits us to see, behind the conformist shape of his knightly career, the lineaments of the *conquistador* of the future taking shape, and thus brings into focus the strands of relation that link the world of Jean de Bueil and Jehan de Saintré with that of Pizzaro and Cortes ».

<sup>38</sup> « *mains chevaliers en oyant retraire les grans aventures, les vaillances et les beaux fais de ceulx qui ou temps passé ont entrepris de faire les voyages et les conquestes sur mescreans en esperance de les tourner et convertir à la foy crestienne* », *Le Canarien*, éd. E. Serra, A. Cioranescu, vol. 3, p. 15.

<sup>39</sup> W. Paravicini, « Prusse », p. 187.

<sup>40</sup> I. Leonard, *Books of the Brave*, Cambridge, Mass. 1949 ; voir notamment la recension de P. Chaunu, « Les romans de chevalerie et la conquête du Nouveau Monde », *Annales*, 10/2, 1955, p. 216-228.

<sup>41</sup> Par exemple P. Rousset, *Croisade. Histoire d'une idéologie*, Lausanne 1983, p. 195. Voir aussi W. Paravicini, « Heidenfahrt », p. 98, 101.

<sup>42</sup> K. Kļaviņš, « Le tracé de l'identité européenne », p. 105-110 ; S. Donecker, « Medieval Frontier », p. 54-55. Voir aussi R. Williams, *The Indians*, p. 62-67 ; J. Brundage, « Thirteenth-Century », p. 9 ; R. Bartlett, « Heartland and Border », p. 30-31.



moins que « nous »), leurs justifications (étendre le christianisme et supprimer les comportements « barbares » ou « contre nature »), jusqu'à leurs techniques militaires (s'appuyer sur les peuples « faibles » pour vaincre les « forts ») se ressemblent<sup>43</sup>. Même les arguments des opposants à ces entreprises semblent sortis du même moule. Aussi, a-t-on souvent proposé de voir une filiation entre les défenseurs des droits des infidèles au concile de Constance et ceux des Indiens au XVI<sup>ème</sup> siècle<sup>44</sup>. Formulé autrement : la croisade balte a-t-elle été, aux côtés de la *Reconquista* et des autres formes d'expéditions chevaleresques contre l'infidèle, l'un des marche-pieds à la conquête de l'Amérique ? En effectuant les fameuses rèses aux côtés de l'Ordre teutonique, les nobles européens ont-ils pris goût à l'aventure exotique, à la conquête au détriment des infidèles ?

L'aristocratie chrétienne n'a certes pas eu besoin des rèses pour apprendre à partir au loin s'emparer de nouveaux territoires et les exploiter à son avantage. Pour ne prendre qu'un exemple, on pense à l'incroyable énergie des barons normands, qui, aux XI-XII<sup>ème</sup> siècles, conquièrent non seulement l'Angleterre, mais aussi la Sicile et le sud de l'Italie<sup>45</sup>. Ces expéditions, relativement rares et ponctuelles, avaient d'autres buts que les rèses de Prusse. Tout comme celles qui aboutiront à l'établissement des États latins de Terre sainte, elles supposaient en général un voyage sans retour : le seigneur qui s'y engageait entendait se saisir d'un nouveau fief et s'y établir. Tout comme les conquistadores et les Chevaliers teutoniques, mais pas les hôtes de ces derniers. À l'exception de ceux qui adhéraient à l'Ordre, les nobles européens qui allaient combattre l'infidèle sur le front balte n'y restaient pas très longtemps : quelques semaines, un mois ou une saison. Tout au plus y revenaient-ils à une autre occasion. À part quelques cas exceptionnels, ils ne pouvaient espérer un avantage matériel de leur participation aux rèses : les plus chanceux

---

<sup>43</sup> Comme point de départ, voir T. Todorov, *La Conquête de l'Amérique*, Paris 1982. P. Buc, *Guerre sainte*, p. 368, fait le parallèle entre la justification scholastique de l'invasion des territoires païens et les mots du défenseur des conquistadores Juan Ginés de Sepúlveda.

<sup>44</sup> Notamment A. Dufour, « Droit international et chrétienté: des origines espagnoles aux origines polonaises du droit international. Autour du sermon *De bellis justis* du canoniste polonais Stanislas de Skarbimierz (1360–1431) » dans P. Dupuy, V. Chetail (éds.), *The Roots of International Law / Les fondements du droit international. Liber Amicorum Peter Haggemacher*, Leiden 2013, p. 95-119 ; K. Ozóg, *The Role of Poland*, p. 119 ; B. Diaz Kayel, « Just War against Infidels? Similar Answers from Central and Western Europe », *Studia Philosophiae Christianae* (à paraître) ; *Eadem*, « At the Threshold of Modernity : the Relationship with Non-Christian Peoples in Paweł Włodkowiec and Francisco de Vitoria », conférence donnée à l'Université de Varsovie, 26 février 2016 (texte communiqué par l'auteure). Un projet de recherche a récemment été mis sur pied par Barbara Diaz Kayel : « Ius Gentium and Evangelization in Late Middle Ages and Early Modern Times : Paweł Włodkowiec and Francisco de Vitoria », déposé au FONDECYT (Fondo Nacional de Desarrollo Científico y Tecnológico, Chili). L'hypothèse de départ est, soit 1) que Vladimiri et Vitoria appartiennent à une même tradition idéologique, qui découle notamment de la pensée d'Innocent IV, soit 2) qu'il y a eu une influence indirecte du Polonais sur le dominicain espagnol par l'intermédiaire du milieu universitaire parisien.

<sup>45</sup> Voir notamment R. Bartlett, *The Making of Europe*.

voyaient leurs dépenses remboursées par un prince, mais beaucoup devaient voyager à leurs frais. Les grands seigneurs qui ramenaient des captifs ne voyaient certainement pas ces derniers comme un gain matériel ; un comte de Derby ou un seigneur de Châteauroux avaient assez de serfs attachés à leurs domaines pour se soucier d'en gagner un de plus au retour de la Baltique !

Le gain que l'on escomptait en participant aux ruses était, sinon spirituel ou psychologique, social. C'était le prestige, l'honneur que l'on allait chercher en Prusse, en Livonie, comme en Espagne, à Chypre, en Méditerranée. Même si un moraliste comme Philippe de Mézières n'y voyait que « Vaine Gloire », cet honneur recherché par les hôtes de l'Ordre teutonique est chargé d'une religiosité toute aristocratique : la prouesse accomplie au service de la foi est acte de dévotion. Autrement dit, ce qui plaît à Dieu peut aussi plaire aux hommes. La religiosité « mondaine » des croisés de Prusse, leur intégration à un modèle de vie chevaleresque, leur volonté de s'afficher en continuateurs d'un idéal ancien, les distingue des conquistadores du début du XVI<sup>ème</sup> siècle. Dans son essai consacré à la conquête de l'Amérique, T. Todorov a mis en lumière la modernité caractéristique des aventuriers espagnols, au sens où ceux-ci se seraient comme affranchis des règles chrétiennes qui, en Europe, commençaient à s'effacer sous l'influence de l'esprit de la Renaissance<sup>46</sup>. La recherche du profit immédiat remplace celle de l'honneur ; après tout, comme le dit le célèbre défenseur des Indiens Bartholomé de Las Casas, « avec l'argent les hommes acquièrent toutes les choses temporelles dont ils ont le besoin et l'envie, telles que honneur, noblesse, biens, famille, luxe »<sup>47</sup>. La rapacité des conquistadores serait donc l'effet d'un changement de valeurs interne à la mentalité européenne, l'un des éléments constitutifs du passage du Moyen Âge à la modernité.

Si l'on peut suivre l'éminent sémiologue sur ce point, la croisade balte appartient clairement au monde médiéval. Les croisés de la Baltique sont non seulement des chrétiens tenant à l'orthodoxie de leur foi, mais aussi des nobles jaloux de leur statut. Dans son *Instruction au jeune prince*, Hugues de Lannoy ne cache pas son mépris pour les conseillers de basse extraction, nouveaux riches issus de la roture, et dont les princes ont trop tendance à s'entourer<sup>48</sup>. Pour ces chevaliers issus de vieilles familles

---

<sup>46</sup> T. Todorov, *La Conquête de l'Amérique*.

<sup>47</sup> Cité par *ibid.*, p. 182.

<sup>48</sup> Potvin, p. 371 ; C. van Hoorebeeck, « Item, ung petit livre en franchois... La littérature française dans les librairies des fonctionnaires des ducs de Bourgogne », *Le Moyen français*, 57-58, 2005-2006, p. 384 ; M. Vale, *War and Chivalry*, p. 20-21. Cette opinion était aussi partagée par plusieurs de nos témoins, notamment Jean de Chastelmorand ; O. Mattéoni, « Portrait », p. 1-23.

aristocratiques, l'argent n'achète pas tout, et surtout pas la noblesse. Au contraire, participer à la croisade de Prusse leur permet de vivre leur condition de manière intense, entre pairs ; la vie héroïque et digne qui leur est, par la force des choses, interdite en France ou en Angleterre, devient possible sur les terres de l'Ordre teutonique et dans la *Wildnis*<sup>49</sup>. Même les païens que l'on va harceler sont présentés comme nobles. À en croire les récits de croisade balte, les hôtes des Teutoniques n'avaient vu, comme autochtones, que les guerriers promis au bûcher funéraire, et non les humbles dont les « superstitions » horrifiaient les clercs avant d'intriguer les humanistes.

Ces aristocrates conservateurs n'allaient pas chercher de l'or en Prusse, mais du prestige, de l'honneur ; ils espéraient sans doute y trouver aussi une part de rêve, d'idéal, artificiellement entretenu par les officiers teutoniques, et favorisé, si le climat le permettait, par la nature particulière à la région balte. Accomplir le voyage en Prusse était une manière de se rassurer sur son statut, mais aussi de vivre l'aventure à laquelle tout lecteur de roman chevaleresque pouvait aspirer. Aventure qui passait, bien sûr, par la participation « standard » aux ruses, le cérémonial de la table d'honneur, la traversée de la *Wildnis* et le combat contre les Lituanais, mais qui dans certains cas, prend une autre ampleur. Guillebert de Lannoy dit entreprendre son long voyage de 1413 pour aller « *vëoir le monde* »<sup>50</sup>. Si l'on met de côté le rôle d'ambassadeur officieux que ce personnage a pu jouer lors de ce premier voyage, il apparaît que son motif principal était la curiosité, l'envie de visiter ces lointains royaumes, de découvrir la vie de cour que l'on y mène. Habités à la cour des grands-maîtres, aux splendeurs de Marienbourg et de Königsberg, quelques chevaliers avaient manifestement entendu parler de la cour qu'entretenait Vytautas, prince converti tour à tour allié et ennemi de l'Ordre ; l'envie devait leur être venue de voir l'état de sa cour et de sa chevalerie – en amis, et non en agresseurs<sup>51</sup>.

Les nobles de la fin du Moyen Âge ne se rendaient pas en Prusse ou ailleurs uniquement pour remplir leurs quotas de hauts faits chevaleresques. Considérant les motivations des participants à l'expédition de Nicopolis, Elisabeth Gaucher parle de l'envie de « voir du pays, rechercher l'exotisme », de chevaliers « enthousiasmés par la perspective d'aventures lointaines »<sup>52</sup>. L'un des frères de Lannoy, Hugues ou Guillebert,

---

<sup>49</sup> W. Paravicini, « La Prusse », p. 176-191.

<sup>50</sup> A. Bertrand, « Un seigneur bourguignon », p. 293-309.

<sup>51</sup> Petrauskas, « Knighthood », p. 50-51 ; PR 1, p. 41.

<sup>52</sup> E. Gaucher, « Deux regards sur une défaite », p. 97.

n'hésitait pas à recommander aux jeunes nobles de partir au loin pour affronter les « Sarrasins », mais aussi pour découvrir un monde différent de ce à quoi ils étaient habitués : « *car jone homme ne peut nulle part mieulx apprendre les affaires du monde que par voyagier et hanter le fait des armes en estranges contrees et pays* »<sup>53</sup>. Comme l'exprimait déjà Geoffroi de Charny presque un siècle plus tôt, le voyage n'impliquait pas uniquement le combat pour la foi et la recherche d'honneur, mais également l'envie de découvrir, de connaître de nouveaux horizons, de « *vëoir le monde* ». Les expéditions des jeunes nobles dans les pays lointains font donc partie d'un apprentissage ; les relations de leurs aventures se veulent à la fois instructives et distrayantes, et force est de constater que le récit de voyage reste un genre populaire, jusque loin dans le XX<sup>ème</sup> siècle. Plus qu'aux conquistadores, nos chevaliers s'apparentent, à certains égards, aux premiers touristes : l'institution des rèses peut, dans une certaine mesure, avoir posé les bases du « grand tour »<sup>54</sup>. Guillebert de Lannoy marche plus sur les traces de Marco Polo que sur celles de Godefroy de Bouillon.

Pour que les brutales parties de destructions qu'étaient les rèses « classiques » se transforment en visites pacifiques, un changement a dû se produire dans l'esprit des chevaliers se rendant sur le rivage balte. Les princes polonais, tchèques, saxons qui assistaient l'Ordre teutonique au XIII<sup>ème</sup> siècle étaient idéologiquement soutenus par la Papauté. Quels qu'aient pu être leurs intérêts à participer à la croisade balte, leur geste trouvait justification non seulement dans la tradition postcarolingienne commune à toute la Chrétienté, mais aussi dans la doctrine de Bernard de Clairvaux. Tant qu'il restait des païens dans l'immense espace allant des rives de la mer Baltique aux puissantes principautés russes, la guerre se justifiait en elle-même. La défense et l'expansion de la foi figuraient parmi les principaux motifs des « hôtes » de l'Ordre teutonique. Ces hommes, dont les motivations profondes au plan spirituel ou psychologique nous sont souvent inconnues, faisaient coïncider leur honneur de caste avec le but avoué du voyage. Combattre l'infidèle équivalait à défendre la foi, ce qui était recommandable pour un noble désireux de doré son blason.

Sur le plan de l'idéologie, les païens de la Baltique sont des infidèles comme tant d'autres. Pourtant, les textes réunis au cours de cette étude montrent qu'une partie au

---

<sup>53</sup> Bruxelles, K. B. R. ms. 11 047, f° 84 v° s., cité par B. Sterchi, « Hugues de Lannoy », p. 113 ; M. Nejedlý, « Spisy », p. 110.

<sup>54</sup> W. Paravicini, « Heidenfahrt », p. 91-130 ; *Idem*, « Vom Erkenntniswert der Adelsreise », p. 11-20 ; *Idem*, « Prusse », p. 188-189 ; P. Dobrowolski, « Miles », p. 36-46.

moins des voyageurs ont essayé de connaître ceux qu'ils venaient affronter. La peinture des Lituanais que nous ont laissés chroniqueurs, voyageurs ou romanciers répond certes aux impératifs de la construction du récit, puisqu'il s'agissait avant tout de donner aux croisés des adversaires dignes d'eux-mêmes. Néanmoins, force est de constater qu'un Philippe de Mézières, un Jacques d'Esch, un Jean de Chastelmorand ou un Guillebert de Lannoy avaient d'assez bonnes connaissances sur la situation balte pour rapporter quelques impressions des coutumes religieuses des autochtones et de leurs rapports avec les chrétiens. Dans la noblesse française on savait non seulement que les Lituanais, les Coures ou les Samogitiens brûlent leurs morts et vénèrent des bois sacrés, mais encore que leurs dirigeants sont capables de conclure des trêves avec les Teutoniques et d'entretenir une amitié toute chevaleresque avec certains officiers de l'Ordre. Impressions confirmées par les chroniques écrites en Prusse et en Livonie, ce qui laisse entendre que nos témoins se sont renseignés oralement auprès de leurs hôtes.

Quand bien même leur perception des « infidèles » baltes était biaisée – mais quand la perception d'autrui ne l'est-elle pas ? –, ces aristocrates partis en croisade faisaient preuve de curiosité, essayaient de se renseigner sur ceux qu'ils allaient combattre. Un effort de compréhension de l'autre qui n'a rien à envier à celui d'un Barthélemy l'Anglais et d'un Roger Bacon ; ces clercs, qui ne se sont vraisemblablement jamais rendu eux-mêmes sur le territoire balte, se sont efforcés de recueillir les témoignages de ceux qui étaient familiers de cette région, pour essayer de comprendre le mode de vie des Prussiens ou des Livoniens. Les connaissances ainsi acquises étaient certes intégrées à des schémas mentaux préexistants, mais le simple fait que l'on trouve mention des Baltes dans un manuscrit composé à Paris ou ailleurs démontre que l'on faisait preuve d'intérêt pour ces lointains « étrangers ». Un intérêt partagé par tous les témoins que nous avons pu convoquer, ecclésiastiques ou aristocrates. La volonté de connaissance des premiers n'a, au fond, rien d'étonnant puisqu'ils devaient, par leur fonction, s'enquérir des progrès de la foi et réfléchir à la manière la plus efficace de la propager. Le second cas est plus intéressant.

Pour l'essentiel, les hôtes de l'Ordre teutonique allaient en Prusse afin d'être reconnus comme des pairs par les autres nobles et par les hérauts d'armes, lesquels pouvaient augmenter leur honneur en diffusant leur renommée loin à la ronde. À priori, les autochtones de la Baltique ne faisaient pas partie de leur centre d'intérêt. Pourtant, la manière dont certains voyageurs nobles parlent de ceux-ci remet en question l'idée, largement répandue dans l'historiographie, que les croisés ne se souciaient pas de savoir

contre qui ils se battaient<sup>55</sup>. Les quelques textes produits par nos chevaliers peuvent, si l'on y prend garde, ouvrir une petite brèche sur leur mentalité<sup>56</sup>. Celle-ci apparaît comme bien complexe : le fait que Guillebert de Lannoy dise, dans ses notes de voyage, avoir suivi les Teutoniques dans leur attaque sur le roi de Pologne et le duc de Poméranie simplement parce qu'ils « *favorisoient les Sarrasins* »<sup>57</sup> n'empêche pas le même homme de prêter une attention toute particulière aux coutumes, aux langues, au style vestimentaire des peuples rencontrés sur son parcours. Philippe Buc a sans doute raison de voir dans les croisades l'expression d'une certaine propension à la violence induite par l'idéologie chrétienne, depuis Augustin au moins. Néanmoins, la nécessité d'entraîner l'humanité entière vers le seul vrai Dieu, et l'idée selon laquelle il vaut mieux forcer les réfractaires que les laisser à leurs mauvaises coutumes, n'induit pas nécessairement un combat à mort ni une indifférence ou un dégoût absolu pour ceux qui sont définis comme ennemis<sup>58</sup>.

Il vaut ici la peine de différencier l'idéologie telle qu'exprimée par les nombreux documents normatifs de ce que l'on sait du comportement des acteurs eux-mêmes. L'exemple du seigneur de Lannoy permet de démonter l'impression du croisé brutal, borné et agressif que font ressortir les poèmes didactiques ou les biographies chevaleresques du type du *Livre des fais* consacré au maréchal Boucicaut. Même ce dernier devrait être traité avec prudence ; au fond, il nous est impossible de savoir ce qu'il se passait dans la tête de ce guerrier professionnel, érigé en archétype littéraire. Le simple fait qu'il ait, à un certain moment de sa carrière, combattu dans les rangs du sultan Murad, en 1388, nous laisse comprendre que sa vision du monde devait être bien plus complexe que ce que nous laisse croire son biographe<sup>59</sup>. Gardons-nous d'une approche monolithique de la mentalité des croisés.

---

<sup>55</sup> Par exemple, N. Housley, *Later*, p. 402.

<sup>56</sup> Il pourrait valoir la peine d'utiliser par exemple l'approche de C. Ginzburg, *Le Fromage et les Vers*, Paris 1980.

<sup>57</sup> Potvin, p. 26.

<sup>58</sup> La riche étude de P. Buc, *Guerre sainte*, fait des croisades l'un des contextes où la violence chrétienne puis postchrétienne propre, selon lui, à la culture occidentale, se manifesterait : rôle d'avant-garde « éclairée » joué par les croisés, certitude de combattre dans le camp du Bien, mais aussi demande de réforme, de purification personnelle et sociétale, et idée selon laquelle l'humanité entière sera sauvée par les actes alors commis. Ce dernier point en particulier peut s'appliquer à l'idéologie de la croisade balte : faire couler le sang des païens se trouve justifié par le fait que leurs descendants seront, au terme de la guerre, convertis et sauvés. Sur le cas balte, *ibid.* p. 349-352.

<sup>59</sup> D. Lalande (éd.), *Livre des Fais*, p. 61-62 ; d'après l'auteur de la biographie, Boucicaut aurait néanmoins précisé qu'il ne combattrait pas contre d'autres chrétiens. Commentant la distance entre le ton général de sa biographie et ses actions telles que reflétées par les documents diplomatiques, N. Housley, « A man and his wars », p. 33, commente : « What is striking is not that the "Livre des fais" is simplistic in its depiction

L'histoire de la christianisation des Baltes est, pour reprendre le titre du beau livre de N. Blomkvist, celle d'une découverte<sup>60</sup>. Terres mal connues autour de l'an mil, presque mythiques, les régions riveraines de la Baltique émergent comme un terrain de mission puis de croisade ; clercs et chevaliers participent aux événements, s'informent, prennent position sur la manière dont l'évangélisation doit être menée dans cette partie de l'Europe. Au centre des discussions se trouvent les habitants de ces lointaines provinces, ceux à qui l'on doit amener le christianisme. Ce sont eux que l'on entend convertir, et que peu à peu, on est amené à découvrir. Ecclésiastiques comme voyageurs nobles ont tôt fait de leur donner une image cohérente : ce sont des *pagani*, qui ont leur identité propre. En dépit du qualificatif de « Sarrasins » qu'on leur attribue, on sait qu'ils ne sont pas musulmans, qu'ils n'ont que peu en commun avec les Turcs ou les Maures. Même s'ils jouent un rôle similaire dans l'idéologie de la *propagatio et defensio fidei*, on sait que tous les infidèles ne se valent pas, que tous ne sont pas les mêmes. Et qu'aucun d'entre eux n'est irrémédiablement mauvais. Combattus en tant que représentants d'une foi différente, les Lituaniens, les Prussiens, les Lives, les Estoniens, sont néanmoins traités comme des hommes à part entière ; doctrine universaliste amenée à s'imposer aux quatre coins du monde, le christianisme ne présuppose pas moins l'égalité de tous devant Dieu<sup>61</sup>.

La connaissance que possédait visiblement un certain nombre de chevaliers occidentaux au sujet des Baltes explique qu'après le baptême des derniers d'entre eux, l'on ait été moins motivé à appuyer l'Ordre teutonique dans un combat désormais dépourvu de charge religieuse et honorifique. Derniers païens de la Baltique, les Lituaniens changent d'image après leur baptême : d'adversaires ils deviennent fers de lance de la croisade. Une fois devenus chrétiens, ils sont assimilés au modèle dominant de l'Europe médiévale latine ; d'« autres » ils deviennent « nôtres ». Un changement de statut rendu possible par la connaissance qui prévalait à leur sujet. Le christianisme fonctionne certes comme clef d'intégration dans le modèle commun à l'Europe médiévale, mais à elle seule, la religion ne suffit pas : encore faut-il que la conversion soit reconnue et acceptée loin à la ronde. Les efforts de Jagellon et de Vytautas pour faire connaître leurs baptêmes et celui de leur pays sont révélateurs. La rapidité avec laquelle

---

of Boucicaut's wars with the infidels, but that its very existence proves that Boucicaut and those in his circle liked to hear and read that they lived in a "Boys' Own" world of unrestrained holy war against wicked unbelievers even though documents embedded in the same text reminded them of the more complex realities often involved ». Voir aussi *Idem*, « Le Maréchal Boucicaut à Nicopolis », p. 86.

<sup>60</sup> N. Blomkvist, *The Discovery of the Baltic*.

<sup>61</sup> K. V. Jensen, « Cultural Encounters », p. 23 ; N. Housley, *Contesting the Crusades*, p. 160-161.

le changement est accepté, en dépit de l'obstruction faite par l'Ordre teutonique, s'explique sans doute par la bonne connaissance que l'on avait du monde balte dans les milieux princiers, ecclésiastiques et savants. Même avant les dates de 1387 puis 1417, les Litvaniens et les Samogitiens étaient loin d'être tout à fait étrangers aux Occidentaux ; bien que non chrétiens, ils « nous » ressemblaient déjà beaucoup. La relative familiarité de ces païens, la reconnaissance de leur statut d'hommes à part entière, de pairs valeureux, avait déjà préparé le terrain à l'acceptation de leur conversion, et par conséquent, l'inutilité d'aller les combattre. Une vingtaine d'années après le baptême officiel de la Lituanie, les ruses disparaissent, devenues superflues : quel intérêt, quel honneur y aurait-il pour un comte anglais ou un seigneur français à aller saccager un pays désormais chrétien ? Plus fondamentalement : une fois la question religieuse évacuée, quelle motivation y avait-il à traverser tout un continent pour croiser le fer avec quelqu'un que l'on sait nous ressembler, avec qui l'on partage un même mode de vie, les mêmes valeurs ?

Expérience partagée par une partie relativement importante de la noblesse occidentale, la croisade balte nous a laissé un héritage ambigu et paradoxal. Malgré un schéma idéologique opposant, de manière binaire, un « nous » à un « eux », et ne pouvant se résorber que par la conversion des païens au christianisme – soit la transformation de tous les « eux » en « nous », l'institution du voyage en Prusse a fait découvrir une autre réalité à ceux qui y participaient. Il était certes unimaginable pour un chrétien du XIV<sup>ème</sup> siècle d'accepter l'autre dans toute sa différence, de postuler que sa religion puisse être égale au christianisme<sup>62</sup>. Toutefois, ceux qui ont été en contact, même momentanément, même superficiel, avec ces « autres par excellence » qu'étaient les Baltes ont rapidement appris à leur donner un visage, à les sortir de la masse informe des infidèles que mettaient en scène les chansons de gestes et autres romans chevaleresques. Au milieu du choc des épées, du crépitement des flammes, de la fumée des champs que l'on brûle, une pointe d'intérêt pour l'adversaire émergeait. La curiosité, volontiers entretenue par ces représentants de la « zone frontière » qu'étaient les Chevaliers teutoniques, a permis d'atténuer les tensions, d'aller « au-delà des manichéismes »<sup>63</sup>. En s'informant sur ceux

---

<sup>62</sup> Quelques exceptions peuvent toutefois apparaître, notamment en marges de mouvements dissidents ; voir par exemple le cas du meunier frioulan du XVI<sup>ème</sup> siècle étudié par C. Ginzburg dans *Le Fromage et les Vers*. Fait intéressant, le meunier Menocchio s'appuie notamment sur Jean de Mandeville pour postuler une certaine égalité entre religions chrétiennes et non-chrétiennes (*ibid.*, p. 79-88).

<sup>63</sup> Pour reprendre le titre de la conclusion de T. Todorov, *La Peur des barbares*, Paris 2008, p. 323.



qu'ils étaient allés massacrer, certains parmi les hôtes de l'Ordre teutonique faisaient l'effort de les comprendre, de saisir une partie de leur humanité<sup>64</sup>.

Ici se situe le pivot de notre histoire. La connaissance de l'autre tempère les envies belliqueuses ; on a moins envie de combattre quelqu'un que l'on sait nous ressembler<sup>65</sup>. Née dans l'idéologie de l'Église triomphante, de l'absolutisme pontifical, la croisade balte a eu pour effet de donner, sur le long terme, une frontière mentale à l'Europe culturelle, mais aussi, en même temps, de préparer les Européens du Moyen Âge au contact avec des populations différentes au point de ne pas pratiquer une religion du Livre<sup>66</sup>. Dans cette perspective, le legs le plus précieux de notre longue histoire, ou le moment à retenir, se situe au tournant du XV<sup>ème</sup> siècle, lorsque l'on accomplissait le voyage vers la Baltique non plus pour combattre, mais pour découvrir un pays nouveau, des gens jusque-là méconnus ; lorsque le mépris et la volonté d'en découdre ont cédé la place à la curiosité, au respect ; quand l'ennemi est devenu un partenaire.

---

<sup>64</sup> L'auteur de ces lignes a eu le privilège d'aborder ces points avec R. Mažeika dans « Familiar Marvels », p. 41-62.

<sup>65</sup> C'est notamment le propos de T. Todorov, *La Peur des barbares*.

<sup>66</sup> A cet égard, une comparaison avec la situation américaine prend tout son sens. Je ne résiste pas au plaisir d'emprunter une dernière citation à l'un de nos grands esprits contemporains, et lui-même un voyageur digne héritier de nos héros : « Je revivrais donc l'expérience des anciens voyageurs, et à travers elle, ce moment crucial de la pensée moderne où, grâce aux grandes découvertes, une humanité qui se croyait complète et parachevée reçut tout à coup, comme une contre-révélation, l'annonce qu'elle n'était pas seule, qu'elle formait une pièce d'un plus vaste ensemble, et que, pour se connaître, elle devait d'abord contempler sa méconnaissable image en ce miroir », C. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris 1955, p. 387.



## Bibliographie

### Sources manuscrites

#### *Archives de l'État de Neuchâtel :*

AEN, Anciennes Archives, U5, no 4 (Testament de Guillaume d'Aarberg, seigneur de Valangin)

#### *Bibliothèque de l'Arsenal, Paris :*

Mss. 2682-2683 (Philippe de Mézières, *Le Songe du Vieil Pelerin*)

Ms. 3353 (Jean d'Arras, *Roman de Mélusine*)

#### *Bibliothèque Nationale de France, Paris :*

BN fr. 1437 (*Armorial des chevaliers de la table ronde*)

BN fr. 5230 (*Armorial Bellenville*)

#### *British Library, Londres :*

BL Add. MS 48976 (*The Rous Roll*)

#### *Burgerbibliothek, Berne :*

Mss.h.h.I.1 (Diebold Schilling, *Berner Chronik*)

Mss.h.h.I.16 (Diebold Schilling, *Spiezer Chronik*)

#### *Médiathèque d'agglomération de Cambrai :*

Ms. 940, n° 100 (Lettre de Charles VI à Ladislas Jagellon)

#### *Sächsische Landesbibliothek– Staats- und Universitätsbibliothek, Dresde :*

Mscr. Dresd. Q.133, Nr. 4 (*Annales de Quedlimburg*, copie manuscrite par P. Albinus et G. Fabricius, 1550)

## Sources éditées

- 1413 m. *Horodlės aktai: dokumentai ir tyrinėjimai = Akty horodelskie z 1413 roku (dokumenty i studia)*, éd. J. Kiaupienė, L. Korczak et al., Vilnius-Cracovie 2013.
- Acta Concilii Constanciensis*, éd. H. Finke, J. Hollnsteiner, H. Heimpel, 4 vol., Münster 1896-1928.
- Adam de Brême, *Histoire des archevêques de Hambourg*, trad. J.-B. Brunet-Jailly, Paris 1989.
- Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis ecclesie pontificum*, éd. B. Schmeidler, Hannovre 1917.
- Adémar de Chabannes, *Chronicon*, éd. J. Chavanon, Paris 1897.
- Adémar de Chabannes, *Chronique*, trad. Y. Chauvin, G. Pon, Turnhout 2003.
- Akta unji Polski z Litwą 1385 – 1791*, éd. St. Kutrzeba, Wł. Semkowicz, Cracovie 1932.
- Al-Idrīsī, Muhammad, *Livre de la récréation de l'homme désireux de connaître les pays*, 2 vols., trad. P. A. Jaubert, Paris 1836-1840.
- Albéric de Trois-Fontaines, *Chronica Albrici monachi Trium Fontium, a monacho Novi Monasterii Hoiensis interpolata*, éd. P. Scheffer-Boichorst, MGH Scriptores 23, Hannover 1874.
- Annales Pragenses, suivi de Annales Otakariani*, éd. R. Koepke, MGH SS 9, Hannovre 1851.
- Annales Quedlinburgenses*, éd. M. Giese, MGH SRG 72, Hannovre 2004.
- Anonymi Descriptio Europae orientalis*, éd. et trad. T. Živković, V. Petrović, A. Uzelac, D. Kunčer, Belgrade 2013.
- Anonymi Descriptio Europae Orientalis*, éd. O. Górka, Cracovie 1916.
- Armorial Bellenville*, éd. M. Pastoureau, M. Popoff, Lathuile 2004.
- Armorial de Gelre*, éd., M. Pastoureau, M. Popoff, Paris 2012.
- Armorial des chevaliers de la table ronde*, éd. M. Pastoureau, Paris 1983.
- « Aus Handschriften », éd. W. Wattenbach, *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde* 7, 1882.
- Baltų Religijos ir Mitologijos Šaltiniai*, éd. N. Vėlius, Vilnius 1996.
- Barthélemy l'Anglais, *Le Grand Propriétaire de toutes choses*, traduction de Jean Corbechon, éd. P. Farget, Paris 1556.
- Barthélemy l'Anglais, *Le Livre des propriétés des choses : une encyclopédie au XIV<sup>e</sup> siècle*, traduction de Jean Corbechon, éd. B. Ribémont, Paris 1999.
- Baudouin de Condé, *Dits et contes de Baudouin de Condé et de son fils Jean*, éd. A. Scheler, 3 vols., Bruxelles 1866-1867.
- Bauduin, François, *Histoire des Roys et Princes de Pologne*, Paris 1573.
- Belleforest, François de, *La Cosmographie Universelle de tout le Monde*, Paris 1575.

- Benoît de Sainte-Maure, *Le Roman de Troie*, éd. et trad. E. Baumgartner, F. Vieillard, Paris 1998.
- Die Berichte der Generalprokuratoren des Deutschen Ordens an der Kurie*, 4 vols., éd. K. Forstreuter, H. Koeppen, Göttingen 1960-1976.
- Beowulf: L'épopée fondamentale de la littérature anglaise*, éd. J. Queval, Paris, Gallimard, 1981.
- Boccace, *Le Décaméron*, trad. C. Bec, M. Dozon, C. Guimbard, M. Scialom, Paris 1994.
- Boccace, *Le Décaméron*, 2 vols., éd. V. Branca, Turin 1980.
- Book of knowledge of all the kingdoms, lands, and lordships that are in the world*, éd. et trad. C. R. Markham, Londres 1912.
- Bonfini, Antonio, *Rerum Ungaricarum*, Francfort 1581.
- Brandon, Jean, *Chronodromon*, éd. J. Kervyn de Lettenhove, *Chroniques relatives à l'histoire de Belgique sous la domination des ducs de Bourgogne*, vol. 1, Bruxelles 1870.
- Bruno d'Olomouc, *Relationes Episcopi Olomucensis Pontifici Porrectae*, éd. J. Schwalm, MGH Const. 3, Hannovre 1906.
- Buchanan, George, *History of Scotland*, trad. J. Aikman vol. 1, Glasgow 1827.
- Bullarium Danicum Pavelige Aktstykker vedrørende Danmark 1198 - 1316*, éd. A. Krarup, Copenhagen 1932.
- Bullarium Poloniae : litteras apostolicas aliaque monumenta Poloniae Vaticana continens*, 7 vol., éds. I. Sułkowska-Kuraś, S. Kuraś, M. Kowalczyk, A. et H. Wajs, Rome-Lublin, 1982-2006.
- Le Canarien - Crónicas francesas de la conquista de Canarias*, 3 vols., éd. E. Serra, A. Cioranescu, La Laguna de Tenerife 1959-1965.
- Capgrave, John, *The Chronicle of England*, éd. F. C. Hingeston, Londres 1858.
- La Chanson de Roland*, éd. C. Segre, M. Tyssens, Bernard Guidot, vol. 1, Genève 2003.
- La Chanson de Roland*, éd. et trad. P. Jonin, Paris 1979.
- Charny, Geoffroi de, *The Book of Chivalry*, éd. et trad. R. W. Kaeuper et E. Kennedy, Philadelphia 1996.
- Chartularium Lithuaniae res gestas magni duci Gedeminne illustrans*, éd. S. C. Rowell, Vilnius 2003.
- Charles IV de Luxembourg, *Vita*, éd. et trad. P. Monnet, J.-C. Schmitt, Paris 2010.
- Chaucer, Geoffrey, *Les Contes de Canterbury et autres œuvres*, éd. et trad. A. Crépin et al., Paris 2010.
- Les Cent Nouvelles Nouvelles*, éd. F. P. Sweetser, Genève 1966.
- Les Cent Nouvelles Nouvelles*, éd. P.-L. Jacob, Paris 1858.
- Chronicque de la traïson et de la mort de Richart deux roy Dengleterre*, éd. B. Williams, Londres 1846.
- Chronique des Quatre Premiers Valois*, éd. S. Luce, Paris 1862.
- Chronique du Religieux de Saint-Denis*, 6 vols. éd. L. Bellaguet, Paris 1839-1852.

- Codex Diplomaticus Ecclesiae Cathedralis necnon Dioeceseos Vilmensis*, vol. 1, éd. J. Fijalek, W. Semkowicz, Cracovie 1932.
- Codex Diplomaticus Lithuaniae*, éd. E. Raczyński, Wrocław 1845.
- Codex Diplomaticus Maioris Poloniae = Kodeks dyplomatyczny wielkopolski*, 10 vols., éd. I. Zakrzewski, F. Piekosiński, J. Kraszewski, W. Lebinski, A. Gąsiorowski, R. Walczak, T. Jasinski, Poznań-Varsovie, 1877-1990.
- Codex Diplomaticus Poloniae quo continentur Privilegia*, vol. 1, éds. L. Rzyszczewski et al., Varsovie 1847.
- Codex Diplomaticus Prussicus. Urkunden-Sammlung zur älteren Geschichte Preussens aus dem Königl. Geheim-Archiv zu Königsberg nebst Regesten*, 6 vols., éd. J. Voigt, Königsberg 1836-1861.
- Codex Diplomaticus Regni Poloniae et Magni Ducati Lithuaniae*, éd. M. Dogiel, Vilnius 1754-1759.
- Codex Diplomaticus Universitatis studii generalis Cracoviensis*, éd. F. C. Skobel, vol 1, Cracovie 1870.
- Codex Epistolaris Saeculi Decimi Quinti*, 3 vol., éd. A. Sokolowski, S. Szujski, A. Lewicki, Cracovie 1876-1894.
- Codex Epistolaris Vitoldi*, éd. A. Prochaska, Cracovie 1882.
- Codex Mednicensis Seu Samogitae Diocensis*, éd. P. Jatulis, Rome 1984.
- Corrozet, Gilles, *La Fleur des antiquitez .. de la noble et triumpante ville et cité de Paris*, Paris 1543.
- Coudrette, *Mélusine (Roman de Parthenay ou Roman de Lusignan)*, éd. et trad. M. W. Morris, Jean-Jacques Vincensini, Lewiston 2009.
- The Council of Constance: the Unification of the Church*, trad. L. R. Loomis, J. H. Mundy, K. M. Moody, New York 1961.
- David, Lucas, *Preussische Chronik*, éd. E. Hennig, vol. 7, Königsberg 1815.
- La deffaicte des Tartares et Turcs faicte par le seigneur Jean Zamoïsky, chancelier et capitaine général de la couronne de Pologne*, éd. K. Sienkiewicz, Paris 1859.
- Deschamps, Eustache, *Œuvres complètes*, 11 vols., éd. A. Queux de Saint Hilaire, G. Raynaud, Paris 1878-1903.
- Deutsche Liederdichter des 13. Jahrhunderts. T. 1*, éd. C. von Kraus, Tübingen 1952 (réimpr. 1978).
- Diplomatarium Danicum. Raekke 1*, éd. C. A. Christiansen et al., Copenhagen 1958-1990.
- Długosz, Jan, *Annals*, trad. et abr. M. Michael, Chichester 1997.
- Długosz, Jan, *Opera Omnia*, 15 vols., éd. Ż. Pauli, A. Przewdziecki, Cracovie 1863-1887.
- Eginhard, *Vie de Charlemagne*, éd. et trad. M. Sot et al., Paris 2014.
- Esch, Jacques d', *Die Metzger Chronik*, éd. G. Wolfram, Metz 1906.
- Erasme de Rotterdam, *La Formation du prince chrétien. Institutio principis christiani*, éd., trad. et introduction de M. Turchetti, Paris 2015.
- Escouchy, Mathieu d', *Chronique*, éd. G. du Fresne de Beaucourt, vol. 2, Paris 1863.

- Eulogium historiarum sive temporis...*, vol. 3, éd. F. S. Haydon, Londres 1863.
- Expeditions to Prussia and the Holy Land made by Henry, earl of Derby (afterwards King Henry IV), in the years 1390-1391 and 1392-1393, being the accounts kept by his treasurer during two years*, éd. L. Toulmin Smith, Londres 1894.
- Fontes Rerum Bohemicarum*, vol. 4, éd. Josef Emler, Prague 1874.
- Fontes Historiae Latviae Medii Aevi*, 2 vols., éd. A. Švābe, Riga 1937-1940.
- Froissart, Jean, *Chroniques*, 15 vols., éd. S. Luce, G. Raynaud, L. et A. Mirot, Paris 1869-1975.
- Froissart, Jean, *Chroniques*, dans *Œuvres complètes*, vols. 2 à 25, éd. J. Kervyn de Lettenhove, Bruxelles 1867-1877.
- Gallus Anonymus, *Gesta Principum Polonorum: The Deeds of the Princes of the Poles*, éd. et trad. P. W. Knoll, F. Schaer, Budapest 2003.
- Gaston Phébus, *Livre de Chasse*, éd. G. Tilander, Karlshamn 1971.
- Gedimino Laiskai (Poslanija Gedimina)*, éd. V. Pašuto, I. Stal', Vilnius 1966.
- La Geste du Prince Igor*, trad. C. Pighetti, Paris 2005.
- Gerson, Jean, *Acta in Consilio Constantiensi*, dans *Opera Omnia*, vol. 5, éd. L. Ellies du Pin, La Haye 1728.
- Gervais de Tilbury, *Otia imperialia : recreation for an emperor*, éd. et trad. S. E. Banks, J. W. Binns, Oxford 2002.
- Gower, John, *Complete Works*, 4 vols., éd. G. C. Macaulay, Oxford 1899-1902.
- Le Grand Armorial équestre de la Toison d'or*, 2 vols., éd. M. Pastoureau, Michel Popoff, Saint-Jorioz 2001.
- Les Grandes chroniques de France*, éd. J. Viard, vol. 7, Paris 1932.
- La Guerre de Metz en 1324*, éd. E. de Bouteiller, Paris 1875.
- Guillaume d'Egmond, *Willelmi Capellani in Brederode postea Monachi et Procuratoris Egmondensis Chronicon*, éd. C. Pijnacker Hordijk, Amsterdam 1904.
- Guillaume de Machaut, *La Prise d'Alexandre*, éd. S. Hardy, Orléans 2011 (thèse non publiée).
- Guillaume de Machaut, *La Prise d'Alexandre*, éd. M.-L. de Mas Latrie, Genève 1877.
- Guillaume de Machaut, *Œuvres*, 3 vols., éd. E. Hoepffner, Paris 1908-1921.
- Guillaume de Machaut, *Poésies lyriques*, éd. V. Chichmarev, 2 vols., Genève 1973.
- Guillaume de Rubrouck, Jean de Plan Carpin, *The Texts and Versions of John de Plano Carpini and William de Rubruquis*, éd. C. Raymond Beazley, London 1903.
- Guillaume de Rubrouck, Marco Polo, *Deux voyageurs en Asie au XIII<sup>e</sup> siècle : Guillaume de Rubruquis et Marco Polo*, éd. E. Muller, P. Bergeron, Paris, Delagrave, 1888.
- Hanserecesse* Abt. 1, Bd. 1-8, éd. Karl Koppmann, Leipzig 1870-1897.
- Hélinand de Froidmont, *Flores Helinandi*, éd. dans *Patrologia latina*, vol. 212 [en ligne sur [www.mlat.uzh.ch](http://www.mlat.uzh.ch)].
- Helmold de Bosau, *Chronica Slavorum*, éd. G. Pertz, Hannover 1866.

- Henri de Herford, *Liber de rebus memorabilioribus sive Chronicon Henrici de Hervordia*, éd. A. Potthast, Göttingen 1859.
- Henri de Livonie, *Chronicle*, trad. J. Brundage, New York 2004.
- Henri de Livonie, *Heinrichs Livländische Chronik (Henrici Chronicon Livoniae)*, éd. L. Arbusow, A. Bauer, MGH SRG 31, Hannover 1955.
- Henri le Teichner, *Die Gedichte Heinrichs des Teichners*, 3 vols., éd. H. Niewöhner, Berlin 1953-1956.
- Hérodote, Thucydide, *Oeuvres complètes*, éd. et trad. A. Bargaet, D. Roussel Paris 1964.
- Index actorum saeculi decimi quinti XV ad res publicas Poloniae spectantium in "Codice epistolari saeculi XV"*, éd. A. Lewicki, Cracovie 1888.
- Itinéraires de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur, ducs de Bourgogne (1363-1419), d'après les comptes de leur hôtel*, éd. E. Petit, Paris 1888.
- Jacques de Voragine, *Legenda aurea con la miniatura del codice Ambrosiano C 240 inf.*, 2 vols., éd. G. P. Maggioni, trad. G. Agosti et al., Florence 2007.
- Jacques de Voragine, *La Légende dorée. Edition critique, dans la révision de 1476 par Jean Batallier, d'après la traduction de Jean de Vignay (1333-1348) de la Legenda aurea*, éd. Brenda Dunn-Lardeau, Paris 1997.
- Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, trad. A. Boureau et al., Paris, Gallimard 2004.
- Jean Bodel, *La Chanson des Saxons*, éd. F. Menzel, E. Stengel, vol. 1, Marbourg 1906.
- Jean Cabaret d'Orville, *Chronique de Savoye*, éd. D. Chaubet, Chambéry 2006.
- Jean Cabaret d'Orville, *Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, éd. Alphonse-Martial Chazaud, Paris 1876.
- Jean d'Arras, *Mélusine ou la noble histoire de Lusignan*, éd. et trad. J.-J. Vincensini, Paris 2003.
- Jean d'Outremeuse, *Ly Myreur des Histors. Chronique et geste de Jean des Preis dit d'Outremeuse*, éd. S. Bormans, vol. 6, Bruxelles 1880.
- Jean de Victring, *Iohannis abbatis Victoriensis liber certarum historiarum*, éd. F. Schneider, vol. 2MGH SS 36, Hannover 1910.
- Jean de Plan Carpin, *Dans l'Empire mongol*, trad. T. Tanase, Toulouse, Anacharsis, 2014.
- Jean de Plan Carpin, *Storia dei Mongoli*, éd. et trad. E. Menestò, M. C. Lungarotti et al., Spoleto 1989.
- Jean de Winterthour, *Chronik*, éd. F. Baethgen, Berlin 1924.
- Jean de Winterthour, *Chronik*, trad. B. Kreuler, Winterthour 1866.
- Jean de Wurzburg, *Wilhelm von Osterreich aus der Gothaer Handschrift*, éd. E. Regel, Berlin 1906.
- Jean le Bel, *Chronique*, 2 vols., éd. J. Viard, E. Déprez, Paris 1904-1905.
- Jean Petit, *Les condicions qui sont requises à l'enfant d'un seigneur à estre droit gentilz*, v. 2858-2859, dans *Le Livre du champ d'or et autres poèmes inédits*, éd. P. Le Verdier, Rouen 1895.
- Jordanès, *Histoire des Goths*, trad. O. Devillers, Paris 1995 (rééd. 2004).



- Jordanès, *Romana et Getica*, éd. T. Mommsen, Munich 1882.
- Justingers, Conrad, *Berner Chronik*, éd. E. Stierlin, J. R. Wyss, Berne 1819.
- Knighton, Henri, *Knighton's Chronicle. 1337-1396*, éd. et trad. G. H. Martin, Oxford 1995.
- Khronika Bykhovtsa*, éd. N.N. Ulaszczik, Moscou 1966.
- La Gogue, Jean de, *Histoire des princes de Deols, seigneurs de Chasteau-Raoulx*, éd. A. Grillon des Chapelles, dans *Esquisses biographiques du département de l'Indre*, vol. 3, Paris 1865 (2<sup>ème</sup> éd.), Vol. 3.
- La Sale, Antoine de, *Jehan de Saintré*, éd. J. Blanchard, trad. M. Quereuil, Paris 1995.
- La Sale, Antoine de, *Jehan de Saintré: A Late Medieval Education in Love and Chivalry*, trad. R. L. Krueger, J. H. M. Taylor, Philadelphia 2014.
- La Sale, Antoine de, *Antoine de la Salle : sa vie et ses ouvrages d'après des documents inédits, suivi du "Réconfort de madame du Fresne"*, éd. J. Nève, Paris-Bruxelles 1903.
- Lannoy, Guillebert de, *Cesty a poselstva*, trad. J. Svátek, M. Nejedlý, O. Marin, P. Soukup, Prague 2009.
- Lannoy, Guillebert de, *Guillebert de Lannoy et ses voyages en 1413, 1414 et 1421*, éd. J. Lelewel, Poznań-Bruxelles 1844.
- Lannoy, Guillebert de, *Œuvres de Ghillebert de Lannoy, voyageur, diplomate et moraliste*, éd. C. Potvin, Louvain 1878.
- Le Bouvier, Gilles, *Le Livre de la description des pays de Gilles le Bouvier, dit Berry*, éd. E.-T. Hamy, Paris 1908.
- Le Fèvre, Jean, *Chronique*, éd. F. Morand, vol. 1, Paris 1876.
- Lenfant, Jacques, *Histoire du Concile de Constance*, 2 vols., Amsterdam 1714 (première édition).
- Levèvre, Jean, *Annales de Hainaut*, éd. de Fortia d'Urban, Paris 1836.
- Liber Cancellariae Stanislave Ciolek : ein Formelbuch der polnischen Königskanzlei aus der Zeit der Husitischen Bewegung*, vol. 1-2., éd. J. Caro, Vienne 1871.
- Lites ac res gestae inter Polonos Ordinemque Cruciferorum: akta postępowania przed Antonim z Mediolanu w latach 1422–1423*, éd. S. Józwiak, A. Szweda, S. Szybkowski, Toruń 2015.
- Lites ac res gestae inter Polonos ordinemque Cruciferorum*, éd. H. Chłopocka, Varsovie 1970.
- Lites ac res gestae inter Polonos Ordinemque Cruciferorum*, éd. I. Zakrzewski, J. Karwasinska, 3 vol., Poznań-Varsovie 1890-1935.
- Liv- Esth- und Kurländisches Urkundenbuch*, 14 vols., éd. F. G. von Bunge, H. Hildebrand, Tallinn 1853-1914.
- Livländische Reimchronik*, éd. L. Meyer, Padeborn 1876.
- The Livonian Rhymed Chronicle*, trad. W. Urban, J. Smith, Chicago 2001.
- Le Livre des Fais du bon messire Jehan le Meingre dit Boucicquaut, mareschal de France et gouverneur de Jennes*, éd. D. Lalande, Genève 1985.

- Magnum Oecumenicum Constantiense*, vol. 4 : *Rerum Concilii Constantiensis*, éd. H. von der Hardt, Francfort 1699.
- Mandeville, Jean de, *Voyage autour de la Terre*, trad. C. Deluz, Paris 1993.
- Mandeville, Jean de, *Le livre des merveilles du monde*, éd. C. Deluz, Paris 2000.
- Marino Sanudo, *Secretum Fidelium Crucis*, Lib. 1, part. V, chap. 1, éd. J. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, vol. 2, Hanovre 1611.
- Matthieu Paris, *Grande Chronique*, vol. 6, trad. par A. Huillard-Bréholles, Paris 1840.
- Mézières Philippe de, *Le Songe du Viel Pelerin*, 2 vol., éd. J. Blanchard, Genève 2015.
- Mézières Philippe de, *Le Songe du Vieil Pèlerin*, trad. J. Blanchard, Paris 2008.
- Mézières Philippe de, *Une Epistre lamentable et consolatoire*, éd. P. Contamine, J. Paviot, Paris 2008.
- Mézières Philippe de, *Philippe de Mézières' Order of the Passion: an annotated edition*, par Muriel J. A. Brown, Lincoln, Nebraska 1971 (thèse non publiée).
- Mézières Philippe de, *Le Songe du Vieil Pelerin*, 2 vols. éd. G. W. Coopland, Cambridge 1969.
- Mittelalterliche Handschriften der Universitätsbibliothek Uppsala : Katalog über die C-Sammlung*, éd. M. Andersson-Schmitt, H. Hallberg, M. Hedlund, vol. 1, Stockholm 1988.
- Monstrelet, Enguerrand de, *Chroniques*, 8 vols., éd. J. A. Buchon, Paris 1826.
- Monstrelet, Enguerrand de, *Chronique : en deux livres, avec pièces justificatives : 1400-1444*, 6 vols., éd. L. Douët d'Arcq, Paris 1857-1862.
- Monumenta Poloniae Historica. Nova Series 7/2*, éd. J. Wikarjak, K. Liman, Varsovie 1969.
- Monumenta vaticana res gestas Bohemicas illustrantia*, éd. L. Klicman, vol. 1, Prague 1903.
- Nicolas de Jeroschin, *The Chronicle of Prussia. A History of the Teutonic Knights in Prussia, 1190–1331*, trad. M. Fischer, Aldershot 2011.
- Olivier de Paderborn, *Die Schriften des Kölner Domscholasters, späteren Bischofs von Paderborn und Kardinal-Bischofs von S. Sabina Oliverus*, éd. H. Hoogeweg, Tübingen 1894.
- Pageant of the birth, life and death of Richard Beauchamp, Earl of Warwick, K.G., 1389-1439*, éd. J. Hope, H. Dillon, Londres 1914.
- Paul Vladimiri, *Pisma Wybrane Pawła Włodkowica = Works of Paul Wladimiri (a selection)*, éd. L. Ehrlich, Varsovie 1968.
- Piccolomini, Énée Sylvio, *Europe (c. 1400-1458)*, trad. R. Brown, N. Bisaha, Washington 2013.
- Piccolomini, Énée Sylvio, *Mémoires d'un pape de la Renaissance. Les Commentarii de Pie II*, trad. I. Cloulas, V. Catsiglione Minischetti et al., Paris 2001.
- Pierre Damien, *Petri Damiani vita beati Romualdi*, éd. G. Tabacco, Rome 1957.
- Pierre de Dusbourg, *Chronik des Preussenlandes*, éd. et trad. K. Scholz et D. Wojtecki, Darmstadt 1984.

- Pierre de Dusbourg, *Kronika ziemi pruskiej*, trad. S. Wyszomirski, J. Wenta, Toruń 2005.
- Pierre de Dusbourg, *Kronika ziemi pruskiej*, éd. J. Wenta, S. Wyszomirski, Cracovie 2007.
- Pierre de Dusbourg, *Cronaca della terre di Prussia*, éd. et trad. P. Bugiani, Spoleto 2012.
- Pierre Guillaume, *Petri Guillelmi Miracula beati Egidii*, éd. G. Pertz, MGH SS 12, Hannovre 1856.
- Pierre le Vénérable, *Letters of Peter the Venerable*, 2 vol., éd. G. Constable, Cambridge, Mass. 1967.
- Pline l'Ancien, *Histoire naturelle : Livre IV*, éd. et trad. H. Zehnacker et A. Silberman, Paris 2005.
- Pline l'Ancien, *The Natural History*, 6 vols., trad. J. Bostock, Londres 1855-1857.
- Pommersches Urkundenbuch*, vol. 4/2, éd. G. Winter, Stettin 1903.
- Pomponius Mela, *Cosmographie*, éd. et trad. Louis Baudet, Paris 1843.
- Preussisches Urkundenbuch*, vol. I, 1, éd. R. Philippi, Königsberg 1882.
- Quellen zur Geschichte des Deutschen Ordens*, éd. W. Hubatsch, Göttingen, Musterschmidt, 1954.
- Quentric-Séguy, Martine, *Au Bord du Gange. Contes des sages de l'Inde*, Paris 1998.
- Raoul Glaber, *Histoires*, éd. et trad. M. Arnoux, Turnhout 1999.
- Rationes curiae Vladislai Jagielli = Rachunki dworu Króla Wladyslawa Jagielly*, éd. F. Piekosinski, Cracovie 1896.
- Register Papst Innocenz' III über den deutschen Thronstreit*, 2 vol., éd. W. Holtzmann, Bonn, Univ. Verlag, 1947-1948.
- Regesta Norvegica*, vol. 1, éd. E. Gunnes, Oslo 1989.
- Regesten zur Geschichte der Slaven an Elbe und Oder (vom Jahr 900 an)*, éd. C. Lübke, 5 vol., Berlin 1984-1988.
- Richer Gesta Senoniesis Ecclesiae*, éd. G. Waitz, MGH SS 25, Hannovre 1880.
- Rimbert, *Vita Anskarii auctore Rimberto*, éd. G. Waitz, Hannovre 1884.
- Robert le Moine, *Histoire de la première croisade*, dans M. Guizot, *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, vol. 24, Paris 1825.
- Roger Bacon, *Opus Maius*, éd. J. H. Bridges, 3 vol., Oxford 1897-1900, rééd. Frankfurt am Main 1964.
- Roger Bacon, *Opus Maius*, trad. R. B. Burke, Philadelphie-Londres 1928.
- Le Roman d'Eneas*, éd. et trad. A. Petit, Paris 1997.
- Le Roman en prose de Tristan*, éd. E. Löseth, Genève 1974.
- Rous, John, *The Rous Roll. With an historical introduction* éd. C. Ross, Gloucester 1980.
- Die sogenannte Rufuschronik*, dans C. Hegel, K. Koppman (éd.), *Die Chroniken der Niedersächsischen Städte: Lübeck*, vol. 3, Leipzig 1902.
- Saints of the Christianisation of Central Europe (Tenth-Eleventh Centuries)*, éd. G. Klaniczay, Budapest 2012.
- Saxo Grammaticus, *Gesta Danorum*, éd. K. Friis-Jensen, trad. P. Fischer, Oxford 2005.

- Scriptores Rerum Prussicarum. Die Geschichtsquellen der preußischen der preußischen Vorzeit bis zum Untergang der Ordensherrschaft*, 6 vols., éd. T. Hirsch, M. Toeppen, E. Strehlke, W. Hubatsch, Leipzig 1861-1968.
- Sebastian Münster, *La cosmographie universelle : contenant la situation de toutes les parties du monde*, Bâle 1552.
- Solin, *Polyhistor*, 16, éd. et trad. M. Agnant, Paris, Panckoucke, 1847.
- Die Staatsschriften des Deutschen Ordens*, vol. 1, éd. E. Weise, Göttingen 1970.
- Die Staatsverträge des Deutschen Ordens in Preußen im 15. Jahrhundert*, 3 vol., éd. E. Weise, Königsberg 1939-1969.
- Die Statuten des Deutschen Ordens nach den aeltesten Handschriften*, éd. M. Perlbach, Halle 1890.
- Stavelot, Jean de, *Chronique*, éd. A. Borgnet, Bruxelles 1861.
- Strykowski, Maciej, *Kronika polska, litewska, zmodzka i wszystkiej Rusi*, éd. M. Malinowski, vol. 1, Varsovie 1846.
- Suétone, *Vies des douze Césars*, éd. et trad. H. Ailloud, Paris 1989.
- Tabulae Ordinis Theutonici*, éd. E. Strehlke, Berlin 1869.
- Tacite, *La Germanie*, éd. et trad. J. Perret, Paris 1949.
- Thevet, André, *Cosmographie moscovite*, éd. A. Galitzin, Paris 1863.
- Thietmar de Mersebourg, *Chronicon*, éd. R. Holtzmann, W. Trillmich, Darmstadt 1974.
- Thomas de Cantimpré, *Bonum universale de apibus*, éd. G. Colvenerius, Douai 1627.
- Thomas Gray, *Scalacronica*, éd. A. King, Woodbridge 2005.
- Thomas III de Saluces, *Il libro del Cavaliere errante : (BnF ms. fr. 12559)*, éd. M. Piccat, Boves 2008.
- Thomas III de Saluces, *Le Chevalier errant*, trad. D. Chaubet, Turin 2001.
- Ulrich Richental, *Chronik des Konzils zu Konstanz*, Faksimile der Konstanzer Handschrift, mit einem Nachwort von J. Klöcker, Darmstadt 2015.
- Vetera monumenta Poloniae et Lithuaniae ...*, 4 vol., éd. A. Theiner, Rome 1860-1864.
- Vigénère, Blaise de, *Description du Royaume de Pologne et pays Adjacens*, Paris 1573.
- Vigénère, Blaise de, *Chroniques et Annales de Pologne*, Paris 1573.
- Vinchant, François, *Annales de la Province et Comté du Hainaut*, vol. 4, Mons 1860.
- Vincent de Prague, *Annales*, éd. W. Wattenbach, MGH SS 17, Hannovre 1861.
- Vita Adalberti Prior*, éd. J. Karwasinska, Varsovie 1962.
- Voyageurs arabes*, textes traduits, présentés et annotés par P. Charles-Dominique, Paris 1995.
- Walsingham, Thomas, *The Chronica Maiora*, 2 vols., éd. et trad. J. Taylor, W. R. Childs, L. Watkiss, Oxford 2003-2011.
- Walsingham, Thomas, *The Chronica Maiora*, trad. D. Prest, J. C. Clark, Woodbridge 2005.
- Watriquet de Couvin, *Dits*, éd. A. Scheler, Bruxelles 1868.

- Wavrin, Jehan de, *Anchiennes cronicques d'Engleterre*, éd. M<sup>lle</sup> Dupont, 3 vols., Paris 1858-1863.
- The Westminster Chronicle*, éd. et trad. L. C. Hector, B. F. Harvey, Oxford, Oxford Univ. Press, 1982.
- Das Zeugenverhör des Franciscus de Moliano (1312)*, éd. A. Seraphim, Königsberg 1912.

## Littérature

- Aeschbacher, Paul, *Die Grafen von Nidau und ihre Erben*, Bienne 1924.
- Agrigoroaei, Vladimir, « *Bazgazul, seigneur de Ballaquie. À la recherche du valaque musulman de steppe* », *Studia Patzinaka* 4, 2007, p. 195-218.
- Aleksandravičiūtė, A. « Research into the Sacral Art of Lithuania: General Trends and Specific Aspects », *Acta historiae atrium Balticae* 1, 2005, p. 26-38.
- Ališauskas, Vytautas (dir.) *Dzieje Chrześcijaństwa na Litwie*, trad. Panstwowy Instytut Wydawniczy, Varsovie 2014.
- Amor, L., « Droit canon et littérature chevaleresque : l'image du *rex inutilis* dans le roman de *Cleriadus et Meliadice* », *Médiévales* 57, 2009, p. 137-150.
- Anrooij, Wim van, « Heralds, knights and travelling », E. Kooper (dir.), *Medieval Dutch Literature in its European Context*, Cambridge 1994, p. 46-61.
- Antoche, Emanuel Constantin, « Expéditions de Nicopolis et de Varna : une comparaison (part. 2) », *Analele Universitatii Dunarea de Jos din Galati. Istorie* 4, 2005, p. 91-113.
- Antoche, Emanuel Constantin, « Expéditions de Nicopolis et de Varna : une comparaison (part. 1) », *Analele Universitatii Dunarea de Jos din Galati. Istorie* 3, 2004, p. 47-78.
- Arbois de Jubainville, Henri d', « L'Ordre teutonique en France », *Bibliothèque de l'école des chartes* 32, 1871, p. 63-83.
- Arbusow, Leonid, « Die mittelalterliche Schriftüberlieferung als Quelle für die Frühgeschichte der ostbaltischen Völker », *Baltische Lande* 1, 1939, p. 167-203.
- Ashcroft, Jeffrey, « Konrad's Rolandlied, Henry the Lion, and the Northern Crusade », *Forum for Modern Language Studies* 22, 1986, p. 184-208.
- Aurell, Martin, Girbea, Catalina (éds.), *Christianisme et chevalerie*, Rennes 2011.
- Aurell, Martin, *Des chrétiens contre les croisades*, Fayard 2013.
- Autrand, Françoise, *Charles VI*, Paris 1986.
- Babiczy, Jozef, « Le cardinal Fillastre (1347-1428), rédacteur présumé de la carte utilisée pendant le procès polono-teutonique », *Communication au 12e Congrès d'Histoire de la Cartographie*, Paris, 1987, p. 1-10.

- Balard, Michel, « Les Républiques Maritimes italiennes », dans R. Blumenfeld-Kosinski, K. Petkov (dirs.), *Philippe de Mézières and his Age. Piety and Politics in the Fourteenth Century*, Leiden-Boston 2012, p. 271-282.
- Baltrusaitis, Jurgis, *Lithuanian Folk Art*, Munich 1948.
- Baranauskas, Tomas, « On the Origin of the Name of Lithuania », *Lituanus* 55/3, 2009, p. 28-36.
- Baranauskas, Tomas, « Saxo Grammaticus on the Balts », dans T. Nyberg (dir.), *Saxo Grammaticus and the Baltic Region*, Odense 2004, p. 63-79.
- Baranauskienė, Inga, « Survila ir Survilaičiai – dar kartą apie nepripažintus Kęstučio palikuonis », *Istorija* 99/3, 2015, p. 18-33.
- Barnwell, Timothy M., « Fragmented identities : otherness and authority in Adam of Bremen's History of the Archbishops of Bremen », dans C. Gantner, R. McKitterick, S. Meeder (dir.), *The Resources of the Past in Early Medieval Europe*, Cambridge 2015, p. 206-224.
- Barnwell, Timothy M., *Missionaries and Changing Views of the Other from the Ninth to the Eleventh Centuries*, Leeds 2011 (thèse non publiée).
- Baronas, Darius, Rowell, Stephen C., *The Conversion of Lithuania : from Pagan Barbarians to Late Medieval Christians*, Vilnius 2015.
- Baronas, Darius, « Christians in Late Pagan, and Pagans in Early Christian Lithuania », *Lithuanian Historical Studies* 19, 2014, p. 51-81.
- Baronas, Darius, « The year 1009: St Bruno of Querfurt between Poland and Rus' », *Journal of Medieval History* 34, 2008, p. 1-22.
- Baronas, Darius, « Kestucio pabegimas is Marienburgo », *Lietuvos istorijos studijos* 11, 2003, p. 23-33.
- Bartlett, Robert, « Heartland and Border: The Mental and Physical Geography of Medieval Europe », dans Huw Pryce (éd.), *Power and Identity in the Middle Ages*, Oxford 2007, p. 23-36.
- Bartlett, Robert, « The Conversion of a Pagan Society in the Middle Ages », *History* 70, 1985, p. 185-201.
- Bartlett, Robert, *The Making of Europe*, Londres 1994.
- Bartra, Roger, *Wild Men in the Looking Glass : The Mythic Origins of the European Otherness*, Ann Arbor 1994.
- Bataille, J., *Cysoing, les seigneurs, l'abbaye, la ville, la paroisse*, Lille 1934.
- Bazaraitė, Egle, Heitor, Teresa, « Comparative Study of Christian and Pagan Burial Constructions », *Mosklas – Lietuvos Ateitis / Science – Future of Lithuania* 5/3, 2013, p. 316-321.
- Beaune, Colette, « Mourir noblement à la fin du Moyen Âge », dans *La mort au Moyen Âge. Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 6<sup>e</sup> congrès*, Strasbourg 1975, p. 125-144.
- Bechmann, R., *Des arbres et des hommes: La forêt au Moyen Âge*, Paris 1984.
- Belch, Stanislaus F., *Paulus Vladimiri and his doctrine concerning international law and politics*, 2 vol., Londres-La Haye-Paris 1965.

- Benninghoven, Friedrich, « Zur Technik spätmittelalterlicher Feldzüge im Ostbaltikum » *Zeitschrift für Ostforschung* 19, 1970, p. 631-651.
- Benninghoven, Friedrich, *Der Orden der Schwertbrüder : Fratres milicie Christi de Livonia*, Cologne 1965.
- Berend, N., Urbańczyk, P., Wiszewski, P. (éds.), *Central Europe in the High Middle Ages. Bohemia, Hungary and Poland, c.900–c.1300*, Cambridge 2013.
- Berend, Nora, *Christianization and the Rise of Christian Monarchy. Scandinavia, Central Europe and Rus' c. 900–1200*, Cambridge 2009.
- Berend, Nora, *At the Gate of Christendom. Jews, Muslims and 'Pagans' in Medieval Hungary, c.1000 – c.1300*, Cambridge 2006.
- Berend, Nora, « Défense de la Chrétienté et naissance d'une identité. Hongrie, Pologne et péninsule Ibérique au Moyen Âge », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 58/5, 2003, p. 1009-1027.
- Beresnevicius, Gintaras, « Religious Reforms of the Balts », dans J. Trinkunas (dir.), *Of Gods and Holidays. The Baltic Heritage*, Vilnius 1999, p. 56-61.
- Berguerand, Claude, *Le duel d'Othon de Grandson (1397). Mort d'un chevalier-poète vaudois à la fin du Moyen Âge*, Lausanne 2008.
- Bernheim, R., « The Martyrdom of Isaiah », *The Art Bulletin* 34/1, 1952, p. 19-34.
- Bertasius, M., « Horse Graves, Sacrifice, and the Performers of Public Rituals », *Archeologia Baltica* 11, 2009, p. 305-313.
- Bertrand, Anne, « Un seigneur bourguignon en Europe de l'Est: Guillebert de Lannoy (1386 – 1462) », *Le Moyen Âge* 95, 1989, p. 293-309.
- Besançon, Alain, « Les baptêmes de l'Europe de l'Est », dans M. Long, F. Monnier (dirs.), *La France, l'Église. Quinze siècles déjà*, Genève 1997, p. 13-24.
- Besnardeau, Wilfrid, *Représentation littéraires de l'étranger au XII<sup>e</sup> siècle. Des chansons de geste aux premières mises en roman*, Paris 2007.
- Birkhan, Helmut, « Les croisades contre les païens de Lituanie et de Prusse : idéologie et réalité », dans D. Buschinger (éd.), *La Croisade : réalités et fictions*, Göppingen 1989, p. 31-50.
- Bisaha, Nancy, *Creating East and West. Renaissance Humanists and the Ottoman Turks*, Philadelphia 2004.
- Biskup, Marian, « Dyplomacja Polska w Czasach Andegawenów i Jagiellonów (1370-1572) », dans G. Labudy, W. Michowicza, *Historia Dyplomacji Polskiej, X-XX w.*, Varsovie 2002, p. 64-166.
- Biskup, Marian, « Das Echo der Tannenbergschlacht und der Belagerung Marienburgs im deutschen Zweig des Deutschen Ordens im Sommer 1410 », dans U. Arnold (dir.), *Beiträge zu der Geschichte des Deutschen Ordens*, vol. 2, Marbourg 1993, p. 116-123.
- Blanchard, Joël, Blumenfeld-Kosinski, Renate (dirs.), *Philippe de Mézières et l'Europe. Nouvelle histoire, nouveaux espaces, nouveaux langages*, Genève 2017.
- Bliujienė, Audronė, *Northern gold : amber in Lithuania (c. 100 to c. 1200)*, Leiden 2011.

- Blomkvist, Nils, *Discovery of the Baltic: the reception of a Catholic worldsystem in the European north*, Leiden 2005.
- Blumenfeld-Kosinski, Renate, Petkov, Kiril, (dirs.), *Philippe de Mézières and His Age. Piety and Politics in the Fourteenth Century*, Leiden-Boston 2012.
- Blumenfeld-Kosinski, Renate, Petkov, Kiril, « Introduction », dans R. Blumenfeld-Kosinski, K. Petkov (dirs.), *Philippe de Mézières and his Age. Piety and Politics in the Fourteenth Century*, Leiden-Boston 2012, p. 1-17.
- Błaszczak, Grzegorz, *Dzieje Stosunków Polskich-Litewskich. Tom II, Od Krewa do Lublina*, Poznań 2007.
- Bogdan, Henry, *Les Chevaliers teutoniques*, Paris 1995.
- Bogucka, Maria, « The court of Anne Jagiellon. Its size, Structure and Functions », dans U. Borkowska, M. Hörsch (éds.), *The Culture of the Jagellonian and related Courts*, Ostfildern 2010, p. 91-105.
- Bögl, Heribert, *Soziale Anschauungen bei Heinrich dem Teichner*, Göppingen 1975.
- Bohdanowicz Arslane (Léon), « La Horde d'Or, la Pologne et la Lithuanie (1242-1430) », *Revue Internationale d'Histoire Politique et Constitutionnelle. Nouvelle Série* 19-20, 1955, p. 186-200.
- Bohdanowicz Arslane (Léon), *Les Musulmans en Pologne, Origine, histoire et ville culturelle*, Jérusalem 1947.
- Borsa, Paolo, Høgel, Christian, Mortensen, Lars Boje, Tyler, Elizabeth, « What is European Medieval Literature ? », *Interfaces* 1, 2015, p. 7-24.
- Boskovic, Sanja, « Les survivances du paganisme slave dans les rites funéraires serbes », *Revue du Centre Européen d'Etudes Slaves* 2, 2013 [en ligne].
- Boudet, Jean-Patrice, Millet, Hélène (dir.), *Eustache Deschamps en son temps*, Paris, Sorbonne, 1997.
- Bouton-Touboulic, A.-I. « Le De divinatione daemonum d'Augustin », dans F. Lavocat, P. Kapitaniak, Closson (dir.), *Fictions du diable*, Genève 2007, p. 15-34.
- Boivin, Jeanne-Marie, *L'Irlande au Moyen Âge. Giraud de Barri et la Topographia Hibernica (1188)*, Paris-Genève 1993.
- Bojtár, Endre, *Foreword to the past: a cultural history of the Baltic People*, trad. Szilvia Rédey, Michael Webb, Budapest- New York 1999.
- Bombi, Barbara, « Innocent III and the praedictio to the Heathens in Livonia (1198-1204) », dans T. Lehtonen et K. V. Jensen (dirs.), *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Helsinki 2005, p. 232-238.
- Boockmann, Hartmut, *Der Deutsche Orden*, Munich 1982 .
- Boockmann, Hartmut, *Johannes Falkenberg, der Deutsche Orden und die polnische Politik. Untersuchungen zur politischen Theorie des späteren Mittelalters. Mit einem Anhang: Die Satira des Johannes Falkenberg*, Göttingen 1975.
- Boucheron, Patrick, « L'invitation au voyage », dans *Héros et merveilles du Moyen Âge. Arthur, Renard, la licorne et les fées*, Paris 2013, p. 74-79.
- Boucheron, Patrick (dir.), *Histoire du Monde au XV<sup>ème</sup> siècle*, Paris 2009.



- Boudreau, Claire, « Messagers, rapporteurs, juges et "voir-disant". Les hérauts d'armes vus par eux-mêmes et par d'autres dans les sources didactiques (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) », dans C. Boudreau, K. Fianu, C. Gauvard et M. Hébert (dirs.), *Information et société à la fin du Moyen Âge. Actes du colloque international tenu à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université d'Ottawa (9-11 mai 2002)*, Paris 2004, p. 233-245.
- Bouloux, Nathalie, « Les formes d'intégration des récits de voyage dans la géographie savante. Quelques remarques et un cas d'étude : Roger Bacon, lecteur de Guillaume de Rubrouck », dans H. Bresc, E. Tixier du Mesnil, *Géographes et voyageurs au Moyen Âge* », Nanterre 2010, p. 119-146 [en ligne].
- Bourdu, R., Joussaume, M., « Mystique ou profane. L'arbre, les dieux et les hommes », *L'Univers du Vivant* 9, 1986, p. 68-74.
- Bourgeois, Nicolas, « Les Cisterciens et la croisade de Livonie », *Revue Historique* 307/3, 2005, p. 526-538.
- Brandmüller, Walter, *Das Konzil von Konstanz 1414-1418*, 2 vols., Paderborn 1997.
- Brennan, Timothy M., *Just war, sovereignty, and canon law: Legal arguments over the Lithuanian Crusade and the rights of unbelievers at the Council of Constance (1414-1418)*, Lawrence, Kansas 2006 (thèse non publiée).
- Brewer, K., *Prester John : the Legend and its Sources*, Ashgate 2015.
- Brincken, A.-D. von den, « Die kartographische Darstellung Nordeuropas durch italienische und mallorquinische Portolanzeichner im 14. und in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts », *Hansische Geschichtsblätter* 92, 1974, p. 45-58.
- Brind'amour, Lucie, « La tradition de l'amour courtois », dans T. Klaniczay et al. (dirs.), *L'Époque de la Renaissance*, vol. 1, Amsterdam-Philadelphie 1988, p. 446-459.
- Brunaux, Jean-Louis, « Les bois sacrés des Celtes et des Germains », dans *Les Bois sacrés. Actes du Colloque International* (Naples 1989), Naples 1993, p. 57-65.
- Brunner, Otto, *Land and Lordship: Structures of Governance in Medieval Austria*, Philadelphie 1992.
- Brundage, James, *Medieval Canon Law*, Londres-New York 1995.
- Brundage, James, *The Crusades. A documentary survey*, Milwaukee 1962.
- Brundage, James, « The Thirteenth-Century Livonian Crusade: Henricus de Lettis and the First Legatine Mission of Bishop William of Modena », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas. Neue Folge* 20/1, 1972, p. 1-9.
- Brosse, J., *Mythologie des Arbres*, Paris 1989.
- Buc, Philippe, « L'Épître lamentable au regard de l'exégèse et de la tradition des croisades », dans J. Blanchard, R. Blumenfeld-Kosinski (dirs.), *Philipp de Mézières et l'Europe. Nouvelle histoire, nouveaux espaces, nouveaux langages*, Genève 2017, p. 205-220.
- Buc, Philippe, *Guerre sainte, martyre et terreur*, Paris 2017.
- Bues, Almut, « "Die letst gegent und provintz der cristen", or where is the Baltic ? », dans A. Bues (éd.), *Zones of Fracture in Modern Europe*, Wiesbaden 2005, p. 27-43.
- Bührer-Thierry, Geneviève, *Aux Marges du monde germanique: l'évêque, le prince, les païens (VIIIe-XIe siècles)*, Turnhout 2014.

- Bujak, Adam, Ożóg, Krzysztof, Sosnowski, Leszek, *The Glory of Grunwald*, Cracovie 2010.
- Buko, A., « Between Wolin and Truso: the Southern part of the Baltic Rim at the time of Rise of the Polish State (an archaeological perspective) », dans *The Image of the Baltic. A Festschrift for Nils Blomkvist*, Visby 2012, p. 53-70.
- Bumblauskas, Alfredas, « The Heritage of the Grand Duchy of Lithuania : perspectives of historical consciousness », dans G. Potašenko (éd.), *The Peoples of the Grand Duchy of Lithuania*, Vilnius 2002, p. 7-44.
- Bumblauskas, Mangirdas, *Žemaitijos Christianizacija ir Pagonybės Veiksnyys (XV-XVI a.)*, Vilnius 2014 (thèse non publiée).
- Burg, B. R., *Sodomy and the Pirate Tradition: English Sea Rovers in the Seventeenth-Century Caribbean*, New York 1983.
- Burkiewicz, Lukasz, « A Cypriot royal mission to the Kingdom of Poland in 1432 », *Crusades. The journal of the Society for the Study of the Crusades and the Latin East* 10, 2011, p. 103-118.
- Burleigh, Michael, *Prussian society and the German Order: An Aristocratic Corporation in Crisis c.1410-1466*, Cambridge 1984.
- Buschinger, Danielle, Olivier, Mathieu, *Les Chevaliers teutoniques*, Paris 2007.
- Buschinger, D. Crépin, A. (éds.), *Amour, mariage et transgressions au Moyen Âge, Actes du Colloque des 24, 25, 26 et 27 mars 1983*, Göppingen 1984.
- Bysted, Ane, Jensen, Carsten Selch, Jensen, Kurt Villads, Lind, John H., *Jerusalem in the North: Denmark and the Baltic Crusades, 1100-1522*, Turnhout 2012.
- Campbell, Th. P., « Machaut and Chaucer: "Ars Nova" and the Art of Narrative », *The Chaucer Review* 24/4, 1990, p. 275-289.
- Calin, W., « Machaut's Legacy: the Chaucerian Inheritance Reconsidered », *Studies in the Literary Imagination* 20/1, 1987, p. 9-22.
- Carpini, Claudio, *Storia della Lituania. Identità europea e cristiana di un popolo*, Rome 2007.
- Carpini, Claudio, « Dilatio Christianitatis : Nota sull'insediamento della Chiesa Cattolica in Lituania », *Res Balticae* 10, 2004, p. 223-229.
- Carpini, Claudio, « La Crociata senza Terrasanta. Nota preliminare per una ricerca sulla Crociata nel Baltico », *Res Balticae* 9, 2004, p. 179-193.
- Carpini, Claudio, « Contra Gentem Potentem et Durissime Cervicis: l'immagine della Lituania e del suo popolo tra mito, propaganda e modelli culturali », *Res Balticae* 8, 2002, p. 193-207.
- Carpini, Claudio, « The Conversion of a People : the Catholic Church in Lithuania between Crusade, Mission and Settlement », *Studia Russica* 18, 2000, p. 35-38.
- Čapaitė, Ruta, « The everyday life of Grand Duke Vytautas of Lithuania according to Contemporary Correspondance », *Lithuanian Historical Studies* 8 2003, p. 1-26.
- Čelkis, Tomas, « Keliais po viduramžių Lietuvą. II: XIII–XV amžiaus pradžios karo žygių sąlygos », *Lituanistica*, 59/3 (93), 2013, p. 125–137.

- Černý, Václav, « Guillaume de Machaut au service du roi de Bohême », dans *Guillaume de Machaut, poète et compositeur. Colloque-Table Ronde organisé par l'Université de Reims, Reims, 19-22 avril 1978*, Paris 1982, p. 67-68.
- Chalvet, Martine, *Une histoire de la forêt*, Paris 2011.
- Champonnois, Suzanne, Labriolle, François de, *La Lituanie, un millénaire d'Histoire*, Paris 2007.
- Champonnois, Suzanne, Labriolle, François de, *La Lettonie*, Paris 1999.
- Chase Thomas O., *The Story of Lithuania*, New York 1946.
- Châtelet, Albert, Issenmann, Christabel, « Première approche des peintures murales de Saint-Pierre-le-Jeune », *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire* 24, 1981, p. 95-108.
- Chekin, Leonid S., *Northern Eurasia in medieval cartography. Inventory, text, translation and commentary*, Turnhout 2006.
- Cheneval, Francis, « Jean Falkenberg et Paul Vladimiri critiques de Dante », dans S. Włodek (éd.), *Société et Église. Textes et discussions dans les universités d'Europe centrale pendant le Moyen Âge tardif : Actes du Colloque International de Cracovie organisé par la Société Internationale pour l'Étude de la Philosophie Médiévale*, Turnhout 1995, p. 101-115.
- Chłopocka, Helena, *Procesy Polski z zakonem krzyżackim w XIV wieku*, Poznań 1967.
- Chmielowska, Bożena, « Stanislas de Skarbimierz, le premier recteur de l'Université de Cracovie », *Mediaevalia Philosophica Polonorum* 24, 1979, p. 73-112.
- Chollet, Loïc, « Croisade ou évangélisation ? La polémique contre les Chevaliers teutoniques à l'aune des témoignages des voyageurs français de la fin du Moyen Âge », *Ordines Militares. Yearbook for the Study of the Military Orders* 20, 2015, p. 175-203.
- Chollet, Loïc, « Les "Voyages en Prusse" vus de France : la perception de la croisade contre la Lituanie dans quelques sources francophones (1384-1414) », *Studia z Dziejów Średniowiecza* 19, 2015, p. 51-80.
- Chollet, Loïc, « D'une cohabitation à l'autre : controverses autour des Chevaliers teutoniques et de la Samogitie, dernière province païenne d'Europe (1398-1417) », dans C. Maurer, C. Vincent (dir.), *La coexistence confessionnelle en France et en Europe Germanique et Orientale du Moyen Âge à nos jours*, Lyon 2015, p. 191-205.
- Chollet, Loïc, « Ecrire l'histoire de la conquête : l'utilisation de l'histoire dans la polémique contre l'Ordre teutonique au sujet des droits des infidèles (1386-1418) », *Hereditas Monasteriorum* 4, 2014, p. 17-47.
- Chollet, Loïc, « Vom Friedenverträgen bis zum Konzil von Konstanz: Schemaiten und die Rechtliche Stellung von Heidnischen Völkern », dans A. Bues, J. Grabowski, J. Krochmal, G. Vercamer, H. Wajs (dirs.), *Od traktatu kaliskiego do pokoju oliwskiego. Polsko-krzyżacko-pruskie stosunki dyplomatyczne w latach 1343-1660 / Vom Frieden von Kalisch bis zum Frieden von Oliva. Diplomatische Beziehungen zwischen dem Königreich Polen und dem Deutschen Orden/Herzogtum Preußen in den Jahren 1343-1660*, Varsovie 2014, p. 227-240.

- Chollet, Loïc, « Paul Vladimir et le Ius Gentium polonais: un droit de résistance au début du XV<sup>ème</sup> siècle ? », dans P. Arabeyre et K. Fiorentino (dir.), *Résistances au droit et droit de résistance : Actes du colloque international de Lausanne organisé par la Société pour l'Histoire du Droit et des Institutions des anciens pays bourguignons, comtois et romands (Mémoires de la Société pour l'histoire du droit et des institutions des anciens pays bourguignons, comtois et romands 69)*, Dijon 2012, p. 43-67.
- Christiansen, Eric, *Northern Crusades: the Baltic and the catholic frontier 1100-1525*, Londres– New-York 1980 (réimpr. 1997).
- Claverie, Pierre-Vincent, *Honorius III et l'Orient (1216-1227) : étude et publication de sources inédites des archives vaticanes (ASV)*, Leiden 2013.
- Colker, Marvin, « America Rediscovered in the Thirteenth Century ? », *Speculum* 54/4, 1979, p. 712-726.
- Cook, A. S., « Beginning the Board in Prussia », *Journal of English and German Philology* 14, 1915, p. 375-388.
- Constable, Giles, « The Place of the Magdebourg Charter of 1107/1108 in the History of Eastern Germany and of the Crusades », dans *Vita Religiosa. Festschrift für Kaspar Elm zum 70. Geburtstag*, éd. F. Felten, N. Jaspert, Berlin, Duncker & Humblot, 1999, p. 283-299.
- Contamine, Philippe, « "Les princes, barons et chevaliers qui a la chevalerie au service de Dieu se sont ja vouez". Recherches prosopographiques sur l'ordre de la Passion de Jésus-Christ (1385-1395) », dans M. Nejedlý, J. Svátek (dirs.), *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, Toulouse 2009, p. 43-68.
- Contamine, Philippe, « De Chypre à la Prusse et à la Flandre. Les aventures d'un chevalier poitevin : Perceval de Couloigne, seigneur de Pugny, du Breuil-Bernard et de Pierrefite (133.-141.) », dans D. Coulon, C. Otten-Froux, P., Pagès, D., Valérian, (dirs.), *Chemins d'Outre-Mer : Études d'histoire sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard*, vol. 1, Paris 2004, p. 149-157.
- Contamine, Philippe, « La place des femmes dans les deux premières règles (1367-1368 et 1384) de l'ordre de la chevalerie de la Passion de Jésus-Christ de Philippe de Mézières », dans P. Henriot et A.-M. Legras (dir.), *Au cloître et dans le monde. Femmes, hommes et sociétés (IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle). Mélanges en l'honneur de Paulette L'Hermite-Leclercq*, Paris 2000, p. 79-88.
- Contamine, Philippe, *La Guerre au Moyen Âge*, Paris 1980.
- Contamine, Philippe, « L'idée de guerre à la fin du Moyen Âge ; aspects juridiques et éthiques », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 123/1, 1979, p. 70-86.
- Contamine, Philippe, « Points de vue sur la chevalerie en France à la fin du Moyen Âge », *Francia - Forschungen zur westeuropäischen Geschichte* 4, 1976, p. 255-286.
- Contamine, Philippe, *Azincourt*, Paris 1964 (réimpr. 2013).
- Conte, Francis, *Les Slaves*, Paris 1986 (réimpr. 1996).
- Crépin, André, « Quand les Anglais parlaient français », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 148/4, 2004, p. 1569-1588.

- Crouzet, Denis, *Les guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion, vers 1525 - vers 1610*, Seyssel 1990 (rééd. 2009).
- Curry, Anne Elisabeth, « War or Peace ? Philippe de Mezieres, Richard II and Anglo-French Diplomacy », dans R. Blumenfeld-Kosinski et K. Petkov (dirs.), *Philippe de Mézières and his Age. Piety and Politics in the Fourteenth Century*, Leiden-Boston 2012, p. 295-320.
- David, Pierre, « La Pologne et les pays slaves dans l'Obituaire de Saint-Gilles au XIIe siècle », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 83/6, 1939, p. 614-616.
- David, Pierre, « Un disciple d'Yves de Chartres en Pologne – Galon de Paris et le droit canonique », dans *La Pologne au VIIe congrès des sciences historiques*, vol. 1, Varsovie 1933, p. 99-113.
- Decottignies, Jean, « "Lokis" : fantastique et dissimulation », *Revue d'Histoire littéraire de la France* 1, 1971, p. 19-29.
- Delaville Le Roulx, J.-M., *La France en Orient au XIV<sup>e</sup> siècle. Les expéditions du maréchal Boucicaut*, Paris 1886.
- Delisle, Philippe, « Un Tintin au Congo flamand au service des missions chrétiennes. *Le Bâton du Féticheur*, de Renaat Demoen (1949-1950) », *Revue d'histoire de l'Église de France* 101/246, 2015, p. 121-140.
- Delogu, Daisy, « How to become the "Roy des Frans": The Performance of Kingship in Philippe de Mezieres's *Le songe du vieil pelerin* », dans R. Blumenfeld-Kosinski et K. Petkov (dirs.), *Philippe de Mézières and his Age. Piety and Politics in the Fourteenth Century*, Leiden-Boston 2012, p. 147-164.
- Deluz, Christiane, « L'Europe selon Pierre d'Ailly ou selon Guillaume Fillastre ? De l'Ymago Mundi aux légendes de la carte de Nancy », dans D. Marcotte (dir.), *Humanisme et culture géographique à l'époque du Concile de Constance*, Turnhout, 2002, p. 155-158.
- Deluz, Christiane, « Partir c'est mourir un peu. Voyages et déracinement dans la société médiévale », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge- Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 26<sup>ème</sup> congrès*, Aubazine 1996, p. 291-303.
- Deluz, Christiane, « Croisade et paix en Europe au XIV<sup>e</sup> siècle. Le rôle du cardinal Hélie de Talleyrand », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 1, 1996, p. 53-64.
- Deluz, Christiane, « Des lointains merveilleux (d'après quelques textes géographiques et récits de voyage du Moyen Âge) », dans Christiane Deluz (dir.), *De l'étranger à l'étrange ou la conjointure de la merveille : En hommage à Marguerite Rossi et Paul Bancourt*, Aix-en-Provence 1988, p. 157-169 [en ligne].
- Deluz, Christiane, *Le livre de Jehan de Mandeville : une "géographie" au XIV<sup>e</sup> siècle*, Louvain-la-Neuve 1988.
- Dembowski, Peter, « Reflets chevaleresques du Nord-Est dans l'œuvre de Jean Froissart », *Roczniki Humanistyczne* 34/2 (1986), p. 137-143.
- Demurger Alain, *Les Hospitaliers : de Jérusalem à Rhodes, 1050-1317*, Paris 2013.
- Demurger, Alain, *Chevaliers du Christ*, Paris 2002.

- Demurger, Alain, « Le Religieux de Saint Denis et la croisade », dans Françoise Autrand, Claude Gauvard et Jean-Marie Moeglin (éds.), *Saint-Denis et la royauté. Etudes offertes à Bernard Guenée*, Paris 1999, p. 181-196.
- Derwich, Marek, « Les deux fondations de l'abbaye de Lubin dans le cadre de l'implantation du monachisme bénédictin en Pologne (moitié du XI<sup>e</sup>-fin du XII<sup>e</sup> siècle) », *Le Moyen Âge*, 108, 2002, p. 9-24.
- Devaux, Jean, Velissariou, Alexandra (dirs.), *Autour des Cent Nouvelles nouvelles, Sources et rayonnements, contextes et interprétations*. Actes du colloque de Dunkerque (2011), Paris 2016.
- Devaux, Jean, « Les *Cent Nouvelles Nouvelles* et le didactisme bourguignon », dans J. Devaux, A. Velissariou (dirs.), *Autour des Cent Nouvelles nouvelles*, Paris 2016, p. 41-52.
- Devillers, Léopold, « Sur les expéditions des comtes de Hainaut et de Hollande en Prusse », *Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire* 5/4, 1878, p. 127-144.
- DeVries, Kelly, « Killing of Prisoners at battle of Nicopolis », dans L. J. Andrew Villalon, D. J. Kagay (éd.), *Crusaders, Condotierri and Cannon Law*, Leiden-Boston 2003, p. 157-172.
- Diaz Kayel, Barbara, « Just War against Infidels? Similar Answers from Central and Western Europe », *Studia Philosophiae Christianae* (à paraître).
- Długokęcki, Wiesław, « Uwagi o Genezie i Rozwoju wczesnosredniowiecznych Prus do Początków XIII Wieku », *Pruthenia* 2, 2006, p. 9-54.
- Dobrowolski, Pawel, « "Miles christianus" czy turysta ? Uwagi o wyprawie Henryka Hragiego Derby do Prus w r. 1390-1391 », *Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk. Sprawozdania* 100, 1984, p. 36-46.
- Donecker, Stefan, « The Medieval Frontier and its Aftermath. Historical Discourses in Early Modern Livonia », dans I. Sooman, S. Donecker, *The "Baltic Frontier" Revisited. Power Structures and Cross-Cultural Interactions in the Baltic Sea Region*, Vienne 2009, p. 41-61.
- Donner, G. A., *Kardinal Wilhelm von Sabina*, Helsingfors 1929.
- Doutrepont, G., *La littérature Française à la cour des ducs de Bourgogne*, Paris 1909.
- Du Boulay, F. R. H., 'Henry of Derby's crusade in Prussia', in F.R.H. Du Boulay and C. Barron (éd.), *Richard II: Essays in Honour of May McKisack*, Londres 1971, p. 153-172.
- Dubonis, Arturas, « Das Grenzgebiet zwischen Litauen und dem Deutschen Orden », dans W. Paravicini, R. Petrauskas, G. Vercamer (dir.), *Tannenberg – Grunwald – Žalgiris 1410: Krieg und Frieden im späten Mittelalter*, Wiesbaden 2012, p. 53-69.
- Ducène, J.-C., « L'Europe dans la cartographie arabe médiévale », *Belgeo* 3-4, 2008, p. 251-268 [en ligne].
- Ducène, J.-C., « L'île des Amazones dans la mer Baltique », *Rocznik Orientalistyczny* 54, 2002, p. 171-182.

- Dufour, A., « Droit international et chrétienté: des origines espagnoles aux origines polonaises du droit international. Autour du sermon *De bellis justis* du canoniste polonais Stanislas de Skarbimierz (1360–1431) » dans P. Dupuy, V. Chetail (dirs.) *The Roots of International Law / Les fondements du droit international. Liber Amicorum Peter Haggenmacher*, Leiden 2013, p. 95-119.
- Dumézil, Georges, *Le Problème des Centaures*, Paris 1929.
- Dunin-Wasowicz, Teresa, « Autour du baptême de Mieszko I<sup>er</sup> de Pologne », dans M. Rouche (dir.), *Clovis. Histoire et Mémoire. Actes du Colloque International d'Histoire de Reims, du 19 au 25 septembre 1996*, Paris 1997, vol. 2, p. 369-385.
- Dupront, Alphonse, *Le mythe de croisade*, 4 vols., Paris 1997.
- Duggan, Lawrence G., « “For Force Is Not of God” ? Compulsion and Conversion from Yahweh to Charlemagne » , dans J. Muldoon (dir.), *Varieties of Religious Conversions in the Middle-Ages*, Gainesville 1997, p. 49-62.
- Dvornik, Francis, *Les Slaves : histoire et civilisation de l'Antiquité aux débuts de l'époque contemporaine*, Paris 1970.
- Earp, Lawrence, *Guillaume de Machaut. A Guide to Research*, New York-Londres 1995.
- Ehlers, Axel, « The Use of Indulgences by the Teutonic Order in the Middle Ages », dans V. Mallia-Milanes (dir.), *The Military Orders 3. History and Heritage*, Aldershot 2008, p. 139-146.
- Ehlers, Axel, *Die Ablasspraxis des Deutschen Ordens im Mittelalter*, Marbourg, Elwert, 2007.
- Ehlers, Axel, « The crusade against Lithuania reconsidered », dans Alan V. Murray (dir.), *Crusade and Conversion on the Baltic Frontier, 1150-1500*, Aldershot 2001, p. 21-44.
- Ehrensvärd, Ulla, *The History of the Nordic Map*, Helsinki 2006.
- Ekdahl, Sven, « Crusades and Colonisation in the Baltic : A Historiographic Analysis », dans A. V. Murray (dir.), *The North-Eastern Frontiers of Medieval Europe: the expansion of Latin Christendom in the Baltic Lands*, Farnham 2014, p. 1-43.
- Ekdahl, Sven, « Politics, Diplomacy and the Recruitment of the Mercenaries before the Battle of Tannenberg-Grunwald-Zalgiris in 1410 », dans P. W. Edbury (dir.), *The Military Orders 5. Politics and Power*, Aldershot 2012, p. 329-336.
- Ekdahl, Sven, « The Turning Point in the Battle of Tannenberg (Grunwald/Žalgiris) in 1410 », *Lituanus* 56/2, 2010 [en ligne].
- Ekdahl, Sven, « The Teutonic Order's Mercenaries during the "Great War" with Poland-Lithuania (1409-1411), dans J. France (dir.), *Mercenaries and Paid Men. The Mercenary Identity in the Middle Ages*, Leiden 2008, p. 345-351.
- Ekdahl, Sven, « Christianisierung – Siedlung- Litauerreise. Die Christianisierung Litauens als Dilemma des Deutschen Ordens », dans V. Dolinskas (dir.), *Lietuvos krikščionėjimas Vidurio Europas kontekste*, Vilnius 2005, p. 189-205.
- Ekdahl, Sven, « Treatment of Prisoners of War », dans M. Barber (dir.), *The Military Orders 1. Fighting for the Faith and Caring for Sick*, Aldershot 1994, p. 263-269.
- Ekdahl, Sven, *Die Schlacht bei Tannenberg 1410: Quellenkritische Untersuchungen*, Berlin 1982.

- Ekdahl, Sven, « Die Flucht der Litauer in der Schlacht bei Tannenberg », *Zeitschrift für Ostforschung* 12, 1963, p. 11-19.
- Engel, M. et al., « Grodziska Jaćwieży w perspektywie badań Działu Archeologii Bałtów Państwowego Muzeum Archeologicznego w Warszawie », *Archaeologica Hereditas* 2, 2013, p. 45-63.
- Englert, A. Trakadas, A. (dirs.), *Wulfstan's Voyage: The Baltic Sea Region in the early Viking Age as seen from shipboard*, Roskilde 2009.
- Erdmann, Carl, *The Origin of the Idea of Crusade*, trad. M. W. Baldwin, W. Goddard, Princeton 1977.
- Favier, Jean, *La Guerre de Cent Ans*, Paris 1980.
- Favreau-Lilie, Marie-Luise, « Mission to the Heathen in Prussia and Livonia: The Attitudes of the Religious Military Orders Toward Christianization », dans G. Armstrong, I. Wood (éds.), *Christianizing People and Converting Individuals*, Turnhout 2000, p. 147-154.
- Feistner, Elisabeth, « Vom Kampf gegen das "Andere": Pruzzen, Litauer und Mongolen in lateinischen und deutschen Texten des Mittelalters », *Zeitschrift für deutsches Altertum* 132, 2003, p. 281-294.
- Fewster, Derek, « Approaches to the Conversion of the Finns : Ideologies, Symbols and Archeological Features », dans A. V. Murray (dir.), *The North-Eastern Frontiers of Medieval Europe: the expansion of Latin Christendom in the Baltic Lands*, Farnham 2014, p. 43-56.
- Fleckenstein, Josef, Hellmann, Manfred (dirs.), *Die geistlichen Ritterorden Europas*, Sigmaringen 1980.
- Filipowiak, W., M. Konopka, K. « The Identity of a Town: Wolin, Town-State – 9<sup>th</sup>-12<sup>th</sup> Centuries », *Quaestiones Medii Aevi Novae* 13, 2008, p. 243-288.
- Filotas, Bernadette, *Pagan survivals, superstitions and popular cultures in Early Medieval pastoral literature*, Toronto 2005.
- Flori, Jean, *La Guerre sainte. La formation de l'idée de croisade dans l'Occident*, Paris 2001.
- Flori, Jean, *Croisade et Chevalerie : XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles*, Paris-Bruxelles 1998.
- Fonnesberg-Schmidt, Iben, *The Popes and the Baltic Crusades, 1147-1254*, Leiden-Boston 2007.
- Fonnesberg-Schmidt, Iben, « Pope Alexander III (1159-1181) and the Baltic Crusades », dans T. Lehtonen et K. V. Jensen (dirs.), *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Helsinki 2005, p. 242-256.
- Forstreuter, Kurt, « Die Bekehrung des Litauerkönigs Gedimin », *Jahrbuch der Albertus-Universität* 6, 1955, p. 142-158.
- Fowler, Kenneth, *The King's Lieutenant. Henry of Grosmont, First Duke of Lancaster 1310-1361*, Londres 1969.
- Fraesdorff, David, *Der barbarische Norden: Vorstellungen und Fremdheitskategorien bei Rimbert, Thietmar von Merseburg, Adam von Bremen und Helmold von Bosau*, Munich 2005.



- Fraesdorff, David, « The Power of Imagination : The Christianitas and the Pagan North during Conversion to Christianity (800–1200) », *Medieval History Journal* 5/2, 2002, p. 309-332.
- France, John, « Philippe de Mézières and the Military History of the Fourteenth Century », dans R. Blumenfeld-Kosinski et K. Petkov (dirs.), *Philippe de Mézières and his Age. Piety and Politics in the Fourteenth Century*, Leiden-Boston 2012, p. 283-294.
- Fray, Jean-Luc, « Le mécénat artistique des ducs de Bourbon (XVe et début XVIe siècles): entre culture du Nord, Italie et France centrale », dans A. Bárány, I. Orosz, K. Papp, Klára, B. Vinkler (éds.), *Learning, Intellect and Social Roles: Aristocrats in Hungary and Europe*, Debrecen 2014, p. 13-28.
- Friedman, John B., *Monstrous Races in Medieval Art and Thought*, Cambridge, Mass. 1981.
- Friedman, K. Figg K. (dirs.), *Trade, Travel, Exploration in the Middle Ages : an encyclopedia*, New York 2000.
- Frost, Robert, *The Oxford History of Poland-Lithuania: Volume I: The Making of the Polish-Lithuanian Union 1385-1569*, Oxford 2015.
- Gachet, Emile, *Examen critique des Voyages et ambassades de Ghillebert de Lannoy, 1399-1450*, Bruxelles 1843.
- Gaier, Claude, « Achats d'armes et expéditions militaires en Prusse et autres lieux du comte Guillaume II de Hainaut (1336-1344), dans *Idem* (dir.), *Armes et combats dans l'univers médiéval*, Bruxelles 1995, p. 229-242.
- Gaier, Claude, « La cavalerie lourde en Europe occidentale du XIIe au XVIe siècle : un problème de mentalité », dans *Idem* (dir.), *Armes et combats dans l'univers médiéval*, Bruxelles 1995, p. 299-310.
- Galkus, Juozas, *Lietuvos Vytis / The Vytis of Lithuania*, Vilnius 2009.
- Garipzanov, Ildar H., « Christianity and Paganism in Adam of Bremen's narrative », dans *Idem* (dir.), *Historical Narratives and Christian Identity on a European Periphery. Early History Writing in Northern, East-Central, and Eastern Europe (c.1070–1200)*, Turnhout 2011, p. 13-29.
- Gaşiorowski, Antoni, *Polish Nobility in the Middle Ages*, Wrocław 1984.
- Gaucher, Elisabeth, « Deux regards sur une défaite : Nicopolis », *Cahiers de recherches médiévales* 1, 1996, p. 93-104.
- Gaude-Ferragu, Murielle, *D'or et de cendres. La mort et les funérailles des princes dans le royaume de France au bas Moyen Âge*, Villeneuve d'Ascq 2005.
- Gautier, Alban, Rossignol Sébastien, « De la mer du Nord à la mer Baltique. Géographie, communications, cultures », dans A. Gautier, S. Rossignol (éds.), *De la mer du Nord à la mer Baltique : Identités, contacts et communications au Moyen Âge. Actes de l'atelier de jeunes chercheurs, Boulogne-sur-Mer, les 15-17 octobre 2009*, Lille 2012, p. 5-26.
- Gautier Dalché, Patrick, « Géographie arabe et Géographie latine au XII<sup>e</sup> siècle », *Medieval Encounters* 19/4, 2013, p. 408-433.

- Gautier Dalché, Patrick, « Représentations géographiques de l'Europe – septentrionale, centrale et orientale – au Moyen Âge », dans I. Baumgärtner, H. Kugler (éds.) *Europa im Weltbild des Mittelalters : kartographische Konzepte*, Berlin 2008, p. 63-79.
- Gautier Dalché, Patrick, « À propos de la mappemonde d'Ebtorf », *Médiévales* 55, 2008 [En ligne].
- Gautier Dalché, « Remarques sur les défauts supposés, et sur l'efficace certaine de l'image du monde au XIV<sup>e</sup> siècle », dans *La Géographie au Moyen Âge. Espaces pensés, espaces vécus, espaces rêvés. Supp. au N° 24 de Perspectives Médiévales*, 1998, p. 43-56.
- Gawlas, S., « Polen – eine Ständegesellschaft an der Peripherie des lateinischen Europa », dans R. C. Schwinges, C. Hesse, P. Moraw (dirs.) *Europa im späten Mittelalter. Politik – Gesellschaft – Kultur*, Munich 2006, p. 237-261.
- Génicot, Léopold, « Wallons en Pologne au moyen âge », *Annales de la Société archéologique de Namur* 64, 1985/86, p. 9-16.
- Gersdorf, Harro, *Der Deutsche Orden im Zeitalter der polnisch-litauischen Union*, Marbourg 1957.
- Gidžiūnas, Viktoras, « The Introduction of Christianity into Lithuania », *Lituanus* 4, 1957, p. 6-13.
- Giedroyć, Michal, « The Arrival of Christianity in Lithuania: Baptism and Survival (1341-1387) », *Oxford Slavonic Papers* 22, 1989, p. 34-57.
- Gierszewski, A., « Organization of Teutonic Military Infrastructure on Curonian Spit from 1283 A. D. up to 1525 A. D. », *Baltijos Regiono Istorija ir Kultura: Lietuva et Lenkija = History and Culture of Baltic Region : Lithuania and Poland*, Klaipėda 2007, p. 9-24.
- Gieysztor, Aleksander, « Sylvestre II et les Églises de Pologne et Hongrie », dans *Gerberto. Scienza, storia e mito. Atti del Gerberti Symposium (Bobbio 25-27 Iuglio 1983)*, Bobbio 1985, p. 733-746.
- Gieysztor, Aleksander, « Polska w "El libro del Conoscimiento" z polowy XIV wieku », *Przegląd Historyczny* 56/3, 1965, p. 397-412.
- Ginzburg, Carlo, « Les Origines du sabbat », dans N. Jacques-Chaquin, M. Préaud (dirs.), *Le sabbat des sorcières. XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Grenoble 1993, p. 17-21.
- Ginzburg, Carlo, *Le Sabbat des sorcières*, Paris 1992.
- Ginzburg, Carlo, « Ekphrasis and Quotation », *Tijdschrift Voor Filosofie* 50/1, 1988, p. 3-19.
- Ginzburg, Carlo, *Le Fromage et les Vers*, Paris 1980.
- Gimbutas, Marija, « Religion and Mythology of the Balts », dans J. Trinkunas (dir.), *Of Gods and Holidays. The Baltic Heritage*, Vilnius 1999, p. 18-45.
- Gimbutas, Marija, *The Balts*, Londres 1963.
- Girbea, Catalina, *Le Bon Sarrasin dans le roman médiéval (1100-1225)*, Paris 2014.
- Gładysz, Mikołaj, *The Forgotten Crusaders. Poland and the Crusader Movement in the Twelfth and Thirteenth Centuries*, trad. Paul Barford, Leiden-Boston 2012.

- Głodek, Marzena, *Utopia Europy zjednoczonej. Życia i idee Filipa de Mézières (1327-1405)*, Słupsk 1997.
- Goetz, H.-W., « Constructing the Past. Religious Dimensions and Historical Consciousness in Adam of Bremen's *Gesta Hammaburgensis ecclesiae Pontificum* », dans L. B. Mortensen (éd.), *The Making of Christian Myths in the Periphery of Latin Christendom*, Copenhague 2006, p. 46-47.
- Gonthier, Nicole, « Les victimes de viol devant les tribunaux à la fin du Moyen Âge d'après les sources dijonnaises et lyonnaises », *Criminologie* 27/2, 1994, p. 9-32.
- Gorecki, P., « Words, Concepts and Phenomena: Knighthood, Lordship and the Early Polish Nobility, c. 1100 – c. 1350 », dans A. J. Duggan (dir.), *Nobles and Nobility in Medieval Europe*, Woodbridge 2000, p. 115-155.
- Górski, Karol, « The Author of the *Descriptiones Terrarum*: A New Source for the History of Eastern Europe », *The Slavonic and East European Review* 61/2, 1983, p. 254-258.
- Górski, Karol, « L'Ordre teutonique. Un nouveau point de vue », *Revue Historique* 230/2, 1963, p. 285-294.
- Górski, Karol, Tomczak, Andrzej, *Polska-Francja : dziesięć wieków związków politycznych, kulturalnych i gospodarczych*, Varsovie 1983.
- Gouguenheim, Sylvain, *Tannenberg 1410*, Paris 2012.
- Gouguenheim, Sylvain, « Les Guerres des ordres militaires furent-elles des guerres chevaleresques ? », dans M. Aurell, C. Girbea (dirs.), *Chevalerie et christianisme aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, Rennes 2011, p. 291-313.
- Gouguenheim, Sylvain, « Das Echo der Schlacht bei Grunwald im Frankreich des XV. und XVI. Jahrhunderts », dans K. Ożóg, J. Trupinda (dirs.), *Conflictus Magnus apud Grunwald 1410. Między Historią a Tradycją*, Malbork 2013, p. 192-206.
- Gouguenheim, Sylvain, « Le procès pontifical de 1339 contre l'Ordre teutonique », *Revue historique* 647/3, 2008, p. 567-603.
- Gouguenheim, Sylvain, *Les Chevaliers teutoniques*, Paris 2007.
- Gouguenheim, Sylvain, « Un Italien dans la Baltique. Guillaume de Modène en Norvège et en Suède », dans T. M. S., Lehtonen, E. Mornet (éds.), *Les élites nordiques et l'Europe occidentale (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris 2007, p. 139-152.
- Gouguenheim, Sylvain, « L'Ordre teutonique en Prusse », dans *L'expansion occidentale (XI<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècles). Formes et conséquences (Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public. 33<sup>e</sup> congrès, Madrid, 2002)*, Paris 2003, p. 97-113.
- Grabois, Aryeh, « Militia and Malitia : the Bernardine Vision of Chivalry », dans M. Grevers (dir.), *The Second Crusade and the Cistercians*, New York 1992, p. 49-56.
- Grabski, Andrzej F., *Polska w Opiniach Europy Zachodniej, XIV-XV w.*, Varsovie 1968.
- Grabski, Andrzej F., « Jadwiga-Wilhelm-Jagiello w opiniach europejskich », *Nasza Przeszłość* 23, 1966, p. 117-166.
- Grabski, Andrzej F., « La Pologne et les Polonais vus par les étrangers du X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle », *Acta Poloniae historica* 13, 1965, p. 22-43.

- Grabski, Andrzej F., *Polska w Opiniach Obcych, X-XIII w.*, Varsovie 1964.
- Greimas, Algirdas Julien, *Des Dieux et des hommes : études de mythologie lituanienne*, Paris 1985.
- Greimas, Algirdas Julien, « Les voix du mythe en Lituanie. Entretien avec Algirdas Julien Greimas », *Lalies* 10, 1992, p. 9-39.
- Greimas, Algirdas Julien, « Le dit de Sovys, conducteur des âmes », *Lalies* 6, 1984, p. 42-58.
- Grewe, Wilhelm, *The Epochs of International Law*, trad. et rév. par Michael Byers, Berlin/New-York 2000.
- Gros, Gérard, « Croisade contre les Boesmes, ou guerre et paix chez Jean Régnier », *Cahiers de recherches médiévales* 1, 1996, p. 105-127.
- Guard, Timothy, *Chivalry, Kingship and Crusade. The English Experience in the Fourteenth Century*, Woodbridge 2013.
- Gudavičius, Edvardas, « Lithuania's Road to Europe », *Lithuanian Historical Studies* 2, 1997, p. 15-27.
- Guénée, Bernard, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris 1980.
- Guenée, Bernard, *Entre l'Église et l'État. Quatre vies de prélats français à la fin du Moyen Âge (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris 1987.
- Guenée, Bernard, *L'Occident aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Les États*. Paris 1971.
- Guéret-Laferté, Michèle, « Le voyageur et le géographe : l'insertion de la relation de voyage de Guillaume de Rubrouck dans l'*Opus majus* de Roger Bacon », dans *La Géographie au Moyen Âge. Espaces pensés, espaces vécus, espaces rêvés. Supp. au N° 24 de Perspectives Médiévales*, 1998, p. 81-96.
- Guerrie Dall'oro, Guido, « Les mercenaires dans les campagnes napolitaines de Louis le Grand, roi de Hongrie, 1347-1350 », dans J. France (éd.), *Mercenaries and Paid Men*, Leiden 2008, p. 61-88.
- Güttner-Sporzynski, Darius von, *Poland, Holy War, and the Piast Monarchy, 1100-1230*, Turnhout 2014.
- Güttner-Sporzynski, Darius von, « Constructing memory : holy war in the Chronicle of the Poles by Bishop Vincentius of Cracow », *Journal of Medieval History* 40/3, 2014, p. 276-291 [numération de l'auteur : p. 1-16].
- Güttner-Sporzynski, Darius von, « Holy War and Proto-Crusading. Twelfth-Century Justifications for the Campaigns against the Pomeranians and Prussians », dans T. Nielsen, I. Fonnesberg-Schmidt (dirs.), *Crusading on the Edge. Ideas and Practice of Crusading in Iberia and the Baltic Region, 1100-1500*, Turnhout 2016, p. 225-244.
- Guth, Klaus, « Pomeranian Missionary Journeys of Otto I of Bamberg », in M. Grevers (éd.), *The Second Crusade and the Cistercians*, New York 1992, p. 13-23.
- Guzman, Gregory G., « European clerical envoys to the Mongols: Reports of Western merchants in Eastern Europe and Central Asia, 1231–1255 », *Journal of Medieval History* 22/1, 1996, p. 53-67.
- Guzman, Gregory G., « The encyclopedist Vincent de Beauvais and his Mongol extracts », *Speculum* 49, 1974, p. 287-307.

- Hablot, Laurent, « L'emblématique princière dans l'œuvre d'Eustache Deschamps », dans M. Lacassagne, Th. Lassabatère (dir.), *Les "dictez vertueulx" d'Eustache Deschamps : forme poétique et discours engagé à la fin du Moyen Âge*, Paris 2005, p. 87-107.
- Hackett, Jeremiah M. G., « Roger Bacon : his life, career and works », dans J. Hackett (éd.), *Roger Bacon and the sciences. Commemorative essays*, Leiden 1997, p. 9-23.
- Halecki, Oskar, *Jadwiga of Anjou and the rise of East Central Europe*, Boulder etc. 1991.
- Halecki, Oskar, « From the Union with Hungary to the Union with Lithuania : Jadwiga, 1374-1399 », dans W. F. Reddaway et al. (éd.), *The Cambridge History of Poland*, vol. 1, New York 1950, (réimpr. 1971), p. 188-209.
- Halecki, Oskar, « Problems of the New Monarchy : Jagello and Vitold » dans W. F. Reddaway et al. (éd.), *The Cambridge History of Poland*, vol. 1, New York 1950, (réimpr. 1971), p. 210-231.
- Halecki, Oskar, « Gilbert de Lannoy and his Discovery of East Central Europe », *Bulletin of the Polish Institute of Arts and Sciences in America* 2, 1944, p. 314-331.
- Halecki, Oskar, *La Politique scandinave des Jagellons* (Extrait de *la Pologne au VI-e Congrès International des Sciences Historiques*, Oslo 1928), Varsovie 1930.
- Halkin, Léon-E., « Pour une histoire de l'honneur », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 4/4, 1949, p. 433-444.
- Hanly Michael, « Philippe de Mézières and the Peace Movement », dans R. Blumenfeld-Kosinski et K. Petkov (dirs.), *Philippe de Mézières and his Age. Piety and Politics in the Fourteenth Century*, Leiden-Boston 2012, p. 61-82.
- Hartog, François, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris 1980.
- Hautala, Roman, « The Teutonic Knights' Military Confrontation with the Cumans during Their Stay in Transylvania (1211–1225) », *Golden Horde Civilisation* 8, 2015, p. 80-89.
- Heckmann, Dieter, « L'Ordre teutonique à Metz et à Liège au Moyen Âge », dans J. Sarnowsky, *Mendicants, Military Orders, and Regionalism*, Aldershot 1999, p. 59-68.
- Hélavy, Xavier, « Le „dégoût” de la noblesse française à l'égard de la croisade à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle », dans M. Nejedlý, J. Svátek (dirs.), *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, Toulouse 2009, p. 17-30.
- Heller Michel, *Histoire de la Russie et de son empire*, trad. Anne Coldefy-Faucard, Paris, Flammarion, 1997.
- Helmont, Jan van, *Gelre. B.R. Ms. 15652-56*, Louvain 1992.
- Henrix, H., « Adalbert von Prag (um 956 – 23. April 997) – ein europäischer Heiliger », dans H. Henrix (dir.), *Adalbert von Prag. Brückenbauer zwischen dem Osten und Westen Europas*, Baden-Baden 1997, p. 9-15.
- Herrmann, Joachim, « Les Slaves du Nord », dans D. Wilson (dir.), *Les mondes nordiques. Histoire et héritage de l'Europe barbare, Ve- XIIIe s*, Paris 1980, p. 193-206.
- Hess, Cordelia, *The Absent Jews. Kurt Forstreuter and the Historiography of Medieval Prussia*, New York 2017.

- Heullant-Donat, Isabelle, « En amont de l'observance », dans F. Meyer, L. Viallet, *Identités franciscaines à l'âge des réformes*, Clermont-Ferrand 2005, p. 73-100.
- Hicks, Michael, *Warwick the Kingmaker*, Oxford 1998.
- Higounet, Charles, *Les Allemands en Europe centrale et orientale*, Paris 1989.
- Higounet, Charles, « De La Rochelle à Toruń : aventure de barons en Prusse et relations commerciales » dans *Idem, Paysages et villages neufs du Moyen Âge*, Bordeaux 1975, p. 443-447.
- Higounet, Charles, « Les forêts de l'Europe occidentale du Ve au Xie siècle », dans *Idem, Paysages et villages neufs du Moyen Âge*, Bordeaux 1975, p. 37-63.
- Hilckman, Anton, « Paweł Włodkowic, a Forerunner of the Modern Doctrine of States », dans J. Braun (éd.), *Poland in Christian Civilisation*, Londres 1985, p. 269-275.
- Hlaváček, Petr, « A Reflection on the Political and Religious Role of Bohemia », dans J. Kłoczowski, H. Łaszkiwicz (éd.), *East-Central Europe in European history*, Lublin 2009, p. 131-145.
- Hockay, Jean, « Alexandre et Gauthier. Deux Malonnois en Pologne au XII<sup>e</sup> siècle », *Le Guetteur Wallon*, 1978, N° 2, p. 41-61 ; N° 3, p. 81-95.
- Holban, Maria, « Du caractère de l'ambassade de Guillebert de Lannoy dans le nord et le sud-est de l'Europe en 1421 », *Revue des études sud-est européennes : Civilisations – Mentalités* 5, 1967, p. 419-434.
- Hoorebeeck, Céline van, « Item, ung petit livre en franchois... La littérature française dans les librairies des fonctionnaires des ducs de Bourgogne », *Le Moyen français* 57-58, 2005-2006, p. 381-413.
- Housley, Norman, *Crusading and the Ottoman Threat, 1453-1505*, Oxford 2013.
- Housley, Norman, *Contesting the Crusades*, Oxford 2006.
- Housley, Norman, « One man and his wars: the depiction of warfare by Marshal Boucicaut's biographer », *Journal of Medieval History* 29/1, 2003, p. 27-40.
- Housley, Norman, « Le Maréchal Boucicaut à Nicopolis », dans J. Paviot, M. Chauneu-Bouillot (dirs.), *Nicopolis 1396–1996. Actes du colloque international "Nicopolis, 1396-1996"*, Dijon 1996 (*Annales de Bourgogne* 68), Dijon 1997, p. 85-99.
- Housley, Norman, *The Later Crusades, 1274-1580: from Lyon to Alcazar*, Oxford 1992.
- Housley, Norman, *The Avignon papacy and the Crusades, 1305-1378*, Oxford 1986.
- Howe, John M., « The Conversion of the Physical World. The Creation of a Christian Landscape », dans J. Muldoon (dir.), *Varieties of Religious Conversions in the Middle-Ages*, Gainesville 1997, p. 63-78.
- Huizinga, Johan, *L'Automne du Moyen Âge*, trad. J. Bastin, Paris 1975.
- Hulak, Florence, « En avons-nous fini avec l'histoire des mentalités ? », *Philonsorbonne* 2, 2008, p. 89-109.
- Huntington, Samuel, *Le choc des civilisations*, Paris 1997.
- Iorga, Nicolae, « Les Aventures "sarrazines" des Français de Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle », dans C. Marinescu (dir.), *Mélanges d'Histoire Générale*, Cluj 1927, p. 7-56.

- Iorga, Nicolae, *Philippe de Mézières (1327-1405) et la croisade au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris 1896.
- Inno, K., « Aestii, the Estonians, and the Origin of Eesti », *Ural-Altische Jahrbücher* 54, 1982, p. 57-85.
- Iwanowska, G. « Excavations at the Jegliniec hillfort - recent developments in Balt archaeology », *Antiquity* 65/248, 1991, p. 684-695.
- Iwanczak, Wojciech, « Höfische Kultur und ritterliche Lebensformen in Polen vor dem Hintergrund der europäischen Entwicklung », dans A. Patschovsky, T. Wunsch (éd.), *Das Reich und Polen: Parallelen, Interaktionen und Formen der Akkulturation im Hohen und Späten Mittelalter*, Stuttgart 2003, p. 277-300.
- Iwanczak, Wojciech, « La mer Baltique dans la cartographie médiévale » dans A. Gautier, S. Rossignol (éds.), *De la mer du Nord à la mer Baltique : Identités, contacts et communications au Moyen Âge. Actes de l'atelier de jeunes chercheurs, Boulogne-sur-Mer, les 15-17 octobre 2009*, Lille 2012, p. 27-44.
- Jakštas, Juozas, *Das Baltikum in der Kreuzzugsbewegung des 14. Jhs. Die Nachrichten Philipps de Mézières über die baltischen Gebiete*, Bonn 1959.
- Jaroszewska, Teresa, « A la découverte de l'Europe de l'Est : Tractatus de duabus Sarmatiis, Asiana et Europiana de Mathias de Miechow (1517) », dans E. Berriot-Salvadore, R. Aulotte (dirs.), *Les représentations de l'Autre du Moyen Âge au XVII<sup>e</sup> siècle*, Saint-Etienne 1995, p. 17-29.
- Jasinski, Tomasz, « The Golden Bull Allegedly Issued in 1226 by Friedrich II for the Teutonic Order », *Quaestiones Mediaevi Novae* 3, 1998, p. 221-244.
- Jasinski, Tomasz, « Uwagi a autentycznosci Przywileju Kruszwickiego z Czerwca 1230 R. », *Personae Colligationes Facta*, Toruń 1991, p. 226-239.
- Jeanpierre, Laurent, « Frontière », dans O. Christin (dir.), *Dictionnaire des Concepts Nomades*, Paris 2010, vol. 1, p. 157-169.
- Jefferson, John, *The Holy Wars of King Wladislas and Sultan Murad*, Leiden 2012.
- Jensen, Carsten Selch, « The Early Stage of Christianisation in Livonia », dans T. Lehtonen et K. V. Jensen (dirs.), *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Helsinki 2005, p. 207-215.
- Jensen, Kurt Villads, « Crusading at the End of the World. The Spread of the Idea of Jerusalem after 1099 to the Baltic Sea Area and to the Iberian Peninsula », dans T. Nielsen, I. Fonnesberg-Schmidt, *Crusading on the Edge. Ideas and Practice of Crusading in Iberia and the Baltic Region, 1100-1500*, Turnhout 2016, p.
- Jensen, Kurt Villads, Salonen, Kirsi, Vogt, Helle (éd.), *Cultural Encounters during the Crusades*, Odense 2013.
- Jensen, Janus Møller, *Denmark and the Crusades, 1400-1650*, Leiden 2007.
- Jéquier, Léon, *L'Armorial Bellenville. Cahiers d'Héraldique V*, Paris 1993.
- Johansen, Paul, *Nordische Mission: Revals Gründung und die Schwedensiedlung in Estland*, Stockholm 1951.
- Joly, A., *Benoit-de-Sainte-More et le Roman de Troyes ou les métamorphoses d'Homère et de l'épopée gréco-latine au Moyen Âge*, Paris 1871.

- Jones, Terry, *Chaucer's Knight: The Portrait of a Medieval Mercenary*, Londres 1980.
- Jonuks, Tonno, « Archeology of religion: possibilities and prospects », *Journal of Estonian Archeology*, 9/1, 2005, p. 32-59.
- Jóźwiak, Sławomir, Trupinda, Janusz, *Organizacja życia na zamku krzyżackim w Malborku w czasach wielkich mistrzów 1309-1457. Wydanie II uzupełnione i poprawione*, Malbork 2011.
- Jóźwiak, Sławomir, Kwiatkowski, Krzysztof, Szweda, Adam, Szybkowski, Sobiesław, *Wojna Polski i Litwy z zakonem krzyżackim w latach 1409–1411*, Malbork, 2010.
- Judic, B., « Le corbeau et la sauterelle. L'application des instructions de Grégoire le Grand pour la transformation des temples païens en églises », dans L. Mary et M. Sot (éd.), *Impies et païens entre Antiquité et Moyen Âge*, Paris 2002, p. 97-125.
- Kahl, H.-D., « Compellere intrare. Die Wendenpolitik Bruns von Querfurt im Lichte hochmittelalterischen Missions- und Völkerrechts », *Zeitschrift für Ostforschung* 4, 2/3, 1955, p. 161-193, 360-401.
- Kala, Tiina, « Rural society and religious innovation », dans A. V. Murray (dir.), *The Clash of Cultures on the Baltic Frontier*, Farnham 2009, p. 169-190.
- Kala, Tiina, « The Incorporation of the Northern Baltic Lands », dans Alan V. Murray (dir.), *Crusade and Conversion on the Baltic Frontier, 1150-1500*, Aldershot 2001, p. 3-20.
- Kaljundi, Linda, « Medieval Conceptualisations of the Baltic Sea Region. Performing the Frontier in Helmold of Bosau's "Chronicle of the Slavs" », dans I. Sooman, S. Donecker, *The "Baltic Frontier" Revisited. Power Structures and Cross-Cultural Interactions in the Baltic Sea Region*, Vienne 2009, p. 25-40.
- Kaljundi, Linda, *Waiting for Barbarians. The Imagery, Dynamics and Functions of the Other in Northern German Missionary Chronicles, 11th – Early 13th Centuries. The Gestae Hammaburgensis Ecclesiae Pontificum of Adam of Bremen, Chronica Slavorum of Helmold of Bosau, Chronica Slavorum of Arnold of Lübeck, and Chronicon Livoniae of Henry of Livonia*, Tartu 2005 (travail de mémoire non publié).
- Kaluza, Z., « L'œuvre théologique de Richard Brinkley, O.F.M. », *Archive d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* 64, 1989, p. 169-273.
- Kamuntavicius, Rustis, « Memoirs of French travellers : a source of Lithuanian History in the Second Half of the Seventeenth Century », *Lithuanian Historical Studies* 3, 1998, p. 27-48.
- Kappeler, Andreas, *La Russie empire multiethnique*, Paris 1994.
- Katzir, Yael, « The Second Crusade and the Redefinition of Ecclesia, Christianitas and Papal Coercive Power », dans M. Grevers, *The Second Crusade and the Cistercians*, New York 1992, p. 3-11.
- Kedar, Benjamin Z., *Crusade and mission: European approaches toward the Muslims*, Princeton 1984.
- Keen, Maurice, « Gadifer de La Salle: a late medieval knight errant », dans C. Harper-Bill et R. Harvey (dirs.), *The Ideals and Practice of Medieval Knighthood. Papers from the First and Second Strawberry Hill Conferences*, Woodbridge 1986, p. 74-85.
- Keen, Maurice, *Chivalry*, New Haven 1984 (rééd. 2005).



- Keen, Maurice, « Chaucer's Knight, the English Aristocracy and the Crusade », dans V. J. Scattergood, J. W. Sherborne (éd.), *English Court Culture in the Later Middle Ages*, Londres 1983, p. 45-61.
- Kehnel, Anne, « Le sacrifice du cheval. Une brève histoire de sa découverte d'Hérodote à Dumézil », dans B. Andenmatten, A. Paravicini Bagliani et E. Pibiri (dir.), *Le cheval dans la culture médiévale*, Florence 2015, p. 5-32.
- Kiaupa, Zigmantas, *The History of Lithuania*, trad. S. C. Rowell, J. Smith, V. Urbonavicius, Vilnius 2005.
- Kiaupa, Zigmantas, Kiaupienė, Jūratė, Kuncevičius, Albinas, *History of Lithuania before 1795*, Vilnius 2000.
- Kinoshita, Sharon, « "Noi siamo mercatanti Cipriani": How to Do Things in the Medieval Mediterranean », dans R. Blumenfeld-Kosinski, K. Petkov (dirs.), *Philippe de Mézières and his Age. Piety and Politics in the Fourteenth Century*, Leiden-Boston 2012, p. 41-60.
- Kiparsky, Valentin, « Philippe de Mézières sur les rives de la Baltique », *Neuphilologische Mitteilungen* 41/3-4, 1940, p. 61-67.
- Klaczko, Julian, « Une Annexion d'autrefois. — Le royaume de Jagello et son dernier historien. Première partie », *La Revue des Deux Mondes* 82, 1869, p. 5-38.
- Klaczko, Julian, « Une Annexion d'autrefois. — II. — L'Ordre teutonique et le royaume de Jagello. Dernière partie », *La Revue des Deux Mondes* 82, 1869, p. 652-681.
- Klare, Michael, « À Washington, scénarios pour un conflit majeur », *Le Monde diplomatique*, septembre 2016, p. 1-9.
- Kļaviņš, Kaspars, « Le tracé de l'identité européenne de l'Espagne aux Pays Baltes », dans F. Sabaté (éd.), *Identities on the Move*, Berne 2014, p. 95-110.
- Kļaviņš, Kaspars, « The Significance of the Local Baltic Peoples in the Defence of Livonia (Late Thirteenth-Sixteenth Centuries) », dans A. V. Murray (dir.), *The Clash of Cultures on the Baltic Frontier*, Farnham 2009, p. 321-340.
- Kļaviņš, Kaspars, « The Ideology of Christianity and Pagan Practices among the Teutonic Knights », *Journal of Baltic Studies* 37/3, 2006, p. 260-276.
- Klimas, Petras, *Ghillebert de Lannoy in medieval Lithuania; voyages and embassies of an ancestor of one of America's great presidents*, New York 1945.
- Kłoczowski, Jerzy, Aleksiuń, Natalia, Samsonowicz, Henryk (et. al.), *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Paris 2004.
- Kłoczowski, Jerzy, Wozniwski, Muriel, « Les premières histoires de la Pologne publiées en France, à l'occasion de l'élection d'Henri de Valois », dans R. Sauzet (dir.), *Henri III et son temps. Actes du colloque international du Centre de la Renaissance de Tours, octobre 1989*, Paris 1992, p. 103-109.
- Kłoczowski, Jerzy, *La Pologne dans l'Église médiévale*, Aldershot 1993.
- Kłoczowski, Jerzy (dir.), *Histoire religieuse de la Pologne*, Paris 1987.
- Knoll, Paul W., « "A Pearl of Powerful Learning": The University of Cracow in the Fifteenth Century », Leiden 2016.

- Knoll, Paul W., « Wenta, Jarosław, *Kronika tzw. Galla Anonima: Historyczne (monastyczne i genealogiczne) oraz geograficzne konteksty powstania* », *Speculum* 88/1, 2013, p. 357-358.
- Knoll, Paul W., « Poland as "Antemurale Christianitatis" in the Late Middle Ages », *The Catholic Historical Review*, 60/3, 1974, p. 381-401.
- Knoll, Paul W., *The Rise of the Polish Monarchy: Piast Poland in East Central Europe, 1320-1370*, Chicago 1972.
- Knudson, Charles, « Saintre's Prussian Expedition », dans *Etudes de langue et de littérature du Moyen Âge, offertes à Félix Lecoy*, Paris 1973 p. 271-277.
- Kołodziejczyk, Dariusz, « Entre l'antemurale Christianitatis et la raison d'État. L'idée de Croisade en Pologne aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles », dans M.-M. de Cevins (dir.), *L'Europe centrale au seuil de la modernité: Mutations sociales, religieuses et culturelles. Autriche, Bohême, Hongrie et Pologne, fin du XIV<sup>e</sup> siècle - milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Actes colloque international de Fontevraud (15-16 mai 2009)*, Rennes 2010, p. 19-26.
- Koncius, Joseph, *Vytautas the Great, Great Duke of Lithuania*, Miami 1964.
- Körntgen, Ludger, « The Emperor and his Friends : the Ottonian realm in the year 1000 », dans P. Urbańczyk (dir.), *Europe around the Year 1000*, Varsovie 2001, p. 465-488.
- Kotecki, Radosław, « The Desecration of Holy Places according to Witnesses' Testimonies in the Polish-Teutonic Order Trials of the 14<sup>th</sup> Century », dans W. Sieradzan (dir.), *Arguments and Counter-Arguments. The Political Thought of the 14th-and 15th Centuries during the Polish-Teutonic Order Trials and Disputes*, Toruń 2012, p. 69-110.
- Kotov, Anton, « Novoe "pole boya" Tevtonskogo ordena », dans Ilya O. Dementiev (dir.), *Studia Teutonica. Issledovaniya po istorii Nemetskogo Ordena*, Kaliningrad 2012, p. 87-102.
- Kraack, Detlev, *Monumentale Zeugnisse des spätmittelalterlichen Adelsreise. Inschriften und Graffiti des 14.-16. Jahrhunderts*, Göttingen 1997.
- Kras, Paweł, « The Conversion of Pagans and Concept of Ius Gentium in the Writings of Cracow Professors in the First Half of the Fifteenth Century: An Overview », *Bažnyčios Istorijos Studijos - Studies in Church History* 6, 2013, p. 23-53.
- Kristo, Gyula, Engel, Pal, Kubinyi, Andras, *Histoire de la Hongrie médiévale*, 2 vols., Rennes, Presses Univ. Rennes, 2008.
- Kruse, Holger, Paravicini, Werner, Ranft, Andreas (dirs.), *Ritterorden und Adelsgesellschaften im spätmittelalterlichen Deutschland. Ein systematisches Verzeichnis*, Francfort etc. 1991.
- Kubon, Sebastian, « Der Friede von Raczanz/Raciążek », *Ordines Militares. Yearbook for the Study of the Military Orders* 18, 2013, p. 39-53.
- Kuczyński, Stefan K., « Les hérauts d'armes dans la Pologne médiévale », dans B. Schnerb (dir.), *Le héraut, figure européenne (XIV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècle). Actes du colloque de Lille, 2005 (Revue du Nord 88)*, Villeneuve d'Ascq 2006, p. 651-658.
- Kuczyński, Stefan K., « Le premier armorial polonais du XV<sup>e</sup> siècle : l'auteur, l'œuvre, la méthode », dans *Les armoriaux. Histoire héraldique, sociale et culturelle des armoriaux médiévaux, Acte du colloque de Paris, 1994*, Paris 1998, p. 125-136.

- Kwiatkowski, Krzysztof, « New Research into the Battle of Grunwald/Tannenberg/Žalgiris. Attempt at an Overview », *Historical Annals* 79, 2013, p. 1-31.
- Kwiatkowski, Krzysztof, « Prolog und Epilog *temporis sanctis*. Die Belagerung Kauens 1362 in der Beschreibung Wigands von Marbourg », *Zeitschrift für Ostmitteleuropa-Forschung* 57/2, 2008, p. 238-254.
- Kwiatkowski, Stefan, *Der Deutsche Orden im Streit mit Polen-Litauen, eine theologische Kontroverse über Krieg und Frieden auf dem Konzil von Konstanz (1414-1418)*, Stuttgart-Berlin-Cologne 2000.
- Lalande, Denis, *Jean II le Meingre, dit Boucicaut (1366-1421): étude d'une biographie héroïque*, Genève 1988.
- Lalkou Ihar, *Aperçu de l'histoire politique du Grand-Duché de Lithuanie*, Paris 2000.
- Lamberg, Marko, « Finns as aliens and compatriots in the late Medieval kingdom of Sweden », dans O. Merisalo (dir.), *Frontiers in the Middle Ages. Proceedings of the Third European Congress of the FIDEM (Jyväskylä, June 2003)*, Turnhout – Louvain-la-Neuve 2006, p. 121-132.
- Lannoy, Baudouin de, *Hugues de Lannoy, le bon seigneur de Santes*, Bruxelles 1957.
- Lassabatère, Thierry, *La Cité des Hommes. Eustache Deschamps, expression poétique et vision politique*, Paris 2011.
- Lassabatère, Thierry, « "Comment Dieux a confirmée noblesce". Identité fonctionnelle et culturelle de la noblesse dans l'œuvre d'Eustache Deschamps », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 13, 2006, p. 53-68.
- Lassabatère, Thierry, « Théorie et éthique de la guerre chez Eustache Deschamps », dans P. Contamine, O. Guyotjeannin (dirs.), *La guerre, la violence et les gens au Moyen Âge*, vol. 1, Paris 1996, p.35-48.
- Lavisse, Ernest, *Etudes sur l'histoire de la Prusse*, Paris 1879.
- Lawaty, Andreas, « The Figure of "Antemurale" in the Historiography at Home and in Exile », dans M. Zadencka et al. (éds.), *East and Central European History Writing in Exile*, Leiden 2015, p. 360-375.
- Le Goff, Jacques, *L'Imaginaire médiéval. Essais*, Paris 1985.
- Lebecq, Stéphane, *Hommes, mers et terres du nord au début du Moyen Âge*, vol. 1, Villeneuve d'Ascq 2011.
- Lebecq, Stéphane, « Ohthere et Wulfstan: deux marchands-navigateurs dans le Nord-Est européen à la fin du IX<sup>e</sup> siècle », dans H. Dubois, J.-C. Hocquet, A. Vauchez (éds.), *Horizons marins, itinéraires spirituels (V<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles). Mélanges Michel Mollat*, Paris 1987, p. 167-182.
- Lecouteux, Claude, « Paganisme, christianisme et merveilleux », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 37/4, 1982, p. 700-716.
- Lecouteux, Claude, « Les cynocéphales. Étude d'une tradition tératologique de l'Antiquité au XII<sup>e</sup> s. », *Cahiers de civilisation médiévale* 24/94, 1981 p. 117-128.
- Lehtonen, Tuomas, Jensen, Kurt V., *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Helsinki 2005.

- Leguai, André, « Bourbonnais et Auvergnats à la croisade de Prusse », *Etudes Bourbonnaises* 1991, p. 93-97.
- Lelewel, Joachim, *Histoire de la Lithuanie et de la Ruthénie, jusqu'à leur union définitive avec la Pologne, conclue à Lublin en 1569*, Paris-Leipzig 1861.
- Lelewel, Joachim, *Géographie du Moyen Âge*, 5 vols., Bruxelles, 1850 et 1852-1857.
- Lemeshkin, I., « Baltijskaja "basnja" v sostave khronografa 1261 goda. Folklornyj narrativ o Sovii », *Tautosakos darbai (Folklore Studies)* 30, 2005, p. 140-165.
- Lenartowicz, Aleksandra, « Paweł Włodkowic and Andreas Laskary as the Authors of the Polish Revindication Programme against the State of the Teutonic Order in 1412-1418 », dans W. Sieradzan (dir.), *Arguments and Counter-Arguments. The Political Thought of the 14th-and 15th Centuries during the Polish-Teutonic Order Trials and Disputes*, Toruń 2012, p. 111-122.
- Leonard, Irving A., *Books of the Brave. Being an Account of Books and of Men in the Spanish Conquest and Settlement of the Sixteenth-Century New World*, Cambridge (Mass.), 1949 (première édition).
- Leuridan, T. *Histoire des seigneurs et de la seigneurie de Roubaix*, vol. 2, Roubaix 1862.
- Lévi-Strauss, Claude, *Anthropologie structurale*, Paris 1958.
- Lévi-Strauss, Claude, *Tristes tropiques*, Paris 1955.
- Lévy, Bertrand, « Les racines culturelles de l'exotisme géographique, du Moyen Âge à la Renaissance européenne », *Le Globe* 148, 2008, p. 31-45.
- Lévy, Bertrand, « Géographie et littérature. Une synthèse historique », *Le Globe* 146, 2006, p. 25-52.
- Lewicki, Tadeusz « La voie Kiev-Vladimir (Wodzimierz Wolynski) d'après le géographe arabe de XII<sup>e</sup> siècle », *Rocznik Orientalistyczny* 13, 1937, p. 91-105.
- Lewis, Bernard, *Comment l'Islam a découvert l'Europe*, Paris 1992.
- Lind, John H., « Mobilisation of the European Periphery against the Mongols », dans J. Staecker (dir.), *The Reception of Medieval Europe in the Baltic Sea Region. Papers of the XIIth Visby Symposium held at Gotland University*, Visby 2009, p. 75-90.
- Lind, John H., « Consequences of the Baltic crusades in Target Areas: The Case of Karelia », dans A. V. Murray (dir.), *Crusade and Conversion on the Baltic Frontier, 1150-1500*, Aldershot 2001, p. 133-150.
- Line, Philip, « Sweden's conquest of Finland », dans A. V. Murray (dir.), *The North-Eastern Frontiers of Medieval Europe: the expansion of Latin Christendom in the Baltic Lands*, Farnham 2014, p. 57-83.
- Lotan, Shlomo, « The Teutonic Knights and their Attitude about Muslims: Saracens in the Latin Kingdom of Jerusalem and in the Baltic Region », dans C. Hess, J. Adams (éds.), *Fear and Loathing in the North*, Berlin 2015, p. 315-330.
- Lotan, Shlomo, « The Battle of La Forbie (1244) and its Aftermath – Re-examination of the Military Order's Involvement in the Latin Kingdom of Jerusalem in the mid-Thirteenth Century », *Ordines Militares. Yearbook for the Study of the Military Orders* 17, 2012, p. 53-67.

- Lotter, F., « The Crusading Idea and the Conquest of the Region East of the Elbe », dans R. Bartlett, A. MacKay (dirs.), *Medieval Frontier Societies*, Oxford 1989 p. 265-306.
- Lübke, Christian, « The Polabian Alternative: Paganism between Christian Kingdoms », dans P. Urbańczyk (dir.), *Europe Around the Year 1000*, Varsovie 2001, p. 379-389.
- Maalouf, Amin, *Les croisades vues par les Arabes*, Paris 1983.
- Magee, Jim, « Le temps de la croisade bourguignonne : l'expédition de Nicopolis », dans J. Paviot, M. Chauney-Bouillot (dirs.), *Nicopolis 1396–1996. Actes du colloque international "Nicopolis, 1396-1996", Dijon 1996 (Annales de Bourgogne 68)*, Dijon 1997, p. 49-58.
- Maier, Christoph T., *Preaching the crusades: mendicant friars and the cross in the thirteenth century*, Cambridge etc. 1994.
- Makowiecki, Daniel, « Exploitation of Early Medieval Aquatic Environments in Poland and other Baltic Sea Countries : and Archaeozoological Consideration », *L'Acqua nei secoli altomedievali: Spoleto, 12-17 aprile 2007*, Spoleto 2008, vol. 2, p. 753-778.
- Manteuffel, Tadeusz, « La mission balte de l'ordre de Cîteaux », dans *La Pologne au X<sup>e</sup> Congrès international des sciences historiques à Rome*, Varsovie 1953, p. 108-123.
- Mannhardt, Wilhelm, *Letto-Preussische Götterlehre*, Riga 1936.
- Marchandise, Alain, « Philippe de Mézières et son *Epistre au roi Richart* », *Le Moyen Âge* 116/3, 2010, p. 605-623.
- Marin, Olivier, « Histoires pragoises. Les chroniqueurs français devant la révolution hussite », dans *Francia – Forschungen zur Westeuropäischen Geschichte* 34/1, 2007, p. 59-58.
- Marin, Olivier, *L'archevêque, le maître et le dévot. Genèses du mouvement réformateur pragois. Années 1360-1419*, Paris 2005.
- Markman, Kristina, *Between Two Worlds : A Comparative Study of the Representations of Pagan Lithuania in the Chronicles of the Teutonic Order and Rus'*, Los Angeles, 2015 (thèse non publiée).
- Markman, Kristina, « Tactics of Manipulation: A Revisionist Study of Gediminas and the Threat of Teutonic Invasion, 1315–1342 », *Comitatus* 42, 2011, p. 115-133.
- Margue, Michel, « Jean l'Aveugle, prince idéal et chevalier parfait : images et réalité », *Hémecht. Zeitschrift für Luxemburger Geschichte* 48, 1996, p. 367-378.
- Martenet, M.-G., « Le Récit de la bataille de Nicopolis (1396) dans les *Chroniques* de Jean Froissart : de l'échec à la gloire », *Questes* 30, 2015, p. 125-139.
- Marx, J., *La Légende arthurienne et le Graal*, Genève 1952.
- Maschke, Erich, « Der Ordensstaat Preußen in seinen deutschen und europäischen Beziehungen » dans *Idem* (dir.), *Domus Hospitalis Theutonicorum. Europäische Verbindungslinien der Deutschordensgeschichte. Gesammelte Aufsätze aus den Jahren 1931-1963*, Bonn-Bad Godesberg, 1970, p. 1-14.
- Maschke, Erich, « Burgund und der preußische Ordensstaat. Ein Beitrag zur Einheit der ritterlichen Kultur Europas im Spätmittelalter », dans *Idem* (dir.), *Domus Hospitalis Theutonicorum. Europäische Verbindungslinien der Deutschordensgeschichte. Gesammelte Aufsätze aus den Jahren 1931-1963*, Bonn-Bad Godesberg, 1970, p. 15-34.

- Mattéoni, Olivier, « Portrait du prince idéal et idéologie nobiliaire dans "La Chronique du bon duc Loys de Bourbon" (1429) », *Studi Francesi* 115, 1995, p. 1-23.
- Mattéoni, Olivier, *Servir le prince : les officiers des ducs de Bourbon à la fin du Moyen Âge (1356-1523)*, Paris 1998.
- Matthews, W. K., « Baltic Origins », *Revue des études slaves* 24/1, 1948, p. 48-59.
- Matthews Sanford, E., « Ubi lassus deficit orbis », *Philological Quarterly* 13/4, 1934, p. 357-369.
- Matuzova, « Mental Frontiers: Prussians as Seen by Peter von Dusburg », dans A. V. Murray (dir.), *Crusade and Conversion on the Baltic Frontier, 1150-1500*, Aldershot 2001, p. 253-259.
- Mažeika, Rasa, Chollet, Loïc, « Familiar Marvels? French and German Crusaders and Chroniclers Confront Baltic Pagan Religions », *Francia - Forschungen zur westeuropäischen Geschichte* 43, 2016, p. 41-62.
- Mažeika, Rasa, « Pagans, Saints, and War Criminals: Direct Speech as a Sign of Liminal Interchanges in Latin Chronicles of the Baltic Crusades », *Viator* 45/2, 2014, p. 271-288.
- Mažeika, Rasa, « An Amicable Enmity. Some Peculiarities in Teutonic-Balt Relations in the Chronicles of the Baltic Crusades », dans *The Germans and the East*, éd. Charles W. Ingrao, Franz A. J. Szabo, West Lafayette 2008, p. 49-58.
- Mažeika, Rasa, « Probleme der ersten urkundlichen Erwähnung Litauens und der Interpretation der biographischen Quellen des heiligen Bruno », dans V. Dolinskas (dir.), *Lietuvos krikščionėjimas Vidurio Europas kontekst*, Vilnius 2005, p. 86-108.
- Mažeika, Rasa, « Granting Power to the Enemy Gods in the Chronicles of the Baltic Crusades », dans D. Abulafia, N. Berend (dirs.), *Medieval Frontiers: Concepts and Practices*, Aldershot 2002, p. 153-171.
- Mažeika, Rasa, « Violent Victims: Surprising Aspects of the Just War Theory in the Chronicle of Peter von Dusburg », dans A. V. Murray (dir.), *The Clash of Cultures on the Baltic Frontier*, Farnham 2009, p. 123-137.
- Mažeika, Rasa, « When Crusader and pagan agree: conversion as a point of honour in the baptism of King Mindaugas of Lithuania (c.1240-1263) » dans A. V. Murray (dir.), *Crusade and Conversion on the Baltic Frontier, 1150-1500*, Aldershot 2001, p. 197-214.
- Mažeika, Rasa, « "Nowhere was the Fragility of their Sex Apparent": Women Warriors in the Baltic Crusade Chronicles », dans A. V. Murray (éd.), *From Clermont to Jerusalem: The Crusades and Crusader Societies, 1095-1400*, Turnhout 1998, p. 229-248.
- Mažeika, Rasa, « Bargaining for baptism: Lithuanian negotiations for conversion, 1250-1358 » in J. Mulldoon (dir.), *Varieties of Religious Conversion in the Middle Ages*, Gainesville 1997, p. 131-145.
- Mažeika, Rasa, « The Grand Duchy rejoins Europe », *Journal of Medieval History* 21, 1995, p. 289-303.
- Mažeika, Rasa, « Of cabbages and knights: Trade and trade treaties with the infidel on the northern frontier, 1200–1390 », *Journal of Medieval History* 20, 1994, p. 63-76.

- Mažeika, Rasa J., Rowell, Stephen C., « Zelatores Maximi: Pope John XXII, Archbishop Frederick of Riga and the Baltic Mission 1305-1340 », *Archivum Historiae Pontificiae* 31, 1993, p. 33-68.
- McLean, M., *The Cosmographia of Sebastian Münster: Describing the World in the Reformation*, Farnham 2007.
- Medeiros, Marie-Thérèse de, « L'Idée de croisade dans la "Mélusine" de Jean d'Arras », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 1, 1996, p. 147-155.
- Melville, Gert, « Pourquoi des hérauts d'armes ? Les raisons d'une institution », dans B. Schnerb (dir.), *Le héraut, figure européenne (XIV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècle). Actes du colloque de Lille, 2005 (Revue du Nord 88)*, Villeneuve d'Ascq 2006, p. 491-502.
- Melvinger, A., *Les premières incursions des Vikings dans les sources arabes*, Upsalla 1995.
- Menache, Sophia, *Clement V*, Cambridge 1998 (rééd. 2003).
- Menache, Sophia, *The Vox Dei: Communication in the Middle Ages*, Oxford 1990.
- Mentzel-Reuters, Arno, *Arma Spiritualia. Bibliotheken, Bücher und Bildung im Deutschen Orden*, Wiesbaden 2003.
- Meuvret Jean, *Histoire des pays baltiques : Lituanie – Lettonie – Estonie – Finlande*, Paris 1934.
- Meysztowicz Valérien, *La Pologne dans la Chrétienté, 966-1966*, Paris 1966.
- Michalowski, Roman, *The Gniezno Summit. The Religious Premises of the Founding of the Archbishopric of Gniezno*, Leiden 2016.
- Michalowski, Roman, « La christianisation de la Pologne aux X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles », dans M. Rouche (dir.), *Clovis. Histoire et Mémoire. Actes du Colloque International d'Histoire de Reims, du 19 au 25 septembre 1996*, Paris 1997, vol. 2, p. 419-434.
- Mickūnaitė, Giedre, *Making a Great Ruler: Grand Duke Vytautas of Lithuania*, Budapest 2006.
- Mickūnaitė, Giedre, « Art historical research in Lithuania: making local global and the other way around », *Acta historiae artium Balticae* 1, 2005, p. 14-25.
- Miltzer, Klaus, *Von Akkon zur Marienburg : Verfassung, Verwaltung und Sozialstruktur des Deutschen Ordens 1190-1309*, Marbourg 1999.
- Miltzer, Klaus, « The Teutonic Knights between Emperors and Popes », dans J. Sarnowsky, *Mendicants, Military Orders, and Regionalism*, Aldershot 1999, p. 71-82.
- Milliman, Paul, *The Slippery Memory of Men. The Place of Pomerania in the Medieval Kingdom of Poland*, Leiden 2013.
- Millet, Hélène, « Qui a écrit *Le livre des faits du bon messire Jehan Le Maingre dit Bouciquaut* ? », dans M. Ornato, N. Pons (éds.), *Pratiques de la culture écrite en France au XV<sup>e</sup> siècle*, Turnhout 1995, p. 135-149.
- Minaudier, J.-P., *Histoire de l'Estonie et de la nation estonienne*, Paris 2007.
- Mishin, Dimitrij, « Ibrahim Ibn-Ya'qub At-Turtuhi's Account of the Slavs from the Middle of the Tenth Century », *Annual of Medieval Studies at Central European University Budapest*, 1994/95, p. 184-199.

- Monfrin, Jacques, « Humanisme et traductions au Moyen Âge », *Journal des savants*, 1963, p. 161-190.
- Moranvillé, Henri, « Relations de Charles VI avec l'Allemagne en 1400 », *Bibliothèque de l'École des Chartes* 47, 1886.
- Moranvillé, « Note sur l'origine de quelques passages de Monstrelet », *Bibliothèque de l'École des chartes* 62, 1901, p. 52-56.
- Moraw, P., « Die Hohe Schule in Krakau und das europäische Universitätssystem um 1400 », dans J. Helmroth, H. Müller (dirs.), *Studien zum 15. Jahrhundert*, éd., Munich 1994, vol. 1, p. 521-539.
- Morawski Casimir, *Histoire de l'Université de Cracovie*, vol. 1, trad. P. Rongier, Paris-Cracovie 1900.
- Moritz, Eduard, *Die Entwicklung des Kartenbildes der Nord- und Ostseeländer bis auf Mercator. Mit besonderer Berücksichtigung Deutschlands*, Amsterdam 1967.
- Moreau-Reibel Jean, « Un Tournant de la pensée politique en Pologne (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles), Essai d'interprétation comparative », dans *Revue Internationale d'Histoire Politique et Constitutionnelle. Nouvelle Série*, 19-20, Paris 1955, p. 225-235.
- Morerod, Jean-Daniel, de Reynier, Christian, « Nidau und Aarberg-Valangin », dans W. Paravicini, J. Hirschbiegel, A. P. Orłowska, J. Wettlaufer (dirs.), *Höfe und Residenzen im spätmittelalterlichen Reich. Grafen und Herren*, Sigmaringen 2012, vol. 2, p. 1069-1074.
- Morerod, Jean-Daniel, « La Force du vœu. Le pèlerinage à Jérusalem de Guillaume de Chalon et ses témoins (1453-1454) », dans A. Paravicini Bagliani, E. Pibiri, D. Reynard (dirs.), *L'itinéraire des seigneurs (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, Lausanne 2003, p. 89-102.
- Mugurevics, Evalds, « The Military Activity of the Order of the Sword Brethen (1202-1236) », dans A. V. Murray (dir.), *North Eastern Frontiers of Medieval Europe: the expansion of Latin Christendom in the Baltic Lands*, Farnham 2014, p. 117-122.
- Mugurevics, Evalds, « Interactions between Indigenous and Western Culture in Livonia in the Thirteenth to Sixteenth Centuries », dans A. V. Murray (dir.), *The North-Eastern Frontiers of Medieval Europe: the expansion of Latin Christendom in the Baltic Lands*, Farnham 2014, p. 275-285.
- Mühlethaler, Jean-Claude, « D'Énée à Jehan de Saintré : l'idéal littéraire à l'épreuve de la cour », dans L. Harf-Lancner, L. Mathey-Maille, M. Szkilnik (dirs.), *Contes de Troie et d'Alexandre. Pour Emmanuèle Baumgartner*, Paris 2006, p. 115-133.
- Muldoon, James, *Popes, Lawyers, and Infidels. The Church and the Non-Christian World, 1250-1550*, Philadelphie 1979.
- Mund, Stéphane, « Constitution et diffusion d'un savoir occidental sur le monde "russe" au Moyen Âge (fin X<sup>e</sup>-milieu XV<sup>e</sup> siècle) (1re partie) », *Le Moyen Âge*, 110/2, 2004, p. 275-314.
- Mund, Stéphane, « Constitution et diffusion d'un savoir occidental sur le monde "russe" au Moyen Âge (fin X<sup>e</sup>-milieu XV<sup>e</sup> siècle) (2e partie) », *Le Moyen Âge*, 110/3, 2004, p. 539-593.
- Mund, Stéphane, *Orbis Russarum. Genèse et développement de la représentation du monde « russe » en Occident à la Renaissance*, Genève, Droz, 2003.



- Mund, Stéphane, « Opisanie Novgoroda i Pskova v memuarakh Voyages et ambassades rytsarya Gil'bera de Lanno (1413) », *Drevniaia Rus': Voprosy medievistiki* 1 (7), 2002, p. 47-50.
- Mund, Stéphane, « Guillebert de Lannoy, un observateur fiable de la réalité russe au début du XVème siècle », dans C. Billen et al. (dir.), *Hainaut et Tournaisis. Regards sur dix siècles d'histoire*, Bruxelles 2000, p. 179-193.
- Münzinger, Mark R., « The Profit of the Cross », dans A. V. Murray (dir.), *The North-Eastern Frontiers of Medieval Europe: the expansion of Latin Christendom in the Baltic Lands*, Farnham 2014, p. 329-352.
- Murray, Alan V., « Heathens, Devils and Saracens. Crusader Concepts of the Pagan Enemy during the Baltic Crusades (Twelfth to Fifteenth Centuries) », dans T. Nielsen, I. Fonnesberg-Schmidt (dirs), *Crusading on the Edge. Ideas and Practice of Crusading in Iberia and the Baltic Region, 1100-1500*, Turnhout 2016, p. 199-223.
- Murray, Alan V. (dir.), *The North-Eastern frontiers of medieval Europe : the expansion of Latin Christendom in the Baltic Lands*, Farnham, 2014.
- Murray, Alan V., « Henry of Livonia and the Wends of the Eastern Baltic », *Studi Medievali* 54, 2013, p. 807-833.
- Murray, Alan V., « Saracens of the Baltic: Pagan and Christian Lithuanians in the Perception of English and French Crusaders to Late Medieval Prussia », *Journal of Baltic Studies* 41/4, 2010, p. 413-429.
- Murray, Alan V. (dir.), *The Clash of Cultures on the Baltic Frontier*, Farnham 2009.
- Murray, Alan V. (dir.), *The Crusades: An Encyclopedia*, 4 vols., Santa Barbara etc. 2006.
- Murray, Alan V. (dir.), *Crusade and Conversion on the Baltic Frontier, 1150-1500*, Aldershot 2001.
- Murray, Alan V., « The structure, genre and intended audience of the Livonian Rhymed Chronicle », dans Alan V. Murray (dir.), *Crusade and Conversion on the Baltic Frontier, 1150-1500*, Aldershot 2001, p. 235-250.
- Nazarova, Evgenia, « The Crusades against Votians and Izhorians in the Thirteenth Century », dans Alan V. Murray (dir.), *Crusade and Conversion on the Baltic Frontier, 1150-1500*, Aldershot 2001, p. 177-195.
- Nederman, Cary J., « Toleration in Medieval Europe: Theoretical Principles and Historical Lessons », dans J. Muldoon (éd.), *Bridging the Medieval-Modern Divide: Medieval Themes in the World of the Reformation*, Farnham 2013, p. 45-64.
- Nicholson, Helen (éd.), *Palgrave Advances in the Crusades*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2005.
- Nicholson, Helen, *The Crusades*, Westport, Conn.-Londres 2004.
- Niess, Ulrich, *Hochmeister Karl von Trier (1311-1324). Stationen einer Karriere im Deutschen Orden*, Marburg 1992.
- Nejedlý, Martin, *Středověký mýtus o Meluzíně a rodová pověst Lucemburků*, Prague 2014.

- Nejedlý, Martin, « "Comment le roy Selodus fist ardoir le corps du roy Fedric de Bahaigne devan la porte de Prange". Les Tchèques et la croisade contre les Sarrasins dans *Mélusine* de Jean d'Arras (vers 1393) », dans M. Nejedlý, J. Svátek (éds.), *Histoires et mémoires des croisades à la fin du Moyen Âge*, Toulouse 2012, p. 255-272.
- Nielsen, Torben Kjersgaard, Fønnesberg-Schmidt, Iben (dirs.), *Crusading on the Edge. Ideas and Practice of Crusading in Iberia and the Baltic Region, 1100-1500*, Turnhout 2016.
- Nielsen, Torben Kjersgaard, « Henry of Livonia on Woods and Wilderness », dans M. Tamm et al. (dirs.), *Crusading and Chronicle Writing: A Companion to the Chronicle of Henry of Livonia*, Farnham 2011, p. 157-178.
- Nielsen, Torben Kjersgaard, « Mission and Submission: Societal Change in the Baltic in the Thirteenth Century », dans T. Lehtonen et K. V. Jensen (dirs.), *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Helsinki 2005, p. 216-231.
- Nikžentaitis, Alvydas, Mikailienė, Živilė, « Lithuanian Zalgiris, Polish Grunwald: two National Topoi in the Context of Comparative Analysis », *Zapisky Historyczne* 75/2, 2010, p. 5-16.
- Nikžentaitis, Alvydas, « The "Imperial" Diplomacy of Lithuania », *Lithuanian Foreign Policy Review*, 2004, No. 1-2 (13-14), p. 41-47.
- Nikžentaitis, Alvydas, « Litauen unter den Großfürsten Gedimin (1316-1341) und Olgerd (1345-1377) », dans M. Löwener (dir.), *Die "Blüte" der Staaten des östlichen Europa im 14. Jahrhundert*, Wiesbaden 2004, p. 65-76.
- Nikžentaitis, Alvydas, « Prisoners of War in Lithuania and the Teutonic Order State (1283-1409) », Z. H. Nowak, R. Czaja (dirs.), *Der Deutsche Orden in der Zeit der Kalmarer Union, 1397-1521 (Ordines militares. Colloquia Toruñensia Historica 10)*, Toruń 1999, p. 193-208.
- Nikžentaitis, Alvydas, « Die litauische Gesellschaft der vorchristlichen Zeit (13.-14. Jahrhundert) zwischen Rom und Byzanz », dans M. Müller-Wille (éd.), *Rom und Byzanz im Norden*, Stuttgart, 1997, vol. 2, p. 115-130.
- Nöbel, Wilhelm, *Michael Küchmeister. Hochmeister des Deutschen Ordens. 1414-1422*, Bad Godesberg 1969.
- Nordenskiöld, A. E., *Facsimile-Atlas to the early history of cartography with reproductions of the most important maps printed in the XV and XVI centuries*, New York 1973.
- Norkus, Z., « Grand Duchy of Lithuania: A Comparative Historical Sociology Retrospective », *World Political Science Review*, 3/4, 2007, p. 1-41.
- Norris, Harry, *Islam in the Baltic: Europe's Early Muslim Community*, Londres-New York 2009.
- Novák, Veronika, « La source du savoir. Publication officielle et communication informelle à Paris au début du XV<sup>e</sup> siècle », dans C. Boudreau, K. Fianu, C. Gauvard, M. Hébert (dirs.), *Information et société à la fin du Moyen Âge. Actes du colloque international tenu à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université d'Ottawa (9-11 mai 2002)*, Paris 2004, p.151-163.

- Olivier, Mathieu, « La figure du roi de Lituanie Mindaugas dans l’Ancienne Chronique des Grands Maîtres », *Bulletin d’Information de la Mission Historique Française en Allemagne* 42, 2006, p. 234-248.
- Olivier, Mathieu, « "Veteres relegentes historias" : la place des chroniques dans la polémique entre l’Ordre teutonique et la Pologne au Concile de Constance (1414-1418) », dans P. H. Andersen et D. Buschinger (dirs.), *Chroniques en tous genres. Actes du colloque d’Amiens (Mars 2006)*, Amiens 2006, p. 87-97.
- Ossowska, J., « Polish Contribution to the expeditions to the Holy Land », *Folia Orientalia* 26, 1989, p. 167-182.
- Ożóg, Krzysztof, Trupinda, Janusz (dirs.), *Conflictus Magnus apud Grunwald 1410. Między Histori a Tradycją*, Malbork 2013.
- Ożóg, Krzysztof, « University masters at the royal court of Hedwige of Anjou and Wladyslaw Jagiello », dans P. Gorecki et al. (éd.), *Central and Eastern Europe in the Middle Ages : a cultural history*, Londres-New-York 2009, p. 147-160.
- Ożóg, Krzysztof, *Uczeni w monarchii Jadwigi Andegaweńskiej i Władysława Jagielly (1384-1434)*, Cracovie 2004.
- Ożóg, Krzysztof, *The Role of Poland in the Intellectual Development of Europe in the Middle Ages*, Cracovie 2009.
- Paladilhe, Dominique, *La Bataille d’Azincourt, 1415*, Paris 2002.
- Pall, Francisc, « "Bazgazul", domn al Valahiei, într-un roman francez din secolul al XV-lea », *Studii. Revista de Istorie* 11/1, 1958, p. 93-95.
- Paravicini, Anke, Paravicini, Werner, « "Alexander Soltan ex Lithuania, ritum graecorum sectans". Eine ruthenisch-polnische Reise zu den Höfen Europas und zum Heiligen Land 1467-1469 », dans E. Hübner et al. (dirs.), *Zwischen Christianisierung und Europäisierung. Beiträge zur Geschichte Osteuropas in Mittelalter und Früher Neuzeit. Festschrift für Peter Nitsche zum 65. Geburtstag*, Stuttgart 1998, p. 367-401.
- Paravicini, Werner, Petrauskas, Rymvidas, Vercamer, Grischa, *Tannenberg – Grunwald – Žalgiris 1410: Krieg und Frieden im späten Mittelalter*, Wiesbaden 2012.
- Paravicini, Werner, « Mercenaires au Voyage de Prusse », dans G. Pépin, F. Lainé, F. Boutoulle, *Routiers et mercenaires pendant la guerre de Cent Ans*, Bordeaux 2016, p. 277-301.
- Paravicini, Werner, « Vom Kreuzzug zum Soldzug : Die Schlacht bei Tannenberg und das Ende der Preussenfahrten des europäischen Adels », dans K. Ożóg, J. Trupinda *Conflictus Magnus apud Grunwald 1410. Między Histori a Tradycją*, Malbork 2013, p. 119-126.
- Paravicini, Werner, « Litauer: vom heidnischen Gegner zum adligen Standesgenossen », dans W. Paravicini, R. Petrauskas, G. Vercamer (dir.), *Tannenberg – Grunwald – Žalgiris 1410: Krieg und Frieden im späten Mittelalter*, Wiesbaden 2012, p. 253-282.
- Paravicini, Werner, « Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, chevalier errant », dans U. C. Ewert, A. Ranft, S. Selzer, *Noblesse: Studien zum adeligen Leben im spätmittelalterlichen Europa ; gesammelte Aufsätze*, Ostfildern 2012, p. 251-272.

- Paravicini, Werner, « Nobles Hennuyers sur les chemins du monde: Jean de Werchin et ses amis autour de 1400 », dans U. C. Ewert, A. Ranft, S. Selzer, *Noblesse: Studien zum adeligen Leben im spätmittelalterlichen Europa; gesammelte Aufsätze*, Ostfildern 2012, p. 273-320.
- Paravicini, Werner, *Die ritterlich-höfische Kultur des Mittelalters*, Munich 2011.
- Paravicini, Werner, « Von der Preussenfahrt zum Hussitenkreuzzug », dans B. Jähnig (dir.), *Beiträge zur Militärgeschichte des Preussenlandes von der Ordenszeit bis zum Zeitalter der Weltkriege*, Marbourg 2010, p. 121-159.
- Paravicini, Werner, « Prasmingas švaistymas: žygiai į Prūsiją ir Lietuvą Pierre'o Bourdieu kapitalų teorijos požūriui », *Lietuvos istorijos studijos* 26, 2010, p. 9-21.
- Paravicini, Werner, *Gaston Fébus en Prusse : une aventure chevaleresque au XIV<sup>e</sup> siècle*, Ostfildern 2008.
- Paravicini, Werner, « Von der ritterlichen zur höfischen Kultur: Der Deutsche Orden in Preußen », dans J. Wenta, S. Hartmann et G. Vollmann-Profe (dirs.), *Mittelalterliche Kultur und Literatur im Deutschordensstaat in Preussen: Leben und Nachleben*, Toruń 2008, p. 15-54.
- Paravicini, Werner, « Fakten und Fiktionen: Das Fegefeuer des hl. Patrick und die europäische Ritterschaft im späten Mittelalter », dans E. Bremer et S. Röhl (dirs.), *Jean de Mandeville in Europa. Neue Perspektiven in der Reiseliteraturforschung*, München 2007, p. 111-163.
- Paravicini, Werner, « Das Haus Namur im Ostseeraum », dans J. Hirschbiegel, A. Ranft, J. Wettlaufer (dirs.), *Edelleute und Kaufleute im Norden Europas. Gesammelte Aufsätze*, Ostfildern 2007, p. 49-86.
- Paravicini, Werner, « Fürstliche Ritterschaft: Otto von Braunschweig-Grubenhagen », dans J. Hirschbiegel, A. Ranft, J. Wettlaufer (dirs.), *Edelleute und Kaufleute im Norden Europas. Gesammelte Aufsätze*, Ostfildern 2007, p. 87-126.
- Paravicini, Werner, « Tiere aus Norden », dans J. Hirschbiegel, A. Ranft, J. Wettlaufer (dirs.), *Edelleute und Kaufleute im Norden Europas. Gesammelte Aufsätze*, Ostfildern 2007, p. 249-272.
- Paravicini, Werner, « Gab es eine einheitliche Adelskultur Europas im späten Mittelalter ? », dans J. Hirschbiegel, A. Ranft, J. Wettlaufer (dirs.), *Edelleute und Kaufleute im Norden Europas. Gesammelte Aufsätze*, Ostfildern 2007, p. 273-302.
- Paravicini, Werner, « Edelleute, Hansen, Brügger Bürger : Die Finanzierung der westeuropäischen Preussenreisen im 14. Jahrhundert », dans J. Hirschbiegel, A. Ranft, J. Wettlaufer (dirs.), *Edelleute und Kaufleute im Norden Europas. Gesammelte Aufsätze*, Ostfildern 2007, p. 315-327.
- Paravicini, Werner, « Nobles artésiens et marchands lubecquois : une opération de change en 1349 », dans J. Hirschbiegel, A. Ranft, J. Wettlaufer (dirs.), *Edelleute und Kaufleute im Norden Europas. Gesammelte Aufsätze*, Ostfildern 2007, p. 329-335
- Paravicini, Werner, « Des animaux pour un roi mourant : Louis XI et les Hanséates de 1479 à 1483 », dans J. Hirschbiegel, A. Ranft, J. Wettlaufer (dirs.), *Edelleute und Kaufleute im Norden Europas. Gesammelte Aufsätze*, Ostfildern 2007, p. 450-471.

- Paravicini, Werner, « Le héraut d'armes : ce que nous savons et ce que nous ne savons pas », dans B. Schnerb (dir.), *Le héraut, figure européenne (XIV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècle). Actes du colloque de Lille, 2005 (Revue du Nord 88)*, Villeneuve d'Ascq 2006, p. 465-490.
- Paravicini, Werner, « Vom Erkenntniswert der Adelsreise: Einleitung », dans Rainer Babel, Werner Paravicini (dir.), *Grand Tour. Adeliges Reisen und Europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert. Akten der internationalen Kolloquien in der Villa Vigoni 1999 und im Deutschen Historischen Institut Paris 2000*, Ostfildern 2005, p. 11-20.
- Paravicini, Werner, « "Bellenville". Wappenbücher, Herolde und Preußenfahrten in europäischer Forschung », *Francia - Forschungen zur westeuropäischen Geschichte* 32/1, 2005, p. 185-190.
- Paravicini, Werner, « Seigneur par l'itinérance ? Le cas du patricien bernois Conrad de Scharnachtal », dans A. Paravicini Balgiani, E. Pibiri, D. Reynard (dirs.), *L'itinérance des seigneurs (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, Lausanne 2003, p. 28-71.
- Paravicini, Werner, « Zeitenwende. Edelleute aus dem Ordensland Preussen und Livland im Westeuropa des 15. Jahrhunderts », dans P.-J. Heinig et al. (dir.), *Reich, Regionen und Europa in Mittelalter und Neuzeit. Festschrift für Peter Moraw*, Berlin 2000, p. 413-442.
- Paravicini, Werner, « Fahrende Ritter: Literarisches Bild und gelebte Wirklichkeit im Spätmittelalter », dans M. Neumeyer (dir.), *Mittelalterliche Menschenbilder*, Ratisbonne 2000, p. 204-254.
- Paravicini, Werner, « La Prusse et l'Europe occidentale », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 1, 1996, p. 176-191.
- Paravicini, Werner, « "Fürschriften und Testimonia." Der Dokumentationskreislauf der spätmittelalterlichen Adelsreise am Beispiel des kastilischen Ritters Alfonso Mudarra 1411-1412 », dans J. Helmuth, H. Müller, H. Wolff (dirs.), *Studien zum 15. Jahrhundert. Festschrift für Erich Meuthen*, Munich 1994, vol. 2, p. 903-926.
- Paravicini, Werner, « L'Ordre teutonique et les courants migratoires en Europe centrale XIII<sup>e</sup> – XIV<sup>e</sup> siècles », dans S. Cavaciocchi (dir.), *Le Migrazioni in Europa Secc. XIII–XVIII. Atti della "Venticinquesima Settimana di Studi" 3–8 maggio 1993*, Florence 1994, p. 313-323.
- Paravicini, Werner, « Von der Heidenfahrt zur Kavaliertour. Über Motive und Formen adeligen Reisens im späten Mittelalter », dans H. Brunner, N. R. Wolf, (éds.), *Wissensliteratur im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit*, Wiesbaden 1993, p. 91-130.
- Paravicini, Werner, « Verlorene Denkmäler europäischer Ritterschaft: Die heraldischen Malereien des 14. Jahrhunderts im Dom zu Königsberg », dans E. Böckler (dir.), *Kunst und Geschichte im Ostseeraum. Tagungen 1988 und 1989. Homburger Gespräche. Heft 12*, Kiel 1990, p. 67-168.
- Paravicini, Werner, *Die Preussenreisen des Europäischen Adels*, 2 vols., Sigmaringen 1989-1995 (vols. 3-5 à paraître).
- Paravicini, Werner, « Heraldische Quellen zur Geschichte der Preußenreisen im 14. Jahrhundert », *Ordines Militares. Yearbook for the Study of the Military Orders* 4, 1987, p. 111-134.

- Paravicini, Werner, « Die Preußenreisen des europäischen Adels », *Historische Zeitschrift* 232, 1981, p. 25-38.
- Paravicini Bagliani, Agostino, « Autour de la Rose d'or du "comte de Neuchâtel" au Musée de Paris », dans P. Henry, M. de Tribolet (dir.), *In Dubiis Libertas. Mélanges d'histoire offerts au Professeur Rémy Scheurer*, Hauterive 1999, p. 59-65.
- Paravicini Bagliani, Agostino, « L'offrande des chevaux. Une question ouverte », dans E. Maier, A. Rochat et D. Tappy (dir.), *A Cheval entre histoire et droit. Hommage à Jean-François Poudret*, Lausanne 1999, p. 109-117.
- Pasch, Georges, « Drapeaux du "Libro de Conoscimiento" », *Vexillologia* 1/2, 1969, p. 8-32.
- Päsler, Ralf G., *Deutschsprachige Sachliteratur im Preussenland bis 1500. Untersuchungen zu ihrer Überlieferung*, Köln-Weimar-Wien 2003.
- Pasquier, François, *Gaston Phoebus en Prusse (1357-1358)*, Foix 1893.
- Pastoureau, Michel, *L'Ours : histoire d'un roi déchu*, Paris 2007.
- Pastoureau, Michel, « Jouer au roi Arthur : anthroponymie littéraire et idéologie chevaleresque », dans *Idem* (dir.), *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris 2004.
- Pastoureau, Michel, « La forêt médiévale : un univers symbolique », dans A. Chastel (dir.), *Le Château, la chasse et la forêt*, Bordeaux 1990, p. 83-98.
- Paszkievicz, Henryk, *The Origin of Russia*, Londres 1954.
- Patze, Hans, « Der Frieden von Christburg vom Jahre 1249 », *Jahrbuch für die Geschichte Mittel- und Ostdeutschlands* 7, 1958, p. 39-91.
- Paviot, Jacques, « Boucicaut et la croisade » dans M. Nejedlý, J. Svátek (dirs.), *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, Toulouse 2009, p. 69-83.
- Paviot, Jacques, « Noblesse et croisade à la fin du Moyen Âge », *Cahiers de recherches médiévales et humanistiques* 13, 2006, p. 69-84.
- Paviot, Jacques, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient (fin XIV<sup>ème</sup>-XV<sup>ème</sup> siècle)*, Paris 2003.
- Paviot, Jacques, *La Politique navale des ducs de Bourgogne*, Lille 1995.
- Paviot, Jacques, « La piraterie bourguignonne en mer Noire à la moitié du XV<sup>e</sup> siècle », dans J.-C. Hocquet, A. Vauchez (éds.), *Horizons Marins, Itinéraires spirituels (V<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles). Mélanges Michel Mollat*, Paris 1995, p. 204-214.
- Péporté, Pit, « When "Jan Lucembursky" meets "Jean l'Aveugle": a comparison of King John of Bohemia's representation in the Czech Lands and Luxembourg », *Husitsky Tabor* 17, 2012, p. 29-49.
- Péporté, Pit, *Constructing the Middle Ages: historiography, collective memory and nationbuilding in Luxembourg*, Leiden 2011.
- Petit, Ernest, *Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne, avec des documents inédits et des pièces justificatives*, vol. 9, Paris 1905.

- Petrauskas, Rimvydas, « *Litauen und der Deutsche Orden: Vom Feind zum Verbündeten* », dans W. Paravicini, R. Petrauskas, G. Vercamer (dirs.), *Tannenberg – Grunwald – Žalgiris 1410: Krieg und Frieden im späten Mittelalter*, Wiesbaden 2012, p. 237-252.
- Petrauskas, Rimvydas, « Kształtowanie się instytucji dworu wielkoksiążęcego w Wielkim Księstwie Litewskim (koniec XIV – połowa XV wieku) », *Politeja* 16/2, 2011, p. 155-185.
- Petrauskas, Petrauskas, « Knighthood in the Grand Duchy of Lithuania from the Late Fourteenth to the Early Sixteenth Centuries », *Lithuanian Historical Studies* 11, 2006, p. 39-66.
- Phillips, Kim H., *Before Orientalism: Asian Peoples and Cultures in European Travel Writing*, Philadelphie 2013.
- Phipps, C., *Saint Peter Damian's Vita Beati Romualdi*, Londres 1988 (thèse non publiée).
- Piaget, Arthur, « Ballades de Guillebert de Lannoy et de Jean de Werchin », *Romania* 39/154-155, 1910, p. 324-368.
- Pitz, Ernst, *Papstreskript und Kaiserreskript im Mittelalter*, Tübingen 1971.
- Plasseraud, Yves (dir.), *Histoire de la Lituanie. Un Millénaire*, Crozon 2009.
- Pleszczyński, Andrzej, « Poland as an ally of the Holy Roman Empire », dans P. Urbańczyk (dir.), *Europe around the Year 1000*, Varsovie 2001, p. 409-425.
- Pluskowski, Aleksander, *The Archaeology of the Prussian Crusade: Holy War and Colonisation*, Londres 2013.
- Pluskowski, Aleksander, « What is exotic ? Sources of animals and animal products from the Edges of the Medieval World », dans G. Jaritz, J. Kreem, *The Edges of Medieval World*, Budapest 2009, p. 113-129.
- Pócs, Eva, « Le sabbat et les mythologies indo-européennes », dans N. Jacques-Chaquin, M. Préaud (dirs.), *Le sabbat des sorciers. XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Grenoble 1993, p. 23-31.
- Podskalsky, Georges, « L'intervention de Grigorij Camblak, métropolitain de Kiev, au concile de Constance (février 1418) », *Revue des Études Slaves* 70, 1998, p. 289-297.
- Poklewski-Koziell, Tadeusz, « Barthossius Wezenborg, un grand chevalier polonais qui ne savait pas parler (2<sup>e</sup> moitié du XIV<sup>e</sup> siècle) » dans *Châteaux, nobles et aventuriers. Actes des Rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord. 27, 28, 29 septembre 1996*, Bordeaux 1999, p. 51-62.
- Polejowski, Karol, « The Teutonic Order's Propaganda in France during the Wars against Poland and Lithuania (Fifteenth Century) », dans K. Borchardt, L. Jan (éds.), *Die geistlichen Ritterorden in Mitteleuropa. Mittelalter*, Brno 2011, p. 233-242.
- Polejowski, Karol, « Les comtes de Brienne et l'Ordre teutonique (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle) », *La Vie en Champagne* 32, 2002, p. 4-8.
- Pollini, Nadia, *La Mort du Prince : rituels funéraires de la Maison de Savoie (1343-1451)*, Lausanne 1994.
- Portal, Roger, *Les Slaves : peuples et nations*, Paris 1965.

- Pósán, László, « Ritterkultur im Spätmittelalterlichen Litauen », dans A. Bárány, I. Orosz, K. Papp, Klára, B. Vinkler (éds.), *Learning, Intellect and Social Roles: Aristocrats in Hungary and Europe*, Debrecen 2014, p. 51-58.
- Pósán, László, « Prussian mission and the invitation of the Teutonic Order into Kulmerland », dans A. V. Murray (dir.), *The North-Eastern Frontiers of Medieval Europe: the expansion of Latin Christendom in the Baltic Lands*, Farnham 2014, p. 135-154.
- Potašenko, Grigorijus, *Multinational Lithuania. History of Ethnic Minorities*, trad. Goda Sodeikaitė, Vilnius 2008.
- Poucet, Jacques, « Le mythe de l'origine troyenne au Moyen âge et à la Renaissance : un exemple d'idéologie politique », *Folia Electronica Classica* 5, 2003 [en ligne].
- Poutrin, Isabelle, « La conversion des musulmans de Valence (1521-1525) et la doctrine de l'Église sur les baptêmes forcés », *Revue historique* 648/4, 2008, p. 819-855.
- Power, Amanda, *Bacon and the defense of Christendom*, Cambridge 2013.
- Powierski, Jan, « Die Stellung der pommerellischen Herzöge zur Preussen-Frage im 13. Jahrhundert », dans U. Arnold, M. Biskup (dirs.), *Der Deutschenordensstaat Preussen in der polnischen Geschichtsschreibung der Gegenwart*, Marbourg 1982, p. 103-132.
- Prioult, Albert, « Un poète voyageur : Guillaume de Machaut et la "Reise" de Jean l'Aveugle, roi de Bohême en 1328-1329 », *Les Lettres Romanes* 4/1, 1950, p. 3-29.
- Prioult, Albert, « La politique de Vytautas le Grand jusqu'en 1409 et la bataille de Tannenberg-Gründwald », *Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais*, 1948 (troisième trimestre), p. 92-105.
- Puymaigre, Théodore de « Jean l'Aveugle et la France », *Revue des questions historiques* 52, 1892, p. 391-432.
- Puymaigre, Théodore de, « Une campagne de Jean de Luxembourg, roi de Bohême », *Revue des questions historiques* 42, 1887, p. 168-180.
- Quarré-Reybourbon, L., *La vie, les voyages et aventures de Gilbert de Lannoy, chevalier lillois au XV<sup>e</sup> siècle*, Lille 1890.
- Rabikauskas, Paulius, « Les Jagellons », dans M. Rouche (dir.), *Clovis. Histoire et Mémoire. Actes du Colloque International d'Histoire de Reims, du 19 au 25 septembre 1996*, Paris 1997, vol. 2, p. 387-398.
- Rabikauskas, Paulius, « La Cristianizzazione della Samogizia », dans *La cristianizzazione della Lituania. Atti del Colloquio internazionale di storia ecclesiastica in occasione del 6 centenario della Lituania cristiana (1387-1987)*. Roma, 24-26 giugno 1987, Vatican 1989, p. 219-233.
- Radkovska, Marie, « Le Songe du Vieil Pelerin : l'idée de croisade rêvée et vécue chez Philippe de Mézières », dans M. Nejedlý, J. Svátek (dirs.), *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, Toulouse 2009, p. 31-42.
- Ragone, Giuseppe, « Il Liber insularum archipelagi di Cristoforo dei Buondelmonti : Filologia del testo, filologia dell'immagine », dans D. Marcotte (dir.), *Humanisme et culture géographique à l'époque du Concile de Constance*, Turnhout 2002, p. 177-217.



- Ragone, Giuseppe, « "Membrana maxima": Christoforo dei Buondelmonti, Vytautas of Lithuania and the First Modern Map of Constantinople », dans I. Valikonytė (éd.), *Lietuva ir jos kaimynai: nuo normanų iki Napoleono. prof. Broniaus Dundulio atminimui*, Vilnius 2001, p. 150-188.
- Rebane, Peep Peter, « From Fulco to Theodoric: The Changing Face of the Livonian Mission », dans A. V. Murray (dir.), *The North-Eastern Frontiers of Medieval Europe: the expansion of Latin Christendom in the Baltic Lands*, Farnham 2014, p. 85-116.
- Reid, Charles J. « Paulus Vladimiri, the Tractatus, Opinio Hostiensis, and the Rights of Infidels », dans P. Krafl (dir.), *Sacri Canones Servandi Sunt*, Prague, 2008, p. 418-423.
- Requemora, Sylvie, « L'espace dans la littérature de voyage », *Études littéraires* 34/1-2, 2002, p. 249-276.
- Revest, Clémence, *Romam veni. L'humanisme à la curie de la fin du Grand Schisme, d'Innocent VII au concile de Constance (1404-1417)*, Paris 2012 (thèse non publiée).
- Riasanovsky, Nicholas, *Histoire de la Russie*, trad. A. Berelowitch, Paris 1994.
- Richard, Jean, « Les Papes d'Avignon et l'évangélisation du monde non-latin à la veille du grand schisme », dans *Genèse et début du grand schisme*, Paris 1980, p. 305-315.
- Richard, Jean, « L'Extrême orient légendaire au Moyen Âge : Roi David et Prêtre Jean », *Annales d'Ethiopie* 2/1, 1957, p. 225-244.
- Ricoeur, Paul, *La Métaphore vive*, Paris 1975.
- Rieger, Dietmar, « Le motif du viol dans la littérature de la France médiévale entre norme courtoise et réalité courtoise », *Cahiers de civilisation médiévale* 31/123, 1988, p. 241-267.
- Rigby, Stephen H., « The Knight », dans A. J. Minnis, S. H. Rigby (dirs.), *Historians on Chaucer. The "General Prologue" to the Canterbury Tales*, Oxford 2014, p. 42-62.
- Rigby, Stephen H., « Wise but worthy? : Virtuous and Non-Virtuous Forms of Courage in the Later Middle Ages », *Studies in the Age of Chaucer* 35, 2013, p. 329-371.
- Riley-Smith, Jonathan, « Some Modern Approaches to the History of the Crusades », dans T. Nielsen, I. Fønnesberg-Schmidt, *Crusading on the Edge. Ideas and Practice of Crusading in Iberia and the Baltic Region, 1100-1500*, Turnhout 2016, p. 9-27.
- Riley-Smith, Jonathan, *The Crusades: a short history*, Londres 1987 (trad. fr. *Les Croisades*, Paris 1990).
- Riley-Smith, Louise, Riley-Smith Jonathan, *The Crusades. Idea and Reality*, Londres 1981.
- Rimša, Edmundas, *Heraldry: past to present*, Vinius 2005.
- Robinson, Charles, *Ansgar: The Apostle of the North*, Londres 1921.
- Robreau, Yvonne, *L'Honneur et la honte, leur expression dans les romans en prose du Lancelot-Graal (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Genève 1981.
- Rodinson, Maxime, *La fascination de l'islam suivi de Le seigneur bourguignon et l'esclave sarrasin*, Paris 1989.

- Röhl, Susanne, « *Le Livre de Mandeville à Paris autour de 1400* », dans G. Croenen, P. Ainsworth, *Patrons, Authors and Workshops: Books and Book Production in Paris Around 1400*, Louvain etc. 2006, p. 279-295.
- Rosset, François, « Infinitude et labilité : d'une frontière fantôme à l'est de l'Europe », dans S. Ghervas, F. Rosset (dirs.), *Lieux d'Europe. Mythes et limites*, Paris 2008, p. 139-147.
- Rossignol, Sébastien, « Early Towns and Regional Identities on the Eastern Coast of the Baltic Sea and in the Land of the Rus' as Perceived in Western and Central European Sources (9th – Early 12th Centuries) », dans J. Nõmm (éd.), *Ethnic Images and Stereotypes – Where Is the Border-line? (Russian-Baltic Cross-cultural Relations)*, Narva 2007, p. 241-252.
- Rousseau, F., « L'Expansion wallonne et lorraine vers l'Est, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles », *Les dialectes belgo-romans* 1, 1937, p. 171-198.
- Rousset, Paul, *Croisade. Histoire d'une idéologie*, Lausanne 1983.
- Rowell, Stephen C., « Christian Understanding of the Faith through contacts with Non-Christians in the late-mediaeval Grand Duchy of Lithuania », *Bažnyčios Istorijos Studijos - Studies in Church History* 6, 2013, p. 9-22.
- Rowell, Stephen C., « The Grand Duchy of Lithuania and the Beginning of the Union with Poland : the Background to Grunwald », dans W. Paravicini, R. Petrauskas, G. Vercamer (dir.), *Tannenberg – Grunwald – Žalgiris 1410: Krieg und Frieden im späten Mittelalter*, Wiesbaden 2012, p. 43-51.
- Rowell, Stephen C., « Customs, rites and power in mediaeval and early modern Lithuanian society », dans D. Kaukenas, *Kulturu Sankirtos*, Vilnius 2000, p. 46-64.
- Rowell, Stephen C., « Of Bears and Traitors, or: Political Tensions in the Grand Duchy, ca. 1440-1481 », *Lithuanian Historical Studies* 2, 1997, p. 28-55.
- Rowell, Stephen C., « Unexpected Contacts: Lithuanians at Western Courts, c. 1316–1400 », *The English Historical Review* 111/442, 1996, p. 557-577.
- Rowell, Stephen C., *Lithuania Ascending: A Pagan Empire within East-Central Europe*, Cambridge 1994.
- Rowell, Stephen C., « Pious Princesses or the Daughters of Belial Pagan Lithuanian Dynastic Diplomacy, 1279-1423 », *Medieval Prosopography* 15/1, 1994, p. 3-79.
- Rowell, Stephen C., « Of Men and Monsters: Sources for the History of Lithuania in the Time of Gediminas », *Journal of Baltic Studies* 24, 1993, p. 73-112.
- Rowell, Stephen C., « The Letters of Gediminas: "Gemachte Lüge"? Notes on a Controversy », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas. Neue Folge* 41/3, 1993, p. 321-360.
- Rowell, Stephen C. « Lithuania and the West, 1337–41 – A Question of sources », *Journal of Baltic Studies* 20/4, 1989, p. 303–326.
- Ruotsala, Antti, « The Crusaders and the Mongols », dans T. Lehtonen et K. V. Jensen (dirs.), *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Helsinki 2005, p. 302-309.
- Ruotsala, Antti, *Europeans and Mongols in the Middle of the Thirteenth Century: Encountering the Other*, Helsinki 2001.

- Russell, Frederick H., « Augustine: Conversion by the Book », dans J. Muldoon (dir.), *Varieties of Religious Conversions in the Middle-Ages*, Gainesville 1997, p. 13-30.
- Russell, Frederick H., « Paulus Vladimiri's attack on the Just War: a Case Study in Legal Polemics », dans B. Tierney, P. Linehan, *Authority and Power. Studies on Medieval Law and Government presented to Walter Ullmann on his Seventieth Birthday*, Cambridge etc. 1980, p. 237-254.
- Russell, Jeffrey B., *A History of Heaven. The Singing Silence*, Princeton 1997.
- Sadourny, Alain, « Les expéditions de Jean de Béthencourt aux Canaries : une préfiguration des expéditions du début des temps modernes ? », dans M. Arnoux, A.-M. Flambard Héricher (dirs.), *La Normandie dans l'économie européenne (XII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, Caen 2010, p. 201-208.
- Sanchez Jimenez, Antonio, « La Leyenda Negra: para un estado de la cuestión », dans *España ante sus críticos: las claves de la Leyenda Negra*, éd. Y. Rodríguez Pérez, A. Sánchez Jiménez, Madrid 2015, p. 23-44.
- Sarnowsky, Jürgen, « Military Orders and Crusading in the Fifteenth Century: Perception and Influence », dans N. Housley (dir.), *Reconfiguring the Fifteenth-Century Crusade*, Londres 2017, p. 123-160.
- Sarnowsky, Jürgen, « Preussen und Rhodos als multiethnische Gesellschaften des 15. Jahrhunderts », *Beiträge zur Geschichte Westpreussens* 20/21, 2006/2008, p. 175-188.
- Sarnowsky, Jürgen, « The Teutonic Order Confronts Mongols and Turks », dans M. Barber (dir.), *The Military Orders 1. Fighting for the Faith and Caring for Sick*, Aldershot 1994, p. 253-262.
- Sawicki, Z. et al., « Survival at the Frontier of Holy War: Political Expansion, Crusading, Environmental Exploitation and the Medieval Colonizing Settlement at Biała Góra, North Poland », *European Journal of Archeology* 18/2, 2015, p. 282-311.
- Scheiber, A., « La fumée des offrandes de Caïn et d'Abel. Historique d'une légende », *Revue des Études Juives. Nouvelle Série* 15 (115), 1956, p. 9-24.
- Schmieder, Felicitas, « *Tartarus valde sapiens et eruditus in philosophia*. La langue des missionnaires en Asie », dans *L'étranger au Moyen Âge. Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 30<sup>e</sup> congrès*, Göttingen 1999, p. 271-281.
- Schmidt-Chazan, Mireille, « Aubri de Trois-Fontaines, un historien entre la France et l'Empire », *Annales de l'Est* 36/3, 1984, p. 163-192.
- Schmittlein, Raymond, *Lokis. La dernière nouvelle de Prosper Mérimée*, Bade 1949.
- Schneider, Barbara, *Erich Maschke. Im Beziehungsgeflecht von Politik und Geschichtswissenschaft*, Göttingen 2016.
- Schnerb, Bertrand, *Jean sans Peur : le prince meurtrier*, Paris 2005.
- Schnerb, Bertrand, *L'État bourguignon 1363-1477*, Paris 1999.
- Schnerb, Bertrand, « Le contingent franco-bourguignon à la croisade de Nicopolis », dans J. Paviot, M. Chauney-Bouillot (dirs.), *Nicopolis 1396-1996. Actes du colloque international "Nicopolis, 1396-1996"*, Dijon 1996 (*Annales de Bourgogne* 68), Dijon 1997, p. 59-74.

- Schnippel, Emil, « Vom Streitplatz zum Tannenberge », *Prussia : Zeitschrift für Heimatkunde und Heimatschutz* 31, 1935, p. 7-67.
- Scholem, Gershom, « The Curious History of the Six-Pointed Star. How the "Magen David" Became the Jewish Symbol », *Commentary* 8, 1949, p. 243-251.
- Schubert, Ernst, « L'étranger et les expériences de l'étranger dans l'Allemagne médiévale et moderne », dans *L'étranger au Moyen Âge. Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 30<sup>e</sup> congrès*, Göttingen 1999, p. 191-215.
- Scior, Volker, *Das Eigene und das Fremde. Identität und Fremdheit in den Chroniken Adams von Bremen, Helmolds von Bosau und Arnolds von Lubeck*, Berlin 2002.
- Seidel, Kurt Otto, *"Wandel" als Welterfahrung des Spätmittelalters im didaktischen Werk Heinrichs des Teichners*, Göttingen 1973.
- Selart, Anti, *Livonia, Rus' and the Baltic Crusades in the Thirteenth Century*, Leiden 2014.
- Selart, Anti, « Political Rhetoric and the Edges of Christianity: Livonia and its Evil Enemies in the Fifteenth Century », dans G. Jaritz, J. Kreem, *The Edges of Medieval World*, Budapest 2009, p. 55-69.
- Seymour, Maurice C. et al., *Bartholomaeus Anglicus and his Encyclopedia*, Aldershot 1992.
- Setton, Kenneth et al. (dir.), *A History of the Crusades*, 6 vols., Madison 1969 (rééd. 2006).
- Sidorova, Vasilina, « The Slavic World in French Historical Writings of the Eleventh Century », dans M. Homza et al. (éds.), *Slovakia and Croatia. Historical Parallels and Connections (until 1780)*, Bratislava-Zagreb 2013, p. 97-101.
- Sieradzan, Wiesław (dir.), *Arguments and Counter-Arguments. The Political Thought of the 14th-and 15th Centuries during the Polish-Teutonic Order Trials and Disputes*, Toruń 2012.
- Sieradzan, Wiesław, « Benedek (Benedict) Makrai as a Subarbiter in the Conflict between the Teutonic Order and its Neighbour Countries in 1412-1413 », dans *Idem* (dir.), *Arguments and Counter-Arguments. The Political Thought of the 14th-and 15th Centuries during the Polish-Teutonic Order Trials and Disputes*, Toruń 2012, p. 157-168.
- Sikorski, Dariusz, *Przywilej kruszwicki: studium z wczesnych dziejów zakonu niemieckiego w Prusach*, Varsovie 2001.
- Silnicki, Tadeusz, « Queen Jadwiga (1374-1399) », dans J. Braun (éd.), *Poland in Christian Civilisation*, Londres 1985, p. 211-244.
- Siminski, Rafal, « *Ex Livonia ultima regione Europae*. L'image de la Livonie dans la Littérature de l'Europe occidentale du IX<sup>e</sup> au début du XVI<sup>e</sup> siècle », dans A. Gautier, S. Rossignol (éds.), *De la mer du Nord à la mer Baltique : Identités, contacts et communications au Moyen Âge. Actes de l'atelier de jeunes chercheurs, Boulogne-sur-Mer, les 15-17 octobre 2009*, Lille 2012, p. 189-204.
- Simonsen, M., « Nature et culture dans Lokis de Mérimée », *Littérature* 23, 1976, p. 81-93.

- Smedt, Raphaël de (dir.), *Les Chevaliers d'Ordre de la Toison d'or au XV<sup>e</sup> siècle. Notices bio-bibliographiques*, Francfort 2000.
- Sobiecki, Sebastian, « Cracow », dans D. Wallace (dir.), *Europe, a literary history*, Oxford 2016, vol. 2, p. 551-565.
- Soloviev, Alexandre V., « Le voyage de messire de Lannoy dans les pays russes », dans D. Gerhard (éd.), *Orbis scriptus. Festschrift für Dmitrij Tschizewskij zum 70. Geburtstag*, Munich 1966, p. 791-796.
- Sooman, Imbi, Donecker, Stefan, *The "Baltic Frontier" Revisited. Power Structures and Cross-Cultural Interactions in the Baltic Sea Region*, Vienne 2009.
- Sosnowski, M., « Prussians as Bees, Prussians as Dogs: Metaphors and the Depiction of Pagan Society in the Early Hagiography of St. Adalbert of Prague », *Reading Medieval Studies* 39 (2013), p. 25-48.
- Soukup, Pavel, « Crusading against Christians in the Fifteenth Century: Doubts and Debates », dans N. Housley (dir.), *Reconfiguring the Fifteenth-Century Crusade*, Londres 2017, p. 85-122.
- Soukup, Pavel, « Religion and violence in the hussite wars », dans W. Palaver, H. Rudolph et D. Regensburger (éds.), *The European Wars of Religion. An Interdisciplinary Reassessment of Sources, Interpretations, and Myths*, Farnham 2016, p. 19-44.
- Spence, Richard T., « Pope Gregory IX and the Crusade in the Baltic », *The Catholic Historical Review* 69/1, 1983, p. 1-19.
- Starnawska, Maria, « Military Orders and the Beginning of Crusades in Prussia », dans A. V. Murray (dir.), *The North-Eastern Frontiers of Medieval Europe: the expansion of Latin Christendom in the Baltic Lands*, Farnham 2014, p. 123-134.
- Sterchi, Bernhard, « Hugues de Lannoy, auteur de l'Enseignement de vraie noblesse, de l'Instruction d'un jeune prince et des Enseignements paternels », *Le Moyen Âge* 110/1, 2004, p. 79-117.
- Stomma, Ludwik, *Królów Polskich Przypadki*, Varsovie 1993.
- Sulowski, Zygmunt, « Le baptême de la Pologne », dans *Millénaire du catholicisme en Pologne*, Lublin 1969, p. 33-85.
- Suziedelis, S. (dir.), *Encyclopedia Lituanica*, 6 vols., Boston 1970-1978.
- Svátek, Jaroslav, *Discours et récit de noble voyageur à la fin du Moyen Âge (Ogier d'Anglure, Nompar de Caumont, Guillebert de Lannoy, Bertrandon de la Broquière)*, Lille-Prague 2012 (thèse non publiée).
- Svátek, Jaroslav, « Les voyages de Guillebert de Lannoy en péninsule Ibérique au début du XV<sup>e</sup> siècle », *Publication du Centre Européen d'Etudes Bourguignonnes* 51, 2011, p. 17-30.
- Svátek, Jaroslav, « Guillebert de Lannoy, un seigneur bourguignon espion », dans M. Nejedlý, J. Svátek (dirs.), *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, Toulouse 2009, p. 69-84.
- Świeboda, Wojciech, *Innowiercy w opiniach prawnych uczonych polskich w XV wieku. Paganie, żydzi, muzułmanie*, Cracovie 2013.

- Szacherska, Stella Maria, « Valdemar II's expedition to Pruthenia and the mission of Bishop Christian », *Mediaeval Scandinavia* 12, 1988, p. 44-75.
- Szczepanski, Seweryn, « *Arbor custodie que vulgariter dicitur Wartboum*. The function and existence of the so-called "watchtower trees" in Pomesania and Żuławy Wiślane in the 13th–14th centuries », *Zapiski Historyczne* 76/1, 2011, p. 5-18.
- Szkilnik, Michelle, *Jean de Saintré. Une carrière chevaleresque au XV<sup>e</sup> siècle*, Genève 2003.
- Szkilnik, Michelle, « Jean de Saintré ou le rêve d'une internationale chevaleresque », dans R. Bellveser et al. (éds.), *La Novel-la de Joanot Martorell i l'Europa del segle XV*, Valence 2011, p. 371-387.
- Szkilnik, Michelle, « Entre réalité et stéréotype : la Hongrie de Bertrandon de la Broquère », dans E. Egedy-Kovács (éd.), *Byzance et l'Occident : rencontre de l'Est et de l'Ouest*, Budapest 2003, p. 251-262.
- Szweda, Adam, « Polish and Teutonic diplomatic activity in Europe during the conflict of 1409–1411 », *History.pth.net.pl* 1 (2011) [en ligne].
- Szybkowski, Sobiesław, « *Polish Staff as a Social Group in the Chancellery of Grand Duke Witold* », *Quaestiones Medii Aevi Novae* 3, 1998, p. 75-94.
- Tamm, Marek, Kaljundi, Linda, Jensen, Carsten Selch (éd.), *Crusading and Chronicle Writing on the Medieval Baltic Frontier: A Companion to the Chronicle of Henry of Livonia*, Farnham 2011.
- Tamm, Marek, « The Livonian Crusade in Cistercian Stories of the Early Thirteenth Century », dans T. Nielsen, I. Fønnesberg-Schmidt (dirs), *Crusading on the Edge. Ideas and Practice of Crusading in Iberia and the Baltic Region, 1100-1500*, Turnhout 2016, p. 365-398.
- Tamm, Marek, « How to justify a crusade? The conquest of Livonia and new crusade rhetoric in the early thirteenth century », *Journal of Medieval History* 39/4, 2013, p. 431-455.
- Tamm, Marek, « Inventing Livonia: The Name and Fame of a New Christian Colony on the Medieval Baltic Frontier », *Zeitschrift für Ostmitteleuropa-Forschung* 60/2, 2011, p. 186–209.
- Tamm, Marek, « When Did the Dominicans Arrive in Tallinn? », *Past: Ajalookultuuri ajakiri. Special issue on the history of Estonia*, 2009, p. 35-45
- Tamm, Marek, « A New World into Old Words: The Eastern Baltic Region and the Cultural Geography of Medieval Europe », dans A. V. Murray (dir.), *The Clash of Cultures on the Baltic Frontier*, Farnham 2009, p. 11-35.
- Tamm, Marek, « Communicating Crusade. Livonian mission and the Cistercian network in the thirteenth century », *Ajalooline Ajakiri* 3/4 (129/130), 2009, p. 341–372.
- Tamm, Marek, « Signes d'altérité. La représentation de la Baltique orientale dans le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais (vers 1245) », dans O. Merisalo (éd.), *Frontiers in the Middle Ages. Proceedings of the Third European Congress of the FIDEM (Jyväskylä, June 2003)*, Turnhout-Louvain-la-Neuve 2006, p. 147-170.
- Tamm, Marek, « Culture ecclésiastique et culture folklorique dans la Livonie médiévale. Echos des 'exempla' dans les contes populaires estoniens », *Etudes finno-ougriennes* 28, 1996, p. 29-68.

- Tamm, Marek, « Les miracles en Livonie et en Estonie à l'époque de la christianisation (fin XII<sup>ème</sup>-début XIII<sup>ème</sup> siècles) », dans J. Kivimäe, J. Kreem (dir.), *Quotidianum Estonicum: Aspects of Daily Life in Medieval Estonia*, Krems 1996, p. 29-78.
- Taylor, Jane H. M., « La Fonction de la Croisade dans *Jehan de Saintré* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 1, 1996, p. 193-204.
- Tazbir, Janusz, « The Bullwark Myth », *Acta Poloniae Historica* 91, 2005, p. 73-97.
- Thanase, Thomas, « L'universalisme romain à travers les registres de lettres de la Papauté avignonnaise », *Mélanges de l'École française de Rome - Moyen Âge* 123-2, 2011, p. 577-595.
- Tanase, Thomas, « Exotisme, merveilles et mission dans les récits des Frères mendiants (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles) », *Hypothèses* 11/1, 2008, p. 37-46.
- Teiberis, Leonas, *La Lituanie*, trad. F. de Labriolle, Paris, Karthala, 1995.
- Thomas, P.-L., « L'Église médiévale de Bosnie était-elle dualiste ? », *Slavica occitania* 16, 2003, p. 113-131.
- Tilman, Jean Paul, *Geographical works of Albertus Magnus and his contributions to geographical thought*, Ann Arbor 1971.
- Todorov, Tzvetan, *La Peur des barbares. Au-delà du choc des civilisations*, Paris 2008.
- Todorov, Tzvetan, *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris 1989.
- Todorov, Tzvetan, « la notion de littérature », dans *Idem, La notion de littérature et autres essais*, Paris 1987, p. 9-26.
- Todorov, Tzvetan, *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris 1982.
- Todorov, Tzvetan, *Littérature et signification*, Paris 1967.
- Tolan, John V., *Le Saint chez le Sultan. La rencontre de François d'Assise et de l'islam. Huit siècles d'interprétation*, Paris 2007.
- Tolan, John V., *Les Sarrasins : l'islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, trad. P.-E., Paris 2003.
- Tolo, Khama-Bassili, *L'intertextualité chez Merimée: l'étude des sauvages*, Birmingham, Alabama, 1998.
- Toomaspoeg, Kristjan, « La guerre baltique et l'Europe méditerranéenne », dans D. Baloup, Ph. Josserand (dirs.), *Regards croisés sur la guerre sainte. Guerre, religion et idéologie dans l'espace méditerranéen latin (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*, Toulouse 2006, p. 398-412.
- Toomaspoeg, Kristjan, *Les Teutoniques en Sicile (1197-1492)*, Rome 2003.
- Toomaspoeg, Kristjan, *Histoire des Chevaliers teutoniques*, Paris 2001.
- Tracy, Larissa, *Torture and Brutality in Medieval Literature: Negotiations of National Identity*, Woodbridge 2012.
- Tripps, Johannes, « Tu seras le festin des vers ». *La Danse macabre de Niklaus Manuel Deutsch à Berne, d'après les copies à la gouache d'Albrecht Kauw (1649)*, Berne 2006.

- Troubat, Olivier, *La Guerre de Cent Ans et le Prince Chevalier. Le "Bon Duc" Louis II de Bourbon, 1337-1410*, 2 vols., Montluçon 2001.
- Tumler, Marian, *Der Deutsche Orden im Werden, Wachsen und Wirken bis 1400 mit einem Abriss der Geschichte des Ordens von 1400 bis zur neuesten Zeit*, Vienne 1955.
- Tummuscheit, A., « Pre-Christian Cult at Arkona. A short summary of the archeological evidence », dans A. Andren, K. Jennbert, C. Raudvere (dir.), *Old Norse Religion in long-term perspectives. Origins, Changes and Interactions*, Lund 2006, p. 234-237.
- Turchetti, Mario, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris 2001.
- Tyerman, Christopher J., « Henry of Livonia and the Ideology of Crusading », dans M. Tamm et al. (éd.), *Crusading and Chronicle Writing on the Medieval Baltic Frontier: A Companion to the Chronicle of Henry of Livonia*, Farnham 2011, p. 23-24
- Tyerman, Christopher J., *England and the Crusades. 1095-1558*, Chicago-Londres 1988.
- Tyerman, Christopher J., « Marino Sanudo Torsello and the Lost Crusade: Lobbying in the Fourteenth Century », *Transactions of the Royal Historical Society* 32, 1982, p. 57-73.
- Urban, William, « Frontier thesis and the Baltic Crusade », dans A. V. Murray (dir.), *Crusade and Conversion on the Baltic Frontier, 1150-1500*, Aldershot 2001, p. 45-71.
- Urban, William, *The Teutonic Knights: a Military History*, Londres 2003.
- Urban, William, *Tannenberg and After*, Chicago 2002 (revised edition).
- Urban, William, « Victims of the Baltic Crusades », *Journal of Baltic Studies* 29/3, 1998, p. 195-212.
- Urban, William, « The Teutonic Knights at the Council of Constance », dans M. Pelaez (dir.), *Estudios de Historia de la Iglesia y de las instituciones ecclesiasticas en Europa: Trabajos en homenaje a Ferran Valls i Taberner*, Barcelone 1990, p. 4043-4063.
- Urban, William, « The Teutonic Knights and Baltic Chivalry », *The Historian* 56/3, 1994, p. 519-530.
- Urban, William, *The Samogitian Crusade*, Chicago 1989 (rééd. 2006).
- Urban William, « Roger Bacon and the Teutonic Knights », *Journal of Baltic Studies* 19/4, 1988, p. 363-370.
- Urban, William, « Peter von Suchenwirt », *Lituanus* 31/2, 1985.
- Urban, William, « When was Chaucer's Knight in "Ruce" ? », *The Chaucer Review* 18/4, 1984, p. 347-353.
- Urban, William, « The Correct Translation of "Ruce" », *Journal of Baltic Studies* 13/1, 1982, p. 12-18.
- Urban, William, « The Diplomacy of Teutonic Knights at the Curia », *Journal of Baltic Studies* 9/2, 1978, p. 116-128.
- Urban, William, *The Baltic Crusade*, DeKalb, Illinois, 1975.
- Urbanavičienė, Saulė, « Survivals of Paganism in 14<sup>th</sup>-17<sup>th</sup> Century Graves in Lithuania », dans M. Müller-Wille (éd.), *Rom und Byzanz im Norden*, Stuttgart 1997, vol. 2, p. 131-142.



- Urbańczyk, Przemysław, Stanisław Rosik, « The Kingdom of Poland with an Appendix on Polabia and Pomerania between paganism and Christianity », dans N. Berend (dir.), *Christianisation and the rise of Christian Monarchy. Scandinavia, Central Europe and Rus' c. 900–1200*, Cambridge 2007, p. 263-318.
- Urbańczyk, Przemysław, « On the reliability of Wulfstan's report », dans A. Englert, A. Trakadas (éds.), *Wulfstan's Voyage: The Baltic Sea Region in the early Viking Age as seen from shipboard*, Roskilde 2009, p. 43-49.
- Urbańczyk, Przemysław, *Europe around the Year 1000*, Varsovie 2001.
- Valaitytė, Rūta, « The Myth of Sovijus and its Relation to Lithuanian Cultural Memory », *Tarpdalykiniai kultūros Tyrimai* 1/1, 2013, p. 14-30.
- Vale, Malcolm, *War and Chivalry. Warfare and Aristocratic Culture in England, France and Burgundy at the End of the Middle Ages*, Londres 1981.
- Valk, Heiki, « Christianisation in Estonia: A Process of Dual-Faith and Syncretism », dans M. Carver (dir.), *The Cross goes North: Processes of Conversion in Northern Europe, AD 300-1300*, Woodbridge 2003, p. 571-580.
- Valk, Heiki, « Neighbouring but distant: Rural burial traditions of Estonia and Finland during the Christian Period », *Fennoscandia archaeologica* 11, 1994, p. 61-76.
- Valois, Noël, *La France et le grand schisme d'Occident*, vol. 2, Paris 1896.
- Vana, Zdenek, *Le Monde slave ancien*, Paris 1983.
- Vander Elst, Stefan, « Chivalry, Crusade, and Romance on the Baltic Frontier », *Mediaeval Studies* 73, 2011.
- Vantuch, Anton, « La participation liégeoise à la croisade contre les hussites en 1421, d'après Jean de Stavelot », *Liège et Bourgogne. Actes du colloque tenu à Liège les 28, 29 et 30 octobre 1968*, Liège 1972, p. 45-54.
- Vauchez, André, « La christianisation comme élément d'intégration », dans J. Kłoczowski, H. Łaszkiewicz (éd.), *East Central Europe in European history*, Lublin 2009, p. 97-107.
- Vėlius, Gintautas, « Istoriniai šaltiniai apie mirusųjų deginimo paprotį Lietuvoje, išimty ar taisyklė? » *Lituanistica*, 2001, p. 65-72.
- Vėlius, Norbertas, « Mythology and religion of the early Lithuanians », dans J. Trinkunas (dir.), *Of Gods and Holidays. The Baltic Heritage*, Vilnius 1999, p. 46-55.
- Vicaire, Marie-Hubert, *Dominique et ses prêcheurs*, Fribourg- Paris 1979.
- Voigt, Johannes, *Geschichte Preussens: Von den ältesten Zeiten bis zum Untergange der Herrschaft des Deutschen Ordens. Die Zeit von der Ankunft des Ordens bis zum Frieden 1249*, vol. 2, Königsberg 1827.
- Voisé, Waldemar, « Guillaume de Machaut en Pologne », dans *Guillaume de Machaut, poète et compositeur. Colloque-Table Ronde organisé par l'Université de Reims, Reims, 19-22 avril 1978*, Paris 1982, p. 49-54.
- Voisé, Waldemar, « Guillaume de Machaut w Polsce i o Polsce », *Muzyka : kwartalnik Instytutu Sztuki Polskiej Akademii Nauk* 10/3, 1965, p. 52-62.
- Wal, Wilhelm E. J. von, *Histoire de l'Ordre teutonique par un chevalier de l'Ordre*, 8 vols., Paris 1784-1790.

- Walczak, Dorota, Vandenborre, Katia, « Entretien avec Jean-Charles Ducène », *Slavica bruxellensia* 7, 2011 [en ligne].
- Walter, Xavier, *Avant les grandes découvertes : une image de la terre au XIV<sup>e</sup> siècle, "Le voyage de Mandeville"*, Roissy-en-France 1997.
- Walter, Philippe, « The Ditty of Sovijus (1261) », *Archaeologia Baltica* 15, 2011, p. 72-76.
- Wagner, Marc-André, *Le cheval dans les croyances germaniques. Paganisme, christianisme et tradition*, Paris 2005.
- Weber, Benjamin, « Toward a Global Crusade ? The Papacy and the Non-Latin World in the Fifteenth Century », dans N. Housley (dir.), *Reconfiguring the Fifteenth-Century Crusade*, Londres 2017, p. 11-44.
- Weber, Benjamin, *Lutter contre les Turcs : les nouvelles formes de la croisade pontificale au XV<sup>e</sup> siècle*, Rome 2013.
- Weber, Edgar, « Ibn Fadlân chez les Russes » in *Slavica Occitania* 8, 1999, p. 313-321.
- Weibel, Ernest, *Mille Ans d'Allemagne : histoire et géopolitique du monde germanique*, Paris 2004.
- Wenskus, Reinhard, « The Teutonic Order and the Non-German Population of Prussia », dans A. V. Murray (dir.), *The North-Eastern Frontiers of Medieval Europe: the expansion of Latin Christendom in the Baltic Lands*, Farnham 2014, p. 207-238.
- Wenskus, Reinhard, « Das Ordensland Preußen als Territorialstaat des 14. Jahrhundert », dans H. Patze (dir.), *Der deutsche Territorialstaat im 14. Jahrhundert*, Sigmaringen 1970, vol. 1, p. 347-382.
- Wenskus Reinhard, « Über die Bedeutung des Christburger Vertrages für die Rechts- und Verfassungsgeschichte des Preußenlandes », dans E. Bahr (dir.), *Studien zur Geschichte des Preußenlandes. Festschrift Erich Keyser*, Marbourg 1963, p. 97-118.
- Wenskus, Reinhard, *Studien zur Historisch-Politischen Gedankenwelt Bruns von Querfurt*, Münster-Cologne 1956.
- Wenta, Jarosław, Hartmann, Sieglinde (dirs.), *Mittelalterliche Kultur und Literatur im Deutschordensstaat in Preussen: Leben und Nachleben*, Toruń 2008.
- Wenta, Jarosław, « Zu Gog und Magog. Einige Bemerkungen über die Verfasserschaft der "Descriptiones Terrarum" », *Etudes médiévales* 7, 2006, p. 331-339.
- Wenta, Jarosław, « Od tradycji ustnej do tradycji pisanej na przykładzie Kroniki Piotra z Dusburga », *Res Historica* 3, 1998, p. 73-85.
- Westerdahl, Christer, « The Horse as a liminal agent », *Archeologia Baltica* 11, 2009, p. 314-327.
- White, David G., *Myths of the Dog-Man*, Chicago 1991.
- Wielgus, Stanisław, *The Medieval Polish Doctrine of the Law of Nations: Ius Gentium*, trad. J. M. Grondelski, Lublin 1998.
- Williams, Robert A., *The American Indian in Western Legal Thought. The Discourses of Conquest*, New York/Oxford 1990 (réimpr. 2005).

- Williamson, Joan B., « The "Chevalerie de la Passion Jhesu Crist" : Philippe de Mezieres' Utopia », dans D. Buschinger, W. Spiewok (éds.), *Gesellschaftsutopien im Mittelalter / Discours et figures de l'utopie au Moyen Âge. V. Jahrestagung der Reineke-Gesellschaft / 5ème Congrès annuel de la Société Reineke (Cala Millor - Mallorca, 20.-23. Mai 1994)*, Greifswald 1994, p. 165-173.
- Williamson, Joan B., « Philippe de Mézières and the Idea of Crusade », dans M. Barber (dir.), *The Military Orders 1. Fighting for the Faith and Caring for Sick*, Aldershot 1994, p. 358-364.
- Witkowski, Rafal, « Some remarks on the history of the Karaites in the Grand Duchy of Lithuania in the 15<sup>th</sup> century », *Karaite Archives* 1, 2013, p. 211-241.
- Wojciechowski, Zygmunt, *L'État Polonais au Moyen Âge. Histoire des Institutions*, Paris 1942.
- Wojciechowski, Zygmunt, « Les racines nationales et les influences de l'Occident dans les institutions politiques de l'ancienne Pologne », dans *La Pologne au VII-e congrès international des sciences historiques*, vol. 1, Varsovie 1933, p. 1-17.
- Wood, Ian, « Categorising the cynocephali », dans R. Corradini, M. Gillis, R. McKitterick, I. van Renswoude (éds.), *Ego Trouble: authors and their identities in the Early Middle Ages*, Vienne 2010, p. 125-36.
- Wood, Ian, *Missionary Life*, New York 2001.
- Woodward, David, Howe, Herbert M., « Roger Bacon on geography and cartography », dans J. Hackett (éd.), *Roger Bacon and the sciences. Commemorative essays*, Leiden 1997, p. 199-222.
- Wünsch, Thomas, « Paulus Wladimiri und die Genese des „realistischen Denkens“ in der Lehre von den internationalen Beziehungen: Der Krieg zwischen Polen und dem Deutschen Orden als Stimulus für ein neues politiktheoretisches Paradigma », dans W. Paravicini, R. Petrauskas, G. Vercamer (dirs.), *Tannenberg – Grunwald – Žalgiris 1410: Krieg und Frieden im späten Mittelalter*, Wiesbaden 2012, p. 27-42.
- Wylie, James H., *History of England under Henry the Fourth*, 4 vols., Londres, Longman, 1884-1898.
- Wyrozumski, Jerzy, « The East and the West in the Politics of Casimir the Great », dans J. Kłoczowski, H. Łaszkiwicz (éd.), *East-Central Europe in European History*, Lublin 2009, p. 193-203.
- Wyrozumski, Jerzy, « L'idée de tolérance à l'université de Cracovie dans la première moitié du XV<sup>ème</sup> siècle », dans S. Włodek (éd.), *Société et Église. Textes et discussions dans les universités d'Europe centrale pendant le Moyen Âge tardif: Actes du Colloque International de Cracovie organisé par la Société Internationale pour l'Etude de la Philosophie Médiévale*, Turnhout 1995, p. 133-143.
- Wyrozumski, Jerzy (éd.), *L'université et la ville au Moyen Âge et autres questions du passé universitaire*, Cracovie 1993.
- Wyrwa, Tadeusz, *La pensée politique polonaise à l'époque de l'humanisme et de la Renaissance : un apport à la connaissance de l'Europe moderne*, Paris-Londres 1978.
- Zadencka, Maria, Plakans, Andrejs, Lawaty, Andreas (dirs.), *East and Central European History Writing in Exile*, Leiden 2015.

- Zajączkowski, Stanisław, « Wilhelm de Machaut i jego wiadomości do dziejów Polski i Litwy w XIV w. », *Kwartalnik Historyczny* 43/1-2, 1929, p. 217-228.
- Zajączkowski, Zdzisław, « The Christianisation of Lithuania by Poland », dans J. Braun (éd.), *Poland in Christian Civilisation*, Londres 1985, p. 181-209.
- Zakrzewski, Andrzej B., « Les Tatares dans le Grand Duché de Lituanie, XV<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècles », dans I. Valikonytė (éd.), *Lietuva ir jos kaimynai: nuo normanų iki Napoleono. prof. Broniaus Dundulio atminimui*, Vilnius 2001, p. 208-227.
- Zdrenka, Joachim, *Polityka Zagraniczna Książat Szczecińskich w Latach 1295-1411*, Słupsk 1985.
- Zimmermann, Harald, *Der deutsche Orden in Siebenbürgen. Eine diplomatische Untersuchung*, Cologne etc. 2001.
- Zingel, Michael, « Les princes et l'histoire. L'exemple des ducs Valois de Bourgogne », dans C. Grell, W. Paravicini et J. Voss (éds.), *Les princes et l'histoire du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Actes du colloque organisé par l'Université de Versailles–Saint-Quentin et l'Institut historique allemand, Paris/Versailles, 13-16 mars 1996*, Bonn 1998, p. 205-220.
- Žůrek, Václav, « Sur les traces des grands croisés. Le goût pour la croisade de Jean et Charles de Luxembourg et l'inspiration française », dans M. Nejedlý, J. Svátek (éds.), *Histoires et mémoires des croisades à la fin du Moyen Âge*, Toulouse 2012, p. 273-291.

## Usuels et ressources électroniques

*Altfranzösisches Wörterbuch*, éd. Adolf Tobler, Erhard Lommatzsch, Berlin puis Wiesbaden, 1925-.

*Dictionnaire Historique de la Langue Française*, 2 vols., dir. Alain Rey, Paris, Robert, 1992.

*Dict. de l'ancienne langue française*, 10 vols., dir. F. Godefroy, Paris, Vieweg, 1881-1902.

British Library – Catalogue of Illuminated Manuscripts :

<http://www.bl.uk/catalogues/illuminatedmanuscripts/welcome.htm>

Dictionnaire du Moyen Français :

<http://www.atilf.fr/dmf/>

E-Codices – Bibliothèque virtuelle des manuscrits en Suisse :

<http://www.e-codices.unifr.ch/fr>

Gallica – Bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France :

<http://gallica.bnf.fr>

Photos d'Alsace, de Lorraine et de France par Yves Noto Campanella, photographe :

<http://www.photos-alsace-lorraine.com>

Sächsische Landesbibliothek :

<http://www.slub-dresden.de/startseite/>



# Annexes

## Cartes



Carte 1. Les provinces et les tribus baltes vers 1200. Basé sur une carte de M. Gimbutas, *The Balts*, p. 23. Auteur MapMaster (wikicommons)



Carte 2. L'État de l'Ordre teutonique entre 1260 et 1410. Auteur S. Bollmann (wikicommons)



Carte 3.  
L'expansion territoriale du grand-duché de Lituanie, du XIII<sup>ème</sup> au XV<sup>ème</sup> siècle.  
Auteur Knutux (wikicommons).



Carte 4. La Pologne (en rouge), la Lituanie (en rose) et l'État de l'Ordre teutonique (en vert) sous le règne de Laszlas Jagellon et Vytautas (v. 1386-1434).  
Auteur Poznańiak (wikicommons).



## Images



Fig. 1. Thomas Beauchamp, comte de Warwick, et un fils du roi de Lituanie. *The Rous Roll* (1483-1484), Londres, British library, Add Ms 48976.



Fig. 2. Armoiries de Thomas Surville et de son frère Jean (avec brisure). *Armorial Bellenville*, copie du XV<sup>ème</sup> siècle, Paris, BNF, Ms. Français 5230, folio 62v et 63r.



Fig. 3. Diebold Schilling l'Ancien, *La bataille de Tannenberg*, extrait de *Spiezer Chronik* (1484-1485), Berne, Burgerbibliothek, Mss.h.h.I.16, fol. 567.



Fig. 4. Diebold Schilling l'Ancien, *La bataille de Tannenberg*, extrait de *Berner Chronik* (1478-1483), Berne, Burgerbibliothek, Mss.h.h.I.1, fol. 304.



Fig. 5. Niklaus Manuel Deutsch, *La Mort et le Chevalier teutonique*, fresque peinte entre 1516 et 1519 sur le mur sud du cimetière du cloître des Dominicains à Berne, copie sur papier par Albrecht Kauw (1649). Extrait de J. Tripps, *La Danse macabre*, p. 47.



Fig. 6. *Cortège des nations vers la croix du Christ* (détail), fresque peinte sur le mur ouest de la nef de l'église Saint-Pierre-le-Jeune à Strasbourg (seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> – début XV<sup>ème</sup> siècle). Photo par Yves Noto Campanella (<http://www.photos-alsace-lorraine.com>).



Fig. 7 a. *Le roi Selodus de Cracovie fait brûler la dépouille du roi Frédéric de Prague*, XVème siècle. Jean d'Arras, *Roman de Mélusine*, Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, Ms. 3353, fol. 96ra.



Fig. 7 b. *Les obsèques du roi Frédéric de Prague*, XVème siècle. Jean d'Arras, *Roman de Mélusine*, Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, Ms. 3353, fol. 99rb.

## TABLE DES MATIERES

<b>Remerciements</b>	5
<b>Abréviations</b>	7
<b>Introduction</b>	9
Sources et méthodologie	10
État de la question	21
Plan du travail et hypothèse	29
<b>Première partie : Aux marges de la Chrétienté</b>	37
INTRODUCTION DE LA PREMIERE PARTIE	39
CHAPITRE I : SOUS L'ŒIL DE ROME	41
Les derniers païens d'Europe	41
Une croisade dans le Nord : <i>propagatio et defensio fidei</i>	55
Les ordres militaires en Prusse et en Livonie	67
Le grand-duché de Lituanie, un partenaire païen	77
CHAPITRE II : CROISADE ET MISSION VUES D'OCCIDENT	93
De nouvelles terres chrétiennes	93
Pour la foi ou le pouvoir ?	102
L'alternative lituanienne	115
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE	123
<b>Deuxième partie : Le temps des croisés</b>	127
INTRODUCTION DE LA DEUXIEME PARTIE	129
CHAPITRE III : À LA RECHERCHE DE L'HONNEUR	133
Les ruses de Prusse et les Sarrasins de Lituanie	133
Un idéal aristocratique	145
Guillaume de Machaut et Jean l'Aveugle : un croisé modèle	162
L'amour et le renom : les poètes et la croisade balte	171
CHAPITRE IV : ENTRE LE VERBE ET L'EPEE	187
L'épisode de « Medouagle » : convertir ou conquérir ?	187
« <i>Grant destruccion de Sarrasins</i> » : la guerre en pays balte	200
Les Lituanien et la chevalerie occidentale	219

CHAPITRE V : LA LITUANIE CHRETIENNE	239
Un roi lituanien pour la Pologne	239
L'Ordre teutonique face à la nouvelle donne	255
La bataille de Tannenberg	263
L'écho de la défaite en Europe occidentale	273
La Lituanie au concile de Constance	292
CHAPITRE VI : VERS D'AUTRES HORIZONS	315
Les derniers croisés de Prusse	315
Les Lituniens, héros de la croisade ?	328
La menace tatare : un nouveau front de croisade	341
Vaine gloire et cadre grivois : la croisade de Prusse brocardée	352
CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE	371
<b>Troisième partie : Un monde d'honneur et de glace</b>	<b>375</b>
INTRODUCTION DE LA TROISIEME PARTIE	377
CHAPITRE VII : LE CADRE	381
Des sources invisibles ?	381
Des forêts enneigées et des marais gelés	388
De l'héroïsation à l'intérêt « touristique »	399
CHAPITRE VIII : LES HOMMES	417
« <i>humanum sanguinem sitientes</i> » : de cruels persécuteurs	417
Des païens drapés à l'antique	429
Comprendre la religion païenne : le bûcher funéraire	435
L'honneur des païens	459
Coutume sociale et diversité religieuse	471
CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE	485
<b>Conclusion générale</b>	<b>489</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>511</b>
<b>Annexes</b>	<b>571</b>